

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1897, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

L'ART MODERNE

1897



COMITÉ DE RÉDACTION .

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAELDEN

SOMMAIRE

ARCHITECTURE ET RESTAURATION. — MAURICE LEBLOND. *Essai sur le Naturisme*. — J.-F. RAFFAELLI. *Lettre à mes amis d'Amérique*. — AU CONSERVATOIRE. — A L'ALCAZAR. — NOUVEAUX CONCERTS DE L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Architecture et Restauration.

N'y aurait-il donc plus à considérer que l'art du peintre, et dans un monument tout se résume-t-il en une question de tons?

J. DE WAELE, architecte.

Ne pourrait-on renverser la proposition et dire : « N'y aurait-il donc plus à considérer que l'art de l'architecte, et dans un monument tout se résume-t-il en une question de lignes? »

Les lignes! N'est-ce pas ce qui fait la froideur, le conventionnel de nos édifices modernes? L'architecte travaille au tire-ligne et au compas, sans souci, dirait-on, du relief, du clair-obscur, mot sans signification même en cet art, — sans souci non plus de la physionomie de l'édifice, et sans émotion aucune, certainement.

Était-ce là la manière de procéder de ces admirables artistes du Moyen-âge et de la Renaissance, qui nous ont laissé de purs chefs-d'œuvre, tout pleins de la vie, de la poésie de leur époque? Ceux-ci parlaient en leur art la langue de leur pays et de leur temps; ils parlaient simplement, naturellement; ils *créaient*. Chacun apportait quelque idée nouvelle; le style se transformait, il *vivait*.

Dans le monument, dans la maison, partout l'on sent cette impression-là. Telle façade, conçue d'après la disposition intérieure, prend dans son irrégularité une physionomie intense; telle construction savante autant qu'artistique, d'une proportion exquise, en raison peut-être du matériel quelque peu grossier qu'obligatoirement le maçon a dû employer, rudimentaires étant les procédés de la taille, GAGNE à ce défaut même un pittoresque amusant.

Les difficultés obligent à l'ingéniosité : d'où parfois la transformation d'un style, à une même époque, d'un endroit à un autre, selon le matériel trouvé sur place. Et puis la collaboration active et ingénieuse de tous : tailleurs d'images, menuisiers, ferronniers, etc., tous se comprenant, puisqu'ils ne parlent qu'une langue architecturale, celle de leur temps, et où l'initiative de chacun trouve son emploi!

Les moyens d'action sont limités, l'outil peu perfec-

tionné : prédominance donc du cerveau créateur. Et j'en arrive à croire que *plus l'on a perfectionné l'outil, le moyen d'exécution, moins l'on a fait œuvre d'art*.

L'architecte moderne, empêtré dans la technique de son art multiforme, n'en peut ou n'en veut dégager la philosophie. Comme celui qui parle plusieurs langues n'en connaît aucune, celui qui croit posséder tous les styles, en ce temps sans style propre, ne peut avoir qu'une science de fort en thème. Il applique des formules toutes faites et ne peut être, malgré sa valeur personnelle, qu'un piètre artiste. Tout pour lui se résumera dans la ligne exacte, dans la géométrie conforme à la règle apprise, au point que ne voyant que l'édifice qu'il bâtit, jamais il ne s'inquiète de l'harmoniser avec le milieu dans lequel il se trouvera. N'est-ce pas la cause principale de l'horreur de nos rues, de la discordance de l'édifice lui-même; la cause aussi de l'abomination des constructions modernes à la campagne, châteaux en briques en pleine Ardenne, étalés à l'endroit le plus apparent d'un site! Au point même que dans nos monuments anciens, nos plus savants architectes ne considèrent que la formule et n'en peuvent dégager une expression plus haute. Cela explique l'incroyable ardeur de notre commission des monuments à préconiser invariablement les restaurations les plus radicales, celles qui dépouillent l'édifice de tout ce que les siècles y ont ajouté, de tout ce qui en marque la vie et en révèle l'histoire, — de tout ce qui en fait la poésie. Cela explique aussi la disparition de nos églises des œuvres y accumulées par la piété des générations, sous ce prétexte qu'elles n'appartiennent pas au style primitif du temple, et l'enlèvement des pierres tombales pour les remplacer par des pavements en simili-mosaïques, et toutes les déprédations commises au nom de l'art et de la science. (Pauvres monuments historiques encore dépouillés par le mercantilisme des fabriques vendant au plus offrant les objets d'art, — et par la protection gouvernementale s'efforçant de conserver ceux-ci, non plus dans l'édifice, mais dans les musées de peinture et d'art industriel!)

Mais au lieu de n'avoir qu'une formule invariable : préserver l'édifice de la destruction par des restaurations coûteuses, qui en effacent toute trace du temps, tout détail pittoresque, et souvent aussi tout intérêt historique pour ne restituer que l'idéal géométrique aimé de nos architectes modernes, pourquoi ne pas se demander, devant chaque édifice à préserver, *en quoi réside l'intérêt de cette conservation?* Il sera aisé d'établir certaines catégories et certaines règles :

Là où prédomine la beauté du détail ornemental, là où s'effrite sous l'action du temps une décoration lapidaire précieuse et délicate, s'impose la restauration telle qu'on la comprend maintenant, mais exécutée avec un

respect absolu de l'œuvre ancienne, restituée dans ses formes exactes, avec un souci extrême d'en rendre le caractère, et sans y rien ajouter. Mieux vaut une niche sans statue que l'horreur d'une statue néo-gothique en cette niche ancienne.

Je range dans cette catégorie nos hôtels de ville gothiques, tels porches d'églises, etc.

Mais là où la masse de l'édifice, simple et primitif, parle surtout par la poésie qu'y ont imprimée les siècles, là où la patine du temps, les détériorations partielles mêmes de ce monument témoin éloquent de la vie d'un peuple le font reculer en un passé lointain, là s'impose non la restauration mais la *conservation*, ce qui est tout autre chose : telle cette mystérieuse église de Saint-Nicolas à Gand, que l'on médite de regratter prochainement pour nous donner un monument très exact architecturalement, mais d'un aspect banal de cartonnage neuf ! Puisse-t-on comprendre enfin qu'un crime d'art va être commis !

Enfin, reste la catégorie des monuments d'un caractère plutôt historique ou archéologique, — ainsi en est-il de certaines ruines dont l'intérêt est surtout documentaire. Je pourrais les comparer à certaines pièces de fouille, précieusement conservées telles quelles, en des collections : ruines de l'abbaye de Saint-Bavon et Château des Comtes à Gand, abbayes de Villers, d'Aulne, Steen d'Anvers, etc.

Ici une reconstruction de l'édifice ne peut se concevoir. Songe-t-on à rétablir le texte entier dans un manuscrit unique, quelque détérioré qu'il soit, songe-t-on à rebâtir le Parthénon, la villa d'Adrien, ou, à Paris, les Thermes ? Documents historiques, ils doivent être préservés, par tous les moyens, de l'action destructive du temps, consolidés, étançonnés, de sorte que ce soit un problème toujours intéressant que d'en reconstituer, par l'esprit, le plan primitif.

A un certain moment, l'intérêt rappelé sur les monuments historiques délaissés aux époques où la *mode* avait un style en vogue, l'on s'est pris pour eux d'un zèle dangereux.

C'est alors que sous prétexte d'archéologie on rebâtissait Pierrefonds un peu au hasard ; Sainte-Gudule à Bruxelles était retaillée à arêtes vives dans son appareil ancien, ce qui en diminuait les profils ; l'on coiffait le vieux beffroi historique de Gand d'une ferblanterie ridicule autant que gothique.

Mais que fait-on aujourd'hui ? L'on rebâtit à Gand suivant les règles (hélas !) la maison de Gérard le Diable, et l'on en fait la machine que vous savez, l'on y projette aussi de remplacer la partie renaissance de l'hôtel de ville par du gothique « à éponges », l'on va y bâtir un théâtre à côté de la charmante façade gothique de la Maison des bâteliers. Partout l'on restaure (!) à tour de bras nos vieilles églises (n'a-t-on pas des spécialistes très

forts dans l'article), et on les massacre intérieurement suivant les formules de l'École de Saint-Luc.

L'on a fait enfin au Steen d'Anvers la toilette carnavalesque la plus suprenante que l'on puisse imaginer, — pour ne citer que quelques exemples.

Est-ce mieux ? Et n'ai-je pas raison de demander plus de circonspection, plus de logique aussi ?

Les idées en cette matière changent, et l'on sent venir le moment où les architectes verront en un monument autre chose qu'un plan exact.

Mais en restera-t-il un seul ne portant pas la marque de l'architecte du XIX^e siècle, — ce siècle sans style qui s'est arrogé le droit de corriger et de retaper toutes les œuvres que les autres siècles lui ont léguées ?

L. A.

Maurice LEBLOND

Essai sur le Naturisme, Paris, édition du *Mercur de France*.

Toutes les colères, tous les dégoûts, toutes les protestations timides et « d'elles-mêmes étonnées » des pâles vivants contre une poésie et un art plus pâles qu'eux, vont donc enfin trouver quelques interprètes ; voici que quelques jeunes ouvrent la bouche et osent dénoncer les pontifes d'hier. Encore — on est devenu si doux de nos jours — le font-ils avec une politesse toute philosophique ; ils ne prennent pas le fouet pour chasser les vendeurs du temple. Non. Il leur reste assez de mansuétude pour protester avec un calme que j'aime à croire tout extérieur, contre l'école de l'extraordinaire, du beau-monstrueux, des particularités curieuses, de la nouveauté étrange. Ils ne le disent pas encore, mais volontiers ils culbuteraient, du ciel où ils plafonnent vraiment trop sereinement, et Barrès, et Mallarmé et Baudelaire lui-même ; et combien d'autres avec eux !

Maurice Leblond est circonspect. Il dit sa pensée, sans la cracher en invectives. Bazalgette, dans ce bon chapitre de « l'Onanisme érigé en principe littéraire » (1), est charitable et n'attaque que les idées, non les hommes. On n'en est pas encore aux gros mots. Patient, bon public ; l'émouvante pétarade qui seule te divertit en ces querelles où tu comprends glorieusement si peu de chose, ne tardera pas à recommencer.

Les braves sauvages d'autrefois étaient pris, nous dit-on, de temps en temps par le désir joyeux de se battre. On commençait par une fête aussi expansive que solennelle, puis on s'élançait les uns sur les autres, et les vainqueurs mangeaient, délicieusement émus, les restes encore chauds d'héroïsme, des vaincus. La même démanègeaison de bataille nous prend, comme si un très profond instinct nous avertissait que toutes les minutes d'équilibre et de beauté sont de vivantes filles du mouvement, de l'opposition, de la contradiction autant que de la stabilité. Or, on se stabilisait dans l'admiration de la forme. Qu'une bizarrerie, qu'une monstruosité, qu'une chose nulle et quelconque, dépourvue de beauté humaine, de sens terrestre ou céleste, fut ornée de la magie de la couleur, du son, de la parole, elle devenait une belle chose.

Il faut croire que nos races ne sont pas encore si voisines de la décrépitude, puisque voici que s'élève une violente réaction

(1) *Magazine international* d'octobre 1896.

contre ce byzantinisme puéril. Nous rejetons avec impatience cet art-garniture, cet art ouatant et capitonnant les angles des choses au lieu de les adoucir.

Que Swinburne nous dise avec toute la lascivité qu'il voudra la tristesse amoureuse de son Tannhäuser privé d'action, de travail, de pensée, par l'amour, nous l'aimons parce qu'il nous conserve l'image de l'homme entier, chair et esprit, la belle image de l'homme qui se voulait complet, qui souffre de ne pas l'être. Mais que Pierre Louÿs nous peigne délicieusement la bestialité dégénérée et exclusive d'une caste inconsciente, d'une époque et d'une société en nauséabonde décadence, il nous répugne. L'odeur de la pourriture perce malgré tout sous l'enveloppe d'art. Nous ne sommes pas encore devenus si tributaires de la Chine que nous ayons oublié d'être des humains, et je ne vois pas pourquoi nous ne déclarerions pas absolument laid tout ce qui est malsain. tout ce qui pue, tout ce qui nous empêche de regarder, de rêver, de contempler ou de comprendre la beauté qui nous est la plus proche, celle de la vie humaine. Il y a du beau jusque dans les pires déformations, la maladie, la folie, le crime. Mais pour le chercher là, passez quelques semaines au lit d'un cancéreux, dans le cabanon d'un aliéné ou dans la cellule d'un meurtrier volontaire, et vous me direz si le pouvoir d'extraire la beauté des pires choses ne se paie pas avec de l'anémie morale et physique, et si l'aspect de la santé des êtres vivants n'est pas une condition nécessaire au maintien de la vitalité. Si le monde a encore très besoin de vidangeurs, il ne demande pas à ces dévoués de nous exhiber, en une sorte d'acrobatie solennellement oiseuse, les nécessaires et dégoûtants exercices de leur profession, qu'ennoblissait le seul geste de pitié, d'aide fraternel réparant les désaccords fortuits des universelles harmonies.

Nous commençons à sentir que les plus belles plaintes ne peuvent pas nous aider autant que les plus simples affirmations, que le beau que nous voulons est celui dont nous pouvons vivre, et non celui qu'il faut collectionner en maniaques.

Nous étions, certes, restés ahuris devant la très complexe et subtile philosophie de Barrès, devant la sensibilité aiguë et l'admirable cérébralité de Baudelaire, devant leur native et étonnante habileté formelle; un moment ébloui par ces dons merveilleux, nous nous taisions. Mais quand les hommes se taisent, les pierres parlent. Et voici que des gens les entendent.

Je ne vous présente pas M. Leblond ni M. Saint-Georges de Bouhélier qui préchent le *naturisme*, comme des prophètes. Je les crois tout simplement des jeunes gens ayant le courage d'écouter en eux-mêmes ce que dit l'homme de leur temps, de leur pays, d'aimer ce qui est commun, banal, général, universel, plus que ce qui est rare, singulier, étrange, excentrique. Ils n'ont pas la taille de leurs grands ennemis. Mais ils sont dans les premiers, entre ceux qui vraiment comprirent ces hommes et les aimèrent, à oser dire leurs tares et leurs limites. C'est moins et mieux que d'être des prophètes. C'est être d'honnêtes et clairs esprits, — beauté abondante et vigoureuse de la rose des haies — n'être que cela et n'en être pas honteux.

Le sous-titre de M. Leblond est : *Études sur la littérature artistique et Stéphane Mallarmé; Maurice Barrès; La Littérature allégorique; Quelques poètes, et le Naturisme de Saint-Georges de Bouhélier.*

Pour Stéphane Mallarmé, « qui entrevoit une orchestration verbale et de diaphanes architectures de phrases », l'opinion de l'auteur de l'essai est facilement résumée en ces deux phrases : « Son

œuvre est étrangère à la vie », et « il ne constitue guère qu'une curiosité esthétique. » De Baudelaire, qu'il traite d'impuissant et de névropathe, il dit la fébrile recherche du beau dans l'anormal, la consciente tristesse d'une vie de dilettante, la privation, très sensible à cet intuitif, d'un travail humain qui fut à la hauteur de son orgueil. Forcément incompris dans ses regrets et ses remords qu'il habillait d'une si harmonieuse ironie, il devint selon M. Leblond « le néfaste ancêtre des littérateurs artificiels ». « Le premier, dit-il, il initia nos intelligences avides aux voluptés stérilisantes. » Et certes sa belle amertume, qu'aucun avant lui n'avait ornée d'une ciselure si fine, si riche et si pénétrante, tenta beaucoup d'esprits séduits par la robe chatoyante dont il l'avait revêtue. Ils lui prirent plutôt son dédain et sa rancœur que ses admirations désespérées et ne virent pas que sa grandeur était faite de l'immensité des choses qu'il regrettait en des chants d'une si âpre profondeur.

Quand il s'attaque à Barrès, M. Leblond ne mesure pas assez, à mon sens, la force de ses projectiles — « Ces dilettantes, dit-il, sont à la vérité des personnes fort curieuses, qui, dans la vie des nations, paraissent à cette époque précise où les races s'étant mélangées, certains individus naissent fort hétérogènes, et avec une diversité de facultés extraordinaires. Aucune mission ne les sollicite en particulier, mais ils s'intéressent volontiers à mille objets très disparates... Cette complexité d'âme, le plus souvent, demeure une occasion d'indifférence... Les dilettantes veulent jouir de tous les menus faits de l'existence. Il faut assouvir ces microcosmes compliqués des nombreux désirs dont ils sont capables; soigner et dorloter ces jolies cervelles comme de petits estomacs malades et délabrés. »

Certes, M. Barrès est tout cela, mais il trouva moyen d'être plus encore. Il me paraît être pour le moment, en pays latin, le plus beau, le plus sensitif, le plus philosophique organe de la réaction de l'individu contre la masse, de l'aristocratie de tous les calibres, et du développement outrancier, intransigeant des personnalités. Ceux qu'il représente forment presque la moitié du monde et sa pensée est peut-être une moitié de la sagesse. Il a trouvé la volupté du chrétien « retour sur soi-même »; il ne semble pas connaître celle des abandons aux jouissances qui font de nous des fragments d'une unité plus grande que nous. Dans le jeu des concentrations et des expansions, il s'est jeté de tout son poids du côté de la concentration. Il faut de ces joueurs-là; ils incarnent et rendent vivantes et visibles les forces qui nous poussent, — l'une d'elles au moins, — et nous permettent d'en voir les effets et les limites.

Mais M. Leblond et les naturistes, ou, pour parler plus simplement, toute une génération nouvelle, est précisément occupée à découvrir et à intensifier surtout les admirables, les puissantes et panthéistes jouissances des sensations partagées, des oublis et des anéantissements de cet infime et formidable « moi ».

« Tout palpite, tressaille eucharistiquement », dit Saint-Georges de Bouhélier.

Et cette autre moitié de la sagesse nous séduit, nous tente comme la meilleure. Depuis longtemps les barbares, les simples, les petits la connurent, et si la condensation des spéculations intellectuelles nous ont amenés à M. Barrès, aux fleurs rares et improductives par trop de culture et de perfectionnement, voici que nous arrive un monde de robustes églantiers sauvages sur lesquels pourra se greffer ce que nous possédons de mieux. « Les hommes grossiers seuls sont capables de passion » semblent

croire les dilettantes. — Et c'est au nom de cette passion que se lève toute une jeunesse, que s'ébauche enfin dans la littérature tout un mouvement religieux, venu d'en bas, des humbles, traitant l'art comme une chose sacrée, vitale, grave, et non plus comme le jeu puéril d'un enfant qui remue des pierres.

C'est au nom de cette passion que l'humanité est ramenée aux fusions où sont submergées toutes les différences individuelles. — C'est elle qui bouillonne là-bas pendant que nous analysons et que nous raffinons et que nous accusons les spécialités et les nuances. — C'est elle qui nous fera chanter ce que nous aurons vécu et non plus ce que nous avons seulement imaginé. « C'est de la réalité que nous déduirons le paradis »; oui, jusqu'aux plus mystiques paradis de la Beauté; — et tous ceux qui viennent nous parler de ces choses nous seront des porteurs de bonne nouvelle et des alliés de prédilection.

J.-F. RAFFAELLI

Lettre à mes amis d'Amérique sur l'Art dans une démocratie (extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1896). In 8° de 29 pages. Paris, Librairie de la *Nouvelle Revue*.

Opuscule extrêmement curieux, fourmillant de fortes et saines idées sur l'art, écrit d'un style de peintre, vif, imagé, dur d'empreinte. En voici un suggestif passage sur « *les Académies des Beaux-Arts* » :

Vous entrez, en France, en Amérique, et partout, dans la grande salle d'étude de ce qu'on appelle « une Ecole des Beaux-Arts ». C'est généralement une grande salle carrée.

Les murs, le plus souvent, sont peints d'un gris neutre, froid, sali souvent par des raclures de palettes ou de grossiers barbouillages. Rien sur ces murs que ces ordures. Au milieu, sur une table à modèle, se trouve un modèle tout nu, un homme, une femme, le plus souvent une malheureuse prostituée... Autour, soixante, quatre-vingts jeunes gens peignent tous les matins de 8 heures à midi ce triste corps nu, cette pauvre loque d'humanité.

Deux fois par semaine un professeur vient donner soixante minutes de conseils à ces soixante élèves. Il dit à l'un : « Votre jambe est trop courte », à l'autre : « Voyez le modèle, il a le nez plus droit »; — on lui montre quelques esquisses, quelques pochades, et c'est tout : *Voilà tout l'enseignement donné dans ces écoles*.

Et il y a des maîtres qui durant trente ans se prêtent à cette pauvre comédie. Et il y a des élèves, j'en ai connu, qui pendant douze ans et quinze ans suivent ces cours étroits et bornés! — C'est une pitié!

J'ai traversé dans ma jeunesse hâtivement, je n'ai pas besoin de le dire, deux ou trois mois dans l'un, quelques jours dans deux autres, plusieurs de ces ateliers d'élèves. J'en suis encore honteux! Ces malheureux jeunes gens, pour le plus grand nombre grossiers et vulgaires, s'y livraient à des plaisanteries écœurantes.

On y chantait des obscénités stupides. On y inventait des mascarades honteuses auxquelles le cœur se salissait vite. Il y avait des conversations de gamins dépravés avec ces malheureuses qui étaient là nues, montrant quelquefois leur pauvre sexe malade, au milieu de tous ces jeunes hommes aux conversations de

caserne, gouailleurs et brutes! Ah! les mauvaises semaines que j'ai passées là, le rouge aux joues!

Comment! me disais-je, — jeune cependant et à l'âge où on accepte tout autour de soi sans examen, — comment, c'est là une école d'art, et tous ces jeunes hommes sont là pour étudier la nature? La nature, c'est donc seulement ce pauvre corps tout nu?

Et les bordées d'horreurs continuaient autour de moi. Et on mettait de nouveaux élèves tout nus, on les salissait d'ordures et dans cette salle aux murs sans couleur, des orgies se déroulaient!...

Et c'était là ce qu'on appelait étudier l'art!

Et jamais, jamais, dans cette réunion de jeunes hommes appelés à être des artistes, une discussion d'art! Jamais un mot généreux. Jamais une idée élevée. Toujours et toujours cette blague immonde et stupide, toujours l'ordure.

Je n'insisterai pas sur cet abominable tableau, il n'appelle pas son peintre.

Mais il faut le dire : Il faut apporter le fer rouge dans cette éducation nulle dans sa matière et démoralisante dans son esprit.

AU CONSERVATOIRE

L'Association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire a ouvert, dimanche dernier, sa série annuelle de concerts par une séance fort intéressante qui avait réuni un auditoire exceptionnellement nombreux et attentif. MM. Anthoni, Guidé, Poncélet, Merck et Bogaerts ont donné de la *Suite* de Charles Lefebvre une interprétation vraiment excellente. Cette œuvre, déjà entendue, vaut surtout par la facture. C'est un babil charmant où la flûte dialogue avec le cor, où le hautbois répond, en madrigalisant, au basson. Un *lamento* pour hautbois et piano de M. Guy Ropartz, merveilleusement dit par MM. Guidé et De Greef, est une composition plus émotive et plus attachante. Mais des diverses œuvres inscrites au programme, la *Suite en ré dans le style ancien* de Vincent d'Indy l'emportait, de loin, en valeur musicale et en intérêt. Un petit orchestre dont les archets eussent pu être plus nombreux pour équilibrer les sonorités éclatantes de la trompette en a donné, sous la direction de l'auteur, une audition nuancée et bien rythmée. Les habitués des concerts de la *Libre Esthétique* ont réentendu avec plaisir cette œuvre exquise dont le menuet pimpant et neuf est régulièrement bissé. Les audaces harmoniques qu'elle renferme ont paru étonner quelque peu, au début, les oreilles des purs conservatoriens. Mais on s'y est fait, et les derniers accords de la *Ronde française* se sont perdus dans les applaudissements.

Comme intermèdes à ces œuvres instrumentales, M. Demest a dit, avec un style soutenu et une irréprochable diction, deux airs de Lulli et de J.-S. Bach, puis la *Chanson du Pêcheur* et *Dans les ruines d'une Abbaye* de Gabriel Fauré. On a fait fête à l'excellent ténor, définitivement remis de l'indisposition qui l'avait depuis longtemps éloigné de l'estrade.

A L'ALCAZAR

M. Malpertuis a ajouté quelques scènes nouvelles à sa revue, et voici *Bruxelles-Kermesse* repartie pour une « centième » assurée.

Il est question, dans un acte presque entièrement neuf, aux allures lestes, à la raillerie gaie et spirituelle, de la question des

jeux, de l'art à la rue, des incidents récents de l'Académie des Beaux-Arts, des démolitions de Bruxelles, de la crise communale, de la future Exposition, que sais-je? En directeur habile, M. Malpertuis saisit l'actualité au vol et le public, ravi, trépigne aux apparitions infiniment variées et toujours imprévues de M. Ambreville, qui est le véritable compère de la pièce et sans lequel on ne concevrait pas de revue à l'Alcazar.

Nouveaux concerts de l'École de Musique de Verviers.

Les Verviétois les avaient laissé tomber. Voici qu'ils les aident à renaitre et, vraiment, c'est une glorieuse résurrection. La Brema chanta à la première séance de nombreuses mélodies, du Wagner, du Schumann, du Schubert, de très simples chansons irlandaises. Mais aussi beau, aussi extraordinaire que cette belle voix, fut, en ce premier concert, l'orchestre dirigé par L. Kefer. Les musiciens, admirables d'abnégation artistique, avaient consenti à faire autant de répétitions qu'il fallait, et ce fut un réel émerveillement chez les profanes autant que chez les connaisseurs, d'entendre en toute leur clarté, leur brio, leur charme et leur complexité si harmonieusement subordonnée à l'unité de leur caractère, la *Rhapsodie norvégienne* de Lalo, le *Carnaval à Paris* de Svendsen, la *Fest-Ouverture* de Lassen et une ouverture de Beethoven. Verviers possède désormais un des meilleurs orchestres et un des rares chefs d'orchestre du pays.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février ; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest*, président.

BORDEAUX. — Société des Amis des Arts. — Délais d'envois : 5-10 janvier. Gratuité de transport pour les artistes invités. Dépôt à Paris, pour les œuvres de ceux-ci, chez M. Toussaint, rue du Dragon, 13, aux dates précitées.

BRUXELLES — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture en février. Délais d'envoi : notices, 20 janvier ; œuvres, 11, 12, 13 février. Dépôt à Paris les 21, 22 et 23 janvier (délais de rigueur) chez M. Neuilly, 128, boulevard de Clichy, et à Londres aux mêmes dates chez MM. Bradley and Co, 81, Charlotte Street, Fitzroy square. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1^{er} février ; œuvres, 12-23 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30 ; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2^m, 50 ; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.*

PAU. — Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1897. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez M. Pottier,

14, rue Gaillon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général de l'Exposition, à Pau.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril ; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897 ; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

Les répétitions d'ensemble de *Fervaal* ont commencé à la Monnaie la semaine dernière. On a mis sur pied le deuxième acte, qui comporte un développement considérable de masses chorales et une nombreuse figuration. M. Vincent d'Indy assiste à toutes les répétitions et se montre très satisfait du travail accompli.

Malgré la marche régulière des études, l'ouvrage ne sera vraisemblablement représenté qu'à la fin du mois, la direction de la Monnaie voulant assurer à l'œuvre remarquable de M. d'Indy tous les soins qu'elle exige.

En attendant la première de *Fervaal*, qui sera l'événement artistique de la saison, M^{me} Brema viendra, comme nous l'avons annoncé, donner à la Monnaie quelques représentations de *Lohengrin*, de *Samson et Dalila*, d'*Aïda* et d'*Orphée*. La première de ces représentations est fixée au 18 janvier. Dans les trois premiers de ces ouvrages, l'éminente cantatrice aura pour partenaire M. Imbart de la Tour.

M. Dequenue, qui a chanté avec tant de succès le rôle de Wilhelm du *Chant de la Cloche* à la Maison du Peuple, vient d'être engagé au Théâtre de la Monnaie. Il débutera dans *Fervaal*.

Aux solistes que nous avons cités dans notre compte rendu de la superbe exécution de *la Passion* de J.-S. Bach, il faut ajouter les noms de MM. Demest, Danlée, Wauquier, de M^{mes} Friché, Collet, Nachtsheim et Flon pour la partie vocale ; de MM. Fontaine et Nahon pour la partie instrumentale. Tous ont contribué à donner à l'oratorio du vieux maître une interprétation vraiment émouvante qui a exercé sur les auditeurs une inoubliable impression.

A propos de *la Passion*, nous apprenons avec plaisir que le désir que nous avons exprimé de voir donner une audition populaire de l'oratorio de J.-S. Bach sera réalisé en avril, probablement le dimanche de la Passion.

Parmi les calendriers les plus artistiques qu'a vu naître ce nouvel an, signalons le *Poster Calendar* composé par M. Louis Rhead, en vente chez MM. Dietrich, à Bruxelles. Louis Rhead, qui est l'un des maîtres affichistes les plus originaux du Nouveau Monde, a rajeuni et modernisé l'allégorie des quatre saisons et complété par une couverture de belle allure et de couleurs éclatantes les quatre belles planches du recueil.

Citons aussi le très joli calendrier-affiche envoyé par le *Studio* à ses abonnés.

C'est jeudi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu, à la Maison d'Art, la deuxième séance du Quatuor Ysaye. Au programme : le quatuor de C.-A. Debussy, le concert de Chausson pour violon solo, piano et quatuor, et le XII^e quatuor de Beethoven.

Le prochain concert symphonique Ysaye aura lieu dimanche prochain à 2 heures au Théâtre de l'Alhambra. Le programme de la partie symphonique comprend quatre œuvres importantes : la symphonie d'E. Chausson; le *Concertstück* pour violoncelle et orchestre de J. Jacob, exécuté par l'auteur; le *Carnaval* de Dvorak et les nouvelles *Variations symphoniques* que Vincent d'Indy vient d'écrire d'après la poétique légende assyrienne d'Istar et qu'il a dédiées à l'orchestre même des Concerts symphoniques. Cette œuvre, si nous pouvons en juger par les répétitions, charmera les auditeurs par sa forme tout à fait nouvelle et originale. Une partie considérable du programme est réservée au célèbre Quatuor vocal néerlandais formé par M^{mes} Reddingius et Loman, M^m. Rogmans et Messchaert. Ces artistes, dont la réputation est universelle, exécuteront *acapella* un choix de morceaux de maîtres anciens.

La Maison d'Art ouvrira dimanche prochain à 2 heures une exposition d'œuvres de LÉON FRÉDÉRIC (peintures et dessins) ainsi que d'un ensemble de sculptures de CONSTANTIN MEUNIER. Dans la galerie du premier étage seront exposés des dessins et croquis d'ÉMILE BERCHMANS.

L'Exposition des œuvres d'H.-G. IBELS restera ouverte jusqu'à la fin de la semaine, de 10 à 4 heures.

La pétition suivante vient d'être adressée par un groupe de sociétaires au Syndicat de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique, à Paris :

« Les soussignés, considérant qu'ils n'ont ni la possibilité ni le droit d'assister aux assemblées générales de la Société dont ils font partie; qu'ils n'ont aucune action efficace sur les résolutions qui doivent les lier; qu'ils ne sont représentés ni dans la commission directrice ni dans les commissions de contrôle, qu'ainsi ils sont dépourvus de toute influence sur la gestion de leurs intérêts artistiques et matériels;

« Émettent le vœu de voir créer des comités régionaux et nationaux ayant la direction et le contrôle de la gestion dans un rayon déterminé et responsables de cette gestion vis-à-vis du comité général et central de Paris.

« Ils vous prient de vouloir mettre à l'étude, dans le plus bref délai, l'organisation de ces comités nationaux. »

Cette pétition est signée : Adolphe Samuel, Gustave Huberti, J. Van den Eeden, L. Van Gheluwe, Emile Mathieu, Edgard Tinel, Sylvain Dupuis, Erasme Raway, Maurice Kufferath, Th. Ysaye, Alf. Marchot, Léopold Wallner, Camille Gurickx.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu samedi prochain, à 7 h. 1/2 du soir, dans la salle du Théâtre lyrique, place du Marché, à Schaerbeek.

Cette cérémonie sera suivie d'un concert dont le programme comprend des airs et des duos interprétés par les lauréats, et les œuvres suivantes exécutées sous la direction de M. Huberti par les élèves du cours de chant d'ensemble : *Le Temps passé, Félicité passée* et les *Paysannes de Chatou*, chœurs harmonisés par M. Gevaert pour voix mixtes sans accompagnement; *Nanie*, l'*Ondine* et *Triolet*, chœurs de Schumann pour voix de femmes, avec accompagnement d'orchestre composé par M. Huberti, et la cantate de Jan Blockx *De Klokke Roeland*, pour voix d'hommes, de femmes et d'enfants, et orchestre.

Le récital de M. S. Vantyn sera donné à la Maison d'Art le 26 courant, à 8 h. 1/2 du soir.

Le théâtre Molière donnera aujourd'hui, en matinée, les *Erreurs du mariage*, l'amusante comédie de M. Bisson.

La première livraison de : *La Presse universelle*, revue mensuelle fondée par MM. G. Mertens et J.-B. Vervliet, vient de paraître. Coquettement imprimée, elle renferme le commencement d'une intéressante étude de M. A. Goovaerts sur Abraham Verhoeven, le premier journaliste connu; une notice de M. Mertens sur l'éminent pressophile André Warzée; une étude de

M. Colson sur Théophraste Renaudot, fondateur des conférences et du journalisme en France, etc., etc.

La Presse universelle est l'organe officiel de l'Union de la Presse périodique belge, qui en fait gratuitement le service à ses membres. Le prix de l'abonnement est, pour la Belgique, de 3 francs par an; pour l'Union postale, de 4 francs. Bureaux : à Bruxelles, rue de Trèves, 20; à Anvers, rue du Bien-Être, 61.

Le Musée de Berlin vient d'acquérir l'*Enfant prodigue* de Constantin Meunier et un buste de Catilina par Thomas Vinçotte. Le *Gil Blas* cite ces achats parmi les œuvres françaises qui entrent au Musée impérial. Il est vrai qu'il y ajoute une œuvre de Valgren, tout aussi Français que MM. Meunier et Vinçotte.

Le très vif intérêt qu'offre chaque livraison des *Maîtres de l'Affiche* se trouve encore augmenté, dans le numéro de janvier, par la publication de l'œuvre magistrale de Puvis de Chavannes, *L'Enfance de sainte Geneviève*, reproduite pour l'Union pour l'action morale, et qui forme une planche double de grandeur. Le numéro est complété par le délicieux *Moulin-Rouge*, de Chéret, l'*Electricine*, de Lucien Lefèvre, et une remarquable affiche tchèque dessinée par Hynaïs pour l'*Exposition de Prague*.

Trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* (A. Boitte, éditeur) viennent de paraître. La première est consacrée à François Snyders le vieux, Jean Fyt, Adrien Van Utrecht et Daniel Seghers; la deuxième aux paysagistes du XVIII^e siècle : Fouquières, Wildens, Van Uden, d'Arthois et Siberechts qui furent influencés soit par l'esthétique française, soit par P.-P. Rubens, soit encore par le naturalisme antérieur des maîtres flamands; la troisième aux peintres de batailles Snellinck, Snayers et Van der Meulen.

Les ventes relatives à l'académie Goncourt ne commenceront pas avant deux mois.

La première à laquelle il sera procédé aura lieu le 13 février et comprendra la collection des dessins, qui est une des plus belles choses de la vente. La deuxième vente est fixée au 20 février et comprendra les objets d'art. Puis ensuite les ventes d'objets de Chine et du Japon, dont la dispersion sous le marteau du commissaire-priseur durera une semaine, commencera en mars. Puis ensuite on vendra les droits d'auteur et le petit hôtel d'Auteuil, et la succession complète sera recueillie en juin.

M. Lamoureux donnera prochainement, dans un concert consacré entièrement aux œuvres et à la mémoire d'Emmanuel Chabrier, la première audition du premier acte de *Briséis*, opéra que le regretté compositeur a laissé inachevé. L'exécution de cet acte ne nécessitera pas moins de deux cent cinquante artistes, soli, chœurs et orchestre. Les rôles sont distribués ainsi : *Briséis*, M^{lle} Eléonore Blanc; *Thanastó*, M^{me} Chrétien-Vaguet; *Hylas*, M. Engel; le *Catéchiste*, M. Ghasne; *Stratoclès*, M. Nicolaou.

L'Ermitage est une des quatre revues dites de jeunes qui ont su se faire une place dans le mouvement artistique et littéraire actuel.

Fondé en 1890 par M. Henri Mazel, *L'Ermitage* a passé aux mains de M. Édouard Ducoté en 1896. En entrant dans sa huitième année, elle se transforme et, sans cesser d'être à l'avant-garde de la littérature, elle devient une revue illustrée. M. Édouard Ducoté reste directeur littéraire; M. Jacques des Gachons, l'ancien directeur du *Livre des légendes*, prend la direction artistique. Chaque fascicule mensuel, composé de 68 pages petit in-8^o, imprimé sur beau papier vergé, contiendra une aquarelle ou plusieurs dessins hors texte inédits et de nombreuses vignettes.

Malgré l'adjonction des pages illustrées, le prix de l'abonnement à l'édition ordinaire reste le même (8 francs par an pour la France; 10 francs pour l'étranger).

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

d'une jolie collection de

LIVRES, ESTAMPES, ETC.
concernant le **SPORT**

le mercredi 30 décembre, à 2 h. 1/2 précises, en la galerie et
sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne, chez qui le catalogue est en distribution.

EXPOSITION le dimanche 27 décembre, de 11 à 3 heures, et le
mercredi 30, jour de la vente, de 10 heures à midi.

VIENNENT DE PARAÎTRE: MALLARMÉ. *Les Poèmes d'Edgar Poe*,
traduction de S. Mallarmé, avec fleuron et portrait par Manet.
Deuxième édition. Beau vol. sur hollandaise Van Gelder à 525 exempl.
Prix : 5 fr — GUSTAVE KAHN. *Limbes de Lumières*, un vol. pet.
in-4°, orné par G. Lemmen et tiré en deux tons. Prix : 6 fr.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

POUR QUI NOUS POSSÉDONS DES ŒUVRES D'ART. — SUR « MONSTRES ». — THÉÂTRE DU PARC. *La Bonne Hélène*. — A LA MAISON D'ART. *Le Quatuor Ysaye. Exposition Ibels*. — LIVRES ANGLAIS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Jules Verne en correctionnelle*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Pour qui nous possédons des Œuvres d'Art.

En ce dix-neuvième siècle prodigieux, le plus extraordinaire certes de l'Histoire, quoique, par défaut de reculée suffisante, l'immense majorité des contemporains ne s'en doutent pas ne pensant qu'aux misères contiguës qui les tourmentent, un grand fluide de Solidarité, interstitiaire et bienfaisant, commence à circuler partout avec la subtilité et la puissance d'une électricité morale. Car, pour juger les phénomènes transformateurs dont le mécanisme travaille les sociétés européo-américaines, ces filles aryennes favorites de l'Humanité, il devient évident qu'il ne faut plus considérer uniquement les surgissements miraculeux des progrès matériels qui donnent à notre temps l'imprévu et l'étrangeté des féeries. Dans le domaine mystique des Idées et des Sentiments, en ce royaume, jusqu'ici ex-

triqué, de la Conscience se livrant à l'Instinct comme au plus sûr des guides, regardant en soi au delà du monde réaliste et tangible, des Découvertes et des Forces sont aperçues par les yeux divinatoires des âmes, influençant plus la marche en avant des humains lamentables mais inépuisablement réconfortés d'espérances, que les plus puissants engins d'Industrie et de Finance. Le pays des Anges nous est désormais ouvert, le pays des grandes entités psychiques, des magiciennes impalpables, faites d'éther moral, sans dimensions et sans poids, et pourtant mille fois plus décisives pour desempester le monde de ses vilénies et de ses malfaisances que les machines les plus irrésistibles.

Dans l'Art, dans cette extériorisation la plus instinctive et la plus dépouillée de l'étreinte législative, la mieux soumise aux forces secrètes et muettes qui chauffent et travaillent en nous, ces vérités se révèlent aux méditants avec plus d'intensité peut-être qu'ailleurs. Comme la Langue, l'Art se fait son propre sort, malgré toutes les théories et toutes les disciplines. Plus promptement il brise les réglemations et se joue des mandements pédantesques et professoraux. Il a sa vie libre. Il sort vraiment avec évidence des puissances telluriques insaisissables et incoercibles qui font promouvoir le Monde. C'est pour lui surtout qu'il est permis de dire que ceux qui l'expriment et le pratiquent au sein des sociétés humaines, ne sont pour rien dans les dons con-

génitax qui font d'eux des artistes de talent ou de génie, et pour peu de chose dans les directions profondes d'où sortent leurs œuvres. En vain on chercherait leur part de labeur dans les évolutions esthétiques qui, venues du lointain des passés, amènent l'Art, par des alluvions insensibles, aux époques de son développement où surgissent les illustres, ceux dont les conceptions surhumaines résumant, non pas leurs individualités orgueilleuses, mais toute l'histoire dont ils sortent comme un surextrait d'essence sort des longues opérations d'un appareil distillatoire. Les artistes sont les dépositaires passagers des trésors lentement accumulés par ceux qui les précédèrent, plus obscurs et moins heureux mais indispensables à l'édification générale. Ils sont des résidus et des aboutissements. Croire que tout ce qu'ils font vient d'eux seuls, en avoir la vanité, en exiger l'exclusif honneur et l'exclusif profit, est une aberration égale à celle du dépositaire infidèle. C'est méconnaître la loi de solidarité des êtres, l'union totale des molécules sociales. C'est le mépris du plus haut échelon pour tous ceux qui sous lui forment avec lui l'échelle.

Et dès lors les œuvres d'Art font, elles aussi et surtout, partie du Condominium de l'Humanité sur tout ce qui est produit par les abeilles qui composent sa ruche ruinorante. Elles sont une indivision de propriété parce qu'elles proviennent d'une indivision d'efforts. L'une de ces fatalités est inséparable de l'autre, dans le fait et dans la conscience. Déjà cette vérité pointe au profond des âmes enténébrées du peuple allant irrésistiblement au Socialisme, au profond des âmes plus lucides des penseurs enclines, avec plus en plus de fréquence, à se déposséder des biens terrestres, à les rendre au patrimoine commun, pris qu'ils sont des mêmes prophétiques prévisions et du même besoin d'y conformer leur vie que les moines médiévaux, satisfaits du nécessaire matériel de l'existence dès qu'ils se sentaient mystiquement unis à ce qu'ils croyaient, en leurs rêves religieux précurseurs des rêves plus beaux de l'Humanisme moderne, les lois suprêmes, divines, consolantes et justes de l'Univers.

Oh! la mesquine et étrange manie de vouloir à soi, revêtue du vêtement juridique de la propriété, de la *Toga civilis*, une œuvre d'art! de ressentir le besoin de se la monopoliser et, par le seul accomplissement de ce mécanisme légal, d'éprouver une joie égoïste, basse et sauvage, descendance résiduaire des impressions du chasseur ou du pillard primitifs s'emparant d'un gibier ou d'un ennemi, fier de son adresse dans le coup de flèche ou dans le coup de main du voleur, comme aujourd'hui dans le coup de finance par lequel le riche s'empare d'un beau tableau ou d'une belle statue ou d'un beau meuble! Être propriétaire! Ne pas ressentir la dépression de ce sentiment secondaire! S'en glorifier, au contraire! Trouver plus de satisfaction en ce détail

juridique que dans l'œuvre acquise elle-même, bientôt peu regardée, peu savourée, se perdant en la brume des choses coutumières, même pour ceux qu'elle séduisit d'abord par sa grâce et son charme esthétique.

Il est d'une haute intellectualité de se dépouiller de ces ataviques misères et de mieux comprendre ce que Bossuet a nommé « la mécanique supérieure du Monde ». De là sort et grandit le sentiment très noble qui, de plus en plus fréquemment, décide des amateurs à faire don aux musées de leurs richesses artistiques. Le mot de Proudhon, jadis d'apparence si bizarre : Ce sont des restitutions, — perd de son étrangeté; cérébralement on voit mieux. Quand, en Italie et en Grèce, ces exceptionnels réservoirs d'œuvres d'élite, on défend rigoureusement leur sortie aux frontières, on obéit aux mêmes prescriptions mystérieuses, et en « conditionnant » ainsi la propriété, cette propriété romaine, si sacrée en son égoïsme, on affirme sans le savoir le droit de tous sur ce qui semble n'appartenir qu'à un seul. Bientôt, sans doute, le droit quiritaire d'user et d'abuser qui permet encore au titulaire de détruire, à son gré, un tableau du Titien ou un buste de Donatello, sera à son tour mutilé dans sa grotesque exagération, et celui qui blessera une œuvre ou l'anéantira sera puni comme celui qui blesse ou tue une créature humaine. Les inéluctables conséquences de la marche à l'Idée s'imposeront malgré toutes les nuisances, malgré toutes les routines des atavismes dont les peuples ont la boue aux pieds.

Dans la période transitoire où nous sommes encore, avant d'arriver, en notre ascension pénible, aux clairs paliers où ces notions apparaîtront dans la splendeur du vrai accepté par les consciences épurées, il est un moyen terme qui concilie les vieilles habitudes, encore collantes à nos cerveaux, et le devoir de Solidarité qui se dégage en aurore. C'est la communication de plus en plus fréquente au Public des œuvres d'art prisonnières des particuliers. Que de choses enfermées dans la maison d'un seul, séquestrées, jalousement cachées comme des femmes dans un harem! Elles sont là, paralysées dans leur effet salutaire sur les âmes, n'ayant d'autre destinée, semble-t-il, que la glorification de leur possesseur, le plus souvent sans action sur lui-même, distraitement et trop passagèrement regardées par les rares passants qu'il admet à visiter son sanctuaire. C'est un capital d'Art bloqué! C'est une réserve de Beau sans emploi! C'est un accaparement stupide et criminel!

Le devoir très simple qui s'indique est de faire participer la foule au rayonnement de cette Beauté. La Foule a l'instinctive conviction que cela lui est dû. Quand, à Toulouse, la belle Paule émerveillait par la sublimité de son type divin, les Capitouls lui imposèrent, par une loi, de se montrer, au moins le dimanche, au balcon de sa demeure; une émeute les y avait contraints. La belle

filles était traitée comme dépositaire d'une partie du commun patrimoine et défense lui était faite de le garder pour elle seule. Naïf et saisissant symbolisme!

Il faudrait, qu'à tour de rôle, nos rébarbatifs amateurs fissent des expositions de leurs trésors. Auprès d'un grand nombre d'entre eux on est très mal venu actuellement quand on fait une proposition de ce genre. Il leur semble que ce serait porter atteinte à la dignité de leur collection, banaliser leur galerie, encanailler leur cabinet de curiosités. Aussi est-il rare de voir, dans les salonnets qui se succèdent, autre chose que les productions d'artistes vivants, essayant de s'évader de leur obscurité. Et pourtant, quel immense inventaire on ferait des admirables ou intéressants objets partout dispersés!

Quand à Bruxelles quelques esthètes fondèrent la Maison d'Art « à la Toison d'Or », ce desideratum fut inscrit dans le programme aux projets hardis et imprévus qu'ils soumièrent au public et pour lesquels furent organisés ses locaux pittoresques. Dans des « tracts » dont ils arrêterent la publication, on en inscrivit un dont le titre était : « POUR QUI NOUS POSSÉDONS DES ŒUVRES D'ART. » La place était jusqu'ici restée vide. C'est à la remplir que nous avons visé par les lignes qui précèdent. Souhaitons qu'elles soient aussi efficaces dans leur suggestion sur ceux à qui elles s'adressent, que les brochures précédentes dont voici la curieuse énumération :

- 1° *A la Toison d'Or* : Une maison d'Art à Bruxelles ;
- 2° *Notice sur la Maison d'Art* ;
- 3° *Madame la Maison d'Art* ;
- 4° *Comment vivra la Maison d'Art* ;
- 5° *Dividendes intellectuels* ;
- 6° *Pour qui il faut posséder les œuvres d'Art* ;
- 7° *La Socialisation de l'Art* ;
- 8° *Le Théâtre de la Maison d'Art* (1).

SUR « MONSTRES »²

Le nouveau livre de Jean Dolent est un drame, cérébral et sensuel, passionnant, poignant.

L'admirable sujet : la lutte d'un artiste avec la Beauté qu'il peine et jouit à dégager de la Vie.

La Beauté, la Vie; celle-ci livrant à celle-là tous ses éléments, celle-là dévoilant en celle-ci le mystère divin qui est au fond de toutes les apparences.

« Mon idéal », écrivait Dolent dans *Amoureux d'art*, « réalités ayant la magie du rêve ».

Ou encore :

(1) Ces « tracts » ou plaquettes de propagande sont envoyées à qui-conque en fait la demande à la Direction de la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or, à Bruxelles. Imprimées artistiquement, elles ont, indépendamment de tout autre mérite, celui d'une valeur bibliophilique.

(2) JEAN DOLENT, *Monstres*. Paris, Lemerre.

« Je ne sors pas de mon sujet : je reste dans la vie. »

Le lieu du drame, un faubourg de Paris, Belleville, pays de franchise et de simplicité, fût la franchise un peu brutale, un peu naïve la simplicité. On y rit et on y pleure. Au boulevard on ricane et on larmoie. A Belleville on travaille, on s'amuse, et les filles, jolies souvent, sont franches et naïves longtemps.

« Ah! gens de Paris, vos demoiselles, si belles, viennent de par ici, et l'ennui qu'elles montrent est un regret masqué! Nous les avons eues brunes, et vous les avez blondes, tardivement. »

Mais le Belleville de Dolent est bien plus vaste que vous ne croiriez. Dans son Belleville, il a Paris, tout ce qu'il veut de Paris, ses amis qui en viennent, et les trésors des siècles qui l'attendent dans les musées, dans les monuments, et le profond enseignement de la vie quotidienne, significative, infinie. « Il y a Paris et il y a Belleville », dans son Belleville; surtout : « Il y a Paris. »

Le personnage principal du drame est un et double. C'est le sculpteur Chantonelle et c'est Jean Dolent. Vous entendez bien que, Chantonelle, c'est encore Dolent, par une transposition délicate qui permet à l'écrivain d'« emprunter à tous modèles sans trahison et sans injure » et de montrer sans vanité un peu de fierté, légitime.

Chantonelle n'est pas un des triomphants de l'heure, mais s'il n'espère pas pour son œuvre « la jeunesse immortelle », il rêve à « une jeunesse prolongée ». Il a « tenté d'exprimer ».

« Les saints évêques et les saintes petites gens des églises gothiques lui ont fait la leçon qu'il a écoutée studieux avec ravissement. L'espoir, le calme, la certitude. Ah! ces ferrures, ces gargouilles! Les saints des nouvelles églises semblent des passants qui se sont mis dans les niches à l'abri de la pluie. »

(Un peu de fierté, disais-je, et beaucoup serait légitime aussi. Jean Dolent est parmi les écrivains du goût le plus pur, le plus sûr que je sache. On pense utilement à lui, en travaillant. Il est précieux de le lire et de le relire, car il fait travailler. Il est bon de l'écouter, car il abrège le travail. J'en connais plusieurs, et entre eux je me nomme, pour lesquels la rencontre de Dolent a été un bonheur. En outre de l'influence bienfaisante, — et déjà quel titre au respect, à l'admiration! — les œuvres. Bien des livres qui font plus de tapage que les siens auront passé, et l'*Insoumis*, le *Roman de la Chair*, *Amoureux d'art*, *Monstres* garderont encore toute leur jeunesse...)

« L'ironie lui est un habituel mode d'affirmation. » L'ironie affirmative, positive : tout près de celle de Villiers de l'Isle-Adam; l'ironie ainsi, c'est une pudeur de l'amour et c'est son arme consacrée. Encore faut-il que l'ennemi mérite la blessure. Si des grotesques jouent l'amour, l'amour les regarde passer en riant. Qui trompent-ils? Ceux qu'il aime à tuer, ce sont ceux qui peuvent, qui savent tromper, ceux qui se disent à lui, venant de la haine, et trouvent qui les croie. Ceux-là, il les arrête dans leur chemin et fixe d'un trait mortel le mensonge de leur joie et de leur douleur. Ils ne tromperont plus. « Ses modèles sont les gens doués pour la feinte, riches en belles ruses, donnant l'illusion de la force, de la puissance, de la noblesse, de la bonté. »

Ceux-là sont les MONSTRES.

Ce livre est la galerie où ils sont retenus, pour toujours, contre leur gré, à notre profit; où l'artiste a peiné et joui à dégager d'eux toute leur spéciale beauté.

Je ne conterai pas cette galerie. Allez-y. C'est un lieu de bonnesangoisses et de bonnes joies, et c'est un lieu de rare honnêteté

artiste, de rare bravoure. Celui qui a fait ces portraits commence, avec une franchise où se démêle un peu de fière malice, par vous montrer la cible : Je frapperai là, et ses armes : Avec ceci. Puis il tire : Le coup a-t-il porté ?

Il a porté.

Ce petit livre ne pourrait être commenté qu'en beaucoup de longues pages et il y aurait plaisir à les écrire. J'ai plaisir aussi à constater l'accueil que lui a fait la critique. Cette fois, le public est averti : MM. Claretie, de Marthold, Paul Dupray, Henry Leyret, *Pierre et Jean*, et d'autres, et d'autres en ont pris soin.

De l'article de M. Jules de Marthold, je retiens cette phrase finale : « Je me plais à noter que si Jean Dolent avait aux Beaux-Arts la place qu'il y devrait avoir, la place qu'on devrait lui faire uniquement parce qu'il la mérite, ce n'est pas lui qui se laisserait jamais poser... Millet! »

CHARLES MORICE

THÉÂTRE DU PARC

La « Bonne Hélène ».

Cette opérette sans musique fut, dit-on, offerte par M. Jules Lemaitre au Cercle artistique et littéraire. On la trouva d'allures trop cascadeuses et de propos trop égrillards, et on lui préféra la lecture des Sermons de Bossuet, bien que le Carême apparût à peine dans le recul des éphémérides. Voici la *Bonne Hélène* au Parc, et ces messieurs et ces dames du Cercle obligés à un léger déplacement. Mais, bah! le Parc est si proche. Et du moins on y peut faire toilette. Une pièce de Lemaitre, quelle aubaine! Et une pièce croustilleuse par-dessus le marché! Une pièce trop leste pour être jouée au Cercle! Qui eût voulu manquer à la fête? Et le Cercle s'est vidé dans la salle du théâtre, en bon voisin, en ce soir d'étonnante première où les fauteuils faisaient prime, où les cravates blanches débordaient des troisièmes loges, où les spectateurs s'étouffaient jusqu'au fond des couloirs. Vraiment, il y avait presque autant de monde qu'aux samedis du Cirque.

Mais, chose étrange, ce public spécial, qu'on ne voit guère aux spectacles littéraires, n'a pas paru s'amuser outre mesure aux facéties et gamineries du grave normalien. Il s'est même amusé « à côté », et aux dépens, sinon des artistes du théâtre, un peu surpris des rires que soulevait leur entrée en scène, du moins de leurs costumiers et perruquiers. Il y a eu des effets de maillot et de chevelures frisées qui ont éteint tout net la pyrotechnie de l'écrivain. Cette première hilarité calmée, on s'est mis à écouter, mais la pièce n'a paru ni bien gaie ni bien spirituelle. L'antiquité porte malheur aux auteurs modernes. M. Saint-Saëns et M. Jules Lemaitre doivent s'en apercevoir, car la *Bonne Hélène* n'a pas mieux réussi que *Phryné*.

Le sujet de cette résurrection intempestive? Voici. Offenbach ayant chanté la beauté d'Hélène, M. Jules Lemaitre veut en célébrer la bonté. Hélène était bonne, si bonne qu'elle ne refusait à personne ce que la morale de notre société bourgeoise ne permet d'accorder qu'à un être privilégié, — le mari, pour l'appeler par son vilain nom. Le vieux roi Priam, et le valeureux Hector, et jusqu'au jeune Cléophile ressentent tour à tour les bienfaits effets de cette charité universelle, ce qui mécontente fort, et avec quelque raison, le beau Paris qui s'imaginait jouir seul des étrointes amoureuses de la volage épouse de Ménélas. Vénus, en un discours alambiqué, convainc Paris qu'il a grand tort de s'émouvoir. La

loi du désir prime tout, et les liaisons fugitives, nées d'un caprice et aussitôt dénouées, valent mieux que les unions durables. D'ailleurs, a-t-on le droit de confisquer un trésor de beauté et de joie tel que la célèbre amante? Hélène appartient à tous, et son inépuisable charité abolit les jalousies qui sèment la discorde, guérit les ardeurs malsaines, apaise les désespoirs, prévient la satiété.

Le paradoxe pourrait être amusant. Le malheur est qu'il se déroule interminablement en vers classiques et froids et que la thèse y apparaît, dès la première scène, implacable et tenace, sans laisser au spectateur un instant de répit jusqu'à la chute du rideau. Une thèse morale — ou immorale — dans une pochade d'écolier, et dans un décor grec, et avec des expressions boulevardières qui cinglent de temps à autre la gravité du discours! Tout cela forme une salade hétéroclite, peu savoureuse malgré les épices dont elle est relevée.

Le larmoyant *Jean-Marie* d'André Theuriet, dépouillé cette fois de la musique dont l'agrémenta Ragghianti, précéda la *Bonne Hélène*. Et ces messieurs et ces dames du Cercle se retirèrent perplexes, ne sachant s'il est préférable d'adopter la morale rigoureuse de Thérèse, qui rend tout le monde malheureux, ou celle, infiniment moins stricte, de cette bonne Hélène, qui sème autour d'elle le bonheur.

A LA MAISON D'ART

Le Quatuor Ysaye.

Même si les choses qu'il offrait n'avaient eu en elles un charme personnel et spécial, le concert de jeudi soir nous eût été attrayant, par l'opposition antithétique et profonde des œuvres produites. Commencée par le quatuor de Debussy, la séance se poursuivait par le Concert de Chausson pour se terminer par le XII^e quatuor de Beethoven. Et, vraiment, à se succéder ainsi, diverses et opposées, les œuvres se prêtaient je ne sais quelle mutuelle lumière et le beau parnassisme de Chausson s'éclairait de la fantaisie un peu touffue et désordonnée de Debussy, tandis que le Beethoven, viril, grave et splendide s'attestait à côté de ces jeunes plus moderne qu'eux, oserais-je dire. Les deux œuvres françaises étaient connues déjà. La *Libre Esthétique* nous les avait révélées. Nous savions le Debussy, sauvage et spontané, avec ses rythmes anguleux, ses sonorités troubles, ses violences et ses enchevêtrements d'où surgissent, soudain, des mélodies ainsi que des pauses de spiritualité, des pensivités adorables au milieu de l'en-dehors parfois trop accentué des phrases. Nous n'ignorions pas le Chausson et nous avions admiré jadis sa pureté, sa perfection, sa merveilleuse eurythmie de geste et de facture, mais le plaisir ne nous fut pas moindre de l'écouter une nouvelle fois et, certes, même maintenant souhaiterions-nous en entendre encore la troisième partie, sereine, ample et profonde. Il nous semble superflu de déclarer à nouveau le mérite du Quatuor Ysaye. Ce concert de jeudi soir où de très affectifs artistes nous jouèrent de très hautes choses, nous fut une joie intense, plénière.

Exposition Ibels.

Qui ne connaît Ibels, son charme, sa délicatesse et puis aussi son esprit, son ironie acide, directe? Ah! qu'il aille, celui-là, à la Maison d'Art et qu'il ait la joie de découvrir les cent petits dessins, pastels verts et roses, sanguines que l'artiste, en ce moment, y expose. Qu'il regarde ces délicieuses choses pleines

d'une vie nerveuse et frémissante, types du peuple, croquis de cabaret, drôlesses de café-concert, ravissants visages de femmes, qu'il les contemple, s'en émerveille et avoue, alors, qu'ibels, vraiment, sous le sourire et la joliesse de son œuvre, cache une force d'art, réelle et profondément moderne.

LIVRES ANGLAIS

Holy Christmas (Marcus Ward; Londres, Belfast, New-York et Sidney). -- **Wymps**, by EVELYN SHARP, with coloured illustrations by Mrs. PERCY DEARMER (John Lane; Londres et New-York). — **The Parade**, an illustrated gift book edited by GLEESON WHITE (H. Henry and Co, Londres).

De tous les volumes que la Noël et le Nouvel an ont fait éclore en Angleterre, *Holy Christmas* est, certes, le plus parfait. Sous sa couverture de parchemin gaufré d'or aux petits fers, avec ses rubans vieux-rose, ses illustrations archaïques, sa typographie irréprochable, ses encadrements de pages variés, ses lettrines ornées, il constitue un spécimen précieux de l'élégance que peut atteindre l'art du Livre. Et il convient de féliciter, en même temps que l'éditeur Marcus Ward qui a publié ce joyau, M^{me} G.-C. Gaskin pour les illustrations et décorations dont elle a enrichi les poèmes de Watts, d'Edward Thring, de Bonar, d'Aubrey de Vere, de Charles Wesley et de Reginald Heber qui composent le recueil.

Wymps and other fairy tales, un joli recueil de contes pour les enfants écrits par M^{me} E. Sharp et illustrés par M^{me} P. Dearmer, n'a pas les hautes visées artistiques de *Holy Christmas*. L'auteur promène ses petits lecteurs à travers le Royaume des jouets, leur narre les merveilleuses aventures du prince Chartreux et du roi Emeraude, et M^{me} P. Dearmer commente ces fabuleuses histoires de dessins amusants, d'une naïveté voulue, enluminés de tons plats au coloris violent. L'éditeur-artiste John Lane, que le *Yellow book* a rendu populaire, a donné à ce petit livre une toilette de circonstance : couverture en toile écarlate ornée sur les plats et au dos d'impressions colorées, typographie claire, d'une lecture facile. *Wymps* est l'un des jolis livres d'enfants de l'année.

The Parade que vient de faire paraître chez MM. Henry et Cie M. Gleeson White, le fondateur du *Studio*, est également un livre d'enfants, s'il faut en croire le sous-titre que modestement lui donne son auteur : *A gift book for boys and girls*. Mais par l'intérêt du texte et la valeur des illustrations, il se rapproche des volumes d'art, et le prix modéré auquel il est mis en vente en fait une œuvre de vulgarisation artistique. Comme *The Evergreen*, comme *The Pageant* que nous avons signalé aux bibliophiles et aux lettrés, *The Parade* forme une suite variée de poèmes, de morceaux de prose, de nouvelles, d'articles divers, de compositions musicales même, illustrés avec beaucoup de goût et d'humour par une pléiade d'artistes qui se sont fait de la décoration du livre une spécialité et parmi lesquels il faut citer au premier rang Aubrey Beardsley, Laurence Housman, Max Beerbohm, M^{me} P. Dearmer, etc. La typographie, la couverture, les gardes colorées ne le cèdent en rien aux illustrations et font honneur aux éditeurs de ce coquet volume.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Jules Verne en correctionnelle.

Un procès qui intéresse au plus haut point les romanciers et les auteurs dramatiques vient d'être tranché, dans un sens très favorable à ceux-ci, par le tribunal correctionnel de la Seine. Il s'agissait de savoir si un romancier a le droit de transporter dans son œuvre un personnage de la vie réelle, de s'inspirer des faits notoires accomplis par lui pour en composer un ouvrage d'imagination sans avoir, bien entendu, en décrivant ce personnage ou en le mettant en scène, une intention malveillante.

C'est l'inventeur Turpin qui, se croyant visé dans un livre récent de Jules Verne, *Face au Drapeau!* avait soulevé la question. Sa demande de consultation juridique avait revêtu la forme d'une poursuite en diffamation — rien que cela — exercée par le procureur de la République contre l'écrivain.

Jules Verne n'eut aucune peine à faire comprendre au tribunal qu'en imaginant, pour son roman, un chimiste, inventeur d'explosifs, qui offrait certaines analogies avec Turpin, il n'avait eu à l'égard de ce dernier aucun dessein coupable.

Le jugement décide que l'auteur de *Face au Drapeau!* avait le droit de recueillir et de décrire, pour composer ce livre, certaines particularités de la vie du bruyant ingénieur. « Il ne peut être défendu à un romancier de s'inspirer des faits notoires et de personnes connues pour les faire servir à une œuvre d'imagination, de transporter dans le domaine de la fantaisie certains caractères, certains faits publics. S'il n'était pas permis aux romanciers et aux auteurs dramatiques de prendre leurs personnages dans la vie réelle, dans des événements vécus, de s'inspirer du spectacle d'une grande action ou d'un crime honteux pour éveiller dans les cœurs l'admiration ou la réprobation, il faudrait interdire le roman et fermer le théâtre. » Et, plus catégoriquement encore, il affirme le principe de la liberté accordée aux artistes en disant : Le droit du romancier et de l'auteur dramatique n'a pour limite que l'imputation malveillante, émise avec l'intention de nuire. »

En conséquence, Jules Verne est acquitté, et Turpin reçoit ce trait du Parthe, ironiquement lancé par les juges parisiens sous forme d'attendu final et qui a dû consoler l'écrivain des ennuis que lui a occasionnés le procès :

« Il est peu probable qu'en faisant mourir son héros par patriotisme, Jules Verne ait pensé à Turpin. Mais s'il en était ainsi, celui-ci, loin de se plaindre, ne pourrait qu'être fier qu'on l'ait cru capable d'un pareil dévouement à son pays. »

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 13 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février ; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : M. A. Van den Nest, président.

BORDEAUX. — Société des Amis des Arts. — Délais d'envoi : 5-10 janvier. Gratuité de transport pour les artistes invités. Dépôt à Paris, pour les œuvres de ceux-ci, chez M. Toussaint, rue du Dragon, 13, aux dates précitées.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture en février. Délais d'envoi : notices, 20 janvier ; œuvres, 11, 12, 13 février. Dépôt à Paris les 21, 22 et 23 janvier (délai de rigueur) chez M. Neuilly, 128, boulevard de Clichy, et à Londres aux mêmes dates chez MM. Bradley

and Co, 81, Charlotte Street, Fitzroy square. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1^{er} février; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2^m,50; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.*

PARIS. — *Union des femmes peintres et sculpteurs* (Palais des Champs-Elysées), 3-28 février. Droit d'exposition : 5 francs par œuvre. Dépôt : 10 et 11 janvier. Renseignements : *Présidente de l'Union, Palais des Champs-Elysées, Paris.*

Id. — Association artistique P. M. P. (19, rue Caumartin), 1^{er} février-21 mars. Délais d'envoi : notices, 20 janvier; œuvres, 27-29 janvier (peinture), 24-26 février (aquarelles, pastels, dessins, etc.). Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général, 170, faubourg Saint-Honoré, Paris.*

PAU. — *Société des Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1897. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général de l'Exposition, à Pau.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venexia.*

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira, comme les années précédentes, vers la fin de février dans les galeries du Musée moderne de peinture. Une section sera consacrée aux objets d'art et aux applications de l'art à l'industrie. D'après les adhésions déjà reçues, l'ensemble promet d'offrir un vif intérêt.

C'est mardi prochain, à 2 heures, que sera inaugurée à la MAISON D'ART l'exposition des œuvres de LÉON FRÉDÉRIC et de CONSTANTIN MEUNIER que nous avons annoncée.

Le cinquième Salon de *Pour l'Art* s'ouvrira samedi prochain, à 2 heures, au Musée moderne.

Parmi les exposants citons : Albert Ciamberlani, Victor Rousseau, Emile Fabry, Prosper Colmant, Omer Coppens, Henri Ottevaere, Eugène Laermans, Antonio de la Gandara, Henri Duhem, Storm van 's Gravesande, Alfred Verhaeren, Pierre Braecke,

M^{me} Lacroix, Léon Dardenne, Alexandre Hannotiau, José Die rickx, etc., ainsi que plusieurs nouveaux membres.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Théâtre de l'Alhambra, deuxième concert de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye. On y entendra, en première audition, l'œuvre que M. Vincent d'Indy vient de terminer d'après un chant de l'épopée assyrienne d'Izdubar et dont voici le texte :

Vers le pays immuable,
Istar, fille de Sin, a dirigé ses pas,
Vers la demeure des morts,
Vers la demeure aux sept portes où IL est entré,
Vers la demeure d'où l'on ne revient pas.

.....
A la première porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé la haute tiare de sa tête.
A la deuxième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé les pendants de ses oreilles.
A la troisième porte, le gardien la dépouillée,
Il a enlevé les pierres précieuses qui ornent son cou.
A la quatrième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé les bijoux qui ornent son sein.
A la cinquième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé la ceinture qui entoure sa taille.
A la sixième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé les anneaux de ses pieds, les anneaux de ses mains.
A la septième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé le dernier voile qui couvre son corps.

.....
Istar, fille de Sin, est entrée au pays immuable,
Elle a pris et reçu les Eaux de la Vie.
Elle a présenté les Eaux sublimes
Et ainsi, devant tous, elle a délivré
Le FILS DE LA VIE, son jeune amant.

M. Joseph Jacob fera entendre un *Concertstück* de sa composition. La symphonie de M. E. Chausson et la *Carnaval-Ouverture* de Dvorack compléteront le programme instrumental. Pour la partie vocale, le célèbre *Quatuor vocal néerlandais* interprétera une série de vieux chants à quatre voix de Palestrina, Praetorius, Bortniansky, Friderici, J. Eccard, Mozart, Adam Hiller, Løwe, etc.

On s'occupe à la Monnaie de la plantation des décors de *Fervaal*. Celui du deuxième acte, qui représente une forêt druidique aux vieux pins revêtus de mousse, est entièrement achevé et fait honneur à l'habileté de MM. Devis et Lynen. Ceux-ci s'occupent activement des décors du premier et du troisième actes, qui promettent d'être fort beaux. Les apparitions du deuxième acte sont étudiées en ce moment de façon à réaliser complètement l'impression que veut faire naître le compositeur.

Comme le constatait dernièrement le *Guide musical*, l'enthousiasme provoqué par l'œuvre nouvelle de Vincent d'Indy a gagné tout le monde au théâtre : Directeurs, chef d'orchestre et personnel en subissent le charme, et aucun soin n'est épargné pour que l'interprétation soit de premier ordre. C'est ainsi que sur le désir exprimé par l'auteur, la direction a commandé en Allemagne des timbales chromatiques qui seront inaugurées pour la première de *Fervaal*. Cet instrument, depuis longtemps en usage en Allemagne et en Hollande, n'a pas été employé jusqu'ici en Belgique. Il permet au timbalier de changer de ton avec la plus grande facilité et d'avoir toujours des timbales bien accordées.

La reprise du *Domino noir* aura lieu mardi prochain,

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 12 janvier, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI. M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. M. LEBÈGUE. Calcul numérique. — VENDREDI. M. L. GUMFLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDÈLE. Cours de diction. — SAMEDI. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — On annonce les dernières représentations de *Ahasvérus* et de *Godefroid de Bouillon*. Très prochainement, première représentation de *l'Horloger d'Yperdamme* et de *Saphura*.

Le concert annuel de la Société de Musique de Tournai aura lieu le dimanche 31 janvier, à 4 heures. On y exécutera les *Saintes Marie de la Mer*, légende de Provence en quatre parties, de Paladilhe. Solistes : M^{me} Cornélis-Servais, M^{lles} Schoutten, Collet, Demuynek et Van Hecke; MM. Dony, Tondeur et Wangermez.

M. Paladilhe assistera à l'exécution de son œuvre.

L'Almanach des Poètes qu'édite avec des illustrations le *Mercur de France* paraîtra dans quelques jours.

Le premier, celui de 1896, était orné de dessins de M. Auguste Donnay, le délicat peintre liégeois. C'est aussi un artiste de Liège, M. Armand Rassenfosse, qui a illustré avec sa sûreté habituelle, concentrée et hardie, les poèmes de cette année.

La IX^e livraison de l'artistique recueil d'art décoratif publié sous la direction d'Eugène Grasset : *La Plante et ses applications ornementales*, vient de paraître chez l'éditeur E. Lyon-Claesen. Elle contient des applications du lilas et du marronnier au papier peint, au vitrail, aux tissus, à la dentelle, à la céramique.

Cette année, les maîtres contemporains seront très fêtés en Angleterre : Il paraît que le cycle des diverses écoles anciennes a été épuisé dans les expositions de ces dernières années et que les amateurs n'ont presque plus rien à prêter qui n'ait été déjà vu; aussi, après l'exposition des œuvres de Watts et de celles de Lord Leighton, la salle de la Royal Academy s'ouvrira à l'œuvre de sir John Millais.

On se souvient du succès qu'obtint, il y a quelques années, l'exposition de l'œuvre de sir Edward Burne-Jones; celle de Millais n'intéressera pas moins, car, dispersée dans les galeries particulières, elle est presque inconnue, et ceux qui ne l'ont jugé que sur ses dernières productions n'ont pu se faire une idée vraie de son talent.

La revue blanche



Dessin de CHARLES DOUDELET

Paraît

le 1^{er} et le 15 de chaque mois

S'édite et s'administre à

Paris, rue Laffitte, 1,

Se vend

15 francs par an en Belgique

et publie

le nouveau roman de

PAUL ADAM :

LETTRES DE MALAISIE

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EUGÈNE DEMOLDER. *Le Royaume authentique du grand saint-Nicolas*. — LA DANSE! — VICTOR CHARBONNEL. *Les Mystiques dans la littérature présente*. — MEISSONIER. *Ses souvenirs et ses entretiens*. — LE DEUXIÈME CONCERT YSAYE. — THÉÂTRES. Théâtre du Parc : *Disparu*. Théâtre des Galeries : *Bruxelles féerique*. Théâtre du Diable-au-Corps. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les leçons de M^{lle} Savary*. *La succession de Goncourt*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

EUGÈNE DEMOLDER

Le Royaume authentique du Grand saint Nicolas (1).

Dans l'*Histoire authentique du grand saint Nicolas*, illustrée par Rops et Etienne de Morannes, commentée par Demolder, les grands et les petits enfants trouvent leur bien. Ce livre est circonstanciel en ces heures de Noël et d'Épiphanie, mais outre l'intérêt qu'il emprunte à la date de son édition, il charme par lui-même et la fête qu'il déploie devant les yeux reste fixée devant l'admiration.

L'*Histoire du grand saint Nicolas* nous conduit de la terre au ciel; nous embarque à Helimonde pour une suite de stations à travers l'infini; nous attarde dans le royaume des poupées, au pays des pantins, à des rivages

(1) Paris, *Mercur* de France.

enchantés. Nous rencontrons le comte de la Mi-carême, la mère L'Oie, le petit Noël et la petite Noëlette; nous nous imaginons être en des pays, tantôt aussi roses que ceux de Watteau (*Embarquement pour Cythère*), tantôt aussi bleus que ceux de Breughel (*le Paradis terrestre*), tantôt aussi dorés que ceux de Turner (*la Grotte de la reine Mab*). M. Eugène Demolder est un peintre exquis; il donne la vie des couleurs à ses phrases et quand il regarde l'univers il ne le voit qu'à travers un prisme et sous une auréole d'arcs-en-ciel. Les mots revêtent quand il les écrit une apparence toute spéciale: on dirait des aigrettes et des palmes qui se meuvent dans l'air, avec des balancements lents et doux; on dirait encore de grands oiseaux qui se rapprochent dans la phrase comme en une volière et réalisent des chatoyements rares; on dirait enfin des bulles d'eau traversées de soleil, qui bougent derrière une vitre d'aquarium et fument en gerbes ou se massent en bouquets. Un déploiement de faste et de richesse lucides, une suite d'images somptueuses et aisées, une végétation de mots floraux si vivement venus que chaque conte paraît un jardin où l'idée trace ses chemins et s'indique en lignes ou en courbes, telles sont les impressions que vous gardez d'une telle littérature.

Dans l'*Histoire du grand saint Nicolas*, M. Demolder a célébré et dépeint son héros comme un brave homme, un peu naïf, resté lui-même par certains côtés

enfant, immensément doux, pardonnant, bénisseur et tranquille, ne se hâtant pas, ne s'inquiétant guère, ne voulant que partager avec les autres sa béatitude de bon aloi et de bonne moyenne. A côté de lui se dresse saint Fridolin, légèrement ironique, un tantinet bohème, quelquefois vif, alerte et farceur. Saint Fridolin fait les honneurs de l'Inconnu à saint Nicolas. C'est lui qui présente les paysages, les îles d'or et d'écarlate, les mirages et les merveilles. Il est le guide, l'introduit, sans jamais être le barnum.

Le couple, diminué de tout prestige, fait songer, il est vrai, à quelque paire d'amis, peintre et poète, voyageant par les Flandres et les Zélandes. Mais il serait certes mesquin de rétrécir ainsi les légendes. Il ne faut suggérer de telles interprétations de choses que pour en tirer la loi commune à tout poème : le contingent et le menu fait, sitôt qu'ils passent par l'imagination d'un vrai écrivain, peuvent s'exalter en une pérégrination céleste où l'on frôle des soleils, où l'on cavalcade à travers les nuages, où tout est transposé, illuminé, apothéosé. Dieu sait ce qu'en réalité furent les jardins d'Armide, l'Eden de Milton, les Champs-Élysées de Fénelon. Dieu sait qui fut Merlin, qui fut Viviane, qui fut Mélusine et Lancelot ?

Ce n'est guère aux *Contes de Perrault* que le présent livre fait songer. Il est plutôt descriptif que narratif. C'est un polyptique semblable à ceux dont les vieux peintres illustraient les deux dizaines de panneaux (droite et gauche, avers et revers). La naïveté des sujets en fait non point la beauté, mais le charme. C'est un théâtre où les changements à vue passent par une gamme d'or, d'argent et de bijoux et n'évitent pas toujours la monotonie dans la splendeur. Toutefois, même en ces litanies de claires et aveuglantes irradiations successives, la phrase pure, l'allure simple, la translucidité de certains vocables conquièrent, outre que le ton des personnages rompt de bonhomie la solennité des architectures célestes et que parfois le sain et frais parfum des poésies de terroir se répand sur des pages entières.

C'est chose curieuse à noter combien le merveilleux qu'emploie M. Demolder convient encore à tels poèmes modernes. Les dieux et les génies sont restés pour lui ce qu'ils étaient dans les Iliades et les Enéides. Leur caractère, certes, a changé, mais les ressources qu'ils offrent à la littérature sont identiques. Et vraiment ne pourrait-on rêver d'un récit ample et familier, mais on pas en douze chants, où comme personnages-types surgiraient en scène, non pas les héros des légendes classiques, ni les dieux de l'Olympe, mais nos personnages modernes, les Robert-Macaire, les Bertrand, les Hiroux, les Gavroche, les Tartarin, les Ubu aidés miraculeusement par les saints Nicolas, Sylvestre, Pierre, Médard et autres pour réaliser une immense épopée soit ironique soit populaire. Nous possédons tous les éléments d'un art

fabuleux contemporain et personne, ni au théâtre ni dans le livre, ne les concentre. Personne n'use du droit d'amplifier, de déformer et d'adapter suivant son rêve, cette famille de protagonistes du monde actuel, qu'un à un les poètes ont créés et projetés dans la mémoire de tous. Qu'un drame les rassemble et aussitôt, sans explications préalables, une action générale, tenant au ciel, à la terre et à l'enfer, et englobant toutes les idées, toutes les passions, toutes les utopies, peut se dresser devant le lecteur ou le spectateur. Notre art, qui vit de menus faits et d'incidents, qui s'amenuise, qui se condense, tout en désirant — ô illogisme ! — l'expansion et quelquefois la popularité, trouverait en de tels essais la vie large qu'il se souhaite.

L'épopée bonhomme, enfantine et joyeuse de M. Demolder nous semble être une indication vers cette voie.

LA DANSE !

La Danse ! Art aussi vieux que l'Humanité. Le premier en date, apparemment, car son instrument, le corps humain, fut toujours prêt et n'eut jamais besoin de luthier, ni pour le fabriquer, ni pour l'accorder. Point d'île sauvage abordée par les explorateurs où on ne l'ait trouvée florissante. La Danse ! langage des gestes aussi ancien que le langage du gosier et des lèvres, mécanisme instinctif pour l'extériorisation des pensées, apparaissant plus nécessaire peut-être, d'un plus pressant besoin, aux époques où la parole, encore vagissante, était sentie si insuffisante quand il s'agissait de faire apparaître au dehors les mouvements excessifs des passions et où l'âme, impuissante à dire, résolvait son angoisse de rester muette ou de bégayer, en des gesticulations d'allégresse, de convoitise, de volupté, de colère, de caresse, de haine, de tendresse, de vénération. Et, en effet, à mesure que le langage, ce miracle d'ingéniosité pour l'expression des exquis nuances cérébrales, s'est perfectionné, le geste, la mimique se sont amoindris, et la Danse, cette poésie du geste, cette exaltation du geste, a été se déformant.

Aujourd'hui, en nos civilisations américano-européennes, dans l'évolution des psychologies aryennes sans cesse avançantes, subissant de si rapides transformations, qu'est-elle devenue ? Pour la vie privée, plus rien qu'un symbole de l'accouplement, dont la plus haute expression est la Valse, plus rien qu'une anticipation, décente encore mais déjà passionnée jusqu'à l'enlacement, de l'union finale des sexes, tourbillonnant dans le mouvement physique comme en d'autres et plus intimes circonstances ils tourbillonnent dans l'éperduement de la spasmodique extase et de ses préliminaires. Pour la vie publique, la ronde et la farandole populaires en leurs rudimentaires courreries, monôme et bousculade, empoignade et pince... taille ; le Ballet de théâtre, sous sa forme idiote de « divertissement », les danseuses en « tutu », se désarticulant en pointés, en entrechats, en pirouettes, en jetés-battus, en jetés-derrrière, très fières dès qu'elles ont du « ballon », figeant leur face maquillée en l'invariable sourire de la « Séraphine » des coiffeurs.

Quant à cette conception belle et suprême de la Danse au sens esthétique élevé : la manifestation des mouvements intérieurs invisibles par les mouvements visibles, la Pantomime se localisant

dans la grâce, la noblesse, le bel équilibre harmonieux, la cadence et sa régularité entraînant, le rythme changeant plus entraînant encore, — oublié, inconscience, néant! Serrer une femme du monde le plus près possible sans dépasser les convenances, respirer la fauve odeur du mécanisme musculaire en action, — ou regarder des ballerines s'agitant en une grotesque demi-nudité des jambes et des épaules qui en font des caricatures à feuilles de vigne en tarlatane et en tulle, voilà tout ce qu'en ces temps d'art raffiné on trouve comme manifestation de la Danse, divine et primitive figuration de l'incomparable drame des âmes. Oui, rien qu'une gymnastique injectée de sensualité. De l'acrobatie cantharidée, tantôt brutale, tantôt élégante.

Quelques-uns s'efforcent de briser ces habitudes vulgaires et de revenir à l'originale notion qui faisait de cet art un accompagnement séducteur des passions, un moyen ingénieux d'en intensifier l'action et la vue, en même temps qu'un plaisir pour le spectateur et pour l'interprète, entraînés tous deux par le charme d'un « accord » de plus s'ajoutant à l'orchestration des procédés merveilleux par lesquels le corps humain révèle le mystère des impressions intimes qui seules constituent vraiment la vie au point central et si profondément caché de notre Moi. Accord d'énergie supérieure, car il augmente l'allégresse de la force physique mise en mouvement, par celle de la force morale tendue en ses efforts cérébraux.

Oui, quelques-uns luttent pour que l'Européen, l'indéfiniment progressif, l'indéfiniment éducatif, ne se contente pas de la parole, quelque magique qu'elle soit, quand il s'agit d'accomplir la grande œuvre solidaire de communication psychique entre les hommes, de livraison d'une âme à d'autres âmes. Ce sont eux qui ne se contentent pas de l'orateur à la belle voix et au beau langage, mais qui veulent pour lui le complément du beau geste, expressif et surtout doué de variété, approprié en ses trouvailles à toutes les figurations, à tous les coloris de la pensée. Ce sont eux qui veulent le retour des danseuses et des mimes aux vêtements à plis souples dont le voltigement ajoute de si séduisantes guirlandes de lignes aux penchements des bustes, aux courbes des bras, aux ploïements des jambes. Ce sont eux qui voudraient, dans les danses des bals, qu'à l'indétrônable et enivrante valse, a compte délicieux sur la possession entrevue, s'ajoutent les danses moins emportées, aux calmes poses de grâce et de séduction, par lesquelles les corps isolés les uns des autres ou simplement se groupant, oublieux des appels et des convoitises de la volupté égoïste, se montrent, à qui les regarde, dans la succession des plasticités artistiques, des attitudes mélodiques, des musicalités musculaires.

Mercredi dernier, l'Œuvre bruxelloise des *Matinées artistiques et littéraires*, où d'ordinaire de parfaites médiocrités étrangères viennent tenter, auprès des Bédiens qu'ils nous croient, des régénérations intellectuelles dont nous n'avons guère besoin, et nous révéler, miracle imprévu! qu'en fait de conférences et de leçons d'esthétique nous pourrions leur en remontrer, une séance, par exception, a fait bonne et utile besogne.

M. BOURGAULT-DUCOUDRAY, professeur d'histoire de la musique au Conservatoire de Paris, a entretenu de la Danse le public habituel de ces sortes de cérémonies qui assurément ne donne que très imparfaitement l'étiage de la montée artistique qui signale présentement, en de si vives eaux, l'activité de notre pays. Il avait inscrit pour titre à sa conférence cette étiquette compliquée : *Les danses anciennes dans leur rapport avec l'expression musicale*. Il a lu, — puisque c'est la coutume presque invariable des

orateurs venant de France, « pays de l'éloquence naturelle » comme disait César, — il y a deux mille ans il est vrai.

Ce qu'il a lu était bien. Mais ce qui illustra sa lecture était bien mieux.

Ce bien mieux était réalisé par une danseuse de l'Opéra de Paris, M^{lle} SANDRINI, longue, flexible et très gracieuse personne, qui, en robe de bal exquisement jaunâtre, a exécuté, comme un cinématographe vivant et coloré, en des spécimens qu'on eût souhaité moins courts, les danses en lesquelles se sont complus les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, cérémonieux et délicats; ces danses aux noms pimpants, bizarres et parfois égrillards : Pavane, Gaillarde, Courante, Gavotte (oh! la plus charmante, certes), Bourée, Sarabande (quelle saveur!) Allemande, Menuet, Canaries, Chacone, Forlane, Rigodon, Gigue, Tambourin. M. Bourgault-Ducoudray en jouait au piano les musiques vieillottes enrubannées de souvenirs, et, pour deux d'entre elles, la Pavane et la Sarabande, notre compatriote, M^{lle} Collet, chantait des couplets que sa partenaire mimait en dansant.

Ce fut un régal de gourmet que de voir cette grâce tantôt noble, tantôt menue, tantôt piquante, tantôt légèrement grivoise en des relèvements de jupes, des montremens de jambes et des coups de pied lestement détachés sous les jupes relevées devant par une jolie pinçure de l'index et du pouce, comme un début de déshabillement prometteur d'abandon, comme un entrebâillement de la porte aux amourettes. Les mains aussi, ouvertes, fermées, levées, baissées à plat, significatives, parlantes, eurent des improvisations attirantes d'appel, de refus, de sensualités esquissées, oh! très discrètement.

Il y avait là beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes qui ont semblé apprécier fort ces harmonisations, cette versification du corps, caressante et enveloppante. Est-ce que cela leur suggérera l'idée de mettre un peu de ce mol et souple abandon, un peu de délicieux naturel, dans la snobique raideur de leurs saluts, de leur marche et de leur tenue, auxquels les sottises du protocole mondain ont appliqué tant d'amidon et de ridicule? A souhaiter! Mais peu d'espoir! C'est si facile, quand on est médiocre, de honorer son souci à l'imitation de quelques formules, vraies béquilles pour les infirmes. Puis, que penserait le bel air? L'originalité, pouah! puisque c'est un don du ciel!

VICTOR CHARBONNEL

Les Mystiques dans la littérature présente (première série).
Un volume de 200 pages. Paris, édition du *Mercur de France*.

L'impression qu'en ce livre je retrouve à chaque page — surrassant plus définitive à chacun de mes sourires amusés, à chacune de mes découvertes et à toutes les jouissances de clarté, de saine et joyeuse pondération qu'il me donne — est celle de me trouver devant un Latin, un vrai, un petit-fils de Montaigne, se laissant être Latin avec franchise, avec volupté; pas perdu dans les brumes du nord ou de quelque charlatanisme, ni dans les brouillards du midi ou des enthousiasmes fous qui, eux aussi, ternissent un peu la limpidité du sens critique.

Et l'abbé Charbonnel, avec une vue admirablement nette, sans la moindre couleur de pédantisme, place toute une tribu d'écrivains à l'échelon qui convient à chacun. D'un mot, d'un coup de griffe, d'un élan d'admiration, d'une petite morsure ironique ou d'une observation qu'on sent profonde, il hausse celui-ci ou fait

glisser celui-là un peu plus bas ; on a la sensation que dans ce groupe de poètes de toutes tailles qui furent sincèrement ou superficiellement mystiques, les valeurs sont mises au point, charmeusement. Pas d'épluchage, de mesurage, de comparaisons. Une peinture à la fois très fine et très large. Et partout ce beau don d'équilibre et de précision des Français.

M. Charbonnel nous parle des précurseurs de cet envahissant mysticisme : M. de Vogüé, Renan, « esprit incrédule et âme religieuse », Tourguenew, Tolstoï. Il nous dit ceux qui le cherchèrent, comme Paul Margueritte, Rod, Ed. Desjardin, Maurice Bouchor et l'étonnant temple mystique que fut parfois le « Chat noir » ; Verlaine, dont le portrait qu'il trace est aussi dessiné, aussi poétique, aussi vivant que celui que nous donna Carrière. Puis il traverse les chapelles où le mysticisme — parfois — confina au sadisme, comme si ces deux fièvres se touchaient et s'appelaient l'une l'autre, et où les pontifes se nomment Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam ; un peu plus bas, Péladan, — il n'est pas tendre pour le Sar, — Jules Bois, Remy de Gourmont.

Après eux défilent quelques « croyants ou crédules » ; « le grand Hello », enfermé dans la magnifique cathédrale de son intransigeante pensée ; Huysmans, faisant apprécier dans *En Route* un cas de sensualité psychologique.

Enfin, dans les « Mysticismes épars » et le « Jeune Idéalisme », M. Charbonnel dit l'effort des derniers venus, moins préoccupés de la forme et plus soucieux d'action, d'influence, moins inquiets d'être des littérateurs et plus désireux d'unir l'art à la vie. Il cite Maurice Pujo, Pierre Lasserre, Louis Tauxier, Gabriel Sarrazin, Henry Bérenger, Gabriel Tarde, Ch. Recolin.

C'est en peignant l'état d'âme de cette nouvelle génération, impatiente d'échapper aux exclusives abstractions et de trouver non pas la sagesse absolue, mais la sagesse vitale en sa complexe et presque inaccessible unité, que l'auteur termine cette première série d'analyses, éclairant d'un jour très intéressant toute une époque, tout un mouvement. C'est la galerie de portraits d'une famille de penseurs qui ne furent point encore aussi synthétiquement groupés ni aussi humoristiquement, aussi sagacement décrits, c'est aussi la révélation très curieuse de toute une école très jeune, très vivante que je lui sais un gré infini de m'avoir révélée.

Je cherche en ces études le mysticisme de l'abbé Charbonnel lui-même. En prudent fils de l'Eglise qu'il est encore un peu, — oh ! si peu ! car toute son attitude évoque le souvenir de ces célèbres clercs révoltés, conduits, par la pensée de leur temps, loin des dogmes absolus, — il ne donne nulle part tout son sentiment. Mais les pages des jeunes écrivains qu'il cite élogieusement, et tout ce qu'il nous dit d'une littérature très nouvelle, font penser que s'il reste mystique, ce n'est plus au sens de l'antique mysticisme, transportant l'esprit, l'effort et l'âme tout entière en des régions supra-terrestres, mais bien au sens de ce nouvel esprit que les encyclopédies n'ont pas encore défini et classé, suivant leur odieuse manie. Le mystère dont il appelle de tous ses vœux l'extériorisation est le mystère que nous portons en nous. L'effort qu'il rêve, c'est la réalisation de ce sens intime dont Maeterlinck parla avec une si pénétrante subtilité. — Il cite cette phrase : « Écoute la parole intérieure de ton âme : avant de croire et de savoir, il faut aimer. »

C'est dans cette sincérité, dans cette fidélité à la conscience, — « au sens naturel du bien qui est au fond de nous ». — qu'est

renfermé le mysticisme moderne, et c'est bien à celui-là, plutôt qu'aux imaginations ferventes des moines médiévaux que s'apparente ce prêtre en qui l'antique sainteté, certes, elle aussi, a évolué.

MEISSONIER

Ses souvenirs et ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre, par M. O. GRÉARD, de l'Académie française. Paris, Hachette et C^o.

Voici, certes, en ce *Meissonier* de M. Gréard, un peintre en pied et de belle taille, plus grand peut-être qu'il n'apparut dans l'exiguïté de ses formats. Ce petit homme à barbe de fleuve, à la forte tête puissamment plantée, au torse robuste sur de courtes jambes, ne fut petit que du côté de la nature et par le caractère, par l'âpre vouloir à s'égaliser aux grandes figures de l'art, ici se décelez héros. L'âme effrayante de Celui dont il historiala légende se communiqua à la sienne ; il aimait toutes les grandeurs et Michel-Ange aussi lui semblait un Napoléon.

On peut n'être point sensible à son dessin buriné où il y a plus d'acquis que de spontanéité, à cette menuité linéaire du remplissage de la silhouette si loin de la large liberté des belles mains de grands peintres. Mais à travers la ligne maigre perceait magnifiquement le sens de la forme, supérieur à l'outil. Il sentait grandement la vie et l'exprimait avec ténacité plutôt qu'avec grandeur, avec patience plus encore qu'avec force. C'est qu'en effet chez Meissonier le volt d'art, l'effort à la réalisation fut plus décisif encore que le talent. Il se dénonce en tout son œuvre un ouvrier prodigieux boulonnant à petite fois sa colonne des Victoires, martelant de petits tapotements de marteau le cuivre du grand homme élu par son vœu d'artiste, et finalement maître de tous les secrets de la technique. C'est assez pour sa gloire.

Au fond, le souffle épique lui manqua : à la différence de son héros, il gagna ses batailles comme on gagne une partie d'échecs par calcul plus que par inspiration. Et lui qui crut avoir chanté l'épopée napoléonienne, sembla plutôt fait pour peindre les grandes revues militaires du troisième empire. Comparez avec le formidable cuirassier de Géricault et le tambour qui bat le rappel chez Raffet.

Cependant, à propos du livre de M. Gréard, il convient de dire l'aspect nouveau qu'y prend le peintre et l'homme, ensemble aboutissant à une extraordinaire unité de conscience et de probité. Des *Entretiens* recueillis par la compagne du vieux maître, dévotieuse à sa mémoire, résulte une image vraiment haute et admirable. Ce Meissonier si heureux pour le monde, devenu le grand personnage officiel de l'art français, ce peintre d'état-major escadronnant à la tête d'un art régimentaire, ici s'afflige des nécessités de la vie qui l'obligeaient à peindre des bonshommes. On sent la droiture du regret. Quand tout à l'heure l'âge arrivera, c'est presque une tristesse émouvante d'être demeuré plus bas que son rêve. Et de belles idées toujours, généreuses et fortes, sur l'art, la vie, les rapports de l'esprit à l'idéal, des affirmations de probité, une sincérité qui fait aimer l'homme et l'éclaire en sa longue vie de travail. On peut dire que parmi tant d'autres monuments d'art et de patriotisme qu'a fait lever le souvenir pieux de ce grand fils de France, un manquant et non le moins précieux. Grâce à M. Gréard, l'âme d'un haut artiste ici se fait testamentaire

et le monument est sa vie même, distillée pensée à pensée, tombée de sa palette et recueillie de ses lèvres.

Admirable livre au surplus et où, en un décor d'images, en la presque totale reproduction de son labeur, avec des bonheurs rares de procédé, est magnifié ce talent si français fait de clarté et de passion, nourri de conscience.

Le deuxième Concert Ysaye.

Comme la première, la deuxième matinée de la *Société symphonique* a offert un très grand intérêt. Sous la direction de M. Eugène Ysaye et sous la chaleureuse impulsion que cette haute personnalité artistique lui communique, l'orchestre a merveilleusement interprété deux œuvres de grande allure et d'exécution vétilleuse s'il en fut : la *Symphonie en si bémol* d'Ernest Chausson et le Poème symphonique en forme de variations que Vincent d'Indy vient d'écrire sur la légende d'Istar. Il a, de plus, accompagné avec un souci parfait des nuances et des rythmes le *Concertstück* de M. Joseph Jacob, et brillamment enlevé la *Carnaval-Ouverture* de Dvorak qui clôturait le concert. On ne pouvait souhaiter, dans l'exécution de ces diverses compositions, plus de netteté dans les attaques, plus de puissance dans la sonorité, plus de clarté dans l'exposé et le développement des thèmes.

La symphonie de Chausson a retrouvé le succès qui l'accueillit, il y a deux ans, en cette même salle de l'Alhambra, où elle fut présentée pour la première fois au public sous la direction de Vincent d'Indy. Par la belle et savante architecture des trois mouvements qui la composent (*allegro vivo, très lent, animé*), par le sentiment mélodique et la poésie des idées mises en œuvre, par la séduction d'une instrumentation variée et charmante en ses accouplements de timbres neufs, cette œuvre occupe l'une des premières places dans la littérature musicale moderne. Aussi est-ce avec raison qu'elle a été applaudie d'enthousiasme.

Les *Variations symphoniques* de Vincent d'Indy, tout récemment écrites et dédiées à la Société des Concerts Ysaye, ont valu à leur auteur une chaleureuse ovation. Nous avons publié ici même le texte du poème que commente cette composition nouvelle, l'une des plus attachantes et peut-être la plus personnelle de l'auteur de *Fervaal*. Du thème de marche lente exposé au début de l'œuvre et dont le dessin se mêle à l'enchevêtrement des variations inspirées par la mélodie principale, celle-ci se dégage peu à peu, de plus en plus claire à mesure que tombent les vêtements, la parure et les ornements d'Istar, arrêtée à chaque porte des enfers par un solennel appel. Quand la déesse est entièrement dépouillée, qu'elle triomphe par l'unique prestige de sa beauté, la phrase fondamentale de l'œuvre s'élance en hymne sacré et solennel, chantée à l'unisson par tout l'orchestre. Une sorte de déchirement, d'écroulement lui succède et la morne et douloureuse marche du début se transforme en apothéose triomphale d'une grandeur émouvante. C'est d'un effet neuf et réellement impressionnant. Souhaitons que cette composition, dans laquelle la pureté de l'inspiration mélodique s'unit à un travail de contrepoint des plus remarquables, soit redite à l'un des prochains concerts Ysaye. Elle mérite de fixer l'attention des musiciens et sera mieux comprise encore à la seconde audition.

Entre ces deux œuvres, M. Joseph Jacob a joué avec la technique impeccable et le profond sentiment artistique qu'on lui connaît un *Concertstück* de sa composition, écrit avec une belle pro-

bité, dans un style dramatique et mouvementé. Le soliste s'efface modestement et donne à la grande voix de l'orchestre le rôle principal. Et d'un bout à l'autre la partition est traitée d'une main experte, avec un évident souci d'art.

Ce magnifique programme symphonique était complété par quelques œuvres vocales interprétées par le Quatuor néerlandais (M^{mes} Nordewier et Loman, MM. Rogmans et Messchaert) formé des débris de l'ancienne chapelle D. De Lange. La perfection atteinte par ces chanteurs dans l'exécution de certaines pièces de Palestrina, de Prætorius, de Fréderici, etc., est surprenante. Il serait difficile de pousser plus loin la correction, la justesse d'intonation et la délicatesse des nuances. Et pourtant l'exécution n'a rien d'émouvant, rien qui fasse vibrer la fibre artistique. Un harmonium, un quatuor d'instruments perfectionnés donnerait la même impression. La chaleur et l'accent de la voix humaine, le lyrisme du sentiment font défaut. L'*Ave verum* de Mozart, par exemple, interprété avec cette rigueur méthodique, perd son austère grandeur. Des morceaux de caractère plus léger, *Au Printemps*, de Lœwe, et *Hans et Grete* d'Eccard, ont paru convenir mieux au style de ces artistes, dont le détail est le souci principal. Leur succès a d'ailleurs été très grand, et les deux morceaux que nous venons de citer ont été redemandés.

THÉÂTRES

Théâtre du Parc : « Disparu ! »

Un amusant vaudeville à imbroglions enchevêtrés qui frisent parfois la pantomime anglaise, pailleté, ci et là, de scènes de bonne comédie auxquelles la bonhomie, le naturel parfait et la variété des jeux de physionomie de M. Dailly donnent un réel attrait.

L'intrigue ? Elle est simple, au fond, sous l'enchevêtrement des épisodes, et suit des étapes prévues dès le premier acte. Un monsieur part brusquement pour le Tonkin, sans prévenir personne, en quête d'une aventure amoureuse ; on le croit mort, et voilà ses héritiers dans la maison, faisant procéder aux formalités judiciaires, prenant possession de l'immeuble, s'installant confortablement dans l'héritage du défunt. Il y a là une inimitable figure d'huissier cupide, incarnation nouvelle du père Ubu, qui remplit toute la pièce et suffit, grâce à l'extravagante fantaisie de M. Dailly, à la rendre plaisante. Mais le monsieur revient, et ce sont alors des tours pendables joués à l'huissier : charivaris nocturnes, apparitions de spectres, tout le répertoire traditionnel des rapins d'académie en veine de brimade. Et la pièce se termine par un mariage, comme dans le répertoire classique, après diverses complications ingénieusement exposées et dénouées dans lesquelles certain tandem qui emporte à travers champs des amours adultères joue un rôle capital. Le cyclisme a désormais, comme le déshabillage des jolies femmes, sa place inévitable au théâtre.

Il y a un déshabillage aussi dans *Disparu !* Mais c'est le vieil huissier Rabuté qui joue ici les Yvette, et la parodie est vraiment-bouffonne. Et des mots amusants : « Je voudrais aimer un brigand, dit une jolie femme. — *Fra Diavolo ?* — Oui, mais avec une autre musique. »

Bref, un succès d'hilarité pour M. Alexandre Bisson, auquel les *Erreurs du mariage*, les *Surprises du divorce* et dix autres pièces désormais célèbres ont fait connaître l'ivresse de la popularité.

Théâtre des Galeries : « Bruxelles féérique. »

Quelques scènes nouvelles : les jeux et paris au Sénat, les échevins démissionnaires, le service personnel et autres actualités ont versé sur la revue de M. Garnir des flots d'eau de Jouvence. Et le public, ravi, continue à applaudir avec énergie les tirades patriotiques, et les dialogues maroilliens, et les « attrapades » dans la salle, et les somptueux défilés, cortèges, apothéoses à transformations qui composent le spectacle offert par M. Maugé à sa fidèle clientèle.

Théâtre du Diable-au-Corps.

La Compagnie du Diable-au-Corps donnera demain lundi, à 9 heures, une représentation extraordinaire à l'occasion de son centième spectacle. Le programme de cette soirée sensationnelle comprendra, outre les intermèdes des chansonniers et poètes de la Compagnie : la première de *Saphura*, légende en huit tableaux, par Léon Paschal, dessins de Henri-F. Hendrick, musique d'Alph. Hirsche, et la première de *L'Horloger d'Yperdamme*, roman illustré en cinq actes et vingt tableaux, par Amédée Lynen, récit de Fritz Lutens, musique d'Aloïs Berghs.

Pour cette soirée de gala, le prix des places est fixé exceptionnellement à 5 francs. Les places peuvent être retenues par correspondance.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les leçons de M^{lle} Savary.

Nous avons relaté en son temps (1) l'action intentée par M^{lle} Savary à M^{lle} Ledant, dite Delna, en paiement de leçons « de diction, de déclamation et de maintien » qu'elle lui avait données pour la préparer à son entrée à l'Opéra-Comique. M^{lle} Delna reconnaissait avoir demandé à M^{lle} Savary des conseils, mais elle trouvait que la somme de 18,400 francs (!) réclamée par son professeur était peut-être exagérée, étant donné surtout qu'elle avait déjà versé à ce dernier, en divers paiements, une honnête rémunération de 1790 francs.

Dans le compte présenté par M^{lle} Savary à son élève figurent les deux postes suivants, que nous livrons aux méditations des futures Caron et des Van Dyck en herbe :

... « 2^e Son assistance à 160 répétitions, à raison de 60 francs pour chacune d'elles, 9,600 francs.

Et 3^e son assistance à 120 représentations, à raison aussi de 60 francs par chaque représentation, 7,200 francs. »

Le tribunal de la Seine, par jugement prononcé samedi dernier, a doucement éconduit le « cher » professeur de M^{lle} Delna en décidant, avec cette pointe d'ironie qui caractérise les juges parisiens, « que son assistance à quelques répétitions s'explique naturellement par l'intérêt affectueux qu'elle portait à son élève, et que sa présence aux représentations ne saurait, en l'absence d'une convention formelle, donner lieu à une rémunération quelconque ».

En conséquence, il fixe à quatre cents francs le montant des cachets à payer à M^{lle} Savary, et vu l'exagération de sa demande, condamne celle-ci aux deux tiers des frais du procès.

La succession de Goncourt

En attendant le grand débat sur la succession Goncourt, le tribunal, statuant en chambre du conseil, a, sur la demande de MM. Alphonse Daudet et Hennique, à la fois légataires universels et exécuteurs testamentaires de M. de Goncourt, ordonné la mise en vente des collections du défunt.

Quatre oppositions à la délivrance des legs et à l'exécution du

(1) V. *l'Art Moderne*, 1896, p. 263.

testament ayant été signifiées par des parents à des degrés plus ou moins éloignés, un administrateur provisoire a été nommé en la personne de M^e Duplan, ancien notaire des Goncourt.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Belle Douleur, par CHARLES BERNARD. Bruxelles, édition du *Coq rouge*. — *La Guirlande des Jours*, par JEAN VIOLLIS, avec une lithographie en couleurs d'Elie Clavel. Toulouse, bibliothèque de *l'Effort*. — *Sur la musique dans les églises*, par ADOLPHE SAMUEL, directeur du conservatoire de Gand. Gand, M^{me} G. Beyer. — *L'Art dans une démocratie, lettre à mes amis d'Amérique*, par J.-F. RAFFAËLLI. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*. — *Chansons et Ballades*, par VICTOR ARNOULD. Bruxelles, Lacomblez. — *A eux deux*, par ANDRÉ RUIJTERS. Bruxelles. P. LACOMBLEZ. — *L'Almanach des poètes pour l'année 1897* (texte de G. KAHN, STUART MERRILL, F. JAMMES, F. VIELÉ-GRIFFIN, A. MOCKEL, H. DE RÉGNIER, R. DE SOUZA, A.-F. HÉROLD, A. FONTAINAS, C. MAUCLAIR, E. VERHAEREN et ANDRÉ GIDE; illustrations d'A. RASSENFOSSE). Paris, édition du *Mercure de France*. — *Le Prochain Conclave. Instructions aux cardinaux*, par LE SAR PELADAN. Paris, librairie Dentu. — *Divagations*, par STÉPHANE MALLARMÉ. Paris, librairie Charpentier. — *Contribution à la Bibliographie de la Locomotion aérienne*, par ARMAND WOUWERMANS. (Extrait du compte rendu du Congrès de la science de l'atmosphère.) Anvers, M^{me} V^e De Backer.

Musique.

Sub Urbe (P. Verlaine), *Barque d'Orient* (Ch. Van Lerberghe), mélodies de L. DE SERRES. Paris, Heugel et C^{ie}. — *Sous les bananiers* (F. Colonna), *Toc-Toc* (J. Moréas), mélodies par L. DE SERRES. Paris, J. Hamelle.

PETITE CHRONIQUE

Nous remettons à huitaine, faute d'espace, notre article sur la très belle exposition des œuvres de LÉON FRÉDÉRIC et CONSTANTIN MEUNIER que vient d'ouvrir la Maison d'Art.

Pour *l'Art* a ouvert hier au Musée sa cinquième exposition annuelle. A huitaine le compte rendu.

MM. Jean Mayné, Léon Mundeeler et G. Goemans exposent au Cercle artistique du 14 au 24 janvier.

A ce propos, signalons la bizarrerie de l'organisation des expositions du dit Cercle. Bien qu'exposant en commun, dans le même local, à la même époque, les artistes réunis par une décision administrative ont l'air de faire mauvais voisinage et de boudier les uns aux autres. MM. Mayné et Mundeeler s'entendent, et invitent collectivement, par lettre et par carte, la Presse et leurs amis à venir voir leurs œuvres. M. Goemans n'est pas cité. De son côté, celui-ci fait imprimer en rouge une belle carte d'invitation pour lui tout seul et l'adresse au public sans mentionner les camarades. Pourquoi ces divisions et ces distinctions? Les artistes craindraient-ils de se compromettre en exposant avec tel ou tel de leurs confrères? Pourquoi ont-ils l'air d'ignorer ceux qui bataillent à côté d'eux? Il faut avouer que tout est étrange dans ce Cercle « artistique » et « littéraire ».

MAISON D'ART. — Jeudi prochain, 21 janvier, à 8 h. 1/2, conférence de M. ROLAND DE MARÈS sur *Baudelaire, Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam*.

Lundi 25 janvier, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre par MM. FRANÇOIS RASSE, compositeur, et ÉMILE BOSQUET, pianiste. Cette soirée, consacrée uniquement à de premières exécutions, promet d'être des plus intéressantes. Au programme : les sonates pour piano et violon de MM. Ed. Lapon et R. Strauss, la *Marche funèbre* de Rode-ysaye, etc.

Mardi 26 janvier, à 8 h. 1/2, récital de M. SIDNEY VANTYN, professeur de piano au Conservatoire de Liège. Au programme : J.-S.

Bach, D. Scarlatti, Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt, Brahms, R. Strauss, Smetana, Alabiéff, Rochmaninoff, Vincent d'Indy, P. de Bréville, etc.

Vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, conférence de M. GEORGES LAGUERRE sur l'Empereur Napoléon d'après les derniers documents historiques.

Tous les jours, de 10 à 4 heures, exposition de peintures et dessins de LÉON FRÉDÉRIC, de sculptures de CONSTANTIN MEUNIER, d'affiches et dessins d'ÉMILE BERCHMANS et de pastels et dessins d'H.-G. IBELS. Entrée : 1 franc.

La Maison d'Art s'ouvrira exceptionnellement dimanche prochain à une fête d'armes qui sera donnée, dans la grande galerie, à 2 h. 1/2 précises, par la Fédération des Maîtres d'armes belges sous le patronage de la Fédération belge des Cercles d'escrime. M. Edmond Picard, président du Cercle *Arte et Marte*, fera une conférence sur « Quelques duels célèbres ». Les meilleurs tireurs belges, professeurs civils et militaires, se rencontreront dans cette journée sensationnelle, dont le produit est destiné à la Caisse de secours de la Fédération des Maîtres d'armes. Des cartes à 5 francs sont à la disposition du public dans tous les cercles d'escrime et salles d'armes.

M. Roland de Marès fera mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Section d'Art de la Maison du Peuple, une conférence sur Multatuli, le grand écrivain hollandais.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 19 janvier. M. EEKHOUD. La pléiade shakespeareienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI. M. D. DE PAEPE. La vie et la mort. — VENDREDI. M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Pendant la période des représentations données au Théâtre de la Monnaie par M^{me} Bréma, et dont la première est fixée à samedi prochain, M^{me} Raunay ira remplir à Monte-Carlo l'engagement qu'elle a contracté. Elle rentrera à Bruxelles le 20 février, et *Fervaul*, dont les répétitions seront poursuivies dans l'intervalle, passera aussitôt après son retour.

Le quatrième concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 4 h. 1/2, au théâtre royal de la Monnaie, avec le concours de M^{lle} Irma Sethe, M^{lle} Rose Charton et M^{me} Soetens-Flament, M. Albert Moussoux et la Société « Choral mixte » sous la direction de M. Léon Soubre.

PROGRAMME. — 1^{re} partie : 1. *Chant élégiaque*, chœur pour 4 voix mixtes avec accompagnement de quatuor (L. van Beethoven); 2. Concerto pour violon et orchestre (E. Mathieu), exécuté par M^{lle} Irma Sethe; 3. a) *Hodie Christus natus est* (J.-P. Sweelinck), b) *La Bataille de Marignan* (Clém. Jannequin), chœurs a capella exécutés par le « Choral mixte » sous la direction de M. L. Soubre. 2^e partie : 4. Fragments du 2^e acte de la *Princesse d'Auberge*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux (soli, chœurs et orchestre) (Jan Blockx); 5. *Siegfried et l'Oiseau* (2^e acte de *Siegfried*) (R. Wagner); 6. Marche funèbre pour la mort de *Siegfried* (3^e acte du *Crépuscule des Dieux*) (R. Wagner); 7. *Preislied* et final du 3^e acte des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* (R. Wagner).

Répétition générale, samedi prochain, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

M. Henri Thiébaud, directeur de la Société chorale *Art-Charité*,

organise pour le jeudi 28 janvier, à 7 1/2 heures, dans la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles, au bénéfice de diverses œuvres de bienfaisance un concert d'œuvres modernes. La seconde partie sera exclusivement consacrée aux compositions de M. Vincent d'Indy, exécutées sous la direction de l'auteur.

M. Maurice Kufferath fera cette année, à l'Extension universitaire de Bruxelles, un cours de six leçons sur les *Maîtres de la musique moderne* : J.-S. Bach, Haydn et Mozart, Beethoven, les romantiques (Weber, Schumann, Mendelssohn, Schubert, Chopin, Berlioz), Richard Wagner. Ces leçons seront suivies d'auditions musicales et auront lieu en la salle de l'« Horloge » (porte de Namur, entrée par la rue du Bastion) les mercredis 20 et 27 janvier, 3, 10, 17 et 24 février, à 8 1/2 heures du soir. La première leçon est gratuite. La rétribution pour les six leçons est fixée à 3 francs.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a procédé jeudi à l'élection de deux membres dans la section de musique. Ont été élus : comme correspondant, en remplacement de Jules Busschop, M. Emile Mathieu, directeur de l'École de musique de Louvain; comme associé, en remplacement de M. Ambroise Thomas, M. Vincent d'Indy.

La classe a en outre désigné M. Charles Tardieu comme directeur pour l'année 1898.

EXPOSITION DE BRUXELLES 1897. — Le Comité de la 11^e section, subd. F (vélocipédie), met au concours la composition d'une affiche destinée à faire connaître les épreuves qui auront lieu durant l'Exposition au vélodrome de Tervueren. Cette affiche aura 1^m,50 de hauteur sur 1 mètre de largeur. Une prime unique de 200 francs en espèces sera remise à l'auteur dont l'affiche aura réuni les desiderata au point de vue du sport, du côté artistique et d'une publicité effective.

Les spécimens, en grandeur naturelle d'exécution, devront être remis au plus tard le jeudi 21 janvier courant, à 3 heures, chez M. O. Grégoire, 114, rue Royale, à Bruxelles.

Pour renseignements complémentaires, s'adresser chez M. D. Tempels, 14, rue Linnée, à Bruxelles.

M^{lle} Berthe Art et M^{me} Clara Voortman ouvrent aujourd'hui à Gand, au Cercle artistique et littéraire, une exposition de leurs œuvres (pastels, fusains, etc.). Cette exposition sera clôturée dimanche prochain.

M. J.-F. Auburtin expose en ce moment quelques-unes de ses œuvres dans les galeries de la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare, à Paris. L'exposition sera close le 6 février, à 6 heures.

M. Vincent d'Indy est parti hier pour Lille où il dirigera aujourd'hui un concert composé de quelques-unes de ses œuvres symphoniques.

Le Musée d'art décoratif de Vienne vient d'acheter trois bronzes à M. Charles Van der Stappen, dont le succès dans la capitale autrichienne a été, comme nous l'avons dit, considérable. Ces œuvres sont : le *Silence*, bas relief, le *Portrait de M. Henne* et celui de *M. Jacques Wiener*.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1794.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LÉON FRÉDÉRIC. — NUMANCE. — POUR L'ART. — THÉÂTRES. *L'Évasion* au Théâtre Molière. *La Reine Margot* à l'Alhambra. *L'Horloger d'Yperdamme*. — A LA MAISON D'ART. *Le Quatuor Dubois*. — A LA MAISON DU PEUPLE. *Conférence de M. Roland de Marès*. — CORRESPONDANCE. *La Reproduction des œuvres d'art*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Photographie des monuments*. — PETITE CHRONIQUE.

LÉON FRÉDÉRIC

L'art de ce siècle semble avoir subi une évolution simple, naturelle et, du moins dans ses grandes lignes, très continûment splendide. Las des mièvreries pastorales ou autres du XVIII^e siècle, il s'est éveillé puissant, avide de vivre, débordant d'une jeunesse inouïe. Rousseau, Hugo, Beethoven incarnent assez bien cette aurore-là. En peinture, Delacroix seul serait à citer.

Aussitôt cependant, l'élan artistique et humain a changé d'orientation. La Révolution et Napoléon avaient effervescé l'imagination et le sang des hommes; la période de paix qui suivit les calma. Et le réalisme en fut le fruit.

Hier, c'est-à-dire depuis une vingtaine d'années, une

nouvelle génération s'est dressée, une âme ignorée s'est révélée. Elle est enthousiaste, certes, comme le romantisme, mais avec un calme plus songeur; elle chérit la réalité aussi, comme le réalisme, mais elle y englobe toutes choses, jugeant avec vérité que les rêves et les idées sont aussi réelles, si pas plus, que les objets extérieurs. Elle adore la nature et la vie. Mais elle ne peut porter aucune étiquette — décadente, symboliste, naturaliste ne valent rien! — parce qu'elle est surtout individualiste.

Telle est la marche de ce siècle, en trois étapes, en trois périodes bien marquées.

A laquelle de celles-ci appartient Frédéric? — Voilà une question bien difficile à résoudre! — Certains, songeant surtout à ses dernières œuvres ou à un aspect particulier de ses premières, le rangeront dans la troisième. Il m'apparaît pourtant plutôt comme un réaliste ou pour dire mieux, comme un naturaliste, en employant ce terme dans son sens le plus élevé naturellement. Et j'ai grande envie de le placer, dans l'histoire de la peinture belge, auprès du grand Charles Degroux, du sublime Henri de Braekeleer, et de Dubois, et d'Artan.

Frédéric est par-dessus tout un sincère et, par suite, il s'est dès l'abord révélé tel qu'il était : simple et amoureux de tout ce qui correspondait à sa nature : la sincérité des humbles, la pureté grave des campagnes, et

parfois les misères urbaines. Telle aussi est son œuvre, d'une marche naturelle peu compliquée.

Vite oublié des cadavérismes académiques, il a évolué rapidement, et c'est presque au lendemain de son *Roland de Lattre*, cette œuvre de bon élève, qu'il produit le *Vagabond*, la *Femme à loques*, les *Marchands de craie* (au musée de Bruxelles), toiles aux sombres tonalités, suant la misère lamentable et la compassion.

Coloriste habile déjà, il s'y annonce surtout le maître dessinateur qu'il est aujourd'hui indiscutablement.

Mais voici venir, aussitôt après, ce qui restera son Œuvre, c'est-à-dire sa triple épopée : *Le Lin*, *Le Blé*, *Les Ages du paysan*.

Ah ! ces Ages ! Cinq très grand tableaux, d'une réalité rude et idyllique, montrant les rustres, laids, gauches et lourds parfois, dans toute la beauté de la sincère vérité de leur nature.

Il y a là le peuple entier des champs, depuis les vieux démolis et recroquevillés, jusqu'aux saines maturités des pères et des mères, jusqu'aux puissantes jeunesses, lumineuses et très belles, des jeunes hommes et des jeunes femmes qui se tiennent les mains promises, jusqu'aux enfants et aux enfantelets de tous les âges, étonnés ou malins, la chair saine, non dégrossis encore, les yeux profonds, clairs, infinis.

Ils sont rangés là tout naïvement, assis sur des chaises, ou debout la main dans la main, ou couchés dans l'herbe multiflorie. C'est, infiniment simple, une longue suite d'êtres primitifs, graduant les âges divers de la vie champêtre, rappelant la terre, dont ils sont les fruits naturels et augustes, aussi bien que les blés, les bœufs, les oiseaux et les arbres.

Adviennent ensuite le *Lin* et le *Blé*, deux légendes parallèles de la campagne, exprimant la grandeur pure des végétaux qui sont les principes de la nourriture et du vêtement des hommes. Toutes les scènes en seraient à décrire, car elles sont toutes également merveilleuses d'héroïsme rustique. Comme ce serait trop long pour cette brève étude, bornons-nous à en montrer deux ou trois, prises au hasard :

Les Semailles : un immense horizon de champs val- lonne ; lointainement, dans la vallée, la Semois longe un village, en sinuant ; de-ci, de-là, des paysans hersent ou labourent.

L'intensité magnifique de cette scène consiste surtout en l'apparition, derrière une déclivité brusque et grande de champ, de deux bœufs faisant de prodigieux efforts d'échine pour tirer, tandis qu'au premier plan, le dos tourné, lourd, fort, avec un geste large de bénédiction, le semeur jette la graine à la terre et, semble-t-il, au devant des bêtes labourieuses qui approchent.

La Rentrée des Moissons : Sous un ciel d'orage, et autour d'un chariot grand à demi chargé, des hommes

en labeur actif et une foule aux dos courbés. La campagne, derrière eux, est infinie, où les bottes s'échelonnent, régulières, jusque très loin.

Le Gouler : Oh ! la délicieuse scène d'intérieur cette fois ! Des convives de tous âges sont rassemblés alentour de la table chargée de jattes et de tranches de pain. Il y a là beaucoup d'enfants — et l'on sait le grand charme de candeur et de vérité qui entoure ceux que peint Frédéric ! — Là-bas, très auguste, une mère allaite. Et dans un coin, exilée volontaire, navrante, de cette vitalité joyeuse, la vieille grand-mère courbe son corps lassé de vivre et comme déjà envahi par la mort. Il y a des pots de fleurs puérils sur la tablette large de la fenêtre. Le soleil jette des regards paisibles, au travers des fins rideaux exquis.

Enfin, couronnement de ces œuvres : *La Terre*, carton plus grand, qui fut exécuté en vitrail par Charles Baes et exposé au dernier Triennal. Colossale de vie puissante, la Terre ! Une paysanne à la lourde beauté. Ses seins pendent énormes, des seins qui sont des mondes. Et, grouillant à ses pieds, tendant vers elle les bras, appendus par grappes à son corps, voici les hommes, représentés par des enfants au ventre gros, aux cheveux roux, d'une santé presque trop forte mais vitale étonnamment.

A citer encore de cette manière : *Les Boëschelles*, deux petites filles savoureusement candides, dont sont bleus les yeux et la robe ; le *Bénisseur*, un vieux paysan qui du geste bouddhique de ses deux doigts levés sacre les campagnes infinies, les verdure et les ruisseaux ; la *Servante endormie*, aux traits d'un religieux repos, épais et pur à la fois, seule parmi des objets calmes et frais, et embués de doux silence ; la *Vieille Servante*, enfin, d'une morosité presque angélique.

Il faut bien en passer et des meilleurs ! Mais je n'ai voulu ici que résumer son œuvre en quelques tableaux synthétiques.

Ainsi donc, dans son affection pour les humbles, Frédéric a peint tour à tour la paisibilité solennelle des paysans, la misère lamentable des gueux des villes et des banlieues. La campagne lui apparut ainsi qu'un éternel dimanche ; la ville, au contraire, comme d'une toujours même désolation. De là les deux teintes très tranchées de son symbolisme actuel : d'un côté une bonté satisfaite, presque évangélique à force de candeur, d'un autre une pitié pantelante et une révolte sereine et instinctive.

On a pas mal discuté sur le symbolisme de Frédéric ; on l'a surtout pas mal démolit. Tous les reproches tirés de théories tombent cependant devant la beauté des œuvres. Aussi, un de ces jours, fatalement, justice lui sera-t-elle faite par ceux-là mêmes qui l'abiment aujourd'hui.

Quant à nous, ce genre nouveau qu'il a pris ne peut en aucune façon nous gêner, à condition qu'il convienne lui-même que ce n'est là franchement qu'allégories au lieu de symboles, puisque simplement une idée s'y incarne dans un personnage ou une scène.

Cette face nouvelle de son talent nous apparaît dans un déjà grand nombre d'œuvres, parmi lesquelles les suivantes sont à mettre hors de pair : *L'Aube*, une petite fille aux yeux purs, aigus, aux gestes extasiés ; *Le Ruisseau*, dont chaque enfant nu est un babil ; *Le Christ reviendra*, une éblouissante sanguine ; *Le Peuple verra un jour le lever du soleil*, *La Nature*, *Tout est mort*.

Cette dernière est d'un emmêlement fou de chairs nues et roses ; elle a une allure dantesque très large... La morale désolante qu'elle enseigne sera modifiée par quatre panneaux plus joyeux encore à faire. Et d'ailleurs, la *Nature*, qui nous fut donnée immédiatement après, œuvre toute de printemps, de fleurissement et de vie heureuse, lui sert de réponse et de complément.

Comme paysagiste, Frédéric est également un maître. Il est le seul qui ait su rendre les Ardennes, leurs montagnes, leurs vallées, leurs prés, leurs champs, leurs ruisseaux et leurs rivières et leurs rivulettes... Il a compris leur alliage harmonique de teintes et la ligne très belle, douce de courbe et caresseuse pour la vue, qui est le résumé de ce coin de nature. Il fut également le premier des pastellistes paysagistes belges.

Et telle est son œuvre avec ses qualités indiscutables, son dessin net, parfois rude, mais toujours si parfait ; sa couleur morne, puissante cependant ; la naïveté de son intense poésie ; sa ligne surtout.

Les plus pures impressions de ses tableaux résident, en effet, souvent, dans le mariage heureux d'une courbure de dos ou de bras et d'une courbure concordante de paysage. Nul n'a su comme lui, par des chemins aux mille méandres, par des ruisseaux, des suites superposées de champs ou des torsions de ciels d'orage, infiniser les horizons.

Mais en face de l'œuvre, voici l'homme.

Un très simple et très naturel, assoiffé de jeunesse, dont les clairs yeux gardent pourtant, semble-t-il, le secret d'une amère mélancolie intime. Avant tout, un instinctif, — comme la plupart des peintres d'ailleurs.

Frédéric est tout entier semblable dans son œuvre, ses goûts et sa vie. Tout le temps qu'il peut voler à la ville, il le passe en Ardenne, à Fraiture, un petit village perdu et archaïque, où il partage la vie des paysans ses amis, et dont il rapporta ses chefs-d'œuvre. Son rêve même, que je dévoile avec la vague crainte d'être indiscret, serait d'y couler une vie paisible et rude, semblable à celle des gens de là-bas, et, puisqu'il ne saurait se priver de son art, d'y peindre la nature

et les êtres, cette fois sans plus aucune mesquine préoccupation de vente, d'exposition ou de critique. Il se consacrerait à orner les maisons. Et ce serait le plus délicieux des musées, un musée qui comprendrait tout un village!...

Il a d'ailleurs déjà fait don, à l'église de son refuge de dilection, d'une *Sainte-Face* saisissante, portée par des anges couronnés d'épines et dont les traces se fleurissent de roses.

A Bruxelles, sa vie est toute de travail, dans un atelier large, inondé de lumière, agrandi encore par l'immense jardin qui l'entoure.

Frédéric fut longtemps méconnu (naturellement, puisqu'il était artiste et Belge!) ; aujourd'hui la gloire monte vers lui, lente, mais sûre et méritée. De grâce, qu'elle ne le trouble pas!

Pour moi, d'ailleurs, je ne le crains guère, après avoir vu, à l'exposition de ses œuvres actuellement ouverte à la Maison d'Art, ces deux tableaux nouveaux : *Trois Sœurs* et *La Mère*, qui sont de pures merveilles, et qui nous garantissent l'épanouissement de plus en plus large et personnel de son talent.

Dans un prochain article, nous apprécierons les œuvres de CONSTANTIN MEUNIER exposées à la Maison d'Art en même temps que celles de LÉON FRÉDÉRIC, ainsi que les dessins et affiches d'ÉMILE BERCHMANS.

NUMANCE

M. Jean Van den Eeden, le compositeur de *Jacqueline de Bavière* et de maintes pages de valeur, a fait entendre lundi dernier à un public choisi d'amis, artistes et hommes de lettres, dans le vaste et clair atelier du sculpteur Van der Stappen, l'œuvre nouvelle qui depuis cinq ans absorbe les loisirs que lui laisse la direction du Conservatoire de Mons. Il était secondé dans la tâche ingrate d'exprimer par les seules ressources d'un piano et d'un quatuor vocal l'esprit d'une partition importante destinée au théâtre, au déploiement des masses symphoniques et chorales, aux magnificences d'une mise en scène somptueuse, par le librettiste, M. Michel Carré fils, chargé d'exposer en raccourci le sujet du drame, et par quelques artistes qui se sont affirmés musiciens d'attaque et chanteurs de style : MM. Tondeur et Dequenne, M^{lles} Bernard et Dervaux. M. Michel Carré a même poussé plus loin la collaboration en unissant à la voix... de compositeur du maître le charme d'un organe discret, d'un timbre agréable. Et M^{me} Vanden Eeden complétant de bonne grâce ce chœur improvisé, il a été possible de pressentir, ou à peu près, ce que pourront être les ensembles qui font de *Numance* un opéra à grand effet, varié dans ses moyens d'action et propre à exciter de tumultueux enthousiasmes.

Le drame — historique, patriotique et sentimental tout à la fois — décrit le siège héroïque que soutint, plus d'un siècle avant Jésus-Christ, la petite ville celtibérienne de Numance contre les Romains commandés par Scipion-Émilien. Le dernier roi de Numance, José Manrique, au lieu de marcher à l'ennemi, s'abandonne aux plaisirs, à la volupté, ce qui lui vaut d'énergiques

remontrances de son frère, le chevaleresque prince Carlos, et de la reine, Éléonore de Cordoue, qui inclinerait aisément vers les moyens violents d'un coup de poignard libérateur pour sauver la cité assiégée. Mais le miracle que ni Carlos ni la farouche princesse n'arrivent à réaliser, l'esclave favorite, Nera, l'obtient sans difficulté de son maître et seigneur. L'amour inspire au Sardana-pale espagnol des résolutions inespérées. Il se met à la tête de ses armées, se bat comme un lion et repousse l'armée des assaillants. Victoire et retour triomphal, ce qui, au théâtre, se traduit par des fanfares et un ballet. Malheureusement le perfide Douro, la rivière qui baigne les murs croulants de Numance, prend inconsidemment le parti des Romains en renversant, par une crue subite, les remparts de la ville décimée. Pour ne pas livrer sa capitale à l'ennemi, le roi Manrique y met le feu et trouve sous ses ruines fumantes une mort digne de lui.

Sur cette donnée qui laisse toute liberté à l'imagination et à la prodigalité des entrepreneurs de spectacles, M. Van den Eeden a composé une partition dont le mérite principal nous paraît être, autant qu'il nous a été possible de l'apprécier en cette audition incomplète, de souligner d'un trait sûr et net les situations du livret. Avec sa probité d'artiste, l'auteur a écrit sur ce texte mouvementé non pas un opéra coulé dans la forme traditionnelle, mais un véritable drame lyrique qui unit à l'ampleur du récit, sobrement traité, un sentiment mélodique attachant. Nombre de pages, au deuxième acte notamment, le mieux venu des quatre, mériteraient d'être citées. Et les formidables ensembles que déchaîne l'auteur sont propres à électriser les foules. Un souffle héroïque anime l'œuvre, avec, dans les passages de tendresse, des contrastes habilement ménagés.

Mais de même que l'auteur n'a voulu nous donner qu'une esquisse de son œuvre, nous nous bornerons à l'ébauche d'un jugement, réservant l'appréciation définitive pour l'époque où il nous sera donné d'assister à une exécution de *Numance* dans les conditions rêvées par le compositeur.

POUR L'ART

L'on ne saurait exiger d'un cercle d'artistes qui, tous les ans, avec régularité exposent, de nous amener à chaque fois des choses de haute et claire nouveauté. Aussi, encore que nulle originalité spéciale ne s'y décèle, faut-il louer *Pour l'Art* parce que les œuvres qu'il nous offre sont nombreuses et témoignent de l'activité et de l'ardeur fervente de leurs auteurs. Peintures et sculptures s'y accumulent. Et vraiment, il en est de fort belles et les expositions de MM. Laermans, Gandara, Ottevaere, Hannotiau, Coppens, Colmant, Rousseau, Taubman et Springael valent, à elles seules, la peine d'une visite.

M. Laermans nous produit, outre plusieurs autres toiles, un vaste tryptique, qui est presque un chef-d'œuvre d'unité, de couleur, d'harmonie et de sensibilité. Que ceux qui prennent Laermans pour un caricaturiste, pour un Daumier inconscient, aillent voir cette chose et l'admirent. De M. Gandara, il est maints portraits de femmes, tableaux ou dessins, d'une finesse délicate, d'une élégance sensuelle. Les crépusculaires paysages de M. Ottevaere dénotent un remarquable enrichissement de son talent. Le métier s'est perfectionné et le tempérament précisé; l'œuvre est imminente. M. Hannotiau est, certes, exquis et rien n'est aussi clair, aussi délicieux que ses compositions sauf, peut-être, quel-

quels sites de M. Coppens. Disons encore que parmi les portraits de M. Colmant il en est d'absolument remarquables. Parmi les sculpteurs, M. Rousseau tient la première place. Et s'il nous donne — pourquoi? — certaines statuette peu intéressantes, il convient d'ajouter que son *Cantique d'amour* est une merveille de suavité et de pure grâce mélodieuse. Un groupe assez plastique de M. Taubman est à regarder comme aussi une figure de puissance lourde et encore maladroitement d'un jeune presque inconnu, M. Springael, en qui s'avère, sans conteste, une virtualité efficace et généreuse. Ce salonnet nous console de certain *Sillon* qui le précéda au même local. Il purifie l'atmosphère et la parfume. Des artistes ont succédé aux plagiaires.

THÉÂTRES

« L'Évasion » au théâtre Molière.

M. Bricux a tenté — et il faut louer son dessein — de s'évader des formules traditionnelles de la comédie. Mais il n'y a guère réussi. Et malgré le souci qu'il a pris de rajeunir des situations usées, d'introduire dans la mise en scène de *L'Évasion* le modernisme d'une bicyclette, dans le dialogue quelques locutions au goût du jour, sa pièce, rivée dans l'inflexibilité d'une thèse, a je ne sais quel parfum suranné (élixir Augier, extrait Dumas pour mouchoirs de femmes sensibles) que les paysanneries du père Guernoche et du fermier Ségard, émaillées des « j'avions », « j'étions », en usage à l'Opéra-Comique, ne sont pas pour dissiper.

C'est très vieux jeu, au fond, cette lutte de deux amants qui s'efforcent « d'opposer aux sciences désespérantes les énergies de leurs jeunesse », de prouver, à l'encontre du pessimisme d'Ibsen, que « nous ne sommes pas les prisonniers des morts ». La fragilité du raisonnement, la fausseté même du point de départ éclate à chaque scène, aggravées par les repoussoirs, d'une noirceur exagérée, que l'auteur a cru nécessaire de donner à ses héros. La pièce n'est guère humaine, sauf en quelques-unes de ses scènes, et partant peu attachante. Qu'on en juge :

Jean Belmont, dont le père s'est tué dans un accès d'hypocondrie, se croit appelé au même destin. Il aime Lucienne, et Lucienne l'aime. Mais celle-ci a eu pour mère une courtisane célèbre et craint que les lois de l'atavisme la mènent droit aux folles incartades maternelles. L'hérédité de la galanterie ! L'atavisme de la prostitution ! Il est permis de douter du phénomène. Mais Lucienne ne doute pas. Elle se sent née « fille de joie » mais consent, néanmoins, à s'unir à Jean, légalement, et les voici tous deux occupés à desceller patiemment leurs barreaux, à préparer « l'évasion ». Le grand air, les champs, les travaux rustiques donnent à Jean une force vitale extraordinaire. Sa libération paraît imminente. Mais l'ennui du séjour en Normandie, la solitude, le désœuvrement réussissent moins bien à Lucienne, qui se laisse choir un beau matin de sa bicyclette dans les bras de Paul de Baucour (ou de Beautorse). Jean survient à temps pour prévenir l'irréparable. Éclat. Colère. « Je devais bien m'y attendre ! » Rupture.

La réconciliation est laborieuse. Elle se produit néanmoins, à Paris, dans un salon mondain, un soir de bal, après que Jean Belmont, dissimulé derrière une portière, a entendu sa femme repousser avec une vertueuse indignation les propos galants du beau Paul qui lui offre l'hypocrisie de l'adultère classique, le

rez-de-chaussée meublé, les serremments de mains furtifs, les rendez-vous du cinq à sept, à l'heure excusable de la modiste et du courturier. Possible que si Baucour lui eût proposé un joli enlèvement et des amours moins dissimulées, Lucienne n'eût pas eu l'accès d'honnêteté qui ramène la paix du ménage et justifie le titre de la pièce. Les amies de Lucienne, M^{me} de Cattenières, M^{me} Longuyon, M^{me} de Baucour sont, elles, abominablement canailles. Elles trompent leur mari avec ensemble. Mais M. Brieux oublie de nous dire si chez elles l'adultère est ou n'est pas héréditaire, ce qui rend sa démonstration incomplète.

A côté et à travers l'intrigue se meut un monde de médecins bavards, poseurs et nuls, que l'auteur oppose, avec des intentions malicieuses, à une sorte d'abbé Constantin de la médecine et même à un rebouteux qui en « remontre à son curé », je veux dire au célèbre docteur Bertry, auquel M. Arnaud a vaguement donné la tête du docteur Charcot. Si M. Brieux a cru, en mettant en scène ces fantoches, faire de la satire, il s'est leurré d'un vain espoir. La superficialité d'observation qui transparait sous chacun des propos tenus par les « sommités médicales » mises en scène, et dans lesquelles on a cru trouver des ressemblances avec tels savants réputés, fait de son groupe de médocastres une collection de pantins assez lugubres. Ces bonshommes ne sont pas « vrais » et, ce qui est plus grave, ils ne sont pas amusants. Si c'est contre eux et leur charlatanisme que lutte le naïf Jean Belmont, il n'a vraiment pas grand mérite à triompher.

La pièce a reçu de la troupe de M. Munié une interprétation excellente. Citons, au premier rang, M^{me} Wissocq, qui a composé avec beaucoup de talent le rôle difficile de Lucienne, MM. Luguët, Arnaud, Montlouis et Le Gallo. La mise en scène est artistique et digne du théâtre Molière, que son directeur a désormais placé au premier rang des théâtres de comédie.

Un mot, pour finir, du titre adopté. M. Brieux ignore-t-il que Villiers de l'Isle-Adam a écrit l'*Évasion*, jouée il y a huit ou neuf ans par M. Mévisto sur cette même scène? Et la mort de Villiers est elle un motif suffisant pour qu'on lui prenne sans façon le titre d'une de ses œuvres? Entre vivants, les choses ne se passent d'ordinaire pas de la sorte.

« La Reine Margot » à l'Alhambra.

Mordié! comme dit le comte Annibal de Coconnas, voici belle lurette qu'on n'avait vu sur la scène de l'Alhambra tant de chevaux, de chiens, de manants, de bourgeois et de gentilshommes. Ventre-Saint-Gris! messeigneurs, quelle belle meute de beagles tricolores jappant et gambadant dans la forêt où le roi Charles IX déjoue les conspirations. Cela nous a reporté à l'époque reculée de la direction Alexandre, il y a quatre ou cinq lustres, quand pour la première fois les bons toutous apparurent sur une scène sans avoir pour mission de sauter à travers des cerceaux de papier ou de mettre le feu à des pièces d'artillerie. Mais cette fois, Garraud *regnante*, la meute est bien plus nombreuse, les costumes des artistes plus somptueux, et la salle, en cette nuit de « première » à sensation (on ne compte plus par soirées à l'Alhambra, mais par nuits, le spectacle ne finissant qu'entre deux et trois heures du matin) s'est parée, comme pour un mariage, de lilas blancs, de mimosas et de muguets.

Le public, enthousiasmé par les épisodes tour à tour sombres, amoureux, héroïques du drame, a fait fête aux artistes. Jugez de sa joie quand il a vu M. Krauss à cheval! Un peu gênés par leurs

accoutrements inusités, les pensionnaires de M. Garraud n'en ont pas moins lancé avec l'emphase voulue et les trémolos exigés les phrases à panaches de cette extraordinaire adaptation scénique de l'histoire de France. M^{me} Marga Lucena a peut-être tort de dire à La Môle: « Oubliez que vous êtes-z-Huguenot. » Mais elle est si gentille dans la robe cerise et sous le galant déshabillé de Marguerite de Navarre qu'on lui pardonne ce souvenir des temps où elle apparaissait, en quelque carrière d'Amérique, vêtue des guenilles chères à Eugène Sue et à Pierre Decourcelle.

La *Reine Margot*, c'est le type classique du drame historique. Et ce genre, malgré ses invraisemblances, ses artifices, ses ficelles, est loin de déplaire au public, qui lui a témoigné avant-hier une estime particulière. La cruauté astucieuse de la reine mère, la bravoure du comte de La Môle, la fourberie du duc d'Alençon, la séduction perfide de Marguerite, la faiblesse du roi et sa subordination aux volontés de Catherine passionnent la foule malgré les longueurs du dialogue et apparaissent dans le décor du Paris de jadis comme des images violemment enluminées qui frappent l'imagination et demeurent dans les souvenirs.

L'Horloger d'Yperdamme.

Le théâtre du Diable-au-Corps a remporté avec son nouveau spectacle, *L'Horloger d'Yperdamme*, un succès considérable. Cette œuvrette vraiment charmante, due à M. F. Lutens pour le texte, à M. Lynen pour les ombres, à M. Aloïs Berghs pour la musique, éclipe tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce joli domaine de la fantaisie, tant au Chat-Noir qu'au Diable-au-Corps lui-même. En particulier les tableaux imaginés par M. Lynen ont un charme exquis. Nous reviendrons sur ce joli spectacle, dont le peu d'espace dont nous disposons aujourd'hui nous oblige à écourter le compte-rendu.

A LA MAISON D'ART

Le Quatuor Dubois.

Trois œuvres bien choisies, formant un ensemble intéressant: Quatuor à cordes (op. 67) de Brahms, Sonate pour violoncelle et piano de Grieg, quatuor (op. 65) pour cordes et piano de Dvorak.

MM. Dubois, premier violon, Moses, Gietsen, Doehaerd, violoncelliste, et Bosquet, pianiste, sont bien « assortis », ce qui est au moins aussi nécessaire pour des quartettistes que pour des époux.

Un peu mal à l'aise pour faire ressortir en toute leur subtilité les dessins plus souvent complexes que colorés de ce Brahms qui refuse obstinément de voir dans la musique l'expression de sentiments humains, le jeune et vaillant groupe de musiciens a pu s'abandonner à toute sa fougue dans les œuvres suivantes: la jolie, capricieuse, flatteuse sonate de Grieg, et surtout le beau et passionné quatuor de Dvorak, — héroïque, dans sa première partie tout au moins, et toujours expressif, — très bien rendu par des interprètes qu'on sentait enthousiastes.

A LA MAISON DU PEUPLE

Conférence de M. Roland de Marès.

Ce n'est pas seulement à la Maison du Peuple qu'il faudrait, comme l'a fait l'intéressant conférencier, révéler ce génie trop peu reconnu, ce souffrant, cet exaspéré, ce formidable Multatuli.

Combien — même parmi ceux qui lisent — ne connaissent ni sa vie de lutttes héroïques contre les infamies des Hollandais dans l'Inde, ni toutes les belles et émouvantes pages qu'il écrivit. M. Roland de Marès nous lut entre autres choses ce moderne « chemin de la croix » qui parut dans la *Société nouvelle* — où Multatuli, avec une effrayante ironie, raille ses concitoyens et montre les assistants du douloureux convoi se réjouissant d'un air paterne de la longueur du supplice et de l'énergie du supplicié, dont les contorsions prolongées seront un jeu si amusant à contrefaire pour la progéniture de ces fils de Jacob !

Conférence vivante et très applaudie, substantielle et neuve, laissant un grand désir de connaître mieux encore le grand homme qu'elle dépeignait si bien.

CORRESPONDANCE

La Reproduction des œuvres d'art (1).

Schaerbeek, le 16 janvier 1897.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'Art moderne,

Lorsque je souhaitais un mouvement pour la reproduction des œuvres d'art belges, je le désirais grand, complet et pour tous les genres de reproductions. Au lieu d'un éditeur, il faudrait beaucoup d'éditeurs, ainsi que des artistes qui entreprendraient la reproduction des œuvres qu'ils aiment, avec l'appui du gouvernement.

Enfin, qu'il y ait abondance de reproductions dans tous les genres, de toutes les écoles, de sorte qu'on ne puisse échapper à ces reproductions; qu'elles prennent place dans nos modestes appartements, dans nos maisons, dans nos hôtels, tous envahis aujourd'hui par la reproduction étrangère.

Faire la concurrence dans d'autres pays afin de nous y faire connaître d'une façon plus durable qu'en y envoyant des tableaux pour quelque temps.

J'estime que ce mouvement serait d'une si grande utilité que le gouvernement devrait s'y intéresser. Je sais bien qu'il y a par-ci, par-là, de bonnes reproductions d'œuvres belges, mais c'est un mouvement général qu'il faudrait créer pour lutter efficacement.

Recevez, etc.

A.-J. HEYMANS

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Photographie des monuments.

M. Van Blitz (un joli nom pour un photographe) ayant constaté des ressemblances entre quelques-unes des planches d'un recueil intitulé *France-Album* et certaines photographies qu'il avait exécutées, assigna en dommages-intérêts l'éditeur de l'album, M. Fervers, et le dessinateur, M. Karl, estimant qu'une somme de douze mille francs le dédommagerait à peine du préjudice qu'il avait souffert.

Le tribunal civil de la Seine a, le 4 janvier, jugé que la reproduction des monuments ou points de vue appartient au domaine public et que dès lors M. Van Blitz est sans griefs. Parmi les cinq photographies incriminées, il y en avait une qui représentait deux

(1) Voir l'Art moderne 1896, nos des 18 et 25 octobre et 8 novembre.

groupes de figures. Le jugement décide, à propos de cette planche, qu'un dessinateur peut se servir, pour composer un groupe de personnes, de l'épreuve exécutée par un photographe, à la condition de lui faire subir des modifications suffisantes pour imprimer à son travail un cachet personnel.

Hum ! C'est peut-être bien un peu risqué comme thèse juridique. Tout ce qui touche à la photographie est encore nébuleux au Palais de justice.

PETITE CHRONIQUE

Ainsi qu'elle le fit l'an passé pour Eugène Carrière, l'année précédente pour Constantin Meunier, la *Libre Esthétique*, qui ouvrira en février son quatrième Salon annuel, consacrerait au peintre Albert Besnard une salle entière dans laquelle seront réunies les œuvres les plus remarquables de l'éminent artiste.

La section des arts d'ornementation aura pour principal attrait un appartement construit, meublé et décoré par l'architecte Horta, qui n'a jusqu'ici pris part à aucune exposition.

Nous ferons connaître prochainement la liste complète des artistes invités à collaborer à l'œuvre de propagande généreusement poursuivie par la *Libre Esthétique*, dont le Salon est, chaque année, l'événement impatientement attendu.

Aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire avec le concours de M^{lle} Irma Sethe, M^{lle} Rose Charton et M^{me} Soetens-Flament, M. Albert Moussoux et la Société « Choral mixte » sous la direction de M. Léon Soubre.

A la répétition générale, qui a eu lieu hier devant une salle comble, on a fait une longue ovation à M. Jan Blockx après l'audition des fragments de sa *Princesse d'auberge* et à M. J. Dupont après la superbe interprétation qu'il a donnée de la Marche funèbre du *Crépuscule des dieux*.

MAISON D'ART. — Aujourd'hui dimanche, 24 janvier, à 2 h. 1/2, fête d'armes donnée par la Fédération des maîtres d'armes belges. Conférence sur « Quelques duels célèbres » par M. EDMOND PICARD, président du cercle *Arte et Marte*.

Lundi 25 janvier, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre organisée par MM. FRANÇOIS RASSE et ÉMILE BOSQUET.

Mardi 26, à 8 h. 1/2, piano-récital de M. Sidney Vantyn, professeur au conservatoire de musique de Liège.

Jeudi 28, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre par le QUATUOR YSAÏE.

Lundi 1^{er} et jeudi 4 février, à 8 heures, 3^e soirée d'abonnement du THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. Au programme : *l'Évasion*, drame en un acte du comte Villiers de l'Isle-Adam ; *l'Occasion*, pièce en un acte de P. Mérimée ; le *Coréen*, esquisse japonaise en un acte de Louis Gallet. Principaux interprètes : MM^{mes} Maguéra et J. Dalbieu ; M. Mévisto, du Théâtre-Libre, et Albert Mayer.

Le vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, M. GEORGES LAGUERRE fera une conférence sur *l'Empereur Napoléon, d'après les derniers documents historiques*.

Le mardi 9 février, à 2 heures, ouverture d'une Exposition d'œuvres choisies de JAN VERHAS. Le même jour, à 11 heures, ouverture spécialement réservée aux membres de la Presse.

Jeudi 11 février, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre du QUATUOR DUBOIS.

Tous les jours, de 4 à 6 heures, exposition d'un ensemble

d'œuvres de MM. LÉON FRÉDÉRIC (tableaux et dessins) et CONSTANTIN MEUNIER (sculptures). Dans la galerie du premier étage : affiches et dessins de M. ÉMILE BERGMANS; pastels et dessins de H.-G. IBELS.

C'est, comme nous l'annonçons plus haut, le 1^{er} février qu'aura lieu le prochain spectacle de la Maison d'Art. Les traits du petit drame de Louis Gallet, *Le Coréen*, que la compagnie de M. Mouru de la Cotte représentera pour la première fois, sont épars dans les récits que fit naguère à l'auteur le Japonais Matoyosi. Il les tirait communément de divers documents anciens, évoquant les mœurs douces et violentes comme aussi les luttes et les rivalités politiques de son pays natal.

Il ne s'agit que d'une brève histoire d'amour, où l'imagination a quelque part et qui, née parmi les fleurs et les sourires s'achève dans les larmes et le sang, par un sacrifice volontaire, dont il existe de nombreux exemples dans les récits originaux.

Quant à l'*Evasion* de Villiers de l'Isle-Adam, qu'il ne faut pas confondre avec celle de M. Brieux, elle fut représentée pour la première fois en 1887, au Théâtre-Libre, sous la direction Antoine. M. Mevisto y créa le rôle de Pagnol dans lequel il remporta un unanime et très brillant succès.

M^{me} Bréma, qui a débuté hier à la Monnaie dans le rôle d'Ortrude de *Lohengrin*, jouera mardi prochain le même ouvrage. Elle paraîtra samedi prochain pour la première fois dans *Samson et Dalila*. L'éminente cantatrice interprétera ensuite *Aïta* et *Orphée*.

MM. Henry Cassiers, Herman Richir et Emile Van Doren exposeront du 25 courant au 3 février quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique et littéraire.

Un nouveau succès pour la sculpture belge : le Musée de Dresde vient d'acquérir le groupe *Les Rameaux*, de notre compatriote M. Weigers.

La troisième matinée de la Société des concerts Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain avec le concours de M^{me} Rosa Sucher, de l'Opéra de Berlin et du théâtre de Bayreuth. Outre la scène finale de *Tristan et Yseult*, M^{me} Sucher chantera la scène de Kundry du deuxième acte de *Parsifal*, qu'on n'a pas encore entendue à Bruxelles.

Au programme orchestral : Symphonie inachevée de Schubert, exécutée à l'occasion du centenaire de ce maître; Concerto pour violon et orchestre de Max Bruch, exécuté par M. Deru, violon solo du Théâtre de la Monnaie; *Hamlet*, seconde étude symphonique de Guillaume Leken; ouverture de *Tannhäuser*.

M^{me} Sucher aura pour partenaire, dans les deux scènes de Wagner, M. D. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Répétition générale, samedi prochain, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

Pour rappel, jeudi prochain, à 7 h. 1/2, au Musée communal d'Ixelles, la Société chorale *Art-Charité* (300 exécutants), sous la direction de M. Henri Thiébaud, donnera un concert d'œuvres modernes au bénéfice de la Crèche d'Ixelles, de l'Œuvre du Vêtement et du Denier de l'Instruction. La seconde partie sera exclu-

sivement consacrée aux compositions de M. Vincent d'Indy, avec le concours et sous la direction de l'auteur.

Les œuvres inscrites au programme, qui comprend entre autres des compositions de César Cui, Paul Gilson, Jan Blockx, H. Thiébaud, etc., seront interprétées par M^{lles} Bara et Wirix, cantatrices, M. L. Flameng, baryton, M. Jean Janssens, organiste, M^{mes} Thelen et Cousin, pianistes, etc.

M. Sylvain Dupuis fera exécuter samedi prochain, à Liège, par la Légia et le Cercle choral des Dames, la messe en ré de Beethoven. Cette œuvre sera donnée au profit de l'Œuvre des Enfants martyrs.

Les travaux réglementaires exécutés par M. J. Delville, lauréat du concours de peinture en 1895, sont exposés depuis hier jusqu'à samedi prochain, de 10 à 3 heures, dans une des salles du Musée moderne de peinture.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 26 janvier. M. ECKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI M. ELIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — VENDREDI. M. L. GUMPILOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI. M. ELISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

Tableaux, Études, Aquarelles, Dessins

PORCELAINES ANCIENNES

de Chine, du Japon, de Tournai

MEUBLES ANCIENS, OBJETS DIVERS, LIVRES

provenant de la succession de

M. Jules VAN KEIRSBILCK, artiste peintre

ET D'UN AMATEUR

Galerie Saint-Luc, rue des Finances, 10, à Bruxelles

les lundi 25 et mardi 26 janvier 1897, à 2 heures précises de relevée.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12, à Bruxelles, chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS

Particulière :

le Samedi 23 janvier 1897

Publique

le Dimanche 24 janvier 1897

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

J. Schavye, relieur, 46 rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELEPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

BELGOPHOBIE. — MEUNIER ET FRÉDÉRIC. — L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES. *Les Pignons*. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Le Domino noir*. *M^{me} Brema*. — A LA MAISON D'ART. *Récital Vantyn*. *Le Quatuor Ysaye*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

BELGOPHOBIE

Rendant compte, ces jours derniers, avec les louanges que mérite l'artiste-écrivain, de la dernière œuvre d'Eugène Demolder, *Le Royaume authentique du Grand saint Nicolas*, notre excellent et admirable GEORGES EEKHOUDE a proféré dans, la *Réforme*, les invectives que voici :

Fier livre de notre littérature plus protestataire et proscrite que nationale, qui classe décidément l'auteur parmi les écrivains originaux et sincères d'un groupe d'artistes qui n'a vraiment eu qu'un seul, qu'un impardonnable tort : Celui de naître et de vivre en Belgique. Le seul moyen de se faire pardonner ce péché originel est de s'expatrier à la première occasion...

« Adieu canaux, canards, canailles ! » disait Voltaire, en quittant la Hollande. « Adieu Belgique, Béotie, Belgeoise ! » dirions-

nous avec infiniment plus de soulagement encore, si nous pouvions quitter cet affreux pourrissoir national qui rend le Congo presque patrial et paradisiaque à ceux qui auraient envie de se suicider. Mais ne parlons pas de Belgique ou de Congo lorsqu'il s'agit de littérature et d'art !

Fichtre ! quelle bordée. Elle est noire, pour l'heure, l'âme pathétique de l'auteur du *Cycle patibulaire*, ce chef-d'œuvre ; noire à souhaiter d'y voir s'allumer des étoiles. Et vraiment elle est impitoyable pour ce coin de sol d'où sortirent pourtant les impressions émouvantes, faites du mélange vibrant de deux races et de deux langues, dont Georges Eekhoud, comme Decoster, Lemonnier, Maeterlinck et tant d'autres dans tous les arts, fut le chantre national enthousiaste. Sol mal habité peut-être, province du pays des masuirs et des muffles, peut-être ; mais pourtant aimé, bien aimé par des milliers de cœurs, et parmi ceux-ci des cœurs qui, certes, autant que d'autres, plus que d'autres, auraient le droit de laisser échapper ces cris de mépris, de colère ou de désespérance tant l'averse des injures, des malpropretés, des injustices les y a cinglés ! Mais il pleut bien toute l'année sur le bronze de Godefroid de Bouillon.

Comme si un fluide épidémique traversait présentement chez nous certaines âmes d'élite, peu auparavant ÉMILE VERHAEREN, en tête du *Réveil*, revue de jeunes, très vaillante et respectueuse des grands capitaines

littéraires, avait, lui aussi, exhalé des amertumes et écrit, entre autres lamentations :

Vacances et voyages ont pris fin. Artistes, écrivains, savants sont rentrés, qui de France, qui d'Allemagne, qui d'Italie et tous, à moins qu'ils n'aient perdu le sens hautain des choses, se sont sentis diminués et amoindris, rien qu'à respirer pendant huit jours l'atmosphère belge. Cette dépression ne se mesure point comme celle des thermomètres, mais tous nous la sentons, bien que nous ayons peine à l'analyser et à la définir.... Aujourd'hui nous voici revenus dans le milieu de la patrie, dans la petite crique nationale où les forts courants d'idées ne passent point, où seuls règnent de méchants tourbillons qui sucent et détruisent les berges voisines et, continûment, font tomber des paquets de limon et de vase dans la pureté de l'eau. Le milieu, qui est ailleurs un motif de vivre haut et grand, devient ici un motif de morosité et de tristesse. Il ne donne rien, il enlève; il ne redresse point; il aplatit. Quelques-uns lâchement s'y résignent; d'autres, au tempérament souple et banal, s'accliment et prospèrent dans ce qui fut, un instant, leur dégoût. Quelquefois on s'illusionne. On croit que la Belgique a changé, que ses citoyens se sont transformés et que ceux-là que visait Baudelaire ont dépouillé leur peau d'onagre où tapait sa colère.

Ces récriminations mélancoliques, gonflées, à en crever, de dure amertume, cette vue moriférante de notre ambiance nationale, du « MILIEU BELGE », ces invectives à l'indifférence, ces plaintes de Job sur son fumier, sont de périodicité coutumière en notre pays de la part des artistes, au moins des artistes apporteurs de neuf, à qui un Destin de fer a imposé la mission de briser les chaînes du passé si bénévolement portées et supportées par les routiniers, heureux de leur esclavage, et de forcer les serrures des portes qui ouvrent l'avenir. Ces malédictions ne sont même pas spéciales à la Belgique; l'éloignement seul le fait croire; dans les perspectives des milieux sociaux étrangers elles se fondent et disparaissent comme des détails, sauf à en ouïr la rageuse rumeur, et à sentir le poids des événements qui les suscitent, dès qu'on se rapproche avec quelque permanence et qu'on pénètre à quelque profondeur. Dans le grand Paris notamment, ce prétendu merveilleux paradis de l'Art, où vraiment régneraient la justice esthétique, où le compagnonnage artistique revêtirait la sereine tunique des fraternités, où les vrais talents seraient presque invariablement reconnus et sacrés, où jamais l'on n'attendrait trop longtemps l'investiture, il suffit de vivre quelque temps pour apprendre tristement que les âpres querelles, les luttes hargneuses et sans pitié, les coups de coude brutaux aux rivaux, les ruées sauvages pour le piétinement des forts, les succès réservés aux médiocrités intrigantes qui savent se faire les courtisans et les caresseurs des médiocrités établies, sont la règle des rapports entre les hommes et que le combat pour l'argent, et pour la réclame, et pour la notoriété boulevardière y est la loi de toute activité.

Ah! combien elles sont inutiles, et ingénues, ces jérémiades de nos chers malades qui ont leur mal en eux et crient pour changer de lit, s'imaginant que leurs souffrances internes ne seront pas transportées sur le matelas, par les infirmiers, en même temps que leur corps. La cause des persécutions n'est pas dans les immédiats dehors qui nous enveloppent. Elle est plus profonde. Elle est, tout entière, dans la difficulté pour les vrais talents, pour les personnalités d'exception, toujours anticipatrices d'avenir et par cela même dérangeuses d'habitudes, de s'apparier à leur entourage. Pour de telles âmes, l'adaptation est impossible. Elles sont en perpétuel discord avec les musiques qu'on fait aux alentours. Il semble que la misère de ce constant déséquilibre soit la rançon des dons d'élection dont le sort a gratifié ces prédestinés. Ils vont, ils parlent, ils produisent sans être suffisamment compris, dans tous les temps, dans tous les lieux. Sortant des rangs, parce que leurs enjambées sont plus larges, ils apparaissent soldats mauvais et indisciplinés. Et comme l'intensité de leur cerveau les induit à s'opiniâtrer dans leurs excentricités salutaires, qui bientôt seront les règles acceptées d'une vie générale nouvelle, à eux vont les clameurs et les sarcasmes ineptes, vers eux volent les projectiles. Ils sont perpétuellement à l'état de cible où, de toutes parts, s'enfoncent les flèches de l'envie, de l'incompréhension et de la haine.

A qui comprend sous cette forme le phénomène des hostilités des uns et du dégoût des autres, la manie de rapporter « au pays » la responsabilité de ce malentendu cruel apparaiten injustice. La Belgique n'est guère meilleure ou pire, pour ses vrais artistes, que n'importe quelle autre contrée. Elle ne subit pas l'influence des universelles lois de l'évolution des idées avec plus ou moins d'intensité qu'ailleurs. Chez elle comme ailleurs règnent, à certains étages, la défiance pour les novateurs, l'effroi stupide de l'originalité, le mécontentement contre ceux qui s'avisent de déplacer les centres de vision et de renouveler le mobilier des traditions et des certitudes courantes. La masse des repus, amorphe et lourde, aime, avec la béate inconscience des autres vulgaires troupeaux, les habitudes réglées, les opinions fixées qui donnent aux âmes molles de la multitude bourgeoise la douce quiétude des choses bien rangées, clichées dans les symétries bêtes et stériles. Oui, il y a chez nous, comme le dit Eekhoud, une bourgeoisie lamentablement et féroce ment routinière. Oui, comme le pense Verhaeren, il y a chez nous de terribles filons d'inertie. L'ensemble compact des gélatineux que l'enrichissement et le bien-être ont rendus intellectuellement ataxiques forme une agglomération d'immobilité granitique. Le Roi Ubu y tient cour plénière et les postes de son royaume, où la sottise est hiérarchiquement organisées, sont occupés par de majestueux Joseph

Prudhomme, d'outrecuidants Bouvard et Pécuchet, de redoutables Tribulat Bonhommet, des Homais solennels. La série est complète et arracherait des pleurs de sang (ou des rires homériques) aux colosses de Memnon. Vivre dans les entours de cette tribu de civilisés barbares, être pris dans leurs girations lentes et pesantes, reniffler l'odeur de moisi qu'exhalent leurs idées et leurs discours, est dur, très dur et martyrisant.

Mais quand on se libère de l'erreur de croire que ce groupe est tout dans la nation; quand on le voit en la limitation mesquine de son nombre et de son influence de coterie; quand il n'apparaît plus qu'en gibbosité sur le vaste dos de l'ensemble social, combien les aspects changent et comme surgit en sa surprenante activité contemporaine, ce petit peuple belge dont nous sommes et qui, s'il est grevé comme les autres, il faut en convenir, d'un lot de cette « philistinerie » universelle et cosmopolite en laquelle se concentrent la banalité humaine et ses prétentions grotesques, réalise pourtant, à l'heure présente, un des plus saisissants spectacles de vibration cérébrale de l'histoire! C'est à cela qu'il faut songer, c'est là qu'il faut regarder quand on se sent pris de ces nostalgies d'un milieu intellectuel plus heureux, plus juste et plus fraternel. Et il faut craindre en criant d'aussi désespérés « Sauve qui peut! » de décourager tout le monde, les jeunes surtout, attentifs aux mots d'ordre des vétérans, et qui vraiment pourraient lâcher pied en entendant leurs chefs de cohorte psalmodier les psaumes du découragement ou des chants d'aveugle.

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé!

Quels efforts en ces dernières années! Quelle poussée extraordinaire dans tous les ordres de l'intellectualité. Comme du fonds du Peuple montent incessamment les tentatives sous l'action d'une bonne volonté instinctive inépuisable! Quel recrutement de soldats volontaires pour toutes les causes! Quelle confiance dans les âmes, malgré le contradictoire des idéaux poursuivis et malgré la fureur de la lutte, qui elle-même n'est qu'un signe confirmatif de l'agitation et de la vie! Depuis la politique jusqu'à l'Art, depuis le commerce et ses aventures jusqu'à la Science, quel est le domaine dans lequel le Belge, cet humain singulier qui ne paie pas de mine, qui conserve en ses manières et ses allures une rusticité confinant à la grossièreté, ne s'essaie avec un sentiment grandissant de sa valeur et une tendance augmentante vers les hardiesses et les changements féconds?

Voilà le spectacle pittoresque et réconfortant que nous avons autour de nous et qui, malgré les misères du quotidien contact avec les infirmes, les mutilés ou les misérables chez qui la haine tient lieu de tout ressort, et dont les coups de plume ou les coups de langue ne

sont que piqûres de moustiques, sans agrément mais sans définitif dommage, mérite seul de préoccuper les intellectualités saines. Ne nous laissons pas aller à des attitudes ou à des discours d'invalides. Au milieu de ce tourbillon d'actes et d'efforts il fait bon vivre! On se sent molécule dans une grande œuvre et on a la joie de la molécule partie d'un organisme vibrant et robuste. Faiblesse que de songer à l'évasion et au départ sous l'impression de quelque mésaventure, de quelque vaine morsure; ou encore, pour les nouveaux venus et les frères, sous la piqûre de quelque déception dans la soif malade des éloges ou dans la cueillette des profits.

Certes on souhaiterait que l'existence artistique fût chez nous mieux assurée et que vraiment le talent pût vivre du talent; en littérature spécialement, il est déplorablement difficile de faire rendre au travail les nécessités de la quotidienne alimentation, même en les réduisant au plus monastique minimum; mais combien il est beau et touchant de voir que malgré ce sort injuste, notre littérature, affirmant sa force incompressible, monte en une efflorescence chaque jour plus prometteuse et plus séduisante, pareille à la végétation accrochée aux crevasses des vétustes murailles!

Certes, encore, on souhaiterait que la compagnie en laquelle on marche sur les routes artistiques fût plus aimable et plus choisie. On y frôle parfois de bien hideux personnages et de bien vils caractères. Il y a là des âmes où la bassesse et sa saleté sont la vermine, indestructible du mérite. Il y a là d'horribles coquins et des syphilitiques de l'âme qui tombent en pourriture. Qu'importe? — Stendhal, dans les mémoires personnels, trop courts, qu'il attribua à l'imaginaire Henri Brulard, raconte qu'il fut soldat de cavalerie dans l'armée héroïque et légendaire à laquelle Bonaparte fit franchir le Saint-Bernard pour aller au triomphe de Marengo. Il explique qu'elle lui apparut telle qu'un ramassis de canailles et de brigands, manifestant à chaque heure de la vie et de la route l'ignominie et la scélératesse. Et pourtant cette abomination des détails se perdait dans l'éblouissement du total et fut submergée dans la gloire magnifique du résultat.

C'est un symbole frappant des évolutions humaines. Il enseigne à ne pas s'arrêter aux petites choses, à ne regarder que les ensembles; à faire fi des quotidiennes misères; à accepter la vie avec son inévitable cargaison d'ennuis; à compter pour peu les soucis et les défaillances sans lesquels aucun de nous ne marche; à ne pas rêver de joies continues; à trouver une saveur aux contrariétés qui sont comme le réactif de nos actions; à considérer l'existence en son curieux total, mélangé de ferments et parfois de venins, mais d'un but toujours grandiose. A être artiste, enfin, non seulement par les œuvres, mais surtout par le caractère; à être inébran-

lable, à vouloir l'allégresse, à rire des traverses, à dédaigner les oripeaux de la gloriole, à trouver plaisir dans l'intéressante mécanique de la rivalité, de la bêtise et de l'envie, et à prendre comme sujets d'étude les scorpiens et les crapauds, les colimaçons et les gastéropodes qui circulent, visqueux, dans les sous-bois de l'Art sans altérer la beauté des cieux et des paysages de cette divine contrée!

MEUNIER & FRÉDÉRIC

Nous nous sommes, dans l'étude du précédent numéro, assez longuement étendus sur l'œuvre de Frédéric. Il n'entre pas dans nos intentions d'en faire autant pour Meunier. Celui-ci, en effet, est entré vivant dans la gloire. Tous le savent un maître et du respect se mêle à l'admiration qu'on élève vers lui. Frédéric, au contraire, ne s'est encore imposé et, comme il importe que tous reconnaissent en lui le merveilleux don de vie et de joie, nous nous sommes abandonnés à porter sur son talent un jugement général. L'exposition de Meunier, à la Maison d'Art, est d'ailleurs de moindre importance. Et si chacune des choses qui la composent est belle et mérite d'arrêter, il n'en est néanmoins aucune qui constitue une forte et définitive création. Il devient malaisé et téméraire, au surplus, de parler encore de ce religieux artiste après les paroles puissantes et éloquentes qu'en le numéro de ce mois du *Coq rouge* Lemonnier a prononcées sur lui et dont les suivantes nous paraissent des plus significatives : « Chez Meunier l'habituel personnage s'amplifie d'un sens universel, impliquant les millénaires résistances aux forces, aux météores, aux mornes et passives lois de la prédestination. *Même à l'état de suspens, dans le rythme détendu des torses, la lutte est l'âme et le souffle vivant de l'œuvre.* Ces modernes cyclopes figurent un mythe cosmique notifiant l'antagonisme des éléments et de la puissance humaine. » Nous nous sommes permis de souligner quelques mots parce qu'il nous semble que Lemonnier a, dans cette courte phrase, enfermé le sens et la raison d'être du paroxysme de pitié et de misère qui s'exalte et frémit en la moindre figure du sculpteur. Ouvriers, pêcheurs, mineurs, un lien fraternel de ressemblance unit tous les bronzes que la Maison d'art a assemblés. Un commun aspect de souffrance les revêt. Le sinistre et implacable caractère de lutte et de malédiction s'appesantit. L'œuvre de Meunier est grande et unique parce qu'il a poussé jusqu'au lyrisme l'expression de la douleur. L'œuvre de Meunier est humaine et elle surpasse toute esthétique parce qu'il a élevé son art à la hauteur d'une foi, d'une mission de vie.

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES

Les Pignons.

La propreté est vraiment une chose fort malpropre quand on pense à toutes les sales opérations préliminaires qu'elle nécessite et aux résidus de ces opérations. C'est ce qui a inspiré cet axiome : Pour entrer dans le cabinet de toilette d'une femme, fût-elle une reine de beauté, il faut être un philosophe ou un imbécile.

Est-il sale, ce Bruxelles, maintenant qu'on l'astique. Ah ! le bouleversement qu'il subit, les ralentissements de circulation

pour amener la circulation plus rapide des trams par l'électricité souterraine. On se croirait dans les alentours d'une place forte, alors que l'ennemi qui l'investit procède aux travaux de tranchée et de circonvallation.

Mais une autre horreur se manifeste qui, elle, ne sera point passagère si on la laisse se développer, une dartre durable et abominable.

C'est celle des Pignons ! Ces pignons latéraux, présentant les murs séparatifs par leur profil plat et nu, sur lesquels, aux endroits jugés favorables, on étend l'affreux peinturlurage des annonces permanentes, criardes, brutales, grossières, hurlantes.

Quand fut achevé le nouveau commissariat de police de la rue de la Régence, nous signalâmes le déplorable effet du pignon qui s'offrait en sa platitude monotone et briqueteuse aux passants arrivant de la place Royale. L'architecte a compris, et il a corrigé. Cette vilaine perspective n'existe plus.

Mais, si vous êtes attentif, si vous savez lever les yeux au lieu de ne jamais regarder que le rez-de-chaussée et les vitrines, vous verrez dans Bruxelles, par centaines, des anicroches analogues. Telle la maison, à jolie façade, à gauche en montant la rue de Namur, près de l'arcade initiale, quand on l'aperçoit de la place. Telle une nouvelle maison au Grand-Sablon, au débouché de la courbe, à côté de celle à redan espagnole qu'on vient de réparer. Outre leurs autres beautés et avantages, ils avaient ce bon résultat, les pignons espagnols en pyramides et dentelés, de cacher les vilénies que la stupide gouttière horizontale laisse apparaître, outre l'abomination peu tolérable de sa ligne droite. Oh ! les crimes de la ligne droite, de la symétrie, de l'alignement, du nivellement, de la rectification des rues et de la couleur blanche !

Est-ce que vraiment elle ne viendra jamais qu'aux intelligences « supérieures » cette pensée qu'on a peu fait pour le bon goût quand on ne s'est occupé que de la façade qui donne sur la rue ? qu'il faudrait dessiner les autres avec un souci égal ? Vous avez tous, n'est-ce pas, ressenti l'impression horrible d'une entrée dans les villes par chemin de fer, quand l'épouvantable aspect du derrière des maisons se révèle, lépreux, morose, désolé, misérable. D'où est venue cette coutume de négliger tout ce qu'on espère n'être pas vu ? Et de tant soigner ce qu'on sait devoir être vu ?

Mais où le pignon dépasse ce qu'il est permis de risquer comme attentat, c'est dans les annonces ! Ici l'effroyable triomphe de l'intérêt sur le beau s'étale en un cynisme monstrueux. Regardez, si vous le pouvez sans nausée, le mur peinturluré qui déshonore, au coin de la rue de Ruysbroeck, la rue de la Régence, flanqué des inscriptions non moins vulgaires d'un pensionnat voisin. Regardez en sortant du Parc, au coin de la rue Royale et de la place des Palais, l'enseigne d'un pharmacien, beuglant ses lettres gigantesques dans le paysage urbain charmant qui s'ouvre vers le bas de la ville. Regardez partout où une surface s'offre aux entrepreneurs de publicité. Ils y ont mis ou vont y mettre la mosaïque barbare, non pas des affiches désormais si souvent esthétiques, mais des réclames vociférant leurs clameurs dans la claire atmosphère, rompant l'harmonie des tons, crachant leurs éclaboussures sur la gamme douce des nuances.

En Droit, il y a la théorie des obligations de Voisinage. Les lois n'en disent rien, ou très peu de chose, mais la jurisprudence, le bon sens, l'équité en ont fait un édifice remarquable, vraiment humain et social. Cette théorie a limité le principe romain de la propriété absolue, du droit d'user et d'abuser. Quand on nuit au

voisin, on peut, selon les cas, être contraint de modifier ou de restreindre ce que l'on fait chez soi. Et il s'agit non seulement des nuisances matérielles, mais encore des nuisances morales. Il y a là, entre autres, toute une organisation du respect dû aux oreilles et des mesures répressives contre le bruit. On a réfréné le tapage des cloches, des pianos, des accordéons, des machines, des vocales. Il serait temps de penser un peu aux yeux. On a également mis le nez à l'abri des infections. Pourquoi les regards ne devraient-ils pas bénéficier du même respect ?

Notre personnalité a droit à la protection juridique en toutes ses parties, en tous ses organes physiques et moraux dès que la juste mesure est dépassée. Les peines dont on frappe l'outrage aux mœurs visent notre sensibilité dans son instinct de pudeur. L'atteinte à l'honneur vise cette sensibilité dans son instinct de dignité. Est-ce que notre instinct artistique, tout aussi sensible, n'a pas droit lui aussi à ce qu'on s'occupe de le ménager ? Notre sensibilité est multiple, elle est à facettes variées. D'où viendrait une distinction entre elles, l'oubli des unes, la préoccupation des autres ? En naissant, nous obtenons le droit à l'existence, le droit à la liberté, le droit au respect de notre personne physique et morale. Il y a là un ensemble juridique de droits personnels, en général imparfaitement aperçus, mais très visibles dès qu'on y pense et qui sont la base de protections nombreuses dans le domaine des lois. Il suffirait de les mieux comprendre pour saisir ce qu'a de rationnel l'extension que nous demandons et qui à première vue pourrait paraître un paradoxe.

AUX CONCERTS POPULAIRES

Il est loin le temps où l'annonce d'une œuvre musicale indigène suffisait à mettre en fuite les auditeurs. Deux compositions nouvelles signées de noms belges, Jan Blockx et Emile Mathieu, formaient, dimanche dernier, l'attrait principal du Concert populaire. Et si l'une d'elles n'a pas répondu entièrement à l'espoir des artistes, l'autre a été acclamée avec enthousiasme. Il y a dans cette *Princesse d'auberge* qui vient de révolutionner Anvers tant de vie, de santé, de bonne humeur, que l'effet en est irrésistible. On connaît la palette harmonieuse, le coloris chatoyant et riche de Jan Blockx. Dans *Milenka* il transposa en quelque sorte dans la langue des sons les joyeuses kermesses de Teniers et de Rubens. La *Princesse d'auberge* sort de la même veine. Son « Carnaval » est un prestigieux tableau populaire, animé et mouvementé, d'une inspiration claire et abondante servie par un métier parfait. Sans doute la mise en scène, le mouvement des chœurs, la mimique des artistes intensifieront-ils encore l'impression musicale. Il est à souhaiter que le théâtre de la Monnaie ne tarde pas à nous faire connaître l'œuvre dans le cadre pour lequel elle a été écrite. L'audition que nous en a offerte M. Dupont, avec la collaboration du Choral mixte de M. Soubre et de quelques solistes de valeur : M^{me} Soetens-Flament, M^{lle} Char-ton, M. Albert Moussoux, a donné au public le plus vif désir d'apprécier la *Princesse d'auberge* dans son ensemble. Le succès qu'il a fait à M. Blockx a été, à cet égard, très significatif.

Le Concerto pour violon et orchestre de M. Emile Mathieu, fort bien joué par M^{lle} Irma Sethe à qui il est dédié, a paru inférieur aux compositions précédentes de l'auteur de *Richilde* et de *l'Enfance de Roland*. Les trois parties dont il est formé et qui semblent écrites à des époques différentes ne se rattachent en rien

l'une à l'autre. Après un morceau qui évoque l'idée d'un très ancien concerto pour virtuose, un nocturne de salon amène un final de style plus récent dans lequel se coudoient des motifs divers sans lien apparent, peu développés et d'un intérêt musical contestable. Si Percussio, l'intransigeant et spirituel critique de jadis, renaissait, il se montrerait sans doute plus sévère pour son ami Mathieu que ne l'ont été les juges indulgents de la presse quotidienne. Mais Percussio est mort !

Diverses œuvres d'autrefois, parmi lesquelles l'amusant et naïf tableau musical de la *Bataille de Marignan*, ont fourni au Choral mixte l'occasion d'attester de réels progrès. L'auditoire a fait fête aux œuvres de Wagner qui complétaient ce copieux programme : la Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, admirablement jouée par l'orchestre de Joseph Dupont, la scène de Siegfried après la mort du Dragon et le Preislied des *Maîtres Chanteurs* (3^e acte). Dans ces deux derniers fragments, M. Moussoux a remporté un sérieux succès de chanteur et de musicien.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Le Domino Noir.

On se demande, à entendre ce *Domino noir* si vieillot, si pauvre, si trivial dans l'expression musicale, ce qui a pu lui donner jadis un retentissement dont l'écho résonne encore de nos jours. Il fallut, pour que cette médiocre opérette charmât nos grands-pères, que leur goût musical fût singulièrement faussé. L'art lyrique a subi depuis lors un tel bouleversement que nous ne sommes plus aptes, il est vrai, à apprécier ce qui, dans la musique d'Auber et de ses émules, captivait le public. Mais il n'en est pas moins vrai qu'avant Auber il y eut Grétry, Nicolo et Monsigny, pour ne parler que des petits maîtres, et que leurs partitions, pour être plus anciennes, ont gardé leur fraîcheur et leur grâce pimpante alors que celles d'Auber apparaissent fanées et surannées.

L'expérience du *Domino* a été, pensons-nous, concluante. Il n'est personne, fût-il abonné de vingtième année, qui n'éprouvât, au monotone déroulement de ces banalités musicales sur le texte stupéfiant de M. Scribe, un ennui mortel. Et à cet égard, la direction du théâtre a-t-elle fait besogne utile en nous débarrassant d'un spectacle à rayer définitivement du répertoire. Reste-t-il d'ailleurs du *Domino noir* une situation, une page de musique qui n'ait été exploitée par les fabricants d'opérettes modernes ? On les retrouve dans les œuvres des Varney, des Serpette, des Audran, des Lecocq, et c'est là peut-être ce qui nous empêche d'éprouver quelque agrément à les entendre sous leur premier avatar. Auber fut le père de l'opérette. Mais ses enfants nous ont dégoutés de lui.

M^{me} Brema.

M^{me} Brema a mis dans le rôle d'Ortrude, qu'elle a interprété deux fois à la Monnaie, une autorité, un style et une intensité d'expression absolument remarquables. On a rétabli pour elle les diverses coupures qui avaient si malencontreusement mutilé la partition et, en quelque sorte, supprimé de l'action la redoutable princesse frisonne. Grâce à M^{me} Brema, Ortrude est apparue ce qu'elle est dans la conception de Wagner : l'âme même du drame, l'esprit malfaisant qui inspire à Elsa les coupables désirs et provoque la catastrophe finale.

Aimantés au contact de cette réelle et grande artiste, les autres interprètes de *Lohengrin* se sont montrés supérieurs à eux-mêmes et la représentation a valu à M^{me} Kutscherra, à M. Imbart de la Tour, à M. Journet, de chaleureux rappels. Seuls, les chœurs se sont obstinés à chanter, unanimement, au-dessous du ton.

A. LA MAISON D'ART

Récital Vantyn.

Le récital que M. Sidney Vantyn, mardi, nous a donné à la Maison d'art, fut long et varié, et il convient avant toute chose de louer l'inlassable pianiste pour son endurance et sa belle ardeur. Successivement il fit entendre du Bach, du Beethoven, du Schumann, du Chopin, pour arriver dans la seconde partie de son programme aux musiques contemporaines : Strauss, de Bréville, d'Indy. M. Sidney Vantyn, parmi ces multiples harmonies, nous a révélé l'idéal de ce que peut être un virtuose. Son jeu est agile, souple, brillant, cadencé, plein de nuance et de fougue, mais froid; et au plaisir de voir si prestigieusement enlevée la difficile *Toccata* de Schumann, nous eussions préféré la joie d'entendre, rendue avec sensibilité, la poignante *Sonate* de Beethoven.

Le Quatuor Ysaye.

Sous l'archet magique d'Eugène Ysaye et de ses partenaires, trois œuvres de musique pure, le quatuor à cordes de Kopylow, le quatuor avec piano de Vincent d'Indy et l'octuor de Mendelssohn ont déployé, jeudi soir, la séduction de leurs mélodies enlaçantes. La première a plu par la fraîcheur de l'inspiration et le charme des idées mises en œuvre. Et après le beau quatuor de d'Indy, d'écriture si personnelle et d'impression si profonde, l'octuor de Mendelssohn a trouvé, grâce à l'enthousiasme des interprètes, une jeunesse nouvelle, ignorée. Le *scherzo* a été, en particulier, joué avec une telle légèreté d'archet — j'allais dire une telle malice — que la foule en a unanimement redemandé l'audition.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

I Fioretti. Les petites fleurs de la Vie du petit pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise. Traduction d'ARNOLD GOFFIN. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Le Noël des Femmes*, par PAUL GERMAIN. Édition du *Libre Journal*. — *Sur la Route...*, par ALBERT FLEURY. Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Coup d'œil historique au Bosphore de Thrace*, par M. VERTEN. Bruxelles, V^e Monnom. — *Lettres sur le mouvement flamand littéraire et politique, adressées aux populations wallonnes en vue de prévenir la division ethnique de notre nationalité*, par JAN MORUAUX. Bruxelles, J. Lebléguet et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment d'Albert Besnard, dont nous avons annoncé l'important envoi, participeront au prochain Salon de la *Libre Esthétique* les peintres français J.-E. Blanche, A. Bussy, P. Bonnard, Ch. Cottet, H.-E. Cross, H. de Toulouse-Lautrec, L. Fauché, P. Gauguin, E. Grasset, A. Guillaumin, M. Luce, A. Lunois, Ch. Maurin, R. Ménard, Claude Monet; les sculpteurs et artisans

d'art F.-R. Carabin, A. Charpentier, H. Cros, E. Chaplet, H. Nocq, Ch. Plumet, P. Roche, etc.

La Belgique sera représentée par une trentaine d'artistes parmi lesquels M^{lle} A. Boch, MM. F. Charlet, H. de Groux, W. Degouve de Nuncques, J. Delvin, Ch. Doudelet, J. Ensor, A.-J. Heymans, F. Khnopff, F. Rops, E. Smits, R. Wytman, peintres; P. Du Bois, Fernand Dubois, G. Meunier, G. Minne, V. Rousseau, Ch. Samuel, Ch. Van der Stappen, sculpteurs; G. Combaz, A. Crespin, A.-W. Finch, G. Lemmen, A. Rassenfosse, M. Romberg, etc.

L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne auront également plusieurs délégués en la personne de MM. W. de Morgan, Cobden-Sanderson, A. Dixon, A. Fisher, G. Jack, R. Rathbone, C.-F.-A. Voysey; J. Toorop, De Moor, F.-M. Melchers; K. Kopping, H. Köhler; Edward Munch, H. Thoma.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième matinée symphonique des concerts Ysaye, avec le concours de M^{me} Rosa Sucher, du théâtre de Bayreuth et de l'Opéra de Berlin; de M. Demest, professeur au conservatoire de Bruxelles, et de M. Edouard Deru, violon solo au théâtre de la Monnaie.

THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. — Pour rappel, demain lundi et jeudi prochain, à 8 heures, troisième spectacle d'abonnement. Au programme : *L'Evasion*, drame en un acte du comte Villiers de l'Isle-Adam. *L'Occasion*, pièce en un acte de Prosper Mérimée. *Le Coréen*, esquisse japonaise en un acte de Louis Gallet.

Le théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première représentation de la *Meute*, de M. Abel Hermant.

Demain, lundi, au théâtre du Parc, première représentation de *Tes père et mère..* de M. Van Zype.

Mardi, à l'Alcazar, première représentation du *Truc de Séraphin*.

Au théâtre du Diable-au-Corps, les mercredis et dimanches : *Ahasverus* et l'*Horloger d'Yperdamme*.

C'est aujourd'hui dimanche, à 4 heures, qu'aura lieu à Tournai le grand concert annuel de la Société de Musique. La première partie du programme comprendra l'Alleluia du *Messie* de Hændel et l'*Ave Verum* de Mozart; la deuxième partie sera entièrement consacrée aux *Saintes Marie de la Mer*, légende provençale pour soli, chœurs et orchestre, de M. Paladilhe.

Le deuxième concert de la Société symphonique de Verviers aura lieu demain soir, à 8 heures, sous la direction de M. L. Kecer, avec le concours de M. F. Busoni, pianiste.

Au programme : la *Mer*, de P. Gilson, le *Concertstück* de Weber, la *Danse macabre* de Saint-Saëns, les *Adieux de Wotan* de R. Wagner, l'ouverture de *Rienzi*, etc.

M^{lle} Gherlsen — qui n'est autre que notre compatriote M^{lle} Francine Gillieaux — a interprété samedi dernier au théâtre de Gand *Cavalleria Rusticana* et *I Pagliaci*. Ces deux œuvres, dans lesquelles elle avait pour partenaires MM. Morello et Dons, lui ont valu un succès unanime. Durant son séjour à Stockholm et à Berlin, M^{lle} Gillieaux a, nous dit-on, travaillé beaucoup; sa voix s'est développée et assouplie. L'artiste est, actuellement, très fêtée en Allemagne où elle est engagée en représentations sur plusieurs grandes scènes.

M. Léon Titz donnera le vendredi soir, à 8 h. 1/2, de quinze en quinze jours, à l'Ecole professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure palais du Midi, une série de conférences sur *les Styles et les Bijoux*. Le premier de ces entretiens a eu lieu le 29 courant.

Le quatuor à cordes A. Dubois, S. Moses, E. Gietzen et E. Doehaerd, et le pianiste Bosquet, donneront leur troisième séance à la Maison d'Art le jeudi 11 février prochain, à 8 h. 1/2 du soir.

Au programme figurent le quatuor à cordes slave de Glazounow, le quatuor pour piano et cordes de R. Strauss et le quintette pour piano et cordes d'A. de Castillon.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. Le soir, à 8 h. 1/2. Lundi, mercredi et vendredi : M. ROBIN. L'éducation intégrale. (Le cours comporte douze conférences. Droit d'inscription : 10 francs. — Mardi, M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — Vendredi, à 8 h. 1/2 : M. L. GUMFLOWICZ. *Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung*. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDÈLE. Cours de diction. — Samedi, M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

MM. FERRI, TARDE, GALIMENT, NOËL et HAMON feront des conférences à l'Institut des Hautes Études dans le courant des mois d'avril et de mai. — M. MAX NORDAU étant indisposé, ses conférences ne peuvent être fixées actuellement.

Le célèbre pianiste Emile Sauer se fera entendre à Bruxelles les jeudis 18 et 25 février dans la salle de la Grande Harmonie. Né à Hambourg en 1862, M. Sauer, élève de N. Rubinstein à Moscou et de F. Liszt à Weimar, a fait en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Russie, en Angleterre, des tournées triomphales. Il a été proclamé unanimement par les grands critiques musicaux, les Hanslick, les Tappert, les Ehrlich, les Neitzel, les Pohl, l'un des plus extraordinaires virtuoses de l'époque. Les deux récitals qu'il donnera à Bruxelles auront donc un attrait exceptionnel.

En attendant le festival de musique belge qu'il prépare, M. Guy Ropartz a fait entendre dimanche dernier au Conservatoire de Nancy, en première audition, l'*Enfance du Christ* de Berlioz 2^{me} partie, le prélude de *Hänsel und Gretel* de Humperdinck, le concerto pour violon (M. L. Heckking) de Goldmarck, la *Procession* de C. Franck et le *Rhin allemand* pour chœur d'hommes et orchestre de A. Magnard. Pour clôturer le concert, la symphonie en *fa* de Beethoven.

Jeudi prochain, les *Chanteurs de Saint-Gervais* donneront, sous la direction de M. Ch. Bordes, une audition historique de musique vocale ancienne et moderne (musique d'église et musique de cour).

Dimanche prochain, à l'occasion du centième concert de la fondation, M. Vincent d'Indy dirigera un festival de ses œuvres avec le concours de M^{me} Lovano, des Concerts Lamoureux, et de M. Dequenue, du Théâtre de la Monnaie. Au programme : *Istar*,

Wallenstein, le *Chant de la Cloche* 2^e tableau, *Lied* pour violoncelle, etc.

Un nouveau-né dans la presse périodique : Il est intitulé *Jadis* et ses parrains le destinent à créer un lien entre tous ceux qui s'occupent d'études archéologiques et historiques. Ce sont, dit sa couverture, les tablettes des archéologues, archivistes, sigillographes, numismates, hérauldistes, géologues, folkloristes, philologues, chercheurs, fouilleurs et amateurs de curiosités historiques de l'ancien territoire de la Belgique féodale. *Jadis* fait appel, pour la rédaction, à ses abonnés et accueillera toutes les communications intéressantes qui lui seront adressées.

Une série de « questions » et de « réponses », rappelant l'ingénieuse correspondance entre abonnés de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, complètera cette publication, appelée à rendre de réels services.

Jadis paraît le 10 de chaque mois. L'abonnement est de 5 francs par an. S'adresser chez MM. Zech et fils, à Braine-le Comte. (Directeur de *Jadis* : M. Amé Demeuldre, président du Cercle archéologique de Soignies.)

La quinzième livraison des *Maîtres de l'Affiche* vient de paraître. Elle comprend la toute nouvelle et charmante affiche de Cléret pour les « Bals de l'Opéra en 1897 », la composition de Moreau-Nélaton pour la « Deuxième Exposition des Arts de la Femme »; celle de notre compatriote Auguste Donnay pour le « Concours de chant » de la ville de Liège et, enfin, une délicate affiche américaine de miss Alice R. Gleeny pour la « Women's edition » du *Buffalo Courier*.

Dans sa livraison de janvier, *The Artist*, l'une des plus intéressantes revues d'art de l'Angleterre, publie un résumé du récent volume de M. Hueffer sur Ford Madox-Brown, auquel l'Exposition des *Arts and Crafts* a consacré une salle spéciale.

L'étude est illustrée de plusieurs reproductions des œuvres du peintre préraphaélite, parmi lesquelles le *Portrait de M^{me} F. Madox-Brown* et *Roméo et Juliette* qui figurèrent au Salon de la *Libre Esthétique*. Dans la même livraison, un article approfondi de Mabel Cox sur Walter Crane.

Parmi les belles publications artistiques nouvelles, citons la *Revue d'Art illustrée*, paraissant le 1^{er} de chaque mois sous la direction de M. G. de Barrigue de Fontainieu. Au sommaire de la livraison de janvier : une étude sur les peintres de la Suède, des nouvelles de Catulle Mendès, Georges de Lys, Ch. Clerc; le Théâtre en Extrême-Orient, de Jacques Dreux; des dessins de Puvis de Chavannes, Gosselin, etc.

Abonnement annuel pour la France : 14 francs. Pour l'étranger : 16 francs. Bureaux : 58, avenue de Wagram, Paris.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail :
 2, rue de la Croix de Fer.
 1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE THÉÂTRE BELGE CONTEMPORAIN : GUSTAVE VAN ZYPE. *Tes Père et Mère*. — LE SAR PELADAN. *Le prochain Conclave*. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Larmes en fleurs*, par Maurice des Ombiaux. *Regards au dedans et au dehors*, par H. Carton de Wiart. *Vieilles Amours*, par Paul Arden. *Aphrodite*, par Pierre Louys. *Le Voyage d'Urien et Paludes*, par André Gide. — A LA MAISON D'ART. *Troisième représentation théâtrale*. *M. Sigogne et ses élèves*. — CONCERT YSAÏE. — LA MESSE EN « BÉ » A LIÈGE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE THÉÂTRE BELGE CONTEMPORAIN

GUSTAVE VAN ZYPE

Tes Père et Mère ... comédie nouvelle en 3 actes représentée au Théâtre du Parc, à Bruxelles, le 1^{er} février.

Il faut être très attentif aux productions dramatiques des écrivains belges. Plusieurs d'entre eux font de remarquables efforts pour donner à notre littérature nationale, si souvent originale quand elle se laisse inspirer par ses forces propres et se garde des imitations, un théâtre à allures personnelles. Souvent, ici, nous avons fait remarquer que deux des branches les plus importantes manquaient encore à l'arbre, robuste et florissant, de notre art littéraire : le Théâtre et l'Histoire, et nous avons souhaité que nos vaillants artistes, se cantonnant moins dans les genres différents ou plus légers où désor-

mais ils ont fait leurs preuves et conquis belle place, s'adonnassent à ces œuvres plus nobles et plus difficiles. Un mouvement se dessine en ce sens, au moins pour l'art dramatique. Des tentatives surgissent. D'autres, annonce-t-on, vont surgir encore. Bref, les indices d'une prochaine éclosion, aussi riche que celles qui glorifient notre petit pays depuis vingt-cinq années, s'annonce et un grand espoir peut être conçu.

M. GUSTAVE VANZYPE se signale par son opiniâtreté à tenter en cette matière le sort et le public. Voici, si nous ne nous trompons, la cinquième pièce que dessine sa plume. Il faudrait qu'on se souvint, comme d'une chose vraiment intéressante, qu'il est l'auteur de *l'Enfant*, de *la Gêne*, de *la Gouffre*, de *l'Echelle*, d'un mérite, certes, égal aux productions françaises que nos spectateurs, si singulièrement dévoyés et routiniers, fêtent de leurs applaudissements banals. Il faudrait qu'on fit à de tels essais, consciencieux et tenaces, un accueil au moins égal, et que dans les sympathies des auditeurs, comme dans les soins du montage, il y eût bonne volonté équivalente. Il faudrait, puisque toute « première » est devenue un événement mondain vers lequel se précipite la cohue des snobs, que ceux-ci daignassent montrer le même élan pour l'œuvre d'un compatriote s'appliquant au difficile devoir de nous illustrer par la scène, que pour l'œuvre d'un étranger.

Malheureusement les ankyloses cérébrales sont d'un

redressement laborieux, et longtemps encore on aura à faire le métier d'orthopédiste des idées avant d'aboutir à une situation plus équitable. La comédie nouvelle de M. Vanzype, *Tes Père et Mère...* est jouée, à titre de remplissage, pendant un interrègne des pièces parisiennes en vogue, qui vont de plus en plus à la farce et à la turlupinade. La distribution des rôles est faite au personnel moyen de la troupe. L'affiche est complétée par des rogatons peu suggestifs tels que le *Jean-Marie* de l'aimable M. Theuriet. La salle, à peu près vide, a la tranquillité et l'intimité des spectacles de société. La presse a donné, mais comme elle donne à propos de tout, à peu près dans les mêmes termes et avec un similaire étalage de clichés. Bref, une nonchalante et terne bienveillance, rien qui témoigne que le public a le sentiment du devoir de justice et d'encouragement qu'il devrait accomplir. Il semble que l'œuvre est représentée par grâce, avec l'ennui des choses obligatoires dégraissées de toute saveur.

Cela contrarie et navre. Certes, *Tes Père et Mère...* demeurent un peu trop dans les normes connues et on souhaiterait que l'auteur eût davantage le sentiment qu'on peut faire autrement et mieux que d'appliquer au milieu belge le découpage de « tranches de vie » qui alimente une partie du théâtre français contemporain. C'est encore l'adultère, l'inévitable et ubiquitaire adultère, qui forme la grosse broderie sur la trame. L'épisodique personnage d'une vieille fille restée sur le marché et baignant dans le fiel des délaissées, et celui d'un jeune cycleman en vue dans les vélodromes, ne sont pas « tourneboulants ». Mais ce n'est pas le succès quand même que nous demandons, les applaudissements de commande; c'est l'attention, l'intérêt, la critique attentive, âpre si l'on veut, mais témoignant que la désolante indifférence n'est pas le seul effet sur les intellects de ces tentatives courageuses et malaisées. Ah! le malheur de n'avoir affaire qu'à un public dont l'unique préoccupation et l'amusement, dont le seul guide est la mode, et le seul sentiment l'engouement!

Quel est le vrai sens de la pièce? M. Van Zype n'a-t-il eu d'autre préoccupation que de dépendre, en sa laideur, l'universalité bête, hypocrite et malpropre de l'adultère bourgeois dans nos sociétés modernes, cette fatale et piteuse déviation de la satiété dans le mariage, le chassé-croisé de l'adultère, le mari courant à la bonne, à la courtisane, à l'amie, la femme courant de son côté au premier venu?

A-t-il simplement voulu faire un tableau de ce bel organisme familial, attestation la plus certaine du détraquement d'une classe artificielle qui ne saurait trouver en sa constitution informe ni la force ni l'occasion de vivre normalement? Ou bien a-t-il, par le contraste du jeune couple de fiancés qui se promettent, dérisoirement sans doute, d'échapper aux saletés de

leur milieu, voulu faire une leçon morale et susciter l'espérance d'un ménage échappant au commun cataclysme de la fidélité conjugale?

C'est difficile à dire. L'aspect général de l'œuvre est un peu veule dans ses directions. L'action est fort terre-à-terre, avec quelques rehauts tragiques. C'est bien la vie plate et niaise des gens « arrivés à la fortune », auxquels les meubles rouge et or et les tentures hurlantes du théâtre du Parc font le salon qui convient. C'est beau, entre autres, le défilé progressant vers la salle à manger après le ridiculo-solennel : Madame est servie! Mais il faut reconnaître que si ces peintures exactes, trop exactes, ont un mérite photographique, on désirerait que nos dramaturges naissants missent le cap sur des conceptions moins dénuées d'élévation, voire empreintes de quelque mysticisme dans le sens moderne du mot, c'est-à-dire de pénétration dans l'intimité des consciences, et qu'ils eussent la préoccupation de décrire les secrets ressorts qui font agir les volontés plutôt que les puérides expressions de ces volontés elles-mêmes prenant pour du libre arbitre l'inconsciente poussée des fatalités ténébreuses.

M. Vanzype arrange adroitement l'enchaînement des épisodes. Son dialogue est sobre et porte. Il a le sentiment des nécessités de la scène, des mutilations qu'elle impose et connaît l'art de cacher les cicatrices de ces émondages nécessaires. Il est en possession du métier. Peut-être le fait-il servir à l'édification de choses insuffisamment significatives. Si sa pièce rend attentif et se déroule avec aisance, on voudrait qu'elle vous transportât en une plus noble intellectualité. Le vulgaire de la machine sociale y apparaît trop en ses matérialités écœurantes. Les grands dégoûts tragiques ne montent pas aux dents. C'est une vue ouverte sur l'intérieur, les relations, les travers, les préjugés, les malpropretés des gens qui placent leur idéal dans les bonnes affaires, la bonne clientèle, la belle argenterie, le beau mobilier, la bonne nourriture, avec la mise en relief de quelques-unes des basses misères qui croissent sur ce fumier. Bref, une anecdote, ingénieusement contée, du Pot-Bouille bourgeois.

LE SAR PÉLADAN

Le prochain Conclave. Instructions aux cardinaux.
In-8° de 331 pages. Paris, librairie Dentu, 1896.

Dans ce curieux ouvrage, où la polémique la plus haute, l'histoire, la philosophie, la religion, l'esthétisme sont mélangés en des considérations qui éveillent incessamment la pensée, le Sar Péladan manifeste une fois de plus la cérébralité supérieure et l'excentricité puissante et savoureuse de ses vues sur les Hommes et sur les Choses.

A propos de la prochaine élection d'un nouveau Pape, que rend imminente l'âge presque légendaire de Léon XIII, il examine non

seulement l'état actuel de l'Église romaine, et ce qu'elle devrait être d'après les cogitations d'un chrétien libre, fier, éloquent, d'un cerveau précurseur, mais aussi les questions angoissantes et multiples qui circulent autour de ce problème central; c'est en ceci que tout lecteur qui se réjouit d'avoir des occasions de méditer, rares, graves et élevées, trouvera de quoi se satisfaire.

La Littérature actuelle a tellement cultivé et choyé la forme, par une réaction salutaire contre ceux qui sottement la dédaignent, que beaucoup d'écrivains ne voient plus qu'elle et exercent leur souplesse à modeler et orner des amphores vides. Un peu de substance vient donc à propos. Le calice destiné au saint Graal contient cette fois quelque chose et est plus qu'un vain accessoire de théâtre.

L'exemple est notable et méritoire puisqu'il fut un temps où le Sar, lui aussi, semblait croire qu'on avait assez fait quand on avait créé un de ces brillants échafaudages et entoilages artistiques, décoratifs et charmants mais creux. Le voici, arrivant avec une œuvre sévère et profonde, de grande allure personnelle, dogmatique et professorale parfois, mais digne d'un maître de l'idée. Le monde est vu, désormais, par lui, dans le mystère de son évolution impassible et il a le sentiment profond et triste qu'il ne suffit pas d'y rechercher l'élégance et des occasions de virtuosité. L'aspect « lutte » de l'univers le frappe et l'émeut, et le sentiment de l'inconscience (pour ne pas dire l'inconvenance) qu'il y a à n'y voir matière qu'aux baguenaudages et aux fioritures de la parole et de la plume le hante et le domine. L'Effort et la Vie le préoccupent et lui apparaissent comme le drame suprême, qu'on les recherche dans l'extérieure ambiance de la Nature ou dans les agitations plus ténébreuses et plus séductrices de l'âme. C'est là qu'il trouve le vrai et fécond mysticisme et non plus dans les féeries de l'imagination. Il veut vivre la vie, il veut vivre et raconter l'effort. La blanche dalmatique de Mérodak couvre actuellement un Historien, un Philosophe et un Homme dans le plus haut sens des mots.

Puisque, en ce journal, c'est l'Art qui doit incessamment dominer, voici quelques lignes où le Sar traite des rapports de l'Art et du Catholicisme à l'époque contemporaine. Elles sont, pensons-nous, à ce point de vue spécial, corroboratrices de ce que nous venons d'écrire.

La religion agissant sur la sensibilité, méconnaître l'apport des arts dans les phénomènes de l'enthousiasme, c'est être indigne de clergé.

L'art séparé de la religion devient son rival, rival redoutable car il conquiert les âmes les plus rares, et les détourne de la foi par des satisfactions d'enthousiasme analogues à celles de la foi.

Si l'Église continue à méconnaître ce qu'elle doit à la Beauté, la Beauté deviendra une sorte de religion, et fanatique.

Le pape a-t-il le pouvoir de repousser, comme autant de blasphèmes, la laideur dans les cérémonies canoniques?

Le pape a-t-il le pouvoir de réformer le culte extérieur?

Sur ces trois affirmations indubitables on peut fonder ce reproche que, depuis le plan d'une église jusqu'aux offertoires qu'on y joue, en passant par tous les arts qu'on emploie à l'orne, l'indifférence totale est l'opinion de Rome.

Or, la religion s'adresse à la sensibilité des peuples et, suivant que celle-ci est émue, il se produit des conversions, des donations, des fermes propos et des miracles. Si on est convenu que chanter les louanges du Seigneur est un rite excellent, pourquoi ne pas les chanter avec le même soin que mettent les profanes aux auditions purement artistiques? Comment admettre que, dans une paroisse des plus riches de Paris, l'orgue vraiment lamentable continue, depuis dix ans, à désapprendre l'harmonie aux fidèles? Comment se fait-il que les romances idiotes de Faure le franc-maçon aient le privilège des voûtes sacrées? Comment se fait-il que les églises acceptent n'importe quelle statue de carton-pâte, n'importe quelle peinture, pourvu que ce soit voyant et doré? Comment se fait-il que l'objet de piété soit devenu une chose blasphematoire et que l'image dévotieuse, répandue à d'innombrables quantités, ne reproduise jamais les sublimes inspirations de la foi? La même paresse qui permet aux prêtres de prêcher, sans savoir ni penser ni parler, leur permet aussi d'encombrer la maison du Seigneur de choses informes. Cependant le moyen-âge considérait la fresque et le bas-relief comme la Bible des simples. Comment nier l'importance de l'élément artistique, pour provoquer l'enthousiasme et l'idéalité, puisqu'il existe une religion de la beauté qui a eu son pape dans la personne de Ruskin, et ses miraculés parmi les auditeurs de Bayreuth? Un prêtre me disait en sortant de la représentation de *Parsifal*: « J'ai senti pour la première fois l'immanence de l'Esprit saint. » Si, de Giotto à Raphaël, une merveilleuse série de peintres de l'Église n'était pas là pour venger l'Évangile des chromos et des traits dévotieux, le catholicisme aurait déjà perdu la plupart des esprits cultivés.

La puissance de l'image, lorsque l'image est un chef-d'œuvre, va plus loin qu'on ne pense: la papauté elle-même profite de l'auguste voisinage de la Sixtine et des Chambres. Sans vouloir convaincre le clergé que la beauté est un des noms divins, je lui enseigne que jamais les sacerdoxes n'ont dirigé une époque quand ils ont méconnu ce que l'on doit à l'intelligence et à la civilisation.

La catholicité ne s'entend pas seulement des personnes, mais aussi des modalités de la perfection. L'Église admet l'image, le chant, la statue, il faut que l'image, la statue et le chant soient beaux.

La perfection de la forme convient à la pureté de la doctrine et, pour n'avoir pas senti la nécessité de rendre au corps l'honneur qui lui est dû, l'Église a laissé dans l'âme chrétienne comme un regret du monde grec:

Saint-Pierre de Rome est ornée, et ce qui montre combien le pape lui-même a la compréhension de sa tiare, ornée d'une sorte si païenne, que ce sont des amours qui remplacent les anges, et que, sur tous les pilastres, ils font joujou de la tiare et des clefs, au lieu de les porter avec le sentiment ému des primitifs.

La métropole chrétienne a été construite après la période de foi; il fallait en faire le musée des œuvres les plus chrétiennes inspirées aux divers arts.

Le successeur de Léon XIII devra déléguer des nonciatures esthétiques, afin qu'aucun ornement n'entre dans une église, sans un visa double d'orthodoxie dogmatique et artistique. Ainsi seront ruinées les ignobles boutiques du quartier Saint-Sulpice.

CUEILLETTE DE LIVRES

Larmes en fleurs, par MAURICE DES OMBIAUX. Édition du *Coq rouge*.

Il faut louer l'auteur de ce bréviaire d'amoureux amour fraternel, parce qu'il a laissé son cœur s'exprimer comme il lui plaisait, dans la forme élégiaque et forte, et douce, et saine, et candide, qui était en rapport avec sa tristesse.

Il y a deux sortes d'art : l'un très simple, l'autre très compliqué ; et il n'y en a pas d'autre ! Ici, comme ailleurs, comme partout, le « juste milieu » ne vaut rien.

Parmi les artistes dont l'âme et l'œuvre sont belles par leur complexité, on pourrait ranger, de ceux d'aujourd'hui, Max Elskamp, et Paul Fort, et Charles-Louis Philipp ; tandis que parmi les autres, on placerait naturellement Maurice des Ombiaux à côté de Georges Rency ou de Francis Jammes.

Car son œuvre est simple, spontanée, sincère, et c'est toute sa beauté.

Il nous dit que, encore presque enfant, une petite sœur lui est née, et qu'on lui a annoncé cela un jour qu'il jouait sur le rempart de sa petite ville, à endiguer avec des pierres et du sable, les ruisselets de la pluie. Et la naissance, et l'enfance de cette sœurlette lui furent occasions de joies délicieuses... Elle vivait parmi des fleurs, des jouets et des sourires, elle faisait rayonner autour d'elle de l'émotion et du bonheur... C'est ainsi aussi qu'elle vit dans cette œuvre.

Alors je m'en suis allé, raconte-t-il encore, loin d'elle, dans une ville gothique du Nord, aux clochers bulbeux, où chantent des carillons. C'est là qu'il a appris sa maladie, c'est là qu'il a craint, et l'a aimée davantage de toute sa crainte, c'est là aussi qu'avec des joies jolies il a appris sa guérison.

Et puis, elle fut malade de nouveau. Et la mort la prit. Et il a sangloté sur elle. Il est retourné alors chez lui, dans sa villette naïve et aimée que les larges campagnes entourent et que les verdure envahissent.

On a enterré la petite ; il y a eu des roses blanches, des voix graves de prêtres, de belles soleilleuses campagnes déroulées tout au long du cortège. Alors il a cessé de pleurer et une douceur de joie a envahi son cœur, parce qu'il avait compris enfin que la mort n'est qu'une illusion (puisque rien ne meurt...) et que celle-là qu'il aimait, réunie bientôt à la terre maternelle, s'y épanouirait certainement à nouveau avec les fleurs futures, sans que rien soit perdu des forces et de l'amour, et de la beauté de son être.

On le voit : cela est d'une toute simplicité exquise. Nous avons tous retrouvé, reflétés dans les siennes, quelques-unes de nos peines antérieures. Et à la fin, nous avons vu surgir nos propres espoirs du bouquet sain et embaumé de ses espoirs à lui. Et c'est enfin bien bon de nous avoir dit aussi bellement notre amour pour la terre patriale.

Mais ce qu'il faut admirer surtout dans cette œuvre d'amour, c'est la connexion, l'identification émouvante de la nature et de l'âme de celui-là qui l'a dite, et de la forme dans laquelle il l'a dite. L'auteur, en effet, en vrai poète, a si bien apparié l'homme au milieu, qu'il semble par moments nous avoir décrit les sentiments de son pays et les paysages de son cœur.

Regards au dedans et au dehors, par H. CARTON DE WIART. Gand, A. Siffer.

« Le dedans et le dehors se disputent notre existence, dit l'auteur en manière de préambule. Le dedans nous travaille, mais le dehors nous domine. L'homme étant une intelligence contrariée par des organes. »

Et son titre ainsi justifié, M. Carton de Wiart dirige ses regards autour de lui. La Nature, l'Humanité, la Justice, la Politique lui suggèrent des observations et réflexions d'une philosophie doucement ironique mêlée de tendresse et de pitié. Au hasard des rencontres, citons quelques-unes des cent maximes, aphorismes et pensées contenus dans le recueil :

L'âme est comme un sablier dont le cœur et l'esprit forment les deux récipients. Quand l'un se remplit l'autre se vide.

Le rêve est l'escarpolette de la vie.

Le mariage est une loi féroce de la nature qui absorbe l'individu pour perpétuer la race.

Certains esprits sont si stériles qu'il n'y pousse même pas de bêtises : celles qu'on y trouve sont transplantées.

L'histoire a beaucoup plus d'indulgence pour les crimes brillants que pour les faiblesses de la vertu.

Le cœur est comme une meule de moulin qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à broyer.

Vieilles Amours, par PAUL ARDEN. Un volume de 250 pages. Bruxelles, Lamertin, éditeur.

M. Paul Arden conte les illusions d'une pauvre vieille fille dont le cœur s'éveille trop tard ; elle ne peut se résigner à n'être jamais aimée et sa fantaisie bâtit de toutes pièces un roman qu'elle vit en imagination, tout à côté de sa mince existence dont elle travestit tous les éléments.

La forme de cette histoire n'est point parfaite. Certaines phrases évoquent encore un peu trop le jargon provincial. Mais ce livre peint si sincèrement, si naïvement presque, un coin de vie belge, qu'il en devient précieux, intéressant. On se prend à s'attendrir sur ces pauvres vies renfermées, dépourvues d'intérêt, de sociabilité que fit à notre bourgeoisie de province l'époque dont nous sortons. Aucune action féconde, aucun espoir généreux n'animait et ne rassemblait ces familles, limitées de tous côtés par leur propre intérêt. Ces malheureuses femmes qu'aucun travail ne met en contact avec la vie, et dont Maeterlinck fait des princesses prisonnières, guettant éternellement le navire chargé d'inconnu qui ne pourra pénétrer dans les étroits canaux conduisant à leur demeure, M. Paul Arden en conte très simplement la prosaïque aventure. Le milieu, les habitudes qu'il décrit sont étonnamment « nationaux », et ces peintures apitoyées et fidèles ont un grand charme de couleur locale et de choses vécues et senties.

Aphrodite, par PIERRE LOUYS. Édition du *Mercur de France*.

Une édition définitive d'*Aphrodite* vient de paraître au *Mercur de France*. Nous la signalons aux bibliophiles. Elle est simple et belle.

Le Voyage d'Urien et Paludes, par ANDRÉ GIDE. Édition du *Mercur de France*.

On a réédité également à la même librairie le *Voyage d'Urien et Paludes*, par André Gide. Le livre est augmenté d'une postface curieuse où l'auteur explique son œuvre : *Paludes*, c'est l'his-

foire de qui ne comprit pas la vie, de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'une chose nécessaire. C'est l'histoire d'un esprit mal fait.

Quant aux deux phrases, selon l'auteur les plus remarquables : « Tiens ! tu travailles » et « Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève », les voici commentées dans la même post-face, avec lucidité. O la triste et profonde et déconcertante étude que signa M. Gide !

A LA MAISON D'ART

Troisième représentation théâtrale.

L'Occasion (P. Mérimée). — *Le Coréen* (L. Gallet).

L'Évasion (Villiers de l'Isle-Adam).

Rien ne fut plus varié que la soirée à laquelle, jeudi, la Maison d'Art nous convia. Quel lien, en effet, entre *L'Occasion* de Mérimée et le *Coréen* de Louis Gallet ? Quel rapport entre ces deux et *L'Évasion* de Villiers ? Incontestablement, c'est à cette dernière que tout le succès s'en est allé. Et ce fut ainsi le triomphe d'un art de vie et de sensibilité sur l'incident anecdotique de M. Gallet et l'épisode romantique de Mérimée.

L'Occasion est une pièce qui semble faite plus pour la lecture que pour la scène. Elle en exige une interprétation d'autant plus délicate et c'est pourquoi il convient de louer avec chaleur M^{lles} Jane Dalbieu et Marcelle Delville qui lui prêtèrent le concours, la première, de sa grâce nerveuse, la seconde, de son jeu souple et délicieux.

Du *Coréen* nous ne dirons pas grand'chose. Cette histoire de coup de sabre dans la figure est, certes, émouvante, mais elle est trop loin des régions spirituelles où l'art contemporain s'est transporté pour nous arrêter bien sérieusement. Elle fut, néanmoins, pour M^{lle} Maguéra prétexte à de jolis gestes fluides, à des plasticités mélodieuses. Quant à *L'Évasion*, déclarons tout de suite qu'elle fut admirable. M. Mévisto, qui joua déjà le rôle au temps où le théâtre Molière s'honorait de la représentation d'une pièce de Maubel, a créé un Pagnol tragique, d'une humanité poignante, d'attitude morale saisissante. En terminant, nous ne pouvons nous empêcher de demander pourquoi M. Mouru de Lacotte, qui fait de si vaillants efforts pour créer ici un centre théâtral, risque d'en compromettre le succès en prenant aux représentations une part active ? De grâce, puisque la nature ne l'a fait comédien, qu'il ne force son talent et qu'il se contente d'être le promoteur d'une tentative belle et esthétique !

M. Sigogne et ses élèves.

Intéressant, ce phénomène qui fait que les leçons de diction dont les hommes auraient tant besoin, soient à ce point suivies et mises à profit — à grand profit — par des femmes. Que de fois, en entendant nos débats parlementaires ou maint conférencier-lecteur, n'avons-nous pas souhaité à nos orateurs un brin de l'art de ces jeunes filles, qui l'acquièrent presque en jouant, semble-t-il.

De natures très différentes, les élèves de M. Sigogne nous ont dit chacune des vers ou de la prose en harmonie avec leur don particulier, témoignant par une interprétation bien personnelle du tact dont fait preuve l'excellent professeur qui enseigne et renseigne, sans imposer sa méthode à lui.

M. Sigogne a dit des vers de sa composition, *La Mer*, et a lu

une nouvelle tirée de son livre, *Les Contes merveilleux*, mieux connu en Allemagne (l'édition allemande de cet ouvrage est épuisée qu'en Belgique, où les amateurs de merveilles occultes lui firent pourtant grand accueil.

CONCERT YSAÏE

La plus grande des joies que nous donna ce concert fut, certes, celle d'entendre le *Hamlet* de Lekeu, pendant merveilleux du *Faust* joué l'an dernier. Rien ne saurait exprimer le charme et la beauté de cette esquisse parce qu'elle est faite de musique pure, circonstance précieuse autant que rare, et qu'on ne peut par des mots donner l'émotion abstraite et presque métaphysique que de semblables choses provoquent. Qu'y a-t-il, au surplus, d'aussi inutile que la critique pratique ? L'on ne devrait jamais parler de la musique, car il faut non seulement qu'on l'écoute, mais qu'on la vive. Ces paroles peuvent étonner. Il est bon cependant de les prononcer lorsqu'on se trouve en face d'une de ces œuvres, lyriques et intérieures, qui sont trop pensives pour qu'on puisse du premier coup en comprendre l'essentiel langage. Lekeu, mort jeune, a peu produit. Mais la qualité seule importe et il y a en lui, parfois, des paroxysmes de douceur qui troublent suprêmement. Cette musique est de celles dont l'harmonie seule ne régit pas le développement et qui se formulent d'après la sensibilité et le sentiment humain. Ajoutons, car il nous faut abrégier, que la première partie de la symphonie inachevée de Schubert est admirable de fermeté et de mélodie ; que le Concerto de Max Bruch, pas plus que M. Deru, ne fut très heureux, que M^{me} Sucher, malgré son talent et son intelligence, nous fit ressouvenir avec mélancolie de sa belle voix d'antan et qu'en entendant la scène de séduction de *Parsifal* nous sentimes profondément comme le temps est passé de ces auditions fragmentaires, antiwagnériennes, où l'impression étouffe et se fausse. Et disons enfin que jamais l'ouverture de *Tannhäuser* ne fut enlevée avec autant de passion plastique et de ferveur persuasive.

La Messe en « ré » à Liège.

Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Marquant sur la quantité des concerts médiocres entendus ces derniers temps et bientôt tombés dans l'oubli, l'exécution nouvelle de la *Messe en ré* de Beethoven, due à la charitable et artistique initiative de la Société protectrice des enfants martyrs, mérite d'être notée.

Certes peut-on affirmer que l'exécution d'hier valut celles que la fuite de deux années n'avait pas fait oublier. Je hasarderai même que les chœurs furent supérieurs, que les dames amateurs et la *Légia*, formant un ensemble imposant de sonorité et de cohésion, atteignirent la presque perfection. Nuance peut-être, mais nuance à laquelle j'accorde le prix ; en telles parties je leur voudrais une moins brillante animation, quelque solennité sans doute, une conviction recueillie, une ferveur plus religieuse.

Car si Beethoven, incapable d'enserrer en de définies limites son génie, n'a point fait œuvre vraiment liturgique, son œuvre est profondément, essentiellement religieuse.

Chez celui qui écoute la pensée tend à s'exalter de soi vers l'infini ; il monte par à travers des champs de larmes, d'effroi, de

révolte, de pitié, tout trempé des tourmentes de la vie, se grandit bientôt aux plus hautes aspirations de la mystérieuse religion, ultime expression de la philosophie. Et c'est pourquoi, malgré d'angoissants appels à la pitié, malgré l'exaltation lumineuse de chants de gloire — et en ceux-ci même — quelque solennité inséparable d'une fervente conviction s'impose dans l'accent.

Je voudrais ce sentiment plus marqué. Simple observation, d'ailleurs, qui ne m'empêche point de clairement admirer l'exécution des masses chorales et spécialement celles du *Kyrie* et du *Gloria*.

Les solistes : M^{lle} J. Nathan (Francfort) et M. A. Siermans (Francfort), dont nous avons apprécié déjà les très belles voix et la dictionnette, M^{lle} M. Haas (Mayence), un impressionnant alto, et le ténor Carl Dierick (Leipzig) composent un remarquable quatuor, d'accent particulièrement juste. L'orchestre et le violon solo, M. Ten Have, furent également bons.

L'ensemble a la cohésion, la netteté, la vigueur; il fait grand honneur à Sylvain Dupuis qui le dirige. On l'a acclamé et ce fut justice, car on ne se doute point du travail et de la volonté qu'il fallut dépenser pour atteindre ce magnifique résultat. M. S. Dupuis est un artiste qui sait vouloir; il a vaincu les résistances, parce qu'il voulait que les Liégeois, ces industriels réfractaires aux manifestations d'art, entendissent la *Missa Solennis*. Et qui jamais dira de l'œuvre colossale la puissance émotrice!

X. N.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture fin février. Délais d'envoi : 11, 12, 13 février. Renseignements : Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles.

COPENHAGUE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1^{er}-31 mars. Renseignements : M. V. Klein, commissaire général.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai 30 septembre (prolongation éventuelle : 15 octobre). Délais d'envoi : 12-25 mars. Gratuité de port pour les envois acceptés. Renseignements : Bureau de l'Exposition internationale, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.

PARIS. — Salon de 1897 (Champs-Élysées). 20 avril-8 juin. Délais d'envoi : peinture, 5-10 mars (27 mars pour les hors concours); dessins, aquarelles, pastels, etc., 6 et 7 mars; œuvres d'art décoratif, 30 et 31 mars; sculptures, 23-27 mars pour les ouvrages importants; 23-25 mars pour les bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines; architecture, gravure et lithographie, 28 et 29 mars.

ID. — Salon de la Rose et Croix (galerie Georges Petit) 1^{er}-30 mars. Délai d'envoi : 19-24 février. Renseignements : M. J. Peladan, 41, boulevard Suchet, Paris.

TOULOUSE. — XIII^e exposition de l'Union artistique. 15 mars. Délai d'envoi : 25 février-3 mars. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : M. le Président de l'Union artistique, Toulouse.

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1895 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.

PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire. On y exécutera la symphonie en si bém. maj. de Haydn, des danses de Rameau, la symphonie pastorale de Beethoven et l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* de Wagner.

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont l'ouverture aura lieu au Musée à la fin du mois, aura cette année une importante section d'objets d'art décoratif et industriel. Outre l'ensemble d'ameublement que prépare l'architecte Horta, on y verra, exposés pour la première fois en Belgique, les cuivres et bijoux exécutés, sous la direction de M. A. Dixon, par l'École des Arts et Métiers de Birmingham, les poteries artistiques de W. de Morgan (Londres), les verres soufflés de K. Koepping (Berlin), les céramiques de H. Kaehler (Danemark), les émaux d'A. Fisher et les métaux ouvrés de R.-L. Rathbone (Londres). Avec le contingent fourni par les artistes et artisans d'art qui exposent habituellement à la *Libre Esthétique*, l'ensemble promet d'offrir beaucoup d'intérêt. On cite particulièrement comme devant attirer l'attention les émaux translucides cloisonnés d'or de M. F. Thesmar (Paris), les reliures de M. Cobden-Sanderson (Londres) et les bijoux gothiques de M. L. Van Strydonek (Bruxelles).

Mardi prochain, à 2 heures, s'ouvrira à la Maison d'Art une Exposition d'œuvres de JAN VERHAS (tableaux, portraits, esquisses).

Le même jour, à 8 h. 1/2, conférence de M. ROLAND DE MARES. Sujet : *Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam*.

Aujourd'hui dimanche, à 4 heures, fermeture de l'Exposition Léon Frédéric, Constantin Meunier et Em. Berchmans.

M^{me} Brema a donné au rôle de Dalila l'autorité et l'ampleur qu'elle avait mises dans l'interprétation des héroïnes de l'épopée wagnérienne. Par l'harmonie et la cadence de ses gestes, par la noblesse de sa plastique, par l'accent dramatique de son chant, elle s'est élevée très haut parmi les tragédiennes lyriques compréhensives et expressives. Le succès qu'elle a remporté et auquel on a justement associé son partenaire, M. Imbart de la Tour, qui donne beaucoup de caractère au personnage de Samson, a été chaleureux et unanime. Certes, Saint-Saëns ne pouvait souhaiter une interprète à la fois plus tragique et plus décorative.

Au lendemain de cette soirée d'art, la *Vivandière* a déployé dans la salle encore vibrante le bruit assourdissant de ses tambours, le tapage de ses clairons, le vacarme de sa mousqueterie... L'œuvre en a paru d'autant plus vide. La salle d'ailleurs était, à cet égard, en harmonie avec la pièce.

Mardi prochain, M^{me} Brema jouera *Orphée*; mercredi, *Samson et Dalila*.

Au théâtre du Diable-au-Corps, *Ahasverus* et l'*Horloger d'Yperdamme*. En préparation : *La Reine châtiée*, de Fritz Lutens, Jules Baur et H. Hendrick.

La Société nationale pour la protection des Sites et des Monuments se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 2 heures, place de Louvain, 1.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef est fixée à dimanche prochain, à 2 heures.

M^{me} Juliette Mertens donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle Erard, un piano-récital privé.

M. Jean Rosier, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de

Malines, expose au Rubens-Club, 180, rue Royale, à Bruxelles, quelques-unes de ses œuvres, du 6 au 21 février.

M^{lle} M. Dielman, MM. J. François et Edm. van der Meulen occupent actuellement la salle d'exposition du Cercle artistique.

Le tableau de notre compatriote Emile Motte, *Étude autopsychique*, acquis par le gouvernement français au dernier Salon de Paris vient, sur la décision de la commission des Musées, d'entrer au Musée du Luxembourg dont la réouverture a eu lieu la semaine passée.

Un nouveau périodique hebdomadaire vient de paraître : *Le Cri de Paris*, journal illustré d'informations. Ses vingt-quatre pages, d'où tout article long est exclu, sont composées d'entre-filets d'une vingtaine de lignes. La couverture du premier numéro est décorée par Helleu et la caricature politique signée Hermann Paul. Bureaux : rue Laffitte, 1, Paris.

M. Emile Sigogné, professeur de diction et d'éloquence à l'Université de Liège, et M^{me} Van Strydonck, lauréat du Conservatoire, ouvrent à la Maison d'Art : 1^o *Un cours de prononciation, d'élocution et de diction* qui sera fait tous les jeudis, de 3 à 4 heures, par M^{me} Van Strydonck; 2^o *Un cours de technique vocale et de littérature* qui sera donné le même jour, de 4 à 5 heures, par M. Sigogné. L'ouverture en est fixée au 15 février.

Tous les mois, pour permettre aux élèves de s'initier à la récitation en public et à la comédie de société, une audition aura lieu dans les salons de la Maison d'Art. On s'inscrit : 56, avenue de la Toison d'Or; 98, rue Souveraine; 3, rue Kindermans, et chez M. Lacomblez, 31, rue des Paroissiens.

Le Cercle des Beaux-Arts de Liège inaugurera en avril prochain une nouvelle salle permanente d'expositions qu'il fait ériger, avec l'appui de l'administration communale, au boulevard de la Sauvenière.

Le prix d'entrée au local d'exposition sera fixé à 10 centimes. Le contingent des œuvres exhibées se renouvellera tous les mois. Enfin, la salle sera accessible non seulement aux tableaux et aux statues, mais encore à tous les produits de l'art appliqué : panneaux décoratifs, vitraux, ferronneries, étains, poteries, meubles divers, etc., etc.

La dixième livraison de la *Plante et ses applications ornementales*, que vient de faire paraître l'éditeur Lyon-Claesen, est relative à l'aconit et au chardon. Leurs applications décoratives au papier peint, aux tissus, etc., sont composées par MM. Verneuil et Millesi et par M^{lle} A. Martin.

Après les maîtres flamands il convenait, pour parfaire l'histoire des beaux-arts en Belgique à l'époque de la Renaissance, de révéler les maîtres de l'École de Liège ayant vécu au XVII^e siècle,

artistes qui ne furent pas étudiés jusqu'ici. C'est ce qu'a fait M. J. du Jardin dans l'*Art flamand* A. Boitte, éditeur, en exposant la vie et l'œuvre de Gérard Douffet, des Flémalle et des De Lairesse.

De plus, deux belles études sur les sculpteurs du XVII^e siècle et les graveurs du XV^e et du XVI^e siècle complètent la série mensuelle des trois livraisons de cette artistique publication.

On sait qu'une cantate spécialement écrite pour la circonstance par M. Paul Gilson sera chantée à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition par un ensemble de plus de 2,000 exécutants, placés sous la direction de M. Joseph Dupont.

Au programme des fêtes qui seront données pendant l'Exposition, nous remarquons entre autres : un concert par l'orchestre du Concert-Gebouw d'Amsterdam; un concert par l'orchestre de la Société d'Utrecht; deux concerts par les Mélomanes de Gand, avec l'exécution dans l'un d'eux de la cantate *Van Artevelde*, de Gevaert, et dans l'autre d'œuvres de Benoit; un concert d'orgue par C. Saint-Saëns; la première exécution de l'oratorio nouveau d'Edgar Tinel pour chœurs, orchestre et orgue, *Sainte-Godelive*; un festival en quatre journées, dont l'une sera dirigée par Hans Richter, et au cours desquelles on réunira les artistes belges les plus célèbres. Le ténor Van Dyck a promis éventuellement son concours.

Du Journal : L'Odéon a donné, en matinée, l'*Heureux naufrage*, de Plaute, adaptation de M. Destrem.

La conférence préliminaire de M. Sarcey a été un instant troublée par un petit incident. Un spectateur de l'orchestre — un de nos spirituels dessinateurs — a interrompu l'orateur en le sollicitant de nous chanter l'*Aveugle de Bagnolet*, chanson dans laquelle M. Becque affirme que M. Sarcey est inimitable.

Oui, mais voilà! M. Sarcey parlait de Plaute avec assiduité, et cela lui arrive si rarement de rester dans son sujet, que le public, charmé, n'en voulait rien perdre. Alors tout le monde a honni M. Ibels, et deux gardes municipaux l'ont prié de sortir.

Et M. Ibels a été proscrit de l'Odéon, avec défense de porter le nom de Pietro.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. Le soir, à 8 h. 1/2. LUNDI, MERCREDI et VENDREDI : M. ROBIN. L'éducation intégrale. — MARDI, M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI, M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — VENDREDI, M. L. GUMFLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoires belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE : SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLEPHO
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union, postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

M^{me} BREMA dans « ORPHÉE » AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — UNE DERNIÈRE *A propos des représentations de « Lorenzaccio » par Sarah Bernhardt.* — EXPOSITION JAN VERHAS. — LES ŒUVRES RÉCENTES DE FÉLICIEN ROPS. — CONCERT DU CONSERVATOIRE. — A LA MAISON D'ART. *Conférence de Roland de Mares.* — PAUL VERLAINE BELGE. — PAYSAGES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

M^{me} BREMA dans « ORPHÉE » au Théâtre de la Monnaie.

Le vulgaire ne voit dans le mythe d'Orphée et d'Eurydice que l'histoire d'un mari qui, ayant perdu sa femme, obtient en récompense du parfait amour qu'il avait témoigné pour elle, la faveur d'aller la reprendre parmi les morts, à la double condition, puérile et baroque, d'embobiner le concierge des enfers et ses aides, en leur jouant des airs, et de ramener son épouse en la tirant par la main sans jamais se retourner. Ayant accompli la première clause et méconnu la seconde, son Eurydice mourut de nouveau et il en fut au désespoir !

Il y a des chanteuses qui comprennent ainsi l'opéra de Gluck et qui le chantent en conséquence. Alors, si l'auditeur n'est pas un vulgaire Ubu, le public a l'impression, ennuyeuse, de cette grande âme musicale,

ayant subi la pénible contrainte d'adapter son œuvre à un livret banal en lequel des vers médiocres racontent une historiette de conte de fées. Si la chanteuse, en l'habituelle courte vue des élèves primées par les Conservatoires, entend l'affaire de la même façon, on aboutit à une de ces interprétations naïves, froides, ternes et correctes, destinées à montrer qu'il y a, dans la troupe, un gosier à belle voix et que les professeurs selon la formule, ont été bons.

Mais il en est d'autres pour qui le mythe d'Orphée et d'Eurydice apparaît en la profondeur cosmique et le pathétique surhumain de son mystère. L'antiquité grecque, dans la simplicité largement équilibrée de sa vie sereine dépouillée des enchevêtrements compliqués de notre contemporaine existence, avait un sens puissant de l'Harmonie, comme elle avait un sens puissant de la Beauté qui en est l'expression la plus visible. Elle sentait que de tous les arts, la musique, par son vague inévitable et son action nerveuse immédiate sur nos fibres, est celui qui symbolise le mieux cette grande idée de l'Harmonie qui semble la loi et la destinée de tous les mouvements du Monde sans cesse en action pour rétablir les rapports qui réaliseront le juste et esthétique équilibre. Ils ont fait d'Orphée l'archétype de cette force immense et divine, domptant les monstres aux sons de sa lyre, faisant mouvoir même les rochers, c'est-à-dire travaillant à la disparition du mal sur la

terre. Le faisant aussi périr, déchiré par les ménades, ces représentatrices des forces contraires perturbant l'universelle Harmonie.

A cette haute qualité de symbole musical, la Grèce a ajouté, comme un ornement et un complément nécessaires, l'Amour, expression sublime et passagère de l'Harmonie dans l'âme humaine, un moment ébloui par la lumière de l'Idéal suprême : la beauté savourée dans la volupté. Mais les Hellènes avaient trop le sentiment de la fragilité inévitable des affections terrestres et du devoir esthétique de maintenir celles-ci en leur périssable essence, pour ne pas montrer l'Amour en but aux fatalités telluriques et aux fatalités humaines. Eurydice meurt frappée d'abord par la Mort. Eurydice ressuscitée meurt de nouveau frappée par la faiblesse de l'Homme. Et ainsi, l'Harmonie, toujours poursuivie, toujours naissante et toujours brisée, apparaît en sa chancelance douloureuse avec la grandeur tragique d'un symbole triste et permanent.

Gluck eut, au moins dans les belles parties de son œuvre, le sentiment de cette héroïque légende, car le Génie a les prévisions des choses même mal expliquées de son temps, et l'instinct divinatoire remplace aisément chez lui la science. Dès que le Ritter Christoph Willibad, chanteur avéré de l'expression, adversaire du mélodiste Piccini, précurseur de Méhul, de Chérubini, de Mozart et de Beethoven se dégage des mièvreries engluantes de l'époque encore trop peu disparue de Louis XV (*Orfeo ed Eurydice* n'est-il pas de 1765), on le sent saisi par les fatalités et l'universel des forces concentrées dans le mythe orphéique. Son Orphée n'est plus une individualité, ses aventures ne sont plus de personnelles anecdotes. L'être et les événements expriment un éternel et en révèlent immédiatement le grandiose. La beauté de son épopée musicale atteint son apogée et s'achève avec le chant de désespoir, trois fois répété, qui clame la seconde mort d'Eurydice. Le ridicule de la seconde résurrection et de la cérémonie d'actions de grâce au temple de l'Amour, si elle peut vraiment être mise sur le compte de Gluck, n'est qu'une fadaise offerte à la sensiblerie bourgeoise du temps et déshonore le drame en lui attachant un caraméleux dénouement qui fait l'effet d'une queue de papier au derrière d'une abeille.

M^{me} Marie Bréma semble, elle aussi, avoir compris que la contingence est absente de cette œuvre, douée, sans doute, d'immortalité comme le sujet qu'elle a mis en action esthétique. Dans ses attitudes, ses gestes, ses allures, dans la noble, lente et forte manière dont elle conduit le rôle, dans les montées et les descentes de sa voix pathétique, dans la douleur résignée et pourtant déchirante dont elle enveloppe son interprétation à la fois expansive et contenue, elle atteste que, sinon son cerveau, au moins son instinct de grande artiste, a la

présence des proportions légendaires du personnage si prodigieusement atteintes par la musique du taciturne et méditatif compositeur, et qu'il s'agit pour la cantatrice de rendre non pas une unité, mais une universalité. Avec l'émotion la plus pénétrante, la soumission religieuse aux forces inéluctables de la Nature, ne supprimant pas les cris et les élans de la douleur, mais les consacrant par leur subordination aux fatalités invincibles, elle extériorise ce poétique et gémissant Orphée, frère olympien de l'*Alceste* sifflée à Paris en 1776, car ces mésaventures amèrement comiques manquent rarement au peuple qui se croit l'arbitre du goût. Sa conception du rôle est « grecque » au plus haut degré, digne de cette antiquité où l'homme, moins qu'aux temps modernes, essayait de lutter par sa volonté contre l'inévitable, et, sans parvenir à ne plus souffrir, comprenait la souffrance comme une inexplicable nécessité du Cosmos, comme un inévitable mystère pour les humains lamentables et éphémères.

Admirable artiste, soyez louée, d'un cœur fraternel et reconnaissant, pour le trouble émouvant émané de votre jeu superbe!

Il y eut cette fois équation entre le sujet, le musicien et l'interprète. L'auditoire s'est rendu compte, dans une certaine mesure, des proportions sacerdotales inusitées auxquelles montait brusquement le spectacle. Il sortirent abondants les applaudissements d'âmes heureuses de la hauteur à laquelle on venait de les exalter. Se sont-elles rendu compte des causes secrètes du phénomène? Tant de routine sature encore l'idée qu'on se fait des belles œuvres, qu'il est permis d'en douter. Pour les artistes comme pour les auditeurs, l'étude du sens profond manque encore. Les conservatoires n'ont pas jusqu'ici de cours dans lesquels, par analyse psychique et littéraire de quelques chefs-d'œuvre, on essaie de donner aux artistes le sentiment de l'effort qu'il faut pour conquérir le grandiose par l'entente des secrets moteurs et de leur héroïque vertu. Mais qu'importe? Des rites et des cérémonies esthétiques aussi sensationnels que ceux dont M^{me} Bréma fut cette fois la très noble coryphée et la très impressionnante créatrice, préparent les cerveaux et les cœurs aux salutaires enthousiasmes et aux énigmes de la vraie beauté.

UNE DERNIÈRE

A propos des représentations de « *Lorenzaccio* »
par Sarah Bernhardt.

M^{me} Sarah Bernhardt vient de donner cinquante représentations de *Lorenzaccio*. Cinquante! Chiffre considérable pour une pièce purement littéraire! Le bon gros public, très sage, très respectueux, a écouté bien attentivement les cinq actes en réservant ses bravos à la principale interprète plus qu'à la pièce elle-même.

A ce romantisme brillant et funèbre il a octroyé son estime, non son enthousiasme. Il a deviné à merveille l'œuvre de talent, d'honnête, opiniâtre talent, mais non la rude et conquérante œuvre de génie. La force dominatrice de celui-ci, flamboyante comme l'épée de l'archange, ne l'a pas subjugué avec ses pensées frappantes, corrosives, et ses personnages qui vous hantent au point de devenir vous-même, au point qu'on les reconnaît s'agiter en soi — passions incarnées — aux heures violentes — ou qui, sur la scène sont un reflet de vous beaucoup plus vivant que la vie dans leur grandiose exagération. Mais la volonté du charmant poète l'a touché.

Musset voulut, lui aussi, laisser son *grand type*, un soir d'exaltation et de lyrisme, et de tristesse et d'admiration effrénée du maître Shakespeare, en peignant ce type un peu pareil à lui, enfant du siècle, et davantage à ses inoubliables modèles. Romantique, l'écrivain s'est attaché à l'extériorité singulière, picturale, antithétique, plus qu'à la puissance et à la profondeur de l'idée ; si l'acte le tente, c'est souvent non par son ampleur seule, mais parce que le geste en est beau, et s'il chante le meurtre c'est que la main du meurtrier fait bien sur la poignée ciselée de l'épée.

M^{me} Sarah Bernhardt « adore Alfred de Musset ». Durant une causerie d'entr'actes et sortant de scènes fort dures à jouer, la noble artiste se prodigue encore généreusement avec la plus juvénile chaleur, parle, raconte ce qu'elle croit, ce qu'elle souhaite, ce qu'elle veut, ce qu'elle veut surtout tracé en rayons de feu sur son masque qu'imprègne étrangement une si forte intellectualité, et là elle affirme l'entière originalité du drame, nie que Fantasio ait rêvé d'Hamlet. Et pourtant !

Comme il lui a bien pris sa folie contrefaite, si savamment contrefaite qu'elle devient véritable, par moments, ses indignations viriles contre la lâcheté et la mollesse des hommes, et ses monologues pleins d'angoisses, et ses audaces de désespéré, jusqu'à ses railleries envers les fourbes et les niais, jusqu'à ses coquetteries de prince qui joue de l'éventail — ici de la mandoline !

Ce gracieux vicieux n'avait pas encore vécu sur les planches. Pour lui Sarah Bernhardt consentit à abandonner ce que quelques dilettantes lui reprochèrent parfois : sa propre personnalité, en accusant la *Dame aux Camélias*, ou *Phèdre*, ou *Fédora* de montrer éternellement Sarah et son charme incisif et serpentif, au lieu de tant d'êtres dissemblables à l'infinie variété. On comprend qu'elle éprouve une certaine peine à se transformer ; n'est-elle pas la seule qui possède à un tel degré le don extraordinaire d'être la Femme, la mystérieuse et troublante créature maintes fois évoquée par les poètes avides d'inconnu et si rare, en vérité, ici-bas, où toutes se ressemblent, où toutes sont la copie l'une de l'autre et ne cachent, sous de faux airs de sphynx, qu'un ou deux des banals défauts ou passions accoutumés : ambition, esprit romanesque, duplicité, coquetterie, folie d'égoïsme, dévouement, bravoure. Oui, celle-là condense toutes ses pareilles en son âme unique et arbore la séduction de l'innombrable complexité ; bonté, finesse, ironie, habileté, énergie, despotisme, enjouement, énigme, telles sont les réponses multiples que fait à ses muettes interrogations l'observateur de cette chatoyante physionomie où brille par-dessus tout, inextinguible, la vaste flamme de l'intelligence.

Eh bien, elle a laissé tout cela et n'en garde que ce qu'en permet la jeunesse et la nervosité de Lorenzaccio, garçon presque encore un peu fille, dégénéré, aux sensibilités féminines, aux fureurs de fauve, et, sans se ménager elle joue avec tous ces moyens, avec tout son être, comprenant peut-être quelles impé-

rissables visions en conservent ceux qui la regardent et l'entendent ; la voix d'or est devenue tantôt celle, changeante, d'un adolescent à l'époque de la mue, tantôt la mâle voix de bronze d'un résolu.

Et voici ce qu'après l'avatar on put voir au théâtre de la Renaissance.

Un pâle et sombre jeune homme en pourpoint de velours noir brodé d'acier, tenant entre ses mains frêles des livres de science, blême, tremblant, tombant en pâmoison devant l'épée que le tyran de Florence, le duc Alexandre de Médicis, le maître dont il flatte tous les vices de cruel débauché afin de gagner sa faveur et de mieux le perdre, lui tend pour qu'il se venge d'une insulte ; puis ce même Lorenzo, que le peuple a flétri du sobriquet de Lorenzaccio, apparaît pendant une leçon d'escrime avec un spadassin, et, en démençe, crie, hurle, écume, mâche des paroles sans suite, si pressées qu'elles s'étranglent dans sa gorge, balbutie le mot de vengeance, sauvagement, comme s'il tenait sa victime, doucement, comme le nom d'une maîtresse, brise les fleurets en une telle frénésie de rage que le bretteur doit l'emporter, raide, la tête livide et hagarde, les jambes fines rigides dans leur gaine de soie noire.

Quelques instants après c'est un gamin qui, du geste et de la voix, avec une impertinence et une fantaisie charmantes, raille, perché sur ses hauts talons, de beaux parleurs, faux patriotes dont les harangues l'exaspèrent ; puis un courtisan subtil et patelin à face câline, face grise de libertin, mais s'illuminant soudain de l'éclair de deux grands yeux clairs qui lui mangent les joues, sous la montée des courts accès de révolte intérieure, un mignon cauteleux qui cajole son despote détesté, lui promet de belles orgies, puis, tout à coup, lui met la main sur le cœur comme pour chercher d'avance la place où il frappera, l'heure venue, et, en un mouvement sublime, le petit et mince Lorenzaccio qui chantait tout à l'heure, maintenant monté sur les marches du trône ducal, domine le géant, l'altier « garçon boucher » gouverneur de Florence, et semble la fatalité même se dressant au-dessus de lui.

C'est encore ce visage, mais plein d'ardentes pensées et de lourde philosophie, qui se détache superbement sur l'horizon de la ville, embrasée par le couchant ; un front de vingt-deux ans ployant sous la vie trop grave et trop mauvaise, une fleur funeste qui ne peut supporter le poids de la rosée salutaire, corps faible, âme robuste indignée d'être vice, crime, débauche et corruption sans que quelque brave citoyen lève une arme, un bâton, une pierre pour l'anéantir ; et les mots jaillissent des dents serrées aussi étincelants et rapides que des coups de dague.

Enfin, halluciné, il prépare la scène de carnage, la mime, la vit, la savoure, avec quelle volupté ! murmure le chant délicieux de ses souvenirs d'enfance : on revoit l'écolier studieux et bon, cherchant la douce mélancolie parmi les ruines du Colisée et les sentiers de la campagne, un enfant, un simple enfant, tendre tête fatiguée par la tâche effroyable, pauvre vengeur épuisé jusqu'à tout oublier quelques minutes avant l'acte suprême, jusqu'à jouer puérilement avec les perles de son collier où rit la lune ; mais le condamné entre. Brutus renaît et tandis qu'Alexandre de Médicis s'endort déjà dans le lit où, croit-il, doit venir le rejoindre la belle tante de Lorenzo, le libérateur se glisse auprès du chevet à pas félins, frappe à mort le duc :

« Que la nuit est belle ! Que l'air du ciel est pur ! Respire, respire, cœur navré de joie ! » s'écrie-t-il en levant vers les astres ses mains sanglantes, et il semble grandir, devenir immense,

tout sombre sur les courtines brochées, son manteau s'ouvre comme des ailes et l'on croit le voir s'envoler, sinistre et splendide oiseau !

JUDITH CLADEL

EXPOSITION JAN VERHAS

L'ensemble des toiles, études et esquisses pieusement réunies par la direction de la Maison d'Art en hommage posthume au regretté peintre Jan Verhas évoque l'idée d'un artiste laborieux et probe, habile au métier, observateur consciencieux et perspicace, poursuivant avec persévérance, et souvent avec un réel bonheur d'expression, la notation des menus épisodes que déroulait sous ses yeux la vie quotidienne. L'enfance surtout le séduisait. Et c'est, dans l'intimité de l'atelier, dans la lumière joyeuse des plages, une vision de fillettes jolies et gracieuses, silhouettées avec amour, caressées d'un pinceau délicat, saisies dans la vérité de leurs mouvements un peu gauches, de leurs attitudes indécentes. L'idéal n'est pas bien élevé. Mais quelle honnêteté, quelle conscience, quelle bonté dans chaque touche par laquelle, patiemment, l'artiste édifie son œuvre !

Un excès de conscience, une facture parfois trop minutieuse, un peu sèche, nuit à l'impression d'art que pourrait faire éprouver telle de ses toiles. Certaines esquisses, tracées d'un jet avec une facilité et une sûreté remarquables, montrent que souvent le travail de l'atelier a affaibli l'inspiration première. Comparez, par exemple, l'esquisse, réellement charmante, de la *Procession du 15 août* au tableau qu'en tira Verhas. Dans sa grande toile, les colorations paraissent crues, donnent l'impression d'un accord faux. Dans l'étude, au contraire, tout est harmonieux. Les robes bleues, les voiles blancs du pimpant cortège chantent dans la lumière et l'on devine, à voir ce chatoiement de couleurs claires, la joie de l'artiste à s'offrir pareil régal.

La même observation peut s'appliquer au *Maître peintre*, point de départ d'un tableau célèbre, au *Travailleur de la mer*, à une foule d'esquisses qui expriment avec plus d'intensité que ses tableaux la vérité de la vie en plein air.

Car c'était là ce que poursuivait avec opiniâtreté Verhas : faire vivre dans l'atmosphère réelle de la nature les figures que le hasard dressait devant lui et dont la grâce le charmait. Sans arrière-pensée de symbolisme, d'allégorie, de littérature ; sans parti pris comme sans rappel de tradition ou d'école, il peignait dans la sincérité de son âme ce qui réjouissait ses yeux de brave homme au cœur tendre. Ainsi œuvrèrent les petits maîtres hollandais dont Verhas était le descendant direct.

Et à l'époque déjà reculée où l'artiste commença son œuvre, il y avait quelque hardiesse à oser planter son chevalet en plein air, à peindre d'après nature, dans la vibrante atmosphère du littoral, des figures que n'« anoblissait » pas quelque défroque historique. Aujourd'hui, rien de plus naturel. Mais alors !... Sous le règne des conventions qui emprisonnaient l'Art, Verhas apparut comme un novateur. Et, certes, y eut-il de sa part quelque audace à peindre, au lieu de seigneurs en costume Louis XIII et de belles dames en robes de satin, des âniers, des fillettes aux jambes nues, des pêcheurs, des gamins absorbés par l'architecture des forteresses de sable. Comme influence, peut-être celle d'Alfred Stevens dont mainte œuvre garde la trace.

Avec plus de pénétration, Jan Verhas eût marqué une étape

dans l'évolution artistique. Il demeure un peintre de transition, une figure de second plan sympathique et attirante qui a eu son mot à dire, et qui l'a dit avec justesse et avec émotion.

Les Œuvres récentes de Félicien Rops.

Le prochain Salon de la *Libre Esthétique* montrera que, malgré la cruelle maladie qui l'a atteint l'an dernier et dont il n'est pas entièrement remis, bien qu'il soit en pleine et bonne voie de guérison, là-bas, à Hyères, dans le chaud soleil du Midi, Félicien Rops a fait œuvre, d'une façon notoire, durant l'été et l'automne derniers.

Tout d'abord deux grandes affiches : *La Dame aux cartons* et *La Peinture aux amours*. Ces affiches étaient destinées à une exposition Rops, projetée par la *Plume*, à Paris. En vue de cette exhibition, le maître avait ébauché deux affiches. Cependant la perspective d'une ouverture d'exposition, les ennuis et le « barnumisme » qu'amène une opération de ce genre, effarouchèrent le caractère sauvage, fier et méprisant de Rops. Il renonça à l'exposition, mais les affiches étant commencées, il les acheva.

La Dame aux cartons, sur une colonne de portefeuilles amoncelés, quelques-uns entr'ouverts montrant des coins d'estampes, s'érige comme une idole moderne. C'est, symboliquement, l'œuvre de Rops qui s'élève de ses cartons, insolente, radieuse, sur un fond de ciel macabre où deux amours, l'un agitant une torche, l'autre jouant de la clarinette et couronné de roses, animent une toile tendue. La femme est vêtue d'un large manteau aux tons noirs, chauds et profonds, et dont l'immense traine glisse sur les cartons comme sur les degrés d'un autel. La doublure du manteau est d'une couleur pourpre, chatoyante et soyeuse, et le modèle ropsique, coiffé à la dernière mode, une rose piquant sa chevelure ardente, le profil à la fois canailleux et fier (celui d'une fille ou d'une déesse ?), ouvre d'un geste hardi (le geste de Phryné ou celui d'une prostituée des impasses de Londres ?) son manteau et exhibe un corps superbe, où les teintes ambrées des chairs, dominées par un riche bijou attaché sous les seins, se marient opulemment avec les reflets de vieil or d'un vêtement qui tombe lentement le long des hanches et fait à la femme comme une gaine de statue.

La Peinture aux amours symbolise aussi l'œuvre de Rops, mais elle en montre le côté badin, l'autre affiche l'ayant dévoilé macabre et hiératique. La « peinture aux amours » est perchée où ? Dans les nues, en plein ciel de Watteau ? Elle vous regarde, à moitié déshabillée, la palette au poing et braquée, sous son bonnet jeté de côté sur son chignon, une frimousse alerte et vive de soubrette XVIII^e siècle, avec deux yeux provoquants. Elle a l'air de chevaucher une sorte d'arc-en-ciel bleu que caresse son fin mollet, serré élégamment en un bas violet, et que frappe le haut talon de son soulier très « régence ». D'un geste de sa main droite, elle tend une toile blanche. Ses vêtements déjetés, jaunes et verts, à dessous violets, mettent autour de sa taille et de ses hanches comme une grande fleur d'iris, fantastique et folle. Sous cette peintresse de haute fantaisie, un amour à l'envolée hardie et superbe, à la mine voluptueusement polissonne, bat éperdument d'une grosse caisse qu'il tient sur son dos. Un autre amour, armé d'un grand mirliton, des ailes de libellule ou de papillon au dos, prend son essor au haut de cette coquette et ravissante affiche, de couleur tendre et printanière.

Une troisième affiche, une affiche petite, de librairie, a été exécutée pour la *Légende d'Yperdamme* d'Eugène Demolder. Un amour bonhomme, bien en chair, potelé, délicieusement gras, blondin et naïf, est assis en plein ciel, sur une bizarre gargouille en fer de vieille cathédrale et consciencieusement, armé d'une longue plume de cygne, il y écrit quelque légende. Ces trois affiches ont été exécutées en France.

Puis une tapisserie : *La Tortue aux fleurs*, exécutée à Bruxelles. Une tortue, à gauche, s'avance lentement, des ailes de papillon et un bouquet de roses couvrant sa brune carapace. Elle se dirige vers un massif de plantes stellées de fleurettes jaunes. Cette tapisserie est conçue en ces tons amers qu'on trouve dans certains Breughel et dans certaines vieilles tentures flamandes. C'est à la fois sombre et clair. La gamme des verts et des gris argentins évoque une splendeur vétuste de Gobelin. La ligne de la tapisserie est calme et les couleurs en sont profondes. On voit quel maître décorateur Rops eût pu être.

Enfin, un dessin au crayon, fait en juillet dernier : le frontispice, original, du *Royaume authentique du grand saint Nicolas* d'Eugène Demolder. Dessin curieux, d'allure narquoise et joviale, et où se révèle, dans le chaud modelé du saint, dans le serrement des lignes, tout le charme qui s'exhale toujours des œuvres de Félicien Rops.

CONCERT DU CONSERVATOIRE

Haydn, Rameau, Beethoven (Pastorale), Wagner. Quelques heures calmes, à part l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. Le tempérament à la fois vif et triste de Rameau glissant, entre les façons paisibles du père Haydn et la gigantesque et descriptive fresque de Beethoven, sa note passionnée.

Je me suis demandé s'il serait en-dessous de la dignité du Conservatoire de débarrasser la musique de Rameau d'une chose qui lui nuit et qui est due uniquement au seul facteur de son époque, — je veux dire les reprises trop fréquentes? Elle en serait moins classique, moins archaïque et nous renseignerait moins sur l'histoire et les évolutions de l'art français, mais comme l'artiste lui-même en deviendrait plus humain! Comme nous le comprendrions mieux et comme, plus facilement, nous l'aimerions!

L'exécution, surtout pour Haydn et Beethoven, se ressentait des loisirs — légitimement gagnés, du reste — que l'orchestre avait pris après les grandes batailles et le fatigant travail de la *Passion* de Bach.

A LA MAISON D'ART

Conférence de Roland de Marès. Sujet : *Barbey d'Aurévilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam*.

C'est l'homme et son milieu, les poètes et l'ambiance intellectuelle de leur temps que M. Roland de Marès a surtout étudiés et dont il nous a dit les luttes. C'est Barbey, cherchant dans le passé et dans son propre cœur l'image des grandeurs et des héros qu'il ne trouvait pas autour de lui. C'est Baudelaire, admirablement conscient, souffrant de la lourde atmosphère d'égoïste inertie où il baignait, et réagissant contre elle par des blasphèmes, par l'ironie la plus mordante et le plus ardent appel

au mal qu'on entendit en ce siècle, seule intensité qu'il voulut ou qu'il put opposer à l'action malsaine de l'air fade de son temps.

C'est enfin Villiers, se dressant de toute sa taille et, vibrant d'héroïsme, jetant en un beau défi, toute la générosité, toute la belle folie, tout l'enthousiasme de sa haute foi à la face de cette époque qui ne le comprenait pas.

Car c'était « l'histoire des incompris » que nous conta le conférencier. Sa pensée était haute, sa conviction chaleureuse, ses perceptions claires, et l'on peut dire qu'il s'établit entre lui et son auditoire une très vive sympathie, que la suite de ces soirées d'études littéraires peut augmenter encore.

Quatuor Dubois.

Quatuor (op. 13) de R. Strauss (piano et instruments à cordes); Quatuor (op. 26) de Glazounow et Quintette pour piano et instruments à cordes (op. 4) de Sgambati.

Programme intéressant que les jeunes et intéressants quartet-tistes eussent rendu plus intéressant encore si toutes les parties des œuvres exécutées avaient été mises au point et travaillées comme ils surent le faire certaines fois.

PAUL VERLAINE BELGE

M. Jean Bourguignon, directeur de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, a fait à Reethel une très intéressante conférence sur « Verlaine inconnu ». Il confirme des circonstances que Verlaine lui-même indiquait pendant ses séjours à Bruxelles.

« Bien que Verlaine soit né à Metz, dit M. Jean Bourguignon, il est d'origine ardennaise. C'est en pleine Ardenne, dans l'Ardenne des plateaux, non loin des rives de la Semois, au nord de Bouillon, dans la province belge de Luxembourg, que l'on trouve le berceau d'origine de la famille de Verlaine. Depuis la fin du XVIII^e siècle, on découvre des ascendants de Verlaine, successivement dans les villages de Bras, Arville, Jehonville, bourgs perdus au milieu des immenses forêts, au milieu des vastes solitudes de bruyères et de genêts qui donnent une physionomie si particulière à cette partie de l'Ardenne.

C'est à Jehonville que naquit le père de Verlaine. Et l'auteur de *Sagesse* s'est toujours souvenu avec plaisir de ses séjours dans ce pays et dans les environs. Il aimait à rappeler les parties qu'il faisait dans le verger de sa tante à Paliseul, et ses longues promenades avec le curé le long des rives pittoresques de la Semois. Et les truites, donc, qu'il mangeait avec le curé de Bouillon!... »

PAYSAGES

La Société pour la protection des sites et des monuments s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale. Le président, M. Jules Carlier, a donné lecture d'un intéressant rapport qui constate les résultats heureux acquis en 1896 par la Société. Celle-ci a obtenu entre autres de l'administration communale de Bruxelles le maintien des édifices de la Renaissance qui entourent l'hôtel Ravenstein. Elle a sauvé, à Bruges, l'enceinte pittoresque des fossés et fait décréter par l'édilité la restauration de la chapelle du Saint-Sang. La Société s'est occupée en outre des dunes

du littoral, qui garderont leur caractère agreste, des restaurations du château de Bouillon et de l'abbaye d'Aulne, etc.

Ce qu'il faudrait, a ajouté M. Carlier, c'est que le gouvernement intervint rigoureusement contre certains prétendus réparateurs d'églises, qui ne pénètrent, en réalité, dans nos antiques « sanctuaires » que pour les profaner, pour remplacer leurs chemins de croix, naïfs si l'on veut, mais impressionnants dans leur art moyenâgeux, par de vulgaires et froides fantaisies de plâtre hideusement colorié. Les administrations communales témoignent elles-mêmes souvent d'un mauvais goût qu'il conviendrait de réprimer.

Une chose manque surtout, dit-il encore; non pas des ressources, mais des collaborateurs assidus, des cercles plus nombreux, des personnes qui signalent à la Société les cas où « son intervention pourrait être efficace, pour empêcher la détérioration ou la destruction d'un paysage renommé ou d'un spécimen de l'art national. Ces actes de vandalisme ne s'accomplissent, d'ordinaire, qu'à cause de l'ignorance où l'on est de leur préparation ».

Souhaitons, avec M. Carlier, que l'idée si vaillamment défendue par la Société des sites et des monuments pénètre davantage dans le public et inspire à tous ceux qui s'intéressent au pittoresque de nos villes et au charme agreste de nos campagnes le désir de collaborer à l'œuvre commune.

Nous avons trop souvent dit ce que nous pensons à ce sujet pour insister. L'une des choses essentielles sur lesquelles nous attirons l'attention de la Société des sites, et du public en général, c'est le respect que nous ne cessons de réclamer pour les arbres de nos parcs, de nos promenades, de nos routes, — des beaux arbres qu'on mutile, qu'on ébranche, qu'on abat avec une fureur sauvage ainsi que le constatait hier encore, avec indignation, notre confrère Félix de Breux dans un excellent article du *National*. La Société des sites, dont l'influence a déjà été excellente, aura là un champ d'action que nous la supplions de défendre avec énergie.

Memento des Expositions

BOURGES. — Exposition nationale des Beaux-Arts (art moderne et art rétrospectif). 15 mai-15 juillet. Délai d'envoi : 15-28 avril. Dépôt à Paris, du 15 au 20 avril, chez Denis et Robinot, rue Alfred Stevens. Renseignements : *M. le maire de Bourges*.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture 25 février. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles*.

COPENHAGUE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1^{er}-31 mars. Renseignements : *M. V. Klein, commissaire général*.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai 30 septembre (prolongation éventuelle : 15 octobre). Délais d'envoi : 12-25 mars. Gratuité de port pour les envois acceptés. Renseignements : *Bureau de l'Exposition internationale, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde*.

MILAN. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 15 avril-30 juin. Délai d'envoi : 15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. E. Visconti Venotta, président*.

PARIS. — Salon de 1897 (Champs-Élysées). 20 avril-8 juin. Délais d'envoi : peinture, 5-10 mars (27 mars pour les hors concours); dessins, aquarelles, pastels, etc., 6 et 7 mars; œuvres d'art décoratif, 30 et 31 mars; sculptures, 23-27 mars pour les ouvrages importants; 23-25 mars pour les bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines; architecture, gravure et lithographie, 28 et 29 mars.

Id. — Société internationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars). 24 avril-30 juin. Délais d'envoi : peintures, gravures, 18-20 mars; sculptures, 25-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Pour les sociétaires et associés : peintures et gravures, 2-4 avril; sculptures, 8-10 avril; architecture et objets d'art, 6-8 avril. Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président*.

Id. — Salon de la Rose † Croix (galerie Georges Petit). 1^{er}-30 mars. Délai d'envoi : 19-24 février. Renseignements : *M. J. Peladan, 41, boulevard Suchet, Paris*.

TOULOUSE. — XIII^e exposition de l'Union artistique. 15 mars. Délai d'envoi : 25 février-5 mars. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse*.

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis*.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia*.

PETITE CHRONIQUE

C'est le jeudi 25 février que sera inauguré au Musée moderne de peinture le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, l'ouverture sera réservée aux membres protecteurs, aux exposants, aux artistes invités et à la Presse. A partir du lendemain, 26 courant, le Salon sera ouvert tous les jours au public de 10 à 5 heures.

M. Besnard est attendu à Bruxelles où il présidera en personne au placement de l'importante collection de ses œuvres réunie par la *Libre Esthétique*.

M. et M^{me} R. Wytzman exposeront leurs dernières œuvres au Cercle Artistique et Littéraire (Waux-Hall), du 15 au 24 février. Ouverture demain, lundi, à 2 heures.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, au Conservatoire, deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, avec le concours de MM. Van Hout, Dequenue, Mahy, Boogaerts et Trinconi.

On y entendra la sérénade de J. Rontgen pour sept instruments à vent, les quatre contes de fées de Schumann, pour clarinette, alto et piano, des mélodies de V. d'Indy, de Grief, Mozart, chantées par M. Dequenue, et le quintette en *mi b* de Beethoven.

La troisième séance de la Section d'Art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple est fixée à mardi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : le quatuor pour instruments à cordes de Borodine, le trio pour piano, violon et violoncelle de Dvorak, la Paraphrase de *Parsifal* de Wagner et le quatuor slave pour instruments à cordes de Glazounow.

Ces morceaux seront interprétés par MM. A. Dubois, Stanley Moses, A. Gietzen, E. Doehaerd et E. Bosquet, pianiste.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 15, MERCREDI 17, et VENDREDI 19 février. M. ROBIN. L'éducation intégrale. — MARDI, M. EEKHOU. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — VENDREDI, 19 février, à 8 h. 1/2, 21, rue des Minimes. M. L. GUMLOWICZ. Streifzügen

durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI, 20 février. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera le vendredi 19 février, à 10 heures du matin, la messe *Papae Marcelli*, à six voix, sans accompagnement, de Palestrina (1524-1594); au *Graduale*, andante en *si bémol* de Mendelssohn; à l'*Offertoire*, prélude en *mi mineur* de J.-S. Bach; *Sortie*, toccata et fugue en *ré mineur* de J.-S. Bach. (Organiste : M. Aug. De Boeck.)

Le prochain concert Ysaye, fixé au 21 février, sera dirigé par M. Félix Mottl, et il aura lieu avec le concours de M^{me} Mottl, dont le succès de cantatrice a été si vif à Paris, aux derniers concerts Colonne. Voici le très intéressant programme de ce concert : 1. Ouverture d'*Egmont* de Beethoven; 2. a) l'*Absence* de Berlioz, mélodie avec accompagnement d'orchestre, b) *Berceuse* de Mozart, c) l'*Ange* de Wagner, d) *Sérénade* de Strauss, instrumentés par M. Félix Mottl; chant : M^{me} Félix Mottl; Symphonie en *sol mineur* de Mozart; 4. Fragments d'*Harold en Italie* de Berlioz : a) *Marche des Pèlerins*, b) *Sérénade d'un montagnard*; 5. Air de Suzanne des *Noces de Figaro* de Mozart; chant : M^{me} Félix Mottl; 6. Ouverture des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* de Wagner.

Répétition générale le samedi 20 février, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Lundi 22 février, à 8 h. 1/2, M^{lle} Palmyre Buyst donnera, avec le concours de M. Laoureux, violoniste, un concert à l'Hôtel Ravenstein. Billets à la salle Ravenstein et chez les principaux marchands de musique.

Bruxelles fait son astiquage. On s'en aperçoit. Puisqu'il y a comme un vent de renouveau et d'embellissement qui souffle sur la capitale, signalons vite l'état déplorable dans lequel on abandonne les portes d'entrée du Musée moderne. Cette belle place en est tout abîmée. On croirait pénétrer dans quelque vieille remise du siècle dernier lorsqu'on se rend voir les toiles modernes : de simples planches badigeonnées de couleur blanche, traversées d'inesthétiques inscriptions en noir et d'avis manuscritement insérés dans de petits encadrements, telles ces portes peu dignes d'un musée d'art moderne. Un bon mouvement, s. v. p., Messieurs des bâtiments civils !

Aujourd'hui paraît en librairie la deuxième partie de l'œuvre entreprise par M. Arthur Boitte sous le titre général *L'Art flamand*. Ce nouvel ouvrage est intitulé *La Renaissance*. Il comprend toutes les productions admirables des artistes du xvii^e siècle. L'histoire de *l'art flamand* est donc complétée maintenant jusqu'à l'aube du xviii^e siècle et bon nombre de livraisons ayant trait aux xviii^e et xviii^e siècles sont publiées déjà. L'auteur, M. J. Du Jardin, et l'illustrateur, M. J. Middelée, se sont montrés à la hauteur de la mission qui leur a été confiée. Comme le fait remarquer l'éditeur : « Loin d'être conçu dans un but mercantile, ce qui n'eût pas été possible du reste, à cause du peu de ressources qu'offre notre pays aux publications de ce genre, *L'Art flamand* est une œuvre d'art pur, œuvre destinée à vulgariser les sublimes productions de tous nos artistes anciens et modernes et constituant l'histoire définitive des beaux-arts en Belgique. »

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRAL BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE :

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE MYSTICISME CONTEMPORAIN DANS L'ART ET LA LITTÉRATURE. — ÉLOQUENCE FÉMININE. *La Maréchale Booth*. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — A LA MAISON D'ART. *L'Apothéose du Louvre*. — LA GYPSOGRAPHIE. — EXPOSITION WYTSMAN. — LE COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉCOLE MILITAIRE. — RÉCITAL SAUER. — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

LE MYSTICISME CONTEMPORAIN DANS L'ART ET LA LITTÉRATURE

La tendance actuelle de l'esprit humain à chercher et à voir la Vie ailleurs que dans les visibles, tangibles, matérielles réalités, a pris une intensité extraordinaire. Qui l'eût pensé quand, il y a encore si peu de décades, la Science, avec intransigeance, sous prétexte d'observation positive, écartant systématiquement la métaphysique et l'hyperphysique, considérait comme un péché contre la méthode l'analyse de tout fait qui n'était pas doué des trois dimensions géométriques! — Et que la Littérature (et l'Art en général), se constituant l'élève et la fidèle observatrice des disciplines de la Science, inaugurerait la fameuse école réaliste — longtemps triomphante, et, semblait-il, pour toujours — dont l'insuffisance, comme peinture du Monde, apparaît aujourd'hui en une si indiscutable pauvreté?

N'est-il pas étrange qu'il ait fallu une longue durée de cette erreur pour qu'on s'aperçût que l'observation des phénomènes de la matière proprement dite n'était que la moitié, la petite moitié apparemment, de la vie universelle, et que c'était une vue affreusement courte des choses que de se borner aux corporalités? Ce qu'on ne peut toucher ni prendre, ce qui échappe aux contacts digitaux, ce qui est fluide et impalpable, ce qui flotte, s'agite, travaille dans le domaine de l'impondérable et de la pure intellectualité, apparaît désormais aussi réel, plus réel peut-être que les corps; et quand l'école positiviste recommandait, d'une voix si haute et si opiniâtre, l'observation des faits et des êtres, ceux qui limitaient ce devoir aux étroites proportions des visibilités oculaires comprenaient insuffisamment la portée du principe majeur qu'elle avait posé.

Ce qui est curieux, c'est que la rectification, par extension, de la célèbre méthode est venue, moins de la Science que de l'Art. C'est celui-ci qui a eu l'initiative de la projection nécessaire et complémentaire. Les artistes ont compris, avant les savants, la fausseté d'une doctrine qui bornait l'effort humain à la phénoménalité de la matière. *L'Impressionnisme* a été la première affirmation, vague encore, à incertains contours, de cet instinct plus juste, l'impressionnisme qui recherchait dans la traduction esthétique du drame cosmique et de l'innombrabilité de ses épisodes naturels ou

humains, moins les superficialités linéaires ou colorées, que « l'impression intime » et mystérieuse qu'ils font sur les âmes et qui est pour celles-ci le seul moyen de les connaître, enfermées qu'elles sont dans la boîte de leur contactuelle enveloppe, sans autre communication avec le dehors que les tentacules des sens. Le *Symbolisme* a suivi, avec son besoin de rechercher sous l'apparente banalité des faits tournoyant dans l'évolution inlassable, le sens profond et l'action impassible du taciturne universel toujours présent, toujours occupé à magnifier et à dramatiser les transformations, à incarner dans un détail l'énormité de ses lois profondes. Puis a surgi le *Transcendantal*, plus pénétrant encore, révélant aux intellectualités inquiètes l'existence d'un monde invisible agitant ses fantômes autour des réalités, doublant celles-ci d'un univers qui d'abord parut obscur et imaginaire, mais qui peu à peu s'affirme invinciblement dominateur, non pas dans les rêves et les fantaisies craintives d'autrefois, mais dans la certitude, souvent effrayante, certes, des éclairs immatériels dont les coups, les productions, les combinaisons, les efforts et la bruyance le peuplent merveilleusement.

Une enjambée de plus, décisive, s'accomplit maintenant dans cette pénétration de ce qui est matériellement invisible : c'est le *Mysticisme*.

Le mot d'abord vaut qu'on s'y arrête pour se sauver des équivoques. Ce n'est point le mysticisme au sens du moyen-âge, quand, par exemple, durant tout le xiv^e siècle, aux solitudes de Villers ou du Vallon d'Or, des rêveurs inconnus, aux solitudes du Vallon-Vert, Ruysbroeck l'Admirable, étaient le centre de colonies de moines lancés à âme perdue vers les cogitations eucharistiques, vivant spirituellement en plein paradis dans la compagnie des anges et des entités divines, ayant devant eux la face éblouissante du Très-Haut ! Ici également le fantastique est éliminé, si ce n'est dans certains cerveaux pathétiquement illusionnés par le spiritisme ou sa latéralité l'astralisme, parfois grevés d'un puéril retour à la magie et à la cabalistique. L'application de la tendance est plus conforme aux conceptions contemporaines soumises aux nécessités de la méthode. Ce n'est plus le ciel et ses lointaines merveilles qu'il s'agit de pénétrer naïvement. La méditation extatique ne dépasse plus autant les barrières de la vérité. C'est sa propre âme que le mystique moderne contemple et étudie par un dédoublement de sa sub-conscience ; c'est elle le royaume qu'il parcourt et où il vit ; c'est elle les Champs-Élyséens dans lesquels il accomplit ses méditatifs séjours, radieux ou tristes, consolants ou moroses. C'est l'ensemble des phénomènes internes de celle-ci, scrutée en son incessante vitalité, qu'il essaie d'analyser et de définir, — non pas selon la pédagogie absurde des professeurs de psychologie universitaire, réduisant tout en système, cathédrisant pédantesquement et à perte

d'haleine, — mais avec la bonne foi qui se borne à observer la série des événements manifestés au profond de nous-mêmes, qui se garde de toute réduction au dénominateur commun d'une école, qui se refuse à inventer de toutes pièces et regarde pour dresser procès-verbal des choses vues, émue par la joie des découvertes et des horizons mystiques largement déchirés et rayonnants.

Le champ, ainsi ouvert et désormais accepté, est immense et d'une fécondité inépuisable. On ne se borne plus, comme jadis, à augmenter exclusivement la réalité extérieure de quelques inductions psychiques, s'ajoutant, ainsi qu'un faible halo, à la matière. Le monde de la conscience apparaît en ses proportions infinies, en sa dignité propre, pittoresque et imposante. Il suffit de le fréquenter avec quelque assiduité pour en subir la séduction et en apprécier l'énigmatique importance. On se rend compte alors aisément de tout le mouvement monastique ancien qui entraîna tant d'âmes à s'avatâriser dans le renoncement des « biens terrestres », des « vanités du siècle ». On se dit que la vraie vie est là, oui là, LA-BAS, splendide et intarissable, dégagée des contingences misérables, et on rêve de « noces spirituelles », comme l'illuminé de Groenendael et ses compagnons ingénus, noces non plus divines mais humaines au sens animique du terme. On devient mystique à la moderne. La matérielle existence semble s'écarter et lentement déchoir, sans disparaître, tandis que l'existence intellectuelle prend une réalité irrésistiblement séductrice.

Ainsi, d'effort en effort, l'Humanité aryenne arrive à une conception nouvelle, et apparemment plus exacte, de l'ambiance cosmique dans laquelle elle baigne ainsi que l'enfant à naître dans les eaux de l'amnios maternel. Et son Art, en même temps qu'il lui sert d'instrument de découverte, exprime par les œuvres les plus récemment écloses, ce heurt récent des poussées se succédant sans fin et affirmant que vraiment sur cette route, un définitif aboutissement n'est qu'une illusion. A l'heure présente, ce sont les plus jeunes, dégoûtés du scepticisme élégant et du dandysme littéraire épicurien infécond et démoralisateur, qui affirment cet évangile mystique et qui veulent qu'en toute création artistique on tienne compte largement de ce facteur, de ce moteur de sentiments et de pensées si puissamment vivant, consolateur et viril.

Peut-être le mot *Naturisme*, récemment entré dans la terminologie des doctrines sans cesse renouvelées qui jalonnent l'avancée esthétique, est-il l'étiquette la meilleure pour désigner le diptyque contemporain, qui réunit en un seul programme de panthéistiques recherches et de vue du monde, le regard jeté sur le monde extérieur et le regard plus ardent, plus fixe et plus passionné jeté sur l'intimité de nous-mêmes. Ceux qui l'ont mis en circulation y ajoutent cette conséquence salutaire :

d'un besoin d'effort et d'action héroïsant les plus humbles fonctions par la grandeur entrevue de leur rôle émanant d'une âme aux prospects infinis, miroir, comme toutes ses sœurs, de l'universalité, *speculum mundi*, retentissant comme elles du bruit de la « Mécanique supérieure du monde » selon la forte expression de Bossuet.

L'art scandinave a eu sur cette évolution une influence singulière, lui dont les plus impressionnantes productions ont été celles du Théâtre, car vraiment, au rebours de la France confinée en ses romans fastidieux, on semble avoir compris, dans ce Nord à froids reflets électriques lamant des intimités si chaudes et si turbulentes, que, parmi toutes les formes esthétiques, l'art dramatique est la plus intensive, elle qui a ce prodigieux avantage d'agir sur des encéphales rassemblés, SUR UNE FOULE, et qui bénéficie des réactions spéciales que la pensée remuée dégage dans les foules. Aux œuvres d'Ibsen, l'égrégore, et de ses émules, l'extérieur des choses semble réduit à l'état de simple décor. L'intérêt du drame est invariablement pris dans le déroulement des agitations et des catastrophes des âmes; c'est là que tout se passe sur le territoire incommensurable des consciences; le bruit, l'agitation coutumière du théâtre selon la formule, auquel on a prescrit pour principal ressort « l'action » au sens anecdotique des historiettes et des épisodes, sont absents ou n'apparaissent qu'en appui du drame interne mis en pleine valeur, en pleine lumière, pivot, aimant central, attirant tout à lui et forçant tout à graviter autour de lui. C'est là que désormais l'attention de l'artiste doit aller, par un déplacement des portants intellectuels ramenant au premier plan ce qui n'était que toiles de fond, entr'ouvrant celles-ci et créant une perspective sans bornes, riante ou sombre, trop longtemps inaperçue.

ÉLOQUENCE FÉMININE

La Maréchale Booth.

Je ne crois pas que « la Maréchale » — suivant l'appellation favorite de son entourage — ait jamais pris de leçon d'éloquence. Ses gestes sont plus expressifs que classiques. Si toute sa personne est imposante et charmeuse, elle ne vise certes pas à donner par ses mouvements ni par ses paroles une impression de beauté. L'art, à tous les degrés peut-être, est un sentiment qu'elle veut ignorer. Elle parle de choses que nous avons souvent entendues, qui nous paraissent d'une sagesse enfantine et primitive, sans aucun lien avec les préoccupations actuelles de notre cerveau.

Pourtant elle nous émeut; sa parole — en dehors du grand sentiment de foi qu'elle exprime — satisfait, nous ne savons pourquoi, un de nos désirs de beauté.

Peut-être cette admirable créature est-elle tout simplement un des êtres rares et complets qui, à une vie très une et très

intense, joignent le don d'extérioriser, de communiquer tout ce qu'ils sentent, artistes perpétuels, devançant les âges, futurs et réalisant ce type de nos rêves lointains : l'être humain vivant sa vie et ne se servant de son cerveau que comme d'un organe de perception ou d'investigation, sans se laisser diriger ou distraire par les abstractions et les échafaudages impatients de ses calculs.

La Maréchale ne veut rien « démontrer ». Je l'ai vue, d'un si beau mouvement, hausser un peu les épaules et sourire quand on lui demandait de raisonner ou de discuter avec elle. Elle pourrait le faire; elle est intelligente et merveilleusement intuitive. Mais sa foi ne se « démontre » pas; elle se vit et se répand, telle qu'elle est. Elle s'affirme. Et tous ceux qui, nombreux déjà, ont quelque tactilité psychologique, ont senti que cette femme obéissait à une chose plus puissante qu'elle. Peut-être est-elle l'heureux et inconscient instrument d'une force expansive trop ignorée, trop peu reconnue et obéie, aussi nécessaire à notre conservation que l'instinct de conservation lui-même. Qu'importe si, à l'amour et à la bonté qu'elle prêche, elle donne un symbole historique? Les Grecs aimèrent-ils moins la beauté parce qu'ils la virent sous les traits d'Apollon ou de Vénus? La beauté et l'harmonie des formes extérieures qu'ils adorèrent pénétrèrent aujourd'hui, avec nos désirs, dans le royaume des émotions et des sensibilités intérieures, et c'est à cet universel courant que s'abandonne héroïquement cette femme. Elle dit ce qu'il lui fait dire.

Non, ces discours ne sont ni pondérés ni équilibrés. Mais ils ont la couleur, la vie, la puissante suggestivité, la sincérité émouvante d'une inspiration venue d'on ne sait où, de plus haut, d'en dehors de nous, des mystérieuses impulsions des choses éternelles.

Comme tels, en leur temporelle et maladroite ébauche, ne sont-ils pas de suprêmes œuvres d'art? Et la femme qui s'oublie elle-même et se donne ainsi ne réalise-t-elle pas à la fois la plus profonde et la plus prophétique des aspirations féminines, en même temps que la conception la plus élevée de l'éloquence : « Les mots d'un seul, touchant et peignant la vie inexprimée des hommes et des choses »?

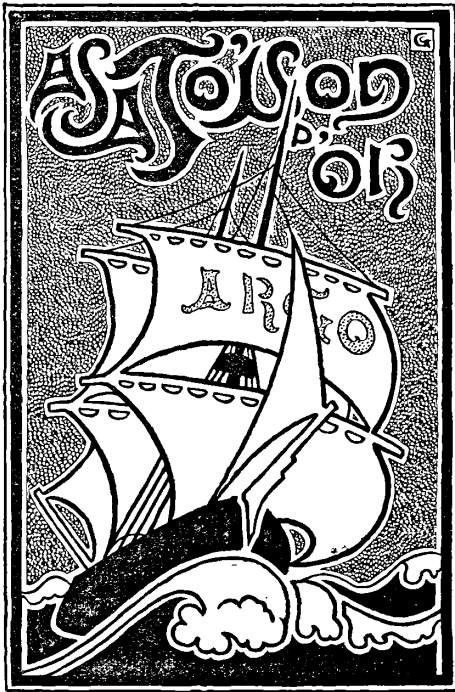
AU CERCLE ARTISTIQUE.

M. Henri Chantavoine a fait lundi dernier, au Cercle, la conférence éternelle. Si M. Henri Chantavoine avait vécu au temps du romantisme, il aurait pu la faire déjà vers 1840. Les noms des auteurs qu'il loue ou qu'il attaque, seuls, eussent été changés.

M. Henri Chantavoine est un brave homme. Il écrit au *Journal des Débats*. Il est entré dans la littérature; on se demande pourquoi. Son honnêteté, sa médiocrité, son bon sens lui ouvriraient toutes les carrières. Pourquoi choisir celle qui lui demandait plus que ces précieuses qualités moyennes? Lundi dernier, il faisait pitié. Tout ce qu'il reprochait aux poètes et romanciers d'aujourd'hui, on pouvait le reprocher aux hommes de 1830, à Gautier, Musset, Vigny, Hugo, c'est-à-dire à ceux qu'il exaltait le plus pour mieux pouvoir dénigrer ceux de l'heure présente. Car les romantiques aussi bien que les contemporains se faisaient des têtes, se commandaient des redingotes et des gilets spéciaux, ne négligeaient nullement la réclame et démolissaient à coups d'injustice tous ceux qui les avaient précédés. Racine et Voltaire étaient flétris; Boileau lapidé. Rien n'échappait à l'iconoclastie du moment.

Il en sera toujours ainsi. Lorsque, dans quelques années, le mouvement littéraire de cette heure aura pris place dans l'histoire, on s'acharnera au nom de nouveaux programmes sur MM. de Régner, Griffin, Maeterlinck. L'inévitable réaction se produira. Et si M. Henri Chantavoine vit encore, il pourra recommencer son inoffensive conférence au Cercle. Il y recueillera les mêmes bravos en exaltant ceux qu'il attaque aujourd'hui et en se moquant des jeunes poètes futurs.

L'avant-dernière semaine, M. de Wyzewa était venu déclarer dans la même salle que ni Beethoven ni Rubens n'avaient inventé en leur art. Ces jugements stupéfaient jusqu'aux immobiles cariatides qui ornent les tribunes du Cercle. D'autres considérations de M. de Wyzewa étonnèrent non moins. Vraiment, si par de telles conférences on espère gagner le suffrage des artistes et les engager à célébrer avec ferveur le prochain cinquantenaire, on se trompe. Elles semblent destinées aux vicieux habitués de la salle de lecture ou de billard. Et ceux-la mêmes ne les veulent pas entendre puisqu'ils s'en vont tapageusement, les semelles craquantes furieuses.



L'Apothéose du Louvre.

Un très intéressant spectacle, d'une réelle nouveauté, qui a eu à Paris, à la salle de la Bodinière, un exceptionnel succès, l'*Apothéose du Louvre*, avec projections en couleurs, quarante-cinq tableaux lumineux et changeants de M. Horace de Callias, causerie par M. Théodore Cahu, sera donné, à la Maison d'Art, les mercredi 24, jeudi 25 et vendredi 26 février, à 8 h. 1/4.

En voici l'intéressant programme, dont on appréciera l'importance historique.

Première partie. — Le Louvre moderne; Le Louvre au XIV^e siècle; La Rue d'Autriche; La Tour Bische-Mouche (1310); Enguerand de Marigny prisonnier (1315); La Reine Clémence de Hongrie et son fils (1317); Jeanne de Bourgogne et la Tour de Nesles;

Etienne Marcel après le meurtre des maréchaux (22 février 1358); Un Festin sous Charles V; Le Cortège d'Isabeau entrant au Louvre (1389); Isabelle, reine d'Angleterre, se rendant à cheval à la forêt de Rouvre; La Reine Catherine au Louvre (1424); La Chapelle du Louvre; Apparition de Jeanne d'Arc.

Deuxième partie. — Le Louvre (côté ouest) en 1515; Une Joute au Louvre en l'honneur de Charles-Quint; Le Louvre, de François I^{er} à Henri II; Le Louvre vu de la Tour de Nesles en 1572; La Caraque. Fêtes du mariage de Marguerite de Valois; La Saint-Barthélemy. Marguerite de Navarre et M. de Lérans; Les Remords de Charles IX; Fêtes données au Louvre pour le mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine (1584); Le Louvre (côté nord-ouest) en 1610; Henri IV ramené mourant à la salle des Cariatides; Concini dans la rue d'Autriche; Les Drapeaux de l'île de Ré (1627); Anne d'Autriche, Louis XIV et Mazarin dans les jardins de l'Infante (l'été); Henriette de France dans les jardins de l'Infante (l'automne); Les Jardins de l'Infante (l'hiver).

Troisième partie. — Le Louvre en 1658; Le Carrousel donné par Louis XIV en 1663; Le Louvre en 1663; Le Louvre en 1674; Fêtes en l'honneur du duc de Bourgogne (1682); Le Louvre abandonné (1750); Le Blason; La Mer; L'Orage; L'Étoile de Paris; L'Arc-en-ciel; Napoléon et Marie-Louise visitant le Louvre; La Barricade de la rue des Fossés (1830); 1870!; Le Louvre consacré aux Arts.

LA GYPSOGRAPHIE

M. Pierre Roche, un statuaire français de sérieuse valeur, exposera à la *Libre Esthétique* des œuvres réalisées par un procédé nouveau: la gypsographie. Donnons-lui la parole pour exposer, comme il le fit à la *Revue encyclopédique*, la voie dans laquelle il s'engage :

Dès que les papiers japonais parurent en Europe, cette substance, d'un brillant assourdi, [nacré, et d'une souplesse résistante et tenace, devait tenter les sculpteurs. Avec quelle richesse ne devait-on pas faire jouer les ombres et les lumières, répartir les saillies et les dépressions, *modeler* en un mot, dans cette matière flexible et indéchirable qui ressemble par sa couleur à l'ivoire! Lui demanderait-on seulement des bas-reliefs à peine estompés, des silhouettes à peine visibles voltigeant à sa surface? Plusieurs s'en sont tenus là (1).

Mais la tentation était trop forte d'aller plus loin, de profiter de l'expérience de l'estampe japonaise, d'aborder des colorations, et par le moyen de cette nouvelle sculpture, sur ce papier fait à souhait, habitué à boire la couleur, de joindre le métier du sculpteur à celui du graveur en couleurs pour retrouver par l'estampe quelque chose comme la polychromie antique.

Deux solutions se présentaient alors :

La plus simple consistait à suivre l'exemple des Japonais : à tirer d'abord une estampe, puis à la faire entrer dans un moule exactement repéré qui, suivant fidèlement les traits de la gravure, lui donnerait le relief d'une sculpture. L'imagerie religieuse vit encore de ce procédé fort ancien et l'Allemagne est de beaucoup notre aînée et notre maîtresse dans la pratique courante de gaufrages obtenus dans des *matrices* et rehaussés d'or et de couleurs. C'est en partie l'art du relieur.

(1) Citons parmi les plaquettes ainsi exécutées celles de MM. Roty, Desbois, Charpentier, etc.

L'autre solution, plus chanceuse, consiste à considérer le moule même du relief à obtenir, la matrice, comme une sorte de gravure sur bois préparée pour le tirage, et à y porter directement l'encre et la couleur. De ce fait le repérage de plusieurs planches est inutile et le papier une fois comprimé sur le moule garni d'encre sort d'un seul coup modelé et imprimé ; c'est la *gypsographie* (1).

Le principe est simple ; la pratique l'est moins.

Les premiers essais furent faits sur des moules de plâtre, d'où le mot *gypsographie* (*gypsos*, gypse, *graphô*, j'écris). Sur un léger bas-relief dont les creux sont calculés pour produire dans la contre-partie des aspérités propres à retenir l'encre on prend un moule de plâtre. C'est dans ce plâtre que le papier comprimé à la main doit chercher à la fois l'encre et le modelé. Mais la fragilité de ce plâtre, sa perméabilité, sa porosité créent tout d'abord de nombreuses difficultés. La nature de l'encre à déposer sur le moule imperméable, qui doit être *teinté* et non chargé d'encre, sous peine de détruire les modèles, le mode de tirage, la pression graduée de la main qui doit amener une intensité uniforme dans le sens de l'effet général, tout fut à trouver.

Mais, comme il n'est guère de procédé qui ne tire de ses difficultés, voire de ses imperfections, une part de son intérêt, le grain du plâtre, sa souplesse relative et sa perméabilité donnèrent un caractère unique aux estampes ainsi obtenues et le mot de *gypsographie* répondit bien à quelque chose de très particulier.

C'est en effet l'image se moulant tout entière dans le papier qui doit la réaliser. Ici plus de traits, de lignes, de hachures, de pointillés, ces choses conventionnelles entre toutes dans la représentation graphique de la nature. Comme dans un bas-relief, la lumière qui joue sur une gypsographie s'arrête sur les saillies tandis que les parties creuses restent dans une obscurité rehaussée d'encre dont l'intensité croît avec leur profondeur. Dans le moule ouvert sous lui le papier est en travail. Il se déforme, se plie et se replie ; ce sont de vrais mouvements de la substance même de l'estampe qui s'inscrivent à la mesure de leur énergie et de leur direction.

Au sculpteur donc de préparer dans l'interprétation de son modèle les surfaces qui doivent fuir et celles qui doivent chercher l'encre, les grands plans qui doivent s'y baigner, les aspérités où elle doit s'accrocher ; les creux où au contraire le papier réfugiera sa blancheur immaculée à côté des ombres toujours mates et profondes, et enfin les cavités extrêmes, où, violemment comprimé, il commencera à céder, montrant à nu ses fibres soyeuses et donnant des lumières d'une intensité sans égale.

Mais si de pareilles estampes peuvent piquer la curiosité d'un artiste, si elles ont en tous cas l'avantage de sortir directement et tout entières de la main du graveur, il faut avouer qu'elles ne sauraient par cela même dépasser un tirage restreint.

De même que la *phototypie* est venue secourir la *photographie*, de même il fallait que quelque chose comme une *gypsotypie* vint secourir la *gypsographie*, mots barbares, il est vrai, mais dont l'emploi résulte de la nécessité de transiger avec la délicatesse des choses d'art pour les rendre abordables à un plus grand nombre.

Le moule de plâtre est donc devenu un cliché de cuivre. La presse a remplacé la main ; l'estampe a quelque chose de plus

(1) Voir, sur la Gypsographie, un article de M. Roger Marx (*Estampes de sculpteurs*) paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une notice dans la *Plume* et le mot GYPSOGRAPHIE dans le vocabulaire de la *Revue encyclopédique* (1865, p. 384).

régulier, de plus rigide, la fantaisie s'en éloigne, mais les tirages rapides et à gros chiffres sont abordables. Chaque tour de presse va donner à la fois le modelé et l'impression, tous deux confondus et mêlés sous la même foulée. Et pourtant, malgré tout, le rouleau en glissant inégalement sur les saillies délicates du modelé a conservé encore un peu de l'imprévu du tirage à la main. Sous la fidélité inaltérable des grandes lignes, ces estampes n'ont pas l'uniformité mécanique des tirages ordinaires, on y trouve dans les demi-teintes un caprice constant, une variété précieuse. C'est avec ce procédé que la plaquette de l'*Art nouveau* a pu être tirée avec trois cuivres à plus de trois mille épreuves en moins de trois jours et par des ouvriers qui n'y étaient nullement préparés.

Les premiers graveurs en taille-douce furent, dit-on, ces orfèvres italiens qui par mégarde laissèrent trainer des linges humides sur les cuivres préparés pour le nielle. Souhaitons que les hasards d'une feuille de papier pressée par un sculpteur dans la poussière d'un moule de plâtre, la gypsographie en un mot, soit la modeste origine d'un mode d'expression dans l'art de la gravure.

PIERRE ROCHE.

EXPOSITION WYTSMAN

En ces journées moites de fin février où il semble que s'insinue dans la brise l'haleine tiède du printemps tout proche, il fait bon aller voir au Cercle artistique l'exposition de M. et M^{me} Wytzman. Toutes ces fleurs, toutes ces verdure, toutes ces jolies nous sont le signe et la promesse de la saison gracieuse. Ces douces œuvres l'ont devancée et c'est pourquoi il serait impossible de les contempler avec autre chose dans le cœur que de la joie, légère et reconnaissante. Certes, nous connaissions déjà ces deux talents si semblables, encore qu'en chacun d'eux une individuelle spécialité s'avère ; mais le concile de toiles du Cercle à son utilité néanmoins et une impression de puissance dans l'exquis en émane. L'épouse suspend les guirlandes, dispose les feuillages, fait jaillir les tiges, essime les pétales, harmonise sous le ciel pur de riantes et chatoyantes querelles. L'époux, plus pensif, plus recueilli, se plaît à élargir une émotion fine dans un paysage. Nous lui devons des azurs fervents, des eaux profondes, des arbres frémissants. Mais à elle comme à lui sont communs les pâles nuances, les délicatesses tendres de lumières et de demi-teintes, le velouté des herbes, le moelleux des nues. Si bien que voyageant ensemble dans l'émerveillement clair d'une même contrée, ils ne proclament qu'une seule joie — celle du printemps épanoui, que nous souhaitons maintenant et dont, en ces jours d'hiver en fuite, ils nous offrent la délicieuse anticipation.

Le Cours de littérature française à l'École militaire.

VURGEY, de la *Fédération artistique*, a eu la vaillance et la patience de parcourir le tome II, qui vient de paraître, du cours de littérature française professé à l'École militaire par M. EUGÈNE TARDIEU. Il y a lu les choses suivantes, d'une invraisemblance cyclopéenne :

Sur les *Martyrs* de Chateaubriand : « Tout cela, c'est de la

religion en pain d'épice » (p. 78). — Jacques, de George Sand, est « d'un bon tonneau » (p. 279). — Théophile Gautier est « un poète que ses vers accusent d'impuissance » (p. 213). — Sur Balzac : « N'ayant que la culture intellectuelle d'un simple employé de bureau, Balzac est incapable de se livrer à l'étude d'un caractère complexe... c'est un ouvrier qui fait des moulages et qui se prend pour un sculpteur (p. 266)... Balzac, styliste, paraît virtuose à l'égal d'un aveugle qui joue de la clarinette (p. 287). — Camille Lemonnier « est un disciple belge de M. Zola. Il réussit dans la description. Sa *Belgique pittoresque* est intéressante. Il a montré dans le *Mort* un certain tempérament dramatique. On cite aussi son *Mâle* » (p. 309), etc., etc.

Vurgey exécute ce stupéfiant Ubu en ces termes : « Depuis longtemps déjà, nous savions que ce cours jouissait d'une trouble réputation, mais l'indifférence nationale en cette matière suffisait à protéger sa perpétuation. Aujourd'hui, l'impossibilité d'un pareil enseignement apparaît trop violemment et, avec elle, la terrible influence d'un homme qui jette le ridicule sur son pays aux yeux de la grande patrie des lettres. Ses pitoyables fantaisies ne peuvent qu'aider à accréditer la légende de notre infériorité littéraire. L'honneur d'une institution nationale est en jeu. Que l'on dise si c'est là le livre d'un professeur, si c'est là un cours de littérature. Quiconque a souci de la littérature, de l'armée, du pays ne peut rester indifférent à pareille publication. Il est temps de dire ce que tant d'autres pensent depuis si longtemps tout bas. »

Est-ce que nos ministres savent cela ? Est-ce que M. de Haulleville ne pourrait les avertir ? Est-ce que la presse catholique, plus lue par eux que la nôtre, ne pourrait crier haro ? Le scandale est tel que vraiment il ne peut y avoir qu'une voix sur la suppression de pareille ignominie. Que si on la tolère plus longtemps, qu'au moins le public étranger sache que cette honte est le fait de l'administration et que le monde artiste la répudie. Peut-être une occasion opportune de la signaler se présentera-t-elle lors de la discussion des budgets.

RÉCITAL SAUER

M. Emil Sauer, bien connu à l'étranger pour son hyperbolique chevelure, a daigné jeudi soir, en la salle de la Grande-Harmonie, accorder une première soirée-récital au public de notre ville. Du Beethoven, du Chopin, du Schumann, du Mendelssohn composaient le programme. L'on eut même le plaisir d'ouïr le *Murmure des vents* exécuté par l'auteur lui-même. Nous regrettons toutefois de devoir déclarer que ces entreprises touchent trop peu à l'art pour que nous puissions nous y intéresser. M. Sauer s'est fait précéder d'une réclame aussi américaine que commerciale. Nous ne voulons pas grossir le bagage dont il ira, après la nôtre, encombrer telle autre ville. Disons néanmoins pour les gens que la seconde séance pourrait tenter, que M. Sauer est doué d'un remarquable mécanisme et qu'il s'entend mieux que personne à étouffer, sous une virtuosité intempestive, l'émotion des œuvres auxquelles il s'attaque.

Correspondance de Liège.

La musique ne chôme pas à Liège; les concerts se succèdent non pas égaux en intérêt, mais généralement suivis et applaudis par le public. Si les applaudissements ne se répartissent pas tou-

jours en proportion des mérites, encore marquent-ils la persistance et l'affinement du goût musical. On souhaiterait constater dans les autres domaines de l'art pareils élans et progrès. La peinture, la sculpture, les arts décoratifs, la littérature surtout — en tant qu'ils apparaissent en des expressions plus élevées, plus neuves, plus hardies que celles apprises de vieillottes habitudes — ne secouent point les froides indifférences; toujours l'engourdissement de persistants hivers.

Aussi se font-elles rares les tentatives d'art et presque toute la vie artistique se concentre dans la musique.

En ces dernières semaines encore et en moins de dix jours trois concerts à noter.

Rosa Sucher vint au troisième des Nouveaux Concerts. On se plait à dire que sa voix a perdu. Peut-être quelques années en ont-elles atténué la pureté et la plénitude du développement. Cependant, la sûreté de la diction et la noblesse de l'accent restent dominateurs. Et nul qui puisse l'entendre, même en dehors de son atmosphère vraie, le théâtre, sans subir l'ascendant de la puissante tragédienne. Pourquoi chanter amputée la scène de la séduction de *Parsifal*? L'enivrante poésie de cette scène, de charme si pénétrant, se dissipe. Il est toujours périlleux de tenter des auditions fragmentaires de Wagner. Elles s'imposent dans les villes où le théâtre ignore Wagner mais avec quels soins il les faut choisir !

Ce même jour, l'orchestre dirigé par M. Sylvain Dupuis exécuta l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, un poème symphonique d'exécution ardue, *Thamar*, du compositeur russe Balakirew, qui ne nous a frappé à cette seule et peut-être insuffisante audition ni par l'inspiration ni par la couleur, et la fantaisie animée et colorée de Paul Gilson sur des chants canadiens.

A la société d'Émulation, des dames viennoises, parmi lesquelles M^{lle} Marie Soldat occupe le pupitre de premier violon, jouent trois quatuors de Mozart, Schubert, Beethoven. L'ensemble a de particulières qualités de finesse; le jeu de nerfs et de verve de M^{lle} Soldat est attachant.

Samedi dernier, au concert du Conservatoire, des ovations répétées saluent M. Louis Diémer, le pianiste d'impeccable mécanisme, l'interprète exquis des compositeurs du XVIII^e siècle.

Il joue un concerto lui dédié par Saint-Saëns et n'était l'occupation de constater se mouvoir avec quelle agilité les doigts déliés de M. Diémer, je m'assoupirais. Rappelé éperdument, le remarquable virtuose interprète avec une étonnante netteté une rhapsodie de Liszt, une chaconne de Haendel, il finit par une piécette du XVIII^e siècle, *Le Coucou*, en laquelle vraiment il excelle.

M^{lle} Blanc, des Concerts Lamoureux, aussi très applaudie, chante d'une voix bien travaillée, avec une diction très étudiée et un tempérament sans doute réfractaire à toute émotion.

M. T. Radoux dirige l'orchestre qui vigoureusement, avec parfois des recherches de nuance et quelquefois de la confusion, exécute la longue symphonie de Schubert, l'entr'acte de *Rosamunde*, l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. X. N.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, jeudi prochain, 25 courant, à 2 heures, ouverture du Salon de la *Libre Esthétique*. Cette première journée est exclusivement réservée aux membres protecteurs, aux artistes invités et à la Presse. Un grand nombre d'artistes étrangers sont attendus pour cette solennité qui s'annonce comme l'événement artistique de la saison.

Le Salon sera ouvert au public tous les jours, de 10 à 5 heures, à partir du lendemain, 26 courant.

La mort du peintre Den Duyts a dou'heureusement ému le monde des artistes. Paysagiste et portraitiste, Den Duyts avait conquis une place en vue. Il prit part à de nombreuses expositions, où toujours il se fit remarquer par une note personnelle, mélancolique et douce. Il excellait à exprimer, soit à l'aquarelle, soit à l'huile, le mystère des nuits, le calme des eaux dormantes.

Den Duyts était aussi l'organisateur né des cortèges et cavalcades. C'est lui qui dessina les costumes et les chars du cortège des Pierres précieuses et de maint autre défilé célèbre dans les annales bruxelloises.

Pour rappel, demain lundi, à 8 h. 12, concert donné par M^{lle} Palmyre Buyst, pianiste, avec le concours de M. Laoureux, violoniste, à l'hôtel Ravenstein.

Le mardi 16 mars, à 8 h. 12 du soir, M. Henri Heuschling, professeur de chant à Bruxelles, donnera à la Maison d'Art un concert avec le concours de M^{me} Eugénie Dietz, pianiste. On se souvient du succès que remporta M. Heuschling dans les nombreuses auditions auxquelles il prit part en Belgique et à l'étranger, et notamment du style avec lequel il interpréta au conservatoire de Bruxelles le rôle d'Agamemnon. Nul doute que son concert réunisse l'élite des amateurs de musique.

Walter Crane vient de publier un fort intéressant ouvrage sur l'illustration décorative du livre. En vente à la maison Dietrich.)

L'illustration du livre si bien comprise au point de vue décoratif pendant les xv^e et xvi^e siècles par les Durer, Holbein, Virginius Solis, Tory et tant d'autres, déclina peu à peu aux xvii^e et xviii^e siècles, où la préciosité et la mièvrerie du cuivre remplacèrent la robustesse du bois.

La fin du xix^e siècle voit la renaissance de l'illustration décorative avec les Morris, Crane, Grasset. Les principaux illustrateurs anglais et étrangers sont étudiés dans ce livre contenant de fort belles reproductions d'illustrations tant anciennes que modernes.

L'ouvrage se termine par quelques conseils sur la décoration du livre, que nul ne pouvait certes mieux donner que Walter Crane.

On nous demande de plusieurs côtés où l'on peut se procurer la très belle affiche que Théo Van Rysselberghe a composée pour le Salon de la *Libre Esthétique* et qui, depuis quelques jours, égaie d'une chatoyante harmonie de rouges et de verts la monotonie des rues. Réponse : ce sont MM. Dietrich et C^{ie}, Montagne de la Cour, 52, qui en ont acquis le droit de vente exclusif.

Quant à la jolie affichette d'intérieur dessinée par M. Gisbert Combaz et tirée en bleu et jaune, elle sera mise en vente au Salon de la *Libre Esthétique* et à la Maison d'Art.

Une nouvelle revue mensuelle : *Le Spectateur catholique*. Elle définit ainsi son domaine : la part de Dieu et du divin en le monde

et sur le monde. Elle entend exalter Dieu par les moyens d'expression de l'homme supérieur et n'être qu'apologétique. Un comité de rédaction franco-belge, dans lequel nous remarquons Mgr de Harlez, MM. Arnold Goffin, Henri Mazel, Edmond de Bruyn, Thomas Braun, etc., vient d'être constitué. Le premier fascicule, luxueusement édité, comprend des articles relatifs à la science religieuse, à l'art religieux, etc. signés Charles Morice, A. Mithouard, R. de Gourmont, Alphonse Germain; une lettre inédite de L. Veillot à Hello; une critique théâtrale, etc. Bureaux à Bruxelles : rue Hydraulique, 40; à Paris, avenue du Maine, 44. Abonnement : 6 francs par an.

Autre revue nouvelle, née au Havre : *La Trêve-Dieu*. Parrain : M. Yves Bertou. Ont assisté au baptême : MM. Marcel Béliard, Henri Mazel, R. de la Ville-Hervé, Antoine Sabatier, G. Rodenbeck, etc.

La Trêve-Dieu sera — son titre le fait pressentir — électrique. Elle tente entre les artistes d'écoles diverses un rapprochement qui rendrait juge le public éclairé. Parnassiens, romans, symbolistes, etc. trouveront chez elle un fraternel accueil.

Bureaux : au Havre, 2, rue Montesquieu.

L'*Avenir social* publie dans son numéro de février la fin de l'intéressante étude de CÉSAR DE PAEPE : *La Théorie de l'Historique*; un article d'OCTAVE MAUS sur *Vincent d'Indy*, article tout d'actualité à la veille des représentations de *Fervaal* à la Monnaie; la fin de l'*Historique d'une grève*, de F. FISCHER; une série de *Faits sociaux*, une chronique du mois, etc.

Du *Journal des Artistes* :

On vient de faire appliquer sur un grand nombre d'affiches, apposées dans Paris pendant le mois de décembre, un timbre bleu humide portant cet avis : « Cette affiche ne pouvant être ni donnée ni vendue, tout possesseur en sera poursuivi comme receleur. »

Il n'en a pas fallu davantage pour émotionner les nombreux collectionneurs d'affiches.

Un grand imprimeur de Paris, interrogé à ce sujet, a dit :

« Un certain nombre d'affiches sont destinées aux amateurs, et il est tout naturel que les marchands les mettent en vente, telles certaines affiches de Puvis de Chavannes, de Chéret, de Willette, éditées plutôt comme estampes que comme affiches.

« Mais les affiches commerciales, signées ou non de peintres célèbres, sont destinées à être collées sur les murs; celles qui se débitent chez certains marchands nous ont été volées. Nous prévenons les collectionneurs, espérant qu'à l'avenir ils ne se rendront pas complices d'un délit que nous sommes décidés à poursuivre selon les lois ».

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — *L'Horloger d'Yperdamme*. — Prochainement : *La Reine châtée* de Fritz Lutens, Jules Baur et H. Hendrick.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE : SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

Humber Cycles

Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TELEPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Albert Besnard.* — SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. *L'Hiver en méditation.* — M. HENRY KRAUSS DANS LA « REINE MARGOT ». — LA RESTAURATION DES MONUMENTS HISTORIQUES. *Une idée malheureuse.* — F.-A. CAZALS. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Ames simples,* par Yves Berthou. *Anouchka,* par Reggie Dar-Thula. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

ALBERT BESNARD

En ce chatoyant ensemble d'œuvres diverses réunies en bouquet par la *Libre Esthétique* et qui forment le « clou » du triomphant Salon qu'elle vient d'ouvrir, Besnard s'affirme décorateur de style et harmoniste subtil. Son coloris audacieux, la lumière éclatante dont il baigne ses toiles, le dessin ferme et large de ses compositions semblent le prédestiner aux grandes œuvres ornementales. Et l'on rêve, en voyant la belle ordonnance de ses tableaux, d'arcs de triomphe et de décors de fête que nul ne brosserait avec plus de brio, de sûreté et de goût.

La *Femme aux rodhodendrons* et le portrait de femme en robe orange réalisent, à cet égard, la manifestation la plus complète du sens que possède Besnard

des relations secrètes des tonalités. Dans l'une et l'autre de ces toiles, qui constituent avec ses *Chevaux au soleil* les morceaux de peinture les plus étourdissants de son envoi, Besnard a accompli le tour de force d'accorder entre eux des tons qui paraissent inconciliables. Et rien n'est plus savoureux à l'œil, plus sonore et plus harmonieux que ce concert de couleurs vives éclatant en fanfares sans qu'aucune fausse note en trouble l'impression joyeuse.

A la maîtrise de l'exécution l'artiste ajoute une expression intense de vie qui donne à ses œuvres un charme spécial. Le mouvement qu'il donne à ses portraits est toujours juste et précis. Le portrait de M^{me} Georges Duruy, en toilette blanche, est, à cet égard, des plus caractéristiques. La pose en est naturelle et élégante, la cambrure de la taille admirablement dessinée. Et si, dans telle ou telle toile, on pourrait souhaiter plus de pénétration, une étude psychologique plus approfondie, voici que dans le *Portrait de M^{lle} H. Adam* Besnard s'avère scrutateur consciencieux et perspicace.

La vie intérieure dont rayonne ce déconcertant portrait, le plus beau à notre avis de tous ceux qu'exhibe le peintre, parmi d'exquises aquarelles exécutées avec une merveilleuse habileté, montre une face nouvelle, peu connue, de l'artiste multiple et infiniment varié en ses expressions dont apparaît pour la première fois en

Belgique une floraison d'œuvres qui nous offre l'occasion de l'apprécier d'une manière complète.

En ce portrait de jeune fille au regard voilé, à la main amaigrie, Besnard a mis une profondeur d'observation, une acuité et je ne sais quel mystère de pensée qui attirent et retiennent, irrésistiblement. L'œuvre, réduite en son décor aux moyens les plus simples, dénuée de toute extériorité qui appelle l'attention, vit de la flamme intérieure du regard et de l'expression énigmatique du visage. Quand on l'a vue, on ne peut l'oublier. Et tandis que les grandes compositions de Besnard séduisent surtout par le faste de la couleur, voici que l'artiste se concentre, en ce petit cadre modeste, dans une peinture de pur sentiment, d'analyse et d'expression qui révèlent, à côté du décorateur épris de lumière, soucieux du rythme des lignes et de l'harmonie des nuances, un observateur attentif, scrupuleux, plongeant jusqu'au fond de l'âme de ses modèles.

L'intérêt de l'art de Besnard, c'est qu'il se renouvelle sans cesse et qu'il nous fait marcher, à chaque saison nouvelle, de surprise en surprise. Portraitiste, paysagiste, orientaliste (quelques souvenirs charmants de son séjour en Algérie sont exposés à la *Libre Esthétique*, notamment des croquis exécutés d'une « patte » prestigieuse), Besnard a toujours, dans chacune des expressions diverses de son talent, cherché à faire autre chose et mieux. Il eût pu, sa situation établie et sa réputation bien assise, se contenter, comme tant d'autres, de tourner dans le cercle des portraits lucratifs, des commandes et des tableaux de vente. Son esprit en éveil, toujours en quête de nouveauté, va heureusement bien au delà de cet horizon restreint. Et c'est ce qui nous vaut, chaque année, cette moisson imprévue dont quelques gerbes de choix sont actuellement et temporairement, hélas ! engrangées dans les galeries du Musée.

L'une des plus récentes, les *Chevaux au soleil*, souvenir d'un bel été sur les rives du lac d'Annecy où, tous les ans, le peintre s'installé en famille, marque une des dernières évolutions de l'artiste. Dans cette belle toile, digne du musée d'une capitale, les deux qualités principales de Besnard s'unissent : le sens de la vie et l'ordonnance décorative. Aucune influence étrangère n'a dicté à l'artiste cette composition originale. Alors que telle ou telle autre de ses toiles reflète l'art britannique, dans ses *Chevaux* Besnard est lui-même, et rien que lui-même. Le cheval de l'avant-plan, qui piaffe avec impatience, a un mouvement superbe. C'est la vie prise sur le vif, synthétisée avec une sûreté extraordinaire.

Nous avons tenu, avant d'entamer nos promenades à travers le Salon, qui présente cette année, de l'avis unanime, un exceptionnel intérêt, à rendre hommage à l'artiste que, selon ses traditions, la *Libre Esthétique* a mis au premier plan de ses invités. Après Constantin

Meunier, après Eugène Carrière, le choix d'Albert Besnard, l'un des plus attachants artistes de ce temps, était vraiment heureux et a été approuvé par tous ceux qui s'intéressent à l'effort d'art de la nouvelle association.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

L'Hiver en méditation.

L'on nous a si souvent avertis que le talent de M. Saint-Georges de Bouhélier était admirable, que son œuvre était suave et pure, que ses théories étaient émouvantes, que, vraiment, ce n'est pas sans de très hautes exigences que l'on aborde ses livres. Nous avons lu *L'Hiver en méditation* que vient de publier le *Mercur de France* et avouons que son auteur ne nous paraît pas inférieur à sa réputation ; qu'il mérite les louanges prodiguées par de trop ardents amis constitués, certes, le plus éloquent éloge à lui adresser.

Nul n'ignore que M. de Bouhélier a créé le *Naturisme*. M. Leblond a composé un livre pour nous l'apprendre. Et, mensuellement, une revue paraît pour fournir à tous les fervents de l'école les plus essentiels documents sur l'évolution nouvelle. On a ainsi donné à M. de Bouhélier une attitude vaguement pontificale. Ces hyperboliques manifestations d'estime nous semblent un peu indécentes ; mais il n'en faut point rendre M. de Bouhélier responsable et cela ne peut nous empêcher de reconnaître en lui une très haute valeur de littérature et de pensée.

L'Hiver en méditation ne saurait être strictement considéré comme une création d'art. C'est plutôt une œuvre de morale que le merveilleux style de l'écrivain a su rendre attachante et émue à l'égal d'un beau poème. En la suite des dissertations qui le composent, ce livre développe et amplifie, commente et applique l'idée foncière du Naturisme que nous pourrions appeler « l'idée d'héroïsme ». Quand, dans le *Destin*, l'auteur a écrit que « la seule ambition qui le brûle est une volonté d'héroïsation », il a, en quelques mots, résumé tout l'effort de son prosélytisme. A la vérité, le héros naturiste n'est pas celui que le vulgaire imagine, qui se distingue par d'éclatantes actions, d'aventureuses entreprises, de prodigieux exploits. Le héros que M. de Bouhélier souhaite voir s'éveiller au cœur des hommes est moins spécial. Son héroïsme est permanent. Le héros doit représenter, vivante, une idée, une émotion. Et ainsi l'artiste qui exprime la sensibilité d'un être, d'une fleur, est héroïque autant que le laboureur qui se consume dans le saint travail de la terre, le matelot que la mer a sculpté autant que telle amante dont un cri, une larme nous dit l'Amour et ses sortilèges, parce que tous, également, sensibilisent un aspect de Dieu. L'homme héroïque est celui qui accomplit son destin — divinement. Le devoir de la vie apparaît donc dégager l'informe statue de Dieu qui s'emprisonne dans notre chair. Chacun doit manifester car chacun se sait sublime, virtuellement, et il faut réaliser le héros idéal qui s'efforce en nous.

Reconnaissez ici la très noble conception d'une âme généreuse. L'héroïsme n'émane pas seulement des gestes édifiants d'un militaire, d'un bienfaiteur, d'un martyr ; il est aussi, et plus aimable, dans l'humble et pompeux destin de ceux qui ne font, à tous les jours de leur vie, qu'extérioriser une grande idée humaine. Le pain, le vin, les poissons brillants, voilà les allégoriques trophées des héros naturistes.

L'idée est émouvante et large. Elle appelait une évangélisation. M. de Bouhéliér nous l'offre aujourd'hui. Son livre est un apostolat. Il est le précurseur d'un mysticisme moderne, essentiellement humain et païen : car le Dieu dont il est, çà et là, fait mention ne doit effaroucher personne. M. de Bouhéliér a voulu prévoir une possible confusion. Lisez cette note : « Dans cet ouvrage je parle assez souvent de Dieu. Faut-il rappeler — car je me suis déjà expliqué sur cela — que si j'emploie ce mot, c'est seulement afin de faire allusion à la domination du sol, aux péripéties et aux destinées, à la trajectoire des étoiles non moins qu'au balancement de l'herbe et au lourd battement des mers sur le sable. Ainsi ce terme, dans mon esprit, ne vaut que comme une métaphore. »

Un puissant et vertigineux panthéisme anime ce livre et échauffe toute l'œuvre qui y baigne comme dans un vivifiant azur. Nul n'a témoigné de Pan mieux que M. de Bouhéliér. Certes, le panthéisme n'est guère récent. Il fut l'harmonieux culte de la Grèce et il est naïf de constater que Spinoza le systématisa. En ces temps mêmes, Whitman, Griffin, Zola le firent lyriquement resplendir. Mais jamais il ne fut exprimé aussi complètement, aussi limpide que par M. de Bouhéliér. Et n'a-t-il pas, d'ailleurs, en s'élisant le tremblant prophète de cette antique et maternelle doctrine, confirmé sa propre parole, par quoi il expliquait que la mission du poète n'est pas uniquement de création mais de régénération, aussi des choses tombées en désuétude et de déification de ceux qui étaient devenus banaux. Que penser de semblables passages : « Froides montagnes qui contenez de l'eau et des métaux, de la craie et des bruyères roses, tumulte écumeux des sauvages torrents, campagnes marécageuses d'où se lèvent les cigognes, ô coteaux, ô fontaines, vous tous en qui palpitent des parcelles de mon être, comme sur la blanche mer à midi les hautes scintillations solaires ! C'est de votre essentielle substance que je me sculpterai avec suavité. Je désire composer mon corps de la sève des pins résineux et des rouges argiles qui nourrissent les arbres. Mes membres s'assouplissent sous les vents. »

« Terre divine ! nourrice de mon âme ! » Toute la théorie héroïque trempe en une si intense atmosphère de vie qu'elle en revêt un caractère de grandeur imposante. Elle s'en fait religieuse, sacrée. Et quoi que nous en puissions penser, elle requiert notre respect, comme la très pure, la très haute expression d'une conviction et d'une foi. Une frénésie fervente et pieuse vivifie les abstraites spéculations et les aspects du monde qu'en ce livre nous découvrons sont si imprévus, si troublants que la présence d'un Dieu même s'y avère.

Il convient aussi de dire que M. de Bouhéliér avec, là-bas, Gide, France, Barrès et Maclair, avec, ici, Maeterlinck et Lemonnier, est un de ceux qui savent écrire en pur français. La belle langue claire lui est familière. Il faut reconnaître en lui le don du style et-tous ses précieux attributs. Et si parfois des influences extérieures en altèrent la limpidité, il importe de déclarer néanmoins qu'il est merveilleux et à la hauteur des idées qu'il charrie. Nous ne savons si M. de Bouhéliér nous donnera un jour une œuvre d'art ; mais dès maintenant nous pouvons saluer en lui un parfait littérateur.

M. Henry Krauss dans « la Reine Margot ».

Quand au dernier acte, les rideaux entr'ouverts, apparaît la tête pitoyable et grimaçante de Charles IX qui, par tous les pores sue, avec le sang, l'angoisse et la souffrance, — tout le résidu d'un

corps qui se décompose et d'une âme convulsionnée par les suprêmes tortures, — c'est, dans la salle, un long frémissement !

Et, pendant une demi-heure, ce corps va s'agiter jusqu'au dernier soubresaut qui le jettera dans la mort ; un tremblement nerveux va secouer ces pauvres membres et ces mains semblables à de sanglantes effilochures et, en même temps, l'esprit, soumis aux sentiments les plus divers, à la colère et à l'amitié, à la terreur et à l'espérance, à l'orgueil et à l'humilité, va s'évertuer en une exaltation farouche et passionnée de l'être pensant et volontaire !

A peine soutenu dans sa terrestre enveloppe, ce corps déhanché et branlant, cette pauvre loque humaine, ce lamentable débris qui trainaille ses derniers pas et exhale ses derniers souffles de vie avec des cris délirants, le roi — car il est roi encore ! — va vivre ses derniers moments. Le voici, crachant au visage de la reine-mère, le crime que celle-ci conçut : les mains, les mains terribles, sanglantes des crimes passés, ont le geste vengeur des Erynies et, chargées de malédictions et de réprobations, planent sur la coupable qui fuit épouvantée.

Le voici, avec la voix suppliante des enfances, demandant qu'on lui amène son frère, le seul qu'il aime et dont il se sait aimé, — le maudissant dans une rébellion fougueuse de tout son être exaspéré, quand on lui dit qu'Henriot a fui et l'a abandonné, — poussant des cris de joie sauvage quand Henriot, démentant la fausse nouvelle, entre et se précipite vers lui.

Le voici encore, s'imaginant que le sang qui lui perle aux mains est celui des victimes d'autrefois dont la Saint-Barthélemy parsema les cadavres en les rues ; sur la face se peignent le dégoût et l'épouvante.

Il semble que l'âme, l'immatériel veuille quitter ce corps infâme, où des souillures ineffaçables se sont marquées et, dans une tension des bras, les mains empourprées s'éloignent, réprouvées, de la tête, dont les yeux s'élèvent, avec des regards d'âme, vers l'endehors et les lointains.

Puis, tout à coup, surgit dans ce pauvre cerveau dont, sur le visage, chaque pulsation s'inscrit, l'idée des châtiments divins : c'est maintenant une contraction du corps s'effaçant vers son centre, tentant d'échapper à ce qui l'entoure, à l'air même qui l'environne, dans le vain espoir de ne plus entendre les voix vengeresses clamant le rappel des jugements derniers : c'est la chute à genoux, le balbutiement d'une prière effarée, le machinal et saccadé signe de croix !

Et encore, le voici criant ses volontés aux approches de la fin : le ressouvenir de ce qu'il est hante ses pensées et inspire ses paroles.

« Je suis Roi ! » clame-t-il et cette dignité qui déchoit se relève, ce souffle qui va s'éteindre s'affermir.

Pour un instant ce roi, qui n'est même plus un homme, reconquiert sa stature d'autrefois, ses gestes de puissance et d'autorité. C'est la victoire, passagère et dernière, avant la chute, c'est le dernier adieu, dans un ressouvenir, à la grandeur passée, c'est la vie s'affirmant aux accointances de la mort.

Il faut voir ce surélévement gigantesque, ce raidissement de tout le corps dans un majestueux et lent effort : si hautaine et orgueilleuse apparaît encore la puissance reconquise que ceux qui l'entourent s'effarent et se réfugient dans le mutisme des effrois !

Ah ! la superbe interprétation ! Et hommage vous soit rendu, grand et sincère acteur, pour le courant d'art que vous nous fîtes,

à cette heure, circuler en les veines. Quand au siècle passé, aux heures de la révolution naissante, Talma, devant les patriotes assemblés, synthétisa, dans l'*École des rois* de Marie-J. Chénier, le caractère fantasque et irrésolu, terrifié et tempétueux du roi Charles IX, il eut, certes, difficilement, sincérité plus troublante et compréhension plus magnifiée.

La figure est dépeinte, ici, en tel relief, le rôle est tant fouillé et médité que le roi attire invinciblement, vers son image pourtant repoussante, toute l'attention concentrée. Le reste du drame paraît mesquin et banal ; les figures accessoires, auparavant aperçues au cours du drame diffus, s'effacent, couvertes par l'envergure du personnage principal, dans l'obscurité des choses vaines.

Il semble que cette scène finale, digne de Shakespeare, est un drame nouveau, sans corrélation avec celui aux péripéties déjà déroulées et cette scène, où la trame est pourtant simple, est remplie, par cette seule *mort*, d'inépuisables et formidables sensations.

Et dire que, néanmoins, dans le public, il y eut des hésitations qui perçurent, voire des dénigrements qui circulèrent !

Passons sur les esprits à l'eau de rose qui s'effarent à ce spectacle imprévu et qui en veulent à l'artiste de venir jeter en ce drame qui marchait si bien et dont le spectacle *amusait* tant, une note d'horreur et de souffrance. Ce sont les amusettes qui veulent au théâtre du plaisir pour leur quarante sous ou les damoiselles aux tempes anémiques que la vue d'un peu de sang fait évanouir. Mais les autres, ceux qui se piquent d'être des esprits forts et éprouvent le besoin d'excuser, ne fût-ce qu'auprès d'eux-mêmes, leur *incompréhension*, se vengèrent par des bordées de reproches contre l'artiste et dont plusieurs prononcèrent même, bas, il est vrai, le mot de... cabotin !

Ceux-là sont sans excuse !

Ils ont, entre autres critiques, adressé à l'interprète du rôle, l'accusation de dépasser le réalisme même et d'user de moyens inventés, pour requérir l'attention et la jouer à l'épate — alors que l'Histoire et Dumas avec elle avaient noté, la première en ses pages, le second en son drame, que le roi « mourut à la suite d'une agonie longue et douloureuse pendant laquelle le sang lui sortait par tous les pores ».

Ils n'ont vu, chez l'acteur, que la chemise ensanglantée — le détail — et ce détail, les jetant déjà par lui-même hors des sentiers battus et des lieux communs, ils se sont sentis révoltés en leur amour incarné du poncif, du régulier et de la banalité rectilinéaire des académiques traditions.

Ils n'ont pas compris ni senti l'œuvre d'art. Ils n'ont eu aucun hommage, aucune respectueuse admiration pour l'artiste aux prises avec sa tâche ardue : représenter l'homme en proie, en même temps, aux tortures des sentiments et aux affres de la mort, — l'homme criant par sa bouche, par ses traits mobiles, par ses gestes, l'effroi, la souffrance, la pitié, la fureur, — l'homme, exhalant enfin, après les dernières vibrations du corps et la suprême prière murmurante, le souffle ultime de la vie.

Ils n'ont pas vu l'acteur synthétisant, avec une stupéfiante vérité, non seulement la douleur, mais un caractère, se dépensant avec une foi et une ardeur superbes, s'absorbant dans son personnage et s'identifiant avec lui, sentant, certes, ses souffrances et ses épouvantes, supplicifères au corps et à l'âme...

.....

Qu'importe? Ceux qui ont compris tout cela n'en ont pas moins été nombreux et il était bon et juste que ce journal d'Art consacrat, en leur nom, ces quelques lignes à l'artiste digne de leur admiration et de leur reconnaissance!

CHARLES GHEUDE

La Restauration des Monuments historiques.

Une idée malheureuse.

La restauration des édifices historiques a donné lieu à de tels mécomptes, malgré ou à cause des commissions officielles trop enclines à pousser à ce genre de travail par esprit de corps ou par intérêt professionnel, que l'on était en droit d'espérer à l'avenir une discrétion plus grande en ces travaux si délicats. Assurer la conservation du domaine artistique du pays n'est pas uniquement *remettre à neuf* les monuments du passé. Ceux-ci méritent une sollicitude plus prudente et plus savante à la fois : nous avons essayé de l'établir en de précédents articles. Aussi ne pouvons-nous que nous étonner d'un projet que caresse M. le ministre De Bruyn et qui est de nature à émouvoir tous ceux qui, en Belgique, ont l'admiration et le respect des chefs-d'œuvre d'architecture que nous ont légués nos ancêtres.

Plusieurs journaux ont reproduit cet article : « M. De Bruyn a l'intention de provoquer ou de faire hâter la restauration, là où les travaux sont en cours d'exécution, de *tous* les monuments civils ou religieux qui présentent une valeur architecturale.

Il vient de prier les comités provinciaux de la commission royale des monuments de lui faire des propositions pour réaliser, *le plus tôt possible*, le plan qu'il a conçu. »

L'absurdité de la nouvelle nous avait rendu méfiant. Mais il nous revient de différents côtés que le ministre, nous ne savons sous quelle inspiration néfaste, présentera prochainement aux Chambres une demande de subsides extrêmement importants dans le but de permettre des travaux de restauration à effectuer *d'ici à dix ans* de tous les édifices civils et religieux disséminés dans nos provinces.

Il a pu être séduit par cette idée et croire de très bonne foi rendre à l'art et à la science un service signalé. Il ne fera que le bonheur des entrepreneurs de maçonnerie et des fruits secs de l'architecture qui foisonnent dans le pays. Livrer à de telles mains les œuvres précieuses des maîtres du moyen-âge et de la renaissance serait un crime qui ferait maudire à jamais son administration.

Nous voulons croire encore que la bonne foi du ministre a été surprise, et qu'après examen il rejettera un projet aussi dangereux.

L. A.

F.-A. CAZALS

Dessinateur iconographe et iconophile, Parisien de Paris, bohème et dandy, F.-A. Cazals, secrétaire du *Comité pour l'érection du monument de Paul Verlaine au Luxembourg*, fut, on le sait, l'ami le plus fidèle et le plus sûr du « Pauvre Lélian ». Bien qu'il n'ait que trente ans, il est né en 1830; je veux dire qu'il vint au monde vêtu d'une redingote à jupe, le col serré d'une cravate à trois tours, les jambes engagées dans un pantalon à la

houzarde, tenant d'une main des gants et un « tromblon », de l'autre un « pouvoir exécutif ».

Mais depuis que les calicots et le boulevard ont adopté, de loin, la mise et les allures qu'il a, pour ainsi dire, restaurées, il affecte une simplicité dans la tenue qui me plaît particulièrement, car il est au fond, comme son ami Verlaine, l'homme le plus simple du monde.

Qui l'eût empêché, en effet, de modifier sa tenue, s'il eût bien voulu se rappeler ses origines ancestrales? Car, ainsi que son nom l'indique, il a certainement du sang espagnol dans les veines. Il eût pu être, aux temps picaresques, Lazarille de Tarnes ou don Gusman d'Alfaroche, — moins les friponneries, car nul n'a une nature plus droite. Ou mieux serait-il torero moderne. Je l'ai vu souvent jouant ce rôle dans une simple chambre d'hôtel garni, rue de Vaugirard, (à l'hôtel, précisément, dit de *Lisbonne*), où Verlaine ingénu lui donnait la réplique en faisant le taureau. La pauvre petite pièce mal meublée prenait les dimensions d'un cirque, et les « Carajo », les Caramba », les « Muerte ! » de la « prima spada » Cazals évoquaient les grandes figures des Lagartijo et des Frascuelo. Il m'est arrivé, craignant une catastrophe, de lever le pouce en l'air pour éviter la mort du taureau-poète, et la corrida se terminait par quelques rafraichissements pris au son des castagnettes, dont Cazals joue mieux qu'aucun Andalou :

Si je savais jouer de la guitare
Senora, j'en pinç'rais pour toi !

Physiquement, Cazals est de moyenne taille, mince et bien prise. Sa tête se campe fièrement sur un torse droit et sous une sombre chevelure bien attachée, de laquelle se projette en avant une mèche, assassine, dirait-on, et tellement placée que je n'ai jamais pu voir son œil gauche. Je ne connais pas davantage son œil droit qu'oblitére à perpétuité, hors la nuit, un monocle rectangulaire, impénétrable à la lumière (sauf peut-être aux rayons X).

Comment donc cet esprit si fin, si délié, si observateur, voit-il? Cazals voit par le nez, nez relevé, agressif, fureteur, analyste oh que!... Une dame du monde, que je vous demande la permission de ne pas nommer, me disait un jour, en parlant de lui : « Il tient de Molière par l'esprit et de Brummel par la tenue, mais il tient des deux par le nez ! »

De tels nez furent portés par nombre d'hommes de grand intellect, desquels Socrate et Verlaine, et Michel-Ange et Daumier, deux sages et deux artistes qui ont plus d'un point de rapport, et Rembrandt et combien d'aigus poètes comiques ; et c'est à cette dernière lignée que se rattache plus particulièrement F.-A. Cazals.

Il y a quelques années, j'allais voir Verlaine à l'hôpital Broussais, où il venait de subir une douloureuse opération. Et le pauvre poète, trouvant, malgré ses souffrances, le moyen d'être gai, me dit : « Figurez-vous, mon cher, que j'ai fait cette nuit un rêve bizarre. Nous déambulions, Cazals et moi, par les ruelles du quartier Mouffetard, en quête d'un marchand de nez! Nous en avisâmes un auquel nous demandâmes de nous vendre à chacun un nez droit : « Messieurs, nous répondit-il, nous n'en avons plus. » Et se tournant vers moi : « Mais si Monsieur désire des cheveux!!! »

La haine de F.-A. Cazals pour le costume moderne vient précisément de son amour du beau : le rare, la nuance, la ligne, le pittoresque le requièrent. Mais son œuvre, au contraire, est abso-

lument moderne ; comme peintre, dessinateur ou chansonnier, c'est dans la vie contemporaine qu'il prend ses modèles. Il n'est ni abstrait ni mystique et, s'il admire, comme tout artiste sincère, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ses préférences vont plus spécialement aux maîtres de l'École flamande et à nos artistes du XVIII^e siècle. Il ne se décore point pompeusement du titre de « peintre de l'âme », qualification qui lui paraît aussi vide de sens que « poète symboliste », par exemple. Il est et veut être lui-même ; il y a dans son dessin une certaine naïveté qui me plaît infiniment, non parce que je la retrouve dans les meilleurs de nos primitifs, mais parce que chez lui elle est naturelle, de prime jet et non tentative d'imitation.

Ce n'est point la main qui dessine chez lui, c'est l'œil. « ou mieux le nez », puisque j'ai émis ce paradoxe plus haut. En effet, il excelle à flairer le côté particulier et unique par où se différencie chacun de ceux qui deviennent inconsciemment ses modèles. A l'École des beaux-arts, on habitue nos élèves à se faire la main, on en fait des habiles, des forts en thème, mais on détruit en eux toute originalité. Cazals a aussi son école des beaux-arts, la bonne, celle de Forain, c'est la rue, le café, le « home », partout où il passe. Il note les attitudes, les grimaces, l'expression des yeux de ceux dont il fait, je dirais, « ses victimes ».

Qui donc a mieux rendu, et d'une vérité plus frappante, Verlaine et Moréas, et Duplessis, et Laurent Tailhade, et Barrès, et tant d'autres... Plus encore ; un simple croquis, de dos, la figure absente, un chapeau mou, un foulard rouge une canne à bec de corbin, et une jambe raide, projetant son ombre sur le sol, voilà Verlaine, frappant, absolu, à jamais fixé dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. De même, un monocle circulaire, émergeant en partie, sur le blanc du papier, des extrémités de moustaches, un certain mouvement automatique des bras : voilà Moréas, portant à jamais, pour la postérité, le monocle légendaire, tordant à perpétuité sa moustache victorieuse et ramenant impérieusement hors la manche du vêtement l'immaculée blancheur de sa manchette.

Le dessin est-il exact anatomiquement? Un jour, Cazals autorisa un de ses amis, dessinateur d'anatomie bien connu à Paris, et rompu au métier par vingt-cinq ans de travaux dans les amphithéâtres, à construire le squelette sur un dessin représentant Moréas vu de dos (1). Et voilà que sous le crayon de l'habile anatomiste et derrière le gibus, la redingote et le pantalon, apparut successivement la charpente de l'auteur des *Syrtes*.

Chaque os vint se ranger à sa place profonde!

Et le coccyx du poète lui-même fut à sa place, attestant le respect porté par Cazals pour le canon, sans lequel il n'est point de vrai dessinateur.

Je le répète, Cazals est un croquiste et un ironiste de haute volée. Et il croque en vers, il ironise en couplets. Il ne fait point de vers lyriques, il ne postiche ni Hugo, ni Banville, ni le comte Robert de Montesquiou-Fezensac. Il a son opinion pourtant sur la rime : Il préfère une assonance à une rime-cheville :

Je fais des bouquins
qui font du boucan,

et il n'admet la rime surabondante qu'à titre d'exception, lorsqu'elle est imprévue et ne sent pas la recherche trop facile, en quoi il a raison.

Dans les revues littéraires de Paris, qui publièrent ses chansons

(1) Ce dessin a été récemment acquis par Willy, un autre ironiste.

(lesquelles il ne voulut jamais encore réunir en volume, est-ce dandysme?), dans les cafés du quartier latin où il les chanta lui-même, on a pu juger de leur saveur, de leur originalité, joyeuse, folle et bouffonne, mais où perce toujours le respect de lui-même et d'autrui. Ce croquiste, ce « chargiste », n'a pas d'ennemi, surtout parmi ceux sur qui s'exerça sa verve, jamais méchante, qu'il aime pour son grand talent et son caractère plein de loyauté.

Parmi les œuvres qu'il va exposer à la Maison d'Art, ce sont surtout les portraits de Verlaine que je signale à l'attention publique. Ceux qui ont connu Verlaine et l'ont aimé, le verront revivre sous leurs yeux; ceux-là qui seulement connaissent son œuvre pourront affirmer qu'ils ont été présentés au pauvre et glorieux Lélian.

V^{te} DE COLLEVILLE.

CUEILLETTE DE LIVRES

Ames simples, par YVES BERTHOU. Alph. Lemerre, Paris.

A moins que M. de Montesquiou ne se décide à ajouter quelque chose à son étonnante collection, je crois que ce livre-ci restera le plus médiocre de l'année poétique. Réunissez les lieux communs les plus surannés, les formules les plus prostituées, les frieries les plus usées, les sentimentalités les plus mélodramatiques et sachez que c'est ici que se complait le talent de M. Berthou. Apprenez qu'on parle dans *Ames simples* de nobles et de manants de vieille roche, intransigeants comme des dogmes, de deux frères gentillâtres épris de roturières et d'une mère hautaine qui ne veut souiller son blason, apprenez encore que l'une des fiancées plébéiennes s'enferme dans un couvent et y devient abbesse, que l'autre meurt de désespoir le jour de ses noces avec un homme qu'elle n'aime pas, apprenez ensuite que la Révolution « ivre du sang des hommes », passe par là, apprenez enfin que la scène se passe en Bretagne, parmi d'authentiques Bretons entourés de l'inévitable cortège de bardes, de sorcières et de ménestriers, et sachez que c'est là tout l'intérêt et toute la modernité du livre, écrit, d'ailleurs, en vers réguliers, secs, anguleux, froids, disharmonieux, bourrés de rimes désagréables, publiques comme des filles, dans une langue où l'on rencontre de semblables perles — et que ces citations fassent juger de la beauté plastique des vers : — « ... Aussi quelle justice lui rend-on ! — Nul n'est plus entouré de bienveillance. — Ah ! qu'elle est estimée en ce canton ! — Comme on recherchera son alliance ! » — ou bien ceci : « Renée Arnik Ar-Glaz, la pennerès Kerwaz », ou encore « Renée Arnik Ar-Glaz, acceptez-vous — Ewan Ari Gélard pour votre époux — ou — Oh ! ce latin ! comme il inspire à tous la crainte. » — Vraiment nous ignorions qu'au seuil du xx^e siècle il fût encore de ces Bretons catholiques et légendaires. Nous nous imaginions qu'ils avaient rejoint ces autres victimes de la civilisation, le dronte, le singe d'Europe et le Peau-Rouge. Il paraît qu'il n'en est rien : à ce point de vue, le livre qui nous les révèle est, certes, intéressant.

Anouchka, par REGGIE DAR-THULA.

Anouchka est l'histoire — écrite en vers — l'histoire fort obscure et mystérieuse d'un poète qui aime une chanteuse et d'une chanteuse qui aime un poète et qui finissent par se séparer, parce que le poète veut aller au delà de la vie, tandis que la petite femme préfère rester en deçà, — ce qui est bien légitime d'ailleurs, car enfin, le poète peut avoir de magnifiques et péremptoirs rai-

sons pour vouloir s'en aller si loin mais encore devrait-il les communiquer ! Or, il n'explique rien, ce poète-là et il s'étonne qu'on ne comprenne pas !... Cette *Anouchka* est vraiment une très mystérieuse chose.

Quand, tantôt, j'ai dit que c'était écrit en vers, j'ai usé de termes, à la vérité, un peu pompeux. En effet, ce n'est pas toujours écrit et ce ne sont jamais des vers. Il y a là dedans, notamment, une ode dithyrambique à un canapé qui est exilarante. Cela commence ainsi « Divin divan, — Divan divin, etc. » Pour l'amour du ciel ! M. ou M^{me} Reggie Dar-Thula, écrivez-donc en prose... ou plutôt, si vous n'écriviez plus ? Tenez : vous nous annoncez la *Maison du bonheur* — eh bien ! nous craignons terriblement que ce ne soit là encore qu'une... histoire insolite...

Notes sans portées, par l'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ (WILLY). Paris, E. Flammarion.

Hector Berlioz, en *Méphisto*, tiré à hue et à dia par ses deux impresarii attirés, MM. Lamoureux et Colonne, le tout signé José Engel, décore la couverture du dernier volume que l'inépuisable fantaisie de M. Gauthier-Villars a fait éclore chez l'éditeur Flammarion.

C'est, à l'intérieur du livre, un feu d'artifice ininterrompu de calembours à travers lesquels le joyeux Willy mène, selon ses procédés habituels, une critique serrée, judicieuse, reposant sur une connaissance non superficielle de la musique. Et ces *Notes sans portées*, qui embrassent toute la dernière saison musicale, constituent, sous les arabesques ahurissantes brodées par l'auteur sur une trame solide, un document de sérieux intérêt.

Les Rassemblements.

Préfacé par Octave Uzanne, curieusement illustré par Valloton, ce volume, auquel collaborèrent pour le texte Paul Adam, Gustave Kahn, Pierre Veber et autres, note les différents traits de la badauterie parisienne « si plaisante à observer dans ses incessants avatars d'une curiosité boulimique d'événements imprévus ».

« Un enterrement, un mariage, un embarras de voiture, un arbre qu'on transpose, un régiment qui passe, un cheval qui s'abat.... et voilà que chacun s'empresse, s'attire, se coudoie et s'amuse en des rassemblements d'un instant. »

Tout le livre est dans ces lignes, finement et ironiquement noté, d'une lecture amusante et d'une édition superbe.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Essai sur le génie dans l'art, par GABRIEL SÉAILLES. Paris, Félix Alcan, 1897. — *Congrès universel des Religions en 1900 ; histoire d'une idée*, par l'abbé VICTOR CHARBONNEL. Paris, A. Colin et C^{ie}. — *Les Heures de Notre-Dame dites de Hennessy*, étude sur un manuscrit de la Bibliothèque royale par JOSEPH DESTREÉ, conservateur au Musée d'art décoratif. Bruxelles, E. Lyon-Claesen. — *Maîtresse d'Esthètes*, par WILLY. Paris, Simonis Empis. — *L'Auvergne*, par JEAN AJALBERT. Dessins de A. Montader. Paris, ancienne Maison Quantin. — *Images tendres et merveilleuses*, par A.-FERDINAND HÉROLD. Paris, Société du *Mercur de France*. — *La Musique française moderne* (César Franck, Ed. Lalo, J. Massenet, E. Reyer, C. Saint-Saëns), édition ornée de cinq portraits, par GEORGES SERVIÈRES. Paris, G. Havard fils.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du Salon de la *Libre Esthétique* a réuni, jeudi dernier, l'élite des artistes belges dans les galeries du Musée moderne. Un grand nombre d'artistes étrangers avaient fait le voyage de Bruxelles pour assister à ce « vernissage » sensationnel. Citons parmi eux M. et Mme Albert Besnard, MM. A. Charpentier, F.-R. Carabin, Ch. Plumet, Henry Noe, F. Thesmar, H. de Toulouse-Lautrec, H. Paillard, M. et Mme H. Duhem, M. P.-C. De Moor, etc.

Le prochain Salon d'Art idéaliste sera ouvert à la Maison d'Art, du 4 mars au 4 avril.

Le 11 mars, à 8 heures du soir, aura lieu un *Tournoi poétique* précédé d'une conférence dans laquelle, M. Ch. du Chastain, expliquera *impartialement* les causes de la guerre qui divise en deux camps — les poètes *parnassiens* et *versi-libristes* — la jeune littérature belge.

Divers concerts et conférences seront organisés au cours de l'Exposition.

Le manque d'espace nous empêche d'analyser en détail le très beau concert donné, dimanche dernier, par la *Société des Concerts symphoniques*. Bornons-nous à constater le grand succès remporté par M. Félix Mottl qui, en l'absence de M. Eugène Ysaye, actuellement en tournée de concerts en Italie, est venu diriger l'excellent orchestre de la Société. Mme Mottl, avec un art parfait, a donné à la partie vocale du concert, dans l'interprétation de divers *lieder* et airs, un charme exquis.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ETUDES. — VENDREDI, 5 mars, à 8 h. 1/2, M. L. GUMLOWICZ. *Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung*. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI, 6 mars, à 8 h. 1/2, M. ELISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Malgré l'immense succès de *l'Horloger d'Yperdamme* la joyeuse compagnie artistique du Diable-au-Corps donnera prochainement une nouvelle fantaisie : *Le Voyage de M. Buls en Égypte*. Le poème est de Rhamsès II et les dessins sont de H. Hendrick, l'auteur des superbes dessins de *Saphura*.

UNE MAISON D'ART A PARIS. — Boulevard de Clichy, 69, à la frontière de Montmartre-Paris. Sur le modèle de celle de Bruxelles, mais de proportions moindres. Fondateur : M. Louis Levens. La *Critique* rend compte en ces termes de l'exposition d'inauguration :

« Le coup d'essai de M. Louis Levens, sans être magistral, ne laisse d'innover en libérant la toile d'un cadre coûteux et inutile. Par là ne s'écrasent les tableaux et ne cherchent, par la tricherie calculée d'une bordure, à distancer les voisins ; facilité à l'obser-

vateur de motiver son jugement. Au demeurant, l'Exposition de toiles sans cadres est une sélection plaisante, peu tendancieuse. On y voit Carrier-Belleuse, Grun, Beauverie, Barillot, Grimelund, Petit-Jean, Schaan, F. Polak et d'autres ; c'est de la peinture. Au premier s'étage la coquetterie d'une parvule salle idoine à conjurer la conférence-théâtronomie de nos contemporains berbes et imberbes. »

Le sixième Salon de la Rose † Croix aura lieu du 1^{er} au 30 mars à la galerie Georges Petit, rue de Sèze, 8, à Paris.

La ville de Venise vient d'instituer trois prix : le premier de 1,500 livres, le second de 1,000 livres, le troisième de 500 livres, pour les meilleurs essais critiques sur sa *Deuxième Exposition internationale d'art, 22 avril-31 octobre*.

L'ouverture de l'Exposition internationale des beaux-arts de Munich, organisée de concert par la Société des artistes et la Sécession, aura lieu le 1^{er} juin, au Palais de Cristal. Remise des œuvres : du 20 avril au 1^{er} mai.

Un monument à la mémoire de Donizetti sera élevé à Bergame cette année à l'occasion du centième anniversaire du compositeur, né en cette ville le 23 septembre 1797. Donizetti n'a pas écrit moins de soixante-six opéras en vingt-six ans.

William Morris a laissé, en mourant, une bibliothèque remarquable que ses exécuteurs testamentaires sont chargés de vendre, en bloc s'il est possible, ou, sinon, par enchères publiques. Morris ne s'attachait nullement à la rareté des livres, comme le font si souvent les bibliophiles, mais seulement à leur beauté. Une centaine de manuscrits ornés de miniatures, dont les plus anciens datent du XII^e siècle, forment, avec de nombreux incunables, la partie la plus précieuse de sa collection.

La pièce capitale de sa bibliothèque est un Bestiaire, illustré de cent six enluminures de travail anglais, offert en 1187 à l'église Sainte-Marie et Saint-Cuthbert, de Radford. Morris avait relativement fort peu de livres d'heures ; il avait, au contraire, de nombreux missels, psautiers et bréviaires, surtout des bibles du XIII^e siècle pour lesquelles il avait une prédilection particulière ; la plus remarquable est celle qui fut offerte par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à un monastère voisin de Lille.

A côté de ces pieux volumes figurent un certain nombre d'ouvrages classiques manuscrits, un Hégésippe du XI^e siècle, des Virgile, des Cicéron, des Gratiens, des Columelle, un manuscrit français du *Roman de la Rose* orné de soixante-quatorze miniatures. Morris possédait encore de nombreuses éditions allemandes du XV^e et du XVI^e siècle, notamment les premières productions des imprimeries d'Augsbourg et d'Ulm. Il avait, en outre, réuni, au moment où il écrivit ses poèmes empruntés aux légendes scandinaves, une collection très complète des Sagas du Nord.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE : SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART



TELEPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Deuxième article.* — DES POÈTES. *Gustave Kahn, A.-F. Hérold, Henri de Régnier.* — OCTAVE FIRMEZ. *Impressions et Souvenirs,* par Henry Maubel et James Vandruhen. — REVUE FRANÇAISE D'EDIMBOURG. — UNE LETTRE DE GEORGE SAND. — THÉÂTRE MOLIERE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

(*Deuxième article*) (1).

Au travers des évolutions diverses qui l'ont, ce siècle, transformé, l'art en est arrivé aujourd'hui — sous quelle forme qu'il se présente — à ne plus vivre que par l'Individualisme. Sans doute, le phénomène fut plus sensible et le résultat est-il plus évident en littérature où le poète est parvenu, par le vers libre, à un individualisme tel qu'il s'est acquis le droit d'exprimer son cœur selon les rythmes et le mode qui lui plaisent et de ne plus soumettre l'inspiration à un règlement technique quelconque. Mais pour celui qui veut regarder avec ferveur, il ne sera un instant possible de douter que la peinture ne soit, elle aussi, à ce point éminent de liberté spirituelle.

L'ouverture de la *Libre Esthétique* vient d'ailleurs

(1) Voir notre dernier numéro.

offrir propice occasion de se livrer à cet examen. Il est une essentielle différence entre la *Libre Esthétique* et les habituelles expositions. Là c'est un groupe d'artistes qui, unis en communauté intellectuelle, dévoilent au public le résultat de leurs collectifs efforts; ici, c'est, au contraire, la négation de tout groupe, mais l'hospitalité franche, large, offerte à tous, également. Peu importe la façon d'être, pourvu que la vie soit! Aussi, parce qu'en cette assemblée d'individuels tous se confondent et se mêlent harmonieusement, pouvons-nous y puiser les plus importants, les plus sûrs documents sur la peinture de cette génération.

Certes, l'éventualité est rare de rencontrer — et nous ne nous occuperons cette fois que des toiles — à côté d'un frémissant et étincelant Besnard, les crépuscules et les effets de lumière blutée — qu'on me passe le mot — d'un Degouve; à côté de Gauguin violent et barbare, Heymans tendre et suave. Sans doute, parfois, la fortuité des rencontres dérouté-t-elle un peu et embarrasse le jeu délicat de la sensation; mais, néanmoins, de l'ensemble touffu et puissant une impression d'unité d'art se dégage qui nous empêche, la première surprise passée, de nous étonner de la proximité d'Ensor et de Doudelet, de Claus et de Toorop.

Encore que nous puissions trouver dans ces Salons maints envois qui mériteraient cent fois mieux qu'une simple citation, tout consciencieuse et attentive qu'elle

puisse être, il nous faudra pour réunir en un seul article la masse d'appréciations, en condenser quelque peu l'expression.

Dans le précédent numéro de *l'Art moderne* une étude fut consacrée à l'œuvre de Besnard; la douce tâche d'éloge étant accomplie, il nous faudra donc ne plus parler de l'extraordinaire et éblouie lumière qui palpète dans ces toiles, de cette fougue nerveuse et ardente, de ces consonnances subtiles où des couleurs longtemps irréductibles viennent tout à coup s'unir par d'imprévues accordailles. Nous nous occuperons en conséquence de passer en revue ses confrères en art, Et qu'il me soit permis maintenant d'user, pour la clarté du jugement, d'une arbitraire classification à laquelle artistes et œuvres de par leur originalité s'opposent, mais que je ne tolérerai qu'accidentellement et pour les besoins seuls de la critique.

L'impressionnisme qui s'épanouit si brillamment voici quelques ans peut, sans conteste, réclamer Monet. Il nous offre trois toiles : portails de cathédrales, immenses et hauts, baignés dans de confuses et étroites clartés et qui en sont si intimement enveloppés qu'une vaporisation impalpable semble en faire trembler les pierres et frissonner le profil même des énormes masses granitiques. Evidemment, certaines personnes dont l'organe visuel est toujours resté rudimentaire, ne verront là qu'un informe barbouillage; mais pour ceux qui furent dociles à la lente éducation de l'évolution, ces trois œuvres se poseront comme de merveilleuses choses, d'une *sculpture* de lumière étonnante. L'un des nôtres, d'ailleurs, Heymans, avait depuis prouvé — sans user pour cela d'un procédé identique — que l'on peut, à l'aide de la peinture à trait discontinu, obtenir de splendides résultats. Nous n'avons pas oublié sa dernière exposition; aussi lui déclarer que celle de cette année n'est guère inférieure constituera le plus éloquent, le plus efficace des éloges. Comment dire la grâce souple et fraîche de cet étang qui s'éveille dans les clartés légères de l'aube? L'impression est si pénétrante que l'on ne peut songer au métier: l'artiste voudra bien nous excuser de ne pas plus longuement expliquer pourquoi dans ces toiles il affirme plus de maîtrise que jamais il ne nous en fit soupçonner.

Abusant de notre procédure analytique, nous pouvons rapprocher de ces deux beaux noms ceux de Cross, en qui s'accuse une force réelle de poésie, et de M^{lle} A. Boch, dont le *Troupeau de moutons* est une délicieuse chose violette; et ensuite, profitant du frêle trait d'union qui les joint, arriver à parler sans plus tarder de Claus et de Degouve.

Les Claus que nous voyons cette année ne sont plus les Claus vibrants et somptueux que nous connaissons et qu'une assez récente exposition nous permit d'admirer. Les électriques clartés se sont assoupies. Claus a

pénétré en d'exquis intérieurs, ciselé avec préciosité le suave profil d'une petite fille, se plaît à dire le charme parfumé et discret d'un vieux coin de village zélandais. Néanmoins, pour bien signifier que tout cela n'est qu'une pause dans l'œuvre ardente, *Une branche de pommier* est là qui nous rappelle le Claus lumineux et nous remet en souvenir la belle expression de Saint-Georges de Bouhélier: « Les pommes puissantes et opaques pèsent aux branches. »

Degouve ne nous révèle rien d'inconnu. Il s'est enfoncé un peu plus avant dans le pays de rêve et de douceur dont il est le pèlerin pensif et attendri. Nous savions déjà ces soirs, ces crépuscules, mais fut-il jamais plus extrêmement velouteux qu'en le *Lac de Côme* et dans cette admirable nuit d'hiver et de gel qui est peut-être la plus parfaite de ses œuvres?

Nous arrivons à De Groux. Et ici plus que jamais il conviendrait de s'arrêter. De Groux est parvenu à la maturité. Et le *Retour de l'île d'Elbe* autant que l'un des portraits de Baudelaire ne sont pas loin d'être d'éternels chefs-d'œuvre. Une glose à la Huysmans s'imposerait ici. Il faudrait dire lyriquement tout le lyrisme qui bouillonne dans ce tumultueux *Retour* et qui en font une des toiles les plus grandioses et les plus émouvantes qui soient. Et quelle que soit la tragique gravité dont on puisse imprégner sa prose, rendra-t-elle jamais aussi intensément l'instant de drame suprême que cette *Veillée de Waterloo* où Napoléon, seul dans la nuit fauve et magnétique, songe — les pieds dans les herbes velues et hautes, avec, près de lui, sur le sol posée, une lanterne malsaine et sourde. La tête de Wagner est peu réussie; elle ne possède pas, comme les deux Baudelaire et comme le Buonaparte, ce caractère de plasticité morale qui extériorise à tel point l'expression intime et psychologique que l'âme nue semble flotter dans les yeux et l'atmosphère du visage.

L'exposition de Gauguin est des plus entourées. Elle surprend et chacun la discute ou la conteste; personne ne voulant comprendre qu'il y a un primitif là où tous s'obstinent à découvrir le décadent. Gauguin est cet idéaliste exalté qui s'exila jadis en de lointaines et australes Taïti pour entourer son labeur d'une plus compacte solitude et qui est arrivé, par les voies de la simplicité la plus fruste, au point où les modernes ne parviennent qu'à force de volonté et de complication. Sa couleur est rugueuse, son dessin est anguleux et sec, il ignore le jeu subtil et aérien des ombres et les précieuses alliances de tons ne se trouvent point en lui — mais une vie sauvage et rude palpète dans tout ce qu'il fait et s'il étonne avec tant de persistance, c'est que son art émeut en nous des sensibilités jamais sollicitées et qui, éveillées enfin brusquement, sont maladroitement, hésitent et ne peuvent tout de suite découvrir le miraculeux chemin de notre cœur.

Il faudrait parler encore des peintres littéraires — d'Ensor, de De Moor, de Melchers, de Doudelet ; dire la clarté laiteuse du grand paysage du premier, le raffinement sadique et troublant du deuxième, la naïveté un peu jobarde du troisième, insister sur le cas un peu spécial du quatrième. Nul n'ignore, en effet, que Doudelet est l'assidu compagnon des explorations mystiques de Maeterlinck. Il est un fervent des princesses, des tours, des clefs d'or, des sorcières et le mystère pour lui n'a plus de secret. Sans doute, Maeterlinck peut, par son génie, épargner le ridicule à ses conceptions surnaturelles : mais pour le peintre dont l'art exige une précision stricte et une exacte concrétisation, il est fort dangereux de se vouer à un semblable prosélytisme. L'exécution en pâtit et l'originalité n'en profite guère.

Pour terminer cette revue que la nécessité a fait trop rapide, disons qu'il faut aller avec une piété particulière à Jan Toorop, le contempler profondément et y revenir. Cet art est austère mais il recèle sous son enveloppe sérieuse et grave de merveilleux motifs de joie.

Ajoutons qu'il y a encore des Français très beaux dont les œuvres réclameraient plus qu'une laudative mention : Ménard, Cottet, Blanche, l'un qui nous donne de larges paysages puissamment enlevés et qui s'enfièvent dans une atmosphère d'orage roux ; l'autre qui nous offre d'insolites sites (à noter un aspect de mer vénéneuse et phosphorique) et un grand tableau très simple, très ému ; le dernier enfin, dessinateur consommé. Et combien d'autres ont été impardonnablement omis, R. Wytsman, Rasseufosse, Delvin, Luce, dont l'apport n'est pourtant négligeable et qui ajoutent à la grande moisson leur gerbe belle et juste.

Un livre est un concile d'idées, a dit quelqu'un. Un Salon aussi et la *Libre Esthétique* entre tous. C'est pourquoi, reprenant à la fin de cet article ma pensée du début, je puis conclure en déclarant que cette exposition est bonne et salutaire parce que plusieurs êtres distincts y viennent chanter leur vie et leur joie, parce que l'art contemporain tout entier y est représenté avec ses recherches, ses doutes, sa foi, ses violences et parce qu'elle démontre à certains cuistres que les artistes authentiques, quels que soient leurs procédés, finissent toujours par se rencontrer et fraterniser en le Beau.

DES POÈTES

Gustave Kahn, — A.-F. Hérold. — Henri de Régner.

Trois poètes, dont les œuvres ont aidé à créer la poétique récente et à imposer les rythmes libres à la prosodie française attardée, publient, M. Kahn, les *Limbes de lumières*, M. Hérold, *Images tendres et merveilleuses*, M. de Régner, les *Jeux rustiques et divins*. Tous les trois, depuis leurs débuts, se sont déve-

loppés logiquement, suivant leur nature. Ils apparaissent dans leurs nouveaux poèmes très semblables à eux-mêmes et à l'idée que nous nous faisons d'eux. Toutefois, leur art a subi plus d'une nouvelle empreinte, grâce aux évolutions incessantes et tel relief de rêve et de pensée qui s'accuse aujourd'hui nettement, semblait vague en leurs strophes premières. Ce sont ces changements que cet article soulignera.

Dans les *Palais nomades et les Chansons d'amants*, M. Kahn faisait songer tantôt à un chevalier, tantôt à quelque voyageur, tantôt à un sertisseur de gemmes, tantôt à quelque roi bâtisseur de palais. Bravoure, rêve, joyaux, marbres, terrasses, salles et dômes, tout était dédié à quelque reine, à quelque amante souveraine, dont le poète était épris. Ses chansons, les unes simples comme celles des trouvères, les autres travaillées comme des filigranes, les autres larges et triomphales comme des hymnes montaient vers le même sourire, vers le même geste, vers la même attitude de femme adorable et amoureuse. On rêvait aux Sulamites, aux pays de Saba, de Tyr et de Sion, aux architectures légères, aux tentes et aux kiosques, à des musiques improvisées et charmantes, à des existences parfumées, à des jardins de fleurs fragiles. Un Orient nullement massif ni torride, mais frais et prismatique et qui sonnait clair comme des sonnettes et des cristaux entrechoqués s'évoquait grâce à des rythmes variés, multicolores. C'étaient des fêtes inédites qu'un vrai poète ordonnait pour l'esprit. Lorsque parut *Domaine de fée*, le décor changea. Quant à l'émotion, elle devint plus intime et plus profonde. Dans la *Pluie et le beau temps*, le poète écoutait le monde et regardait le paysage et les gens. Aujourd'hui, le voici qui décrit les villes et ce qu'il y a de plus aigu et de plus moderne en elles. Il s'est mêlé à la vie présente, il rêve, les pieds plantés en pleine réalité. A son tour, il essaie de vêtir de caractère et de beauté l'heure du siècle où et dont il vit. Il n'est plus ni un chevalier, ni un trouvère, ni un joaillier, ni un roi ; il est un passant qui regarde par sa fenêtre la vie moderne s'enfiévrer devant lui et dont l'âme respire les idées qui passent.

Cette transformation vaut qu'on la signale. *A Jour fermant* est obscurci de fumée, noir de charbon, lourd de puanteurs d'entrepôt, fuligineux de brouillard et strident de trains et de navires en partance. C'est de la vie rouge et forte et brutale. Et les rythmes que jadis le poète avait noués autour de ses caresses et de ses baisers, de ses odes et de ses lieds, s'enflent ici et se mêlent comme les vagues d'un grand fleuve :

Par des senteurs de cale et de caque
Et des huées froides et opaques
Le long des quais où les steamboats en partance
Sont pris de noir, sauf le feu pâle
Où se chauffe, fantôme, un cuisinier noir.
Le port s'endort et les docks s'enseulent
Seul vit le gin aux étroites cantines
Où, sous son souffle, les images se déterminent,
Qui dicteront le rêve du soir aux pauvres heres
Que balance pour toute vie, le souffle marchand de la mer.
Autour des flasques et des pintes de grés,
Dans la fumée des fortes pipes, le boure
S'emplit de la vie invisible de l'image,
Et bien loin du départ de demain et des agrès,
Le somnolent, près du poêle rouge,
Revoit le faubourg vers où partent ses messages,
Le songe de l'enfant qui traîne sur les ports
Son costume déjà de marin, sous des sabords
Identiques à ceux-là qui bordent le rivage
Et la femme lasse déjà des coups de fage
Passent en rapides effluves de visages
Par la lourde atmosphère de querelles et d'orages.

M. Ferdinand Hérold nous donne une série de poèmes dramatiques, dont les légendes lui fournissent les thèmes. L'érudit que cet écrivain cache en lui, apparaît quelquefois à fleur de strophes, sans jamais nuire toutefois au jaillissement de la poésie. Il n'est jamais didactique. C'est ce qui le différencie et des romantiques et des parnassiens dont la science aimait à s'étaler et à casser l'émotion.

Au monde médiéval il emprunte des héros et des magiciennes; il les installe en des décors lointains de châteaux, de terrasses et de plaines, ou bien encore, dès qu'il nimbe le front d'une Libérata, en de vagues séjours terrestres où le ciel se mire. Ses vers, tantôt réguliers, tantôt libres, se marient aux variations des sentiments et des idées et s'adaptent, souvent de façon irréprochable à la dynamique ou à la statique de ses évocations. Certes, parfois, désirerait-on plus d'audace et plus de décision; mais le talent de M. Hérold se gare, par nature, de tout extrême. L'aisance, la facilité, l'élégance, la clarté le distinguent et ce sont là des qualités qu'il ne veut point lancer dans l'aventure.

Tranchant sur ses œuvres précédentes, le nouveau poème : *La Fée des ondes*, nous enchante à cause de l'inspiration la plus large et la plus évocatrice que M. Hérold ait subi. C'est l'histoire d'Ys, la ville noyée, et de Gralon et de sa fille Ahès. Les vers vivent. Plus rien en eux ne se ressent des formes roides et poncives. Pour la première fois peut-être, le poète s'est, en un libre chant, affranchi des dernières contraintes et la poésie vraie s'est éveillée en ce merveilleux dialogue.

GRALON

O mon Ahès,
Comme voilà longtemps que je te pleure!
Depuis le jour où la tempête
T'a emportée en sa fureur,
Oh, je te pleure.
Vois comme l'âge, vois comme la douleur
Inclinent tristement ma tête.

O mon Ahès,
Dans les aubes du printemps
Il n'y a plus, pour mes yeux, de clarté;
Dans les aurores de l'été,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de soleil,
Et, dans les crépuscules de l'automne,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de lumière.

Pour mes yeux, c'est toujours la nuit d'hiver.
Ma vie est morne et monotone.

AHÈS

Père, pourquoi pleurer sur moi? Je suis heureuse,
Moi, la Reine des ondes, moi, l'éternelle amoureuse.
Dans mes demeures sous-marines,
Je ris galement
Au doux rire des beaux amants
Qui baisent mes seins clairs et ma bouche purpurine.

GRALON

O malheureuse...

AHÈS

Aux plaines sous-marines
Et parmi des jardins de lumière apaisée,
Se dresse mon palais de corail et de perles.
Et là, vers mes baisers,
Viennent les amants que j'appelle.
Dans mon palais de corail et de perles
Il y a d'amoureuses chambres;
Et autour de mon palais chantent
Les grandes harpes de la mer.

Enfin, voici M. Henri de Régnier. Son art fut l'objet de mainte étude, en ce journal. Chacun de ses recueils, y compris *Aréthuse*, y fut signalé. Autour de ce poème se rangent aujourd'hui : *Les Roseaux de la flûte*; *Inscriptions pour les treize portes de la ville*; la *Corbeille des heures* et *Poèmes divers*. La nouveauté que j'y surprends est d'inspiration agreste. Ce n'est, d'ailleurs, point sans raison que le mot « rustique » fut inséré dans le titre du nouveau volume.

Aux yeux des visiteurs pressés des musées littéraires, M. Henry de Régnier est, comme il le dit lui-même, un brodeur de tapisseries précieuses ou bien encore un personnage équestre, armé d'un beau glaive, vêtu d'une armure illustre et debout comme une statue, en la salle héraldique. Ce personnage, il le fut jadis. Mais depuis il a erré par les grèves pour y entendre les sources chanter; il s'est accoudé en des parcs merveilleux, au bord des étangs couverts d'or et de soir, non loin des quinconces de marbre, où s'exaltent, d'entre les colonnades, les torses et les bras tendus des dieux et des déesses. Lui aussi a parcouru les diverses régions d'un large domaine littéraire et partout il s'est trouvé chez lui.

Déjà dans *Aréthuse* les églogues et les bucoliques se dessinaient en ombres bleues sous le soleil. Elles se propagent aujourd'hui dans *les Roseaux de la flûte*, mais c'est dans *les Treize portes* que l'odeur de la terre et des herbes et des foin s'accuse, en un admirable poème, le plus violemment. Voici :

POUR LA PORTE DES PASTEURS

Avec l'aube, l'aurore et le premier soleil,
Éleveurs de bétail ou trieurs de méteil,
Vous entrez, poussant en files devant vous
Les grands bœufs de labour qui bavent sous les jougs,
Le bouc noir qui renifle et l'agneau blanc qui bêle.
Le laboureur répond au bouvier qui le hèle;
Et les femmes s'en vont, portant sur leurs épaules
Des coqs d'or enfermés en des cages de saule
Et la corbeille ronde où se gonflent les fruits;
La faux en oscillant heurte le fer qui luit
Des bèches; l'aiguillon d'épine noire touche
Le foin vert qui se fane entre les dents des fourches;
Et les gestes sont gourds et les faces sont graves
Et le pied lent se hâte, alerte, ou, las, s'entrave,
Scandé selon le pas ou le piétinement;
Et la voix enrouée est presque un beuglement
Ou, aigre, dans l'air clair, y chevrote, et après
Que, venant du pacage ou venant du guéret,
La horde agreste, lourde, obèse et bestiale
A passé, sabot dur ou talon qui s'étale,
Mufle qui mâche, groin qui lappe, dent qui mange.
Une senteur d'étable ou des odeurs de grange,
De tout ce qui passa végétal et vivant,
Durent dans le matin clair et pur où le vent
Fait, entre les clous d'or de mes battants de chêne,
Trembler des brins de paille ou des flocons de laine.

Ces vers à la fois graves et vivants pourraient être blasonnés par le grand, nerveux, et boucané Centaure que M. A. Point burina en l'honneur de H. de Régnier et qu'il lui dédia dans une jeune et luxueuse revue parisienne.

Et cela seul suffirait : avoir lu les livres récents des trois poètes dont nous avons écrit, pour affirmer que la rénovation poétique française est nettement victorieuse et que les œuvres qu'elle a produites font désormais partie de la vraie littérature et non pas seulement d'une littérature d'exception.

OCTAVE PIRMEZ

Impressions et souvenirs, par HENRY MAUBEL et JAMES VANDRUNEN, plaquette in-8°, 61 pages. Bruxelles, Huysmans, 1897.

OCTAVE PIRMEZ conserve, sinon parmi les profanes qui trouvent trop philosophique sa prose si calme, si noble, si mélancoliquement profonde, au moins dans l'âme des lettrés et des méditatifs, une sympathie qui va grandissant. Ses *Heures de Philosophie*, ses *Heures de Solitude* se dressent avec la beauté sereine des édifices classiques doucement dorés par les émotions humaines, et c'est avec une joie pure qu'on lit, fût-ce au hasard des pages entr'ouvertes, ces méditations, images si vraies de la vie en ses mystères et ses lassitudes. Jamais peut-être prose plus harmonieuse n'exprima les rêveries d'un esprit douloureux et résigné sur les problèmes qui incessamment nous enveloppent de leurs brouillards et de leurs résonnances à la fois séductrices et tristes.

Le souvenir ému et énigmatique qu'a laissé à tous ceux qui l'approchèrent le romantique rêveur de la vallée d'Acoz, le trouble qui émanait de son voisinage et l'inévitable des réflexions que suscitait sa fréquentation, et parfois sa simple vue, vient d'être brièvement raconté par deux de ceux qui l'approchèrent ainsi d'aventure, et qui, sans le connaître à fond, sans avoir pu pénétrer cette eau dormante où se reflétaient tant de pensées rares, fleurs aquatiques étranges et merveilleuses, ont cependant subi l'attraction mystique de cette personnalité d'élite.

M. HENRY MAUBEL d'une part, JAMES VAN DRUNEN d'autre part, en une plaquette qui semble un dyptique aux teintes pâles, aux paysages solitaires, racontent, avec un grand charme, les impressions qu'ils subirent quand le hasard les plaça dans l'environ du chœur fraternel de Rémo. Il n'ont aucune prétention à dire, par une analyse minutieuse, ce que fut au juste l'âme de l'illustre écrivain qui, même pour ses commençaux les plus habituels, restait drapé et caché dans les plis du manteau grisâtre où il se plaisait à envelopper sa subconscience. Ils se bornent à dire rapidement, par des touches délicates d'aquarellistes ou de pastellistes, la répercussion qu'eut en eux-mêmes leur contiguïté avec ce promeneur taciturne du jardin des idées mornes et raffinées. Et cela est infiniment curieux et touchant!

Car à quel procédé faut-il recourir pour dépeindre le mieux ces natures à facettes multiples et à souterraines cachettes? Parvient-on jamais à les déplier quand on les prend elles-mêmes comme sujets d'expériences et d'inventaire? Leur complexité et leur secrétisme ne défient-ils pas l'exactitude? Le propre des grandes âmes n'est-il pas d'apparaître variées et de supporter les plus contradictoires interprétations? N'est-ce point là leur beauté spéciale et vraiment divine?

Dès lors, l'observateur ne fait-il pas assez, et mieux, en se racontant soi-même dans ce qu'il a ressenti à l'approche de ces êtres d'exception et la vraie description qu'on en peut, qu'on en doit faire, n'est-elle pas le récit sincère et simple de l'effet, toujours puissant et original, qu'ils produisent sur ceux qui les écoutent, les touchent ou les contemplant? Certes, le petit livre charmeur dont nous parlons semble le démontrer et l'on rêve, pour connaître ces hommes rares, d'une série de plaquettes pareilles, donnant chacune, en un bref discours, la répercussion que ces échantillons d'humanité supérieure et précurseurs causent sur les cloches individuelles dont ils sont les battants. De la

diversité même de ces œuvrettes sortira le coloris total, l'harmonisation qui les fera paraître en leur vraie essence dans le nimbe de leur gloire.

REVUE FRANÇAISE D'ÉDIMBOURG

Paraissant tous les deux mois. Directeur : SAROLÉA, professeur à l'université d'Édimbourg. Paris, Colin; Édimbourg, Williams et Norgate.

Les affinités de race maintiennent par leur étrange permanence, et malgré les destinées historiques les plus inconciliables, des liens de peuple à peuple. Cette Écosse celtique est encore tournée vers la France. Si la décadence des idées dites « françaises » et qui sont celles des royautés centralisées de l'Europe au siècle dernier est complète en Angleterre, et si on englobe tout l'art français d'aujourd'hui dans une réprobation manifestement injuste, l'Écosse a conservé un sens plus exact de la réalité. Elle comprend mieux le caractère français malgré les infiltrations romaines. C'est pourquoi on peut assister à une renaissance franco-écossaise comme au temps de Marie-Stuart ou des prétendants écossais à la couronne d'Angleterre. La *Revue française* que vient d'y fonder Charles Saroléa en est un des intéressants symptômes. Les rapports de littérature à littérature, d'âme collective à âme collective sont les seuls moyens que nous ayons de nous renseigner sur les grandes idées qui nous dominent et que nous ont léguées nos ancêtres. Ce sont des réactifs psychologiques. Nous la lirons donc avec un grand intérêt. Le temps est du reste venu pour les lettres françaises de passer les frontières et d'y engager la bataille à l'étranger. Et si, dans cette œuvre, les Jeunes-France d'à présent ne nous suivent pas, la Belgique d'expression française se sent animée d'un suffisant amour pour sa langue héréditaire pour combattre seule et sans peur, au nom de son génie.

M. Charles Saroléa le fait remarquer en tombant à pleins bras sur M. Zola; pour cent cinquante mille lecteurs qui liront *Rome*, par exemple, il n'y en aura pas cinq cents pour apprécier Vielé-Griffin ou Verhaeren, et quand il émet cette phrase nette : *La gloire de M. Zola est faite de la honte de la France*, il a raison. Il faut donc faire connaître à l'étranger ceux qui ne prennent pas leur gloire dans la honte de la France, mais dans son admirable génie. Nous pouvons dire avec orgueil que cela a toujours été l'esprit de nos écrivains, et c'est là l'œuvre de la *Revue française d'Édimbourg*. Il faut la soutenir, la lire, y écrire, la faire prospérer comme étant, dans un pays de brume et de montagne, un coin de terre où sont plantées des fleurs que nous aimons.

Une Lettre de George Sand.

Elle n'est, croyons-nous, dans aucun recueil. Elle date de loin, L'auteur avait vingt-neuf ans née le 5 juillet 1804. Cette lettre ne fut publiée, nous assure-t-on, qu'après sa mort. Elle complète le portrait littéraire que donna d'elle Michel Revon et que nous reproduisons ci-dessous :

« Une âme tranquille, calme, équilibrée, capable d'accueillir et de rendre tous les sentiments, toutes les idées, toutes les impressions de l'extérieur, comme une fontaine limpide reçoit et réfléchit les images de la nature; une humeur rêveuse, nullement étourdie, avec un secret penchant à s'attendrir sur les choses et

sur les êtres, à s'exalter pour un temps, à se créer des passions factices, à s'émouvoir sous de légers souffles, qui ridaient l'eau pure de sa vie intérieure sans en troubler la quiétude merveilleuse; un tempérament sans violences, sans nerfs; une éternelle innocence de l'esprit, avec un cœur sensible et une tête romanesque, amie des chimères; une intelligence peu profonde, mais étendue et ouverte; le sens juste, le goût du vrai, l'admirable instinct de la beauté; bref, une nature riche par essence et, de plus, apte à tous les développements. »

(Extrait de l'étude de MICHEL REVON.)

Paris, 18 juin 1833.

A MON FILS.

Travaille, sois fort, sois fier, sois indépendant, méprise les petites vexations attribuées à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui en vaudront la peine. Ces temps viendront. Si je n'y suis plus, pense à moi, qui ai souffert et travaillé gaiement. Nous nous ressemblons d'âme et de visage. Je sais dès aujourd'hui quelle sera ta vie intellectuelle. Je crains pour toi bien des douleurs profondes, j'espère pour toi des joies bien pures. Garde en toi le trésor de la bonté. Sache donner sans hésitation, perdre sans regret, acquérir sans lâcheté.

Sache mettre dans ton cœur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera. Garde l'espérance d'une autre vie, c'est là que les mères retrouvent leurs fils. Aime toutes les créatures de Dieu, pardonne à celles qui sont disgraciées, résiste à celles qui sont indignes, dévoue-toi à celles qui sont grandes par la vertu.

Aime-moi! Je t'apprendrai bien des choses si nous vivons ensemble. Si nous ne sommes pas appelés à ce bonheur (le plus grand qui puisse m'arriver, le seul qui me fasse désirer une longue vie), tu prieras Dieu pour moi, et, du sein de la mort, s'il reste dans l'univers quelque chose de moi, l'ombre de ta mère veillera sur toi.

Ton amie,
GEORGE

THÉÂTRE MOLIÈRE

Monsieur Betsy, la pièce de Paul Alexis et d'Oscar Méténier, bien que d'observation plutôt intéressante qu'aiguë, est d'un net et bref réalisme et plait. Elle est l'opposé d'une œuvre à tirades et à thèses. Ses angles s'enfoncent dans la vie — mais elle n'y plonge pas tout entière. Elle se maintient comme exemple. Elle proteste contre le théâtre à la Dumas et aussi à la Scribe. L'intrigue est nulle. Le dialogue simple et courant.

M^{lle} Lender est vivante et charmante dans son rôle. Dupuis et Baron sont ce qu'ils étaient, un peu plus péniblement que jadis, mais qu'importe? Ils amusent et leur jeu est encore gaillard, par moments.

Mardi prochain, première représentation du *Fiacre 117* de M. de Najac, avec MM. Baron, Barral et M^{lle} Marcelle Lender dans les rôles principaux.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Renaissance, par HENRI DUHEM. Paris, F. Clerget. — *Les Jeux rustiques et divins*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Ballades françaises*, par PAUL FORT; préface de PIERRE LOUIS. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Fables*, par ÉDOUARD DECOTÉ. Paris, Perrin et C^{ie}. — *La*

Légende blasphémée, par GEORGES PIOCH. Paris, édition du *Mercur de France*. — *La Plaidoirie dans la langue française*. Cours libre professé à la Sorbonne, par M. MUNIER-JOLAIN, avocat à la Cour d'appel. Première année, xv^e xvi^e et xvii^e siècles. Paris, Librairie Marescq aîné, Chevalier-Marescq et C^{ie}, éditeurs. — FRANCIS BOHAN, extrait de la revue *Le Sillon. Lettre de Belgique*. Paris, Librairie Victor Lecoffre.

PETITE CHRONIQUE

Deux concerts d'un attrait exceptionnel seront donnés au Salon de la *Libre Esthétique* (Musée moderne) les mardis 16 et 30 mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de MM. Vincent d'Indy, D. Demest, G. Guidé, Théo Ysaye, A. Dubois, Ten Have, A. Zimmer, etc., et d'une partie de l'orchestre de la *Société Symphonique*. Ces concerts seront consacrés l'un et l'autre au xviii^e siècle. Dans l'un, M. Vincent d'Indy dirigera, en première audition, une cantate à camera inédite de Destouches, *Oenone*, pour voix de femme et orchestre. Il se fera entendre en outre comme claveciniste dans les « Pièces en concert » de Rameau, accompagnées par le violon et la viole de gambe. M. Demest chantera l'« Incantation d'Ismenor », de *Dardanus*, et l'orchestre exécutera la « Musique pour les soupers du Roi », de Lalande, ainsi que le « Rigodon » de *Dardanus*.

La seconde séance sera consacrée au xviii^e siècle allemand : Mozart, dont on interprétera pour la première fois à Bruxelles le concerto pour trois pianos avec accompagnement de quatuor à cordes, J.-S. Bach (sonate pour alto solo, sonate pour flûte et clavecin), Schütz, etc.

L'abonnement aux deux séances (places réservées) est de 8 francs. S'adresser à MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45. Prises au contrôle, les places seront, pour chacune des séances, de 5 et de 3 francs.

Notre prochain article sur la *Libre Esthétique* sera consacré aux arts décoratifs et sera illustré de nombreuses reproductions des œuvres exposées.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE Première liste d'acquisitions : E. CLAUD, *Zélandaises*. — Id., *Leentje* (pastel). — J. DELVIN, *Soir d'été*. — M. LUCE, *Paysage*. — A. DELAUNOIS, *Ames solitaires*. *Le Béguinage* (n^o 11). — F. ROPS, *La Peinture aux amours* (2 ex.). — Id., *La Dame au carton*. — Ed. MUNCH, *L'Amour*. — A. CHARPENTIER, *Zélandaise* (bronze). — Id., Pot à crème (grès). — F.-R. CARABIN, Encrier (grès), 3 ex. — Id., Miroir (cuivre repoussé). — Id., Pot à tabac (grès). — Id., Dragonnier (grès). — F. THESMAR, Bonbonnière (émaux translucides sur porcelaine tendre). — K. KOEPPING, Verres n^{os} 5, 7, 9, 10 et 12. — P. DU BOIS, Gobelet (étain). — W. DE MORGAN, Vase (céramique). — E. GRASSET, Estampe décorative. — H. SUMNER, *La Nativité* (triptique). — L. VAN STRYDONCK, Bague (argent et topaze). — A.-W. FINCH, Poteries émaillées (23 ex.). — P. BONNARD, Paravent.

La première répétition générale de *Fervaal* a eu lieu vendredi en présence de M. Vincent d'Indy et de la critique musicale. L'œuvre a produit une profonde impression. Le prologue, mis en scène d'une façon très pittoresque, et chacun des actes ont été salués d'applaudissements enthousiastes. A la chute du rideau, l'orchestre a fait une ovation à l'auteur, qui a remercié ses interprètes, les instrumentistes et leur chef, M. Flon.

Fervaal est monté avec beaucoup de soins. M^{me} Raunay, MM. Imbart de la Tour et Seguin en jouent avec une autorité et un élan remarquables les rôles principaux. Les décors de MM. Lynen et Devis sont tous quatre d'une plantation originale et d'une couleur harmonieuse. Nul doute qu'un éclatant succès récompense l'effort artistique de la direction.

La première représentation est fixée à vendredi prochain, à 7 heures. Répétition générale mardi, à midi et demi. Toute la critique parisienne assistera à cette solennité. Plusieurs compositeurs et amateurs français sont déjà arrivés, entre autres MM. Henri Duparc, Coindreau, Hellmann, etc.

M. Mickaël fera dimanche prochain, à 3 heures, à la Maison d'Art (Salon d'Art idéaliste) une conférence sur *les Actes de Psyché*.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES. — Le bureau du groupe XXI Industries d'art s'est réuni cette semaine sous la présidence de M. Charles Van der Stappen en vue de l'installation du compartiment d'art appliqué qu'il a été chargé d'organiser et qui sera vraisemblablement l'un des attraits de l'exposition. Il comprendra l'ensemble des œuvres d'art industriel et décoratif créées en ces dernières années par des artistes belges : mobilier, céramique, papiers peints, vitraux, étoffes, orfèvrerie, étains, affiches, estampes murales, etc. Indépendamment des invitations déjà faites, les artistes et artisans d'art désireux de prendre part à cette exposition peuvent s'adresser jusqu'au 15 courant à M. Victor Bernier, secrétaire du groupe XXI, rue des Deux-Eglises, 29, à Bruxelles, qui transmettra leurs demandes au Comité.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ETUDES. — MARDI, 9 mars, à 8 h. 1/2, M. ECKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI, 11 mars. M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — VENDREDI, 12 mars. M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI, 13 mars. M. ELISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M^{me} Falk-Mehlig, pianiste, et M. C. De Bom, ténor, se feront entendre aujourd'hui au Concert populaire d'Anvers. Au programme : la Symphonie en ut majeur et le *Roi des Aulnes* de Schubert, le Concerto en ut mineur de Beethoven, le *Preislied* et l'ouverture des *Maitres Chanteurs*.

M. Emile Claus expose depuis hier quelques-unes de ses œuvres à la Salle Verlat, à Anvers. L'exposition restera ouverte jusqu'au 15 courant.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU CORPS. — Que ceux qui n'ont pas encore vu le spectacle actuel, si intéressant et si artistique, se hâtent, car la nouvelle pièce : *Onze Karel en Egypte*, passera au premier jour.

M. Guy Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy, consacre son programme d'aujourd'hui aux compositeurs belges : G. Lekeu, L. Du Bois, Ad. Samuel, Sylvain Dupuis, G. Huberti et P. Gilson, dont il dirigera quelques-unes des œuvres principales, notamment la Symphonie en ré mineur de Samuel et la *Fantaisie sur des Mélodies populaires canadiennes* de Gilson. La partie vocale est confiée à M^{me} Gabrielle Bernard, la jeune cantatrice qui obtint un

si vif succès dans l'interprétation du drame lyrique *Numance* de M. Van den Eeden.

UN BANQUET VERLAINIEN. — Les anciens élèves du collège Notre-Dame de Reithel s'étant souvenus que le poète Paul Verlaine avait été un de leurs professeurs, avaient organisé un banquet en son honneur au restaurant Bruneaux, 24, boulevard Poissonnière, à Paris. Le menu, dessiné d'après des documents de F.-A. Cazals, par M. Thiéry, élève à l'École des Beaux-Arts, portait le buste du poète, dominant de son piédestal gardé par la Renommée la ville de Reithel et son collège surgissant à l'horizon ensoleillé.

À l'issue du banquet, une conférence a été faite sur « Verlaine et les Ardennes » par M. Jean Bourguignon, de la *Revue d'Ardennes et d'Argonne*, membre du comité de patronage pour le monument de Verlaine. Le jeune conférencier a montré, d'une façon très documentée et très intéressante, que Verlaine, par son origine et par sa vie passée en grande partie dans les Ardennes, était véritablement ardennais et qu'on pouvait le revendiquer hautement comme une gloire ardennaise. Les anciens du collège Notre-Dame, enthousiasmés, ont vivement applaudi la conférence et se sont engagés spontanément à apporter leur souscription au monument de Verlaine.

Enfin, des vers de Verlaine ont été dits par M. F.-A. Cazals, qui au nom du comité d'action verlainien, a félicité vivement M. Jean Bourguignon et a remercié l'association des anciens élèves du collège Notre-Dame de son heureuse initiative.

Sous le titre *L'Estampe et l'Affiche*, une nouvelle revue illustrée vient d'être fondée à Paris. Son titre indique suffisamment le but qu'elle poursuit : propager le goût de l'estampe et de l'affiche par la publication de tout ce qui s'y rapporte. Outre les articles de critique qu'elle se propose de publier, *L'Estampe et l'Affiche* renseignera ses lecteurs sur l'apparition des affiches nouvelles, sur le mouvement des ventes, sur les expositions, les procédés nouveaux de tirage, etc. Ses bureaux sont *Aux éditions d'art* Ed. Pelletan, boulevard Saint-Germain, 125, à Paris.

L'abonnement est de 6 francs pour la France, de 8 francs pour l'étranger. Divers abonnements avec primes et suppléments varient de prix de 12 à 50 francs.

Sous le titre *Iride* paraît à Gênes une nouvelle revue de quinzaine, littéraire et théâtrale. Bureaux : Via Assarotti, 13. Directeur : M. G. Conrado, avocat.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 MAISON PRINCIPALE : 10, rue de Ruysbroeck, 10 SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



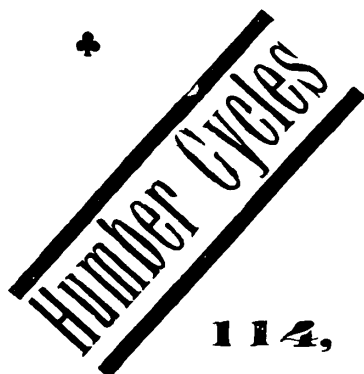
PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres. etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

FERVAAL — LE SALON DE L'ART IDÉALISTE. — HENRY DE GROUX.
— JEHAN DELVILLE. *Le Frisson du Sphinx*. — LA NOBLESSE DE
LA FAMILLE VERLAINE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE
CHRONIQUE.

FERVAAL

Fervaal marque une étape dans l'évolution de l'art lyrique. Après d'honorables tentatives faites en France pour réaliser l'expression du drame musical créé par Gluck, repris et développé par Richard Wagner, voici enfin une œuvre définitive dans laquelle s'unissent étroitement, avec une harmonie suprême, les divers éléments qui doivent concourir à provoquer l'émotion artistique. Comme l'a dit excellemment M. Alphonse Richard, le drame musical est une sorte de synthèse des arts. Il réunit dans un ensemble harmonieux, dans une unité savante, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique et la poésie. Par tous ces moyens accessoires, l'émotion esthétique résultant de la représentation d'un drame conçu d'après ces principes est renforcée, agrandie, fortifiée. Le spectateur est ému non seulement par la beauté de l'intrigue mais par la disposition habile du milieu où le drame évolue, par le geste

des acteurs, cette sculpture mouvante, par le charme du décor, par la richesse de la symphonie, qui sait exprimer les sentiments des héros du drame, et enfin par la grandeur des idées morales et la puissance de l'expression poétique.

Vincent d'Indy a rempli d'une manière complète cet admirable programme. *Fervaal* est le drame musical rêvé, impatientement attendu depuis que la mort de Wagner a décapité l'art musical et vers lequel tendaient les efforts de toute une génération de musiciens.

Dans l'effervescence d'une production incessante, l'école française a vu s'épanouir une floraison d'œuvres inspirées de cet idéal nouveau. Mais la révolution des idées était trop radicale, le bouleversement de l'esthétique trop absolu pour qu'aux formes de l'opéra et de l'opéra comique consacrées par un siècle de gloire on pût substituer sans transition la conception infiniment plus haute du drame lyrique. Le génie de Wagner, la nouveauté de ses procédés et de sa technique avaient, d'autre part, laissé sur l'art musical une empreinte si profonde qu'il ne paraissait guère possible de restituer à celui-ci son intégrité. De là la série de partitions hybrides écloses en ces derniers temps, d'opéras travestis, d'opéras comiques à perruque et à faux nez, dissimulant sous un vêtement d'emprunt leur origine.

Le carnaval est passé et *Fervaal* se présente sans fard et sans maquillage. Il renoue la tradition inter-

rompue, de telle sorte qu'on peut désormais établir, dans l'histoire du drame lyrique, la filiation en ligne directe : Gluck, Weber, Wagner, d'Indy.

L'art de *Fervaal* est incontestablement apparenté à celui de *Tristan* et de *Parsifal*. Il repose sur des principes semblables. Il a un idéal analogue. Il emploie, pour sa réalisation, des procédés similaires. Mais combien il s'en éloigne par la pensée et par l'expression lyrique ! C'est bien un cerveau latin qui a conçu cette lucide, cette étincelante partition, d'une architecture si équilibrée, d'un développement si logique et si harmonieux. Le symbolisme qui s'en dégage n'est voilé d'aucune brume. L'amour pathétique qu'elle décrit, haussé à l'universelle fraternité des temps nouveaux, est bien de notre race et de notre temps. Les deux héros du drame, Fervaal et Guilhen, les amants qui découvrent dans le mystère de l'amour le secret de la vie, vibrent d'une vie individuelle, intense, et le souffle qui les anime vient d'une inspiration personnelle. Il n'est pas jusqu'à la couleur orchestrale qui se différencie complètement de la symphonie wagnérienne, affirmant, en même temps qu'une sûreté de main sans égale, une originalité foncière.

L'un des charmes les plus séduisants de cette œuvre merveilleuse, c'est le rôle prépondérant donné au paysage, dont la description pittoresque enveloppe les personnages, guide leurs actions, se mêle au développement du drame. Nous avons eu l'occasion déjà de signaler dans l'œuvre de Vincent d'Indy le panthéisme qui en constitue l'un des éléments les plus caractéristiques. Au lieu de traiter la nature en décor ou de n'en mettre en relief, comme le fit Wagner, que les symboles psychiques, l'auteur de *Fervaal* y découvre la source des sentiments qui traversent l'âme de ses héros. Elle les pénètre, elle agit directement sur leurs pensées. Les jardins ensoleillés de Guilhen, les brouillards qui déroulent dans la forêt druidique, autour de l'autel de pierre, leurs volutes fantastiques, les escarpements glacés d'Iserlech où siffle la bise, où gronde le tonnerre, le scintillement des étoiles, la lente chevauchée des nuages, la pâle clarté de la lune, musicalement décrits avec une sensibilité exquise, ont une part capitale dans l'exposé du drame. Ils font partie intégrante de l'action et n'en peuvent être disjoints, ajoutant à l'intérêt du récit, à la beauté des symboles mis en œuvre, à l'exposé des idées philosophiques que recèle le poème, une rare et saisissante puissance émotive. Par là encore, *Fervaal* se distingue nettement des œuvres qui l'ont précédé.

On pouvait pressentir, par l'étude des œuvres symphoniques de Vincent d'Indy, cet élément caractéristique appelé à s'épanouir dans son premier drame musical. Il apparaît dans la *Forêt enchantée*, dans *Saugefleurie*, dans *Wallenstein*, dans la *Symphonie*

cévenole, dans *Istar*. Mais le théâtre seul pouvait lui donner sa plénitude et en consacrer le pathétique intérêt.

Le cadre forcément restreint de cette rapide étude ne nous permet pas d'entrer dans le détail de l'œuvre. Nous avons donné récemment une analyse du poème qui a permis de juger de sa haute portée et de la noblesse de sa conception. Mis en scène, ce poème acquiert une vie, un mouvement, une variété d'effets qui décèlent un sens affiné du théâtre, certes imprévu chez un artiste dont *Fervaal* est la première œuvre dramatique. A cet égard, le prologue, qui amène la rencontre de Guilhen et du héros celtique dans le tumulte d'une bataille, est, à lui seul, un chef-d'œuvre. Il prépare le drame en quelques épisodes caractéristiques exposés avec une sobriété et un goût parfaits et renferme tous les éléments essentiels de l'intrigue.

Rien de plus beau et de plus émouvant, à ce point de vue encore, que la mort de Guilhen, au troisième acte, et la scène surprenante qui la suit, la révélation faite à Fervaal par la voix des étoiles, la solennelle ascension qui emporte le Fils des nuées, désormais conscient, vers la lumière. C'est du théâtre shakespearien, cela, d'une audace et d'une grandeur indicibles.

A côté de ces scènes passionnées et pour faire diversion, l'assemblée du Conseil au deuxième acte, les cérémonies religieuses et le départ des tribus armées en guerre fournissent au metteur en scène l'occasion de déployer toutes les ressources de son imagination en même temps qu'ils permettent au musicien d'écrire d'imposants ensembles. Ces épisodes n'ont pas la nouveauté et la grandeur troublante des scènes que nous venons de citer. Ils extériorisent l'action, concentrée jusque-là dans le domaine psychologique, mais n'en offrent pas moins un vif intérêt. Vincent d'Indy, avec le scrupule consciencieux qui marque toutes ses œuvres, y a, en effet, apporté une vérité historique contrôlée par de minutieuses études des rites druidiques. Tout ce qui se passe à ce moment sur la scène est rigoureusement conforme aux traditions de cette Cravann qu'il a chantée dans *Fervaal* avec un filial amour. Il n'est pas jusqu'au nom des chefs qui n'ait sa signification spéciale, symbolisée par l'insigne que portent devant chaque guerrier des hommes d'armes. Même exactitude dans les mystères qui s'accomplissent sur l'autel, dans l'apparition des formes primordiales et du serpent qui enfanta le monde, si poétiquement exprimés dans le lent déroulement des brouillards. C'est, en raccourci, un exposé complet de la mythologie celtique encadrant avec précision la fiction de l'auteur et commenté par une musique descriptive dont l'intérêt ne languit pas un instant.

Ce commentaire symphonique du deuxième acte, très différent de l'inspiration qui dicta au compositeur le premier et le troisième dont la force émotive réside sur-

tout dans le développement des sentiments mis en œuvre et que termine une explosion lyrique admirable, montre la variété d'un tempérament musical exceptionnellement doué. On savait que Vincent d'Indy était un maître symphoniste. *Fervaal* le révèle musicien de théâtre. Malgré son apparente complexité, la polyphonie qui forme le tissu de sa partition est toujours claire et souligne d'un trait incisif, sans dominer le chant, les épisodes du drame. La trame en est strictement formée des thèmes mélodiques qui caractérisent les personnages de l'action et les idées évoquées. Et par des développements ingénieux, des combinaisons rythmiques imprévues, des modulations savoureuses à l'oreille, logiquement déduites des situations décrites, le compositeur offre un régal sonore qui ajoute aux beautés poétiques de l'œuvre un incomparable attrait. A cet égard, le troisième acte domine l'œuvre et la couronne superbement. D'Indy y a dépensé toute la force, la concentration et l'imagination de son génie créateur.

La soirée d'avant-hier, qui avait attiré une affluence énorme, a mis en relief, grâce à une interprétation excellente, ces qualités essentielles. Et c'est par un véritable triomphe que l'auditoire, composé de toutes les personnalités en vue de Bruxelles et de Paris, a accueilli le grand et noble effort tenté par la direction de la Monnaie.

M. Imbart de la Tour a chanté sans aucune défaillance, avec un goût parfait et une expression dramatique intense, le rôle difficile de *Fervaal* qu'il a composé en artiste compréhensif et profondément épris de son art. M^{me} Raunay a été au-dessus de tout éloge. Elle a créé avec une intelligence rare et une grâce infinie la touchante figure de Guilhen, tour à tour enjouée et insouciant, tendre, passionnée, pathétique, tragique et superbe quand, trahie, elle mène la horde des misérables à la conquête du pain et de l'or, pour retomber, dans la scène de la mort, défaillante et résignée. Elle a parcouru en tragédienne lyrique de haute valeur toute la gamme des sentiments exprimés par l'auteur. Quant à M. Seguin, on connaît la conscience et l'autorité de ce grand artiste. Le rôle d'Arfagard lui a fourni l'une des plus belles étapes de sa carrière. Sa voix sonore et expressive, l'ampleur de son geste, l'intérêt constant de sa mimique l'ont classé, une fois de plus, au premier rang. Et tous, les personnages épisodiques comme les premiers rôles, ont rempli dignement leur mission. Il n'y a vraiment que des éloges à adresser à M^{mes} Armand et Milcamps, à MM. Dufranne, Dequesne, Disy, Dantu, Cadio, etc. pour l'intelligence et le zèle qu'ils ont déployés.

L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Flon, ont interprété merveilleusement la partition, dont les études, on le sait, avaient été extrêmement

laborieuses. Les décors de MM. Devis et Lynen, tous les quatre d'un beau caractère décoratif, et la mise en scène minutieusement réglée par M. Baudu ont largement contribué au succès de cette soirée triomphale, qui a valu à l'auteur et à ses interprètes de nombreux rappels et une ovation enthousiaste.

LE SALON DE L'ART IDÉALISTE

A LA MAISON D'ART

Les œuvres exposées au Salon de l'Art idéaliste ne plaisent pas à tout le monde. Des journaux à critique superficielle ont déclaré n'y rien comprendre. Parbleu ! puisque ça dérange leurs habitudes. Ils ont eu les réactions du chat qui dort à qui l'on marche sur la queue : brusque réveil, miaulement aigu et coups de griffe. Les organisateurs du salonnet ont affiché ces appréciations dans leur local, crânement, en gens de lutte qui savent que plus la lutte est violente mieux elle vaut.

Mais ce qui plaît dans l'allure générale de ce mouvement qui à plusieurs paraît étrange, c'est l'opiniâtreté de ceux qui le mènent et la séduction qu'opèrent toujours les intransigeants qui savent ce qu'ils veulent, fût-ce bien, fût-ce mal, et vont de l'avant sans rien concéder, avec une joie de bousculer les badauds et d'affirmer leurs convictions. Ils aiment à faire scandale dans les mares aux grenouilles, au profit de leur idéal et cultivent la bataille comme un des moyens les plus féconds de faire triompher leurs idées chères.

L'art idéaliste est une des formes de l'art multiforme, de l'art si heureusement protéique ! car que deviendrions-nous, misère ! si c'était toujours la même chose. La seule erreur est, sans doute, de croire que c'est tout l'art. Mais trouvez-nous des artistes qui ne soient pas exclusifs, alors que l'exclusivisme, en concentrant toutes leurs forces sur un point isolé, est précisément la source de l'intensité de leurs œuvres ?

L'art idéaliste a le dédain de toutes les reproductions simplement matérielles de la nature. Il ne comprend pas celle-ci sans un nimbe de mystère et de symbolisme, sans un prolongement de la réalité dans l'obscur et le mysticisme, et il veut que toute œuvre mette en saillie ce caractère invisible, qui n'est tel que pour les âmes sans pénétration. De là vient que, même pour le portrait, il repousse la simple reproduction des traits réels, n'admettant pas qu'il y ait de vraie ressemblance sans l'extériorisation de la sub-conscience que chacun recèle au profond de lui-même. Ainsi, encore, le paysage doit, d'après sa vocation, exprimer les sensations impalpables que le Cosmos, en ses moindres expressions, suscite mystiquement en nous.

Allez, avec ces brèves notions, visiter le salonnet actuellement ouvert à la Maison d'Art. Assistez dans cet esprit aux concerts et aux conférences par lesquels on essaie d'intensifier et de compléter l'effet que font les peintures, les dessins, les sculptures, et vous comprendrez mieux ce qu'il y a de lyrisme dans ces efforts et leur sens véritable, non dépourvu de grandeur et de foi. Vous vous rendrez mieux compte de ce qui d'abord vous choquait ou vous désorientait et vous deviendrez plus justes en considérant la difficulté de réalisation d'un aussi éthéré programme.

Quelques-uns des exposants en approchent, sans qu'il soit permis de dire, croyons-nous, qu'aucun l'ait pleinement atteint.

On goûte une esthétique jouissance devant les tableaux de Jehan Delville, le principal moteur de cette école spéciale, qu'inaugura en France le Sar Péladan dont il fut en Belgique le consul, devant certaines œuvres d'Artot, de Craco, de Louise Danse, d'Henriette Calais, de Roger de Egusquiza, de Mangeant, à mesurer quelles espaces ils ont déjà franchis et quelles étapes restent encore à accomplir par ces têtus et ces croyants. On ne saurait les juger du premier coup d'œil ; chacune de leurs productions veut une contemplation attentive et de la méditation. Ce devoir qu'elles inspirent a un grand charme et l'équité esthétique commande de s'y appliquer. Des imperfections apparaissent, certes, mais bientôt on sent qu'il ne faut pas exclusivement s'y arrêter, et d'autres détails, d'abord inaperçus, révèlent le travail saint et pieux de ces âmes toujours à la recherche de l'impénétrable et s'acharnant à l'exprimer. Un sentiment de respect et de reconnaissance éclôt alors et permet de jauger à leur véritable étiage les calembredaines idiotes et les pirouettes dédaigneuses des coureurs du reportage portant leur crayon comme les allumeurs de réverbères leur bout-feu, toujours pressés, toujours étourdis, toujours à la blague.

L'Esthète véritable est éclectique. Il n'a pas besoin, lui, de se cantonner dans un seul des compartiments de l'Art. Sa mission est de s'efforcer de les visiter tous et de tous les comprendre. Le Beau est essentiellement ubiquitaire. Le parti pris est un signe d'infirmité intellectuelle. Quand un groupe comme celui de l'Art idéaliste s'affirme en un total d'œuvres conçues et exécutées conformément aux principes de son esthétique supra-réelle, il faut y avoir le plus grand égard et l'analyser avec beaucoup de respect.

Six Puvis de Chavannes et un Burne-Jones attestent, par leur fraternelle présence, que de grands artistes comprennent ainsi le devoir à l'égard de leurs jeunes émules. Cela vaut mieux que tous les certificats gouailleurs de la journalistique.

HENRY DE GROUX

(Pages inédites d'un livre prochain.)

Au salon de la *Libre Esthétique*, cette année, il y a Paul Gauguin, il y a Albert Besnard, il y a Henry De Groux.

D'autres, certes, aussi ; le choix, en vérité, de cette exposition offre une exacte synthèse de cet instant de l'art moderne, avec ses oppositions et ses harmonies, ses tendances éparses, ou groupées, ou voisines ; — quand parfois le maître manque, un disciple d'importance est là pour le rappeler.

Mais je n'ai entendu prodiguer autant de blâme à nul qu'à Gauguin, autant de louange à nul qu'à Besnard, — et si les œuvres de ces deux artistes donnent au drame esthétique comme un dénouement double, l'œuvre de De Groux en constituerait la péripétie la plus ardente : car Gauguin, c'est la défaite, et Besnard, c'est la victoire ; mais De Groux, c'est la bataille.

La défaite .. On réédite en l'honneur de Gauguin des clichés un peu las à cause du surmenage, et des gamins de tous les âges décrètent, gravement, devant cet art austère et hautain, qui asservit la nature selon de très personnelles lois et ne livre pas, sans exiger du curieux un peu d'effort, le secret chaste et profond de ses mystérieuses tendresses : C'est affreux ! Ni dessiné ni peint !...

En dernier ressort, après huit secondes d'examen, un passant à fourrures a prononcé : « Ni fait ni à faire. » — Au consentement du suffrage universel la défaite est souvent préférée par de bons esprits : j'aime du moins les croire tels, partageant leur avis, et me remémorant l'admiration de Redon, de Degas, de Puvis, de Carrière, de Mallarmé, de Dolent, de Mirbeau, de Roger Marx, de Geffroy pour ce méconnu... Au fait, alors, méconnu ? Point tant ; ou par qui ? Et si je comptais les imitateurs...

Besnard a des admirateurs sincères et compétents. C'est un artiste d'une adresse prodigieuse, et dans ses croquis exposés là, plus encore que dans ses tableaux, il faut bien admirer l'inouïe magie de cet œil et de cette main. Je crois la part du cerveau moins grande, ou, s'il intervient, c'est pour altérer par d'extraordinaires dons de ruse plutôt que de compréhension ou d'intuition les mérites incontestables de ce dessinateur et de ce coloriste. Ah ! celui-là n'est pas un simple, non ! Et j'entends bien qu'il est difficile, à cette date, d'être simple avec vérité, mais je sais sûrement que le Beau Pur n'est pas orienté aux infinis raffinements d'un art toujours plus compliqué et en qui éclatent — charmes suprêmes en ce sens qu'après eux il n'y a plus rien — les phosphorescences d'une « délicate » pourriture.

A Gauguin qui, dégoûté, précisément, de cette pourriture, s'est fait, art et esprit, l'élève des sauvages Maories, le public préfère Besnard qui célèbre l'apothéose de notre décadence.

A une statue sévèrement belle tu préfères, femme jolie, un miroir.

A de telles victoires, soyons quelques-uns qui nous entêtons à préférer la défaite... Et voyons à les démêler dans la lutte.

C'est De Groux que je veux dire.

Il m'attendait donc ici, ce peintre dès longtemps admiré et aimé, ce douloureux visionnaire et ce tragique songeur, pour, tandis qu'à travers des cités pleines d'autrefois je poursuis mes propres visions et mes propres songeries de futur, me révéler un effort analogue et à demi réalisé...

Dans les plus éclatants témoignages de l'histoire et du rêve, il cherche l'éternelle archée, le principe sans cesse trahi par le temps, mais qu'il faut bien que, chacun pour sa part, chacun selon son âme, les Esprits s'efforcent à démêler des éléments périssables afin de pouvoir devant l'avenir témoigner d'eux-mêmes et de leur dignité. La Vie, la Vérité de la Vie ! C'est elle que De Groux, dans les yeux des musiciens et des poètes et d'autres héros, et dans leurs œuvres par son pinceau commentées, voit et nous montre avec le geste impérieux d'une volonté fière de ne pas fléchir sous le poids de la pensée.

A l'ordinaire, quand un peintre « pense », on lui jette l'ironique louange de « poète » ; c'est sans doute pourquoi les poètes, s'ils ne sont pas seulement des assembleurs de syllabes épris du rôle de baladins où cette société, qui vient d'eux et marche contre eux, voudrait les réduire, s'ils « pensent », eux aussi, et, poètes purement, sont hautement philosophes, se voient refuser le premier de ces titres et restent notés du second comme de je ne sais quel odieux ostracisme. « Peinture littéraire » et « Poésie philosophique » : injures ; vaines, mais irritantes. J'ai entendu le grand Puvis de Chavannes protester avec indignation contre cette forme toute moderne de l'ingratitude et déclarer, violemment : « Je ne suis qu'un peintre ! » et dire : « Un peintre-poète, c'est Chenavard ! » — Excusable erreur verbale, et la conséquence logique et mau-

vaise d'un déni de justice, auquel il faut prendre garde de nous accoutumer.

Si, jusqu'ici, peu de poètes ont vraiment mérité l'injure de Philosophes, la gloire durable est assurée à ceux-là seuls qui la mériteront. Dans des pages récentes ¹, qui sont d'un rare écrivain, M. Adrien Mithouard annonce qu'« il viendra des poètes philosophes. Ils seront douloureux, savants et mystiques. Les anciens contemplaient le nombre : les modernes aspirent à l'infini... L'Idéal s'est reculé, on l'appelle parfois l'au-delà. L'art nouveau n'est plus merveilleux d'achèvement, mais sublime d'impuissance. Le temps est venu où les artistes impeccables et sereins font place à ceux qui agonisent d'espoir ». Émouvantes et suggestives paroles, où je sens frissonner, selon le mot de Baudelaire, « le cœur impatient des chefs-d'œuvre futurs »!...

Ce qui est vrai des poètes, vous le savez dès longtemps, est vrai des peintres. Les plus grands d'entre eux sont ceux qui pensent, — à la condition, comme je le dis de De Groux, que leur volonté d'artistes ne fléchisse pas sous le poids de la pensée. Mais, en général, les grands penseurs ont tous été de grands artistes; écrivains, musiciens ou plastiques, ils ont tous d'instinct observé avec une stricte et libre fidélité les lois providentielles du mode par eux choisi pour l'expression de leur pensée. Ce mode, cet instrument, ils l'aiment pour lui-même, pour la joie — sensuelle avec spiritualité, spirituelle jusqu'en la sensualité — qu'il leur procure, passionnément. Epris du but, ils s'éprennent du moyen, et ne l'ont, du reste, choisi que par amour, — je veux dire parce qu'ils ont trouvé en lui plus qu'en nul autre (et sur l'impérative et irrésistible désignation d'une fatalité divine) les éléments harmoniques avec leur individuelle nature qui leur permettaient d'atteindre, grâce à lui, vite et sûrement au but adoré. Ainsi, le grand peintre n'est « qu'un peintre » comme le grand musicien n'est « qu'un musicien » : ne demandant l'expression qu'à l'instrument de son art propre; et celui-là, précisément, ne serait ni peintre ni poète, qui troublerait et confondrait les limites essentielles des deux domaines. Celui-là commettrait une faute symétrique et contraire et égale à celle de ces artistes, nos trop nombreux contemporains, qui prennent le moyen pour le but et, par les sortilèges d'une habileté dangereuse, interrompent les relations nécessaires des arts entre eux, font du langage de chacun pour quiconque ne le pratique pas une sorte de cryptographie stérile et accréditent cette erreur : que la peinture et, par exemple, la musique ne sont pas deux vibrations de la même corde tendue dans l'infini, deux clartés ou deux voix de l'éternité. Ceux-ci — bien que, de leurs yeux physiques par leur main sur la toile la lumière même du soleil coule, asservie ou dérobée, sans rien nous révéler en outre de ceci qu'elle est la lumière — ont les yeux de l'esprit fermés, comme celui-là manquerait de justesse dans sa vision. Également négligeables, leurs doctrines sont étrangères à celle qui permit à Baudelaire, à Delacroix, à Wagner d'avoir raison de croire qu'ils sont tous trois des peintres, tous trois des poètes, tous trois des musiciens.

Doctrine, la vraie, ou la seule : un fonds à tous les arts commun est la vie pensée. Étudions la nature pour apprendre d'elle le procès de la création; puis, l'œuvre d'art étant dans l'éternité puisqu'elle ne subit plus, paysage ou visage, l'action du soleil ni des années), ne nous attardons davantage à ce qui sous nos yeux

(1) Du *Spectateur catholique*, de février.

se compose et se décompose incessamment, apparaît et passe. Pour faire *vivant dans l'éternité*, — notre unique empire, — c'est-à-dire pour créer une idée, un fantôme, une forme que tous puissent *toujours* reconnaître, copions, selon les lois d'après lesquelles la nature concerte une fleur, un nuage, un rayon, des modèles situés hors de l'espace et du temps, dans la vie vraie, hors des apparences, dans la vie qui ne meurt pas, dans la vie pensée.

CHARLES MORICE.

(A suivre.)

JEHAN DELVILLE

Le Frisson du Sphinx, vers, in-8°, 91 pages et table.
Bruxelles, Henri Lamertin, 1897.

Le poète Jehan Delville est aussi Jehan Delville le peintre et Jehan Delville le polémiste. Homme multiple, encyclopédique, cerveau à facettes, à larges facettes, comme les aime la conception contemporaine de l'artiste, comme le furent quelques personnalités inoubliables dont le zodiacal cortège est conduit par Léonard de Vinci, monseigneur Léonard, ainsi que les douze constellations majeures par Régulus ou Aldébaran.

Soixante et deux pièces composent le recueil nouveau de l'auteur des *Horizons hantés*. Beaucoup de sonnets, le sonnet étant vraiment, indépendamment des mérites spéciaux de forme que chanta le correct Boileau en sa froide versification prosodique et professorale, un moule dont les proportions restreintes et le mécanisme d'un ingénieux clichage s'adaptent très équationnellement à l'expression des courtes réflexions et des courtes descriptions qui surgissent dans les intellects méditatifs ainsi que des flots dans les archipels.

Les soixante et deux pièces sont d'une noble allure parnassique, cousines germaines des inspirations cérémonieuses de Leconte de l'Isle, avec plus de flamme parfois. De-ci de-là un très beau vers maximaire ou axiomatique qu'on souhaite retenir et qu'on enferme dans cette cage, hélas ! toujours ouverte à l'envol qu'est la fragile mémoire.

On lit avec une joie virile et un travail monotone de l'esprit et des yeux. Le défaut de ces alexandrins bien établis (il n'y a guère d'autre coupe) est dans leur correction versificatoire, entendue au sens des règles, bien fatiguées, de là prosodie académique dont le convenu et l'artificiel saillaient chaque an davantage et que cultivent encore pieusement, comme des rites infrangibles, les poètes pris dans l'atavisme de plusieurs siècles de rimaire et de strophisme réglementaires. Jehan Deville, quoique de nature puissamment originale, aime à s'enfermer dans cette discipline surannée et emploie sa vaillance à s'y contraindre. Il n'a pas, ou dédaigne, le sens de la belle liberté versique qui, revenant aux traditions de la poésie antique et aux inspirations charmantes des trouvères, alors qu'aucun traité de prosodie officielle n'existait, s'abandonne à l'instinct musical qui vibre incessamment dans l'âme des vrais poètes et, assouplissant cette pauvre langue française trop longtemps mise au cordeau et bêtement domptée par les gardes-champêtres de lettres, s'efforcent à lui rendre la sveltesse, l'élégance, la richesse naïve d'autrefois.

Les vers nouveaux de Jehan Delville n'ajoutent, en réalité, rien

de nouveau au bagage formidable des vers existants. C'est un bel édifice de plus dans une ville où trop se ressemblent les édifices. L'architecture est belle mais combien connue ! On se sent repris dans des formules mille fois contemplées. Aussi l'intérêt du recueil nous paraît être moins dans le recueil lui-même que dans ce qu'il fait penser de son auteur. Pour faire pareille œuvre il faut une intéressante et forte nature. On admire cette aptitude à faire si abondamment ce qui, en réalité, est difficile, même si ce n'est qu'une imitation d'exercices entrés dans les catalogues et invariablement classés. Mais on souhaite que cette individualité, très marquante par son talent et son intransigeance, se livre à d'autres exercices, mieux en accord avec son temps et ses brillantes aptitudes et se dégage d'une théorie qui cathédrise le vers en une question de rime et de comptage des pieds. De la musique ! comme criait Verlaine quand il signalait « les torts de la rime » ; de la musique et « pas de littérature ! » La cadence en sa répétition charmeuse, le rythme en ses heureux brisements de la cadence, l'assonance des voyelles et même des consonnes au lieu de la rime obligatoire, les images d'imprévue originalité, la variété des coupes s'adaptant aux infinies nuances de l'âme moderne, le néologisme, cet instrument d'enrichissement de la langue, l'émotion constante pénétrant les moindres mots et les aimantant de pathétisme, l'abandon confiant à l'instinct ce suscitateur d'inspiration, — voilà le programme, voilà le décalogue du néo-poète.

Quant au prosodisme, il est temps de le mettre au musée des belles choses qui ont fait leur temps et dont toute application nouvelle semble un crime de pastichage.

LA NOBLESSE DE LA FAMILLE VERLAINE

Un de nos abonnés nous communique une note publiée par l'*Education populaire* au sujet de la famille de Paul Verlaine, et y ajoute ces renseignements :

« Voici une note curieuse concernant Verlaine.

La famille Verlaine serait noble ! Déchue, probablement. Il y a des Verlaine un peu partout, à Châtelet, etc. L'origine est ardennaise.

Verlaine est un petit village sur la ligne de Luxembourg, près de Longlier. C'est là qu'on voit dans les grands bois

... Les myrtilles au pied des chênes.

Verlaine a supérieurement décrit tout cela. Il connaissait son pays. Mais, voilà, il est né à Metz, et il est classé Parisien par M. France.

La note se rapporte à la réception solennelle faite à Laroche à M. Charles Verlaine, natif de cette ville, *primus* de l'Université de Louvain en 1722. Il y est dit :

« A cette famille Verlaine, des Ardennes, anciennement noble, appartenait le poète moderne parisien, le décadent Paul Verlaine, mort si misérablement à Paris, en 1896. Elle fut jadis noble et en possession de seigneuries.

Aux archives de l'État, à Liège, se trouvent les *Manuscrits généalogiques* de Le Fort, père et fils, héralds d'armes du pays de Liège, aux XVII^e et XVIII^e siècles. On y voit (vol. XVIII, p. 50) l'intitulé suivant : *Verlaine* (de), sa généalogie depuis l'an 1534, notes et quartiers. »

Memento des Expositions

BOURGES. — Exposition nationale des Beaux-Arts (art moderne et art rétrospectif) : 15 mai-15 juillet. Délai d'envoi : 15-28 avril. Dépôt à Paris, du 15 au 20 avril, chez Denis et Robinot, rue Alfred Stevens. Renseignements : *M. le maire de Bourges*.

COPENHAGUE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai. Délais d'envoi : 1^{er}-31 mars. Renseignements : *M. V. Klein, commissaire général*.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai 30 septembre (prolongation éventuelle : 15 octobre). Délais d'envoi : 12-25 mars. Gratuité de transport pour les envois acceptés. Renseignements : *Bureau de l'Exposition internationale, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde*.

MILAN. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 15 avril-30 juin. Délai d'envoi : 15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. E. Visconti Venotta, président*.

PARIS. — Salon de 1897 (Champs-Élysées). 20 avril-8 juin. Délais d'envoi : peinture, 5-10 mars (27 mars pour les hors concours) ; dessins, aquarelles, pastels, etc., 6 et 7 mars ; œuvres d'art décoratif, 30 et 31 mars ; sculptures, 23-27 mars pour les ouvrages importants ; 23-25 mars pour les bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines ; architecture, gravure et lithographie, 28 et 29 mars.

Id. — Société internationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars). 24 avril-30 juin. Délais d'envoi : peintures, gravures, 18-20 mars ; sculptures, 25-27 mars ; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Pour les sociétaires et associés : peintures et gravures, 2-4 avril ; sculptures, 8-10 avril ; architecture et objets d'art, 6-8 avril. Renseignements : *M. Puvion de Chavannes, président*.

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril ; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : *M. Pierre Petit, 19, place Cadet*. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis*.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897 ; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia*.

PETITE CHRONIQUE

C'est mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le premier des deux concerts que nous avons annoncés. Il sera consacré aux maîtres français des XVII^e et XVIII^e siècles : M.-R. LALANDE (1657-1726), A.-C. DES-TOUCHES (1672-1749), dont on exécutera la cantate inédite « OEnone » pour une voix de femme avec symphonie, et J.-PH. RAMEAU (1683-1764).

L'orchestre sera dirigé par M. VINCENT D'INDY. Solistes : M^{lles} G. B. et M. D. DEMEST, professeur au Conservatoire, MM. A. DUBOIS (violon) et DOEHAERD (basse de viole). Le clavecin sera tenu par M. ALBENIZ. Prix des places : 5 francs (places réservées) et 3 francs. Abonnement aux deux concerts : 8 francs. S'adresser pour l'abonnement à MM. Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, 45.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Deuxième liste d'acquisitions (1). A. J. HEYMANS, *La Chaussée de mon village*. —

(1) Voir notre dernier numéro.

CH. COTTET, *Matin brumeux à Venise*. — F.-R. CARABIN, Encrier (grès), 4^{me} et 5^{me} ex. — Id., *Pot à tabac* (2^{me} ex.), — A.-W. FINCH, Poteries.

MAISON D'ART. *Salon d'Art idéaliste*. — Aujourd'hui dimanche, à 3 heures. Conférence par M. MICKAËL : *Les Ailes de Psyché*.

Jeu 18 mars, à 3 heures. Conférence par M. ROBERT CANTEL : *Les Renaissances*.

Samedi 20 mars, à 3 heures. Conférence par M. FRANCIS DE CROISSET : *L'Amour de nos jeunes poètes*.

Jeu 25 mars, à 3 heures. Conférence par M. MAURICE CARTUYVELS : *La Vie future dans les croyances antiques*.

Le prix d'entrée à chacune de ces conférences est de 2 francs.

Pour rappel, mardi soir, à 8 h. 1/2, concert de M. H. Heuschling avec le concours de M^{me} E. Dietz.

À la fin du mois d'avril, la Maison d'Art ouvrira une exposition d'œuvres anciennes et nouvelles de M. EUGÈNE SMITS.

Le comité pour l'érection d'un MONUMENT A PAUL VERLAINE donnera le jeudi, 25 mars, une fête à laquelle prendront part MM. Cazals, Emile Verhaeren, Edmond Picard, Camille Lemonnier, etc. M. Henry Krauss a promis aux organisateurs son concours, ainsi que M. G. Flé, dont plusieurs commentaires musicaux des poèmes de Verlaine seront exécutés.

Cette fête aura lieu au Salon de la *Libre Esthétique*, où le poète fit l'une de ses dernières conférences. Nous en publierons, dans notre prochain numéro, le programme détaillé.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ETUDES. — MARDI, 16 mars, à 8 h. 1/2. M. ECKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — MERCREDI, 17 mars. M. le Dr JOSEPH. Introduction à l'histoire de l'art antique. L'art de l'Égypte et de la Mésopotamie (avec projections lumineuses). 1^{re} conférence. — VENDREDI, 19 mars, à 8 h. 1/2. M. L. GUMFLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI, 20 mars. M. ELISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Au commencement du mois d'avril, M. COBDEN SANDERSON fera, en langue anglaise, une conférence (avec projections lumineuses) sur : La reliure, ses procédés, son idéal.

Des cours de diction et de littérature sont donnés à la Maison d'Art par M^{me} Van Strydonck et M. Sigogne tous les jeudis, à 3 heures (diction) et à 4 heures (littérature et technique vocale). — On s'inscrit à la Maison d'Art.

Le théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première représentation de *L'Arlesienne*, l'émouvant drame de Daudet,

musique de Bizet, joué par M^{me} A. Tessandier, M. Taillade et divers artistes de l'Odéon et du Vaudeville.

L'orchestre, composé de quarante musiciens, sera dirigé par M. Lanciani.

Le bureau de location est ouvert pour la première de *Onzen Karel en Egypte*, la très joyeuse pièce d'ombres que prépare le théâtre du Diable-au-Corps.

Numance, le drame lyrique de M. Jean Van den Eeden dont nous avons eu dernièrement une audition dans l'atelier de M. Van der Stappen, sera représenté en décembre prochain au Théâtre royal d'Anvers. L'ouvrage sera monté avec des décors et des costumes neufs et promet d'être le « clou » de la prochaine saison musicale anversoise.

La Fédération wallonne de la province de Namur ouvrira le dimanche 25 avril, au théâtre de Namur, un concours dramatique entre tous les cercles de la Wallonie. Onze cents francs de primes y sont affectés. Prière aux sociétés qui désirent y participer de se faire inscrire avant le 15 mars chez M. LOUIS BODART, rue de l'Ange, 15, à Namur.

Voici, pour les pèlerins de Bayreuth, les dates des représentations de cette année. On jouera huit fois *Parsifal*, les 19, 27, 28 et 30 juillet; 8, 9, 11 et 19 août. *L'Anneau du Nibelung* aura trois séries de représentations : la première du 21 au 24 juillet, la deuxième du 2 au 5 août, la troisième du 14 au 17 août.

Les représentations commenceront, comme d'habitude, à 4 heures, à l'exception du *Rheingold*, qui commence à 5 heures et se joue sans entr'actes.

On peut s'adresser à Bruxelles, pour tous renseignements, à M. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer.

Une société vient de se constituer à Paris sous le nom de *L'Estampe nouvelle*. Elle a pour but de publier des compositions imprimées sur métal, sur bois ou sur pierre, en recherchant surtout les manifestations curieuses nouvelles et originales de l'art du graveur. Le nombre des sociétaires est limité à cinquante au maximum. Ne peuvent en faire partie aucun graveur ni aucun éditeur d'estampes.

Comité : MM. Eug. Rodrigues, président; Roger Marx, baron Roger Portalis, vice-présidents; Galichon, secrétaire; Delafosse, trésorier.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE : SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

VICTOR ARNOULD. *L'Art littéraire dans l'Histoire*. — HENRY DE GROUX (*suite et fin*). — AUTOUR DE « FERVAAL » — UN TOURNOI POÉTIQUE. — CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — EXPOSITION VERHEYDEN. « RUY BLAS » à l'Alhambra. — PETITE CHRONIQUE.

VICTOR ARNOULD

L'Art littéraire dans l'Histoire.

La SOCIÉTÉ NOUVELLE, — l'admirable revue que fondèrent Arthur James, tristement disparu dans la mort, et Fernand Brouez, tristement disparu dans la maladie, — cette œuvre collective d'une si haute et si vivante activité, qui depuis treize années ne s'interrompait point de verser aux esprits européens le plus tonique cordial d'idées philosophiques, sociales, esthétiques et que la pieuse, presque farouche jalousie d'un père ne veut pas voir vivre encore alors que le fils qui en fut l'âme ne peut plus la conduire, — la *Société nouvelle* — qui renaitra sous une autre forme pour servir la cause sacrée de l'humanité progressive — a, dans ses dernières livraisons, publié un manuscrit de VICTOR ARNOULD, d'une portée extraordinaire, d'une

beauté saisissante, le maître livre de cette existence, elle aussi injustement tourmentée et n'ayant pas atteint le suprême épanouissement littéraire : *l'Essai d'une histoire sociale de l'Eglise* (1).

C'est inachevé! Les dernières pages n'ont pas subi la révision définitive qui les eussent mises au point du chef-d'œuvre que sont les premières. Mais combien cette statue, en partie restée fruste et insuffisamment sortie du marbre (telle la *Victoire* de Michel-Ange), atteste la pénétration et l'amplitude supérieures de ce cerveau, mécanisme de royauté artistique, porté par ce grand malchanceux comme un roi en exil porte sa couronne.

En est-il beaucoup, même parmi ceux pour qui la lecture des belles choses est la nécessaire nourriture et qui vont au livre ainsi qu'à une table bien servie, qui se soient arrêtés à ce titre d'une insuffisante réclame, n'annonçant, semblait-il, qu'une tentative de soumettre à un nouveau traitement intellectuel un sujet bien usé? La défaveur qui atteint les publications posthumes, trop souvent simples cérémonies funèbres de complaisance, n'a-t-elle pas atteint et éteint cette série de chapitres prodigieux? C'est à craindre, si l'on en juge par le silence qui a persisté, quoique pourtant, quelques-uns, que le hasard d'un désœuvrement prophète a induits

(1) Voir la *Société nouvelle*, nos 48, 49, 115-116, 117, 118, 120, 121, 126, 130, 133, 135, 143 et 145.

à « aller voir », en soient revenus dans un émerveillement qui mettait invinciblement sur leurs lèvres ce cri : C'est de tout premier ordre!

Et, en effet, rarement on vit conception plus profonde des souvenirs impérissables, des traces dramatiques et ineffaçables qu'ont laissées la surextion, le développement, les espérances originaires, les triomphes, les déceptions et les misères historiques du Christianisme; rarement on vit mise en un organisme plus ingénieuse et plus pathétique de cet événement déjà prolongé pendant dix-neuf siècles, le plus mémorable des destinées tragiques de la race aryenne. C'est l'historien dans toute la splendeur d'une âme calme, puissante, obstinément et vastement observatrice, poussant le don des généralisations aux plus lointaines limites, agençant et équilibrant les faits en une architecture de temple et de pyramide, se mouvant harmonieusement dans l'innombrable des données qui font le fourmillement des évolutions de l'Humanité.

Mais ce qui, dans le journal d'Art pour lequel nous traçons ces lignes, et pour les doctrines esthétiques objet de ses préférences, importe au-dessus de ce superbe travail de penseur, c'est le style qui en est le vêtement splendide.

Tous ceux qui furent mêlés à la vie politique belge savent quel polémiste étonnant a été Victor Arnould, et avec quelle virtuosité intarissable, dans la *Nation* notamment, il savait investir les banalités quotidiennes des beautés amples par lesquelles un esprit de haut vol fait saillir, des moindres épisodes, la beauté émouvante des lois universelles qui les pénètrent et les commandent comme l'électricité parcourant les câbles transmetteurs et les emplissant de son impalpabilité. En ce sujet historique plus noble et si vaste, dans la sérénité des études dégagées de la contingence et de l'émoi des événements contemporains, les rares qualités qui mettaient Victor Arnould hors de pair, trouvèrent une occasion plus heureuse de se manifester. Et vraiment lui-même devait sentir le salutaire de cette intellectuelle solitude, de cette douce Thébaïde morale, puisque même à ceux qui l'approchaient de près et étaient les confidents de ses joies laborieuses ou de ses rancœurs, il ne parlait guère de la grande œuvre à laquelle il consacrait ses heures paisibles; de telle sorte que, il y a quelques années, quand des fragments parurent dans une notoire revue française, à nul ne vint l'idée que le Victor Arnould dont le nom apparaissait en signature fut notre illustre compatriote, cet avocat manqué comme on disait charitablement, ce politicien instable, ce souffrant à qui la vie avait imposé sa Bohème alors qu'il semblait né pour une existence de belle ordonnance florentino-flamande.

La splendeur de la forme! La noble phrase pure et harmonieuse! L'image d'un dessin ingénieux et d'un

coloris à puissante fraîcheur! L'universalité d'un glacié poétique lamant toutes les parties de sa vive transparence! Le charme marchant d'une même allure avec la force! A la lecture, une émanation constante des viriles et savoureuses séductions dont les effluves vibrent sur les écrits héroïques de Paul de Saint-Victor. Des jouissances égales à celles que dispensent les œuvres d'imagination les plus exaltantes! La preuve, enfin, que l'Histoire, quand un grand styliste s'en empare, est peut-être la plus divine matière pour l'Art.

Et c'est en ceci que, vraiment, le côté exemplaire de cette œuvre se révèle en une opportunité spéciale. Plus d'une fois nous nous sommes joints à ceux qui signalent la fatigue éreintée du roman, ce réceptacle littéraire des mœurs et des passions en leurs réalisations anecdotiques. La pauvreté et l'uniformité des sujets. L'exanguinité de ce corps saigné et resaigné jusqu'à l'anémie incurable. Plus d'une fois nous avons dit aux jeunes en quête d'une voie où mener la chasse littéraire : « Allez à l'Histoire! L'histoire est sans cesse à refaire. Chaque génération a le devoir de la reviser et de donner sur elle de nouvelles impressions. L'histoire est pareille aux productions du génie : elle est susceptible d'interprétations inépuisablement renaissantes, nul ne peut donner sur ses mystères la solution définitive. Elle n'est point une Comédie française mesquinement soumise à des traditions clichées. Et, d'autre part, où trouver des personnages, des héros, des figures comparables aux vivantes entités qui ont mené ce drame toujours tonnant? Quel cerveau en créera de plus turbulents que ces hommes, ces femmes, dont chacun semble un mythe, une incarnation des secrets cosmiques, une expression plus poignante, plus touchante, plus effrayante de l'Universel qui commande tous les êtres et tous les événements? »

Oh! la beauté de tout cela repris et récrit, et repeint, et remodelé par de vrais artistes. Lemonnier décrivant Philippe le Bel ou Charles le Téméraire! Eekhoud décrivant Artevelde, ou, s'emparant des matériaux étonnants réunis par Charles Duvivier en un morceau à pied d'œuvre, pour narrer le poème épique de la formidable et séculaire querelle des d'Avesnes et des Dampierre! Et nos jeunes, à la suite, entrant dans l'histoire, en conquérants sonnait les fanfares dans les clairons sonores de leur style, non pas pour suivre inutilement la fantaisie, mais pour conter scrupuleusement et scientifiquement les faits vrais, plus vibrants que tous les rêves!

Un devoir s'impose au Gouvernement : celui d'ordonner une édition nationale de l'œuvre de Victor Arnould. Elle ne peut rester dans le demi-oubli des articles de revue. Elle a droit à être solennisée. Elle est un des plus beaux livres qui aient été écrits en Belgique. Elle est une gloire et un modèle. Elle peut être le point de

départ émulateur de travaux magnifiques. Elle peut rendre la vigueur à nos écoles littéraires qui commencent à piétiner sur place dans les courtes productions d'une prose lasse et d'une poésie pâlotte. Elle pousse un grand appel vers un travail plus noblement humain !

HENRY DE GROUX (1)

(Pages inédites d'un livre prochain.)

Ces principes, ceux-mêmes d'Henry De Groux, et, agitant telles idées générales, je ne pensais qu'à lui. Je ne sache pas, en effet, vision d'artiste plus que la sienne étrangère à des visées temporaires ou locales. Tellement que même son personnage civil et de passant ne consente que mal ou à peine aux coudolements de l'heure et se signale aux yeux de loisir par les caractères, sur lesquels tout le monde est d'accord sans que personne ait pris soin de les définir, de l'étrange. Il est pourtant — l'homme, je pense, comme l'artiste — de son époque; pas plus que de toutes les autres. Sous un ciel médiéval verriez-vous mieux que sous celui-ci ces yeux d'enfant où le rire de la joie et de la bonté tout à coup s'éteint comme à l'aspect, par eux seuls, d'une apparition à la fois de désespoir et d'exaltation, ce front à l'ordinaire crispé dans la constance du songe, ces cheveux longs portés avec timidité, cette allure gauche et noble, courageuse et tremblante, cette physionomie singulière où le goût et l'habitude de la méditation paralysent les natives défiances de qui, se sentant différent de tous et de tous épié, voudrait les surveiller, prudent, et les oublie pour mieux, songeur, et brusquement se les rappelle, brusquement et douloureusement, avec un recours à de l'ironie tempérée de pitié? De tous les temps ou de nul; et de même il aurait toutes les patries ou pas une, Flamand de Bretagne, exilé ici, là-bas aussi. (A Paris on se souvient — il faut bien s'en souvenir pour lui! — qu'il est d'origine française; je pense qu'à Bruxelles on est heureux de se souvenir qu'il y est né.)

En art aussi son originalité est entière, avec la sauvegarde d'une illustre parenté : un peu des clartés puissantes, terribles et douces d'Eugène Delacroix, Henry De Groux ne l'imite pas plus qu'il n'a choisi de ressembler, extérieurement, à Ernest Hello; mais les préférences de son rêve frôlent volontiers celles du peintre des *Croisés* et des *Pestiférés*. On vérifierait le mystère de cette rencontre au lieu des âmes par des similitudes de noblesse dans la conception et de brusquerie tendre dans l'exécution, par des rapports de logique hardiesse dans la fantaisie tragique, par une communauté de préférences pour le geste orageux, l'expression tourmentée, l'héroïsme romantique des attitudes, aussi par la même adoration pour cette magie, en effet adorable, de la couleur, chère à tous les deux pour elle-même sans que jamais ni l'un ni l'autre ne lui cèdent au point de la laisser, splendeur physique, éclipser l'éclat lyrique des pensées. Le rapprochement, s'il convenait de le poursuivre, vaudrait autant par les écarts que par les traits communs. Mais, sauf de celle-ci, — qui, proprement, n'en est pas une, évoquant la Peinture, ou l'Art, plutôt que tel « système » personnel à quelqu'un ou à quelques-uns, — De Groux, non plus que d'une heure et d'un lieu, n'est d'aucune école. Le

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

fait même est significatif, je crois, d'une personnalité vivace, que celle-ci apparaisse au lendemain des impressionnistes comme à leur veille, sans plus se recommander de quiconque d'illustre autour de cette date, et avec un simple orgueil laisse voir la prétention d'être, à ses risques, soi, — après avoir, il faut toutefois le dire, erré, mais pas longtemps, dans la corruption réaliste.

D'une telle erreur sont plus coupables que les artistes les circonstances où commença leur éducation. En se développant, l'Imagier génial qui est en De Groux ne tarda pas à se rendre compte de l'insuffisance d'un effort qui s'assignerait pour terme l'ambition de donner aux éléments visibles de la vie un double, même caractéristique.

Il fut sauvé quand il aima Daumier...

A lire Baudelaire, à écouter Wagner il perdit, devant ses propres désirs, le sentiment d'une déprimante solitude : d'autres, autrement mais aussi, s'étaient orientés aux splendeurs de la joie et de la gloire vivantes où se recèle le secret fécond de la vie! Il se connut et prit courage. Plus tard Rubens devait lui dire le dernier conseil.

Les portraits que de ses deux héros expose, à ce Salon, De Groux, ont le mérite et le sens d'un magnifique hommage.

... Notre orient ne varie pas, mais la couleur de notre âme. A des heures, elle le contemple, morne ou furieuse, à travers le désespoir de ne l'atteindre que du désir. Et puis, les gens — « Pauvres gens, que les gens ! » disait Verlaine — sont là, pleins de reproches, d'aigreurs, d'égoïsme, d'injustice et de toutes les méchancetés, pour donner plus d'amertume au gouffre qui nous sépare de l'idéal, et si le poète, dans ces heures cruelles, fait un geste, c'est les *Fleurs du mal* ou le *Christ aux outrages*. — Mais il est d'autres heures, par delà les ténèbres du jour,

Par ces soirs solennels de célestes vendanges,

où le temps s'efface, et le gouffre, et les gens, où nous planons déjà, la durée s'illustrant des clartés éternelles, dans l'air léger de la gloire, dans la splendide essence de la joie, et le poète de ces belles heures extasiées écrit la *Tétralogie*...

N'est-ce pas ce que vous lisez dans ces deux portraits? Wagner — calmé, triomphant, épanoui, élu, roi, du haut de son œuvre enfin touchant à la réalité spirituelle des splendeurs, esprit pur lui-même devenu, dont l'amour exalte son génie; Baudelaire — inassouvi, désolé, replié sur lui-même dans l'horreur des fantômes qui font à sa pensée un linceul de cris damnés : mais du fond de sa damnation comme d'un hautain recul, ce sont aussi les splendeurs qu'il contemple, et elles dorent encore d'un reflet suave les horizons ordinaires de sa tristesse; plutôt qu'au renoncement, plutôt qu'à l'abattement de la malédiction subie, il invite aux affreux tumultes de la colère et de la révolte, et sa haine est une face de l'amour...

Son œuvre d'apaisement et de joie, De Groux la médite, lointaine encore, — déjà commencée, pourtant (*Orphée* et les *Mages* et la *Mort de Darius* et surtout les interprétations des poèmes wagnériens).

Son œuvre de colère est plus avancée. Je citais le *Christ aux outrages* et vous savez les *Vendanges*.

L'*Épopée napoléonienne* en sera le plus vaste épisode.

L'histoire, mais légendaire, avec juste assez de consistance précise. Outre un prétexte admirable à dire toute la vie synthétisée dans la plus illustre entre les dernières crises de l'histoire, l'occasion, peut-être unique, de la saisir dans ses éléments essen-

tiels avant qu'ils se soient évaporés sous l'implacable action du temps. La vie, oui, excellemment : La Vie Pensée.

Pour parler dignement de cette suite napoléonienne, sujet tentant, je voudrais bien des pages... On sent, çà et là, les hésitations précieuses de l'artiste devant le monstre à réduire, à posséder, et le portrait peint de Bonaparte n'a pas le même sens que le portrait lithographié de Napoléon.

Peut-être la *Veillée de Waterloo* s'exagère-t-elle dans le mouvement romantique, et j'en sais une autre interprétation, du même peintre, de dimensions très réduites, dans les tonalités éteintes, qui m'a davantage ému.

Mais le *Retour de l'île d'Elbe* ! La sublime composition du tableau, l'ardeur lucide de l'exécution ! Ce cercle fantastique, guerrier, religieux de drapeaux inclinant des aigles vers l'homme aux bras ouverts, qui s'offre, environné, embrassé de plis tricolores où palpite l'amour de tout un peuple, à ce baiser rude, eucharistiquement, tout à tous, l'hostie sanglante !

« Un peu plus loin vers le symbole, un peu moins livré dès le premier plan... » disent, non pas particulièrement de ce tableau, mais de chacun des tableaux de De Groux, quelques critiques. — Je ne critique pas.

Et le public se partage. Pas une œuvre qui plaise tout entière à tous, et tous en voudraient des morceaux.

C'est la bataille, disais-je.

Or, à cette bataille quel dénouement souhaiter ?

La victoire ?

Par un contre-sens immanent à l'absurdité sociale, la notion du triomphe, en art comme en tout, est devenue négative, comportant uniquement le suffrage des sots. Car *les mêmes* — parmi ceux qui comptent — savent ce qu'on doit admirer en Gauguin et ce qu'on peut admirer en Besnard. Par quel prestige d'erreur celui-ci, donc ! si ce n'est pas des deux lui que *les mêmes* estiment le plus haut, apparaît-il un triomphateur quand l'autre un vaincu, si ce n'est qu'entre eux au moindre et, justement, pour de gracieuses tares est allé le flottement inconscient — non pas de la Foule, sainte et infaillible — mais des snobs, béants ?

Heureusement, quand la mode a fait son passage de bruit, quand recommence sur une destinée le silence qui lui permet de révéler d'un mot définitif, accompagné d'un geste dont les plis ne seront plus dérangés, sa propre vérité, la gloire et la victoire reprennent leur acception positive et deviennent propriété de qui les paya de ce loyer fatal de la temporaire défaite.

Je dois donc souhaiter celle-ci à De Groux, si je crois qu'il mérite la victoire.

CHARLES MORICE

AUTOUR DE « FERVAAL ».

La deuxième et la troisième représentation de *Fervaal* ont confirmé le grand succès de la première. Un double rappel a triomphalement terminé chacun des actes de cette belle partition, définitivement classée au premier rang des œuvres lyriques modernes.

La critique a rarement montré pareille unanimité dans son appréciation élogieuse d'une œuvre nouvelle. Tous les grands journaux de Paris, le *Temps*, les *Débats*, le *Journal*, l'*Echo de Paris*, la *France*, l'*Événement*, la *Libre Parole*, le *Gaulois*, et même le *Petit Journal* ont consacré au drame musical de M. d'Indy des

études détaillées dans lesquelles ils proclament la maîtrise du compositeur. Seul le *Figaro* publie un article semé de chausse-trapes dont le récent et retentissant insuccès de *Messidor* explique l'amertume.

Même accord dans la presse belge. A part un hebdomadaire inexistant et M. Cattier, — le Tombeur de Wagner, — qui s'est créé une spécialité et, à défaut d'autre, presque une originalité dans la critique à rebours, tous les journaux bruxellois ont reconnu et loué comme il convient la grande valeur de *Fervaal*, que M. Maurice Kufferath, entre autres, n'hésite pas à déclarer « l'œuvre la plus forte, la plus noble, la plus haute qui ait surgi depuis *Parsifal* ».

Voici donc un événement important, et tout à l'honneur de la compréhension artistique de notre pays, trop souvent méconnue ou mise en doute. Ce n'est pas la première fois, au surplus (les exemples abondent), que la Belgique affirme la sensibilité de son sens esthétique et la sûreté de son jugement. Dans le domaine musical surtout elle a décidément du bon et il convient de s'en réjouir.

De ce concert d'éloges se dégage l'impression que *Fervaal* est une création personnelle, originale, dramatique dans ses moyens d'action, émouvante dans l'expression lyrique de la pensée. Quant à sa portée philosophique, au sens exact de son symbolisme, diverses opinions ont été émises. Les œuvres de large envergure prêtent souvent à cette diversité de commentaires et chacun y trouve, selon son propre tempérament, des concepts adéquats aux tendances particulières de son esprit. De quelles gloses variées n'a-t-on pas cherché à éclaircir, pour n'en citer que quelques exemples, l'*Ode à la Joie* qui couronne la Neuvième Symphonie ! Quelles polémiques la signification précise du rôle d'Hamlet n'a-t-elle pas soulevées ! Et, dans un autre domaine, quels flots d'encre a fait couler la mystérieuse *Ronde du capitaine François Banning Cock*, gloire du musée d'Amsterdam !

Fervaal prête, lui aussi, à des interprétations diverses. D'aucuns y ont vu une sorte de glorification du christianisme. Ce qu'annonce le héros, pour eux, dans ses paroles prophétiques, c'est la venue du Sauveur. Le règne de Lumière qui s'ouvre tandis qu'éclate à l'orchestre, à la fin de l'œuvre, l'admirable symphonie bâtie sur le thème d'amour, serait le triomphe définitif des préceptes de Jésus-Christ, l'irradiation de la religion chrétienne sur toute l'humanité.

Nous pensons, d'accord avec M. Alphonse Richard qui a donné dans la *Revue socialiste* la plus belle étude qui ait été publiée sur *Fervaal*, que le sens du poème de M. d'Indy est tout autre. Sans doute l'oracle a proclamé, dans la solitude des montagnes noyées de brouillards :

Tzeus est mort,
Esus dort,
Yésus veille,
Yésus vient !

Sans doute aussi, au début du troisième acte, le fils des Nuées élève vers le ciel, en un geste d'invocation et de prière, la poignée de son épée qui a la forme de la croix rédemptrice.

Ces évocations chrétiennes ne sont, dans le drame de M. d'Indy, qu'un point de départ, et sa conception embrasse un horizon plus vaste que l'événement historique dans lequel on veut le cantonner. *Fervaal* a la révélation des temps futurs. Il croit à la puissance souveraine de l'amour mutuel :

La nouvelle Cravann est née...
 Mais ce n'est pas Cravann, la Patrie est plus grande !
 A l'Orient la lumière a brillé
 Et la Joie embrase le monde.
 Partout s'étend la paix féconde.
 Ils sont venus les temps prédits...
 Le jeune Amour est vainqueur de la Mort !

Remarquez que le symbole de la Croix est placé tout au début du troisième acte qui contient, dégagé des épisodes extérieurs nécessaires, la conception philosophique du drame. Fervaal part donc de la doctrine du Christ pour se sublimer et atteindre à la fraternité universelle. Le bonheur, auquel il tend de toutes les forces de son être, réside dans une vie intense, obtenue par le développement harmonieux des facultés humaines, ainsi que l'enseigne Tolstoï. Or, le moyen d'avoir la plus grande somme de vie, et d'atteindre le bonheur suprême, est d'accroître sa valeur morale par la plus belle des vertus : l'amour des hommes, l'esprit de sacrifice. Le dévouement pour autrui donne une vie surhumaine, un plaisir magnifique à celui qui s'y résigne. La morale de l'Amour, quand elle sera généralisée, amènera la solidarité positive entre tous les hommes. Ce sera là la foi nouvelle, la religion restaurée qui transfigurera la nature entière.

Pour traduire cette idée, M. Vincent d'Indy a repris l'antique symbole de l'ascension de la montagne ; il s'est souvenu que les héros des légendes indiennes considèrent la montagne comme un temple sacré, comme le lieu terrestre où les âmes, profitant de l'élan que la terre s'est imprimée à elle-même, prennent le plus librement leur essor vers les grandes vérités éternelles : l'amour des êtres, le sacrifice, la charité.

Et de même que ces énormes blocs de pierre se sont lentement soulevés des profondeurs de la terre vers les étoiles du ciel, de même, très lentement, les instincts grossiers des hommes se sont peu à peu transformés en une conscience morale très haute. L'aspiration au bien des autres êtres est devenue l'unique principe de vie, la seule condition de bonheur, l'unique mobile des actions, le seul devoir (1).

En se plaçant même au point de vue historique, la première version que nous avons rencontrée ne s'expliquerait point puisque à l'époque des invasions de la Gaule par les Sarrasins (VII^e siècle de notre ère), le christianisme était solidement implanté, et depuis quatre cents ans environ, dans la région cévenole où se passe l'action. Le massacre des martyrs de Lyon date de l'an 280, et saint Agrève était bel et bien évêque lorsqu'il fut immolé, vers l'an 300, dans une cérémonie druidique.

M. d'Indy a pu, sans doute, ne pas se soucier, pour sa fiction, de l'exactitude historique. Il a pris soin, toutefois, sans fixer avec une rigoureuse précision la date des scènes qu'il décrit, de déterminer pour celles-ci une époque approximative, marquée par divers points de repère. Et dès lors nous sommes portés à croire que la prédiction de Fervaal ne s'applique pas au Christ, mais vise un idéal plus vaste, encore indéfini, que l'avenir dégagera peu à peu. L'aube de l'Ère nouvelle annoncée s'est levée peut-être derrière le Golgotha, mais celle-ci s'étend bien au delà de la lutte de deux religions. Et le discours enflammé de Guilhen, à la fin du premier acte, dissipe toute équivoque.

(1) Ce résumé de la doctrine de Tolstoï et son application au drame de M. d'Indy sont empruntés à M. Alphonse Richard (*Revue socialiste*, novembre 1896, pp. 568 et suiv.).

D'aucuns disent — et le sage *Guide musical* est du nombre — que le poème de *Fervaal* est assez proche parent des poèmes de Wagner, tout en étant un peu plus confus.

Je ne rappellerai pas les longues années pendant lesquelles les meilleurs esprits se refusaient à reconnaître les symboles ou le sens philosophique de la tétralogie ou de *Parsifal*. Mais j'affirme que la pensée de Vincent d'Indy, de quelque façon qu'elle soit manifestée dans *Fervaal*, est diamétralement opposée à la pensée de Wagner.

Dans *Parsifal* et même dans la Tétralogie, où la Femme annonce le règne lointain de l'amour, Wagner ne s'est pas éloigné du sens de la philosophie chrétienne, fondue et mêlée intimement aux idées du temps.

Soit qu'il ait mieux pressenti l'avenir, soit que plus jeune de près d'un demi-siècle d'Indy soit plus rapproché des grandes idées qui peupleront les cerveaux de nos descendants, la ligne principale, l'épine dorsale philosophique — passez-moi l'expression — de son œuvre est le contrepied des conceptions de Wagner. *Parsifal* est l'apothéose du sacrifice. La révolte de Guilhen d'abord, celle de Fervaal ensuite, protestent contre le sacrifice quand il empêche et entrave le Don ou l'Échange en sa plus complète expression, l'Amour. Tout ce qui détruit l'amour fort, patient, créateur, inspirateur et rénovateur, tout ce qui l'arrête et le diminue dans les masses comme dans les individus, est impie, malsain et faux, — faux, — faux.

Voilà ce que signifie l'hymne à la Joie de Fervaal.

Brunnhilde, au dernier acte du *Crépuscule*, chante l'amour remplaçant et détrônant l'orgueil des rois divins ou humains, la domination des puissants et l'envie, ce mensonge des faibles, ainsi que l'a fait le christianisme.

Mais Fervaal, pour que l'amour triomphe, nie tout ce qui fut institué par les dieux ou par les hommes pour le diriger ou le maintenir ; il nie la nécessité de la souffrance, il nie le sacrifice aux dieux, seul moyen tangible qu'avait trouvé l'antiquité pour persuader l'homme de la nécessité d'une harmonie cosmique et de la discipline héroïque qu'elle impose à chacun de nous. Désormais, cette harmonie, nous sommes capables de la concevoir, de la vouloir, d'en jouir ; nous sommes montés assez haut pour qu'elle soit notre plus grande joie, et plus n'est besoin de l'antique système pénal des douleurs imposées et des immolations arbitraires pour nous la faire désirer.

Le poème de Vincent d'Indy n'explique peut-être pas toutes ces choses bien clairement pour notre génération. Mais on les sent à travers son œuvre. Et l'on sent aussi que ceux qui viendront après nous liront comme à livre ouvert les espoirs les plus exaltés de notre époque dans le drame du maître français.

UN TOURNOI POÉTIQUE

L'Art idéaliste a organisé à la Maison d'Art de Bruxelles une solennité d'un nouveau genre, très intéressante, désignée par cette dénomination approximative : TOURNOI POÉTIQUE.

L'an dernier il avait été question d'une joute analogue : deux partisans du *verslibrisme*, deux partisans du *prosodisme id est* l'ancienne poésie numérique et rimée), Emile Verhaeren et Edmond Picard, d'une part, Albert Giraud et Ivan Gilkin, d'autre part, auraient exposé et débattu, en une sorte de procès, le pour et le contre des deux écoles, la vieille, la jeune, qui en sont encore aux querelles, mais qui vont insensiblement à l'entente fraternelle, l'une avec ses audaces et ses nouveautés, l'autre avec

ses traditions et son conservatisme. Il y aurait eu plaidoyer et répliques réciproques, émaillés d'exemples pris aux plus notoires représentants contemporains des deux tendances. Le public aurait formé le tribunal, n'ayant pas, il est vrai, à rendre un ridicule arrêté en forme, mais quittant l'« audience » avec des impressions plus vives et des notions plus claires.

C'est ce projet qui s'est réalisé sous une forme un peu modifiée. Dans une conférence rapide M. du Chastaing a exposé l'état du litige et brièvement résumé les arguments habituellement présentés pour la défense de l'une et de l'autre thèse. Puis des récitateurs, quelques-uns très bons, M. Chomé, par exemple, quoiqu'il soit professeur de déclamation (et qui pire est au Conservatoire), ont lu, en alternant, des morceaux choisis de vingt-deux poètes belges. dont voici la liste, chaque verslibriste ayant en regard un prosodiste destiné à servir de comparaison, si pas de repoussoir.

Poètes verslibristes.	Poètes parnassiens.
1. Charles Bernard	Franz Ansel.
2. Maurice Desombiaux	Fernand Roussel.
3. Max Elskamp	José Hennebicq.
4. Arthur Toisoul	Léon de Busseher.
5. Paul Sainte-Brigitte	Fernand Severin.
6. Henri Vande Putte	Jean Delville.
7. Albert Mockel	Francis de Croisset.
8. Georges Reney	Maurice Cartuyvels.
9. Charles Van Lerberghe	Valère Gille.
10. Maurice Maeterlinck	Iwan Gilkin.
11. Emile Verhaeren	Albert Giraud.

L'assemblée, fort nombreuse ma foi, et en majeure partie composée de dames (combien « nos sœurs » deviennent, à leur grand honneur, attentives à tous les mouvements intellectuels !) a prêté une attention assidue à cette cérémonie, finalement un peu longue, mais en somme fort remarquable. Une certaine monotonie qui se dégageait par moments faisait penser que peut-être le premier projet eût été d'une réalisation plus vivante dans son débat à quatre parties. Mais en somme l'essentiel a été atteint : faire penser l'auditoire, le faire penser à l'intéressant problème qui cause une si belle et si salutaire crise dans le monde poétique.

On connaît nos idées sur la question. A maintes reprises nous avons exprimé l'avis que l'art poétique a besoin de renouveau et que le verslibrisme, pressenti par Baudelaire, espéré par Verlaine comme une terre promise, inauguré si brillamment par Laforgue, continué par Vielé-Griffin et une pléiade de néophytes, apparaît comme la forme rajeunie à laquelle finalement tous se rallieront. Le public a semblé incliner de ce côté par l'ovation qu'il a faite à la *Révolte* de Verhaeren, puissamment dite par M. Chomé. Et pourtant, quand immédiatement après on a entendu le *Saint-Michel* d'Albert Giraud, certes dans les mêmes âmes se sont réveillés les sentiments de reconnaissance pour une versification qui, si elle s'en va, fut longtemps la très noble expression des enthousiasmes et des émotions de tous ceux qui parlent la langue française.

De tels tournois devraient se renouveler. Ils sont éminemment salutaires et il sera facile de corriger ce qui laissait à désirer dans cette première tentative.

CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Première matinée.

L'horizon musical s'étend de plus en plus, ainsi que le faisait justement observer M. Gevaert, l'un des auditeurs les plus assidus des séances musicales de la *Libre Esthétique*. On fouille le passé avec autant de curiosité et d'intérêt qu'on en met à étudier les œuvres les plus audacieuses de la musique d'aujourd'hui — et de demain. Il n'y a que les compositeurs d'il y a cinquante ou soixante ans qui aient perdu la faveur du public.

Ce qui justifie la sympathie qui se dessine de plus en plus pour les maîtres du XVIII^e siècle, — et qui a son équivalent dans la régression des peintres vers les primitifs, — c'est qu'on y trouve,

en germe, les principes sur lesquels repose l'actuelle conception de l'art musical. Au siècle dernier, comme de nos jours, la musique exprimait des sentiments, mettait en relief des situations dramatiques. C'était un langage, avec ses inflexions, ses accents, ses rythmes, et non un prétexte à ariettes et à romances. A cet égard, rien de plus caractéristique que le récit et l'air extraits du *Dardanus* de Rameau, l'une des plus belles pages inscrites au programme du concert consacré par la *Libre Esthétique* aux maîtres français de XVIII^e siècle et chantée avec une autorité et un style superbes par M. Demest. La mélodie, de large allure, s'unit étroitement au texte, en souligne toutes les intentions. C'est du drame musical, cela, et du meilleur. Cet aperçu d'une œuvre inconnue à Bruxelles n'éveillera-t-il pas le désir de reconstituer l'œuvre dans son intégralité? Il y aurait un bel effort d'art à accomplir, soit au Conservatoire, soit au théâtre de la Monnaie, en montant le chef-d'œuvre de Rameau, si proche de nous malgré sa date éloignée. Et le grand succès d'*Orphée* n'est-il pas fait pour inspirer confiance à une direction intelligente?

La cantate inédite de Destouches, *Oenone*, remise à l'orchestre par M. Vincent d'Indy et exécutée, sous sa direction, en première audition, est d'un caractère moins dramatique. C'est une œuvre lyrique d'une forme pure et charmante, pleine de trouvailles harmoniques et de détails exquis. Comme toutes les cantates *a camera* de l'époque, elle se compose d'une partie descriptive (*Introduction et Air pastoral, Récit et Air tendre*) et d'une partie tragique (*Récit et Air de fureur, Récitatif accompagné et Air amoureux*). *Oenone*, à la vue des bergers qui s'aiment dans la campagne, se rappelle Paris et ses caresses. Elle se désole d'être seule, lorsque survient Junon qui lui révèle que son bel amant l'a trahie. Elle frappera le coupable. Mais l'amour l'emporte, dans le cœur d'*Oenone*, sur le ressentiment et elle supplie Junon d'épargner l'infidèle. Que lui importe sa douleur, pourvu que Paris vive!

La musique écrite pour ce petit poème par André-Cardinal Destouches, surintendant de la musique du Roi, a beaucoup de grâce. Elle s'élève, dans l'air de fureur, à une expression intense que l'orchestre commente de traits judicieux et sobres.

Oenone a trouvé en M^{lle} Gabrielle Bernard une interprète compréhensive et intelligente dont la voix timbrée, l'articulation nette et les qualités de musicienne ont été très appréciées. Elle a été supérieurement accompagnée par l'orchestre et par M. Albeniz, qui tenait le clavecin.

L'auteur des ballets de *Melicerte*, de *Inconnu* et des *Éléments*, Michel-Richard de Lalande, maître de musique de la chapelle de Louis XIV, figurait au programme avec une suite composée d'un *Air grave*, d'un *Air vif* et d'une *Chaconne gracieuse* extraits des nombreuses compositions écrites pour les soupers du Roi.

Et pour compléter ce programme archaïque, que terminait le pimpant rigodon de *Dardanus*, M. Vincent d'Indy exécuta sur le clavecin, accompagné par MM. A. Dubois et Doehaerd, la 4^e Suite en concert de Rameau, la plus belle, croyons-nous, et la plus originale des quatre suites composées par l'auteur de *Castor et Pollux*.

EXPOSITION VERHEYDEN

Dans le monotone déroulement des médiocres expositions du Cercle artistique, quelques paysages de M. Isidore Verheyden, d'une franche et belle allure, — nous songeons surtout au *Rocher de Namèche* reflété dans l'eau sur laquelle glisse un fantomatique chaland, — donnent une sensation d'art. Ces forêts rousses où le soleil allume de tragiques incendies, ces marais campinois endormis dans une ceinture de roseaux, ces dunes évoquant de chaotiques bouleversements fleurissent la nature et le plein air. Ils affirment le bon peintre épris des joies du soleil, de la verdure, du miroitement des eaux, peignant avec sincérité, pour la joie de peindre.

Des portraits de femmes, d'enfants, de militaires, d'une facture un peu sèche, montrent que l'artiste n'a pas toujours, comme dans ses paysages, la liberté du choix et de l'heure.

« Ruy Blas » à l'Alhambra.

Dans le monologue du troisième acte et dans la scène du dernier, où Ruy Blas vole son épée à Don Salluste, M. Krauss s'impose grand comédien. Ailleurs, dans les parties sentimentales (scène avec la reine) de l'œuvre, son jeu paraît moins sûr et ses attitudes parfois fausses et factices.

Le drame de Hugo, où le quatrième acte semble superflu, reste néanmoins un admirable poème mi-lyrique, mi-dramatique, auquel un acteur de la valeur de M. Krauss fait bien de s'attacher. Son rôle, même dans ses parties faibles, est composé avec soin et intelligence. Chacune de ses interprétations intéresse. Il a fait du théâtre dont il est le pensionnaire un lieu littéraire d'où les chefs-d'œuvre ne sont point impitoyablement chassés. On ne saurait trop l'en remercier, ni mettre assez de bonne grâce à l'y venir applaudir.

PETITE CHRONIQUE

Une séance à la mémoire de Paul Verlaine sera donnée jeudi prochain, 25 mars, à 2 h. 1/2 précises, au Salon de la Libre Esthétique (Place du Musée), où le Poète fit l'une de ses dernières conférences.

MM. Emile Verhaeren, H. Carton de Wiart, Charles Morice, Camille Lemonnier, Edmond Picard parleront du poète. M^{lle} Claire Friche, soliste des concerts du Conservatoire, interprétera quatre poésies de Paul Verlaine mises en musique par M. Georges Flé. M. Henry Krauss déclamera *La Mort de Philippe II* et plusieurs poèmes des *Fêtes galantes*.

Des cartes d'entrée à 5 francs (places réservées) et à 2 francs seront mises à la disposition du public au contrôle du Salon. La recette sera intégralement affectée au fonds destiné à l'érection du Monument Verlaine.

Le théâtre du *Diable-au-Corps* vient de renouveler son affiche. *Les Amours d'Isoline la Blonde* (est-ce bien le titre ?) font défiler quelques tableaux exquis d'Am. Lynen et le *Voyage d'Onze Karel en Egypte*, d'Hendrick, une fantaisie truffée de calembours et d'à-peu-près, d'une ironie pas méchante et d'une irrésistible drôlerie, secoue d'un bon et large rire la salle entière. Avec *l'Horloger d'Yperdamme* et le *Noël blanc*, avec les intermèdes variés de MM. Falens, Lutens, Crabbe, Rhamsès II et de M^{me} Léry, ce nouveau spectacle attire et retient la foule dans la petite salle de la rue aux Choux qu'il faudra se hâter d'agrandir.

Au concert du Conservatoire de ce jour M. Gevaert fera exécuter la symphonie en ut de Schubert, la *Siegfried Idyll*, l'ouverture de *Faust* de Wagner et une ouverture de Weber.

La Société des Concerts symphoniques Ysaye annonce son quatrième concert pour dimanche prochain, au théâtre de l'Alhambra.

Ce concert, dirigé par M. Vincent d'Indy, aura lieu avec le concours de MM. Thomson et Ysaye, les deux protagonistes de l'école belge du violon. Parmi les œuvres figurant au programme, citons le Concerto de Brahms pour violon et orchestre exécuté par M. Thomson (pour la première fois à Bruxelles), le Concerto pour deux violons de Bach, exécuté par MM. Ysaye et Thomson, les Variations symphoniques *Istar*, de Vincent d'Indy, l'Ouverture d'*Eléonore*, etc.

Par extraordinaire ce concert aura lieu à 1 h. 1/2 et la répétition le samedi 27, à 2 heures.

Pour les abonnements et les places s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

Le second concert de la *Libre Esthétique*, consacré au XVIII^e siècle musical allemand, aura lieu, comme nous l'avons annoncé, le mardi 30 courant, à 2 h. 1/2 précises.

La clôture du Salon est irrévocablement fixée au 1^{er} avril.

Du 22 au 28 mars 1897, au Cercle artistique et littéraire, Bruxelles (Waux-Hall du Parc, exposition de quelques œuvres de M^{lle} Marie-Antoinette Marcotte, la très intéressante et très vivante artiste anversoise. Ouverture demain, lundi, à 2 heures.

MAISON D'ART. — Le Salon d'art idéaliste sera clôturé dimanche prochain, à 5 heures.

L'ouverture de l'Exposition d'œuvres anciennes et nouvelles d'EUGÈNE SMITS aura lieu le samedi 8 mai.

Actuellement, dans les salons du premier étage, exposition de portraits de Paul Verlaine par F.-A. Cazals,

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE LA

COLLECTION DE FEU M. E. WILLEMS

comprenant tableaux modernes de

CLAYS, DIAZ, MADOU, ALFRED STEVENS, VAN MARCKE

Porcelaines de Chine et du Japon, Vases et Statue en marbre blanc du temps de Louis XVI, Pendules, Bronzes, Argenteries, Tapisseries et Meubles anciens

en la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, à Bruxelles, le lundi 5 avril 1897, à 2 heures précises de relevée, par le ministère de M^e MORREN, notaire, rue du Commerce, 35, et de M^e DELFORTRIE, notaire, rue de Ligne, 1, à Bruxelles.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière :

Le samedi 3 avril 1897

Publique :

Le dimanche 4 avril 1897

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE :

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCESSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



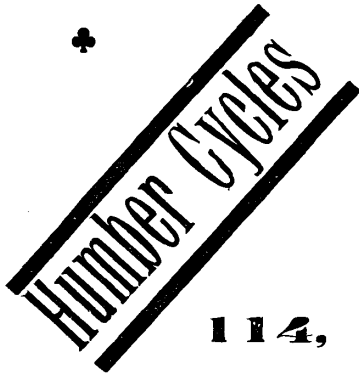
PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successor de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES ARTS DÉCORATIFS AU SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — À LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Séance Verlaine.* — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. *Dernier concert du Conservatoire.* — AU CERCLE ARTISTIQUE. *Exposition des œuvres de M^{lle} Marie-Antoinette Marcotte.* — À LA MAISON D'ART. *Matinée musicale offerte par Eugène Ysaye aux exposants du Salon d'Art idéaliste.* — A L'HOTEL RAVENSTEIN. *Quatuor Zimmer.* — PETITE CHRONIQUE.



Miroir en cuivre repoussé, par M. F.-R. CARABIN

Les Salons de la *Libre Esthétique* innovèrent en accordant une place aux Arts mineurs, que défendirent avec une si belle vaillance, de l'autre côté du détroit, Walter Crane et William Morris. Son exemple fut suivi, mais pour ainsi dire à contre-cœur, et ce bon mouvement fut de courte durée, car cette année les

Arts mineurs ont vu pour eux se clore l'huis de nos Salons et salonnets d'art, au grand contentement de certains barbouilleurs de toiles à autant la grosse. La *Libre Esthétique* seule leur est inébranlablement restée fidèle, convaincue qu'à côté des Besnard, des Monet, il y a place digne d'honneur pour les artistiques conceptions des Horta, Charpentier, Carabin, Finch et tant d'autres.

De toutes parts des tentatives novatrices cherchent à se faire jour : le mobilier, la céramique, le papier peint, les étoffes, l'orfèvrerie, le vitrail semblent renaître à la vie artistique, et si les résultats actuellement acquis ne sont pas définitifs, ils repèrent la route, ils indiquent la voie où d'autres pourront aller plus avant. Jamais un art,

œuvre anonyme s'il en fut, ne s'est créé de toutes pièces et nul aujourd'hui ne pourrait dire quelle sera la synthèse de l'art de demain. Les efforts d'un chacun, aussitôt améliorés par d'autres, s'épanouiront enfin et cette efflorescence sera l'art futur que nous ne verrons pas.



Estampe décorative, par
M. E. GRASSET.

Dans cette recherche de formes nouvelles il faut reconnaître que le travail le plus ardu est pour l'architecte et que cet art primordial de l'architecture, d'où tous les autres devraient dériver, est bien resté celui où l'abus du poncif est le plus notoire, où le respect d'une tradition défunte est à l'état aigu.

Actuellement l'architecte, au lieu de chercher à créer des formes et des combinaisons nouvelles pour des besoins nouveaux, s'efforce d'enserrer tant bien que mal, et plutôt mal que bien, les contemporaines aspirations dans des formules par trop usées.

Lui qui devrait être le suprême ordonnateur pour qui œuvreront sculpteurs, céramistes, tapissiers, s'est rapté au rôle de constructeur, sachant à peine reprendre ses droits pour la façade de l'édifice, qu'il considère pourtant comme seule d'importance. Les tentatives de quelques hardis apporteurs de neuf ont été jusqu'ici accueillies avec peu

d'enthousiasme, surtout par leurs confrères, mais comme en toutes choses rien ne peut prévaloir contre ce qui est véritablement beau, leur œuvre marquera comme point de départ d'une évolution architecturale en nos pays.

L'un de ces chercheurs, Victor Horta, expose à la *Libre Esthétique* un ameublement complet de salle à manger : cheminée, buffet, lambris, portes, tables, chaises. Cet ameublement n'est qu'une partie d'un tout qu'il faudrait voir pour pouvoir bien l'apprécier : car le souci primordial de l'artiste, pour qui une maison type ne doit pas exister, est de créer un ensemble s'adaptant le plus adéquatement possible aux aspirations et à la manière de vivre du maître du logis.

L'ameublement de la *Libre Esthétique* requiert spécialement par une très grande originalité de forme, par une recherche heureuse de combinaisons nouvelles : telle est, par exemple, la disposition de la cheminée avec ses deux armoires-buffets faisant corps avec le foyer, avec ses appareils d'éclairage s'enroulant gracieusement autour des montants du meuble pour se mirer dans la glace.

La coloration même de l'appartement, coloration dépendante, d'ailleurs, du restant de l'habitation, est l'objet de soins délicats : l'emploi de bois du Congo d'une couleur franche, la dégradation savante de la décoration entière vers le haut de l'appartement donnent une impression d'homogénéité à laquelle la bibeloterie cahotante de nos appartements n'a guère habitué nos yeux.

La bibliothèque, le paravent et les cadres de Charles Plumet indiquent la même recherche de formes nouvelles et sont remarquables par la simplicité et l'harmonie de leurs courbes.

Au point de vue des arts du feu, la *Libre Esthétique* renferme quelques produits de premier choix. Ce sont d'abord les poteries décorées et émaillées de A.-W. Finch, dont les tons chauds, les rouges, les jaunes, les orangés flambent à l'œil, faisant encore mieux ressortir le côté sombre, farouche, des céramiques d'Herman Kaehler. La forme des poteries de Finch n'est jamais quelconque, la fabrication en est plus soignée que les précédentes années, leur aspect est chatoyant et leur prix n'est pas exagéré. Ce détail, mesquin à première vue, n'est cependant pas négligeable, car il est aussi absurde de faire des poteries à exemplaire unique ou tirées à très petit nombre, et partant d'un prix élevé, que de faire des tableaux à mille exemplaires.



Estampe décorative, par M. LOUIS DAVIS.

Comme fabrication les poteries et panneaux céramiques au grand feu de William de Morgan sont tout à fait remarquables.

La richesse des colorations, la beauté des émaux les font rivaliser avec les plus beaux produits de l'art ancien, mais au point



Estampe décorative, par M. E. GRASSET.

de vue de l'originalité du décor, telle pièce fait trop songer à la faïence hispano-mauresque, tels carreaux accusent des suggestions par trop persanes et tel panneau céramique n'est qu'une répétition d'un motif renaissance déjà vu dans l'un ou l'autre musée.

Plus originales sont les céramiques de Carabin : son encrier, son pot à tabac, par exemple, amoureusement modelés, sont de forme imprévue, mais franche et sans la lourdeur de certains vases de Dalpayrat.

Plus originales sont les céramiques de Carabin : son encrier, son pot à tabac, par exemple, amoureusement modelés, sont de forme imprévue, mais franche et sans la lourdeur de certains vases de Dalpayrat.

Les émaux translucides cloisonnés d'or sur porcelaine tendre de Fernand Thesmar sont d'une richesse de coloration et d'une perfection technique remarquables qui en font presque des objets de bijouterie céramique.

Les verres soufflés de Koepping, d'une hardiesse d'exécution surprenante mais d'une fragilité excessive, demeurent des fantaisies de vitrine, sans autre usage possible.

Les poignées de tiroir, de buffet de M. Rathbone sont fort bien comprises pour leur destination. L'artiste traite rationnellement le métal et cherche la beauté dans la construction plus que dans une ornementation superflue; pas d'ornement pour l'ornement, mais une forme directement inspirée des conditions habituelles de mise en œuvre de la matière. Moins heureux sont ses chandeliers.

Aux beautés propres au métal, M. A. Fisher cherche à joindre le prestige de la couleur. Ses émaux révèlent une palette délicate et subtile et son envoi fait regretter l'abandon où l'on a laissé tomber aujourd'hui cet art merveilleux de l'émailleur.

Les quelques cuivres envoyés par *The Birmingham*

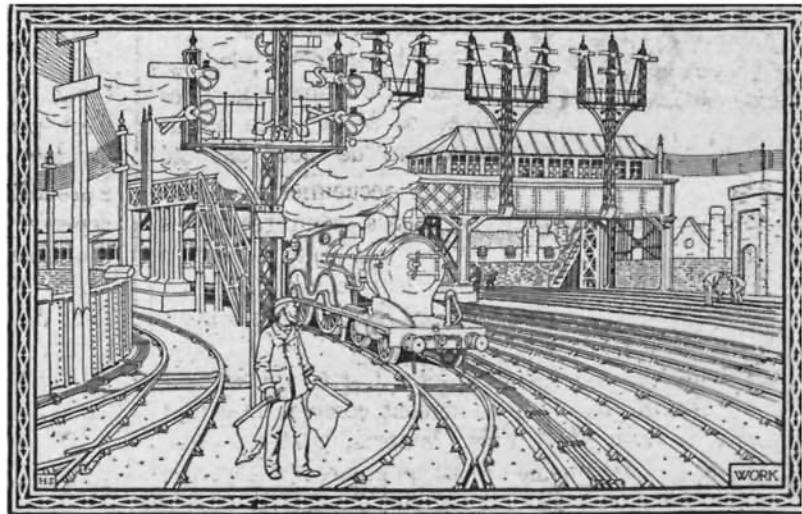
guild of handicraft sont intéressants et démontrent qu'un enseignement professionnel plus approfondi s'impose dans nos écoles d'art industriel : il y a quantité d'énergies artistiques que de fallacieuses espérances de génie égarent vers le grand art et qu'il importe de ne pas laisser se perdre, car pouvant trouver leur emploi avec leur valeur réelle, elles pourraient rendre à nos industries d'art leur ancienne splendeur.



Masque fantastique (broche), par M. HENRY NOCQ.

Citons encore les danseuses de Carabin, qui a merveilleusement prissur le vif les attitudes variées de la danse serpentine; le miroir du même pour *l'Artisan moderne*, en cuivre rouge estampé et ajouré, d'une allure charmante et d'une conception neuve pour des yeux lassés des fausses dorures de cadres en plâtre.

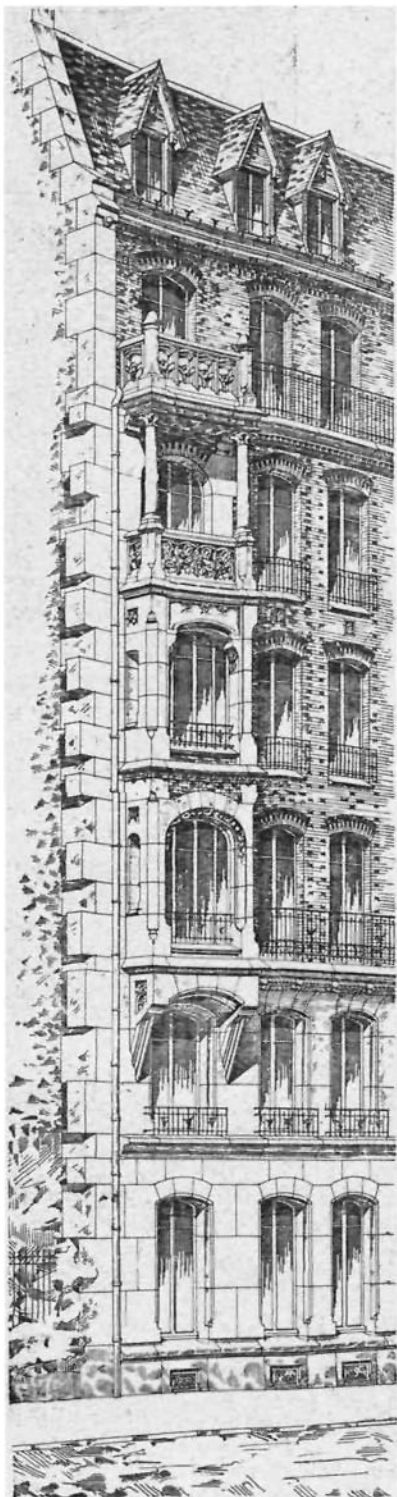
Henry Nocq, dont le livre *Tendances nouvelles* restera documentaire, manie également le pinceau et l'ébauchoir; quelques-uns de ses bijoux, boucles de ceinture, broches, épingles, ne manquent pas d'originalité. La bijouterie semble d'ailleurs vouloir sortir des éternelles redites qui encombrant nos vitrines : les bijoux gothiques (?) de Van Strydonck, s'ils dénotent une grande habileté de ciselure, accusent par contre dans leur invention par trop de réminiscences et, à ce



Estampe décorative, par M. HEYWOOD SUMNER.

point de vue, les épingles et broches de Fernandubois sont bien supérieures, d'une allure beaucoup plus indé-

pendante et plus franche. Sa reliure d'album et support, d'un fort joli dessin, n'a qu'un inconvénient, c'est d'être d'un poids beaucoup trop lourd pour un meuble dont le maniement doit être aisé.



Perspective d'une maison construite avenue Malakoff, 67, à Paris, par M. CH. PLUMET.

Paul Du Bois n'expose en fait d'art décoratif que deux gobelets en étain, mais d'un galbe délicat et d'une ornementation sobre et nerveuse. Son cadre de médailles et plaquettes est particulièrement intéressant avec la très belle plaquette commémorative des fêtes du Barreau bruxellois. Signalons enfin, dans les arts du métal, une amusante sonnette, « Zélandaise », de Charpentier, dont les jetons de présence, plaquette pour la Société symphonique de Bruxelles, portrait de M. P. Fierens, etc., sont d'une charmante facture.

Pour l'Artisan moderne Charpentier a créé le joli pot à vin nouveau que nous reproduisons.

Les estampes qui nous vinrent du Japon en si grande quantité il a y quelques années ont développé chez nous, d'une façon inattendue, le goût du public pour cette manifestation d'art et l'on ne saurait trop s'en féliciter car elles sont d'un sérieux appoint

pour la décoration de nos appartements et leurs prix modestes permettent une diffusion beaucoup plus grande du verbe de beauté.

Telle est d'abord la collection des vingt-deux estampes des Peintres graveurs, de tendances et de factures variées, parmi lesquelles nous citerons celles de Georges Auriol, de Besnard, d'Hermann Paul, de Toorop, de Van Ryselberghe; telle est encore la série de six planches rapportées de Zélande par Charpentier, de tonalités fraîches et claires,



Affiche, par M. AD. CRESPIN.

comme le pays qu'elles célèbrent; de-ci de-là un gaufrage savant précise un détail, accuse un décor.

Voici quatre des dix estampes décoratives qu'Eugène Grasset publie en ce moment. On connaît la richesse d'imagination de l'illustrateur des *Quatre fils Aymon*, la souplesse de son interprétation et la variété de son coloris. Les formats variés de ces planches (deux de chaque format) en indiquent la destination: trumeaux, dessus de cheminée, etc. Très bellement éditées, coloriées par un procédé simple mais très artistique, elles ne peuvent manquer d'être fort appréciées.

La série des planches *Work and Play* d'Heywood Sumner pour *The Fitzroy Picture Society* est très amusante, quoiqu'un peu sèche de facture. Il y a là une gare de chemin de fer dont l'artiste a tiré un parti décoratif tout à fait imprévu, un carrousel très chatoyant de couleur et une vue animée de la cité.

Une affichette particulièrement remarquable comme simplicité et originalité d'interprétation décorative, comme harmonie de couleurs, est celle de Franz Hazenplug pour un carrossier de Cincinnati; intéressantes sont les



Pot à vin nouveau, par M. A. CHARPENTIER.

affiches de Bird, Penfield, Rhead, Crespin, Rassenfosse.

Lemmen, dont le dessin *Soleils* est d'une belle et large allure, expose deux tapis de couleurs très harmonieuses et d'un dessin fort habile.

L'art des Le Gascon, des Derome, des Padeloup n'a guère d'émules chez nous; la reliure est plus en faveur en Angleterre et les volumes reliés par Cobden Sanderson, exposés à la *Libre Esthétique*, témoignent d'un art parfait. Une chose étonne, c'est le petit nombre de « fers » employés par l'artiste dont l'ingéniosité merveilleuse parvient avec d'aussi simples moyens à varier ses effets à l'infini; ce petit nombre d'ornements primitifs, dont tous les autres dérivent, donne à toutes ses reliures un caractère d'homogénéité parfaite et détermine pour ainsi dire le style même de l'artiste.

Quelques livres, comme ces prestigieuses *Œuvres* de Geoffrey Chaucer, des presses de Kelm-



Estampe décorative, par M. E. GRASSET.

scott, des livres d'images de Walter Crane, d'Aubrey Beardsley, quelques éditions soignées de Lyon-Claesen complètent cette section si intéressante des arts décoratifs à la *Libre Esthétique*.

GISBERT COMBAZ

Complétons l'énumération de notre collaborateur en mentionnant le très intéressant envoi qu'il a fait au Salon, dans cette section qu'il a si bien décrite, M. Combaz, dont c'est l'exposition de début, expose des broderies d'un beau sentiment décoratif et habilement exécutées, des planches d'illustration en couleurs dont l'ornementation a pour point de départ la flore; divers cadres de marques de fabrique, d'invitations, etc.

Dans chacune de ces œuvres, comme dans l'affiche d'intérieur de la *Libre Esthétique*, il affirme une aptitude particulière à composer des motifs d'ornementation frappants et nouveaux. — N. D. L. R.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Séance Verlaine

Un ensemble de voix serventes s'est élevé à l'honneur de Paul Verlaine, dans les salles d'art de la *Libre Esthétique*, jeudi dernier. Et ce furent celles des poètes Charles Morice et Emile Verhaeren, et des amis du mort, Carton de Wiart et le vicomte de Colleville. Ce dernier lut d'exquises et profondes pages écrites par Camille Lemonnier sur le Lélian errant déjà presque légendaire, dont le bâton frappant et impérieux apparaît comme un symbole sur les chemins littéraires. Ce fut le prosateur de *Louise Leclercq* et des *Mémoires d'un Veuf* qui fut surtout mis en lumière. Puis M^{lle} Friché chanta les mélodies simples et artistement adaptées à leur texte par Georges Flé. Enfin, Henry Krauss récita des strophes, les unes présentes à l'esprit du public, les autres ignorées par lui, mais toutes également admirables et choisies parmi les *Fêtes galantes*, *Sagesse* et *Jadis et Naguère*.

L'étude la plus complète fut faite par Charles Morice. Il assigna à Verlaine sa vraie place dans le mouvement actuel; il précisa le sens de son *Art poétique*, il nota son influence sur les poètes d'aujourd'hui. Certes, suivront-ils, les uns strictement, les autres vaguement, ses préceptes nouveaux et délicats.

Carton de Wiart insista sur la foi et la religion contenues dans *Sagesse*. Il évoqua le souvenir de saint François et des Fioretti.

Toute remplie d'anecdotes familières et inédites, toute intime de souvenirs rappelés, la causerie du vicomte de Colleville vengea

Verlaine des attaques dont M. Fouquier et autres l'entourèrent. Ah! certes, il était le cher, naïf, sincère, quoique parfois véhément et colère camarade, aux heures où, pour oublier, il aimait trop les « breuvages exéérés », mais telle était sa bonté inépuisable, sa bonté foncière, mais telles étaient les traverses terribles qui barraient sa vie, qu'il eût fallu être incompréhensif et hostile de parti pris pour lui reprocher ces fautes ardentes. Ceux qui ont connu Verlaine l'ont aimé entièrement, sans réticence et ils en restent fiers et clairs.

La partie musicale fut une surprise. Les poésies de Verlaine, leur douleur, leurs clartés ou leurs crépuscules furent transposés en un art voisin sans que leur sens ni leur rythme n'aient à subir une seule mésaventure. Tout au contraire leur âme parut plus saisissable après l'avoir entendue — au lieu de dite — chantée.

La cantatrice comprit en même temps le musicien et le poète et rarement il nous a été donné d'entendre une meilleure interprétation.

Surtout, ce furent les quatre sonnets, tirés de *Sagesse*, où le mysticisme le plus embrasé darde ses flammes à travers les quatrains et les tercets que M. Krauss récita, bellement. « Il pleure dans mon cœur comme il pleut dans la ville » charma : tout public aimant, dirait-on, mieux à se rappeler qu'à apprendre.

Ainsi se clôtura cette séance, peut-être irrégulière comme la vie de Verlaine elle-même, mais qui eut, au moins, l'avantage de montrer, d'une manière complète, combien il fut divers et toujours admirable.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition des œuvres de M^{lle} Marie-Antoinette Marcotte.

Une véritable artiste féminine, non au sens mièvre ou exclusivement élégant et gracieux qu'on attache le plus souvent à ce mot, mais au sens plus large d'artiste-femme, d'artiste intuitive, subtile, devinant des nuances inédites de la vie intérieure des choses, et les rendant avec une personnalité, une sûreté qui s'affirment à chaque œuvre nouvelle. Car en toutes les toiles les plus récentes, et tout particulièrement dans les dessins de l'artiste, de facture, d'aspect si différents, plus ne se sent l'influence ou l'imitation d'aucun maître ; et bien manifestes apparaissent là l'indépendance, l'impatience du joug, l'entêtée vision personnelle s'accusant de plus en plus.

Selon son humeur ou son inspiration, M^{lle} Marcotte peint des fleurs fines, charmeuses ; des paysages très simples et contenant presque tous une note émouvante de couleur ou de lumière, comme la *Maison de l'éclusier*, ou certain petit coin des dunes dont l'accent me poursuit ; puis des études d'humanité qui révèlent un don d'observation psychologique, dépouillé de sentimentalisme. Il nous semble que la jeune artiste a trouvé là un sentier encore inexploré, le dessin de la *Prière*, la peinture de l'*Idiot*, de *Grand'Mère*, etc., en font foi ; et nous croyons qu'elle pourrait être un jour au rang des travailleurs qui font penser, qui émeuvent et qui font remuer quelque chose en cette lente, lourde et paresseuse race humaine.

A LA MAISON D'ART

Matinée musicale offerte par Eugène Ysaye aux exposants du Salon d'Art idéaliste.

Le Salon d'Art idéaliste a été beaucoup discuté ; il constitue l'effort de tout un groupe d'hommes luttant pour s'affirmer, de toutes leurs forces, contre un courant hostile. Cette attitude a séduit Eugène Ysaye. Pour témoigner, dès leur première tentative, à ces oseurs toute sa sympathie, il est venu spontanément et généreusement jouer pour eux quelques-unes des plus belles choses de son répertoire.

Nous avons réentendu cette admirable sonate que lui dédia César Franck et que le grand artiste dit de si merveilleuse façon. Que l'on voudrait, à côté de lui, pétrir à pleines mains, et le son du piano qui devait suivre toutes les nuances auxquelles il semble incapable de répondre, et le cerveau d'un pianiste, pour le pénétrer d'une compréhension parallèle à celle de l'émouvant interprète.

Avant « le père Frank » qui écraserait tout le monde si on ne le jouait pas le dernier, sonate en *la mineur* de Schumann (piano et violon), sonate de Bach (violon seul), si belle de sonorité et d'expression simple. Ysaye joua encore, accompagné par l'auteur, un *Concertstück* de Rasse ; — un peu vide, sauf un bel élan vers la fin ; — et le *Preislied des Maitres chanteurs*, — pour les trépigneurs qui le rappelaient.

M^{lle} Collet, d'une jolie voix encore un peu tremblante, a chanté du Beethoven, du Wagner, du Brahms.

A L'HOTEL RAVENSTEIN

Quatuor Zimmer (MM. Zimmer, Jamar, Lejeune, Brahy et Steenebrugge, pianiste).

Quatuor pour piano et cordes, de Schumann, sonate pour alto solo de Bach, trio pour cordes et piano d'après l'*Orphée* de Liszt, par Saint-Saëns, — inspiration nulle, ornée d'agrément

banals, — quatuor op. 18 de Beethoven, très bien compris par les exécutants.

En général toute leur exécution et compréhension est un peu plus allemande que belge, en ses qualités et en ses défauts. Bonne étude de l'ensemble et du relief des œuvres interprétées. Pas de mièvreries cachant les grandes lignes. Pour ceux qui ont suivi toute la série de ces intéressantes séances, il est manifeste que l'étude du détail est devenue chaque fois plus scrupuleuse et plus attentive, et que les nombreux auditeurs étaient contents de leur soirée.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

Dernier concert du Conservatoire.

Assurément exécuter la 9^{me} symphonie de Beethoven est chose difficile. Une pareille entreprise demande une étude, un déploiement de forces et de soins peu ordinaires.

Un rare génie, impatient de briser les étroites limites d'un cadre imposé, lutte dans cette œuvre grande contre d'insuffisants moyens de réalisation instrumentale. Souvent la conception dépasse de beaucoup l'expression. La compréhension et l'interprétation de cette symphonie sont d'autant plus difficiles.

M. Radoux, pour la reprendre en des conditions dignes d'un conservatoire, a fait un long travail, de consciencieux efforts dont il importe de le louer. Est-ce à dire que le résultat ait pu lui donner toutes satisfactions ? Je ne le crois pas ; car il faut le reconnaître, beaucoup est encore à faire pour réaliser une exécution satisfaisante.

La première partie — l'allegro — est restée trouble, remplie de confusion ; plus net, plus vivant le scherzo bruissait d'une animation un peu grosse ; dans l'adagio, pris d'un mouvement bien lent, la mélodie si pleine, si émouvante ne chantait guère et ne montait point, et les premiers violons prédominèrent à tort ; le finale s'allonge sans accent, point d'envolée de généreux enthousiasme vers la « joie », suprême et tant lointaine aspiration du génial maître. Le quatuor, formé d'excellents éléments à grand peine réunis mais un peu disparates (le quatuor hollandais convié s'était abstenu), avait cependant d'incontestables mérites et les chœurs prouvèrent de la vigueur et de la cohésion en dépit des continus éclats de certaine voix volontairement accapareuse d'attention.

Ainsi la symphonie s'est déroulée dans l'enveloppement d'un brouillard où s'éteignaient étouffés sentiments, rêves, exaltation qu'inévitablement suscitent des œuvres d'un tel souffle.

Au programme, qui fait honneur au directeur du Conservatoire, figuraient en outre la délicieuse pastorale de Bach, la *Veillée des Bergers*, dans l'oratorio *Noël*, un air de *Don Juan* en lequel se fit ovationner M^{me} Sophie Röhr-Brajnin, soprano de Munich, et des fragments des *Maitres chanteurs*.

O l'indicible charme des mélodies qui s'élèvent dans la puissante polyphonie de Wagner ! Elles ont de subtiles, d'envoûtantes caresses qui tondent les cœurs en des ivresses indéfinies. Il semble que sous l'action de l'orchestre débordent en soi des flux de poétiques harmonies. Et si l'artiste qui chante le poème a la sobriété, la conviction, la flamme, le summum de la pure jouissance artistique est atteint.

Cette joie nous fut pleinement donnée samedi à écouter le chant de Walter devant la corporation des maîtres et le *Preislied* que M. W. Cronberger (de Brunswick) a dits avec une sincérité et une noblesse d'accents en tous points admirables.

PETITE CHRONIQUE

Le ministre des Beaux-arts a visité la semaine dernière le Salon de la *Libre Esthétique*, auquel il a consacré un examen détaillé. Il était accompagné de M. J. Nève, chef de division, et a été reçu par MM. Octave Maus et Paul Du Bois.

Le Salon sera irrévocablement clôturé jeudi prochain, à 5 heures.

C'est mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le second et dernier concert consacré aux maîtres du XVIII^e siècle : J.-S. Bach, Mozart, Haydn, Hændel. L'orchestre sera dirigé par M. Guidé. Prêteront en outre leur concours à cette intéressante audition : M^{lle} Eléonore Dresse, contralto ; M^l. Bosquet, Steenebrugge, A. Dubois, S. Moses, Gietzen, Dochaerd et Vandekerckhove. Prix d'entrée : 3 francs (places réservées) et 3 francs.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Troisième liste d'acquisitions (1). EUGÈNE SMITS, *Fleurs de Pâques*. — H. DE GROUX, *Napoléon I^{er}*. — H. SUMNER, *The City*. — Id., *The Railway*. — K. KOEPPING, *Verrès* nos 8 et 13. — F.-R. CARABIN, *Encrier* (grès), 5^{me} ex. — Id., *Drageoir* (grès), (2^{me} ex.). — A.-W. FINCH, *Poteries émaillées*. — Librairie d'Art. *Wymys* (E. Sharp), *Picture book* (W. Crane), *Nursery rhymes*, etc.

Ainsi que nous l'avons annoncé, le quatrième concert d'abonnement des concerts symphoniques Ysaye aura lieu aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, à l'Alhambra. Le programme, qui portait déjà les noms de MM. Thomson et Ysaye, comporte encore celui de M. Vincent d'Indy, qui a bien voulu accepter de diriger la partie symphonique. L'attrait de ce concert sera considérable et il comptera certes parmi les plus beaux de la saison.

Voici le programme : Ouverture de *Léonore*, n^o 3 (Beethoven); Symphonie italienne (Mendelssohn); Concerto pour violon de R. Becker, (première exécution à Bruxelles), par M. César Thomson; *Istar*, variations symphoniques (Vincent d'Indy); Concerto pour deux violons en *ré mineur* (J.-S. Bach), exécuté par MM. César Thomson et Eugène Ysaye; *Joyeuse Marche* (Chabrier).

La quatrième séance d'abonnement de musique de chambre du Quatuor Ysaye n'aura pas lieu, M. Eugène Ysaye étant appelé en France et en Allemagne.

M. Léon Lenaerts exposera quelques-unes de ses œuvres au Cercle artistique du 29 mars au 7 avril.

La Section d'Art de la Maison du Peuple donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, sa quatrième séance. Au programme : Conférence de M. Franz Mahutte sur l'abbé Charbonnel.

Le même jour, à 8 h. 1/2 du soir, M. Destrée, député de Charleroi, fera à la Maison du Peuple de Saint-Josse-ten-Node, rue Willems, une conférence sur l'art industriel et la situation des ouvriers des industries d'art.

M. Richard Strauss vient d'annoncer à M. Vincent d'Indy qu'il se propose de monter *Fervaal* à l'Opéra de Munich l'hiver prochain. M. Félix Mottl fera également représenter *Fervaal* à

(1) Suite. — Voir nos numéros des 7 et 14 mars derniers.

Carlsruhe. On s'occupe en ce moment d'en faire la traduction en langue allemande.

L'Art appliqué à la rue renaît sous forme d'une circulaire annonçant l'extraordinaire exposition d'art égyptien, hindou, assyrien, persan, grec, romain, byzantin, roman, ogival, etc., etc., dont nous avons publié l'ahurissant programme.

La circulaire a la forme d'un document officiel. Format des communications du Comité exécutif, caractères identiques. Elle porte comme en-tête : *Exposition internationale de Bruxelles, Section des Beaux-Arts* et affirme que l'exposition en question est organisée avec l'appui du gouvernement.

Il n'y a qu'un inconvénient à cette audacieuse manœuvre. C'est que le « compartiment de l'Art appliqué à la rue » n'existe que dans l'imagination de ses promoteurs.

Le règlement général de l'exposition a créé un groupe d'art appliqué (le groupe XXI) qui organise un compartiment, avec l'appui du gouvernement, mais qui n'a aucune attache avec le compartiment apocryphe dont parle la circulaire.

Le jury de ce groupe spécial examinera celles des œuvres « d'art public » qui lui seront présentées et les admettra s'il y a lieu. En dehors de cela, tout est illusion.

Le Cercle *Voor de Kunst*, d'Utrecht, dont nous avons annoncé la constitution récente, organise pour le mois prochain une exposition d'artistes belges. Parmi les invités, citons MM. Constantin Meunier, Ch. Vander Stappen, P. Du Bois, F. Khnopff, A.-W. Finch, G. Lemmen, W. Degouve de Nuncques, M^{lle} A. Boch, etc.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE LA

COLLECTION DE FEU M. E. WILLEMS

comprenant tableaux modernes de

CLAYS, DIAZ, MADOU, ALFRED STEVENS, VAN MARCKE
Porcelaines de Chine et du Japon, Vases et Statues en marbre blanc du temps de Louis XVI, Pendules, Bronzes, Argenteries, Tapisseries et Meubles anciens

en la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, à Bruxelles, le lundi 5 avril 1897, à 2 heures précises de relevée, par le ministère de M^e MORREN, notaire, rue du Commerce, 35, et de M^e DELEFORTRIE, notaire, rue de Ligne, 1, à Bruxelles.

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière :

Le samedi 3 avril 1897

Publique :

Le dimanche 4 avril 1897

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 MAISON PRINCIPALE : 10, rue de Ruysbroeck, 10 SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

Humber Cycles

Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage;
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles

SOMMAIRE

LA MUSIQUE ET LA VIE. — QUELQUES LIVRES NOUVEAUX. *A eux deux*, par André Ruyters. *Les Heures harmonieuses*, vers de Rency, proses de Van de Pulte. *La Chanson de Néos* et *le Prince Narcisse*, par Robert Scheffer. — LE D^r JOSEPH A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE. *Évolution de l'Art*. — LE QUATRIÈME CONCERT YSAÏE. — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

LA MUSIQUE ET LA VIE

(Premier article)

En terre grecque, les hasards d'une fouille amènent parfois au jour de vieux marbres mutilés et usés, des papyrus en lambeaux où achève de s'effacer une mélodie liturgique. Nul n'en saurait avec exactitude présumer l'âge ou l'origine. Et le poing qui tailla, les doigts qui écrivirent sont, depuis des siècles, morts et détruits. Mais que l'on dépouille de sa gangue épaisse l'informe sculpture, qu'on la devête de son pesant manteau de boue; que l'on fasse revivre à nos oreilles l'obscur phrase retrouvée et voici que soudain l'on se verra en face de choses belles, profondes et une émotion naîtra, à la grâce d'une larme ou d'un sourire. Ces antiques débris abîmés se pareront d'une jeunesse spirituelle.

Et parce que nous aurons *reconnu*, ici, un geste de joie ou de souffrance; là, un cri, un seul cri, qui nous remue les entrailles, nous saurons que ces ruines, vieilles de trois mille ans peut-être, sont vivantes et amies. Nous découvrirons avec attendrissement que l'anonyme artiste qui les créa, en un élan de génie et par je ne sais quelle intuition lyrique, nous a devinés et a révélé, inconscient, notre cœur et notre être. Nulle explication n'aura pour cela été nécessaire. Nous n'aurons fait qu'ouvrir les yeux, nous n'aurons fait qu'écouter; mais cette simple attention pieuse aura suffi. Le marbre rompu, l'incomplet chant nous auront dit quelques paroles mystérieuses, auront réveillé, avec subtilité, d'affectives sensibilités qui dormaient en nous, et nous sembleront dès lors aussi indispensables que tels autres témoignages de Dieu, depuis longtemps révévés et chéris.

Je n'ai assigné qu'en façon d'exemple l'art hellénique, estimant que c'est en lui que nous pouvons découvrir, parfaitement manifesté, le principe qu'en tête de cette étude je voudrais inscrire : que tout art, quel qu'il soit, est à son apogée de vertu, lorsqu'il exprime la vie.

Les Grecs considéraient l'art comme le prolongement religieux et la transposition même de la vie. Et s'il est possible que nous nous émouvions jusqu'aux pleurs d'une statue défigurée que l'on retrouve ou d'un hymne, c'est qu'ils ont su y établir une pure harmonie humaine;

c'est parce que, y ayant fait battre leur cœur d'homme, ils savent encore maintenant, à trente siècles d'intervalle, disposer de notre sentiment et faire jaillir les sources les plus claires, les plus secrètes et les plus ferventes de notre âme. Leurs œuvres nous sont contemporaines et la race qui nous suivra n'en saura récuser l'éloquente vérité. Elles s'érigent à la hauteur d'éternels symboles et ils ont trouvé le moyen miraculeux et indestructible de proclamer à toutes les générations des choses qu'elles peuvent comprendre. Ils ignorent l'abstraction néanmoins. Elle est contraire à leur génie. Ils ne recherchent non plus dans leurs créations le type. Ils n'ont fait que des poèmes, illustré des épisodes, chanté humainement et faiblement; mais comme ils percevaient ce qui dans tout acte est essentiel, comme ils savaient retirer de toute sensation ce qu'elle renferme d'éternellement touchant et de beau, comme ils ignoraient l'hostilité entre la chair et l'esprit dont une détestable morale a — depuis quels temps! — imposé aux mortels l'illusoire persuasion, leurs œuvres étaient complètes et vraies et naissaient pour l'immortalité.

Nos douleurs, nos colères, nos craintes, nos orgueils, nos espoirs sont toujours identiques. Notre cœur et le cœur du premier homme qui eut conscience de lui-même sont semblables, et s'il pouvait nous expliquer son premier sentiment, certes, nous y compatirions. Seuls, les mobiles de nos passions, les circonstances et les milieux varient. De la naissance jusqu'à la mort, nous circulons parmi des événements contre lesquels nous luttons ou que nous acceptons. La vie se résoud en ce permanent conflit et c'est ce problème d'équilibre, de statique morale que l'art doit exprimer. Il doit négliger les contingences d'époque, de mœurs, ne s'attacher qu'à ce qui, dans une péripétie, est destiné à toujours rester actuel; alors, authentiquement universel et communiant avec tous les êtres, il se dressera au-dessus des chronologies, au-dessus des nations et tous pourront s'y rencontrer, s'y reconnaître et s'aimer. Et je ne crois pas qu'il soit une meilleure preuve de notre immoralité que cette recreation de notre cœur qui fait, qu'au travers des âges, les hommes peuvent se toucher et se prouver, ineffablement, leur auguste fraternité.

J'ai tenu à donner un certain développement à cette partie préliminaire — car il convenait, dès l'abord, d'investir le vocable « art » de sa signification la plus noble. Il importait aussi que tous fussent instruits que, parlant d'art, j'entends compromettre le seul art d'humanité que nous estimons et voulons, et que je repousse tout ce que la mode, la politique ou l'exclusif souci de la forme peuvent inspirer.

De tous les modes d'expression dont nous avons l'usage, il n'en est de supérieur à la musique, car c'est sur elle que semble s'attacher le plus définitivement ce caractère d'universalité que nous avons prouvé néces-

saire à un art vraiment humain. Sans doute, par la précision des détails, la figuration fidèle et variée, la peinture et la littérature pourront arriver à une intensité plus saisissante, sans doute seront-elles plus complètes et plus positives; mais cette exactitude même, cette vivacité et cette abondance en restreindront la portée. Elles offrent à l'esprit des hommes des images arrêtées et violentes qui touchent avec force, mais qui, inévitablement, attirent et retiennent sur elles un peu de l'attention qui devrait intégralement se porter au jeu intérieur des passions. La sensation perd son élasticité idéale, ne peut se dégager ni se généraliser et trop souvent alors, au lieu du sentiment qui l'agite, ne voyons-nous plus qu'un être particulier et accessoire. L'extériorité charmante nous a distraits des graves choses que nous aurions dû deviner au cœur mouvant des événements.

Par leur nature même, ces arts sont bornés et ils ne peuvent exprimer — immédiatement — la vie. La littérature nous dira telle péripétie, tel geste, telle parole. Elle pourra avec artifice en disposer l'active et magnifique féerie, organiser de somptueux et touchants spectacles. Mais les pensées et les mots qu'elle imagine fatalement retombent sur les fictifs personnages dont elle anime ses rhétoriques. En résumé, la littérature exige pour la manifestation d'un sentiment pur trop d'étrangères circonstances, trop d'accessoires.

Il lui faut toujours s'incarner, descendre au détail et à force de s'attacher au concret et à l'accidentel, elle finit par ne plus connaître le merveilleux chemin qui mène aux âmes. Ne voyons-nous pas, dans un livre, plus vite les aventures des héros qui le peuplent que l'évolution morale de leur sensibilité, c'est-à-dire cela seul qui est vivant et éternel, propre aux hommes d'hier, à nous-mêmes et à tous ceux qui nous succéderont. Aussi bien, pour abstraire le sens foncier faudrait-il, de notre part, un énergique effort d'intellectualité. Certes, quand nous l'aurons trouvé, il s'épanouira en nous limpide; mais, néanmoins, reconnaissons qu'il restera toujours attaché à notre émotion je ne sais quel ineffaçable caractère de spécialité et rarement aurons-nous la radieuse illusion de croire que ces choses furent dites pour nous ou par nous...

En peinture, la puissance d'expression s'appauvrit encore davantage. Ici, au contraire de la littérature, qui ne met en avant que la passionnalité, nous est proposé d'abord le jeu plastique des êtres. L'expression verbale et perpétuelle devient impossible: la peinture est muette. Aussi cet art se rejettera-t-il sur l'authenticité des représentations et devra s'appliquer à donner aux mouvements, aux lignes, aux couleurs même la signification et la persuasion éloquente des plus suaves paroles. Saurons-nous, cependant, comprendre avec

exactitude le langage de ces lèvres et de ces regards irréels et nous retrouverons-nous, infailliblement, parmi ces figures arbitraires et silencieuses? Les nécessités matérielles qu'impose l'objectivation d'une passion sont ici bien plus rigoureuses qu'en littérature, où tout restait dans l'imprécis de la narration et de la suggestion. En peinture, l'action s'immobilise, le geste se fige et se déguise. Et loin de pouvoir rêver ou supposer un décor adéquat à nos dispositions, nous devons voir selon la volonté immuable et inflexible d'une toile. Il n'y a plus d'imagination, mais réalité absolue, hautaine, tangible. Ajoutons, au surplus, que la peinture ne saurait donner qu'un aspect des événements, ce que nous pourrions appeler l'aspect de *paroxysme* et que, par conséquent, l'impression étant abruptement offerte à son apogée, nul ne saurait garantir qu'en nous le travail de cristallisation se fera sainement et justement.

Or, l'émotion humaine qui, en littérature, se dissimule sous l'enchevêtrement des individualités feintes, qui, en peinture, git latente et captive de la matière, soit là, médiatement, ici, extérieurement exprimée, quoi donc saura mieux la traduire que la musique — toute indéfinie et intérieure.

Pour terminer rendons palpables, si vous y consentez, ces différentes allégations abstraites. Je suppose un homme ivre de colère, ses gestes et ses paroles véhémentes. Correspondant aux trois arts dont nous nous occupons, nous remarquons trois modes de manifestation du sentiment. Le premier, plastique, auquel la peinture s'attachera. Elle dira l'attitude, la physionomie du sujet et nous devrons de ces signes contingents déduire la nature de l'émotion. Le deuxième, verbal ou oratoire, qu'adoptera la littérature. Elle dira l'homme, plus complètement, en sa mimique comme en ses paroles, mais pour en expliquer la frénésie, pour la rendre intelligible, elle devra inventer une cause, alléguer un motif, entourer les quelques essentiels documents physiologiques de maintes explications justificatives. Ni la peinture, ni la littérature n'aura osé dire le sentiment, par son troisième mode de manifestation — le mode animique. Réduites à user de moyens plus ou moins matériels et grossiers, elles ne sauraient s'attaquer à ce qui est vraiment supérieur, à ce que l'homme furieux ressent en lui, à ce qui est le foyer même et le centre de son sentiment. Elles sont trop concrètes pour pouvoir, directement, énoncer ces bouillonnements, ces tumultes, ces alternatives psychologiques, ces rythmes obscurs, tout ce mécanisme passionnel dont le geste et la parole ne sont que les humbles, les atténués résultats. Et l'une, donc, étant trop extérieure, l'autre, trop définie — ce sera la musique enfin qui parlera.

QUELQUES LIVRES RÉCENTS

A eux Deux, par ANDRÉ RUYTERS. (Lacomblez, éditeur.)

MM. Ruyters, Rency, Van de Putte qui débutèrent — voici deux ans — dans la revue *L'Art jeune* et formèrent avec quelques-uns de leurs amis ce qu'on appela la troisième génération littéraire, en Belgique, publient, le premier : *A eux deux*; les deux autres, en collaboration, les *Heures harmonieuses*.

La nouvelle de M. Ruyters contient une étude de passion ardente et lasse, qui se heurte à de continuelles impuissances de travail et ne s'avive qu'aux moments de volupté. L'amant et l'amante se sont isolés. Ils s'efforcent à des pratiques intellectuelles, à des tâches d'art, à des besognes fragiles et choisies. Ils s'exaltent. Mais la réalisation ne répond jamais à leur essai. Ils ne se prouvent qu'en s'aimant. Toutefois leur découragement n'est que léger. Margy dit quelque part : « Nous n'avons rien fait. » Et elle rentre chez eux, bienheureuse. Ils sont trop avides d'eux-mêmes, trop joyeux de leur chair encore pour se désespérer. Autour d'eux la vraie vie s'agite. Et Margy la commente ainsi en écoutant passer dans la rue les pas des travailleurs : « Oh, les pas, vous voilà encore à chanter, au long des pavés mornes, votre vitale et humaine chanson. »

Dans les études de M. Ruyters, l'homme apparaît le guide et le maître de sa compagne de désir. Il la modèle suivant sa manière de sentir et de comprendre. Elle se soumet, l'âme et les sens ouverts, toute claire des rayons qui lui viennent de lui. « Margy obéit toujours — si humble, si petite, si perdue, si étonnée en son grand amour. » Parfois, on souhaiterait plus de sobriété et de force chez cet éducateur de cervelles féminines. Ses raisonnements sont trop nombreux et souvent discutables. Mais ce qu'il s'agit de louer sans réserves en ce petit livre, c'est le style. Ces pages sont écrites aisément, avec goût et originalité. Des comparaisons neuves, imprévues, donnant largement la sensation des objets décrits, arrêtent à chaque page. Voici : « Une heure de paix sereinement lisse s'écoula. Du silence paresseusement, comme un gros serpent gavé de chaleur, rampait par les allées... »

Et encore :

« A cette heure très pure, il n'était plus rien qui troublât la profonde paix du soir; plus une voix, plus un cri, pas même un pas futile et obstiné à faire des trous dans le silence. »

Pour finir, insistons sur le plan de cette œuvre, où des expositions de théories régulièrement alternent avec des scènes de tendresse et des bonnes volontés en effort vers l'action. Et reconnaissons en M. Ruyters un écrivain marqué pour les œuvres personnelles et belles.

Les Heures harmonieuses.

Vers de RENCY, proses de VAN DE PUTTE.

Ce livre bellement édité et orné d'un pur et extraordinaire dessin de Fabry, se présente avec solennité au lecteur.

Et ce sont de violents, exaltés et infinis amours éparpillés dans l'air, vers les fleurs, les oiseaux, les arbres, les cieux, les étoiles, les aubes, les couchants, les saisons et les heures. Cela ne tarit pas. La vie fait explosion, à chaque paragraphe. On dirait des fleurs de lumière qui s'allument l'une l'autre, en des réjouissances sans fin. Après des motifs d'aimer, d'adorer, de s'abimer dans l'étendue ineffable, d'autres motifs de mourir d'ardeur et de joie se présentent, sollicitent et dominent. Ce ne

sont plus que cris et rapides pâmoisons, comme s'il n'existait plus de tristesse, d'amertume et d'ennui au monde. La jeunesse déborde et noie toute l'ancienne vie maussade.

L'originalité de ces deux poètes, de ces deux amis, l'un plus exalté et fougueux de flamme intérieure, l'autre plus pur et plus clair, s'affirme en cette œuvre plus nettement peut-être qu'ailleurs.

Reney y profère d'exquis poèmes :

Douceur de lune en les verdurees,
Toute la nuit se baigne en vous,
Avec la joie de ses murmures,
Avec ses chants exquis et doux,
Toute la nuit se baigne en vous!

Et puis aussi tout mon amour,
Tout mon amour ardent et fou
Se baigne en vous, se baigne en vous,
Douceur de lune en les verdurees,

O magnifique ciel, éternel ciel lunaire,
O lune éblouissante de lumière,
Splendeur à défaillir de triomphal azur!

Mais vous, douceur, douceur baignante,
Douceur de lune en les verdurees,
Ah! je vous aime éperdument et tends vers vous,
Dans mes deux mains qui sont des fleurs,
Tout mon amour, tout mon amour
Vers vous, douceur, douceur baignante,
Douceur de lune en les verdurees,
Douceur, douceur...

Quant au prosateur, notez cette page :

« La montante prairie est étoilée de marguerites — blanc et lumière — angéliquement. Le ciel est bleu avec douceur. Des mondes de nuages s'y meuvent.

Oublions-nous. Laissons entrer en nous le bel immense univers, et nous serons beaux et immenses ainsi que lui... Tout est soleil. Tout est vert et clair sur du bleu. Beaucoup d'oiseaux chantent comme des enfants...

Allons-nous-en. Oublions-nous! Silencieux, ouvrons les yeux. Toutes les choses émerveillent.

Car il pleut du soleil sur la prairie.

Le vent agite les feuillages épais comme des soies. Et exister est la plus suprême des joies!

Identifions-nous à toutes ces choses, je vous prie. Soyons-les. Oublions-nous. Le vent nous courbera comme elles, et le soleil sera notre boisson, et nous serons chez nous parmi les arbres, et les fleurettes nous sembleront germer de nos regards!

Mais voyez! Autour de nous, des branches se balancent... L'horizon azuré est constellé de neiges. Nuages! Il nage à l'horizon des nacres et des neiges...

Puis c'est le ciel qui est une très haute ivresse; ce sont les pâquerettes qui nous aiment bien, et qui sont bonnes parce qu'elles ont un cœur d'or; c'est le vol des oiseaux, c'est le scintillement du soleil dans nos cils!

Ah! joie altière et puérile! monde divin! ciel infini! existence bercée de réel et de rêve qu'on ne distingue plus... Amour des amours! joie des joies! et harmonie des harmonies, dans l'archangélisme candide de cette verte et fleurie prairie d'une si toute douceur!

L'heure est pure et contemplative. Tous les êtres y sont baignés de gaieté. Des fourmis courent; des moucheron volent, des

herbes ondulent et des fleurs s'agitent; des lumières brillent... Mais surtout beau, plus que toutes les autres choses belles, un petit chemin bienheureux s'enroule rose, infiniment parmi des prés où il se perd enfin, ainsi qu'un éclair, isthme de chair dans une mer d'herbages verts...

Et exister est la plus suprême des joies! »

Certes, à travers ces accès lyriques, des cris aigus et parfois discordants se font entendre, mais qu'importe!...

Rien n'est plus fatal que de rencontrer chez les jeunes et vrais poètes de larges qualités, ombrées de défauts évidents. Ils savent bien eux-mêmes à quoi s'en tenir, mais ils s'aiment tels qu'ils sont, ils se sentent forts et déjà victorieux tels qu'ils sont, — les autres n'ont qu'à les accepter ou à les subir. Car c'est eux, après tout, qui, à point nommé, font inmanquablement la loi et l'on finit par les accepter parce qu'ils furent sans peur d'eux-mêmes et portèrent hardiment en avant leur personnalité complète.

La Chanson de Néos et le Prince Narcisse, par ROBERT SCHEFFER.

Robert Scheffer vient de nous donner deux livres, l'un de vers : *La Chanson de Néos*; l'autre de prose : *Le Prince Narcisse*. On connaissait de lui déjà des romans d'un charme précieux et varié, d'une grâce ironique, d'un style léger et pénétrant et de courts poèmes en prose d'un sentiment troublant et bizarre. Il semble qu'il lui ait plu aujourd'hui, en faisant coïncider les apparitions de ces nouveaux volumes, de provoquer la confrontation de ces deux modes de son art. On croirait, en effet, qu'il y a en lui deux âmes distinctes qui, alternativement, se manifestent et chantent; la première, soucieuse de mystère et même d'occultisme, attentive à l'impalpable et à l'invisible, lyrique et passionnée; l'autre, moderne, active et curieuse et que préoccupent les problèmes les plus complexes du cœur.

Ce n'est certes pas à cette dernière que correspond la *Chanson de Néos* qui est en vers libres et auxquels parfois l'on souhaiterait des rythmes mieux équilibrés, un hymne ardent et désespéré vers la beauté virile. L'émotion en est rare, d'une frénésie raffinée et éloquente et certains des petits poèmes qui la composent nous charment d'inexplicable façon. Lisez plutôt celui-ci :

Si tu vois cette perle qui mourut sur son sein,
Prends-la et me l'apporte.

Si tu vois cette opale qui mourut sur sa main,
Prends-la et me l'apporte.

Et la turquoise aussi qui mourut sur son front,
Prends-la et me l'apporte.

L'opale et la turquoise et la perle seront
Les précieux emblèmes de toute ma joie morte.

Mais si tu vois l'étrange fleur
Qui sur sa tombe pousse de son cœur,

Point n'est besoin de la cueillir :
Penche-toi sur elle et la respire,

Et lors tu connaîtras l'amour,
Lors aimeras jusqu'à mourir.

Le Prince Narcisse nous ramène à la prose, à cette prose élégante, sobre et exacte que l'auteur s'est, en le français le plus pur, taillée. C'est l'histoire vraiment étonnante et tragique d'un être qui s'aime, qui résume à lui-même toute la nature et tout l'amour et qui, devenu vieux, accablé des ravages que l'âge sème sur sa beauté, trouve enfin son double, l'adolescent gracieux qu'il

fut jadis et le tue, en un élan de perverse sensualité, afin de ravir et de posséder ce qui dans cet étranger lui paraît son authentique propriété. L'étude est serrée et concise, savante et graduée. Et des scènes, au cours du récit, impressionnent par leur étrangeté et leur intensité dramatique. Suivent plusieurs contes, entre autres : *Maison de chasteté*, d'une cruauté de satire impérieuse et acérée, *l'Autre*, quelques pages d'une douceur et d'une tendresse fatidique, *Sur le seuil*, court épisode d'une désolation muette et suave, et *Crépuscule d'automne*, où de délicats paysages s'effacent ou s'ébauchent selon le jeu subtil des intimes sensibilités. Sans doute, pour le lecteur superficiel, la sensation d'unité ne se dégagera pas, immédiate et irrécusable. Il admirera sans doute la constante perfection de l'écriture forte et souple, mais le sens foncier de l'œuvre lui échappera. Cependant une idée plane sur l'ensemble et si vous vouliez prendre la peine d'intervertir l'ordre des péripéties et, mêlant les deux bouquins, de vous livrer à une lecture pensive, vous reconnaitriez partout je ne sais quel souffle de passion contenue, insatisfaite, à la recherche d'un objet digne d'elle, qui s'exalte de désir ou se désole, s'exile en rêveries spirituelles, s'amende en lucides méditations et, sans cesse mobile, offre le spectacle attrayant d'une belle force humaine qui, de-ci de-là, s'aventure...

Robert Scheffer est, en outre, un esprit de qualité.

Le Dr Joseph à l'Université nouvelle

EVOLUTION DE L'ART

Le Dr Joseph, qui donna des cours d'archéologie et d'histoire de l'Art à la « Humboldt-Academie » de Berlin, donne à l'Université nouvelle un cours sur l'évolution de l'art.

Luttant, comme le fit l'an passé Ferry, avec les difficultés de la langue française, s'en tirant avec bonheur et avec une audace plus amusante, certes, que ne le serait une correction absolue, le Dr Joseph nous apporte tous les documents que possède l'Allemagne sur les récentes découvertes qui éclairent l'histoire de l'Art. Depuis le célèbre Schliemann, — sous l'inspiration duquel il écrivit un de ses livres, *Les Palais d'Homère d'après les fouilles de Schliemann*, — toute une pléiade de savants allemands ont étudié, creusé, analysé les restes d'art antique pour en découvrir les provenances, les influences diverses et les étapes successives, — pour mieux connaître aussi les origines de nos propres passions esthétiques.

On sait que Berlin, l'ancien Berlin des militaires, regorge à l'heure actuelle de statues, de débris de monuments, de dessins, d'objets de toute nature provenant des recherches de tous ces savants. Berlin veut avoir un jour son Louvre, il a puisé les trésors qu'il doit renfermer à des sources que ni les Anglais ni les Français n'avaient encore explorées, et l'esprit patient, la science très documentée de ses professeurs se sont livrés sur ces découvertes à des gloses toutes spéciales. L'un de ces professeurs vient nous apporter la description et — au moyen de projections lumineuses — l'image de toutes les trouvailles caractéristiques des dernières années, avec toutes les déductions qu'ont pu faire à leur sujet ceux qui les ont eux-mêmes déterrées.

Le Dr Joseph est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'art : *L'Architecture moderne*, *les Chefs-d'œuvre d'architecture de l'Allemagne*, *de la Belgique*, *de la Hollande et de la Suisse*,

l'Architecture des églises au moyen-âge, etc. Plusieurs de ses livres ont eu en peu de temps deux éditions. Il est correspondant, voire parfois directeur, des meilleurs journaux d'art allemands et il tenait surtout à venir dans notre pays pour étudier d'une façon plus approfondie notre art dans le passé et dans le présent, recommençant d'une façon plus longue et plus minutieuse les nombreux voyages qu'il fit, en quête de documents artistiques.

L'Université nouvelle, une fois de plus, après les Reclus, Ferri, Gumpowicz, Kovalevsky, Pictet, Robin, de Roberty, Max Nordau, Tarde, Paul Desjardins, Roorda, Bernard Lazare, attire en notre pays l'esprit, la science des autres nations. Le courant d'échanges, de rapports intellectuels, toujours plus étendus, entre nos diverses races européennes, continue et s'intensifie. « Carrefour des nations de l'Europe occidentale », la Belgique possède en l'Université nouvelle un puissant organe d'internationalités bienfaisantes, renouvelant l'air, rajeunissant ces idées qu'on nous accuse « d'enfermer en un trop petit espace, comme nos activités enfermées en notre petit pays » (on l'a dit). L'Angleterre, la France, la Suisse, l'Allemagne connaissent mieux que nous l'importance de cet échange constant et nous envoient leurs savants et leurs artistes.

Le Dr Joseph nous apporte une part intéressante de ce que l'esprit humain a découvert de plus récent sur l'art. Son cours, presque toujours accompagné de projections lumineuses martelant en la mémoire ses enseignements, est curieusement documenté. La méthode suivie elle aussi nous apporte une bouffée d'air allemand, de l'allemand moderne, que nous connaissons peu et qui intéresse au plus haut point le psychologue et l'artiste.

LE QUATRIÈME CONCERT YSAÏE

La présence de Vincent d'Indy au pupitre directorial, le concert simultané des deux plus grands virtuoses de l'archet, YsaÏe et Thomson, le choix d'un programme attrayant et varié ont donné à cette quatrième matinée des Concerts de la Société symphonique une importance et un intérêt de premier ordre. La jeune société s'est affirmée définitivement, cette fois, et a pris rang parmi les grandes institutions musicales nécessaires à la vie mentale bruxelloise. Elle se différencie nettement des Concerts populaires et de ceux du Conservatoire, dont elle complète les programmes sans marcher sur leurs plates-bandes. Et s'il y a foule aux Concerts populaires, les Concerts YsaÏe ont désormais leur public enthousiaste, nombreux et attentif, ce qui prouve qu'il y a place à Bruxelles, comme à Paris, pour deux grandes sociétés de concerts faisant alterner de semaine en semaine leurs auditions.

Le principal attrait du concert était, faut-il le dire ? le concerto de J.-S. Bach, ce chef-d'œuvre de pureté et d'harmonie, exécuté par MM. Thomson et YsaÏe. On pressent ce que ces deux merveilleux artistes y ont mis de leur cœur, de leurs nerfs et de leur haute intellectualité. Unis dans l'art comme dans l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre depuis leur enfance, ils ont donné à l'œuvre de Bach une rare intensité d'expression et une beauté souveraine. L'Andante surtout a atteint les régions inaccessibles aux interprètes habituels. Ce fut une fête de l'esprit en même temps qu'un régal mélodique.

Même spiritualité dans la façon personnelle et hautement attachante dont Vincent d'Indy conduisit l'ouverture de *Léonore*. Par des nuances très spéciales de mouvement et de coloris, il

dessina tout le drame, tour à tour sombre et joyeux, et révéla en quelque sorte *Fidelio* à ceux qui croyaient le connaître par cœur.

La symphonie italienne de Mendelssohn et le concerto de Rheinhold Becker, malgré l'incontestable maîtrise avec laquelle il fut présenté par M. Thomson, laissèrent l'auditoire plus froid. Mais ce fut, pour *Istar*, mieux exécuté encore que la première fois et mieux compris du public, une explosion de bravos et une ovation chaleureuse à Vincent d'Indy. Et très gaiement fut clôturé ce programme par la *Joyeuse Marche* de Chabrier, dont la joie exubérante prépara les fervents de l'art musical aux confetti qui les guettaient à la sortie.

Le soir, un banquet d'adieu offert à Vincent d'Indy réunissait au Grand Hôtel les principaux interprètes du concert et quelques amis : Eugène et Théo Ysaye, César Thomson, M. Schleisinger, Ch. Vander Stappen, L. Lequime, M. Kufferath, G. Guidé, G. Huberti, L. Wallner, Octave Maus, F. Labarre, R. Vauthier, G. Systemans, etc. M. Schleisinger offrit à l'auteur de *Fervaal*, au nom de la « Société symphonique », un bas-relief composé pour lui par Charles Vander Stappen, *Vers l'Idéal*, d'un sentiment très pur.

Et dans une élogieuse et chaleureuse improvisation, Eugène Ysaye se fit l'interprète de tous pour témoigner à Vincent d'Indy la profonde affection qu'il a conquise en Belgique et l'admiration qu'ont vouée à l'artiste et à son œuvre tous ceux qui ont approché l'un et pénétré l'autre. Le virtuose du violon s'est révélé, en cette occasion, maître orateur, ce qui n'a d'ailleurs pas surpris ceux qui savent ce que la nature exceptionnelle du grand artiste recèle de bonté et de noblesse. Cet épilogue du concert, couronnement du séjour que fit à Bruxelles Vincent d'Indy, se prolongea jusqu'à la gare, où le train de minuit emporta vers la France notre ami, salué une dernière fois par les acclamations et les adieux affectueux de tous.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

La *Libre Esthétique* a clôturé sa saison musicale par un joli concert évoquant quelques-unes des figures de l'Allemagne musicale de jadis : le père Schütz, tour à tour grave et souriant, Haydn pimpant et coquet, J.-S. Bach, l'austère Hændel et le divin Mozart.

Cette audition, second volet du diptyque musical offert cette année à la curiosité sympathique des fidèles de la *Libre Esthétique*, a été, comme la première, intéressante et fort goûtée. Le quatuor en *ré majeur* de Haydn, qui est catalogué sous le n° XIV dans l'édition Peters, est rarement exécuté en public. Il a été joué avec beaucoup d'ensemble et de finesse par le Quatuor Dubois. M. Vandenberghe, accompagné par M. Stennebruggen, a merveilleusement interprété la Sonate en *mi bémol majeur* de Bach, le deuxième des trois petits chefs-d'œuvre écrits par le maître pour la flûte. Et rien n'était plus exquis que d'entendre le babillage discret et rythmé des deux instruments concertants, unis dans une même compréhension d'art.

La troisième pièce importante du programme, le concerto de Mozart pour trois pianos et orchestre, était jusqu'ici totalement inconnue à Bruxelles. Les parties symphoniques n'en ont pas été gravées et la bibliothèque du Conservatoire n'en possède pas de

copies. C'est une œuvre charmante de grâce ingénue et de fraîcheur, qui a été exécutée avec une précision remarquable sous la direction de M. Guidé. Solistes : MM. Emile Bosquet, H. Stennebruggen et Octave Maus.

La partie vocale de cette audition a été remplie par M^{lle} Eléonore Dresse, qui a chanté de sa belle voix de contralto un *Alléluia* de Schütz, inédit en Belgique, qui valut à M^{lle} Marcella Pregi de retentissants succès en France, et, avec orchestre, l'air admirable de Micah dans l'oratorio *Samson* de Hændel. La traduction de ces deux superbes pages avait été faite spécialement par MM. Bordes et Dukas.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi a visité mercredi dernier le Salon de la *Libre Esthétique*, accompagné du capitaine comte du Chastel, officier d'ordonnance. Il a été reçu par MM. Octave Maus, Paul Du Bois et V. Bernier et s'est longuement entretenu avec les exposants présents qu'il a vivement félicités. Parmi ceux-ci, MM. V. Horta, R. Wytzman, Ch. Samuel, A. Crespin, F. Charlet, E. Lyon-Claesen, H. Kachler, G. Lemmen, A. Craco, etc.

La clôture du Salon a été faite le lendemain par le baron de Haulleville, qui a fait choix, pour le Musée des Arts décoratifs de quelques-unes des œuvres les plus intéressantes de la section des objets d'art. La liste en est soumise à l'approbation du Ministre des Beaux-Arts.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Quatrième liste d'acquisitions (1). E. CLAUD, *Quai à Veere* (pastel). — H. NOCQ, *Lampe* (bronze). — K. KOEPPING, *Verre* n° 16. — THE BIRMINGHAM GUILD OF HANDICRAFT, *Lampe* (cuivre). — F.-R. CARABIN, *Encrier* (grès), 6^e ex. — Id., *Pot à tabac* (grès), 3^{me} ex. — *Miroir* (cuivre repoussé) 2^{me} ex. — H.-A. KAEHLER, *Cache-pot* (grès). — Id., *Vase* (id.).

Pour cause de travaux de transformation, le Musée moderne de peinture sera fermé, provisoirement, à partir de mardi prochain.

Demain soir, à 8 h. 1/2, M. Cobden-Sanderson, le très artiste relieur anglais dont on a vu quelques œuvres au Salon de la *Libre Esthétique*, fera (en langue anglaise) une conférence sur la *Reliure, ses procédés, son idéal*, avec projections lumineuses, à la salle de l'Horloge, porte de Namur. Cette conférence est organisée sous les auspices de l'Université nouvelle.

La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, qui devait être donnée aujourd'hui au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, est remise au dimanche 23 avril. Le programme sera entièrement consacré à la musique française du XVIII^e siècle.

M. Gevaert donnera dimanche prochain, au Conservatoire, une deuxième audition de la *Passion* selon saint Mathieu, de J.-S. Bach. Répétitions générales mercredi et vendredi, à 10 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de l'après-midi.

La Maison d'Art annonce pour le mercredi 14 avril, à 8 h. 1/4, son quatrième spectacle d'abonnement. Au programme : *Les Yeux qui ont vu*, mystère par Camille Lemonnier, musique de Léon Dubois.

Cette œuvre sera précédée d'un concert spirituel donné sous la direction de MM. Léon Dubois et H. Thiébaud, qui feront exécuter une œuvre nouvelle, *Triptyque religieux*, de JAN BLOCKX, et *Marie-Madeleine*, scène biblique pour solo et chœurs, de VINCENT D'INDY. La chorale de dames *Art-Charité* prêterà son concours à cette audition.

Répétition générale le mardi 13 avril, à 8 h. 1/4.

(1) Suite. — Voir nos numéros des 7, 14 et 23 mars derniers.

M. Eugène Garraud, directeur de l'Alhambra, vient de recevoir un drame inédit en 3 actes, avec prologue et épilogue : *Pour la Liberté!* de M. Jean Bénédict.

L'auteur, né à Paris, est d'origine belge. Son grand-père, Jean Thys, élève de David, était architecte de la ville à Gand.

M. Bénédict a puisé le sujet de son drame — qu'on dit des plus remarquables — dans l'histoire des luttes des communiers flamands. M. Henri Krauss créera le rôle de Philippe d'Artevelde.

Ce drame, qui comporte une figuration nombreuse et une grande mise en scène, passera au commencement de mai.

Le cercle Le Progrès, de Saint-Gilles, organise au bénéfice de l'œuvre un concert qui sera donné à la Grande-Harmonie mardi prochain, à 8 heures, avec le concours de M^{lle} Marie Weiler, de MM. François Rasse, Stennebruggen, Maurice Lefèvre, Moses, Ecrepont et Delporte.

On peut se procurer des cartes à 5, 3 et 2 francs chez le président du cercle, 32, rue Berckmans, à Saint-Gilles.

Les Chanteurs de Saint-Boniface donneront jeudi prochain, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un grand concert au profit des pauvres visités par la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Au programme, des œuvres sacrées et profanes de Roland de Lassus, de Jacobus Clemens, d'André Pevernage, de Josquin De Près et de Palestrina.

M^{me} Feltesse Ocsombre, cantatrice, et M^{lle} Kufferath, violoncelliste, prêteront leur concours à cette fête de bienfaisance pour laquelle le prix d'entrée est fixé à 5, à 3 et à 2 francs.

La Société symphonique des Concerts Ysaye donnera le jeudi saint, 15 avril, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle du Cirque royal, un concert spirituel sous la direction de MM. Sylvain Dupuis et Eugène Ysaye, avec le concours de la *Légia*.

Le programme comportera le *Prélude de Parsifal*, de Richard Wagner; l'*Hymne* pour chœur d'hommes et orchestre, de César Franck, dédiée par l'auteur à la Société royale *La Légia* (première exécution à Bruxelles); *Judas*, scène lyrique pour baryton solo, chœur d'hommes et orchestre, de S. Dupuis; la *Scène du Vendredi-Saint*, de *Parsifal*; la *Cène des Apôtres* (pour triple chœur d'hommes et orchestre) et la *Marche impériale*, avec chœurs, de R. Wagner.

M. Eugène Ysaye, qui a pris part mercredi soir, avec M^{me} Raunay, l'Octuor vocal de M. Soubre, MM. Octave Maus et Bosquet, M^{me} Pepa Iuvernizzi, etc., à la grande fête de charité organisée dans le somptueux hôtel de M. Somzée, est parti le lendemain pour Paris. Il se fera entendre, aujourd'hui et dimanche prochain, aux Concerts Colonne.

Au cinquante-huitième concert populaire symphonique d'Anvers qui aura lieu aujourd'hui, à 4 h. 1/2, se feront entendre M^{lle} Jeanne Flament, contralto, et M. J.-B. Colyns, professeur au

Conservatoire de Bruxelles. M^{lle} Flament chantera *la Vague et la Cloche* d'Henri Duparc et la cantilène d'*Etienne Marcel* de Saint-Saëns. M. Colyns interprétera le Concerto de Mozart pour piano et orchestre.

La section de Bruxelles de l'Association belge de photographie organise dans son local, au Palais du Midi (Ecole industrielle), une exposition des œuvres photographiques de M. Craig-Annan, de Glasgow. Cette exposition sera visible du 4 au 11 avril courant, de 10 heures du matin à 4 heures du soir. L'entrée en est absolument gratuite.

Les deux derniers sinistres maritimes ajoutent encore huit victimes, pour cet hiver, au long martyrologe des pêcheurs ostendais. Les personnes charitables qui voudraient venir en aide aux familles éprouvées peuvent adresser leurs dons en argent au comité de la Tombola artistique organisée avec l'approbation de l'administration communale et établie chaussée de Thourout, n° 32, à Ostende. Elles recevront en échange des billets de cette tombola, à laquelle plus de cent artistes du pays et de l'étranger ont généreusement offert des œuvres.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Malgré son immense succès, le répertoire actuel touche à sa fin. Les amateurs d'art qui n'ont pas encore vu l'*Horloger d'Yperdamme* feront bien de se hâter.

Les trois nouvelles livraisons mensuelles de l'*Art flamand* sont consacrées à Victor-Honoré Janssens, aux Sneyers, aux Herregouts, à Jean Van Cleef le jeune, aux Horemans, aux Vleugels et à plusieurs autres artistes ayant vécu à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e.

Le numéro d'avril des *Maîtres de l'Affiche* contient pour la première fois des spécimens de l'art allemand. Ce sont les affiches de Sattler pour la revue *Pan* et d'Otto Fischer pour l'*Exposition de Dresde*. Ces deux compositions, de genre très différent, montrent chez nos voisins une heureuse tendance à l'originalité et la préoccupation de s'affranchir des influences classiques qui ont longtemps caractérisé leurs productions en matière d'affiches. On admirera en même temps, dans cette attrayante livraison, le *Jardin de Paris*, de Chéret, et la belle composition d'Hugo d'Alési pour le *Centenaire de la Lithographie*.

Une vente d'eaux-fortes, d'aquarelles et de dessins de Félicien Rops est annoncée à l'hôtel Drouot, à Paris, pour les 5 et 6 avril, à 2 heures précises. Le catalogue, dont M. L. Ramiro, l'iconographe de Rops, a écrit la préface, mentionne quatre cent vingt-neuf pièces, parmi lesquelles quelques-unes de très grande valeur, telles que l'aquarelle originale du *Scandale* et celle de la *Nourrice aux satyriens* dont les reproductions, dues à Albert Bertrand, furent exposées l'an passé au Salon de la *Libre Esthétique*. La vente sera dirigée par M^e Maurice Delestre, assisté de M. Gustave Pellet, expert.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

HUMBER CYCLES

Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successesseur de **WAUTIER** et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de **F. ROPS** et **Odilon REDON**.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN** & **BLUTHNER**

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums **ESTEY**

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA MUSIQUE ET LA VIE. (Deuxième article) — JOHANNES BRAHMS.
— HENRY KRAUSS DANS « CRIME ET CHATIMENT ». — QUELQUES MOTS
AVANT « LES YEUX QUI ONT VU. » — EDOUARD DUYCK. — UNIVERSITÉ
NOUVELLE *Conférence de M. Cobden-Sanderson sur la reliure d'art.*
— FÉLICIEN ROFS. — PETITE CHRONIQUE.

LA MUSIQUE ET LA VIE

Deuxième article (1)

Un instant de réflexion suffira pour nous amener à constater que les arts, tous, font naître, d'après un objet déterminé, l'émotion esthétique. Nous avons vu tantôt que c'était cette nécessité d'intermédiaire qui en circonscrivait si nettement la portée et l'action : l'impression devant tomber d'abord sur une forme et de là, comme d'un tremplin intellectuel, rebondir à nous-mêmes. La musique seule, par le privilège de son essence, évoque en nous l'objet selon l'émotion qu'elle communique. Elle se borne à provoquer la sensation créatrice et féconde, nous laissant le soin délicat d'en imaginer une extériorisation harmonieuse. Nous pouvons

(1) Voir notre dernier numéro.

ainsi appliquer la force sensible à notre gré et de multiples façons. La musique ne connaît nulle borne. Elle est l'universelle langue que les cœurs les plus simples et les esprits les plus complexes comprennent. De même que nous nous attendrissons de la moindre larme aux yeux d'un inconnu, savons-nous aimer et nous approprier la plus humble mélodie où nous nous apercevons exprimés — un peu. Que ne pouvons-nous supposer en son retentissant mutisme ? Il est impossible d'enfermer en elle un sens unique et durable. Elle parle à chacun, suivant son âme. Tel qui est affligé trouvera en une symphonie autant de lui-même qu'un autre, joyeux et plein d'espoir. La musique est comme le ciel, comme la mer, comme le feu, comme toutes les grandes choses élémentales que l'on peut inlassablement contempler, de regards mélancoliques ou ardents, et toujours avec un égal éminent bonheur. Elle apparaît et gouverne en dehors de tout contact. Plus fluide que la lumière, rien ne saurait la contenir, rien ne pourrait la signifier. Elle est le commentaire vivant et infini de la conscience divine de tous les êtres. Elle me raconte, m'analyse et j'en suis tremblant d'émoi sacré ; cependant elle vient, à mes côtés, de donner une voix au trouble anonyme de cet étranger. En quelle éventualité, son affectif secours pourrait-il défaillir ? Et qui oserait se vanter de la définitivement asservir ? Il est des musiques qui nous impriment de violents désespoirs et en qui, brusque-

ment, s'exalte le triomphal chœur de nos orgueils et de nos désirs. La marche funèbre de la Troisième Symphonie nous atterre la première fois que nous l'entendons, mais elle semble subir par la suite une miraculeuse métamorphose et nous enivre d'une pure extase. Elle acquiert la grâce de paupières mi-closes sur une douleur. Elle n'opprime plus. Elle a revêtu la ferveur pieuse et la dignité de notre acceptation de la souffrance. Et la merveille est qu'indéfinie, nous sachions toujours et à coup sûr l'interpréter. Pas un moment nous n'oserions douter d'elle, car elle est faite du plus pur de nous-mêmes, elle est faite, oserais-je dire, de *substance humaine*. Nous reconnaissons sans peine en elle la céleste origine. Les points de pénétration se révèlent et, à moins de nous désavouer, nous ne saurions point ne pas l'aimer. Nous sentons, à toute heure, en nous, les rythmes dynamiques de la nature, mais ils se modulent dans le silence de notre âme et ne sortent de nous. Dans la musique, ils se prolongent et s'épanouissent sous la vêtue mélodieuse et immatérielle des sons. C'est une transposition minutieuse et forte de l'individuel à l'universel. Les sons nous traversent, confluent vers notre cœur, tandis que les rythmes qui les ont apportés, qui en sont les moteurs ou les véhicules, se dispersent en notre être, envahissent notre âme et dans l'originel silence qu'ils y retrouvent, redeviennent d'obscurs et vitaux frissons pour nous incliner selon leur courbe.

Avant de faire un nouveau pas vers le cœur de cette étude, je souhaiterais quelque temps m'arrêter afin, écartant de nos yeux la dernière présence sensible, d'arriver aux confins où l'insaisissable seul persiste. J'ai parlé de sons et de rythmes. Il serait bon d'élucider ces données. Le son est au rythme ce que l'écriture est à la pensée. La musique est tissée de rythmes avant même que de sons. Le son n'est que la preuve extérieure de ce qui chante et s'agit au plus occulte de notre cœur. Le son n'est tout au plus que la couleur de la pensée, le signe effectif et second. Afin de mieux démêler la possible confusion, il sera utile peut-être d'indiquer en quoi consiste le rythme. Que de fois n'est-il pas confondu avec le mouvement ! La différence est trop importante pour que nous ne tentions pas de la, rigide, établir. Ce qu'on appelle « mouvement » en musique, n'est que le degré de lenteur ou de vitesse de la mesure soit, plus sommairement, l'allure du style. C'est donc une simple question de métronome et quelle liaison peut exister entre la démarche de la phrase et l'intime sentiment qui s'y développe ? Le rythme est plus élevé et plus noble. Pour amener progressivement à une intellection facile du rythme, j'avancerai d'abord que le rythme est la formule du son, c'est-à-dire qu'il régit et conjugue le mouvement, comme le mouvement modèle le son.

Chaque sentiment en nous est accompagné d'un

ensemble de circonstances, tant physiques qu'intérieures, qui le caractérisent. De même que la joie dilatera notre poitrine de quelque chose que nous ne saurions nommer, nous emplira d'une palpitation légère et volatile, la crainte nous rétrécira, fera battre plus sourd et plus lourd notre cœur. Ces occultes symptômes sont les rythmes fonciers que rien ne peut signifier. Admettez un geste conçu pendant cet état d'être : la joie le fera à son image alerte et excité, la crainte le rendra pénible et défiant. Et c'est pourquoi j'ai pu déclarer plus haut que le rythme est la formule et c'est pourquoi j'ose maintenant avancer qu'il est le principe du mouvement.

(A suivre.)

JOHANNES BRAHMS

Curieuse figure de compositeur et d'artiste que la mort ravive en notre souvenir et où l'on démêle mal ce qui fut don naturel, science, habileté et illusion ou opinion intellectuelle réagissant sur les autres dons.

L'excellent dictionnaire musical de Groves ou son supplément raconte par le menu l'histoire extérieure de Brahms. Mais de l'impression de ses œuvres, déjà un peu amoindrie à l'heure qu'il est et de tout ce que nous savons de lui, on pourrait augurer une histoire ressemblant à celle-ci :

Il naît un musicien pourvu d'une paire d'oreilles qui ont, à elles toutes seules, si l'on peut dire, de l'imagination musicale en surabondance. La musique, pour ces oreilles, éclôt d'elle-même, s'échafaude, s'harmonise, s'architecturise en duos, trios, sextuors, symphonies, sans que le cerveau ait rêvé au préalable la raison d'être de ces accents, de ces accords. Brahms était — je me le figure du moins — un *Gemüth's Musiker*, ce qui pourrait vouloir dire qu'en lui l'humeur, bonne, mauvaise, joyeuse, triste, paresseuse ou vivace se traduisait par des chants sans passer par le réflecteur du cerveau. Brahms ne savait pas pourquoi telle de ses œuvres était solennelle et telle autre badine. Il se donnait comme il était, sans rien savoir des causes profondes qui le faisaient agir, et bâtissait des monuments d'harmonie comme un maçon bâtit un mur, — sans préméditation.

Mais voici que cette exécration critique, — ce fut peut-être autre chose, un affaiblissement, un malheur, mais je nous sais si odieuse parfois que j'aime mieux en accuser toute notre corporation, — je dis donc que cette dangereuse critique, voulant toujours tout savoir, s'avisait d'expliquer l'énorme succès de Brahms « en déposant des idées le long de sa musique ».

Telle symphonie signifiait le triomphe ou la lutte de telle chose contre telle autre, etc. — Vous entendez cela d'ici. Il me souvient de plusieurs, tant Germains que Latins, qui tondirent de ce pré la largeur de leur compte rendu.

— Fureur de Brahms. Pourquoi s'ingérait-on dans ses affaires ? Ce n'était pas cela qu'il avait voulu dire. Il ne savait pas lui-même à quoi ses rêves musicaux se rapportaient exactement ; c'était à une lutte de chiffres ou de rayons solaires, tout autant, bien sûr, qu'à une lutte de gens ou d'événements.

La critique continuait, parlait du *Requiem* émouvant, écrit par le compositeur après la mort de sa mère, de telle autre source

d'inspiration. Et la critique — celle-là, je l'ai vue à l'œuvre en Allemagne, où l'imagination et l'intellectualité font rage — le comparait à Beethoven. On l'en disait le continuateur *direct*. Peu s'en fallut que des éditeurs adroits, au moment où un de leurs confrères payait 80,000 francs une symphonie de Brahms, ne lui commandissent une *10^e Symphonie* de Beethoven, qu'on eût ensuite découverte dans un grenier à grands fracas de réclames et de documents. De plus, on prêtait à Brahms et à tout ce qu'il produisait les sentiments qu'on supposait devoir être ceux d'un Beethoven modernisé.

Pour le coup cet admirable maçon qui aurait, sans le savoir, continué à se déverser lui-même dans ses œuvres, fut atteint d'un combatif entêtement; il voulut se défendre, confondre ses interpréteurs; et comme en son cerveau peut-être paresseux l'idée d'une ressemblance avec Beethoven avait fait quelques ravages, il voulut croire que Beethoven, tout comme lui, n'avait pas eu l'intention d'exprimer tout ce qu'on lui faisait dire; la preuve s'en trouvait en quelques pièces sans unité où les parties d'une même œuvre — nous le savons du reste — n'ont entre elles rien de commun. Sans tenir compte de toute la dernière partie de la vie de Beethoven où il fut si entièrement et si expressivement lui-même, qu'une unité se retrouve non seulement dans chaque œuvre mais encore dans l'ensemble de toutes ses productions; sans voir le grand homme dans l'ambiance de son époque et influencé, à ses débuts surtout, par le passé et par des circonstances extérieures, Brahms prétendit agir comme lui. L'art de Wagner lui paraissait être la prostitution de la musique à d'autres arts. Quand tout ce que le monde musical compte de célébrités se réunit en 1876 pour fêter Wagner à Bayreuth, lui seul s'abstint.

Il ne voulait pas entendre parler de la musique inspirée par une idée, — ou d'un sentiment prenant d'une façon consciente la musique pour expression et soutint avec une énergie bourrue, — du reste peu bavarde, car ses partisans parlèrent plus que lui, — la théorie de la *musique absolue*.

La musique selon lui était un beau, un très beau bruit qui n'avait rien de commun avec l'âme humaine, et qui se réalisait à peu près comme celle des harpes éoliennes, dans les instruments imaginaires qui vibrent aux oreilles des musiciens. C'était quelque chose comme les jeux de la lumière à travers l'eau, le verre ou le prisme. C'était le son s'éparpillant, se divisant, se compliquant en formes géométriques. Cela pouvait décorer de grandes fresques poétiques, mais jamais faire corps avec elles.

Dès qu'il eût, en raisonnant, buté son esprit à cette conception, son art s'en ressentit. Au lieu de se laisser aller à cette humeur inconsciente qui avait été si bonne inspiratrice et qui, elle, lui faisait produire sans qu'il le sût un vrai poème humain, il voulut penser surtout à la beauté du son, à ses possibles complications.

Il se savait bon ouvrier, il fit œuvre d'ouvrier, écoutant avant tout cette CONCEPTION INTELLECTUELLE de la *Musique pure*, inrustée en son esprit par la sottise des autres. Et petit à petit, avec la spontanéité, la vie s'en alla de ses œuvres. Les amateurs de difficultés vaincues les collectionnèrent encore, y retrouvant la merveilleuse habileté de Brahms. Mais Brahms lui-même, le bon-enfant impulsif, sensitif, qui faisait, de ses premières symphonies, quand il les dirigeait lui-même, de vrais chefs-d'œuvre d'unité nuancée et passionnée; ce Brahms là a disparu peu à peu, tué peut-être par les intellectuels qui l'induisirent en systèmes, en méthodes, en raisonnements.

Tant pis pour lui, direz-vous, s'il fut faible et se laissa impressionner!

Oui, mais tant pis pour nous si les faibles, capables de nous donner autant de jouissances, sont dévoyés, au lieu d'être aidés, par la bêtise d'un milieu trop loquacement attentif. Mieux vaut cent fois pour ces géniales, et souvent fragiles naïvetés, l'ombre qui entourait le père Franck et fut peut-être un auxiliaire de sa croissante élévation.

Et le drame de cette vie d'artiste, qui malgré sa solitude et son labeur opiniâtre, ne parvint pas à conserver intacte sa native spontanéité, est aussi émouvant et plus près de nous, peut-être, que celui de la mort de Claude dans l'*Œuvre* de Zola ou du mariage de Coriolis dans la *Manette Salomon* des de Goncourt.

Henry Krauss⁽¹⁾ dans « Crime et Châtiment ».

A cette représentation première du drame en sept tableaux, tiré du roman russe de Dostoïewsky (œuvre d'un touffu énorme) par MM. Paul Ginisty et Hugues Le Roux, au Théâtre de l'Alhambra à Bruxelles, j'ai entendu Mossieu Ubu, qui sortait après les deux premiers actes, dire avec effroi, en serrant sur sa poitrine le portefeuille de « Pfinances » qui gonflait son habit noir : « C'est malsain, ça! très malsain! je crois que c'est une machine socialiste, par ma cornegidouille! Il faudrait, par ma chandelle verte, appliquer à ce Dostoïewsky la machine à décerveler! » — Il croissait l'excellent Pécuchet qui entrait sautillant, en criant : « Est-ce qu'on rit? » et qui, voyant qu'on ne riait pas à cette sombre et pathétique aventure de l'étudiant pauvre Rodion Romanovitch, tourna les talons pour aller boire un bock en quelque café continental et regretter la *Périchole*.

Est-ce qu'on rit? voilà le critérium de pas mal de cerveaux, ou plutôt de cervelas, quand il s'agit de théâtre. C'est malsain et socialiste! voilà la mesure de pas mal d'autres cerveaux apparentés aux premiers par l'étroite descendance des mêmes routines et des mêmes algonquines épouvantes. Quant à admirer quelque émouvante histoire, disséquée dans l'humanité même, avec les spécialisations étranges qu'y met la psychologie d'un peuple slave encore à demi sauvage, n'en faut pas, n'en faut pas demander autant à l'habituelle morphologie des familles Ubu et Pécuchet, unies par de si notables alliances, tant entre elles qu'avec les non moins illustres lignages des Prudhomme et des Bonhomme.

« Je vous le demande un peu? » qu'est-ce que ces braves financiers, commerçants et autres rastaquouères d'eau douce, enrichis par une vie entière consacrée à un négoce déloyalement exercé, peuvent comprendre à une symbolisation sinistre et ténébreuse des crimes de la Misère et des expiations mystiques et savoureuses du châtiment? Imagine-t-on qu'on leur demande d'écouter, avec une âme fraternelle et compatissante, les clameurs des misérables qui protestent contre la monstrueuse iniquité qui préside à la distribution des ressources sociales? Imagine-t-on qu'ils puissent se rendre compte que les instinctifs, qui se sont laissés aller à commettre un forfait impuni, se livrent eux-mêmes par le besoin de se purifier d'un sacrilège à la Justice et trouvent une jouissance surhumaine à expier?

Non, non, non! de telles pièces ne sont pas faites pour Mossieu Ubu et son joli monde. On a l'air de se ficher d'eux en les condamnant à de pareilles cérémonies. Parlez-moi de la *Villa Gaby* ou de la *Tortue*. Voilà ce qui fait leur affaire. Mais les mettre dans

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, p. 412; 1896, pp. 45, 116, 357.

les terreurs immédiatement après leur diner, quand le copieux bol alimentaire fermente et travaille dans leurs abdomens bedonnants, « ça, c'est une sale zwanze, Mossieu, une sale zwanze! »

Une partie du public a été d'un autre avis et a fait à la pièce un accueil ému et sympathique. Elle a compris ce qu'une telle œuvre, résidu mutilé forcément, hélas! de l'extraordinaire et puissante conception originaire, a de forces secrètes pour magnifier les âmes en les attendrissant, en les laissant sous la douloureuse poignance d'événements humains cruels et souvent inévitables. La Fatalité que les Grecs anciens, par une irrésistible et inquiétante attirance, aimaient à mettre en scène, reparait ici, mais avec une physionomie et des draperies modernes. C'est le même terrible Inconnu, survenant pour régler à sa manière sarcastique et brutale les agitations et les tourments de la vie, de la pauvre vie!

Henry Krauss qui, dit-on, nous quittera l'hiver prochain, pour tenter auprès du public parisien versatile la périlleuse aventure d'un succès égal à celui que le monde esthétique, et après la Foule, lui a si promptement et si solidement édifié à Bruxelles, a joué le rôle tremblant et halluciné de l'étudiant Rodion. Il y a été hors de pair! Voix, costume, physionomie, mimique surtout y ont été admirables. Ah! si ce presque débutant a la chance de voir s'épanouir chacune des qualités rares réunies en lui en une gerbe si belle, quelle expression triomphante il sera du théâtre contemporain, interprète des complications grandissantes de l'humanité moderne, trouvant insuffisantes pour rendre les multiplicités infinies de sa conscience et de sa sub-conscience, les grandes unités simples des peuples antiques encore au début de la vie sociale!

D'un bout à l'autre de la pièce, en une croissance et une décroissance d'émotions formant un clavier de tons et de demi-tons psychiques étonnamment accordés, passant de la note pleine aux dièzes et aux bémols avec une virtuosité suprême, arpégeant, roulant, trillant toutes les nuances des passions terribles, il a maintenu en son unité macabre ce personnage déséquilibré, descendant au Crime en chancelant, en s'acerochant à la rampe des hésitations et des peurs, pour remonter ensuite à l'Expiation, d'abord d'un pas lourd et contraint, ensuite avec ces larges enjambées de l'allégresse et de l'héroïsme, affirmant, en une anecdote de police et de cour d'assises, le besoin de donner à toute atteinte à l'ordre humain une réaction qui, même quand elle ne rétablit pas l'harmonie troublée, atteste tout au moins que le devoir est de la rétablir, fût-ce en cette formule talionnesque et vieillotte : CRIME, CHATIMENT!

Si, en cette courte écriture, c'est principalement l'œuvre et son dominant évocateur, Henry Krauss, que nous avons voulu exalter, nous ne pourrions sans injustice passer sous silence la façon merveilleuse dont M. René Robert a rendu le personnage épisodique de Marméladoff, le pochard incurable, incarnant en ses misères secondaires et grotesques, en une sorte de diminutif et de sourdine, cette même idée de la faute géminée à l'expiation. Le naturel de l'acteur semble avoir atteint l'absolu. Il a fait circuler autour du grandiose lamentable de Rodion, le comique triste, mais étonnamment pondéré, du fonctionnaire dégradé pour ivrognerie invincible, calme, conscient et radoteur spectateur de son avilissement.

Quant à la mise en scène, toute en russe, elle fut ingénieuse et belle. Honneur au directeur qui s'efforce, par de tels ensembles, d'accoutumer notre public à un autre art que celui des farces et des baguenaudages.

Quelques mots avant « Les Yeux qui ont vu ».

Des amis en petit nombre ont pu assister, il y a un an, dans un salon ami, à la lecture par des artistes de bonne volonté, derrière un rideau qui en interceptait la vue, de la première idée du drame que va jouer, sous la direction de M. Mouru de Lacotte, le Théâtre d'Art. Camille Lemonnier, depuis, a repris son œuvre et lui a donné des développements nouveaux en précisant la portée symbolique qui déjà alors avait fortement impressionné les auditeurs.

Les Yeux qui ont vu, tels qu'on va les entendre à la Maison d'Art, s'offriront comme une des manifestations d'art idéaliste les plus émouvantes qui aient été portées sur la scène, chez nous. Ce n'est pas tout à fait, comme on l'a annoncé, un mystère religieux, mais plutôt une conception philosophique et humaine dont l'action se passe au village, chez des laboureurs. C'est le drame de la souffrance des hommes à travers la Passion divine, c'est leur espoir religieux de salut, mais dans le sens de l'accomplissement des destinées humaines; c'est aussi le drame de la terre hivernale et qui attend le reverdissement du printemps.

L'œuvre est donc complexe à la fois et simple et contient des symboles clairs si, comme nous le disait Camille Lemonnier, « on veut bien y apporter l'attention qu'on mettrait à comprendre un mystère ou une parabole basés sur une vérité humaine ».

D'ailleurs, voici une note qu'à notre demande l'auteur des *Yeux qui ont vu* a bien voulu nous donner. Elle résume de façon saisissante le drame émouvant dont la première représentation est impatientement attendue :

« Faire une œuvre de mystique et de foi, mais selon le cœur de l'humanité et son infini espoir de délivrance. Et pour la réaliser, imaginer des laboureurs, des simples et des souffrants dans l'âme de qui, le jour du vendredi saint, se déroule le drame de la passion du Christ. Ce drame, l'extérioriser dans la vison d'une pauvre femme malade d'anciennes souffrances, restée blessée surtout de la mort d'une enfant. Christ lui apparaît selon les Écritures et les images, selon la foi naïve des villages, et Christ ici est un symbole, le Sacrifice et la Résurrection, la promesse des joies réalisées sur la terre en les fins dernières de l'Humanité... Nora, l'humble femme du laboureur Noé, voit donc Christ avec les yeux de sa foi, avec des yeux qui en Christ, par delà son sacrifice volontaire, voient s'accomplir la vie promise. Or, les yeux, une fois qu'ils ont vu, ne cessent plus d'être ouverts au sens de l'idéal et de l'éternité; et Nora meurt, par symbole, chez ceux qu'éclaira la grande évidence, de la mort aux apparences menteuses, de la résurrection spirituelle dans la vie des vérités.

Mais « pour voir, il faut croire » : Nora a cru, elle a vu, et ainsi elle est elle-même une image de l'humanité qui a souffert, qui a gravi les calvaires et qui se délivre dans l'accomplissement du sens mystérieux d'idéal que les hommes portent en eux.

« C'est dans un hameau, parmi d'humbles existences, comme en un tableau de Breughel, avec les aspects humbles de la vie rurale et des évocations ou des apparitions de personnages qui les résument, le Berger, le Curé, l'Ensevelisseuse, le Fossoyeur, les petits enfants dansant une ronde devant l'église, le vieux mendiant. Nora, femme de Noé, a deux fils, l'un Bruno, la forme ardente et sombre de l'antique foi religieuse, l'autre Kaspar, l'homme qui a été à la ville, qui s'est écarté de la Beauté simple, du sens vrai de la vie cachée derrière les symboles et qui ne verra, lui, que la réalité matérielle du drame qui s'associe à la

vision de sa mère. Un homme a volé un pain chez le boulanger ; il l'a volé pour le donner à ceux qui ont faim ; il dit que personne n'a droit à un pain entier si les autres en manquent ; et les gens sortent en tumulte des maisons et, par représailles de la propriété violée, par outrage à cette fraternité pour laquelle Christ va mourir, lui donnent la chasse en criant qu'il faut le clouer à la porte de l'église. C'est encore la doctrine évangélique pour laquelle accepte de mourir ici un homme de bonne volonté, un humble frère de Christ. On ne voit pas l'homme ni la foule ; le drame se joue de l'autre côté de la vie des personnages, et il se parallélise au drame de la mort de Christ, à la vision de Nora. L'action sur la scène est donc purement spirituelle, elle se déroule à travers un état d'âme des personnages et elle résume le drame réel qui se passe dans la coulisse. »

Après ce passage qui synthétise la symbolique de l'œuvre, il ne nous reste qu'à dire quelques mots au sujet de la représentation même.

M. Mouru de Lacotte, qui depuis deux mois se consacre tout entier aux répétitions du drame de Camille Lemonnier, a fait choix d'artistes intelligents qui ont pénétré toutes les intentions de l'auteur.

La représentation de mercredi prochain sera surtout la révélation d'une jeune artiste de talent exceptionnel, M^{lle} Marie Denys, dont ceux qui ont pu assister aux dernières répétitions sont unanimes à louer la très remarquable beauté dramatique dans le rôle de Nora. M^{lle} Denys a remporté au Conservatoire, après un an d'études dans la classe de M^{lle} Tordeus, le premier prix de déclamation avec la plus grande distinction. Elle avait étudié d'abord la déclamation flamande au Conservatoire de Gand. La représentation de mercredi offrira à M^{lle} Denys l'occasion de faire ses débuts au théâtre.

Ajoutons que M. Léon Dubois a écrit pour les *Yeux qui ont vu* un commentaire musical d'un grand effet, comportant un double quatuor et des chœurs, voix d'hommes et de femmes.

Le spectacle sera précédé d'une partie musicale où l'on entendra la *Procession* de César Franck, le *Triptyque symphonique* : Toussaint-Noël-Pâques (première exécution), de Jan Blockx, et *Marie-Madeleine*, scène biblique pour une voix de femme et chœurs, de Vincent d'Indy, interprétés, sous la direction de MM. L. Dubois et Henri Thiebaut, par la chorale de dames « Art-Charité » (soliste : M^{lle} J. Barat).

EDOUARD DUYCK

L'un des peintres les plus méritants et les plus modestes de la génération ascendante, Edouard Duyck, vient de mourir à Bruxelles, et sa mort laisse d'unanimes regrets. Ses funérailles ont été célébrés lundi dernier au milieu d'une affluence recueillie et émue dans laquelle on remarquait la plupart des notabilités du monde artiste.

M. Henry La Fontaine, sénateur, s'est fait l'interprète des amis et des camarades du défunt en résumant en ces termes, dans la maison en deuil, une carrière trop courte mais remplie avec une loyauté et une droiture exemplaires :

« Celui qui vient de nous quitter si inopinément était un véritable artiste et un ami véritable. C'est ce qui rend pour nous son exil prématuré doublement cruel. On dirait vraiment que ceux que nous désignons parmi les meilleurs soient aussi les élus de la mort.

Duyck fut, parmi tant d'autres, un initiateur et un précurseur. Depuis longtemps déjà, tout simplement, naïvement presque, il s'est engagé dans cette voie, vers laquelle tous se précipitent et se pressent désormais. Et il s'affirma, dès la première heure, comme un créateur et un novateur. C'est que son art reposait sur une base solide, sur une science lentement et méthodiquement acquise, sur une haute compréhension du devoir de l'artiste, celui de s'initier d'abord avant d'initier les autres.

Il fut aussi un admirable travailleur, toujours à l'œuvre, toujours au labeur, et il n'a déposé le crayon, malgré ses intolérables souffrances, que pour s'endormir du sommeil sans réveil. Aucune besogne ne lui était inférieure, mais il ne s'effrayait pas des plus hautes conceptions : avec une aisance égale il illustrait de simples programmes comme il a osé cette vaste interprétation des mœurs africaines, qui le signalera demain à l'attention du public international. Cette dernière joie, il méritait vraiment de l'éprouver encore !

Duyck ne s'est pas contenté de produire avec une abondance remarquable. Ce que son collaborateur, son ami, son frère d'art avait tenté à Schaerbeck, il a accepté, avec des appréhensions bien peu justifiées, de le tenter à Bruxelles. Il avait compris que nos rues, nos places, nos demeures ne seront vraiment belles, en leurs perspectives et en leurs détails, que si toute une pléiade d'ouvriers et d'ouvrières d'art était formée. L'essai était d'autant plus intéressant qu'il s'adressait à des jeunes filles, peu préparées aux nouvelles tendances et aux méthodes nouvelles. Inutile de vous dire qu'avec un tel professeur l'essai fut décisif et qu'il dépassa, à certains points de vue, les espoirs les plus ambitieux. Il importe de dire ici qu'en cette occurrence encore Duyck fut un précurseur et un initiateur : avec nous il a eu cette conviction que la technique décorative ne doit pas demeurer le privilège d'une élite et d'une minorité, mais qu'elle doit devenir le patrimoine commun de tous.

Il me reste à vous parler du camarade, de l'homme tel que nous l'avons connu tous, depuis toujours, en sa modestie charmante, sans morgue et sans pose. C'est cet ami surtout que nous perdons, cet ami qui sut réaliser, avec un artiste digne de le comprendre, cette belle collaboration d'art, si rare encore et qui sera, j'en suis convaincu, la marque distinctive des temps meilleurs qui viennent. En cela encore Duyck fut un précurseur et un initiateur, et c'est certes ce qui doit nous rendre sa perte tout particulièrement pénible et lamentable.

Alors que beaucoup cherchent la notoriété dans l'étrangeté ou le pastiche, il fut tout simplement un homme dans la haute acception de ce mot, un ouvrier du grand atelier qu'est l'humanité, accomplissant son travail sans orgueil et donnant ainsi, sans le savoir sans doute, comme il convient, un fier et noble exemple. Celui que nous honorons en ce moment fut quelqu'un : c'est là tout le mystère de la sympathie qu'il nous a inspirée à tous et il survivra parmi nous, parce nous l'avons sincèrement et réellement aimé. »

UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence de M. Cobden-Sanderson sur la reliure d'art.

Il semblerait à première vue, a dit le conférencier, que ce *métier* ne dût pas intéresser les auditeurs des cours d'une université. Mais considérant combien, à l'heure qu'il est, la question du

travail manuel a besoin de perdre, aux yeux de tous, ses aspects exclusivement positifs, pour être envisagée sous un jour plus idéal, il est peut-être bon de répandre les notions qui peuvent aider l'ouvrier d'art à se sentir un agent d'universelle civilisation; il faut, pour sa dignité, qu'il puisse unir au travail monotone et mécanique de ses mains la notion de l'importance de sa coopération, tout ce qui dans l'histoire de l'humanité présente ou passée se rattache à son travail, et une vision du monde à la grande évolution duquel il contribue.

M. Cobden-Sanderson a donné ensuite quelques détails sur les grandes écoles françaises de reliure au XVI^e et au XVII^e siècle; sur l'origine des outils et des fers à dorer; sur la nécessité de chercher principalement dans la nature les inspirations et des modèles de décoration, ce qui ennoblit le travail et l'arrache à ses préoccupations trop routinières.

Il a marqué dans son discours la tendance anglaise et pratique de relier l'homme à l'univers, de le jeter à l'altruisme ou plutôt à l'union avec le monde entier. Et passant de la théorie à la pratique, il a exhibé, au moyen de projections lumineuses, une série des belles et originales créations par lesquelles il s'est élevé au premier rang des maîtres de la reliure..

FÉLICIEN ROPS

Édition Deman.

Ce volume n'est point un catalogue comme ceux qui furent jadis publiés, tant pour l'œuvre gravé que pour l'œuvre lithographié de Rops, par M. E. Ramiro. Toutefois, un répertoire iconographique, joint à ce récent ouvrage, renseigne sur toutes les planches et parfois même supplée à des omissions involontairement commises.

Les titres des chapitres — l'Œuvre érotique de Rops, Rops naturien et féministe, Rops rustique et satirique, Rops et l'école de gravure, Rops peintre, Rops graveur — indiquent combien, au point de vue de la biographie et de la critique, on s'est attaché à mettre en lumière les aspects complexes du maître. De plus, cent trente reproductions renseignent sur son énorme travail d'art. On le suit depuis ses débuts dans l'*Uylenspiegel* jusqu'aux admirables visions des *Diaboliques*. Plusieurs portraits s'encartent dans le texte.

Ce livre intéresse donc tous les ropsistes des deux mondes.

PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui, à 10 h. 1/2 et à 2 h. 1/2, exécution au Conservatoire de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach.

M. Gevaert avait adopté le projet proposé par M. Emile Vanderelde et que nous avons annoncé : donner une audition populaire, gratuite ou à des prix accessibles à des bourses d'ouvriers, de l'admirable oratorio de J.-S. Bach; *La Passion selon Saint-Mathieu*. Voici l'œuvre sur pied. Les répétitions générales de mercredi et de vendredi ont été excellentes et promettent une exécution de premier ordre. Que devient le projet, si noblement conçu et si généreusement accueilli par le directeur du Conservatoire? On nous assure que la Commission administrative de cet établissement d'instruction publique allègue de vains prétextes pour faire échouer le projet. Nous espérons que le rond-de-cuirisme n'aura pas, cette fois, raison des vœux unanimes des artistes et de la bonne volonté de M. Gevaert. Ce serait indigne de la réputation artistique de notre Conservatoire et de son chef.

La 3^e séance de musique de chambre, donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, est définitivement fixée au 25 avril, à 2 heures. Elle aura lieu avec le concours de M^{lle} G. Bernard, cantatrice, de M. D. Demest, professeur au Conservatoire, et de MM. Bosquet, A. Dubois et Dochaerd. Le programme porte : Musique pour les soupers du Roi, de M.-R. Lalande; *Oenone*, cantate *a camera* inédite, pour une voix seule avec symphonie, de A.-C. Destouches; suite en concert pour clavecin, flûte et violoncelle, de J.-Ph. Rameau; incantation d'Isménor et Rigodon de *Dardanus*, de J.-Ph. Rameau.

La huitième représentation de *Fervaal* qui devait avoir lieu avant-hier a été, par suite d'une indisposition de M. Imbart de la Tour, ajournée à mardi prochain. Ce n'est qu'après-midi que le changement de spectacle a été affiché. Il est vraiment regrettable — et inconcevable — que la direction de la Monnaie n'ait pas songé à faire doubler le rôle de Fervaal. Chaque représentation amène une foule de personnes de Paris et d'ailleurs qui, forcées de s'en retourner bredouille, expriment sans mâcher leurs phrases leur mécontentement.

Les recettes réalisées devraient, semble-t-il, engager les directeurs à assurer le service des représentations d'une façon régulière. La moyenne encaissée est, nous dit-on, outre l'abonnement, de 3,000 à 3,500 francs par soirée, ce qui représente le double du chiffre atteint par les œuvres du répertoire. La première représentation a produit 4,500 francs. La deuxième, 4,200 francs. La moins bonne n'a pas été inférieure à 2,900 francs. Actuellement, la recette varie de 3,200 à 3,400 francs, toujours sans y comprendre l'abonnement. On parle de la reprise éventuelle de *Fervaal* au début de la saison prochaine, mais on ferait mieux de jouer régulièrement l'ouvrage cette année.

On ferait bien aussi de ne pas y introduire les altérations de texte qui ont égayé la dernière représentation. M. Dequenue ne pouvant chanter le rôle du Prêtre et du Barde parce qu'il avait à remplir le lendemain une partie importante dans la *Passion selon saint Mathieu*, au Conservatoire, avait été remplacé par M. Disy, qui interprète, outre le rôle de Moussah, celui d'un des chefs de tribus. Au début du second acte, à l'entrée des chefs, c'est un figurant qui a revêtu le costume de M. Disy et celui-ci, déguisé en prêtre, lui a débité sans sourcilier : « Longue et difficile est ta route, et pourtant tu arrives au Conseil le premier ! »

A la fin de l'acte, les spectateurs n'ont pas été peu surpris de voir le barde se mêler aux délibérations des chefs et chanter bravement : « Séparons-nous ! Séparons-nous ! Chacun doit défendre sa terre ! » C'était toujours M. Disy qui, la harpe à la main, reprenait son rôle habituel.

Ces façons d'escamoter un rôle de ténor ne sont pas dignes d'un théâtre sérieux.

M. Eugène Ysaye a remporté dimanche dernier à Paris, au Concert Colonne, un succès triomphal. Voici ce qu'en dit le *Temps* : « Bonne et belle journée, hier, au concert du Châtelet, pour l'école française. M. Eugène Ysaye, qui faisait, après de trop longues années d'absence, une réapparition sensationnelle, avait tenu à jouer un programme exclusivement français : le 3^e concerto de Saint-Saëns et un poème pour violon et orchestre de M. Ernest Chausson.

L'une et l'autre œuvres ont été applaudies avec une égale chaleur, et on peut prédire à celle de M. Chausson, dont c'était hier la première audition, le succès durable du concerto, aujourd'hui consacré. Il le mérite par l'élevation de la pensée musicale, le large et ferme dessin des motifs, l'expression pénétrante.

M. Ernest Chausson affirme la volonté très louable de se faire une place bien à lui dans notre école moderne. Son domaine expressif paraît être celui de la tendresse contenue, un peu triste et grave, alliée à une certaine force dramatique. Il fait penser à un Sully-Prudhomme qui écrirait les *Vaines Tendresses* en musique.

Le drame intime qu'évoque son poème a été traduit avec une intensité superbe par Ysaye, le plus lyrique des interprètes et le plus intellectuel aussi.

Arrivé aujourd'hui à la pleine possession de sa personnalité, il a voué les ressources de son talent, si parfaitement complet, au

service des œuvres musicales pures, et il peut prendre pour son blason d'artiste la fière devise : « Je sers ! » Il en oublie ses prestiges de virtuose. Le public a tenu cependant à les entendre de nouveau, en le rappelant jusqu'à ce qu'il eût joué l'étude-caprice de Lauterbach, une pièce de technique transcendante pour violon seul. »

M. Ysaye jouera une seconde fois à Paris aujourd'hui. Il exécutera la Chaconne de Bach et le Concerto de Beethoven.

Pour honorer la mémoire de J. Brahms, la Société des concerts Ysaye a décidé de remplacer en tête du programme de son concert spirituel du jeudi saint l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, par l'*Ouverture tragique* du maître défunt. Rappelons que la célèbre société chorale « La Légia » (250 exécutants) chantera la *Cène des apôtres*, de Wagner, *Judas*, scène lyrique pour chœur et orchestre, de M. Sylvain Dupuis, et le chœur des « Chapeleurs » de l'oratorio *Rébecca* de César Franck.

Le solo dans l'œuvre de M. Sylvain Dupuis sera chanté par M. Pieltain. Le prélude et la scène du Vendredi-Saint de *Parsifal* et la *Kaisermarsch* de Wagner complètent cet intéressant programme. A propos de cette dernière œuvre on ignore généralement qu'elle a été écrite par Wagner pour orchestre et chœur. La partie chorale n'a jamais été exécutée en Belgique. Ce sera la première fois qu'on entendra l'œuvre dans sa forme originale. Quant à « la Cène des Apôtres », qui date de 1843, on sait que cette œuvre produisit une sensation énorme lors de sa première exécution à Dresde sous la direction de l'auteur. Elle fut donnée à l'église de la Croix, et Wagner avait disposé dans la coupole de l'église les voix de ténors qui à un moment donné sont censés venir du ciel et annoncent la venue de l'Esprit saint. Dans *Parsifal*, Wagner a reproduit un effet analogue dans la scène mystique du Temple.

La disposition de la salle du Cirque royal, où aura lieu le concert dont nous parlons, permettra de reproduire exactement l'effet d'éloignement en hauteur voulu par Wagner. Les voix d'en haut seront placées dans la coupole.

Rappelons qu'une répétition générale publique aura lieu jeudi après-midi, à 2 h. 1/2, dans la salle du Cirque. Le concert aura lieu le soir, à 8 h. 1/2.

Les Chanteurs de Saint-Boniface exécuteront le vendredi saint, à 7 h. 1/2 du soir, le psaume à deux chœurs *Miserere mei Deus* d'Allegri (1560-1652) et diverses œuvres de Vittoria, d'Ancorio et de Capocci.

Le dimanche de Pâques, à 10 heures du matin, messe à quatre voix, de F.-X. Witt. Au graduale : *Victimæ Paschali*, chant grégorien. Le *Tantum ergo* à quatre voix, de Fr. Koenen, et des compositions pour orgue de Rheinberger et Mendelssohn compléteront cette audition.

Au salut de 4 heures, le même jour, plusieurs œuvres de Hændel, de Balthazar-Florence et de Gregor Aichinger.

Le dimanche 9 mai, à l'occasion de la fête paroissiale, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera la Messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgar Tincl. Elle la redira le dimanche suivant, à 10 heures du matin, à Sainte-Gudule, avec la section chorale de la Maison des Ouvriers.

Le Théâtre de la Maison d'Art représentera au commencement de mai une pièce rustique en quatre parties, intitulée *Les Orties*, de M. Sande Pierron, déjà connu par un volume de nouvelles, *Pages de Charité*, et un roman, *Berthille d'Haegheleere*.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/4, première représentation de *les Yeux qui ont vu*, de Camille Lemonnier. Répétition générale, mardi soir, à la même heure.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Dernières du répertoire actuel.

Nous apprenons que la récente œuvre lyrique d'Edgar Tincl, *La Légende de sainte Godelieve*, sera exécutée à Bruxelles en juin. C'est M^{me} Raunay qui en interprétera le personnage principal.

MM. Stoumon et Calabresi sont, dit le *Guide musical*, en pourparlers avec Miss Mary Brema pour deux ou trois représentations que la grande artiste viendrait donner à la Monnaie, à la fin de la saison. A dater du 10 mai, Miss Mary Brema est engagée au Théâtre de Covent-Garden, où elle paraîtra successivement dans les rôles d'Ortude, de Brangaine, de Dalila, d'Orphée et de Marcelline de l'*Attaque du moulin*. C'est donc avant cette date que Miss Mary Brema reparaitrait à la Monnaie.

Nous croyons savoir que les représentations dont parle notre confrère n'auront lieu qu'au début de la saison prochaine.

M^{me} Brema chantera la *Walküre* et M^{me} F. Mottl, avec qui la direction de la Monnaie est actuellement en négociations, lui donnerait la réplique dans le rôle de Sieglinde. M^{me} Mottl chanterait également le rôle d'Eva des *Maitres chanteurs*.

Il est question de confier à M^{me} Georgette Leblanc la création de l'héroïne du drame de M. Jean Benedict, *Pour la Liberté!* que va jouer M. Garraud à l'Alhambra. Il serait piquant de voir l'originale artiste dans une œuvre dramatique, et ses débuts, à côté d'Henry Krauss, ne seraient certes pas banals.

Librairies V^o Ferdinand LARCIER et Paul LACOMBLEZ

VIENT DE PARAITRE

Discours sur le Renouveau au Théâtre

PAR

Edmond PICARD

Un volume petit in-8° (papier de Hollande). — Prix : 3 francs.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



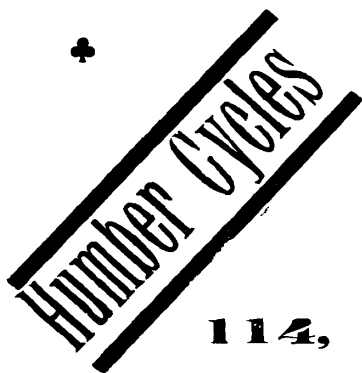
PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA MUSIQUE ET LA VIE. (Troisième et dernier article.) — CAMILLE LEMONNIER. *Les Yeux qui ont vu.* — GEORGES RODENBACH. *Le Carillonneur.* — LE COMITÉ DE LA PRESSE A L'EXPOSITION DE BRUXELLES. — LA PASSION SELON SAINT MATHIEU. — CONCERT SPIRITUEL DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS SYMPHONIQUES. — LES INDUSTRIES D'ART A L'EXPOSITION DE BRUXELLES. — CORRESPONDANCE MUSICALE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

LA MUSIQUE ET LA VIE

Troisième et dernier article (1)

Je vous demande enfin, abandonnant les éléments tangibles, plastiques et sonores, de pénétrer dans la région profonde où il n'est plus que l'âme et ce qui du monde ambiant peut parvenir jusqu'à elle. Nous sommes sur le terrain que, précédemment, j'ai affirmé être de *substance humaine*. C'est ici la source des émotions, la matrice mystérieuse de toutes les passions, l'obscur miroir où les choses affluent et se baignent pour rejailir, par les fins canaux sensibles, en prismatiques impressions. C'est le point central de l'être, l'inconscient par essence. C'est ici que l'instinct repose, aveugle, mais attentif. Nous ne saurions lucidement concevoir cet intime et permanent phénomène, mais nous

(1) Voir nos deux derniers numéros.

sentons en nous, parfois, l'émerveillement du surhumain miracle qui s'y perpète et quelqu'un, quand nous nous étourdissons, se lève en notre esprit pour en témoigner. C'est le silence. Pendant certains instants de calme plénier, nous éprouvons l'inattendu et salutaire vertige de découvrir en nous cette contrée religieuse qui est dans notre âme comme la présence de Dieu. Mais le silence ne peut que nous en donner l'inquiétant pressentiment et il est dévolu à la musique de nous initier aux secrets de l'être intérieur, car elle seule vraiment est instinctive.

Elle est la voix même de l'instinct. Chez les autres arts il y a toujours une part de cérébralité et combien de préambules n'en alentissent l'essor!... Mais une chanson vole des lèvres ainsi que l'élan spontané de notre espoir ou de notre amour. Sortie des profondeurs de l'être où les influences externes ne peuvent plonger, elle exprime — et reconnaissez ici une suave merveille — essentiellement les choses et nous fait vivre leur vie.

Ainsi se trouve expliqué que trop *libre*, trop *inconsistante*, il arrive que nous ne comprenions pas du premier coup ce qu'elle annonce et chante. Du reste, nous l'attendons souvent au seuil de notre cœur, alors que, depuis longtemps, elle résonne en nous. Nul n'agit de façon aussi directe que Schumann. Nous ne savons même soupçonner combien profondément il nous

pénètre. Ne l'avez-vous pas éprouvé en l'écoutant? Il rayonne au delà de l'endroit où nous l'espérons et ce n'est que peu à peu, en reculant en nous-même, que nous parvenons à le joindre. S'il m'était permis, pour me faire comprendre, d'user d'une sorte de schéma idéographique, je dirais que la courbe d'émotion qui sort de nous n'aboutit pas au point précis où s'achève la courbe d'émotion venue de la musique. Par là nous percevons pourquoi Schumann trouble bien longtemps avant que nous sentions l'avoir compris. Or, celui qui entendait une musique s'y trouve traduit jusqu'aux vibrations les plus infimes de sa chair, fait-il donc autre chose que la vivre?

C'est à Bayreuth que nous pouvons connaître le paroxysme passionnel. Il nous est donné là de jouir des joies les plus ferventes et les plus persuasives de l'être. Bayreuth est le cœur du monde de la musique et il n'est endroit sur terre où nous puissions en vivre aussi intensément. Des années de vie quotidienne et systématique y sont tordues en un faisceau de faits géniaux, condensées jusqu'à ne plus former qu'un bouquet de passion, suprême et exaspérée. Nous ressentons une plus impérissable émotion d'un seul acte de la *Götter* que des phases les plus tragiques et les plus tourmentées de notre existence. Aussi n'emportons nous de ce festival humain qu'un inexprimable souvenir; le souvenir d'émotions telles que nous nous étonnons, dans la suite, d'en pouvoir encore subir d'autres différentes. La musique y a pétri notre cœur et, ressongeant à ces heures de vitalité culminante, sensorielle et mentale, nous comprenons comment Beethoven, sourd et dans l'affreux, exact silence de sa solitude, sut néanmoins rester en communion active avec les sons et composer une Neuvième Symphonie. Nous y avons saisi la musique par ce qu'elle a de plus profond. Durant quelques jours de joie éblouie, elle a été le souffle de notre être, le sang de notre vie. Elle s'est jouée en nous. Elle s'est répercutée en notre âme. Ce fut une transsubstantiation lyrique et sublime. Tout entier, nous n'avons été qu'un seul éperdu frémissement d'harmonie. Et nous l'avons vécue plénièrement. Ah! avec quel mépris n'eussions nous pas toisé qui nous eût parlé d'*écouter*. Ecouter!... Songent-ils donc à se *regarder*, les deux êtres qu'unit un spasme d'amour. Pourrait-on encore écouter quand l'âme n'est plus qu'un vertige et que, malgré les inépuisables richesses du cœur, l'être ne suffit plus à l'extraordinaire, surnaturelle dépense émotionnelle. En revenant de chez Wagner, nous nous sentons déprimés comme après les pires événements de notre existence. Mais cette lassitude, ce momentané affaissement sont féconds et bientôt vont jaillir les fleurs les plus rares de la pensée.

La musique qui nous a, de la sorte, possédés est devenue partie intégrante de nous-même. Et saluez ici la

raison par quoi nous pouvons dix fois, vingt fois, inlassablement, ouïr la même chose. Elle nous a dérobé une parcelle de notre âme et nous est dès lors devenue aussi personnelle, aussi spéciale que le plus intime de nos sentiments. Et le rythme qui y palpète est le rythme même du battement de notre pouls. Nous ne pouvons, tous les jours, indifféremment subir d'identiques musiques. Si les heures de recueillement et d'équilibre appellent Beethoven, celles de découragement par contre requièrent le réconfort de Bach. Pareillement les heures de saine activité sensible sous-entendent Schumann et nous désirons, parfois, Chopin pour que sa voix frénétique, ses brûlants désespoirs, ses emportements après animent, à souhait, notre apathie et molestent nos langueurs inutiles. Qu'est-ce que ceci nous prouve? Que nous avons reconnu que ces œuvres pouvaient non seulement nous exprimer actuellement, mais encore exprimer notre vie, *telle que nous la voulons*. Le plus vrai, le plus mouillé de tendresse de tous les vers ne saura jamais que correspondre à la sensation présente ou la prolonger exquisement. Dans la musique, au contraire, nous pouvons découvrir l'inflexion même de notre avenir.

Je puis donc enfin, sûr d'être compris, sûr que mon verbe résonnera au plus secret de votre poitrine, dire que la musique, voix intérieure et authentique de notre âme, résoud notre destin même. Notre destin dépend de nous et la fatalité n'existe pas. Il n'est que le geste de nos mains envers nos semblables, notre attitude en face des événements. Notre destin est l'harmonique résultante de nos actes. Nous agissons sous l'empire de sensations et ceux-là sont grands qui ont la constante conscience de l'enchaînement de leurs passions. La volonté est la clef de la destinée et quiconque sait vouloir — logiquement — est maître de sa vie. Mais combien d'entre nous sont capables d'ériger et de maintenir en principe de conduite cet informulé conseil de l'instinct?... L'obscur désir de musique que nous distinguons en nous est cependant un des modes sous lequel il se révèle. C'est en ces musiques que nous pouvons apprendre à discerner ce que notre âme sent venir. Et ainsi se trouve élucidée cette phrase de début où, parlant de nos passions et de leurs mobiles, je déclarais que la vie se résolvait en leur conflit et que l'art devait s'appliquer à réduire ce problème de statique morale. Donc, rappelant pour étayer ma conclusion ce qu'en commençant j'avais et imprimant à ma pensée la ligne parfaite, puis-je terminer en affirmant que la musique est, en face de la vie, l'art supérieur, non seulement parce que c'est en elle que nous trouvons la plus émouvante sensation de nous-même, mais aussi et surtout parce qu'elle nous exprime selon le devenir idéal de notre être.

CAMILLE LEMONNIER

« Les Yeux qui ont vu. »

Première représentation au THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART.

L'idée-force, l'idée directrice et rénovatrice que notre époque enfante, que nous sentons sourdre autour de nous de façon toujours plus sensible, et qui rendra ce siècle troublé, tourmenté, déchiré cher aux hommes de plus tard, cette idée, personne ne l'a bien formulée encore, elle n'a été représentée complètement par aucune vie, par aucune mort. Quelques sensitifs la pressentent.

Les uns croient que ce sera le triomphe de l'altruisme équilibré par le développement des personnalités, d'autres l'intégration plus intense du sentiment du beau dans la conscience et la perception de tous, d'autres encore un sens à la fois plus universel et plus précis d'harmonie entre les diverses activités, entre les diverses tendances humaines. D'autres..., et les conjectures se déroulent sans fin. Mais nul ne peut dire encore si ces choses évolueront lentement, imperceptiblement, ou si à un moment donné nos esprits, encore ennemis des abstractions, ne se choisiront pas un homme, un événement ou un groupe d'hommes dont l'action rende visible, tangible, éclatante, la vérité que nous essayons d'exprimer.

Que nous essayons d'exprimer, que tous, sans le savoir, tentent de condenser ou de trouver condensée, par un étrange besoin de soumettre et leurs gestes et leurs pensées à une même unité qui les domine. C'est ce vague espoir de saisir cette unité qui arrête les incertains — sceptiques, insatisfaits, impuissants — au bord de toute affirmation partielle. Ils sentent que l'affirmation repose sur une chose trop courte, — ils se savent courts aussi, — ils soupirent et s'abstiennent, s'abstiennent, et s'abstiennent encore, en l'involontaire honnêteté des faibles, forcés par le destin à être passifs. Et ce sont les foules moutonnières et veules d'aujourd'hui, les foules qui attendent. C'est cette unité qui attire les forts vers une multiplicité d'actions, de conceptions, de combinaisons, — plus fiévreuses à mesure qu'elles s'échafaudent ou qu'elles s'écroulent les unes sur les autres — parce qu'ils croient y deviner une révélation lointaine de son essence.

A travers Ibsen nous voyons cette grande vérité de demain venir inquiéter, troubler le passé, tout ce qui était organisé, calé, tenu pour certain avant nous. Il nous fait toucher du doigt ce que nous pressentions vaguement : ce que nous avions appris à considérer comme la bonté, la pudeur, la justice nous semble faux et mesquin ; nous ne savons quel criterium prendre pour les proclamer tels ni pour définir une autre espèce de bonté, de pudeur, de justice. Anxieusement, avec le grand dramaturge, nous percevons que la lumière attendue n'est encore qu'une lueur, l'éclair d'un orage qui ébranle le passé.

Le plus génial cerveau d'historien de notre temps, Wagner, par d'éblouissantes extériorisations, recrée de toutes pièces et nous impose sa vision de l'humanité une, par ces mythes enfin expliqués se reconnaissant semblable en son âge mûr à ce qu'elle était aux âges d'instincts inconscients.

Maeterlinck plus directement, plus intimement, au moyen de figures intégrales pour ainsi dire, absolument dépouillées de couleur personnelle, ethniques ou historiques, synthétise en images l'homme même de notre temps, non plus dans ses rapports avec

le passé ou avec l'avenir, mais dans son état présent de dramatique attente et d'incertitude.

C'est dans l'âme des simples que Lemonnier veut lire et nous faire lire une page d'humanité. C'est dans ce qui se passe autour de nous qu'il voit des fragments expressifs et symboliques de cette « histoire de l'homme » dont tous nous sommes curieux et dont nous cherchons si impatientement les grandes lignes si difficiles à saisir. C'est dans l'âme neuve, instinctive, préservée des hasardeuses spéculations intellectuelles des simples qu'il cherche l'intensité sensationnelle d'une foi entière, cette grande force centrale dessinant un si grand morceau de nous-mêmes.

Plusieurs d'entre nous, parvenus aux transcendantes certitudes que donne la vie consciente, la vie pensée, incessamment comparée au total des vies et des forces, possèdent peut-être une foi aussi sûre. Mais combien rarement en ont-ils un témoignage, un bonheur tangible, sensationnel ? N'est-ce pas dans leur esprit seul et dans leur active espérance que se dresse l'échafaudage presque fabuleux de leur croyance — qui est plutôt une compréhension anticipée qu'une foi ? Sont-ils nombreux ceux qui, à travers les joies d'aujourd'hui, sentent déjà, avec une piété presque solennelle, la religion de demain ?

Tandis qu'il y a encore à côté de nous des êtres qu'une foi fait vivre et qu'elle fait mourir. Telle cette Nora que met en scène Camille Lemonnier, éperdue de pitié craintive et d'adoration éperdue pour ce Christ qu'elle croit voir agoniser le vendredi saint.

Tandis qu'en nous, en nos cœurs, en nos entrailles n'est pas entrée encore l'immense force dont vivront des siècles futurs, tandis que notre religion n'est encore que dans notre tête, voici qu'après deux mille ans s'épanouit en des paysans misérables et ignorants, la fleur si rare d'une foi qui fut la lumière du passé, les impressionnant au point de les tuer d'émotion.

C'est cela, c'est cette intense intégration d'une pensée devenant le soutien, le pivot d'une vie, qui me remue en cette scène étrange et familière. C'est cette certitude naïve, puissante que le poète appelle, et qu'il nous représente ici, hypnotisé malgré lui par son désir de voir entrer dans la chair, dans la moelle humaines la vision de délivrance qui hante ses rêves.

L'épisode du villageois qui vole un pain pour nourrir des affamés et que la foule supplicie pendant que Nora meurt, n'est-ce pas l'incompréhension des foules d'aujourd'hui, mise en parallèle avec l'admirable compréhension de cette femme qui a revêcu un rêve antique ?

Etrange temps ! qu'il faille pour nous montrer l'idéal que nous pouvons atteindre, — l'idéal de l'homme vivant sa pensée, — faire apparaître la fleur d'un idéal éteint, poussée dans un coin oublié où la terre ne fut pas remuée, reste touchant et puissamment suggestif d'une force qui prit l'homme tout entier ; tout comme il fallut, pendant des siècles, nous montrer l'art de la Grèce morte, pour nous faire deviner les hauteurs que pourrait atteindre notre art à nous, en ses émois et en ses données si différentes.

Dans le cerveau passionné de Lemonnier, où s'agite la grande histoire intime de l'homme de tous les âges, ce ne sont pas, comme pour Ibsen, les interrogations, les collectifs examens de conscience, ou comme, pour Maeterlinck, les figures symboliques, ou comme, pour Wagner, les mythes populaires qui tiennent le premier rang, ce sont les choses concrètes, les détails vivants de cet effrayant ensemble ; historien né de nos gloires et de nos misères,

c'est à travers la réalité, c'est dans les faits les plus simples, les plus fréquents — ou, comme pour *Les yeux qui ont vu*, dans les cas isolés soulignant encore quelque grande généralité — qu'il trouve les éléments de sa constante étude. Son étonnante subtilité psychologique lui fait deviner la tendance universelle dans le moindre détail et il nous donne à certaines heures cette vue de l'avenir aperçu à travers le kaléidoscope du présent que seuls peuvent nous donner ceux qui réunissent ces deux forces : une pensée vaste, toujours projetée en avant sur les réalisations rêvées, et une observation presque minutieuse, appuyant sur des fragments de vie humaine, de vie vécue, sur des documents tous les jours visibles autour de nous et que nous n'avions pas aperçus encore, la philosophie de ses généreux espoirs.

GEORGES RODENBACH

Le Carillonneur, Paris, Fasquelle.

M. Rodenbach s'est souvenu de sa vie à Gand, en étudiant l'existence de Borluut à Bruges. Les luttes de quelqu'un qui pense contre son milieu ; les tracasseries, les mesquineries, les haines, les railleries, les astuces, les sournoiseries, les suffisances, les mille étouffements d'ardeur sous l'unanime dénigrement, les atmosphères de torpeur, les imbécillités prépotentes sont étudiés longuement et douent cette œuvre nouvelle d'une indéniable vérité.

Bruges-la-Morte célébrait le passé. C'étaient fleurs jaunes et nocturnes, c'étaient reliques et souvenirs, c'étaient embaumements et prières. Une ville semblait descendue au cercueil et les phrases la veillaient comme des myriades de flammes. Rien ne rompait la continue psalmodie délicate et tendre, la litanie de louanges et d'hommages. Choses surannées, choses évanouies, choses anciennes, la patine du temps vous avait vêtues d'une beauté telle que toutes vos laideurs de jadis avaient disparu.

Le Carillonneur constate le présent. Que Bruges reste l'endormie ; qu'elle se laisse pénétrer d'encens et de poésie ; qu'elle ne soit qu'une défunte ou plutôt une léthargique, qu'elle comprenne sa rare et unique beauté, qu'elle ne secoue pas la poussière vénérable, qu'elle perdure comme un rêve et suive sa vraie destinée. Au lieu de cette Bruges idéale, voici la réelle : une ville rongée du désir de se relaper à neuf, de se refaire un petit commerce, une petite situation dans le monde des affaires, de se creuser un port, de l'entourer de bureaux, de hangars et de grues et d'attendre que l'univers lui vienne rendre visite. Pour réaliser ce projet, voici un tas de gens médiocres, sans aucune visée haute, sans aucun élan, sans aucune compréhension, dont les pensées sont marquées à l'effigie des billons courants, dont les ambitions se limitent à conquérir un fauteuil d'échevin, dont la veulerie domine celle des masses parce qu'elle leur sert d'exemple, étant plus large et plus lourde. Borluut, le carillonneur, devient leur proie. Il est enlisé dans leur boue. Il se débat, mais inutilement. Tout ce qui, dans un milieu plus fier, lui serait une défense : son éloquence, son indignation, son talent, ses dons artistes, se tournent contre lui et ne servent qu'à le diminuer aux yeux de tous. Il est vaincu par sa supériorité d'intelligence et d'âme. Il a de trop belles armes. Parazyn, son adversaire, lui oppose de grosses malices, des sourires, des haussements d'épaules, des mots patauds et surtout l'intrigue, le silence précautionneux, la popularité banale.

C'est cette lutte d'un homme supérieur à son milieu contre celui-ci qui me paraît être la beauté et la vie du livre, bien plus

que le double amour, l'un violent, l'autre doux, dont Borluut tour à tour se grise. M. Rodenbach a peut-être trop cédé aux jeux d'antithèse que lui fournissaient ces deux tendresses. Un chapitre pourtant s'affirme, net et clair. C'est celui où la procession de Furnes, avec, parmi ses pénitentes, Godelieve, traverse le livre. L'émotion y est continue et vive. Aucun déléage, aucun cliché.

Les pressentiments, les impressions, les volontés muettes agissent comme des personnages. Quand Borluut est acclamé carillonneur et qu'on lui présente la clef du beffroi, il lui semble qu'on lui donne la *clef de son tombeau*. Et son pressentiment a raison. Quand il s'unit à Godelieve, les amants échangent leur serment à l'église, les pieds posés sur une dalle mortuaire. L'amante s'en effraie : leur amour tournera mal. Et cette crainte se vérifie.

Quelques textes solennels reviennent, toujours les mêmes, au cours des pages. Borluut se répète comme un programme : *Vivre au-dessus de la vie*. Cette phrase, à force d'être servie, perd de sa force et devient quasi puérile.

A part ces quelques tares, le *Carillonneur* résiste à la critique et fièrement prend place parmi les vaillantes et belles œuvres. Nous avons essayé de préciser où réside son vrai intérêt, d'où émane sa réelle signification et son mérite. Ce livre ne répète point les précédents. Il est neuf, quant à sa donnée et son analyse. Ce que l'auteur a proclamé, personne avant lui ne l'avait dit. La vie de province, spéciale à notre Flandre, est décrite en une langue toute jeune de comparaisons et d'images inattendues, et tels chapitres s'affirment superbes.

Le Comité de la Presse à l'Exposition de Bruxelles.

L'Union de la Presse périodique belge s'est réunie le 12 avril en assemblée générale extraordinaire pour protester contre l'hostilité inexplicable dont toute la Presse périodique est l'objet de la part du Comité qui est censé représenter la Presse à l'Exposition internationale de Bruxelles. Ce Comité refuse bel et bien, sans autre motif appréciable que la rancune et la jalousie, d'accorder aux journaux spéciaux d'art, de littérature, de science, d'industrie, de sport, etc., la carte de service à laquelle l'usage et les nécessités de la Presse leur donnent droit.

Pareil fait ne s'était jamais produit en Belgique. Personne n'ignore — si ce n'est ceux qui ont intérêt à les méconnaître — l'importance et l'autorité qu'a prises en Belgique la Presse spéciale, dont l'influence balance celle de la Presse quotidienne. Et tandis que le nombre des journaux quotidiens ne dépasse pas quarante ou cinquante pour tout le pays, la Presse périodique compte à elle seule, d'après une statistique récente, 1,426 revues, recueils et organes divers de publicité. Dans le nombre, il suffit de citer la *Revue générale*, la *Revue de Belgique*, la *Belgique Coloniale*, le *Congo belge*, le *Guide musical*, le *Mouvement géographique*, le *Journal des Tribunaux*, etc., etc., pour indiquer la valeur des publications qui composent la Presse périodique.

C'est au syndicat de ces journaux — syndicat fondé sous la présidence d'honneur de M. Guillery, ministre d'État — que le Comité de la Presse refuse systématiquement l'accès permanent à l'Exposition, de même qu'elle l'a refusé au syndicat de la Presse étrangère. On conçoit que cette brutale exclusion soulève d'énergiques protestations. De toutes parts, on s'indigne de l'attitude

de journalistes qui, au mépris de toute équité et d'une élémentaire confraternité, compromettant avec cette désinvolture les intérêts de l'Exposition. L'*Union de la Presse périodique belge* en fait, avec raison, une question de principe, ne pouvant admettre que l'*Étoile belge*, par exemple, ou telle autre gazette de portières, soit traitée avec des égards qu'on se permet de refuser aux revues citées ci-dessus.

C'est ce qu'avait compris le président du Comité exécutif qui, dans une entrevue avec le président de *Union de la Presse*, s'était spontanément engagé à faire justice des manières autocratiques de MM. les quotidiens. Sans doute ceux-ci redoutent-ils l'impartialité des journaux dont aucun subside ne dirige l'opinion. Et le président du Comité exécutif, malgré sa promesse, s'est dérobé. Dans tous les cas, l'incident n'est pas clos et on verra bien qui aura le dernier mot.

LA PASSION SELON SAINT MATHIEU

Pour la seconde fois, M. Gevaert a dirigé, au Conservatoire, l'admirable *Passion* de J.-S. Bach, et cette nouvelle exécution, plus homogène encore que la première, mieux équilibrée dans les relations de l'orchestre et des masses chorales, a produit une impression profonde. Les deux répétitions générales et l'audition publique qui en ont été données ont ravivé dans la foule attentive et recueillie l'émotion qu'avait provoquée, en décembre, la présentation de ce chef d'œuvre.

La littérature musicale n'offre point d'équivalent à ce monument de foi ingénu, de piété simple et fervente. Tout le drame du Golgotha y est exposé en quelques tableaux lucides et nets comme des peintures gothiques, avec une merveilleuse variété de coloris et le sentiment le plus juste de la proportion, de l'harmonie et d'une exacte appropriation de la forme mélodique aux épisodes du récit. Mais encore faut-il, pour en pénétrer complètement les secrètes beautés, se reporter en arrière, dépouiller son âme de l'ambiance qui l'étreint, lui rendre la naïveté que notre éducation compliquée a détruite, ou du moins altérée. « Le génie de Bach a sauté par-dessus quelques siècles, nous écrit une auditrice qui cherche à préciser ses impressions, et peut-être resterons-nous longtemps encore à son ombre, ou plutôt à sa lumière. Mais la masse qu'un pareil artiste enjambe bouge, elle aussi, vaguement, lentement, d'une façon continue. Tout en subissant comme jadis sa forte empreinte, l'humanité actuelle ne peut plus le voir sous le même angle que ses contemporains. Et si nous mesurons notre sensibilité, fût-ce notre sensibilité exclusivement musicale, à celle de Bach, nous constaterons que nous avons terriblement changé. » Il serait, à cet égard, hautement intéressant de faire entendre, comme l'ont demandé avec insistance MM. Emile Vandervelde et Eeman, *la Passion* à un public populaire, plus proche, par son absence d'éducation raffinée, des esprits simples pour lesquels elle fut composée.

Car *la Passion* est avant tout une fresque lumineuse aux contours synthétiques, aux tonalités franches. A son insu, M. Gevaert lui donne peut-être trop de solennité en élargissant les mouvements, en faisant un sort aux récits purement épisodiques qui relient les passages émotifs. Ces récits eux-mêmes ont été modifiés par suite des exigences d'une traduction banale et vulgaire.

On s'accoutume trop à présenter Bach en cravate blanche, professant du haut d'une chaire, au lieu de montrer en lui le bon-

homme qui exprimait avec candeur, dans leur sincérité naïve, les impressions qu'il ressentait. Et l'on augmente ainsi la distance qui nous sépare de lui.

Nous ne remercions pas moins le savant directeur du Conservatoire des hautes jouissances intellectuelles qu'il nous a procurées. Et nous félicitons, en même temps que l'orchestre et les chœurs, les solistes qui ont interprété avec talent et dans un style soutenu les rôles divers de cette vaste composition, en particulier MM. Seguin, Disy, Dequenne, Dufranne, MM^{les} Flament, Friché, Duchatelet, Charton et Collet. M. Dequenne a droit à une mention spéciale. Reprenant le rôle chanté, non sans quelques défaillances, par M. Warmbrodt à la première audition, il y a apporté la chaleur de sa voix bien timbrée et les qualités d'émission et de diction qui l'ont classé parmi les meilleurs artistes de la génération nouvelle.

CONCERT SPIRITUEL

de la Société des Concerts symphoniques.

A peine revenu de Paris où il a remporté un triomphe qui marquera dans sa carrière de virtuose, M. Eugène Ysaye a repris le bâton directorial pour conduire au Cirque, le jeudi saint, un concert spirituel qui a glorieusement clôturé la superbe série d'auditions qu'il a dirigées cette année.

C'était à la célèbre société chorale *La Légia* et à son excellent chef, M. Sylvain Dupuis, qu'il avait cette fois fait appel. Et grâce au concours de cette admirable phalange, la plus artiste et la mieux disciplinée des chorales d'hommes si nombreuses en Belgique, particulièrement en pays wallon, M. Ysaye a pu composer un programme spécial, fort intéressant, qui tranchait sur le répertoire habituel des concerts. Après l'exécution de l'*Ouverture tragique* de Brahms, jouée en commémoration de la mort du maître, on a entendu successivement le beau chœur des *Chamelières* de César Franck, l'oratorio de S. Dupuis *Judas*, la *Cène des Apôtres* de Wagner et l'éclatante, irrésistiblement entraînant *Kaiser-Marsch*, exécutée pour la première fois avec les voix d'hommes à l'unisson qui la complètent.

En manière d'intermède purement symphonique, le *Prélude de Parsifal* et l'émouvante *Scène du vendredi saint*, — celle-ci chantée avec un art accompli par le hautbois de M. Guidé.

De ces œuvres diverses, *Judas* et la *Cène des Apôtres* étaient inconnus à Bruxelles. On a apprécié dans la première l'écriture élégante et châtiée d'un musicien habile à faire valoir les ressources de la voix et de l'orchestre. M. Pieltain, remplaçant M. Gilibert, a donné un caractère sombre et tragique au rôle de Judas, qu'il a chanté d'une voix sonore et bien posée.

La *Cène des Apôtres*, dont parle notre correspondant de Liège où l'œuvre fut présentée la semaine dernière par M. S. Dupuis, a surtout un intérêt historique. Elle se rattache, par le style et le dessin mélodique, aux premières compositions de Wagner, à *Rienzi*, à *Tannhäuser*, et se termine par une explosion symphonique et vocale de grande allure, plus théâtrale que ne le fait pressentir le début.

L'une et l'autre de ces pages, irréprochablement exécutées, l'une sous la direction de M. Ysaye, l'autre sous celle de M. Dupuis, ont été chaleureusement acclamées.

Les Industries d'art à l'Exposition de Bruxelles.

Le Ministre des beaux-arts vient de constituer le jury d'admission et de placement des industries d'art (groupe XXI). Ce jury se compose de MM. Ch. Van der Stappen, Octave Maus, Paul Du Bois, H. Van de Velde, A. Crespin et V. Bernier.

Le compartiment de ce groupe sera prochainement installé. Il occupera trois salles contiguës au Salon des beaux-arts et promet d'offrir un vif intérêt. L'administration des bâtiments civils achève la construction des vitrines destinées à recevoir les objets d'art. Plus de soixante artistes ont répondu à l'appel du comité d'organisation, parmi lesquels MM. F. Khnopff, G. Lemmen, Th. Van Rysselberghe, A.-W. Finch, Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, R. Wytzman, Ch. Samuel, J. Barbier, P. Hankar, G. Combaz, Ch. Baes, C. Montald, H. Le Roy, G. Morren, H. Meunier, F. Toussaint, V. Mignot, M. Romberg, L. Dardenne, Privat-Livemont, H. Ottevaere, A. Heins, A. Lynen, A. Crespin, Ch. Doudelet, G. Devreese, G. Lanneau, O. Coppens, J. Herbays, F. Nys, Ph. Hauman, A. Laureys, A. De Mol, Th. et G. Fumière, L. Van Strydonek, F. Coosemans, E. Lyon-Claesen, J. Schavye, Schildknecht, Desamblanc, P. Claessens, De Contini, Evaldre, L. Sacré, F. Villers, F. Coosemans, etc.

En consacrant officiellement l'assimilation des industries d'art aux œuvres d'art proprement — ou improprement — dites, en accordant aux premières les mêmes droits (gratuité d'emplacement et de transport) qu'à ces dernières, le gouvernement belge a pris une heureuse initiative. Les efforts faits par le Comité d'organisation pour faire trancher définitivement cette importante question de principe seront particulièrement appréciés en France et en Angleterre, où la routine administrative a fait échouer les négociations entamées dans le même but.

Le gouvernement français, par une singulière aberration, n'a pas voulu, en effet, recevoir dans la section des Beaux-Arts les objets d'art de l'industrie et du décor. Il en est résulté que les artistes qui représentent cette branche importante de l'activité artistique ont refusé leur concours à l'Exposition, préférant se retirer que d'être rangés parmi les fabricants et les négociants. Même décision en ce qui concerne les artisans d'art anglais. Seule, la Belgique a compris qu'en revêtant la forme d'un objet usuel l'art ne perd rien de sa dignité et qu'une affiche ou une reliure peut avoir une valeur artistique égale — sinon supérieure — à tel paysage, à telle « nature-morte », à tel « tableau de genre » orgueilleusement encadré d'or. C'est une étape franchie dans l'évolution artistique contemporaine et la décision prise est tout à l'honneur de la Belgique.

CORRESPONDANCE MUSICALE DE LIÈGE

En moi s'érigeait — tandis que magistralement l'orchestre de Sylvain Dupuis jouait dimanche la *Faust-Symphonie* de Liszt — l'héroïque et inquiétante figure créée par Goethe. Il semble que le poète ait pénétré le compositeur de l'audacieuse vigueur de sa pensée; l'évocation du drame par la symphonie est d'une rare intensité. Mieux peut-être que le verbe nécessairement trop concret et défini, la musique, suscitant les imprécises et lointaines pensées qui n'ont pas de fin, pouvait inciter la pleine compréhension du symbolique héros.

La symphonie de Liszt n'est pas animée seulement de la flamme et du décor romantiques du poème, mais encore et plus de l'âme altérée de Faust. Elle est comme une tragique synthèse

du drame. Dans ses trois parties : « Faust », Marguerite », « Méphistophélès », très distinctes mais d'une parfaite unité de pensée, les sentiments heurtés, troubles, impérieux du héros rencontrent des expressions d'une singulière puissance.

L'orgueil d'une âme qui se meut et s'épuise en les plus hardies spéculations, la sombre lutte de la volonté contre l'insondable mystère, les aspirations infinies se déchirant au néant des réalisations humaines, la détresse des joies entrevues et des ivresses goûtées s'éteignant dans l'amertume des désirs toujours insatisfaits, autant d'images qui à l'audition surgissent et se prolongent en nous.

La délicieuse pureté d'un cœur vierge s'ouvrant à l'amour, l'ingénue et profonde tendresse qui l'absorbe en l'extase de rêveries amoureuses, sa force d'exaltation qui enivre Faust et endort ses inapaisables tourments s'épanouissent en des chants d'une séréphique fluidité.

Puis le réveil de l'esprit du mal dans des rythmes brisés. Réapparaissent les thèmes transformés des deux premières parties, détendus en ironies et en sarcasmes d'une froide cruauté; plus après ont repris les dissolvantes négations, plus amère la lutte acharnée de l'impuissant orgueil et de l'ignoré, plus desséchante la torture des inextinguibles soifs de jouissances.

L'œuvre est complète; une science approfondie de l'instrumentation, étonnante quand on considère la date de la composition, sert une inspiration élevée, abondante. L'orchestre l'a mise en grand relief; si M. Sylvain Dupuis nous avait habitué à la clarté et à la cohésion, il ne nous avait pas encore donné à ce point, avec de la précision, la couleur et la chaleur qui propagent l'émotion.

Au même concert la Légia chantait la *Cène des Apôtres*; ce n'est pas une page marquante dans l'œuvre de Wagner. Vous l'entendrez à Bruxelles. Sans doute en apprécierez-vous la belle ordonnance, la simple inspiration des épisodes; ainsi l'entrée des apôtres, qui ont de la grandeur. Peut-être aussi, comme moi, regretterez-vous la qualité un peu quelconque de l'inspiration, l'absence fréquente de ferveur religieuse, la tonalité vulgaire de l'enthousiasme.

Les belles voix de la Légia, si bien assouplies et disciplinées, y font merveille; elles ont d'admirables sonorités. On doit au cœur des Apôtres, pour sa chaude conviction, un éloge particulier.

Applaudissons à la tendance nouvelle de la Légia qui s'écarte des chœurs habituellement chers aux orphéons pour faire réelle besogne d'art en s'associant aux exécutions de grandes œuvres musicales.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

EXPOSITION DE BRUXELLES. — Le Comité organisateur de l'Exposition d'Economie sociale a reçu un très grand nombre de documents intéressants : publications, rapports, tableaux, photographies, statistiques, etc. Ce sera la première-fois qu'on aura réuni en Belgique et même à l'étranger un ensemble aussi complet.

La dernière main est mise actuellement à l'œuvre et le Comité fait un dernier appel aux sociétés dont les expéditions sont en retard. Par suite d'erreurs de la poste, divers envois ne sont pas parvenus ou ont été retournés à leurs destinataires. Ceux-ci sont priés d'excuser cette erreur et de les renvoyer en franchise de port au Commissaire général du Gouvernement, 22, rue Locquengien. On leur remboursera les surtaxes qu'ils auraient eu à payer.

Le Ministre des Beaux-Arts vient de confirmer les acquisitions faites au Salon de la *Libre Esthétique* par M. le baron de Haulleville, conservateur en chef des Musées d'art décoratif. En voici la liste : F.-R. CARABIN, Écrier (grès). — A. CHARPENTIER, *Zélandaise*, sonnette de table (bronze). — G. COMBAZ, *Argo*, dessin ornemental pour la Maison d'Art. — W. CRANE, *Picture book* (deux volumes). — W. DE MORGAN, Coupe (céramique). — A. FISHER, *Phœbus Apollon* (boucle de ceinture émail et argent). — M^{me} A. GASKIN, *Holy Christmas* (un volume). — GILDE DES MÉTIERS, à Birmingham, Bol (cuivre repoussé). — H.-A. KAEHLER,

Vase décoré de marguerites. — Amphore à bec d'aigle. — Plat orné de têtes de vautours (céramique). — HENRY NOCQ, *Masque fantastique*, broche (or). — Boucle de ceinture (argent). — Agrafe de manteau (argent). — R.-L.-B. RATHBONE, vitrine contenant des clefs ouvrées, poignées de tiroirs, etc. (bronze et cuivre).

Complétons cette cinquième liste d'achats (1) par la nomenclature suivante d'œuvres acquises par des particuliers : F.-R. CARABIN, Miroir (cuivre repoussé) 3^e et 4^e ex. — Id., Encrier (grès) 8^e ex. — A. CHARPENTIER, *Zélandaise* (bronze) 3^e et 4^e ex. — Id., *Tholen* (lithographie en couleurs gaufrée). — H. DE GROUX, *Napoléon I^{er}* (lithographie) 2^e ex. — A.-W. FINCH, Poteries émaillées. — E. GRASSET, Estampe décorative. — H. NOCQ, Lampe (bronze) 2^e ex.

C'est par erreur que les quotidiens ont annoncé la participation du paysagiste A.-J. Heymans à l'Exposition internationale de Bruxelles. M. Heymans se réserve pour une exposition particulière qu'il ouvrira cet été et dans laquelle il fera figurer une grande partie de ses œuvres récentes.

La 10^e représentation de *Fervaal* à la Monnaie aura lieu mardi prochain. Les représentations de M^{me} Brema sont fixées aux 21 (*Ophée*), 26 (*Samson et Dalila*) et 27 avril (*Orphée*).

Rien n'aura manqué à la gloire de *Fervaal*, — pas même la parodie, cette consécration suprême. L'Alcazar donne depuis quelques jours une amusante bouffonnerie dans laquelle MM. Malpertuis et Boulland ont caricaturé sans méchanceté, avec une verve railleuse, souvent heureuse, les épisodes principaux du drame lyrique de M. Vincent d'Indy. Un prologue qui met en scène le directeur d'un grand théâtre, l'auteur et quelques personnages épisodiques précède cette plaisante histoire, jouée avec une gaité communicative par M^{me} Gilles-Raimbaut, par MM. Ambreville, Milo et Crommelynck. Il n'est pas jusqu'à la musique, salade hétérogène de refrains populaires pimentée de quelques motifs de *Fervaal*, qui n'apporte un élément comique à cette parade. Le succès en a été très vif.

On a profité de l'absence de M. Buis, le bourgmestre soucieux de l'esthétique de notre bonne capitale, pour barbouiller de tons ridicules l'arcade monumentale qui sépare la place Royale de la place du Musée. Le fond est saumon, les saillies sont badigeonnées de tons crème. L'ensemble évoque l'idée d'une confiserie glacée de sucre. C'est hideux. Cette décoration culinaire, imaginée par le patron de l'Hôtel de Belle-Vue qui en a revêtu ses façades, gagne de proche en proche et va transformer la place Royale en une paindépicerie qui fera la joie des étrangers attirés à Bruxelles par l'Exposition. Il ne restera plus qu'à peindre en rose et en bleu d'azur la statue de Godefroid de Bouillon, dont les bas-reliefs gagneront peut-être, il est vrai, à ce maquillage.

(1) Voir nos nos des 17, 24, 28 mars et 4 avril derniers.

Le rôle de Nora, dans le drame de Camille Lemonnier représenté mercredi dernier à la Maison d'Art, a été joué par M^{lle} Denys, une toute jeune fille, qu'en mon esprit j'associe involontairement à Krauss, parce qu'elle a comme lui l'art de se donner tout entière à son rôle, et qu'elle joue comme lui avec l'exubérance que le temps se chargera d'assagir. M^{lle} Denys a admirablement compris le sens simple et la passion intérieure de la voyante. Il y a en elle l'étoffe d'une grande tragédienne. M^{me} Herdies, plus expérimentée, accuse encore par un accent saisissant de réalité l'impression tragique de son rôle, une fatalité, une parure, paysanne indifférente, serviable, que rien n'émeut.

La Société centrale d'architecture se propose de fêter au mois d'août le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Elle organisera à cette occasion, sous les auspices du gouvernement, de la province et de la ville de Bruxelles, un congrès international d'architectes, ainsi qu'une exposition internationale d'œuvres d'architecture exécutées ou projetées pendant la seconde moitié du XIX^e siècle.

Grâce aux excellentes relations qu'elle a créées et qu'elle n'a cessé d'entretenir avec les sociétés d'architectes de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, des Pays-Bas, de Russie et même d'Amérique, elle espère réunir à Bruxelles un très grand nombre d'architectes et collaborer ainsi au succès de l'exposition universelle.

En présence de l'énorme affluence de monde qui se presse au Diable-au-Corps, la joyeuse compagnie artistique a décidé de donner encore quelques représentations du répertoire actuel.

La vente de la collection de feu M. E. Willems, qui a eu lieu la semaine dernière à la Maison d'Art, a atteint 222,415 francs.

Voici quelques-unes des principales enchères : DIAZ. Paysage, 42,000 francs. — VAN MARCKE. *Bestiaux au pâturage*, 24,000 fr. — MADOU. *Le boule-en-train*, 8,000 francs. — CLAYS. *L'Escaut aux environs de Flessingue*, 5,500 francs. — A. STEVENS. *Yamatori*, 4,500 francs.

Deux potiches à décor d'émaux polychromes (ancienne porcelaine de Chine), 19,000 francs. — Garniture de cinq pièces à décor monochrome bleu (n^o 10), 6,500 francs. — Id. (n^o 11), 3,700 francs. — Vase (n^o 14), 3,500 francs. — Garniture de cinq pièces à décor polychrome rehaussé d'or (ancienne porcelaine du Japon, n^o 30), 4,400 francs. — Pendule en marqueterie Boule (n^o 39), 2,800 fr. — Id. (n^o 40), 2,300 francs. — Quatre vases en marbre blanc (n^o 54), 22,000 francs. — Statue en marbre blanc Louis XVI (n^o 55), 4,600 francs. — Statue en pierre par Godecharle (n^o 56), 2,000 francs. — Tapisserie de Bruxelles, époque de la Renaissance (n^o 58), 5,000 francs. — Id. (n^o 59), 3,200 fr. — Trois dessus de porte en grisaille (n^o 61), 2,000 francs. — Scriban en écaille rouge et filets d'ivoire; XVII^e siècle (n^o 62), 5,700 francs. — Scriban en ébène et écaille rouge; XVII^e siècle (n^o 64), 2,600 francs.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C^o

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état!

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

WALCHEREN. *Excursion pascale*. — QUELQUES LIVRES. *La véritable histoire de « Elle et Lui »*, par M. Spoelbergh de Lovenjoul. *Une femme bourgmestre d'une ville belge au XVIII^e siècle*, par A. Goovaerts. *Ballades françaises*, par Paul Fort. — BRUXELLES-KERMESSE. — GABRIEL FAURÉ. — NOTES DE MUSIQUE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

WALCHEREN

Excursion pascale.

Des nuages frangés de lumière, tendus sur le ciel rasséréné comme des drapeaux déchiquetés par les balles, se mirent dans les eaux glauques de l'Escaut. Terneuzen et son petit port à demi ensablé ont disparu dans les brumes légères qui montent du fleuve. Et tandis qu'ahane le steamer, creusant à lourds coups de palettes son sillage en crachant une fumée noire dont le panache se déroule jusqu'à l'extrémité de l'horizon, la tour effilée de Middelbourg, le « Lange Jan » d'où s'envole, tous les quarts d'heure, le tintement joyeux du carillon, se profile au loin, comme un phare planté au milieu de l'île parmi la verdure naissante et les fleurs d'avril.

Flessingue : remparts gazonnés derrière lesquels les maisons badigeonnées d'ocre et de cinabre abritent des vents du large leurs pignons coiffés de tuiles éclatantes. Sur la haute digue, les pilotes à l'affût, muets et immobiles, braquent sur l'infini leurs longues-vues. Des barques de pêche aux voiles pourpres embouquent sans bruit le chenal dans le silence du soir. Un peu de vie palpite autour des bassins, où dans l'odeur des agrès goudronnés et les relents de la marée des femmes aux coiffes blanches ornées de joailleries, au cou ceint de corail, débarquent sans hâte le poisson. Une impression de mélancolie, de calme, de repos se dégage des quais déserts bordés de maisonnettes closes dans lesquelles on devine une humanité placide rivée aux jouissances paisibles. A peine, de loin en loin, la musiquette languissante d'un accordéon, échappée d'un cabaret de matelots, trouble la quiétude du rêve. Un air égrillard scande la cadence des pas frappant le plancher. Et l'on voit parfois sortir de la porte basse brusquement ouverte sur l'atmosphère opaque de la salle de danse une frimousse futée, le sang aux joues, suivie d'un gars au sourire équivoque.

Voici le canal, et, le pont de bois franchi, la route de Middelbourg, droite et solennelle, qui s'enfonce à perte de vue sous une voûte de verdure. La digue du canal, à droite. A gauche, des pâturages symétriques, marbrés de bétail.

Halte! Pied à terre! Un tableau exquis s'offre inopinément à nos regards. C'est, à Souburg, à mi-chemin, un quinconce où des rondes d'enfants nouent et dénouent sous les arbres de longs chapelets de minuscules clochettes. Sous les jupes empesées, les petits pieds s'agitent comme des battants. Et le frais carillon des rires s'égrène dans l'air du soir, sous le regard attentif des mères dressées, hiératiques, dans l'encadrement des portes.

Quelques tours de roue encore, et bientôt s'ouvre la jolie capitale zélandaise encerclée de parcs fleuris, de futaies, d'eaux miroitantes. Aux vitrines, des lueurs scintillent. C'est l'heure où les bonnes gens, pour se délasser du travail quotidien, se promènent par groupes dans les rues, s'abordent, bavardent, s'attardent aux carrefours. Sur la grand'place bordée de maisons à pignons, au pied de l'hôtel de ville au beffroi démesuré, orgueil de l'île, le tramway à vapeur déverse, d'heure en heure, un contingent de paysannes au costume pittoresque, de fermiers vêtus de noir, de citadins qui gagnent d'un pas mesuré la « societeit » où les attend leur pipe de terre. Depuis deux siècles, la vie hollandaise bat du même tic-tac monotone et régulier. Elle demeure immuable, malgré les chemins de fer, malgré la bicyclette, et c'est, pour un œil d'artiste, une joie indicible que de voir à tout instant, dans la réalité, les tableaux les plus charmants des petits maîtres d'autrefois...

Il est à Middelburg un coin de recueillement et de songe préféré entre tous. C'est l'Abbaye. Là, tout bruit cesse. De grands bâtiments aux fenêtres closes encadrent hermétiquement une cour gazonnée et plantée d'arbres que traversent furtivement, d'une poterne à l'autre, de rares passants. L'un de ces bâtiments a été converti en hôtel. Les autres s'enveloppent de mystère. Ils ont l'air d'attendre que les abbés reviennent et de ne pas se soucier des vivants.

Et c'est là qu'on loge! On traverse de solennels vestibules pavés de dalles qu'a usées la promenade des moines, jadis; on dine dans le vaste réfectoire où, comme d'instinct, les convives baissent la voix; on dort dans une cellule, et l'on se réveille au chant des oiseaux nichés dans les ormes, aux claires sonneries du carillon proche qui, du haut de la tour, martèle le silence comme pour rappeler de force la vie dans ce quartier mort.

De Middelburg à Domburg, la route en lacets, pavée de briquettes rouges que frôle le bandage des roues avec un frou-frou amusant, traverse des campagnes adorables, des villages méticuleusement peinturlurés, poncés, vernis, depuis la baratte à beurre vêtue d'outremer jusqu'au chariot de culture en forme de carène, habillé de vert Véronèse, décoré d'inscriptions et d'ornements dorés. Des filets d'un blanc de neige encadrent les

fenêtres et les portes, dont les seuils sont teints d'azur. Et les seaux de cuivre, les cruches à lait, entrevus dans les jardinets qu'illuminent des touffes d'iris jaunes, des tulipes bariolées, des jacinthes couleur d'ardoise, reluisent comme des orfèvreries précieuses, reflétant sur leurs ventres pansus la lumière éclatante qui baigne ce paysage chimérique.

Une halte à Serooskerke, où la route fait un coude. Une autre à Oostkapelle. La course vertigineuse des bicyclettes vous emporte ensuite vers les dunes, dont le front dénudé apparaît entre les bouquets de chênes rabougris courbés et comme ratissés par le vent d'ouest. Mais le littoral de Walcheren n'a rien de la tristesse tragique de nos côtes. Un air plus tiède caresse la nature. La végétation étend jusqu'au bord de la mer ses ombrages; des parcs magnifiques, pomponnés et fleuris comme des jardins anglais, abritent, au pied même des dunes, des villas élégantes, des cottages, des châteaux habités, durant l'été, par des familles si jalouses de garder à leur retraite champêtre la solitude et la paix qu'elles refusent aux Compagnies de tramways et de chemins de fer le droit d'établir des communications entre Middelburg et la plage.

Suivez, en quittant Domburg, où la mer expire sur les brise-lames plantés dans une grève de sable fin, le chemin de terre qui mène à Westkapelle. De vastes pâturages peuplés de troupeaux se déploient jusqu'à la limite de l'horizon, borné par la ligne onduleuse et rythmée des dunes. A l'extrémité d'une digue qui défend le pays en contre-bas contre les dangereux caprices de la mer du Nord, un phare se dresse, solitaire. Plus loin, une tour à feu, ancienne tour d'église qui a survécu à la ruine de l'édifice, double la vigilance du phare et signale au large, dans les nuits sans lune, les dangers de cette embouchure de fleuve dont les bancs de sable, à fleur d'eau, rendent la navigation si périlleuse.

Après avoir contourné le grand moulin qui agite éperdument ses bras au haut d'un tertre gazonné, on quitte la mer, on descend par la grand'rue du village aux toitures basses vers la plaine où les métairies environnées d'arbres, couronnées du vol circulaire des cigognes, apparaissent, ci et là, comme des îlots de verdure. Des cris rauques d'oiseaux d'eau, le battement d'ailes d'un héron inopinément surpris dans son patient affût troublent seuls le silence absolu. A perte de vue, vers le nord et vers l'est, des prairies se déroulent, émaillées, en cette fin d'avril, de marguerites et d'asphodèles parmi lesquelles brillent en étoiles étincelantes les renoncules et les pissenlits. Des haies d'aubépines, des ponceaux géométriques jetés sur des canaux emplis de nénuphars, des pêcheurs en fleurs évoquent à chaque instant le souvenir des crépons japonais. Et c'est un enchantement perpétuel, cette traversée de l'île dans la fraîcheur et la lumière par les beaux villages de Zoute-

lande, de Biggekerke, de Koudekerke, dont les habitants saluent les touristes d'un *Goeden dag* courtois, solennellement ponctué comme les répons des offices divins.

Les approches de la ville s'annoncent par une circulation plus intense. Dans de pittoresques voitures Louis XV, sous la bâche étincelante, apparaissent, entraînées par le trot allongé d'un cheval noir à longue crinière, légèrement attelé, des nichées de villageois endimanchés. Voici la banlieue de Flessingue, dont les clochers surgissent de l'emmêlement des toitures. Voici la masse rouge et blanche du Grand-Hôtel, planté sur la digue de mer. Voici la plage, enfin, et la nappe couleur d'absinthe qui miroite au soleil, et la brise du large, et l'âcre saveur des sites maritimes. C'est un autre Flessingue que celui que nous entrevîmes à l'arrivée, le Flessingue souriant et accueillant de l'été, des bains, des villégiatures, tout un quartier neuf, ouvert et gai, insoupçonné du côté des remparts et du petit port où les pilotes immobiles guettent l'arrivée des navires, leurs longues-vues braquées sur l'infini....

Mais il faut revenir. Un service de bateaux à vapeur relie Flessingue à Breskens, d'où il est aisé de regagner, par les grandes routes ombreuses de la Flandre zélandaise, Schoondijke, Oostburg, Aardenburg, Maldeghem. Le chemin de fer de Gand à Bruges, qui fait halte en ce village, ramène rapidement le touriste à Bruxelles.

Et cette excursion, qui donne l'illusion d'un voyage, qui éveille des impressions d'art et de nature d'une variété et d'un charme infinis, dure à peine deux journées! Ces deux jours de liberté, de grand air et de joie, vous en jouirez plus que personne, artistes qui savez voir et comprendre, vous pour qui nous avons écrit ces lignes, au retour, avec l'impérieux désir de divulguer, pour le bien de tous, ces sources trop peu connues d'émotion artistique et de volupté intellectuelle.

QUELQUES LIVRES

La véritable histoire de « Elle et lui », par M. SPOELBERCH DE LOVENJOU. Paris, Calmann-Lévy.

Une histoire d'amour — celle de Henri de Balzac et M^{me} de Hanska — venait à peine de paraître, que M. de Spoelberch publiait celle de Musset et de Georges Sand. On sait le vaste tapage que depuis six mois on a mené autour des lettres de ces amants illustres. La chronique n'eut de cesse avant que tous ses ratiocineurs ne s'en fussent longuement expliqués en des premiers-Paris. Il ne faudrait même pas jurer que ce volcan d'indiscrétions, de paroles, de billets, de nouvelles lancées au loin, parmi la fumée des scandales, soit totalement éteint et étouffé, à l'heure présente.

Dans le livre de M. de Spoelberch une tendance très noble se manifeste : celle de limiter le plus possible le vague, l'on dit, le cancan pour ne laisser apparaître que ce qui positivement eut lieu. Des lettres dont l'authenticité ne souffre aucun doute et des com-

mentaires prudents, rares, rigoureux, voilà cette *histoire*. Aucun plaidoyer pour l'un ou l'autre des héros. Tous les deux furent également à plaindre. Georges Sand, en telle épître, s'accuse. Musset, dans telle autre, se blame. Et la conclusion? C'étaient deux âmes nobles, grandes, sincères. Le malheur fut qu'entre elles il y eut le dangereux amour, le terrible, profond, tragique et violent amour, qui, à tels instants, domine, de ses troubles et de ses fatalités, les volontés les meilleures et les plus claires. Ni l'un ni l'autre amant ne fut le maître de la passion dont il brûlait et dont il incendiait son compagnon. Sand et Musset se livraient bien trop à toute l'ardeur d'aimer pour qu'ils s'inquiétassent de savoir qui avait tort et qui avait raison. C'est la mesquinerie de leurs biographes et de leurs critiques qui soulève de tels problèmes.

Tous les deux sont malheureux de ne pouvoir s'aider, de ne pouvoir se consoler, de ne pouvoir se rendre justice; tous les deux s'aiment et comprennent qu'ils ne peuvent plus s'aimer; tous les deux souffrent et ont pitié l'un de l'autre. Aussi sont-ils grandis par leur martyre. Aucune révélation, aux yeux de ceux qui sentent la beauté des âmes tourmentées, tumultueuses, funestes, ne les diminue, ni ne les diminuera. Après tant d'attaques, de colères, de plaidoyers pour ou contre, ils sortent de la tourmente: invulnérables. Le livre de M. de Spoelberch aide à les dresser tels devant l'avenir.

Une Femme bourgmestre d'une ville belge au dix-huitième siècle, par ALPHONSE GOOVAERTS. Anvers, imprimerie V^o de Backer.

M. Alphonse Goovaerts, archiviste adjoint du royaume, a découvert dans les vieux papiers qu'il empêche de moisir un bien joyeux et typique épisode que toutes les ligues féminines vont s'empresser de consigner dans leurs annales.

Un certain Thomas Malotteau avait payé, vers l'an 1719, au gouvernement une « engagère » de vingt mille florins, pour avoir le droit d'être bourgmestre de la ville de Namur.

A sa mort personne peut-être parmi les notables ou échevins n'ayant envie d'aider le gouvernement de sa Très Catholique Majesté en lui fournissant une aussi forte caution, ou en la remboursant pour lui à la dame Malotteau, tout le monde fut d'avis de laisser la dite dame continuer les fonctions de « bourguemaitre ».

« Quant à la charge de bourguemaitre », dit l'évêque de Namur, obligé par sa charge de donner son avis en la matière, « il semble qu'il y aurait quelque espèce d'irrégularité d'en laisser l'administration à une femme ». Le duc d'Ursel demande, après plusieurs années, le remplacement de la bourguemaitresse parce qu'elle ne peut pas représenter le gouvernement à certaines cérémonies publiques, et le Conseil privé déclara qu'il y a « grande incongruité à voir pareille place possédée par une femme ». L'évêque, continuant son plaidoyer, démontre que « cependant, comme cette femme est la veuve du dernier bourguemaitre, qu'elle a fait presque seule tous les devoirs de cette charge, du vivant de son mari, qui n'en était pas si capable, et que, depuis sa mort, elle a continué à s'en acquitter à la satisfaction du public, et que, d'ailleurs, il se trouve que, pour mettre la Ville en état de réduire les rentes au denier vingt-cinq, elle lui a avancé des sommes dont elle ne se trouve pas encore entièrement remboursée; il serait de l'intérêt de la Ville, et c'est aussi le désir du magistrat, qu'elle soit

encore continuée au moins quelque temps dans l'exercice de cet emploi. »

Tant que les Pays-Bas furent sous une régence féminine, M^{me} Malotteau fut maintenue dans son emploi, qu'elle tenait d'aïl- leurs, « louablement, avec beaucoup d'économie et de circonspec- tion, et à la satisfaction de ses supérieurs et du public » !

Mais Charles de Lorraine trouva « incongru » ce que l'archi- duchesse Marie-Élisabeth avait toléré pendant quinze ans, et ayant du reste trouvé un « bourgeois commode et sans profession, fort en état de refournir l'engagère et de soutenir même la caisse au besoin », il destitua cette excellente M^{me} Malotteau, qui ne tenait à sa charge, semble-t-il, que dans l'espoir de la passer à son fils.

Grâce à la somme avancée par son mari, la bourguemaitresse s'était fait octroyer « la recette de l'impôt sur la bière et celle sur les brandvins de grains » et il appert que si la famille Malot- teau faisait les affaires de la ville, elle n'en faisait pas moins les siennes.

Le fils et le petit-fils de cette personne « si entendue en la matière de ses comptes » héritèrent d'une des nombreuses charges que s'était fait attribuer l'honnête Thomas Malotteau, mais n'ob- tinrent pas l'honneur qu'avait obtenu et probablement mérité sa femme. Le gouvernement, d'ailleurs, ne leur devait plus rien ! N'avait-elle pas devancé à sa manière toutes les ligues féminines, cette matoïse, économe et pratique personne, du reste très silen- cieuse, car on ne voit nulle part qu'elle ait rien demandé. Elle laissait parler les faits et s'arrangeait de façon à ce qu'ils parlent éloquentement.

La force que ses consœurs trouvent dans l'union, — ou du moins qu'elles essaient d'y trouver, car elles ne paraissent pas encores mûres pour les ententes solidaires et les nécessaires résignations à la volonté impérieuse du tout-puissant nombre, — elle la trouva dans l'argent et l'intelligence des affaires.

Elle prit sa domination où elle put. Je ne vois pas que cette domination fut bien noble, ni qu'elle dépassa la renardière pru- dence de nos commerçants actuels. Mais ce fut une domination quand même, et toute la brochure, pleine de documents les plus curieux, de M. Goovaerts, jette un jour tout spécial sur les possi- bilités et impossibilités, sur le congru ou l'incongru des droits des femmes, et surtout sur l'étrange, plaisante et naïve façon qu'eu- rent de tout temps les humains de juger ces questions. Et la moralité de l'histoire de M^{me} Malotteau est qu'il est plus aisé aux femmes de prendre tout que de demander quoi que ce soit.

Ballades françaises, par PAUL FORT. *Mercurie de France.*

Voici, comme le dit M. Pierre Louys, un livre écrit en un style intermédiaire entre la prose et le vers. Il a des phrases émaillées d'assonances et de rimes. Il paraît écrit en versets, si pas en strophes. Il délient un charme et une grâce spéciale, inédite, sou- daine. Il complète les essais de certains précurseurs ; il continue les poèmes en prose de Bertrand, de Baudelaire, de Mallarmé. Il accentue les caractères qu'ils proféraient.

Voici la première ballade :

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien être mariés, ils l'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Voici une ballade au hameau :

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.
Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.
Ils sont rev'nus gaiement, gaiement avec le jour.
Ils ont chanté gaiement, gaiement : « Chacun son tour.
« Cette fille, est est morte, est morte dans ses amours. »
Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

Enfin voici un cri :

Une étoile a filé comme une laine d'or.

— « Dans le ciel en velours, dormirai-je un jour ? O saisis la laine, ô suivre l'étoile ! S'il faut en mourir, je veux bien encore.

J'attends sur la terre qu'une étoile vienne filer près de moi le bout de sa laine... J'attendrai longtemps, disent les passants.

J'attendrai l'été, j'attendrai l'hiver... Mais que vienne la neige, de ses froides laines, recouvrir mon corps tremblant sur la terre, une étoile filera dans le ciel d'hiver ! »

Puissent ces trois citations expliquer et faire aimer ce livre, un des plus inattendus et des plus personnels que les jeunes aient publiés. La chanson populaire, le récit légendaire et l'âme d'un vrai et naïf artiste s'y marient. M. Paul Fort fait partie du groupe des écrivains récents, qui seront, demain, les successeurs des maîtres.

BRUXELLES-KERMESSE

L'exposition de Bruxelles a été inaugurée hier, au jour fixé.

Quelque invraisemblable que paraisse la nouvelle, elle est vraie. Et dès vendredi, en une soirée de liesse inoubliable, la presse a fêté l'ouverture du Vieux-Bruxelles, — l'âme de l'exposi- tion, — une évocation artistique charmante de notre bonne capi- tale vers 1830, pour laquelle l'architecte Jules Barbier a déployé, en même temps qu'une érudition sûre, un goût et un talent dignes de tout éloge.

Bruxelles-Kermesse avec ses ruelles pittoresques bordées de maisons fidèlement reconstituées, ses portes monumentales, ses carrefours, ses fontaines, son corps de garde meublé d'authenti- ques pompiers du temps, son grand restaurant du *Chien-Vert*, ses boutiques et ses cabarets peuplés de marchands en costumes exquis — et déjà fortement achalandés, dès le premier soir, — son esplanade des jeux, son hippodrome, ses concerts en plein air (oh ! l'amusant uniforme de la fanfare que dirige, en bicorne emplumé, le maestro Lanciani !) aura un succès analogue à celui que remporta le quartier du Vieil-Anvers, qui fit la joie des Anversoises durant tout l'été.

On ne manquera pas de comparer les deux reconstitutions. Si le principe en est le même (la première de ces évocations histo- riques, *Ye Old London*, créée à Londres, remonte déjà à pas mal d'années), la réalisation en est très différente. Et peut-être la comparaison sera-t-elle à l'avantage du Vieux-Bruxelles, plus intime et plus pittoresque, plus gai et plus original que la belle et sévère restitution moyenâgeuse composée par M. Van Cuyck.

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans le détail des innombra- bles constructions que M. Barbier a fait, d'un coup de baguette, surgir de terre, dans la verdure du Parc du Cinquantenaire, et que les peintres, MM. Dubosq, Devis et Lynen ont décorées avec art. Bornons-nous à constater le franc succès remporté par cette soirée inaugurale, qui a laissé entrevoir, sans en révéler encore tous les secrets, les attractions multiples de *Bruxelles-Kermesse*.

GABRIEL FAURÉ

Un joli portrait de Gabriel Fauré, le nouveau professeur du conservatoire de Paris, dessiné à la plume dans le *Guide musical* par M. Hugues Imbert :

Avez-vous rencontré, dans certains centres musicaux, un homme de taille moyenne, à l'air langoureux, à la figure bronzée, à l'œil d'une expression indéfinissable, à la chevelure abondante saupoudrée de neige, entouré d'un essaim de jolies femmes, c'est le maître Gabriel Fauré. L'archange Gabriel de la Madeleine ! Un heureux mélange de naturel et de raffinement que l'on rencontre dans ses lieder, un tour mélodique d'une fluidité et d'une élégance rares, un sentiment harmonique d'une grande nouveauté, caressant et pénétrant, souvent un charme sensuel, une nonchalance et une morbosité particulières l'on fait appeler par ses amis de la première heure « l'Odalisque ! » Nous dirions volontiers que, pour ses lieder si tristement poétiques, il a des affinités avec Paul Bourget et que, pour sa musique de chambre, il y a en lui un mélange de Grieg et de Johannes Brahms. Il est le premier en France qui, depuis la mort d'Alexis de Castillon, ait donné à la musique de chambre ce caractère de gravité, de profondeur, d'intensité qui lui convient si bien et qui est l'apanage de l'école allemande. Qui n'a entendu, sans un certain charme troublant, les deux beaux *Quatuors* pour piano, violon, alto et violoncelle ; la délicieuse *Berceuse*, op. 16, pour violon et piano ; la fougueuse *Sonate*, op. 13, pour violon et piano ; les *Nocturnes*, *Romances*, *Impromptus* pour piano, d'une si grande difficulté d'exécution, les langoureux *Lieder*, les *Djinns*, le *Cantique de Racine*, la *Naissance de Vénus*, le *Ruisseau*, pour chœur avec accompagnement de piano ou d'orchestre?... Comme Johannes Brahms, Gabriel Fauré a préféré la musique symphonique à la musique de théâtre. Il écrivit cependant, non sans talent, la musique de scène de *Caligula*, d'Alexandre Dumas père, et du *Marchand de Venise* de Shakespeare.

Une vraie nature musicale !

Genre du sculpteur Frémiet, Gabriel Fauré, natif de Pamiers (Ariège), est aujourd'hui âgé de cinquante et un ans ; il prend la succession de Jules Massenet au Conservatoire.

NOTES DE MUSIQUE

On nous écrit de Dison (Verviers) : La *Musicale*, l'une des premières sociétés orphéoniques du pays, fêta dimanche et lundi derniers, en des façons de vêpres lyriques, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Les festivités musicales disonaises, un peu dans le ton des festivals rhénans, comprenaient deux journées. Dans le programme en diptyque nous relevons, pour le premier jour : le Final et Preislied des *Maîtres Chanteurs* et la IX^e symphonie ; pour le second jour, outre des fragments de *Joseph* (Méhul) et de *Josué* (Hændel), l'Ouverture de *Tannhäuser*, la *Belle Ellen* de Max Bruch, *Olav Triguason* de Grieg, la *Cène des Apôtres* de Wagner.

Elaborer ces programmes copieux et ardu, les faire absorber en deux auditions, dans ce faubourg marchand et plutôt plébéien de Dison, paraissait plus téméraire encore qu'ambitieux. L'entreprise a néanmoins réussi avec éclat.

Le jubilé de la *Musicale* nous a valu les deux séances d'art les plus considérables et les plus accomplies qui aient été données

dans notre district musical, et cela devant des salles combles, recueillies et enthousiastes. Les trois cent cinquante interprètes des chœurs mixtes et de l'orchestre ont exécuté leur vaste programme avec une sûreté et un élan contagieux.

Les solistes principaux étaient M^{lles} Flament et J. Henrotay, MM. Dequesne et Grisard.

La *Musicale* avait fait appel, pour la partie symphonique, à la collaboration de M. Louis Kefer, directeur de l'Ecole de musique. Celui-ci est, depuis vingt-cinq ans, l'apôtre de la musique vraie à Verviers, où il catéchise avec une invincible opiniâtreté. Créateur de l'Ecole de musique locale, le véritable éducateur de notre public, il est un des beaux chefs d'orchestre que nous connaissons, ferme et entraînant à la fois. Aussi, avec son remarquable orchestre des Nouveaux Concerts, nous a-t-il donné de la IX^e symphonie l'interprétation la plus vivante que nous ayons entendue.

On nous fait part de Barcelone du succès remporté à la Société Catalane des Concerts par nos compatriotes MM. L. Angenot et H. Gillet. « Ce dernier a, dit *La Publicidad*, reçu une ovation après son exécution du Concerto de Saint-Saëns dans lequel il a vaincu les difficultés du mécanisme tout en gardant une élégance et une distinction rares. » Il a joué en outre le *Kol Nidrei* de Max Bruch et une romance de sa composition qui révèle des qualités remarquables.

M. Angenot a remporté un succès unanime en interprétant avec une sûreté et un sentiment très pur la romance en *fa* de Beethoven, la *Sarabande et Gigue* de J.-S. Bach et la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch.

La troisième séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures. Elle sera consacrée à la musique française du XVIII^e siècle et on y entendra M^{lle} Bernard dans *Enone*, cantate a camera de Destouches, et M. Demest dans l'air d'Isménor, de Rameau.

La quatrième séance, fixée à dimanche prochain, sera consacrée à Johannes Brahms. Le programme, composé en majeure partie des dernières œuvres du maître, comporte le trio avec cor, la sonate pour clarinette et piano, le quintette avec clarinette et des mélodies chantées par M^{lle} Friché.

M. Sylvain Dupuis conduira dans les premiers jours de mai la *Légia*, le Cercle choral des Dames et son orchestre des Nouveaux Concerts à Bruxelles, où sera donnée, sous sa direction, dans l'enceinte de l'Exposition, une exécution de la messe en *ré* de Beethoven.

Le prochain festival rhénan aura lieu à Aix-la-Chapelle pendant les fêtes de la Pentecôte, le dimanche 6, le lundi 7 et le mardi 8 juin.

Il sera dirigé par M. Hans Richter, de Vienne, avec le concours de M. Swickerath, d'Aix-la-Chapelle.

La journée du dimanche sera consacrée à la *Missa solennis*, en *ré*, de Beethoven. Au programme des deux autres journées figurent la *Symphonie héroïque*, de Beethoven, la symphonie inachevée de Schubert, une œuvre de Brahms, un poème symphonique de Richard Strauss, des fragments des *Béatitudes* de César Franck, et le tableau final des *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Prenez garde à la peinture, pièce antique en un acte en vers, par ERNEST HALLO. Bruxelles, E. Lyon-Claesen. — *Les Hors nature* (mœurs contemporaines), par RACHILDE. Deuxième édition, Paris, Société du *Mercure de France*. — *Le Jardin des Délices*, par A. LACQIN DE VILLEMORIN et D^r KHAHIL-KHAN, Paris, Société du *Mercure de France*. — *Le Khalife de Carthage*, drame en cinq actes, par HENRI MAZEL, Paris, édition du *Mercure de France*. — *Aspects*, par ADOLPHE RETTÉ, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. Société anonyme *La Plume*. — *Sougrapall*, par JULES SAUVENIÈRE, Liège, Bénard, Paris, Léon Vanier. — *Discours sur le Renouveau au Théâtre*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, V^e Larcier et P. Lacomblez. — *L'Illusoire aventure*, par ALBERT BOISSIÈRE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *A l'Essai* (historiettes sentimentales), par GEORGES ROUSSEL. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Autour du Cœur*, par ETIENNE PAGÈS-LECHESNE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *La Cité de la Folie*, par H. CARTON DE WIART (Extrait de la revue *Durendal*). Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen. — *Les Sept lueurs d'Elohim*, par EDGAR BAES. Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Orient vierge*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Raisins bleus et gris*, par LÉOPOLD DAUPHIN; avant-dire de STÉPHANE MALLARMÉ. Paris, L. Vanier. — *Fleurs sylvestres*, par LUCIEN LAMBERT. Paris, L. Vanier. — *Armelle et Claude*, par MAURICE LEBLANC. Paris, P. Ollendorff.

PETITE CHRONIQUE

La MAISON D'ART, momentanément fermée pour des travaux d'agrandissement, fera sa réouverture le samedi 9 mai. M. Eugène Smits y exposera un ensemble de ses œuvres anciennes et nouvelles.

Dans la section d'Art appliqué, pièces artistiques nouvelles de MM. Daum, de Nancy; Clément Massier, du golfe Juan; Leveillé, de Paris; céramiques d'art de Hasselt; reproductions en étain du trésor de *Bosco-Reale* (Musée du Louvre); services de table d'après les dessins originaux de Bracquemond, etc., etc.

M. Robert Picard fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison d'Art, une conférence ayant pour sujet : *Synthèse de la philosophie de l'Amour*.

Un assez plaisant écho des séances du jury de la section des Beaux-Arts à l'Exposition internationale de Bruxelles. On présente à l'admission un tableau de M. Emmanuel Van den Busche, l'auteur des folâtres peintures de l'Hôtel des Postes qui font la joie des étrangers — et des Belges. Le tableau, de grandes dimensions, était intitulé : *Massacre des Arméniens en Turquie*. Malgré son intérêt d'actualité palpitante, la toile est refusée avec ensemble, ce qui n'a rien d'étonnant. Mais voici qu'un des membres du jury, dont la mémoire égale la perspicacité, découvre que le « carnage » en question a été exposé il y a une dizaine d'années au Cercle artistique sous le titre : *Massacre des Juifs en Russie!*

Pour en modifier l'aspect, le peintre s'était borné à placer un crucifix dans les mains d'une des victimes. Comme dans la *Vie de Bohème*, le *Massacre des Juifs* finira peut-être par s'appeler *Au port de Marseille* et par orner la vitrine d'un magasin de denrées coloniales.

Justement, la section des Beaux-Arts vient d'ouvrir, par ordre, une issue vers l'épicerie Delhaize dont une cloison la séparait jusqu'ici. De la peinture aux caisses de pruneaux et à la mélasse, la distance est plus courte, le croirait-on? que de la coupe aux lèvres.

A l'occasion de l'Exposition universelle, le Waux-Hall donnera pendant les mois d'été de grandes fêtes musicales. On refait la toilette du kiosque et du jardin. Une affiche artistique, qui sera une agréable surprise pour les amateurs d'art, annoncera bientôt la réouverture qui aura lieu dans les premiers jours de mai.

Le 59^e concert populaire d'Anvers aura lieu aujourd'hui, à 1 h. 1/2, avec le concours de M^{me} Dyna Beumer et de M^{lle} M. Laenen, pianiste.

M. Omer Dierickx vient d'achever le plafond qui lui a été commandé par la ville de Bruxelles pour la salle du Collège, — la salle historique où fut proclamée l'indépendance de la Belgique.

C'est ce souvenir que l'administration communale entend consacrer en imposant à l'artiste la composition de trois toiles symbolisant les étapes de l'évolution de notre pays vers la liberté.

M. Dierickx s'est tiré habilement de cette tâche difficile. Il a peint pour les trois caissons bordés d'une épaisse moulure d'or des panneaux en harmonie avec le style de la salle, qui remonte à l'époque de Louis XIV. Jugeant superflu d'alourdir la composition par des motifs d'architecture, il a peint des groupes de figures allégoriques d'un dessin correct en ses raccourcis audacieux et d'une couleur harmonieuse. Le panneau central, qui montre les Nations protégeant l'indépendance de la Belgique avec, à l'avant-plan, les figures de la Richesse et de la Fécondité, est particulièrement heureux. L'ensemble a valu à l'habile décorateur des félicitations unanimes.

Il est question de dédoubler au Conservatoire de Bruxelles, dit *l'Express*, la classe de perfectionnement pour le violon, donnée par M. Ysaye et d'y appeler comme second titulaire M. César Thomson.

Ce projet se réalisant, M. Thompson serait autorisé à cumuler les fonctions de professeur des classes de perfectionnement aux Conservatoires de Bruxelles et de Liège.

Le *Figaro* annonce que le violoniste Vieuxtemps va avoir bientôt à Verviers, sa ville natale, un monument élevé à sa mémoire.

Le monde artistique parisien a déjà répondu à l'appel des organisateurs, à la tête desquels se trouve M. Ernest Reyer. On donnera le 2 mai prochain au profit du monument un grand festival au Conservatoire. M. le baron d'Anethan, ministre de Belgique à Paris, a accepté la présidence d'honneur du Comité.

Une exposition du Portrait aura lieu en mai au Musée Moderne. Un comité s'est formé sous la présidence de M^{me} la princesse de Ligne pour réunir les œuvres dignes d'intérêt. Ne seront exposés que les portraits dont le modèle et l'artiste sont décédés.

L'exposition de la Médaille, organisée par la Société des Beaux-Arts, qui n'ouvrira pas cette année d'exposition de peinture, aura lieu vers la même époque, dans une des salles du Musée Moderne.

Le *Journal des artistes* de Paris a commencé la publication d'une série d'articles de notre collaborateur M. Charles Morice sous le titre : *Les Artistes belges*.

La troisième livraison de l'artistique revue nouvelle d'art moderne *Art et Décoration* contient un intéressant article de MM. Léonce Bénédite sur le graveur Roty, une étude de M. Octave Maus sur les Industries d'art au Salon de la *Libre Esthétique*, un article de M. Verneuil sur les étoffes teintes d'Isaac, etc.

A propos de cette revue, signalons la frappante analogie qu'offre un projet de couverture présenté au concours d'*Art et Décoration* par un M. Cossard, et classé premier, avec l'affiche composée par M. Ad. Crespin, il y a deux ou trois ans, pour annoncer l'ouverture de ses ateliers de peinture et de décoration. C'est plus qu'une analogie : c'est une copie à peu près textuelle, et nul doute que, mis au courant, l'éditeur de la revue aura disqualifié le concurrent peu scrupuleux. Ce n'est pas la première fois que nos artistes sont victimes de ces procédés de « contrefaçon belge » à rebours. Nous

avons relevé récemment un fait identique à charge d'un M. Barabandy qui avait copié, sans y rien changer, l'affiche d'intérieur de M. G. Combaz pour le Salon de la *Libre Esthétique* de 1896. L'affiche de M. E. Berchmans pour l'assurance contre le vol des bijoux a été l'objet du même... honneur.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Dernières représentations du répertoire actuel.

A l'hôtel Drouot, à Paris, s'est vendue au commencement de mars la collection Tricaud, composée d'œuvres de Félicien Rops. Les croquetons se sont arrêtés à des prix modestes; par contre les vrais dessins sont montés assez haut.

Voici quelques indications précises :

Frontispice des œuvres badines de Grécourt (plume), 950 francs; la *Parade et la Femme au cheval de bois*, plus deux aquarelles de frontispices pour les *Cent Croquis* de Noilly, 1170 francs; le *Massage* (plume rehaussée), 500 francs; *Rimes de Joie* (plume), 460 francs; *Retour de bal masqué*, 400 francs; *Holocauste*, 410 francs; *Oude Kate* (crayon noir), 640 francs; et le *Scandale* (aquarelle reproduite), 6,000 francs. Les dessins ont produit au delà de 15,000 francs.

Dans une vente, à Amsterdam, une estampe en couleur de Debucourt, datée de 1756, les *Deux Baisers*, a été vendue pour la somme énorme de 5,000 florins, plus 10 p. c. de frais, soit environ 13,750 francs. C'est un bouquiniste néerlandais qui s'en est rendu acquéreur.

Henri Guérard, peintre, l'un des fondateurs de la Société des peintres-graveurs, dont il était le président, vient de mourir à Paris.

C'était une personnalité originale et un des maîtres de l'eau-forte. Son œuvre est considérable. Comme illustrateur il a exécuté pour la *Gazette des Beaux-Arts*, pour l'*Art Chinois* et l'*Art Japonais* de nombreuses planches, d'une exécution serrée et précise, traduisant à merveille le caractère et la texture spéciale des objets précieux qu'il reproduisait.

Comme graveur d'œuvres modernes, de portraits, il y a de lui des planches absolument remarquables : son *Portrait de ma mère*, d'après Whistler; son *Fumeur*, d'après Adriaan Brauwer; le *Pont de Mantes*, d'après Corot; le *Portrait de Philippe IV*, d'après Velasquez; la *Tête de vieillard*, d'après Rembrandt, restèrent.

Henri Guérard exposa au Salon des XX quelques-unes de ses meilleures planches, ainsi que des bois gravés au fer chaud. Il participait chaque année au Salon du Champ-de-Mars, où ses envois étaient très remarqués.

Guérard meurt dans la force de l'âge, à cinquante ans.

La XI^e livraison de la *Plante et ses applications ornementales* publiée par MM. Emile Lévy, à Paris, et Lyon-Claesen, à Bruxelles,

contient d'intéressantes adaptations des motifs décoratifs de la pervenche et du bouton d'or au papier peint, aux tissus, à la céramique et à la reliure. Les planches, composées sous la direction de M. E. Grasset, sont signées Marcelle Gaudin, Anna Martin, M.-P. Verneuil et A. Poidevin.

Le 15 mai s'ouvrira à Paris, au Palais des Beaux-Arts (Champ de Mars), une exposition nationale de la céramique et de tous les arts du feu. Parmi les membres du Comité d'organisation nous relevons les noms de MM. Clément Massier, Delaherche, Dalpayrat, Lachenal, Emile Muller, etc. Le président est M. Georges Berger, député de la Seine, président de l'Union centrale des Arts décoratifs.

La COOPÉRATIVE ARTISTIQUE s'est réunie dernièrement en assemblée générale. Cette société est des plus prospères, ainsi qu'il résulte du bilan et du compte des profits et pertes. La question du phalanstère au bord de la mer a été réservée.

Après lecture du bilan on a procédé au renouvellement partiel du Conseil d'administration et du Collège des commissaires dont voici la constitution : Président, M. Ernest Van Neck; vice-président, M. Marchal; secrétaire, M. Jules Du Jardin; trésorier, M. Verheyen; administrateurs, MM. A. Motte, Paul Hankar et Wolles; commissaires, MM. Théo Hannon, Isidore De Rudder et Franz De Vestel.

VILLE DE BRUXELLES

SUCCESSION DE M. J.-B. MADOU

ARTISTE-PEINTRE

Le notaire DELEFORTRIE, rue de Ligne, 1, à Bruxelles, vendra publiquement en la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, les lundi 3, mardi 4 et mercredi 5 mai 1897, à 2 heures précises de relevée, les

TABLEAUX, AQUARELLES, DESSINS
Meubles anciens, Livres, Gravures, Objets divers

AINSI QU'UNE SÉRIE DE PANNEAUX DÉCORATIFS²

peints par J.-B. Madou, P.-J. Clays, Paul Lauters, Charles et Edmond Tschaggeny

et une CHEMINÉE ANCIENNE EN BOIS SCULPTÉ

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS

Particulière :

Le samedi 1^{er} mai 1897

Publique :

Le dimanche 2 mai 1897

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

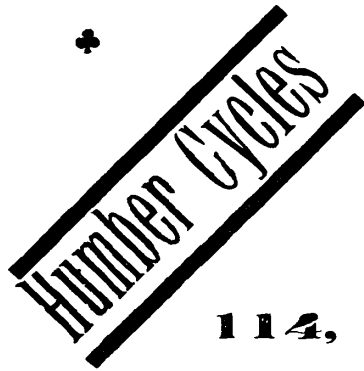
Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES



Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de VAUTIER et C^o

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, le Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES OISEAUX DANS LA CAGE. — ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN.
En tram. — LA PROFESSION D'HOMME DE LETTRES EN FRANCE. —
 A LA MAISON D'ART. — NOTES DE MUSIQUE. — LE JOURNAL TÉLÉ-
 PHONÉ. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Face au drapeau!* —
 ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Les Oiseaux dans la cage.

Si par des expositions nombreuses et variées, spéciales ou collectives, les peintres belges n'avaient depuis longtemps pris la précaution de se faire connaître, il serait passablement difficile de se rendre compte de leur art et de leurs tendances d'après la cohue de toiles qui s'entasse et se bouscule à la section belge du Salon de notre Worlds Fair. Rarement, en effet, il nous fut donné d'assister à semblable confusion, de voir tel désordonné assemblage de médiocres et détestables choses. Écrire un article sur ce chaos constitue déjà une laborieuse besogne; n'importe quelle étude serait impossible. Comment faire jaillir une idée générale des mille sensations adverses et affligeantes que vous impose désagréablement ce désharmonieux total? C'est là donc ce que produisent en trois ans les artistes

indigènes! L'étranger s'étonnera, retenu peut-être par un inconscient besoin de politesse, n'osera exprimer avec liberté son avis, mais est-il douteux qu'une fois rentré, il ne sache trouver de termes assez affligeants pour contenir l'amertume de son impression!

On nous assure que le jury a déployé d'inhabituelles sévérités et a éliminé près de neuf cents toiles. A en juger par les multiples croûtes qui, vaniteusement, s'étaient aux cimaises, l'on serait néanmoins tenté de croire que les chefs-d'œuvre résident parmi les refusés. A moins que les dits refusés n'aient été si mauvais qu'à côté d'eux les admis, quelle que soit leur nullité, paraissent admirables. Nous n'oserons trancher cette épineuse question; mais à voir signée par Jef Leempoels l'indignée circulaire que lancent, en façon de protestation, les malheureux candidats, nous sommes assez tentés de croire que la dernière alternative est véritable. Au reste, tout cela n'a rien de bien étonnant et nous sommes habitués à ces sortes d'événements. Constatons avec une ironique philosophie et profitons de la médiocrité pour choisir avec une piété d'autant plus vive les rares belles choses qui, dans ce bazar hétéroclite, se sont fourvoyées.

Pourquoi s'attarder à expliquer la laideur et l'essentielle vulgarité d'un Leempoels? De quoi servirait-il de s'exclamer devant un Stallaert ou un Van der Ouderaa : « Est-ce assez niais! Est-ce assez pleutre!! Est-ce assez

« pain d'épices »!!! ». Apprendrions-nous quelque chose à quelqu'un ou même à ces messieurs? Croyez-vous, d'autre part, qu'il faille de longs préambules pour déclarer inutile l'envoi d'un Fernand Khnopff? Une apparence de correction linéaire séduit et trompe l'œil. La couleur n'en est pas évidemment repoussante. Un aimable mysticisme s'y fait prendre en considération. Mais faut-il un sérieux examen pour reconnaître que le dessin n'est guère solide, que l'anatomie y déploie des formes fantaisistes et arbitraires et que le sentiment en est sottement puéril? Le sadisme peut être beau, mais il exige de la grandeur et nous ne saurions découvrir ici qu'un libertinage hypocrite que Tartufe, sans crainte de déchoir, eût pu signer. Citerais-je encore d'autres noms? Alléguerais-je d'autres exemples? Ah! Passons, passons! Ne nous acagnardons en si mauvaise compagnie et empressons-nous d'aborder — archipel submergé — les quelques œuvres authentiques qu'il nous est permis de rencontrer.

Le Frédéric, avant tous, nous requiert. Peut-être de tout ce que l'artiste a fait, cette toile-ci est la plus forte. Un sentiment de puissance s'en exhale, si impérieux qu'il semble que l'un des héroïques défauts de cette œuvre soit de nous attirer par son métier d'abord et les contingentes qualités du style. La ligne comme toujours en est précise et exacte et ses heureuses combinaisons nous ménagent d'ineffables joies. Sans doute, l'on peut regretter que les *Âges de l'ouvrier* aient été présentés en triptyque, — l'émotion de panneaux et de la composition centrale n'étant point simultanée et l'unité ne s'établissant que par relation intellectuelle, — mais l'ensemble est merveilleux de vigueur, de grâce et de fraîcheur saine. Certains détails ravissent. Savez-vous figure aussi exquise que celle de l'enfant en robe rouge, au transparent visage et qui, sur sa poitrine frêle, appuie le lourd pain blond? Avez-vous remarqué, au surplus, en l'épisode de droite, la délicate harmonie d'une chevelure rousse qui ruisselle sur la robe violet cru d'un gosse assis? Quelques austérités rebutent, mais l'œuvre en sa sincérité rude triomphe de toute prévention et l'on ne saurait y méconnaître la marque d'un grand artiste et la présence d'une éminente maîtrise.

Quelle joie aussi de rencontrer en l'insipide multitude les lumineux paysages de Claus qui font songer aux fécondités grasses et légères des descriptions de l'*Ile vierge*; les Verwée, puissants et vivants, dont l'extraordinaire robustesse de jour en jour s'accroît et s'affermir, les rugueux et anguleux Laermans sur qui toute l'angoisse d'une incertaine péripétie semble peser. Certes, nous les connaissions et avons déjà souvent vus, mais de quelle jeunesse nouvelle et vierge ne se parent-ils pas à chaque fois qu'on les retrouve! Doux asiles de dilections, ces tableaux nous convient de loin et nous nous confions en eux ainsi qu'en de fidèles et silencieux amis.

Je voudrais, avant de clôturer cette nomenclature paraphrasée qu'une double nécessité a fait courte, — nécessité naissant du petit nombre d'œuvres et d'autre part de la place restreinte assignée à cette écriture, — signaler l'apport de deux jeunes. L'un est Auguste Levêque, l'autre, Firmin Baes. Du premier, nous connaissions déjà d'irréelles figures d'une grâce malsaine et troublante, dont la sensibilité nous déplaisait, mais où il nous fallait reconnaître une évidente sûreté de métier. Or, nous le voyons aujourd'hui, conservant son originalité si spéciale, tenter un mode d'expression nouveau, attaquer directement la vie et nous proposer différentes images, saisissantes et affectives dont la proximité spirituelle nous surprend. La *Tête d'Anglaise* est, sans conteste, une admirable chose, et il convient dès maintenant de suivre avec attention cette évolution, car elle ne manquera pas de nous mener à de prestigieux résultats.

Du second, nous ne savions rien. Des amis, indiscrets et complaisants, nous en avaient parlé avec chaleur et l'*Art jeune*, en un suggestif médaillon nous fit, naguère, son éloge; mais n'ayant rien vu, nous attendions. Le voici qui débute enfin et son *Enfant prodigue*, œuvre de début, est une émouvante et vigoureuse création. Évidemment, on lui pourrait reprocher des malhabiletés, des dissonances de tons; mais le dessin est ferme et juste, la couleur suave autant qu'élégante. Et l'heureuse ordonnance de l'ensemble aussi bien que la pénétrante douceur de l'émotion nous font connaître en cette toile la présence agréable d'un art véritable et humain. Aussi, dépassant l'invincible dégoût qui, de toute cette disparate exhibition émane, emportons-nous l'heureuse conviction qu'il est encore, parmi nous, des artistes et que, si des considérations mystérieuses écartent du seuil sacré des De Groux, des de Gouve, des Struys, des Delville et autres jeunes gens dont la fervente violence ne saurait s'abaisser à une compromission, ce bouc émissaire de jury n'en sait pas moins s'incliner devant de radieuses évidences. Il y a là quelques centaines d'œuvres. Allez voir Frédéric, Verwée, Claus, Laermans, Levêque et Baes, quelques autres encore, Gilsoul ou Ottevaere ou Wytsman, puis passez, passez vite, afin de conserver pure, au fond du cœur, la délicate émotion qu'ils vous auront donnée.

Esthétique du Contact humain.

EN TRAM

Il fut un temps où les Américaines d'éducation insuffisante croyaient devoir à leur vertu ou à leur dignité d'accepter, sans le moindre geste de remerciement, la place que dans un tram ou dans un « car » leur offrait un gentleman bien intentionné. Cela devint même si agaçant à voir, que la même semaine, avec une

entente touchante, plusieurs journaux désignèrent d'un ton mordant ces trop commodes façons féminines à l'opinion publique. Je ne sais si les choses changèrent, mais dans cette brave Amérique bourrée de « selfmade men » il devint désormais aristocratique d'être poli.

En notre plus vieille terre, les traditions de politesse ont mieux eu le temps de se répandre. Mais ça n'empêche pas les gens d'être désagréables. Si vous êtes obligé de prendre souvent le tram pendant une même journée, une partie de vos concitoyens finit par agir fâcheusement sur votre sensibilité. Resserré dans un espace restreint, vous êtes toisé, jaugé, admiré avec un respect comique le jour où il vous arrive d'être l'individu le plus « chic » du véhicule, dévisagé défavorablement au cas contraire.

Que de femmes mourront avec la conviction que « l'air à prendre » en tram est l'air dédaigneux, renfrogné, tenant les gens à distance, à longue distance. Comme si la proximité de ce voisinage leur était odieux.

On accuse déjà notre Belgique de tant de malgrâces ! et spécialement si, en souvenir de je ne sais quelle tribu ancestrale, nos mentons ou nos mâchoires ont une curieuse tendance à se projeter en avant, n'en faisons pas, en une mode mal venue, des groins inquiétants. Je vous assure qu'une série de trams remplis d'une série de ces réfrigérantes figures finit par rendre féroce l'être le mieux disposé.

Ce n'est plus ici de l'esthétique personnelle, c'est presque de l'art à la rue. C'est du menu civisme à l'usage des femmes surtout. Elles n'ont pas l'occasion d'en déployer autre part ; qu'elles dépensent donc en cette occurrence tout celui qu'elles peuvent avoir, qu'elles en acquièrent, s'il le faut. Les avez-vous vues se regarder entre elles, *mesurer* leurs voisines ou leur vis-à-vis d'un coup d'œil qu'elles ne savent pas rendre adroit ?

Je vous dis que c'en est horripilant, énervant. Quand les secondes classes ne sont pas au complet, je m'y précipite ; là, l'ennui est beaucoup moindre. Les bonnes gens qui y sont — et, chose curieuse, souvent par le fait seul qu'ils ont payé un sou de moins que les empaillés d'à côté — vous laissent être ce que vous êtes. On se regarde sans que les yeux contiennent d'hostile indifférence.

Au besoin, si l'occasion s'en présente, on échange un mot, un sourire. Les esprits ne font pas semblant d'être plus loin les uns des autres que les... mettons les corps, assis côte à côte. Là, pas de museau contourné, maintenu en une inesthétique raideur par des sentiments étriés, pas de crâne hérissé de toutes les bosses (il y en a au front, sous le nez, au menton) de la malveillance. Et l'odeur d'un panier rempli de choux, voire de fromage, m'affecte infiniment moins que l'aspect de tous ces visages déformés.

Sous ces rapports de souplesse du coude à coude, nous valons déjà un peu mieux que plusieurs de nos voisins d'Europe. Mais tenez, mes enfants, (à quoi bon prêcher la fraternité, l'harmonie humaine à ces mufles), tenez, « il va venir beaucoup de monde chez nous, prochainement », dirait M^{me} de Beauvoir, cette accoucheuse des instincts bourgeois, de si pédagogique et hilarante mémoire, « essayons de bien nous tenir, pour que les étrangers ne disent pas !... »

Il me semble que cette raison-là doit entrer comme une flèche dans les cerveaux imperméables aux idées de simple et paisible fraternité. Et je ne vais certainement pas m'amuser à leur dire que de la toilette mise en harmonie avec le temps, avec les cir-

constances, avec l'âge et la personne et jusqu'à l'expression des traits, tout cela c'est de la bonne petite monnaie de solidarité, les petits sous si nécessaires à l'agrément du contact humain.

La Profession d'Homme de Lettres en France.

Dédié aux naïfs qui s'imaginent qu'elle est chez nos voisins mieux traitée que chez nous.

La *Revue encyclopédique*, intéressant *compendium*, vaste almanach des faits contemporains, organe fort modéré d'ailleurs, conservateur, voire doctrinaire, offrant par conséquent toutes garanties contre les appréciations excessives et incapable de criaileries injustes, si ce n'est contre les idées avancées, publie dans sa livraison du 20 mars un article bien amusant quand on connaît les vitupérations départementales de quelques jeunes désillusionnés qui chez nous s'évertuent en la croyance ingénue que le sort des écrivains est en France infiniment préférable au nôtre !

En voici quelques extraits significatifs de nature à valoir purgation pour ces maladifs ou ces invalides qui nous paraissent ressembler fort aux prôneurs du Congo, chantant que là-bas tout est beau, tout est bon, tout est sain, tout est paradisiaque, alors que

Dans le Congo, la dysenté-
rie
Fait des razzias,
La fièvre bilieuse, l'hématurie
Emboît' le pas !
Puis c'est les sagai' et les lances
Des Indigos
Qui f... le restant sur la panse
Dans le Congo ! (Bis.)

Il y deux classes d'hommes qui iroient sans cesse en augmentant, a prédit un jour Alphonse Karr, les hommes politiques et les hommes de lettres, « parce que ce sont les hommes pratiquant les deux seuls métiers qu'on ose faire sans les avoir appris »....

... Par suite surtout de « la diffusion des lumières », du règne de l'instruction gratuite et obligatoire, tout le monde, grands et petits, hommes et femmes, est atteint de la manie d'écrire, du *cacoethes scribendi*, accompagné de son ordinaire aggravant, la *stampomanie*, la manie d'imprimer. Tout le monde aujourd'hui veut de la gloire, si bien, conclut quelque part le clairvoyant moraliste Thiaudière, qu'il n'y en a plus pour personne.

Cette « escrivaillerie », signe des temps, « semble être quelque symptôme d'un siècle desbordé », et, si l'on trouve un peu sévère et outrée l'opinion de Henri Heine, déclarant qu'« un homme qui fait plus de dix volumes mérite d'être fusillé », on n'est pas loin parfois de souhaiter, avec le cher Montaigne, qu'il y ait « quelque coercion des loix contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y en a contre les vagabonds et fainéants »....

Subissant plus que personne le fatal joug de l'offre et de la demande, les écrivains se sont naturellement évertués à le combattre, le secouer, et, fatalement encore, ils n'ont fait qu'aggraver le mal. Ils étaient trop nombreux déjà, il y avait surabondance de producteurs, et chacun d'eux, pour comble, s'est efforcé de produire davantage, est venu accroître tant qu'il a pu l'énorme pléthore typographique, sinon littéraire, dont nous souffrons.

« Un roman qui m'aurait valu six ou huit mille francs il y a

vingt ou trente ans ne m'en rapporte plus aujourd'hui que mille ou deux mille; eh bien, il y a un moyen d'équilibrer mon budget, c'est d'augmenter la quantité de ma marchandise, de fabriquer davantage.... »

Vous êtes tout étonné — et il y a de quoi véritablement! — de voir des auteurs qui n'ont pas encore atteint la trentaine étaler au verso du faux-titre de leurs livres une interminable liste d'ouvrages : *Œuvres de X...*

Si encore cette multitude d'écrivains ne s'adonnaient pas tous au même genre d'ouvrage! Mais, de même qu'autrefois — dans de bien moindres proportions, par exemple! — chaque rhétoricien rimait sa tragédie, aujourd'hui tout le monde perpètre son roman.

En sorte qu'il se publie et s'est déjà tant et tant publié de romans, qu'on ne sait plus comment les désigner, que tous les titres finissent par être pris, et qu'il faut recourir à de véritables subterfuges pour baptiser l'enfant nouveau-né. Un de ces expédients les plus usités consiste à ajouter, modifier ou retrancher l'article initial. Vous avez écrit, je suppose, l'histoire d'une femme divorcée; vous avez le choix entre : *La Divorcée, Une Divorcée et Divorcée*, ou bien *Le Divorce, Un Divorce et Divorce*. Mais comme nombre de romans traitent de cette même situation extra-conjugale, une fois ces six titres — les plus courts, c'est-à-dire les meilleurs généralement — appliqués et devenus non disponibles, il nous faut faire appel aux adjectifs, aux prépositions, allonger la sauce d'une façon quelconque : *La Belle Divorcée, L'Heureuse Divorcée, Fatal Divorce, Joyeux Divorce, Après le divorce*, etc.

Règle générale, les écrivains qui n'ont d'autre gagne-pain que leur plume, loin d'amasser des rentes, risquent fort, en mourant, de ressembler aux héros de Plutarque, « de ne pas laisser même de quoi subvenir aux frais de leurs funérailles »...

Mettez à part huit ou dix grands noms universellement connus : Zola, Daudet, Malot, Bourget, Jules Verne, etc., — tout le reste languit et végète, ou bien est contraint pour vivre de faire autre chose que la littérature.

Ceux qui n'ont pas cette ressource, qui ne possèdent pas cette seconde corde à leur arc, ceux qui, ayant eu foi jadis en leur étoile, n'ont voulu suivre uniquement que leur ver-coquin littéraire et n'ont pu parvenir au rang des susdits élus, tous ceux-là endurent d'incessantes anxiétés, passent par d'effroyables et irré-médiables détresses.

Un ouvrier manuel, serrurier, charron, terrassier, etc., qui travaille, touche un salaire et gagne sa pitance; un artisan de la plume, un homme de lettres, peut suer et peiner tant et plus devant sa table, entasser feuillet sur feuillet, il n'est nullement assuré de tirer profit de son labeur, même un tout petit profit.

Si je pouvais citer ici quelques-unes de ces nombreuses et lamentables demandes de secours que reçoit chaque semaine le comité de la Société des gens de lettres, j'édifierais certainement le lecteur, mieux par ces douloureux exemples que par tout raisonnement, et le convainrais de toute l'absolue vérité de cette sentence de Balzac : « Dans ce siècle, vivre de sa plume est un travail auquel se refuseraient les forçats. »

Tous poussent ce cri désespéré : « Que faire? Je ne sais que faire! » Hélas! nous ne le savons que trop : il faudrait faire autre chose, laisser de côté le roman et les journaux et entreprendre aussi un métier pratique...

Étrange marchandise que celle-là, si surabondante que sa valeur vénale devient, dans certains cas, non pas même nulle, mais négative...

« Pourquoi voulez-vous que je publie un roman de vous? disait dernièrement le directeur d'un grand journal à un de nos confrères, qui n'est pas le premier venu; il me faudrait vous le payer, ce roman, et j'en trouve gratis tant que j'en veux, et même pour la publication desquels on me paye, mon bon! »

Voyez-vous un ouvrier, charpentier ou forgeron, payer le bourgeois qui accepte son travail, payer pour travailler?

Des agences ayant pour but d'approvisionner de feuilletons les journaux, sans que ceux-ci aient bourse à délier, se sont même créées depuis plusieurs années à Paris. Voici comment fonctionnent ces brocanteurs. Ils vont trouver des commerçants désireux de lancer un produit, des pharmaciens et des parfumeurs notamment, et ils leur proposent de faire insérer des annonces relatives à ce produit dans tels et tels journaux. Ils s'abouchent en même temps avec les directeurs de ces feuilles et leur offrent des romans payables, non en espèces, mais *en espace*, en lignes dans ces journaux, lignes dont ils pourront disposer pour les susdites annonces, et qu'ils se feront payer par les négociants intéressés. Toujours à l'affût des auteurs besogneux et particulièrement des romanciers, ils jettent le grappin sur ces infortunés, les éblouissent et séduisent par quelques pièces d'or ou billets bleus, leur achètent des romans de vingt mille lignes moyennant 200 francs, c'est-à-dire à raison de 0 fr. 001 la ligne...

Où donc, dans quelle verrerie, sucrerie ou juiverie, trouvez-vous des ouvriers plus exploités, plus opprimés et affamés que les vriers dits « de la pensée », les travailleurs de la plume?..

Mais peut-être les écrivains, historiens, romanciers, critiques ou poètes ont-ils chance de trouver une compensation à la fois pécuniaire et honorifique en dirigeant leurs efforts vers certains buts spéciaux, vers les concours académiques, par exemple...

Mais voyez combien, là encore, les gens de lettres sont mal lotis et se trouvent en état d'infériorité. Tandis que l'Académie des sciences dispose d'un revenu annuel de 270,000 francs à distribuer en prix et récompenses, l'Académie française, elle, n'en possède que 150,000, desquels il faut défalquer 62,700 francs affectés aux prix de vertu.

Et, par surcroît, tandis qu'il n'y a que cent cinquante candidats au maximum pour les 270,000 francs de l'Académie des sciences, il y en a, année moyenne, quatre cent soixante qui se disputent les pauvres 87,000 francs de l'Académie française.

Quant aux gracieusetés, complaisances et munificences du pouvoir, que voulez-vous qu'obtienne un malheureux littéraire qui n'a d'autre appât et présent à offrir que son maigre bouquin? Un journaliste, même le plus infime reporter, est susceptible de rendre des services à nos gouvernants; l'homme de lettres n'a rien, — que son pauvre petit volume.

Aussi comptez combien peu de gens de lettres appartiennent à la Légion d'honneur, comparativement au nombre de peintres et de sculpteurs gratifiés du ruban rouge. — « Tout peintre nait décoré », a remarqué plaisamment un homme d'esprit, — et comparativement aussi à la quantité de journalistes, voire d'obscurs et ignares reporters, dont on achète l'appui au moyen de cette même distinction...

Des maîtres écrivains, comme Maupassant et Cladel, n'ayant rien à donner, n'ont rien reçu, à moins que ce ne soit grâce à eux, par considération pour leur talent et le grand honneur qu'ils ont fait à notre littérature et à la France, qu'on a fleuri de rouge la boutonnière de leurs éditeurs.

Il n'est d'ailleurs pas un journaliste purement littéraire qui

n'ait eu occasion de remarquer, malgré toutes les bonnes relations de confraternité possible, en quelle piètre estime le tiennent, dans le fin fond de leur âme, les journalistes politiques et courriéristes parlementaires, ses collaborateurs.

« Tu fais un métier de dupe, mon pauvre garçon! »...

Jeune homme, qui, dans le fond de ta province, te complais, tout en traduisant les anciens, à connaître et à savourer les modernes; qui te déclames pour toi seul, à l'orée de quelque bois, des strophes de Hugo, de Leconte de Lisle ou de Sully-Prudhomme; qui t'enthousiasmes pour la prose de Flaubert, de Zola, de Daudet ou de Bourget; toi qui rêves de te faire lire aussi plus tard, « de te faire un nom »; aie bien soin, si ton père ou quelque digne oncle n'a pas eu la précaution de te léguer des rentes, de ne pas compter sur tes lauriers futurs pour assaisonner ta pitance...

Laisse-moi te citer le premier des conseils qu'une femme peu chaste, mais de fin et solide jugement, M^{me} de Tencin, adressait à Marmontel, débutant : « Malheur à qui attend tout de sa plume ! rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire; l'homme qui fait un livre ou une tragédie n'est jamais sûr de rien... »

Ce qui était vrai au XVIII^e siècle, l'est encore et plus que jamais à présent, et l'a, du reste, toujours été. Tu as certainement dû lire dans le *Selecta* ou ailleurs, l'aphorisme de Pétrone : *Amor ingeni nî neminem unquam divitem fecit.*

Non, mon ami, l'amour des lettres n'a jamais enrichi personne.

Eh bien, aime-les tout de même, mais aime-les pour elles seules, pour les intimes et délicieuses et incomparables joies, les tout-puissants réconforts qu'elles procurent. Ne cherche pas à trafiquer d'elles; ne t'ingénie pas à leur faire produire de l'argent, de la gloriole ou du tapage : elles te donneront bien mieux que tout cela; elles t'enseigneront à te passer et de la fortune et de l'ambition, et de la gloire et de la santé même, et de ce qu'on nomme et ce qu'on croit le bonheur... »

Est-ce tapé? Et maintenant, ô braves petits Belges, allez donc à Paris! Ecoutez les conseils des jobards qui ont la spécialité de se servir de l'étranger comme les gamins au carnaval se servent de vessies de pores : pour taper sur les gens de chez eux! Emigrez! Filez! Décampez! Etablissez-vous dans le Congo littéraire français :

Dans le Congo, la dysenté, — etc.

A LA MAISON D'ART

M. Robert Picard s'est, jeudi soir, affirmé conférencier. Diction nette, pas de gestes, attitude tendue et volontaire.

La *Synthèse de la philosophie de l'Amour* semblait un titre écrasant. Grâce, toutefois, à la concentration des arguments et des réflexions, grâce à l'exposé succinct et résumé des idées, il a paru convenir plus qu'un autre. Le conférencier a exposé les sentiments et les passions qui accompagnent l'amour comme l'amitié, mais qui diffèrent d'intensité dans les deux cas; il a montré les bonheurs et les joies aussi bien que les tares et les plaies de l'amour; il a constaté que les lois inévitables de l'intérêt et de l'égoïsme régissent l'amour, comme toute chose humaine; il a

indiqué les moyens de purifier et de surélever l'amour au-dessus de la loi qui le fait naître en le considérant en lui-même plutôt que dépendant des individus qu'il embrase.

Chaque argument fut nettement indiqué : un développement poétique le paraît. On retrouvait en ces commentaires le peintre des *Sites de félicité* et des *Régions imaginaires et heureuses* qu'est M. Robert Picard. Des comparaisons neuves et appropriées, des phrases d'un joli déroulement et parfois même assonancées se remarquaient.

Peut-être aurait-on pu souhaiter une plus plus claire exposition des aperçus. La causerie a semblé à quelques-uns diffuse; à tous — et ceci est très méritoire — elle a paru personnelle.

NOTES DE MUSIQUE

M. Adolphe Samuel vient de faire exécuter à Gand une Messe de sa composition. Ayant été empêchés d'assister à cette intéressante audition, nous empruntons à l'un de nos confrères les plus autorisés, M. Kufferath, son appréciation sur l'œuvre nouvelle du directeur du Conservatoire de Gand.

« ... M. Adolphe Samuel se range sous la bannière des modernistes, mais avec des réserves. Il tient le plain-chant pour le type absolu et immuable du chant liturgique et voudrait une adaptation aussi complète que possible de notre art harmonique aux tons et aux anciens chants de l'Église. C'est dans cet esprit qu'est conçue la messe en *ré* mineur qu'il vient de faire paraître et qu'on entendait pour la première fois au conservatoire, exécutée par un chœur mixte et un groupes de solistes. Ce qui fait l'intérêt de cette œuvre, c'est qu'elle est entièrement bâtie sur des thèmes du plain-chant, absolument respectés dans leur marche mélodique et dans leur texture rythmique. Tantôt le chœur dit la mélodie à l'unisson, tantôt des dessins imitatifs en rehaussent le caractère expressif, que l'orgue soutient de ses accords; çà et là, des fragments sont confiés à la voix d'un soliste. C'est là une tentative fort curieuse et qui est, après tout, analogue de tout point aux procédés des maîtres polyphonistes de l'école palestrinienne, qui se servaient, eux aussi, de thèmes liturgiques pour les orner de leurs multiples broderies contrapuntiques. Seulement, ici, l'appareil ornemental, si l'on peut dire, est simplifié afin de rendre l'exécution et la compréhension plus aisées par les petites maîtrises. Et résolument M. Samuel emploie l'harmonisation chromatique moderne qui s'adapte parfaitement au plain-chant.

La curieuse tentative du maître gantois a vivement intéressé les nombreux musiciens accourus pour entendre sa messe, et l'on a emporté l'impression qu'il y avait là quelque chose de nouveau et d'infiniment plus impressionnant pour notre sentiment actuel que les compositions trop compliquées des maîtres du XV^e siècle, et de moins fruste que les chants sans accompagnement de l'Église primitive. »

M. Eugène Ysaye est en ce moment à Paris, où il donne avec M. Raoul Pugno, à la salle Pleyel, quatre séances de sonates pour piano et violon. La première séance a eu lieu le 30 avril. Les trois autres sont fixées aux 3, 7 et 10 mai. Aux programmes : sonates de Bach, Beethoven, Brahms; Schumann, Mozart, Raff; Richard Strauss, Lekeu, Dvorack; Lazzari, Rubinstein et Grieg.

Voici la distribution de *Parsifal* et des *Nibelungen* pour les représentations qui auront lieu du 19 juillet au 19 août prochain au Théâtre Wagner.

Sont engagés comme chefs d'orchestre : MM. Hans Richter, Félix Mottl, Anton Seidl et Siegfried Wagner. MM. Richter et Wagner dirigeront alternativement les *Nibelungen*, MM. Mottl et Seidl, *Parsifal*.

Les rôles des *Nibelungen* sont ainsi distribués :

Brunnhilde, M^{me} Ellen Gullbranson ; Sieglinde, M^{me} Rosa Sucher ; Fricka, M^{me} Brema ; Erda et Waltraute, M^{me} Schumann-Heinke ; Guttrune, M^{me} Reuss ; Freya, M^{me} Weed ; Siegfried, MM. Burgstaller et Gruning ; Wotan, MM. Perron et Van Rooy ; Siegmund, MM. Gruning et Vogl ; Loge, M. Vogl ; Alberich, M. Friedrichs ; Meine, M. Breuer ; Hagen, M. Greeff ; Fafner, M. Elmblad ; Fasolt, M. Wachter ; Gunther, M. Stury ; Hunding, M. Greeff ; Donner, M. Bucksath ; Froh, MM. Burgstaller et Ankenbrank. Les filles du Rhin, nornes et walkyries, M^{me} von Artner, M^{me} Geller-Walter, M^{me} Gleiss, M^{me} Schumann-Heinke, M^{ms} Hieser, Kempees, Materna, Pazofsky, Plaichiger, Weed.

Les rôles de *Parsifal* sont ainsi distribués :

Kundry, M^{me} Brema et M^{me} von Mildenburg ; Parsifal, MM. Van Dyck et Gruning ; Gurnemanz, MM. Grengg et Wachter ; Amfortas, MM. Perron et Van Rooy ; Klingsor, MM. Friedrichs et Stury ; Titirel, M. Fenten.

LE JOURNAL TÉLÉPHONE

Nous avons annoncé la création à Pesth du « Journal téléphoné ». Le téléphone-journal est assez semblable comme principe au théatrophone. Un rédacteur lit, à haute voix, les dernières nouvelles dans un salon central d'où rayonnent des lignes téléphoniques ; celles-ci portent la bonne parole dans les propres demeures des abonnés.

N'allez pas croire que les nouvelles diverses sont ainsi transmises électriquement dans un ordre confus ; le téléphone-journal est méthodique et raisonné. A chaque heure suffit son information particulière. Dans la matinée, vers neuf heures, sont communiqués successivement les télégrammes de la nuit, puis, à heure fixe, le calendrier du jour, les actualités de la capitale, la liste des étrangers arrivés, les nouvelles officielles, l'indication des offices dans les églises et des représentations théâtrales, les nouvelles artistiques, sans oublier les nouvelles scientifiques. A onze heures arrivent les informations de la province et de l'étranger, les nouvelles militaires et politiques, les nouvelles de la cour. Dans la journée, auditions du Reichstag ; les abonnés entendent les discours des orateurs et peuvent — innovation qui n'est pas à mépriser — former des appréciations personnelles sur les questions discutées.

Vers le soir, quand les nouvelles se font rares, leurs oreilles sont charmées par des concerts vocaux et instrumentaux. Les ingénieux journalistes hongrois voient même de relier à bref délai les théâtres et les églises à ce système téléphonique et de joindre ainsi l'utile à l'agréable, le sacré au profane.

Ce nouveau mode de « presse » a fait, paraît-il, de nombreux adeptes à Budapesth. Si cette innovation ingénieuse se généralisait en Europe, le journalisme serait modifié d'une façon originale. Les rédacteurs deviendraient orateurs, les chroniqueurs conférenciers ; la plume céderait le pas aux cordes vocales ; la diction

primerait le style. Les kiosques de journaux qui débitent à tout venant pour un sou ou pour trois sous de nouvelles disparaîtraient de nos boulevards malgré les protestations de leurs rebelles habitants. Le téléphone régnerait seul ; ce serait le régime de la pleine liberté de parler sous l'ombre tutélaire du vieil adage : *Scripta manent, verba volant* ! Les institutions humaines sont éphémères ; le vieux journalisme, dans sa forme archaïque, aurait-il donc vécu ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Face au drapeau !

On se souvient du singulier procès en diffamation intenté par l'inventeur Turpin à M. Jules Verne, qu'il prétendait lui avoir causé un grief en le représentant sous les traits de l'ingénieur Thomas Roch dans un de ses romans.

Nous avons relaté en détail cette action (1). Saisie de l'appel, la Cour de Paris vient de confirmer la décision des premiers juges. « Considérant, dit l'arrêt, qu'il ne peut y avoir de diffamation de la part du romancier qui a donné à la physionomie d'un personnage purement imaginaire certains traits empruntés à des personnes de la vie réelle, pourvu qu'il ait agi sans esprit de dénigrement et sans intention de nuire ; que la lecture attentive de *Face au Drapeau* ! ne permet pas de découvrir cette intention délictueuse qui semblerait d'ailleurs inconciliable avec le passé littéraire et l'élévation du talent de Jules Verne. »

M. Turpin n'avait pas jugé à propos de se faire représenter, car l'arrêt a été rendu par défaut.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Abus de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, par MAURICE KUFFERATH, directeur du *Guide musical*. Bruxelles, librairie de l'Office central. — *Plaintes du Cœur*, par EDOUARD QUET. Paris, L. Vanier. — *Toi*, par GEORGES PIOCH. Paris, édition du *Mercur de France*. — *L'Emoi*, par JEAN VIOLLIS. Toulouse, bibliothèque de l'Effort.

Musique.

Le Furet du bois joli, paroles de JEAN BÉNÉDICT, musique de P. DE BRÉVILLE. Paris, E. Baudoux et C^{ie}.

Transposition charmante d'une ronde enfantine ciselée en vers mélancoliques dont la musique suit et souligne avec un art exquis les nuances délicates.

Bruxelles-Kermesse, marche officielle, par P. LANCIANI. Bruxelles, Katto.

Il est déjà populaire, le joyeux pas redoublé qui, tous les soirs, à l'heure de la retraite, mène par les rues du Vieux-Bruxelles restitue la farandole des gais compagnons du *Chien-Vert*, des *Trois-Couleurs*, de la *Jeune-France*, de tous les cabarets du quartier. Par son rythme entraînant et sa bonne humeur, il a vite pris rang parmi les compositions préférées de la foule. M. Katto vient d'en publier une élégante édition, ornée d'une réduction en couleurs de l'affichette d'Am. Lynen.

(1) V. *L'Art Moderne* du 10 janvier dernier, p. 13.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, quatrième séance de musique de chambre au Conservatoire.

L'exposition de portraits anciens et modernes que nous avons annoncée précédemment, organisée au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance sous la présidence d'honneur de la comtesse de Flandre, s'est ouverte hier samedi, 1^{er} mai, au Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles. L'exposition comprend plus de deux cents toiles et notamment pour l'école flamande : des Rubens, Van Dyck, Pourbus, De Vos, Flinck, Janssens van Ceulen, Mierevelt, Van der Helst, etc.; pour l'école française : M^{me} Vigée-Lebrun, Watteau, Greuze, Rigaud, Raoux, Nattiez, Largillière, Hennequin, David, Delaroche, Gérard, etc.; pour l'école anglaise : Lawrence, Reynolds, Gainsborough, et, parmi nos peintres modernes : Dewinne, Leys, Verlat, Wappers, etc., etc.

Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles fêtera aujourd'hui le cinquantième anniversaire de sa fondation. Des invitations ont été lancées pour une réception qui aura lieu dans ses locaux ce soir à 9 heures.

L'administration du Waux-Hall délivrera, comme les années précédentes, des abonnements pour toute la durée de la saison, au prix de 20 francs pour une personne seule, 25 francs pour un monsieur et une dame, 30 francs pour un monsieur, une dame et un enfant habitant sous le même toit, 35 francs pour un monsieur, une dame et deux enfants, et ainsi de suite. On s'abonne chez tous les éditeurs de musique.

La réouverture se fera le 8 mai.

MM. Constantin Meunier et Charles Van der Stappen viennent d'être élus membres de l'Académie des Beaux-Arts de Dresde.

Un congrès international des architectes et une exposition rétrospective d'architecture, organisés par la Société centrale d'architecture de Belgique, auront lieu à l'Exposition de Bruxelles du samedi 28 août au jeudi 2 septembre 1897.

Le congrès se réunira chacun de ces jours en assemblée générale et en séances de sections pour s'occuper des questions intéressant l'architecture.

Indépendamment de ces assemblées et réunions, le congrès comprendra plusieurs visites à l'Exposition internationale, à Tervueren et aux monuments de Bruxelles; des conférences, banquet, raout, etc.

S'adresser pour tous renseignements, avant le 1^{er} juillet prochain, au président, M. Dumortier, 104, avenue Duquetiaux, à Saint-Gilles, Bruxelles.

L'Association belge de photographie ouvre entre les artistes belges un concours de médaille et un concours de diplôme à

l'occasion de la célébration de son vingt-cinquième anniversaire. Les intéressés peuvent se procurer des exemplaires du règlement en s'adressant par écrit au secrétaire général, M. Vanderkindere, 97, avenue Brugmann, à Uccle. Ils peuvent aussi prendre connaissance du règlement dans nos bureaux.

Interrompant en plein succès les représentations de l'*Horloger d'Yperdamme*, le Diable-au-Corps a mis au répertoire actuel *Journée de fête*, tableaux bruxellois par M. Lynen, dans lesquels on verra défiler le « grand cortège des travaux de l'Exposition ».

M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, l'incomparable érudit de Gautier, de Balzac, de George Sand, nous écrit :

« La lettre de George Sand, publiée dans votre numéro du 7 mars, n'est pas inédite. Une erreur de chiffre explique la méprise. Elle est imprimée dans le premier volume de la *Correspondance* de G. Sand, sous la date du 18 juin 1835 (et non 1833), et c'est une des plus belles, à mon avis, que le grand écrivain ait adressées à son fils. »

Le collège échevinal de Gand vient, dit l'*Éveil*, de mettre à l'étude un projet intéressant de vulgarisation artistique. Il a l'intention de s'adresser aux administrations des grandes villes du pays pour leur proposer d'organiser successivement des expositions collectives des chefs-d'œuvre de l'art flamand. La ville de Gand mettrait à la disposition des administrations communales de Bruxelles, d'Anvers, de Liège et de Bruges, sous condition de réciprocité, les tableaux les plus importants de son musée, ainsi que les pièces les plus remarquables de ses collections archéologiques. On pourrait, dans cette hypothèse, organiser une exposition des œuvres de Van Eyck à Gand, une exposition des œuvres de Memling à Bruges, une exposition des œuvres de Rubens à Anvers, et une exposition des principaux maîtres flamands à Bruxelles. Il serait entendu que le produit des entrées devrait être affecté à un but charitable.

Une Exposition de Paris par ses artistes aura lieu du 3 au 15 mai à la Bodinière. Elle comprendra toutes les œuvres se rattachant à Paris, quel qu'en soit le genre.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jules Chauvin, directeur-administrateur du *Journal des Artistes*, 33, rue du Dragon, ou à la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare.

EN VENTE CHEZ P. LACOMBLEZ

LA MUSIQUE ET LA VIE

PAR

ANDRÉ RUIJTERS

Tirage sur hollandaise à 150 exemplaires numérotés. — Édition de l'*Art moderne*.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCESSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

HUMBER CYCLES

Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C^o

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :
MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NE 1384 **N. LEMBREE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

COMPROMISSIONS. — NOS MONUMENTS HISTORIQUES MENACÉS. — LES OISEAUX QUI VIENNENT DE FRANCE. — JOSEPH DESTREE. *Les Heures de Notre-Dame dite de Hennessy*. — LA PRESSE A L'EXPOSITION. — LE SALON DES REFUSÉS. — NOTES DE MUSIQUE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

COMPROMISSIONS

Nous nous plaignons du peu d'intérêt des populations pour l'art en général et la littérature en particulier. Il conviendrait peut-être de faire un examen de conscience et de voir pour combien chacun de nous a contribué à ce lamentable état de choses, (lamentable, puisque générateur de lamentations).

Depuis que les journaux, avec une intention sans doute patriotique, publient tous les jours les portraits et les biographies de plusieurs mortels plus ou moins intéressants, le public s'intéresse-t-il réellement davantage à tous ces personnages ? Ce sont quelques commérages de plus, voilà tout. Je me trompe. On parle des gens dont les noms et les nez sont ainsi présentés, au lieu de parler de son plus proche prochain. Il n'y a peut-être qu'une différence de distance, mais cela anime-t-il l'intérêt de façon frénétique ?

De même, avouons, avec promesse de ne plus recommencer, que tous, tant que nous sommes, nous avons souvent présenté au lecteur moult honnête homme, dont il était impossible de dire du mal et dont nous avons trop longuement parlé, sans savoir comment rationner et amener à une dimension congrue la part d'éloges qui lui revenait. Cela n'avait pas l'air d'être un gros délit.

Mais la conséquence est qu'on ne pouvait plus grandir les plus grands d'un piédestal critico-littéraire suffisamment haut pour que le lecteur puisse de suite, d'un coup d'œil, juger de la différence. Il fallait trop de travail et de comparaisons et de réflexions pour calculer les distances. Et le lecteur se désintéressa. Et l'eau du ciel tomba pendant quarante jours. Et ce fut un déluge de brochures, de plaquettes, les unes bonnes, les autres mauvaises, presque toutes ennuyeuses dont — « que chacun s'accuse ainsi que nous » — tout le monde essaya de parler.

La littérature en pâtit et ce fut pain béni. Sous prétexte d'encourager les gens, on donne des entorses à sa veine optimiste, à force de la faire mouvoir ; et on oublie de penser pour soi tout seul aux choses qu'on voudrait trouver, dont on a faim, qu'on cherche partout et que tous ces jeunes talents ne vous donnent pas. On grignote bonassement leurs pralines quand l'estomac demande de la viande. On ne s'aperçoit pas que le public

a tout aussi faim et que le critique est fait moitié d'un délégué du public et moitié d'un ami de l'art.

Combien de fois fatigués, archi-fatigués, avons-nous crié devant tant de productions nouvelles — ou même anciennes : Encore de la littérature et rien que de la littérature ! Quand nous donnera-t-on quelque chose de vivant ? Il est bien convenu pourtant, en musique, que les virtuoses sont des êtres insupportables, vaniteux, embêtants, égoïstes. Pourquoi ne traite-t-on pas de même tous les écrivains « de talent », fût-ce de grand talent, qui ne vous font pas « vibrer » comme disent ces mêmes musiciens, qui ne vous empoignent pas ?

Avec mépris, avec le mépris le plus convaincu, le plus ardent, il faudrait les laisser à l'écurie des virtuoses, des acrobates ; le public agit ainsi. Il a raison. Le public veut des choses vivantes, des choses qui se rapportent de loin ou de près à ce qu'il a de cher, de personnel, d'intime, à ses haines ou à ses enthousiasmes.

Au moyen-âge il se divertissait à l'audition des Mystères ou des farces qu'il comprenait. Aujourd'hui, quand quelqu'un touche ces mêmes cordes, il se divertit, il applaudit encore.

Mais de fortes croyances unissaient alors les âmes qui, facilement, au sortir d'elles-mêmes et au seuil de n'importe quelle pensée nouvelle, se retrouvaient et se comprenaient, étant toutes enfermées dans le réseau d'une même espérance, d'une même foi.

Maintenant que si peu de mots contiennent le magique pouvoir d'émotionner, que si peu de mots renferment les complexes désirs des foules, il est plus difficile de les comprendre, de leur plaire, ou plutôt de leur donner la nourriture dont, conscientes ou non, elles ont faim. Mais puisqu'elles ne parlent pas, qu'elles ne s'expriment que par leur indifférence, que ceux qui la connaissent, qui l'étudient, ou que les critiques, ces intermédiaires entre les masses et les pontifes, entre les masses et les artistes, que les critiques, chacun de leur côté, tâchent de dire ce qu'ils pensent.

Et puisqu'il serait désobligeant de le dire à chaque auteur en particulier, disons-le donc à tous : pour moi, je pense que le public ne porte pas à l'art un intérêt suffisamment progressif, parce que l'art se désintéresse du public. Je ne parle pas des mufles qui composent ce public. Mais un grand nombre d'artistes se désintéressent trop de tout ce qui, dans cette foule, est père, mère, amant, travailleur, penseur ou acteur d'aujourd'hui. Or, tous ces gens s'agitent au milieu de conditions dont les causes sont multiples, vivantes, nouvelles, et dont tous sont préoccupés. Toutes les sciences parlent de ces causes. Elles en parlent mal. Au-dessus et à côté d'elles on veut en entendre parler autrement, fût-ce superficiellement. Goethe, Michel-Ange, Shakespeare, Vinci

étaient des cerveaux encyclopédiques et chaque nouveau détail d'organisation de la vie faisait surgir en leur esprit des étincelles d'art et de génie. Ils vivaient avec leur temps, l'oreille et le cœur collés à la terre, à toutes les expériences, à toutes les sagesses et à toutes les folies qu'énonçaient leurs contemporains, sans jamais craindre que la mesquinerie de la pauvreté du détail leur cachât la grandeur de l'ensemble ou arrêtât leur pensée hardie, superbement tendue vers de larges beautés.

De l'histoire humaine, de l'histoire animale ou végétale, des contrecoups de l'histoire du passé sur le présent, des effets heureux ou néfastes, des espoirs de toute notre génération, de tout, de tout ce qui fait mouvoir les hommes, tant d'artistes ou de soi-disant artistes ne nous disent rien, croyant peut-être qu'il leur suffira de conter leurs petites prédilections spéciales pour que le lecteur découvre tout seul, en ces chants spécieux, l'heure qu'il est au cadran de l'histoire de l'humanité. Car l'art est l'histoire sainte de notre sensibilité, de nos sensations, de nos impressions, de nos admirations, et ceux qui ne sont pas assez sensibles à la vie de tous pour la deviner, pour la révéler en sa beauté, ceux qui ne la portent pas en eux et qui ne la sentent pas sans même avoir besoin de la consulter, ne devraient ni parler, ni écrire, ni rien publier d'eux-mêmes ; ils sont des hommes privés, non des hommes publics. Si raffiné, si ingénieux, si rare que soit leur cerveau, il est fait pour l'amusement de quelques-uns, — pour l'amitié, l'amour ou la conversation, — ces choses veulent aussi leurs héros, mais ils ne sont pas l'interprète ou le précurseur des foules. Tout au plus ces « amateurs » en sont-ils les domestiques, donnant à chaque génération une coupe nouvelle à la provision de salutaires et rafraîchissantes banalités dont nous aimons à nous repaître de temps à autre, comme les tailleurs varient éternellement la coupe des hauts-de-chausses.

L'homme de notre siècle se sait et se sent bien plus un morceau du Tout qu'un être isolé ou une unité complète. Les accidents, les monstruosité, sans lien visible avec l'ensemble où il fait sa partie, ne sont pas pour l'amuser. Il veut être relié à l'univers. Les sauvages disent que l'homme ne peut être lié à l'univers qu'avec ses propres boyaux. Or, les jeunes auteurs qui se sont retirés trop tôt dans la Thébàïde de leur « moi » se sont séparés de l'univers ; comment pourraient-ils écrire le drame des rapports qui y rattachent les humains ? ce qui seul les intéresse ?

Que chacun donc s'accuse ; pour moi je reconnais que je fus lâche en ne criant pas plus souvent : Pour l'amour du ciel, jeune homme, parle-moi de ce que nous avons en commun, toi et moi ; qu'aidé par toi, du fond de mon égoïsme, ou de mon pauvre intérêt, ou de mes passions, ou de mes connaissances, fût-ce du fond de mes entrailles, je puisse m'élever jusqu'à l'impersonnalité du beau, jus-

qu'aux généralisations de l'idéal. Ne me force pas à partir de toi, de ton exclusive sensation, pour voyager vers un infini. Encore une fois, ceux qui t'aiment peut-être en sont capables, la foule ne l'est pas. C'est elle, ce sont ses sourdes tendances, ses désirs et ses joies informulées qu'il te faut anticiper et comprendre. Et tu ne la connais pas. A travers toi, tu n'as jamais vu que toi-même. Si en toi tu ne sens pas battre le cœur du monde, fais un effort, regarde, étudie, mon Dieu ! étudie, ça n'a rien d'humiliant, et tais-toi jusqu'à ce que tu te sentes quelque peu microcosme.

Alors le monde se réconciliera avec la littérature ! Amen.

Nos Monuments historiques menacés.

Les petites Halles et le beffroi de Courtrai, qui groupent leurs pittoresques silhouettes au centre de la cité flamande, vont être démolis et remplacés par un hôtel des Postes !

Personne ne s'en doutait. Ni le département des Beaux-Arts, ni la Commission des monuments n'ont été consultés. C'est dans l'ombre, par surprise, qu'on a procédé, afin d'éviter les réclamations des gêneurs toujours prêts à protester au nom de l'art ou de la science, de l'histoire ou du pittoresque, d'un tas de choses enfin dont les gens pratiques n'ont cure.

Les petites Halles ne datant que de la Renaissance, elles n'ont guère d'intérêt aux yeux des admirateurs du néo-gothique ; ces constructions, d'ailleurs, de l'avis de l'autorité courtraisienne, ne sont pas dans l'alignement. Les jours de marché, les marchands de beurre seront plus à l'aise lorsqu'on aura démoli ces vieilles masures ! — Et cependant, ô logique, on accepte de voir s'élever au même endroit un hôtel des postes. « Peut-être pourrait-on conserver le beffroi en l'harmonisant avec le nouveau bâtiment ». Mais la pauvre petite tour serait écrasée par la masse voisine que M. le Ministre veut naturellement construire en néo-gothique.

Le « Pakhuys » de Gand, à peine détruit, est regretté — il eût été si facile de l'approprier à sa nouvelle destination — et voici que par le fait de la même administration des Postes nous voyons un conseil communal assez peu soucieux de l'histoire locale pour consentir bénévolement à la démolition de son beffroi !

C'est donc une lutte incessante que doivent livrer les hommes de goût, les penseurs, aux inconscients malfaisants partout pressés à la destruction de notre patrimoine artistique et historique.

Puissions-nous trouver des appuis et des encouragements nombreux et actifs : chacun de nous peut et doit agir sur l'opinion publique dans la mesure de ses forces. Dans l'état actuel des choses, se taire est coupable.

Partout, du reste, nous voyons mettre en pratique les mêmes procédés néfastes : l'église de Marchienne, construction fort intéressante du commencement du XVII^e siècle et l'un des très rares édifices anciens en cette partie du pays, est condamnée. A Saffelaere, petit village des Flandres, une jolie église datant aussi du XVII^e siècle vient d'être abattue. Mais les architectes de l'École de Saint-Luc trouveront l'occasion d'édifier quelque horreur architecturale conforme au modèle choisi — et au goût des indigènes.

Et combien de faits du même genre restent ignorés ! Dans les

petites localités, presque toujours on agit avec la plus parfaite sérénité : un architecte de l'endroit, fruit sec de l'enseignement académique ou de l'école de Saint-Luc, propose — il faut bien gagner sa vie — une restauration d'église, une transformation ou une reconstruction, tout de suite adoptée par un conseil communal ambitieux. La commission des monuments s'empresse d'approuver les plans, pourvu qu'ils ne soient pas absolument ridicules, et le travail s'effectue pour le plus grand mal de la science et de l'art.

Dans les grandes villes, là où se produit un contrôle [facile, là où il faut compter avec les gens de goût, avec les journalistes qui claironnent impitoyablement l'acte de vandalisme commis, l'on est plus prudent ; mais aussi a-t-on des ficelles de métier dont l'effet est certain.

Le monument condamné est abandonné sans réparation aucune durant un hiver ou deux ; les toitures sont percées par la pluie ; la gelée et la neige désagrègent bientôt le sommet des murailles ; quelques pierres finissent forcément par tomber.

Et l'on nomme une commission d'archéologues, de savants, auxquels on démontre l'impossibilité de conserver en pleine ville une construction — fût-elle historique — qui offre un danger pour la sécurité publique !

C'est le cas pour l'église Saint-Nicolas à Gand, dont nous signalons ici l'état de délabrement voulu : les toitures des tourelles du porche n'ont pas été réparées depuis deux ans, quoique les ardoises en soient arrachées. Il faut démontrer — c'est prémédité — qu'une restauration complète s'impose, en dépit de ces rêveurs, de ces artistes, qui la veulent conserver dans son état fruste de vieux monument médiéval et avec la patine que lui ont donnée les siècles. En Belgique les monuments historiques doivent avoir l'air d'être bâtis au XIX^e siècle !

L. A.

Les Oiseaux qui viennent de France.

Les motifs d'être fier de la qualité de Belge ne sont, certes, pas si nombreux qu'il ne nous faille saisir avec empressement la moindre occasion de réhabilitation nationale. Nous plaçant à ce point de vue, c'est avec une sensible satisfaction que nous avons vu successivement arriver (après tant d'autres mauvaises et banales choses d'un Dumur ou d'un Batillat) le *Véhétementement* de M. André Veydaud, l'*Illusoire Aventure* de M. Gaston Boissière, les *Fleurs sylvestres* de M. Lucien Lambert, l'*Yvelaine* de M. Charles-Henri Hirsch et les *Raisins bleus et gris* de M. Léopold Dauphin. Rarement se suivirent avec tant de régularité œuvres aussi sottes et inutiles. Tudieu ! Quand les gens de là-bas s'attaquent à la médiocrité, ils y déploient une particulière maîtrise.

Le *Véhétementement* de M. Veydaud est de tous peut-être le plus amusant. Mélez un vocabulaire de voyou et un glossaire de métaphysique absconse ; ajoutez à la mixture quelques termes d'anarchie de bon aloi et plusieurs mots aussi grandiloquents que creux, tels que Beauté, Verbe, Rut, Nature et Renaissance. Supposez enfin que l'individu qui fera usage de cette préparation rhétorico-pharmaceutique soit ivre et vous parviendrez à vous faire une faible représentation du remarquable résultat auquel est arrivé ce « poète ». Inutile d'ajouter que notre homme fait du vers libre, invente des rythmes, crée des rimes et dote la langue française — cette mère publique — d'une foule de précieux néologismes. Quelques exemples :

Les marbres et les bois, les bronzes et les plâtres
M'ont bien des fois laissé rêveur, comme idiot...
Or quoi? L'idolâtrie est parce qu'idolâtres,
Ainsi qu'au mal il faut capacités d'emplâtres,
Comme à la mère, au moins, pour l'être, un petiot!...

La pensée d'ailleurs est familière des hautes cimes :

Mon être alors conçu des noces de croquin...

et ailleurs, à la fin d'une ballade :

RENVOI (*sic*).

Bourgeois, ton grand Tout sent le brôme,
Ce qui n'est pas le syringa!
De toi goutte un pus polychrome...
Ton néant est un axiome...
Ga, Ga, Ga, Ga.
De l'alpha jusqu'à l'oméga,
Monsieur Gaga...
C'est sale... on dirait du caca.

Abordons maintenant l'*Illusoire Aventure* de M. Albert Boissière et lisons-y :

Ascendons le fatal calvaire,
Contempteurs du fatal écrit!
Pour le mage mal qui prescrit
Les affres mères de l'ovaire,

ce qui ne laisse pas d'être un peu obscur. Trouvons ensuite :

Tes seins lactés, en une voie
Double — stellent, brillants, rubis!
— Tes lourds seins, tes seins de pain bis,
Brunis au soleil qui ardoie...

à quoi nous ne saurions récuser un sens exquis du mot, de l'harmonie et de l'image, et lisant enfin :

Flux déferleur aux rocs des eaux
Que les menstrus ordes démanchent
Dessous les rondeurs dures, b'anches.

constatons que M. Boissière semble offrir pour les pratiques de l'obstétrique de plus sérieuses dispositions que pour la versification, même libre.

Les *Fleurs sylvestres* nous ramènent à des odeurs plus saines. M. Lambert, comme son père, est chasseur. Il tue des chevreuils, élève des chiens, fume la pipe, possède des carabines et des couteaux et, de plus, aime le son du cor le soir au fond des bois. Tout cela est éminemment hygiénique. Mais M. Lambert « taquine les muses » et nous avoue recéler chez lui les œuvres de Hugo. Ceci est l'ombre néfaste dans le paysage. Nous ne pourrions contester à M. Lambert le droit de ces exercices de vénérie; mais pourquoi, diable! en faire des poèmes? De semblables sujets conviennent parfaitement à un journal de sport ou à une causerie intime d'hiver, pieds aux chenêts; mais quel rapport ont-ils avec la poésie? M. Lambert a pris la précaution de nous prévenir que « sa lyre est son cor » et qu'« il ne pouvait chanter autre chose ». C'est fort bien. Mais pourquoi ne chantait-il pour lui seul et sa famille et quelle nécessité de mettre le public au courant de ces événements anodins? Après tout, les gardes-chasse liront peut-être ces choses avec plaisir, comme aussi les gens qui aiment Theuriot ou Briseux et qui en trouveront dans les *Fleurs sylvestres* d'attendrissantes réminiscences.

Avec M. Ch.-H. Hirsch nous revenons à la littérature « sérieuse », c'est-à-dire celle qui vise haut, s'enfle, déclame et consomme des glaives ou des vierges. *Yvelaine* est l'histoire d'une dame qui cause avec une fontaine et rencontre un monsieur qui parle comme Lugué-Poe récite, avec, au surplus, assez de symbole pour rendre

l'affaire tout à fait incompréhensible. On nous assure que M. Hirsch a beaucoup de talent. Nous ne voulons pas nier qu'il puisse, dans la suite, produire une œuvrette de quelque intérêt; mais jusqu'à présent, en dépit de certaines qualités de style et d'imagination, nous ne saurions reconnaître en lui — et que M. de Régnier excuse l'irrévérence de la comparaison — qu'une grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Le seul bouquin qui soit présentable est le dernier de la série : *Les Raisins bleus et gris*. Sans doute, de notoires influences s'y avèrent et l'auteur n'oserait nier que Mallarmé et Verlaine ne prirent une part considérable à la composition de ces poèmes; mais la pensée est parfois jolie et les mots qui l'expriment sont frais autant que doux.

Nos frères de Paris ont l'habitude de nous considérer, pauvres petits Belges, d'un air d'élégante et sympathique commisération. Ne nous y opposons point; bornons-nous, en retour, à les contempler avec une malicieuse ironie. Au surplus, pour avoir reçu d'eux tant de mauvaises choses, n'allons pas conclure qu'il n'y ait plus de poète en France. Un M. Veydaud n'annule pas l'art exquis et tendre d'un Montfort (1), pas plus que M. Hirsch, en son dénûment intellectuel, n'empêche un Klingsor (2) d'être gracieux et mignard. Quoique Français, ils ont du talent et les compatriotes de Verhaeren, d'Elskamp, de Van Lerberghe ne sauraient pousser l'incompétence jusqu'à les discuter.

JOSEPH DESTREE

Les Heures de Notre-Dame dites de Hennessy, étude sur un manuscrit de la Bibliothèque royale de Belgique. Bruxelles, édit. Lyon-Claesen.

La Bibliothèque royale de Belgique possède depuis 1874 un manuscrit enluminé qui fit, en 1880, à l'Exposition d'art ancien de Bruxelles, l'admiration des artistes et du public. Ce manuscrit, orné de cinquante-six miniatures d'une finesse de dessin et d'une harmonie de coloris absolument remarquables, fut acquis, sur la proposition de M. Charles Ruclens, conservateur de la Bibliothèque, à la famille irlandaise de Hennessy, qui en avait depuis cent cinquante ans la propriété. Aucun document n'en établissait l'origine. Pourtant il était aisé d'y reconnaître, au choix des sites, aux détails des costumes, l'œuvre d'un artiste flamand du XVI^e siècle.

M. Joseph Destree, l'éminent archéologue, conservateur aux Musées royaux des Arts industriels et décoratifs, a entrepris de détruire l'anonymat qui voilait les *Heures de Notre-Dame*, de découvrir, au prix de patientes recherches et de comparaisons méticuleuses, le maître à qui elles doivent être attribuées, l'époque précise où elles furent composées. C'est le fruit de cette laborieuse et ingénieuse étude qu'il nous offre aujourd'hui, sous forme d'un superbe volume auquel l'éditeur Lyon-Claesen a ajouté le prestige d'une édition élégante et d'irréprochables reproductions.

D'après M. Destree, qui ne se contente pas d'affirmations mais place sous les yeux du lecteur les documents qu'il a minutieusement contrôlés, les *Heures de Notre-Dame* ont été enluminées vers 1530 par Simon Bening, membre et franc-maître de la gilde de Saint-Jean l'Évangéliste, à Bruges, et qui fut, au dire d'un de ses contemporains, François de Hollande, « parmi les Flamands le

(1-2) Dont les livres seront prochainement loués.

plus gracieux coloriste et celui qui fit le mieux les arbres et les lointains ».

La comparaison des miniatures des *Heures* avec celles qui ornent le *Missel* de Dixmude, la seule œuvre de Bening connue par un document certain, affermit définitivement la conviction de l'auteur, confirmée dans la suite par diverses identifications relevées au cours de son étude. Et voici, grâce à ses investigations, un coin de l'histoire de notre art national définitivement éclairci.

La lecture du livre de M. Destrée est attrayante. Des détails sur maître Simon Bening, sur sa vie et sa famille, sur le caractère et les tendances de son art complètent de façon instructive la description détaillée des enluminures et du texte des *Heures*, ainsi que des points de comparaison qu'il importait d'y joindre.

La Presse à l'Exposition.

Nous avons relaté la désinvolture avec laquelle le Comité de la Presse exclut du service des entrées à l'Exposition tous les journaux qui ne font pas partie de la petite chapelle des gazettes quotidiennes. *L'Union de la Presse périodique* a protesté contre ce scandaleux sans-gêne et de toutes parts s'élève contre l'autocratie injuste et maladroite du Comité de la Presse un concert de récriminations. Les journaux spéciaux font remarquer avec raison qu'en compromettant, comme ils le font, les intérêts de l'Exposition, ces messieurs trahissent la mission qui leur a été confiée. Voici, entre autres, des extraits d'un article développé, très modéré dans la forme mais indiscutable, que publie l'un des journaux spéciaux les plus répandus, le *Moniteur du Commerce belge* :

« ... Cette œuvre nationale a trouvé dans toute la presse belge spéciale un concours empressé dès le premier jour : tous les journaux de cette catégorie, sans exception, ont mis leurs colonnes à la disposition du comité exécutif et ont inséré avec un entier désintéressement des communiqués souvent longs et encombrants. Ce concours de la première heure, tous sont disposés à le continuer jusqu'au bout, ne demandant d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli, et sans se préoccuper le moins du monde de la somme mise par le comité exécutif à la disposition du comité de la presse pour frais de publicité.

Mais, pourtant, il ne faudrait pas que, par-dessus le marché, on ne leur reconnût d'autre droit que celui aux avanies et aux actes de mauvais gré. Jusqu'à présent c'est tout ce qu'une grande partie des journaux belges ont obtenu. Le petit noyau de journalistes bruxellois qu'on appelle le comité de la presse à l'Exposition s'est montré d'une fantaisie échevelée dans la distribution des cartes d'entrée de presse dont le comité exécutif lui avait malencontreusement laissé l'entière disposition : alors que les journaux quotidiens de la capitale étaient traités avec une largesse s'étendant jusqu'au plus petit coureur de bureaux de police, la province et la presse spéciale, hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, étaient, sauf quelques exceptions qui ne font que rendre l'injustice générale plus criante, victimes d'une parcimonie injustifiable et inqualifiable.

Le comité de l'Union de la presse périodique a protesté. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour parler de cette protestation que le *Moniteur du Commerce* ne fait pas partie de l'Union de la Presse périodique, mais bien de l'Association de la Presse tout

court, dont il est l'un des fondateurs, et dans laquelle figurent plusieurs membres du « Comité de la presse à l'Exposition ».

Les journaux spéciaux — que le menu fretin de la presse quotidienne affecte de regarder du haut de sa grandeur et de considérer comme une quantité négligeable — ont tout autant que personne (nous sommes modeste en ne disant pas « mieux » au lieu d'autant) le droit d'être mis à même de rendre compte à leurs lecteurs de ce qui se passe dans une exposition, à l'organisation de laquelle, sans marchander, sans aucune arrière-pensée de lucre, ils ont donné une assistance, un concours empressé et dévoué. Les membres du comité et leurs favoris ont pu banqueter tout à leur aise pendant la période de préparation, personne d'entre nous n'a songé à envier ou à leur reprocher leurs coups de fourchette et leurs libations.

Mais il ne peut être supporté que l'Exposition soit accaparée par une chapelle, en dehors des membres de laquelle il n'y ait plus que des ignorés. L'Exposition appartient au pays entier et ne saurait être la propriété d'une coterie.

On comprend bien que le prix d'un abonnement n'est pas en cause ici ; c'est d'une question de dignité professionnelle qu'il s'agit, c'est le droit de nos lecteurs que nous défendons.

Dans l'ostracisme qui frappe la presse spéciale il y a une véritable iniquité : mieux que les quatre-vingt-dix centièmes (nous sommes poli) des membres de la presse quotidienne, nous sommes à même de parler de ce qui constitue une exposition, de juger, d'apprécier, de tirer de ce que nous voyons les conséquences, les conclusions utiles au point de vue de notre industrie, de notre commerce intérieur, de nos exportations. Nos connaissances spéciales, résultat d'études constantes indispensables pour nous permettre de parler à nos lecteurs de ce qui les intéresse, nous donnent une compétence incontestable. Les lecteurs des journaux spéciaux s'attendent à trouver dans les colonnes de ces journaux des comptes rendus techniques que ne peuvent donner les quotidiens, quelque grands qu'ils soient. Nous connaissons beaucoup de charmants garçons parmi nos confrères de la presse quotidienne, mais de Pic de la Mirandole point, malgré la propension de certains d'entre eux de parler *de omni re scibili, et quibusdam aliis*.

En agissant comme il l'a fait, le comité de la presse à l'Exposition s'est exposé, de gaité de cœur, à de graves reproches : on a le droit de lui dire qu'il a fait d'une œuvre nationale une question de boutique. Quand on a accepté une tâche aussi grave, aussi importante que celle de servir d'intermédiaire entre les organisateurs d'une exposition et les journaux du monde entier, il faut savoir faire abstraction des jalousies professionnelles, des rivalités et des questions de personnes, oublier ses amitiés et faire taire ses haines. Agir autrement, c'est donner à l'opinion publique le droit de dire que l'on n'était pas à la hauteur de la mission qu'on était chargé de remplir.

Les journalistes anversoïses sont particulièrement froissés de l'attitude du comité de la Presse. Alors que chez eux, lors de l'Exposition, on s'est montré d'une courtoisie parfaite pour tous les périodiques, sans aucune distinction de nuance politique ou de personnalités, ils s'étonnent, à juste titre, de n'être pas l'objet à Bruxelles d'une équitable réciprocité.

Les effets de l'aimable accueil fait par le Comité de la Presse aux journalistes étrangers se font déjà sentir. Plusieurs journaux allemands entament contre l'Exposition de Bruxelles une campagne en règle et engagent leurs lecteurs à ne pas se déranger pour se rendre en Belgique.

LE SALON DES REFUSÉS

Le « Salon des refusés » qu'il était question d'organiser à la suite des nombreuses exclusions votées par le jury du Salon des Beaux-Arts n'aura décidément pas lieu. Voici la note que MM. Lempoels et Kuhstobs, les initiateurs du mouvement protestataire, viennent d'adresser aux journaux :

« La délégation des artistes protestataires a été reçue ce matin par M. le ministre des beaux-arts. Elle lui a exposé ses griefs et remis le rapport lu à l'assemblée du 28 avril. Il résulte de cet entretien tout cordial que trois nouvelles salles, primitivement destinées au compartiment américain et libres par suite de la défection des artistes de cette section, seront affectées prochainement à un nouveau contingent d'œuvres belges.

D'autre part, M. le ministre nous a annoncé divers remaniements dans le placement actuel.

Bien que notre Exposition des refusés soit en excellente voie de réalisation à Bruxelles-Kermesse, — les fonds nécessaires nous ayant été spontanément offerts, — nous considérons dans ces conditions qu'elle devient chose impossible, puisqu'elle serait éventuellement dépendante des nouvelles décisions du jury.

Nous nous voyons donc forcés d'y renoncer, nous estimant heureux du résultat acquis, puisqu'il donnera satisfaction à un grand nombre de nos confrères.

Quant à nous, nous nous réservons de soumettre très prochainement nos tableaux refusés au jugement impartial du public et de la critique. »

Le *Soir* fait suivre ce « communiqué » de la note suivante, qui paraît être un « communiqué » du camp adverse :

« Renseignements pris à bonne source, les artistes protestataires ont bien mal compris — ou feint de mal comprendre — les promesses et les déclarations du ministre des Beaux-Arts.

Celui-ci, bien loin de paraître accueillir favorablement leurs protestations et de donner tort, par le fait même, au jury, a approuvé complètement celui-ci, l'a félicité à diverses reprises et ne lui a communiqué aucune instruction nouvelle.

Il n'y a, dans le compartiment belge, aucune salle libre, par suite d'aucune défection quelconque. Les trois salles dont il s'agit, étant encombrées de caisses, n'ont pu être mises à la disposition du jury que hier, et hier le jury a continué son travail, consistant à achever le placement des tableaux belges, qui avait dû être interrompu, et à procéder au placement des « internationaux ».

Les tableaux belges qui figureront là sont des tableaux acceptés dès le premier jour ; il n'y a eu aucun « repêchage » ; et, dans les salles qui étaient achevées, aucun des remaniements dont parlent les protestataires n'a été et ne sera fait.

On s'est borné à faire disparaître de la grande salle le vilain écran-chevalet sur lequel avaient été placés — provisoirement — une certaine quantité de tableaux qui trouveront leur place définitive dans les salles nouvelles.

Voilà toute la vérité. Le reste n'est qu'imagination. »

NOTES DE MUSIQUE

L'Association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire de Bruxelles a clôturé sa campagne musicale par deux séances de réel intérêt qui ont révélé, une fois de plus, le souci d'art qui préside à chacune de ses auditions. Dans l'une, reprenant le programme d'un concert de la *Libre Esthétique*, MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef ont, avec la collaboration d'un petit orchestre, interprété les œuvres de musique française du XVIII^e siècle qui avaient remporté un si vif succès à leur première audition : la cantate d'*Enone* de Destouches, chantée d'une voix charmante par M^{lle} Bernard, la *Musique pour les soupers du Roi* de Lalande, le superbe air de *Dardanus*, admirablement dit par M. Demest, et la quatrième *Suite en concert* de Rameau, M. De Greef au clavecin, et la flûte de M. Anthoni remplaçant cette fois le violon de M. Dubois.

La dernière matinée a été consacrée à Brahms, en hommage pieux au maître défunt. Et l'on a réentendu avec émotion quelques-uns de ses plus beaux lieder, auxquels le *contralto sonore* de M^{lle} Claire Friché a donné une belle ampleur et un style soutenu, le Trio pour piano, violon et cor, la Sonate pour clarinette et piano et le Quintette pour clarinette et instruments à cordes, ce dernier interprété avec beaucoup de goût et de brio par MM. Poncelet, Zimmer, Jamar, Van Hout et Brahy.

A la suite d'un conflit malencontreux, la Commission artistique instituée pour l'organisation des fêtes musicales à l'Exposition de Bruxelles a démissionné. Et l'on a, du coup, rayé la musique du programme. Ni la *Sainte-Godelieve* de Tinel, que devait diriger M. Joseph Dupont et pour laquelle les engagements sont signés, ni les autres œuvres des compositeurs belges et étrangers que se proposait de faire exécuter M. Eugène Ysaye ne seront jouées. Supprimé aussi le concert Richter. Supprimés les festivals de la *Légia* et des *Mélobanes*. Seule la cantate d'ouverture de Paul Gilson survit à la ruine des projets musicaux de l'Exposition.

Il n'est pas admissible que la mauvaise humeur des organisateurs ait de pareilles conséquences. L'Exposition, largement subsidiée par le gouvernement, ne peut exclure pour un motif futile les musiciens des fêtes attendues et nous comptons bien que le ministre des Beaux-Arts comprendra le devoir que lui dictent les circonstances.

A l'occasion du 10^e anniversaire de la fondation de la Maison des ouvriers de Bruxelles, la Section chorale exécutera dimanche prochain, à 10 heures du matin, à l'église de Sainte-Gudule, la Messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgar Tinel, avec le concours des Chanteurs de Saint-Boniface (140 chanteurs) sous la direction de M. H. Carpay. A l'offertoire : *Ave Maria*, à quatre voix et orgue, d'Edgar Tinel.

L'exécution de la Messe de Tinel, qui devait avoir lieu aujourd'hui à l'église Saint-Boniface, est remise au dimanche de la Pentecôte, à 10 heures du matin.

M^{me} A. Cousin, pianiste, et M. Henri Thiébaud donneront le mercredi 19 mai, à 7 h. 1/2 du soir, une audition musicale d'œuvres belges, à la salle Kevers, 12, rue du Parchemin, avec le concours de M^{lle} Gabrielle d'Asse, soprano, et de M. L. Flameng, baryton.

Extraits du programme : Œuvres de piano de Peter Benoit, Edgar Tinel, G. Lekeu, Paul Gilson, L. Wallner ; fragments de la *Chanson des Gueux* et des *Blasphèmes* de Jean Richepin, musique de Henri Thiébaud, etc.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Contes de poupées, par AD. VAN BEVER. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *Squelettes fleuris*, par TRISTAN KLINGSOR. Paris, Ed. du *Mercur de France*. — *Les Fresques de la Leugemeete ; leur découverte en 1846 ; leur authenticité*, par JEAN VAN MALDERGHEM (extrait des Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles). Bruxelles, A. Vromant et C^{ie}.

Musique.

Bruxelles-Tervueren, marche pour piano, par G. FRÉMOLLE. Bruxelles, L. Dobrecourt. — Le titre seul, et le portrait du Roi qui orne la couverture, suffiraient, en ces jours exhibitoires et patriotiques, à assurer le succès de cette œuvre, n'étaient son caractère mélodique et son écriture châtiée.

PETITE CHRONIQUE

Le *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles a fêté dimanche dernier le cinquantième anniversaire de sa fondation. Il a offert à cette occasion à ses membres, dans ses salons artistement décorés et fleuris, un raout qui a réuni un très grand nombre d'invités et auquel ont pris part le Roi et les membres de la famille royale. Une exposition rétrospective d'œuvres signées par des artistes qui ont fait partie du Cercle a été le « clou » de cette fête, très réussie. Elle se composait de toiles de Navez, Gallait, Slingeneyer, Leys, H. De Braekeleer, Verboeckhoven, Verwée, J. Verhas, Tschaggeny, Fourmois, H. Boulenger, L. Dubois, Ch. De Groux, Van Moer, Artan, J. Stevens, A. Robert, Portaels, Madou, L. De Winne, Agneessens, G. Vogels, Den Duyts, — un aperçu, en raccourci, de l'école belge depuis 1830 jusqu'à nos jours. Quelques-unes de ces œuvres — celles, notamment, de Leys, de Verwée de Ch. De Groux et de G. Vogels — étaient absolument remarquables.

Pour rappel, c'est aujourd'hui dimanche, à 11 heures, que s'ouvrira à la Maison d'Art l'exposition consacrée aux œuvres anciennes et récentes d'Eugène Smits.

A la même heure, dans une des salles du Musée, inauguration de l'Exposition de la Médaille organisée par la Société des Beaux-Arts. Cette exposition remplacera le Salon annuel de cette Société.

En présence de l'exiguïté des locaux réservés aux écoles contemporaines le Comité belge de l'Exposition des Beaux-Arts de Munich n'a pu accepter qu'une seule œuvre par exposant dans chaque genre.

On s'occupe sérieusement, paraît-il, de doter enfin Liège d'un Musée convenable. Celui-ci serait construit dans les terrains restant disponibles à côté de l'Académie des Beaux-Arts.

Feu le Pôle-Nord, aux Halles, vient d'être transformé en Palais d'Été par la baguette du magicien Duboscq. Sur la scène, des ballets, des chiens savants, des clowns, des acrobates. Dans la salle, une décoration élégante et sobre, des bouquets de verdure, un ensemble pimpant, gai, aux harmonies claires rappelant le Palace de Londres et qui donne à lui seul un attrait au nouveau music-hall.

C'est mercredi prochain que commenceront, au Théâtre de la Monnaie, les représentations de M^{me} Sarah Bernhardt et de sa troupe. Le spectacle d'ouverture se composera de *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset.

D'accord avec M. Jean Bénédicte, l'auteur de *Pour la Liberté!* la direction de l'Alhambra a reporté au commencement de juillet la première représentation de ce drame. Les répétitions seront reprises le 15 juin.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Le répertoire actuel, avec l'original *Cortège des travaux de l'Exposition*, obtient un immense succès. Il est prudent de prendre ses places à l'avance.

Le *Mercur de France*, dans sa livraison de mai, achève la publication de la remarquable étude qu'Albert Mockel a consacrée à Camille Lemonnier et à la Belgique. Il est heureux et réconfortant de voir nos hommes de lettres et nos artistes appréciés à l'étranger avec le respect et l'éloge qu'ils méritent.

La *Revue encyclopédique* prépare pour le 15 juin une livraison exceptionnelle entièrement consacrée à la Belgique. L'ensemble du mouvement des arts, des lettres, de l'enseignement supérieur, etc. depuis 1830 jusqu'à nos jours y sera étudié par quelques-uns de nos écrivains, parmi lesquels MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Octave Maus, Eugène Demolder, Albert Mockel, André Ruijters, Léon Hennebicq, etc. Ce numéro sera illustré de nombreuses gravures reproduisant les œuvres les plus remarquables de nos artistes.

Etudes de M^e MORREN, rue du Commerce, 35,
et de M^e BAUWENS-VAN HOOGHTEEN, place du Petit-Sablon, 14,
à Bruxelles.

Les notaires MORREN et BAUWENS-VAN HOOGHTEEN vendront publiquement, en la maison rue Hydraulique, 8, à Saint-Josse-ten-Noode, les vendredi 14 et samedi 15 mai 1897, à 2 heures précises de relevée, les

TABLEAUX, AQUARELLES ET DESSINS MODERNES

PORCELAINES, FAIENCES, BRONZES & OBJETS DIVERS

dépendant de la succession de

M. ISIDORE MOSSELMAN

Exposition : Mercredi 12 mai, de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue en l'étude des notaires et chez les experts MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

HUMBER CYCLES

Humber et C^y Limited

Wolverhampton Works — Beeston Works — Coventry Works

AGENCE GÉNÉRALE BELGE :

The John Griffiths Cycle corporation Limited

Successeur de WAUTIER et C^o

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

ATELIER DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres. etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'EXPOSITION EUGÈNE SMITS A LA MAISON D'ART. — GLOSE A « PALUDES ». — EXPOSITION DE LA MÉDAILLE. — LE PORTRAIT. — LA CANTATE INAUGURALE DE PAUL GILSON. — LA PEINTURE DES MONUMENTS PUBLICS ET DES MAISONS. — UNE LETTRE DE CHARLET. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — NOS ARBRES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION EUGÈNE SMITS

A LA MAISON D'ART

Combien elles sont suggestives et éclairantes, supérieures à la montre dans les salons collectifs de quelques œuvres isolées, ces expositions d'ensemble qu'aux différents âges de leur vie esthétique les artistes ont désormais coutume de soumettre à l'opinion publique, — et à la leur, — comme un bilan de leurs efforts, un inventaire de leurs travaux, un résumé et une affirmation globale de leurs tendances, un examen de conscience, nécessaires après chaque étape marquante de la campagne qu'est leur existence pour le profit, la défense et l'extériorisation d'un fragment de la force totale et souterraine que l'Art dépose au fond de chaque individualité humaine!

Pour les Jeunes c'est une épreuve, souvent douloureuse, tant la critique hostile fondée uniquement sur les

sympathies ou les antipathies du compagnonnage, non sur un sentiment impartial et ingénu, a pris de place dans les jugements des coteries et du journalisme. Mais c'est une épreuve toujours salutaire parce qu'elle trempe le caractère et lui apprend à profiter, sans découragement, des indications qu'un ennemi donne pour blesser et faire souffrir, et qu'un cœur fier recueille pour s'améliorer et se raffermir. On sort de ces analyses, si souvent impitoyables, ou, ce qui pire est, bêtement et dangereusement louangeuses, aguerri contre le mal, aguerri contre le trop grand bien, armé contre les excès des deux parts, funestes l'une et l'autre à ceux qui, ne sachant pas se livrer avec une absolue confiance aux poussées de leurs instincts et de leur originalité, prêtent l'oreille aux vains conseils et n'ont pour programme que de plaire à la foule.

Pour ceux dont la carrière s'achève, ces expositions où sont réunies les œuvres échelonnées au cours des ans, dans la variation des « manières », des tentatives laborieuses, et dans la fixation définitive du sens esthétique de l'artiste, sont pareilles à une biographie où seuls les faits accomplis parleraient. Et, quand l'homme en vaut la peine, quand il fut, en ses actes, l'expression sincère et harmonieuse d'une nature bien douée, c'est avec respect et piété qu'on examine et contemple cette accumulation sérielle de ce que fut sa vie libre et spontanée.

EUGÈNE SMITS est un des survivants de la vaillante pléiade des peintres belges qui, il y a quarante ans, surgissaient en arbustes vigoureux sous les vieux arbres, tant grevés de bois mort ou de feuillages roussissants, des bosquets académiques. Il fut l'un des premiers de cet épanouissement imprévu et reste l'un des derniers : car combien de morts ont éclairci la futaie qui sortit si opulente de ces pousses à la sève abondante ! Ils ont eu, ces disparus, Dubois, Artan, Boulenger, Verwée, Agneesens, et d'autres, et d'autres ! des expositions posthumes destinées à résumer leur labeur, et chaque fois ce fut une admiration devant la magnificence de leur art, et parfois un regret de ne leur avoir point, de leur vivant, rendu suffisante justice. Cette fois l'expérience est tentée avant la fin suprême et peut être en est-elle plus touchante, alors qu'on sait que les louanges, unanimes on peut le dire en négligeant quelques inutiles et inefficaces clameurs, vont à un artiste simple et tendre qui peut encore en goûter la saveur, à un être sincère et grave, de modestie et de solitude, à une sorte d'ermite cloîtré en la Chartreuse de son idéalité.

L'école dont Eugène Smits fut une des expressions le plus doucement caressantes, n'avait pas pour cri de guerre, comme celles qui, depuis, se sont plus audacieusement affirmées, de découvrir à tout prix du neuf, soit dans les choses à exprimer, soit dans les procédés techniques à employer. La profession de foi de ces peintres d'autrefois était simpliste : Revenir à la Nature, si grotesquement et si prétentieusement dénaturée et avilie par les classiques compassés, pédantesques et froids ; revenir aussi à la richesse, à la finesse, à la fraîcheur du coloris qui avait donné à l'école flamande sa renommée glorieuse et inégalée. Il n'y avait pas d'autres complications dans les cogitations de ces jeunes hommes et pourtant ce fut assez pour qu'ils eussent à mener, contre les Joseph Prudhomme, les Homais, les Bouvard et Pécuchet, les Tribulat Bonhommet et les rois Ubu de l'époque, (diverses et caractéristiques expressions de l'arriérisme bourgeois et du mufflisme doctrinaire), une lutte âpre et dure auprès de laquelle, certes, celle d'aujourd'hui, menée par de si nombreux bataillons, n'apparaît qu'en partie de plaisir émaillée d'escarmouches joyeuses.

Chacun des combattants d'alors avait, si l'on peut parler ainsi, sa manière de s'armurer et de faire la guerre. Chacun s'affirmait en guerrier intransigeant, jaloux de son allure propre et portant des coups de lui seul connus. La profonde originalité de ces natures multiples se manifeste avec une admirable évidence dans les œuvres qu'ils ont laissées et dont chacune porte triomphalement sa marque d'origine. Qui, devant ces tableaux d'une variété déconcertante, ne reconnaît pas à l'instant ce qui fut de Verwée, ou d'Agneesens, ou d'Artan, ou de Dubois, ou de Boulenger ? C'est que tous,

ils avaient pour règle, de n'obéir qu'aux forces qu'ils sentaient remuer en eux et que leur seul diapason pour savoir ce qu'ils avaient à faire et pour croire que c'était bien, était l'accord entre ce qu'ils produisaient et leur instinct, dédaignant tout contrôle venant des prescriptions magistérielles ou de l'imitation des modèles. Ils ne les regardaient, ces modèles, que pour s'exciter à l'enthousiasme et à l'exaltation d'être, eux aussi, des artistes à ne confondre avec aucun autre.

Dans cette orchestration où de si variés et de si puissants instruments faisaient leur partie, il semble qu'entre les mains d'Eugène Smits c'était le doux hautbois qui résonnait sous les mouvements et le souffle de lèvres élégantes, saturées de timidité paisible et veloutée. Allez voir les quatre-vingt-quinze œuvres qui sont réunies à la Maison d'Art en un congrès pacificateur : il n'en est aucune qui ne donne l'impression d'un tel chant, effleurant et lointain, aux notes sereines et pénombrales.

Et comme si, dans le choix des sujets, cette inclination discrète vers la tendresse s'accusait, ce sont des femmes surtout qu'il a peintes, femmes de mollesse et de douceur, aux physionomies à peine murmurantes, aux contours estompés se fondant sur des fonds d'une harmonie délicieuse, aux gestes reposés, d'une gaucherie tranquille, aux allures muettes et soupirantes, aux flexions de cou paresseuses et légèrement fatiguées. Il n'en est aucune, en sa grâce taciturne faite de nonchaloir, en son coloris perlé aux raffinées et pâles nuances, d'un effacement et d'un mélange si délicats, qui ne fasse rêver de solitude et de silence, de paroles tendres à peine susurrées, de bonté sororale ou maternelle, d'un amour apaisant et résigné à n'être jamais pour l'homme qu'un baume endormant et calme. Ce sont des Flamandes grasses et satinées, s'achevant en Vénitiennes naïvement imposantes, ne cachant qu'à demi leurs âmes charitables sous l'étoffe adorablement duvetée de leur peau rosâtre, veinulée d'azur ou pigmentée d'ambre. Femmes compatissantes et charitablement séductrices, attirantes, enchanteresses bienveillantes, sans le plus léger souffle d'hostilité dans leurs yeux limpides de brebis amoureuses, dans leurs yeux pareilles aux belles eaux dormantes. Aucun bruit n'émane de ces toiles, aucune rumeur : des effluves embaumés de parfums à peine sensibles, un rayonnement suave exquisement mol au regard.

La palette du peintre s'est établie, pour rendre ces impressions, en de merveilleux accords. L'ingénuité des scènes, elle l'a rendue avec un sentiment incomparable des tons qui pouvaient la faire résonner en sa mélodie, de rusticité élégante. Nulle part un heurt. Une dégradation subtile et musicale, une résonance sentimentale et touchante pareille à celle des vieilles romances entendues à l'improviste avec l'atténuation de la distance sur la voix, avec le discret affaiblissement des horizons, comme

si tout traversait une brume mousselineuse laissant passer les couleurs en leur harmonie, mais les opalisant en des tons d'aurore printanière.

Où, Eugène Smits tint sa place spéciale dans l'école belge de 1860, et sans lui il eût manqué une touche dans le superbe clavier qu'elle formait, une touche dans les octaves élevées, mineure, bémolisante ; son âme s'y exprimait, constamment assourdie par la pédale ; elles s'y exhalaient en accords argentins, sans stridence, en une moiteur grasse. Si les cœurs tourmentés et bruyants, si les yeux avides d'éclat et de teintes pompeuses, ne sauraient se retrouver dans ces morceaux de langueur silencieuse, ceux-ci sont pour les endoloris, les sentimentaux et les tendres, un adorable réconfort, une attestation de ce que la vie a de séduisants demi-sommeils à côté de ses agitations et de ses turbulences. Quand on vague, rêveur, le pas ralenti, parmi ces œuvres, il semble qu'on glisse aux paysages vert d'eau et violet mourant des Champs-Élyséens, où Orphée cherchait Eurydice parmi les adolescentes mortes errant, enlacées, aux sons d'une musique berçante. Ces belles choses donnent la sensation des brumeuses fantaisies qui s'élèvent, si divinement consolantes, devant les regards que commence à troubler la venue du repos nocturne, « cette douce mort de chaque jour, ce bain de l'âpre travail, cet aliment précieux ».

GLOSE à « PALUDES »¹

Paludes?... Ah! oui... Tenez! Ecoutez : on a son champ. Mais il y a des pierres et des marécages tout autour et, somme toute, les gens sont bien bêtes de ne pas voir combien ils sont malheureux. Remarquez aussi que j'emploie le mot « champ » dans une acception illimitée. Pour moi, c'est absolument la même chose. Mais je ne m'en soucie, car je travaille. J'écris ceci ou cela. Enfin, ne remarquez-vous pas que la vie est odieusement monotone. Cela m'exaspère de voir les êtres contents de leur médiocrité. Pourquoi se recommencer sans cesse sans pouvoir même se continuer? Ainsi l'amour même... Et j'emploie ce terme dans un sens bien difficile à apprécier maintenant. Mais pour moi, ça m'est égal : puisque j'écris. Il me semble recréer mon âme en réitérant ses actions (tout comme les gens qui s'installent tête en bas, jambes en haut, et s'exclament : « Oh ! le charmant paysage ! » en considérant à l'envers les objets que depuis toujours ils connaissent). Se recommencer sans cesse sans pouvoir, etc., etc, Mais les autres! Comment font-ils pour ne pas s'apercevoir? Sans doute, ils seraient plus tristes, mais ils agiraient. Chacun est célibataire; ou plutôt (je me trompe) le célibat est mitoyen. D'ailleurs, ce n'est pas encore cela : Tityre est né veuf. Vertu des humbles, acceptation. Et surtout ne pas les plaindre. Leur sort leur convient. Chacun trouve toujours ce qu'il lui faut. Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte et vous les affligeriez en la leur enlevant. Moi,

(1) A propos de la réédition que vient de faire le *Mercur* de France des deux volumes de M. André Gide : *Paludes* et *Le Voyage d'Urien*.

qui ne puis supporter d'être enfermé dans un panorama, je vais voyager. A la vérité, les routes sont bordées de bien hauts talus. Je vais néanmoins prévenir Angèle. Elle ne pourra qu'approuver l'opportunité de mes projets. Chère Angèle! Elle reçoit aujourd'hui! Oui, mais il fait trop petit chez elle. J'oserai même dire « exigu ». Elle ne peut comprendre qu'il fasse trop petit chez elle. Fâcheuse obstination. On étouffe là. Et l'on ne sort pas parce qu'on se croit déjà dehors. Chaleur. Au fait, personne n'a chaud. Paludes encore. Ils sont contents. Axiome : S'aveugler pour se croire heureux. Ah! qu'ils soient tristes enfin et cherchent quelque chose! Toujours Tityre. C'est l'imbécile, c'est moi, c'est toi, c'est nous tous. Reconnaissez enfin!... Ah! l'acte LIBRE parmi et sur et contre et malgré les contingences! Silence. Inutile lyrisme. Et après?

Je continue : Tityre... C'est l'homme normal. C'est tout le monde. C'est le plus petit commun multiple de l'humanité. Et Tityre est satisfait. Il regarde tomber la pluie et s'écrie : « Quelle journée délicieuse! » Et Angèle reçoit. Tityre s'élève au carré. « Dieu quelle chaleur malsaine, chère amie! » Elle a installé un ventilateur. Mais, de même que les voyages, il ne suffit pas. Et nul n'aura l'énergie de sortir. Moi, qui ai horreur de la stagnation, je pérore : « Des actes! des actes! » Et *veuillez!*... Contraindre à l'action. Montrer aux gens leur maladie. Mais personne ne se croit malade, me répond-on.

Erreur. Nous avons tous la maladie de la rétrospection. On refait parce qu'on a fait. Se recommencer sans cesse, etc., etc. Je suis fatigué et personne ne m'écoute. C'est la règle, d'ailleurs. Pas moyen de changer. Alors, quoi?... Je m'énerve. Que les hommes sont stupides! Il faudra que je m'intoxique pour leur montrer que l'on peut être malade. J'aurai ainsi quelqu'un à soigner et à guérir. Chère amie! Vous ne pourriez concevoir la joie qui m'agite en pensant que je vais m'éloigner et voyager. Je n'aurai plus à me soucier des hommes et à invoquer l'aube du haut de mes fenêtres lasses. Mais hélas! Il pleut! Le voyage rate! Vous pleurez. De grâce, arrêtez ces larmes superflues. Ce contretemps nous instruit. Toute ma vie, j'aurai tendu vers (une un peu plus grande lumière. Désolation. Je sens mieux à présent tout ce que j'aurais voulu quitter à voir tout ce que je retrouve. Eternel Paludes! On ne fait que prolonger son passé. Songez aux histoires de chasse que je vous narrais récemment. On est esclave de ce qu'on a fait jadis. N'y aura-t-il donc jamais possibilité de commettre quelque chose en dehors du temps? Et penser qu'il y a des gens qui sont *dehors* tout de suite. Nous pas. Le toit reste au-dessus de notre tête. Il nous court après quand nous nous enfuyons. Je crois bien que les contingences sont harmoniques à nous-mêmes. Et Angèle pleure! Et Hubert s'en va! Qu'est-ce que je vais faire?... Finir *Paludes* et ensuite?... Ecrire *Polders*, qui en est la conséquence morale, car il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève. Et penser que je les réprouve me rendra plus facile l'acceptation des événements...

Exposition de la Médaille.

La Société des Beaux-Arts a remplacé son Salon annuel par une exposition consacrée à l'histoire de la gravure en médailles. Exposition d'ailleurs restreinte à quelques collections et discrètement ouverte dans une seule salle du Musée, admirablement décorée de tapisseries anciennes prêtées par M. Léon Somzée.

Il s'agissait, dit-on, de ne pas faire double emploi avec le Salon officiel des Beaux-Arts installé à l'Exposition internationale. Il s'agissait surtout, ajoutent les gens bien informés, de ne pas creuser davantage le trou fait à la caisse de la Société par son Salon de 1896.

Tout incomplète qu'elle est, l'Exposition actuelle démontre péremptoirement les déchéances successives d'un art séduisant que tentent de rénover en France les Chaplain, les Roty, les Daniel Dupuis, les Charpentier; en Belgique les Van der Stappen, les Paul Dubois, les Fernand Dubois, et qui a besoin, pour reprendre son rang, d'un héroïque effort.

Il suffit de comparer aux beaux spécimens de monnaies grecques exposés par M. Auguste Delbeke (statères d'or d'Alexandre le Grand et de Philippe de Macédoine, tétradrachmes athéniens à la tête de Minerve, effigies de Ptolémée, de Démétrius, etc., etc.) les abominations signées Hart, Fisch, Würden, Geerts, Wiener et autres, pour souhaiter qu'une ère nouvelle succède à la période néfaste des règnes de Léopold I^{er} et de Léopold II.

L'exposition, à cet égard, est instructive. Jamais la pauvreté de l'art du médailleur en Belgique n'avait été mise à nu de façon aussi cruelle. Souhaitons que l'appel soit entendu des artistes... et de ceux qui ont qualité pour diriger dans une voie nouvelle les énergies de notre Renaissance.

Une douzaine de médailles des xv^e et xvi^e siècles, prêtées par M^{me} Goldschmidt-Przibram, et la collection, plus nombreuse, de M. Gustave Dreyfus, composée de bronzes (médailles et plaquettes) de la même époque, sont, à cet égard, d'un salutaire exemple. Pisanello y affirme, en quelques effigies puissamment modelées et d'un caractère saisissant, une maîtrise inégalée. Le seigneur de Ferrare Lionel d'Este, Alphonse V, roi d'Aragon, de Sicile et de Naples, Louis III de Gonzague, Sigismond Malatesta de Rimini ont fourni au statuaire l'occasion de composer quelques médaillons de choix, dans lesquels une vie intérieure intense s'unit à la science des formes et à la pureté du style. L'art de Pisanello se perpétue, avec moins d'accent, dans les œuvres de Boldu, de Sperandio, de Camelio, de Caradosso Foppa, de Pomedello, dont la collection Dreyfus offre des exemplaires attachants.

Signalons aussi la collection de médailles papales patiemment réunie par M. Charles Van Schoor, parmi lesquelles celles de Clément XI, d'Innocent XIII, de Benoît XIII, de Clément XII, de Benoît XIV, de Clément XIII méritent de fixer l'attention; les vitrines occupées par la collection de M. Ed. Van den Broeck, qui embrasse toute la période de Louis XIV à la Révolution brabançonne; les plaques, bas-reliefs, colliers de gildes exposés par M. Cardon, etc.

Quelques artistes modernes, en petit nombre, ont répondu à l'appel de la Société. Roty n'est représenté que par un cadre de médailles datant d'une dizaine d'années. Il y avait mieux que cela à produire de lui. Daniel Dupuis exhibe des portraits intéressants et quelques médailles bien composées. MM. Bourgeois, Alphée Dubois, Henri Dubois et Mouchon ne sortent guère de la médiocrité. Nous leur préférons M. Patey et surtout M. Michel Cazin, dans lequel se révèle un artiste au goût fin et sensible. Des nôtres, MM. Paul Dubois et Fernand Dubois font honneur à la Société, le premier avec le cadre qu'il exposa à la *Libre Esthétique*, le second avec un envoi varié dont la plaquette exécutée pour la Société de photographie constitue l'œuvre la plus heureusement conçue. M. Van der Stappen s'est borné à l'envoi de l'insigne qu'il vient de modeler pour le Comité de l'Exposition internationale.

Signalons enfin les médaillons de MM. Dillens et Lagae, et l'effigie de Bismarck due à M. Hildebrand, qui tranche sur la vulgarité de ses collègues d'Allemagne et d'Autriche. C'est, sans contredit, l'une des œuvres d'art de l'Exposition.

LE PORTRAIT

L'Exposition du « Portrait » ayant été organisée dans un but de bienfaisance, nous ne chicanerons pas le Comité sur la médiocrité de bon nombre d'œuvres admises ni sur les attributions contestables de quelques-unes des toiles exposées. Il a pris soin, d'ailleurs, de décliner toute responsabilité à cet égard.

Vaille que vaille, composée en majeure partie de « portraits de famille » n'offrant qu'un intérêt étranger à l'art, l'Exposition actuellement ouverte dans les salles désaffectées du Musée moderne où sévissait naguère la *Peste de Tournai* n'en renferme pas moins quelques morceaux dignes d'attention. L'appoint apporté par MM. Sedelmeyer et Cardon a permis de mettre en ligne, à côté d'œuvres anonymes ou signées de noms obscurs, quelques tableaux de maîtres. M. Somzée a, de même, distrait de sa galerie quelques œuvres marquantes, parmi lesquelles le *Portrait d'un docteur* du Corrège, d'une remarquable intensité d'expression.

La plus belle des œuvres modernes est, sans contredit, le superbe portrait de Baroilhet, par Thomas Couture, esquisse magistrale dont le rayonnement éclipsé tout son entourage. On remarquera aussi le portrait de Leys par lui-même, un portrait de femme par Courbet, celui de M. Vissechers par L. Dewinne, un portrait d'Emile Sacré représentant la mère de l'artiste, etc.

La Cantate inaugurale de Paul Gilson.

C'est bien, croyons-nous, la première cantate qui échappe à la rhétorique ampoulée, à la boursoufflure, au néant des habituels travaux officiels. On pouvait, certes, s'attendre de la part de M. Gilson à une œuvre d'allures indépendantes, d'inspiration personnelle, de souffle large. Mais sa partition a dépassé les espérances. Par l'ingénieuse mise en œuvre de quelques chansons populaires judicieusement choisies et développées avec beaucoup d'art, il a réalisé une conception lyrique vivante et colorée, d'un intérêt soutenu et grandissant jusqu'à l'explosion finale. Les thèmes, empruntés tous au folklore, datent des xv^e, xv^e et xvi^e siècles. Le premier, tiré de la chanson flamande *Den dach en wil niet verborghen zijn*, contraste par son caractère austère avec l'allégresse du deuxième : *Ik spring in diesen ring* et avec la ronde joyeuse : *Sa, pater, kiest er*, demeurée populaire en Flandre. Pour finir, M. Gilson s'est servi d'un chant religieux du xvi^e siècle : *Wilt ontspringen, lofsangh singen*, d'un caractère superbe.

Des développements habilement conduits, une harmonisation savoureuse, des juxtapositions polyphoniques amusantes donnent à cette Cantate de style neuf un réel intérêt.

Le plein air n'est guère favorable aux auditions musicales. Malgré ses centaines de musiciens, son millier de choristes et ses vingt-quatre trompettes perchées entre ciel et terre, l'exécution n'a pu mettre en relief les détails charmants qu'on devine dans cette partition touffue. Et M. Joseph Dupont, malgré son incon-

testable talent de chef d'orchestre et le beau dévouement qu'il a mis à manier cette énorme masse symphonique et vocale, n'en a dessiné que les grandes lignes et esquissé, en se servant de rigoureuses oppositions d'ombre et de lumière, le chatoyant coloris.

L'œuvre a produit grand effet. Mais nous en réclamons, pour la savourer à l'aise, une audition plus intime, avec une interprétation plus condensée et partant plus homogène.

La Peinture des Monuments publics et des Maisons.

Qui est le personnage qui a la direction du peinturlurage des monuments et bâtiments de l'État? Il est en train de faire peindre les beaux hôtels Louis XVI des ministères et la plate caserne, affublée d'une colonnade, qu'est le Palais du Roi. Allez voir ça! C'est la réalisation la plus vulgaire de la pensée d'un brave homme qui confond le beau avec la propreté et qui est convaincu que le blanc est le signe indiscutable de la propreté. Pas la moindre idée qu'au moyen de tons chauds et variés on peut accentuer les reliefs qui donnent de la physionomie aux édifices et revêtir d'un aspect joyeux et pittoresque ce qui, en soi, est plat comme une gifflée. A côté du Palais, le propriétaire de l'hôtel de Bellevue avait fait récemment un effort, sinon réussi, au moins louable, pour animer son immeuble par des tonalités dépouillées du vice d'uniformité.

Cet exemple n'a pas été suivi par l'architecte officiel, pourri de routine administrative. Il a même, brusquement, rompu la continuité de la balustrade qui relie les deux bâtiments, en enduisant du blanc le plus cru la construction dès qu'elle entre dans le domaine gouvernemental, au lieu de la continuer suivant ce qu'avait fait le voisin; de telle sorte qu'on croit se trouver en présence d'une de ces figures où les coiffeurs manifestent l'efficacité de leur teinture en panachant les chevelures et les barbes, gris d'un côté, noir de l'autre. Aux hôtels des ministères, rue de la Loi, les pignons latéraux sont d'un autre ton que les façades qui apparaissent dès lors en simples écrans enlevant aux édifices toute impression de solidité.

Est-ce qu'on ne pourrait pas imposer à ces directeurs imbéciles de prendre l'avis d'artistes avant de se livrer à ces dépenses ridicules et déshonorantes? Le coloris a tant d'ingénieuses ressources qu'avec les mêmes frais on obtiendrait des effets très heureux. Bruxelles, certes, doit conserver sa physionomie spéciale de ville propre et blanche qui la met à part, mais même sans sortir des tons clairs les résultats que nous signalons pouvaient être obtenus.

Ajoutons que pendant l'absence de M. Buis, qui, apparemment, y eût mis le hola, on a également uniformisé les piédestaux des pavillons d'entrée et des statues du Parc, au lieu de maintenir l'accentuation des saillies par des nuances différentes.

Disons encore, à la louange de quelques-uns de nos peintres décorateurs, de M. Deligne-Verlat entre autres, qu'ils semblent avoir mieux compris leur rôle vis-à-vis des clients en ce qui concerne les façades, et que, de-ci, de-là, apparaissent d'heureuses initiatives dues à leurs conseils. Si peu de nos bourgeois, même les mieux rentés, ont le sentiment des ressources de la couleur; c'est aux spécialistes à les diriger. Grâce à eux, l'aspect de la ville pourrait, en peu d'années, être étonnamment amélioré par une application de l'art à la Rue qui, cette fois, serait saine et pratique.

UNE LETTRE DE CHARLET

A propos de l'inauguration du monument élevé à Paris à la mémoire du peintre Charlet, le *Moniteur des Arts* publie une lettre adressée par l'artiste à François Arago. Elle est charmante de bonhomie, de franchise et d'humour. Mieux que toute biographie, elle donne un aperçu complet de la grande figure dont le ciseau d'Alexandre Charpentier vient de perpétuer la mémoire :

« MONSIEUR,

« Vous m'avez accueilli d'une façon qui m'a ému, je ne vous le cache pas. [Aussi je crois devoir vous donner quelques détails sur mon compte, afin de vous mettre à même de donner quelques renseignements à Messieurs les membres du Conseil de l'Ecole Polytechnique, lorsqu'arrivera la formation de la liste des candidats pour la place de maître de dessin. Aussi je viens me confier à vous, non pas pour vous engager à rien en ma faveur, mais pour vous mettre à même de concourir à l'œuvre de justice; arrière la faveur et le privilège, la capacité avant tout; bonne justice, sévère justice, et je baisse mon épée devant celui qui sortira de l'urne.

« Je suis élève du célèbre Gros; j'ai fait, sous sa discipline, les études sévères et suivies, bases de toutes choses; j'aurais pu faire de vilains Grecs et de tristes Romains, comme tant d'autres; je préférerais prendre mes modèles au milieu de scènes de camp et du peuple, toujours au profit de la philosophie et de la morale; j'abordais ensuite l'aquarelle et j'obtins de grands succès, si j'en juge par le prix où sont mes dessins; je produisis un grand nombre de dessins à la plume ou à la pointe (mine de plomb), de sépias, et je gravai même à l'eau-forte. Enfin je me mis en ligne pour la peinture historique moderne et débutai par un tableau de douze pieds, au Salon de 1836 : *Campagne de Russie*, pour lequel j'obtins la première médaille d'or; puis enfin, cette année, on me fit officier de la Légion d'honneur pour mon second tableau : *Passage du Rhin, 1796*, ou plutôt pour l'ensemble de ma carrière d'artiste, car mon tableau, qui pouvait avoir quelques solides parties, ne valait pas cette récompense, à laquelle je ne puis ajouter de prix que parce qu'elle a reçu le baptême de l'opinion publique.

« J'aime les jeunes gens, je me suis toujours vivement intéressé à eux; aussi j'ai eu le bonheur d'en produire quelques-uns et de les voir se distinguer.

« Le brave et infortuné Leblanc, capitaine du 2^e génie, à Constantine, était un de mes bons; il a beaucoup travaillé et a laissé d'excellentes choses pour l'histoire des campagnes d'Afrique, des choses rapidement et énergiquement dessinées, puis deux bons tableaux et plusieurs grands dessins très remarquables. C'était un de mes fanatiques; il m'appelait son père. On ne se figure pas ce que c'est que la reconnaissance et son fanatisme dans les âmes qui n'ont point encore gâté leurs robes virginales au milieu de la corruption de ce monde du moment.

« Je citerai, parmi mes élèves distingués, Raffet, qui a été reçu en loge et a fait de bons dessins des Journées de la Révolution française; puis le jeune Canon, dont les œuvres sont recherchées et qui vient d'obtenir une médaille d'or au dernier Salon pour un tableau d'histoire religieuse; enfin, j'en ai encore quatre qui exposent et vendent leurs tableaux.

« Ce n'est pas indifférent à savoir, car combien d'hommes de talent ne possèdent que la dose nécessaire pour produire, mais

n'ont pas cette chaleur communicative, cette surabondance qui fait l'électricité dans les arts; il n'est pas indifférent, dis-je, de savoir si un homme de science ou d'art possède le communicatif qui fait germer autour de lui. Et je pourrais citer plusieurs hommes de talent en peinture qui ne sont et ne feront que de mauvais professeurs, pourquoi? Parce qu'ils ne voient que la difficulté et les misères des choses, et la jeunesse ne se groupe pas autour de ces oiseaux chagrins; la jeunesse ne se rallie qu'aux âmes chaudes et généreuses. Malheureusement ces âmes sont rares et s'usent vite.

« De fautes d'orthographe en fautes de français, je m'aperçois que j'use beaucoup de papier et abuse du lecteur. Je finirai donc, Monsieur, en vous priant d'être persuadé, telle chose qu'il arrive, que je conserverai un bien agréable souvenir de mes visites chez vous et vous demanderai de ne pas oublier mon atelier, rue de l'Ouest, 32.

« Votre tout dévoué serviteur,

« CHARLET. »

« Jeudi, 2 août 1838. »

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Lorenzaccio.

M^{me} Sarah Bernhardt a inauguré par *Lorenzaccio* la série de ses représentations à la Monnaie. Elle apporte à l'interprétation de ce rôle véhément et compliqué, déclaré jusqu'ici injouable, son art admirable de composition, et elle le fait vivre d'une vie intense. C'est une toute autre Sarah que celle que nous montrèrent, en ces dernières années, les drames de M. Sardou, et on ne peut que louer la grande artiste de la conscience avec laquelle elle transforme et rajeunit un talent qu'on pouvait croire rivé en d'immutables formules.

Malgré les tripatouillages que M. D'Artois a fait subir à la conception échevelée de Musset, — tripatouillages qui vont jusqu'à la suppression du cinquième acte! — le spectacle est, grâce à la création originale de la tragédienne, hautement intéressant. S'il est difficile de se passionner pour la mission meurtrière que s'impose Lorenzo de Médicis, si la philosophie nébuleuse et la grandiloquence outrée de l'œuvre nous paraissent démodées, la tenue sévère du rôle principal, étudié jusque dans ses plus infimes détails, nous séduit et nous enchante. Et le pittoresque de la mise en scène, et l'homogénéité d'une troupe dont l'ensemble est remarquable et d'où se détache en lumière le personnage du duc Alexandre, joué avec autorité par M. Darmont, ajoutent à l'impression artistique de cette curieuse restitution.

NOS ARBRES

Le respect des arbres, cette admirable ornementation des villes et des paysages, entre peu à peu dans les mœurs. En a-t-il fallu des efforts! Et encore que de crimes à cet égard, notamment dans les villes de province, où l'ébranchage stupide des cultures d'exploitation est appliqué aux cultures d'ornementation.

A Bruxelles, grâce aux efforts opiniâtres de M. Buls, on n'ébranche presque plus et l'on plante beaucoup. Il aura, à cet égard, opéré une transformation dont tout homme de goût lui restera reconnaissant.

Mais l'arrosage des plantations est insuffisant. Dans les parties élevées où le sous-sol n'est pas suffisamment humecté, là où le pavé et le battage rendent les surfaces imperméables, les végétaux de nos promenades sont en piteuse condition. Nous l'avons déjà fait remarquer, il faut tenter des moyens plus efficaces que ceux en usage si on ne veut pas que disparaissent les arbres du boulevard du Régent, du boulevard de Waterloo, surtout vers l'ancienne porte de Namur, et la rangée de marronniers de l'avenue Louise contiguë à la voie des trams, qui reçoit en plein, sans aucune protection, les feux du soleil au midi.

Que faire? Nous revenons d'un voyage où, partout, en Provence, en Espagne, aux îles Baléares, en Algérie, en Tunisie, à Malte, dans les Siciles, les arbres des plantations urbaines ont presque invariablement le tronc entouré d'un large godet, à bordure de pierre, dans lequel on verse, durant les jours brûlants, de l'eau en abondance. Ne faudrait-il pas adapter ce système plutôt que celui des insuffisantes rigoles appliqué chez nous?

La question est urgente. De nombreux arbres, à Bruxelles, se dépouillent par la cime, les écorces tombent par écailles, les branches mortes se multiplient, les feuilles jaunissent et se détachent prématurément. Chaque année le mal augmente. Il arrivera, infailliblement, qu'en une seule année trop chaude, les arbres seront à abattre par douzaines. Le remède devrait être tenté sans retard. Comment veut-on que ces beaux végétaux vivent alors qu'ils n'ont jamais d'humidité, puisque le sol des rues et des terre-pleins est impénétrable et qu'ils n'ont jamais l'alimentation du terreau des feuilles mortes comme dans les bois? Car cette question d'engrais s'ajoute à celle de l'arrosage et devrait être aussi étudiée et résolue par nos arboriculteurs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Vie héroïque, par MARCEL RÉJA; frontispice à l'eau forte de Henri Héran. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Contes pour lire à la chandelle*, par JEAN LORRAIN. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Œuvre* de RENÉ GHIL. I. *Dire du mieux*. V. *L'Ordre altruiste*. Vol. III. Paris, Bibliothèque de l'Association.

PETITE CHRONIQUE

Une deuxième audition de la Cantate inaugurale de Paul Gilson sera donnée, sous la direction de M. Joseph Dupont, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, à l'Exposition.

La *Fédération artistique*, qui est dans les arts l'équivalent de l'*Étoile belge* dans la politique, publie cette note: « Le grand public n'a décidément pas mordu à *Fervaal*. Dès que la curiosité a été satisfaite, le nombre des auditeurs a diminué à chaque représentation, on a trainé ainsi jusqu'à la fin de la saison et peut-être le reprendra-t-on au commencement de la campagne prochaine; il aura alors quelques auditions et puis tombera dans les oubliettes. »

Il est évident, n'est-ce pas, que puisqu'on va reprendre *Fervaal* l'an prochain, c'est qu'il n'a eu aucun succès! C'est sans doute pour le même motif que M. Motl se dispose à monter l'œuvre à Carlsruhe et Richard Strauss à Munich.

Le *Coq rouge* commencera le 1^{er} juin sa troisième année. Le prix de l'abonnement et le prix du numéro resteront les mêmes, malgré l'augmentation notable du nombre des pages. Ces mesures

ont été prises à la suite d'une union entre les trois revues littéraires belges *Le Coq rouge*, *L'Art jeune* et *Le Réveil*. La revue définitive ainsi formée gardera le titre : *Le Coq rouge*.

Un comité formé des rédactions de *L'Art jeune*, du *Réveil* et du *Coq rouge*, et de membres nouveaux, patronnera la revue.

Développant et élargissant le programme de l'ancien *Art wallon*, une revue nouvelle, *Les Heures*, coquettement imprimée chez M. Xhoffer, à Verviers, vient de publier un premier numéro dans lequel se rencontrent les signatures d'Albert Mockel, de Rodrigue Sérasquier, d'I. Will, de Tristan Klingsor, de Charles Smulders, de Valère Gille, de Francis de Croisset, etc.

La revue paraîtra tous les mois. Directeur : M. Guillaume Henen, rue Saint-Remacle, Verviers. Abonnement : 5 francs par an.

Les Van Opstal, Robert Van Audenaerde, François Stampaert, Jean-Baptiste Morel et les Verbruggen font l'objet du texte et de l'illustration de la première des trois livraisons mensuelles de *L'Art flamand* qui viennent de paraître. Dans la seconde se trouve expliquée et commentée la vie des Herreyns, et principalement du célèbre maître anversois Guillaume-Jacques Herreyns qui, par son enseignement, a prélégué à la renaissance de l'école belge de 1830.

Une étude sur Nicaise Dekeyser, l'auteur de la *Bataille des Éperons d'or* et de la *Bataille de Woeringen* fait l'objet de la troisième livraison.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Dernières représentations du répertoire actuel. Prochainement : *La Grand'Place*, tableaux bruxellois, par Amédée Lynen.

On nous écrit de Prague : L'Exposition de peinture qui vient de s'ouvrir sous les auspices de la Société artistique, la cinquante-huitième de la série, est fort intéressante.

Comme les années précédentes, le Salon occupe plusieurs salles du rez-de-chaussée et du premier étage du vaste palais Rudolphinum.

Environ mille tableaux attirent les regards des visiteurs, parmi lesquels bon nombre d'œuvres de sérieux mérite. Une douzaine de nos compatriotes ont envoyé des toiles très remarquées. Ce sont MM. Félix Cogen, Franz Courtens, M^{lle} E. Beernaert, MM. Jules Guiette, P. Van der Ouderaa, A. Musin, De Bièvre, J. Leempoels, F. Van Leemputten, Edm. Van der Meulen, F. Schaefels, Marcel Jefferys, J. Verhas. Nous espérons voir ce nombre d'artistes belges s'accroître encore l'an prochain. — A. G.

L'Angleterre est à peu près le seul pays qui n'ait produit aucun grand musicien. C'est en vain qu'elle cherche à s'approprier la mémoire de Hændel, et il serait difficile de faire passer M. Sullivan pour un compositeur de génie. Cette constatation est douloureuse pour l'amour-propre de nos voisins; elle l'est d'autant plus qu'il n'y a pas de nation qui fasse plus de sacrifices pour répandre et développer l'enseignement artistique. La Guildhall

School of Music est l'institution musicale la plus gigantesque du monde entier. Elle compte 140 professeurs qui, dans 42 salles d'étude, donnent l'instruction musicale à 3,700 élèves. Or, le nombre des élèves s'est tellement accru dans ces dernières années que les bâtiments de l'école, suffisants jusqu'alors, ont aujourd'hui besoin d'être considérablement agrandis. C'est dans ce but qu'on a pris récemment la résolution de construire 27 nouvelles salles à l'usage des classes, ce qui nécessitera une dépense de 2,000 livres sterling, soit environ un demi-million de francs. Lorsque cet agrandissement sera opéré, l'école sera en mesure de recevoir 5,000 élèves.

POUR LES STATISTIENS. — La proportion entre le nombre des dames et celui des artistes hommes qui exposent cette année aux Salons de Paris est de dix pour cent.

Il est curieux de constater, à ce propos, que cette proportion de dix pour cent est à peu près constante depuis un siècle.

Si, en effet, on recherche les chiffres de la production féminine en peinture dans les livrets des Salons depuis l'an VI, tout au moins de vingt-cinq en vingt-cinq ans, on trouve pour le Salon de 1797 cent quatre-vingt-quatorze peintres, dont vingt-quatre femmes, au nombre desquelles il faut citer M^{me} Vigée-Lebrun, qui exposait cette année-là le *Portrait de ma fille* et *Sybilie*.

En 1822, la proportion s'accroît : sur 1,348 tableaux, on n'en compte pas moins de 159 envoyés par des dames.

En 1847, elle descend : 1,543 tableaux signés par des artistes hommes et 71 seulement par des dames.

Parmi ces derniers, il est vrai, une demoiselle Rosa Bonheur a envoyé un *Labourage du Cantal*, des *Moutons au pâturage*, des *Étalons* et une nature morte que l'on remarqua fort.

En 1872, la proportion est la même qu'aujourd'hui.

On nous prie de rappeler que la municipalité de Venise offre trois prix, le premier de 1,500, le deuxième de 1,000, le troisième de 500 liras, aux meilleurs comptes rendus publiés avant le 31 juillet de l'Exposition des Beaux-Arts ouverte depuis le 28 avril en cette ville.

Le numéro de mai des *Maîtres de l'Affiche* (Chaix, édit., Paris) se compose des compositions suivantes : affiche de J. Chéret pour *la Terre d'E. Zola*, affiche de Caran d'Ache pour l'Exposition russe, affiche de L. Gausson pour la « Lessive Figaro », affiche de Mataloni pour « l'Incandescence par le gaz, système Auer ».

Vient de paraître chez M. ALPHONSE LE DUC, éditeur, 3, rue de Grammont, Paris.

VENDÉE!

drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème en vers libres de CHARLES FOLEY et ADOLPHE BRISSON, musique de GABRIEL PIERNÉ.

Partition, piano et chant : prix net, 20 francs.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384. **N. LEMBREE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES ARRIVISTES. — LES REPRÉSENTATIONS DE SARAH BERNHARDT. — LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *L'Interprétation des œuvres.* — LA BOURGEOISIE DANS L'ART. — LA QUESTION DES REFUSÉS. — CONFÉRENCES PÉRIPATÉTIENNES. — PETITE CHRONIQUE.

LES ARRIVISTES

LES ARRIVISTES ! Nouveau mot pour exprimer une nouvelle espèce. Oh ! les louables néologismes, et combien Rabelais, leur paternel et essentiel ancêtre, se réjouirait à l'actuel engouement qui, rompant les clôtures élevées par les roquantins académiques, s'efforce de rendre à la langue française, à la bonne et belle langue française tant appauvrie sous prétexte de correction, la féconde aptitude des langues ses sœurs de la famille aryenne, à créer librement des mots pour rendre, s'il est possible, les mille nuances imprévues de nos compliquées psychologies contemporaines ! Courage, ô néophiles, et à bas les grammairiens pédantesques, les syntaxistes rigides, les mysonéistes encroûtés. A bas ! A bas !

Les Arrivistes ! les braves arrivistes ! les paranoïdes qui n'ont qu'une préoccupation : Arriver, arriver dans

le sens imagé et utilitaire du terme, parvenir, grossir, s'enfler, se gorger, s'enrichir, devenir ce qu'ils nomment « quelqu'un », synonyme de « quelconque », avoir de belles relations, être reçu dans « le beau monde », être coté, décoré, peut-être nobilisé !! Plaire à l'hichelifférie, vendre, beaucoup vendre, occuper une belle maison, garnie d'un beau mobilier, étaler une belle argenterie « à couverts si lourds qu'à la fin du repas on en a le bras fatigué », clamait la femelle d'un de ces Ubu. Faire un beau mariage et affubler sa digne compagne de toilettes sensationnelles, « rouler équipage », devenir propriétaire d'une « campagne », être reçu à la Cour ! parler au Roi !! Ah ! quel idéal, quel idéal enivrant !

On les connaît partout, ces belles âmes, et spécialement dans l'Art. Il en existe autour de nous de signalés échantillons, et vraiment il n'est pas superflu, vu la fête qu'on leur fait et l'ingénuité imbécile de leur satisfaction prétentieuse, de dire ce qu'au fond on en pense, afin de rompre le courant qui entraîne vers cette conception de l'activité humaine et du devoir social, pas mal d'innocents qui, entrant dans la vie et cherchant leur voie, croient que là sont les exemples à imiter et les directions à suivre. D'autant plus que les parents, ces bons parents si aptes à dégager les vocations et à décourager l'effort des originalités savoureuses, recommandent avec persistance à l'imitation de leur progéniture « ces hommes de talent qui ont si bien su faire leur

chemin », et qui jouissent de la considération la plus distinguée. Et une ruée se fait alors de toute la marmaille qui, par prédestination innée, ou acquise, frétille dans le Doctrinarisme des idées comme carpes dans un vivier; le Doctrinarisme, cette façon étroite, égoïste, mesquine et intéressée de voir, de penser, de vivre et d'agir. Il s'agit d'arriver!

On s'imaginerait que l'Art, cette puissante force sociale, toujours présente même quand passagèrement elle semble disparue, toujours agissante dans toutes les âmes même quand passagèrement elle semble concentrée dans une petite élite qui se trémousse alors en son apparente et dérisoire aristocratie, apporte avec elle, au profit de quiconque devient son artisan et son serviteur, un lot, un flot, de larges sentiments, glorieux et salutaires, émanant l'héroïsme, décelant la vaillance et la fierté, pénétrant la personnalité comme un fluide subtil invigorateur qui transforme l'homme en une sorte d'archange à beauté intransigeante et permanente dans l'action.

Ah! ouïche! contemplez la cohorte, la cohue, de ceux qui se mêlent de son culte. Non, il n'est pas, dans l'étrange confrérie des gens d'église du christianisme finissant qui traîne sa langueur et son appauvrissement en nos sceptiques temporalités modernes, autant de bedeaux à convoitises, de sacristains mercantiles, de chantres tendeurs de mains, de moines mendiants, de prêtres ambitieux, — il n'est pas d'aussi rare assemblage d'idiosyncrasies pour qui le profit, le bien-être, la vie commode du coq en pâte, soient mieux le but de l'existence et de l'acharnement dans l'effort. Certes, en dehors, au-dessus de cette tourbe, surgissent, s'affirment et subsistent quelques dépositaires d'énergie, de puissance et de noblesse psychiques qui ne pensent qu'au grand Dieu dont ils sont les humains interprètes, qui n'obéissent qu'au besoin instinctif d'extérioriser ce qui remue en eux, et de donner, dans les œuvres objectives de l'Art, une expression de la subjectivité sublimes dont, en eux, ils entendent les voix impérieuses et sonores. Ils demeurent ceux-là, en leur solitude farouche ou pensive, en leurs existences insulaires, en leur Apollonide, des types de la plus haute vertu artistique destinés à conserver l'étalon infrangible auquel pourront être mesurées toutes les médiocrités, toutes les sottises et toutes les défaillances.

Mais, dans les carrefours bruyants, ce sont les Arrivistes qui circulent et qui tapagent, ce sont eux qui tiennent le bal et qui mènent la danse. Ce sont eux qui forment l'opinion des foules et qui font de celles-ci leurs inconscients complices, en leur inoculant toutes les fadaïses de la mode, toutes les niaises infamies des routines, toutes les admirations pour le succès obtenu par les transactions, les malices, les bassesses, les ruses et les turpitudes de l'intrigue.

Ce n'est pas un métier commode. Il faut d'abord, et essentiellement, avoir l'âme de qualité marchande, car comment, sinon, se résigner à toutes les besognes viles et indispensables, aux marchandages humiliants, aux obligations courtoises, aux lâches prudences, aux ménagements habiles, aux mensonges ininterrompus, aux iniquités envers le prochain, aux coups d'audace insolents et décisifs quand il s'agit de bousculer, de frapper, d'abattre, de piétiner s'il le faut, ainsi qu'au milieu de la panique d'une catastrophe, ceux qui gênent l'issue vers la timbale à décrocher et chez qui l'âme trop haute et trop généreuse conseille invinciblement le respect d'autrui, impose la dignité, inspire l'horreur des grossières violences.

Dès ses débuts, l'Arriviste songe au succès; il déguise, pour lui-même et les autres, cette féroce et égoïste envie, sous l'étiquette: Amour de la gloire. Tout dans ses cogitations, ses conspirations et ses actes va converger vers cette cible qu'il entrevoit dans l'avenir ornée des oripeaux de la richesse, des banderoles de la vanité mondaine, des hochets ridicules dont la bêtise humaine a fait les symboles du bonheur bourgeois. Commençant, il lui faut des professeurs, et dans le choix de ses professeurs, il a pour pensée-guide de trouver des appuis. Aux écoles, il se signale par son respect pour les bonzes et pour les doctrines d'une irréprochable conformité. Il assiste et aide à l'organisation des fêtes destinées à célébrer les vertus officielles et les vieilles blagues administratives. Ses œuvres sont de celles dont on dit qu'elles sont « pondérées » et auxquelles la presse courante distribue les cuillerées vulgaires des soupes criticulantes où les louanges nagent comme les résidus des banquets dans la marmite aux arlequins. Il se pousse auprès des gens du bel air et prodigue ses lèches aux personnages en bonne posture. Il se choisit volontiers une épouse qui peut l'aider dans ce travail de pelotage universel et qui, adroite aux visites, aux allées et venues enveloppantes, aux bavardages dénigrants pour les rivaux, insinuants pour son conjoint, apparaît véritablement telle qu'une mule infatigable et pétaradante attachée en flèche au chariot du ménage. Les commandes seront guettées avec l'apreté du chasseur posté au coin d'un bois d'où le gibier va sortir. Les distinctions seront recherchées avec une fureur maniaque concentrée et famélique. L'Art, en tout ce manège, ne sera jamais qu'un point d'appui et un prétexte. Il s'agit d'arriver! On est Arriviste ou on n'est pas Arriviste.

Herman Paul, l'étonnant humoriste, qui a choisi pour frapper ses coups sur la bêtise humaine, l'art taciturne mais terrible en son éloquence de la Caricature, a donné des séries de planches lithographiques comprises sous l'intitulation générale: LES GRANDS SPECTACLES DE LA NATURE. Il a, notamment, chaque fois en dix estampes redoutables, raconté la vie de

Monsieur Quiconque et de *Mademoiselle Quiconque*. Il mène ces deux êtres fongibles de la naissance à la mort, consacrant par un dessin prodigieusement grave en son comique impitoyable, chacun des principaux et inévitables épisodes de ces existences où le mot « Arriver » fulgure en consigne sévère. Il s'agit là de deux individualités odieusement bourgeoises, qui n'ont pas l'art pour instrument de leur combinaison vitale sensuelle et cupide. Ah! si ce dur et ingénieux railleur (ou encore notre impitoyable Ensor), s'appliquant à un sujet analogue, mettait son sarcastique et cruel crayon à cette autre légende : L'ARTISTE ARRIVISTE!

Les Représentations de Sarah Bernhardt.

M^{me} Sarah Bernhardt a tenu, durant toute la semaine, la curiosité sympathique du public en éveil. Avec une variété d'effets dramatiques et une souplesse de talent absolument remarquables, elle a interprété coup sur coup les rôles les plus opposés, Lorenzaccio et Marguerite Gautier, la Tosca et la Samaritaine, sans compter la bizarre héroïne de ce vaudeville, haussé par le caprice de M. Sardou aux proportions d'un drame, *Spiritisme*. Dans chacune de ces créations elle a apporté, en même temps qu'une autorité sans égale, sa conscience d'artiste émue et profondément compréhensive.

On reprochait jadis à la grande tragédienne d'être trop semblable à elle-même, de substituer dans les œuvres auxquelles elle attachait la puissante fascination de son nom, sa propre individualité à celle des héroïnes qu'elle avait mission d'incarner. Nombre de pièces ayant été composées pour elle, en quelque sorte sur mesure, et taillées par un trop habile couturier dramatique sur le patron de son talent, cette confusion de personnalités s'expliquait, était presque inévitable. Et dans *Fédora*, dans *Théodora*, dans la *Tosca*, ce fut, en vérité, Sarah qui apparut sans cesse, dominatrice et absorbante, avec sa grâce féline et les caresses d'une voix murmurante dont les intonations inusitées troublèrent tous les conservatoires. Ah! la crispante génération d'imitatrices que nous valut l'auréole de la tragédienne!

En élargissant son répertoire, M^{me} Sarah Bernhardt a étonnamment reculé l'horizon dans lequel elle se mouvait autrefois. Son art, merveilleusement développé, embrasse désormais toutes les passions qui agitent le cœur humain, et ces passions, contenues ou débordantes, discrètes ou exubérantes, tendres ou farouches, elle les exprime avec une justesse d'accent et une émotion communicative admirables. Jamais, peut-être, l'artiste n'a été plus belle qu'en ces soirées triomphales de la Monnaie, pendant lesquelles une foule attentive, exaltée et reconnaissante s'est associée aux impressions d'art qu'elle distribuait avec prodigalité. M^{me} Sarah Bernhardt a pris à tâche, semble-t-il, d'effacer jusqu'au souvenir des ombres qui voilèrent l'éclat de son talent : certaines exagérations de voix ou d'attitudes, la précipitation du débit, l'affectation maniérée de certaines scènes. On ne pourrait, vraiment, lui reprocher la moindre erreur de goût dans l'interprétation de ces œuvres d'époques, d'esprit et de style si divers. Et si elle fut une « Dame aux camélias » touchante et pathétique, exquise de grâce et de résignation, si vivante en sa douleur et si

vraie que sa fin tragique arracha des larmes à tous les assistants, elle se montra, dans la *Tosca*, d'une énergie et d'une fierté sublimes. On ne peut imaginer plus de passion dans la révolte d'une âme ulcérée, plus de colère et de haine. Cette très médiocre invention de Sardou s'en trouva singulièrement grandie, presque sacrée tragédie héroïque par l'art divin de la comédienne.

Elle n'arriva pas, toutefois, à galvaniser le plus récent produit de cette détestable officine, *Spiritisme*, dont la pauvreté et la naïserie feraient bâiller un nègre. Ici encore, elle fut autre dans son rôle de mondaine coupable, expiant cruellement une erreur momentanée. Elle pleura de vraies larmes, elle eut pour le fidèle ami qui la ramène à son mari des élans d'affection irrésistibles. Et malgré l'indigence de la pièce, — compilation du dictionnaire Larousse à propos d'un fait-divers plus gaiement traité dans les *Erreurs du mariage*, — elle parvint à s'attacher le public et à l'émouvoir.

De toutes les œuvres représentées en cette semaine artistique, — la « grande semaine » de la Monnaie, — la *Samaritaine* a provoqué, en même temps que la curiosité la plus vive, l'impression la plus profonde. Indépendamment de la ferveur religieuse et de l'exaltation apostolique que communique à la fille de Sichem, avec une intensité toujours croissante, M^{me} Sarah Bernhardt, la pièce offre une succession de tableaux pittoresques d'un effet charmant, des scènes bibliques traitées en vers harmonieux, de rythmes variés, un ensemble chatoyant de costumes et de décors digne du théâtre d'Irving, c'est-à-dire d'un goût raffiné et d'un art parfait. La musique de Gabriel Pierné ne trouble pas l'impression délicieuse de ce « mystère » chrétien, apparu, en la semaine de Pâques, aux yeux étonnés et ravis des Parisiens sceptiques et qui, ces jours derniers, transporta Bruxelles d'enthousiasme.

Malgré le charme réel que dégage la poésie, d'une distinction un peu précieuse, de M. Eugène Rostand, c'est encore Sarah qui anime et qui fait vivre les trois tableaux de la *Samaritaine*. Les ardeurs de la néophyte s'exhalent avec une irrésistible puissance, et lorsque Photine crie dans les carrefours la religion nouvelle d'amour et de pitié, entraînant la foule d'abord méfiante et rebelle, la menant enfin, subjuguée, vers le puits de Jacob où Jésus guérit les infirmes, il semble que la Samaritaine symbolise l'artiste elle-même victorieuse des résistances et des hostilités et versant à tous le reconfortant des grandes émotions artistiques.

La *Samaritaine*, dans laquelle M. Brémont donne avec talent la réplique à M^{me} Sarah Bernhardt, a eu, dès le premier soir, un succès décisif que les soirées suivantes ont confirmé et que tous les journaux ont enregistré. Mais ce qu'aucun compte rendu ne peut exprimer complètement, c'est la jeunesse, la flamme, la poésie, la grâce infinie avec laquelle la grande artiste a créé ce rôle de Photine, quintessence et résumé de la légende chrétienne, symbole de prosélytisme et de piété, désormais inoubliable. Ce qu'on ne peut assez louer, c'est, en outre, le mouvement et la vie qui animent, d'un bout à l'autre, la mise en scène. Depuis les représentations des Meininger nous n'avions plus assisté à un spectacle aussi artistement réglé. Là encore s'est fait sentir la main de M^{me} Sarah Bernhardt, qui, avec raison, ne néglige aucun détail devant concourir à l'effet d'ensemble. Souhaitons que pareille leçon ne soit pas perdue.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE

L'Interprétation des œuvres.

A propos de « Frédégonde ».

Voici, sur cette question que nous avons traitée si souvent, les observations complémentaires d'une très notoire artiste; elles constituent un chapitre nouveau et remarquable à ajouter aux efforts vers la rénovation au théâtre.

Les œuvres ne manqueraient pas, si le théâtre existait royalement hospitalier à toutes les beautés! et surtout s'il pouvait les réaliser sans les diminuer.

Que de fois, après la lecture d'œuvres qui nous paraissent puissantes, nouvelles, vivantes, évocatrices, n'avons-nous pas été déçus en les voyant représenter!

Et c'est même une des causes capitales et non étudiées encore de l'état de stagnation du théâtre en France.

Les auteurs et les œuvres, je parle des œuvres de valeur destinées à produire un grand spectacle, sont trahis par des habitudes d'interprétation.

Il apparaît aux spectateurs qu'on présente toujours le même drame, écrit dans les mêmes formules, la même langue routinière, les mêmes modes de forme, et cela, le plus souvent, parce que l'interprétation obéit à des habitudes acquises, à des procédés opiniâtrement invétérés et transmis à toute une génération d'acteurs.

Je vous assure qu'il en est ainsi : que ce n'est point la faute des écrivains, mais de ceux qui les traduisent et que c'est là un fait des plus curieux, des moins examinés et des plus intéressants à étudier.

Depuis quelque temps le Théâtre-Libre a essayé de secouer ces habitudes; malheureusement le Théâtre-Libre n'a pas ou n'a pu aborder le grand drame, le grand spectacle — interprété sur des scènes et par des artistes spéciaux — et quand Antoine a voulu le tenter à l'Odéon, il s'est perdu dans l'espace, il s'est buté à des auteurs ayant déjà des convictions toutes faites, livrés à ces habitudes, à ces copies funestes et le résultat a été piteux.

Prenez la même pièce, faites-la jouer par des acteurs dits « de premier ordre » qui ont émerveillé leur public depuis vingt, trente, quarante ans... par exemple, Worms, un des plus modernes de cette école, par exemple Got, par exemple Coquelin, par exemple Mounet-Sully, faites un ensemble de ces artistes-là et livrez-leur une œuvre; puis, faites jouer la même pièce, même à des comédiens du Théâtre-Français, mais plus jeunes, plus nouveaux, moins empâtés dans leurs écailles de « Maîtres » et vous aurez deux pièces absolument différentes :

L'une pompeuse et dure, récitée, hurlée impeccablement, toute en tirades, d'une convention et d'une allure magnifique, sans soupirs, sans détentes, sans arrêts, embêtante comme un été sans nuages... L'autre, pathétique, jeune, candide, vivante, d'un intérêt captivant et charmant, jouée simplement comme elle est écrite.

Nous avons vu cela, à quinze ans de distance, cette année, avec cette pièce-reprise : *Les Rantzau*, mais pas une critique, pas un journaliste n'a remarqué le fait — au contraire! — selon la formule de ces messieurs qui consiste toujours à vanter ce qui a eu lieu et que la plupart n'ont pas même vu, — « ils ont regretté l'ancienne interprétation »!

Eh bien, « cette interprétation » vient de produire son effet regrettable dans une autre pièce : *Frédégonde*!

Cette pièce fort belle, sobrement écrite, ne donne certes pas à la représentation ce qu'elle évoque à la lecture, et j'ai ressenti là cette déception que je dis.

L'auteur le sait-il? L'auteur s'aperçoit-il qu'il a fait mieux que ce qu'on voit? C'est peu probable! On s'habitue à tout! et après six mois d'hypnotisantes répétitions, l'écrivain le plus délicat, l'artiste le plus sensitif, le critique le plus difficile ne savent plus ce qu'ils voient ni ce qu'ils entendent...

J'ai lu la pièce, au moment de sa présentation, j'en avais gardé un souvenir précis, saisissant, inoublié; à part quelques restrictions faciles à corriger, la langue sans queue de romantisme m'était restée dans la mémoire, comme un repos, comme une éloquence. Ce qui manquait à la lecture, c'était « l'effacement de l'époque », le je ne sais quoi « planant » des brutales périodes... Mais je pensais que la représentation, la décoration, le génie de la mise en action créeraient l'ambiance nécessaire aux personnages et que l'interprétation aiderait à la belle part de l'auteur : Le résultat est quelconque et décevant, l'impression après l'audition : le vide. Le grand effet esthétique qu'on devait attendre de cette œuvre, « l'impression d'art » sont nuls.

Les grandes scènes d'intensité angoissante à la lecture se devinent à la représentation, mais ne saisissent pas. On se dit : « C'est pourtant beau, d'où vient que ça n'empoigne pas? »

C'est que « l'habitude d'interprétation » traduit l'angoisse et la stupeur tout autrement que nous en voyons l'image dans la vie.

La lecture donne le frisson du milieu, de l'époque, elle suggère des aspects et des êtres particuliers — et la scène qui devrait créer l'ambiance nous ôte tout cela!

Nous ne savons pas où nous sommes ni avec qui nous vivons. C'est une désagrégation avec des intentions évocatrices soigneusement fausses.

Le drame a été applaudi, jugé un honnête drame, un bon ouvrage de facture ordinaire, joué avec soin — proprement présenté.

La foule y trouve « la scène d'amour », la « scène de confession », la « scène de meurtre... », « l'expiation... »

Il y avait cependant mieux que cela — et voilà du quelconque sur la première scène d'Europe!

C'est que la couleur générale manque. Ce qui était dans l'âme de l'écrivain quand il a pensé à ses personnages manque. Ce qui doit contribuer par les yeux, par les oreilles, à aider au souvenir, à le rendre impérissable : l'harmonie, l'air particulier des choses, des lieux dans lesquels respirent et agissent ces êtres spéciaux, manquent.

Des détails choquants détournent de l'être et clouent l'attention sur des couleurs de costumes, sur des bizarreries inattendues de décors. On peut être à Messine, on peut être à Byzance, on peut être à Rome ou en Grèce sous les Antonins... Seuls, deux décors, les derniers, reconstituent le milieu qui a été flottant pendant quatre actes.

Et cependant, c'est cette harmonie, cette couleur « complice des choses et des êtres » qui doivent mettre le spectateur dans un état d'âme particulier, l'entraîner comme une éloquence et qui sont les conditions de vie des œuvres nouvelles.

Car il ne faut pas s'imaginer que la réalisation tentée doit tous jours diminuer les œuvres au théâtre!

J'ai vu au Théâtre-Libre se manifester ce miracle :

La réalité crue, sinistre, surgissant à côté du rêve tangible, et le spectateur suggestionné et lui-même comme en état de rêve ! Je veux parler de l'inoubliable et si émouvante représentation de *l'Assomption d'Annele Mattern*, de Hauptmann, le plus grand effet complet d'art scénique auquel il m'ait été donné d'assister, évocation à la fois brutale et mystique !

Quelle merveilleuse soirée ! Quelle belle secousse d'âme ! Voilà une réalisation générale ! et, ce nom, ce souvenir, comme une cloche sonnant le renouveau bat dans ma mémoire : Annele Mattern ! Annele Mattern !

Voilà comment il faudrait que le théâtre nouveau s'identifiât aux œuvres nouvelles.

Il me semble que ce côté de l'interprétation en désaccord complet avec l'esprit des œuvres nouvelles est une des curiosités capitales du moment nullement remarquée du public, à peine de deux ou trois artistes !

Ce n'est assurément aucun de nos étonnants critiques qui pourrait s'en occuper ! Ils ne savent jamais ceux-là à quoi tient véritablement le succès ou l'insuccès d'une œuvre, son apparente valeur ou son apparente médiocrité.

Je crois que si l'œuvre est banale, les habitudes d'interprétation dont je parle la feront passer quelques jours, comme un panache énorme étonne sur un méchant chapeau.

Mais si l'œuvre est originale, scénique, vivante, moderne, spéciale, ces mêmes habitudes la diminueront, la désagrégeront.

Vous y avez touché lorsque vous parlez de l'admirable troupe d'acteurs simples de M. Lugné-Poe. Mais vous n'allez pas jusqu'à dire que « le jeu distingué de la Comédie française peut nuire à une œuvre et la travestir complètement ».

Il y a un acteur à ce théâtre capable d'originalité, capable de caractériser le personnage qu'il représente, — c'est Leloir. Lui aussi, gêné par le metteur en scène, est quelconque dans *Frédérigo* !

Tout le reste, voué à des volontés administratives ou à des combinaisons, des stratégies perpétuelles en dehors de l'art lui-même, me semble d'un piteux intérêt et ne peut amener que le désenchantement et le détachement.

LA BOURGEOISIE DANS L'ART

L'émerveillement que provoque assez généralement, dans la presse quotidienne et le gros public, la Section anglaise aux Beaux-Arts, nous paraît signifier à l'évidence ce qu'il faut penser de cette peinture. Nous n'hésitons jamais — souvenez-vous de la charmante fable de Florian — à préjuger d'une chose que les sots approuvent. Combien, en la présente circonstance, n'eûmes-nous pas raison de nous inquiéter du facile succès que remportaient parmi la foule Alma Tadema et autres fournisseurs du même genre. Quel dessin ! s'écriait celui-ci. Quelle science de coloris ! répondait cet autre. Vit-on jamais pareille grâce d'invention ? reprenait un troisième. Attendants épisodes, continuait le premier. Art sain et fidèle, etc., etc. Pour que pareille unanimité éclatât, il fallait que fût extrême la médiocrité qui en offrait l'occasion. Et l'événement a justifié nos appréhensions les plus noires. Nous nous sommes trouvés devant un art tellement rudimentaire que le public ne pouvait que le trouver à sa portée et s'extasier. Sans doute, nous devons reconnaître à certains une aisance de

facture et quelques qualités aimables ; mais l'intellectualité est chez tous à tel point primitive que nous ne saurions imaginer pire décadence. Toute la peinture anglaise est éminemment bourgeoise. Chez tous, que nous allions aux peintres d'histoire illustrateurs de péripéties patriotiques ou pathétiques, aux paysagistes, aux animaliers, aux spécialistes, nous trouvons la même inhérente âme vulgaire. Ne leur demandez point du lyrisme. N'exigez pas une aventure téméraire ou sublime dans l'inconnu et le nouveau. N'allez point chercher un quelconque frisson de vie. Vous ne recueilleriez de cette indiscrète requête que grossières désillusions.

La société anglaise, mercantile et aristocratique, ne sait se formuler qu'en œuvres basses mais honnêtes. La plus sotte des sentimentalités remplace la sensibilité qui lui manque. Son incuriosité spirituelle justifie les niais images de ses iconographes. Mais elle exige aussi de la *respectability*, de la correction et de l'élégance. Et Alma Tadema paraît avec ses réclames pour cigarettes. Délicates affiches ! Fines enseignes !... Et voici, de Millais, un blond enfant qui fait des bulles de « Pears Soap ». Voici, de M. Rivière, des panthères dans un corridor de marbre. Voici, de M. Leighton, un portrait (ressemblance garantie : les clichés sont conservés) de *Corinne de Tanagra*. Et voici Burne-Jones, enfin, avec deux tableaux fameux. Ravissement des pensionnats ! Béatitude des snobs ! Eh oui ! Il y a là du talent et des dons. Mais quel vide solennel ! Quel pompeux néant ! Et quelle joie nouvelle, quelle volupté humaine vous pourront donner ces prétentieuses machines ? Faites pour le plaisir des yeux, elles ne sauraient nous émouvoir. Un peuple peu raffiné peut y placer ses dilections. Pour nous, qui exigeons d'une œuvre plus que l'honnêteté des formes, nous ne saurions être touchés par ces tentatives, mieux qu'ailleurs, en un différent endroit de la *Worlds' fair*, par de criantes cotonnades ou de luisantes argenteries. Au surplus, nous serions fâchés que ceci fût pris pour une stricte critique. Nous n'avons voulu que proférer, à propos de l'exposition des Anglais, quelques paroles amères mais nécessaires. Notre mouvement oratoire fut peut-être un peu véhément. Nous prions les vrais artistes qui s'isolent dans cette cohue de croire que nous ne sommes pas incapables de les estimer. Un prochain article d'ailleurs en dénombrera la minorité.

LA QUESTION DES REFUSÉS

Elle continue à piétiner, cette passionnante question, sur le « terrain brûlant de l'actualité ». Comme toujours en pareil cas mille solutions furent proposées dont aucune, bien entendu, ne satisfaisait pleinement les intérêts de chacun, dont aucune — allons, avouez-le, Messieurs ! — ne répondait entièrement à vos secrets désirs.

A juger cette cause avec une franchise absolue, il ne viendra, je crois, à l'idée de personne de nier que l'artiste qui envoie ses œuvres au Salon n'obéisse à un simple besoin de notoriété — laquelle notoriété peut avoir comme conséquences les plus tangibles l'allocation d'honneurs variés : médailles, primes, rubans, etc., sans compter l'augmentation possible de la clientèle.

Or, depuis quelque temps il semble s'être produit dans l'opinion un revirement dont un gouvernement plus éclairé n'eût pas manqué d'être ému et de tenir sérieusement compte : car ce n'est plus l'artiste admis qu'on loue, c'est celui qui est refusé ; ce n'est

plus le lauréat qui est célèbre, c'est le mécontent qui, animé souvent d'un véritable esprit de justice, lacère son œuvre ou la badigeonne.

Qu'on y prenne garde : « L'anarchie, a dit quelqu'un, c'est le désordre », et du train dont vont les choses, un bouleversement me paraît imminent dans l'ordre des faits établis.

En effet, grâce aux fougueux protestataires, contempteurs farouches de l'antique probité des jurys, on verra bientôt battue en brèche la vieille réputation des salons officiels et abolir ces matchs émotionnants, ces courses d'obstacles, ces joutes fraternelles qui entretenaient la noble émulation de nos artistes.

Je me permets donc de proposer comme solution tout à la fois rationnelle et pratique un moyen si simple que je me sens honteux, presque humilié, d'être le premier à y avoir songé.

De même que la politique apaise la dangereuse effervescence d'un parti en faisant semblant de lui accorder des réformes et étouffe ainsi les révolutions dans l'œuf, pourquoi ne créerait-on pas ici une récompense honorifique, l'Ordre des Refusés, par exemple, qui non seulement mettrait un baume sur les blessures, mais transformerait en glorieux stigmates les plaies vives de l'amour-propre, de la vanité ou de l'orgueil ?

La question me semble résolue, envisagée ainsi au point de vue d'une stricte égalité dans la répartition des honneurs, et il me paraît difficile, en effet, dans cette occurrence, de ne point amener à conciliation les deux parties ; de plus, — point important à noter, — RIEN ne serait changé à l'état actuel des choses ! Les mêmes jurys intègres continueraient leurs triages scrupuleux, mais que ne troubleraient plus cette fois la clameur intempestive et récriminatoire des sacrifiés : Bien au contraire, car un peintre n'aurait plus désormais aucune raison de dire : « je crains d'être refusé », mais : « j'ai des chances d'être refusé ».

Et comme toute distinction éveille toujours les convoitises et l'envie, peut-être verrait-on les vieux maîtres eux-mêmes, les anciens lutteurs, les succès de tels et tels salons oubliés, briguer à leur tour ces palmes nouvelles, cette consécration plus moderne de la gloire, et — qui sait ? — intriguer peut-être pour se faire refuser!...

Il va de soi que le nouvel Ordre aurait des degrés, une hiérarchie que l'on ne pourrait enfreindre. Cependant, l'artiste refusé depuis vingt-cinq ans à tous les Salons serait nommé d'emblée commandeur de l'ordre.

Enfin, — mais il est peut-être prématuré d'aborder la discussion de ces détails avant la prise en considération de mon projet, — quant au module de la médaille, quant à son poids, à son alliage, à son effigie, à la gravure même et à la légende, les intéressés ne verraient, je pense, aucune objection à ce qu'ils fussent en tous points semblables à ceux de la pièce de vingt francs actuellement en cours.

LEMMEN.

Conférences péripatéticiennes.

Nous avons relaté déjà l'initiative intéressante et vraiment neuve prise, à Paris, par M. Maurice Griveau. Le professeur promène ses élèves dans les musées, dans les monuments publics, à la campagne, et leur donne, en s'inspirant des objets d'étude qu'ils ont sous les yeux, un cours d'esthétique.

Dimanche dernier, M. Griveau a fait une conférence dans le

bois de Meudon, de Bellevue à Chaville. Devant l'azur limpide, lavé des dernières pluies, il a évoqué la profondeur de l'espace aérien, adouci, rapproché grâce à l'azur : l'azur, effet optique d'une dispersion extérieure de la lumière, d'une sorte de filtration de l'onde lumineuse, du flot solaire, à travers un tamis de corps pulvérulents. Ainsi ce beau bleu du ciel est une ombre légère, un tempérament discret à la violence du flot vibratoire : c'est la force brutale du soleil humanisé.

Il a fait descendre les regards, doucement, de cet azur céleste sur les verdurees, faisant observer le « bonheur » de cette juxtaposition du vert et du bleu, suspecte en nos étoffes, en nos partis décoratifs, — incomparable ici, grâce à la perception de « profondeur ». La touche bleue, immédiatement contiguë à la touche verte, est, en même temps, séparée d'elle par un infini... Merveille de la Nature, qui concilie les tons antagonistes par la perspective; merveille de la Peinture, qui, chez les maîtres, nous redonne cette sensation d'espace, de non-contact avec des couches matérielles unies intimement, cohabitants du même plan.

Des verdurees, les yeux furent ramenés en bas, vers la terre, le sol jaune de sable, ou brun d'argile, que le fer rougit, que le schiste bleuit çà et là. Que de connexions ordinairement inaperçues, d'harmonies à peine entrevues par le promeneur ! M. Griveau les a formulées, ces harmonies, il nous a donné la clef des accords si nombreux, si variés, qui mettent en esthétique communion les terrains entre eux, les pans du ciel entre eux, les panneaux de feuillage entre eux ; puis les terrains avec les ciels, les ciels avec les feuillages, et ainsi de suite. Il y a là toute une orchestration silencieuse, une instrumentation de teintes, de contours, même de mouvements, de gestes dans les arbres et les nuages, — dont les principes se retrouvent, très analogues aux lois musicales, et fondant une Métrique générale, une universelle Prosodie.

Ne serait-il pas intéressant et instructif d'organiser à Bruxelles l'une ou quelques-unes de ces attachantes et originales leçons ?

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — Tous les jours, de 10 à 5 heures, exposition des œuvres anciennes et récentes d'Eugène Smits. Section des objets d'art : verreries de Daum et de Lévillé, céramiques à reflets métalliques de Clément Massier, etc.

M. Fritz Hanno exposera quelques-unes de ses œuvres au Cercle artistique d'Anvers, du 23 au 30 mai.

Voici l'ordre des quatre dernières représentations de M^{me} Sarah Bernhardt au théâtre de la Monnaie : lundi, *Magda* (Heimath) ; mardi, la *Tosca* ; mercredi, *Fédora* ; jeudi, pour les adieux, la *Dame aux Camélias*.

Nous apprenons avec plaisir que M. Soulaacroix, qui fit jadis un Beckmesser excellent, vient d'être réengagé à la Monnaie. Il remplacera M. Boyer.

THÉÂTRE DE DIABLE-AU-CORPS. — Répertoire de la semaine : *Saint-Nicolas*, *Godefroid de Bouillon*, *Noël blanc*, *l'Horloger d'Yperdamme*.

La tiédeur des soirées a ramené le public sous les grands arbres féeriquement illuminés du Waux-Hall où l'excellent orchestre de la Monnaie évoque l'âme des musiciens. On y savoure du Wagner, du Massenot, du Delibes, du Weber, et des valsees de Strauss succèdent aux pages les plus graves des classiques. M. Dubois fait une bonne place aux jeunes dans ses programmes : hier il a joué une très jolie page de Chausson. Les Belges aussi ont leur

tour d'audition au Waux-Hall; nous regrettons seulement de ne pas y entendre plus souvent du Lekeu.

Les concerts extraordinaires commenceront cette semaine.

Mardi, M^{lle} Duchâtelet chantera un air d'Elsa de *Lohengrin* et l'*Ave Maria* de Gounod.

Le cortège historique qu'on organise pour le mois de juillet représentera la *Reconstruction de Bruxelles* après l'incendie qui, il y a deux siècles, dévora la capitale. L'administration communale met à la disposition des organisateurs un crédit de 125,000 francs.

Ce cortège sera composé de cinq chars, dont les dessins sont confiés à M^l. de Tombay, De Rudder, H. Le Roy, Samuel et les frères Dierickx, et qui figureront la *Ville en ruines*, la *Défense de Bruxelles*, la *Ville reconstituée* (hôtel de ville et Maison du roi, en 1698), la *Paix*, la *Cité et la Patrie*. M. Constant Montald a dans ses attributions l'ensemble du cortège et M. Herman Van Duyse s'occupe de la partie archéologique.

La Société des Aquafortistes belges convie les artistes à prendre part au 8^e concours annuel qu'elle organise.

En voici le programme : CONCOURS GÉNÉRAL. — Une gravure inédite d'un sujet au choix de l'artiste. Sont admises les gravures à l'eau-forte (à l'exclusion de celles exécutées sur zinc) et les lithographies. Les planches doivent être originales; les reproductions de tableaux seront rigoureusement refusées. Les œuvres ne pourront dépasser 36 × 25. — Prime : 250 francs.

CONCOURS SPÉCIAL. — Un calendrier gravé à l'eau-forte exécuté en deux planches pour être imprimé en deux couleurs. Le texte du calendrier sera imprimé typographiquement; l'artiste devra en conséquence tenir compte de ce texte dans la composition de sa planche. Le format ne pourra pas dépasser 50 × 24.

Ce calendrier fera partie de l'album. La société mettra en vente des exemplaires dont le nombre et le prix seront déterminés par la Commission administrative. Chaque exemplaire sera paraphé par l'artiste qui recevra 50 p. c. du bénéfice net réalisé sur la vente.

L'artiste reste propriétaire de ses planches qui lui seront restituées conformément aux dispositions du règlement de la société. Prime : 150 francs.

Toutes les œuvres destinées à l'un des concours devront être remises avant le 15 août à l'imprimeur de la Société, M. J.-B. Van Campenhout, 163, chaussée de Wavre, à Ixelles.

Pour renseignements : M. Louis Titz, 9, place Fontainas, à Bruxelles.

Signalons l'apparition de l'*Humanité nouvelle* qui continuera l'œuvre poursuivie jusqu'ici par la *Société nouvelle*.

Au sommaire du n^o 1 (mai 1897) : *Études sur l'évolution des Religions primitives*, par Elie Reclus; *L'Évolution morale du sexe*, par Jeddès et Tompson; *L'Être social*, par Jean Grave;

L'Évêché, par E. Verhaeren; *L'Homme en amour*, par C. Lemonnier; *Symbole social*, par L. Bazalgette; *Appel de Doukhobortzsis*, par L. Tolstoï; Chroniques de Fèvre, Hamon, etc.

L'Estampe moderne, une publication nouvelle, éditée avec luxe par l'imprimerie Champenois sous la direction de MM. Ch. Masson et H. Piazza, a pour but de présenter au public une série d'estampes originales et inédites, en couleurs et en noir, des principaux artistes modernes.

Elle groupera d'une façon très éclectique toutes les manifestations diverses de l'estampe, sans parti pris de genres, de métiers ou de pays. Néanmoins, la lithographie — qui revient, à juste titre, en faveur aujourd'hui et qui, soit en noir, soit en couleurs, constitue un des procédés offrant aux artistes le plus de ressources pour traduire aisément et fidèlement leur pensée — occupera dans le nouveau recueil une place prépondérante : à côté d'elle, le bois et l'eau forte en un ou plusieurs tons, la pointe sèche, l'aquatinte, etc., en un mot tous les procédés différents d'interprétation artistique prendront place à tour de rôle et souvent simultanément dans les livraisons de l'*Estampe moderne*, véritable anthologie de l'estampe à la fin du XIX^e siècle.

Le numéro de l'*Estampe moderne*, qui paraîtra vers le 15 de chaque mois, contiendra quatre estampes en couleurs de dimension 31 × 41 et sera mis en vente au prix de fr. 3-50 le numéro. Le tirage sera limité à 2,000 exemplaires. Il y aura, en outre, un tirage de luxe (100 exemplaires) sur japon à 10 francs et un tirage spécial à grandes marges (50 exemplaires) à 30 francs.

L'abonnement est de 40 francs pour Paris; de 43 francs pour les départements et l'étranger.

Direction : Boulevard Saint-Michel, 66, à Paris.

Le *Studio* vient de faire paraître deux livraisons spéciales consacrées l'une au Salon de l'Académie royale, l'autre à l'Exposition de la *New Gallery* et à celle du *New English Art Club*. Ces livraisons, magnifiquement éditées, renferment chacune plus de soixante illustrations. En vente au prix de 1 shilling aux bureaux du *Studio*, Henrietta Street, 5, Covent-Garden, Londres.

Le *Journal des Artistes* vient d'inaugurer à la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare à Paris, une très intéressante Exposition d'Art décoratif qui comporte une série de peintures par M^l. Félix Aubert et Cousin sur tissus de soie, sur peluche et sur velours pour ameublements. L'Exposition sera ouverte jusqu'au 5 juin.

L'ensemble de toutes les ventes de la collection des Concours a produit la somme de 1,367,992 francs.

Un peintre-décorateur français, au courant de l'ornement, de la fleur naturelle et stylisée, du feuillage, de la lettre, etc., et possédant les éléments d'un genre nouveau de décoration théâtrale, demande du travail dans une maison sérieuse. Prendre l'adresse au bureau de l'*Art moderne*.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

TROIS SOUVENIRS DE WAGNER. — LES OISEAUX QUI VIENNENT DE FRANCE. (Deuxième article.) — RACHILDE. *Les Hors-Nature*. — CHANTS LITURGIQUES. — CONCOURS DE L'ACADÉMIE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Directeurs et Acteurs*. — PETITE CHRONIQUE.

TROIS SOUVENIRS DE WAGNER

L'Homme « par qui notre siècle commence », Napoléon! Napoléon! comme prononçaient avec la terreur superstitieuse que suscitent les démons ou les dieux, les Allemands de 1810 et de 1811, quand l'Empire semblait fondé sur des triomphes si prodigieux et si indestructibles que tout être humain qui disparut à cette époque fatidique dut avoir, à l'heure de la mort, la vision que le colossal édifice durerait TOUJOURS! alors que, l'an suivant, mil huit cent douze, la campagne de Russie...!

Napoléon, dès son vivant légendaire, « faisait travailler les cervelles humaines », obsédant et magique, partout dans l'Univers. Et, je ne sais quel amiral anglais, relâchant, pour faire eau, dans une île presque ignorée, errant aux environs du rivage, raconte que sur la paroi lisse d'un rocher, dans un vallon désert, il lut, avec stupéfaction, ces mots gravés par le couteau d'un mate-

lot, à quatre mille lieues de sa patrie : Vive à jamais le grand Napoléon!

Cette notoriété merveilleuse et opprimante obtenue par l'Être singulier qui semble avoir eu pour mission cosmique d'incarner, en une expression inégalée, héroïque et définitive, ce facteur social inévitable, LA FORCE! la force vue en elle-même, sans aucune considération d'utilité, de service, de subalternisation au profit des autres facteurs puissants en lesquels se concentre et se manifeste l'activité humaine : l'Art, le Droit, la Religion, la Morale, la Science, l'Industrie, le Commerce, le Langage, l'Amour, l'Argent, — cette notoriété immense Richard Wagner l'a conquise par une mission d'un autre ordre, harmonieuse celle-ci et grandiosément séduisante et compatissante : LA MUSIQUE! Et s'il est permis de dire, après Léon Bloy, parlant du Guerrier formidable et cherchant en quoi son œuvre en apparence stérile a pu servir l'Humanité : « Jamais homme n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'héroïsme! » — parlant de cet autre Titan et de ses victoires lyriques, aux noms aussi sonores et aussi évocateurs que Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram, La Moscowa, on peut dire que « jamais homme n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'Idéal! »

Aussi partout son nom est-il inscrit non pas « en sanglants caractères » mais en souvenirs mélodieux, et on le prononce, lui aussi, avec les instinctives flexions

grossissantes et pieuses que prennent involontairement les bouches quand elles émettent les invisibles syllabes auxquels le Hasard a donné le rôle de réveiller dans les esprits le souvenir des grands hommes, bienfaiteurs ou fléaux, mais ayant tous cette magnificence, cette splendeur, de symboliser quelqu'une des grandes forces sociales qui mènent le monde et qui, si parfois lorsqu'elles agissent isolément, elles apparaissent en calamités, sont pourtant indispensables à l'universel concert des choses.

Récemment, au cours d'un imprévu et enchanté voyage qui embrassa, en son périple, la Méditerranée antérieure, ce compartiment merveilleux d'eaux divines et de côtes romantiques qu'enserrent de leurs murailles anfractueuses la Provence, l'Espagne, l'Algérie, la Tunisie (avec l'émouvante Carthage), la Tripolitaine (vestibule du Désert), la Sicile, l'Italie, bassin fabuleux ponctué au centre par cet ombilic presque oublié, les Baléares, trois fois, en quelques semaines, en des lieux séparés, le souvenir de Richard Wagner s'affirma, tel que la surrection d'une ombre basilicaine.

Ce fut d'abord en Catalogne. De Barcelone, l'industrielle et acharnée rivale de Madrid, nous étions partis vers l'intérieur, loin, pour visiter le monastère du Mont-Serrat, du mont-scie, à la crête en dents de scie, que la légende et l'histoire ont enveloppé d'une quadruple cuirasse de souvenirs fameux et tragiques. Aux gorges reculées de rochers bizarres, à quatre mille pieds de hauteur, conglomérats préhistoriques déchiquetés par des averses sans nombre au cours d'années inchiffrables, se dressent dans la solitude et le désordre, des cimes fantastiques dessinant en plein ciel les formes géantes d'animaux inconnus, d'êtres monstrueux, d'architectures Piranésiques, qui semblent, au-dessus de plaines brûlées, à peine duvetées par les gris oliviers de si haut s'écrasant en lichens, regarder et interroger au profond horizon du nord, l'arête brumeuse et tremblotante des Pyrénées. Là, contre les parois surplombantes, en une déchirure rocheuse plus âpre et plus affirmative encore d'une extrémité du monde, repose un Monastère composite réunissant en un amalgame austère les débris de monastères antérieurs, vingt fois ravagés malgré l'inaccessibilité et la farouche menace du site.

Or, si la tradition ne ment pas, ce Mont-Serrat fut le MONT-SALVAT! la demeure d'Amfortas, de Parsifal et de Lohengrin, le tabernacle du Graal, le lieu sacré où une fois l'an la Colombe divine descendait du ciel, ses ailes blanches étendues, et venait se poser. Et vraiment quand, en la chaleur d'un midi espagnol, assis sur quelque bloc favorable, on s'abandonne à la contemplation de ce désert sourcilieux se prolongeant en un passé si mystérieusement dramatique et incantateur, en l'âme

bientôt s'ébruitent les souvenirs, s'estompent les atténuations de la réalité, montent les illusions qui muent en idéal les insuffisantes ambiances. C'est bien là que durent habiter et prier les chevaliers purs. C'est de là qu'ils partirent pour leurs aventures de Justice et d'Amour. C'est là que croissait majestueuse, jadis, aux embouchures des défilés, cette forêt millénaire où Parsifal pénétrait, tandis que retentissaient dans l'atmosphère et dans l'écho minéral de cette géologie pesante, les polyphonants et puissants coups de cloche liturgiques.

Quelques jours après c'était à Palerme. Nous avions fait une excursion à Monreale et longtemps médité, écrasés et très humbles, très instinctivement religieux et aimants, dans la Cathédrale invraisemblablement ornée de six mille cinq cents mètres carrés de mosaïques patiemment incrustées, il y a huit cents années, sur les ordres, d'exécution en apparence impossible, d'un successeur de Roger le Normand, quand les moyenâgeux flibustiers scandinaves eurent chassé de la Sicile les Sarrasins, menant contre eux la guerre interminable, inlassable, commencée par la Rome antipunique et la Grèce antimédique, pour rejeter le Sémite en Afrique et en Asie, et qui, au temps présent, n'est pas encore à son terme. Nous avions aussi, revenus dans la cité palermitaine qui s'étale au pied du mont-forteresse où deux ans durant campa inutilement Hamilcar Barca, assisté, abîmés en des rêveries imprévues, à une messe chantante et vibrante dans la chapelle Palatine, cet incomparable chef-d'œuvre d'harmonie picturo-architecturale. Et vaguant ensuite au long des rues aux colorations crayeuses, aux poussières méridionales blanches et opiniâtres, nous passâmes devant l'hôtel des Palmiers.

Wagner avait séjourné là! Wagner avait achevé, là, *Parsifal*! Nous voulûmes voir les lieux où s'étaient consommées de si grandes choses!

Un appartement d'hôtel moderne, banalement luxueux. Qu'importait à ce puissant esprit l'extérieur du décor pour ses actions surhumaines! « L'art » du tapissier contemporain avait sévi: des tapis florissant en rosaces vulgives, un lit anglais acier et cuivre, luisant, avec bons matelas. Des cheminées marmoriques chargées du poids des habituelles horreurs en lesquelles on prostitue le noble métal du bronze. Des stores! Des lambrequins! De rondes tables ébénistérielles, et des chaises mille fois vues, fatigantes, oh! combien fatigantes! d'avoir été mille fois vues! Et des canapés! Sur une « commode » une photographie de l'illustre, bien en vue, sur chevalet, avec ces mots: Ici MONSIEUR Richard Wagner a habité quatre mois et a fini SON OPÉRA *Parsifal*!!!

Et, tout ce nonobstant, nous fûmes satisfaits et très émus. Oui, très émus! Oh! la puérilement harmonieuse

et avide et enfantinement sensible admirable nature humaine !

Plus tard à Marseille. Une soirée à épuiser, à tuer, dans la ville au Vieux Port infectionniférant, la ville dont l'aspect, quand on arrive par mer, comme nous fimes, vaut les perspectives classées de Naples et de Malte dont l'enchantement peuplait encore nos itinérantes et malades psychologies. Une affiche de théâtre : LA WALKYRIE ! Oui, à Marseille, à cent pas de la Cannebière, au milieu du relent des bouillabaisse safranées, la *Walkyrie* ! Et comme fin de saison encore ! Allons-y ! Sera-ce bien ? Sera-ce drôle ?

Ce fut bien ! Oui, partout l'on s'efforce à rendre ces chefs-d'œuvre volant aux cieux de l'Art et s'abattant sur les résistances vaincues telles que les vierges guerrières chevauchant ailées, lance à la main et clamorantes, à travers les belliqueux nuages. Hoyo Toho ! Heïaha ! Des moyens restreints, et pourtant une impressionnante réussite, en de modestes efforts, comme j'en avais vus à Munich et à Cologne il y a des ans et des ans, quand la Belgique n'avait pas encore subi la salutaire conquête, quand on s'y réglait sur l'opinion de MONSIEUR FÉTIS, grand homme, directeur du Conservatoire, auteur d'un Dictionnaire des musiciens frère germain, en son doctrinarisme mesquin, du Dictionnaire de l'Académie, qui avait prophétisé l'impossibilité de l'Ascension wagnérienne, suivi en cela par l'armée des snobs, par tous les membres du Cercle artistique et littéraire, tous, tous, et plusieurs autres, et qu'il fallait prendre le train et filer, non pour Bayreuth qui n'existait pas encore, mais au delà de la frontière, en une expatriation passagère, pour entendre le *Rheingold* ou *Siegfried*, ces débauches !

Et maintenant, passant par Marseille, on entend la *Walkyrie*, en revenant d'Afrique, de Bizerte, de Sous, de Mönastir, de Sfax, de Tripoli ! Qu'en dites-vous, ô citoyens du « pays des mufles » qui continuez, à propos d'autres efforts et d'autres artistes, votre piteux métier conservateur, toujours déçu, de misonéistes et de néophobes ?

Les Oiseaux qui viennent de France.

(Deuxième article) (1).

Quelque fâcheuse que soit l'extrémité où l'incurie de certains auteurs de Paris fait choir la poésie, il ne faudrait point s'imaginer que c'est nous seuls qui tressons les rares guirlandes dont s'adornent la lyre française. Il y aurait en cette opinion incontestable exagération. Encore que de nos voisins nous adviennent objets aussi sinistres que la *Vie héroïque*, *Floriane* et *Perceval*, *Campagne première* ou la *Légende blasphémée*, nous ne

(1) Suite. Voir notre numéro du 9 mai dernier.

devons pas en conclure que toute source lyrique est chez eux tarie. Certes, les fontaines sont lasses ; mais fouillez les vaines argiles et vous connaîtrez que des eaux rient toujours, claires et vives. Sans prétendre prolonger l'allégorie, je vous parlerai aujourd'hui de trois jeunes hommes qui sont dignes du titre de « poètes » ; Eugène Montfort, Tristan Klingsor et Francis Jammes.

Quelqu'un n'a-t-il pas déjà dit que MONTFORT était un faon ? Je serais ravi d'avoir trouvé l'expression qui me semble d'une confortable adéquation. Cet adolescent est entré dans les Lettres, dans la Vie (les unes n'étant que la manifestation de l'autre) comme un jeune, un volage faon pénètre dans un pâturage. Oh ! l'herbe savoureuse !... le doux velours... Suave fraîcheur de l'ombre !... Que de cris, que de bonds ! Il a la candeur et la fougue de quelqu'un qui, n'ayant jamais vu, regarde enfin. Chaque chose l'étonne. Une virginité fragile et curieuse possède tous ses sens. La violente lumière de la jeunesse éblouit ses yeux. Il ne sait contempler qu'à travers du soleil. Et tout objet lui apparaissant d'éminente beauté, il salue en tout la présence de Dieu ; si bien que l'aimable pétulance de ses gestes s'amortit, se fait ferveur et finit par prier. *Sylvie* n'est que le récit fidèle des émois passionnés que provoque en ce poète son amour pour une aimable personne. Il aime et est aimé. Bonheur à nul autre pareil !... Il aime et n'est plus aimé. Poignante désolation ! Ces simples paroles pourront servir à résumer tout le livre. Sous la plume de notre écrivain, la vieille et banale histoire a revêtu une spirituelle jeunesse. Et telles pages de son livre sont presque merveilles.

« Le beau gazon vert frais ! Quel délice d'être étendu... Sylvie, je t'y vois enchâssée comme une étoile dans le ciel. Le soleil rose du matin chatouille le grand marronnier, les murs de notre maison sourient comme lorsqu'on s'éveille, les fenêtres brillent, il y a encore de la rosée par terre... Étire-toi, ma chérie, roule-toi dans l'herbe, moi je mets mon chapeau sur mes yeux et je fais bien également monter et s'abaisser ma poitrine pour te faire croire que je dors... O Sylvie ! que je te vois jolie, toute blanche dans l'herbe, à travers les pailles lumineuses de mon chapeau. Ah ! petit cœur ! je te vois ! Tu crois que je dors, je te vois, je te vois ! Tu cueilles une herbe, tu pinces tes lèvres mutinement, tu t'approches avec précaution, tu retiens ton souffle et tu me glisses ton herbe dans l'oreille pour me chatouiller. Ah ! Ah ! Je sursaute extrêmement pour te faire plaisir... Tu pouffes de rire, tu en étrangles, tu t'enfouis la figure dans le gazon, mais je m'élançe, je te saisis, je te redresse : ris ! ris ! coquine ! un baiser, deux baisers, trois, quatre ! Ah ! ah ! ah ! ah ! Sylvie ! Sylvie ! »

Par un archaïsme plein de grâce, TRISTAN KLINGSOR prolonge jusqu'à nous la tradition des chanteurs d'amour. Son art mignard et délicat nous apparaît celui d'un authentique et séduisant trouvère. N'exigez pas de lui l'ode pathétique ou la strophe judiciaire. Vous ne trouverez rien de tout cela dans les *Squelettes fleuris*. Il ne sait que son cœur et les douces cadences qui y résonnent. Page jolie, servant de tendresse, il dit le charme léger des dames en atours, des bouches roses, des oiseaux et des fleurs. Une féerie câline anime ses paysages. Elfes et ondines y évoluent. Et de prestigieux, de surannés mirages font attentifs ses yeux. Ah ! les agiles, les claires mélodies qu'il nous apporte.

Ritournelles, cadences et lais, les pieux artifices d'une harmonie savante autant qu'exquise, agrémentent ses vers. Chez d'autres, tout est couleur, éloquence ou force. Chez lui tout est musique. Les rires tintent doux; les larmes finissent en vocalises. Mais l'enfant amoureux est grave aussi parfois. Il semble qu'en ce recueil l'inspiration ait rôdé autour de la mort spacieuse et parée. Oui, il sait la caresse des corps, des sourires et des ivresses, mais le pressentiment du squelette sous les chairs splendides le préoccupe. Si bien que pensif, il s'arrête souvent d'être heureux à cause du fixe regard de la mort qu'au milieu des pampres et des velours, inopinément, il a surpris. Voici l'une des meilleurs pièces du livre :

Mon mignon amour, si gentil fol, si frêle
en pourpoint de soie à pointes de velours
qui souriait trop naïvement pour elle,
je l'ai perdu, ô gai! mon mignon amour.

A la corde de tes cheveux tressée
j'ai dû l'accrocher au paradis :
sa petite âme est aux harpes bercée,
mon cœur ne sait plus battre comme jadis.

Et ce soir enchanté de cloches sages,
quand tu es venue en robe à clochetons
comme aux images des missels moyen-âge,
ce soir chanteur de cors, tontaine, touton,

tu n'as pas vu que cette rose à ma lèvre
(ah! vierge folle de vertu)
tu n'as pas vu que c'était mon amour frêle
qui te tirait sa langue de pendu.

Nul, ces temps-ci, n'excita, autant que FRANCIS JAMMES, de tumulte. Les uns ne virent en lui qu'un provincial niais, les autres voulurent y reconnaître une astucieuse roubardise.

Pour nous, nous nous flattons d'avoir été des premiers à saluer en lui un grand poète. Nous ne croyons pas que pareille sensibilité se soit déjà révélée en art. Jammes sait animer toutes choses. Un cœur et des soucis battent dans les pierres. Il en devine l'angoisse. Il n'ignore pas la joie des pigeons qui sont comme des fleurs. Il s'émeut au paisible bonheur des petites gens qui l'entourent. Et pour activer davantage le jeu de ces affections, il unit en d'imprévues et subtiles accordailles le passé au présent. La vie des choses mortes se mêle à celle des choses actuelles. Troublante fusion! Les objets usuels lui suggèrent de parallèles émotions dans les siècles révolus. D'obscurètes métempycoses le hantent et son âme ainsi, inquiète et tendre, vit dans une anxieuse et permanente alternative. Tous ne l'ont pas compris ou trouvé malin. Certains qui d'ailleurs pour les beaux-arts exigent une préalable initiation, réclamaient des éclaircissements. Que la *Naissance du poète* leur en puisse tenir lieu.

Ce petit livre constitue la synthèse de son œuvre. Il y résoud son effort en de lumineux paradigmes. Les ressorts de son talent s'y dévoilent. Au contraire du spinoziste qui fond toutes les choses en l'unitaire et fondamentale idée de Dieu, Jammes, par un panthéisme inversé, s'unit aux choses par les affinités d'émotion qu'il se découvre avec l'univers. Lorsque, dans la *Naissance du poète*, il déroule, en radieux apologues, la graduelle et élémentaire formation de l'âme lyrique, il ne fait que donner le motif et la raison d'être de son art. Le poète est un être collectif. S'il peut comprendre la mer et les processions des campagnes, la terre et les bateaux, les arbres et les ruisseaux, les jones, c'est qu'une vertu commune les enflamme et que rien n'en pourrait détruire la substantielle, l'originelle solidarité. Ceci explique aussi l'impression

de grande force naturelle qu'à lire les vers du poète d'*Un jour*, on éprouve. Afin de terminer plus efficacement cet article que nous voudrions de prosélytisme, laissons Jammes chanter lui-même et nous expliquer l'obscurète participation qu'à la formation de l'âme du poète les noyés, du fond des eaux, affirment.

Nous vivons dans la mort, comme les grands poètes :
dans la mort transparente et saine de l'eau,
et nous n'entendons plus le murmure des terres,
et le ciel de la nuit fait le jour dans les flots.

Nous avons été déchirés par des requins,
comme le poète par l'homme, et avons nourri
des huîtres, des araignées, des oursins
et des pieuvres qui rougissent comme des femmes qui scurient.

Nous sommes noyés dans la mer, comme il est noyé
sur la terre, et nos lambeaux s'incrument aux rochers
comme des Prométhées dont le foie est rongé
par l'amour de la tendre et chaste bien-aimée...

Mais nous nous vengerons et quand la bien-aimée
tendra sa bouche à l'eau pour y boire notre sang
qui s'y épand en gouttes, nous laisserons, en pâissant,
glisser des roses d'or sur sa gorge gonflée.

Et petit à petit, comme des bras de femme,
les algues nous entoureront, entoureront;
et nous en sentirons bientôt jusqu'au front,
puis elles nous lieront doucement jusqu'à l'âme.

RACHILDE

Les Hors-Nature, Mœurs contemporaines.

Paris, *Mercur de France*. 1 vol., 380 p.

Histoire de deux frères dont l'aîné aime d'amour le cadet, un des Esseintes très beau, enfant gâté. L'aîné, un austère savant, maître jusqu'au bout de sa passion, étrangle le plus jeune pour empêcher l'incendie d'atteindre ce bel enfant, sensible comme une femme. Une fort belle apothéose de donjon flambant encadre cette fin, qui n'émeut pas.

Je m'excuse de narrer aussi sèchement ces trois ou quatre cents pages qui valent qu'on les exècre, ce qui est beaucoup.

Rachilde incarne avec grâce, avec art parfois, et avec un charme très... femellien, la dégénérescence des classes oisives.

Imagination exaltée pour des joies ou des souffrances puériles, impuissance des instincts naturels, nervosités exacerbées, il faudrait la force et le mépris d'un paysan du Danube pour étoiler tout cela, comme on casse un miroir, d'un coup de poing de nature et de santé. Ce joli joujou artistique amuse comme un conte de fées, un conte de gnomes plutôt, le conte d'une société restreinte, anormale, bâtarde et châtée d'intimités fortes et confiantes, parvenue au cauchemar à force de vie factice, faites de rien, de sensations affinées, artificielles comme les fleurs de serre qu'elle aime. De tout temps on aime les contes de fées. Ceux-ci les remplacent désavantageusement.

L'étiquette de « mœurs contemporaines » accolée au roman me paraît audacieuse. Parce qu'il y a des malades dans les hôpitaux et des fous en notre siècle, et parce qu'on rencontre quelques détraqués sur son chemin, il faudrait accuser toute une époque ?

Mais même parmi nos plus infects égoïstes, même chez les bourgeois les plus capitonnés d'ennui, on trouve encore un peu de sens vital — assez pour qu'il reste l'espoir de leur faire comprendre un jour des idées saines et admirer de réelles beautés.

Je ne vois pas encore chez mes contemporains beaucoup de grands seigneurs d'ancienne ou de fraîche date « atrocement » épouvantés de voir un des leurs dire une sottise devant des villageois et croire que « leur blason se couvre de boue » parce qu'un jeune homme a la plaisanterie un peu féroce !

Je m'aperçois même qu'il est peut-être naïf d'exécuter tout cet étalage d'émotions violentes suscitées par des malheurs purement conventionnels, ou d'enthousiasmes excités par d'assez minces beautés partielles, et de partir en guerre contre d'aussi maladroits élans. La forme parfois belle de ces scènes futilement dramatiques faisait espérer un art plus intéressant.

Peut-être cette déception seule inspire-t-elle colère.

CHANTS LITURGIQUES

Dans une petite chapelle de dominicaines, ornée d'affreuses statues peintes et de puérils bouquets artificiels, une heureuse novice, en costume de mariée, prie. Autour d'elle, toute la tribu de ses parents, — depuis les aïeux en qui une sensibilité un peu enfantine a remplacé les sentiments forts, jusqu'aux arrière-cousins agacés par le décor ultra-rustique et les interminables allées et venues des sacristines affairées, laides, sèches, dérangeant les rangs serrés des chaises ; — toute la tribu prie aussi, tant bien que mal. Tout à coup le soleil s'est mis à briller à travers les fenêtres ouvertes du chœur des religieuses. La chapelle des « profanes » reste dans l'ombre, mais au fond, derrière l'autel, s'est illuminée la grande grille à croisillons qui sépare le cloître du monde des vivants. Subitement, poussés par on ne sait quel instinct qui attire tous les êtres vers ceux qu'agite une émotion intense, les profanes se sont levés. Les deux pieds sur leur banc, tapissant de leur silhouette de curieux les murs trop bas de la petite église, ils regardent au delà des grilles la file de novices s'avancant lentement. Leurs robes de laine blanche, leurs voiles et leurs guimpes du XIII^e siècle, vivement éclairées, se détachent sur des murs, blancs, eux aussi, et dépourvus d'ornements. A l'intérieur du cloître, la grande pensée de la pauvreté a remplacé l'insuffisance des notions esthétiques, tout est harmonisé en une simplicité qu'un rayon de soleil exalte jusqu'au sublime. Très simplement aussi, les religieuses — j'allais dire les âmes du XIII^e siècle, — se sont mises à chanter les hymnes que la liturgie indique pour ce jour-là. Parmi ces femmes, un petit nombre sont musiciennes, les autres chantent comme elles prient, du mieux qu'elles peuvent, *sans art*. Sans art : on ne sent aucune préparation autre que celle de l'ensemble, aucune inflexion voulue, aucune préoccupation du chant en lui-même. Parmi les méandres compliqués de la musique des temps gothiques, des « longues » et des « brèves », les voix montent et descendent avec la sûreté de l'habitude. Sans penser aux humains qui les écoutent, les recluses laissent machinalement s'épanouir leur piété en notes douces, profondes, tranquilles, involontairement expressives comme le sont les nôtres quand, tristes ou joyeux, nous chantons sans presque nous en apercevoir. Les paroles sont distinctes, les voix sont pures, et les antiques mélodies se déroulent, contant, mieux que n'importe quel poète ou quel cérébral analyste, l'âme des siècles passés, plus lente en ses extérieures émotions. Plus lente, autre, qu'importe ! telle qu'elle fut, elle anime encore une partie des êtres d'aujourd'hui, réfugiés dans l'idéal ancien, parce qu'ils n'ont pas trouvé l'idéal nouveau.

Il est vrai que celui-ci ne court pas les rues, et qu'il est terriblement malaisé de le décrocher, de le concrétiser, de le chanter surtout. Ces simples filles ont cru en trouver un, et elles extériorisent ce qu'elles sentent sans y ajouter le fard d'aucune pensée d'art. Perchés sur leurs chaises ou appuyés sur le bord d'une fenêtre haute, les assistants les suivent de tous leurs yeux, de tout leur être, pris d'un émoi inconscient. C'est de la vie chantée, c'est une minute de joie collective exprimée en naïve beauté. Ce jour de noces spirituelles, réveillant les souvenirs et les ferveurs des plus ternes cœurs de nonnes, a rendu les voix plus vibrantes, et nos exigeants désirs modernes « d'impressions » sont satisfaits.

Car nous ressemblons à des chats qui se frottent à leurs maîtres pour que plus facilement se dégage l'électricité et la chaleur qui est en eux : nous nous précipitons vers tout ce qui semble contenir un peu de joie absolue pour que toutes les parcelles de bonheur que nous contenons se condensent en une sensation totale en touchant à ce contagieux enthousiasme d'autrui.

Et malgré nous, malgré l'émotion annonciatrice de ces condensations possibles, nous restons tristes comme si nous n'avions entendu que de lointaines promesses presque impossibles à réaliser. Il faut tant de force pour vivre l'absolu que nous pressentons, pour atteindre cette orgueilleuse sainteté qui abritait à la fois les âmes du moyen âge contre les dépendances et contre les responsabilités. Nous savons qu'illusoire ou trop exclusivement spéculative était la grande unité qui les protégeait contre eux-mêmes et contre les autres. Mais pour ressentir l'intensité d'exaltation qu'elle suscitait, pour la chanter, nous sommes encore impuissants. Un instinct pousse tout le siècle vers d'aveugles affirmations de fraternité, comme si de là devait venir la lumière. Et peut-être l'*Ode à la Joie*, à l'amour universel de la IX^e symphonie nous émeut-elle comme la plus intime expression de l'idéal de notre époque. Pourtant, pourtant ! elle ne nous suffit pas encore. A travers toutes ces fraternités, au-dessus de tous ces liens d'espèce, de race, de patrie, de classe, de profession, de famille dont nous sentons en nous l'unité, dominant l'unité de notre moi et nous imposant la conscience despotique et bienfaitrice de notre dépendante et fragmentaire existence, nous voulons sentir et adorer une unité plus grande encore.

Si petits que nous soyons, il faut que nous nous sentions nécessaires, et nécessaires à une grande chose, à une chose infinie. Nous étions les serviteurs et les enfants d'un Dieu, « nous portions la livrée d'une grande maison », par l'amour et par le travail nous faisons partie du ménage divin, de la grande et sévère firme « Dieu et C^{ie} » et en ne travaillant que suivant notre seule fantaisie, fût-ce pour les siècles à venir et pour la terre entière, nous avons le sentiment d'une déchéance. Napoléon n'hérita des millions d'âmes que parce qu'il était né porteur, condensateur pour ainsi dire, d'une des grandes paroles du Destin, de cet « il faut » que quelques-uns de nous sentent plus que d'autres, et que nous appelons volonté, — de cette Nécessité qui nous rend presque sourds à nous-mêmes et sans laquelle aucun effort ne nous paraît bon, noble, suffisant. Les classes travailleuses, les mères, tous ceux qui luttent pour conserver la vie de leur esprit, de leur cœur ou de leurs entrailles, tous ceux-là portent en eux la grandeur d'une inconsciente obéissance à la Nécessité, et on dirait que le despotisme tangible et extérieur de ce qui les fait agir les ennoblit. L'artiste qui crée parce qu'il ne peut faire autrement, parce que « c'est plus fort que lui », celui-là, seul, nous émeut.

Et c'est cette grandeur qui nous remue encore aujourd'hui dans le chant de ces nonnes, vraies vestales d'un feu sacré dont elles conservent les dernières étincelles. Mais nous ne leur avons pas abandonné, avec les vieux symboles, la fierté de nos destinées. — Si nous ne connaissons plus cette tyrannique volonté de Dieu, arbitrairement imposée et comprise, humiliante parce qu'elle était fantastiquement interprétée, nous avons en nous, toujours plus puissant, le sens du nécessaire des choses. Et c'est à celui-là que nous voulons obéir, celui-là en lequel nous pouvons nous réfugier comme en une souveraine Sécurité lorsque les partielles tyrannies des solidarités humaines nous humilient de leurs mesquins esclavages.

Depuis les nombreuses irresponsabilités jusqu'aux plus faibles liens de ces despotiques solidarités, dans toutes ces lois dont le réseau nous enserre et que nous découvrons peu à peu, les respectant désormais sans les craindre, nous obéissons à un maître infini. Est-il un, est-il multiple, est-il bon, est-il seulement une affirmation sans l'ombre d'aucune négation? Nous n'en savons rien. Quelques-uns sentent en eux des commandements impérieux, ils les tiennent pour sacrés, et pour eux disparaissent les contingences, les hasards et la fantaisie. S'ils sont artistes ils émeuvent sans presque le savoir et c'est ce grand art-là qu'il nous faut. Grand, tragique ou simple, rieur, il naîtra, il commence à naître parmi nous, car le passé n'a pas absorbé nos forces. Au-dessus de nos impuissances planent de toujours plus claires vérités, au fond de nous s'éveille, toujours plus impatient, le désir de les vivre, et ni dans l'art ni dans l'existence nous n'avons renoncé au symbole de l'aigle volant vers le soleil par-dessus toutes les misères et toutes les beautés d'un monde. Que viennent encore quelques générations chercheuses de lois, et avec l'orgueilleuse joie de ces filles qui chantent : « Vous êtes ma part, ô seigneur ! » nous pourrions dire : « O monde, monde entier, tu m'appartiens ! car j'ai pressenti toutes tes impulsions, elles traversent mon être. et c'est à ta vaste et mystérieuse Unité que j'obéis en croyant en moi-même, « en acceptant le poids souvent lourd des imparfaites fédérations d'âmes et de corps ». Et peut-être qu'alors, très facilement, nous formulerons des hymnes dont le rythme ne nous lassera jamais, parce qu'il sera apparié à la fois aux mouvements du monde et de notre propre vie.

Aux heures tristes où rien autour de nous ne s'éclaire, l'art exaltera encore en nous ces vieux mots consolateurs, empreints d'une plus réelle, d'une plus rigoureuse signification. O belle et inconnue Nécessité, fais de moi ce qu'il te plaira. Sois ma part comme je suis la tienne, régis-moi. « PORTIO MEA, DOMINE. »

Concours de l'Académie.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a arrêté comme suit le programme des concours pour 1897 :

Partie littéraire. — 1^{re} question : Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du xv^e siècle et au commencement du xvi^e, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, de justice, etc.

Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période avec dessins et croquis à l'appui.

2^e question : Quel est le rôle réservé à la peinture dans son

association avec l'architecture et la sculpture comme élément de la décoration des édifices?

Déterminer l'influence de cette association sur le développement général des arts plastiques.

3^e question : Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans les anciens Pays-Bas.

4^e question : Faire l'histoire de l'influence de l'école de David sur l'art belge.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de 1,000 francs pour la première question, de 800 francs pour les deuxième et troisième, et de 600 francs pour la quatrième question.

Architecture. — On demande un projet de nymphée ornée de tout ce que la nature et l'art offrent pour ce genre d'édifice.

Le dessin (plan, coupe et élévation) ou la maquette sera à l'échelle de 2 centimètres par mètre. — Prix : 1,000 francs.

Musique. — On demande un trio pour piano, violon et violoncelle. Prix : 800 francs.

Voici le programme des concours pour 1898 :

Partie littéraire. — 1^{re} question : Quelles sont les analogies ou les différences qui existent entre l'allégorie et le symbole? Établir et caractériser, par des exemples empruntés à l'histoire de la peinture, les éléments essentiels qui rapprochent ou distinguent ces deux conceptions esthétiques.

2^e question : Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

3^e question : Écrire l'histoire des édifices construits place de l'Hôtel de Ville à Bruxelles, après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire connaître leur importance au point de vue de l'histoire du style architectural auquel ils appartiennent.

4^e question : Faire l'histoire de la partie spécialement musicale de la chanson flamande (origine des mélodies et des formes rythmiques), depuis le haut moyen âge jusqu'aux temps modernes.

Prix : 800 francs pour la première question; 1,000 francs pour chacune des trois dernières.

Art appliqué (gravure en taille-douce). — On demande le portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un Belge contemporain, ayant une notoriété reconnue dans le domaine politique, administratif, scientifique, littéraire ou artistique. Prix : 800 francs.

Sculpture. — On demande un bas-relief (à figures demi-nature) représentant la Belgique recevant les nations étrangères à l'occasion de l'Exposition internationale de Bruxelles : Prix : 800 fr.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Directeurs et Acteurs.

Combien de temps à l'avance un artiste dramatique doit-il prévenir son directeur de son intention de quitter le théâtre où il est engagé verbalement.

Telle est la question de droit soumise, à propos d'un procès Rochard-Volny, à l'appréciation de la première chambre du tribunal civil de la Seine.

M. Sardou, sollicité par M. Volny de donner son opinion dans l'affaire, a adressé à l'artiste une lettre ainsi conçue :

MON CHER VOLNY,

Je vous renvoie l'acte d'assignation de M. Rochard; après en avoir pris connaissance, j'y vois que M. Rochard invoque en sa faveur un prétendu usage du théâtre qui obligerait les contractants à s'aviser trois mois à l'avance de leur intention formelle de ne pas rester liés par tacite reconduction. Je n'ai jamais eu connaissance d'un usage tel que celui-ci, tandis que j'ai toujours vu, dans les conditions qui vous liaient à M. Rochard, qu'il vous suffisait de l'avertir quinze jours à l'avance pour vous trouver dégagé de toute obligation envers lui. Vous pouvez être assuré qu'il n'aurait pas manqué d'en user ainsi avec vous s'il avait été dans le cas de vous congédier.

Mille amitiés,

(signé) SARDOU

L'affaire a été plaidée jeudi à la première chambre du Tribunal de la Seine, où M^e Carraby s'est présenté pour M. Rochard et M^e Florimond-Desjardins pour M. Volny.

A huitaine pour jugement.

PETITE CHRONIQUE

La maison Breitkopf et Haertel va publier le *Poème* pour violon et orchestre de M. Ernest Chausson qu'Eugène Ysaye a joué deux fois avec un succès triomphal à Paris.

A propos de ce dernier, annonçons qu'il vient de signer, pour la saison prochaine, à des conditions exceptionnellement brillantes, un engagement pour cent concerts à donner en Amérique.

De même que les années antérieures, l'intendance du théâtre royal de Munich profite des fêtes de Bayreuth pour annoncer une série de représentations modèles à Munich. Pour ceux de nos lecteurs que la chose intéresse, voici les dates de ces représentations consacrées à Wagner et Mozart :

De Wagner : *Rienzi* (10 août et 2 septembre); le *Vaisseau-Fantôme* (3 août et 7 septembre); *Tannhäuser* (31 août et 14 septembre); *Lohengrin* (24 août et 9 septembre); *Tristan* (5, 12, 19, 26 août et 5 septembre); les *Maîtres Chanteurs* (8, 15, 22, 29 août et 12 septembre).

De Mozart : *Idoménée* (1^{er} et 17 août); *l'Enlèvement au Sérail* (14, 18 août et 8 septembre); les *Noces de Figaro* (17, 21 août et 1^{er} septembre); *Don Juan* (14, 28 août et 4 septembre); *Così fan Tutte* (11, 25 août et 11 septembre).

M. Nikisch, le célèbre capellmeister du Gewandhaus de Leipzig

et de la Philharmonie de Berlin, vient de clôturer par un très grand succès la série de concerts qu'il a dirigés au Cirque-d'Hiver, à Paris. Malgré les appréhensions que la nationalité des musiciens de l'orchestre avaient fait naître et qui avaient même, dit-on, attiré l'attention du préfet de police, c'est par un triomphe unanime que cette manifestation artistique a été accueillie. Voici enfin déraciné le préjugé qui arrêta stupidement naguère les représentations de *Lohengrin* inaugurées par M. Lamoureux. On prévoit désormais comme possibles des représentations allemandes des œuvres de Wagner.

Les musiciens ont particulièrement apprécié, dans cette très intéressante suite d'auditions, l'ardeur du quatuor et la puissante sonorité des cuivres. M. Nikisch conduit son orchestre en véritable virtuose et a fait entendre maints détails d'instrumentation qui passent généralement inaperçus. La liberté avec laquelle il dirige les symphonies de Beethoven a excité particulièrement l'intérêt et la curiosité.

M. Nikisch a tenu à faire dans ses programmes une assez large place aux compositeurs français. Parmi les œuvres qu'il a exécutées avec le succès le plus complet figuraient la *Jeunesse d'Hercule* de Saint-Saëns, le *Camp de Wallenstein* de Vincent d'Indy et la Symphonie d'Ernest Chausson.

La ville de Paris vient d'acquérir le grand bas-relief en céramique polychromée de M. Alexandre Charpentier, *Les Boulangers*, actuellement exposé au Palais du Champ-de-Mars. L'Etat est en négociations avec l'artiste pour l'achat de sa fantaisie *Narcisse*, exposée au même Salon.

On commencera sous peu les travaux préparatoires à l'érection du *Monument aux Morts* du sculpteur Bartholomé. M. Formigé, architecte chargé du service des Promenades, — cette qualité fait rêver, — a pris avec l'artiste les dernières dispositions en vue d'une mise en œuvre immédiate. C'est, on le sait, au Père-Lachaise que sera érigé le monument. Nous en avons vu ces jours-ci, dans l'atelier de M. Bartholomé, le plan définitif qui fait pressentir un ensemble tout à fait impressionnant.

La quatrième livraison d'*Art et Décoration* (Paris, 13, rue Lafayette) est consacrée aux Salons de Paris. Elle contient, magnifiquement illustrées, des études sur la Peinture décorative, sur l'Orfèvrerie et les bijoux, sur la Sculpture décorative, sur la Tapisserie et la Broderie, etc., signées P. Leprieur, R. Binet, G. Soulier, Marius Vachon, H. Fierens-Gevaert et G. Migeon.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCESSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. — IMPRESSION D'ARTISTE. *Ansbach. Baden-Baden.* — ANQUETIN. — NOS BONS JOURNALISTES. — PARADOXES D'UN BIBLIOPHILE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Directeur et acteurs.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon du Champ-de-Mars.

Ce qui domine de haut, en ce Salon du Champ-de-Mars que la médiocrité et les redites envahissent, parasites redoutables, d'année en année davantage, c'est, faut-il le dire? l'admirable carton de Puvis de Chavannes destiné au Panthéon.

Souffrant, le maître n'avait pu terminer son œuvre pour l'ouverture, et l'Exposition semblait découronnée. Voici, depuis quelques jours, la toile en place, au haut de l'escalier d'entrée où se hâtent, tous les ans, les regards impatients. Et bien que la vaste composition ne vive encore que du prestige des lignes et du rythme des arabesques, on peut affirmer que l'artiste n'a jamais déployé plus de maîtrise, plus de jeunesse de pensée unie à pareille noblesse du style.

« Ardente dans sa foi et sa charité, Geneviève, que les plus grands périls n'ont pu détourner de sa tâche,

ravitaille Paris assiégé et menacé de la famine. » Tel est le sujet du triptyque qui, bientôt, complètera la décoration du Panthéon. Debout dans une barque vers laquelle s'avance, respectueuse, la foule, la sainte préside, en un geste de bénédiction, au débarquement des sacs de blé et des amphores de vin que se disputent les affamés. Dans le fond, le mur d'enceinte de Paris et quelques monuments d'architecture, sobrement et grandement indiqués. L'ensemble est digne du maître dont s'honore la France, et d'un équilibre si parfait qu'il ne semble pas possible de déplacer, sans en rompre l'harmonie, le moindre détail de la composition.

Le souffle d'art que dégage cette œuvre limpide renverse les frêles édifices environnants. Et l'on s'étonne que les mêmes halls renferment, à côté d'une inspiration si haute, de sentimentales ou vulgaires niaiseries telles que ce cuirassier de Carolus-Durand dont les yeux mouillés et levés au ciel sont pour ravir d'extase les bonnes d'enfants, ou ces plafonds de Dubufe, agrandissement de couvercles de boîtes de dragées. Le Salon du Champ-de-Mars a décidément ses Bonnat et ses Jules Lefebvre, indéracinables. En moins grand nombre, je le veux bien, mais plus absorbants et accapareurs, le règlement ne limitant pas le chiffre des toiles à exposer par les sociétaires.

Dans l'encombrement des banalités courantes, quelques envois marquent. Les signatures? Celles que vous

connaissez, que la *Libre Esthétique* a rendu populaires à Bruxelles : Carrière, Besnard, Lerolle, Cottet, Jacques Blanche, Thaulow. Ménard, Maurice Denis. Celles, en outre, de quelques peintres belges qui font bonne figure et sont très appréciés : Claus, Frédéric, Verstraeten, Courtens, Willaert, Buysse, Marcette, Trémerie, Evnepoel. Mais déjà la lèpre du pastiche gagne de proche en proche. Et si, jadis, Whistler, Puvis de Chavannes et Gustave Moreau avaient leurs imitateurs, voici que Cottet trouve en M. Chevalier un disciple trop fidèle, que les brumes de Carrière ont envahi les toiles de M. Berton, que Ménard se mire dans les compositions de M. Dauchez, que les clairs de lune de M. Krook reflètent à miracle ceux du bon Thaulow. Il y a un sous-Brangwyn qui s'appelle Jules Guérin, un sous-Ranson qui est Russe et répond au nom de Botkine. Il y a des sous-Gauguin, et les sous-Monet foisonnent.

Passons, et dans ces carrefours de Bondy choisissons quelques points de repère.

Le *Christ en croix* de Carrière est incontestablement l'une des œuvres d'art du Salon. Par le sentiment et l'expression, il s'élève au-dessus de tout ce qui l'environne. Comme peinture, il demeure dans la note grise, fuligineuse, affectionnée par l'artiste. C'est un camaïeu, ou un dessin rehaussé, mais non un tableau proprement dit. Des admirateurs de l'artiste ont formé le projet de l'offrir au Luxembourg et ont ouvert, discrètement, une souscription dans ce but. Les deux toiles de Carrière acquises précédemment par l'État, la *Mère* et les *Portraits* qui furent exposés en 1894 à la *Libre Esthétique* me paraissent supérieures au *Christ*. Mais il serait intéressant de voir au Musée cette manifestation d'une évolution nouvelle de l'artiste, qui ne sera probablement pas la dernière.

Les œuvres de Besnard, dont la plupart ont été récemment exposées à Bruxelles, ont été analysées ici même en détail. L'artiste a ajouté aux portraits admirés à la *Libre Esthétique* celui du D^r Calot, de Berck-sur-Mer, et le *Portrait de M^{me} L...*, en robe rose, fort élégant en ses lignes souples et son coloris chatoyant.

Les portraits de M. Blanche sont, de plus en plus, inspirés des maîtres anglais du siècle dernier. Il y en a un, celui de la *Petite fille au chapeau*, qui paraît détaché de la *National Gallery*. Cette absence de personnalité est presque un phénomène. Elle n'empêche pas, au surplus, M. Blanche d'être fort habile en son métier et souvent heureux en ses groupements ingénieux de personnages. Tels ses *Portraits dans un intérieur*, qui valent le *Portrait du peintre Thaulow et de sa famille* exposé l'an passé.

Citons encore, parmi les portraitistes qui savent donner autre chose à leurs modèles que la « ressemblance garantie » et dont chaque toile a une valeur d'art, M. Alexander, si raffiné en ses gammes assourdies, si

conscientieux dans la simplification des attitudes et du geste; M. Boldini, exubérant, au contraire, et ne reculant devant aucune audace pour sortir de la banalité; M. Aman-Jean, dont la figure principale s'encadre des symbolisations de la Beauté et de la Poésie; M. Lerolle, dont l'importante exposition montre un artiste de goût et de savoir; M. de la Gandara, dont la mièvrerie s'allie assez heureusement au monde dont il est l'historiographe; M. Roll, qui a peint le portrait de Rochefort avec un brio étonnant; M. Simon, enfin, un peu caricatural dans ses *Marguilliers* aux noirs veloutés, mais sobre et d'une émouvante sincérité dans les *Portraits de famille* qu'il dispose, sans apprêt et sans pose, avec un naturel et une vérité d'expression rares, dans la claire atmosphère d'un atelier d'artiste.

Ce sont des portraits aussi qu'expose M. Maurice Denis, mais ici la reproduction du modèle n'est guère qu'un prétexte pour établir une composition attachante par la ligne et par la couleur. S'il est permis de ne pas s'enthousiasmer à la petite toile qui représente l'artiste lui-même et sa femme attablés en plein air, à la fin d'un repas, en un décor nocturne quelque peu épais, il faut reconnaître que le *Portrait de M^{me} Y. Lerolle en trois aspects*, de même que les *Figures dans un paysage de printemps*, ces deux toiles traitées en des tons d'une harmonie et d'une délicatesse extrêmes, comptent parmi les plus savoureux morceaux de peinture du Salon.

Enfin, parmi les étrangers, Guthrie se maintient au bon rang avec ses portraits de M. Sinclair et de M^{me} Ed. Martin, tous deux traités en un chromatisme harmonieux et tranquille, et M. Zorn s'affirme, en un superbe portrait de femme, peintre de style.

L'exposition de Ch. Cottet n'a peut-être pas la variété et l'imprévu de ses envois précédents. On y sent quelque peu la hâte d'une production superficielle. Il y a, néanmoins, parmi telles de ses toiles, de belles qualités de peintre. L'artiste se dégage des noirs qui obscurcissaient sa palette et l'harmonie de ses paysages maritimes s'enrichit de colorations franches d'un effet superbe.

Avec le panneau décoratif *L'Automne* et les beaux portraits de René Ménard, avec quelques-unes des impressions crépusculaires de Thaulow, avec d'anciens Cazin auxquels elles s'apparentent, avec la grande composition de Brangwyn *Les Moqueurs*, un peu papillonnante mais si riche et si chatoyante en son coloris de cuirs mordorés, de feuillages d'automne et de géraniums, avec quelques Raffaëlli (bien commercialement encadrés), les œuvres que nous venons de citer forment le noyau de ce Champ-de-Mars qui s'officialise de plus en plus. A part cette petite aristocratie, on retombe dans le flot des œuvres estimables dont il n'y a à louer que l'habileté de métier. Le Champ-de-Mars, à cet égard,

n'a rien à envier aux Champs-Élysées. Il semble que peindre soit devenu, à en juger par le nombre des exposants, la chose la plus aisée du monde. Mais c'est désormais un sport plutôt qu'un art, et avec quelque entraînement on arrive sans peine à bâcler annuellement la douzaine de toiles indispensable pour faire figure dans les Salons de mai.

La sincérité et la simplicité de nos artistes belges les font remarquer dans la Corbeille bruyante de ces agents de peinture. Et ce sont ces dons paisibles qui mettent en évidence, cette année, ceux des nôtres que nous citons plus haut, bien que les emplacements qu'on leur a octroyés ne leur soient pas, en général, favorables. Les béguinages, les canaux sommeillants, les quais déserts de MM. Willaert, Trémerie et Buysse ont été particulièrement remarqués et cités avec éloge. Ils apportaient parmi la gaieté souvent factice des sites du Midi le recueillement de nos villes de rêve et de prière, Bruges-la-Morte et Gand-la-Silencieuse, fidèlement exprimées par des artistes épris du mystère de leurs coins d'ombre et qui n'ont pas cherché à en dissimuler la poignante mélancolie.

IMPRESSIONS D'ARTISTE

Ansbach.

Le soir tombe sur ce dimanche silencieux et la petite ville, muette comme une bourgade hollandaise, va se bercer tantôt aux rêves des splendeurs abolies. Les maisons sont closes. Le Château désert sommeille. Sous les tilleuls du jardin public, les accords cuivrés de la musique militaire viennent de s'éteindre. De rares passants errent furtifs dans l'enchevêtrement des ruelles capricieuses. Seul, le pas cadencé et lent des chevaux-légers en permission de neuf heures, avec son cliquetis d'éperons et parfois le frôlement d'un fourreau d'acier sur le pavé sonore, trouble la paix mélancolique des carrefours. Dans son armure d'or neuf, le chevalier qui surmonte la fontaine du margrave Georges préside à cette vesprée solennelle et son geste de bataille s'apaise dans l'ombre grandissante.

Au delà du pont, de la route qui mène aux casernes dans la fraîcheur des prés et des cultures maraîchères, le regard embrasse toute la ville, apparue tragique de solitude, d'effritement, d'abandon. Par dessus le rideau de saules dont les basses branches trempent dans les eaux paresseuses de la rivière, l'église de Saint-Jean dresse ses deux tours inégales. Plus loin, les trois pinacles et la dentelle des balustrades de Saint-Gombert se découpent sur l'azur glacé du ciel avec la netteté d'une eau-forte. Amassée à la débandade autour des deux édifices, les maisons semblent, de leurs petites fenêtres où brille çà et là une lueur, regarder avec méfiance l'étranger qui cherche à pénétrer leur secret. Murs de pisé, pignons nus armés de contreforts, toitures démesurées aux lucarnes fendues en œil de requin et posées de guingois sur des étais branlants, balcons envahis par une végétation parasite impatiente de ruines, forment un décor couleur d'ocre, de feuille morte et de rouille, infiniment triste et doux,

que les cheminées blanchies au lait de chaux, seules vivantes dans l'agonie universelle, mouchettent de points clairs.

Derrière les remparts, à l'extrémité de la ville, la lune se lève, gigantesque, et l'orangé éclatant de son disque fait pâlir davantage le rouge-brique des toitures. Sanglé dans son uniforme émeraude, un soldat, sabre au clair, le shapska sur la tête, monte la garde à la porte du quartier. Au loin, une flûte module. Une à une, les étoiles s'allument et la nuit descend lentement sur le paysage immobile.

Baden-Baden.

Du fracas des hôtels, dans l'empressement des garçons effarés, dans le vacarme des claquements de fouet, des grelots, des sonneries de cornets de poste, les baigneurs se sont jetés dans les voitures qui vont les mener à l'hippodrome d'Iffzheim. Et sur la route déclive d'Oos, incendiée par un soleil d'août, le cortège défile en tourbillon. L'allégresse des cochers donne du jarret aux chevaux. De poussives rossinantes attelées à des landaus de louage luttent de vitesse avec des anglo-normands correctement conduits par leurs propriétaires en vêtements clairs, feutrés de gris, la boutonnière fleurie. Des phaétons, des buggys légers comme des bicyclettes passent dans un nuage de poussière. De fins coureurs hongrois à la croupe soyeuse steppent, muscles tendus, sous leur mince harnais de cuir fauve. Tout le monde mène un train d'enfer, comme si le spectacle impatientement attendu dans le désœuvrement des parlottes au salon de conversation et des tailles à banque ouverte allait échapper aux convoitises.

Voici, nonchalamment étendues sur les coussins des berlines, des princesses authentiques empanachées, enrubannées, fleuries, ombrelles déployées. Voici, en huit ressorts, l'éternel printemps de Thaïs plus empanachée encore, plus enrubannée, plus fleurie que ses rivales. Voici la finance viennoise, francfortoise et berlinoise. Nez abusifs. Favoris en pattes de lapin. Ventres bedonnants. Regards fureteurs. Tout l'almanach du Golgotha est représenté, depuis la tribu de Lévy jusqu'à celle de Zabulon.

De longs appels de trompe. Ce sont les mail-coachs qui descendent la côte au galop. A peine a-t-on le temps de distinguer la couleur de leur caisse laquée, la robe des chevaux disposés en damier, la livrée écarlate des valets de pied. Hourrah pour le prince de Galles qui daigne aller en personne voir disputer le prix de trente mille francs qu'il a offert à la Société des courses !

Le défilé est si compact qu'on ne distingue plus, dans l'enchevêtrement des attelages où les plus vétustes coucous frôlent les dernières créations de Belvalette, que l'éclair d'une robe blanche, que le dolman turquoise d'un officier de hussards penché sur le trot allongé de ses trakènes.

— Holà ! gendarme, hasardâmes-nous, quand le dernier véhicule de ce vertigineux cortège eût disparu avec un scintillement de gourmettes et de chaînes. Nous sera-t-il permis maintenant de monter à Bade ?

Rivé à sa consigne, le pandore hésitait. Les jours de courses, la route est strictement interdite aux cyclistes de midi à sept heures du soir. Quelque bizarre que nous parût cette prohibition, il avait fallu, sur l'injonction de l'autorité, nous y soumettre pour ne pas voir fondre sur nous le procès-verbal imminent.

La courtoisie badoise l'emporta dans ce cœur cuirassé de fourragères.

— Soit, montez puisqu'il n'y a plus de voitures. Mais soyez prudent.

Et joyeusement, une demi-heure après, nous roulions sous les tilleuls séculaires de Lichtenthal, dans l'allée dépeuplée dont les arbres, proches voisins des sapins de la Forêt Noire, paraissaient ravis d'être rendus à la solitude. Les rues étaient désertes. L'hôtel Victoria, l'hôtel de Hollande, la Cour de Bade, l'hôtel de l'Europe, tous ces vastes caravansérails en embuscade le long des avenues étaient enveloppés d'un silence sépulcral, comme si un vent de mort eût soufflé dans leurs fenêtres innombrables. Vide, le jardin du Kurhaus. Muets, les abords du Friedrichsbad. Effrayante d'abandon, la Luisenplatz. Et Bade nous apparut ainsi, débarassée de ses hôtes, la plus jolie ville de bains du monde.

ANQUETIN

Le robuste peintre français, dont les débuts au Salon des XX, il y a quelque dix ou douze ans, étonnèrent quelque peu, et scandalisèrent même par l'audace de ses tentatives, notre public peu accoutumé, alors, aux hardiesses picturales d'aujourd'hui, a réuni dans la grande salle et dans une annexe du restaurant Cubat, aux Champs-Élysées, une partie de son œuvre : cinquante tableaux environ, portraits, décorations, tapisseries peintes, paysages, compositions diverses, plus une quarantaine de dessins et d'études. Pour la première fois, Anquetin apparaît dans l'ensemble de ses recherches, dans l'universalité d'une conception esthétique qui se plie à tous les genres, à toutes les exigences d'un esprit inquiet, soucieux de neuf et toujours en éveil. Et si cet ensemble donne un peu l'impression d'un éparpillement d'efforts qui gagneraient à être concentrés, Anquetin s'y révèle quelqu'un avec qui il faudra dorénavant compter.

C'est M. Arsène Alexandre qui le présente au public. En quelques notes brèves, il en dessine adroitement la silhouette : « C'est en 1887 et 1888, dit-il, que l'on vit, à l'exposition des Indépendants, les premiers essais d'Anquetin. Il y avait là de très saisissants dessins de filles assises à une table de café, dessins sur gros papier gris à peine rehaussés de pastel, qui furent remarqués pour une très curieuse acuité d'observation. Puis on commentait aussi des paysages, un *Moissonneur*, un *Boulevard*, un bord de rivière avec un bateau, peintures qui étaient traitées en tons plats très intenses, très contrastés et cernés d'un trait coloré ; cela fit l'amusement d'un instant, et l'on crut devoir saluer l'avènement de l'école « cloisonniste ». Ceux qui auraient connu le chef de cette soi-disant école qui ne dura pas et n'exista guère, auraient été bien sûrs qu'il n'était pas homme à se spécialiser dans une formule, ou plutôt dans un caprice. D'ailleurs, on voyait, dès les années suivantes, des témoignages d'un désir d'activité peu commun. Anquetin demeurait fidèle, comme, d'ailleurs, il l'est demeuré depuis, à une grande simplicité de tons, ou plus exactement de dominantes ; mais il poursuivait déjà la finesse et la souplesse du modelé. Un des plus beaux morceaux d'alors fut un torse de jeune fille sur un fond japonais ; d'autres saisissants portraits de femmes et de filles parisiennes auraient pu dès lors mettre Anquetin au premier rang des peintres de mœurs et de types contemporains, s'il n'avait pas cherché autre chose encore et s'il n'avait été un de ceux qui se contentent de vivre sur un premier succès.

C'est alors que nous désirâmes nous rendre compte et de ses antécédents et de son avenir. Il était sorti de l'atelier Cormon depuis sept ou huit ans, et ces sept années, il les avait employées

le plus consciencieusement du monde à oublier tout ce qu'on lui avait enseigné ou qu'on avait cru lui enseigner. Il avait un but, et c'est ici que l'on va croire que nous exagérons : il voulait apprendre à peindre ! C'était à faire hausser les épaules à tous les médaillés en herbe et à tous les candidats au prix de Rome.

Et ne savait-il pas peindre, celui qui déjà donnait des morceaux aussi savoureux et aussi tranchés ? Point à son avis, ou du moins point assez. Il voulait acquérir de haute lutte la force et l'aisance des grands peintres de ce siècle, de Courbet, de Daumier, de Manet. Il voulait être complètement et exclusivement un peintre, un homme qui peint, un ouvrier qui arrive à ne plus connaître les difficultés à force de les avoir étudiées et cherchées toutes, à force d'avoir pratiqué et approfondi la partie matérielle de son métier. Voilà un programme bien simple ; c'était celui de tous les peintres d'autrefois, et pourtant c'est devenu de nos jours une rareté, la peinture ayant incliné vers le charabia littéraire, et les artistes ayant eu l'habileté — si cela peut s'appeler ainsi — d'arriver beaucoup plus rapidement à la notoriété par leurs intentions que par leur savoir. Mais pour ceux qui savent que seules sont durables les choses bien faites, ces mots : un vrai peintre, ont dans leur simplicité un attrait puissant et une signification profonde.

A la première exposition du Champ-de-Mars en 1890, Anquetin avait de très intéressants pastels où l'on suivait encore son évolution : c'était deux ou trois aspects d'une femme au type oriental (bien qu'artiste de Paris) avec ses pommettes saillantes et ses yeux en amandes, et vêtue à larges plis d'une robe de chambre écarlate. Toujours des recherches de peintre en même temps que des observations de physionomiste ; d'ailleurs, l'un est inséparable de l'autre logiquement.

Puis, l'année suivante, malgré le succès que lui avaient valu ces belles notes, Anquetin fut refusé par le jury de la « Société nationale des Beaux-Arts ». Ce fut, avec le refus du tableau de De Groux, une lourde gaffe de cette Société, que l'on avait cru tout d'abord ouverte à tout ce que la Société concurrente excluait de vraiment nouveau et artiste. A partir de ce moment, le peintre jugea à propos de ne plus chercher à exposer avant d'avoir une fois de plus traversé une période de travail avec un acharnement sans pareil. On ne vit plus que de loin en loin un morceau de lui qui attestait combien sa main devenait sûre, sa matière picturale grasse et riche, son modelé large et solide. Un portrait de lui en paysan rieur, des paysages très simples mais de grand effet, puis quelques peintures ou pastels de Parisiennes, enfin de très beaux dessins, pierre-noire ou sanguines, et deux ou trois lithographies pleines de fantaisie et de verve.

Tout ce temps était employé par l'artiste à conquérir de force, et par ses seules recherches, ce qui devrait être le fond de toute éducation artistique, et ce qu'un jeune peintre, à notre époque et avec l'enseignement officiel, ne trouve que par bribes et par surprise : assidu à l'amphithéâtre, disséquant et dessinant des muscles pendant près de deux ans, puis copiant des dessins et des peintures de maîtres, puis variant et interprétant tous ces féconds exercices, et enfin, tout en conservant et même élargissant ses facultés d'observateur, de réaliste, arrivant au beau style, à la libre fantaisie du décorateur. Ainsi Anquetin avait suivi la voie normale, qui est, je le répète, la voie anormale pour l'art de ce temps : ne donner carrière à sa fantaisie que lorsqu'il serait maître absolu de ses moyens. »

Les plus récentes recherches d'Anquetin ont une direction spé-

ciiale : la décoration. Non la décoration nouvelle, avec l'imprévu de ses arabesques, avec son chromatisme inédit, mais tout simplement l'opulente et classique ornementation de jadis : les nobles figures à la Titien, nues ou drapées, les amours joufflus avec leurs attributs traditionnels, torches et carquois, les rinceaux et tout le rococo des architectures d'antan. C'est, certes, de la part d'un novateur, une évolution inattendue. Nous constatons, sans approuver ni imputer. L'artiste a sans doute ses raisons pour renouer ainsi le fil des traditions abolies, et il nous les dira un jour. En attendant, remarquons l'ingéniosité avec laquelle il combine en vue d'harmonies ornementales les reliefs monochromes et les savoureux régals de couleurs. Sa *Décoration pour le grand escalier du château de ****, lentement préparée par de consciencieux et sévères dessins, et bien qu'empruntée dans quelques-unes de ses parties à telles compositions connues du Primaticcio et de Michel-Ange, témoigne d'un réel effort d'art, d'une entente remarquable du rythme des lignes, de l'harmonie des formes.

NOS BONS JOURNALISTES

XX^e Siècle DU 13 MAI.

La *Victime de la Misère*, de M^{lle} Heyermans (une Hollandaise de Bruxelles), de beaucoup supérieure comme facture au grand nombre des œuvres du compartiment, mais dont le réalisme a plus d'audace que n'en comporte une démonstration picturale : le sujet certes est inspirateur de commisération, mais en Art la théorie de l'ilote ivre n'a pas jusqu'ici rencontré de nombreux partisans.

XX^e Siècle DU 21 MAI.

La commission de la section hollandaise des Beaux-Arts a fait enlever de la rampe où il se trouvait placé un tableau sous lequel figurait cette mention : *Victime de la Misère*. L'œuvre — avec un tout petit o — leur avait, à juste titre, paru immorale, la toile représentant une nudité expliquée beaucoup trop par des accessoires dont un billet et un chapeau masculin... L'œuvre, au surplus, ne valait rien par elle-même : ni dessin, ni couleur.

Paradoxes d'un Bibliophile (1).

Les coquilles sont les grains de beauté de la typographie.

On n'apprend la grammaire qu'en corrigeant des épreuves.

L'expérience est un catalogue à prix marqués.

Nous sommes à l'âge de papier.

Un collectionneur ne s'ennuie jamais.

Avant tout, le succès dépend, pour les hommes, de leur taille, et pour les livres, de leur format.

(1) Voir *l'Art moderne* des 26 octobre 1890, 8 février et 22 mars 1891.

L'histoire est une collection provenant d'une mortuaire.

Les œuvres galantes vieillissent vite.

La passion des livres est la seule qui ne soit pas ruineuse.

La vie est un livre dont la table des matières se trouve à la fin.

CHARLES DUMERCY

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Directeurs et Acteurs.

Le Tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans l'intéressant procès intenté par M. Rochard, directeur de l'Ambigu-Comique, à M. Volny, l'un de ses pensionnaires, et dont nous avons rendu compte (1). Voici les principaux motifs par lesquels le tribunal rejette la demande du directeur et donne raison à l'artiste :

« Attendu que des documents produits, il résulte que suivant conventions verbales intervenues entre Grisier, alors directeur de l'Ambigu-Comique, et Volny, ce dernier a été engagé à ce théâtre pour deux années, du 1^{er} octobre 1894 au 15 mai 1896.

« Attendu qu'à la suite de sa reprise de possession du théâtre, Rochard a, par voie d'affiche, porté à la connaissance de tout le personnel, « qu'il se considérait comme libre de tous les engagements contractés par la précédente direction et que, dans un « délai de quinzaine, il discuterait, s'il y avait lieu, avec les « artistes et autres membres du personnel, les modifications aux « engagements existants; qu'en tous cas, il proposait à tous ceux « dont le concours était nécessaire aux représentations de la pièce « alors sur le point d'être jouée, *L'As de Trèfle*, de continuer « leur service et leur garantissait au minimum un mois d'appointements; »

« Attendu que les engagements contractés par la précédente direction ayant été résiliés par Rochard, ce dernier ne saurait sérieusement soutenir que Volny se trouvait encore lié par eux à la date du 9 février 1896, en vertu d'un prétendu commun accord, dont aucune des circonstances de la cause ne révèle l'existence;

« Attendu qu'à la suite de cette résiliation, Volny, qui n'avait contracté avec Rochard aucun engagement, avait repris son entière liberté d'action, et restait engagé, non pas à l'année, comme le soutient à tort Rochard, en invoquant un usage qui ne saurait dans l'espèce actuelle recevoir son application, mais au mois, conformément à l'esprit et la lettre même de l'avis porté par voie d'affiche à la connaissance du personnel;

« Que Volny, en avisant Rochard un mois à l'avance de son départ de l'Ambigu-Comique, a donc agi dans la plénitude de son droit;

« Attendu, d'autre part, qu'il n'est pas justifié que le départ de cet artiste ait occasionné, comme le soutient à tort Rochard, un retard de plus de dix jours dans les représentations de la pièce *Les Deux Gosses*, et ait ainsi causé un préjudice à Rochard;

(1) Voir notre dernier numéro.

« Qu'il résulte, en effet, des documents produits que la pièce n'était pas lors du départ de Volny, le 9 février 1896, en état d'être jouée déjà à cette date, la direction n'ayant pas encore à sa disposition l'une de ses principales interprètes ;

« Sur la demande de Volny en paiement de 1,560 francs pour appointements ;

« Attendu que Rochard justifie avoir acquitté les appointements de Volny jusqu'au 8 janvier 1896 ;

« Qu'il reste donc lui devoir un mois d'appointements, du 8 janvier au 9 février 1896, date de son départ de l'Ambigu-Comique ;

« Par ces motifs ;

« Déclare Rochard mal fondé dans sa demande en résiliation de conventions d'un paiement de 30,000 francs à titre de dommages-intérêts ; l'en déboute ;

« Le condamne à payer à Volny la somme de 1,200 francs pour un mois d'appointements couru du 8 janvier au 9 février 1896, avec les intérêts de droit ;

« Et le condamne à tous les dépens. »

Memento des Expositions

SPA. — Exposition des Beaux-Arts. (Nouvelle Académie.) — 4 juillet-30 septembre. Deux œuvres par exposant. Délais d'envoi : Notices, 15 juin ; œuvres, 20 juin. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Albin Body, président de la Commission directrice, Spa.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897 ; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Clarté de Vie, par F. VIELÉ-GRIFFIN. Paris, Société] du *Mercur de France*. — *Les Nourritures terrestres*, par ANDRÉ GIDE. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Les Mirages*, par PIERRE DE BOUCHAND. Paris, A. Lemerre. — *L'Esprit qui passe*, par SÉBASTIEN-CHARLES LECOMTE. Paris, édit. du *Mercur de France*. — *La Femme pauvre* (Épisode contemporain), par LÉON BLOY. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Quatuor*, par EUGÈNE DEMOLDER, avec une couverture et trois croquis de Félicien Rops et treize ornementations d'Etienne Morannes. Paris, Société du *Mercur de France*. — *La Nichina*, roman, par HUGUES REBELL. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Conversations avec Idéa*, par LOUIS LUMET. Paris, édition de l'*Enclos*, chez F. Clerget.

PETITE CHRONIQUE

La tiédeur des soirées ramène au Waux-Hall la foule des mois d'été. Le Waux-Hall varie du reste ses programmes, et sans abandonner le répertoire traditionnel, fait de musique d'opéra et de petites pages de genre, qui plaît à une grande partie de ses abonnés,

il s'inquiète de donner au public artiste des auditions de musique plus caractérisée et plus nouvelle. Tel le concert de jeudi où l'orchestre a exécuté, sous la direction de M. Léon Du Bois, l'*Ouverture académique* de Brahms, l'*Ouverture écossaise* de Niels Gade, une *Marche militaire* de Schubert orchestrée par Guiraud, la *Mort de Caelio*, une page dramatique d'Ernest Chausson.

M. Deru, un des meilleurs élèves d'Ysaye, a joué avec beaucoup de sens et de talent le *Concerto* de Mendelssohn. Mardi on avait entendu M^{lle} Duchâtelet, toujours très applaudie. Ce soir Maurice Lefèvre retrouvera son franc succès de l'an dernier. Mardi prochain on entendra M^{lle} Laure Coomans qui a participé avec grand succès à plusieurs concerts extraordinaires. M^{lle} Coomans chantera un air de *Quentin Durward* de Gevaert et des mélodies.

Le chaleureux accueil fait par les Bruxellois à Sarah Bernhardt et les triomphales acclamations qui ont clos sa récente série de représentations à la Monnaie ont décidé la célèbre tragédienne à nous revenir dans quelques jours. Après nous avoir fourni l'occasion d'admirer la complexité de son talent dans ses pièces nouvelles *Lorenzaccio* et la *Samaritaine*, et avoir repris la *Tosca*, *Fédora* et la *Dame aux Camélias*, la grande artiste s'est décidée à venir nous jouer *Phèdre* le mardi 8 juin, soirée qui sera suivie le lendemain d'une représentation de la *Dame aux Camélias*.

C'est le 9 juillet que sera représenté au Théâtre de l'Alhambra le drame de M. Jean Bénédict *Pour la Liberté!* Nous aurons le plaisir de revoir dans le rôle principal de cette œuvre M. Henry Krauss, qui vient de débiter à la Porte-Saint-Martin avec un succès unanimement constaté par nos confrères parisiens et que M. Garraud a engagé en représentations.

A ses côtés paraîtront deux jeunes artistes actuellement à l'Odéon, M^{lles} Laparcerie et Dehon, et M. Louis Ravet, chargé en ce moment de lancer sur la scène du Châtelet la phrase célèbre : « Pour Dieu, pour le Czar et pour la Patrie! »

Cette distribution nous promet de brillantes soirées au théâtre si artistement dirigé par M. Garraud.

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la Messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgar Tincl; au graduale : *Veni Sancte Spiritus*, en chant grégorien ; à l'offertoire : *Ave Maria*, à quatre voix et orgue, d'Edgar Tincl.

La maîtrise exécutera au salut de 4 heures des compositions de P. Piel, G. Demol, A. Grisy et Mendelssohn.

Tous les groupes d'artistes ont été invités à se faire représenter à l'assemblée convoquée pour le samedi 13 juin, à 8 heures du soir, dans la grande salle du Café Teniers, boulevard Anspach, 83, à Bruxelles, en vue de la discussion générale d'un projet de Fédération syndicale des Arts et Métiers d'art lancé par la *Ligue artistique*.

Le bureau provisoire est composé de MM. Jean Stobbaerts, Omer Dierickx, Jef Lambeaux, Jean de la Hoese, Paul Kühstohs, Jef Leempoels, Willem Delsaux, François Halkett, Willem Geets, Jules Dujardin.

POUR L'ENCOURAGEMENT DES REFUSÉS. — D'Antonin Proust dans la *Revue blanche* : « Régulièrement refusé à tous les salons, Manet, en 1867, ouvrit à ses frais, au bout du pont de l'Alma, une exposition particulière. Il y avait rassemblé une cinquantaine de toiles, parmi lesquelles, outre le fameux *Buveur d'absinthe*,

se trouvaient l'*Enfant à l'épée*, le *Guitariste*, le *Déjeuner sur l'herbe* (que l'empereur avait été voir au Salon des refusés de 1863 et devant lequel il s'était longuement arrêté), l'*Olympia*, la *Chanteuse des rues*, *Jésus insulté par les soldats*, etc., puis des natures mortes superbes. « Ce fut un éblouissement, continue M. Antonin Proust; le public fut cependant sans pitié. Il riait devant ces chefs-d'œuvre, se réservant sans doute la ressource de pleurer plus tard devant ce qu'il admirait. Les maris conduisaient leurs femmes au pont de l'Alma; les femmes y menaient leurs enfants. Il fallait que tout le monde s'offrit et offrit aux siens cette rare occasion de se dilater la rate. Tout ce que Paris contenait de soi-disant peintres classés se donnait rendez-vous à l'exposition Manet; c'était un concert de poussahs en délire. »

La Commission chargée de la fête qui aura lieu en juin à l'hôtel de ville a arrêté les grandes lignes de son programme pour cette soirée.

Celle-ci aura un caractère archaïque en rapport avec celui du milieu dans lequel elle se déroulera. Elle comportera, pour la partie musicale : dans la salle des Mariages, des chœurs anciens par les chanteurs du Choral mixte et de vieilles chansons populaires belges par les enfants des écoles ; dans la salle Gothique, des ballets de Rameau et de Lulli, dansés sur un petit théâtre improvisé et accompagnés par un orchestre approprié que conduira M. Aloïs Berghs. (M. Gilson est chargé de choisir et d'orchestrer, s'il y a lieu, les airs de ballets ; dans la salle Maximilienne, une représentation du théâtre du Diable-au-Corps fournira la note bruxelloise moderne.

Les chanteurs, les danseuses et les instrumentistes du ballet seront en costumes du XVII^e siècle. L'harmonie communale se fera entendre dans le grand vestibule.

Une des collections de peintures les plus importantes d'Angleterre, celle de Sir John Pender, a été vendue ces jours derniers à Londres.

Presque toutes les écoles modernes y étaient représentées, mais elle contenait surtout des œuvres de peintres anglais, de romantiques français et de paysagistes de l'école de Barbizon.

Il est curieux de noter, pour les tableaux anglais, quelques-uns des prix les plus élevés et de les comparer à ceux qu'atteignent les mêmes peintures à une époque antérieure. Cette comparaison est assez instructive :

Millais est un des artistes dont les œuvres ont le plus monté : son *Royaliste proscrit*, vendu 551 livres en 1862, en a fait 2,400. Les Turner ont bénéficié d'une hausse plus considérable

encore : les *Naufragés* et la *Giudecca*, vendus, en 1863, 1,984 et 1,737 livres, ont respectivement atteint 7,970 et 7,140 livres. Un Wilkie, entre 1872 et 1897, a passé de 619 à 4,312 livres. Le *Mouton égaré*, de Landseer, acquis 2,341 livres en 1863, a été vendu 3,150 livres. De deux tableaux de Philipp, l'un a diminué d'un quart et l'autre des trois quarts. Holmann Hunt (*Valentine et Sylvie*) est resté à peu près stationnaire : 220 et 283 livres. Pour Elmore, Maclise, Collins et Newton les prix de la dernière vente marquent un véritable effondrement.

E. BAUDOUX & C^{ie}

Boulevard Haussmann, 30, Paris.

NOUVEAUTÉS MUSICALES :

Quatre mélodies (MAURICE BOUCHOR) par ERNEST CHAUSSON : *Nocturne, Amour d'antan, Printemps triste, Nos Souvenirs*. Réunies : net 4 francs.

Trois lieder CAMILLE MAUCLAIR par ERNEST CHAUSSON : *Les Heures, Ballade, les Couronnes*. Réunies : net 3 francs.

Il ne pleut plus, bergère... (TRISTAN KLINGSOR) par P. DE BRÉVILLE. 5 francs.

Mélodies orientales EMILE BLÉMONT et JEAN LAHOR par CLAUDIUS BLANC. Poèmes de Chine et Mélodies persanes. Réunies : net 6 francs.

Le Calme (AUGUSTE DORCHAIN), duo par L. BOËLLMANN. fr. 7-50.

Rondels (TH. DE BANVILLE et CH. D'ORLÉANS) par CHARLES KOECHLIN. Net : 6 francs.

En souscription chez J.-B. KATTO, éditeur de musique, 52, rue de l'Écuyer, Bruxelles.

LA LÉGENDE HUMAINE

Cycle lyrique en cinq phases, poème et musique d'AUGUSTE DUPONT avec, pour le poème, la collaboration de CHARLES DUMERCY, représenté, pour la première fois, à Anvers, en la salle d'exposition du Cercle artistique, le 12 décembre 1896 Prix de la souscription : 5 francs net.

Vient de paraître chez M. ALPHONSE LE DUC, éditeur, 3, rue de Grammont, Paris.

VENDÉE!

drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème en vers libres de CHARLES FOLEY et ADOLPHE BRISSON, musique de GABRIEL PIERNÉ.

Partition, piano et chant : prix net, 20 francs.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 88, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
N. LEMBREE
NE 1384
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES NOURRITURES TERRESTRES, par André Gide. — LE FESTIVAL RHÉNAN A AIX-LA-CHAPELLE. — LE DÉCLIN DE LA COMÉDIE FRANÇAISE. — LES GRILLES DE NANCY ET LES GRILLES DU PALAIS DE LA NATION. — PETITE CHRONIQUE.

LES NOURRITURES TERRESTRES⁽¹⁾

Si je ne craignais que le terme ne produisît une fâcheuse équivoque, je dirais qu'un mystère léger entoure tout ce que M. André Gide écrit. Nul ne nous inspire autant que lui de défiance en nos jugements. Ce n'est cependant dans les sujets qu'il illustre, les personnages qu'il anime ou les péripéties qu'il provoque que réside cet obscur sentiment. Qui possède à semblable degré clarté et précision et qui créa jamais choses aussi naturelles, logiques et simples que ses œuvres ? Mais quelle qu'en soit l'évidence, nous ne saurions les considérer sans un peu d'anxiété. L'activité de la pensée aussi bien que la subtile ramification de la forme déconcertent ; et si pure que soit l'émotion qu'il nous donne, nous n'osons la déclarer authentique.

Ce gracieux artifice — ou mieux cette extrême

(1) Les *Nourritures terrestres*, par André Gide. — 1 vol. de 210 p. Édition du *Mercur* de France.

pudeur — n'a pas manqué d'induire plusieurs en de déplorables erreurs. Les uns ne veulent voir en lui — et ne vous souvient-il pas de l'article qu'à ce sujet, dans une revue nationale, un naïf récemment publia — ne veulent voir en lui qu'un ironiste ; d'autres, graves et dissertants, saluent en sa personne le « prince de la métaphysique » ; il en est qui s'exclament sur sa délicatesse ; pour ceux-ci il est idéaliste, pour ceux-là symboliste. Vaines classifications ! Nous ne pourrions accepter l'une seule de ces épithètes et l'apparition des *Nourritures terrestres* nous semble offrir propice occasion d'éclairer cette individualité effilée, fuyante, oblique presque. Ce n'est pas que nous ne nous sentions pleins d'hésitations devant ce livre et que le léger mystère, dont plus haut je vous parlais, entre lui et nous ne s'interpose, mais les *Nourritures*, étant d'une portée exclusivement sensuelle, se prêtent mieux à l'exégèse que tel volume où la fluidité des allégories s'alourdirait d'une profane explication. Il y a, d'ailleurs, toujours danger de définir une œuvre : nous pouvons constater ce qu'elle dit, mais saurions-nous indiquer ce qu'en chacun de nous elle dit de plus, et ne croyez-vous pas que cela précisément soit l'important ?

Ne cherchez pas dans les *Nourritures* d'épisodes ou d'affabulation. Rien ne s'y particularise. Aucun détail n'y arrête : c'est un livre où l'on ne parle que de tout. « Ne souhaite pas, Nathanaël, est-il écrit à la première

page, trouver Dieu ailleurs que partout. » En cette phrase, le livre entier se résume et s'incarne. Les *Nourritures* sont un traité de vie. Mais combien déplacée cette expression quand tout en ce frénétique ouvrage éclate de prosélytisme et que les sensibles éloquences, un instant, ne cèdent place aux dialectiques de la doctrine ! L'enseignement que prodigue Ménalque à l'attentif et anonyme Nathanaël est d'une avidité passionnée et brûlante. Assumer le plus possible d'humanité — tel est le seul axiome qu'il émette. Ménalque ne connaît que l'amour. Il perçoit la ferveur de tout contact et s'en embrase. Pour avoir éprouvé tout ce qu'il a de divin et de vivant dans les êtres, il est demeuré enivré. Désormais il ne peut plus ne pas crier la joie sacrée des choses et la communiquer à Nathanaël. Ses moindres paroles sont des exaltations. La fièvre d'être qui le dévore se résoud en un constant enthousiasme et son bonheur même est un lyrisme. Chaque pleur, chaque visage, chaque aspect lui indique Dieu. Et ses extases le consomment. Il circule dans une adoration sans cesse renouvelée. Rien ne peut le fixer. Il découvre en chaque beauté particulière la beauté de la totale harmonie. Et du jour où, dans les sables torrides et nus, il connaîtra la présence de la mort, tout instant acquerra dans son existence la vertu magnifique d'un bienfait. La vie lui devient « sauvage et de saveur subite » et il se prend à aimer que « le bonheur soit comme une efflorescence sur de la mort ».

A répéter et proposer les voluptés, son apostolat se dévouera. Les *Nourritures terrestres* sont un traité de vie. Elles apprennent à trouver le bonheur en la plénitude sensuelle. Certes, Ménalque n'ignore pas l'éminente usure de son corps et de son esprit. Mais il désire encore et avec plus de véhémence. Il se glorifie de la splendeur de ses actes. Il est dépossédé par ses souvenirs innombrables ; mais, lumineux, il se fait un orgueil de sa clarté exténuée. Son hyperesthésie même est le signe de sa force.

Démontrer l'intime participation des chapitres à l'idée centrale serait impossible. Dans cet ouvrage où il n'est question que de *tout*, de toutes les choses et de tous les plaisirs, de tous les êtres et de toutes les passions, il importait que, dans la moindre partie, *tout* fut implicitement contenu. Comment dès lors procéder à l'ordinaire analyse ? Chacun des huit livres dont se compose les *Nourritures* exalte, sur un mode différent, le panthéistique hédonisme. Un commun délire amoureux les relie. Le souffle qui les soulève, d'étape en étape, se fait plus pathétique. L'égoïste tentation de la sentimentalité, un instant insidieuse, se propose en « la Ferme », — Abondances — Richesses définitives — Installations — Utilisation de la sensibilité, — mais l'humide embûche est déjouée ; et vers des étreintes plus étroites, plus âpres, plus positives, le livre bondit.

Préliminaire biologique, en un premier tome, le sujet se prépare et se dispose. La théorie se dégage. Un sentiment d'attente et d'élastique disponibilité appelle les éventualités. « Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as... Comprends qu'à chaque instant du jour tu peux posséder Dieu dans sa totalité. Que ton désir soit de l'amour et que ta possession soit amoureuse... car qu'est-ce qu'un désir qui n'est pas efficace ? » Des objets rencontrés et aimés, bientôt, les rayonnements spirituels affluent. Une palingénésie a transformé la vision de la face de l'univers. « Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux. » Ménalque contera sa vie et ses pèlerinages émerveillés. L'amour ruissellera. Ailleurs, ce sera la Ferme, ses tièdes vapeurs, ses émollientes douceurs. Les violences de Lynceus frémiront. Il y aura d'inexprimables pâmoussons. La mort, aride et sèche, par les plaines lybiques, apparaîtra. Elle donnera un sens nouveau à l'existence. L'amour se haussera à de la reconnaissance. Et la volupté se fera paroxysme.

Il me déplairait de procéder à de plus minutieuses réductions. La perfection formelle d'une œuvre croit en raison de la difficulté qu'on éprouve à en reconstituer le plan psychologique. Au surplus, les *Nourritures* étant une œuvre de didactique morale au moins autant que de littérature, n'est-ce pas à la morale qu'il convient avant tout de s'attacher ? Ce livre est nettement a-moral. L'idée du bien et du mal est abolie. L'auteur qui a écrit jadis : « Toute ma vie j'aurai tendu vers une un peu plus grande lumière », aujourd'hui déclare qu'« il ne croit plus au péché ». Il n'est qu'un devoir, c'est d'arriver au lyrisme de l'adoration. Le mérite ne subsiste davantage. L'existence n'est-elle pas elle-même une sorte de récompense fervente ? Le panthéistique hédonisme, déjà cité, guide et amène tous les actes. Ne croyez pas cependant qu'en la Canonique d'Epicure, tout le système se résolve. Par la seule formule qu'il s'autorise, « Assumer le plus possible d'humanité », il se rattache au spinozisme. Pour Spinoza, la vie parfaite n'est-elle pas celle qui se perpète en Dieu et dont tous les désirs, unanimes, se réduisent à cet unique : posséder Dieu. La plénière action des sens qu'indique notre auteur comme le mode de bonheur naturel vous semble-t-elle différente de cette pratique idéale ? Mais que vous dire du prosélytisme dont brûle l'œuvre, qui la purifie et rachète ce que l'on y pourrait trouver de trop brutalement sensuel ! Lisez l'« Hymne aux étoiles », par quoi se termine le bouquin, vous en reconnaîtrez le sensible paradigme et saurez que ce prosélytisme n'est que l'obéissance passionnée à la vocation.

De quelle utilité ne serait pas ici un développement et combien n'eût-il pas été avantageux, condensant en cet endroit le triple aperçu de la doctrine, des faits et de l'esprit, d'en faire observer la subtile cohésion ! Certaines considérations eussent nécessité de lucides parlipomènes que la disposition de cette courte étude ne me permet pas. Je n'ai pu qu'indiquer substantiellement et avec prudence, car les gloses souvent décontenançant un livre.

Que vous dirai-je enfin de la forme ? Le style n'est-il pas ici élément second ? D'interpellation directe souvent, il s'élargit parfois en de soudaines élévations. Philosophique presque au début, il ne tarde pas à s'allumer et la croissante exaltation du sentiment l'induit à une graduelle effervescence. Les descriptions peu à peu s'altèrent. L'émotion halète et s'entrecoupe d'exclamations. Il est des moments où la phrase semble se gonfler d'un inexprimable sanglot d'extase ; ailleurs, elle se démembre, éclate et les mots y brûlent comme étincelles, des comparaisons troublent comme un toucher : « Les Arabes vêtus de blanc y circulent et des enfants qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis-je pour connaître déjà l'amour. (Il y en eut dont les lèvres étaient plus chaudes que les petits oiseaux couvés). »

Sans doute ce livre inquiétera et contrariera nombre de personnes qui, ayant arrêté sur un écrivain un définitif jugement, n'en prétendent plus changer et croient à une déchéance ou à une abjuration dès qu'une œuvre s'éloigne de l'arbitraire domaine intellectuel qu'ils imposent. Mais le lecteur attentif qui sut établir la filiation des *Cahiers d'André Walther*, du *Voyage d'Urien* et de *Paludes* n'hésitera pas à découvrir en les *Nourritures terrestres* le nécessaire aboutissement, l'épanouissement de la force que, sous ses créations diverses, André Gide affirme. Comprimée ici et restreinte, emportée là et évertuée vers l'héroïsme, statique et se détruisant elle-même, ailleurs, dans *Paludes*, elle exigeait une intégrale manifestation ; saluez-la — admirable — en les *Nourritures* et sachez que, si vous n'aimez pas ce livre — vous n'avez jamais connu celui que vous crûtes aimer.

Le Festival rhénan à Aix-la-Chapelle.

Depuis quelques années on recueille des promenades d'art faites au dehors une impression nouvelle et douce : un grand mouvement d'art est manifeste chez nous, en tous les domaines les artistes belges marquent. Dans les lettres, des meilleurs prosateurs de ce moment sont enfants de ce pays qui naguère comptait surtout par sa richesse industrielle ; parmi les meilleurs poètes de langue française est le plus puissant des jeunes poètes belges. Au Salon de peinture et de sculpture du Champ-de-Mars je constatai dernièrement que les Belges s'imposent ; de nos peintres et non

des plus renommés tranchaient par la sincérité et la vigueur du talent sur la quantité des toiles indifférentes. Voici que ces jours de Pentecôte j'assistai au Festival rhénan à Aix et que la même bienfaisante impression se confirmait.

La première audition comprenait la *Messe solennelle* et la *Symphonie héroïque* de Beethoven. L'exécution de la Messe évoqua nécessairement les récentes exécutions qu'en donna à Liège Sylvain Dupuis et l'inévitable comparaison fut encore à la gloire de la Belgique. Non pas que l'exécution d'Aix fût inférieure à celle de Liège, mais parce que se maintient le parallèle entre l'exécution par les éléments jeunes, non rompus aux difficultés d'interprétation de grandes œuvres classiques, réunis depuis peu et dirigés par Sylvain Dupuis, et les masses instrumentales et chorales justement réputées des Festivals rhénans.

Chacune de ces exécutions conserve son prestige. Si les chœurs avaient à Liège plus de brillant, plus de fougue, s'épanouissaient dans le Gloria et le Crédo en de sublimes transports d'émouvante exaltation, à Aix l'ensemble était pénétré d'un sentiment intime, contenu, profondément religieux. C'est à cette compréhension toute d'intériorité, un peu solennelle de fervente conviction, que la remarquable exécution de là-bas doit sa valeur. A noter quelques défaillances, bien vite dissipées sous le puissant attrait de la grande pureté de style qui semble le privilège des interprétations germaniques.

Nous ne goûtons pas de même l'interprétation qui le lundi nous fut donnée des *Béatitudes* de César Franck. L'apaisante douceur, l'enveloppante tendresse qui font l'ineffable charme de l'œuvre n'ont pas rencontré l'émotionnelle expression souhaitée.

Les suaves mélodies ne furent point développées en des rythmes moelleux à suffisance. Pas assez de fluidité, une gravité trop pesante, trop peu d'abandon. Il en résulta que l'harmonieuse et souveraine bonté qui plane dans l'œuvre ne trouva point les accents d'émolliente tendresse qui fondent les âmes.

Les épisodes dramatiques cependant furent justement représentés. Et ceux-ci précisément sont d'une banalité et d'un boursofflé qui ne supportent la réaudition. Quelques parties chorales encore durent, surtout aux soprani, d'une moelleuse souplesse, très homogène, la pure et chaste grâce requise.

Les solistes ne donnèrent point à l'œuvre son caractère. M. Perron, le Wotan de Bayreuth, chante mal la voix du Christ ; il n'a ni l'onction, ni la ferveur, ni la pénétrante mansuétude qui appellent et entraînent. Le ténor M. von Zür Mühlen a sans doute du talent, mais sa voix rauque, gutturale, est peu agréable.

M^{me} Gmür-Harloff possède un soprano aigre et peu sûr.

M. Siermans chante parfaitement le Satan — terne — des dernières *Béatitudes*. M^{me} Craemer-Schleger avec une voix puissante, étendue, un peu grosse, a chanté la partie de mezzo ; elle eut dans le récit de la Mater Dolorosa des accents de sincère et propageante émotion.

M. Eberhard Schwickerath a conduit avec science et autorité la messe, les *Béatitudes* et aussi le *Don Juan* d'intense couleur de Richard Strauss.

Le plus grand succès fut pour l'étonnante maîtrise de la direction de Hans Richter. Vraiment, il joue à volonté de l'orchestre qui lui est confié ; de son geste sûr il le transforme. Il le contient, l'excite, l'adoucit, l'enflamme, l'apaise, le grandit, et c'est un déploiement de prestigieuses richesses. Il propage la vie.

Il nous valut d'admirables exécutions de la Symphonie n° 4 de Brahms, d'une Suite pour orchestre de J.-S. Bach, du *Carnaval*

de Dvorak, de la symphonie inachevée de Schubert et surtout de la *Symphonie héroïque* et du final des *Maîtres Chanteurs*.

Quatre chants graves de Brahms — d'une beauté sombre et grande — furent déclamés avec une émotion contenue et dans un style large par M. Sistermans.

H. N.

Le Déclin de la « Comédie française ».

Elle file en liquéfactions cette « Comédie française », ce théâtre du Bel-air dramatique que si longtemps le Doctrinarisme académique et littéraire de la famille Snob, cette habituée fidèle et attentive du Cercle artistique et littéraire, considéra comme la supra-perfection et l'étalon indiscutable du beau dire, de la distinction scénique et des traditions conservatoriennes. Chez nous quelques braves gens, dont le goût se forma vers 1850, parlent encore avec respect de cette institution qui fut le paradis de l'affectation prétentieuse. Le groupe de comédiens médiocres et froids qui lui restent, amoindri et s'amoindrissant par de périodiques exodes de quiconque sent le besoin de sauvegarder son originalité et de ne pas se transformer en pantin distingué, n'a plus le don de se faire prendre au sérieux, et c'est impitoyablement qu'on analyse et qu'on dénonce les travers insupportables de ces personnages à qui trop longtemps on permit de se qualifier « les premiers acteurs du monde ». Ces victimes des professeurs de diction, des déclamateurs classiques, des destructeurs de tout naturel, des ennemis de toute vraie passion, sont présentement la cible sur laquelle de toutes parts on darde les javelots de la satire. Enfin ! enfin ! le convenu horrible de cette maison, dite par antiphrase Maison de Molière, le grand naturaliste, l'ennemi acharné du mensonge et du travestissement, le briseur de convenu, ce convenu horrible, bêtement mondain, apparaît et suscite l'universelle risée et l'universelle répulsion. Ces messieurs, et surtout ces dames, ces « Sociétaires », qui se traitent entre eux comme une aristocratique élite et ont établi pour leurs relations de coulisses et de foyer un grotesque protocole, sont déshabillés *coram populo*, et leurs infirmités ridicules sont mises au grand air. Rarement il en fut donné un plus significatif exemple que l'article récent de Pierre Veber que voici en ses âpres, amusants et assainissants sarcasmes.

LA DERNIÈRE INGÈNE

Les journaux l'ont annoncé, mais nous n'osons encore ajouter foi entière à cette terrible nouvelle : M^{lle} Suzanne Reichenberg s'en va !

Autant dire que notre siècle a perdu son printemps, puisque l'on nous enlève la perle de ce collier, l'étoile de cette voie lactée qui est la Comédie française. Hélas ! cette fois, le petit chat est mort, bien mort ! Le temps des ingénues est terminé.

M^{lle} Reichenberg l'avait pressenti, il y a deux ans, lorsque l'on joua au Gymnase les *Demi-Vierges* de Prévost ; le rideau baissé sur la dernière scène, notre Agnès nationale se tourna vers son plus proche voisin et s'écria : « Je suis venue trop jeune en un monde trop vieux ; si ce sont là les ingénues d'aujourd'hui, je n'ai plus rien à faire au théâtre ! » Dès lors, ses camarades comprirent qu'elle était touchée, qu'elle ne tarderait pas à quitter la scène ; en secret, elle mûrissait sa détermination ; même Féraudy avait confié à Cadet : « Elle ne verra pas *Frédégonde* ! » Féraudy

se trompait : elle vit *Frédégonde* ; mais comme si elle eut attendu cette date pour s'en aller enfin rassurée sur le sort de l'art dramatique en France, le lendemain de la première, elle rédigea sa demande de mise à la retraite ; en vain, M. Claretie insista : « Voyons, réfléchissez ! à deux années de l'Exposition ! vous nous quittez ! qui vous remplacera ! »

— Blanche Pierson : elle a toute la grâce qui convient à mon emploi, et toute la mutinerie.

— Elle ? Vous n'y pensez pas ? Une enfant ! Ce n'est pas sérieux. Et puis, les Américains qui bouclent leurs malles pour 1900, en songeant : « L'Exposition sera ce qu'elle sera ; mais, du moins, nous verrons Reichenberg ! » Que leur répondrons-nous, s'ils réclament Reichenberg ! sur l'air des *Lampions* ?

— Vous leur répondrez : « Elle est dans le seau, elle trempe ! » conclut notre Agnès avec un enjouement exquis. Et, sans en vouloir entendre davantage, elle s'en fut en sautillant retrouver les pantouffles de tapisserie que depuis quarante-cinq ans elle brode pour son vieux colonel de père.

M. Claretie dut soumettre la démission au Comité, qui l'accepta les larmes aux yeux. Transmise au directeur des beaux-arts, le papier reviendra enfin à M. Claretie ; mais rien, rien, pas même la volonté de M. Félix Faure n'entamera la résolution de celle que l'on appelait si joliment la *Doyenne des Ingénues*.

Avec M^{lle} Reichenberg, ce n'est pas seulement un symbole qui s'en va, c'est un théâtre qui disparaît. Il suffira, pour le comprendre, d'examiner la carrière si bien remplie de celle que nous allons perdre.

M^{lle} Reichenberg naquit prédestinée : nous n'insistons pas sur la date de cette naissance ; les uns la placent aux environs de 1854, d'autres la placent plus tard, d'autres la veulent antérieure à cette année. D'ailleurs, le détail en question n'a guère d'importance ; un symbole ne naît pas, il est de toute éternité ; c'est dans ce sens que nous pouvons prendre l'expression : « l'éternelle Jeune Première ». Ce fut donc dans la première moitié de ce siècle que se concrétisa, si j'ose dire, l'Idée de la Jeune Fille bourgeoise.

M^{lle} Reichenberg vint au monde avec des yeux bleus très doux, des cheveux très blonds, une petite bouche perpétuellement souriante, une taille menue et une voix plus menue encore. On lui donna le prénom de Suzanne ; or, Suzanne signifie en hébreu *Lys*.

Elle donna de grandes satisfactions à ses parents ; elle ne pleurerait pas, tout au plus si elle soupirait ; elle ne grossissait point, on ne disait point d'elle : « Le bel enfant ! » mais : « Quelle petite demoiselle ! » Elle se contentait de sourire à tous. On la voua au bleu ; toute sa vie, elle y resta vouée ; maintenant encore, elle se cache pour mettre du grenat. La couleur qu'elle porte ordinairement est le bleu clair, décoloré par la chlorose des jeunes filles à marier.

Elle joua à la poupée, à la visite ; elle s'abstint de ces jeux brutaux qui alourdissent la démarche des femmes ; même quand M^{lle} Reichenberg ne marche pas, on sent qu'elle a des ailes, de petites ailes de passereau (j'allais dire de passerelle !) Et, quand elle marche, elle sautille sur la pointe des pieds ; un cordonnier m'affirme qu'elle n'use pas ses talons.

Elle étudia son piano cinq heures par jour, natta ses cheveux et comença de broder les fameuses pantouffles dont elle achèvera

les derniers points cette année; elle passa peut-être les examens du brevet supérieur; elle apprit en conséquence la chronologie des rois de France y compris Pharamond qui n'a probablement jamais existé; elle sut par cœur des manuels où il est dit le nombre de mètres cubes d'eau que l'Amazone débite par seconde et le nombre de facettes qu'il y a sur l'œil du charançon.

Elle sut danser des danses décentes, et le soir, elle s'endormait d'un sommeil tout blanc, sans rêves malsains. A ce moment, le Conservatoire la requit; comme Jeanne d'Arc, elle obéit à sa vocation.

Le Conservatoire n'a jamais passé pour une école d'austérité; pourtant M^{lle} Reichenberg y passa sans rien apprendre des dangereux secrets qui corrompent les candeurs; elle ne comprenait pas; le Père-Ubu lui-même y eût perdu son latin (celui qui brave l'honnêteté). Elle rentra au théâtre aussi blanche que la blanche hermine.

J'ignore si Scribe eut la joie de se voir interprété par elle; j'espère que le Dieu invisible et très haut que l'on évoque par delà les *couches d'air* aura donné à son vieux serviteur l'ultime joie de connaître celle qu'il avait prévue en maint endroit de ses œuvres. Mais Augier, mais Labiche, mais Gondinet la requèrent au nom du maître de la scène à faire.

Il viendra sans doute un temps où l'on cherchera le sens du mot *ingénue*; on aura peine à croire que pendant plus de soixante-dix, que dis-je! quatre-vingts ans, les dramaturges aient systématiquement méconnu la jeune fille et lui aient substitué ce type ridicule, conventionnel et odieux à force de sottise. Vienne le temps où l'on exhume les pièces de ce siècle, les critiques s'écrieront: « Allons donc! C'est impossible! Les petites bourgeoises à marier étaient moins bêtes, moins bêtantes! Elles devaient avoir compulsé ce que Jules Lafargue appelle les planches anatomiques de la Destinée. Elles avaient plus de finesse, plus d'initiative, plus de personnalité. Toutes ces ingénues du théâtre se ressemblent, ou plutôt ce n'est qu'une seule et même ingénue, mutine et fadasse, soumise et sournoise, bêtante et crispante. Sans doute, ainsi que chez les Romains, il était interdit de mettre en scène de vraies jeunes filles, et l'on avait convenu d'employer cette poupée falote et inutile. »

Quelque insupportable que soit cet emploi, avouons que M^{lle} Reichenberg l'a tenu avec un talent supérieur. A huit heures elle sortait du couvent, et à minuit elle était fiancée, selon la mode, à un capitaine de hussards ou à un ingénieur des ponts et chaussées; il faut croire qu'à minuit et demi le capitaine (ou l'ingénieur) apercevait à temps la gaffe qu'il allait commettre et rompait le mariage, car le lendemain, M^{lle} Reichenberg était toujours à marier.

Quand elle entrait en scène, il y avait un frémissement de joie dans l'auditoire; elle était si vraiment la jeune fille bien élevée, telle que la rêvaient les petits boutiquiers et les commis-voyageurs. Toute en mousselines et en chansonnettes et ces rires clairs! Rien dans la tête, rien dans le cœur: « Ah! mon cousin ne dutez pas de mon amour! — Recherchait l'os de seiche et la petite baignoire auprès du chenevis. »

Mon Dieu, oui! Contre toute vraisemblance, l'officier ou l'ingénieur s'éprenaient de cette même créature, lui déclaraient leur amour en belles phrases qu'elle écoutait avec des mines effarouchées; puis elle se sauvait en jetant un: « Demandez à mon père! » Mais il se trouvait que pour des raisons peu plausibles, le père préférerait tantôt l'officier à l'ingénieur, tantôt l'ingénieur à l'offi-

cier, et refusait sa fille; le théâtre a vécu près d'un siècle sur les éléments de cette force. En somme, rien de moins convenable; en effet, s'il est juste de rechercher une jeune fille parce qu'elle a une âme intéressante ou parce qu'elle est fort belle, il y a presque du sadisme à épouser une ingénue simplement parce qu'elle est ingénue. Ce goût du fruit vert, qui conduirait des vieillards en Cour d'assises, ne blesse nullement le spectateur au théâtre; il admet que la candeur de la jeune bourgeoise soit destinée à satisfaire la pire bestialité de l'officier ou de l'ingénieur. A quoi rêvent les jeunes filles du Tiers quand elles sortent d'un spectacle semblable?

L'ingénue a beau couvrir ce dévouement de sentimentalité, il n'en reste pas moins évident que cette pureté sera cavalièrement traitée, après les formalités légales. Lors, à quoi bon s'intéresser au sort de cette malheureuse: peu nous importe qu'elle dorme avec Gustave ou avec Ernest, si le résultat doit être le même dans les deux cas; mais j'imagine que le théâtre d'un Labiche ou d'un Augier prendrait soudain une vigueur et une vérité inattendues si l'on introduisait des phrases dans ce genre: « Ma fille, pour le bien de mon commerce et pour l'utilité de la famille, il serait préférable que vous couchassiez légalement avec M. Gustave! » A quoi, au lieu de parler de cœur et d'amour, et d'inclination, la jeune fille répondrait: « Mon père, j'estime qu'il serait plus agréable pour moi de dormir avec M. Ernest. »

Hélas! de telles répliques sont d'une sincérité, d'un aveu trop humainement douloureux; on crierait au Théâtre-Libre! L'ingénue, elle, n'a point d'opinion, point de sens; blanc partout! Elle n'a point lu, point réfléchi; elle s'est toujours couchée de bonne heure, sauf les soirées où on l'autorisait à s'abandonner entre les bras des valseurs qu'une prompt transpiration dépoétisait. Elle a, de très bonne heure, admis qu'une jeune fille doit avoir les opinions de ses parents, quitte à les lâcher dans les vingt-quatre heures pour prendre celles d'un mari, même si elles sont parfaitement contraires aux précédentes. Cependant, elle cache l'amour, ou ce qu'elle appelle « l'amour », comme une faute; elle accepte comme un bonheur la permission d'être dragonnée par un gaillard de son choix. On conçoit que le père soit obligé de donner de l'argent, par-dessus le marché, pour dédommager le futur mari des déceptions qu'il aura plus tard.

Aujourd'hui, nous ne supporterions plus ce caractère au théâtre; partout la vieille convention de l'ingénue disparaît; on s'efforce de peindre de vraies jeunes filles, ayant des passions, des ambitions, des haines, du caractère, enfin!

Cela déconcertera quelques directeurs; mais il se peut que le public accueille cette réforme avec plaisir.

M^{lle} Reichenberg s'est donc retirée volontairement; elle aurait pu conserver son emploi durant de longues années, et qui sait? l'Exposition de 1911 l'aurait retrouvée à son poste, en mousseline bleue et les cheveux nattés. Mais nos compatriotes ingrats ont connu des théâtres exotiques; ils y ont remarqué sans peine que les jeunes filles n'y bêlaient point des romances, et qu'elles pensaient, parlaient, agissaient ainsi que des femmes; ils ne se sont plus passionnés pour les projets d'oaristys de belle mousseline sortie du couvent. Les menues grâces, les sautillements, les petits rires, la petite voix, les petites moues, les étonnements et les rougissements de M^{lle} Reichenberg étaient passés de mode; la doyenne des ingénues a vaillamment pris son parti: elle se retire.

Si j'étais M. Claretic, je ne chercherais pas à la remplacer, au contraire; je laisserais peu à peu la troupe des Français diminuer, diminuer, jusqu'au jour où par suite de décès, ou de démissions, ou de retraites, il ne resterait plus personne. Alors, je fermerais la porte, je donnerais la clef à M. Roujon et je m'en irais.

Et on n'entendrait plus parler du Théâtre-Français.

Les Grilles de Nancy et les Grilles du palais de la Nation.

Il y a quelques jours que j'ai lu dans une gazette qu'on a l'intention d'embellir le palais du Sénat de grilles. Je profite de l'occasion pour attirer l'attention de ceux qui sont destinés pour l'exécution de cet ouvrage, sur les grilles de la place Royale de Nancy. Celles-ci peuvent servir de modèle absolument classique.

Il sera permis d'en donner une courte description d'après l'auteur Jean Lamour, l'artiste du roi Stanislas de Pologne, duc de Lorraine.

Tout ce qui est apparent en forme solide, comme les carcasses et les bâtis du marnage, les socles, les piédestaux, les bases, les corps des pilastres, les chapiteaux, les architraves, les frises, les corniches et l'adoucissement qui reçoit le grand couronnement, ainsi que les arrière-corps, leurs impostes, les panneaux, l'archivolte, est en fer battu et rivé sur les marnages. Tous les angles de ces solides sont marqués dans l'ouvrage par des fers d'épaisseur. Les tôles sont si exactement appliquées qu'elles semblent ne faire qu'un même corps. Les saillies des corniches, les différents profils y sont observés avec une précision qui fait douter que ce soit du fer forgé; à peine y aperçoit-on les rivures et les joints.

Il faut remarquer surtout les grands portiques surbaissés de même que l'enrichissement des oreillons des cintres. L'entablement avec le couronnement est considérable, il fait avant et arrière-corps, il est cintré en plan et en élévation. On y trouve de la hardiesse et de l'intelligence. Il faut observer aussi la composition des grands pilastres depuis leurs bases et piédestaux jusqu'à leurs pyramides et l'enrichissement des médaillons en bas-reliefs. Le plat des pilastres est à gaines, enrichi de baguettes et d'ornements tournant autour d'elles, ce qui rend ces pilastres légers et élégants.

Les chapiteaux sont de l'ordre composite; ils sont singuliers dans leur composition et leur exécution. Sur le milieu de l'astragale est un cartouche garni d'une fleur de lis, et au centre du tailloir est un soleil. Les quatre angles forment le grand fleuron de composite avec ses grossettes. On n'y voit ni cette pesanteur ni cette maigreur ordinaire des ouvrages en fer.

Toutes les parties isolées sont doubles, celles qui sont plaquées sur les fonds y joignent parfaitement et, si l'on aperçoit des vides, ce n'est que pour donner plus de légèreté et faire mieux valoir l'effet que produit le fer lorsqu'il est traité avec délicatesse.

Souhaitons qu'on puisse parler de l'œuvre avec les mêmes mots après l'exécution des grilles du palais du Sénat.

Dr JOSEPH,
professeur à l'Université Nouvelle.

PETITE CHRONIQUE

Au Waux-Hall on a entendu cette semaine M^{me} Miry-Merck et M^{me} Coomans. Ces deux artistes ont été très applaudies.

La soirée Marcel Lefebvre avait attiré une foule exceptionnelle. Plusieurs concerts extraordinaires auront lieu cette semaine. On entendra prochainement M. Caisso et M^{me} Milcamps, de la Monnaie.

A l'occasion du Congrès des pompiers, un concert extraordinaire aura lieu demain lundi. Des pompiers de tous les pays y assisteront.

La Société de musique de Mons donne une matinée musicale demain lundi, à 11 heures, dans la salle de la Bourse.

Au programme. — Première partie (sous la direction de M. Désiré Prys) : Ouverture de *Ruy Blas* (Mendelssohn); Air de la Cantate pour la fête de la Pentecôte (Bach), chanté par M^{me} Soetens-Flament; *Le Chant du Destin* (Brahms); Concerto en la mineur (Schumann), exécuté par M. Camille Gurickx.

Deuxième partie (sous la direction de l'auteur) : *La Tombe*, élégie à quatre voix (Jean Blockx); *Prière* (Jean Blockx), chantée par M^{me} Soetens-Flament; fragments du deuxième acte de *Princesse d'auberge* (Jean Blockx) : a. Introduction; b. Lied, chanté par M^{me} Soetens-Flament; c. Carnaval, cortège (marche), hymne à l'amour. (Rita : M^{me} Jouret-Urbain; Merlyn : M. Devergnies.)

Des trois livraisons de l'*Art flamand* que vient de faire paraître l'éditeur Boitte, les deux premières sont consacrées aux artistes bruxellois et brugeois du XVIII^e siècle : les Boudewyns, P. Bout, les Schoevaerds, Joseph Van de Kerekhove, Marc Van Duvenede, Mathias de Visch, etc.

La troisième étudie le maître André Lens, qui eut autant d'influence par ses écrits et son enseignement que par ses œuvres, derniers vestiges de l'école de Rubens.

La livraison de juin des *Maîtres de l'Affiche*, qui est certainement l'une des mieux composées, présente un vif intérêt avec la *Loie Fuller* de Chéret, état vert et rouge; le *Salon de la Rose* † *Croix* de Carlot Schwabe; le *Moulin de la Galette* de Rœdel, et une affiche américaine de mis Stowell, pour la librairie Humphrey. Il faut ajouter à ces planches une ravissante prime de Willette, qui s'est encore une fois surpassé.

LE BEAU SUIVANT LA NATURE. — Extrait de Ruskin (*La Religion de la Beauté*) : « Notez cette particularité au sujet des ciels, qui les distingue de tout autre sujet de paysage sur la terre : que les nuages n'étant point exposés à l'intervention humaine sont toujours arrangés selon les lois de la Beauté. Vous ne pouvez être sûr de cela dans aucune autre partie du paysage. Le rocher d'où dépend spécialement l'effet d'un paysage montagneux est toujours précisément celui que l'entrepreneur de routes fait sauter ou que le propriétaire exploite en carrière, et s'il est un coin de pelouse que la Nature ait laissé à dessein le long de ces forêts sombres, qu'elle ait figolé avec ses herbes les plus délicates, c'est toujours là que le fermier labore ou bâtit. Mais les nuages, bien que nous puissions les cacher avec de la fumée et les mêler de poison, ne peuvent pas être exploités en carrière, ni servir de fondement à des bâtisses, et ils sont toujours glorieusement arrangés. »

Les journaux de Paris nous apportent cet amusant écho physio-

logico-artistique : « L'Amérique, qui marche toujours à l'avant-garde du progrès, — ce sont, du moins, les Américains qui le disent, — vient de donner naissance à une innovation qui sera particulièrement appréciée du beau sexe de l'ancien comme du nouveau continent. Il s'agit d'un cours ouvert à New-York pour améliorer les jolies femmes et rendre jolies les laides.

Le traitement est assez compliqué, mais que ne ferait-on pas pour obtenir pareil résultat ?

Il est basé sur ce principe que, les traits du visage étant le reflet de l'être intellectuel et moral, il faut, pour être belle, assouplir les muscles de la face par des exercices gradués et en même temps suivre un traitement moral approprié.

Les cours sont nombreux. Il y en a un pour le regard, un pour le nez, un pour les lèvres. Vient ensuite le cours d'ensemble dont la musique fait les frais. Les mélodies de Chopin font valoir les blondes en illuminant leurs visages ; la musique de Wagner est mieux appropriée aux brunes, surexcitant en elles la sensation artistique et l'exaltation tragique. Il y a aussi dans ces leçons une série d'exercices spéciaux pour le cou, le menton, le front. Peu de gens soupçonnent ce qu'il faut d'application pour obtenir un cou flexible, ondulant avec grâce ; un menton vibrant et en harmonie avec les lèvres.

Enfin, le cours de sommeil apprend aux élèves à ne dormir que dans des positions esthétiques, au lieu de se coucher « comme des paquets », ce qui déforme et enlaidit.

Il paraît que ce conservatoire d'un nouveau genre est fort fréquenté par les belles New-Yorkaises et surtout par celles... qui le sont moins.

Très curieuse a été la vente des tabatières composant la collection de l'honorable William Massey Mainwaring, membre de la chambre des Communes. Une de ces tabatières, qui avait eu pour précédents possesseurs l'empereur du Brésil, puis M. Henri Rochefort, a été adjugée au prix de 14,000 francs. Le total de la vente a dépassé 250,000 francs.

Deux cent cinquante mille francs de tabatières, voilà qui suppose une jolie quantité de bon tabac !

Le *Magazine of Art* organise un concours d'affiches dont les projets seront reçus jusqu'au 31 juillet prochain.

Un 1^{er} prix de 625 francs ; un 2^e prix de 375 francs ; un 3^e prix de 250 francs, ainsi que dix prix de 75 francs chacun, seront décernés aux concurrents.

Les dimensions des projets devront être de 0^m,76 sur 0^m,56, marges comprises.

Tous renseignements sont donnés chez MM. Cassel et C^e, 33, rue Bonaparte, Paris.

E. BAUDOUX & C^{ie}

Boulevard Haussmann, 30, Paris.

NOUVEAUTÉS MUSICALES :

Quatre mélodies (MAURICE BOUCHOR) par ERNEST CHAUSSON : *Nocturne, Amour d'antan, Printemps triste, Nos Souvenirs*. Réunies : net 4 francs.

Trois lieder CAMILLE MAUCLAIR) par ERNEST CHAUSSON : *Les Heures, Ballade, les Couronnes*. Réunies : net 3 francs.

Il ne pleut plus, bergère... (TRISTAN KLINGSOR) par P. DE BRÉVILLE. 5 francs.

Mélodies orientales EMILE BLÉMONT et JEAN LAHOR) par CLAUDIUS BLANC. Poèmes de Chine et Mélodies persanes. Réunies : net 6 francs.

Le Calme (AUGUSTE DORCHAIN, duo par L. BOËLLMANN. fr. 7-50.

Rondels TH. DE BANVILLE et CH. D'ORLÉANS) par CHARLES KOECHLIN. Net : 6 francs.

En souscription chez J.-B. KATTO, éditeur de musique, 52, rue de l'Ecuyer, Bruxelles.

LA LÉGENDE HUMAINE

Cycle lyrique en cinq phases, poème et musique d'AUGUSTE DUPONT avec, pour le poème, la collaboration de CHARLES DUMERCY, représenté, pour la première fois, à Anvers, en la salle d'exposition du Cercle artistique, le 12 décembre 1896 Prix de la souscription : 5 francs net.

Vient de paraître chez M. ALPHONSE LE DUC, éditeur, 3, rue de Grammont, Paris.

VENDÉE !

drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème en vers libres de CHARLES FOLEY et ADOLPHE BRISSON, musique de GABRIEL PIERNÉ.

Partition, piano et chant : prix net, 20 francs.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCESSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 83, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. Second article. *La Sculpture. Les Objets d'art.* — MARY-MOODY EMERSON. — BRUXELLES S'AMUSE. — BIBLIOGRAPHIE. *Louis Legrand*, par E. Ramiro. *La Légende de l'Arbre de la Croix avant Jésus-Christ*, par Joseph Nève. *Sur les Pointes*, par Pierre d'Alheim. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *De l'exposition des portraits aux vitrines* — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon du Champ-de-Mars.

La Sculpture. — Les Objets d'art (1).

La sculpture est, on le sait, moins abondante au Champ-de-Mars qu'aux Champs-Élysées. L'Institut est resté fidèle au Palais de l'Industrie, où s'alignent en ordre de bataille les Falguière, les Mercié, les Paul Dubois, les Gérôme, où d'innombrables théories de bustes et de figures transforment en un gigantesque campo-santo les jardins envahis. Mais le Champ-de-Mars a Rodin et Meunier, et cela suffit à lui donner une supériorité sur l'ensemble académique du Salon rival. Il a Dalou, en outre, et parmi ceux de la génération nouvelle, Bartholomé, Charpentier, Bourdelle, Lambaux, Devillez. Si les œuvres sont peu nombreuses, elles sont de choix.

(1) Second article. Voir notre n° du 6 juin dernier.

Le *Victor Hugo* de Rodin, bien qu'inachevé, permet de pressentir la grande impression de cette œuvre troublante. D'un geste superbe, le poète arrête le mouvement des flots, tandis qu'il prête l'oreille aux voix de l'inspiration. Et voici, du coup, expliqué ce torse étrange de femme, grenu et à peine dégrossi, qui, exposé isolément l'an passé, nous parut si rudimentaire. Peu à peu le groupe s'établit, les lignes se précisent, les reliefs s'accusent. Nul doute, désormais, que ce Monument, dont il a été tant parlé, soit une belle et puissante chose, digne du Maître auquel il est consacré, digne aussi de l'artiste qui l'a conçu.

Proches, le *Débardeur* et le bas-relief des *Mineurs* de Constantin Meunier avèrent un art robuste et sain apparenté, sans doute, à celui de Rodin, mais plus simple et plus vrai. Il y a dans les œuvres de ce dernier un romantisme que Meunier écarte de plus en plus pour pénétrer davantage l'humanité contemporaine, pour exprimer sans rhétorique, dans la sincérité de son âme clairvoyante, la noblesse et la fierté du Travail. Et dépouillé de toute extériorité, son génie s'élargit, se synthétise, donnant à chacune de ses œuvres un caractère épique inoubliable.

Les *Boulangers* d'Alexandre Charpentier, placés au centre du jardin, à l'endroit où fut exposé naguère le bas-relief *L'Œuvre* de Meunier, attirent l'attention par la puissance et les dimensions de la composition, et aussi

par le coloris que leur a donné l'artiste. Ce bas-relief, exposé jadis en plâtre, vient d'être exécuté en briques émaillées par M. Emile Muller, et, sous ce vêtement nouveau, prend un aspect imprévu. On dirait d'un mur de temple assyrien, et sans doute l'auteur a-t-il voulu accentuer ce caractère en élargissant encore les joints. L'ensemble est monumental, d'une ligne décorative dominatrice et neuve. Il atteste chez M. Charpentier, qu'on s'accoutume trop à n'envisager que comme un très habile artisan d'art, un statuaire au métier sûr, à l'exécution impeccable. On rêve de voir l'œuvre orner quelque Palais du Peuple pour lequel elle semble avoir été composée.

Un *Narcisse*, également en grès émaillé, fontaine que vient d'acquérir l'État — tandis que la ville de Paris se rendait propriétaire des *Boulangers* — complète l'exposition sculpturale de M. Charpentier. Le sujet en est emprunté à la fontaine en étain qui fut, on s'en souvient, son œuvre de maîtrise. L'idée du bonhomme qui se mire dans l'eau est jolie. Peut-être la figure gagnerait-elle à être revêtue d'émaux de couleur plus claire et plus gaie.

M. Bartholomé nous montre le premier fragment achevé de son *Monument aux morts* : le groupe des deux figures couchées et du génie qui soulève la dalle. Ce fragment est exécuté dans une pierre grise dont le ton et l'aspect mat nous paraissent convenir fort bien au Monument, l'une des créations artistiques les plus impressionnantes de l'époque.

Parmi les œuvres les plus remarquées du Salon, citons encore les envois de M. Lambeaux : *La Séduction*, fragment du « Calvaire de l'humanité », *Vengé* et le buste de M^{me} de Tallenay, morceaux connus à Bruxelles; les fragments de fontaine décorative de M. Pierre Roche; les têtes de femme en bronze, d'un caractère poignant, de M. Bourdelle : le bas-relief (*Le Vin*) et la cheminée de salle à manger de M. Baffier; les curieux croquis « d'après nature » et groupes de M^{me} Claudel; le buste, expressif et vivant, de M^e Cresson, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats; par Dalou; le *Maréchal Canrobert*, bien cambré, trapu, d'aspect martial, de M. Lenoir; un fort joli portrait de jeune fille, par M. Devillez.

Les débuts d'un nouveau venu, M. Marcel Jacques, qui expose une douzaine d'œuvres d'inégale valeur, ont fait quelque bruit. Il y a, certes, là des promesses, et tel buste de femme révèle un sentiment profond. Le *Tombeau de ma mère*, le *Buste de vieille femme* en marbre blanc et noir ont d'innombrables tristesses et des recherches d'accent à côté desquelles la banalité de la *Statue de Millet* surprend quelque peu. Dans tous les cas, l'ensemble est attirant et il se pourrait que M. Jacques se fit bientôt une place spéciale dans le groupe des statuaire français.

La section des objets d'art n'a donné lieu, cette année, à aucune révélation, ce qui ne l'a pas empêché d'offrir, par la variété et la valeur des meubles, des étoffes, des céramiques, des verreries qu'elle a rassemblés, un réel intérêt.

Bon nombre des objets qui la composent ayant été exposés en primeur au Salon de la *Libre Esthétique* et cités dans nos comptes rendus, nous nous bornerons à rappeler, en une courte énumération, le succès des lithographies en couleurs, papiers et cuirs gaufrés, plaquettes et médailles d'Alexandre Charpentier; des petites danseuses en bronze, des grès et du miroir de Carabin; des bijoux d'Henry Nocq; des meubles à la fois simples et élégants de Charles Plumet, qui a trouvé en M. Selmersheim un collaborateur de goût; des émaux translucides de Thesmar; des verres merveilleux, fleurs de rêve et de féerie de Koepping; des micas églomisés, terres lustrées et grès de Pierre Roche, etc.

Voici de fort belles céramiques de Bigot, qui prend place, décidément, au premier rang des artistes du feu. Cheminée monumentale, fontaine, vases, plats témoignent d'un goût affiné et d'une technique remarquable. MM. Chaplet, Delaherche, Dalpayrat, Dammouse, Lachenal sont également parmi les plus beaux céramistes de l'époque. Un nouveau venu, M. Jeanneney, dont le faire s'apparente à celui de Bigot, fait un début heureux. Très intéressantes aussi les poteries de Maillol, un artiste voué jusqu'ici à la tapisserie et à la broderie et dont les premiers essais de céramique ont une véritable valeur d'art.

Avec l'exquise *Chaise d'enfant* de Damp, avec les tapisseries de Ranson et de Rippl-Ronai, avec les verreries d'Émile Gallé, avec les bronzes et les orfèvreries de Victor Prouvé, les merveilleux *favrile-glass* de Tiffany, les reliures de René Wiener et de M^{me} Vallgren, les broderies d'Aubert, cela forme un ensemble chatoyant, pimpant, varié, amusant, qui atteste la vitalité des industries d'art désormais implantées solidement partout.

MARY-MOODY EMERSON

Le vieux monde! le vieux continent, les vieilles sciences et les vieilles philosophies, qui poussent de nouvelles branches, certes, et dont la sève passe par de vieux troncs tous les printemps pour animer les nouveaux bourgeons, le vieux monde que nous habitons, en cette Europe où tant a déjà été fait pour nous! Jadis on pouvait croire que l'instruction de l'enfant, comme l'instruction de l'humanité le long des siècles, consistait à « apprendre à apprendre », ou apprendre à voir, à chercher soi-même. Mais notre continent fourmille de gens qui ont fouillé dans les énormes richesses acquises par le travail des siècles, et qui se drapent dans ces découvertes. — S'ils cherchent une réponse aux interrogations que leur pose la vie, vite ils plongent dans les livres

— à moins que le sang et la pensée de leurs aïeux ne les aient imbibés de solutions toutes faites, et c'est toujours d'herbe coupée par d'autres, — de foin, — qu'ils garnissent le ratelier où ils s'approvisionnent. Sous prétexte que le foin est nécessaire et excellent, nous avons pris l'habitude de nous en nourrir exclusivement et combien rarement rencontre-t-on l'homme qui ne se nourrit que de ce qu'il a choisi et arraché lui-même avec ses dents, suivant son flair particulier, à la bonne Terre pourvue de garnitures si variées ! Si nous n'y prenons pas garde, avant cinquante ans nous aurons l'air d'un troupeau exclusivement élevé à l'écurie, nerveux ou apathique, et tout ce que nous avons encore de jeunesse et de verdure sera envolé.

C'est l'impression qui m'étreint chaque fois que du Nouveau Monde surgit devant moi une de ces figures originales, mal équilibrée et plus mal définie encore par ses compatriotes.

L'une d'elles, qui ne me séduit que par sa force et son étrangeté, mérite pourtant l'essai d'un croquis ; c'est celle d'une vieille fille dont le caractère intéressa tous les lettrés de son temps. Elle était enfant d'un pasteur protestant, mais élevée pauvrement chez un oncle et une tante assez âgés, et si peu fortunés qu'un des principaux emplois de Mary était de guetter la venue du shérif qui eût pu venir confisquer les cuillers et arrêter l'oncle pour dettes. — Un peu plus tard une vieille tante folle entra dans la maison et Mary eut à la soigner. Elle savait lire et possédait, outre la Bible, un Milton et deux ou trois livres d'auteurs américains. Presque entièrement abandonnée à elle-même, trouvant dans la Bible surtout ce qu'elle y mettait, elle s'était forgé, pendant ses longues heures de travail solitaire et de méditation, une philosophie — ou plutôt elle était parvenue à mettre sa nature et les sévères pensées qui avaient influencé sa vie, en formules, brèves, spontanées, éclairant ses discours d'étincelles de génie, — de génie familier et élevé. « Son langage était très heureux, mais inimitable — on eût dit qu'il était emprunté à quelque rêve — et l'intensité de son intuition était tout son talent. » Mais pour elle comme pour Thoreau, il semble que son caractère ait eu plus d'influence sur ses amis et ses biographes que tout ce qu'elle put leur dire ou leur écrire. Ceux qui l'aimèrent le mieux font presque, malgré eux, ressortir ses défauts, comme s'ils étaient la marque la plus tangible de sa nature. « Son esprit évoluait plus vite que celui de tous ceux qui l'approchaient. Elle entraînait ou sortait d'une voiture, d'une maison, d'une conversation, d'une pensée, du caractère d'un étranger, avec une rapidité qui dédaignait toutes les gradations qu'y mettaient les autres mortels et quoiqu'elle eût fait merveille sur une planète où tout le monde se serait mû avec la même vélocité, elle était choquée et agacée par le flegme général, autant qu'elle fatiguait les autres de son impatience.

Jamais personne ne put, en conversation, régler son pas sur le sien. « Vivre pour faire de la peine plutôt que pour faire plaisir », écrit-elle à l'un de ses neveux, « semble être ma destinée, comme celle de l'araignée ; et j'ai suivi avec joie cette étrange vocation, disant : L'argile a-t-elle le droit d'interroger le Potier ? »

Et plus loin :

« Selon l'idée qu'Adam Smith se fait de la société, je n'ai rien fait, rien produit et je ne produirai jamais rien ; cependant, j'ai grande joie d'exister et j'essaie peut-être d'embellir un seul être de la création divine. »

Elle avait cette religion dépourvue de sentimentalité des vieilles races protestantes et son caractère aussi insociable que robuste et élevé est peut-être un type extrême de ce que le calvinisme pro-

duisit parmi ces travailleurs du Nouveau Monde, où la vie était aussi dure que la doctrine religieuse.

« Notre civilisation, dit-elle encore, ne vaut pas beaucoup mieux que notre poésie. Elle est saucée et épicée par la complexité des arts et des inventions, mais elle manque de la grandeur qui appartient à une époque dorique et sans philosophie. Quelques successions de faits, quelque pulsations fortes nous permettent de parler du temps, de décrire des époques et de connaître cette chose qu'on nomme l'histoire. Mais ces faits, par leur multiplicité, finissent par nous faire oublier ce qui est, ce qui reste toujours. O Temps, vieux trainard, quand ta routine fera-t-elle place à des institutions plus hautes et plus durables ? Quand tous tes trophées, ton nom et toutes les sorcelleries de tes formes se perdront-ils dans le génie de l'éternité ? »

Elle aimait les hommes de génie, morts ou vivants, et n'aimait guère qu'eux, parce qu'ils reflétaient de nouvelles facettes de son rêve, l'austère divinité dont elle reconnaissait quelques attributs d'éternité, d'indéfini, de nécessité, et qu'il eût été contraire à sa nature de personnaliser ; mais elle aimait surtout l'union du génie au caractère. Quand elle rencontrait de jeunes êtres qui l'intéressaient, elle les attirait par sa sympathie, les flattant, les raillant, les amusant, les combattant et, en général, prenant la place d'assaut. Elle y allait de tout son esprit, de toute son intense vivacité, « parce que je sais bien, disait-elle, que je les impatienterai et les agacerai plus tard, et je veux avoir leurs meilleures heures ». Elle surprenait, attirait, ridiculisait ou accusait tour à tour ses interlocuteurs. Mais aucune femme, aucun homme intelligent ne pouvait la rencontrer sans emporter d'elle un souvenir durable et une impression forte.

Les conseils, ou plutôt les convictions impérieuses qui émanaient d'elle, en formes toujours nouvelles et absolument originales, consistaient surtout en ces quelques affirmations : « Moquez-vous des bagatelles ; que vos tendances soient élevées ; faites ce que vous avez peur de faire ; la sublimité du caractère ne peut venir que de la sublimité des intentions. »

Mais tout le monde ne lui plaisait pas et si elle trouvait lourd, ennuyeux, épais, l'esprit des gens qui venaient la voir, — et beaucoup ambitionnaient ce périlleux honneur, — elle n'hésitait pas à les occuper de diverses façons, pour qu'ils se taisent et la laissent en paix.

« Ce que je pense de la guerre ? écrit-elle. A vous je puis dire qu'elle vaut tant mieux que l'oppression, et que, si elle ravageait toute la géographie du despotisme, je croirais que c'est un présage de grande et glorieuse importance. Channing peint ses misères, mais connaît-il celles d'une guerre bien plus terrible ! les animosités intimes, les piqûres d'épingles, les amères luttes du cœur humain, la cruelle oppression du pauvre par le riche, du faible par le fort, qui corrompt le monde ? Combien les orageuses conflagrations des villes valent mieux, sont plus honnêtes ! C'est la transformation du sang qui se gâte, en monstres et en dragons. Une trompette guerrière serait une mélodie délicieuse à côté de la cacophonie des théologiens et des économistes. Il est dit qu'il y a de la guerre jusque dans les cieux. La guerre fait partie des moyens de discipline mondiale ; grossière éducatrice, elle n'est pas pire que la pauvreté, la méchanceté ou l'ignorance. Si la guerre dévaste les consciences, la paix corrompt en fait autant. Et si, avec le sensible Channing (je suis honteuse de l'excessif amour de la vie de cet homme), vous me parlez des horreurs du champ de bataille, que sont les quelques jours d'agonie, qu'est-ce

que cela fait qu'un vautour soit le tombeau, le fossoyeur et le prêtre d'un héros, quand on pense aux longues années de maladie sur un lit de souffrance, pendant lesquelles tout le monde souhaite votre mort ? »

Ne personnifiait-elle pas, à certaines heures, ce vieux désir d'harmonie naturelle, ce sentiment de l'inutilité de l'intervention humaine, que les Hindoux crurent réaliser dans le Nirvanah, que tous les mystiques, après eux, exprimèrent par « l'abandon à la volonté de Dieu », que des penseurs, des intellectuels, des contemptifs appelaient « la foi sans les œuvres », que tout le moyen-âge incarna dans ses couvents, que nous nommons aujourd'hui l'obéissance au seul instinct profond, — ne personnifie-t-elle pas la plus haute philosophie de l'être isolé, cette femme qui n'était née ni pour l'amour, qu'elle repoussa, ni pour la maternité ? Ne croirait-on pas entendre Barrès et son dédain des dépendances fraternelles, ou le bon Fénelon, un Barrès encombré de cœur, en ces mots qui peignent si bien la lutte de notre instinct personnel contre notre besoin d'affection et ses menues tyrannies d'efforts : « Oh ! pouvoir rêver plus profondément ! perdre de vue les objets extérieurs !... La tristesse vaut mieux que ce somnambulisme parlant, marchant, agissant, de la vie. Oui, l'entière solitude avec l'Être qui domine les pouvoirs de la vie ! Si, pour être utile, il faut l'action, l'effort, cette utilité ressemble moins à de la vie que le désir d'être absorbé en Dieu en conservant toute sa consciente lucidité. »

La vie avait détruit en elle l'instinct ou plutôt l'humeur nécessaire à toute sociabilité permanente, et tout comme ceux qui en sont châtrés, elle ambitionnait la consolation de l'identification sensible avec l'unité directrice du monde.

Mais, — conséquence étrangement logique de cet impossible désir en tous ceux qui, comme elle, aiment un Dieu seul pour échapper aux labeurs humains, aux patiences et aux infirmités des amours, elle désirait la mort. Niant la vie en ce qui fait sa plus noble, sa plus fécondante substance, rien ne pouvait lui plaire autant que la fin d'une existence, remplie, bondée de ces petits événements, de ces nécessités d'échange, de ce constant manie-ment de la monnaie des concessions ou des heurts, qui la distrayaient de son rêve.

Réalisant toujours ou extériorisant aussi spontanément que cela était humainement possible, ses plus intimes désirs, elle avait confectionné son linceul. Puis, trouvant que la mort se faisait attendre et que cet objet n'avait pas d'emploi, elle s'en était fait une robe de nuit, même un vêtement de jour (de quelle couleur était ce linceul, l'historien ne le dit pas), et elle le portait en guise de ceinture ou de châle d'amazone dans ses courses à cheval, — jusqu'à ce qu'il fut usé. Alors elle en refaisait un autre, qui avait le même sort ; elle ne voyageait jamais sans être pourvue de ce cher et utile objet, et elle en usa probablement un certain nombre avant de donner à l'un d'eux son emploi définitif.

Ces singularités extérieures que nous n'oserions pas nous permettre ici sans nous exposer à la vindicte de tout un pays qui confond l'égalité avec la conformité, et qui s'opposerait par ses sarcasmes à cet accaparement de l'attention, devient chose beaucoup plus simple et naturelle là où chaque jour voit éclore la nécessité de nouvelles manières de faire dans tous les domaines, et où les circonstances et les découvertes toujours renaissantes d'un climat, d'une nature encore insuffisamment connus, portent les esprits à attendre partout et toujours du nouveau, de l'imprévu. Si la nécessaire discipline de toutes les agglomérations humaines dont

la durée a une raison d'être, a banalisé, hélas ! jusqu'au snobisme, les habitants actuels des grandes villes de l'Est américain, il n'en était pas ainsi il y a un siècle, il n'en est pas encore ainsi dans ce sauvage Ouest, pays des rêves de tant d'imaginations.

C'est dans cette atmosphère de liberté, d'indépendance, à l'époque de la grande révolution américaine, que vécut Mary-Moody Emerson, parente du philosophe Emerson qui parla souvent d'elle. — Telle qu'on peut l'entrevoir à travers le souvenir de ceux qui la connurent, elle est bien la réalisation vivante de cette outrancière affirmation de personnalité dont le levain sommeille dans les plus fortes âmes. Pour n'avoir pas à transiger avec l'instinct d'autrui, quand cet instinct ne ressemblait pas au leur, ces âmes, presque malgré elles, se sont forgé une divinité faite de leur espoir d'harmonie plus facile, moins laborieuse, une divinité qui apparierait tous les instincts en les éclairant d'une seule lumière égale et dominatrice.

Tous ses défauts comme ceux de sa race, comme ceux des premiers économistes si confiants dans les harmonies pré-établies qu'ils ne demandaient qu'une chose : l'abolition de toutes les entraves ; toutes les erreurs, les brutalités, les injustices, les férocités hautaines des mystiques et des penseurs, découlent de ce même besoin de perfection immédiate, certaine, équilibrant, satisfaisant, fût-ce dans la mort seulement, leur intense et impatient désir.

Quand verrons-nous, dans les lentes conquêtes du passé comme dans les bienfaits et les révélations chèrement payés du présent, le résultat de ces humbles CONCERTS de forces, de ces longues et parfois pénibles adaptations de la richesse d'un être à celle d'un autre ou de beaucoup d'autres êtres ? Quand comprendrons-nous que l'allure mortifiante de ces courageuses associations nous fait avancer plus vite vers des réalités et des visions infinies que tous les isolements qui ne nous font progresser qu'en rêve ?

Quand verrons-nous que nous nous berçons de rêves parce que nous n'avons pas la force d'accomplir la vie telle qu'elle se présente devant la simplicité de notre vieille conscience ?

Faudra-t-il qu'après nous avoir fourni les types de la plus exigeante et intransigeante personnalité, le Nouveau Monde vienne nous donner, à nous, — races avachies, aveulies par les concessions, les complaisances, les associations forcées, subies, passives, inertes, — l'esprit puissant des unions choisies, sagacement devinées, des concessions, des complaisances, des associations vaillamment consenties et bravement maintenues ? Est-ce de lui que nous attendons, en notre stagnante inaction, l'exemple de toutes les noblesses qui jamais ne furent atteintes sans travail ? Est-ce lui qui nous dira la grandeur de cette patiente poursuite de l'infini, appariée au rythme des mouvements de l'univers, continuée au pas pesant des armées d'hommes dont les âmes, les cœurs, les mains s'attendent pour se joindre ?

O cher vieux monde, si doucement parfumé encore de cette latine et pénétrante essence d'entente, de laborieuse harmonie, ne meurs pas, ne mens pas à toi-même, ou du moins, avant de mourir, laisse-nous emporter, en face de la jeune bravoure des isolés, la fierté des héroïsmes d'union !

BRUXELLES S'AMUSE

Bruxelles s'amuse ! Ah ! qu'il s'amuse à l'occasion de l'Exposition universelle !

Est-ce qu'il ne s'amuse même pas trop, tant est prodigieux l'abondance des lieux de guindaille et de truandaille, des lieux où l'on bibe et où l'on bâfre, aux enseignes affriolantes, voisinant invariablement avec ces suaves indications, véritables enseignes à rebours, faisant en quelque sorte « machine en arrière » : LAVATORY, W. C., illustrées d'une main dardant son index vers de prochains recoins dont l'obligé et décent mystère est violé par ces signaux multiples d'un si déplorable effet sur l'appétit et sur l'idéalité.

Bruxelles et la Belgique étaient pris en ces derniers temps (avant la nouvelle grande foire internationale, avant l'inauguration bruyante de la Kermesse qui présentement sévit avec une frénésie ininterrompue) d'une admirable activité de travail, de science et d'art. Il semblait qu'une explosion de vaillance se projetât en tous les sens. Jamais le pays n'avait plus complètement et plus consciemment rayonné, pris possession de soi-même et acquis plus de confiance en ses forces et en ses possibilités ethniques. C'était une joie que de le voir en un tel en-avant rumorant et allègre, extériorisant de mieux en mieux son âme nationale en ses originalités savoureuses. Des efforts de la longue, si longue lutte contre le pignoufisme, s'épanouissaient enfin en une victoire générale, en une poussée superbe vers le fier et le beau. Une fièvre salutaire avait gagné la nation et elle s'agitait en des préoccupations très nobles.

Est-ce que ce courant va être détourné en des œuvres de gueule et de rut à l'exemple des dernières grandes Expositions dont la dominante a été le côté noce et rosse ? Est-ce que jusqu'au mois de novembre toutes les aspirations, toutes les activités et toutes les épargnes vont s'engouffrer dans les fosses de la goinfrerie et des lavatories corollaires ? Bacchus, Momus, Vénus (et quelle Vénus !) vont-ils être les tambours-majors des exodes tapageurs, formidables et quotidiens, déroulant leurs théories vers ces cités de la gueule, du ventre et du bas-ventre ?

Vraiment c'est à craindre, étant donné ce que l'on voit. Quel fourmillement et quel basstrangage immense ! S'empiffrer semble le mot d'ordre, dévorer... et puis liquider ces ingurgitations. Les descriptions enthousiastes des journaux en l'honneur de toutes les tavernes et de toutes les cavernes, le récit des délices qu'on goûte en ces temples de la voracité, ont monté la population entière à une psychologie de fêtards jusqu'ici chez nous ignorée.

Allons-nous, à notre tour, être pris du mal de ne plus penser qu'à l'amusement en ses formes les plus matérielles et les plus viles ? Le travail, la besogne du jour ne vont-ils plus être que l'attente ennuyeuse, impatientement supportée, des soirs de godaillie ? Cette manière d'envisager la vie et l'action qui a gâté d'autres peuples, va-t-elle nous gagner ? Les beaux mois de l'été, faudrait-il les débaptiser pour les nommer Carnaval, Cancanidor, Putaïrial, Syphilisose ?

Nous savons qu'il y a des cerveaux pour qui cette débauche bête et ruineuse est le témoignage même de la prospérité publique. Il semble, en effet, qu'à tant galvauder en superfluités

bassement sensuelles, on doit avoir de tout le reste par surcroît. Mais, en vérité, ces plaisirs d'oisifs et de feignants, grandis à de telles dimensions et à une telle durée, n'attestent rien que le besoin mauvais de satisfaire la bête et altèrent, par leur continuité, même les âmes énergiques. Aussi n'est-ce pas sans un saisissant symbolisme que le tumulte de ces êtres en ribote rencontre à tous les coins d'allées la petite main dardant un doigt fatidique vers le Lavatory W.-C. C'est bien l'emblème du résultat moral auquel mènent ces bacchanales semestriellement prolongées, destructives de la belle âme, du bon goût et du bel art.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Legrand, peintregraveur. Catalogue de son œuvre gravé et lithographié, par E. RAMIRO. — Paris, H. Floury. (Tirage à 250 ex., dont 50 sur japon.)

De même qu'il le fit pour Félicien Rops, M. E. Ramiro a catalogué l'œuvre gravé et lithographié de Louis Legrand, l'un des peintres-graveurs de la nouvelle génération qui ont le plus produit et qui connaissent le mieux leur métier. « Nous voilà en face d'un inventeur cuisinant métal et acide suivant des recettes inconnues », dit avec raison l'auteur, dans une préface qui résume en quelques traits décisifs l'œuvre et le faire du graveur. « De ces ragoûts mystérieux, Legrand a tiré des forces, des souplesses et des acuités imprévues. Son trait, gras sans lourdeur, court adroitement à travers des grains infiniment variés. Il y détache les figures avec un puissant relief. Souvent le premier état semble jeté sur le papier par l'encre de Chine d'un pinceau sommairement japonais. Tout à coup, au deuxième état, sur l'esquisse, un sombre nuage sème la nuit. Puis, au troisième, c'est un successif réveil des personnages et des choses réapparues plus savamment édifiées. Peu à peu les corps, tantôt nus, tantôt revêtus d'étoffes lourdement laineuses ou vaporeusement translucides, lentement, prudemment, se dégagent des noirs opaques ou des gris argentés. Et chaque degré de cette progression savante constitue un précieux document artistique. Parfois, au contraire, dans une bouffée d'effort, Legrand atteint son but du premier coup. Et l'on demeure stupéfait devant ces miracles d'enfantement rapide, où la sûreté du jet capture instantanément la perfection des détails. »

Ce catalogue — qui n'est qu'un commencement — contient cent et douze pièces, minutieusement analysées dans leurs divers états. L'auteur les classe en rustiques, féminines, fantaisistes, mystiques, réservant une section spéciale pour les danseuses, que Louis Legrand, à l'exemple de l'illustre maître Degas, affectionne particulièrement. C'est par le *Cours de danse fin de siècle*, publié en couleurs par le *Gil Blas*, que l'artiste se fit connaître. Et dans son œuvre, les *Petites du ballet* demeurent l'une des plus belles séries de planches qu'il ait produites. Pour finir, les illustrations et vignettes, les lithographies, le tout copieusement illustré de planches hors texte, choisies parmi les plus attachantes, et de croquis.

Le *Catalogue de l'œuvre de Louis Legrand* décèle, une fois de plus, la probité artistique et le goût de l'iconographe auquel nous devons l'étude la plus complète qui ait été faite sur Rops. Le chiffre restreint du tirage fera, au surplus, de ce catalogue un livre d'amateur qui sera un jour précieusement recherché.

La Légende de l'Arbre de la Croix avant Jésus-Christ,
par JOSEPH NÈVE. — Extrait de la *Revue générale*.

Un manuscrit de la Bibliothèque royale, *La Chanson d'Adam*, qui passe pour l'œuvre d'un écrivain belge du XIII^e siècle, et peut-être d'un bénédictin de l'abbaye de Saint-Jacques, à Liège, a donné à M. Nève le désir d'étudier, dans ses diverses sources, la légende de l'Arbre de la Croix dont la tradition subsiste intacte, perpétuée par les historiens et les artistes, jusqu'à la fin du XV^e siècle. Il en analyse les multiples versions, cite un nombre considérable de monuments du moyen-âge dans lesquels se reflète la légende, d'après laquelle, on le sait, l'arbre de la Croix s'identifie avec l'arbre de la chute originelle. Son étude est très documentée et offre un réel intérêt.

Sur les Pointes, par PIERRE D'ALHEIM. — Paris, Société du *Mercur de France*.

Sur les Pointes déroule en tableaux variés et rapides comme une cinématographie l'histoire de la civilisation russe. Le ballet (école française) y joua son rôle : aussi, à côté des profils de médailles, beaucoup de médaillons d'artistes. Parmi les pages d'un tour alerte, très chargées d'anecdotes, il en est quelques-unes de tragiques. M. Pierre d'Alheim, qui se trouvait à Moscou lors des fêtes du couronnement en qualité de correspondant du *Temps*, donne la relation, pour ainsi dire heure par heure, de la catastrophe de la Khodynka dont il fut témoin oculaire. Ce document met en lumière les mœurs de la Russie, si différentes des nôtres.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Saxophone. Professeur, M. BEEKMAN. 2^e accessit, M. Anneesens.

Trompette. Professeur, M. GOEYENS. 1^{er} prix avec distinction, M. Voussure ; 1^{er} prix, MM. Dubail et Girondal ; 2^e prix, M. Abrasart ; 1^{er} accessit, M. Poelmans ; 2^e accessit, M. Boëhme.

Cor. Professeur, M. MERCK. 1^{er} prix, MM. Capart, Wotquenne et Marchal ; 1^{er} accessit, MM. Van Roy et Léonard.

Trombone. Professeur, M. SEHA, 1^{er} prix avec distinction, M. De Wolf ; 2^e prix avec distinction, M. Dralants.

Les prochains concours du Conservatoire auront lieu dans l'ordre suivant :

Mardi, 22 juin : à 9 heures, contrebasse, alto ; à 3 heures, violoncelle,

Mercredi 23 : à 3 heures, orgue.

Samedi 26 : à 9 heures, musique de chambre avec piano ; à 3 heures, harpe.

Lundi 28 : à 10 heures, piano (hommes).

Mercredi 30 : à 10 heures, piano (jeunes filles). Prix Laure Van Cutsem.

Vendredi 2 et samedi 3 juillet, à 9 et à 3 heures, violon.

Lundi 5 : à 3 heures, chant théâtral (hommes).

Mercredi 7 : à 9 heures, chant théâtral (jeunes filles).

Jeudi 15 : à 9 heures, tragédie et comédie (hommes).

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

De l'exposition des portraits aux vitrines.

Si le droit d'exposer publiquement des œuvres d'art appartient à leur auteur, le droit de l'artiste, quand il s'agit de portraits, fléchit devant celui des personnes dont il a reproduit l'image. Chacun de nous possède sur sa physionomie, sur ses traits, un droit particulier et il peut l'exercer en interdisant à un photographe, par exemple, d'afficher à sa vitrine une photographie qui les reproduit. Nous avons cité plus d'une décision judiciaire qui a consacré ce principe (1).

Récemment encore, la Cour d'appel de Paris s'est prononcée dans le même sens en décidant que la famille d'une personne décédée a le droit de s'opposer à l'exhibition en public du portrait de cette personne ; que le photographe ou le peintre, qui, au mépris de ce droit, livre aux regards du public les traits d'un défunt se rend coupable d'un véritable quasi délit pouvant donner lieu à une action en dommages-intérêts.

Ainsi jugé dans une instance intentée par M^{me} Veuve Guénon à MM. Daireaux, photographe, Della Rocca, peintre, et Bourgeot, marchand de couleurs, qui avaient exposé à la vitrine de ce dernier, à Maisons-Laffitte, le portrait à l'huile et la photographie de son fils décédé.

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — C'est aujourd'hui, à 5 heures, que se clôture la si intéressante exposition de tableaux anciens et nouveaux de Eugène Smits.

Le samedi 26 courant, à 2 heures, s'ouvrira une exposition de tableaux importants et d'études du peintre polonais Alexander Sochazewski. Ces œuvres du plus haut intérêt représentent de façon saisissante la vie des condamnés politiques et de droit commun exilés en Sibérie, où le peintre lui-même passa plus de dix années comme prisonnier politique à la suite de la part qu'il prit dans l'insurrection polonaise de 1862-63.

La rénovation du Musée moderne de peinture, ordonnée par la Commission directrice, est terminée, et les galeries sont depuis hier accessibles au public.

Les artistes protestataires se sont réunis à nouveau samedi dernier. A l'ordre du jour, la création d'une *Fédération syndicale des Arts et des Métiers d'art* dont nous avons parlé. Après une longue et intéressante discussion, l'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité par l'assistance :

« L'assemblée plénière des artistes belges, réunis à Bruxelles à l'effet de constituer une Fédération syndicale, adopte provisoirement le projet de statuts présenté par M. Jules Du Jardin, en attendant la consultation des spécialistes auxquels le bureau provisoire a demandé leurs avis, maintient en fonction le bureau provisoire, lui confie le soin d'agir au mieux des intérêts des artistes par la propagation de l'idée syndicale, à Bruxelles et en province, au moyen d'imprimés et de conférences, et remercie la presse pour l'appui qu'elle lui a donné. »

M. Maurice Griveau, le professeur d'esthétique dont nous avons apprécié à plusieurs reprises les intéressants travaux, mouche la *Jeune Belgique* qui, pour l'avoir vu loué par l'*Art moderne*, le traita aussitôt de « bon toqué ».

M. Griveau se donne là une peine bien superflue. Il ignore que depuis longtemps la *Jeune Belgique* est sans action et sans lecteurs et que partant toute polémique avec elle est devenue

(1) Voir notamment l'affaire des biscuits Olibet et de M^{lle} Bonnet, 1892, p. 271.

inutile. Nous y avons, pour notre part, renoncé il y a belle lurette, malgré les pressantes invites des rédacteurs de la ci-devant jeune revue, empressés à bourdonner autour de nous comme les insectes autour d'une lampe. Ce vol papillonnant est même demeuré la seule raison d'être de leur petite gazette. Si l'*Art moderne* s'éteignait, il ne resterait aux phalènes de la *Jeune Belge* en ruines qu'à se perdre dans les ténèbres.

Nous devons à M. Griveau cette explication de notre silence en présence des attaques sangrenues dont il fut l'objet.

Le Congrès international des éditeurs réuni par le Cercle belge de la librairie s'ouvrira mercredi prochain, à 9 heures du matin, à l'Hôtel du Gouvernement provincial. Il sera clôturé samedi soir par une fête artistique offerte aux congressistes par l'Administration communale de Bruxelles. Parmi les questions à l'ordre du jour, signalons les suivantes, qui offrent un intérêt particulier : De l'application du système métrique au format des livres. — De la révision de la durée des droits d'auteur. — De la classification méthodique des catalogues de librairie. — De la création d'écoles professionnelles de librairie. — De la nécessité d'obtenir le « brevet de libraire » ou examen constatant que les libraires possèdent des connaissances suffisantes pour exercer honorablement leur profession.

Le Comité Paul Verlaine a reçu de plusieurs artistes français, admirateurs du poète, l'offre de contribuer à une vente prochaine d'œuvres d'art en faveur du monument. MM. Emile Verhaeren et F.-A. Cazals, à Bruxelles, Ph. Zilcken, Jan Toorop, le professeur Van Hamel, T.-C. van der Host, le vicomte de Colleville, à la Haye, ont également recueilli de nombreuses adhésions parmi les artistes étrangers. Le produit de ces ventes grossira considérablement le total de la souscription, qui s'élève aujourd'hui à 5,200 francs.

Le *Studio*, qui avait fait paraître coup sur coup deux livraisons spéciales sur les expositions de Londres, vient de publier un troisième « extra number » consacré aux Salons de Paris : Champs-Élysées et Champ-de-Mars. Ce numéro exceptionnel, vendu 4 sh. 6 p., contient une centaine de reproductions des principales œuvres exposées. Y figurent entre autres, parmi les tableaux de nos artistes, ceux de MM. Struijs, Claus et Frédéric.

De son côté, le *Magazine of Art* augmente le volume de ses livraisons et décrit, en une série d'articles dont le premier paraît dans le fascicule de juin, les collections artistiques de la Reine d'Angleterre. Des études sur l'exposition de la Royal Academy, sur la collection Quilter, sur le peintre-sculpteur W. Reynolds-Stephens, etc. complètent cette intéressante livraison.

Le *Triomphe de la République*, le groupe colossal dû au sculpteur Dalou et destiné à l'ancienne place du Trône, va être enfin livré au fondeur pour être coulé en bronze.

Les monuments sont comme les peuples; les plus heureux n'ont

pas d'histoire. Celui de M. Dalou en a une; elle est longue et fâcheuse. Le modèle de plâtre fut exposé au Salon de 1885; devant l'admiration unanime, la Ville de Paris décida que cette belle œuvre serait fondue en cire perdue.

Ce procédé, beaucoup plus coûteux que celui de la fonte au sable, était à peu près inapplicable à un modèle de pareille importance. La tentative échoua complètement; ce furent 70,000 francs dépensés en pure perte. Les frais de la nouvelle fonte sont évalués à 250,000 francs; si à ces dépenses on ajoute les 120,000 francs qu'a coûté le modèle, on obtient le total respectable de 440,000 fr.

M. J.-F. Raffaëlli a publié dans la *Nouvelle Revue*, sous forme de lettre à ses amis d'Amérique, une très curieuse étude, pleine d'ingénieux aperçus et d'idées à creuser, sur l'*Art dans une démocratie*, à laquelle nous avons déjà fait allusion. Nous en détachons le passage suivant :

« Vous avez créé en Amérique des écoles de beaux-arts. Qu'y enseignez-vous? Vous y enseignez ce qu'on enseigne dans ces écoles en Europe : les beaux-arts. Or, il faut le dire nettement en deux mots : les arts ne s'enseignent pas. Il y a un mot d'Eugène Delacroix que je cite toutes les fois que j'en trouve l'occasion, car il répond sans phrase à ceux qui ont créé l'enseignement de l'art et qui ont compliqué chez nous cet enseignement au point de demander huit ou dix ans au jeune artiste avant qu'il soit reconnu sachant son métier : « On sait son métier tout de suite ou on ne le sait jamais ! » Et Delacroix dit vrai. Le tempérament de l'artiste qui a quelque chose à dire l'emporte et l'oblige à trouver quand même, et rapidement, le moyen de dire ce qu'il a un besoin impérieux de dire, et lorsqu'on dit : Cet artiste avait une âme délicate, mais il manqua de métier et ne sut s'exprimer, cela revient simplement à dire : Il avait une âme délicate, mais vague et sans désir défini, car autrement cet artiste aurait sûrement trouvé le moyen de s'exprimer. L'âme de l'artiste est à la torture tant qu'elle n'a pas pu s'exprimer. Non, l'art ne s'enseigne pas, et je veux ici raconter un souvenir personnel à ce propos.

« En 1870 j'avais vingt ans, j'étais dans un désir ardent de faire de l'art. Tous les arts attiraient mon attention; cependant le Salon annuel devant ouvrir bientôt ses portes, je résolus de faire une peinture et de l'envoyer à tout hasard. Je n'avais alors jamais touché un pinceau. Ainsi, je m'informai.

« Un jeune ami, le fils d'un décorateur de théâtre, me dressa une liste des couleurs, des pinceaux et des toiles qui m'étaient nécessaires. J'achetai le tout, rentrai chez moi et, en deux ou trois jours, je brossai un paysage, un bord de forêt, complètement d'idée, et j'envoyai le tableau au Salon, encadré avec un cadre de quatre sous. Eh bien ! le tableau fut reçu et figura au Salon de 1870 sous le titre *Bord de forêt*. Et, je l'affirme, je n'avais jamais alors fait une seule étude d'après nature, et c'était la première toile que je barbouillais. Où donc avais-je appris? Je le répète encore : L'art ne s'enseigne pas, et lorsqu'on a quelque chose à dire, on en trouve subitement le moyen. »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
N. LEMBREE
N° 1384
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA GLOIRE! — LES OISEAUX QUI VIENNENT DE FRANCE. (Troisième article.) — NOTES THÉÂTRALES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — NOS ARBRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *La Traduction des œuvres de Richard Wagner.* — PETITE CHRONIQUE.

LA GLOIRE!

Le retour aux souvenirs de l'Antiquité qui avait été une des manies de la Révolution française, l'exaltation militaire prodigieuse du premier Empire, et son héroïsme désintéressé sinon pour les chefs du moins pour les humbles qu'ils entraînent à leur suite par millions, avaient mis à la mode, durant la première moitié de ce siècle, l'AMOUR DE LA GLOIRE!

L'Amour de la Gloire était devenu un des grands moteurs de l'activité humaine. Il était monté au rang d'un Idéal. Et spécialement dans la jeunesse, prompt alors à s'enthousiasmer, l'avenir d'une vie bien ordonnée ne se concevait pas sans l'obtention, la plus large possible, de cette invisibilité charmeresse : La Gloire! Comme toute préoccupation instante des âmes s'extériorise abondamment et trouve sa concrétisation notam-

ment dans le langage, ce mot Gloire, bref à l'égal des nombreux autres monosyllabes par lesquels s'expriment les grandes choses : Mer, Ciel, Terre, Feu, Dieu, était courant dans les conversations des hommes, et je me souviens que dans la vie familiale il revenait incessamment comme indication, par le Père, d'un noble but à poursuivre; que dans la vie scolaire il revenait de même comme conseil et guide signalés par le Professeur, ce professeur fût-il un cuistre. Le temps qu'on perdait alors, comme aujourd'hui, à essayer d'apprendre aux petits étudiants le Latin et le Grec, se gaspillait avec cette compensation que le blocage du *De Viris illustribus* servait d'occasion à cette excitation de la fibre glorieuse.

Le règne vil de l'Argent, s'il était inauguré depuis le retentissement immense du coup Rothschildien dont le désastre de Waterloo fut l'occasion, n'avait pas encore pris l'amplitude qu'on lui voit aujourd'hui alors qu'il menace de submerger dans sa folie honteuse de spéculation toutes les générosités psychiques. La haute juiverie travaillait déjà à son œuvre abominable de magnification du lucre stérile, mais sourdement, sans l'insolent cynisme qui s'affiche maintenant. Et surtout la préoccupation « de la Galette » ne s'était pas infiltrée dans les multitudes. Cet idéal nouveau et odieux n'existait encore qu'à l'état sporadique dans l'archipel des humaines visées. La Gloire, ce vide, ainsi que s'essayaient

à le proclamer les forbans financiers sémitiques qui commençaient à écumer l'Europe de leurs pirateries comme jadis leur confrères sarrasins la Méditerranée, flottait en oriflamme éclatant et allègre au-dessus des batailles que livrait le Romantisme, cette fièvre brûlante de l'Imagination et de la Poésie s'efforçant d'imprégner, d'invigorer et d'embaumer toute l'Action et toute la Vie.

Hélas! désormais nous voguons sous des cieus meublés de moins flamboyants et moins majestueux nuages. « La soif de la Gloire », comme on disait, est apaisée. L'appétit de l'Argent la remplace. Le mot s'est retiré de la Langue comme la chose s'est retirée des Ames. Le voici revêtu de cette vilaine moisissure qu'on nomme Poncivité, vieillotisme, radotage, ratatinement. Depuis quand n'avez-vous plus entendu prononcer le noble vocable? Vient-il encore, pompeux, réconfortant, exemplaire, sur les lèvres des pères, sur les lèvres des professeurs? N'a-t-il pas l'allure roquentine d'autres vocables, démodés eux aussi : Patriotisme, pour n'en citer qu'un étrangeté significatif en sa décadence et m'abstenir du sacrilège de citer Dieu.

Ce remisage humiliant d'une entité qui longtemps parut si belle et fut si choyée, est-il un bien, est-il un mal? Dans l'Art, entre autres, quelle est son influence? Se figure-t-on bien les sensations que devaient éprouver, aux environs de 1840, les jeunes peintres qui travaillaient « pour la Gloire »? Et qui parfois en obtinrent les puissantes et divines caresses? Que dire de la disparition de ce fluide mobile qui, plus irrésistiblement que les poussées matérielles, mit en branle, en rut, en frénésie tant de cœurs, tant de cerveaux, tant de mains?

La façon contemporaine dont on utilise la Gloire peut aider à la solution de ce problème. N'est-il pas amusant (ou écoeurant) de voir comme présentement on dispense cet encens autrefois réservé aux dieux et aux demi-dieux, et comme cette denrée précieuse, jadis acquérable seulement par les forts au prix énorme, et douloureux des plus persévérants efforts combinés avec les dons natifs les plus intenses, est devenue courante sur le marché et à la portée de toutes les bourses, à l'égal du café et du tabac, qui eux aussi eurent leur époque de rareté merveilleuse? Le journalisme s'est chargé de cette vulgarisation, de cette vulgivation, de ce monnayage des doubles ducats en gros sous. C'est lui qui, dans l'espoir d'augmenter sa clientèle et sa vente (car dans les combinaisons humaines, les plus énigmatiques phénomènes ont le plus souvent d'appareils facteurs parfaitement vulgaires), a mis en fonctionnement ce système d'étalage en galerie, par le portrait (combien horrible et dardreux, du reste), par la biographie (combien plate et nauséuse), de tous les membres de l'indéfinie famille des Quiconque, système qui rend de

plus en plus indigérables (excepté pour les intéressés promus brusquement personnages notoires) les nobles gazettes qui ont pour mission de nous éclairer quotidiennement sur la marche du Cosmos. Pensez à ces titres d'un idiotisme si perfectionné : Un Bruxellois par jour! Les notabilités de l'Exposition universelle! Nos artistes! Nos grands industriels! Pensez à ces défilés de mufles où l'on voit Pilsticker voisiner avec Vanmuisenwinkel, Pepernoot se produire après Smeerbuyck, Vanmolleket aux côtés de Rottekoop, Langenderm fraterniser avec Vanachtergat, Clootboom avec Pitje Snot. Tous signalés à l'attention publique, tous fameux, tous intelligents, remarquables, très remarquables, tous candidats à la célébrité, à l'appellation d'une rue, au monument peut-être! Car ce qu'il y a déjà de monuments encombrant de leur double niaiserie, celle de l'homme, celle de l'œuvre, les espaces qui devraient rester affectés à la libre circulation des passants innocents et paisibles! Récemment un dramaturge nommait ça : Faire marbre (ou bronze) en arrière!

Qui donc, après ce galvaudage, voudrait encore de la Gloire? Sans compter que, achevant sa besogne de démonétisation et de salissure, ce même journalisme ne manque pas une occasion de projeter sur qui vraiment pourrait marcher orné de cette gloire déshonorée, les jets de ses purins les plus odorants. Hausser les imbéciles et les médiocres, amoindrir les valeureux, semble, à la fin du XIX^e siècle, être sa fonction sur cette terre du Nouvellisme. De telle sorte qu'un universel niveau de raplissement passe en rouleau sur le conglomerat social, écrasant tout dans la même bouillie de réciproque dédain et de réciproque mépris.

Et bien, soit! L'artiste véritable en a pris son parti. Il se fiche désormais de la louange ou de l'injure. A son jugement intime l'une vaut l'autre. Tous ces grands crus, autrefois si goûtés, sont éventés et s'assimilent en un unique brassin de mauvaises drogues débitées par des mastroquets chez qui seuls les pauvres diables vont encore lever le coude et sesaouler. Une autre manière de concevoir le devoir artistique apparaît. Foin de la célébrité! Bran pour les dispensateurs d'éloges! Il n'y a plus au travail qu'un but, très noble et très doux : Extérioriser son âme! Vivre, en faisant sortir de soi ce qu'il peut s'y trouver de Beauté. S'abandonner à l'Instinct en obéissant humblement aux forces qu'on sent remuer en soi, très impérieuses. Ne plus faire de comptes avec le succès.

Quand on a conquis l'indépendance et la force que donne cette vue plus haute de l'activité esthétique, on ressent la joie de ne plus être soumis à l'entourage des fantaisies du public et des préjugés stupides de messieurs les Critiques, ces gardes-champêtres chargés de dresser procès-verbal à quiconque sort de l'aligne-

ment des routines et des préjugés insondables des réprouvés étiquetés : les bourgeois doctrinaires. On n'a plus d'ouïe pour les clapotages du dehors. On tient pour non avenues les idiotes clameurs, qu'elles soient des applaudissements ou des huées, et on va son chemin en heureux et fécond somnambule n'obéissant à d'autres voix qu'à celles de son inspiration personnelle, de ce Daïmon que Socrate sentait en lui, qui était l'arbitre de sa vie et que chacun de nous porte au fond de soi-même en arbitre inévitable et sûr de sa Destinée.

Les Oiseaux qui viennent de France.

(Troisième article) (1).

Les migrations se suivent et ne se ressemblent point.

Connaissez-vous oiseaux qui diffèrent autant que MM. Montfort et Ghil ? Quel lien spirituel entre la préciosité d'un Klingsor et la simple majesté d'un Griffon ? A la rigueur, on pourrait supposer limitrophes MM. Jammes et Ghéon ; mais je n'insisterai pas sur ce point — on m'a si souvent accusé de perfidie qu'à prolonger le rapprochement, certaines personnes seraient enclines à soupçonner une intention de parallèle.

Il m'a plu de réunir en cette chronique trois auteurs bien distincts. L'on est trop habitué à considérer la poésie française comme languissante et anémique. Diversité de lyrisme est signe d'intense activité. J'espère qu'à considérer les individualités dont je vais parler, on reconnaitra que les Muses, pour inspirer si diversement, ne sont, au pays de France, aussi débiles qu'on est généralement porté à croire.

Il faut dans les *Chansons d'aube* d'Henri Ghéon — et il nous est d'autant plus agréable de lui donner l'accolade que c'est chez nous que parurent ses premiers vers — saluer le début d'un authentique poète. L'éloge, en cette période de transition littéraire, est le plus pur qu'on puisse à un jeune homme décerner. Henri Ghéon, encore qu'en la conception même de ses poèmes on trouve la trace de quelques aînés, apparaît en art avec sa forme. Désormais, quelle que soit l'émotion dont il frémit, il saura l'exprimer adéquatement et nous la communiquer. A combien de bardes murs peut-on rendre ce témoignage ? Pour chanter les choses naturelles et rustiques, parmi lesquelles son cœur se complait, il n'a pas songé à emprunter les pipeaux de celui-ci ou la cornemuse de celui-là. Il a dédaigné les instruments d'occasion et — louable témérité — leur a préféré l'ingénue inexpérience de sa simple voix. « Quelques sensations, quelques images », est-il inscrit en épigraphe à la couverture du recueil. N'allez donc en ce volume rechercher élévations ou épiques cadences. Les *Chansons d'aube* sont de petits cantiques émus. Entrez-y comme on entre dans un frais paysage où il y a des fleurs, de la rosée et des oiseaux. Réjouissez-vous de ces vers comme on se réjouit d'une chose champêtre, d'un bel insecte, d'une rose ou d'un rocher. Quel suave parfum de jeunesse et de naïveté s'exhale de ces pages et quel enfant ravi, instinctif se montre leur auteur ! Il s'émerveille, soi-même, de la candeur de son âme. Il a pour l'être le plus

(1) Voir nos numéros des 9 et 30 mai dernier.

infime, pour le moindre objet des paroles de gratitude attendrie. La vie lui est le plus exquis des bienfaits ; et, de même que les accords de l'être se résolvent en son cœur sonore par de reconnaissantes mélodies, la splendeur du monde ne lui semble jamais aussi aimable que dans les épisodes familiers et les délicats phénomènes auxquels il assiste. Il métièrait de soumettre à une stricte analyse poésie autant spontanée que la sienne. La fleur qu'un enfant respire dans un jardin est, certes, plus douce que les scarieux pétales qu'en un album le botaniste conserve. Plutôt donc que de procéder à une sèche dissertation, laissons à l'auteur le soin gracieux de nous dérouler lui-même les légers tissus de son style — en chantant :

Ils ont pris une sauterelle par les ailes
et une grenouille par la patte,
ils s'en reviennent de leur chasse
avec les deux bêtes dans leur mouchoir
qu'ils tiennent par les quatre cornes...

Des voix appellent ceux qui sont en retard,
car la cloche sonne
l'angelus joyeux de midi,
et pour eux midi c'est la soupe
plein les assiettes déjà servie,
la soupe qu'il faut manger de force et toute,
et ils savent qu'on les attend...

Ils s'en reviennent à pas lents,
les tabliers blancs maculés de terre,
et tristes de rentrer si tôt !
Ils n'ont pas pu aller jusqu'au bout de l'enclos
où sont les nids dans la muraille ;
la matinée a passé pour eux aussi vite
qu'au ras du pré ce vol de cailles !

Ils montent à regret le perron,
laissant les allées et la grille,
et les violettes qui pourront reflleurir doucement
et les oiseaux qui pourront chanter tranquilles.

Il est toujours malaisé de parler d'un livre de M. René Ghil. Sans m'arrêter à la difficulté qu'on éprouve à comprendre le dialecte en lequel il s'exprime et qui n'a, avec la langue française, que d'empiriques affinités de lexique, je ne saurais cacher que la science et la philosophie dont il nourrit ses idées sont, en leurs détails, assez obscures et légitiment l'embarras du jugement.

M. René Ghil a, d'ailleurs, prévu cette éventualité et pour venir en aide à la critique déconcertée — prudente précaution — il prend soin de faire précéder tous ses livres d'une concise notice explicative. Nous apprenons ainsi que le présent volume (*Dire du mieux* : Livre V. — *L'ordre altruiste*, volume III) traite 1° du développement anatomique et moral de l'enfant, depuis l'éveil de la conscience jusqu'à la naissance du sentiment d'individualité ; 2° de l'utilité de la Science du monde et de ses normes : éducation mentale qui se justifie de l'axiome « Je sais, donc je suis ». Le sujet, quoique ne nous apparaissant pas d'une unité bien notoire, ne manque pas de grandeur et de hardiesse ; et quand, dans le livre, nous parvenons en l'idiome dur et métallique de M. Ghil à retrouver quelques traces lucides d'amplification, nous ne pouvons manquer d'admirer le lyrisme et la foi en lesquels il s'affirme.

Certains vers — pieux artifice de la typographie — recèlent une beauté contenue et palpitante ; et nous saurions désigner plusieurs passages où de réelles éloquences secouent l'indigeste fatras des technologies. Nous ne dirons pas que M. Ghil a tort d'être un « auteur difficile ». Il est sans doute impertinent d'exiger que les œuvres qu'on nous propose soient telles que nous les eussions

désirées et de ne pas les accepter ainsi que l'auteur nous les donne. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter que la poésie de M. Ghil ne soit pas plus accessible. Quand un homme montre en sa vie autant de persévérance et d'énergie, il faut bien qu'il ait du talent et que son œuvre soit de nécessité esthétique. Mais de même qu'il eût été hardi de prétendre que les mélomanes d'il y a trente ans applaudissent les rauques sonorités d'un Wagner, il y aurait certaine présomption à supposer que nous puissions d'emblée accoutumer notre acoustique aux confuses et opaques mélodies de M. Ghil. Croyez bien que nous ne voulons mettre en doute l'excellence de cette rhétorique nouvelle — les vicissitudes littéraires nous ont imposé un indulgent éclectisme, peut-être ironique; et nous ne voudrions imiter cette jeune femme, élève d'un de nos éminents impressionnistes, qui, après avoir entendu le prince des poètes lire de ses vers, s'écriait, avec son étrange accent d'Américaine : « Je n'ai pas bien compris... mais ce doit être très mauvais ! » — Mais nous craignons de nous décontenancer en émettant un avis qu'en l'occurrence notre ignorance des langues étrangères ne nous permet de formuler.

La *Clarté de Vie* est, certes, un des plus admirables livres de l'année poétique et nous ne savons que le grave volume de de Regnier ou le fervent hymnaire de Verhaeren à lui opposer. Rien ne saurait rendre de ces poèmes la haute sérénité, la simple et sensible majesté.

Une pure beauté les illumine. Un sentiment de force et de douceur les anime. Et la moelleuse langue en laquelle ils se déroulent jamais n'a atteint semblable degré de limpidité et d'attendrissement. L'œuvre entier de Vielé-Griffin s'est voué à chanter les doux prestiges de la vie et des êtres. Le panthéisme exquis dont brûle son âme a déjà trouvé pour s'exprimer des paroles profondes et de troublants symboles. Mais c'est en ce livre-ci qu'il faut du radieux apostolat chercher l'épanouissement. Une commune émotion fait palpiter ces vers et soit que nous nous attardions à redire les *Chansons à l'ombre*, intimes et délicieuses élévations, soit que, dans les épisodes d'*En Arcadie*, nous promètions notre attention ravie, quelle impression saurons-nous trouver, sinon celle de la vie, puissante et tendre, qui entre toutes choses et le cœur du poète se tend comme une amoureuse et divine présence.

Nul mieux que Griffin ne sait animer un paysage. Le bruit du vent dans les feuilles, l'averse dans les poussières de l'été, l'air diaphane d'une matinée d'hiver, autant de motifs pour lui de s'exalter et de se réjouir.

Une loi subtile et muette unit notre souffle à celui des éléments. Et notre existence se modèle autant sur notre volonté que sur l'évolution des phénomènes ambiants. L'élémentaire joie que nous peut donner un spectacle naturel dilate notre être jusqu'à l'évanouissement en la félicité du monde. Et si l'immense amour dont tremble le poète s'incline, se pose sur une bouche, s'arrête à un cœur, c'est aussitôt par l'effet d'une merveilleuse harmonie, l'âme même de la terre et du ciel et de tout qui prie, baise ou vénère. Mystérieux équilibre! Quelle grandeur ne l'empruntent pas les poèmes que tu inspires! Les rythmes dont se scandent leurs phrases ou leurs mots sur l'essentielle émotion se modulent. Le sentiment détermine le vers qui n'est plus autre chose que la floraison lyrique de la pensée.

Personne, peut-être, n'a exercé sur la génération actuelle une influence aussi pénétrante que celle de Vielé-Griffin. Quel est celui d'entre nous qu'il n'a touché ou inquiété? Le premier, il manifesta l'obscur vœu de panthéisme qui nous consumait. Son œuvre fut moralisante pour nous autant que littéraire. Au charme d'un art élevé et sûr s'ajoutait en lui la bonté de l'efficace doctrine. Aussi, maintenant que dans cent œuvres éparses rayonne la lumière qu'il nous a révélée, devons-nous lui témoigner autant d'admiration que d'amour et honorer en sa personne celui qui dans nos cœurs alluma la CLARTÉ DE VIE.

NOTES THÉÂTRALES

La saison théâtrale ne chôme pas à Bruxelles. Les théâtres sont tous, ou presque tous, en pleine activité malgré les chaleurs estivales et la concurrence des « attractions » de l'Exposition.

A la Monnaie, M. Coquelin termine une campagne dans laquelle il a fait défiler tout son répertoire : *Le Gendre de M. Poirier*, *M^{me} de la Seiglière*, *Gringoire*, *la Joie fait peur*, *l'Été de la Saint-Martin*, *Tartufe*, les *Précieuses ridicules*, le *Colonel Roquebrune*, *Thermidor*. Était-ce le défaut de nouveauté d'un répertoire vieilli? La température élevée? Le récent et triomphal passage de Sarah qui a drainé les capitaux disponibles pour les billets de spectacle? Toujours est-il que les vedettes des affiches : Coquelin aîné, Jean Coquelin, n'ont pas exercé sur le public leur prestige habituel. La plupart des représentations ont été données devant des demi-salles. D'autres, la première du *Colonel Roquebrune*, par exemple, devant les banquettes. Ce qui n'a pas empêché Coquelin de jouer avec une conscience et une vaillance hautement louables.

Mais décidément le public se lasse de ce théâtre démodé et de ses derniers soutiens. Et de fait, il n'a pas tort. On a vraiment abusé d'Augier, d'Ohnet et de Sardou, et leurs formules apparaissent désormais crispantes et insupportables. Le succès de cette campagne est allé nécessairement à *Tartufe* et aux *Précieuses*, que Coquelin joue, on le sait, avec une supériorité de talent qui fait regretter qu'il ne se cantonne pas dans les rôles de Scapin et de Mascarille.

Une troupe de comédie anglaise dirigée par M^{me} M^c Intosh débutera la semaine prochaine au théâtre du Parc. Elle se compose d'artistes appartenant aux divers théâtres de Londres, le Lyceum, la Comédie, le Savoy, etc. Elle débutera le lundi 5 juillet par *Roméo et Juliette*.

L'ordre des autres spectacles a été fixé comme suit : *Le Marchand de Venise*, mardi 6; *le Soir des Rois*, mercredi 7; *le Marchand de Venise*, jeudi 8 (matinée); *Roméo et Juliette*, jeudi 8 (le soir); *le Soir des Rois*, vendredi 9; *l'Ecole de la Médiance*, samedi 10; *Comme il vous plaira*, lundi 12; *Masques et Visages*, mardi 13; *Roméo et Juliette*, mercredi 14; *Comme il vous plaira*, jeudi 15 (matinée); *Masques et Visages*, jeudi 15 (le soir); *Comme il vous plaira*, vendredi 16; *Roméo et Juliette*, samedi 17.

Au théâtre Molière, une saison d'opérette s'est ouverte récemment sous la direction de M. Barachin qui, depuis quelques jours, donne des représentations de *Viniche* aussi applaudies que s'il s'agissait d'une nouveauté.

La troupe, homogène et pleine d'entrain, joue avec beaucoup de mouvement et de gaieté cette joyeuse fantaisie qui fut le triomphe de Judic, de Dupuis, de Baron, et dans laquelle M^{lle} Alice Bonheur, MM. Lagairie, Darman, Tréville, etc. récoltent tous les soirs ample moisson d'applaudissements.

C'est surtout à l'Olympia audacieusement construit par MM. Maugé et Kiralfy que la foule se précipite. Nous avons déjà, dans une revue des théâtres et music-halls de Londres (1), parlé de ce spectacle colossal qui met en scène des centaines de ballerines, une armée de figurants, des bataillons de choristes, une flotte, une ménagerie, des acrobates, un peloton de cavalerie qui exécute des charges à fond de train...

L'Olympia bruxellois est une réduction de celui de Londres. Il n'utilise que le quart environ du personnel nécessité à Londres par les proportions inusitées de la scène. Et sa seule attraction consiste dans le spectacle, c'est-à-dire dans les défilés, ballets, cortèges, acrobaties et jeux divers dont se compose l'extraordinaire pantomime due à l'esprit inventif de M. Kiralfy, tandis qu'à Londres, indépendamment de la salle de théâtre, les visiteurs se promènent dans un dédale de bâtiments et de jardins coupés de canaux et de pièces d'eau, ont à leur disposition deux salles de restaurant, une salle de banquets, une demi-douzaine de bars, un fumoir, une salle de lecture, un café-divan, des halls énormes remplis de comptoirs où l'on débite toute la bimbeloterie des expositions, une galerie de tableaux, un panorama, un bureau de poste, etc.

L'Olympia n'a dépêché à Bruxelles que les ballets et cortèges de l'Orient, en coupant, taillant et raccourcissant ce spectacle quelque peu barbare, de façon à le faire durer tout juste deux heures, avec un entr'acte de vingt minutes, tandis qu'à Londres il occupe trois heures, sans entr'acte. Mais ne récriminons pas, car il serait difficile, pour nous qui manquons d'entraînement, de rester plus de deux heures attentifs à une représentation qui n'a d'autre intérêt que la richesse des costumes, les splendeurs des cortèges et les « mouvements d'ensemble » des figurants.

Dans tous les cas, la chose est curieuse, plus curieuse qu'artistique, mais il faut l'avoir vue.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE⁽²⁾

Basson. Professeur, M. NEUMANS. 1^{er} prix, M. Smits; 2^e prix avec distinction, M. Van Goethem; 2^e prix, M. Heynen; accessit, M. D'Hondt.

Clarinette. Professeur, M. PONCELET. 1^{er} prix, MM. Perrier, Dane et Brodtkom; 2^e prix avec distinction, MM. Coosemans et Nevraumont; 2^e prix, MM. Struchmann, Martin et Montigny; rappel du deuxième prix, MM. Schenis, Vrelust et Gillien; 1^{er} accessit, MM. Kips, Allard, Jeannin, Delescaille, Maes et Vandenbroeck; 2^e accessit, MM. Langenas et Casse.

Hautbois. Professeur, M. GUIDÉ. 1^{er} prix avec distinction, M. Randour; 1^{er} prix, M. Riffard; 2^e prix avec distinction, M. Dandoy; 1^{er} accessit, MM. De Busscher et Marteau.

Fûte. Professeur, M. ANTHONY. 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Van Saughem; 1^{er} prix, MM. Brabant et Mollo; 2^e prix, MM. Trève et Bodart; 1^{er} accessit, M. Demont.

1) Voir l'Art moderne, 1895, p. 205.

(2) Suite. Voir notre dernier numéro.

Contrebasse. Professeur, M. EECKHAUTTE. 2^e prix, M. Van Loo; 1^{er} accessit, M. Maes.

Alto. Professeur, M. VAN HOUT. 1^{er} prix avec distinction, M. Delmotte; 2^e prix, MM. Hamakers et Verheyen; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Betrancourt; 1^{er} accessit, M. Mechelink; 2^e accessit, M. Grillaert.

Violoncelle. Professeur, M. JACOBS. 2^e prix avec distinction, MM. Preumont et Straussen; 2^e prix, MM. Ceulemans, Soubre, Willame, Delporte; 1^{er} accessit, MM. Kneip et Koller; 2^e accessit, M. Van der Avort.

Orgue. Professeur, M. MAILLY. 1^{er} prix avec distinction, M. Scott; 2^e prix avec distinction, MM. De Bondt et Verbrughen; 2^e prix, MM. Platteau et Gras.

NOS ARBRES

Continuons à pousser des cris d'alarme, ne fût-ce que pour avoir la conscience tranquille. Allez voir les ormes du boulevard du Régent et de la Porte de Namur! Allez voir les marronniers de l'avenue Louise, rive droite, spécialement la première rangée, la malheureuse qui, sans abri, reçoit en plein les coups du soleil, en ces saintes journées de messidor particulièrement brûlantes cette année. Le feuillage des ormes s'engrève lamentablement, le feuillage des marronniers roussit horriblement, et de part et d'autre c'est un air de maladie et d'épuisement, de découragement et de tristesse. Avant trois semaines, la chaleur continuant, ce sera le dépouillement complet. Et ce qui pire est, c'est que les pauvres arbres semblent atteints à la vie même; ce n'est pas seulement un mal passager. L'écorce de plusieurs tombe en écaille, ils ont l'air d'être frappés à mort.

Nous avons indiqué la cause, cherchée d'abord bêtement dans la trépidation du sol par le passage incessant des trams, ou dans le sel semé l'hiver entre les rails pour fondre la neige et qui aurait saturé les terres! Cette cause est uniquement dans le manque d'eau, toute infiltration des pluies étant devenue impossible par les pavements, les bois bituminés, les macadams, la surface imperméabilisée.

Le sous-sol de Bruxelles est sablonneux: on comprend l'épuisement des racines chargées de fabriquer la sève liquide et ne trouvant pas d'humidité!

Il faut donc arroser, entourer les troncs de cuvettes permanentes, grillagées au-dessus, comme dans toutes les villes qui ont le souci de leurs plantations. En Provence, où la chaleur est autrement cuisante, ce système est établi et les arbres sont admirables. On leur prodigue les arrosages, et ces arrosages ne sont point perdus parce qu'ils sont retenus dans les godets. Est-ce que l'administration communale, est-ce que le monsieur spécialement préposé au soin de nos promenades daigneront s'occuper de cette question?

Se figure-t-on le désastre quand il faudra abattre les arbres morts ou mourants par dizaines et les remplacer par des arbrisseaux qui, avec le système actuel, ne prennent, du reste, pas sérieusement racine: il y en a déjà des exemples déplorables.

Nos avenues, qui pourraient être si belles, ont un air de misère abominable. C'est une véritable faillite de feuillage et d'ombre. L'incurie, à cet égard, est vraiment stupide et criminelle, alors que partout on crie à l'embellissement des rues. Mieux vaudrait employer les fonds publics à l'exécution du remède que nous pré-

conisons, que de les gaspiller pour subsidier les ridicules décorations de quartier, avec mâts de joie, banderoles de kermesses, oriflammes vulgaires et autres saletés par lesquelles on essaie de ramener dans le bas de la ville les multitudes qui le désertent pour aller bambocher au Parc du Cinquantenaire : LAVATORY, W. G.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Traduction des œuvres de Richard Wagner.

La Cour d'appel de Paris vient d'être saisie du procès des héritiers Wilder contre les héritiers de Richard Wagner.

On se rappelle que Victor Wilder a traduit la plupart des drames lyriques de Wagner, entre autres les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Récemment, la maison Schott fils a publié de cette œuvre une traduction nouvelle, due à M. Alfred Ernst. D'où le procès, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1).

Les héritiers Wilder, estimant que les éditeurs ont porté atteinte à leurs droits en publiant cette traduction, assignèrent MM. Schott fils en dommages-intérêts. Cette demande fut repoussée par un jugement du tribunal civil de la Seine en date du 5 août 1895.

Ils assignèrent en outre M^{me} V^e Wagner et ses enfants pour voir dire que, sous une astreinte et à peine de dommages-intérêts, défense leur serait faite de laisser représenter les *Maîtres chanteurs* à l'Opéra et ailleurs, dans tous les pays de langue française, avec une autre traduction que celle de Victor Wilder.

Sur cette demande, le Tribunal civil de la Seine a rendu le 5 août 1896 le jugement suivant que nous croyons devoir publier textuellement à cause du grand intérêt artistique et juridique qu'il présente :

« Attendu, en fait, que, par traité du 16 octobre 1872, Richard Wagner a cédé à Schott's Söhne, éditeurs à Mayence, le droit d'éditer et de publier en toutes langues l'*Or du Rhin*, les *Maîtres chanteurs*, la *Walkyrie* et *Siegfried*, moyennant 10,000 francs par ouvrage; mais, qu'aux termes de l'article 2 du dit contrat, il s'est expressément réservé le droit d'exécution et de représentations publiques de ces ouvrages; qu'un dernier traité du 7 février 1874, passé entre les mêmes parties, a, sauf quelques modifications de détail sans importance au débat, étendu la cession au *Crépuscule des Dieux* et à toute œuvre musicale de Wagner faite ou à faire;

« Attendu que la maison Schott's Söhne, après avoir publié en allemand les œuvres dont elle était cessionnaire, s'est abouchée avec Wilder pour en faire faire la traduction en langue française; que, par un premier traité, en date à Mayence du 1^{er} janvier 1884, Wilder s'est engagé à faire la traduction en français des *Maîtres chanteurs* (3 actes), de l'*Or du Rhin* (2 actes), de la *Walkyrie* (3 actes), de *Siegfried* (3 actes), du *Crépuscule des Dieux* (3 actes), de *Parsifal* (3 actes), soit en tout 17 actes, au prix de 1,000 francs par acte ou 17,000 francs pour le tout; que moyennant cette rémunération, il a cédé à Schott's Söhne la propriété pleine et entière pour tous pays de ses traductions, Schott's Söhne ayant seuls le droit d'autoriser ou d'interdire toute représentation théâtrale, audition ou exécution, dans les concerts, des dites traductions; qu'un second traité du 26 janvier 1885 a confirmé cette première convention, en y ajoutant la stipulation, au profit de Wilder, des droits d'auteur ou tantièmes fixés au quart des droits totaux dans le cas d'exécution au théâtre, au tiers pour l'exécution au concert;

« Attendu que ces deux traités ont été passés entre Wilder et la maison Schott's Söhne seuls, sans que les héritiers Wagner y soient intervenus en aucune façon; qu'ils sont donc, pour les der-

niers, *ren inter alios acta* et ne peuvent créer entre eux et les héritiers Wilder aucun lien juridique;

« Qu'en vain, les demandeurs soutiennent-ils, qu'en accordant à leur père un tantième des droits d'auteur, Schott's Söhne ont agi comme mandataires des héritiers Wagner et qu'à supposer même qu'ils n'aient pas eu un mandat régulier pour le faire, ce vice a été couvert par les ratifications postérieures résultant de l'exécution donnée aux traités de 1884, 1885, par les héritiers Wagner qui, lors des représentations données dans les pays de langue française des ouvrages de Wagner, ont accepté les traductions de Wilder et partagé avec celui-ci ou ses ayants droit les droits d'auteur suivant les stipulations des dits contrats;

« Attendu que de tous les documents versés au procès résulte la preuve que les héritiers Wagner ont, au contraire, toujours entendu rester en dehors des conventions passées entre Wilder et la maison Schott's Söhne; qu'ils ne leur ont donné aucune approbation et qu'ils ont expressément réservé le libre exercice du droit que leur confère leur propre contrat avec Schott's Söhne; que Wilder lui-même ne s'est, au surplus, jamais fait aucune illusion sur l'étendue des droits que lui conféraient les traités de 1884-85; qu'il savait si bien qu'ils ne lui assuraient à aucun titre le monopole de la traduction des ouvrages qu'on lui avait confiés, que, dès février 1885, il avait tenté d'obtenir des héritiers Wagner la concession de ce privilège qu'il considérait comme indispensable à sa sécurité et qu'il avait soumis à leur fondé de pouvoirs, Von Gross, un projet de traité dont l'article 4 le stipulait à son profit en ces termes : « M. Adolf Gross, ès-noms et ès-qualités qu'il agit, s'interdit de faire faire une nouvelle traduction ou adaptation française des œuvres ci-dessus dénommées »;

« Que sa demande ayant été catégoriquement repoussée par Von Gross, il s'était alors retourné vers Schott's Söhne et les avait suppliés de la lui accorder et d'en faire l'objet d'une clause additionnelle à leur contrat; que, sur leur refus, il avait, par sa lettre du 10 mai 1889, reconnu en termes exprès que : « puisqu'ils ne voulaient pas lui donner la satisfaction qu'il demandait, il ne pouvait les y forcer, ayant librement signé le contrat qui les liait »; qu'il ajoutait : « Je crois, du reste, comme vous, que la solidarité des intérêts est le meilleur des traités; aussi, en vous demandant d'ajouter une clause au nôtre, mon intention était, avant tout, de vous donner à vous-même une arme contre les pressions qu'on pourrait tenter d'exercer sur votre maison; si, un jour ou l'autre, on avait voulu imposer une traduction autre que la mienne, vous auriez pu répondre par une fin de non-recevoir à ces prétentions, en alléguant que vous étiez liés envers moi et que vous ne pouviez transgresser les clauses de notre contrat »; qu'à cette lettre Schott's Söhne répondaient : « Votre consentement final, à ne rien changer au contrat, me fait grand plaisir et je suis sûr que vous n'aurez jamais à vous en plaindre. »

« Que cette interprétation donnée aux conventions de 1884-85 par celui-là même qui les a signées, ne saurait laisser place au moindre doute et démontre l'inanité de la prétention des demandeurs; que ceux-ci ne sont pas plus fondés à invoquer le partage des droits d'auteur, qui a suivi les diverses exécutions des œuvres de Wagner en Belgique, en France et en Suisse; que Schott's Söhne s'étant réservé le droit d'autoriser les exécutions publiques des traductions, ont pu valablement concéder à Wilder un tantième du droit d'auteur, sans engager à aucun titre les héritiers Wagner, dont le droit d'autoriser ou de défendre les représentations avec telle ou telle traduction est resté intact; que le partage des droits d'auteur s'est, d'ailleurs, fait, au moins en ce qui touche les représentations de la *Walkyrie*, données à l'Opéra de Paris, en dehors même des stipulations du traité de 1885, qui n'accordait à Wilder qu'une part des droits perçus de ce chef, alors que ses héritiers ont, par suite d'une erreur évidente, vu porter au tiers le tantième qu'ils ont touché;

« Que, vainement, enfin, les consorts Wilder prétendent-ils baser leur réclamation sur la qualité de collaborateur qu'ils attribuent à leur père; que, sans avoir à rechercher s'il peut y avoir collaboration au sens juridique du mot entre l'auteur d'un livret d'opéra et le traducteur de ce même livret, il ne peut être, en fait, question de collaboration entre Wagner et Wilder, le premier étant mort dès le 13 février 1883 et les premières traductions de

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 juillet et 2 août 1896..

Wilder ne remontant qu'à l'année 1885; que, si Wilder a, d'autre part, recherché en faveur de ses traductions, l'approbation des héritiers Wagner, et s'il a échangé avec eux, à propos de certaines des œuvres du maître, quelques observations qui révélaient, dès ce moment, entre eux, de graves divergences d'appréciations, il n'y a pas eu de collaboration pouvant lui conférer, par rapport aux œuvres qu'il a traduites, les avantages auxquels prétendent ses ayants droit. »

C'est de l'appel de ce jugement et de celui que le tribunal rendit, un an avant, en faveur de MM. Schott fils, que la Cour est saisie. M^{es} Waldeck-Rousseau et Raoul Rousset ont plaidé pour les héritiers Wilder, M^e Pouillet pour les héritiers Wagner et pour la maison Schott. Nous publierons la décision qui interviendra dans cette importante affaire.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée moderne a été complètement remanié par MM. Cardon, Wauters et Robie. Ouvert depuis la semaine dernière aux visiteurs, il apparaît transformé de la façon la plus heureuse. L'espace nous manque aujourd'hui pour apprécier et louer comme il convient le travail considérable accompli par les dévoués délégués de la Commission des musées. Nous l'examinerons dans un prochain numéro.

M. A. Sochaczewski présente en ces termes les œuvres qu'il expose en ce moment à Bruxelles, après les avoir montrées à Munich et à Londres où elles ont obtenu beaucoup de succès : « Les tableaux que j'expose à la MAISON D'ART sont le reflet du tragique exil en Sibérie où se traina lamentablement une longue période de ma vie. Bannissant toute exagération, confiné dans les réalités absolues, j'ai méprisé la reproduction ou même le rappel des scènes barbares qui se déroulent là-bas dans le silence et le mystère, me bornant à dévoiler uniquement les blessures morales des déportés. Aussi le spectateur, quelles que soient ses opinions, ses sympathies, ne verra dans mes œuvres qu'une phase étrange de l'histoire contemporaine décrite sincèrement avec la foi intense de l'Art. »

L'exposition est ouverte tous les jours, de 10 à 6 heures.

Le groupe de M. Vander Stappen *La Mort d'Ompdrailles* vient d'être placé au rond-point de l'avenue Louise, où il se silhouette d'une manière saisissante sur le paysage formé par les étangs d'Ixelles et les terrains ondulés, couverts d'habitations, qui se déploient jusqu'aux bâtiments de l'Exposition d'une part, aux casernes d'Etterbeek d'autre part. L'œuvre de M. Vander Stappen fait là un excellent effet. Elle n'est pas écrasée par la masse colossale du Palais de Justice, comme elle l'était place Poelaert. Quand on l'aura entourée de fleurs et qu'on aura déplacé le réverbère

qui la masque en partie, elle sera tout à fait bien installée et, pour la belle promenade du Bois, d'un heureux effet décoratif.

La sculpture belge continue à être hautement appréciée à l'étranger. Voici que le Musée de Pesth vient d'acquérir une œuvre de M. Paul Du Bois, la *Madone*, en bronze, actuellement exposée au pays des magnats.

Le moniteur de la « zwanze » — nous avons nommé *la Chronique* — nous prend à partie à propos de notre article sur les Lavatories W.-C. de l'Exposition. Et le moniteur des commérages — nous avons nommé le *Journal de Bruxelles* — ravi de l'aubaine, reproduit avec empressement l'article du confrère qu'elle insulte quotidiennement. Spectacle touchant ! Fraternité imprévue ! Il s'agit de défendre l'exposition jusqu'en ses chalets de nécessité. Des raisons supérieures — sonnantes et trébuchantes — le commandent.

Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de chose. — Mais encore ? — Le collier dont je suis attaché De ce que vous voyez est peut-être la cause...

Le Waux-Hall continue vaillamment la série de ses soirées artistiques avec des programmes composés d'œuvres anciennes et modernes des maîtres de la musique. Citons parmi les cantatrices qu'on y a entendues cette semaine, M^{lle} Mathile Cardon qui vocalise d'une voix légère et bien stylée.

La semaine prochaine, des concerts extraordinaires auront lieu avec le concours de M^{mes} Feltesse Ocsombre, Vindevogel, Gabrielle Ernoul et Claire Friché.

Les deux premières ont chanté avec grand succès, l'année dernière, au Waux-Hall. Quant à M^{lle} Friché, c'est une artiste de valeur que les habitués des Concerts Populaires et du Conservatoire ont applaudie. Voir les dates de ces concerts dans les quotidiens.

Le jeudi est réservé d'ordinaire aux auditions d'œuvres symphoniques nouvelles.

Un grand concert sera donné à Spa le 2 août, au profit du monument Vieuxtemps. MM. César Thomson, F. Grussmacher, violoncelliste, et Siermans, baryton, ont promis leur concours à cette solennité.

La Société symphonique des concerts Ysaye prie ceux de ses membres qui n'ont pas reçu de communication relative au concert du 9 juillet prochain de s'adresser immédiatement à M. A. Dubois, 22, rue de la Bourse, qui s'occupe des engagements.

Un grand concours international d'orphéons exclusivement réservé aux sociétés d'excellence aura lieu à Lille le dimanche 8 août, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'*Union chorale des Orphéonistes lillois*. Le premier prix est de 2,000 francs, le deuxième de 1,000 francs. S'adresser pour renseignements à M. Em. Wartel, secrétaire général, 25, boulevard Victor Hugo, Lille.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TELÉPHO
NE 1384 N. LEMBREE

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. *L'Homme en amour*. — LE NATURISME DANS L'ART *Le Bonheur de vivre*. — AU MUSÉE MODERNE. — LA FÊTE DE L'HOTEL DE VILLE. — LE CATALOGUE DU SALON DES BEAUX-ARTS — NOS ARBRES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Cours de chant*. — PETITE CHRONIQUE.

CAMILLE LEMONNIER

L'Homme en amour (1).

La beauté et la pureté de la nature, que Rousseau ne fit qu'entrevoir, malgré le culte qu'il leur voua, l'homme d'aujourd'hui peut les affirmer et les magnifier avec bien plus de ferveur, d'abandon et de sécurité. A mesure que notre vue plane sur un cercle plus étendu de l'horizon et qu'apparaissent de nouvelles évidences, l'antique lyrisme nous reprend et nos poètes s'exaltent d'une âme plus lucide et plus haute. Les époques de vie débordante où nos races s'enivrèrent de toutes les joies, sans faire aucun retour sur elles-mêmes, alternent avec les âges plus moroses où il fallut expier l'aveuglement des belles fougues, et où, dans toutes les nations, dans toutes les histoires, aussi loin que nous puissions fouiller, nous retrouvons l'exagération de l'austérité s'imposant, par l'intermédiaire des religions et des inspirés, missionnaires inconsciemment chargés des fluides natu-

(1) Un volume de 300 pages. — Paris, Ollendorff, éditeur.

rels réparateurs et bienfaisants. Il semble que nous ayons cessé aujourd'hui de traverser une de ces nécessaires périodes de calme et de pénitentes terreurs, puisque de toutes parts éclatent de nouveau ces hymnes de confiance et d'adoration envers la nature; et il semble aussi qu'un peu de bel équilibre et de sagesse nous soient restés, au souvenir de nos antiques folies.

C'est l'impression très grande, très universelle que donne Lemonnier en son dernier volume : *L'Homme en amour*. Avec tant de sincérité il confesse le mal que fit, à une nature exubérante, le reste de prudence craintive d'une race encore noyée aux ombres des âges d'expiation, avec une si audacieuse franchise il montre les hontes de cette éducation devenue fautive et menteuse à mesure que l'humanité reprenait ses forces, avec une divination psychologique qui confine aux intuitions pénétrantes des savants les plus observateurs, il suit de si près tous les effets de ces dangereuses prohibitions du passé sur les êtres d'aujourd'hui, que son œuvre marque l'heure au cadran de l'évolution que nous traversons.

Il n'est pas possible de fermer ce livre sans évoquer cette histoire intime de l'humanité, qui ne fut jamais écrite et dont l'imagination de chacun de nous reconstitue des fragments suivant les documents que la vie lui apporte.

« La primitive âme chrétienne », dit l'homme qui se confesse en ces douloureuses pages, « ondoyée aux claires et froides piscines, fut moins un état de l'humanité ramenée au sens de la beauté divine qu'une trêve expiatoire, une crise aiguë de rafraîchissement après la grande crise virulente de la bacchanale mythologique. L'Église, en réprouvant l'être physique et exaltant l'unique vertu spirituelle, frappa surtout les dieux vieilliss, symboles autrefois augustes, tombés aux adules grossières, aux

méprisables rituels de l'assouvissement orgiaque. La Nature, en ses clans spontanés, en ses effusions touchantes, devint alors le péché des races que tâchait à refréner l'interdit jeté sur la nudité de l'hymen adamique. »

« Les temps ont changé, une conscience morale plus subtile est venue au genre humain, et cependant il semble que nous expions encore les latries purgées. Le premier homme, tremblant, traîne toujours, en ses postérités, le remords et l'effroi de ses membres nus, l'antique réprobation ecclésiastique n'a pas cessé de contemner l'être dans ses plus intimes abandons, dans sa beauté de candeur et d'ingénuité... »

D'étape en étape, depuis les curiosités si naturelles de son enfance jusqu'aux irrémédiables faiblesses de son âge mûr, cet homme, à qui l'amour n'apparut jamais qu'à travers la sensation du « péché », s'accuse. C'est l'éternelle histoire de Samson, de la bestialité remplaçant l'amour, le détruisant et anéantissant l'homme du même coup. D'autres, jadis, nous donnèrent la tragédie bourgeoise des Samsons des villes, maladifs débauchés, dont les fautes ne s'élèvent qu'à la hauteur de la sottise et dont les punitions sont presque exclusivement conventionnelles.

Mais combien plus audacieusement, plus profondément, en poète contemplateur de l'humanité éternelle, Lemor-nier peint l'homme d'aujourd'hui, non pas aux prises avec quelques superficielles difficultés de « considération », d'apparences extérieures, mais en lutte avec lui-même, avec les terribles complications de son hérédité ; l'homme des cités ou des bois, septentrional ou méridional, l'homme que nous sommes tous, encore trop occupé à rire des séculaires épouvantails, — comme les enfants rient dans l'obscurité, — pour avoir le calme nécessaire à l'observation, en ce domaine sexuel, où l'instinct des races s'affine si lentement ; l'homme en qui le profond désir de se sentir valeureux, fort, est tout entier absorbé par la dérivative escarmouche du fruit défendu. Oh ! les défenses, les lourdes et mystérieuses injonctions, les ordres insuffisamment expliqués, comme on les sent, en cette œuvre, destructifs de santé morale et physique, instigateurs d'opiniâtreté, de ruse, de violence, de réactions aveugles ! Comme, malgré soi, envahi par la pensée dominante et par le puissant instinct de vie générale du philosophe-poète, on étend à toute l'humanité cette étude d'une seule existence, synthétisant un moment de notre histoire, crispant en la souffrance d'un seul les douloureux malentendus et l'involontaire ignorance de nos générations.

Comme la loi de l'heure présente en la provision de chants qui disent, le long des siècles, les phrases heureuses ou tristes de la vie humaine, se déroule le hardi et religieux poème dont je cite quelques lignes.

« Je ne confonds pas la Bête avec l'être physique... La Bête ! Voilà les clous et la passion. Voilà l'éponge avec le fiel : j'en suis blessé jusqu'à l'agonie. Tout le reste n'est que la douce nature obéie et le conseil nuptial. Tout le reste est l'ordre divin comme la source grésille, comme le fleuve roule entre les monts.

« La beauté de l'univers s'accomplit aux rites du bel amour ingénu. Il se mire aux fontaines, il va sous le grand ciel ami, il est l'humble soumission de l'être à la vie. Il a ses fins en soi et ne désire rien autre chose que soi-même, étant ainsi le dessein de Dieu et toute la vie.

« Aimez-vous dans votre substance. Calmez-y l'été de vos feux, le brûlant foyer qui est au centre de la créature et du monde.... Mais que la chair ne soit pas pour la chair un stérile stratagème

par lequel est détourné le sens du baiser. Qu'elle soit comme l'eau qui va à ses buts, et cependant l'eau ignore où elle va, comme le pré avant la venue du troupeau, et il n'y a que le berger qui sache qu'elle va fleurir... »

« Ainsi à l'origine parla la voix » et l'homme méprisa cet amour. « Dans ses démenes il résigna le solennel et tendre embrassement, l'extase humide des visages aux yeux et aux bouches lumineux... Il ne fut plus la substance mariée à la substance, la joie profonde de se sentir, elle-même éternelle et divine, emportée aux sphères harmonieuses, unie aux cantiques des astres, image du grand accord heureux de l'univers... Affamé de l'impossible connaissance, l'homme rêva d'illimenter la souffrance et la volupté, de descendre la spirale abyssine. Il fut à lui-même le monstrueux semeur du vide de l'abîme. Perdu loin l'un de l'autre aux pôles extrêmes, le mâle et la femelle se cherchèrent et ne se trouvèrent plus. Chacun goûta le morne et solitaire effroi de n'avoir aimé que soi-même dans un spasme éperdu et muet. Outré de fureur, l'inhumain amour s'immola de ses mains et ne fut plus que la mort apparue dans un désert. »

Peut-on découvrir et plaindre à la fois plus sévèrement et plus tendrement la plaie d'une époque de transition, peut-on rendre plus àprement l'exaspéré désir de clarté et d'entente dont les cris, ainsi proférés, hâtent la découverte des grandes solutions, des simples et géniales sagesses ?

Ecoutez encore ceci :

« Il arrivera un temps où l'éveil des sens sera utilisé par les maîtres pour le développement de l'être intégral, où en lui apprenant le respect de ses organes et les buts qui leur sont assignés et par lesquels ils se conforment à l'évolution du monde, ces missionnaires de la vraie prédication, ces ministres des secrètes intentions divines ne susciteront plus chez l'enfant la dérisoire retenue de la honte et plutôt y substitueront la notion d'un culte naturel, d'une religion de l'homme physique impliquant des rites qui ne doivent pas être transgressés.

« Mais tout n'est-il pas à refaire dans une société qui a exclu l'hommage à la Beauté et qui a fait, de la peur des formes cachées, la loi des rapports entre l'homme et la femme ? La démenes phallique, les révoltes de l'instinct comprimé dans les formes spontanées de l'amour, est le mal des races, aux racines mêmes de l'être. Tous en souffrent et cependant, plus d'un qui me donnera secrètement raison en lisant ces pages, s'étonnera devant le monde que quelqu'un ait osé porter la main à l'arche sainte des pudeurs routinières. »

LE NATURISME DANS L'ART

Le Bonheur de vivre.

Voici que dans les fatigants et précieux méandres des âmes désaimantées de joie et que traînent dans le triste et boueux désespoir toute une lignée de grands Désenchantés, s'ouvrent tout à coup les perspectives ensoleillées de larges paysages. Le soleil à grands étalements incandescents brûle. Un nouvel horizon de rude travail et de récoltes prochaines nous enivre. On entend, pareil au martèlement des enclumes dans les lointains villages, les forgerons nouveaux battre à grands coups d'enthousiasme leurs Rêves informes et rouges. La jeunesse s'agite, heureuse de se sentir vivre, et dans ce monde bourgeois d'hier où passaient dédaigneusement de précieux prophètes, chantant leurs amours sans

variété et croyant avoir assez fait dès qu'ils s'étaient drapés en de belles formes esthétiques, voici que fermente l'agitation des jeunes gens, penchés au terreau fiévreux de la race, interrogeant leur propre et héréditaire virilité, ainsi qu'aux matins de grandes batailles les fils mordent le sein de la terre maternelle et s'apprentent en souriant aux rouges hasards.

Ce qui est essentiel, c'est qu'en ces milices il ne reste ni préjugés littéraires ni snobisme. Les oies sacrées du Parnasse les laissent indifférents. Les petites dames déguisées en Botticelli, qu'une néfaste Angleterre a correctement englués, leur inspirent le plus décisif mépris. Ils comprennent qu'un artiste ait des manières, ils détestent ceux qui en font. Ils demandent qu'on soit original par le cœur, l'âme et tous les profonds laisser-aller de soi-même et non pas du bout des lèvres, dans l'insupportable préciosité d'une scholastique de bon goût.

Et quant aux faux prophètes, à tous les gros cravatés des cénacles qui pêchent à la gloire et satisfont aisément leurs trop faciles vanités, quant au tintinnabulement du troupeau des décorés qui suivent paisiblement la Fortune ironique en tirant la langue, qu'ils aillent faire la bouche en cœur dans les salons des désœuvrées ou tourner autour des haut-de-forme ministériels, mais, par Apollon et Minerve, qu'ils ne touchent pas aux inviolables déesses ! Car les idées ont aussi leur tonnerre et toutes ces petites marionnettes danseront, au jour fixé, le plus terrible et le plus exhilarant sabbat de débâcle.

Il semble que déjà s'annoncent dans les nuées du soir d'aujourd'hui, les signes précurseurs du salutaire orage. Dans tous les cœurs vraiment jeunes s'irrite la sainte indignation, un tocsin d'émeute agite les cloches. Assez de camelots et de mercantils ! Assez de vermine sur les degrés du temple ! Vienne Christ et les lanières sont prêtes. Elles cingleront frémissantes sur les épaules de tous ceux qui depuis vingt années nous ont induits en orgueil, en attachant plus de prix aux combinaisons plus ou moins ingénieuses que tripotent nos mesquineries cérébrales qu'aux larges faces de Joie, de Haine et de Douleur qui traversent la vie humaine comme des astres éternels et symboliques.

« Je suis tombé aux mains des voleurs, dit Taylor. Eh bien quoi ? Ils m'ont laissé le soleil et la lune, le feu et l'eau, une femme aimante, beaucoup d'amis pour avoir pitié de moi, quelques-uns pour m'aider, et je puis encore parler ; et autant qu'il est en moi, ils ne m'ont pris ni ma joyeuse allure, ni mon esprit de gaité, ni ma bonne conscience... Et celui qui a tant de causes de joie, et de si grandes, est vraiment bien épris de tristesse et d'ennui s'il perd tous ces plaisirs et préfère s'asseoir justement sur une petite poignée d'épines. »

Qu'est-ce donc que nos petites découvertes, et nos pauvres soucis, et nos tortillements, et nos grimaces de comédiens, à côté de la marée océanique et formidable que gonfle autour de nous la rumorante société ? Que m'importe un désagrément personnel ou je ne sais quelle petite poignée d'épines, pourvu que j'entende hurler, pleurer et rire la foule, que je voie monter les aurores, rougeoyer les crépuscules et que je sente s'entre-choquer dans leur fécondité chaotique les forces organisatrices du monde ? Que m'importe et la pluie et le vent, et les routes boueuses, et les blessures si je suis organe d'une grande œuvre, chef qui tient le glaive ou simple soldat qui pousse aux roues les canons d'une épopée ! Que m'importent et les cénacles et les brochettes de décorations, les palmes et les rubans, pourvu que j'aie en partage le BONHEUR DE VIVRE !

C'en est fini des petits bouquets fanés de vanités et de tous ces riens où nos aînés se sont attardés et laissés prendre comme ces ours blancs auxquels, pour les tirer plus à l'aise, on jette des boîtes de fer-blanc et de vieux chiffons. Nous sentons qu'à l'insu des petits roués qui s'amuse, nos sociétés mènent, à travers la grise vie des jours, quelque drame terrible et monstrueux. Nous voulons en être, le vivre, y jeter l'ardeur de notre sang, l'audace de nos rêves. Et tous ceux qui, parnassiens ou antiparnassiens, nous empêcheront d'alimenter de nos enthousiasmes la flamme collective de l'Europe universelle qui travaille incessamment la nature et la société, tous ceux qui nous empêcheront d'y courir à la fois des périls et des exaltations, ce sont désormais des gêneurs et tout ce que peut leur accorder dédaigneusement nos jeunes volontés c'est qu'ils restent dans leurs salonniers et puériles retraites, qu'ils y sirotent leurs concectis, qu'ils jouent au bilboquet avec leurs métaphores, mais qu'ils nous laissent en toute liberté, enrôlés pour quelque croisade et perpétrés dans quelque grande œuvre, ressentir la joie d'avoir vécu.

AU MUSÉE MODERNE

Poursuivant opiniâtement le travail entamé avec succès dans les galeries des maîtres anciens, MM. Cardon et Wauters, aidés cette fois de M. Jean Robie, ont, en deux mois et demi, transformé les salles du Musée moderne. Ils ont « donné de l'air » aux tableaux, les ont classés méthodiquement, en suivant autant que possible l'ordre chronologique, de façon à offrir aux visiteurs un tableau à peu près complet de l'art belge depuis 1830 jusqu'à nos jours.

Dans un élégant hall d'entrée tendu de rouge, le portrait de Léopold I^{er} par Devinne, ceux de Léopold II et de la reine des Belges voisinent avec l'adorable tableau de Smits : *La Marche des saisons* et avec la superbe toile de Leys : *Les Trentaines de Berthall de Haze*. Un vase de Sèvres complète la décoration de cette salle, très bien comprise.

Les grandes toiles qui marquèrent la fin du romantisme, *La Bataille de Woeringen* de N. De Keyser, *La Bataille de Lépante* de Slingeneyer, *Les Belges illustres* de De Caisne, occupent la salle envahie naguère par l'extraordinaire collection de fusains qu'on a eu le bon esprit de reléguer définitivement dans les oubliettes.

La Commission a intercalé parmi ces œuvres kilométriques de curieux portraits de Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, du prince d'Orange et du prince de Nassau, le premier dû à Van Brée, les deux autres exécutés au commencement du siècle par Verhulst, perdus jusqu'ici parmi les toiles ignorées et d'ailleurs pour la plupart sans valeur du musée historique.

Ce ne sont pas les seuls « repêchages » accomplis. On trouve dans la salle suivante des portraits de Navez très caractéristiques, ceux, par exemple, du prince de Gavre et d'Engelspach-Larivière qui font au Musée, parmi les œuvres des contemporains de l'auteur, Verboeckhoven, F. De Braekeleer, Simonau, etc., excel lente figure.

Quelques portraits de Gallait, entre autres celui de M^{me} Pick, sa belle-mère, et de M^{me} Gallait, sa femme, le premier surtout fort intéressant, représentent d'une manière complète, avec quelques grandes toiles, *l'Abdication de Charles-Quint*, *la Peste de Tournai* celle-ci fort bien placée au fond de la galerie

centrale), l'art d'extériorité et d'élégance, imprégné de la grâce française un peu mièvre de l'époque, de celui qu'on considère trop légèrement comme le successeur de Van Dyck, mais qui n'en garde pas moins, par le style de ses figures et ses qualités de métier, une place en vue dans notre école.

Les œuvres réalistes sont groupées et donnent une belle idée de la brillante génération de ces coloristes : Artan, Dubois, Boulenger, Ch. De Groux, Agneessens, Stobbaerts, etc.

Un petit salon coquettement disposé s'orne précieusement des œuvres d'Alfred Stevens, de J. Robie, de J. Portaels, etc.

Dans les dernières salles, le classement se relâche. Il y a là des remaniements à faire, tels ensembles de toiles claires se trouvant détruits par le coup de pistolet d'un coucher de soleil de Coosemans, telles œuvres de maîtres réputés ne s'éclairant pas comme on le souhaiterait.

Parmi les acquisitions récentes, deux œuvres à signaler, l'une par sa belle allure décorative, la *Diane* de M. Smits, l'autre par son intimité et son merveilleux coloris, la *Boutique* d'H. De Braekeleer.

Bref, grâce aux efforts persévérants et au dévouement de MM. Cardon, Wauters et Robie, voici notre Musée digne du pays. Les œuvres trop repoussantes en ont été éliminées. Les moins bonnes ont été dissimulées le mieux possible; tel, par exemple, ce soi-disant David, *Mars et Vénus*, qu'une clause de legs par lequel fut offert au Musée le *Marat dans sa baignoire* oblige expressément la commission de garder.

L'ensemble est des plus satisfaisants et la besogne accomplie a été, certes, fructueuse.

Le seul point noir, c'est que les salles réservées aux expositions particulières, qui sont la vie de l'art, ont été absorbées par ces modifications. Ce qu'on abandonne aux sociétés d'artistes est, comme espace, trop strictement mesuré.

Tandis que les expositions particulières disposaient jusqu'ici de 250 mètres de cimaise, il n'en restera désormais pour elles que 125. Et les accroissements annuels du Musée feront diminuer encore cette portion congrue. Quand donc se décidera-t-on à bâtir pour les artistes le Palais des Beaux-Arts qu'on leur a pris, il y a plus de dix ans, pour y installer le Musée ancien? Il est invraisemblable qu'une nation qui se pique d'être artistique n'ait pas même à offrir à ses artistes un local convenable pour que ceux-ci y puissent montrer leurs œuvres.

La Fête de l'Hôtel de Ville

Dans la somptueuse magie de l'hôtel de ville : beau navire au mât fantastique ayant pour oriflamme un archange et voguant vers l'avenir avec les rêves du passé; parmi le flamboiement, la mitraillade d'un orage wagnérien, se déroulait samedi dernier la fête échevinale.

Des mouvantes lianes d'accents musicaux, dès le seuil, enlaçaient les invités et les entraînaient au long d'escaliers monumentaux rampant vers les salles gothiques bordées d'impassibles halbardiers; et la gaieté de toute part s'effeuillait en claires paroles.

Mais bientôt s'avançaient de jolis groupes : mirages des temps lointains, bouquets de couleurs caressantes, morceaux de printemps tombés de jadis par une ogive et reposant de la vision voisine de certaines modernes et passantes formes féminines à la beauté, au décolletage d'une esthétique en affreuse querelle avec

la nôtre. Cependant les marquises pomponnées et leurs cavaliers à perruque, en habit gorge de pigeon qui, à menus pas, les guidèrent jusqu'à la salle des Mariages, entonnaient des chants tendres, paisibles comme des soupirs d'amoureuse en nocturne glissement sur le jardin des souvenirs; parfois aussi, ironiques, espiègles; puis dévidèrent les écheveaux d'or de deux cramignons liégeois.

Le gentilhomme dirigeant cet impeccable octuor vocal avait — rationnelle coïncidence — une étrange ressemblance avec notre compatriote Léon Soubre et voici l'occasion de féliciter Paul Gilson d'avoir dans son harmonisation à voix mixtes d'œuvres populaires wallonnes que nous connaissons, conservé un caractère aussi archaïque et séducteur; leur comparaison avec l'audition de l'apparition authentique de samedi n'est certes pas au désavantage du maître belge.

Simultanément dans la salle Maximilienne défilait le joyeux répertoire d'ombres de la Compagnie du Diable-au-Corps et M. Aloïs Berghs dans la salle gothique donnait un concert de musique ancienne.

Cependant le rayon de soleil de ce parterre artistique fut la suite d'airs à danser (pour orchestre, soli et chœurs) réglés avec une compréhension spéciale et un goût exceptionnel par M^{me} Mariquita : menuet, gavotte, sicilienne, tambourin, passepied eurent le privilège d'une interprète principale telle que M^{lle} Jeanne Chasle, de l'Opéra, dont les mouvements, les ondulations du corps harmonieux semblaient des mélodies frôlant de leur gracieuse matérialité les chants accompagnateurs, tandis que les pieds vifs et légers de la charmante artiste paraissaient glisser sur un lit de nénuphars bercés par les vagues d'un étang.

En résumé, fête réussie, et à la grande louange de M. Lepage et de ses collaborateurs qui devaient lutter contre le contraste évocateur du décor de notre hôtel de ville majestueux, mélancolique et grave d'avoir eu d'aussi étranges visions : tombeau où dorment la splendeur et la gloire, où les siècles s'égrenèrent en héroïsmes; dont les fabuleuses floraisons architecturales s'épanouirent dans l'enthousiasme ou la révolte et dont les pierres sont basannées du reflet des armes, des bannières, des échafauds et des torches d'autrefois.

Nous avons reçu à propos de cette fête la communication suivante :

L'Administration communale de Bruxelles a donné un raout, à l'hôtel de ville, samedi soir, à l'occasion de la réédification des maisons de la Grand'Place. La fête était surtout organisée en l'honneur de tous ceux qui ont contribué à restituer à l'admirable Grand'Place de Bruxelles son cachet architectural ancien. La Ville avait lancé huit cents invitations.

On a invité les artistes, les architectes, les entrepreneurs, etc. On ne se serait jamais douté que tant de personnes aient pu participer à cette œuvre de restauration. A ce compte-là, on a dû convier jusqu'au dernier manœuvre maçon.

Eh bien non ! on n'a invité qu'un tas de gens qui n'ont avec les travaux de réfection de la Grand'Place que des rapports absolument nuls. On a invité les amis des amis des conseillers jusqu'au sixième degré, puis les amis de tous les employés de la Ville, etc., etc. On n'a omis qu'un seul groupe : celui des propriétaires des maisons reconstruites et qui ont coopéré aux travaux par une large intervention financière.

Qu'on ne dise pas que l'oubli est involontaire. L'un d'eux, qui a contribué pour 5,000 francs dans la dépense de réfection de la façade de son immeuble, ayant sollicité une invitation, a reçu l'amusante réponse suivante :

ADMINISTRATION COMMUNALE
de
BRUXELLES

Bruxelles, le 23 juin 1897.

MONSIEUR,

Le Collège regrette de ne pouvoir vous inviter *cette fois à la fête de samedi prochain*. Afin d'éviter l'encombrement, il a dû strictement limiter ses invitations à la série artistique et littéraire.

Agréé, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Bourgmestre,
(s.) BULS.

On ne l'invite pas cette fois à la fête de samedi prochain. Quand donc l'y invitera-t-on? Quand elle sera passée! Naturellement.

Le Catalogue du Salon des Beaux-Arts.

Le catalogue général des Beaux-Arts à l'Exposition internationale de Bruxelles vient de paraître. Il n'est en retard que de deux mois, ce qui, en raison des traditions établies au Cinquantenaire, est à peine appréciable.

Ce catalogue est rédigé exclusivement en français. Gare aux repréailles de M. Hiel et de ses amis! Il mentionne, pour la Belgique, 787 numéros ainsi répartis : peinture, 503; gravures et dessins, 94; sculpture, 130; architecture, 60. Dans un appendice, il renseigne certains ouvrages exécutés ou placés dans des monuments publics, parmi lesquels les peintures murales du vestibule de l'hôtel des Postes de Bruxelles. Le jury n'a-t-il donc pas le droit de refuser les œuvres lorsqu'elles sont placées dans les édifices publics?

Pour la Grande-Bretagne, il y a 205 tableaux, parmi lesquels « Au pays de la cidre » de M. A. Parsons, 109 aquarelles, 18 dessins et 24 sculptures.

La section néerlandaise comprend 225 peintures, aquarelles, dessins et pastels.

La France, qui fournit, au total, coïncidence singulière, exactement le même contingent que la Belgique, donne 406 tableaux, 42 dessins, 74 sculptures, 14 cadres de médailles, 27 planches d'architecture, 224 gravures, soit un ensemble de 787 numéros.

En Italie, 69 tableaux seulement et 23 sculptures. C'est, d'ailleurs, largement suffisant.

Dans la section internationale, *alias* « dépotoir », 92 peintures, 10 gravures, 3 sculptures.

Quant à l'Espagne, elle n'avait qu'à arriver à temps! Il n'en est pas question dans le catalogue.

Au total, 2222 œuvres renseignées. En y ajoutant celles des artistes espagnols retardataires, le Salon n'atteint pas le chiffre d'ouvrages exposés au seul Salon du Champ-de-Mars, lequel, cette année, s'élevait à 2392. Ceci n'est, bien entendu, pas un reproche. Au contraire. Car dans ces milliers de toiles, de papiers colorés, de marbres et de bronzes, combien y a-t-il d'ŒUVRES D'ART?

NOS ARBRES (1)

Le manque d'eau n'est pas la cause principale de dépérissement des arbres de Bruxelles, attendu que le bourgmestre a fait essayer inutilement sur une partie de l'avenue une canalisation souterraine qui allait porter directement l'eau aux racines au-dessous de la croûte imperméable foulée par les piétons.

La vraie cause c'est la mauvaise plantation, dans un sol déblayé, c'est-à-dire sablonneux, comme l'est le sous-sol bruxellois.

Insuffisamment nourri, l'arbre est trop faible pour résister à la sécheresse, à la chaleur et à la poussière qui obstrue ses pores.

Le remède? C'est celui que l'on essaie maintenant.

Quand on plante une nouvelle avenue, on creuse d'abord une profonde tranchée que l'on remplit de bonne terre végétale. On a saisi l'occasion du creusement de la tranchée destinée à la canalisation des eaux à l'avenue Louise pour la remplir de fumier, mais l'effet ne s'en fera sentir que dans un an ou deux, quand les racines auront été chercher cet humus nourricier.

En attendant, on arrose la nuit le pied des arbres, après avoir brisé la croûte durcie qui les entoure.

Puisque tout cela révèle l'attentive sollicitude de M. Buls, on peut considérer le sort de nos arbres comme étant en bonnes mains. Nul plus que lui ne s'est préoccupé de cet embellissement pour Bruxelles. Nous croyons cependant devoir lui rappeler les arbres de la porte de Namur et du boulevard du Régent. Est-ce que pour ceux-là, tout au moins, il n'y aurait pas lieu de recourir à l'établissement de cuvettes et à l'arrosage permanent pendant les mois de l'été. Nous ne croyons pas qu'en ce qui les concerne on puisse invoquer les mêmes raisons que celles tirées de la nature du sol de l'avenue Louise.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (2)

Musique de chambre avec piano. Professeur : M^{me} ZAREMBSKA. 1^{er} prix, M^{lle} Hobé; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Boussart et Couché; 2^e prix, M^{lle} Stevens; 1^{er} accessit, M^{lle} Saye.

Harpe. Professeur : M. MEERLOO. 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Burnous; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Snieders.

Piano (hommes). Professeur : M. DE GREEF. 1^{er} prix avec distinction, M. Hennuyer; 1^{er} prix, M. Moulaert; 2^e prix, M. Mousset. PRIX LAURE VAN CUTSEM : M^{lle} Laenen.

Piano (jeunes filles). Professeur : MM. GURICKX et WOUTERS. 1^{er} prix avec la plus grande distinction, 60 points, M^{lle} Eggermont, classe de M. Wouters; 1^{er} prix, M^{lles} Pardon, 52 points, classe de M. Gurickx, et De Wandeleer, 50 points, classe de M. Wouters; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Fontaine, 58 points, classe de M. Gurickx; 2^e prix, M^{lle} Janssens, 40 points, classe de M. Wouters; 1^{er} accessit, M^{lles} Van Looveren, classe de M. Gurickx, et Devos, classe de M. Wouters.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Cours de chant.

Une maison où est établi un cours de chant est-elle une maison paisible et bourgeoise? Telle est la question qu'avait dernièrement à trancher le tribunal civil de la Seine.

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) Suite. Voir nos deux derniers mois.

M. Arthur Lachenal a loué, moyennant 3,600 francs, à la Compagnie des immeubles de la plaine Monceau, un appartement au deuxième étage d'une maison portant le numéro 121 de l'avenue Wagram. La location était faite « bourgeoisement ». Quelque temps après, l'appartement au-dessous du sien était loué à M^{me} Bertrami, professeur de chant.

Arguant que, par suite de ce cours de chant, l'immeuble n'est plus occupé bourgeoisement, M. Lachenal a assigné la Compagnie des immeubles de la plaine Monceau pour voir dire qu'elle serait tenue d'expulser M^{me} Bertrami et pour s'entendre condamner à 2,000 francs de dommages-intérêts. La société a, d'autre part, formé contre sa locataire une demande en garantie.

L'épisode plaisant du procès a été la lecture des constatations faites par M. Félix Benoit, huissier, à la requête du demandeur :

« Là, étant à onze heures du matin, voici ce que j'ai constaté :

Une voix d'enfant ou de jeune fille accompagnée d'un piano, s'exerce au chant, en faisant des exercices qui consistent particulièrement à chanter une note en montant, puis deux notes, puis trois, etc.

L'appartement, qui dépend d'une maison de construction moderne, a une sonorité très intense. Cette voix et ce piano s'entendent de toutes ses pièces où le son de ces exercices de chant produit un effet énervant.

C'est le salon de l'exposant qui paraît être au-dessus de la pièce où les leçons de chant se donnent.

La conversation dans cette pièce doit être difficile avec ces chants et ce piano qui s'y font entendre avec une force d'autant plus grande qu'elle est plus rapprochée de la salle des leçons. Je suis resté dans les lieux jusqu'à midi moins le quart, les exercices n'ont pas cessé pendant la durée de mon constat.

Je suis revenu à 1 h. 40 : mêmes vocalises, sans interruption, pendant 5 minutes; après interruption de 5 minutes, gammes et vocalises. Ah! ah! ah! ah! ah! etc. (durée de 5 minutes); 1 h. 50 : interruption; 1 h. 55 : reprise, on déchiffre un morceau, plusieurs voix s'entendent; 2 heures : chant par plusieurs personnes qui cesse à 2 h. 5; 2 h. 15 : reprise par des gammes jusqu'à 2 h. 30; 2 h. 35 : gammes et vocalises jusqu'à 2 h. 40; 2 h. 55 : gammes et vocalises; 3 h. 10 : déchiffrage d'un morceau; on entend distinctement la maîtresse de chant dire aux élèves : donnez le *fa*; à un autre moment : ta, ta, ta, ta, ta, etc., piétinements de la maîtresse pour indiquer le temps à rester sur chaque note; interruption à 3 h. 35.

3 heures 40 : reprise pour un chœur de Ah! ah! ah! ah! etc., qui se continue jusqu'à 3 h. 50; à ce moment on continue par un autre fragment que l'on déchiffre en s'arrêtant et reprenant à plusieurs reprises jusqu'à ce que la note soit donnée, ce qui dure jusqu'à 4 heures; 4 h. 05 : chant d'un morceau jusqu'à 4 h. 15; 4 h. 20 : gammes qui durent jusqu'à 4 h. 40. On entend parfaitement bien parler sans pouvoir distinguer les mots. A 4 h. 45, je quitte les lieux et la gamme continue.

Et de tout ce que dessus j'ai rédigé le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de droit à mon conquérant. »

Par jugement en date du 22 juin, le tribunal a ordonné l'expulsion du professeur de chant et condamné les défendeurs à une indemnité de 1,500 francs envers M. Lachenal.

PETITE CHRONIQUE

Le Ministre des Beaux-Arts a officiellement inauguré hier, à l'Exposition de Bruxelles, le compartiment des Académies qui réunit un ensemble intéressant de travaux d'élèves. M. De Vriendt, président du jury, a prononcé une allocution à laquelle M. De Bruyn a répondu en excellents termes.

Le ministre a fait ensuite l'ouverture du compartiment d'art appliqué, annexé au Salon des Beaux-Arts. Il y a été reçu par MM. Van der Stappen, Octave Maus, Paul Du Bois, A. Crespin et V. Bernier, membres du jury, qui lui ont successivement présenté tous les exposants présents. M. De Bruyn s'est longuement entretenu avec MM. Finch, Lemmen, Fabry, Herbays, L. Sacré, P. Claessens, Titz, Lyon-Claesen, Fumière, Herremans, Dardenne, Tourteau, Meunier, De Samblanc, Weckesser Diffloth, F. Khnopff, Ryckers, Coosemans, etc. Il a visité en détail toutes les vitrines de la coquette installation de l'art appliqué et a vivement félicité les membres de la Commission du remarquable résultat auquel ils sont arrivés.

L'Exposition est d'ailleurs d'un intérêt artistique considérable. Jamais les industries d'art ne se sont affirmées en Belgique avec un pareil éclat. Vitraux, reliures, céramique d'art, étains, affiches, fer forgé, illustrations du Livre forment un ensemble chatoyant d'une richesse et d'une variété qui n'avaient jamais été dépassées jusqu'ici, même au Salon de la *Libre Esthétique*, l'initiateur du mouvement d'art qui s'épanouit aujourd'hui.

Le Salon d'art appliqué occupe deux grandes salles voisines du hall de sculpture dans la section des Beaux-Arts.

AU WAUX-HALL. — Jeudi — jour consacré aux programmes artistiques — on a entendu d'excellentes pages de MM. Gilson, Lunssens, Van Dam et Lapon. M^{me} Feltesse-Ocombre les a chantées de façon expressive et intelligente. Mentionnons, en outre, des œuvres de Demol, de Stadtfeldt et un fragment du *Mort* de Dubois qui complétaient ce programme de musique belge. Le jardin était garni d'une foule animée et élégante et la soirée a été brillante.

On entendra ce soir M^{lle} Friché, qui s'est fait remarquer dans l'interprétation d'œuvres classiques et modernes au Conservatoire et aux Concerts populaires. M^{lle} Friché chantera un air d'*Orphée* et un air de *Samson et Dalila*.

Des concerts extraordinaires auront lieu mardi avec le concours de M^{lle} Packbiers et jeudi avec le concours de M^{lle} Berthe Chainay et de M. Strauwen, flûtiste.

La célèbre « famille des clarinettes » (trente-cinq exécutants) fondée par M. Poncelet, professeur au Conservatoire, se fera entendre demain, lundi, à 2 heures, à la salle des Fêtes de l'Exposition.

M. Edouard Jacobs est parti le lendemain du concours de sa classe au Conservatoire pour la Russie où il est engagé comme soliste aux célèbres concerts de Pavlosk pendant les mois de juillet et d'août.

M. Jacobs retrouvera là-bas M. Emile Agniez, qui dirige ces concerts depuis le mois d'avril et dont l'engagement n'expirera qu'en septembre. M. Agniez s'est fait rapidement la réputation d'un excellent chef d'orchestre, et l'on est aussi satisfait de la composition artistique de ses programmes que de l'autorité avec laquelle il conduit son armée instrumentale. Il a donné récem-

ment une audition d'œuvres belges comprenant notamment des compositions de P. Gilson (*la Mer*), d'Huberti, de Tinel, de L. Du Bois, d'Ed. Samuel et de lui-même. Ce concert a obtenu un vif succès.

Le « Salon de la Société des Beaux-Arts » a fait cette année, nous assure-t-on, 117 francs de recettes.

Un tableau de Jordaens, représentant la *Fête des Rois*, nouvellement acquis par le gouvernement, est exposé sur chevalet, dans une des galeries du Palais des Beaux-Arts (rue de la Régence).

Un concours est ouvert entre les artistes belges pour l'érection à Verviers du monument Vieuxtemps.

Les concurrents devront envoyer, avant le 30 novembre prochain, à l'administration communale de Verviers, une maquette de l'ensemble du projet, au cinquième de la grandeur d'exécution, ainsi qu'un buste de Vieuxtemps, de grandeur naturelle, en plâtre ou en terre cuite.

Il sera alloué à l'auteur du projet classé premier une somme de 22,000 francs pour tous les frais d'exécution et de placement. Une indemnité de 1,000 francs et deux indemnités de 500 francs chacune pourront être données aux auteurs des projets classés deuxième, troisième et quatrième.

S'adresser pour le règlement à M. Jean Tasté, président du Comité Vieuxtemps, rue David, 29, à Verviers, et dans nos bureaux.

L'Académie des beaux-arts de Bruxelles ouvre un concours auquel sont admis les élèves ayant suivi le cours de dessin ou de modelage d'après la figure antique et ayant obtenu une distinction dans cette branche.

Le concours aura pour objet l'exécution, à grandes dimensions, d'une figure d'après l'antique ; il aura lieu du 5 au 24 juillet, de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Pour chacune des deux branches ci-dessus, il est alloué une prime de 200 francs à l'élève classé premier.

L'inscription se fera au secrétariat de l'Académie, rue du Midi, les 25 et 26 juin, de 8 à 10 heures du matin.

L'Académie rappelle en outre aux élèves qu'il est ouvert, chaque année, à tour de rôle, pour l'architecture, la peinture et la sculpture, un concours extraordinaire entre les élèves de l'Académie

agés de moins de trente ans accomplis qui ont obtenu une distinction (prix ou accessit dans les concours des classes supérieures. Le concours s'ouvrira cette année, pour la peinture, le 26 juillet.

Les inscriptions seront prises au secrétariat de l'Académie le lundi 19 juillet, de 8 à 10 heures du matin.

La livraison de juin du *Studio* contient une étude sur Fritz Thaulow, avec un portrait et de nombreuses reproductions, dont une en couleurs ; un article sur les œuvres récentes de Van Hoytema ; une revue des industries d'art au Salon du Champ-de-Mars, avec une lithographie en couleurs d'A. Lunois, etc. Le *Studio* vient d'ouvrir un bureau rue Laffitte, à Paris.

La deuxième livraison de l'*Estampe moderne*, l'artistique publication dirigée par MM. Ch. Masson et H. Piazza, contient quatre planches superbement tirées en couleurs : *Renouveau*, d'E. Berelmans ; *Rieuse*, d'A. Berton ; *Retour*, de G. De Feure, et *Salomé*, d'A. Mucha. Administration : Imprimerie Champenois, 68, boulevard Saint-Michel, Paris.

The Borax Company Limited de Londres et Paris ouvre un concours pour une affiche artistique. Les prix sont de 3,000 fr. répartis sur huit concurrents : 1,000 francs au premier, 400 fr. au deuxième et 100 francs aux six suivants. Les huit projets désignés pour prendre part au concours définitif seront choisis par un jury français déjà nommé ; ces affiches seront exécutées aux frais de la Compagnie et placées par ses soins dans les principales villes du continent ; le public jugera en dernier ressort et les prix seront décernés d'après ses indications.

Les dessins doivent être remis avant le 5 août prochain.

Pour recevoir brochure, prospectus, etc., s'adresser à M. le Directeur de *The Borax Company Limited*, 84, rue de Crimée, à Paris.

Le Musée de Berlin vient d'acquérir un paysage important du peintre Cézanne.

Le prix payé est peu considérable, mais il faut noter ceci : qu'un Musée étranger paie ce qu'un Musée français n'accepte qu'à regret, à titre de don. Voir au Musée de Luxembourg les deux toiles de Cézanne entrées presque de force avec la donation Cailbotte et suspendues à l'abri de tout regard.

D'autre part, le musée de Dresde vient d'acheter deux Laermans. Décidément les peintres des écoles nouvelles s'imposent.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA COMPAGNIE SHAKESPEARIENNE AU THÉÂTRE DU PARC. — BONHEUR ET DOULEUR. — L'EXPOSITION D'ALEXANDER SOCHACZEWSKI. — NOTES DE MUSIQUE. M. François Rasse. — LE LOT DE 100.000 FRANCS. — LE ROYAUME DE LA CHANSON. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Victime de la misère*. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

LA COMPAGNIE SHAKESPEARIENNE

AU THÉÂTRE DU PARC

On joue chaque soir au théâtre du Parc des pièces de Shakespeare : *Roméo et Juliette*, *Le Marchand de Venise*, *La Douzième Nuit*... Et on les joue bien, très bien. En anglais, il est vrai, mais avec une vie et un naturel intenses. Cela durera huit jours encore. Shakespeare est en concurrence avec le « Chien-Vert » et le « Poehenelle-Kelder ». On peut parier tout « Bruxelles-Kermesse » contre un bock que Shakespeare aura tort.

La presse se remue un peu pourtant. Elle a fait aux représentations vaillantes de la troupe de Miss Madge Mac Intosh une petite place à côté des dithyrambes en l'honneur de « notre grande foire internationale », des nègres du Congo et du jubilé des Gondimel (de Gosse-lies). Les portraits de quelques-uns des artistes qui composent le *Shakespearian and old english Comedy*

Company ont figuré (deshonorés par les habituels procédés défiguratoires) non loin des effigies du célèbre Cloodboom, le centenaire de Stinkeroverbeek, et de Smoulback, le « crackwinner » du match vélocipédique d'Ecouelles-les-Bains. Mais cela n'empêche que la salle où revivent, impérissables et émouvants fantômes, les œuvres du grand Will, demeure aux deux tiers vide et ne sert d'abri qu'à un petit groupe de toqués qui préfèrent ces évocations d'un art immortel aux délices du Zoographe, du Labyrinthe optique, du Panorama des Alpes et des combats navals sur les étangs de Tervueren, jadis au temps de leur paix et de leur solitude) amours sains du maître paysagiste Hippolyte Boulenger.

Soit! Bruxelles et la province sont en prurit kermesonnant. Un rut de goinfrerie et de bamboche agite nos impressionnables et charnus concitoyens. Dans le ditype spiritualo-matériel qui symbolise la compliquée nature humaine, seul le volet de la matière est présentement ouvert en Belgique. Buvons, mangeons, chantons, dansons! Cela passera. On ne peut, en effet, supposer, quels que soient les intelligents efforts de nos dirigeants et leur louable désir de pourcentageifier nos populations en une ribote universelle, que le Belge sera définitivement transformé en noceur. Il en aura vite assez de faire la fête en des proportions aussi rigolantes et reviendra de lui-même à son bon travail cou-

tumier, à la vie bien ordonnée à laquelle s'appliquaient les activités heureuses développées par les si longs et si persistants efforts des dernières générations, auxquelles « les pouvoirs publics » viennent de donner une étrange direction. Il y aura une heure pour le bazardeur des bazars !

Donc en un coin paisible, en une sorte de sanctuaire tant l'ambiant tapage n'y arrive qu'en rumeur mourante de trams électriques ronronnant leurs glissures et cymbalant leurs timbres, on joue du Shakespeare. Inévitablement mutilé, puisqu'il paraît qu'au temps de la virgine Élisabeth-aux-seins-nus les spectateurs savaient, plus patiemment qu'aujourd'hui, attendre l'heure bénie où l'on peu en cohue se sauver d'une représentation et se bousculer au vestiaire. On se laissait aller alors, en un ingénu abandon psychique, au déroulement compliqué du Drame, profond et touffu à l'égal des forêts impénétrées. Désormais il faut, par les nécessités du temps toujours trop court pour l'extériorisation de nos innombrables soucis et de nos vermiculantes frénésies, tout condenser et par conséquent tout ébrancher. Nos plaisirs sont tondus comme nos chevelures. ROMÉO ET JULIETTE, tel qu'on le joue maintenant, est donc un abrégé, habilement réséqué, conservant l'allure mouvementée et si prodigieusement pathétique de l'original solennisé par trois siècles de vie, mais privé de quelques-unes des rouges ou maldives fleurs d'âme, de passion, de pittoresque, de poésie, dont il sortit orné quand s'ouvrirent devant lui les battants de bronze et d'or du colossal cerveau qui le forgea.

Qu'importe ! pourvu que l'émotion esthétique persiste et que l'œuvre s'affirme étonnamment supérieure aux amusettes qui batifolent d'ordinaire sur le théâtre français contemporain, ce surextrait de banalités, de conventions, d'insignifiances et de vieux meubles, dont heureusement les jeunes hommes nouveau venus commencent à faire le nettoyage et l'escarbotage !

Roméo et Juliette ! les amants tragiques et indestructiblement symboliques ! les inconscients et vénustes affirmateurs que l'Amour, idéal et chair, quand il atteint sa suprême grandeur cosmique, ne saurait se mouvoir sans des joies et des douleurs pareilles à des météores et ne peut noblement marcher et finir qu'en des catastrophes. Car l'éternel organisme, bizarre peseur et justicier baroque, après avoir déployé tant de Vie, semble en vouloir faire la compensation par la Mort. Viens, Mort ! liquide ce Bonheur ! Fais ton œuvre cruelle et saine. Il s'agit de mettre un terme à des haines ancestrales et de ramener la paix dans Vérone ! Cela ne s'obtient pas sans un sacrifice d'innocents. L'expiation est vieille comme l'ordre du Monde ! Viens, Mort, et frappe. Frappe et abats les corps et les joies, pour faire penser les âmes. Accomplis ta cruelle propagande par l'Action, immortelle anarchiste !

Roméo et Juliette ! l'Amour sans autre destination, sans autre utilité que l'Amour lui-même en sa magnificence terrible, allant pareil à l'ouragan, dévastateur et régénérateur ! Car toute cette histoire : et l'abandon de Rosalinde, l'amante incomparable de Roméo oubliée en une seconde quand paraît Juliette, et l'escalade dans les jardins lunaires des Capulet, et le mariage secret dans la cellule du moine à la longue barbe, et la nuit de noces magique si violente de voluptés débridées, et la mort de Mercutio l'ami joyeux et fidèle, et la mort de Tybalt le parent outragé, et la mort de Paris le fiancé dédaigné, et la mort de Roméo, et la mort de Juliette, tous ces coups de foudre éclairant la scène de leurs brusques éclairs projetés dans le cyclone de l'aventuré, s'accroissent en quelques heures, durant lesquelles la pauvre et sublime Juliette se dévoue, fuit et meurt comme la victime d'un incendie ravageur.

Oui l'Amour sans autre destination ni utilité que l'Amour, sans la moindre allusion à sa fin « sociale », la reproduction, qui le fait apparaître (combien en riait Schopenhauer !) en piège et leurre sacrifiant l'animal humain à la propagation de l'espèce. L'Amour compris en soi, en sa dignité divine de force dispensatrice des plus formidables émotions, des plus secourantes allégres que puisse supporter la créature, élevée tout à coup par cette alchimie aux paradis qui marquent la limite possible des sensations et de l'héroïsme ! « Cet amour dont l'aspect est si gracieux, si tyrannique et si cruel à l'épreuve. O amour hostile ! O haine aimante ! O tout créé de rien ! O grave frivolité ! Vanité sérieuse ! Chair informe d'illusions charmantes ! Plume de plomb, fumée brillante, feu glacial, santé malade, sommeil éveillé, qui n'est pas ce qu'il est ! Heureux, c'est une flamme qui flamboie aux yeux des amants ; malheureux, c'est un océan qu'alimentent leurs larmes. Folie raisonnable, intolérable amertume, ineffable douceur ! »

Miss MADGE MAC INTOSH et M. GRAHAM-BROWNE ont été d'admirables interprètes des principaux personnages de cette histoire et de ce mystère, secondés d'une égale force par M. LYALL SWETE dans le rôle railleur et douloureux de Mercutio. Suivant la conception de Shakespeare ils emblématisent tous deux la Jeunesse. Juliette ! « quatorze années n'ont pas encore passé sur sa tête, elle est pleine du délicieux bonheur qu'on savoure à cet âge quand avril revêtu de ses habits de fête arrive sur les pas tardifs de l'hiver indolent ». En sa virginité vient de s'épanouir la puberté et ses sournoises et délicieuses sensations. La femme n'est pas encore dégagée de la gamine, mais, au massage lourd, terrible et prompt des événements, vont tomber derrière elle, en écharpes inutiles, les draperies charmantes de l'adolescence. Miss Mac Intosh a réalisé cette transformation avec un naturel, une grâce, un

pathétique irrésistibles. Vainement « ses allures anglaises », imprégnées de brusquerie, parfois excessives pour nos habitudes de théâtre encorseté de correction banale et de fausse distinction, mettent-elles dans son jeu une agitation qui d'abord semble déroutante : bientôt l'harmonie savoureuse de cet abandon confiant aux sollicitations de l'Instinct fait sentir sa séduction, et involontairement on compare cette vraie vie, libérée de toute contrainte, aux interprétations composées et compassées, issues des traditions de plus en plus intolérables de la fameuse « Comédie française » et de son personnel fidèle observateur du Décret de Moscou. Déjà LA DUSE nous avait révélé cette salutaire et grandiose manière.

Le Naturel est le fluide qui anime toute la troupe britannique et à ce point de vue ses représentations sont pour nos spectateurs et nos acteurs une leçon excellente. Quelle variété dans les personnages, variété révélant toute l'horreur de la clicherie de gestes et d'intonations due aux pestilentiels cours de déclamation et de tenue scénique qui sévissent dans les conservatoires. Ah! comme le véritable enseignement serait de mener toute la bande des apprentis à de tels spectacles, sauf à en faire le lendemain la critique au sens vrai du mot, c'est-à-dire l'analyse explicative de la méthode, de l'esprit, du procédé, de la nationalité. Il faudrait y voir tous les élèves, occupant des loges comme s'ils étaient sur les bancs de leurs classes. Là est la véritable École!

Mes Frères, — et vous, mes Sœurs, qui en tant de choses désormais nous montrez le chemin, — allez voir ça! Ne laissez pas échapper cette occasion de donner de l'air aux routines qui encombrèrent vos cervelles. Allez vous rajeunir à cet art neuf appliqué à de si vieux et si imposants chefs-d'œuvre. Munissez-vous de bonne volonté, puisque l'anglais c'est l'anglais, que sa spéciale musicalité ne nous paraît pas toujours charmante, et que l'ensemble a « le goût anglais » comme certains champagnes. Munissez-vous d'un cœur indulgent puisque les décors prêtés par M. Alhaiza ne sont pas toujours la meilleure expression du lieu où se passe la scène et que notamment, au temps des Capulet et des Montaigu, Mantoue n'était pas un village de Picardie, ni la cellule du frère Laurent la mansarde de Jenny l'ouvrière. Vous prendrez là un bain cérébral sulfureux qui vous débarrassera de pas mal de dartres, bourbouilles, eczéma, et vous sentirez à la peau la bonne sensation du débarras des crasses multiples dont nos préjugés et les malodorants snobismes nous infectent.

BONHEUR ET DOULEUR

Quoi de plus intéressant que l'éveil d'une âme artiste s'ouvrant à peine à l'adolescence et laissant voir déjà les profonds horizons d'un avenir de pensée et d'intellectuelle beauté? Ce phénomène est touchant surtout quand il s'agit d'une âme féminine; plus que jamais aujourd'hui que les femmes s'efforcent en des tentatives si opiniâtres pour conquérir leur place dans la vie sociale. En Belgique, spécialement, de charmantes fleurs s'ouvrent ainsi, dont une des plus belles et des plus prometteuses est, certes, cette Blanche Rousseau dont plus d'une fois nous signalâmes l'adorable et profonde ingénuité revêtue d'un si harmonieux vêtement littéraire. Voici d'une autre jeune fille, étrangère celle-ci mais ayant vécu chez nous, jeune, jeune, toute jeune, à peine efflorescente. Que d'espérances surgissent à voir ces épanouissements!

Au moment où nous possédons un bonheur, c'est notre cœur qui est touché et notre imagination flattée, car ce bonheur a été généralement précédé de longues espérances, et nous l'apprécions selon notre humeur et non selon notre jugement. Lorsqu'un bonheur nous arrive, nous nous laissons vite aller au charme de sa nouveauté, et tout enivrés de sa séduction, nous le regardons d'abord comme la réalisation parfaite de nos rêves.

Mais lorsque le premier enthousiasme est passé, c'est-à-dire quand le désir renaît, nous sentons son imperfection, et nous finissons presque toujours par éprouver une désillusion. Le désir grandit toujours avec notre compréhension et avec nos connaissances, et il en est une preuve évidente, c'est que l'homme rit des désirs et des rêves qu'il a eus étant enfant.

Cette tendance à exagérer un bonheur présent vient de ce que, pendant les moments heureux, c'est notre être passionné conduit par notre humeur qui est en jeu, et que la passion ne s'arrête ni ne se modère.

Les plus grands bonheurs sont ceux que nous apprécions le moins. Leur véritable valeur nous apparaît seulement dans le rêve du passé.

Souvent nous exagérons un bonheur par vanité, surtout quand nous l'avons conquis par nos propres sacrifices et nos lutes, et comme notre vanité magnifie notre œuvre à nos yeux, ayant beaucoup travaillé, nous croyons mériter beaucoup.

La noblesse de l'âme produit la même exagération, mais c'est parce qu'alors, lorsqu'un bonheur nous vient des autres, on mesure l'âme des autres à la sienne.

Ces cas sont exceptionnels et c'est le plus souvent par vanité ou par sentimentalité, quoique la seconde ne soit pas indépendante de la première, que nous sommes poussés à croire à l'extrême d'une joie.

Lorsqu'on est très jeune, on le fait tout naturellement, parce que l'expérience n'a pas encore marqué la limite entre l'illusion et la réalité.

Les mêmes malheurs accablent les individus d'âge en âge, chacun les reçoit différemment et à chacun ils arrivent sous d'autres formes, et le plus souvent ce sont ces formes plus ou moins revêtues de pathétique qui touchent la sensibilité et non le cœur.

Il y a si peu de douleurs vraiment sincères; on les mesure généralement aux larmes qu'on verse.

Du reste, chez beaucoup de gens il n'y a rien de si égoïste que

la souffrance. Ils pleurent leurs propres larmes. Lorsqu'un être aimé leur échappe, il leur cause une déception. C'est leur vanité offensée qui souffre et c'est pourquoi cette déception prend des proportions immenses à leurs yeux.

Dans leur affliction, l'être aimé entre seulement pour ce qu'il fait souffrir et bien peu pour lui-même.

Quoi de plus égoïste que le chagrin causé par la mort? Ce sont aussi les pleurs les plus amers. Qui aimons-nous, qui plaignons-nous en pleurant ceux qui ne sont plus, si ce n'est nous-mêmes. L'absent? La sérénité du tombeau le recèle. Nous pleurons le vide de notre cœur et quelquefois un bien disparu.

C'est, en somme, obéir à un sentiment instinctif inculqué à l'enfant. Il se souvient avoir vaguement pleuré sur une tombe, et de l'impression qui lui reste il se fait un devoir pour l'avenir, et inconsciemment il continue à pleurer sur les autres, en ne pleurant que sur lui-même. Échapper à cette tendance exigerait une âme si fortement trempée qu'elle semblerait odieuse.

La vanité dans la douleur est aussi grande que dans le plaisir.

La vraie douleur ne se complait pas dans l'exagération d'elle-même; au contraire, elle est trop profonde pour que toute une vie de chagrin y suffise. Il n'y a rien de plus amer que la douleur cachée sous le rire, et il n'y a pas de fardeau plus lourd que les pleurs qu'on ne peut verser.

L'Exposition d'Alexander Sochaczewski (1).

Sochaczewski s'est fait le peintre de la Sibérie. Ce qui le tente, ce n'est pas la Sibérie d'été, aux végétations fortes, à la sauvagerie robuste et juvénile, comme nous la montrent beaucoup d'œuvres littéraires récentes, c'est la sombre Sibérie des jours de gelée et de neige, telle que nous nous la sommes figurée aux jours de notre enfance, alors que nous lisions, en serrant les poings, le *Journal d'un exilé en Sibérie*.

Sochaczewski lui-même est un ancien déporté et c'est une campagne humanitaire qu'il mène par le pinceau, comme d'autres avant lui l'ont faite par la plume. Les longues années qu'il a passées là-bas ont gravé sur son nerf optique toutes les scènes de la vie d'exil. Il ne peint plus que cela, mais il le fait avec une exactitude et une intensité d'expression qui font frissonner et qui réveillent dans le cœur les farouches indignations de la jeunesse avec des pensées plus fortes et des réflexions plus amères.

La sympathie pour l'idée représentée est si vive que l'on est prévenu en faveur de la façon dont l'artiste l'a représentée. Le critique doit faire un effort et lutter contre lui-même pour arriver à juger l'œuvre et pour ne point laisser influencer son jugement par son penchant pour les tendances du peintre.

L'œuvre principale du maître, celle qui, visiblement, lui tient le plus au cœur, est cataloguée sous le titre : *Les Exilés à la frontière de Sibérie*. On aurait pu l'appeler : *Les Adieux*. Un convoi de déportés, déjà harassés par les longues marches à travers la Russie d'Europe, est arrivé, dans ce voyage vers l'exil et la mort, à la frontière de la Sibérie. Une borne en pierres où l'on a gravé l'ours symbolique, est là qui se dresse. Elle marque la limite de l'empire d'Europe et de l'empire d'Asie. Les soldats

1) A la Maison d'Art : La Toison d'or.

qui surveillent les condamnés ont donné l'ordre de s'arrêter. Les exilés sont arrivés au plus dur moment de leur calvaire. C'est ici qu'ils doivent dire adieu à ceux de leurs parents qui ont eu la pitié de les accompagner comme les apôtres accompagnaient Jésus sous la croix. Les malheureux vont perdre cette suprême consolation de la présence d'un père, d'une mère ou d'une sœur, qui les rattachait au passé et à la vie. Maintenant c'est fini. Les déportés seuls peuvent pénétrer en Asie. Dans une heure, dans quelques minutes, il faudra se séparer pour jamais et les deux tristes convois repartiront, les uns pour regagner les foyers à jamais en deuil, les autres pour marcher vers l'effrayante inconnue des douleurs physiques et des souffrances morales de l'exil.

Le sujet est admirable et bien fait pour tenter le pinceau. Sochaczewski l'a traité avec une grande force. L'impassibilité des soldats, les accès de rage folle de certains condamnés de droit commun, les désespoirs farouches des uns, la tristesse des dernières étreintes, les pleurs silencieux des résignés et les sanglots profonds qui secouent tout le corps des autres, tout cela est exprimé avec sobriété mais avec vigueur. Il y a là comme une synthétisation des douleurs humaines.

Le dessin est ferme et la composition parfaite. Le coloris, au premier moment, m'avait paru un peu terne. Puis, j'ai réfléchi à l'aspect que doivent prendre les choses dans ces paysages d'hiver sibérien. Le ciel bas, gris, la neige salie, les brumes qui enveloppent les arrière-plans attiédisent, obscurcissent, mortifient tous les tons. Il faut donc attribuer le coloris qui d'abord surprend non à un défaut du peintre mais à une qualité d'exactitude.

L'artiste expose quatre autres tableaux plus petits qui sont tous relatifs à la vie de l'exilé : *Un Jour de froid et de brouillard*, *Le Matin*, *Le Coucher du soleil* et *Le Repos des exilés*. Cette dernière toile me paraît particulièrement bonne. Elle montre un couple de fugitifs qui sont parvenus à éluder la surveillance des gardiens et qui s'enfuient, comptant sur l'arrivée prochaine du printemps. Le printemps est proche, en effet; des signes certains l'annoncent, bien que la neige soit épaisse encore. Le paysage prend des tons plus clairs et Sochaczewski se révèle comme coloriste.

L'artiste a joint à son exposition toute une série d'esquisses qui montrent combien son art est consciencieux et combien grande sa volonté d'être sincère.

NOTES DE MUSIQUE

M. François Rasse.

M. Eugène Ysaye a fait entendre mardi dernier, chez lui, à quelques amis, musiciens et hommes de lettres, deux œuvres inédites d'un jeune compositeur belge, François Rasse, dont le nom a figuré cet hiver, pour la première fois, au programme des concerts de la *Société symphonique* et dont les débuts ont été très sympathiquement accueillis.

La première de ces œuvres, un quatuor à cordes en quatre parties, affirme, en même temps qu'une inspiration exempte de banalité, des aptitudes musicales peu ordinaires. Bien que le plan d'ensemble paraisse manquer un peu d'unité, que certaines complications d'écriture surchargent inutilement la composition en

certaines endroits, il est aisé de discerner dans ce quatuor un tempérament remarquable faisant pressentir un musicien de valeur. La deuxième partie, un *andante* habilement développé dans un sentiment dramatique, et un *scherzo* original ont été particulièrement appréciés.

Il est superflu d'ajouter que l'œuvre a été lumineusement interprétée par Eugène Ysaye et par ses partenaires, MM. Zimmer (2^e violon), P. Miry (alto) et Doehaerd (violoncelle).

Le trio pour piano, violon et violoncelle que M. Ysaye nous a fait entendre ensuite, l'auteur jouant la partie de piano et la jouant, ma foi ! fort bien, précise davantage la physionomie du jeune musicien. On se trouve ici, incontestablement, en présence d'une œuvre de sérieuse valeur, personnelle, puissante, presque classique dans la forme malgré le style moderne dans lequel elle est écrite.

Par la clarté des idées, la netteté et la variété des rythmes, la logique des développements, l'intérêt constant de la polyphonie, l'œuvre se classe d'emblée parmi les plus belles compositions écrites en Belgique. A un premier morceau plein de caractère, dont le thème fondamental est analogue à l'*Ur-Melodie* de la Tétralogie et que M. Rasse développe merveilleusement en dessins contrepointés d'une infinie variété, succède un *andante* délicieux, d'une tendresse et d'une grâce exquises, que le violon d'Ysaye a chanté avec le charme que vous devinez. Puis, un *Interlude* en forme de *scherzo*, vif, pimpant, amusant sans l'ombre d'une trivialité, — *scherzo* qui se lie au *Final* par le rappel, ingénieusement amené, des thèmes sur lesquels sont basés la première et la deuxième partie.

Il y a dans cette très intéressante composition une belle fougue juvénile unie à une science et à une sûreté de main qu'on est surpris de découvrir chez un musicien à peine sorti de l'école. Ça été, pour tous les assistants, une véritable joie que cette révélation, paternellement faite par Ysaye qui n'a pas de plus grand bonheur, on le sait, que de prêter aux jeunes talents qu'il en juge dignes le précieux appui de son prestigieux archet et de sa haute autorité.

La musique de chambre était inexistante en Belgique. Depuis César Franck, qui dédia vers 1845 ses trois trios au roi Léopold I^{er}, aucune œuvre de valeur n'a surgi dans ce domaine de la musique pure. Voici que se lève l'aube d'une renaissance. Le trio de M. Rasse marquera une date dans l'évolution musicale de notre pays. En France, c'est par la musique de chambre que la musique s'est régénérée. Souhaitons qu'il en soit de même en Belgique.

Souhaitons surtout que les maisons d'édition remplissent, en cette occasion, la mission qui leur incombe. Quand apparaît une œuvre de l'importance artistique du trio de François Rasse, il est du devoir de ces maisons de la publier. Il est stupéfiant de voir les éditeurs étrangers installés à Bruxelles faire aux éditeurs belges une concurrence mortelle et ne pas comprendre que les convenances élémentaires les obligent à traiter nos musiciens avec les égards qu'ils méritent.

L'éditeur qui publiera les œuvres de François Rasse fera, au surplus, en même temps qu'une politesse, une excellente affaire, car l'auteur, à qui nous sommes heureux de souhaiter ici la bienvenue, est de ceux qui entrent dans la vie avec le vent de la renommée soufflant dans leurs voiles.

Le lot de 100,000 francs.

Le sculpteur Van der Stappen vient de terminer l'œuvre destinée à être offerte au gagnant de la prochaine tombola de l'Exposition. Elle est composée d'une figure de femme en ivoire, hiératique et d'une sévère beauté, élevant vers le ciel, « en un très lent geste d'invocation et de prière », ainsi qu'il est dit dans *Fervaal*, une épée constellée de pierreries, et d'un socle en vermeil autour duquel s'enroulent un dragon serrant dans ses mâchoires un diamant noir, symbole de maléfice, et un démon qui symbolise le vice.

Le contraste entre la majestueuse immobilité de la figure en ivoire et les contorsions de l'Esprit du mal, dont la ligne tortillée se complète par les enlacements de trois serpents à l'air agressif, donne à l'ensemble un caractère saisissant. Les amis invités par l'artiste à voir le groupe avant sa sortie de l'atelier ont été unanimes à reconnaître que c'est, indépendamment de la beauté de la matière employée et de la richesse des éléments mis en œuvre, l'une des plus belles compositions décoratives dues à M. Van der Stappen. Le public sera, au surplus, admis à la juger prochainement à Tervueren, où elle occupera la place d'honneur parmi les sculptures chrysoléphantines.

Une autre œuvre, non moins remarquable, complétera l'envoi de l'artiste. C'est un buste aux traits juvéniles et charmants, exécuté en ivoire également, et que couronne un casque d'or. Une main effleurant les lèvres semble demander le silence, et cette main, taillée dans un admirable morceau d'ivoire aux transparences rosées, aux veinules régulières, paraît palpante de vie. La sculpture de cette figure, qu'on pourrait intituler *le Silence*, ou encore *le Mystère*, est fort belle et d'une élégance de lignes peu commune. Et ce qui lui donne un intérêt particulier, c'est l'ingéniosité avec laquelle l'artiste a combiné la disposition du casque et de l'armure avec les parties visibles du visage et du cou, afin de permettre d'employer simultanément le métal et l'ivoire sans qu'en aucune des parties apparaisse un joint. L'ensemble est d'une très noble allure et fait grand honneur au statuaire dont l'esprit aux aguets, toujours soucieux de dispositifs inédits, nous réserve constamment de nouvelles surprises.

Le Royaume de la Chanson.

M. Eugène Garraud, directeur de l'Alhambra, a pris possession de la salle des fêtes de *Bruxelles-Kermesse* pour y installer un petit spectacle d'été attrayant et coquet, en parfaite harmonie avec le milieu pour lequel il est composé. Dans un clair décor de Duboscq évoquant les tonnelles et les bosquets du cabaret de M^{me} Grégoire, l'aimable fantaisie de M. A. Numès déroule gaiement les épisodes d'une intrigue qui n'a d'autre ambition que de permettre à l'auteur de ressusciter les plus populaires des chansons de nos pères. Il y est question du mariage des filles du roi d'Yvetot, Colinette et Bouton de Rose, avec les fils du bon roi Dagobert. Malbrough et M. de la Palisse nourrissent contre le roi d'Yvetot les plus noirs desseins. Mais leur conspiration est déjouée par la généreuse intervention de M^{me} Grégoire, qui sous les déguisements successifs de la Mère Michel et de la Lisette de Béranger, décide le roi de la Chanson à donner ses filles à Fanfan la Tulipe et à l'ami Pierrot.

La Boulangère aux écus, le Juif Errant, Roger Bontemps, Babet

et Cadet, sans oublier M. et M^{me} Denis, Cadet Roussel et le com-
père Guillery, bref tout le petit monde féérique de la Chanson
a son mot à dire en cette affaire, jusqu'à une bonne femme trico-
lore qui termine la pièce par le coup de glotte patriotique d'une
Brabançonne enflammée.

Le public a été ravi d'entendre chanter tous ces vieux couplets,
dans la verdeur de leur version originale. Il y a d'ailleurs dans
ces choses d'autrefois un parfum très spécial, parfois capiteux,
qui les différencie nettement des plates niaiseries débitées par les
princes de la chanson moderne.

Parmi les interprètes, on a surtout applaudi M. Vauthier et
M^{re} Auffray, le compère et la commère de cette espèce de revue,
qu'ils conduisent tous deux avec entrain, avec bonne humeur et
avec talent.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE ⁽¹⁾

Violon. Professeurs : MM. COLYNS, YSAÏE et CORNÉLIS. 1^{er} prix
avec la plus grande distinction, M^{lle} Hantson (Cornédis), M. Moses
(Ysaye); 1^{er} prix, MM. Daucher, Knauer, Marino, Chiafitelli
(Ysaye), Braeké, Torfs (Colyns), Delvaux (Cornédis), Fisson (Van
Steevoort); 2^e prix avec distinction, M. Ruda (Cornédis); 2^e prix,
MM. Wertheim (Ysaye), Dralants (Cornédis), Tulkens, Claes
(Ysaye), Camby (Colyns), accessits, M^{lles} Nundel, Lenain, Seton,
Evans, Gish, Oven; MM. De Rycke, Callemien, Landas, Antoine,
Rousselle, Denitoy.

Chant théâtral (hommes). Professeur : M. DEMEST. 1^{er} prix
avec distinction, M. Wauquier; 1^{er} prix, M. De Busschere;
2^e prix avec distinction, M. Fontaine.

Chant théâtral (jeunes filles). Professeurs : M^{me} CORNÉLIS et
M^{lle} WARNOTS. 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Collet; 1^{er} prix,
M^{lles} de Guevara, Nachtshiem et De Vries; rappel du 2^e prix avec
distinction, M^{lles} Lemmens, Schiltzhuyzen et Abeloos; 2^e prix avec
distinction, M^{lles} Masselmans, Van Hecke et Van den Steene;
2^e prix, M^{lles} Van Steenkiste, Renson, Lormand, Donaldson et
Abrassart.

Prix de la Reine (duos de chambre), M^{lles} Lormand et De Vries.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Victime de la misère. »

Le *Journal des Tribunaux* publie le texte de l'arrêt rendu par
la Cour d'appel de Bruxelles dans l'affaire Taco Mesdag contre
M^{lle} Heyermans qui a fait beaucoup de bruit parmi les artistes.

M^{lle} Heyermans, artiste-peintre, avait, on s'en souvient, envoyé
au Salon des Beaux-Arts, dans la section hollandaise, un tableau
intitulé *Victime de la misère* qui fut admis et exposé à la cimaise,
en belle place, au centre d'un panneau. Longtemps après, croyant
découvrir dans ce tableau des intentions licencieuses auxquelles
certes l'artiste n'avait pas songé, le commissaire général du gou-
vernement hollandais chargé de l'organisation du compartiment,
M. Taco Mesdag, fit retirer le tableau et avisa l'artiste qu'elle eut
à le reprendre.

M^{lle} Heyermans assigna aussitôt en référé le commissaire du
gouvernement ainsi que le ministre des Beaux-Arts de Belgique,
aux fins de voir son tableau réintégré au Salon, à la place qu'il

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

occupait, sous peine de dommages-intérêts pour le préjudice
causé par cette voie de fait arbitraire, toute œuvre admise dans
une exposition ayant droit de continuer à y figurer jusqu'à la clô-
ture.

Devant le juge des référés, M. Taco Mesdag accepta la respon-
sabilité du fait, ce qui le fit maintenir seul en cause. Il fut
autorisé à prouver qu'il avait reçu de son gouvernement les
pouvoirs nécessaires pour organiser le compartiment des Beaux-
Arts comme il l'entendait, sans avoir à subir aucun contrôle.
Ayant interjeté appel de cette ordonnance, M. Mesdag plaida
devant la Cour qu'en sa qualité de représentant du gouver-
nement hollandais il n'était pas justiciable de la juridiction des
tribunaux belges; l'acte qu'il avait accompli étant d'ailleurs du
domaine purement administratif, le pouvoir judiciaire était incom-
pétent pour en connaître.

Cette théorie, qui offre un intérêt juridique et pratique consi-
dérable, a été accueillie par la Cour qui décide, en substance :

« En attribuant compétence exclusive au gouvernement pour
connaître des réclamations qui pourraient s'élever contre les
envoyés des gouvernements étrangers, le décret de la convention
nationale du 13 ventôse an II, publié en Belgique par arrêté du
Directoire exécutif du 7 pluviôse an V, les soustrait, par là-même,
à la juridiction ordinaire.

Le représentant officiel d'un gouvernement étranger pour la
section des Beaux-arts de l'exposition internationale de Bruxelles
jouit du bénéfice de l'immunité tout au moins pour tous les actes
faits en sa dite qualité; c'est en la dite qualité qu'il agit lorsqu'il
expulse de la section de son gouvernement un tableau qu'un
peintre appartenant à sa nationalité y a exposé.

En organisant l'exposition et en édictant des règlements, en
admettant, en refusant, ou en expulsant des objets présentés par
les exposants, les gouvernements font des actes purement admi-
nistratifs, qu'il n'appartient pas au pouvoir judiciaire de réformer;
le juge ne pourrait ordonner la réintégration du tableau
dans la section, sans empiéter sur les prérogatives du pouvoir
administratif. »

CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR,

Je lis dans l'*Art moderne* que « le Musée de Dresde vient
d'acheter deux Laermans ». Légère erreur que je rectifie : J'ai
bien vendu deux tableaux à Dresde ? un au Musée (c'est déjà bien
beau !) la *Prière du soir*, qui a figuré à la deuxième Exposition de
la *Libre Esthétique*. La seconde toile a été acquise par Gerhart
Hauptmann, l'auteur des *Tisserands*, etc.

Deux bonnes poignées de main de votre tout dévoué

EUG. LAERMANS

PETITE CHRONIQUE

Le *Journal de Bruxelles*, qui a recueilli dans sa rédaction
quelques fruits desséchés des vergers littéraires, ce qui explique
sa coutumière aigreur, essaie de trouver l'*Art moderne* en défaut
à propos d'un article où il est incidemment question de décora-
tions. Il compare rageusement notre revue au fabuleux Catoblépas
de Flaubert qui se dévorait les pattes sans s'en apercevoir.

Feindre de croire que l'avis exprimé par un journal engage
individuellement chacun de ses rédacteurs est un artifice trop
grossier pour qu'il trompe qui que ce soit. Il faut en rire.

Ce qui est désolant, c'est que l'étourneau dont le lamentable cri vient de retentir n'aura jamais plus la distraction, lui, de se manger les pattes : il y a longtemps qu'il se les est rongées jusqu'à l'os, — de dépit.

Le Waux-Hall annonce pour mardi un concert extraordinaire avec le concours de M. Imbart de la Tour, le créateur de *Fervaal*. M. Imbart chantera un air d'*Hérodiade*, un air de *Joseph* de Méhul et le « lied du printemps » de la *Walkyrie*.

Ce soir dimanche M^{lle} Norah Daubret, une toute jeune cantatrice dont la voix et le tempérament de musicienne sont remarquables, chantera la « Prière » de *Tannhäuser*, l'*Élégie* de Massenet, le *Nil* de Leroux.

M^{lle} Daubret, qui est Anglaise, a travaillé avec M^{me} Sasse et avec M^{lle} Warnots. Elle débute à Bruxelles.

Nous avons dit que la Société symphonique des Concerts Ysaye donnerait le 15 juillet un grand concert à l'Exposition. M. Eugène Ysaye et César Thomson y feront entendre à nouveau le concerto en ré de Bach, dont l'exécution à l'avant-dernière matinée de la Société, ce printemps, a eu un si prodigieux retentissement. L'orchestre, sous la direction d'Ysaye, jouera la *Deuxième Symphonie* de Schumann, l'ouverture de *Freyschütz*, l'ouverture de *Tannhäuser*. L'*Adagio* pour quatuor d'orchestre de G. Lekeu, l'une des pages les plus profondes du jeune maître verviétois; enfin, M. César Thomson jouera le *Quatrième Concerto* de Vieuxtemps, le chef-d'œuvre du maître belge.

Le 22 juillet, deuxième festival : première audition de la *Godelieve* de M. Edgard Tinel, dont l'exécution a été confiée à l'orchestre des Concerts populaires, sous la direction de M. Joseph Dupont, et aux chœurs du Choral mixte de M. Léon Soubre; M. Tinel dirigera lui-même son œuvre.

La *Légia*, sous la direction de M. S. Dupuis, les *Mélomanes* de Gand, dirigés par M. Oscar Roels, et l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode, dirigée par M. G. Huberti, donneront tour à tour dans le courant de l'été des auditions musicales. Celle de M. Huberti sera consacrée à l'exécution des *Béatitudes* de César Franck, qui, chose invraisemblable, n'ont pas encore été exécutées intégralement à Bruxelles.

D'intéressantes auditions musicales sont organisées tous les jeudis, à 3 h. 1/2, à l'Exposition (section allemande), par M. Riesenburger, représentant des pianos R. Ibach. Se sont fait entendre jusqu'ici : M. S. Vantyn, professeur au Conservatoire de Liège, M^{lle} Mary Gemma, M^{me} Leytens-Van den Bergh, professeur à l'École de musique d'Anvers.

Le Conseil communal de Verviers vient de voter à l'unanimité un subside de 10,000 francs pour le monument de Henry Vieuxtemps. La somme nécessaire pour l'érection de ce monument sera bientôt complétée par des subsides qu'accorderont la ville de Liège

et le ministère des beaux-arts. Une collecte faite dans l'orchestre du théâtre d'Alger a produit 50 francs.

Le compositeur espagnol Albeniz vient de faire représenter à l'Opéra de Prague un nouvel ouvrage en deux actes intitulé *Pepita Jiménez*, dont le livret, tiré d'un conte du romancier espagnol Juan Valera, a été habilement adapté à la scène allemande par M. Bergruen.

Grand succès pour le compositeur, qui assistait à la première, et pour ses interprètes. M. Albeniz a été rappelé plusieurs fois et on lui a offert des couronnes de laurier.

Plusieurs grandes scènes allemandes sont déjà en pourparlers pour représenter cette nouvelle œuvre.

La livraison de juillet des *Maîtres de l'Affiche* renferme l'affiche de J. Chéret pour le *Vin Mariani*, celle de G. Ibels pour *Mévisto*, l'affiche anglaise de Morrow pour *The New Woman*, et la jolie composition de notre compatriote F. Toussaint pour *le Sillon*, dont le carton figure précisément au Salon d'Art appliqué de l'Exposition de Bruxelles.

De très intéressantes études complémentaires de l'*Art flamand* de M. J. du Jardin, viennent de paraître. Elles se rapportent principalement à Mathieu-Ignace Van Brée, à son frère et à l'école de transition des XVIII^e et XIX^e siècles, composée de Joseph-Benoit Suvée, Van der Donck, Godyn, Ducq; enfin, à Corneille Groenendaël, à Kinsoen, à Odevaere, à Paelinck, aux Cels et aux Français.

On va inaugurer à Dieppe, le 18 juillet, le musée Saint-Saëns. On sait, en effet, que le musicien qui désire ne plus habiter régulièrement Paris, a fait don à cette ville de tout son mobilier.

Et c'est un véritable cadeau, car les collections et la bibliothèque sont fort belles. Cette dernière renferme plusieurs centaines de partitions et plusieurs milliers d'autographes.

Les collections d'art comprennent tout un mobilier des XVII^e et XVIII^e siècles, qui décorait autrefois la maison de la rue Monsieur-le-Prince, des bronzes, pendules, gravures, sculptures et médailles des mêmes époques, des aquarelles dues au pinceau de M^{me} Saint-Saëns mère, qui avait un remarquable talent d'amateur; de nombreux portraits et bustes du célèbre musicien, enfin toute une série de peintures, d'aquarelles, d'eaux-fortes et de dessins signés de Henri Regnault, Benjamin Constant, Clairin, Harpignies, Jadin et Mathey.

LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois).

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS.

ADMINISTRATION : Place Mutin, SAINT-AMAND (Cher).

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

BLANCHE ROUSSEAU. — LES OISEAUX QUI VIENNENT DE FRANCE.
Quatrième article. — LES BEAUX-ARTS AU SÉNAT DE BELGIQUE.
Discours de M. Edmond Picard. — L'ART DE L'IVOIRE. — RENAISSANCE DU THÉÂTRE ANTOINE. — LE CONCERT YSAÏE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. « *Félix Faure devant l'histoire* ». — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

BLANCHE ROUSSEAU

Une femme belge.

Un hasard m'a fait ouvrir bien tardivement une livraison du *Coq rouge* de l'année dernière où j'ai lu « l'Éveilleur » de Blanche Rousseau.

Au moment où toute la jeunesse masculine — même celle qui se met à chasser l'intellectualité à grand coups de nature — reste encore malgré elle accrochée aux virtuosités de « l'invention », voici que très simplement et spontanément, comme une source qui sort de terre, se manifeste un talent absolument original, don direct, dépouillé de tout calcul cérébral, que nous fait une nature d'artiste.

On sent que les contes de Blanche Rousseau ne sont pas l'enveloppe cherchée d'une idée, d'une synthèse, ni

d'aucune forme du très masculin et douteux « raisonnement ». C'est une pitié, une admiration, une joie, une tristesse qui tout à coup, à l'insu de celle qui l'éprouva, prit corps en une image. Comme jadis les contes de fée jaillirent complets de l'imagination des peuples, transpositions colorées d'un rêve nécessaire et du souci d'un mystère attirant, ainsi jaillissent ces contes, véritable condensation de l'âme féminine de notre temps.

Il arrive si souvent que le côté technique, le dur labeur professionnel d'un art déféminise celles qui veulent s'y livrer; puis les conseils ou même seulement l'exemple des hommes poètes, dont le nombre et le talent en imposent à ces impressionnables, leur font perdre leur insaisissable personnalité; tout cela étouffe tant de fleurs féminines qu'on est tout joyeux quand l'une d'elles apparaît, belle et ingénue, révélant l'âme de toutes ses sœurs en son entière sincérité.

« L'Éveilleur » est un vrai rêve. Un savant belge qui fut aussi un charmeur, Delbœuf, nous apprit l'étrange proportion de nos rêves avec nos désirs, nos émotions, nos espoirs, nos souvenirs. Il nous disait, si je me souviens bien, en son langage narquois d'homme que les surfaces amusent comme des jouets, tant ils sont occupés des profondeurs, qu'un homme pouvait rêver de bien des choses, mais jamais d'être femme, et qu'un chien — car eux aussi ont des songes — ne pouvait croire, même en dormant, qu'il était un homme ou un

autre animal. » L'Éveilleur », comme beaucoup d'autres contes de Blanche Rousseau, est bien l'apparition fantastique dont les détails charmants, venus on ne sait d'où, parfois étranges, doivent éclore d'eux-mêmes pendant un espèce de sommeil de la volonté, dans l'imagination d'une vraie femme, douée d'assez pénétrante intuition pour voir ce qui se passe dans les âmes, et d'assez aimante pitié pour les entourer d'une affectueuse admiration, embellissant tout ce qu'elle touche d'une inconsciente poésie.

On dirait que, selon l'expression d'un observateur moderne, les idées qui circulent aujourd'hui dans les cerveaux masculins se prolongent chez elle en sensibilité.

On pourrait ajouter un chapitre — très long — à l'intéressant referendum que la *Revue naturiste* de juillet a provoqué à propos des femmes et du féminisme.

Mais les meilleures théories et les conjectures les plus naturelles ne peuvent pas faire luire sur la question le quart de la lumière qu'y projette un exemple vivant. Chez les femmes, dit doctement l'un des sages consultés dans le referendum en question, la sensibilité dominera toujours l'intellectualité. Cette constatation me plaît tellement que je l'adopte; sans investiguer plus avant, je la confirme avec enthousiasme, pour que quelques autres la croient vraie et que, si par malchance elle ne l'est pas, elle le devienne par ce procédé. Or, Blanche Rousseau est l'exemple le plus frappant que nous ayons eu depuis longtemps dans la littérature latine — elle est je pense le premier en Belgique — de la véritable valeur féminine dans l'art. C'est bien la sensibilité, l'impressionnabilité dominant l'intellectualité, — celle-ci, suivant comme une servante chargée de la grosse besogne, le dessin aérien et délicat des plus subtils attendrissements.

Voici bien la femme avec ses qualités et ses faiblesses, entrant ailes déployées dans le domaine des aventures psychiques et intellectuelles et venant y prendre son bien, qu'elle traite comme si c'était un enfantelet à bercer : tout ce que les hommes ont brillamment et sèchement découvert, elle le recouvre d'un voile de bonté et d'optimiste ingénuité qui fait aux choses comme une enveloppe de glissants et légers nuages transparents, qui les magnifie et les rend plus souples.

Qui n'a parlé des éveilleurs, des maîtres qui aident les autres à se connaître et à s'exprimer ? Mais qui l'eût fait avec la reconnaissante tendresse de la femme, attristée de la solitude de ces grands initiateurs, touchée de leur singulière beauté; qui se fût abandonné comme elle à la plus libre fantaisie du rêve, pour dire ce qu'il sentait ? La femme peut bien mieux se fier à ses rêves et leur donner l'essor, parce qu'ils sont pour elle les broderies d'une chose vivante, existante, posi-

tive, — le revêtement fugitif et imagé d'un sentiment ou d'un instinct. Tandis que les hommes se défont de leurs instables pensées et ne peuvent se livrer avec autant de confiance à leur mouvante inspiration. Puis leurs sentiments ont d'autres teintes et d'autres formes....

Avec un esprit plus fin, moins dogmatique que celui d'Olive Schreiner, — une autre rêveuse génialement féminine, — avec la profondeur et l'abandon d'un Andersen, cette conteuse de notre pays promet à nos pensées une guirlande de si séduisantes fantaisies que je n'ai pu m'empêcher de vous parler d'elle. En dehors de chez nous, d'autres eurent ce don et nous charmèrent. Mais celle-ci est bien de notre climat, de notre petit coin de terre, elle connaît les lents et imprévus chemins de nos cerveaux et de nos cœurs. Les histoires qu'elle raconte, émaillées de toutes les émotions qui nous sont familières, font renaître toute la puissance des désirs et des joies lointaines, recréant en nous l'admirable âme d'enfant que nous eûmes autrefois, et qui nous fait crier, quand le conte est fini : Encore, encore, douce chanteuse, recommence, ne t'arrête pas !

Les Oiseaux qui viennent de France.

(Quatrième article) (1).

M. Jean de Tinan, dont l'esprit attique doit être disposé à tous les éclectismes, comprendra parfaitement que je l'aie, en cette causerie, rapproché de MM. Alfred Jarry et Charles-Louis Philippe. Il doit souvent envier l'émotion naïve de celui-ci et la scatalogie du premier ne saurait lui déplaire. Son livre *Penses-tu réussir !* (et veuillez remarquer le scepticisme de ce point d'exclamation) est vraiment une très remarquable chose. Le talent y abonde, l'esprit n'y fait guère défaut; verve et abondance s'y disposent agréablement. La réussite que recherche M. de Tinan n'est point, ainsi que pourraient le faire croire les antécédents de notre auteur, l'heureuse issue de l'arrivisme, mais bien le succès de la vie même; et par là, ce frivole volume, sous une attention ingénue, prendra un aspect grave et solennel. Raoul de Vallonges — et j'ai hâte d'introduire le héros romanesque de peur que l'on me soupçonne de faire des personnalités — se disperse en de nombreuses amours sans qu'aucune ne le satisfasse et lui donne la définitive émotion de l'Amour. Ses tentatives le consomment sans l'épuiser. Il pressent la faillite de sa destinée. Il ne veut néanmoins renoncer à l'espoir et au désir, car il a confiance en son cœur humain. Tel est tout le sujet.

Quelque réservées qu'elles pussent se faire, il serait indiscret d'avancer des présomptions; au surplus, elles ne sauraient être que déplacées en cet endroit et l'effort d'art seul requiert notre jugement. Or, il y a là — et je l'ai déjà dit — un extrême talent. La lecture de ce livre est charmante et facile. Imaginez de délicieux ou brutaux épisodes, des grâces de femmes penchées et alanguies, des étreintes vénales ou passionnées, tout cela dans une activité de circonstances et d'événements, un fouillis de médi-

(1) Voir nos numéros des 9 et 30 mai et 27 juin derniers.

tations et de lyrismes, qui peuvent nous étourdir parfois mais jamais nous lasser. Je pourrais vous désigner d'adorables pages d'une langue souple et vivante, telle péripétie de délicate et fragile analyse. Cependant j'estime qu'un grave défaut altère ce roman : il manque d'émotion. Une perpétuelle ironie dessèche les possibles sensibilités. Sans doute l'ironie est un aimable artifice de littérature quand elle modère la forme seule et n'est, comme chez Lafargue et Gide, qu'un affectueux sourire à l'existence. Ici, malheureusement, elle altère le sentiment même. Toujours retenu et raillé, le cœur de M. de Tinan n'ose plus palpiter et — fâcheuse conséquence — nous ne trouvons point en l'art qu'il anime ces merveilleuses concordances qui font que nous pouvons reconnaître fraternelle et sympathique une œuvre. C'est parce que M. de Tinan a beaucoup de talent que nous exigeons de lui un peu de génie.

M. Alfred Jarry, seul parmi les jeunes gens de notre génération, a déjà produit le chef-d'œuvre : *Ubu-Roi*. Nous nous souvenons de sa représentation. Inoubliable spectacle ! Nos aïeux se battirent à *Hernani* ; *Tannhäuser* fut pour nos pères l'occasion d'une extrême frénésie ; *Ubu-Roi* nous permet de ne rien leur envier. Les dates de ces trois « premières » constituent en l'histoire morale de notre siècle de précieux et importants instants. M. Jarry a le génie de l'Idiotisme. Il ne faut pas l'oublier en lisant les *Jours et les Nuits*. « Mais c'est stupide ! » m'affirmait quelqu'un. — « Évidemment ! — ai-je répondu — et c'en est la beauté ! » Le Père-Ubu n'est grand que parce qu'il assume l'imbécillité de toute la race. Nous concevons aisément que les procédés de M. Jarry étonnent et déconcertent. Il n'y a en lui ni pureté, ni éloquence, ni pathétique, ni grâce et cependant, en dépit de la langue rudimentaire et des conceptions obscures, nous ressentons à l'entendre des instants de trouble et d'indéfinissable impression. M. Jarry a apporté du neuf. Certains sybarites estimeront cette nouveauté quelque peu stercoraire. Saurai-je assez leur répéter qu'ils ont tort et m'autorisera-t-on à leur rappeler qu'un de nos sculpteurs les plus émérites excellait, étant enfant, à ciseler avec habileté des étrons ! Il serait malaisé de résumer les *Jours et les Nuits*. Un sous-titre nous les propose comme le « roman d'un déserteur. » En effet, des scènes de caserne, d'hôpital et de corvée justifient cette opinion. Les milieux où la suite du récit transporte les personnages, l'atmosphère brumeuse en laquelle ils évoluent et le mystère épais de leur agissement ne laissent pas de bientôt dérouter notre compétence. Faut-il accuser le livre ? Je ne sais. M. Jarry s'est, une première fois, montré plus malin que tous. L'insolite du présent volume pourrait fort bien, à la leur de possibles paralipomènes, s'élucider. Nous ne discernons point les caractères et l'action nous semble confuse. M. Jarry a prouvé assez de lui pour que nous doutions de nous-même plutôt que de son talent. Aussi bien est-ce timidement qu'en l'occurrence, à choisir entre le génie et l'idiotisme, nous osons avancer que l'alternative, pour une solution fâcheuse, nous paraît se décider.

J'ai goûté à relire les *Quatre histoires de Pauvre amour* de M. Charles-Louis Philippe — car M. Charles-Louis Philippe est un de ceux qui vinrent chez nous faire leurs premières armes — un fort vif plaisir. Une âme belle et bonne se révèle en ces pages. Vous n'y rencontrerez point de ces brillantes virtuosités

qui peuvent, chez d'autres, nous retenir, mais ne sauraient en nous provoquer mieux qu'une passagère admiration ; la littérature de ce petit livre est candide et sincère — guère de rhétorique, seule la douce simplicité d'une âme triste qui se raconte. Un parfum de tendresse évertuée et constante baigne ces contes ; en tant de sensibilité ils se développent que l'on ne saurait se refuser à l'attendrissement. Les *Quatre histoires de Pauvre amour* sont les quatre tentatives d'un cœur qui souhaite l'amour et ne sut le trouver. Ici, il glissa sans pénétrer ; là, il désenchantait ; ailleurs, il fut par la volupté précédé et l'exquise harmonie ne sut s'établir. De ces insuccès, un pessimisme précoce s'autorise. (Peut-être M. Charles-Louis Philippe ne désapprouve-t-il avec assez de conviction le misérable Roger Jan qui se tua pour n'avoir su trouver l'harmonieuse formule de l'être.) Et n'est-ce lui encore qui inspire à l'auteur cet illusoire cynisme qu'en maints endroits l'on trouve et que la sentimentalité des aspirations et des impressions dément. Pensez-vous réussir, mon cher Philippe ? De grâce, alors, défendez à votre bouche ces amères paroles et ne perdez point foi en la vie clémente et forte ! Vous avez une âme belle et bonne, je l'ai déjà dit, vous savez pour l'exprimer user de mots charmants ; vous avez écrit le *Clair amour* et l'*Innocence* qui est une chose touchante et admirable ; vous enfermez en vous assez de chaleur et assez d'art pour créer, autour de votre existence, un mirage de délicieuse communion... Ah ! ne désespérez donc point et alors que tous, à vos côtés, se lèvent pour témoigner de leur ferveur heureuse, ne fermez pas les yeux à la joie. Je me hâte d'ajouter, d'ailleurs, que ce reproche ne peut s'exercer que superficiellement. Le style même de M. Charles-Louis Philippe est trop frémissant, trop humain pour qu'on puisse douter du zèle puissant qui l'anime. L'auteur, sans doute, s'est trompé en élisant tel sujet ; son cœur n'a point partagé la spirituelle erreur et nous pouvons dès à présent l'aimer.

Les Beaux-Arts au Sénat de Belgique.

DISCOURS DE M. EDMOND PICARD

SÉANCE DU 9 JUILLET 1897

Situation de l'Art en Belgique.

M. Picard. — Je commence par déclarer que c'est avec bonheur que nous avons pu constater qu'en ces derniers temps le gouvernement est entré en Belgique dans une voie franchement protectrice des Beaux-Arts ; non pas simplement, comme jadis, d'une façon empirique et à peine suffisante, mais en procédant d'après une méthode générale plus intelligente, plus résolue et plus sûre.

Jamais notre pays n'a été plus actif en ce qui concerne les prédilections et la culture esthétiques que depuis une dizaine d'années. Il y a une émulation admirable qui pénètre toutes les classes de la population, même la classe ouvrière, si longtemps considérée à tort comme inaccessible à l'art. Aussi, ce n'est pas seulement le gouvernement qui mérite l'éloge que je formule ici avec la plus grande sincérité et la plus grande joie. Nous pouvons dire que tous nos concitoyens comprennent de mieux en mieux que l'art, qui a été si souvent considéré, par les esprits superficiels et frivoles, comme une chose de pur agrément ou une superfluité, est, en réalité, une des forces sociales les plus intenses, les plus harmoniques et les plus pacificatrices. Si la Belgique persiste dans cet élan si conforme à ses traditions et à ses anciens triomphes, si ses activités sont dirigées avec énergie vers ce

beau et reposant domaine, nous serons bientôt témoins d'un épanouissement social où la façon de penser, d'agir et de vivre nous mettra au rang des nations les plus dignes d'être admirées et respectées. Notre nationalité et notre indépendance en retireront une sécurité plus grande, car on ne viole pas aisément les droits d'un peuple doué de grandeur morale!

L'Art et les Expositions universelles.

A cet égard, je ne puis m'empêcher de déplorer, à l'occasion de l'exposition internationale qui sévit actuellement, que cette activité si belle et si salutaire, au lieu d'être dirigée vers les nobles choses que l'art représente, s'absorbe en des plaisirs et des amusements, la plupart du temps dispendieux et stériles. Le mal est fait et nous sommes forcés de le subir; pendant six mois, on aura fait la fête et gaspillé inutilement et son argent et son intellectualité; mais il est à souhaiter qu'à l'avenir, s'il est encore question d'une entreprise de ce genre, le gouvernement se préoccupe d'éviter qu'elle revête, comme aujourd'hui, le caractère de distractions excessives et infécondes, d'œuvres où la spéculation domine et est directrice de l'esprit public. Je ne suis pas seul à le dire: on a constaté cette tendance nuisible et déplorable dans presque tous les pays où des expositions universelles ont été organisées et c'est pour cette raison que beaucoup de bons esprits souhaitent qu'il n'y en ait plus!

La Fédération syndicale des Artistes.

Au sujet des expositions des beaux-arts qui accompagnent d'ordinaire ces festivités gigantesques, les artistes se sont de tout temps beaucoup occupé de la manière d'agir des jurys d'admission et de placement. Récemment encore des plaintes très vives se sont fait entendre. Je reconnais qu'il y a une extrême difficulté à arriver à une organisation qui satisfasse tout le monde. Présentement les artistes ayant constaté qu'en cette matière le gouvernement, malgré ses efforts, n'est point parvenu à réaliser un système irréprochable, sont en train de se fédérer dans toute la Belgique et de créer pour le domaine de l'art ces organisations syndicales qui produisent de si heureux résultats dans le domaine du travail. Ils ont compris la puissance de la solidarité et de l'initiative individuelles. Ils veulent essayer de réduire au strict nécessaire l'intervention gouvernementale. Durant ces derniers mois surtout, à la suite des incidents de l'exposition internationale, on les a vus constituer ou essayer de constituer — j'espère que leurs efforts réussiront — une vaste organisation qui aura pour mission d'examiner sur tous les points relatifs à l'art quelles sont les meilleures solutions à adopter. Il y a, dans ce mouvement, tant d'hommes intelligents, dévoués, opiniâtres qu'il est difficile de craindre qu'ils n'aboutissent pas. Le gouvernement trouvera là ce qui lui a manqué trop souvent: des indications et des directions précieuses venant des intéressés eux-mêmes. Aussi convient-il qu'il appuie et favorise sans restriction cette heureuse initiative.

Les Jurys d'admission et de placement.

Pour le cas où le pouvoir administratif continuerait à organiser lui-même les jurys d'exposition, je crois devoir signaler à son attention un point important, qui lui éviterait bien des reproches et bien des mécomptes.

Les membres des jurys, tels qu'on les nomme aujourd'hui, jouissent du droit d'exposer eux-mêmes et de participer aux récompenses. Cela donne lieu à de singuliers et criants abus. A l'exposition actuelle du Parc du Cinquantenaire, il se produit ce fait très critiquable, que des membres du jury sont représentés par un nombre exceptionnel d'œuvres et que les emplacements qu'ils se sont attribués sont les meilleurs. Il y a évidemment là une situation à la fois comique et regrettable. Assurément, on ne peut exiger que l'artiste se sacrifie complètement, mais il est étrange qu'il se fasse la part du lion qui

alors apparaît beaucoup trop comme étant celle du renard. C'est déjà pour lui un honneur d'être désigné pour faire partie d'un jury. Il faudrait lui recommander, peut-être même lui imposer, de ne pas devenir exposant lui-même dans des conditions de préférence et en se privilégiant cyniquement. Pourquoi ne lui défendrait-on pas d'exposer quand il est juge et partie? On lui éviterait ainsi de se trouver placé entre son intérêt et celui de ses camarades artistiques. Pourquoi ne pas lui prescrire aussi de renoncer, comme juré, à poursuivre l'obtention des récompenses?

On a déjà trouvé des artistes qui ont immédiatement et très noblement consenti à remplir ces fonctions dans de semblables conditions: ils n'ont pas cru que c'était faire une concession trop considérable à leurs devoirs honorifiques et à l'impartialité.

Souhaitons que ce régime plus digne se généralise et que le gouvernement y emploie son autorité. Il y aurait assurément, alors, dans les opérations des jurys, plus de justice et moins de cette chose très odieuse: la préoccupation égoïste de la petite gloire personnelle et des vanités mondaines! On a fréquemment fait la remarque que les artistes, qui pourtant représentent une grande et ennoblissante force sociale, ne sont pas toujours, au point de vue du caractère, en équation avec elle; il serait bon, par des dispositions administratives, de leur signaler cette infirmité et les moyens de se mettre en garde contre ces misères. Il faudrait leur dire: Vous faites partie d'un jury: vous n'exposerez pas. Vous faites partie d'un jury: vous serez hors concours. Vous faites partie d'un jury: il ne peut être question pour vous de médailles, de décorations ou d'autres hochets. Il faut que vous apparaissiez complètement libres et impartiaux, et que vous ne vous trouviez jamais dans cette situation délicate et suscitatrice de soupçons d'avoir à marchander entre votre propre avantage et celui des autres!

Voilà ce qui serait digne de l'Art. Voilà ce que comprendront aisément les cœurs dépouillés de mesquinerie. Assurément, sous un tel régime, beaucoup d'accusations que nous avons entendu formuler, beaucoup de querelles fâcheuses disparaîtraient.

Je me permets d'attirer l'attention du ministre sur cette question. Nous ne sommes pas à la veille d'une nouvelle exposition internationale, mais on nomme annuellement des jurys pour les expositions nationales. La règle que j'indique pourrait être appliquée, et tout le monde, j'en suis convaincu, l'approuverait. Je souhaite que la Fédération syndicale des artistes, actuellement en formation, s'en préoccupe et lui apporte la grande autorité qu'elle ne manquera pas d'acquiescer comme toute œuvre utile qui surgit au moment opportun.

Le Nu dans les œuvres d'Art.

Au sujet du jury de l'exposition universelle, il s'est produit un incident dont les journaux ont entretenu le public. Un tableau, après avoir été exposé, a été expulsé sous prétexte d'atteinte à la morale. Je n'examine pas si ce tableau méritait pareille imputation: cela touche à la question du nu, dont parlait tout à l'heure notre honoré collègue, M. Surmont de Volsberghe, et sur laquelle je reviendrai dans quelques instants, car j'estime qu'il ne faut pas laisser s'accréditer cette pensée qu'en matière d'art nous songeons à devenir des censeurs pudibonds et excessifs: ce serait nous placer promptement dans une situation en opposition avec notre renom de peuple mi-flamand mi-wallon qui n'a jamais aimé ni supporté la hégémonie!

M. Le Jeune. — Non pas censeurs de l'art, mais protecteurs de l'enfance!

M. Picard. — Nous verrons si l'on peut séparer les deux et si l'on peut arriver à protéger l'enfance contre les nudités sans compromettre l'art et sans s'exposer au ridicule. J'en parlerai même immédiatement, puisque l'honorable M. Le Jeune m'en fournit l'occasion.

Quelle est la portée de la recommandation faite par M. le baron

Surmont de Volsberghe quand il convie le gouvernement à exposer les nudités à part, dans un local *ad hoc*? Il ne songe certes pas à proscrire absolument la nudité dans les expositions : ce serait impossible! L'homme et les artistes de tous les temps ont compris que la plus belle et la plus élevée des choses dont l'art puisse s'occuper c'est le corps humain dans l'admirable composé de ses formes et de son coloris.

M. Le Jeune. — Le nu et non la nudité!

M. Picard. — Voilà une nouvelle distinction aussi subtile que la précédente. Si vous vous imaginez que vous aurez résolu la question devant le public en disant que vous consentez à exposer le nu et non pas la nudité, vous vous trompez étrangement! De telles nuances sont en-dessous de son bon sens.

L'honorable baron de Surmont de Volsberghe convenait tout à l'heure que le nu — ou la nudité : choisissez le terme que vous voudrez! — sera toujours étudié, représenté, recherché par l'artiste. Il y a là une prédilection incompressible et qu'il ne faut pas regretter.

Le nu dans les œuvres ne peut produire sur les esprits — je ne parle pas des âmes corrompues — qu'une impression exaltante et, par conséquent, salutaire. L'art a pour effet d'élever l'âme et de procurer des sensations au-dessus des préoccupations habituelles et vulgaires, d'embellir nos sentiments et nos pensées par la contemplation émue des belles choses. Il amène ainsi une amélioration, un grandissement, une harmonisation, une vision de l'Idéal.

Est-il vrai que, parfois, même des artistes renommés se laissent entraîner à peindre non pas des nudités, mais des obscénités, ce qui est tout autre chose? Supposons-le.

Mais comment distinguer? Va-t-on créer, par un cabinet des nudités, un parc aux cerfs esthétique? (*Sourires.*)

Si nous étions sûrs qu'il y eût au monde un homme doué d'une faculté d'analyse tellement précise et infaillible qu'il pourrait sans se tromper jamais distinguer ce qui peut être exposé sans compromettre la moralité de ce qui ne peut l'être sans produire un effet délétère non seulement sur les enfants, mais encore sur les grandes personnes qui, elles aussi, peuvent prétendre au respect de leur sensibilité et de leur pudeur; si, dis-je, on pouvait trouver un phénix de cette espèce, la question serait résolue, il n'y aurait qu'à le laisser faire. Mais y peut-on songer? Mais peut-on croire à un tel miracle?

Nous serions exposés à quoi? A ce qui est arrivé chaque fois qu'on a voulu faire des triages de ce genre : à des abus grotesques ou révoltants. Celui-ci a trouvé que c'était obscène, celui-là que ce ne l'était pas, et l'on s'est querellé, injurié, battu là-dessus à l'infini!

En parcourant les musées d'Europe, que constate-t-on? Certains conservateurs ont affublé les statues de la fameuse feuille de vigne, tandis que d'autres ont eu le bon esprit de laisser les œuvres intactes. Quels sont les musées où la chasteté et la moralité ont été le mieux sauvegardées? N'est-ce pas dans ceux où des précautions ont été prises que l'attention est le plus attirée sur ce qu'une routine bizarre nomme « les parties honteuses » du corps humain, cette œuvre divine?

Dans certaines églises, des toiles de Rubens — il ne se gênait pas, le prodigieux artiste, pour faire des nudités, et ce serait une curieuse statistique que de mesurer ce qu'il y a de mètres de nu dans son œuvre totale! — ont été, sous la direction de chinois qu'offusquait la vue de la chair humaine, corrigées par des rapins qui les ont couvertes de chastes draperies de leur façon.

M. Le Jeune. — C'étaient des imbéciles!

M. Picard. — Vous n'échapperez jamais aux imbéciles! Vous devez le savoir, mon honoré collègue, vous, assurément, qui êtes dans la catégorie des gens du plus vif esprit : vous n'échapperez pas aux imbéciles! Très probablement, tous les jours, il vous arrive de constater cette triste vérité.

La constitution des jurys ne suffit-elle pas pour l'admission des tableaux, tout en sauvegardant la pudeur publique, si la pudeur a à

voir quelque chose en tout cela? Faut-il ajouter au règlement un article disant qu'il y aura obligation de faire voiler ou badigeonner les parties nues des œuvres? Ou les reléguera-t-on dans un capharnaüm spécial? C'est probablement dans ce réduit spécial que les visiteurs iront de préférence. A Naples, il existe un musée secret de ce genre pour les jolies fantaisies que l'antiquité imaginait sans croire qu'elle offensait sérieusement la morale; c'est celui qui est le plus couru!

A quel résultat aboutirez-vous en prenant toutes ces précautions? Ce ne seront que des signaux et des étiquettes, qui font penser à ces mains indicatrices, si nombreuses, qu'au grand dam de l'appétit on voit à l'exposition de Bruxelles pour indiquer les refuges d'un ordre très privé. (*Hilarité.*)

En somme, j'estime qu'une telle mesure serait un véritable danger; on organiserait la censure, qui est si contraire à l'esprit belge; on romprait avec les habitudes de large tolérance qui sont notre honneur; on s'associerait aux scrupules des malheureux, chez qui se réveille l'esprit pervers qui poussait Tartufe à vouloir qu'on cachât le sein de Martine.

De plus, vous vous exposeriez à de singuliers mécomptes : vous en arriveriez à faire sacrifier aux niais inquiétudes des plus sots préjugés les œuvres d'art les plus belles, conçues dans le sens le plus élevé.

M. Le Jeune. — Mais jamais obscènes!

M. Picard. — C'est ce que j'allais dire. L'art n'est obscène que dans les divagations des esprits obscènes. Craignez qu'on ne tombe dans le ridicule que j'indiquais tout à l'heure; n'allez pas nous discréditer aux yeux de l'étranger sous prétexte d'une fausse pudeur! Quand on veut écarter des regards humains tout ce qui peut les blesser, on ne sait où s'arrêter. La Nature elle-même manque souvent de cette chasteté étroite qui vous est si chère. Elle ne connaît pas vos puériles distinctions, elle se moque de vos craintes.

On devrait, dit l'honorable M. Le Jeune, distinguer entre le nu et la nudité! Mais où s'arrête la nudité? Les enfants, que vous invoquez tout à l'heure sont à tout propos représentés nus. Est-ce qu'ils devront être relégués dans le cabinet confidentiel dont a parlé M. Surmont de Volsberghe? Et les vierges martyres, à qui on arrache les seins, à qui on brise les membres dépouillés de tout vêtement, figureront-elles aussi dans votre cabinet? Et le Christ lui-même, nu sur sa croix, devra-t-il y aller et subir ce nouveau calvaire?

Non, Messieurs, n'entrons pas dans cette voie baroque et périlleuse! En théorie, la nudité et l'obscénité sont évidemment distinctes, mais dans l'art, quand il s'agit de déterminer ce que c'est que la nudité respectable et l'obscénité coupable, nous devons nous déclarer impuissants. Nous n'avons pas à sortir de la pratique jusqu'ici suivie dans notre libre Belgique, si largement, si glorieusement tolérante. S'il peut arriver qu'un jury se trompe, supportons l'inconvénient de cette erreur plutôt que d'attaquer un principe aussi précieux que celui que je viens d'essayer de défendre en de trop rapides paroles.

Les Droits des œuvres admises au Salon. L'Incident Heyermans.

Je reviens maintenant à la question que je commençais quand une interruption m'en a écarté.

Je demande à l'honorable ministre s'il ne pourrait, quand il s'agit de jurys d'expositions, — et ce afin que les artistes ne soient pas livrés à un arbitraire intolérable, — prescrire qu'une œuvre une fois acceptée au Salon ne soit plus exposée aux caprices et aux procédés draconiens de personnalités sans responsabilité, soit Belges, soit étrangers.

L'honorable M. De Vriendt, en examinant cette question à la Chambre, disait que c'était une chose fort délicate que de savoir si, un tableau figurant dans une exposition, il est encore permis au ministre ou à un fonctionnaire quelconque de l'exclure. Il y a dans le règlement général de l'exposition un article qui déclare qu'une œuvre d'art admise ne peut plus être retirée. Et pourtant il a été per-

mis récemment à un commissaire étranger de violer cette règle et de le faire impunément!

Nous répugnons certes à une mesure qui consiste à ériger un tel personnage en véritable cour d'appel esthétique, ayant le pouvoir, sous l'impulsion de certaines critiques de hasard ou de certaines influences anonymes, de mettre à la porte un tableau après qu'il a été régulièrement accepté.

Le commissaire qui remplissait à lui seul les fonctions de jury d'admission, de placement et de réformation pour la section hollandaise de l'exposition a trouvé qu'il n'y avait rien de plus normal que de décrocher un tableau qu'il avait déclaré excellent et de boucher le trou que faisait le décrochage en allant en repêcher un autre qu'il avait d'abord jugé mauvais pour le mettre à la place, donnant ainsi lui-même un plaisant démenti à son intelligence et à sa compétence!

Est-ce que cet arbitraire continuera à régner? Est-ce que vous ne craignez pas que les artistes, s'ils se sentent livrés à un bon plaisir aussi étrange, auront cette impression que, dans les expositions belges, leurs droits ne sont pas sauvegardés? Est-ce qu'on peut infliger brutalement à un artiste le discrédit qui s'attache au retrait et à l'expulsion de son œuvre? Ne convient-il pas, dans cet esprit d'équité qui est celui qui dirige tous les actes de l'honorable ministre des beaux-arts, qu'on inscrive dans les règlements généraux, dominant toutes les volontés particulières, une règle plus précise pour qu'il n'y ait plus de doute à cet égard?

Le cas auquel je fais allusion avait une grande importance non seulement individuelle, pour l'artiste en jeu, mais pour tous les artistes, ainsi que l'a manifesté l'émotion qu'il a causée. Nous offrons l'hospitalité aux étrangers; mais, pour que cette hospitalité soit complète, il faut que, pour eux, un bon plaisir aussi odieux, aussi tyrannique n'existe pas plus que pour les nôtres. Il faut qu'ils sachent qu'ils ont droit au régime immémorialement appliqué aux artistes belges qu'est venu déranger la fantaisie d'un commissaire qui a risqué de donner ainsi la plus singulière idée de son pays!

Les tribunaux ont résolu la question en déclarant qu'un commissaire étranger nommé pour admettre des tableaux dans un des salons de l'exposition universelle devait être considéré comme investi d'une sorte d'inviolabilité en Belgique, et que, par conséquent, aucune action judiciaire ne pouvait être dirigée contre lui. Le recours à la justice, qui avait été exercé par l'artiste outré de la mesure prise contre lui et qui avait triomphé d'abord devant la juridiction équitable de M. le président du tribunal de première instance de Bruxelles, a été écarté par la cour d'appel, en vertu d'une assimilation d'extériorité des commissaires d'exposition aux envoyés des gouvernements étrangers et aux agents diplomatiques, protégés par un décret de nivôse an II.

Je serais curieux de savoir, à ce sujet, combien il y a de commissaires à l'exposition. Je crois que le nombre de ceux qui remplissent ces fonctions dans les diverses parties de l'entreprise forme un régime de grand effectif. D'après la doctrine de la cour d'appel, tous ces personnages jouissent de l'extériorité, doctrine que, soit dit en passant, a refusé d'admettre la jurisprudence française. Ce principe a, chez nous, été poussé si loin que si la cour d'appel n'a visé que le cas spécial d'un commissaire s'occupant de beaux-arts, quelques jours auparavant, la cour de cassation ayant à juger la légalité d'une décision qui avait condamné au paiement de sa dette un attaché militaire de Turquie dont le chien malade avait été guéri par un vétérinaire, a rendu un arrêt cassant le jugement, et que cette juridiction suprême a déclaré que l'attaché ne pouvait être poursuivi en Belgique parce qu'il jouissait de l'extériorité! Il s'agissait d'une trentaine de francs, je crois. (*Hilarité.*) L'attaché était parti sans payer: probablement que le soin d'aller défendre son pays en guerre avec la Grèce avait effacé chez lui une préoccupation aussi mesquine. (*Sourires.*)

Le décret de l'an II fut porté à un moment où la France révolutionnaire se trouvait, pour ainsi dire, mise en quarantaine. C'était une loi

de circonstance, destinée à rassurer les États étrangers sur le sort de leurs envoyés dans un pays où l'on guillotinaient beaucoup.

M. Otlet. — Modifions la loi!

M. Picard. — Interprétons-la mieux, ce sera plus simple, en n'assimilant pas un commissaire d'exposition à un ambassadeur. C'est ce que M. De Paepe, conseiller à la Cour de cassation, a démontré dans un passage de son excellent traité de la *Compétence*.

Dans l'espèce qui m'occupe, c'est M. le ministre qui peut faire les règlements et imposer, par conséquent, les conditions qui lui conviennent. Il suffirait de limiter les fantaisies des despotes de rencontre qui, sous prétexte qu'ils sont investis d'une commission gouvernementale, viennent faire chez nous de la tyrannie au petit pied.

Tous les ans, dans nos expositions ordinaires, nous accueillons des tableaux hollandais, des tableaux anglais, des tableaux français. Est-il admissible qu'un inconnu venu de l'étranger, — car, dans l'espèce, c'était un inconnu, l'homonyme, il est vrai, d'un grand peintre, mais sans notoriété personnelle, — qu'un inconnu, dis-je, vienne donner lieu à l'application du décret de nivôse et élève des prétentions telles que si, demain, il lui plaisait de mettre dehors tous les tableaux admis et de les remplacer par les siens, qu'il doit certainement trouver excellents, nous n'aurions rien à y redire!

Si jamais il y a encore une exposition internationale, il s'agira de faire pour la section des beaux-arts un règlement qui mettra nos hôtes artistiques, si dignes d'intérêt, à l'abri de ces fantaisies mongo-liques.

La Coloration des œuvres au Musée des Échanges.

Je me rallie entièrement aux observations qui ont été présentées par notre honoré collègue, M. Montefiore-Levi, relativement au Musée des échanges. Ce Musée est dès à présent des plus remarquables. Quoi qu'il ne contienne que des copies, il est vraiment du plus grand intérêt et sa visite ne saurait être trop recommandée. C'est une de ces réunions de belles œuvres dans lesquelles les sensations artistiques, si salutaires, dont je parlais tout à l'heure, sont éprouvées le plus vivement et sans aucun arrêt devant des médiocrités; il n'y en a pas. Tout est parfaitement choisi.

L'honorable sénateur souhaite que l'on s'écarte des idées de feu M. Balat, qui voulait que les reproductions en plâtre conservassent toujours la couleur blanche du plâtre. M. Balat avait une prédilection pour la ligne et croyait qu'elle suffisait. Il avait reçu son éducation artistique à une époque où l'on croyait que les statues des Grecs étaient invariablement blanches, alors qu'aujourd'hui on n'ignore plus que la plupart étaient colorées, de même que leurs édifices, dont les marbres étaient peints en vives couleurs.

Nous avons été longtemps dans cette idée que les sculptures devaient demeurer dans la coloration naturelle de la matière qui avait servi à leur création; mais, puisque les Grecs et les Égyptiens, qui ont été des interprètes si élevés de l'art, l'ont compris autrement et ont été d'avis qu'une statue peut être belle, même quand elle est polychrome, nous revenons peu à peu du préjugé qui consiste à considérer le blanc comme l'expression la plus pure du beau, de même que nous revenons de la prédilection pour la ligne droite, la symétrie, le nivellement, l'alignement et autres routines qui furent si longtemps à la mode.

Je demande donc, moi aussi, lorsqu'il s'agit de la reproduction d'un modèle qui, dans l'original, a une coloration, une patine, spécialement les objets en métal, qu'on reproduise celles-ci autant que possible dans la copie, de manière à lui donner, non seulement quant à la ligne et au dessin, mais quant à la teinte, la même allure, le même aspect que cet original.

Cette observation a déjà été faite par de nombreux artistes et hommes de goût: nous espérons que l'honorable ministre en tiendra compte.

La Peinture des Façades et des Monuments.

Je passe tous les jours devant les hôtels des ministères, car j'habite dans le voisinage, dans la zone neutre, ce qui m'a quelquefois étonné. (*Hilarité.*) J'ai constaté, avec joie pour mes yeux, qu'enfin on avait compris que, lorsqu'on peint une façade, il est bon de donner à tout ce qui est en relief une teinte différente de ce qui est plat, de manière à rendre plus visibles les saillies. L'architecture prend alors un aspect nouveau, très pittoresque. L'effet est plus beau, plus saisissant. Chacun de vous, en regardant le bel ensemble actuel des ministères et du Palais de la nation, doit avoir été frappé de l'apparence plus heureuse, plus noble, plus architecturale qu'ont ces imposants monuments Louis XVI, dont les encadrements, les soubassements, les reliefs sont maintenant d'un ton plus monté.

Bruxelles est une ville dans laquelle les couleurs claires dominent ; cela ne nous frappe pas, mais frappe beaucoup les étrangers, et cette limpidité lui donne une allure de propreté, de gaieté et de fraîcheur qui certes doit être maintenue. A Amsterdam, quantité de façades sont peintes dans des tons foncés. C'est d'un autre caractère, c'est le pittoresque d'Amsterdam. Félicitons-nous de cette diversité, car la variété dans la nature comme dans l'art est une des choses les plus précieuses, les plus désirables et les plus charmantes.

Je ne vais donc pas jusqu'à recommander d'employer pour peindre chez nous les façades des tons trop puissants, mais je demande que, pour les monuments publics, et spécialement pour ceux qui dépendent de M. le ministre des beaux-arts, on procède désormais ainsi qu'on vient d'en faire une très louable expérience. En peu d'années, — car peindre en deux couleurs ne doit pas être plus difficile ni coûter plus cher que peindre en une seule, — on verrait une transformation extraordinaire, qui nous débarrasserait de l'écoeurante monotonie chère à ceux qui s'imaginent que rien n'est plus beau que l'uniformité ! Qu'on essaye donc, si possible, de la trouver, cette uniformité, dans la Nature, notre maîtresse à tous en matière de coloris !

Je ne dis pas cela pour Bruxelles seulement, mais aussi pour la province, où tant de sottises du même genre sont constamment commises par des inconscients.

Si, quand je passe rue de la Loi, je suis content, quand je passe place des Palais je suis indigné ! On vient de repeindre le palais du Roi et on lui a précisément donné une teinte d'une uniformité abominable ; c'est plat comme une gifle. (*Hilarité.*)

Pourquoi les encadrements du palais, les soubassements, les chapiteaux, les arceaux, n'ont-ils pas, eux aussi, été accentués par un changement de ton ? C'était si simple, si aisé. On croirait à un défi.

Qui a présidé à ce travail ? Ce n'est assurément pas le même cerveau que celui qui a dirigé la restauration des hôtels ministériels de la rue de la Loi.

Est-ce qu'ici également, comme d'ordinaire, il n'y a pas de responsabilité à laquelle on puisse s'en prendre ? Est-ce que nous allons de nouveau nous trouver en présence du système commode qui consiste à cacher soigneusement le malfaiteur, celui qui s'est rendu coupable de ce délit contre l'art et le bon goût ?

Il y a, à côté du palais, l'Hôtel de Belle-Vue, dont le propriétaire avait fait un louable, sinon très réussi effort pour sortir de la banalité.

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Ce n'est pas beau !

M. Picard. — Je reconnais qu'il aurait pu faire mieux et qu'il a notamment choqué singulièrement le bon goût en mettant sur ses balcons des hortensias en zinc du plus pur goût kelnérique allemand ! Mais, du moins, avec beaucoup de bonne volonté, a-t-il essayé de se conformer au principe qui veut que les reliefs reçoivent une autre teinte, et, pour cela, il mérite une note favorable. Une autre fois, il fera mieux. Il lui suffira de consulter un coloriste, ce qui n'est pas rare au beau pays de Flandre et de Rubens.

Pour le palais du Roi, on a méconnu une vérité qui aurait dû être d'autant plus respectée que Bruxelles actuellement se pare, s'astique, se met en frais de coquetterie de tous côtés, avec excès même, car beaucoup de nos rues ont pris un air de kermesse villageoise absolument agaçant. La ville est belle par elle-même ; on n'a pas besoin de chercher à l'ornier en y prodiguant sottement et puérilement des drapeaux, des lampions, des banderoles, des oriflammes, des écussons, des boules de gomme vert et rouge, toute une friperie de foire, tolérable pour quelques jours, mais insupportable quand elle devient permanente. Cela cache des beautés au lieu d'en ajouter.

Eh bien, dans ce Bruxelles, qui se bichonne comme une jolie femme qui attend ses amoureux (*sourires*), le palais du Roi apparaît comme le chef-d'œuvre d'un blanchisseur ! Allez jeter un coup d'œil de ce côté : vous verrez si j'ai raison !

La Protection des Arbres et des Paysages.

Je demande également à l'honorable ministre, que j'ai eu l'honneur d'entretenir parfois à ce sujet, si les mesures pour protéger les arbres de nos routes sont toujours appliquées avec sollicitude.

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Oui !

M. Picard. — En Belgique, beaucoup de routes ont été dégarnies de leurs arbres sous prétexte que ceux-ci étaient mûrs et devaient être coupés pour augmenter les produits divers de l'administration des domaines. Ailleurs on les ébranche monstrueusement sous prétexte de les soigner.

C'est déplorable ! Il n'y a pas de promeneur qui, allant de L'Écluse à Knocke, n'éprouve une douloureuse impression, s'il a le moindre sentiment des charmes du paysage, en voyant que, dès qu'on entre en Belgique, les routes sont rasées de leurs arbres. Je veux parler particulièrement de la route superbe qui était plantée de grands peupliers, tous penchés du même côté, échevelés et renversés à demi par les vents du sud-ouest qui soufflent là avec tant de violence. Cette avenue magnifique, qui reliait notre pays à la Hollande, est actuellement déshonorée et la sensation triste est d'autant plus poignante que, dans la Hollande qu'on quitte, partout d'opulents ombrages donnent aux campagnes un aspect de beauté royale et maternelle.

Je demande quel est le criminel qui a ordonné pareil acte ?

M. Paternoster. — C'est très bien, mais qu'on indemnise les cultivateurs du tort que les arbres leur causent !

M. Picard. — Est-ce que l'intérêt de l'art et de la beauté n'est pas aussi important que l'intérêt de l'agriculture ? Ne sommes-nous que des agriculteurs et avons-nous donné notre démission d'artistes ? Pour moi, l'homme qui ne comprend pas l'art est un être incomplet, un hémiplogique. (*Rires.*)

M. Paternoster. — Qu'on indemnise les cultivateurs !

M. Picard. — Mais les locataires sont indemnisés par le fait qu'ils payent leur bail moins cher et les propriétaires par le fait qu'ils ont acheté à un moindre prix ! Ils ont, au surplus, l'avantage de la route bordant leurs terres, ce qui n'est pas peu de chose. (*Interruptions.*)

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Il faut chercher à concilier les deux intérêts.

M. Picard. — C'est cela ! Mais pas d'oubli de l'art.

M. Paternoster. — Les arbres le long des routes causent pour 2 millions de dégâts. Qu'on vote une somme semblable pour indemniser les cultivateurs !

M. Picard. — Mais ceux qu'on coupe causent pour 10 millions de tort au paysage ! Vous êtes par trop agriculteur !

M. Paternoster. — Non, mais je défends les intérêts des agriculteurs.

M. Finet. — Je suis industriel, ce qui ne m'empêche pas d'aimer les arbres.

M. Picard. — Il y eut chez nous un ministre, il n'y a pas bien

longtemps, devant qui on défendait aussi des thèses d'art et qui répondit : « Je vis de bonne soupe et non de beau langage ! » Êtes-vous de son école ?

M. Paternoster. — Il s'agit ici d'une question de justice.

M. Picard. — Justice pour l'agriculture, justice pour l'art, justice pour les artistes, justice pour les sentiments esthétiques : voilà l'harmonie !

Tant que vous ne comprendrez pas l'importance sociale de l'art sous toutes les formes de la beauté, vous ne comprendrez pas votre pays, qui fut toujours un pays artistique.

M. Meyers. — Il faut cependant reconnaître que les arbres font beaucoup de mal aux propriétés riveraines.

M. Picard. — Qui vous dit le contraire ? Mais les belles routes détruites ne sont-elles pas un mal aussi, un plus grand peut-être ?

M. Meyers. — Sans doute !

M. Picard. — Prétendez-vous qu'en Hollande on néglige les intérêts de l'agriculture ? (*Interruptions.*) Ce n'est pas ce pays qui offre le triste spectacle qu'on voit chez nous. Il a respecté, lui, le tronçon de la route de L'Écluse qui passe sur son territoire. Ce n'est pas en Hollande qu'on abattrait, avec l'aplomb de la bêtise administrative, des arbres séculaires et magnifiques, qui font la majesté et la splendeur d'un paysage ! Ce n'est pas pour conquérir cette liberté de vandalisme que nous avons fait la Révolution de 1830 !

L'honorable ministre semble désormais préoccupé de concilier le double intérêt de l'agriculture et de l'art. Il a compris qu'il faut empêcher que les arbres des routes soient traités comme de simples arbres d'exploitation, ainsi que ce fut longtemps la coutume, même pour les plantations des villes et des promenades.

Je me rappelle qu'il y a quelques années encore, on voyait des bûcherons, l'éperon aux talons, monter sur les hêtres du Parc de Bruxelles pour les élaguer de manière à les faire pousser en hauteur afin de pouvoir en tirer meilleur parti en augmentant leur dépeçage en planches ! Cette grossière aberration a disparu, grâce au bourgmestre de Bruxelles, à M. Buls, qu'on ne saurait assez louer à cet égard. Aujourd'hui les arbres du Parc et des boulevards restent libres de pousser leurs rameaux comme ils l'entendent et je vous assure qu'ils s'y connaissent mieux que nos arboriculteurs ! Que partout on imite cette salubre pratique et qu'on ne mutilé plus sous prétexte de jardiner !

L'Angleterre, sous ce rapport, nous donne un grand exemple. M. Buls me disait un jour que, voyant des photographies d'arbres anglais, il avait demandé à un fonctionnaire ce que l'on faisait dans son pays pour obtenir de si beaux et de si nobles spécimens. Nous n'y touchons jamais ! fut la réponse.

Aux États-Unis, le respect pour les arbres, cette beauté naturelle qui influe tant sur les mœurs, sur la salubrité physique et morale, sur la climature, sur les esprits, sur le charme du paysage, même pour ceux qui ne s'en doutent point et passent indifférents au milieu de l'admirable spectacle des forêts et des végétations, aux États-Unis, il y a ce qu'on appelle *the arbor day*, le jour de l'arbre. Ce matin-là, tous les citoyens plantent un arbre. Les petits enfants et les impotents sont remplacés par leurs parents. Dans une joie et une piété universelles, on rend hommage à la Nature dans sa broderie la plus douce, la plus pénétrante et la plus consolante.

M. Finet. — Très bien, tandis que, chez nous, on les détruit !

M. Picard. — Abattre les arbres n'est pas toujours une mesure qui favorise l'agriculture. Et quand il en serait autrement, abattre les arbres c'est favoriser l'agriculture en blessant un sentiment et une force sociale aussi précieux que l'intérêt agricole.

M. Le Jeune. — C'est une servitude !

M. Picard. — Soit ! plaçons aussi la question sur le terrain du Droit. Je préférerais ne l'envisager qu'au point de vue des fibres artistiques de nos âmes. Oui, c'est une servitude juridique que de subir le voisinage des arbres le long des routes, et nous ne devons pas nous étonner de voir ainsi l'Art et le Droit s'embrasser fraternellement.

Nous avons actuellement, en Belgique, une commission officieuse des sites et des paysages, institution privée qui veille, à défaut des autorités, sur les beautés pittoresques. Les arbres trouvent en elle un vaillant protecteur. Il faut que le gouvernement, comme tous les citoyens, se joigne à ses efforts.

Dans beaucoup de villes de Belgique, on a détruit des vestiges du passé, à jamais regrettables. Heureusement ces méfaits ne sont plus possibles. Quand, actuellement, dans n'importe quel quartier de Bruxelles, un propriétaire, possédé du désir d'avoir une gouttière horizontale ou de « moderniser » sa maison, veut détruire un de ces vieux pignons espagnols découpant dans l'atmosphère ses lignes à redans, ou une façade pittoresque du XVII^e siècle, tout le quartier crie à la profanation ! Lorsqu'on a décidé le redressement de la Montagne de la Cour, on a compris la nécessité de respecter l'hôtel Ravenstein et d'autres détails du curieux paysage urbain de la rue Terarken. C'est bien et c'est significatif. Il faut en faire autant pour les arbres qui, eux aussi, sont des monuments.

L'honorable baron Surmont de Volsberghe disait tantôt que, partout où il y a une belle chose, nous devons tous nous en constituer les défenseurs. Les arbres comptent parmi les plus belles choses de la nature. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour mettre à l'abri ces trésors et pour signaler à l'animadversion publique les malheureux qui s'en constituent les ennemis, car il y a des êtres étranges qui, dès qu'ils voient un arbre, n'ont qu'une pensée : lui donner des coups de hache !

Je m'excuse, Messieurs, de cette longue digression : c'est l'interruption de mon honorable collègue, M. Paternoster, qui m'a amené à donner ces développements émus à ma pensée.

Monsieur le ministre, puisque vos paroles deviennent aisément un enseignement, grâce à la haute situation que vous occupez ; puisque l'attitude du gouvernement est regardée par des milliers d'êtres dans tout pays comme un exemple à suivre, permettez que je vous engage à persévérer dans la voie où vous êtes entré. Défendez et favorisez l'Art, défendez et favorisez tout ce qui est beau !

Je suis convaincu que, si vous proclamez que vous avez pris des mesures pour que les arbres qui bordent nos routes soient respectés et traités comme des objets d'ornement et non comme des objets d'exploitation ; que vous considérez ces plantations comme ayant pour but de donner de la beauté, de l'ombre, de la fraîcheur, de la douceur au paysage, de la paix aux yeux et aux cœurs, et non à produire du bois de construction, vos paroles seront entendues et on les observera comme celles d'un grand professeur donnant une utile leçon aux fonctionnaires égarés dans les routines et au pays tout entier, qui ne demande qu'à vivre au milieu de belles choses, qu'elles soient dans les musées ou dans la campagne, ce musée impérissable !

Si je parle ainsi, Monsieur le ministre, c'est que je connais vos sentiments pour vous les avoir entendu exprimer en des causeries familières et que j'ai confiance dans votre bonne volonté et votre aptitude à vous émouvoir devant ce qui est harmonieux.

Conclusion. — L'efflorescence de l'Art en Belgique.

Messieurs, en terminant, je veux répéter, comme une parole de justice et d'impartialité, que le gouvernement conservateur actuel a su comprendre le grand mouvement artistique qui s'intensifie chez nous et qu'il est équitable de lui en faire honneur. C'est le regretté ministre de Burtet, successeur presque immédiat du ministre auquel j'ai fait allusion, — celui qui donnait la préférence à la bonne soupe sur le bel art, — qui est entré dans cette voie résolument et presque avec témérité. Témérité salubre !

On ne comprend pas toujours la grandeur des choses que l'on entreprend, et c'est heureux. Cette grandeur est quelquefois si élevée que, si nous pouvions la deviner dès l'abord, nous n'oserions pas les entreprendre : l'œuvre à accomplir nous épouvanterait et nous ferait reculer. Le Destin nous place presque toujours devant des actes dont nous ne

pouvons apprécier immédiatement toutes les conséquences et c'est ce rapetissement, heureux subterfuge, qui nous décide à les tenter. N'en fut-il pas ainsi de l'entreprise sculpturale extraordinaire que de Burlet a ordonnée pour l'ornementation du Jardin botanique, ces quarante groupes ou statues qui vont, d'un seul coup, le peupler d'un monde d'œuvres d'art? En connaissait-il la difficulté, en envisageait-il l'importance? Combien aujourd'hui ce projet apparaît audacieux! Et pourtant il s'accomplit et sera pour le pays une gloire comme pour son initiateur : l'avenir en révélera plus visiblement les grandes proportions.

Quand nous voyons une telle œuvre, commencée et continuée avec tant de bonne volonté par nos contemporains, nous pouvons concevoir de hautes espérances et croire que vraiment nous vivons en des temps artistiques qui vont s'épanouir plus largement encore, peut-être comme aux plus belles époques de l'Histoire. Quelle diversité prodigieuse, et heureuse, dans les écoles et dans les tendances! Partout en Belgique, une extraordinaire effervescence, entraînant dans son bruissement, son tourbillon et son imprévu les hommes, les choses, les gouvernants, les adversaires, les indifférents? Oui, nous pouvons nourrir de vastes espérances! A la condition pourtant que, lorsque le pays manifeste une telle vaillance esthétique, on ne le détourne pas en des kermesses trop prolongées. Notre Ame nationale a mieux à faire!

L'ART DE L'IVOIRE

On cherche à provoquer en ce moment une renaissance de l'art chrysléphantin. C'est la nécessité de créer des débouchés pour l'ivoire du Congo qui nous vaut ce bon mouvement; c'est ainsi que nous avons vu l'État mettre de l'ivoire à la disposition de nos artistes à condition de le travailler et de l'exposer à Tervueren.

L'effort est certainement louable, car cet art de l'ivoirier, négligé, presque perdu depuis la fin du XVII^e siècle, mérite tout l'intérêt des véritables artistes, et il suffirait d'une bonne œuvre pour sauver cet art de la fabrication banale et honteuse à laquelle on l'a avili.

Le salonnet d'ivoire de Tervueren n'a peut être pas donné tout ce qu'on semblait en attendre. Nos artistes, peu habitués à manier cette matière dure, se sont quelque peu égarés. Il ne semble pas que tous aient bien saisi le rôle de l'ivoire qui se prête merveilleusement au bibelot, et au bibelot seulement.

Quelques-uns, se souvenant sans doute des grandes choses accomplies par les ivoiriers anciens, ont voulu faire des « morceaux » et ils n'ont pu se garder de la banalité des christes et des madones qu'on rencontre aux vitrines des marchands d'ornements d'église.

C'est un peu le défaut général de cette Exposition. Il est pourtant d'heureuses exceptions et tout d'abord l'admirable statuette de Dillens qui est un chef-d'œuvre. Largement conçue et d'une exécution impeccable, c'est la beauté elle-même, cette statuette, la beauté radieuse aux formes simples, aux lignes gracieuses, au geste de noblesse évidente. C'est incontestablement la bonne pièce du salon, l'œuvre maîtresse de l'art de l'ivoirier en ce moment.

Une autre exception fort heureuse, c'est le *Saint-Michel* de M. Weygers. Il était certainement difficile de faire encore quelque chose d'original avec ce bon saint Michel tant et tant de fois traité. Aussi faut-il féliciter M. Weygers d'avoir rendu un chevalier très personnel. La figure est d'expression vivante. Le front, les yeux, les lèvres sont d'une belle sérénité contrastant heureusement avec l'effort de tout le corps s'appesantissant sur le dragon. A remarquer aussi le socle sur lequel repose ce saint Michel.

M. Désiré Weygers a eu l'ingénieuse idée de travailler selon le cadre du salon.

La *Chrysis* de M. Devreese est charmante, d'une mièvrerie voluptueuse, tout à fait remarquable. A signaler aussi la *Psyché* de De Vigne, d'une belle délicatesse d'exécution, et le rude *Gla-diateur* de M. Dupont.

Le *Christ à la colonne* de M. Van Beurden est d'une banalité désespérante; c'est d'une froideur tout académique. Celui qui symbolise toute la beauté de la douleur humaine reste là comme cristallisé par les tortures qu'il pressent peut-être. Cette impression d'inanimé se retrouve d'ailleurs dans presque tous les gros morceaux et principalement dans les nombreuses têtes de madones qui sont sans le moindre intérêt. C'est du commerce, avec en moins souvent le souci de faire « agréable ».

Les vases sont nombreux, comme il fallait s'y attendre, mais là encore beaucoup d'artistes ont eu peur de faire trop bibelot. Le travail est lourd souvent. A remarquer, le vase qu'expose M^{me} E. Beetz. Le travail en est un peu vague, d'une indécision charmante qui laisse plutôt deviner les lignes. La forme un peu spéciale de ce vase est d'une élégance parfaite.

Un peu plus loin, M^{me} E. Beetz expose un bas-relief représentant un vieillard fumant sa pipe. Cela rappelle un peu les étains que la même artiste expose ailleurs. Nous reprocherons à ce vieillard, pourtant intéressant à plus d'un point, de ne pas être assez bibelot.

Voici, au fond de la salle, un encadrement de glace de M. Ch. Samuel, déjà vu : deux paons, d'une attitude un peu cherchée peut-être, mais néanmoins très intéressante. C'est d'une exécution remarquablement sûre. Le même artiste expose un peu plus loin une statuette de femme moderne, qui est d'art simple et ingénieux.

M. F. Rombaux, lui aussi, comprend heureusement l'art du bibelot. Sa *Chasse* est exquise. L'Amour mignon lance sa flèche d'un petit air ingénu. C'est joli au possible et l'on n'y retrouve pas la grâce trop voulue de la *Rose*, du même artiste, qui fait pendant.

Le principal envoi de M. Ph. Wolfers manque d'originalité. C'est du déjà fait. L'ensemble de ce cygne s'embarrassant du cou et des ailes autour d'une défense d'éléphant à peine travaillée est d'une lourdeur que le fini des détails ne rachète pas.

De M. Le Roy, la femme menant une chèvre me navre et pour lui échapper je retourne admirer le si joli *1811* de M^{me} Lise d'Urlet. Le joli bibelot! Une dame premier Empire monte un escalier. Elle songe... et les plis de sa mante, la courbure de la jambe gravissant l'escalier, tout ce paysage choisi qu'on évoque immédiatement autour d'elle, tout cela révèle une âme un peu nostalgique, une très belle âme de jeune femme rêvant

Au beau chevalier

Qui s'en est allé

Guerroyer aux rives lointaines.

Quand j'aurai cité le *Venusberg* de M. Rombaux — trois femmes joliment traitées — le tour du salonnet sera à peu près fait. Peut-être y a-t-il des oubliés çà et là, car on en a caché un peu partout. Ils me pardonneront de ne les avoir pas cités.

Une foule compacte allant admirer ce que peuvent faire nos « frères noirs » traverse sans cesse le petit salon — sans d'ailleurs s'y arrêter beaucoup — et vous oblige à circuler sous peine de bousculade. Au reste, les quelques œuvres vues témoignent de l'intérêt de ce salonnet et il est à espérer que nos artistes continueront à travailler l'ivoire.

ROLAND DE MARÈS

RENAISSANCE DU THEATRE ANTOINE

La circulaire suivante vient d'être lancée. Souhaitons bon succès à cette reprise d'une entreprise théâtrale qui eut une influence si heureuse sur la liberté de l'Art dramatique ligotté par les routines et le snobisme :

12 juillet 1897.

MONSIEUR,

Je viens solliciter, aujourd'hui comme autrefois, de l'initiative privée, le concours qui m'est nécessaire pour poursuivre et achever l'œuvre entreprise il y a dix ans.

Appelé, l'année dernière, à la direction d'un théâtre officiel, j'ai dû démissionner pour ne point sacrifier le programme que je m'étais tracé et qui avait fait la fortune du Théâtre-Libre.

Cette nouvelle tentative, l'achèvement logique de nos efforts, a été étudiée et préparée avec le plus grand soin. Un budget modeste et un loyer raisonnable permettent de penser que les ressources que nous demandons aujourd'hui seront largement suffisantes pour continuer, jusqu'à l'Exposition prochaine, une série d'études et de tentatives théâtrales dont l'intérêt et l'utilité peuvent facilement être présagés, lorsqu'on songe aux résultats déjà acquis.

Je sollicite donc votre concours dans la mesure qui vous semblera possible (on peut souscrire des demi-parts) et je vous prie très sincèrement, Monsieur, de vouloir bien croire à ma vive reconnaissance pour le passé et pour le présent.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

A. ANTOINE.

Le capital social est fixé à 120,000 francs, divisé en soixante parts.

Ces parts, de 2,000 francs, seront productives d'intérêts à 5 p. c. prélevés sur les frais généraux, et participeront aux bénéfices dans une proportion qui sera fixée lors de la réunion générale des intéressés.

La forme légale de la Société sera également arrêtée dans cette réunion générale, que M. Antoine provoquera en temps utile et dans laquelle il exposera aux souscripteurs ses projets et ses ressources d'une manière précise et détaillée.

Les porteurs de parts jouiront d'un service régulier à toutes les premières représentations.

La souscription sera close le 22 juillet, jour de l'expiration de la promesse de bail consentie à M. Antoine pour l'immeuble des Menus-Plaisirs.

Le théâtre des Menus-Plaisirs rouvrira le 1^{er} octobre prochain sous le nom de *Théâtre Antoine*.

On y présentera au public les œuvres nouvelles et anciennes d'auteurs dramatiques qui font, à cette heure, la fortune des directeurs qui les repoussaient jadis.

Enfin, des *Soirées d'avant-garde*, données tous les mois, comme par le passé, devant un public spécial, fourniront aux débutants et aux inconnus l'occasion d'affirmer ou de révéler leur talent, dans des conditions nécessaires d'indépendance et de sécurité.

La saison 1897-1898 comportera des pièces nouvelles de MM. Octave Mirbeau, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Georges Courteline, Brioux, François de Curel, Georges Ancy, Romain Coolus, d'Esparbès, Pierre Wolff, etc., etc.

Le Concert Ysaye.

De toutes les admirables choses que, sous le bâton nerveux et souple d'Eugène Ysaye, un orchestre d'élite, jeudi, nous fit entendre, bien peu nous parvint. Une acoustique déplorable, en effet, en le vaste hall où se donnait le concert, dénature le son; oblique et molle, elle confond les traits, alourdit le dessin mélodique, défigure la mesure. La vive et serrée symphonie de Schumann nous apparut languissante. A peine l'allégresse de Weber sut-elle se communiquer. La lyrique véhémence du *Tannhäuser* s'éparpilla en la profondeur peu propice. Dans ces conditions, l'on comprendra qu'il soit malaisé d'émettre une critique. Si l'effort des masses symphoniques ne sut se faire apprécier, que faut-il supposer qu'aient donné les violons seuls? Le merveilleux talent que MM. Thomson et Ysaye déployèrent, celui-ci en le Concerto de Vieuxtemps, ailleurs, réunis, en le double Concerto de Bach, demeura inefficace. Certes, nous reconnaissons parfois un bref indice de leur maîtrise et de leur éloquence; mais, déconcertés par la résonance trouble, nous ne pûmes à les écouter renaitre au frisson ému qu'en une précédente audition ils surent provoquer dans notre cœur. Nous espérons que M. Ysaye considérera cette matinée infortunée comme une simple répétition et se plaira, en la réitérant, à lui donner une forme définitive. Nous le souhaitons surtout pour l'émouvant *Adagio* de Lekeu, ce Laforgue de la musique, dont la ferveur et le charme délicat ne surent être appréciés et qui vraiment à lui seul assume l'honneur d'une interprétation nouvelle. Terminons enfin en émettant le vœu timide qu'au prochain concert de discrètes draperies dissimuleront, tout au long de la salle, sur leurs tréteaux symboliques, les affreuses scènes de militarisme qui s'y étalent, qui peuvent sans doute agréer aux capitaines et aux caporaux mais ne sauraient aux artistes faire éprouver autre chose qu'une cruelle indignation — pour la sottise et la vanité de leur représentation.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Félix Faure devant l'histoire. »

Une publication de médiocre intérêt, faite surtout de découpages de journaux, a donné lieu à une intéressante décision en droit dans le domaine, toujours difficile à régler, de la collaboration.

Deux hommes de lettres attelés à un volume qui devait arborer ce titre à sensation : *Félix Faure devant l'histoire*, s'étant pris de querelle au cours du travail, la contestation fut soumise aux magistrats, qui tranchèrent en ces termes la question :

« Une collaboration entreprise et presque achevée ne pouvant être rompue que du consentement des deux collaborateurs, il en résulte que l'œuvre commune doit forcément paraître sous la signature des deux auteurs, quels que puissent être les griefs de l'un d'eux contre l'autre, ces griefs donnant seulement ouverture à une action en dommages-intérêts; et l'imprimeur qui a traité avec les deux auteurs ne commet aucune faute pouvant engager sa responsabilité en refusant d'imprimer sur la couverture et la première page du livre le nom d'un seul des collaborateurs. »

CORRESPONDANCE

MON CHER « ART MODERNE »,

Si j'ai bonne mémoire, feu M. de Burllet commanda un jour à Mellery la décoration du Palais des Académies. Il se ravisa plus tard, estimant qu'il valait mieux commencer la décoration du Palais de Justice, et offrit à Mellery la salle du tribunal de commerce à laquelle l'art sévère de notre maître décorateur conviendrait à merveille.

Je ne pense pas que ce travail ait jamais été exécuté. Ne pourriez-vous rappeler ce beau projet dans l'un de vos prochains numéros?

Vous feriez grand plaisir à l'un de vos lecteurs assidus qui serait bien au regret si le ministre avait abandonné une aussi bonne intention et qui espère bien que M. De Bruyn la reprendra pour son compte.

Veuillez agréer, etc.

J. L.

PETITE CHRONIQUE

La livraison spéciale que la *Revue encyclopédique* consacre à la Belgique et dont nous avons déjà annoncé la publication vient de paraître. En voici le sommaire :

Camille Maclair. — *La Belgique par un Français.*

Camille Lemonnier. — *La Belgique.*

Edmond Picard. — *L'Art belge.*

Georges Eekhoud. — *Capitale et Métropole.*

Albert Mockel. — *Lettres françaises en Belgique.*

Cyril Buysse. — *Les Lettres flamandes.*

Emile Verhaeren. — *L'Art flamand.*

Octave Maus. — *L'Art moderne en Belgique.*

Henry Maubel. — *La Musique et l'Art dramatique.*

Maurice Maeterlinck. — *La Mystique flamande.*

André Ruyters. — *La Flandre et ses villes.*

Eugène Demolder. — *Les Fêtes de la maison et de la rue.*

A. Boghaert-Vaché. — *Le Folklore en Belgique.*

M^{lle} Marie Mali. — *La Femme belge.*

A. Boghaert-Vaché. — *Bibliographie de la Belgique.*

Ce numéro exceptionnel est illustré de plus de cent gravures (reproductions d'œuvres d'art, portraits, etc.).

Une nouvelle, ou plutôt deux nouvelles, que les mélomanes n'apprendront point sans regret.

Les concerts Lamoureux ont vécu ; M. Lamoureux a liquidé les comptes de ses musiciens, en les informant de sa décision. Peut-être l'habile chef d'orchestre a-t-il des raisons d'agir ainsi, qu'il ne lui convient pas encore de faire connaître, et sa retraite

ne cache-t-elle que de nouveaux projets de direction. En tous les cas, il serait ingrat de ne pas rappeler les grands services que M. Lamoureux a rendus à la musique et à plusieurs compositeurs français, et les sacrifices personnels qu'il s'est imposés maintes fois pour la cause de l'art.

D'autre part, nous apprenons que la direction de l'Opéra ne renouvellera pas, l'année prochaine, les concerts dominicaux qu'elle avait institués pendant deux hivers. La dernière séance s'est terminée par un déficit assez sérieux pour décourager les meilleures bonnes volontés.

M. Massenet a fait entendre à M. Carvalho sa nouvelle partition, *Sapho*, écrite sur un livret que MM. Henri Cain et Arthur Bernède ont tiré du roman de M. Alphonse Daudet. *Sapho* sera le premier ouvrage nouveau qui passera au cours de la saison prochaine. L'ouvrage comprend cinq tableaux dont voici la nomenclature :

1^{er} tableau. — Un bal dans l'atelier du sculpteur Caoudal.

2^e tableau. — Dans la petite chambre de Jean Gaussin.

3^e tableau. — Chez le père Cabassud à Ville-d'Avray.

4^e tableau. — Une bastide à Villeneuve-lès-Avignon.

5^e tableau. — Une chambre à Ville-d'Avray.

Deux rôles seulement sont distribués jusqu'à présent : celui de Sapho à M^{lle} Calvé et celui d'Irène à M^{lle} Guiraudon.

On va faire l'essai au Panthéon d'un groupe monumental de Falguière, qui sera placé dans le fond du temple, au delà de la coupole, à l'endroit où se trouvait autrefois l'autel.

Des ouvriers ont déjà commencé à installer de fortes charpentes destinées à servir de socle au monument. M. Falguière est allé lundi matin se rendre compte de l'état de ces travaux préparatoires et a ordonné quelques légères modifications.

Le groupe en plâtre du maître statuaire sera transporté prochainement au Panthéon, dont il complétera provisoirement la décoration, en attendant que le marbre en soit taillé et que les murs de gauche du chœur aient été recouverts des fresques de Puvion de Chavannes dont les magnifiques cartons figuraient au Salon du Champ-de-Mars.

LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois).

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS.

ADMINISTRATION : Place Mutin, SAINT-AMAND (Cher).

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

MAISON PRINCIPALE

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

A PROPOS D'ANDRÉ GIDE. — LE NATURISME DANS L'ART. *La Vie brave.* — LA « SAINTE-GODELIEVE » DE TINEL. — « L'ART NOUVEAU. » — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Une Nuit à Venise. La Tour de Nesle. Le Portrait de M^{lle} Laus. Cadres de portraits.* — PETITE CHRONIQUE.

A PROPOS D'ANDRÉ GIDE

Ayant lu le livre dont l'Art moderne a parlé récemment (les *Nourritures terrestres* d'André Gide), j'éprouve la nécessité de manifester mon esprit de contradiction. Ce livre d'un des esprits les plus réellement poétiques entre les modernes, me vexe, me dérange, m'agace, comme s'il s'en échappait des moustiques bourdonnants et piquants que je ne pourrais pas saisir, que je ne verrais pas, et que j'entendrais seulement.

J'entends bien que c'est la sincère étude de quelqu'un qui veut vivre toujours heureux, toujours plus haut, et que ce n'est point le livre « d'un qui s'amuse ou qui s'ennuie », sans plus. — Mais bien que cela rafraichisse de lire une chose sincère, cela fatigue et décourage de suivre ces tâtonnements, ces jouissances toujours changeantes, jamais satisfaites. J'accorde que nous ayons

besoin d'apprendre à jouir, à adorer; tant de choses sont là autour de nous que nous ne savons pas contempler, respirer; il est bon qu'on nous mette le nez dessus en nous disant :

« Animal! ne vois-tu pas, ne sens-tu pas? » Passons en disant merci. Mais retournons-nous ingratement vers celui qui nous renseigne, pour lui crier :

« Pourquoi nous as-tu rendu malheureux en nous faisant goûter toutes ces choses douces, si tu ne pouvais pas nous rendre contents de nous-mêmes? »

Il y a là quelque chose d'irréel, et je me prends à penser que tu cherches comme nous à deviner un sphinx qui déjà grignote un peu de ta substance.

Je vois devant moi un faucheur et des faneurs. Ils travaillent sans s'arrêter et mangent à midi, puis dorment un peu avec un abandon, un contentement aussi entiers qu'inconscients, presque silencieux. Ils savourent ce repos mieux que je n'ai savouré aucune des choses admirées avec toi. Si j'allais faner avec eux, je jouirais de l'odeur du foin, du plaisir de le soulever légèrement et de le répandre adroitement, régulièrement, puis ce serait tout; je ne fanerais pas deux jours entiers sans avoir envie de varier cet exercice.

Mais suppose que les faneurs viennent à manquer. Que toute cette bonne nourriture animale risque de pourrir et que je sente le péril pour ce pauvre fermier de perdre sa ressource de l'hiver. Soit qu'il me regarde

avec des yeux inquiets, soit qu'en moi-même j'aperçoive ce geste de détresse qu'il n'a pas fait, je me mets à l'aider. Alors je ne sens pas l'heure passer, aucun changement ne me sollicite, j'agis. Je passerai, certes, plus longtemps à cette même besogne, beaucoup plus longtemps que je ne l'eusse fait pour en *jouir* seulement.

Et pourtant je jouis de l'odeur du foin, de l'air, des nuages qui marchent, qui fuient et qui approchent. Le paysan n'y voit qu'une promesse ou une menace; dans le tas de foin qu'il accumule, il ne voit que sa provision. Renseigné par toi, je jouis double, j'ai sa joie et j'ai la mienne; je chante, et ma chanson est la vraie chanson du foin, celle qui se chante toute seule, sans qu'on y pense; c'est de la joie volatilisée, le surextrait du contentement complet, la vraie poésie.

Ménalque, pourquoi nous dire d'aller jouir des roses d'Afrique et des oasis? Ce n'est pas nous qui pourrons les chanter. Ce sont les poudreuses et affairées caravanes qui passeront par là et les trouveront le long de leur dur voyage.

Chanter en étant bien soi-même.... Ah! ne me demande pas de chanter, de parler joyeusement en vers, en prose, en musique ou en peinture ni de rendre les autres heureux si je ne puis trouver toutes ces belles choses le long de mon propre chemin. Déjà ce m'est si désagréable et cela me semble si artificiel d'aller chercher la musique dans une grande salle de concert et la peinture dans les musées, et la conversation chez des gens qui m'ont invité pour que je parle; pour que ma jouissance soit complète et que je sois tout à fait moi-même, sincère et naturel, pour que je ne me fatigue ni ne m'ennuie, il faut que je sente non pas seulement la beauté ou la gloire d'agir, mais la nécessité — n'importe quelle nécessité — d'être là.

Il faut que quelque chose — (un ensemble incomplet, par exemple, ou la réunion d'un corps, fût-ce du corps des pompiers, dont je fais partie) — ou quelqu'un ait besoin de moi.

C'est bien cela que tu veux dire en recommandant de faire de soi « le plus irremplaçable des êtres »? Mais le moindre laboureur qui a fait le travail qui devait être fait, qu'aucun autre ne devra refaire après lui, qui a achevé une portion, si petite qu'elle soit, de la tâche, à lui tout seul, celui-là peut se dire qu'il a fait une chose unique, et il en a la joie. On peut être irremplaçable — j'aime mieux dire « nécessaire » — par la somme de travail autant que par la qualité ou la rareté de ce travail.

Tout ton livre me semble l'odyssée d'un être passif en quête d'un bonheur qui viendrait à lui, tandis qu'il resterait dans une perpétuelle inaction passionnée. Ce n'est pas vivre, c'est attendre la vie, et cette faiblesse me cause une tristesse ou un malaise, je ne sais, quelque chose comme quand je vois un beau tableau accroché de travers.

Ces enthousiastes prédilections feraient de nous des anges terrestres, d'éternels adorateurs. Ce rêve me choque comme si on voulait m'ôter ma peau humaine, m'ajouter ou me supprimer des parties de muscles ou de cerveau. Je ne puis pas adorer toujours. J'ai besoin d'être aussi un peu adoré moi-même. Pour cela, il faut que j'*agisse* sur ces choses que j'aime, afin qu'elles puissent me renvoyer un reflet de ce que je peux, de ce que je suis. Là est l'équilibre et l'harmonie. Je puis agir sur un certain nombre de choses seulement. Donner une impulsion forte, donner tout ce qu'on est prend du temps, de la force de concentration, un instinct, dont les fines appréhensions ne soient pas troublées par tous les vents du ciel et des beautés éparses. Je sens fortement, comme une soif terrible, la nécessité absolue de cette réciprocité d'*action*, — l'univers pesant sur moi, et moi pesant sur l'univers, — et c'est cela qui m'empêche de te suivre avec plaisir partout où ta fantaisie s'envole, qui me fait détester tes changeants voyages et *borner* mes admirations, qui me fait prendre l'habitude de ne voir l'univers qu'à travers un certain nombre de choses, celles avec lesquelles je puis échanger de la vie. Je crois que je le verrais encore mieux si je parvenais à le voir tout entier à travers une seule chose.

J'aime surtout les symphonies où je joue. La beauté et le bonheur, serait-ce non pas seulement, selon le rêve de Barrès, d'être gonflé d'enthousiasmes personnels, voire de convictions et de perceptions absolument neuves, donnant très sincèrement l'image du rapport particulier de chacun de nous avec le monde, mais de trouver le moyen d'accorder sa plus intense chanson avec ce qu'on peut entendre de l'orchestre général, *de faire*, avec le minimum de fausses notes, *sa partie* dans un ensemble qu'on aime?

LE NATURISME DANS L'ART ⁽¹⁾

La Vie brave.

A vingt ans, tout soudain, la Vie, de l'acre saveur des réalités, parfume les bouches. Les rêveurs deviennent des hommes. Et, devant le monde effréné qui tout à coup s'agite, leur idéal se fane, la plume leur tombe des mains, et jusqu'à leur figure tout vieillottise, se ratatine et s'aigrit.

Qu'est-il advenu? Pourquoi cette déchéance? Pourquoi ces faces hier libres et joyeuses, brusquement valétudinaires aujourd'hui. Quel vainqueur les a domptés, les beaux guerriers qui s'étaient voués à réaliser leurs songes? On les voit traîner fastidieusement comme des Pégases attachés au labour. Quelques-uns, Samsons tournant la meule, sont tragiques. La plupart, honteux, ont les yeux de fuite et le dos voûté.

Ce mal leur est venu après qu'ils eussent tenté de singer la Vie. Ils se plaisaient avec l'illusion de leur esprit cultivée par la

(1) Voir l'*Art moderne* du 4 juillet dernier.

tendre éducation des mamans, dans une fade et nuageuse contrée d'évocations intellectuelles. Ils ne voyaient pas la vie, la vraie, celle qui sue. Ils l'organisaient à leur façon mièvre, douce et couleur de rose. Les événements faisaient de jolis prétextes à fortifier ces puérils mensonges et, joyeux de leur imaginaire point d'appui, ils les ramenaient dans leur préciosité comme des collectionneurs, porteurs de nouveaux bibelots.

Une haleine orageuse et forte a soufflé ce château de cartes. L'Idéal par terre! C'est pour tous la même aventure, étrange, savoureuse et mélancolique. La vie, comme un monarque oriental, a passé avec son char à faux. Des maîtresses, des aventures, des voyages matérialisèrent et ratatinèrent le Désir; l'amour idéologique des seize ans se trempa fortement d'une âcreté mystérieuse. Il en fut de toutes les grandes espérances comme des petits jeux de l'amour. Une buée de sueur et de sang flotta. On croyait entrer dans une danse aimable, on pénétrait dans un cirque de gladiateurs exténués de mourir. Ce spectacle de la misère et de l'abrutissement des asservis, de la persécution des révoltés, de la lutte et de la cupidité universelle injecta au cœur de quelques-uns l'énergique nécessité d'être braves.

Oh! la Vie Brave! Quel titre admirable et quelle étincelante promesse! Savoir exactement quelles sont les fatalités de son temps pour lesquelles il faut indulgence, et la révolte idéale pour laquelle on peut utilement mourir! Ne respecter que pour mieux combattre! *Imperare parendo!*

Car le sphinx dévorant qui se repait de nos cœurs ce n'est pas, comme l'ont dit certains, l'idéal des petites vanités entortillées et féminines, c'est la Réalité farouche. Combien ont donné à leurs aînés la promesse d'une vie de lutte pour l'Idée et ont fini maire d'une petite commune, chevalier de l'ordre de Léopold, avocat de causes médiocres.

Combien, lancés au galop sur la route de l'avenir, se sont arrêtés fourbus dans une hôtellerie borgne, pour y dormir l'existence aux bras maladroits d'une drôlesse?

Toutes ces ébauches de don Quichotte ont faussé leurs épées sur la cuirasse du Réel. Ils sont là, désarmés, vaguement conscients de leur infamie, dans un coin, comme des outils hors d'usage, finis, disloqués, bons à rien.

Du reste, la plupart de ces escrimeurs vannés n'ont lutté que sans le savoir. Ce sont de simples imbéciles. On les retrouve quelque temps après, repus, satisfaits, capitaines de garde civique et jouissant de la considération générale. Ils sont partis à tort et à travers et la bouche sèche d'avoir crié, ils se sont tus. Les vieillards bienveillants qui se croient le droit de disposer de nos vies leur ont laissé jeter leurs gourmes pour mieux les étouffer sous des honneurs soporifiques. Et voilà, ils ont fait silence comme des oisillons gavés.

Mais il reste encore, Dieu merci, quelques belles âmes d'insurgés. Ceux-là, dressés contre l'adversité formidable et, l'injure à la bouche, dans un effort de guerre, ont, sans discontinuer, craché la Révolte. Ceux-là savaient. Ils l'ont voulu, l'orgueil de vaincre. Ils se sont rués sur la vie, la prenant à poing tendu. Ils ont piétiné les événements. Ils ont eu des joyeuses-entrées et des débâcles. Et serrant leurs actions sous eux, ils sont restés en selle malgré l'incohérence du Destin. Parmi ces ruffians qui prirent bellement la vie à la gorge, pour ne parler que des artistes, jetés dans l'aventure du temps présent, affolés d'en exprimer l'ardente volupté, tous ont sucé le sang de leurs veines. C'est à cet époussant métier de singer la vie que les impuissants se sont tus.

Les autres s'y sont tués.

Baudelaire! ce symbole de lutte, vient aussitôt à notre esprit. La vie âcre, ardente, bilieuse, il l'a vomie hurlante, avec ses outrages et ses fureurs. Chaque vers est révolte, chaque poème est repréailles. Une atmosphère orageuse et violente hante ces grands vers mâtés d'idéal qui se balancent sur la mer des rythmes. Il a extrait des ruelles aux sons modernes où les passions démoniaques font danser frénétiquement le Désir, une moelle de lubricité, de démence et de goguenardise qui fait chanceler comme les cigares sableux et les vins forts. La Vie! Il l'a tirée après lui, la corde au cou comme une ourse de foire.

Mais a-t-il gardé le dessus dans cette rixe interminable, le beau lutteur de vingt ans, barbu comme Bacchus, avec ses lèvres de vermillon et ses mains impériales, tel que l'a montré le portrait de Déveria? Non! il s'est écroulé, vidé, fini, rompu d'alaxie ou de gâtisme, les mains crispées à son obstination de damné, bel archange rebelle tout entier dans son orgueil.

Si toute licence est permise sauf contre héroïsme pareil, vivre en s'efforçant de voler à la Vie son âme pour l'emprisonner dans les vers, ce n'est pas la Vie Brave et Satan-Baudelaire en est mort inflexible, il est vrai, mais puni.

La Vie Brave n'admet pas les caricatures intellectuelles de tous les faiseurs d'art pour l'art, qui ne lui restituent rien de ce qu'ils ont volé. Du reste, une fois qu'on a goûté de la liqueur abominable, les livres deviennent fades et insuffisants, tout le portrait du monde pâle et grotesque en face de la corrosive réalité; on se demande si on pourra jamais, noir sur blanc, matérialiser l'intensité furieuse des combats humains. On se recule de prendre au poing, comme Baudelaire, la tête de Méduse et de lui crier: « Je te regarde! » On sent enfin l'effroyable inégalité du combat entre l'intelligence et l'univers et la souffrance aiguë que produit le satanique désir de dominer le monde par l'esprit. Comme l'aigle acroché au flanc de Prométhée, un oiseau de proie, compagnon désormais inséparable, s'installe sur le crâne, les serres crispées aux tempes et fouille avidement sa cervelle. C'en est trop pour certains cœurs de femme qui, allant jusqu'au désespoir, abandonnent la souffrance pour une paix végétative qui semble le vestibule de la mort...

Mais, s'il est impossible, à peine de déchéance ou de folie, en s'épuisant à ressusciter l'univers en soi, de rester l'observateur égoïste et désintéressé des spectacles qui t'assaillent et dans lesquels cet orgueil d'être indépendant de tous et de tout et ta vanité même jouent un rôle, que vont faire les âmes de fer et de bronze qui n'ont pas perdu le sentiment de la solidarité universelle, qui n'ont pas l'égoïsme de Satan et qui ne veulent point mourir dans la démence? Où vont-ils chercher un abri, un dernier tas de pavés où pouvoir mordre à nouveau la cartouche et faire le coup de feu?

Ceux qui ont quelque égoïsme et qui veulent s'en guérir fuient à la campagne. Là, dans le grand bercement des ciels radieux et des champs clairs, ils retrouvent la consolation de leur rêve ambitieux et personnel. La campagne est maternelle. Elle attendrit inépuissablement. Déjà les vacances, pendant les mois d'été, détendent largement les nerfs bandés. Ils peuvent échapper ainsi à l'affolement d'une lutte corps à corps avec la vie moderne comme à la déchéance des petites vanités satisfaites et des faciles célébrités.

Tout à leur effort, ces heureux, ces victorieux connaissent, seuls des intellectuels, l'illusion d'être les Rois du monde par la Pensée.

C'est une première solution.

Mais, tâche infiniment plus fraternelle, jetés à corps perdu dans l'Action, les autres se feront les soldats de la Vie Brave. C'est l'aboutissant de tout citoyen altruiste et intelligent. IL FAUT AGIR ! Pour étourdir l'intellectualité qui fourmille avec des fermentations de vertige, il faut dompter par des actes la Vie ardente. Toute action posée laisse une saveur âcre et délicate et si c'est une défaite, c'est tant pis et c'est tant mieux ; nous ne sommes pas nés pour obéir passivement à un système de morale. Il n'y a ni bien ni mal, disait Spinoza, le tout est de comprendre. Qu'on soit donc sans cesse à l'affût de la vie, mais pour la vaincre par des actes et non pour la mirer avec fatuité dans de petites œuvres.

Ce qui nous affole, c'est qu'elle passe à côté de tous ces efforts de jouisseurs égoïstes comme une grande déesse indifférente. C'est que tous ces petits joujoux d'art, elle les agite un instant pour les jeter dans un coin.

Damnation de l'artiste ! Tout cela n'aura donc servi de rien ? Non. La Déesse garde un cœur de marbre. Elle n'entend pas ces petits airs de flûte. Il lui faut des rudesses d'Hercule, l'enthousiasme sacré d'Orphée, une chanson puissante à gonfler des voiles !

Ne joue pas au plus fin avec elle par de petites combinaisons. Elle est la toute-puissance et nous ne connaissons son amour que si nous nous employons à devancer ses désirs. N'as-tu pas vu tant de figures désespérées devenir radieuses pour s'être penchées sur des œuvres où l'Avenir avait mis sa flammée ? Là est et le Devoir du Bonheur et le Bonheur du Devoir. Ils ne gisent ni dans nos étroites consciences ni dans les casernements des Morales officielles ; il est dans ce mélange palpitant d'idéal et de réalité de monstres et de Dieux, il est dans la vie, DANS LA VIE BRAVE. Corps à corps avec le monde, roulé dans ses vagues comme un nageur et s'abandonnant à son flot c'est là, pour les jeunes hommes de ce temps, le secret de calmer ce mal affreux qui s'appelle VANITÉ D'ÉCRIRE en leur faisant entrevoir dans des livres qui soient des actes ou des actes qui valent des livres, au delà des phrases ouvrées et des carillons de rhétorique, la volupté sociale et fraternelle de l'ACTION !

La « Sainte-Godelieve » de Tinel.

Nous nous sommes ici-même, à propos du dernier concert Ysaye, assez longuement et amèrement plaint de la déplorable acoustique de la salle de l'Exposition pour qu'il soit inutile d'insister sur ce point. On comprendra sans peine que l'audition de la *Sainte-Godelieve*, en de telles conditions, ne nous autorise guère à porter sur la nouvelle œuvre un définitif jugement. Assurément ce « drame lyrique » (fut-il jamais sous-titre aussi déplacé !) tout en témoignant d'une science et d'une richesse orchestrale fort respectable, fut en son ensemble lourd et mal équilibré, — mais oserons-nous, après si peu entendu, le décréter médiocre ? Au surplus, d'ardentes acclamations saluèrent cette audition : et se pourrait-il que tant de gens ensemble eussent tort ? On nous annonce pour le 2 août une re-présentation ; nous aimons à croire qu'elle aura lieu en un endroit plus artistique et propice à la sonorité ; et que nous pourrions alors appliquer à la dernière production de M. Tinel des procédés de critique moins empiriques. Encore que ce compositeur nous apparaisse anachro-

nique et que la route qu'il suit ait été par d'autres, d'une génération éteinte, frayée, nous reconnaissons en lui assez de talent pour souhaiter à ses œuvres une interprétation plus heureuse. Sans doute, l'orchestre, sous la chaude et nerveuse direction de Joseph Dupont, fut excellent, des chœurs furent exquis et les solistes dignes d'éloges — mais l'impression générale demeure défectueuse et, en tous cas, trop incomplète pour que nous puissions, en la circonstance, sérieusement, motiver un blâme. La seule chose qu'il nous soit dès maintenant permis d'avancer, c'est que jamais nous ne vimes balourdise aussi grotesque que la traduction de M. Anthéunis. Quand donc songera-t-on qu'il y a des poètes et des écrivains en ce pays et renoncera-t-on aux services de gens qui ne semblent témoigner pour la langue française pas plus d'aptitudes qu'un flamingant ou un Iroquois ?

« L'ART NOUVEAU »

Sous ce titre, M. E. Grasset a fait dernièrement, à l'Union centrale des Arts décoratifs, une attachante conférence qu'il vient de publier sous la forme d'une élégante plaquette tirée par MM. G. de Malherbe et C^{ie} sur papier de Hollande. Le peintre, dont on connaît la prédilection pour le renouveau dans l'art de la décoration, y dit des choses substantielles, bonnes à méditer par tous ceux, artistes ou esthètes, que passionnent les tentatives faites de toutes parts en vue de créer un style neuf, original et personnel, qui ne soit pas plus tributaire des nations voisines que des siècles passés. Mais le problème est épineux. Voici, sur l'orientation nouvelle, ce que pense M. Grasset :

A défaut d'un art nouveau tout prêt, nous pouvons imaginer quelques conditions de son existence ou seulement exprimer le désir de les voir réalisées.

Mais, même aussi peu que cela à formuler est une véritable montagne à soulever ; car il s'agit de remplacer des formes anciennes très riches, très élégantes, mais dont nous ne comprenons plus le sens, par des formes tout aussi riches et élégantes que nous devons tirer des nécessités de notre temps, de l'emploi raisonné de la matière et de l'ornement tiré de la nature.

Ici les œuvres du passé immédiat, le XVIII^e siècle, peuvent jusqu'à un certain point servir de guide. A ce moment-là, on a atteint par l'expérience un degré élevé de raffinement ; mais la société s'est transformée de telle sorte depuis cent ans, que ce genre de raffinement ne nous convient plus. Nous continuons à trouver élégant l'Art du XVIII^e siècle, mais rien de plus. Il nous est devenu étranger. Notre époque est plus inquiète, a d'autres besoins à satisfaire et réclame d'autres sensations avec la même élégance.

Tel est le problème. — Notre Art ornemental n'aura de raison d'être qu'en donnant une impression de richesse, même avec les matériaux les moins coûteux, grâce à l'entente de la composition et à l'économie réalisée par les moyens mécaniques. C'est là ce qui le rendra populaire, et, si on le veut absolument, humanitaire et social ; de plus, c'en est la seule solution ainsi que nous le verrons.

D'ailleurs, pour réaliser pleinement ce but, il faut que cet Art puisse atteindre au paroxysme de la richesse élégante, et que la folie de la beauté soit constamment inassouvie ; sans cela pas d'Art, pas de progrès !

Le rôle de l'argent, qui se déplace aujourd'hui si facilement,

est, dans notre société moderne, d'alimenter largement ce feu de l'invention, et il faut espérer que dans le jeune avenir se trouveront des hommes riches moins bornés que les éternels ramasseurs de bric-à-brac.

Mais si nous pouvons et devons dépasser nos ancêtres par l'invention, nous le pouvons également par la *belle matière*. Cette dernière question fera son chemin, et au lieu, par exemple, de meubles en hêtre comme on fait ceux de cuisine, dorés en plein sous Louis XIV ou Louis XV, nous aurons d'honnêtes meubles en noyer, en chêne, en acajou, en beau bois choisi et précieux s'il le faut.

Car deux conditions ravissent nos yeux dans les œuvres d'art : *la matière et le décor*. — Or, que voyons-nous souvent ? Une forme très étudiée adaptée à une matière sans valeur, sans solidité, sans beauté intrinsèque. Il est vrai que des yeux qui peuvent se contenter de formes en plâtre ou en terre cuite n'en demandent pas davantage. Mais ce n'est pas pour ceux-là que nous devons travailler. Au reste, c'est toute une *éducation des yeux* à refaire que de cesser de confondre, par exemple, des carreaux de salle de bain avec de la belle céramique demi-mate, l'enduit pauvrement vitreux avec l'aspect de l'épiderme des fruits et des graines de l'artiste Nature.

Voilà le terrain déblayé!... Que faire maintenant que nous voilà sans modèles à copier, sans ouvrages où puiser des idées ? — Reprendre le Louis XVI pour le continuer ? — Et comment renouons-nous la chaîne brisée, puisque les artistes les plus charmants de ce règne (de ceux qui ont survécu) n'avaient plus aucun talent en 1815 ! A plus forte raison, qui pourra nous montrer à composer avec la grâce de 1788?... Bien plus ! Quels sont les moyens de travail d'aujourd'hui comparés à ceux d'il y a cent ans ? Car pourquoi aimons-nous, recherchons-nous, achetons-nous les vieux meubles, ceux de ce temps-là ? — Parce que, outre leur grâce et l'élégance de leur tournure, nous sentons qu'ils sont bien faits, en bonne, solide et honnête marchandise et main-d'œuvre et non en camelote mécanique à la mode aujourd'hui.

Seulement, ce goût des meubles d'autrefois est devenu peu à peu celui du bric-à-brac tout puissant aujourd'hui, manie qui ne contribue pas peu à retenir tout effort en avant ; car, au lieu de dépenser leur argent à encourager des tentatives nouvelles d'objets d'Art et d'ameublement, les gens qui peuvent dépenser consacrent des sommes folles à en acheter d'anciens, condamnant ainsi les novateurs à la faillite.

Mais, dira-t-on, ce changement n'est point facile, *puisqu'il n'y a plus de tradition* et que, pour nous appuyer sur quelque chose, il nous faut remonter au moins à 1815.

Je ne pense pas que personne y songe. L'art du premier Empire a ses mérites, mais ne me paraît pas autrement être un point de départ.

Si, au reste, la chose avait été possible, — *continuer un style ancien*, — elle se serait faite depuis longtemps. En effet, avec quelques efforts on peut modifier, surtout dans les détails, des formes existantes, mais ce ne sera jamais qu'un rajeunissement passager. Il est vrai qu'on aurait pu en sortir autre chose, mais l'expérience n'a pas été faite. Que les hystériques du Louis XV n'ont-ils essayé de galvaniser ce mort charmant, au lieu d'en faire d'ignobles pastiches ? — C'est que nous ne possédons plus le fluide spécial nécessaire ! Non. On s'est borné à copier, décalquer, surmouler !

En ce cas, nous n'avons qu'une chose à faire, *consulter l'usage présent, l'utilité* des objets et les orner au moyen des formes puisées dans la nature, en tenant compte de la matière employée.

Tel me paraît être le programme logique et simple de l'Art nouveau. Il présente l'immense avantage de laisser à chacun toute liberté. Les œuvres s'imposant d'elles-mêmes, les moins forts imiteront les plus forts, ce qui est la règle, en attendant qu'un changement se produise.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE⁽¹⁾

Mimique théâtrale. Professeur : M. VERMANDELE. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Dauchot ; 1^{er} prix, M^{lles} de Guevara et Collet, M. Bracke ; 2^e prix avec distinction, M. Servais ; 2^e prix, M^{lles} Duysburgh et Van Steenkiste, MM. Mouricks, De Busscher et Defreyn.

Déclamation (Tragédie et Comédie). Professeurs : MM. CHOME et VERMANDELE. — 1^{er} prix avec distinction, M. Wauquier, élève de M. Chomé ; 1^{er} prix, M. Massart, élève de M. Vermandele ; 2^e prix avec distinction : M. Mouricks, élève de M. Chomé, et M. Robert, élève de M. Vermandele.

PRIX DE VERTUOSITÉ. Accordé à M^{lle} Denys avec la plus grande distinction.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Soliloques du Pauvre, par JEHAN RICTUS. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Sur les Pointes*, par PIERRE D'ALHEIM. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Les Frissons*, par CHARLES DE SAINT-CYR. Paris, Chamuel. — *L'Éternel Pierrot*, pièce en un acte en vers, par B. REGNOLD. — *Aventures*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Les Lariers sont coupés (les Hantises, Trois poèmes en prose)*, par EDOUARD DUJARDIN, avec portrait de l'auteur d'après Anquetin. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Notes sur quelques portraits de la Galerie d'Arenberg*, par JOSEPH NÈVE. (Extrait des « Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique ».) Anvers, Imp. V^e De Backer. — *Les Criminels dans l'Art et la Littérature*, par ENRICO FERRI. Paris, Félix Alcan. — *L'Amour d'amour*, par CAMILLE LEMONNIER. Collection *Lotus bleu*. Paris, Guillaume. — *La Fin de la Vie*, étude critique sur dix-sept statuettes d'Henri Bouillon, par YVANHOË RAMBOSSON. Paris, Bibliothèque de la *Plume*. — *Louvain pittoresque*, XX promenades à Louvain, Tervueren et leurs environs, par FRANZ NÈVE. Louvain, Ch. Peeters.

Musique.

Union et Patrie, paroles d'ANTOINE GLESE, musique de FRÉDÉRIC SCHIFF. Piano et chant. — *La même*, en édition de grand luxe format oblong avec couverture en couleurs et faux-titre illustré par F. Gaillard. — Partition d'orchestre. Bruxelles, Ad. Mahillon, éditeur.

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 20 et 27 juin, 4 et 11 juillet derniers.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Une Nuit à Venise. »

Il est, on le sait, interdit de mettre publiquement en scène la personne ou la vie privée d'un contemporain, et les intéressés ou leurs ayants droit peuvent faire interdire par justice une représentation qu'ils prévoient devoir, à ce point de vue, leur causer préjudice. Mais à qui s'adresser? Au juge des référés? Au tribunal?

Aux termes d'un arrêt récent de la Cour d'appel de Paris, il appartient au tribunal seul et non au juge des référés de régler le droit que peut avoir un auteur de faire représenter une de ses œuvres et le droit concurrent de ceux qu'il met en scène par eux-mêmes ou dans les personnes de leur famille de s'opposer à cette représentation. Mais le juge des référés est compétent pour interdire, par provision, une représentation théâtrale qui préjudicierait au droit des personnes mises en scène ou de leur famille, en impartissant à celles-ci un délai pour faire trancher le litige au principal.

L'affaire dont avaient été saisis successivement le juge des référés et la Cour, c'est l'opposition faite par M^{mes} V^e Dudevand-Sand et Lardin de Musset à la représentation annoncée par M. Mongerolle, au Théâtre Mondain, de sa pièce : *Une Nuit à Venise* — *fantaisie irrévérencieuse*, qui mettait en scène Alfred de Musset et George Sand.

Les motifs d'urgence déterminèrent le juge à se déclarer compétent. Il autorisa donc les demandeurs de s'opposer, avec l'assistance de tout commissaire de police, à la représentation, et les renvoya à se pourvoir au principal. La Cour confirma l'ordonnance, en impartissant un délai de quinzaine pour qu'il soit statué au fond.

« La Tour de Nesle. »

Si des plagiat peu considérables peuvent, dans certains cas, n'être justiciables que de la critique littéraire, ils doivent, au contraire, lorsqu'ils sont nombreux, étendus et serviles, être considérés comme une véritable contrefaçon tombant sous l'application de la loi et donnant lieu, lorsqu'ils sont préjudiciables, à l'allocation de dommages-intérêts.

C'est à propos d'un « insipide délayage » — ce sont les termes mêmes du jugement — du drame populaire d'Alexandre Dumas et Gaillardet, *La Tour de Nesle*, que le tribunal civil de la Seine a été amené à rendre cette décision. Les frères Fayard, éditeurs, publient en ce moment, sous les signatures de G. Le Faure et de Pierre Delcourt, et sous la forme de livraisons illustrées à 5 centimes l'une, un roman dont le titre, les personnages, les péripéties, sont textuellement empruntés au célèbre ouvrage que nous venons de citer. Le sujet, le plan, son agencement et ses développements, la marche de l'action, le groupement des personnages et les mobiles qui les font agir, les passions qu'ils ressentent, les sentiments qu'ils expriment, apparaissent également dans l'original et dans la copie servile qu'en ont faite les défendants. Ceux-ci n'ont pas même pris le soin de modifier les noms des personnages principaux qu'ils mettent en scène : Marguerite de Bourgogne, Louis le Hutin, Lyonel de Bournonville ou le capitaine Buridan, les deux frères Philippe et Gaultier d'Aulnay, le cabaretier Landry, Orsini, dont ils se sont bornés à changer le métier de tavernier en celui de premier ministre. On voit figurer dans leur récit jusqu'aux personnages accessoires de

Savredy, de Pierrefonds, d'Enguerrand de Marigny, qui apparaissent aux mêmes moments que dans le drame et y jouent le même rôle.

Dans ces conditions, la contrefaçon n'est pas douteuse, et c'est à bon droit que sur la demande des héritiers d'Alexandre Dumas et de Gaillardet, le tribunal a condamné les frères Fayard à cesser la publication du roman intitulé *La Tour de Nesle*, à peine de 25 francs par jour de retard pendant un mois, passé lequel délai il sera fait droit, et qu'il a en outre condamné solidairement les frères Fayard, Le Faure et Delcourt à payer aux demandeurs la somme de 5,000 francs à titre de dommages-intérêts, « un roman mal fait ne pouvant manquer de déprécier la valeur de l'œuvre originale qu'il a travestie et l'auteur du drame étant, en outre, privé, par cette usurpation, des bénéfices qu'il eût pu tirer de la cession du droit d'adaptation qui lui appartient. Du fait de la publication déjà consommée, celui-ci devient évidemment beaucoup plus difficile ».

Le Portrait de M^{lle} Laus.

M^{lle} Laus, de l'Opéra, fut assez surprise en voyant arriver chez elle, il y a deux ou trois mois, un commissionnaire porteur d'un tableau la représentant dans son costume du ballet *Samson et Dalila*.

Le commissionnaire était accompagné du peintre Boetzel, auteur du portrait, qui venait toucher le montant de la commande.

Mais, déclara M^{lle} Laus, je ne vous ai rien commandé du tout!

Sur ce, le peintre assigna M^{lle} Laus en paiement de la somme de 3,000 francs.

La 5^e chambre du tribunal vient de le débouter de sa demande, M. Boetzel n'ayant pu justifier suffisamment qu'il ait reçu une commande de l'artiste.

Cadres de portraits.

C'est, paraît-il, une coutume établie et acceptée par les marchands que le peintre qui va choisir le cadre d'un portrait est censé agir pour le compte de son client, que ce dernier est seul débiteur du cadre et que l'artiste ne contracte aucune obligation personnelle.

Contrairement à cet usage, le Tribunal civil de la Seine vient de condamner un peintre, M. Weiss, à payer à M. Lacoste, encadreur, le cadre du portrait de M^{me} Lhobedez qu'il avait commandé et dont cette dame n'avait pas voulu acquitter le prix. Ci : 450 francs.

A l'avenir, les portraitistes feront sagement de prendre leurs précautions.

PETITE CHRONIQUE

M. Charles-Léon Cardon, membre de la commission directrice des musées de peinture et de sculpture de l'Etat, a fait don au gouvernement du portrait de Henri Leys, par lui-même, d'un portrait d'homme par Thomas Lawrence, et d'un tableau, représentant une scène de démolition à Paris, par M. Léon Stevens.

Le ministre de l'agriculture et des travaux publics a adressé, au nom du gouvernement, des remerciements au généreux donateur.

Au Waux-Hall, jeudi, aura lieu un concert extraordinaire avec

le concours de M. Seguin qui chantera probablement les *Adieux de Wotan*.

La semaine suivante on y entendra M^{me} Raunay.

L'administration des concerts du Conservatoire de Nancy ouvre un « concours de composition musicale » pour l'année 1897-1898.

Il s'agit de « la composition d'une œuvre symphonique de musique pure en une partie, écrite pour orchestre ordinaire de symphonie avec ou sans instrument solo, et dont la durée d'exécution ne devra pas dépasser vingt minutes ». Les compositions relevant du genre descriptif seront rigoureusement exclues du concours.

Le jury est composé de MM. Gabriel Fauré, président, Bourgaud-Ducoudray, Guilmant, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, Chappuis, Bordes, de Bréville, Bruneau, Chausson, Dukas, Savard.

L'auteur de la partition ayant obtenu le prix recevra une prime de 500 francs et son œuvre sera exécutée aux concerts du Conservatoire de Nancy, au cours de la saison 1897-98.

Saint-Saëns a été dimanche dernier à Dieppe, à l'occasion de l'ouverture du Musée dont il a fait don à la ville, l'objet de grandes ovations.

Ses compatriotes lui ont prouvé qu'on pouvait être prophète dans son pays en lui offrant un banquet solennel, après quoi on l'a conduit sous des arcs de triomphe jusqu'à la place du Théâtre qui, dès maintenant, s'appelle place Camille Saint-Saëns.

LA STATUE DE BALZAC. — Du *Figaro* :

M. Rodin, à qui nous sommes allés demander hier quand sortirait son œuvre — qui est achevée, mais à laquelle il travaille sans cesse avec amour, retouchant un détail, accentuant un trait de physionomie, sans changer l'attitude du penseur regardant, les bras croisés, passer la foule humaine — M. Rodin nous a dit que la statue allait être bientôt livrée au grandissement.

« Maintenant, a ajouté le maître, je travaille surtout à un bas-relief, une figure en plat que je veux placer sur le socle que prépare Frantz Jourdain : ce sera une femme tenant un masque, la Comédie humaine. Dans un mois sans doute, si l'on peut assigner des dates à l'exécution de l'œuvre d'un artiste, j'en aurai fini. »

M. Rodin consacre d'ailleurs une grosse partie de son temps à l'achèvement de la porte monumentale qui lui a été commandée par les Arts décoratifs, l'Enfer de Dante : se détachant sur les

panneaux en figures de haut-relief, un enchevêtrement de corps tordus et précipités vers un abîme ; et, au-dessus du cadre, traduisant par leur attitude le *Lasciate ogni speranza* du poète, trois hommes groupés, hurlants, terrifiants, qui vivent le désespoir.

Cette année, comme au début de chaque saison théâtrale, M. Felix Mottl, directeur général de la musique au théâtre de Carlsruhe, dirigera, du 5 septembre au 3 octobre, un cycle composé d'opéras classiques, d'œuvres wagnériennes et d'œuvres françaises.

Seront représentés successivement : *Orphée*, la *Flûte enchantée*, *Fidelio*, les *Troyens* de Berlioz, en deux soirées ; *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Yseult*, les *Maîtres chanteurs*, puis la *Légende de sainte Elisabeth* de Liszt, et enfin le *Drac*, l'opéra de MM. P. et L. Hillemacher, dont les premières représentations ont été un des succès du théâtre de Carlsruhe l'année dernière.

Les principaux artistes interprètes seront M^{mes} Mottl et Mailhac, MM. Gerhäuser, Jaeger, Plank et Wiegand.

M. Humperdinck met la dernière main à un nouvel opéra intitulé *Mime le Forgeron*.

Une étoile nouvelle brille dans le ciel d'Italie : M^{me} Tina di Lorenzo. La Tina, comme on l'appelle familièrement en Italie, est fort belle ; elle a vingt-six ans ; elle est directrice d'une troupe, conjointement avec M. Ando, le partenaire de M^{me} Duse à Paris, dans la *Dame aux Camélias*. On prédit à la Tina, si elle veut travailler et ne pas se contenter des éloges actuels des journaux, une destinée aussi glorieuse que celle de M^{me} Eleonora Duse.

M. Gabriel d'Annunzio vient de terminer une tragédie en quatre actes, *Ville morte*, qui sera jouée à l'automne au théâtre Costanzi, de Rome.

Les quatre rôles qu'elle comporte seront joués par M^{mes} Eleonora Duse, Tina di Lorenzo, MM. Ando et Ernesto Zacconi.

Ce que vaut aujourd'hui un Stradivarius ? On vient d'en vendre un à Londres 610 livres sterling (15,250 francs).

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 36.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN DUN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 83, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AUTOUR DU KIOSQUE. *Impressions d'artiste.* — DEUX LIVRES. *L'Hymnaire du Printemps; Aventures.* — ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN. *Les Villes et la Femme.* — LES HÉROS D'HOMÈRE. — NOTES DE MUSIQUE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le Droit de reproduction des œuvres d'art.* — PETITE CHRONIQUE.

AUTOUR DU KIOSQUE

Impressions d'artiste.

Le train a amené d'une ville voisine la fanfare d'un régiment de dragons. Et voici les musiciens installés dans le kiosque, sanglés, astiqués, la poitrine bombant sous la tunique indigo à passe-poil blanc, la casquette en forme de galette inclinée sur l'oreille, les revers des manches méticuleusement passés à la craie. Un O brodé en laine rouge, initiale de la reine Olga qui donna jadis son nom au régiment, s'épanouit sur la patte de la fausse épaulette. Au galon de la coiffure, les couleurs du Wurtemberg, le rouge et le noir, fixés en une petite cible sous la cocarde de l'Empire. Les instruments de cuivre, fourbis à neuf, reflètent, comme des miroirs, le feuillage des marronniers voisins, les tables du Kursaal, la foule qui s'attroupe.

Sur un signe du chef, dont la main gantée, armée d'un minuscule bâton, dessine par-dessus les pupitres

des croix rythmiques, quatre trompettes élèvent, d'un mouvement saccadé, leur pavillon vers le ciel. Les joues se gonflent et la musique éclate en stridences métalliques, en sonorités aiguës soutenues par le ronflement des tubas et des bombardons. Le crépitement de la caisse roulante, le tonnerre lointain des timbales, les sonneries argentines du triangle se mêlent au concert des pistons, des bugles et des saxophones! Belliqueuse, barbare, toute en appels et en invectives, la marche se déroule, évoquant les champs de bataille où, naguère, ces mêmes rythmes guerriers entraînaient les armées vers la mort.

L'ombre du vieil empereur apparaît à cet instant, comme pour rendre la vision plus saisissante. Grand, voûté, les favoris blancs taillés sur le modèle que mit à la mode le roi de Prusse, enveloppé jusqu'aux pieds d'un mac-ferlane noir, s'avance dans la curiosité sympathique de la foule qui salue et s'incline S. A. R. le prince Georges, frère du fondateur de l'Empire, qui perpétue, pour la plus grande joie et le non moins appréciable profit des hôteliers, restaurateurs et détaillants divers d'X...-les-Bains, le culte voué par son auguste aîné à la paisible bourgade dont il fit la fortune et la célébrité.

Il n'y a guère, entre l'Empereur défunt et le prince Georges, de différence appréciable, pour le commun des martyrs, que dans la coiffure. Le premier por-

tait invariablement le haut-de-forme gris qu'ont popularisé les photographies et les gravures. Le second, sans doute pour ne pas pousser trop loin la ressemblance, se coiffe d'un chapeau « melon ». Il est accompagné, dans ses promenades quotidiennes, d'un secrétaire et suivi par un basset à jambes torses que mène en laisse un domestique vêtu de noir, funèbre comme un croque-mort et d'une solennité à déridier une pieuvre. La promenade finie, l'inspection passée avec bienveillance de la bimbeloterie exposée sous les arcades : coucous en bois sculpté, casse-noix et pipes à l'effigie de Bismarck, verres de Bohême, gants du Tyrol, agates des montagnes du Taunus, le cortège rejoint un antique landau dont l'attelage sommeille sous la marquise du Kursaal. Le prince et son basset s'installent sur les coussins, le dos au vent, le secrétaire salue et s'efface, le domestique disparaît et le public regarde s'éloigner ces curieux vestiges de la bonhomie des Cours d'autrefois.

Les dragons de la reine Olga continuent à faire vibrer dans l'air adouci de cette fin d'après-midi leurs accords claironnants. C'est, entre la *Radetzky-Marsch* aux allures précipitées et quelque fantaisie pour piston solo, une transcription du *Rheingold* déployant inopinément la splendeur des harmonies du Walhall que les échos répercutent jusqu'au sommet des collines boisées qui cernent la ville. Par les bois de hêtres et de chênes, des bouffées de musique cuivrée égalaient le goût des bonnes gens attablés dans les guinguettes champêtres autour du gâteau monumental et de la cafetière fumante, là-haut, au pied des tours qui évoquent, elles aussi, des souvenirs de guerre et de morts glorieuses.

Sur le gravier craquant des jardins fleuris de roses, la foule cosmopolite circule, le verre d'eau thermale au bout des doigts. La vilaine assemblée que celle de ces bourgeoisies internationales ! Le rastaquouérisme et la juiverie dominant, et ce ne sont, çà et là, que nez busqués, regards fuyants, ventres grotesques, visages en tête de bouc. Oberlaender et Hermann Paul n'ont pas dépassé, dans leurs fantaisies les plus irrévérencieuses, la laideur caricaturale de ces spécimens humains. Dans cette marée dont le flot envahit les allées trois fois par jour, aux heures symphoniques, quelques types surgissent, fixant dans la mémoire une silhouette précise : un ténor parfumé, féminisé, fleuri, couvert de bijoux, la pâleur du visage encadrée de cheveux sombres lissés en bandeaux sur les tempes ; quatre petites « transatlantiques », mi-Barrisson, mi-Cléo de Mérode, arborant par-dessus de frissonnants et souples vêtements clairs de gigantesques chapeaux dont les plumes déroulées au vent flottent comme des étendards ; un vieux sergent de 1870 en uniforme, la poitrine orgueilleusement couverte de médailles, qui semble, avec sa longue barbe blanche, le dieu tutélaire de la petite station.

Et tandis que la foule tourne autour du kiosque d'un pas nonchalant et régulier, que les bouteilles de vin du Rhin et les verres de bière d'Autriche et de Bavière scintillent sur la blancheur des nappes, les trompettes de la reine Olga reprennent leur place sur le devant de l'estrade et debout, le pavillon brusquement lancé vers le ciel, les joues gonflées, sonnent à travers le vacarme de la fanfare, déchainé en une explosion finale, l'air de la retraite dont les notes prolongées se perdent, au loin, dans les bois.

DEUX LIVRES

L'Hymnaire du Printemps, par GEORGES RAMAEKERS
et Aventures, par ÉDOUARD DUCOTÉ.

Si d'un côté, encore que, lecture faite de l'*Hymnaire du Printemps*, nous aimerions chicaner un peu son auteur au sujet de l'épigraphe qu'à son livre il a donnée et lui demander ce qu'il entend par « l'Art pour Dieu », formule qui, depuis quel temps, rallie plusieurs jeunes hommes et leur est devenue le signe d'une conviction artistique, sans qu'aucun d'eux ait songé à nous dire si la simple qualité de catholique suffisait à justifier l'étiquette, chez un artiste, ou si une nécessité d'apostolat était requise pour assurer à la devise sa plénière application, nous ne saurions nous empêcher de reconnaître en lui un poète plein de promesses, où s'avèrent les plus heureux dons et qui, malgré quelques imperfections de forme et de langue, — malhabiletés que la franchise de son début excuse, — quelques erreurs de rythme, quelques faiblesses d'inspiration séduit, soit que pour des arbres, des eaux ou un paysage, en la première partie du recueil : l'Hymne de la Clarté, il s'émeuve et chante, soit que dans l'hymne suivante, d'Amour, il fasse vers la suzeraine de ses vers converger d'un geste adorant la tendresse éparse des choses et de son cœur, soit enfin qu'en l'Hymne de Foi, il trouve dans les spectacles de la nature des motifs d'exaltation sacrée, par une fraîcheur saine, une candeur aimable, un sens délicat des détails gracieux, une fougue généreuse, qui, réunis en certaines pièces, comme *Midi*, *Vers la Source* ou *Mois de Marie*, arrivent à donner une impression intense, lumineuse et forte, et justifient amplement, en même temps que les éloges, les sérieux et nobles espoirs qu'en cet écrivain de vingt ans l'on peut dès à présent fonder ; d'autre part, pour M. Ducoté, jeune littérateur dont, en deux ou trois livres fort différents les uns des autres, la personnalité déjà s'ébaucha et qui, délaissant la fable, l'objet de ses récentes assiduités, se fraie aujourd'hui une route nouvelle, nous n'oserions, malgré sa phrase limpide et bien agencée, harmonieuse et classique, réitérer, à l'occasion d'*Aventures*, le présent recueil, les louanges que, plus haut, nous formulâmes et qui, dans l'occurrence, ne peuvent s'accorder avec l'exclusif et évident souci littéraire qui inspira ces proses, avec l'artificialité de ces fictions et de ces allégories un peu primitives et faciles, avec cette verve et cette virtuosité dont, sans cependant nous permettre de déclarer inutile son ouvrage, nous nous autoriserons pour reprocher à M. Ducoté de ne pas assez bien employer les facultés qu'une nature généreuse lui départit et de perdre en productions trop futiles une sève qui ne demanderait mieux que de s'épanouir en floraisons plus attendries et plus humaines ; nous n'oserions,

disais-je, brûler un pareil encens parce que nous ne sommes pas de ceux que les seuls agréments du style ravissent et qui prennent davantage en une œuvre d'art la qualité du drap dont elle est revêtue que la chair même qu'elle anime, parce qu'enfin, aux spécieuses latries du style et de ses pompes, nous préférons toujours la touchante simplicité d'un peu de vie qui palpète, — surprise et ingénue.

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN ⁽¹⁾

Les Villes et la Femme.

Il me vient tous les jours une plus grande joie d'être femme. J'ai tant de goûts et de tendances particulières, tant de sensations dont je me découvre la féminine spécialité! J'ai tant de bonheurs et de désirs que les hommes n'ont pas! Il y a des heures, après les orages, les chaleurs accablantes ou les froids intenses, quand le paysage que j'ai sous les yeux s'enveloppe de brumes et que le soleil en fait briller quelques détails isolés, animant un toit, une fenêtre luisante, une clairière dans la forêt et laissant tout le reste enseveli dans les vapeurs laiteuses d'un brouillard mouvant et doux qui sert d'écrin à ses reflets; il y a des heures où je sens que la nature est femme, qu'elle est avec moi, qu'elle et moi nous sommes une force et que, parmi les choses qu'elle prêche constamment, il en est plusieurs que la femme est seule à comprendre.

Peut-être que, depuis des temps, nous avons, par nos défauts et nos faiblesses seulement, tenté de traduire en influences humaines les voix féminines de la nature.

Et malgré tout, on nous écoute! Une partie de l'organisation du monde humain se féminisa. Par quel admirable mécanisme la faiblesse vint-elle, sans qu'on s'en aperçoive, sans faire appel aux ressources des puissances collectives, chez les animaux comme chez les hommes, dans la famille des satellites comme dans la tribu des esclaves, imposer ses désirs, ses volontés, le poids spécifique de son existence à toutes les forces, à tous les soleils, à toutes les mâles et dominantes énergies?

Je sais que déjà, à l'heure présente, et peut-être depuis de longs siècles, cela est commenté, sinon expliqué.

Mais je n'ai que le temps de passer en admirant, et de crier du fond de ma faiblesse tous les nouveaux désirs que l'époque où je suis met en moi, petite créature très paisiblement confiante en l'éternel et indestructible écho éveillé par les moindres voix.

Et mon cri, provoqué par tant de malaises, tant de fiévreuses et inconscientes résistances, je l'articule comme je peux, sachant bien qu'il ne traduit encore qu'une partie de mon immense désir; mon cri d'enfant, de femme, le cri de mon instinct est : « MORT AUX VILLES! »

Ah! je sais qu'elles sont la glorieuse et puissante réalisation, l'aboutissement inespéré de toute une civilisation qui rêva le rapprochement des hommes, l'union des forces semblables, la possibilité de l'échange rapide, et la souplesse presque féline du contact humain, la vaste pétrification de notre besoin de fraternité. Mais que ne sommes-nous déjà au temps où nous visiterons les villes comme nous visitons aujourd'hui les belles églises gothiques, les admirant parce que nous ne pouvons plus en construire de

semblables; que ne sommes-nous au temps où nous comprendrons la folie de ces héroïques et douloureuses concentrations, et où Paris, Londres, Vienne ne seront plus que l'enveloppe curieuse d'un esprit mort, d'une conception étroite, la forme passagère d'un de nos plus nécessaires instincts!

Quand aurons-nous des ailes, — comme nous en eûmes pour nous réunir malgré les supplices de ces réunions, — quand aurons-nous des nageoires, des bottes de sept lieues, assez de chemins de fer et de « vicinaux », de ballons, de bateaux, de propulseurs électriques, de bicyclettes, d'ascenseurs pour nous fuir avec la même rapidité que nous mettons à nous réunir?

Les villes sont l'organisation figée de notre impérieux besoin d'échange. Elles sont les marchés où les âmes, comme les bourses et les esprits, vont donner et recevoir leur subsistance; mais elles sont la négation, la destruction des lentes croissances, de tout ce qui ne donne ni ne reçoit encore aucune vie des sociétés, de tout ce qui tient immédiatement sa force de la nature. Elles sont les tueuses de l'enfance, de toutes les enfances, des gestations de l'esprit comme de celles des corps, de tout ce qui grandit peu à peu, à petits jets invisibles, empruntant de la vigueur aux procédés calmes des plantes, dont on ne sent jamais l'effort. Tous les apprentissages, tous les enseignements y prennent des allures factices. Les patiences y sont douloureuses et il est impossible d'y rien approfondir.

Nous savons que ces amas de maisons succèdent à la fois aux huttes isolées et aux clairières où des instruments qu'on ne joue plus appelaient les hommes d'un clan aux assemblées réglant les questions générales; aux tentes et aux hameaux perdus, aussi bien qu'aux foires où, des pays voisins, chacun apportait son travail, ses richesses. Demeures familiales et marchés, elles ont tout confondu, foules et solitaires, les heures d'épanouissement, d'union, et les heures de repliement sur soi-même, l'heure de tous et l'heure de chacun. Nous savons aussi obscurément que les villes ne devraient en chasser qu'un côté de notre existence et qu'elles l'empoisonnent quand elles l'accaparent tout entière.

Mais ce que nous verrons toujours davantage c'est qu'elles sont les ennemies de la féminité et qu'elles le seront de plus en plus, fussent-elles régies par les femmes, ce que je ne souhaite ni pour les villes ni pour les femmes.

Quand les Américains, enthousiastes des idées, alors régnaient, de communauté familiale, voulurent, vers le milieu de ce siècle, réaliser cet idéal, ils fondèrent « Brook-farm », établissement resté aussi célèbre que les tentatives de Fourier. Nous savons ce qu'il en advint, et on nous a donné jadis beaucoup de détails sur cette vie très simple et laborieuse, sur cette ferme où vécurent, réunis, des hommes de grande valeur, — quelques-uns furent célèbres, — des femmes intelligentes et dévouées, des penseurs, des hommes d'action, des enfants, des étudiants et des professeurs.

D'aucuns ont cru que cette entreprise ne réussit pas parce qu'elle ne « faisait » pas assez d'argent.

Mais qui me fera croire que ces essais, presque religieux en leur gravité et leur sincérité, n'eussent pas trouvé, surtout en Amérique, tout l'appui financier qu'il leur fallait, s'ils n'avaient contenu en eux-mêmes la raison de leur instabilité?

Un témoin oculaire écrit : « Ce sont les mères de famille qui ont fait crouler « Brook-farm ». Cela leur faisait l'effet de la vie d'hôtel. Elles admettaient l'école en commun, mais à la chambre d'enfants commune elles avaient de graves objections. Les œufs peuvent être couvés à la machine, mais il paraît que la poule, pour

(1) Voir l'Art moderne du 2 mai dernier.

son compte, préférerait la vieille méthode; une poule sans poussins n'était plus qu'une demi-poule. »

La solitude et l'intimité, nécessaires à l'homme fait, sont tout aussi nécessaires à l'enfant. L'homme, par un subterfuge de son imagination, peut supporter pendant une ou deux générations l'excès de communions et de communautés; mais aucun système, aucun enthousiasme, si religieux qu'il soit, ne peut cacher à la femme les effets immédiats de ces excès sur l'enfant, sur elle-même. A « Brook-farm » elle vit le monde en raccourci et comprit là, au bout de peu de temps, ce qu'elle arrive lentement à comprendre dans la vie ordinaire : c'est que la famille, « cette indispensable cellule première de toutes les collectivités », doit vivre d'une vie assez forte, assez personnelle, assez intime pour ne pas être écrasée par la société. Pour que la vie des sociétés la pénètre, circule à travers son étroite organisation sans la dissoudre, comme l'air pénètre les vivants sans leur nuire, il lui faut l'aide d'un réactif qui lui permette de résister au trop violent dissolvant des villes, il lui faut une plus grande possibilité d'isolement, de repliement sur elle-même, le contact plus continu de la Nature.

Pour qu'entre l'homme et la femme, entre les enfants et les parents l'union soit réelle, il faut que leurs personnalités, ou mieux leurs essences, masculine, féminine, enfantine, aient en le temps d'agir les unes sur les autres. Il faut que cet acide d'un autre âge, d'un autre sexe, morde l'être pour le rendre complet, humain.

Comment cela peut-il avoir lieu dans les villes où la femme est dépossédée de sa personnalité par le souci d'une perpétuelle concurrence qui, après l'avoir aidée à atteindre le niveau actuel des qualités de son sexe, lui donne ensuite toutes les tares de la banalisation?

Comment trouvera-t-elle la joie et la force d'être elle-même, si cette concurrence fait peser sur elle, sans répit, d'humiliantes et débilitantes incertitudes, si elle est exclusivement une valeur qui monte et qui descend comme les valeurs de bourse, d'après le plus ou moins de rareté de ses qualités? Si elle ne peut se réjouir d'avoir la valeur intrinsèque, vivante, d'un fragment nécessaire à telle ou telle unité humaine, d'être la femme qui complète tel homme, ou celle qui élève tels enfants?

Est-elle la mère de ses enfants quand un travail trop prolongé, ou une vie trop éparpillée l'empêche de suivre et de protéger la formation équilibrée de ces petits estomacs, de ces goûts et dégoûts, de ces mobiles sensibilités, de ces consciences impressionnables?

Est-elle la femme de cet homme si elle ne lui représente toute la féminité? Comment donnera-t-elle ce qu'elle a de plus vivant, de plus vraiment féminin : la changeante et souple adaptation de son être à toutes les circonstances, à toutes les humeurs, à tous les âges, à toutes les conditions de la vie, si l'homme, au lieu de suivre l'existence d'une femme déroulant tout un arc-en-ciel de nuances de sensibilité ou de compréhension, ne peut que regarder de petits morceaux de la vie de beaucoup de femmes?

Si attrayant et révélateur est précisément le mode de succession de nos différentes dispositions!

Les villes, qui empêchent la femme d'être contemplée en sa réelle et mouvante beauté féminine, en son universelle tendance d'adaptation, en sa vertu de subtile métamorphose, les villes qui fragmentent la femme en n'en laissant apercevoir que des « moments », la forçant à mettre une intensité fiévreuse en ces minutes

où elle est en scène, les villes nous détruisent, nous banalisent, nous agitent, nous à qui tout prêche le calme, nous font accorder une importance exagérée à l'une ou l'autre de nos attitudes, — celles que la foule comprend le plus vite. — Les villes figent certains de nos mérites en habitudes, en routines, nous ôtent notre naturel, nous font mentir à nous-mêmes, et leurs débauches de sociabilité nous obligent à être tout le temps correctes, parées ou bienveillantes et mesurées, quand notre grand charme serait d'apparaître belles après n'avoir eu que l'attrait de l'activité, douces après qu'une belle indignation nous eût secouées, et tour à tour diaboliquement lucides et perspicaces, interrogativement ignorantes, tendres, graves, abandonnées ou discrètes, malicieusement intimes ou sereinement sociables, selon l'heure, — selon l'heure et selon la bonne Nature!

Comment enfin inspirerons-nous à l'homme fatigué d'agir, de craindre, d'oser, et de manier des détails lourds d'éphémérités et d'incertitudes, la sécurité de tout ce qui existe éternellement? Comment équilibrerons-nous les nécessaires agitations du travail par la bienfaisante sensation des choses immuables, des bonnes lois constantes, si les villes nous empêchent de « vivre » profondément notre fidélité, de prouver la belle et stable unité qui git sous toutes les diversités des femmes et du monde?

Ah! que toutes les roues, que tous les ailerons emplumés, que l'eau, le feu, les nuages, la terre, traversés et remués par des forces électriques, nous aident à avoir chacun, à l'abri des villes-marchés, des villes-foires, des villes-couvents-casernes-harems-congrès-collectivités-fraternités, des nids où nous puissions chacun mieux jouir de la terre, mieux recevoir ses influences, où la nature puisse nous envelopper et nous refondre, nous « ahontir » de nos minuscules emportements, être complice de la féminisation des mortels.

Que la terre devienne un semis de demeures séparées — oh! bien séparées — par de la verdure, des arbres, des champs, des forces s'épanouissant lentement. Ouatons le contact humain. Mettons du foin frais entre les porcelaines de nos intimités; que nos foyers ne soient pas confondus!

Ecoutez, Messeigneurs, ce que les femmes croient entendre dire à la Nature :

« Je suis le perpétuel chimiste transformant à coups de siècles les choses en pensées, les pensées en choses, les forces en consciences, les consciences en forces. Tu veux être tout pensée, tout conscience, tu fais contre moi des syndicats de génie humain, — les villes, — tu t'ériges en règne séparé. Les autres règnes dont tu as été forcé de reconnaître la parenté avec le tien, tu les traites en cousins pauvres de province, oubliant qu'un même fluide vous anime et que ce fluide, pour rester vital en chacun de ses règnes, doit circuler, circuler toujours, sans arrêt ni barrière, que l'échange doit être continu. Vois, tu t'es confiné aux lieux où le génie humain a tenté de créer un sommeil nouveau, une nourriture, un rire, une famille, un amour, des associations exclusivement humains, artificiels pour le reste de mon empire. C'est ton droit et il se peut que tu inocules au monde entier tes artifices.

« Mais jusque là — car tu n'es encore qu'un apprenti — je te ferai bien sentir que si ta race est infiniment protéenne, capable d'adaptation et d'évolution, tout cela arrive avec une lenteur formidable, et que je broie toutes les vies à qui je n'ai pas donné moi-même la force de me braver. »

Et elle va, massacrant les faibles qui la méconnaissent.

O gentils sires, écoutez-les, écoutez-nous! Que nos désirs et nos

crainces vous fassent souvent, toujours plus souvent, quitter les villes jusqu'à ce que, au lieu des actuels foyers de confusion, notre globe soit couvert d'un réseau de robustes unités fédérées, que ce ne soient pas seulement les hommes, mais la nature entière qui nous enveloppe de ses révélatrices fraternités.

LES HÉROS D'HOMÈRE

Nous reproduisons, à titre de curiosité littéraire, une série de petits médaillons qui ont paru, sans nom d'auteur, dans une ancienne publication française, d'une grande rareté : *Le Défenseur* (1820 ?). Nous souhaitons que quelque ami des lettres recherche dans la collection du *Défenseur*, à la Bibliothèque nationale de Paris, si d'autres morceaux de ce recueil, révélant par leur belle allure littéraire la paternité de l'écrivain anonyme, ne mériteraient pas d'être également republiés.

ACHILLE

C'est à son héros qu'Homère a donné tout son génie. Les éléments du caractère d'Achille que la nature ou les traditions lui présentaient, étaient la colère, la force, la vengeance : s'il n'eût travaillé que sur ce fond, content d'étendre les proportions, de faire une colère effrénée, une force irrésistible, une vengeance insatiable, cet Achille serait une sorte de monstre que nos yeux seraient bientôt las d'admirer. Qu'il eût fait plus : qu'il eût jeté sur cette grande figure quelques traits d'un idéal plus pur, des élans de gloire, des atteintes de douleur, des transports d'amitié, elle ressemblerait trop encore aux caractères de ce temps, pleins de vices achevés et de vertus incomplètes. Mais non, le poète se sent éclairé de plus haut ; des perfections nouvelles se découvrent. Cet homme qui marche indomptable dans sa force, sans savoir que sa force vient de Dieu, transporté de rage, a tiré le glaive ; et tout à coup, reconnaissant Minerve, il s'écrie :

« Déesse, il est mieux de vous obéir. » Que lui fait cette captive enlevée, et la mort qui l'attend devant Troie ! Ces âmes ordinaires ne le comprennent point : Ajax, au lieu d'une femme, lui en offre sept. Patrocle même demande s'il craint quelque oracle ; et le divin Achille avec douceur les initie aux mystères de son âme sublime : elle n'habitera point là où le brave et le lâche sont en égal honneur. S'il n'est point de mortel qui haïsse comme lui, en aimant il se surpasse lui-même. Les souvenirs de son père remplissent ses yeux de larmes ; il se transporte de cœur dans la patrie pour rendre à la vieillesse de Pélée les soins que son enfance reçut de lui ; pour y jouir avec la femme, que son père lui choisira, du bonheur domestique tant regrettable.

Et sans doute il serait impossible de dire tout l'amour que ce héros sacrifiait à la gloire. A mesure que les Grecs en tombant satisfont à sa vengeance, nous sentons cette colère généreuse qui s'apaise. Il envoie Patrocle avec ses armes ; combien les paroles dernières qu'il lui recommande accordent, avec grandeur, sa piété, sa tendresse et sa gloire ! Mais il pleure sur l'ami qu'il aimait à l'égal de sa vie ; et là commence une douleur immortelle, féconde en douleurs, immense comme l'âme qu'elle remplit. Une moitié de l'*Iliade* sera pleine d'Achille absent, l'autre de Patrocle expiré. Le plus beau des hommes, qui tout à l'heure se ravissant avec sa lyre, chantait le triomphe des braves, couvre maintenant sa tête de cendre et ne médite que la mort ; héros malheureux, à qui la paix sera toujours inconnue ; qui ne sortira du repos de sa colère que pour être en proie aux tourments ; et que ces tour-

ments sublimes précipiteront dans les rangs des hommes, affaînés de lamentations ! Le fleuve oppressé regorge de victimes ; Hector expire, promis aux vautours, et tout Iliion le voit trainé devant ses murailles. Le vainqueur descend du char, couvert de poussière et de sang ; et, sur le bûcher de son ami, égorge douze Troyens magnanimes. Nous maudissons sans doute cet Achille impitoyable, et son amitié barbare nous fait horreur. Mais quoi ! sa douleur vit toujours et surpasse sa vengeance ! Étranger au sommeil, nous le trouvons encore se roulant sur la terre qu'il arrose de larmes brûlantes ou errant dans sa mélancolie le long des rives de la mer ! Priam baise à genoux ses mains homicides ; Achille le relève, il compatit à ce roi, blanchi par l'âge ; il pleure avec lui, et nous l'admirons. Sa douceur nous fait frémir lorsqu'au ressentiment de sa blessure il a peur de lui-même, et nous l'admirons encore. Quel est donc ce mortel inconcevable qui nous réconcilie avec ses crimes, ou plutôt ce poète dont le génie naturalise, au sein de notre politesse, les idées de son affreuse antiquité ? Il a des mœurs féroces à peindre et il fait un caractère où les mauvaises passions éclatent comme des fureurs, mais où les bonnes, plus hautes, dominent encore ; un caractère, dont les vices naissent, pour ainsi dire, de trop de vertu. N'est-ce point là une image sublime, sinon parfaite, de notre infirme nature qui contient au fond beaucoup de misères et qu'un peu de grandeur éblouit ? Les siècles n'ont produit jamais une création poétique aussi forte ; peut-être c'est qu'il a fallu peindre depuis non pas nos premiers sentiments, mais des sentiments infinis. L'âme s'est agrandie de toutes parts ; l'histoire a eu des hommes plus hauts qu'Achille et la poésie n'a plus été la seule lumière du monde.

ULYSSE

Ulysse est le petit-fils d'Antolycus, qui excellait sur la terre dans l'art de la rapine et du parjure : il recueillit l'héritage de son aïeul, mais il est vrai de dire qu'il l'améliora. Ce héros n'a point pour toute vertu cette force de membres qui accabla le mendiant Irus ; ces ruses misérables qui trompèrent Polyphème, et cette langue fabuleuse qui enchantâ la cour d'Alcinoüs ; il respire la prudence, et Minerve qui, ne lui laissant rien à faire, le délivre toujours, n'est sans doute autre chose que l'adresse de son esprit ; mais le spectacle de l'homme adroit aux prises avec le malheur est une curiosité vaine : la terre ne voit plus comme une merveille la sagesse d'un roi qui passe un an dans les voluptés de Circé, d'où ses compagnons le retirent, qui s'endort sept ans dans la grotte où Calypso, quoique déesse, le rassasie de plaisirs : et quels plaisirs que ceux qui n'ont jamais un moment d'attente, ni une ombre de mystère, ni une parole d'amour ! Enfin, impatient de retourner dans sa patrie, il arrive couvert de lambeaux qui, moins hideux, ne seraient pas moins touchants. Il supporte des outrages qui auraient plus d'amertume s'ils ne paraissaient pas ridicules ; il ne s'en relève que par la force de son bras, et sur ses ennemis immolés savoure la vengeance, vertu antique qui achevait, pour ainsi dire, l'âme des héros.

(A suivre.)

NOTES DE MUSIQUE

Quelques dates prises dans la partition d'orchestre de *Fervaal*, actuellement sous presse. Le prologue a été commencé à Chabret (Ardèche) en septembre 1889 et terminé à Valence (Drôme) en novembre 1893. Mais comme on le verra par les annotations sui-

vantes, Vincent d'Indy travaillait simultanément aux trois actes de son drame lyrique, achevés en trois ans, de juin 1892 à juillet 1895.

Voici, en effet, les mentions précises inscrites pour chacun d'eux de la main de l'auteur : PREMIER ACTE. Amsterdam, juin 1892. Les Faugs, août 1894. — DEUXIÈME ACTE. Les Faugs, 21 octobre 1892. Id., 14 novembre 1894. — TROISIÈME ACTE. Les Faugs, 30 octobre 1893. Vittel (Vosges), 6 juillet 1895.

Les Faugs, c'est, on le sait, le nom de l'habitation qu'a fait construire en Ardèche M. Vincent d'Indy et où il réside pendant l'été.

Voici, pour les musiciens, la composition exacte de l'orchestre, qui exige 109 exécutants :

Bois. — 4 flûtes, 3 hautbois, 4 clarinettes (dont une clarinette basse jouant aussi la partie de clarinette contrebasse), 4 bassons, 4 saxophones (sur la scène).

CUIVRES. — 4 cors chromatiques en *fa*, 4 trompettes chromatiques en *ut*, 8 bugles et saxhorns (huit parties à jouer par quatre instrumentistes qui prendront tantôt le bugle, tantôt le saxhorn), 4 trombones ténors (à coulisses), 1 tuba, 1 cornet à bouquin en *ut*.

BATTERIE. — Une paire de timbales chromatiques, une grosse caisse (avec double mailloche), un triangle, une paire de cymbales, un gong, deux boucliers ou tams-tams.

Huit harpes.

QUATUOR. — 16 premiers violons, 16 seconds violons, 10 altos, 10 violoncelles, 8 contrebasses à cinq cordes (descendant jusqu'à l'*ut* en-dessous des lignes de la clef de *fa*).

En résumé :

Instruments à bouche et à anche	49
Instruments à embouchure	17
Batterie	5
Harpes	8
Instruments à archet	60
TOTAL	109

Cet orchestre, on le voit, a été quelque peu réduit pour les représentations données à la Monnaie. C'est ainsi qu'au lieu des huit harpes il n'y en eut, au maximum, que deux, et certains soirs il n'y en eut pas du tout. Les timbales chromatiques réclamées avec insistance par l'auteur et qui sont d'un usage général en Allemagne et en Hollande ne lui furent jamais données, etc.

Quant aux chœurs, M. d'Indy indique un minimum de 92 choristes ainsi divisés :

Sopranos	24
Contraltos	24
Ténors	20
Basses	24
TOTAL	92

Il est probable qu'à Munich et à Carlsruhe, où auront lieu les prochaines représentations de *Fervaal*, ces indications précises seront mieux respectées qu'elles ne le furent à Bruxelles.

EXPOSITION NATIONALE

On dirait vraiment que l'*Encyclopédie Larousse* a pris à cœur de compléter notre Exposition nationale ! Plusieurs avaient, non sans raison, remarqué que seule, de toutes les formes d'art, la littérature n'y était point représentée. La plupart des écrivains

belges furent donc réunis, semble-t-il, pour combler ce vide et montrer au public, en même temps qu'ils montreraient leur pays, ses villes, ses arts, son cœur.

Mauclair a dit les sentiments d'un Français devant nous, Picard l'Ame belge, Eekhoud Anvers et Bruxelles, Buysse les lettres flamandes, Verhaeren l'art flamand, Maus l'art moderne, Maubel la musique et le théâtre, Maeterlinck la mystique, Ruijters la Flandre, Mali la femme belge, Demolder les kermesses et les cortèges, Bogaert le folklore, Lemonnier enfin la Belgique tout entière.

Dans ce concert charmant, M. Mockel seul fait entendre une note discordante, jugeant petitement et à la légère Eekhoud, Elskamp et les nouveaux et accordant une importance grotesquement excessive aux moindres écrivains wallons. Ah ! combien de gaffes ! A la vérité, on serait porté à croire que M. Mockel, depuis cinq ans, n'a plus lu un livre.

Et vraiment c'est chose regrettable, car sans lui l'accord entre tous ces poètes était parfait.

Ils ont dit leur pays avec une haute ferveur compréhensive. Ceux qui l'aiment comme eux seront assurément heureux de les lire.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Du Droit de reproduction des œuvres d'art.

En 1889, M. Bacquet, statuaire, a fait le buste du Dr Millot, médecin à Aix-en-Othe (Aube). Après la mort du docteur, M^{lle} Millot, sa sœur, a chargé MM. Jabœuf et Bezout, fondeurs à Paris, d'exécuter la reproduction en bronze du buste dont il s'agit, et elle a placé ce bronze sur la tombe du défunt.

M. Bacquet, prétendant que son œuvre avait été reproduite sans son autorisation, a assigné M^{lle} Millot et MM. Jabœuf et Bezout à fin de voir détruire le buste en bronze. Subsidièrement, il alléguait que le travail de MM. Jabœuf et Bezout était défectueux, et il demandait la nomination d'un expert.

« Attendu, en droit, a décidé le tribunal civil de la Seine, qu'il est de jurisprudence constante que la vente d'un objet d'art confère à l'acquéreur tous les droits et avantages qui y sont attachés, et que le droit de reproduction ne constitue pas une propriété distincte que l'auteur conserve, bien qu'il ait aliéné son œuvre sans réserves ; qu'il en est ainsi *a fortiori* s'il s'agit d'un portrait ou d'un buste ;

« Attendu, en fait, que Bacquet ne justifie pas que des réserves aient été faites par lui lors de la remise du buste au Dr Millot ;

« Attendu, au surplus, qu'il est constant que la demoiselle Millot a fait faire le buste en bronze qui se trouve sur le monument du cimetière d'Aix-en-Othe avec l'autorisation de la commission administrative du musée de Troyes, auquel, de son vivant, le Dr Millot avait fait don de son buste ;

« Attendu que Bacquet est donc mal venu à contester à la demoiselle Millot le droit de faire reproduire le buste du Dr Millot ;

« Attendu, en ce qui touche le travail de Jabœuf et Bezout, qu'à raison des critiques formulées par Bacquet sur l'exécution de ce travail le tribunal n'a pas, quant à présent, les éléments nécessaires pour statuer sur la demande, et qu'il échet de recourir à une expertise ;

« Par ces motifs ;

« Avant faire droit, commet Duval seul expert, dispensé du serment, du consentement des parties, à l'effet d'examiner le modèle en plâtre et la reproduction en bronze du buste du Dr Millot ; dire si cette reproduction est bien ou mal faite, si elle altère le caractère de l'œuvre de Bacquet et peut nuire à sa réputation artistique, lequel expert entendra les parties, etc. »

PETITE CHRONIQUE

Le jury de la Section des Beaux-Arts de l'Exposition internationale de Bruxelles est ainsi composé :

Membres titulaires :

Classe 1^{re}. — Peinture. — MM. E. Carpentier, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège; A. De Vriendt, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers; L. Frédéricie, artiste peintre, à Bruxelles; E. Joors, artiste peintre, à Anvers; E. Leclercq, inspecteur des Beaux-Arts, à Bruxelles; K. Ooms, artiste peintre, à Anvers; J. Rosseels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Termonde; L. Tytgadt, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand.

Classe 2. — Sculpture. — MM. J. Dillens, statuaire, à Bruxelles; C. Meunier, statuaire, à Louvain.

Classe 3. — Gravure. — M. G. Biot, membre de l'Académie royale de Belgique, à Anvers.

Classe 4. — Architecture. — MM. L. De La Censerie, architecte, à Bruges; H. Maquet, membre de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles.

Membres suppléants : MM. Th. Baron, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Namur; A. De Tombay, statuaire, à Bruxelles.

M. Albrecht De Vriendt remplira les fonctions de président du jury.

Les membres titulaires et suppléants du jury rempliront leurs fonctions à titre honorifique et gratuit.

L'école belge vient de remporter un éclatant succès à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich. Il a été attribué quatre médailles d'or aux artistes belges : 1^{re} médaille d'or à M. Th. Verstraete, artiste peintre; 2^{es} médailles d'or à MM. V. Gilsoul et Mayné, artistes peintres, et à M. Jean Hérain, statuaire.

Les artistes en sauront gré à M. Des Enfants, qui était délégué du gouvernement près de la Commission des récompenses. Indépendamment de ces résultats, M. Des Enfants a réussi à faire acquérir, pour la tombola de l'Exposition, un tableau de M^{lle} Alice Ronner et de M. Fernand Delgouffre.

D'autres artistes, tels que M^{lle} Cécile Douard et MM. Joris et Van Damme-Sylva, ont, dès l'ouverture du Salon, trouvé acquéreur de leurs œuvres.

LA STATUE DE CHARLES ROGIER. — Charles Rogier, lorsqu'il rentrait dans l'intimité, au sortir des sévères débats parlementaires, excellait, paraît-il, en un répertoire d'imitations du plus haut comique : c'est ainsi que la statue de la place de la Liberté nous le montre à la fois avec l'importance burlesque et prétentieuse (exagérément, sans doute, mais ce qui est compréhensible, puisqu'il est saisi par l'artiste dans l'action d'une parodie) du professeur de diction, avec le jarret ineffablement tendu d'un maître de danse, l'imprévu d'un *Jack in the box* surgissant, et si la main

gauche de la sculpture se crispe sur des feuillets, la contraction de ses reins et la contrainte cruelle de toute l'attitude qui dit : « Peste, j'arriverai trop tard ! » ou : « Malheur, il est occupé », dissipent aussitôt l'illusion que ces papiers seront intéressés à une autre que la plus sonore et naturelle des éloquences. L'artiste est parvenu, dans l'effigie nouvellement inaugurée, à synthétiser ces divers avatars de notre célèbre et, d'ailleurs, très noble compatriote et en l'affublant (détail d'authenticité douteuse, mais spirituelle trouvaille d'une redingote en linoléum passé à l'huile d'olive, y ajoute une note irrésistiblement joyeuse. Cette synthèse est un tour de force qui excuse la conception un peu hardie sans toutefois manquer de saveur, de figurer un personnage non dans la gravité de ses fonctions sociales, mais parmi la bonne humeur familiale où l'homme découvre souvent des facettes inconnues et charmantes de son intellectuel.

Et songer cependant que l'on nous condamne à perpétuité à de telles visions et que c'est ainsi que la Belgique glorifie le talent et les vertus de ses grands nationaux.

M^{lle} Consuelo Domenech, dont l'engagement était expiré à l'Opéra, vient, dit le *Gil Blas*, de signer un traité avec les directeurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où elle chantera l'hiver prochain *Hérodiade*, le *Prophète*, la *Favorite* et le *Trouvère*.

D'autre part, le *Figaro* annonce l'engagement à Bruxelles d'une autre artiste de l'Opéra, M^{lle} Thérèse Ganne, qui serait prêtée pendant un an à MM. Stoumon et Calabresi pour chanter *Lohengrin*, *Aïda*, *Faust* et les *Huguenots*.

Le jury, constitué par le Conseil communal de Louvain pour le monument Remy et composé de MM. Van der Stappen, de Lalaing et Janlet, vient de se prononcer. Il a accordé la première place à M. Braecke, à l'unanimité des voix.

Le monument sera élevé à Louvain, place du Marché-aux-Grains, à l'angle vers la rue de Tirlemont.

Le deuxième Salon de la Société des beaux-arts de Dinant s'ouvrira le 15 août.

Parmi les adhésions parvenues au comité, citons celles de M^{lles} Beernaert et Ronner, M. et M^{me} Wysteman, MM. Binjé, Bartholomé, Delgouffre, Farasyn, Proost, Gilsoul, Verdussen, Steppe, Smits, Le Roy, Lamorinière, etc., etc.

Les journaux français publient cette note :

« On annonce que M^{me} Sarah Bernhardt se prépare à jouer *Hamlet*, en travesti, à Londres. Si cette tentative réussit, elle la renouvellera cet hiver à la Renaissance. Ce ne sera pas la première fois, d'ailleurs, que le personnage mélancolique du prince danois aura été représenté par une femme. M^{me} Judith s'y essaya jadis avec succès au théâtre de la Gaîté, en 1868. »

Comment se fait-il que l'on oublie les représentations de M^{lle} Leroux? Elle aussi fut un *Hamlet* admirable. Nous en rendions compte dans l'*Art moderne* du 13 octobre 1889 (p. 324).

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE :

MAISON PRINCIPALE

SUCCESSALE :

9, galerie du Roi, 9

10, rue de Ruysbroeck, 10

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 83, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES DISTRIBUTIONS DES PRIX. — QUELQUES TRAITS DE CARLYLE, par Emerson. — BELLE ANNÉE. — LES HÉROS D'HOMÈRE (suite et fin). — BIBLIOGRAPHIE. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le Courrier de Lyon*. — PETITE CHRONIQUE.

LES DISTRIBUTIONS DES PRIX

Les journaux français, depuis une semaine, sont pleins d'articles sur les distributions des prix. On interviewe et on discute. Maurice Barrès a dit très justement que ces distributions disposaient les enfants à faire plus tard des bassesses pour une décoration. Lucien Descaves a écrit un réquisitoire, *Contre les prix*. On est assez d'accord pour trouver qu'ils sont inutiles, le cancre d'école s'en moquant autant qu'un crabe tapi dans le sable se fiche d'une étoile filante. On trouve même qu'ils éveillent la jalousie et la haine dans l'âme des petits.

Tout cela est vrai. D'autant plus qu'on voit souvent les prodiges de collège, les gloires de troisième latine, devenir dans la vie de parfaits médiocres, tandis que d'autres, endormis et obscurs dans les classes, prennent au sortir des pensionnats des essors inattendus. On habitude trop la jeunesse à travailler pour un « prix » dans

les athénées et à bûcher pour « passer un examen » dans les universités. Certains élèves d'humanités ne s'adonnent à l'étude qu'en vue de cette petite célébrité de « premier de la classe » et n'aiment la science que pour cette satisfaction qui flatte déplorablement leur vanité. Si l'on supprimait les distributions de prix, ces jeunes phénomènes ne seraient sans doute plus aussi brillants, mais peut-être que leur caractère serait plus trempé.

Les partisans des couronnes de laurier et des bouquins rouges ou bleus, qu'on dore sur tranche après les avoir choisis parmi les plus avantageux « rossignols » de librairies, déclarent que les prix sont utiles pour stimuler le zèle des écoliers et leur faire aimer l'étude. Je crois, pour ma part, qu'il y aurait une manière nouvelle plus logique et plus simple d'attacher les jeunes esprits à la littérature et aux sciences : ce serait de supprimer totalement la façon d'enseigner actuelle, empirique et ennuyeuse, et d'imaginer un enseignement empreint de plus de vie et de plus de couleur.

Qui ne songe avec horreur à ses années de jeunesse, enfouies au fond de classes tristes, trainées sur des pupitres de bois puant à la fois l'encre et le plomb de l'encrier? C'était, durant sept heures du jour, un empoisonnement malsain, au milieu d'une forte ribambelle d'autres gamins, et le soir, à la rentrée, des devoirs à faire encore pendant deux heures et parfois

plus! Et cela recommençait, sans fin! On s'imaginait que l'instant de la délivrance ne sonnerait jamais! Des professeurs maussades ou indifférents, aussi fatigués, aussi malheureux que les élèves, venaient donner des cours, sans trop grand souci des fruits de leurs enseignements. On n'aimait qu'une chose : les vacances, souhaitées par tous comme la lumière du matin par les dormeurs en proie aux cauchemars.

Ce régime quasi cellulaire n'apprenait, au surplus, pas grand'chose et faisait voir la vie à travers l'âme des professeurs de grammaire. On peut, à un âge déterminé, s'assimiler en moins de trois ans ce qu'on met six et sept ans à digérer péniblement pendant la période des humanités. Encore, ce qu'on entend dans ce milieu terne, banal et somnolent ne se grave-t-il pas suffisamment dans la mémoire et s'efface-t-il vite, comme des photographies tirées sans suffisante lumière. Et, généralement, ne quitte-t-on pas l'école fatigué de Virgile, d'Horace, d'Homère, de Racine, de Fénelon, trop grammaticalement épelés durant de lourds après-midi d'été ou des jours d'hiver chauffés par un poêle de fonte exhalant le gaz de ses charbons? Personne n'explique aux jeunes gens le charme des livres, la poésie des grands écrivains, et ne leur fait pressentir la divinité enchantée du génie. C'est là une des sources de ce dégoût de la lecture qui fait de la Belgique, au point de vue des lettres, une mare d'assoupis.

Mais au lieu de faire enseigner les littératures par des gens sortis de l'école normale et pratiquant leur métier en employés qui vont chaque jour s'asseoir sur leurs ronds de cuir, astreints à la besogne nécessaire au gain de leur subsistance, que n'envoie-t-on aux élèves des écrivains, qui leur parleraient en poètes, leur transmettraient une des étincelles jaillies de leur âme, ouvriraient pour eux les voiles du Beau, les persuaderaient par leur propre foi et les enthousiasmeraient par leur ferveur? Quelques leçons, ainsi consacrées à Virgile ou à Homère, seraient, pour les jeunes esprits, inoubliables, et pourquoi ne seraient-elles pas données au bord d'une source, à l'ombre de grands arbres, où l'on entendrait, en même temps que les vers du poète qui la célèbre, bruire cette nature qu'il faut montrer et faire aimer? Pourquoi n'enseigne-t-on pas les éléments de l'astronomie par quelque belle nuit d'été, en se servant du ciel au lieu des cartes noires des atlas, et en montrant du doigt cet abîme plein d'inconnu et de lueurs, d'espaces et de soleils, qu'est l'Univers? Pourquoi n'enseigne-t-on pas la botanique en de fréquentes promenades à travers les bois et les champs, où les fleurs, surprises dans leur épanouissement, à leur naissance, à leur mort, diraient elles-mêmes, avec le professeur, leurs beautés et leurs secrets? Pourquoi ne pas étudier la zoologie dans des jardins zoologiques, à des tables d'amphithéâtres, ou bien au cours d'excursions

où l'on chercherait à découvrir la vie des êtres libres qui peuplent les airs et la terre? La géographie s'apprendrait à merveille dans des musées coloniaux, à des expositions, et l'on aurait soin, au lieu de faire retenir aux élèves, imbécilement, des noms de villes et de rivières, de leur montrer les causes de la configuration du sol du monde et de leur parler un peu de cette philosophie de la boule terrestre, dont l'esprit plane, comme un grand aigle de lumière, au-dessus des pays, des fleuves et des mers.

L'histoire, — pourquoi ne pas la ressusciter dans les musées de peinture, d'archéologie, d'architecture, dans les vieux beffrois, les cathédrales, les hôtels de ville, partout où sa voix pourrait parler avec celle du maître? En un mot, pourquoi ne pas donner de la vie et de la couleur à l'enseignement au lieu d'en faire une chose morte et neutre? Que n'essaye-t-on de charmer au lieu de forcer? Que ne parle-t-on aux yeux? Les choses vues se retiennent bien mieux que celles entendues ou lues! Les abstractions ne laissent que des traces vagues dans l'esprit des enfants. Les religions, par leur enseignement et leur culte et en s'adressant au peuple, qui a aussi une âme simple et vierge, n'ont-elles pas toujours symbolisé leurs rites en temples et en statues, qui frappaient davantage les imaginations, et n'ont-elles pas, par la musique, les parfums, la peinture, tenté de captiver leurs fidèles? Que toute l'éducation soit poussée de façon analogue. L'enfant, enchanté, ne souffrira plus de la lourde chape de plomb qui écrase les années où l'on doit croître et s'épanouir suivant la nature, il se sentira une dignité plus grande, sa franchise sera plus ouverte — et il ne sera plus question du tout de distributions de prix devenues inutiles, car l'étude se fera aimer pour elle-même! Mais avant d'en arriver là, il est une chose à supprimer tout de suite, ce sont les « pensums » et les « retenues ». Je bondis de rage quand je songe qu'un idiot de « surveillant » peut infliger mille vers d'Homère à copier à un jeune garçon pour une espièglerie, le dégoûtant ainsi de l'ancêtre sublime des poètes, et se servant lui-même du grand chantre grec pour faire régner le silence de la stupidité dans sa salle d'études. Il est cruel aussi que, pour un rire, un enfant soit privé (et souvent injustement, le rire étant chose irrésistible chez la jeunesse) des libertés de son dimanche. Certes on fomenté, avec ce système, quelques âmes de révoltés, ce qui est salutaire, mais on forme aussi ce tas de déprimés, d'uniformes et de ternes qui composent la haute majorité de la bourgeoisie et qui banalisent le monde, ne pensant jamais qu'avec la cervelle de leurs pions.

EUGÈNE DEMOLDER

QUELQUES TRAITS DE CARLYLE

par EMERSON

Thomas Carlyle parle beaucoup : ses conversations sont aussi extraordinaires que ses écrits, peut-être même davantage.

Il n'est pas écrivain avant tout, comme la plupart de ceux que je connais, mais un solide Écossais, pareil à celui que vous trouveriez dans toutes les forges ou les selleries, et il n'est qu'accidentellement, et par un étonnant concours de circonstances, l'admirable homme d'art et d'étude qu'il est.

Comme beaucoup de tempéraments forts et brutaux, il a une tendance religieuse assez prononcée ; cette tendance, comme beaucoup de ses autres qualités, est additionnée d'une certaine virulence, marchant de pair dans ce cas-ci avec le désir impatient de secouer christianisme, judaïsme et tous les revêtements connus de la bonne vieille histoire du passé. On le dirait toujours occupé à méditer la façon dont on pourrait amener l'explosion du monde de choses qui le tourmente.

Il contredit volontiers, et les apporteurs de principes s'exposent à être bombardés par lui de sarcasmes déconcertants. Non pas qu'il se préoccupe fort d'un dogme ou d'un autre, mais il aime la personnalité — ou mieux cette excellente chose que notre langue apauvrie ne nous permet pas de traduire à notre guise : « genuineness », source de toute force ; — et ce qu'il harcèle en ses interlocuteurs, ce sont ces opinions acquises, empruntées, volées, partagées par ceux qui n'en ont pas eux-mêmes.

Si un homme d'étude se mêle à une bande de bûcherons ou de mineurs ils reconnaîtront très vite tous ses défauts de caractère. Rien ne les satisfera que ce qui est réel et sain. De même cet homme est comme un marteau écrasant la médiocrité et la prétention. Il découvre immédiatement toutes les faiblesses, et les montre. Il a un tempérament vif, agressif et il est difficile de l'impressionner. L'homme littéraire, l'homme du jour, l'homme politique, gonflés de la joie de leurs triomphes, viennent voir cet homme dont ils ont applaudi l'esprit et l'humour, sûrs d'être bienvenus, désireux de l'entendre ; mais sa présence les désarçonne. Ses vitupérations fermes, victorieuses, ironiques, les glacent et les rendent hésitants. Sa parole vous fait souvent penser à ce qu'on disait de Johnson : « Si son pistolet faisait long feu, il vous assommerait avec la crosse. »

Ceux qui ne font qu'adopter ses idées, sans en avoir à eux, l'ennuient comme pourraient ennuyer des courtisans, des êtres dépendants ; il découvre en un instant si vous soutenez une cause pour laquelle vous êtes né, dont vous êtes le défenseur organique, ou non. Si vous êtes le champion naturel de n'importe quoi, le passionné, l'amoureux qui peut vivre et mourir pour les choses dont il parle, et qui ne se préoccupe de l'approbation de personne, pas même de la sienne, celui-là, il le respectera ; naturellement, plus noble est votre pensée ou votre volonté, mieux cela vaudra à ses yeux. Il déteste les jongleurs littéraires ; et si Guisot, après avoir été le jouet ou l'instrument de Louis-Philippe pendant de longues années, se met à écrire des essais sur le caractère de Washington, sur « le Beau » ou sur « la Philosophie de l'histoire », il pense que ces choses ont peu de valeur.

Il a grand respect pour les réalités, pour tous les traits qui jaillissent de la nature intrinsèque de celui qui agit. Son humeur le porterait à une idolâtrie de la force. Une forte nature a pour

lui un grand charme, avant même qu'il sache si cette force est « divine ou diabolique ». Il professe et prêche, à coups de canon, pourrait-on dire, que toute noble nature est divine et qu'elle contient des passions sauvages, elle possède aussi les freins et les hautes impulsions qui, si effrénée qu'elle soit, lui feront garder son propre orbite et la feront revenir de loin.

La sévérité de son sentiment moral aiguise toutes ses satires. Son adoration — le mot n'est pas trop fort — pour tout ce qui est enthousiasme, endurance, amour ou toute autre marque d'une bonne nature, n'a d'égale que l'ironie — suscitant des tempêtes de rire — avec laquelle il retrouse les plumes des prétentieux et montre toutes les hypocrisies et leur ridicule.

Il n'y a rien de plus profond en lui que cet humour toujours éveillé, cette attention intense et optimiste avec laquelle il regarde toute la création. Il sent que la perfection de la santé est la gaieté, et ne pourra pas prendre un air grave, même en face d'une tragédie ou d'un long ennui.

L'épine dorsale, pour ainsi parler, de son génie est son sens moral, sa perception de l'importance unique de la vérité et de la justice ; mais j'entends de la justice et de la sincérité de caractère, non de celles des crédos et des codes. Vu la décadence actuelle des religions, Carlyle trouve que le seul acte liturgique qu'on puisse accomplir pour satisfaire sa conscience, c'est de se bien laver.

Il pense que la seule question qui puisse intéresser les vrais hommes, à l'heure actuelle, bien au-dessus de l'art, de la poésie et de toute la beauté des formes, c'est la beauté des problèmes sociaux, l'élégance possible de leur solution.

Il a défendu les hommes d'étude sans demander à aucun d'eux comment il fallait les défendre. Haut placé dans la société mondaine, il s'est fait le défenseur du peuple, enseignant avec colère aux nobles leurs péremptoires obligations. Ses erreurs d'opinion ne sont rien en comparaison de cette belle intrépidité, à mes yeux. Son aplomb ne peut être imité ; il provient de la profonde et saine sensibilité qui le fait toujours envisager le cœur, le point central de la chose discutée.

Il n'eut jamais peur d'aucun homme et sa joie est de les combattre face à face.

BELLE ANNÉE

A-t-on souvent parlé des *belles années* ? J'entends assez souvent dire que l'année fut bonne — ou mauvaise. Mais dans quel almanach rétrospectif parle-t-on des années laides et de celles qui furent éclatantes de beauté ? Je ne sais ce que sera la saison actuelle au point de vue de la subsistance des mortels et de leur nourriture ; mais je me sens obligée de crier que dans le coin où je suis pour le moment, — tout près de la frontière, en vue de la forêt d'Hertogenwald, à trois lieues du point le plus élevé de la Belgique, dans ce petit Limbourg qui se crut si important jadis, quand ses bastions, ses ponts-levis, ses contreforts et ses remparts affrontaient les quatre points cardinaux, — il règne « une belle année ».

Les paysans eux-mêmes trouvent que rarement il y eut autant de fleurs, autant de vie. Les talus, maigrement garnis, les années ordinaires, de notre petite flore timide, sont envahis de larges groupes, d'immenses familles de fleurs. Les plantes grimpantes atteignent des hauteurs inattendues, les haies sont pavisées de

fleurs à tiges plus élancées, plus épaisses, dans les prairies, innombrables, sont les touffes de même couleur. La pluie et le soleil, alternant avec une étonnante discrétion, qui n'est pas dans leurs habitudes, ont fait lever tous les grains d'une même bouffée de semences. Les petits sentiers qui traversent les prairies sont tapissés d'une herbe drue, au lieu d'être gris comme toujours. L'air est rempli de parfums plus forts et plus sauvages, les brumes très légères ne quittent presque pas l'horizon et adoucissent tous les contours de nos petites montagnes, si faciles à confondre avec les nuages; les couchers de soleil, les heures qui précèdent les orages, les petites mares de couleur foncée qui réfléchissent les branches de chèvrefeuille, l'éclat de la verdure aux premiers plans; tout cela et bien d'autres choses encore font qu'en ce petit espace de quelques lieues on peut croire à un des plus intenses moments de vie qui se soient révélés depuis de longues périodes.

Dites, vous autres, gens des provinces claires et lumineuses, ou sablonneuses, ou maritimes, fait-il aussi exceptionnellement beau chez vous ?

Alors nous pourrions écrire quelque part que la Belgique, que toute notre région tempérée, peut-être, traverse une *belle* année, une heure de force et de joie, d'abandon épanoui qui devrait faire date dans l'histoire, si l'histoire était ce qu'elle devrait être pour nous aider à être heureux; si au lieu d'être « le bruit de ce qui tombe sur la route du genre humain », elle était l'écho de toutes les croissances puissantes.

Les botanistes et les peintres en un chapitre spécial parleront du nombre et du vol étonnamment élevé des mouches de lumière, — peut-être aussi des affirmations vitales, gênantes pour la race humaine, d'une foule d'insectes de tout acabit, — de la couleur si constamment captivante, jamais sèche, des paysages, des quelques conditions particulières de l'atmosphère, influencée elle-même par la vie exubérante des plantes étonnées d'être si victorieuses et de tant masquer les grands espaces de rocher dont la réverbération chaude les desséchait l'an passé.

Je sais que ces choses et toutes leurs conséquences, et toutes leurs influences, et bien d'autres observations sont consignées en quelques annales soigneusement scientifiques. Mais pour les bonnes gens qui, comme moi, surtout par ces jours de soleil, ne regardent guère les livres, je voudrais chanter une petite chanson qui s'entende sans qu'on fasse d'effort pour la saisir; j'aimerais savoir si d'eux-mêmes, à l'œil nu, ils n'ont pas déjà découvert dans les bois où ils s'enfoncent, dans les haies de chèvrefeuille où ils enfouissent leur nez, dans l'aspect doux ou dramatique, coloré toujours, des ciels, dans les yeux et dans l'éclat inusité du poil luisant des bêtes des champs, qu'il fait beau, très beau, spécialement beau cette année, cet été de mil huit cent quatre-vingt-dix-sept.

LES HÉROS D'HOMÈRE ⁽¹⁾

PÉLÉE, NESTOR, ULYSSE, DIOMÈDE, AJAX, ETC.

La grandeur du héros se communique autour de lui. On entend avec joie parler ce vieux Pélée qui, s'il apprend que les Grecs fuient devant Hector, lèvera les mains aux dieux pour que son âme descende dans les enfers. On aime Patrocle, guerrier sensible qui meurt en sauvant le peuple et dont tant de larmes

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

honnorent la bravoure et la douceur. Cette beauté morale se dégrade dans les autres personnages. Nestor la respire encore; il a vu passer deux générations; il règne sur la troisième, plein de l'expérience des anciens jours: tous les honneurs couronnent sa tête blanche. L'éloquence, la sagesse, la piété le consacrent, pour ainsi dire, sur la terre, comme si le poète eut pressenti que l'homme de bien, en avançant dans la vie, monte vers la divinité. Ulysse possède tous les talents des hommes, mais il n'a point reçu les dons du ciel. Son courage délibéré et, dans le péril, décide la fuite: son éloquence, plus adroite que forte, peint l'homme des stratagèmes, des heureuses précautions; et les peuples grossiers estiment tant la ruse! Ce n'est pas tout; l'âme d'Ulysse possède cette prudence au-dessus de laquelle les Grecs de ce temps ne connaissaient rien. Diomède, à qui Pallas défend d'avoir peur, se précipite sur les hommes, sur les dieux, et sa vanité les insulte: le courage l'anime, la générosité n'est point étrangère à son cœur. A la rencontre d'un ennemi, il plonge sa lance dans la terre et lui présente la main: c'est Glaucus; hôtes par leurs aïeux, ils échangent leurs armes et leur foi. Ces belles mœurs si poétiques sont rares dans les anciens chants; le poète lui-même s'en étonne: il croit que Jupiter à ravi les sens à Glaucus, qui donne au fils de Tydée des armes d'or pour des armes d'airain. Peut-être voulait-il compatir à la faiblesse de l'antiquité incapable de comprendre la force de la vertu. Ajax, qu'aucun dieu n'assiste jamais, a toute sa force dans ses bras, et cette force est toute son âme. Enorme, farouche, il semble appartenir moins à la société humaine qu'au désert; et le bon Homère a raison de le comparer à l'âne qui pénètre en un champ d'épis superbes, malgré les bâtons que des enfants brisent sur lui. Pourtant ce fou de Salamine connaît la crainte une fois: dans des ténèbres profondes, il demanda à Jupiter, avec des larmes, de périr du moins à la lumière du ciel; et voilà comment Homère sait partout être sublime!

Ces caractères et d'autres encore nous plaisent par leur constante énergie, leur variété inépuisable: mais une nature basse en fait le fond; et après que son génie les a élevés, ils retombent d'eux-mêmes. Leur force, féroce lorsqu'elle est sûre de vaincre, écoute la fuite dans le malheur. On leur dit que la honte est un mal, mais la mort, s'imaginent-ils, est bien pire. Aussi le plus brave ne répondra point de l'être tous les jours; ils attendent l'inspiration, et le dieu favorable qui les inspire le mieux est le bonheur. Leur faiblesse alors devient orgueil; l'orgueil, cruauté: sur le corps d'un ennemi expirant, ils se font eux-mêmes les hérauts de leur triomphe; ils lui parlent de sa femme qui se déchirera les joues, des oiseaux qui le dévoreront. L'affreuse moquerie habitera même leurs lèvres; le trainant par les pieds à travers d'autres victimes, ils l'appelleront à un glorieux hyménée; la foule des Grecs contempera la beauté ravissante d'un héros couché sans vie sur la terre; et chacun, lui faisant une blessure nouvelle, le trouvera plus doux à manier qu'au temps où il jetait la flamme sur leurs poupes.

HECTOR

Au sein de la mollesse d'Ilion, Hector a conservé son courage qui lui valut le surnom d'homicide: qu'il soit tel pour une multitude barbare; nous, appelons-le le bouclier de la ville, le dieu tutélaire des femmes et des tendres enfants. Le seul bon augure pour lui est de combattre pour la patrie: sa gloire est d'autant plus belle qu'il a horreur du crime de Paris, qu'il en souhaiterait

l'expiation; mais il se dévoue pour les siens. Son humanité adresse à un ennemi de douces paroles; sa piété lui mérite l'amour des immortels. La vie n'a point de liens qui retiennent ce guerrier généreux; il est prêt de sourire à la mort, si on lui promet les honneurs de la sépulture. Mais dans une insigne victoire, superbe et presque cruel, il s'enivre de sa force et brave cette force plus grande qui bientôt le saisira; il méprise les conseils salutaires, et courant à sa perte, entraîne avec lui tout Iliou.

Quand le malheur vient l'éclairer, des faiblesses inconnues s'éveillent dans son cœur: enfin elles périssent; les pensées de gloire sont ses dernières pensées: et de même que Patrocle expirant lui avait prédit sa mort, il expire prédisant la mort d'Achille. Ainsi le poète ajoute l'avenir aux facultés trop courtes de l'homme; il en jette les oracles dans les âmes les meilleurs, au moment où elles se dépouillent de la vie.

ANDROMAQUE

Andromaque, qui vient avec son enfant, comme sur une colonne s'appuie sur Hector: c'est la femme antique née pour la douleur. Elle pleure encore son père et ses frères qu'Achille lui a ravis. Alors qu'elle reçoit son fils des mains d'un époux qui lui dit adieu, elle nous enchante souriant dans ses larmes: délaissée, elle pleure Hector vivant. Il a péri, et ses yeux ne retrouvent la lumière qu'ils avaient perdue que pour pleurer toujours. Cet âge de fer réservait à la femme une destinée toute malheureuse: vierge elle habitait dans le haut de la maison une retraite profonde qui, l'ôtant de la vue des hommes, la préservait à peire de leurs brutalités. Comment la pudor naissante, que le monde ne connaissait pas, aurait-elle su en public se garder elle-même? Épouse, elle servait aux plaisirs d'un maître, lequel, associant à son gré d'autres femmes à son épouse et leurs enfants aux siens, accueillait en ses larges foyers toute sorte de vices, qui, pour comble de honte, y habitaient en paix. Veuve, le mépris et la misère l'amenaient à la servitude, si elle n'aimait pas mieux la mort. La faiblesse de cette créature excellente était son crime sous l'empire de la force: tout amour, elle vivait en ce monde plein de férocité. Aussi la beauté du caractère de la femme ne pouvait reluire que dans le malheur, et le comble du malheur devenait presque l'accomplissement de sa nature.

HÉLÈNE

Voyez la plus belle entre les filles des hommes, Hélène, rare sur la scène de l'*Iliade*, et merveilleuse comme ces figures qui ont quelquefois traversé le monde, et à qui l'on eût dit volontiers: Êtes-vous de la terre, ou du ciel? D'autres pleureront un époux, un père; Hélène, plus misérable, se pleure elle-même. L'odieuse Vénus la traîne gémissante à son joug; timide, mais au désespoir, elle insulte la déesse, repousse les criminelles amours du Troyen, et honteuse aux souvenirs charmants de la famille et de la patrie, elle maudit sans cesse le jour où sa mère l'enfanta. Alors on n'en savait pas autant sur la vertu, que cette coupable en savait. Lacédémone la regrette, Troie l'excuse, Priam l'appelle sa fille bien-aimée, le grand Hector l'estime, toujours doux envers elle; mais si le monde lui pardonne, elle ne sait point se pardonner: la vie n'a que des opprobres pour son âme, et l'avenir lui montre les hommes dont elle sera la fable à jamais. Quand les vieillards nous la montraient dans leur ravissement, qu'Hélène nous a paru belle! Ne l'est-elle pas davantage, maintenant qu'elle brille de la beauté

de l'âme, dont l'autre est une réflexion? Vous savez la ceinture qui charma le père des dieux, où étaient la volupté, le désir, le parler amoureux et l'enivrante flatterie, délices douces mais fugitives: Jupiter ne dort qu'un moment; Hélène a une ceinture aussi, et des trésors du cœur sont là, le tendre amour, le repentir touchant, les secrètes larmes et la honte mystérieuse, vrais enchantements qui durent toujours.

BIBLIOGRAPHIE

Aux amateurs du pittoresque, à ceux qui cherchent des jouissances esthétiques dans la Nature. — A la librairie Ch. Peeters, rue de Namur, 20, à Louvain, vient de paraître: *Louvain pittoresque*, par Franz Nève. XX promenades à Louvain, Tervueren et leurs environs au point de vue pittoresque, historique et archéologique. Ouvrage relié de 300 pages (70 gravures, 2 plans). Préface de Mgr Cartuyvels.

I

Louvain — I. Boulevard de Louvain. — II. Ville basse. — III. Ville haute.

II

Aperçu. — IV. Héverlé, Eaux-Douces, Steenberg. — V. Église d'Héverlé, la Chasse et la Cantine. — VI. Héverlé, Eegenhoven, Terbank. — VII. Corbeek-Dy'e, Sainte-Vérone, Berthem. — VIII. Leefdael, Neeryssche, Rhode-Sainte-Agathe. — IX. L'abbaye du Parc. — X. Forêt de Meerdael, Nethen, Weert-Saint-Georges. — XI. Tourinnes-la-Grosse, Bierbeek. — XII. Kessel-Loo, Pellenberg, Corbeek-Loo. — XIII. Blauwput, Vlierbeek, Holsbeek. — XIV. Schubbeek, Rhode-Saint-Pierre, Wesemael. — XV. Rotse-laer, Wespelaer. — XVI. Hérent, Winxelo. — XVII. Cortenberg, Everberg, Meerbeek.

III

XVIII. Église de Tervueren, le Parc, Palais colonial. — XIX. Overysse, Huldenberg, Duysbourg, Vossem. — XX. Notre-Dame-au-Bois, Ravenstein, Auderghem-Sterrebeek.

Le *Kunsthdbuch für Deutschland*, édité par l'administration générale des Musées royaux et élaboré par le bibliothécaire, M. le Dr F. Laban, vient de paraître chez W. Spemann. Tandis que les dernières éditions embrassèrent aussi l'Autriche et la Suisse, nous voyons dans la cinquième édition que ces pays manquent, parce que l'Autriche s'est procuré un manuel particulier. Malgré cela le manuel d'art pour l'Allemagne est devenu plus étendu en comparaison avec l'œuvre d'autrefois.

Un mérite extraordinaire du livre est son état complet, qui jusqu'ici n'a pas été atteint en ce qui concerne la qualité des informations précises. M. le Dr Laban a attaché beaucoup de valeur au fondamental et au digne d'être connu; en outre, nous y trouvons pour la première fois des nouvelles sur les collections privées. Administrations d'art des plus grands États, instituts d'empire, inventaires des monuments d'art, collections privées, paroissiales, de l'État et des villes, bibliothèques remarquables, universités, écoles polytechniques, académies des beaux-arts, écoles d'art et d'art industriel, ont été trouvés dignes de réception. Un grand nombre de sociétés scientifiques, artistiques et techniques s'y joint. La disposition absolument claire, ainsi que les indications littéraires, facilite l'usage. En somme, c'est un livre tout à fait indispensable.

Sommaire de la *Revue blanche* du 1^{er} août : Jean Roanne, *Les Jolies Bêtes* (1^{re} partie). — Friedrich Nietzsche, *Nietzsche contre Wagner*. — Gustave Guiches, *Snob* (fin). — Richard Wagner, *Lettres inédites*. — Charles-Henry Hirsch, *Fragments d'Ariane*. — Léon Blum, *Les Livres*. — Victor Barrucand, *Les Lettres italiennes*. — Gustave Kahn, *Les Poètes*. — Alfred Athys, *Éléonora Duse à la Renaissance*. — Coolus, *Notes dramatiques*.

Le numéro, 1 franc; 20 francs (France) et 25 francs (étranger) par an. 1, rue Laffite, Paris.

La *Revue blanche* fait coïncider avec les fêtes wagnériennes de Bayreuth la publication des lettres de Wagner à l'impresario Angelo Neumann. Elles contiennent, à l'adresse de la France, quelques aménités, — ceci, par exemple, daté de Palerme, 1882 : « Vous êtes trop jeune pour bien comprendre ce que sont mes relations avec ce centre arrogant de culture qu'est Paris; pour ma part, j'en suis dégoûté, rien que d'y penser. »

La même revue publie, en outre, un opuscule de Nietzsche, *Nietzsche contre Wagner*, où l'Allemagne n'est pas mieux traitée : « L'Allemagne, le plat pays de l'Europe », écrit Friedrich Nietzsche; et ceci encore : « Triple alliance! Un peuple intelligent ne fait jamais avec l'Empire qu'une mésalliance. » Au surplus, le seul énoncé des chapitres indique assez l'intérêt de cette œuvre, la dernière qu'ait écrite le philosophe allemand : *Où j'admire*. — *Où je fais des critiques*. — *Wagner considéré comme un danger*. — *Une musique sans avenir*. — *Nous autres antipodes*. — *Wagner, apôtre de la chasteté*. — *Comment je me détachai de Wagner*.

Memento des Expositions

LANGRES. — *Société artistique de la Haute-Marne*. 12 août au 11 septembre 1897. Délais d'envoi : épuisés. Renseignements : *M. Wilhélem, président, au Collège de Langres (France)*.

MUNICH. — *Société des Artistes de Munich*, de concert avec la *Sécession*. 1^{er} au 31 octobre 1898. Renseignements : *M. Kunz-Meyer, premier secrétaire, Munich*.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 17 octobre-28 novembre. Gratuité de transport en France pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 20 septembre; œuvres, 30 septembre. Dépôt à Paris du 10 au 23 septembre, chez *M. Pottier, rue Gaillon, 14*. Renseignements : *M. Adam, président, rue Victor Hugo, 27, Nancy*.

ROUBAIX. — XIV^e exposition des Beaux-Arts de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing. 18 septembre. Délai : 25 août. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. A. Prouvost-Bénat, secrétaire*.

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1^{er} octobre-30 novembre. Envois : 24 août. Dépôt du 10 au 20 août, à Paris, chez *MM. Guinchart et Fourniret, rue Damrémont, 30 et 32*. Renseignements : *M. Laurent, maire de Rouen*.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Le Courrier de Lyon. »

M. Jogand, dit Marc Mario, dit aussi Maxime Valoris, est l'auteur d'un roman intitulé : *La Bréban*. Il a cédé à M. Sanlaville, éditeur, remplacé aujourd'hui par MM. Bruller et Politzer, le droit d'imprimer ce roman et de l'exploiter sous la forme de livraisons illustrées. Puis, sous le pseudonyme de Valoris, il a fait un roman intitulé *Le Courrier de Lyon*, dont il a cédé l'exploitation à MM. Rouff et C^{ie}, éditeurs. Le sujet des deux romans était le même : l'affaire du courrier de Lyon; c'est ce qui a donné lieu aux réclamations soumises au tribunal de la Seine. L'auteur prétendait que MM. Bruller et Politzer avaient eu le tort d'ajouter au titre de *La Bréban* le sous-titre « ou le Courrier de Lyon », ce qui nuisait à la vente de son second roman. Les premiers éditeurs soutenaient qu'en lançant dans le public un roman analogue à celui dont l'exploitation leur avait été cédée, l'auteur leur causait préjudice. Enfin, les seconds éditeurs se plaignaient à leur tour de la situation que leur créaient les difficultés existant entre l'auteur et ses premiers éditeurs.

Sur la demande principale de Jogand tendant à la suppression du sous-titre, le jugement prononcé le 23 juin dernier donne raison aux éditeurs. Ceux-ci avaient le droit, aux termes du traité qu'ils ont passé avec l'auteur, de modifier à leur gré le titre de l'ouvrage, et ils donnent dans un avant-propos les motifs qui les ont déterminés à adopter définitivement celui sous lequel ils l'ont fait paraître : *La Bréban ou le Courrier de Lyon*.

Sur la demande reconventionnelle des éditeurs, le tribunal décide que MM. Bruller et Politzer sont fondés à s'opposer à la publication, sous un titre presque identique à celui dont ils sont autorisés à faire emploi, du roman édité par Rouff et C^{ie} et portant sur sa couverture des illustrations qui viennent encore ajouter à la confusion. En vain Jogand prétend que ce titre étant tombé dans le domaine public, il lui était loisible d'en faire usage en prenant un nouveau pseudonyme. Un tiers pourrait incontestablement user de ce droit mais, de sa part, le fait de déguiser sa personnalité ne peut le soustraire à l'obligation qu'il a contractée manifestement. Il violerait ses engagements en faisant concurrence à Bruller et Politzer en même temps qu'à lui-même.

Bref, Bruller et Politzer sont tenus de respecter le titre choisi : *La Bréban ou le Courrier de Lyon*, et de ne mettre en vente que sous ce titre complet les livraisons qu'ils ont indûment offerts sous le titre : *Le Courrier de Lyon*. Rouff et C^{ie} sont également tenus de supprimer de l'ouvrage en cours de publication sous la signature de Maxime Valoris le titre *Le Courrier de Lyon*.

Les dépens seront supportés moitié par Bruller et Politzer, moitié par Jogand et Rouff et C^{ie} solidairement, à l'exception des frais de la demande en garantie qui demeureront exclusivement à la charge de Jogand. Celui-ci est en outre condamné à garantir Rouff et C^{ie} de la condamnation prononcée contre eux.

PETITE CHRONIQUE

Le plantureux programme lyrique qu'offre cet été le théâtre de Munich sous la direction de MM. Franz Fischer, Richard Strauss, Max Erdmannsdörfer et Hugo Röhr est fait pour tenter bien des curiosités. Les représentations, exclusivement composées d'œuvres

de Mozart et de Richard Wagner, ont commencé le 1^{er} août et seront poursuivies sans interruption jusqu'au milieu de septembre. Avis aux pèlerins de Bayreuth qui ont l'intention de pousser jusqu'à Munich après les représentations de la Tétralogie et de *Par-sifal*. Voici l'ordre complet des spectacles :

AOÛT. — 1^{er}. *Idoménée*. — 2. *Le Vaisseau-Fantôme*. — 4. *L'Enlèvement au sérail*. — 5. *Tristan et Isolde*. — 7. *Les Noces de Figaro*. — 8. *Les Maîtres-Chanteurs*. — 10. *Rienzi*. — 11. *Così fan tutte*. — 12. *Tristan et Isolde*. — 14. *Don Juan*. — 15. *Les Maîtres-Chanteurs*. — 17. *Idoménée*. — 18. *L'Enlèvement au sérail*. — 19. *Tristan et Isolde*. — 21. *Les Noces de Figaro*. — 22. *Les Maîtres-Chanteurs*. — 24. *Lohengrin*. — 25. *Così fan tutte*. — 26. *Tristan et Isolde*. — 28. *Don Juan*. — 29. *Les Maîtres-Chanteurs*. — 31. *Tannhäuser*.

SEPTEMBRE. — 1^{er}. *Les Noces de Figaro*. — 2. *Rienzi*. — 4. *Don Juan*. — 5. *Tristan et Isolde*. — 7. *Le Vaisseau-Fantôme*. — 8. *L'Enlèvement au sérail*. — 9. *Lohengrin*. — 11. *Così fan tutte*. — 12. *Les Maîtres-Chanteurs*. — 14. *Tannhäuser*.

Les interprètes principaux sont M^{mes} Bettaque, Ternina, Bianca Bianchi, Borchers, Dressler, Eude-Andriessen, etc., et MM. Vogl, Gerhäuser, Betz, Gura, Plank, Schlosser, Scholtz, Sieglitz, Stöger, Walter, etc.

D'autre part, M. Mottl prépare à Carlsruhe une série de représentations qui commenceront le 5 septembre pour finir le 5 octobre. Le programme comprend *Orphée*, *la Flûte enchantée*, *Fidèlio*, *la Prise de Troie*, *les Troyens à Carthage*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Isolde*, *les Maîtres-Chanteurs*, *la Légende de sainte Élisabeth* de Liszt, et *le Drac des frères Hillemacher*. Les solistes sont M^{mes} Mottl, Mailhac, Brehm, Friedlein, Meyer, Noé, Tomschik; MM. Wiegand, Gerhäuser, Jäger, Plank, Beyer, Busard, Guggenbühler, Keller, Rosenberg, etc. On sait avec quelle conscience artistique M. Mottl met en scène les ouvrages qu'il représente. Nul doute que, cette fois encore, ce magnifique programme reçoive une interprétation parfaite.

C'est égal, n'est-ce pas un peu humiliant de songer aux reprises qu'on préparera pendant ce temps-là au théâtre de la Monnaie?

On vient d'inaugurer au cimetière Montparnasse un médaillon du sculpteur Alexandre Charpentier, destiné à perpétuer la mémoire du graveur Pisan.

Le monument se compose d'une pierre brisée, au centre de

laquelle un médaillon reproduit les traits de l'artiste entourés d'une palme et de burins entrelacés.

Pisan, mort l'an passé, était né à Marseille en 1822. C'était un remarquable graveur sur bois et Gustave Doré ne confiait qu'à lui le soin de reproduire les larges compositions dont il a illustré maints ouvrages.

Pisan a exposé également aux différents Salons annuels des paysages et des natures mortes assez appréciés, mais c'est surtout son talent de graveur sur bois qui lui procura la notoriété dans le monde artistique.

Un discours a été prononcé par M. Pannemaker, président du comité de souscription, et une couronne a été déposée sur la tombe de Pisan, au nom de la Société de gravure sur bois.

Partout des théâtres libres pour remplacer l'affreux convenu (répertoire et personnel) des théâtres courants, vieilles diligences, vieilles guimbarde, à remiser aux garde-meubles.

Le Théâtre International, fondé sous le patronage de M^{me} Rattazzi et de MM. Francisque Sarecy, Henry Fouquier, Emile Faguet, prépare son programme pour la saison prochaine.

Les spectacles du Théâtre International seront donnés aux Bouffes-du-Nord. Une nouvelle pièce sera jouée tous les mois, et c'est dans les répertoires du théâtre ancien et moderne de l'Espagne, de l'Italie et du Portugal que les premières pièces ont été choisies.

Le Théâtre International jouera notamment, à côté d'œuvres plus modernes: *Le Séducteur de Séville* de Tirso de Molina; *Don Juan Tenorio* de Zorilla; *la Force du Destin* du duc de Rivas.

Une bonne aubaine ayant fait retrouver, parmi les œuvres posthumes de Georges Sand, une adaptation du *Damné pour manque de foi* de Tirso de Molina, M. Plauchut, de la *Revue des Deux-Mondes*, ami de la famille Sand, et d'accord avec M^{me} Sand, vient de mettre cette adaptation à la disposition du Théâtre International.

M. Got, le doyen de la Comédie française, a accepté la direction de la mise en scène de ce nouveau théâtre.

A Amsterdam est ouverte en ce moment une exposition d'affiches et de tous les modes de réclame et de publicité, à l'exclusion de ceux qui pourraient blesser les mœurs ou s'attaquer aux pouvoirs établis.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE: 9, galerie du Roi, 9 MAISON PRINCIPALE: 10, rue de Ruysbroeck, 10 SUCCURSALE: 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général:

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique, depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 83, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEN

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELEPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AUTOUR DU KIOSQUE. *Impressions d'artiste.* — RENAISSANCE. —
LES INDUSTRIES D'ART A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES.
— L'ESTHÉTIQUE DES VILLES. — NÉCROLOGIE. *Henri Gillet.* —
CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *L'Annuaire des propriétaires.* —
ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

AUTOUR DU KIOSQUE⁽¹⁾

Impressions d'artiste.

Aux dragons vêtus de lapis-lazuli ont succédé, ce dimanche de chaleur lourde, dans les jardins illuminés, les musiciens du premier régiment de la Garde, arrivés le matin de Potsdam. L'uniforme est sévère et martial, la tenue exempte de toute fantaisie. Sur la tunique sombre se détachent seuls les parements écarlates des manches, les boutons de cuivre et le large ruban couleur de soleil qui fixe sur la poitrine des hommes la médaille commémorative de l'impérial centenaire. Au signal du chef, vingt-quatre trompettes sortent des gaines. Elles sont ornées, comme celles de jadis, d'oriflammes sur lesquelles l'aigle de Prusse déploie ses ailes. Six tambours du XVI^e siècle, au son mat, accompagnent

(1) Voir l'Art moderne du 1^{er} août.

d'un martèlement ouaté l'éclat fulgurant de la fanfare. Et le concert s'ouvre par de très vieux airs, évocatifs de tournois et de combats. Voici le chant de guerre de l'empereur Sigismond et celui de Frédéric le Victorieux. Voici, scandé en notes brèves terminées par un long point d'orgue, un thème de marche qui remonte à la guerre de Cent ans. Et l'on croit voir défilier, rythmant leurs pas, les reîtres aux feutres empanachés, aux pourpoints de peau de buffle.

Les musiciens ont déposé les trompettes historiques et repris leurs instruments habituels, les flûtes, les hautbois, les clarinettes, les bassons et l'arsenal des cuivres. Parfois, s'interrompant de jouer, ils chantent d'anciennes mélodies populaires, harmonisées à quatre voix. Et rien de plus joli que l'effet inattendu de ces chœurs, doux et tendres, teintés de la mélancolie des chants du Nord, intercalés dans le bruit des pas-redoublés et des marches guerrières. Parfois aussi la parole est aux fifres dont les trilles et les petites notes suraiguës fusent joyeusement, dans le silence de l'orchestre, par-dessus les roulements métalliques des minuscules tambours.

Le triomphe des compagnies instrumentales, militaires ou civiles, chargées de récréer l'oisiveté des foules qui peuplent les villes d'eau, c'est le « pot-pourri », vieille forme musicale jadis en honneur et qu'on est tout surpris de retrouver, après tant d'années d'oubli. Le pot-pourri!

L'amalgame hétéroclite des mélodies les plus dissemblables, l'arlequin dans lequel le compositeur fait entrer, au gré de son caprice, les airs d'opéra, les chansons populaires, les motifs de danse, les thèmes classiques, jetés pêle-mêle comme, dans la marmite, les éléments du pot-au-feu. On en sert au moins un par jour, et l'esprit demeure confondu des inventions baroques qu'ils attestent. Tantôt c'est le pot-pourri « majeur et mineur », dans lequel les thèmes sont alternativement présentés dans l'un et l'autre mode. Tantôt, cuisiné par un chef qui a de la littérature, le pot-pourri est pompeusement baptisé : « De Gluck à Richard Wagner » et le bâton du directeur en retire successivement, reliés par une sauce diabolique, des fragments de Mozart, de Haydn, de Beethoven, de Schubert, de Mendelssohn, de Schumann, de Chopin, pour finir en apothéose par le final des *Meistersinger* ou la « Marche des Pèlerins ». Très intéressé, le public massé autour du kiosque déguste avidement les divers services de ce copieux menu, soulignant d'approbations les plats préférés. Le régime suppose tout au moins un auditoire renseigné, dont la culture musicale va au delà de l'opéra et de l'opérette.

Mais l'opéra et l'opérette prennent leur revanche dans d'interminables élucubrations qui mettent aux prises le « Miserere » du *Trouvère* et les couplets du général Boum, la scène des Nonnes et l'interlude de *Cavalleria rusticana*. Le modèle du genre paraît être le pot-pourri qui accumule les choses les plus disparates, provoque les amphigouris les plus imprévus. Ce sont bouts-rimés musicaux, amusants à force de bouffonnerie et qu'on écoute, malgré soi, comme on poursuit parfois, avec obstination, la solution des rébus, mots carrés ou logoglyphes dans les journaux illustrés.

Quelques-uns des fabricants attitrés procèdent avec une certaine méthode. Tel celui qui intitule « Congrès de mélodies » une collection de chants populaires dans lesquels pleure, sourit et s'exalte tour à tour la vieille Germanie ; ou encore le musicien qui, non sans esprit, développe successivement dans le style de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Rossini, de Meyerbeer, de Gounod, de Massenet, etc., un thème donné, ainsi que le faisait de façon si amusante, dans l'intimité, Franz Servais, dont les improvisations sur l'air populaire « Eh bonjour, ma charmante Rosalie » sont demeurées légendaires.

La palme revient au pot-pourri par demandes et par réponses, un jeu nouveau qui exige, pour être compris, des auditeurs aussi ferrés sur le texte des œuvres musicales que sur la musique elle-même. Exemple : aux premières notes du lied de Weber « Was glänzt dort im Walde im Sonnenschein ? » l'orchestre fait succéder cette phrase de la *Flûte enchantée* : « Das ist der

Teufel sicherlich » (1). A l'obsédante question du *Roi des Aulnes* « Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ? » l'orchestre rétorque le chant d'étudiant « Das ist der kleine Postillon » (2).

Un commentaire explicatif inséré au programme expose le mécanisme de cette bouffonnerie, — afin d'éviter, sans doute, les maux de tête aux paisibles baigneurs et buveurs d'eau auxquels on verse ces lénifiants produits.

Musique d'été, musique de villégiature, musique de villes d'eau. Vaille que vaille, elle est écoutée avec ferveur par la colonie qui ne se lasse pas d'aller s'abreuver au fleuve mélodique dont le capellmeister Julius Laube ouvre trois fois par jour, et dès 7 heures du matin, les écluses.

Et l'on ne peut se défendre d'admirer la puissance fascinatrice de l'art qui suffit, même lorsqu'il est bégayé de la sorte, à attirer et à intéresser des milliers de personnes, quotidiennement, depuis les premières journées estivales jusqu'aux brouillards d'automne.

Ce serait, au surplus, faire injure à l'honnête petit orchestre de M. Laube que de le croire incapable de s'élever vers de plus hautes régions. Ouvertures, poèmes symphoniques, suites d'orchestre, fragments d'opéra, il passe en revue tout le répertoire classique et moderne. Nous souhaiterions même variété à notre Waux-Hall.

Parfois un soliste est mis en vedette sur l'affiche. Et c'est, discrètement accompagné par l'orchestre, un concerto de violoncelle qui épand dans le silence du soir des sonorités veloutées, ou l'effet imprévu d'une fantaisie pour piston exécutée par une jeune femme crânement campée sur le devant de l'estrade.

Le prestige de la musique remplace toutes les distractions accoutumées. Et nul ne songe, en ce coin d'ombre baigné d'harmonie depuis le lever du soleil jusqu'à l'heure de la retraite, à réclamer les petits chevaux et le baccarat sur lesquels pivote la fortune des villes d'eau françaises. On écoute, on applaudit et l'on se retire satisfait. Une petite scène volante, dressée trois fois par semaine dans un angle de la grande salle du Kursaal et sur laquelle une troupe de bonne volonté joue quelques vaudevilles, farces et pantalonnades, n'attire que peu de spectateurs. C'est la musique qui draine la foule attentive, c'est à elle que les fervents du culte mélodique, aussi ancré en Allemagne qu'une religion, consacrent chaque jour leur dévotion.

Et cela n'a rien d'étonnant quand on songe que le trésor des chansons populaires, des chants d'étudiants, des refrains patriotiques est, en ce pays de légendes, de vieux burgs et de forêts mystérieuses, d'une richesse

(1) « Qu'est-ce qui brille au soleil dans la forêt ? — C'est certainement le diable. »

(2) « Qui chevauche si tard par la Nuit et le Vent ? — C'est le petit postillon. »

inégalée. Il n'est guère de maison qui ne possède son « Liederschatz », bréviaire musical dans lequel les grands parents apprennent aux tout petits à épeler. La musique est, dès l'enfance, mêlée si intimement à la vie allemande qu'elle la traverse, qu'elle l'enveloppe, qu'elle en accompagne tous les incidents. Les Allemands ont une compréhension instinctive de la musique. Dans les races latines, cette compréhension est généralement le résultat d'une étude, d'un enseignement spécial, — je parle de la foule et non de ceux qui sont dépositaires du don divin. Et cette différence suffit à expliquer pourquoi, durant tout l'été, dans une ville de villégiature et de luxe, vingt mille personnes se contentent, sans conspuer une administration dont l'initiative se borne à faire tirer de rares et modestes feux d'artifices, à se promener, l'oreille attentive et la main prodigue d'applaudissements, autour du kiosque.

RENAISSANCE

Certes, dans une œuvre d'art, la seule chose qui compte, c'est sa beauté. Peu importent le sujet, la forme, la tendance, au point de vue d'une large et impartiale esthétique! Les futures anthologies placeront les uns à côté des autres, dans la gloire, des athées et des catholiques, des aristocrates et des socialistes, des classiques et des anarchistes de lettres.

Mais au point de vue humain il en est autrement, et je prétends que l'on peut s'y montrer d'une passionnée partialité. C'est même pourquoi je me réjouis des sentiments identiques qui agitent aujourd'hui tous les poètes de haute valeur.

O siècle humain! siècle païen! la magnificence héroïque de ton effort a bien mérité l'éclosion merveilleuse à laquelle nous assistons : Goethe, Beethoven et Dostotewsky; Ibsen, Comte, Wagner et Kropotkine; Swinburne et Rimbaud; voilà, je crois, des combattants dignes d'une telle victoire!

Nos poètes vivent, pensent et créent, comme au temps virginal d'Eden, comme sous le soleil bel et loyal de la Grèce, comme parmi le furieux déchainement passionné de la Renaissance anglaise ou de la Renaissance italienne.

Fait capital, remarquons-le!

Tandis que d'hypocrites doctrinaires, des rhéteurs, des politiciens cléricaux se réunissent pour parler de la littérature immorale et l'excommunier, il convient de proclamer que la littérature nouvelle ne connaît et ne connaîtra pas davantage des réglemens en matière d'art qu'en matière de vie; qu'elle sera non pas immorale mais amoral.

Ce n'est pas en vain que s'est révolté le romantisme et que généreusement bondirent ses éblouissants enthousiasmes panthéistiques.

Ce n'est pas en vain, non plus, que les réalistes (employons ce mot dans son sens originaire) se sont rapprochés, avec pitié et avec amour, de la vérité douloureuse de la vie.

Et ce n'est pas en vain, encore, que les sensiblistes — tels que Verlaine, Heine, Schumann, Corbière ou Laforgue — apprirent et dirent l'intime beauté du pauvre cœur souffrant de l'homme et de sa pauvre et admirable chair.

Si, aujourd'hui, les poètes veulent être nus dans toute leur beauté, devant la foule, c'est assurément que leur siècle entier, avide de sincérité, de liberté et de joie, l'a voulu.

Qu'ils chantent l'existence sans autre frein que l'infinie beauté, comme Max Elskamp ou Émile Verhaeren, la société future comme Paul Adam, les terrestres paradis comme Camille Lemonnier, la sensualité triomphante comme André Gide, la pitié comme Francis Jammes, ou enfin l'allégresse physique et morale malgré tout, et la splendide vie bondissante, amoureuse, comme Rency, Bouhélier, Toisoul, Ruyters, Fort, Van de Putte, Viollis, tous sont païens avec franchise et avec beauté!

Et il est significatif ce livre à succès de Pierre Louys, érigeant au-dessus du monde moderne, ventru et cachottier, la beauté impudique, ingénue, de Chrysis nue exaltant Aphrodite.

Il est bon de marquer la marche des idées, de reconnaître l'esprit des successives générations. Si les poètes nouveaux préférèrent les romantiques aux néo-classiques, les réalistes aux romanciers puritains et bourgeois, Verlaine et les décadents aux parnassiens, aux symbolistes et à l'école romane, c'est qu'ils préférèrent la vie à la mort, le sensualisme à l'idéalisme, l'action à la réaction.

Qui oserait dire qu'ils ont tort?

LES INDUSTRIES D'ART

à l'Exposition internationale de Bruxelles.

Nous avons signalé l'intérêt exceptionnel que présente le Salon d'art appliqué ouvert à l'Exposition de Bruxelles dans les salles qui font suite à la Section des Beaux-Arts. Bien que quelques artistes, et non des moindres, n'y soient pas représentés (notamment le groupe liégeois qui se réserve sans doute pour l'Exposition de Liège), l'ensemble affirme avec intensité l'importance et la variété qu'ont acquises en Belgique les manifestations de cette activité artistique spéciale.

Alors que la France et l'Angleterre n'ont pas réussi, par suite de mesquines questions de préséance et de personnes, à constituer un Salon consacré aux industries d'art, la Belgique y est arrivée d'emblée. C'est la première fois qu'une Exposition officielle consacre le principe de « l'Art appliqué aux usages de la vie ». Il faut s'en réjouir et féliciter ceux qui en ont pris l'initiative. Désormais on peut marcher de l'avant et espérer que la Renaissance produira les heureux effets qu'on en attend.

Ce qui prouve le succès décisif de cette campagne, si énergiquement menée par quelques artistes dévoués, c'est le nombre des récompenses décernées par le jury. Celui-ci vient de terminer ses travaux. Il était composé de MM. J. VAN DER LINDEN, membre de la Chambre des représentants (Bruxelles), président; P. HANKAR, architecte (Bruxelles), G. DUBUFE, artiste-peintre (Paris), VITTORIO ZEGGIO, artiste-peintre (Florence), vice-présidents; PAUL DU BOIS, statuaire (Bruxelles), secrétaire-rapporteur; HAUPT, professeur à l'École polytechnique de Hanovre, J. BARBIER, architecte (Bruxelles), N. BREITHOF, professeur à l'Université de Louvain, EM. VAN DEN BUSSCHE, artiste-peintre (Bruxelles), Chev. JEAN SCHELLEKENS (Alost), membres. Jurés suppléants: MM. H. CASSIERS, artiste-peintre (Bruxelles) et A. BOUILLET, gérant de la maison Christoffe (Paris). Rapporteur-instructeur: M. COLLÈS, architecte (Bruxelles).

D'après un article du règlement général, le jury avait non seu-

lement à récompenser ceux des exposants du Salon d'Art appliqué qu'il en jugeait dignes, mais à rechercher dans toutes les sections industrielles, quel que fût le pays auquel elles appartinsent, les objets ou ensembles d'objets qui lui paraîtraient, par leur caractère artistique, mériter une distinction.

On le voit, la tâche n'était pas aisée et il a fallu à ces messieurs plus de vingt séances pour apprécier toutes les œuvres soumises à leur examen.

Dans son rapport, le secrétaire du jury, M. Paul Du Bois, qui s'est particulièrement dévoué à la réussite de cette partie du vaste programme de l'Exposition, a appelé l'attention sur un principe nouveau de récompenses dont l'application, réalisée pour la première fois, est de toute justice.

« Les opérations du jury, dit-il, auront pour effet, espérons-nous, de mettre en lumière les plus méritants de nos artisans d'art et de les aider à se créer des ressources dans un pays où il leur était jusqu'à présent difficile de se subvenir. C'est dans ce but que le jury a adopté la motion présentée par le Bureau du Groupe de l'Art appliqué (président, M. CH. VAN DER STAPPEN; vice-président, M. OCTAVE MAUS; vice-présidents de classes, MM. H. VAN DE VELDE, AD. CRESPIN et P. DU BOIS; secrétaire, M. V. BERNIER) et qui consiste à donner la récompense au dessinateur, à l'artisan plutôt qu'à l'industriel exposant, jusqu'ici seul reconnu et seul récompensé. Le jury a donc recherché dans chaque œuvre le collaborateur qui a le plus puissamment aidé à sa réussite, celui dont l'apport artistique a été le plus grand; et c'est à lui qu'il a décerné la récompense. Il aura, de cette manière, signalé au public et aux industriels des hommes de mérite qui restaient généralement ignorés et auxquels, pour cette raison, d'autres industriels que ceux qui les occupent ne pouvaient demander aucun travail. Le jury attend d'excellents résultats de cette innovation au point de vue de l'Art et au point de vue de la situation matérielle des artisans auxquels la création d'une Section des arts appliqués à l'Exposition internationale a donné une nouvelle occasion de se signaler. »

Le rapporteur constate que l'effort des artisans d'art s'est imposé par son caractère sérieux et digne. « Il serait à souhaiter, dit-il à ce sujet, qu'en vue d'une prochaine exposition le gouvernement cherchât à établir une démarcation plus nette entre la section des Arts appliqués et les sections industrielles, ou à opérer un rapprochement désirable entre les Beaux-Arts et les applications de l'art, à créer, en un mot, une section dont le signe distinctif serait l'Art et rien de plus (1). »

De hautes récompenses, ainsi qu'on le verra plus loin, sont accordées aux installations, réellement artistiques et charmantes, de l'Exposition coloniale de Tervueren, de la Section française et de la Section hollandaise du Parc du Cinquantenaire. « Le jury a rendu hommage, dit le rapport, à l'idée nouvelle de charger des artistes-peintres et sculpteurs de participer à la création de mobiliers d'exposition, à la décoration des salles, à l'ornementation des compartiments. Il espère que l'exemple des sections récompensées sera suivi aux prochaines expositions et qu'ainsi s'ouvrira

(1) Cette proposition a été, on s'en souvient, présentée à l'une des séances de la Section des Beaux-Arts et adoptée à la presque unanimité des membres. Mais ceux-ci, revenant sur leur vote, repoussèrent la motion dans une séance subséquente et exclurent les industries d'art de la Section. C'est alors que se constitua le groupe spécial de l'Art appliqué, indépendant à la fois des Beaux-Arts et des Sections industrielles.

pour les artisans d'art une voie nouvelle. Il espère aussi que le gouvernement contribuera au développement de la renaissance des industries d'art par la création d'écoles d'arts et métiers qui comporteraient, en même temps que des cours théoriques et des leçons d'esthétique, des ateliers où les jeunes gens apprendraient, sous la direction d'artisans de mérite, le métier pour lequel ils se seraient reconnus des aptitudes: Chaque métier aurait un atelier distinct, ouvert toute la journée, et le professeur serait tenu d'y pratiquer lui-même. L'élève y exécuterait l'œuvre de son choix. Cette éducation, impossible dans les ateliers d'un industriel qui impose ses goûts et les œuvres à réaliser, serait complétée par des cours et des conférences que le gouvernement pourrait demander à tous les artisans capables d'enseigner. Grâce à cette institution, nous aurions bientôt en Belgique une série d'artisans dont l'ensemble rivaliserait vite avec cet admirable groupe d'artisans anglais que le jury a eu le regret de ne pas voir participer à l'Exposition universelle de 1897. »

En terminant, le rapporteur expose que le jury a tenu à rendre un pieux hommage à la mémoire d'un de nos meilleurs artistes, Edouard Duyck, mort il y a quelques mois, l'un des premiers qui se soient voués en Belgique aux applications industrielles de l'art. Le jury lui a décerné, à l'unanimité, une médaille d'or pour ses œuvres exposées à l'exposition du Congo et au Salon de l'Art appliqué.

Voici les récompenses attribuées par le jury :

DIPLOMES DE GRAND PRIX. — 1. Installation de la Section française; 2. Installation de la Section coloniale; 3. Exposition d'ivoires à Tervueren.

DIPLOMES D'HONNEUR. — 1. Ledru, collaborateur du Val-Saint-Lambert (Belgique); 2. Ad. Crespin, décorateur à Bruxelles; 3. Daum frères, verriers à Nancy (France); 4. Chéret, peintre, à Paris; 5. Frullini, sculpteur sur bois (Italie); 6. Céramiques de Rozenburg (Pays-Bas).

MÉDAILLES D'OR. — 1. Evaldre, verrier à Bruxelles; 2. H. Thys, id.; 3. Ph. Wolfers, orfèvre à Bruxelles; 4. Georges Morren, sculpteur à Anvers; 5. Weckesser, collaborateur de M. De Samblanc, relieur à Bruxelles; 6. H. Van de Velde, décorateur à Uccle; 7. Victor Horta, architecte à Bruxelles; 8. Ch. Baes, décorateur, id.; 9. H. Baes, id.; 10. G. Lemmen, id.; 11. Feu Ed. Duyck, id.; 12. E. Müller, céramiste, Ivry-Port (France); 13. Loebnitz, id., Paris; 14. L. Mallet, collaborateur de la Maison Christophe, Paris; 15. Bonvallet, collaborateur de la Maison Cardeilhac, id.; 16. Mucha, peintre, id.; 17. René Wiener, relieur à Nancy (France); 18. Baccetti, sculpteur sur bois (Italie); 19. Installation de la Section hollandaise; 20. Installation de la Section de Bosnie-Herzégovine; 21. Le Panorama des Alpes.

MÉDAILLES D'ARGENT. — 1. A.-W. Finch, céramiste à Forges (Belgique); 2. Ryckers, relieur à Bruxelles; 3. E. Fabry, décorateur à Bruxelles; 4. F. Toussaint, id.; 5. H. Meunier, id.; 6. Mignot, id.; 7. Demol, Van Cutsem et Charles-Albert, dessinateurs à Bruxelles, collaborateurs de la Maison Léon Sacré; 8. Amédée Lynen, peintre, Bruxelles; 9. Majorel, décorateur à Nancy; 10. Jammeney, céramiste, Paris; 11. Marioton, sculpteur, collaborateur de M. Roty, Paris; 12. Joinoy, graveur, id.; 13. Rueff, dessinateur, id.; 14. Couty, id.; 15. Reynold Stephens, sculpteur et peintre, Londres; 16. Engelbrecht, verrier (Allemagne); 17. Pack, relieur (Allemagne); 18. Ed. Cuyppers, architecte (Pays-Bas).

MÉDAILLES DE BRONZE. — 1. Dißoth, céramiste, collaborateur de

la Maison Boch frères, La Louvière (Belgique); 2. P. Saintenoy, architecte, Bruxelles; 3. M^{lle} Angèle Huet, dessinateur, Bruxelles; 4. Privat-Livemont, peintre, Bruxelles; 5. L. Dardenne, id.; 6. Gisbert Combaz, id.; 7. Hubert, sculpteur, collaborateur de la Maison Sandoz (France); 8. Chevrel, sculpteur, id.; 9. L. Bigaux, décorateur, id.; 10. Winhart, sculpteur (Allemagne); 11. Kirschner, id.

MENTIONS HONORABLES. — 1. Oosterlaan, décorateur (Pays-Bas); 2. Van Hilten, id.

La Belgique remporte trente et une médailles; la France dix-neuf. Viennent ensuite les Pays-Bas et l'Allemagne, chacune avec cinq médailles et l'Italie avec deux, la Bosnie-Herzégovine avec une médaille. Dans les compartiments autrichiens, espagnols et suisses les objets d'art sont presque nuls.

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles, a adressé à la Société Centrale d'Architecture la lettre ci-après :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je me suis trouvé récemment en société d'un Allemand, qui m'a fait une remarque fondée sur laquelle je crois bon d'attirer l'attention de la Société Centrale d'Architecture. C'est un paragraphe à ajouter à l'Esthétique des villes auquel je n'avais pas songé.

Cet étranger me disait donc :

« Les Belges construisent de fort jolies façades; mais pourquoi « négligent-ils si complètement les façades postérieures, qui ont « cependant leur importance dans l'aspect de la ville. »

Passant récemment rue de Belle-Vue (près du rond-point de l'avenue Louise) cette remarque m'est revenue à l'esprit, en voyant le déplorable effet que faisaient les façades postérieures des maisons qui, là, resteront toujours visibles, parce que les lots de terrain ne se prêtent pas à être bâtis des deux côtés.

Mais, en dehors de ce cas, beaucoup de maisons ont des jardins d'où les occupants contemplent constamment leur vilaine façade, sans aucun caractère; dans les beaux quartiers où chaque maison a un jardinet ou au moins une vaste cour, on aperçoit des chambres de derrière une quantité de façades les unes plus vulgaires que les autres. Et cependant quel parti pittoresque les architectes pourraient tirer des saillies des arrière-corps, des cabinets, des cages d'escalier, des vérandas, qui leur fourniraient des motifs au déploiement d'une fantaisie de bon goût.

Tous les propriétaires auraient intérêt à entrer dans la voie de la décoration des façades de jardin de leurs immeubles, puisque chacun profiterait de ce joli aspect, absolument comme les passants qui admirent les belles façades de la rue.

Je pense que, si la Société Centrale d'Architecture poussait ses membres à entrer dans cette voie, l'émulation s'en mêlerait bientôt, car nos concitoyens ont le goût des habitations coquettes.

Puisque je tiens la plume, j'ajouterai encore une remarque : Pourquoi tant d'architectes négligent-ils l'effet décoratif qu'ils pourraient tirer des cheminées? On dirait que tout ce qui dépasse le toit n'est plus visible et qu'on peut placer là, sans offenser

l'œil, les plus affreux spécimens de la fumisterie. (Voir certains de nos ministères.)

Ces remarques, dictées dans l'intérêt de votre art et par le souci d'embellir notre ville, seront, je l'espère, favorablement accueillies par vos éminents collègues.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Bourgmestre,
BULS.

Cette lettre, on le voit, renferme d'utiles et intéressantes réflexions qui se rattachent directement à la campagne menée par l'Art moderne en faveur du *Paysage urbain*. Elle a été, dit l'*Émulation*, lue et écoutée très attentivement à la dernière assemblée générale de la Société Centrale d'Architecture.

Les observations qui concernent l'effet déplorable des façades postérieures des maisons et celui des cheminées ont été trouvées particulièrement fondées. Il importerait que la presse fit connaître au public l'intérêt qu'il aurait à entrer dans la voie qu'indique M. le Bourgmestre. Depuis quelque temps déjà certains architectes ont cherché à donner un cachet architectural aux façades postérieures des habitations : témoins bon nombre de maisons entourant le square Marie-Louise au quartier Nord-Est. On pourrait aussi citer d'assez nombreux exemples à Anvers.

Une amélioration qu'on pourrait également introduire dans la voirie, c'est l'élargissement des pans coupés des coins de rues. Ceux actuellement prescrits ne sont plus en rapport avec le mouvement toujours croissant des voies publiques. Cette mesure faciliterait aussi l'établissement des voies des tramways, en permettant de donner aux courbes un plus grand rayon.

NÉCROLOGIE

Henri Gillet.

La mort cruelle vient de frapper un jeune artiste auquel s'ouvrait le plus brillant avenir. M. Henri Gillet, violoncelliste, l'un des partenaires de Mathieu Crickboom dans le quatuor qui donna à Bruxelles, puis à Paris, à Madrid et à Barcelone des séances hautement appréciées, vient de mourir à Ostende, à l'âge de vingt-sept ans, emporté en quelques semaines par une fièvre typhoïde. Le pauvre garçon s'était marié le 22 juin dernier. Il dut s'aller deux jours après la célébration de cette union, impatientement attendue, et le 3 août il expirait!

Henri Gillet, né à Verviers, fit ses études musicales dans cette ville, sous la direction de M. Alfred Massau, son beau-frère, et se perfectionna ensuite au Conservatoire de Bruxelles où il remporta le premier prix dans la classe de M. Édouard Jacobs.

Il fit partie, en qualité de violoncelle solo, de l'orchestre des Concerts Lamoureux et de celui des Concerts d'Harcourt, puis il partit avec ses amis Crickboom, Angenot et P. Miry pour Barcelone où il fut nommé professeur de la classe de violoncelle à l'Académie. Il occupait l'emploi de violoncelle solo à l'orchestre que dirige actuellement M. Crickboom et se proposait de reprendre son poste après les vacances.

Sa mort laissera de profonds et unanimes regrets. Par sa nature artiste, un peu fière, enthousiaste de toute idée généreuse, ardente en ses aspirations, par la droiture de son caractère et la culture de son esprit, Henri Gillet avait conquis la sympathie de tous

ceux qui l'ont approché. C'était un sincère et un convaincu, qui mettait l'art au-dessus de tout et dont l'intelligence compréhensive s'ouvrait à toutes les manifestations de la pensée.

Il fut l'ami de Guillaume Lekeu, son concitoyen, mort, lui aussi, à la fleur de l'âge, et s'employa avec un dévouement fraternel à l'organisation de la séance commémorative qu'Eugène Ysaye et Vincent d'Indy honorèrent de leur précieux concours.

L'Art moderne s'associe sincèrement à la douleur de la famille d'Henri Gillet si cruellement frappée et pleure un artiste de race qui eût fait honneur à la Belgique.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Annuaire des propriétaires.

Un annuaire consistant dans un assemblage de matériaux fournis par le domaine public peut-il donner ouverture au droit d'auteur?

La Cour d'appel de Paris, confirmant un jugement du tribunal de commerce de la Seine, vient de décider que non. Il s'agit de l'*Annuaire des propriétaires et des propriétés de Paris* publié par l'éditeur Piffier, annuaire qui, au dire de ce dernier, aurait été strictement copié par la Société Sabatier et C^{ie} dans la publication *Paris-Adresses* qu'elle édite.

Appelée à statuer sur la contestation élevée au sujet de ce plagiat par M. Piffier, la Cour a décidé qu'un annuaire de ce genre n'est pas susceptible d'une propriété privée, assimilable à une propriété littéraire; que la concurrence ne serait déloyale que si, par son apparence extérieure, son format ou son titre, l'œuvre incriminée pouvait être confondue par l'acheteur avec celle de Piffier. En conséquence l'arrêt met l'appel au néant et condamne Piffier aux dépens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Paysage et les Paysagistes; Théodore Verstraete, par LUCIEN SOLVAY. Dix huit illustrations. Bruxelles, Emile Bruylant. — *En la Plenitud de los Extasis*, par CARLOS ALFREDO BECU. Buenos-Ayres, typ. « La Vasconia ». — *Nuits subversives*, par GEORGES LEBACQ. Bruxelles, imprimerie J. Janssens. — *Le Concours de la Participation aux bénéfices au Musée social; prix de 25,000 francs offert par le comte de Chambrun*. Paris, Calmann-Lévy. — *L'Indifférence et l'Injustice belges en matière littéraire*, par PAUL ANDRÉ (extrait de la *Jeune Belgique*). Bruxelles, H. Lamertin.

Musique.

Huit lieder allemands, par ADOLPHE SAMUEL, directeur du Conservatoire royal de Gand, avec la traduction française et flamande. Texte de Geibel, Heine, Wunderhorn, R. Pohl et Uhland. Gand, M^{me} G. Beyer, success. de V. Gevaert.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de décerner le prix pour le concours triennal de littérature dramatique vient de couronner la pièce de M. Gustave Van Zype, *Le Gouffre*. Nos félicitations au lauréat, dont nous avons, à plusieurs reprises, loué les persévérants efforts.

Le jury était composé de MM. Fétis, Stoumon, L. Solvay et Francotte.

Une nouvelle association artistique vient, sous le titre de *L'Art dans la vie publique*, d'être fondée à Anvers.

L'effort, cette fois, sera sérieux, affirme un confrère anversoïse qui nous apporte cette nouvelle. Ceux qui le dirigent sont MM. Frans Van Kuyek, président; Louis Kintsschots, vice-président; Max Rooses, secrétaire, et Eugène Geefs, trésorier, soutenus par un comité dont tous les membres portent des noms connus: Léonard Blomme, Buschmann, De Braey, Frans Claes, baron de Vinck de Winnezele, Albrecht De Vriendt, Fernand Donnet, Arthur Goemaere, Paul Huybrechts, Kerekx, Lamorinière, chevalier Mayer-van den Bergh, Ch. Mertens, Gérard Portielje, Possemiers, Gust. Royers, H. Schaefels, Jos. Van den Branden, P. Van der Ouderaa, F. Van Dyck, Van Leemputten, Van Riel, Piet Verhaert, Frans Vinck et Weyns.

A la tête de ce comité se trouvent M. le baron Osy de Zegwaert, gouverneur de la province, et M. le bourgmestre Jan Van Rijswijk, présidents d'honneur.

Les tendances de la nouvelle société sont suffisamment caractérisées. Sur le terrain pratique, elle s'occupera tout d'abord de la restauration des enseignes artistiques qui existent encore en si grand nombre à Anvers; elle s'efforcera de faire décorer les édifices publics suivant des principes esthétiques et d'ajouter à la splendeur artistique des fêtes locales.

Souhaitons que cette entreprise soit plus fructueuse, au point de vue de l'art, que la néfaste Société de « l'Art appliqué à la rue » qui a pris à tâche de déshonorer par des décorations départementales et de hideux emblèmes les plus belles rues de la capitale.

A signaler, à ce propos, les femmes en plâtre doré qui jouent à chat perché sur des lions accroupis en agitant des drapeaux le long des trottoirs de la Montagne de la Cour. On se demande quel est l'Apache ivre qui a pu imaginer pareille horreur. La Montagne de la Cour n'a décidément pas plus de chance que la rue de la Loi, la rue des Fripiers, la rue de l'Écuyer, où de lamentables loques pendent le long de mâts chancelants. On se décide, dit-on, à enlever les poteaux et les friperies de la rue de la Loi. De ce côté du moins les étrangers n'auront plus le douloureux spectacle de l'impuissance contre laquelle se débat le groupe stérile qui a pris possession des rues de Bruxelles. Mais celui-ci se rattrape sur la Montagne de la Cour. Comment M. Buls, si soucieux de l'esthétique de sa bonne ville, tolère-t-il cette ornementation foraine?

Le jury pour le concours de Rome est composé de MM. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles; Samuel, directeur du Conservatoire de Gand; Radoux, directeur du Conservatoire de Liège; Benoit, directeur du Conservatoire d'Anvers; Vanden Eden, directeur du Conservatoire de Mons; Émile Mathieu, directeur de l'École de musique de Louvain, et J. Dupont, membres effectifs; M. Tinel, membre suppléant.

L'attention des revues étrangères se porte de plus en plus sur les artistes belges, jadis si dédaignés hors du pays, — et même dans le pays.

C'est ainsi que le *Studio* (1), qui a pris le premier rang parmi les revues anglaises, consacre l'article de tête de sa livraison de juillet à Constantin Meunier, dont elle reproduit une douzaine

(1) Londres, 5, Henrietta street, Covent-Garden

d'œuvres. L'étude, écrite d'enthousiasme par M. Shaw Sparrow, débute par cette phrase : « Il y a deux hommes de génie en Constantin Meunier : un peintre et un sculpteur. »

De même *The Artist* (1), qui s'oriente de plus en plus vers l'art neuf, public, hors texte, en couleurs, une réduction de l'affiche de M. Privat-Livemont pour l'exposition du Cercle artistique de Schaerbeek et deux autres affiches du même artiste; elle donne en outre deux dessins de M. Fernand Khnopff et passe en revue la décoration des rues suscitée à Bruxelles par l'exposition internationale.

Toujours bien renseignés, les journaux français. Parlant du Palais des Académies, où il a assisté au congrès féministe, M. Jules Bois écrit au *Figaro* qu'il est « décoré de fresques d'un jeune peintre flamand, M. E. Slingeneyer ».

Jean Lorrain fait école!

On nous écrit d'Anvers : « A l'occasion de l'inauguration du Palais des fêtes du Jardin zoologique, on a exécuté la *Rubens cantate*, poème de Jules De Geyter, musique de Peter Benoit.

Ce qui donnait un intérêt particulier à cette reprise, c'est le rétablissement de l'*Hymne à l'Antiquité*, supprimé en 1877.

Aux paroles de cet hymne, écrit en hexamètres, le compositeur a adapté une musique dans laquelle, suivant toutes les flexions prosodiques, il a essayé de ressusciter la facture antique. Cette ingénieuse reconstitution archéologique a obtenu un immense succès. »

MARIAGE D'ARTISTE. — M^{lle} Irma Sethe, la brillante violoniste dont nous avons, à maintes reprises, relaté les succès, s'est unie le 31 juillet à M. S. Saenger, docteur en philosophie, à Berlin. C'est dans cette ville qu'iront s'établir les jeunes époux.

L'association française des *Petites Auditions*, dont nous avons annoncé la fondation à Paris, a clôturé le mois dernier son premier exercice. Le rapport du comité constate les heureux résultats de cette première campagne, restreinte malheureusement à la capitale, faute de ressources suffisantes pour une décentralisation artistique qui est l'un des buts de la société.

L'Association a donné cinq concerts sous la direction de M. Marcel Herwegh, avec le concours de M^{lles} Éléonore Blanc, D. Taine, Mathieu d'Ancy, Louise Planès; de M^{mes} P. de Levenoff, C. de

(1) Londres, 2, Whitehall Gardens, S. W.

Grandval; de MM. Emile Engel, L. Boëlmann, A. Guilmant, I. Philipp, Mouliérat, J. Judels, Van Waefelghem, Casella, etc.; du Quatuor Nadaud; des Chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de M. Charles Bordes.

Les programmes, éclectiquement composés d'œuvres anciennes et modernes, ont réuni, outre un grand nombre d'auteurs classiques, les noms de MM. E. Bernard, Saint-Saëns, Ed. Lalo, C. Franck, C.-M. Widor, A. Guilmant, Ch. Bordes, L. Boëlmann, Smetana, Brahms, Tchaïkowsky, Borodine, etc.

L'Association a, enfin, créé un quatuor *a capella* qui constitue pour la France l'introduction d'un élément musical hautement apprécié à l'étranger.

M. Antoine a reçu une pièce nouvelle, en cinq actes, de M. François de Curel, qui doit succéder au spectacle d'ouverture de la nouvelle scène du boulevard de Strasbourg.

M. Antoine a également reçu, pour être représentée cet hiver, une pièce en quatre actes : *Résultat des courses*, de M. Brioux, et dont le principal rôle était écrit depuis quelques mois à son intention par l'auteur de *Blanchette* et de l'*Évasion*.

Le dernier délai pour la publication des articles ou des essais qui vont concourir aux trois prix de 1,500, 1,000 et 500 livres italiennes décernés par la ville de Venise aux meilleures études critiques de l'Exposition internationale des beaux-arts a été fixé au 31 août.

Les essais ou articles devront parvenir au bureau de M. le secrétaire général (professeur A. Fradeletto, Giardini Publici) en quatre exemplaires, au plus tard le 7 septembre.

M. R. Rathbone, l'artisan anglais dont on a vu à la *Libre Esthétique* quelques œuvres en cuivre repoussé de forme neuve et d'exécution parfaite, vient d'être nommé professeur à l'École d'architecture de Liverpool.

L'Estampe moderne (1), dirigée par MM. Ch. Masson et H. Piazza, publie dans sa livraison de juillet quatre planches en couleurs : *Crépuscule*, de P. Balluriau, *Le Parc*, de G. De Latenay, *Invocation à la Madone d'onyx vert*, par Marcel Lenoir, et *La Femme au paon*, de Louis Rhead.

(1) Paris, Imprimerie Champenois, 66, boulevard Saint-Michel.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TELEPHO
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAÏSSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles

SOMMAIRE

PROMENADES ET SOUVENIRS. — LA VIE LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER.
— CONCOURS DE L'HÔTEL COMMUNAL DE SAINT-GILLES. — UN
THÉÂTRE PÉNITENTIAIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Hono-*
raires des architectes. — PETITE CHRONIQUE.

PROMENADES ET SOUVENIRS

Gembloux ; route de Namur vers Wavre.

« En selle et en avant. » — Le peloton de rapides et frêles machines, d'abord flottant, se raidit et s'engouffre entre les hautes murailles vertes et frémissantes qui bordent la chaussée légendaire, jadis péniblement battue par Grouchy et ses soldats. Ce souvenir à tous s'impose comme apporté du passé par le large vent de Brabant, chargé d'encens estival et que tranche la fuite rapide ; chacun pourtant, malgré l'effort dérisoire et l'afféterie puérile de l'équipement de claire flanelle claquante et nerveuse sous le soleil qui darde ses rayons entre les nuages aventuriers, s'encourage, à l'évocation somptueuse de cet héroïsme défunt dont le vague reflet, ainsi que toute beauté, éveille le désir de luttes nouvelles offertes à des causes plus nobles.

Les pavés hargneux indéfiniment incrustent leur

trainée d'argent et de rouille à travers l'or et l'émeraude moirée des champs aux ondulations pareilles à des houles gigantesques, et ainsi qu'une nuée de papillons le groupe ailé suit ce rectiligne sillage, tracé par le débris du plus glorieux navire de la flotte d'événements historiques qui se déploie vers les horizons du passé.

« Tour...rrr...nez à droite! »

Nous piquons sur Sart-lez-Walhain, dont les toits rouges fulgurent au delà des blés qui s'étalent tels que de grands lacs agités.

« Pied à terre. » Le château des Hayettes.

En cet hermitage fut ramené Gérard blessé à la bataille de Wavre, et plus loin, sous les pommiers du verger, parmi la lumière d'intimité et d'ombre cuivrée qui s'épand sous la voûte des arbres et où la nature s'isole sereine, grave et amoureuse, eut lieu la scène célèbre entre Grouchy et Gérard. Comme pour offrir un décor majestueux à ces guerriers dont les cerveaux se heurtant allaient décider du sort de l'empire, à l'extrémité de ces tapis de chatoyante verdure et entouré d'une garde de peupliers géants, se dresse le manoir de Berghe, aux flancs déchirés, coulant dans les larges fossés ainsi que des caillots de sang, des pierrailles, du plâtras, plaqués de mousses rousses, mais restant en sa ruine sombre et menaçant. Peut-être les deux hommes n'eurent-ils point conscience de l'infime coin de Brabant choisi, on ne sait pourquoi, par le destin, afin qu'ils y jouassent, après

avoir parcouru l'Europe, un des derniers et décisifs épisodes de l'épopée napoléonienne; peut-être le virent-ils dans une accalmie de leurs cérébralités exaltées, et alors combien durent être mélancoliques leurs pensées à la vision de ce calme immuable dévoilant les diffuses et surhumaines tendances qui habitent toute âme et se levant à côté des folles aventures dont la canonnade lointaine et les pressentiments inévitables leur annonçaient l'agonie prochaine.

En ce charmant enclos luttèrent pour un empire l'enthousiasme incarné par Gérard et formé de courage (lequel n'est nullement une émotion spéciale, mais une poussée d'aspirations dont l'intensité règle son étendue), de douleur, de haine et d'orgueil inassouvi suscitant en lui des désirs, ébauche des joies qui nous attirent, ternie par le regret de leur intégralité; dans ce lénifiant paysage se heurtèrent donc l'enthousiasme, et l'amour-propre de Grouchy exaspéré par la brutale énergie de son général.

Et l'amour-propre vainquit.

Le soleil s'élève et alourdit déjà la fraîcheur matinale lorsque reparcourant la route raboteuse nous retombons dans la nef rumorante de la drève reprenant ainsi approximativement l'itinéraire de Grouchy vers Wavre. Sur la gauche et au large de plusieurs plans montueux dont les cimes largement arrondies émergent seules des buées traîneuses, comme des archipels flottants, reposent les plaines de Mont-Saint-Jean, d'où le 18 juin devaient arriver nettement, jusqu'au quatrième corps en marche sur la chaussée, l'orage de la canonnade et la vision des fumées.

Roulant jusqu'à la « Baraque », nous bifurquons brusquement vers Waterloo dont la tragédie dès lors impérieuse nous enveloppe, et remontons un chemin inclément, celui qu'au lieu de poursuivre son étape vers Wavre eût dû prendre Grouchy.

Ce chemin se prolonge, impitoyable, par la chaleur méridienne, sillonne des pentes intransigeantes, plonge en des vallées idylliques, traverse des sapinières d'abandon, coupe des collines sablonneuses dans l'ombrage des mûriers, des saules et des chênes aux racines dépecées, franchit des villages en torpeur heureuse, se contorsionne tel qu'un serpent blessé sur les avoines aux tons lunaires, le vermeil des froments, la joaillerie des seigles chantant leur allégresse au bord des prairies écla-boussées de fleurs rustiques.

Quelle avenue bénie faite pour porter l'espérance et la gloire à l'heure désespérée mais à quel point problématique pour la lourde infanterie impériale et les massives batteries.

L'abbaye d'Évières, recueillie, solitaire, repose au fond d'un vallon qui murmure sa pauvreté perdue au milieu de l'immense campagne brabançonne étalant fièrement l'intégrale splendeur champêtre; timide nonne

dans une cathédrale, larme perlant sur un visage de sourire, orpheline venue là par les nocturnes forêts du hasard et adoptée par cette mère orgueilleuse.

Nous désenfourchons, pique-niquons, bavardons. Imprégnés des événements dont nous parcourons les tombes, chacun raconte, explique, questionne, et dans cette symphonie d'embryonnaire musique qu'est la parole, sonne sans cesse le nom dramatique : Waterloo, Waterloo...

Et vers Waterloo nous remarquons, poussant nos machines. Le pays devient sévère, les versants sont arides; certaines bouffées de paysages encaissés, où la lumière réverbérée pimente le ton des roches fragmentaires, des sapins et des toitures vermillonnées, nous arrivent au sommet du ravin que nous côtoyons, avec la puissance sauvage des plus robustes Courbet. Sur la droite apparaissent les bois de Paris où déboucha Bülow et le quatrième corps prussien, à quatre heures et demie de l'après-midi, en face de Plancenoit situé en retrait de l'aile droite française commandée par d'Erlon et où se produisit le premier choc allemand; enfin, après une abrupte montée, la plaine de Mont-Saint-Jean et sur le flanc de la Belle-Alliance le bouquet de peupliers, observatoire de Napoléon durant la bataille.

Nous nous arrêtons, étrangement émus, devant ces espaces, solitaires sous la navrante beauté du soleil déclinant et traînant ses pleurs au long des sombres et sylvestres horizons. Ainsi que tintèrent jadis les tragiques heures d'héroïsme et de désespoir tombant dans l'éternité, tintent encore les cloches villageoises. Par un soir pareil luttèrent non des hommes, des nations, des royaumes; n'étincelèrent point des armes, des aigles, des bannières, mais l'orgueil titanique de Bonaparte gagnant ses soldats et se ruant sur la vanité froide, la conscience de justice, la révolte contre la puissance française menaçante, des Anglais sous Wellington et vers l'après-midi mourante, se brisant à la prétention haineuse des Prussiens.

Durant cette mémorable journée, comme en tout événement notoire, les hommes, les armes n'étaient que moyens, adjuvants secondaires; la vraie bataille se livrait entre les âmes et les décisifs projectiles qui tumultueusement sillonnèrent les plaines étaient invisibles et impalpables.

Napoléon, qui fut un assoiffé de gloire, éprouvant avec une violence surhumaine la volupté d'être grand vis-à-vis des autres, grand vis-à-vis de soi-même, au long de son existence fantastique chercha sans relâche ces sensations, impérieusement entraîné vers leur réalisation monstrueuse qui seule pouvait apaiser ses désirs.

Sa vie entière s'usa en chasses acharnées après les émotions dont les péripéties de l'Empire sortaient en dérivés logiques, et si elle fut grandiose, c'est que les vibrations de l'âme napoléonienne le furent aussi, domi-

nant le monde où nul sentiment n'atteignait à la hauteur des siens.

Et les splendeurs déployées par le maître infiltrèrent cette fièvre à son peuple, effaçant en lui toute autre jouissance puisque aucun géant, aucune fatalité ne le faisait goûter à des sensations plus intenses. Sous cette indomptable harmonie psychique entre l'empereur et la nation le monde devait plier...

A Waterloo l'enthousiasme faiblissait, vieux, fatigué, il s'abattit au choc de sentiments plus vrais et plus jeunes.

En chacun de nous, entre nous et l'ambiance, pour l'acte même puéril, se déchainent des batailles auxquelles prennent part nos multiples forces psychologiques. L'existence est un combat de sentiments où le plus intense triomphe et où chaque fois que des individualités sont en contact, doucement ou brutalement ils se heurtent; les instruments visibles, qu'ils soient l'homme physique, les armes guerrières, les administrations compliquées, même l'intelligence, ne sont que des moyens subalternes; l'essence divine est la sensation.

Laissons-nous donc emporter au long de ses chers rivages.

L'art, la science, la religion, la sociologie obéissent à sa loi, et quand l'une d'elles domine, le parterre des émotions normales se crée aussitôt de la beauté de l'exceptionnel; elle tyrannise ce qui lui résiste jusqu'à la victoire inévitable.

Des grandes sensations naquirent les hautes phases de l'histoire, les bénédictions de l'Art élevant nos imaginations vers des admirations toujours nouvelles qui peuplent les rêves de l'amour, les rêves de paix.

Un lambeau de terre un jour par elles s'appela la Grèce; un homme plus tard sous leur autorité, dans un paysage d'Asie monta au Golgotha; Rome régna dans leur fatalité; le moyen-âge, la renaissance et enfin les temps modernes en elles puisèrent leur grandeur. Dans leur rayonnement cheminèrent aussi Laure et Pétrarque, Roméo et Juliette, Charlotte et Werther et maintenant encore, sous nos yeux attendris, les douces conciliatrices, réconfort de la vie, qui partagent leurs regards de sérénité entre le grand enfant qu'elles choisirent et les mignonnes fleurs d'elles écloses. Elles sont la prière toujours exaucée, si elle est ardente, de l'homme vers son Dieu des célestes contrées; de l'artiste exalté vers le flottant idéal; des amants vers l'amour, par les nocturnes clairières que tracent les baisers du malheureux vers l'espérance.

R. P.

LA VIE LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER

Après l'agitation causée par la livraison belge de la *Revue encyclopédique*, il est intéressant de reproduire un article de la *Liberté* de Paris et dont l'auteur, éloigné des questions personnelles qui, inévitablement, devaient influencer les critiques belges dans leur jugement sur des compatriotes aux idées desquels ils se heurtèrent si souvent, apprécie et blâme impartialement, semble-t-il. Le succès d'une œuvre réside non dans la louange fluctuante et sans base certaine, mais dans la discussion et l'effervescence qui accueillent son éclosion; la livraison belge de la *Revue encyclopédique* a donc eu dans la vie une entrée triomphale. Chaque clameur prise isolément, certes, était mièvre et empreinte de mesquinerie, chose excusable en ce cas (on a vu, en effet, parfois même des hommes forts être entraînés par les misères de leur nature) et il faut avouer que l'existence est souvent inclemente pour certains malchanceux qui, arrivés à la maturité, à la vieillesse sans avoir ménagé ni leur temps ni leur fiel à essayer de réaliser une œuvre, une idée, s'aperçoivent tout à coup qu'une ombre épaisse les enveloppe et que bien au large d'eux rayonne la lumière. Aussi, tout en reconnaissant la nécessité de ces inclemences, n'y aide-t-on qu'avec une philosophie pitié.

« Une des plus remarquables publications périodiques françaises, la *Revue encyclopédique*, très vivante, très moderne, très renseignée et qui ne se confine pas, comme tant d'autres, dans l'étude exclusive de la vie artistique et littéraire de notre cher pays, mais qui fait aussi son possible pour donner aux lecteurs une idée complète du mouvement intellectuel en Europe et de cette civilisation cosmopolite dont l'influence bienfaisante effacera de plus en plus, espérons-le, les haines de races et les préjugés mesquins de vanité et d'ignorance nationales, — la *Revue encyclopédique* vient de publier un très curieux numéro, consacré entièrement à la Belgique et auquel ont collaboré les plus illustres écrivains belges de l'heure présente. Cette publication a ceci de particulièrement sympathique qu'elle nous donne une impression d'ensemble, qu'elle nous fait apprécier à leur juste valeur les qualités, les lacunes et la grandeur caractéristique de ce vaillant petit peuple qui, en des jours d'épreuve, donna à la France vaincue des preuves si touchantes de sympathie et d'amitié fidèle : ne l'oublions jamais. Aujourd'hui cependant, je ne sais pas trop si les Allemands eux-mêmes n'ont pas pour nous plus de sympathie et d'admiration que les Belges : bien des choses ont changé depuis vingt-sept ans; mais qu'importe; et, d'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais faire intervenir la politique, toujours inutile, agressive et mauvaise conseillère, dans les questions apaisantes et sereines de l'Art immortel, des Lettres consolatrices. joie et enchantement de notre monde de misères, de souffrances et de douleurs infinies.

Certains traits du caractère national belge, très complexe, d'ailleurs, la race elle-même étant fort mélangée et ne possédant pas la belle homogénéité nationale de notre pays, par exemple, certains défauts de leur organisation sociale peuvent déplaire, surtout leur extraordinaire brutalité, leur sécheresse sentimentale, leur manque absolu de tendances idéalistes, dont l'absence totale surprend chez une race essentiellement germanique, au fond, et qui impressionne de la façon la plus pénible le voyageur arrivant d'Allemagne, où la vie sociale est demeurée si douce, si courtoise,

si exquise de bonhomie, de bienveillance et de placide rêvasserie sentimentale, malgré les immenses progrès économiques, industriels et financiers accomplis par le nouvel empire, progrès qu'aucun Français intelligent ne songe même plus à nier, car ils sont l'évidence même, et tout en faisant de l'Allemagne le pays le plus prospère de l'heure présente, peut-être ces progrès n'ont pas altéré, en général (exception faite pour les insupportables grandes villes de négoce et de caporalisme comme Berlin), la sociabilité et la tendance idéaliste du caractère national. Ces tendances sont tellement innées en eux et profondes, qu'elles n'ont pu être anéanties dans l'âme collective de la race, par les atroces principes d'égoïsme et de force brutale de la politique bismarckienne; grâce à elles la vie demeure non seulement possible, mais douce et miséricordieuse aux blessés de la lutte sociale, dans la plus petite ville germanique.

Vivre en Belgique, au contraire, où se retrouvent tous les petits défauts des Allemands et des Français, me serait personnellement une épreuve au-dessus des forces humaines, mais ceci ne m'empêche pas de rendre justice aux nobles et robustes qualités de ce peuple défendant courageusement son indépendance depuis tant de siècles, affirmant sa vitalité par une incessante et souvent très remarquable production littéraire et artistique. Le génie littéraire de la Belgique contemporaine, où se reflètent les qualités initiales du tempérament national, est sombre, puissant, pathétique, un peu lourd, mais tout à fait curieux, original et spontané, bien que procédant par la forme et l'esthétique générale des traditions françaises. Car il convient d'insister sur ce point : l'espèce de renaissance intellectuelle, artistique et littéraire qui se manifeste aujourd'hui en Belgique après une longue période d'inertie, de torpéur et de stérilité, et qui a déjà produit des artistes de premier ordre dans toutes les sphères de création esthétique, cette renaissance, vraiment admirable par certains côtés, reste essentiellement française d'inspiration; elle se rattache au mouvement intellectuel de notre pays et apparaît, sans aucun doute, comme une des preuves les plus éclatantes de l'invincible attrait qu'exerce jusqu'à présent notre génie national : lumineux, élément, profond, essentiellement aimable, au sens philosophique du mot, et humain d'une pénétrante et universelle humanité. Et si notre influence spirituelle subsiste encore dans le monde entier, nulle part elle n'est aussi directe, aussi indéniable que dans ce pays voisin, où notre langue n'est pas cependant la langue nationale, ni en Flandre, ni dans la plus légère et latine Wallonie, mais où elle demeure malgré tout la langue littéraire, celle qu'emploient tous les écrivains de race, tous les artistes de talent hors ligne, soucieux d'une autre notoriété que celle d'un grand homme de village.

Et si tous les arts en Belgique, peinture, musique et poésie, procèdent de nos traditions et de notre esthétique française, cela ne diminue en rien leur originalité, leur haute valeur, leur saveur spéciale.

Encore une fois, ainsi que le fait très justement remarquer M. Camille Mauclair, dans une admirable préface, il y a en ce moment, en Belgique, une renaissance indéniable de productions artistiques et dans toutes les sphères d'activité intellectuelle; mais j'insisterai peut-être encore plus que ne l'a fait l'éminent auteur de *l'Orient vierge* — un roman paru cette année, qui a eu peu de retentissement et qui est pourtant presque un chef-d'œuvre — sur les tendances essentiellement françaises de tout ce mouvement exotique.

La parenté spirituelle de la peinture belge contemporaine avec

nos jeunes écoles d'art impressionniste saute aux yeux. Dans les expositions dites des XX, devenues aujourd'hui le Salon de la *Libre Esthétique*, nos grands peintres, aux tendances ultra-modernistes, ont fraternisé de tout temps avec les célébrités de la jeune peinture belge. Cette parenté est si indéniable que dans le bon public, sincère en son snobisme, beaucoup de Parisiens (les gens du métier pousseront les hauts cris, mais je garantis l'authenticité du fait), beaucoup de braves gens qui s'intéressent ou veulent s'intéresser aux choses d'art, seraient fort étonnés d'apprendre que M. Henry de Groux, et surtout le célèbre Félicien Rops, qui doit la moitié de sa gloire à nos gens de lettres et à l'enthousiasme de nos jeunes revues, que tous deux sont d'origine belge.

Pour l'art divin, sublime et profond entre tous, de la musique, où chante et gémit l'âme mystérieuse du monde, nulle contestation n'est possible : si quelques maîtres du temps passé, comme le vieux et parfois puissant Peter Benoit, sont de pure race flamande, l'immense majorité des artistes remarquables, créateurs et exécutants, que la Belgique a donnés au monde appartient, par la forme et les traditions, à l'école française : M. Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles (et que c'est loin de nous, les *Lavandières de Santarem* ou *Quentin Durward*, par exemple, et même loin de la jeune Belgique), aussi bien que Gustave Huberti, Franz Servais, Emile Mathieu et Paul Gilson.

Le théâtre de la Monnaie est devenu une succursale de nos théâtres lyriques et de nombreuses partitions, injustement dédaignées en France, ont trouvé l'accueil le plus hospitalier et le plus intelligent; tout récemment encore le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy. L'école moderne de chanteurs belges, dont la gloire est toute récente, elle aussi, et qui triomphe un peu partout, est absolument française, et d'ailleurs, si M. Van Dyck, bien connu des Parisiens de Paris et de Bayreuth, a opté pour la carrière théâtrale allemande, la plupart des bons chanteurs belges chantent en français et en France. Ici même, à notre Académie nationale de musique, combien d'excellentes chanteuses viennent de Bruxelles : M^{mes} Bosman, Ducasse, et cette exquise M^{lle} Berthet.

La littérature belge contemporaine, celle du moins d'expression française, étant, au fond, la seule qui compte comme le constate M. Cyriel Buyse lui-même dans une fort belle étude sur les lettres flamandes, peut être considérée sans aucun doute comme la manifestation la plus complète et la plus brillante du génie national, dont elle exprime les traits essentiels avec plus de relief et d'intensité que la musique ou que la peinture actuelle de nos voisins.

Il est certain qu'une littérature qui possède des écrivains de talent absolument hors ligne dans tous les genres de création poétique, excepté le théâtre (car pour moi Maurice Maeterlinck, le plus grand des écrivains belges d'aujourd'hui, est un poète lyrique avant tout et son incontestable génie n'a que peu de rapport avec le théâtre proprement dit, il semble même en être l'antithèse vivante), — une littérature qui possède des poètes lyriques tels que Georges Rodenbach, Albert Giraud, Ivan Gilkin, Emile Verhaeren, Hannon, Séverin, Mockel, Georges Khnopff, Max Elskamp et tant d'autres, des critiques littéraires d'autant d'érudition, d'intuition esthétique, d'amour passionné des lettres que MM. Maubel, Edmond Picard, Octave Maus, Francis Nautet, enfin et surtout des romanciers de réputation européenne comme Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Rodenbach, Picard, Demolder, Delattre, Arnold Goffin, Henry Maubel, — une littérature aussi riche en talents variés, puissants et personnels, est certainement une des

premières et des plus remarquables en Europe, et je n'ai cité que les écrivains dont les œuvres me sont connues.

Mais malgré l'originalité indéniable de cette école, si féconde et si variée, je prétends toujours qu'elle demeure française par la forme littéraire, où s'exprime cette âme flamande ou même wallonne, si différente de la nôtre.

Émile Verhaeren, — dont le sombre talent, je l'avoue, est trop compliqué pour moi sans doute, car vraiment je ne parviens pas à l'admirer avec l'enthousiasme que manifestent beaucoup des meilleurs esprits contemporains, — Verhaeren apparaît au fond comme un très proche parent de nos poètes décadents; Camille Lemonnier, le robuste et profond romancier, qui est aussi, quand il daigne vouloir, un poète si pénétrant et si sincère dans les œuvres qui ont fait sa réputation, procède évidemment de notre école naturaliste; Georges Eekhoud, l'auteur de la *Nouvelle Carthage*, œuvre admirable, aussi, — et presque tous...

Le seul écrivain dont l'œuvre donne vraiment une impression d'originalité absolue, car cette œuvre a vraiment apporté au monde un frisson nouveau de pitié, de mysticisme, de terreur, d'ardente aspiration vers la Beauté, l'Idéal et l'inaccessible Absolu, — cet extraordinaire et placide Maurice Maeterlinck, dont l'âme vibrante et pathétique, essentiellement préoccupée du mystère des destinées, de l'énigme vivante du monde, dont les purs, lumineux et mélancoliques chefs-d'œuvre brillent au premier rang parmi les plus belles créations d'art du siècle, Maeterlinck nous fait connaître dans ses sombres, pathétiques et merveilleux drames : *Les Aveugles*, *L'Intruse*, *Pelléas et Mélisande*, un autre trait du tempérament belge, ce sens du tragique, cette âpreté de passion qui, dans la vie réelle, se manifeste par l'intensité et l'amertume farouche des revendications sociales, dans ce vent de révolte qui souffle aux jours d'émeute parmi le peuple misérable des mineurs et des prolétaires, dans les ruelles de Gand ou sur les plaines de Borinage. Cette âme douloureuse et tragique s'exprime ici dans des poèmes, étranges et splendides, où tous les problèmes des destinées et des origines, toutes les craintes et toutes les terreurs, toutes les appréhensions d'au-delà qui émeuvent et attristent notre pauvre âme captive, mais aussi toutes nos aspirations vers le monde lumineux des idées éternelles et des joies ineffables, toutes les visions de Beauté, de Grâce, de Charme consolateur et vrai qui peuvent éblouir nos regards débiles, demain fermés pour l'éternité peut-être au souffle du Grand mystère, tout ce qu'il y a de meilleur en nous s'exprime chez Maeterlinck dans une langue si belle, si simple, si limpide, si pure elle aussi, et où s'affirme un des plus extraordinaires génies lyriques des temps modernes.

STANISLAS RZEWUSKI

Concours de l'Hôtel communal de Saint-Gilles.

Après les claironnantes réclames pour lancer l'affaire, l'exposition des projets nous étale le pitoyable avortement de ce concours dont pas une œuvre n'est digne d'être exécutée; le jury, malgré la faiblesse et l'indulgence excessive dont témoigne son rapport, a dû se décider à ne pas décerner les deux premières primes, ce que le conseil communal a ratifié en sa dernière séance. C'est tout dire. Une revue rapide de l'exposition de l'école de la rue de Bordeaux (ouverte jusqu'au 23 août) nous promet d'affirmer que le vote négatif du jury a sauvé la commune d'un

désastre artistique, car le superbe quartier voisin du parc de Saint-Gilles eût été irrémédiablement perdu si la moins médiocre conception des concurrents eût été érigée sur la nouvelle place publique que magnifiera la fontaine de Jef Lambeaux.

Cinq projets ont été classés dans l'ordre suivant, indiquant leur mérite très relatif; ce sont ceux portant pour devise : *Concilio manue, Acis, Willen is kunnen, Nil sine labore et Luctor*.

L'auteur du premier projet a pris un parti de plantation de bâtiments assez bizarre, imité des hôtels seigneuriaux des siècles passés : le corps de logis principal occupe le fond du terrain, et deux ailes curvilignes viennent de chaque côté former une cour d'honneur. Le beffroi, d'un couronnement tripotaillé et lourd tombe, à la bonne franquette, dans un angle de l'ensemble et abrite un escalier bien obscur. La distribution laisse en général à désirer, et les façades, au lieu de donner une note homogène, se signalent surtout par le décousu de leurs raccords. Un grand perron, inspiré du fer à cheval de Fontainebleau, est bien intempêtif dans notre pluvieux pays, et la face des ailes, avec ses colonnes à l'étage, est un décalque des avant-corps du palais de Versailles. Un dessin perspectif met surtout en évidence les faiblesses de ce projet dont la silhouette n'est guère heureuse; il donne, en somme, l'impression de grands communs d'un château mais non d'un hôtel communal.

Acis répond assez bien au programme par sa distribution intérieure, dont les couloirs donnent de la lumière un peu partout, mais l'étude en est naïve et les arrangements habiles, dénotant un talent exercé, font défaut. La façade est faible, le beffroi mesquin et maigrelet, et les éléments romans, que l'auteur a mis en jeu, sont macaroniquement effilés en hauteur, ce qui leur enlève tout caractère. Nous sommes loin des monuments américains, qui procèdent de la même inspiration, mais qui, eux, ont de la fermeté, de la ligne et de la sobriété.

Willen is kunnen a une façade, pierres bleues et briques, peu pétardante, mais sobre, bien assise, très construite en ses divers éléments. Le plan, compliqué, n'est point raisonné : c'est ainsi que la salle du conseil n'est guère plus grande que la salle du collège, et de nombreux éléments sont mal conçus et emmanchés.

Nil sine labore se distingue par sa façade renaissance qui plait à première vue, mais dont on constate ensuite la lourdeur du beffroi et le hors d'échelle des lucarnes, ici beaucoup trop grandes, tandis qu'elles sont trop petites à l'hôtel communal d'Anderlecht. Le plan est franchement mauvais; au lieu de créer au centre un hall avec galeries, comme à Borgerhout, l'auteur a superposé deux vestibules dont l'inférieur serait plongé dans l'obscurité. Les lignes générales sont tortillées, les locaux mal emmanchés et dégagés.

La façade de *Luctor* est composée de nombreux éléments mal digérés et inhabilement reliés et mis en place : cela manque totalement d'autorité. Quant au plan, le bon sens en est absent : c'est ainsi, qu'au premier étage, l'auteur n'a rien trouvé de mieux à mettre, au centre de sa façade, que deux antichambres ! Qu'on juge du reste.

Dans le compost où le jury a laissé les quinze autres projets, deux d'entre eux surnagent par des mérites, ou plutôt des défauts divers. *Shoking*, par exemple, dont le plan ne manque pas de qualités, a une façade bien banale où l'auteur a répandu tous les leit-motiven de la lyre du moyen-âge, mais sans s'être nourri de la substantifique moelle qu'une étude profonde permet de trouver dans les monuments du XIII^e et du XIV^e siècles. Un groupe de

chauffeurs de ce projet va répétant partout que c'est du gothique anglais! Ça, de l'anglais? Pas plus que ma botte. Que ceux-là aillent donc voir les cathédrales de Winchester, Ely, Lincoln, Peterborough, Durham, etc. et qu'ils étudient les collèges d'Oxford et de Cambridge, la gare de Saint-Pancrace à Londres, les hôtels de ville de Manchester et de Liverpool et tant d'autres monuments que l'éminent architecte Alfred Waterhouse a répandus par tout le Royaume-Uni; ils sauront alors ce que c'est que le gothique anglais et n'appliqueront plus ce qualificatif bellement élogieux à une composition fort critiquable.

Celui qui a eu le concept du projet *Sine labore nihil* est de l'école d'Alcibiade; il a coupé le beffroi, auquel la tradition assigne la place d'honneur, pour mettre à la façade postérieure deux tours inutiles que l'on ne peut voir lorsqu'on se trouve devant l'édifice. Puis, sous prétexte que la ligne droite l'ennuie, il a été rechercher dans l'architecture arabe, indoue et japonaise des formes tarabiscotées qui sont à cent lieues de l'architecture moderne qu'il a la prétention de rénover. Si encore tout cela valait par le goût et le tact dans le choix des motifs où l'on retrouve des formes de pattes de sauterelles et de culs de poules; mais non, il n'y a là qu'une arlequinade, et la décoration des salles dénote une pauvreté grande d'imagination. Le plan n'est que compliqué, obstrué d'escaliers et pas pratique du tout. L'ensemble, comme dit le jury, est plutôt applicable à un kursaal ou à un casino.

En résumé, ce concours a fait four, et il montre que ce principe, où certains veulent voir une panacée merveilleuse rénovant l'architecture actuelle, n'a produit, dans le cas présent, que des œuvres banales, où l'art, le goût et l'ingéniosité sont absents. Alors à quoi bon ouvrir un concours? C'est ce que feront bien de se demander d'autres administrations où de semblables aventures aboutiraient au même résultat négatif.

Un Théâtre pénitentiaire.

M. Maurice Talmeyr a assisté à une représentation théâtrale donnée dans un pénitencier. Il nous en donne la description dans la *Nouvelle Revue internationale* :

« On jouait les *Bourgeois de Lille*, un drame de M. d'Artois, qui retraçait l'histoire du siège de Lille en 1792 et, dès les premières scènes, une attention en quelque sorte béante accueillit la pièce. Sous la lueur un peu livide et tremblante du gaz, les rangées des dos grisâtres s'arrondissaient pour écouter, et les têtes, rases, rondes comme des boules, s'enfonçaient entre les épaules. Les voix des acteurs, dans ce silence, déclamaient et dialoguaient avec un chantonnement juvénile et des intonations faubouriennes. L'action, cependant, s'engageait. On y voyait des soldats, des bourgeois, des paysans, des nobles, marchant tous, chacun selon son allure, dans un emportement patriotique, et la salle s'égayait ou devenait houleuse, aux moindres effets, avec une intelligence extraordinaire des situations et des mots. Les acteurs se démenaient, s'exclamaient et se répondaient, sur le petit théâtre, où tout était branlant, depuis le débit jusqu'à l'éclairage. En général, ils jouaient en romantiques ou en queues-rouges, larmoyants et lyriques, ou d'un canaille ronde-bosse qui exprimait une roiserie hilare. Mais les plus étranges étaient les femmes. L'un d'eux, dans sa grande robe, faisait une Jeanne de Flandre, longue et plate, à laquelle devaient ressembler, autrefois, les Vierges des

vieux mystères. Un autre jouait une certaine M^{me} Pinchard et s'était fait une poitrine de forte commère flamande qui avait comme une autorité à la Thérèse. D'autres, représentant une députation de viragos patriotes, s'étaient mis des hanches terribles, avec des fichus à la Charlotte Corday, d'où partaient des voix de rouliers. Le drame, dans tout cela, déroulait ses épisodes, remuant la houle des dos gris et des têtes rondes, qui, à d'autres moments, se figeaient tout à coup d'admiration, quand un patriote lançait une réponse crâne, ou quand un vieux marquis venait, avec des mots sentant encore leur cour, s'enrôler sur l'autel de la patrie.

Ah! ils étaient bien tous de Paris! ils en avaient bien tous la vie, la mobilité, l'étincelle, le surchauffement artificiel et subtil. Et avec quelle joie ils avaient dû apprendre la pièce, la répéter, peindre les décors, coudre les costumes, voir si le rideau manœuvrait bien comme un vrai rideau, et tout préparer, tout arranger, tout régler! La salle frissonnait, mais pourtant d'un frisson contenu, qui n'était pas le frisson de spectateurs ordinaires et, à certaines tirades, à certains grands mots, comme à ceux de Patrie, de Drapeau, de Liberté, elle devenait immobile, subitement muette. Quelque chose d'inconnu semblait passer dans le silence... »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Honoraires des architectes.

La révocation du mandat conféré à un architecte, comme celle de tout autre mandat, peut donner ouverture à une action en dommages-intérêts lorsqu'elle a eu lieu sans cause légitime et de façon à causer préjudice au mandataire; mais le mandat conféré à l'architecte ne comporte pas nécessairement la suite complète de tous les travaux qui aboutissent à l'achèvement d'un édifice.

En conséquence, le propriétaire qui charge un architecte de préparer des plans n'est pas tenu de lui réserver la direction des travaux de construction et, s'il en charge un autre architecte, il ne commet aucune faute pouvant engager sa responsabilité.

Ainsi jugé, le 14 mai dernier, par le tribunal civil de la Seine, dans une action intentée par M. Bérard, architecte, contre l'abbé Sobaux, curé de Montmartre, qui, après avoir demandé à M. Bérard des plans et projets relatifs à la construction d'une nouvelle église paroissiale, celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, s'était adressé ensuite à un autre architecte pour l'exécution des travaux.

PETITE CHRONIQUE

La Société symphonique des Concerts Ysaye vient d'arrêter le programme de sa prochaine campagne musicale. Celle-ci paraît devoir offrir un très grand intérêt.

Les concerts seront au nombre de sept, consacrés chacun à une école contemporaine et dirigés par les chefs d'orchestre et les compositeurs les plus réputés de l'étranger. La Société symphonique a engagé, pour les diriger à tour de rôle, MM. Léon Jehin, Félix Mottl, Johann Svendsen, le maître scandinave, C. Villiers Stanford, l'un des maîtres en vue de l'école anglaise, Giuseppe Martucci, directeur du Liceo de Bologne et, à côté de Sgambatti, le compositeur classique le plus renommé de l'Italie; enfin M. Vincent d'Indy qui, à la fin de la saison, viendra diriger un concert français auquel M. Francis Planté, le célèbre pianiste, prendra part comme soliste.

Parmi les artistes de chant et les solistes engagés, on nous cite M^{me} Henriette Mottl, dont le succès a été si vif l'année dernière

au Cercle et à l'Alhambra; M^{me} Brema, M. Plunket Green, le baryton le plus en vue de l'Angleterre; M. Léonard Borwick, pianiste anglais également et le dernier disciple de M^{me} Schumann; M^{me} Ellen Gulbranson, la Brunnhilde de Bayreuth, enfin M^{mes} Friedheim, Nœ, et MM Jæger, Bussard et Nebe, du théâtre de Carlsruhe, qui prendront part à un grand concert consacré à l'œuvre de Wagner et que dirigera M. Mottl. Ce dernier dirigera un autre concert consacré à Berlioz et à divers maîtres allemands. Les deux concerts Mottl sont dès à présent fixés au 12 décembre prochain et 31 janvier 1898.

Le premier concert de la Société symphonique aura lieu le dimanche 24 octobre sous la direction de M. Léon Jehin, qui conduira entre autres la symphonie de César Franck. M. Eugène Ysaye y fera entendre le concerto en sol de Bach et le concerto en ré de Mozart qu'il compte jouer cet hiver dans sa tournée des États-Unis.

Les dix représentations que M^{me} Réjane doit donner avec les artistes du théâtre du Vaudeville au Paré sont définitivement fixées. Elles commenceront le 23 septembre et prendront fin le 2 octobre.

M^{me} Réjane jouera à Bruxelles *Sapho*, le *Partage*, le *Demi-Monde* et *Maison de Poupée*. Elle se rendra directement de Bruxelles à Berlin.

M. Decori, le créateur du *Chemineau*, le grand succès du théâtre de l'Odéon, viendra donner au théâtre du Parc trois représentations de l'œuvre de M. Richépin. La première aura lieu le 28 août.

On vient d'inaugurer à Londres un nouveau musée, véritable Luxembourg anglais, dû à la munificence de M. Tate, un amateur riche et éclairé qui non seulement a fait construire le dit musée de ses deniers, mais encore l'a doté immédiatement de sa propre collection composée de soixante-cinq chefs-d'œuvre de l'école anglaise de ce siècle.

La Galerie nationale a ajouté son fonds de tableaux anglais postérieurs à 1790 et une série de tableaux modernes achetés par les administrateurs du legs Chantrey est venue compléter le musée, qui compte déjà plus de deux cents tableaux anglais modernes de la plus haute valeur et offre un coup d'œil surprenant sur le développement de l'école anglaise moderne. M. Tate a l'intention d'ajouter une collection de statues, de médailles, de gravures et d'objets d'art anglais du XIX^e siècle à son musée, et les constructions prévues à cet effet dans le plan original vont commencer incessamment pour que le nouveau Luxembourg anglais soit complet au commencement du XX^e siècle.

La livraison de juillet de l'intéressante revue *Art et Décoration* (1) contient un article sur l'exposition de céramique ouverte

(1) Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette.

à Paris, une étude sur le peintre hollandais Th. Van Hoytema, une notice sur l'affichiste Steinlen, etc. Chaque mois, *Art et Décoration* ouvre un concours pour un objet d'art appliqué. Elle publie, dans la présente livraison, les résultats des concours pour un Porte-allumettes et pour un Papier de garde. Ce dernier a été particulièrement brillant, ainsi que le constate M. Grasset dans son rapport. Pour septembre, la revue met au concours un courrier de table en broderie. Trois prix de 75, 50 et 25 francs seront attribués aux vainqueurs. La revue spécifie les conditions du concours et la date d'envoi.

Les *Maîtres de l'affiche* reproduisent, dans la livraison du mois d'août, une des premières œuvres de Chéret, dessinée pour le journal anglais *Pan*. Cette pièce de collection, devenue extrêmement rare, présente le plus grand intérêt. Le numéro contient également la *Revue blanche*, de Lautrec, le *Chocolat Carpentier* de Gerbault et une affiche danoise de Paul Fischer pour les *Affiches Wilhelm Söborg*.

Les trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* sont consacrées à deux maîtres du commencement du XIX^e siècle qui ont eu une influence prépondérante sur l'art belge contemporain : François-Joseph Navez et Ferdinand De Braeckeleer le vieux. Elles sont d'autant plus agréables à lire que les anecdotes abondent dans le texte et que celui-ci est parsemé d'illustrations qui corroborent des gravures hors texte, reproduisant les œuvres principales des maîtres étudiés.

Les journaux d'Amérique racontent que M. Walter Damrosch, le chef d'orchestre bien connu, aurait offert à M^{me} Wagner l'énorme somme de 1,250,000 francs pour obtenir le droit de représenter *Parsifal* en Amérique.

De son côté, M. Angelo Neumann voudrait aussi monter *Parsifal*. Il aurait fait dans ce but des propositions à M^{me} Wagner, mais aurait essuyé un refus.

On sait, en effet, que par une convention intervenue entre les héritiers du maître de Bayreuth et la liquidation du roi Louis II de Bavière, le monopole de *Parsifal* a été réservé au théâtre de Bayreuth, mais à la condition que le théâtre de Munich aurait pendant un certain temps la priorité sur tout autre théâtre du monde entier, dans le cas où Bayreuth renoncerait à son monopole. Si donc M^{me} Wagner autorisait soit M. Damrosch, soit M. Angelo Neumann à représenter *Parsifal*, l'intendance des théâtres royaux de Munich serait *ipso facto* en droit de le représenter également à l'Opéra de Munich. Et c'est ce qu'on ne veut pas à Bayreuth.

La *Maison d'Art* met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ESTHÉTIQUE DES VILLES. *Les Promenades urbaines dans la Nord-Allemagne.* — L'ILLUSTRE THORWALDSEN. — J.-G. FRESON. *La Vie et l'Art en Autriche-Hongrie; L'Évolution du lyrisme et l'Œuvre de Richard Wagner.* — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. — LES CORRESPONDANCES POSTHUMES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Graveur et éditeur.* — PETITE CHRONIQUE.

ESTHÉTIQUE DES VILLES

Les Promenades urbaines dans la Nord-Allemagne.

En fuite, grâce à cette bienveillance charmante du Sort: les Vacances, oasis, clairière sur le tracassant chemin de la vie sociale, j'ai, comme premières étapes d'une pointe plus lointaine vers les non-vus, dépensé quelques heures en des cités de l'Allemagne septentrionale: Cologne, tête de pont du vaste empire grossi maintenant à cinquante millions d'êtres épris des mêmes espérances, gonflés de la même confiance en leur âme collective, travaillant du même cœur vers les mêmes ascendances; Brême, continuant, modeste, sur les rives du Weser, les traditions commerciales de la Hanse; Hambourg l'Elbienne, énorme et fumeuse, mine maritime immense, conglomérant, avec ses faubourgs et sa sœur siamoise Altona, huit cent mille habitants agitant,

sous les noirs nuages vomis par les steamers innombrables, les fièvres d'un négoce titanique, rivale incessamment grandissante de Liverpool et de Londres; Lubeck, reine tranquille de la Baltique du Sud, moyenâgeuse à l'égal de Bruges, mais sans la beauté puissante du Silence; Kiel, enfin, au fond de sa baie protectrice en entonnoir, capitale maritime du Schleswig-Holstein, cette Alsace-Lorraine danoise, agrippée par la Prusse en 1862 comme coup d'essai des proies futures de 1870

Cinq fois ainsi, jour après jour, en un imputérat de touriste attentif, j'ai pu voir, préoccupé et ému, ce qu'un événement triomphant et terrible peut apporter d'énergie et de remuante initiative à une nation que le malheur fit longtemps douter d'elle-même; et combien il est vrai que, dans les collectivités humaines encore barbares, une guerre heureuse, après les horreurs des combats, se prolonge en d'indéfinis efforts de prospérité et de joie. De même que les défaites trop humiliantes ont un virus de dépression démoralisatrice et de décadence lamentable. O Allemagne! O France! de quels significatifs exemples, ici tristes, là reconfortants, vous illustrez, à l'heure présente, ces vues rêveuses sur les mystères des catastrophes!

La transformation des cités est une des extériorisations les plus visibles de ces grands phénomènes quand elle se manifeste avec ordre, abondance, préoccupation

(sinon toujours réussie, du moins constante) de l'esthétisme. Et, sous ce rapport, l'énergie productrice de l'âme allemande est vraiment significative. Sans défaillance, avec une ténacité admirable, avec une unité de plan, une volonté, un entrain saisissants, Kiel, la ville vouée à la marine militaire, comme Lubeck, le vaste entrepôt des bois de Suède, comme Hambourg, le port d'aboutissement des transports d'Amérique en Germanie, comme Brème, son auxiliaire distancée, comme Cologne et ses environs rugissant les brutalités fécondes de l'industrie, s'ornent avec une patience et un soin si continus et si réglementaires qu'on croirait leurs efforts en ce sens dirigés et imposés par une autorité supérieure. En vérité, chacune agit en sa pleine liberté municipale, mais avec une émulation croissante et une intelligence extraordinaire non seulement de ce que l'aspect d'une ville doit être pour contribuer par son harmonie à la joie d'y vivre, mais de la façon ingénieuse dont les nécessités de l'industrie peuvent être combinés avec le désir d'éviter les affreuses laideurs dont jusqu'ici, et spécialement en Belgique, elles s'accompagnent presque infailliblement.

Ah! combien salutaires pour nos destinées futures et l'égaïement de nos descendance, seraient quelques périodiques voyages de ceux « qui président aux destinées » de nos villes, vers ces cités étrangères en lesquelles il semble que les inconsciences du Beau et les marchandages d'Esthétisme sont définitivement extirpés des psychologies! Ceci dit sans perdre la mémoire de ce que quelques-uns ont, de haute lutte, réalisé chez nous, à l'encontre de l'aveuglement et de la sottise quasi-universels qui si longtemps y furent la règle. Songe-t-on suffisamment à ce que fût définitivement devenu Bruxelles, qui allait s'agrandissant en d'ignobles faubourgs bêtement rectilignes et platement maussades, sous l'inspiration de multiples Bouvard doublés de pululents Pécuchet doctrinaires, si Léopold II, contrariant les plans horribles des fonctionnaires voyers, fous d'alignement, de nivellement, de ligne droite, de symétrie et d'élargissement, n'avait pas, lui, grand voyageur européen, patiemment et inflexiblement fait peser sa volonté redressante sur les imbécillités qui se déployaient ou qui se préparaient? Songe-t-on à tout ce que M. Buls, lui aussi un errant des grandes villes étrangères, a empêché de vandales, conservé ou mis en relief de pittoresque, capitalisé de beauté, sauvé de souvenirs dans ce Bruxelles, maintenant si charmant et si admiré, que d'effrayants troglodytes administratifs se proposaient « d'améliorer » avec une stupidité telle que « pour faciliter la circulation » ils décrétaient l'abatage des vieilles façades à pignons de manière à gagner « un pied » de trottoir! Ça et là nos rues en ont encore les désolants vestiges.

La verdure! Les arbres! Il semble que les Allemands

en ont compris, à la manière anglaise, le caractère séducteur et sacré. Cologne, Brème, Hambourg, Lubeck, Kiel s'en sont ornés avec opulence, conservant non seulement les promenades existantes, mais multipliant les nouvelles avec prodigalité.

Point de nouveau quartier dont ils ne soient la base merveilleuse. Et, devant les maisons, des jardinets visibles pour tous, et non relégués derrière les édifices, ajoutent leurs plantes grimpanes et leur flore multicolore aux longues théories des tilleuls, des ormes, des marronniers, des acacias et des sycomores. Ah! si nos Molenbeek, nos Schaerbeek et nos Saint-Josse-ten-Noode eussent été bâtis quarante ans plus tard! Quel rêve que de telles verdure et un tel coloris se substituant aux lugubres défilés de leurs rues mornes et sépulcrales!

Détail charmant : les arbres dont les lignes ornent les gazons, sont reliés entre eux par des guirlandes de vigne sauvage, de glycine, d'aristoloche, substituant une ornementation permanente et gracieuse aux effroyables bamboches des verres de couleur, des lanternes chinoises et des calebasses en papeir gommé qui, présentement, déshonorent Bruxelles de leurs sales oripeaux, sous prétexte de ne pas rendre les divers quartiers jaloux de l'énorme ribote en laquelle on bamboche au parc du Cinquantenaire.

Sur les eaux, nombreuses, sur les canaux, sur les étangs, des cygnes promènent partout leur blanche splendeur mouvante; pour eux, des nids municipaux mieux entretenus que les guérites des factionnaires, chalets rustiques, barquettes à l'ancre munies d'accès inclinés, où on les voit, par couples, faire leur ménage et soigner leur famille aux plumes encore grises.

En liberté ils poussent, ces heureux arbres, sans les mutilations stupides de l'ébranchage. Point de bûcherons accomplissant leur criminelle besogne. Dans les parterres, les rameaux commencent à ras du sol, créant la plantureuse beauté des frondaisons mystérieuses et inviolées. Le long des allées on a coupé juste ce qu'il faut pour le passage. Des fragments de forêts au milieu des maisons. Et sur les anciens remparts désaffectés de ces cités jadis guerrières, tout a été laissé, vieux végétaux, vieux moulins, vieux bastions. Aucun « édile » à cervelle de pingouin n'est intervenu, comme à Bruges, hélas! ou à Saint-Trond, pour détruire ces beautés, en jetant les courtines dans les fossés sous prétexte que rien n'est plus municipalement beau que ce qui est plat. Oh! les scélérats!

Dans les allées, soumises comme partout, hélas! aux éternellement renaissantes poussières (quand donc un inventeur, digne de ces temps de miraculeuses découvertes, nous débarrassera-t-il de la vermine des grains de sable?) circulent, sans qu'on prenne garde à la dépense, d'ubiquitaires arrosoirs épandant la fraîcheur,

non pas à coups de lances fabricatrices de boues artificielles, mais par d'ingénieux appareils, de grandes brosses dont chaque poil serait un filet d'eau.

Quand les rues n'ont pas de jardinets devant les bâtisses, on n'y a point planté les grands arbres obscurcissant les appartements qui deviennent les ennemis personnels des riverains, acharnés à les détruire subrepticement. On a adopté des espèces basses et plafonnantes, faisant berceau le long des rez-de-chaussée et épanouissant, sans gêner personne, cette douceur apaisante du Vert qui pénètre les fibres humaines et harmonise les agitations cérébrales dès qu'on glisse sous les ombrages. Car qui dira ce que ces accessoires naturels apportent de pacification inconsciente dans la fiévreuse turbulence des villes? Ce n'est pas seulement d'une question d'ornementation qu'il s'agit, mais d'une question d'hygiène morale.

Plus de tramways à chevaux dans ces cités qui, à première réflexion, peuvent être crues inférieures en progrès à notre Capitale. Il est aboli le spectacle attristant de ces pauvres bêtes de somme s'éreintant en tractions sans cesse interrompues par les montées et les descentes des voyageurs. A Hambourg, notamment, la circulation des voitures électriques est miraculeuse en sa multiplicité; et le soir c'est un spectacle féerique que de les voir passant rapides comme des dards, se croisant sans interruption, avec leurs diadèmes de fanaux rouges, verts, blancs, triplés, quadruplés, moins, croirait-on, pour les signaler que pour embellir prodigieusement les ténèbres.

Car, là, on ne veut pas seulement ce qui est commode. On veut y ajouter l'allégresse pour les yeux. Les pavements des places et des rues jouent leur partie dans cette orchestration de couleurs. J'ai compté jusque six teintes diverses de pierres agencées sur le sol en mosaïques, formant des rosaces géométriques ou de longs tapis se déroulant en perspectives.

De même, dans les gares, dans les établissements publics de tous genres, les jolies surfaces luisantes des faïences et des briques vernies inusables remplacent les tristes peintures si promptement lépreuses qu'affectionne notre fonctionnarisme, et étalent leur constante et joyeuse propreté.

De tous ces détails, de toutes ces ingéniosités révélatrices d'une âme nationale vivante, sereine, confiante, émane pour le passant un singulier respect, une appréciation vénéralante et admiratrice. Oui, cette Allemagne est en croissance, morale et matérielle. Oui, il y a chez elle un universel bon vouloir, un sentiment sérieux et profond de dignité, un désir fervent de se hausser encore et de s'harmoniser. Et pour le Belge qui assiste à ce spectacle, là bas universel, augmente le besoin, chez nous désormais fervent, de grandir aussi, de se fortifier dans cette vue belle et sérieuse de la vie et de l'action,

loin des cabrioles et des calembres laines en lesquels trop de puffistes, de mufles et de journalistes de pacotille risquent de nous induire.

L'ILLUSTRE THORWALDSEN

Copenhague, — Kjöbenhavn en cette doucement baroque langue dano-norvégienne que parlait Hamlet au cours de la vie rêveusement tourmentée qu'il traînait sur les terrasses d'Helsingör, d'Elseneur, langue parlée par quatre millions, sans plus, d'êtres humains sur la terre et à laquelle ils adhèrent séculièrement, sans que personne songe à les blâmer ou à les ridiculiser ceux-là, avec la même ténacité touchante que nos Flamands, ni plus ni moins nombreux, à la leur, — Copenhague ne se prononce pas sans qu'à l'esprit et au gosier ne vienne le nom sonore de THORWALDSEN, rude comme le métier de casseur de pierres du fameux sculpteur.

Car durant la première moitié de ce siècle fécond en glorieux tapages dans tous les genres et sous toutes les latitudes, ce nom-là fut d'une exceptionnelle bruyance; et si son rayonnement s'est retiré du restant du monde, le noyau central de cette renommée conserve dans le Danemark son éblouissant éclat et y demeure populaire avec ses résonances de chef pirate des anciens Vikings, les Nordmans pillards.

Bertel Thorwaldsen naquit en 1770, un an après Napoléon! Son père était charpentier, comme celui du Christ! Il était arrivé d'Islande à travers les mers, comme Lohengrin du Mont-Salvat! Ces rapprochements, destinés à le faire légendaire, venaient jadis naturellement à l'imagination des contemporains qui assistaient à l'épanouissement prodigieux de sa gloire. Couramment on ajoutait qu'il descendait des anciens rois de l'île glacée aux bouillonnants geysers. A son retour de Rome, en 1820, quand l'Europe entière le proclamait « le premier statuaire de l'époque », il fut, à son débarquement sur les quais de Copenhague, reçu au bruit des salves du canon du vaisseau de guerre, comme un souverain, la population inondant de ses flots toutes les perspectives et troublant l'atmosphère de l'orage de ses acclamations. La chronique, et un tableau subsistant au Musée, conservent la mémoire d'un arc-en-ciel splendide qui, en ce moment, suspendit sur la rade l'écharpe multicolore de son prisme, comme si l'empyrée lui-même avait voulu ajouter le grand cordon de son Ordre céleste à toutes les décorations qui grevaient le torse de cet Illustre. A sa mort, en 1844, une énorme bâtisse égyptiano-danoise fut construite pour devenir le sanctuaire des cinq cents œuvres en lesquelles s'était dépensé son activité de cyclope, et le sanctuaire de son corps reposant désormais en relique sous un tapis de lierre, au milieu de l'atrium. Faut-il ajouter que dès l'âge d'écolier il était un enfant prodige, qu'à vingt-trois ans il obtenait le « grand prix de Rome », qu'il vécut en bonne intelligence avec toutes les Académies de ce bas monde, et qu'il fit le buste de tous les mufles célèbres de son temps. Une renommée aussi fabuleuse que le fut la sienne ne s'obtient pas à moins.

Et maintenant allons visiter les choses en lesquelles s'est extériorisé le génie! Entrons dans ce sanctuaire égyptiano-danois, ou, si vous le voulez, étrusco-pompéien, car vraiment douteux est le style de ce monolithique mausolée jaune-cataplasme qui attriste l'îlot de Christianborg de sa bâtisse froide et lépreuse, décorée

d'une plinthe continue en laquelle des fresques couleur « fromage blanc dans lequel on aurait délayé le solide étron d'un travailleur » (selon une expression fameuse de Léon Bloy), déroulent les épisodes triomphants du retour du grand homme dans sa patrie, le transport en procession des œuvres ramenées de son atelier d'Italie, sa silhouette comique d'artiste bien renté, vêtu de la longue redingote à la propriétaire, coiffé du chapeau haut de forme évasé et à larges bords des gros personnages de la Restauration, le cortège de ses multitudinieux élèves, et les gestes athlétiques des portefaix chargés de véhiculer les effigies marmoreennes qui devaient (ainsi le croyait la naïveté romantique) vivre à jamais dans l'admiration des mortels.

Entrons! La foule des visiteurs encombre. Jamais, ni au Louvre, ni au musée de Naples, dans les salles où surgissent, silencieusement triomphants, les antiques, je ne vis telle affluence. Les deux étages, les huit longs corridors, les deux salles, les quarante-deux cabinets (je dis 42, il n'y a pas d'erreur) foisonnent de curieux indigènes et étrangers. Thorwaldsen, pour les descendants du roi Goran et de la reine Thyra surnommée « la Joie du Danemark », reste un demi-dieu, un dieu.

Elles sont là les cinq cents œuvres, sinon toutes en original, au moins reproduites en plâtre. Ah! le nauséabond et contraignant étalage de médiocrités redoutables!

Un Musée Wiertz de quatrième classe! Bouvard et Pécuchet devenus sculpteurs après leur tentative malheureuse de confectionner les confitures. Un chapitre oublié du sarcastique chef-d'œuvre de Flaubert complétant la variété miraculeuse des livres où *Madame Bovary* voisine avec *Salammbo*, avec la *Tentation de saint Antoine*, avec les *Trois Contes*. Une archi ridicule et pululante résurrection de la statuaire grecque, deux mille et trois cents années après Périclès, formant un tartinage immense sur lequel saillaient les fromagères effigies de quelques modernes et de quelques images chrétiennes symboliques et naïves. Des bas-reliefs à l'infini, ornements, démesurément agrandies, pour les pains d'épices flamands. Ganymède, Psyché, les Grâces, les Muses, les Amours, Vénus, Junon, Achille, l'amazone Pentésilée, Hércule et Hébé, Esculape et Hygie, Minerve et Prométhée, Némésis et Jupiter, Vulcain, Ulysse, Mercure, Nessus, Déjanire, Erato, les Saisons, des Nymphes, des Satyres. Tout l'affreux bagage paganique et mythologique compris à la moderne, car « les grands critiques » qui se sont appliqués à rendre compte des motifs de glorifier cette débauche de lieux communs d'un art doctrinaire jusqu'à la désolation et au suicide, ont dit, en leur décourageant aplomb, que ce grand médiocre méconnu « s'était fait une idée parfaite de la manière dont on pouvait encore prendre l'antique pour modèle; et qu'il a rétabli dans sa pureté le style du bas-relief dégénéré depuis des siècles! » Ah! oui, qu'il devait être bien avec toutes les académies de son temps, ce maréchal de l'armée des pompiers esthétiques!

Je fuis à travers les huit corridors, les deux salles, les quarante-deux cabinets. Les derniers contiennent « la galerie de tableaux formée par l'illustre maître »! Vraiment ceci explique définitivement son intellectualité, de même que son effroyable mobilier à l'athénienne, pieusement remis au même lieu. Comme choix d'horreurs dans la platitude la plus bourgeoisement abjecte, c'est complet au delà de toute espérance et de toute crédibilité! Ici encore, invinciblement, les grands fantômes de Bouvard et Pécuchet, ces immortels, s'imposent. Eux seuls, dans une scène non éclosée du drame énorme de Flaubert, essent pu assembler

un tel congrès de vomitifs lavementaires. On éprouve, devant un tel sublime d'inconscience esthétique, des sensations inconnues comme le déboulonnement du péritoine ou le dévissage du nombril!

Je sors de là tordu, tirebouchonné, les yeux épileptiques. Heureusement une faim féroce, une faim de touriste m'impose sa salutaire diversion. Trouvons, trouvons vite un « Frökost », un de ces déjeuners en mosaïque de plats dont cet hiver, avec un spirituel enthousiasme, me parlait une jeune femme revenue des pays scandinaves et finlandais. Allons à Langelinn (tiens! un nom pour Maeterlinck), d'où l'on voit, en grignotant, le port et la mer. Me voici à une table sous la véranda: « Opvärter, de Frökost. » — En voici bien d'une autre; l'Opvärter m'explique que pour obtenir le légendaire Frökost local il faut être trois! — Eh bien, dis-je, je suis trois par le ventre! Apportez!

Et voici qu'il apporte chaque mets sur assiette spéciale, à en couvrir la table, à ne plus laisser place même pour les coudes: du saumon fumé rose et souple comme de la soie, des écrevisses, de la langue de bœuf, de la viande salée, du veau à la gelée, des concombres, des crevettes (elles ne valent pas les nôtres, certes non), des sardines, des harengs de Norvège, de la truite engluée de gélatine, du fromage de Hollande, du fromage aigre de Seeland, du pain blanc, du pain noir au cumin, du pâté de gibier, du beurre onctueux comme du foie gras, de la margarine délicate comme du beurre; puis du jambon, puis du sauté de veau, puis des œufs sur le plat; et encore des éperlans enrobés dans de la friture, et encore du caviar! Plus de place, le défilé s'arrête, on en renvoie la queue qui se prolongeait vers moi hors de la porte des cuisines!

Je commence, après un choix hésitant. Je pique à droite, à gauche, devant, plus loin, comme un joueur hongrois de cymbalum tapant les notes avec ses baguettes; machinalement, bientôt les deux mains se sont mises de la partie. Je mêle, j'entremêle, je pointe, je ramène, ne m'interrompant que pour verser dans un grand verre lourd des demi-bouteilles de « Lager öl », de bière nationale, fabriquée par Gambe Carlsberg en son « afstappen » l'Alliance. Des Danoises paisibles, tortionnant des chignons couleur d'avoine sur leurs nuques blanches, me regardent. Je me pique au jeu. J'accélère. Mon appétit des beaux jours du Thémis-Club surgit et s'épanouit. Je liquide les plats les uns après les autres. J'ingurgite infatigablement. Quelle cargaison dans la cale de mon estomac! Mais ça va, ça va bien, ça va toujours! Les garçons font cercle, les Danoises s'agitent. Des escadrons de moineaux picorent mes miettes sur la nappe même; deux grands cygnes ont quitté un étang voisin pour attraper des morceaux entre mes bottines. Je deviens un support de notre gloire nationale de grands buveurs, de grands mangeurs. En avant les coups de dent! En avant les coups de gosier! Il me semble que je cours un match. Je me découvre des endurancees imprévues. En deux heures (pénible le dernier quart) j'ai vidé nettes les vingt-deux assiettes, pain et beurre compris, et onze demi-bouteilles de Lager öl bien vidées se dressent en minarets sur la table dévastée. Un ban pour la Belgique et la Flandre!

Oui un ban, un triple ban! et un triple verre d'« Agrovët »: après avoir pris tant de Thorwaldsen, il faut bien prendre un peu de Tord-boyau.

J.-G. FRESON

La Vie et l'Art en Autriche-Hongrie (broch. de 112 p.). *L'Évolution du lyrisme et l'Œuvre de Richard Wagner* (broch. de 35 p.)

Curieux esprit! calme, divers, promenant sur toutes choses, sur l'art et sur la vie, un regard clair, gai, vif, mais trop normal et trop équilibré pour donner la malade impression du dilettantisme. En lisant ces deux très intéressantes et vivantes brochures on se demande quel est le ressort caché de la vie de ce voyageur qui dépense tant d'heures d'observation, qui jouit complètement de tant de choses différentes, qui tout le temps se raconte très simplement, et pourtant se livre si peu. Car j'ai voyagé à sa suite chez les Viennois, j'ai joui du caractère bon enfant, rieur, assez extérieur et sensuel de ces valseurs enthousiastes, des souvenirs de Beethoven religieusement évoqués, et de tous les renseignements, si naturellement groupés, qui peignent la Hongrie et sa séduisante histoire, mais je n'ai vu que le voyageur amusé ou intéressé, contant avec charme des épisodes typiques et de nombreux faits à moi inconnus. Je n'ai pas deviné l'humain qui a écrit ces pages.

J'en ai eu d'autant plus d'envie de lire *L'Évolution du lyrisme et l'Œuvre de Richard Wagner*.

Pour le coup je suis devenu plus perplexe encore, et plus attentif, et plus désireux de saisir une unité, quelle qu'elle soit, sous cette abondance de pensées justes, d'exposés complets et de si aisées manipulations des questions profondes. J'ai peur de devoir renoncer à la tentation dangereuse de ne faire qu'un seul repas de l'auteur; j'espère que l'avenir me réserve cette friandise; mais pour le moment il m'appert trop volumineux ou trop complexe pour que je puisse essayer de le résumer, de l'analyser, d'en trouver le caractère, de l'avalier, en un mot. Ce doit être un de ces mortels bien harmonisés dont on rencontre un certain nombre d'exemplaires en notre petit pays. Seulement, quand leur harmonie est faite de plus de morceaux qu'on n'en contient soi-même, impossible d'en déterminer rapidement l'ensemble. Et je crois que c'est le cas.

Sans plus juger donc, que je vous dise la place énorme, prépondérante, que M. Freson fait à Wagner dans le mouvement de la pensée, bien plus, de la vie contemporaine. Cette place, il ne la proclame ni ne la chante en poète, — car s'il est passionné d'art, je ne vois point qu'il soit artiste, mais il dessine cette influence en faisant l'histoire des successifs états d'âme de nos contemporains.

Pour lui « l'histoire du lyrisme est le relief des idées du siècle et elle occupera pour notre temps une place équivalente à celle des tragiques du XVII^e siècle pour leur temps ». Et il montre en Wagner le grand poète — presque le grand penseur — lyrique de notre époque, unissant en lui-même les tendances séparées et presque ennemies jusque-là des écoles individualistes, romantiques ou idolâtres de la forme pour la forme, ou passionnées de singularité, de personnalité outrancière, et l'école de l'art impersonnel, de l'art universel, reflétant la beauté de tout ce qui dans n'importe quel domaine peut émuvoier l'humanité.

Wagner, pour ses héros, prend les êtres qui par leur intensité frappèrent l'imagination des foules et il les représente non en ce qu'ils eurent de singulier et de spécial, mais bien en ce qu'ils eurent d'universel. C'est l'intensité même de leur humanité qui fait éclater la beauté de cette humanité aux yeux de ceux qui ne

savent pas la voir autour d'eux. Il a cherché la *forme la plus belle* d'une pensée, et il l'a trouvée dans les vies ou dans les expressions qui disent le plus synthétiquement le sentiment général. Son art, comme dit Shelley, « crée à nouveau l'univers, anéanti dans nos esprits par le retour des impressions qu'émousse l'habitude », et il le recrée en imposant à chacun de nous la vision d'une beauté qui est en tout homme.

Du reste, M. Freson ne s'arrête pas à décréter ce que l'art *doit* ou ne *doit pas* être. Il montre simplement que Wagner a aidé à faire reconnaître son essence, qui est de chanter le beau où qu'il se trouve, à le chanter en n'importe quelle langue, pourvu qu'elle nous exalte.

LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH

Les représentations qui viennent de se terminer ont, dans leur ensemble, rappelé celles de l'année dernière. Ce qui caractérise la reprise des *Nibelungen* en 1896 et 1897, c'est l'introduction de l'élément jeune dans l'exécution. L'école de chant de Bayreuth, dirigée par le génial directeur permanent des festivals, le Dr Kniese, a formé d'excellents chanteurs dramatiques: M^{mes} Brema, von Middelburg, Gulbranson, Mulder, M^{mes} Van Rooy, Wachter, Breuer, Burgstaller, jeunes et doués pour la plupart de voix superbes. D'autres artistes de réputation s'adjoignaient à ces débutants remarquables: Van Dyck, Grengg, Perron, Grüning (bon chanteur, mais médiocre acteur), Plank, Vogl, Friedrichs; M^{mes} Schumann-Hoink, Sucher, von Artner, etc., etc.

Le tout formait un merveilleux ensemble.

Je signalerai entre tous le débutant néerlandais Van Rooy, un Wotan aussi expressif dans les passages de tendresse que dans les explosions de colère du dieu. A part Scaria, le créateur du rôle, on n'a jamais eu l'occasion d'admirer un Wotan mieux doué sous tous les rapports. M^{lle} von Middelburg a fait valoir sa voix exceptionnelle dans Kundry. Chacune de ses répétitions de ce rôle marquait un progrès surprenant. M^{me} Gulbranson a gagné en solidité de voix et en ampleur de jeu depuis son sensationnel début de l'année dernière.

Je ne parlerai pas des autres, pour ne pas tomber dans les redites. Mais ce qui mérite une mention spéciale, ce sont les morceaux d'ensemble (hommage soit rendu à M. Porges, le répétiteur): le chœur des vassaux, les chants des filles du Rhin (qui n'ont jamais atteint pareille unité, pareille splendeur), le chœur des filles-fleurs de *Parsifal* et, *last but not least*, le chœur des Walkures, enlevé avec un entrain sans pareil par neuf chanteuses de tout premier ordre formant un ensemble de voix unique au monde.

La mise en scène, très soignée, était la même que précédemment, sauf quelques corrections heureuses.

J'ai parlé plus haut de la caractéristique: l'introduction de l'élément jeune. Il me reste à parler à cet égard de la direction de l'orchestre. Ici le résultat a été peu satisfaisant. M^{me} Cosima, aveuglée par l'amour et l'orgueil maternels, a cru pouvoir donner une place prépondérante à son fils Siegfried. Richter n'a dirigé qu'une fois les *Nibelungen* avec son autorité incontestable; Mottl, après une ou deux exécutions de *Parsifal*, a cédé le bâton de chef à Seidl (excellent, du reste). Les autres représentations ont été malheureusement dirigées par Siegfried Wagner. Un officieux, pour donner le change, à la deuxième série des *Nibelungen*, soutenait avec aplomb que Mottl dirigeait. Hélas! nous vîmes bientôt

au manque de finesse et d'accent, à l'excès de sonorité de certains accompagnements, à la mollesse de l'exécution, qu'il manquait un homme d'autorité à la tête de l'orchestre. Mais il se produisit un effet plus triste encore. Les chanteurs, désorientés, n'osaient quitter des yeux M. Siegfried Wagner, paraissaient inquiets et hors de leurs gonds. A tous moments se produisaient des hésitations et même quelques cahots. En un mot, les remarquables phalanges de Richter et Mottl restaient sans direction. Eh bien ! Voilà une chose que je ne puis passer sous silence, laisser sans protestation.

Le premier devoir de M^{me} Cosima est d'assurer la gloire du grand génie musical et dramatique qui l'honora de son amour. Elle n'a pas le droit de compromettre ses créations par une direction orchestrale insuffisante. Tant que les collaborateurs et confidents de son mari, Richter, Mottl et Levy, peuvent relever par leur prestige et leur talent hors ligne la beauté des *Festspiele*, elle a tort de faire fi d'eux et de leur enlever la conduite de l'orchestre.

Dans un discours prononcé par le fils Wagner à l'occasion du centenaire de *Parsifal*, ce jeune homme s'est plaint, dit-on, de n'avoir pas été apprécié lors des concerts qu'il a donnés dans certains pays, mais il s'en consolait, disait-il, en voyant les applaudissements qui le saluaient en ce jour (applaudissements officiels ou revenant à l'œuvre de son père). Eh bien, que M^{me} Cosima y prenne garde ; elle s'apercevra bientôt que le théâtre de Bayreuth aura cessé d'être un théâtre modèle.

Un musicien de grand talent et d'un goût sûr me disait à la dernière de *Parsifal* (dirigée par Seidl) : *Heute am wenigstens haben wir einen Capellmeister* (aujourd'hui au moins nous avons un chef d'orchestre).

Il n'est pas trop tard pour sauver l'œuvre wagnérienne. Qu'on nous rende nos chefs d'orchestre et, avec un ensemble d'artistes comme celui de Bayreuth, on aura bientôt oublié ces déplorables défaillances.

L. L.

LES CORRESPONDANCES POSTHUMES

Dans un moment où la curiosité publique cherche à s'emparer de tous les documents ayant trait à la vie privée des grands écrivains, on lira avec intérêt l'avis de ces mêmes grands écrivains sur ces révélations posthumes. La *Nouvelle Revue internationale* (1) a publié à ce sujet une série d'autographes précieux dans lesquels se trouve, à propos de la publication des lettres de Lamennais, l'opinion de George Sand et d'Eugène Sue sur l'opportunité qu'il y a de livrer au public les secrets des morts illustres. Eugène Sue vient de triompher de nouveau au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec les *Mystères de Paris* ; George Sand fut l'objet de polémiques retentissantes à propos précisément de la publication de ses correspondances et de celles d'Alfred de Musset : — les documents que nous fournis la *Nouvelle Revue internationale* viennent donc à leur heure :

« Croyez bien, écrivait Eugène Sue, un honnête homme ne rougit jamais de voir ses actions, ses pensées et ses opinions dévoilées ; ainsi, si la correspondance de Lamennais ou d'autres peut être utile à la cause ou à vous-même, vous avez le droit d'en faire part au public. Un homme dans notre position, un écrivain, ne s'abuse pas ; lorsqu'il écrit, il sait bien que, quelles que soient les promesses faites, ses lettres sont malheureusement des

(1) Paris, 23, boulevard Poissonnière. Le numéro : fr. 2-50.

autographes, et que, dans vingt ou quarante ans, elles seront nécessairement livrées à la curiosité ou à la sympathie, par le fait même de la personne à qui elles ont été adressées ou par ses héritiers. Vous le voyez bien par Balzac ; à chaque lettre intime qu'il vous a écrite, il mettait en tête : « Brûler », et vous obéissiez à cette injonction, tandis que toutes les autres ne portaient aucune mention ; il devinait le rôle possible, probable, qu'elles devaient jouer dans un temps plus ou moins éloigné.

Il est toutefois un cas où le silence le plus scrupuleux est exigé par les simples lois de la pudeur, c'est lorsque les lettres ont été adressées à la femme et non à l'écrivain. La femme de lettres est excusable toujours, louable souvent, quand elle cherche à faire connaître par sa correspondance un ami littéraire ou politique appartenant à son salon ; elle est blâmable et indécoute lorsqu'elle trouble le silence du cimetière par des révélations amoureuses.

La G..., livrant lord Byron et ses soupirs un peu ridicules au public, est blâmable. M^{me} Récamier pouvait publier tout ce qu'elle voulait sur Châteaubriand et personne n'avait le droit de le trouver mauvais. Il n'y a qu'un homme qu'une femme délicate ne doit pas étudier pour le public, c'est son amant. Toutes les fois que vous faites aimer davantage un homme en dévoilant un côté de sa vie, vous êtes dans la bonne voie. Celles, au contraire, où cet homme s'est montré sous un jour peu favorable ou qui sont propres à donner lieu à des interprétations fâcheuses sur sa conduite, il faut les détruire. »

Voici maintenant l'opinion de George Sand :

« Je crois et je persiste à croire qu'il faut prévoir certaines interprétations et changer certains mots... Je suis bien de l'avis de Sue que les morts continuent à nous aimer, mais nous leur devons encore plus qu'ils ne nous doivent, surtout à de tels morts, si outragés et si calomniés de leur vivant pour avoir aimé et voulu le bien. L'excellent Sue s'inquiétait des négligences de style de ses propres lettres et nous demandait de les revoir. Si Lamennais eût revu les siennes, il eût peut-être corrigé aussi. Enfin je contredis encore notre pauvre Sue en ceci : c'est que nous devons nous attendre tous à ne pas écrire une ligne qui ne soit montrée et publiée. J'avoue que cette pensée m'empêcherait d'écrire à qui que ce soit et qu'elle ne me vient que quand je m'adresse à des inconnus ou à des personnes que je n'estime pas beaucoup. Que mes lettres deviennent ce qu'elles pourront, je ne veux pas y songer. J'aime à me persuader que quand elles sont intimes, elles ne sortiront pas de l'intimité bienveillante. »

Cette déclaration posthume arrêtera-t-elle les indiscrétions ? Non, sans doute. Elle était, en tout cas, intéressante à connaître. Ce sera le dernier mot de la morte.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Graveur et éditeur.

M. Letarouilly, marchand d'estampes à Paris, s'était chargé d'éditer une gravure de M. Paul Chenay reproduisant le tableau d'Ingres : *Jeanne d'Arc, entourée de sa maison, assiste au sacre de Charles VII dans la cathédrale de Reims*.

M. Chenay a assigné M. Letarouilly en 10,000 francs de dommages-intérêts, se plaignant : que le défendeur ne lui eût pas remis en temps utile les épreuves sur papier de luxe qu'il devait lui fournir (cinq épreuves sur japon et quinze sur chine) ni les épreuves d'essai et de travail qu'il avait dû faire imprimer pen-

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layette, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HELSINGÖR. — UNE ENQUÊTE SUR LE THÉÂTRE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Le Paysage et les Paysagistes*; *Théodore Verstraete. Nuits subversives*. — FÉLICIEN ROPS. — PETITE CHRONIQUE.

Helsingör.

Helsingör! Elseneur! Elsinor! Le nom, danois, français, anglais, du lieu à jamais pathétique où, — non pas Shakespeare, car ni dans le premier ni dans le second Hamlet, croi-je, il ne précise le site de son œuvre impérissable, — mais la voix confuse des auditeurs et des lecteurs en émoi a concentré l'aventure mystérieuse et angoissante, « la tragique histoire du prince de Danemark », comme le disent les deux plaquettes imprimées en 1603 et 1604 à Londres par I. R. pour N. L.

Elsinor! Elseneur! Helsingör! Lequel de ces trois noms sonores et si profondément esthétiques par leur musicalité mouvante, vous paraît le mieux en rapport avec la légende naïve du conteur Belleforest, agrandie aux proportions sublimes par le fils du boucher de Stratford-on-Avon, — dès ses vingt ans, mais à laquelle il travailla « toute sa vie », comme à l'œuvre en laquelle

s'épanchèrent, en leurs plus sensibles liqueurs, et son âme et son génie?

A la pointe en laquelle le Jutland tend le plus hardiment son sein vers la Suède, presque à la toucher, car à peine une lieue les sépare; à l'entrée septentrionale du Sund tempétueux, ce Pas-de-Calais scandinave qui tous les ans, en son entonnoir, reçoit vingt mille navires que la Baltique passe à la mer du Nord ou la mer du Nord à la Baltique, git la cité petite par laquelle jadis Ophélie traîna ses regrets chancelants; et c'est dans les prairies, inlassables en leur reverdoiance, que passe le ruisseau où elle noya moins sa vie que sa douleur. Dans un parc montueux, aux sombres frondaisons d'ormes antiques, un amas noirâtre de rochers en éclats surmonté d'une stèle sauvage, marque la place où l'imagination collective des foules veut qu'on ait enfoui le corps du meurtrier Hamleth, et son épée qui tua Polonius, et son fleuret qui tua Laerte, et la coupe dont il empoisonna le roi Claudius. Et sur un bas promontoire, jaspé de sable et d'herbe, dressant un grand quadrilatère de pierres grisâtres, aigretté de clochers flamands, couvert de larges toits où les habituelles fenêtres encapuchonnées sont remplacées par les écrans majestueux de pignons à l'espagnole mettant des façades au-dessus des gouttières, le seigneurial et imposant château de Kronborg sommeille, peuplé des fantômes shakespeariens, réunis là contre toute vraisemblance et pourtant mieux chez

eux qu'en aucun lieu du monde où ils auraient vraiment vécu, aimé, souffert, trahi, vengé.

Au temps où l'*Hamleth* fut écrit, il était de construction récente. Shakespeare ne le vit point et n'en parla jamais. Ah! combien, sinon, il eût chanté cette mer changeante qui le baigne et les voiles en perpétuelle floraison qui l'émaillent de leurs blancheurs, de leurs rougeurs, de leurs griseurs mouvantes!

On montre au visiteur la terrasse des apparitions; ici erra le spectre du père assassiné; il y vint « tout couvert d'acier, revoir les clairs de lune et rendre effrayante la nuit ». C'est maintenant une batterie, la Flagbatterie, une batterie avec des canons si démodés qu'on les croirait ceux qui accompagnaient de leurs décharges « l'orgie et les danses aux élans effrontés » de l'usurpateur Claudius. La seule apparition est désormais celle d'une sentinelle danoise bénigne vous faisant signe, en souriant, de ne pas approcher de trop près ces vieux monstres rouillés.

Tout est fictif dans ces souvenirs et pourtant tout remue la mémoire d'une étrange et vivante émotion. O prestige de l'Art recréant les événements et la Nature et donnant à nos âmes invinciblement éprises de son reflet, miraculant toutes choses, les jouissances du rêve plus intenses et plus séductrices que celles, toujours raccourcies et banqueroutières, de la réalité!

Me voici dans ce lieu lointain et brumeux, que toujours je désirai voir depuis que pour la première fois je lus *Hamlet*, comme j'ai désiré voir Carthage, en ma fantaisie, et les Baléares. Et, par toutes mes fibres, parcourant cette historique demeure, ce ne sont pas les événements vrais dont elle fut le théâtre, ni la cour de Frédéric II son constructeur, ni la captivité de l'amante de Struensee, la reine Caroline, ni les batailles navales livrées pour forcer l'étroit bras de la mer du Sund, ni Bernadotte, le caporal d'autrefois s'embarquant pour devenir prince royal de Suède, ce ne sont pas ces faits humains qui me hantent et me troublent, c'est l'histoire qui ne s'y est point passée, c'est la fable prodigieuse que l'Art aidé de la Légende y a capricieusement mais indestructiblement établie.

Je suis dans la cour immense du Burg que l'aspect extérieur, trompeur, n'annonce pas de proportions aussi vastes. Symétriquement des fenêtres à croisillons, largement carrées, en triple étage, marquent de leur damier les quatre plans pompeux dont les angles de jonction sont amortis par la rotondité de tours aux hauts campaniles. De-ci, de-là, sous des portiques renaissance s'ouvrent des portes basses. Une chapelle se révèle par l'ogive symbolique de ses vitraux. Un pavé raboteux hérissé l'aire totale de ses rugosités et fatigue mes semelles. Le noble schloss est devenu caserne: des fantassins danois, mal astiqués, vont et viennent en des uniformes ternes et éreintés; ils reçoivent d'un officier payeur leur pré centésimale en öres de bronze ou d'ar-

gent, et du fourrier de longs pains bis qu'on croirait des tronçons de solive. Une musique régimentaire, par intervalles, s'efforce à quelconquer ces airs qui, par l'Europe entière, promènent leur banalité comme le vent les ardoisés nuages. Parmi cette masculinité militaire fongible et inutile, quelques femmes vêtues de clair, en cheveux « blonds comme les blés », déambulent leurs silhouettes douces de laitières ou de beurrières, et leurs visages lunaires où les yeux semblent des pervenches piquées dans des fromages de Hollande.

Je parcours, d'un pied flaneur, les appartements, bas de plafond, à cheminées architecturales. De nouveau le cortège des personnages agencés par l'être d'instinct et de gloire que fut le grand Will m'accompagne et évolue par les portes et par les salles: Horatio, l'ami inquiet d'Hamlet, Rosenkranz et Guildenstern, les courtisans si superbement raillés dans la scène du flageolet, Marcellus, Bernardo, les sentinelles effrayées de la terrasse, Fortinbras, prince de Norwège, Gertrude, la mère d'Hamlet, proie du remords et de l'épouvante. Ces parquets furent foulés par les pas multiples de ce groupe rumorant que faisait évoluer un Destin sarcastique et terrible. Dans cette salle peut-être fut jouée la pièce révélatrice du crime qu'Hamlet, érotique et sournois, écoutait couché entre les jambes d'Ophélie. Derrière cette porte, Polonius, aux écoutes, fut lardé de coups d'épée, tué « comme un rat ». Là, sans doute, entre ces lambris, la scène finale de duel et de carnage!

Mais qu'est-ce donc qui cache tous ces murs? Pourquoi ces coloriations bizarres, ces personnages étranges, ces paysages en décorations de tavernes? C'est une galerie de tableaux d'artistes danois formée « par la famille royale »! Ah! bien digne du goût d'une famille royale. Un assemblage hideux de médiocrités abominables, une déshonoration, criant vengeance à tous les ströms, à tous les fjörds de Danemark et de Norwège, de ce bel art de peindre fait pour éjouir et gaudir les yeux et les âmes! Des machines en toile huilée qu'on devrait évacuer sur Groenendael et Hoeylaert pour préserver les serres à raisin des rayons solaires durant les jours caniculaires trop ardents. Des sacrilèges infâmes qui font venir aux dents tous les juréments de l'Apocalypse et plusieurs d'invention nouvelle et exécratoire. Une chute en pleines latrines alors qu'on flottait dans l'atmosphère embaumée et vivifiante du shakespearianisme! Parmi d'autres horreurs, n'y vis-je pas celle d'un brosseur, décent et sentimental, qui, pour cacher, en son œuvre de réprouvé, « les parties honteuses » des divinités d'un congrès mythologique, au lieu de feuilles de vigne, les affubla de gigantesques papillons qui, les ailes étendues, semblent y pomper le miel! Hamlet, Hamlet, à mon secours! Il ne te suffit pas d'avoir tué des hommes félons et criminels! Viens, viens, reviens mettre en pièces ce monde cent fois plus horrible!

UNE ENQUÊTE SUR LE THEATRE

La période des vacances, la morte-saison des journaux, ramène le jeu annuel des enquêtes. Rien de plus simple. On rédige un questionnaire, on l'expédie, tiré à une centaine d'exemplaires, aux hommes de lettres de bonne volonté paisiblement occupés à pêcher à la ligne ou à rouler en bicyclette. On obtient de la plupart d'entre eux des réponses, surtout si on leur donne adroitement l'occasion de parler d'eux-mêmes, et l'on a d'excellente « copie », variée et amusante. M. Jules Huret, spécialiste en ce genre de distractions estivales, — on se rappelle la très intéressante enquête qu'il imagina sur l'Évolution littéraire, — poursuit cette année de ses interrogations les auteurs dramatiques. « Où passez-vous vos vacances? Travaillez-vous ou préférez-vous vous amuser? Quelles pièces préparez-vous pour l'hiver prochain? » etc. Ces questions personnelles servent d'amorce et obligent le poisson à mordre. Le pêcheur malin le ferre ensuite par des demandes d'une portée plus générale sur le théâtre, sur la mise en scène. Les chapeaux de femmes font même l'objet d'un paragraphe spécial sur lequel chacun ergote et ratiocine abondamment, alors qu'à Bruxelles la question a été résolue d'emblée sans difficulté.

Le questionnaire Huret nous vaut une série de réflexions enregistrées quotidiennement par le *Figaro*. Elles sont nombreuses, diverses et souvent curieuses. Chacun s'y peint, selon son tempérament et l'humeur du moment, en quelques traits caractéristiques, et l'esprit de Pierre Weber, la gaminerie de Georges Courteline coudoient la prose — aussi grave que ses alexandrins — du pontife Henri de Bornier, le laconisme d'Émile Zola, la bonhomie d'Armand Silvestre, l'amertume de Jean Julien. Réunies en volume, les réponses offriront un pittoresque album des auteurs dramatiques français contemporains. Ils sont surpris en déshabillé et se silhouettent avec une vérité saisissante dans ces bouts de lettres qu'ils n'ont pas eu le temps de préparer, sortes « d'impressions » rapides et nettes, de photographies instantanées.

La réponse de M. François de Curel est l'une des plus intéressantes. Nous en détachons ce passage caractéristique qui contient, en quelques lignes, tout un programme :

« Il me paraît téméraire d'affirmer d'une façon générale qu'il faut ou qu'il ne faut pas faire de pièces à thèse. Ainsi Dumas fils aurait probablement beaucoup perdu à n'en pas faire. Il avait l'instinct de la prédication et, sans aucun doute, l'idée qu'il convertissait le public servait à grandir et à fortifier son talent. Sur ce sujet, chaque auteur ne peut donc parler qu'à un point de vue personnel qui révèle ses véritables aptitudes. Mon sentiment est qu'au théâtre on perd son temps à vouloir convertir le public. D'abord, parce que l'action seule l'intéresse; il dort pendant les tirades régénératrices, ou, s'il parvient à les écouter, c'est pour en sourire, car il a le bon sens d'être peu convaincu de la valeur morale des écrivains de la rampe. Si nous l'amusons : — Bravo! Mais si nous faisons de la moralité : Holà! de quoi te mêles-tu? Ajoutez à cela que, par elle-même, la pièce à thèse n'inspire pas confiance. On sent trop qu'elle est fabriquée pour les besoins d'une cause. Elle donne des conseils peut-être excellents, mais par la bouche de personnages dont la conception est un mensonge, car l'auteur, qui n'est qu'un avocat madré, charge tant qu'il peut la partie adverse et blanchit outre mesure son client. L'ensemble sonne faux.

Du reste, pour peu que l'on cherche dans l'histoire le point de

départ des grandes réformes, on constate que les thèses ont presque toujours produit des effets très différents de ceux qu'attendaient leurs inventeurs. Cela n'est pas pour nous encourager à prêcher, aux dépens de la valeur artistique de notre œuvre et aussi de sa durée, puisqu'elle est morte dès que les mœurs, en se modifiant, l'ont rendue sans objet.

Tout en ne prêchant pas, un homme intelligent, qu'il écrive pour le théâtre ou pour le livre, ne peut rester indifférent au bien ou au mal qui résultera de son travail. Si je voyais, dans la société qui m'entoure, une plaie à guérir, un abus à frapper, au lieu d'exposer une méthode de guérison plus ou moins contestable en un drame qui, au fond, ne serait qu'un monologue coupé en paragraphes récités à tour de rôle par des bonshommes faits sur mesure, je me bornerais plutôt à une peinture aussi vivante que possible de cette société en péril. A mes yeux, c'est le choix du sujet, le milieu où on le place qui donnent à l'écrivain pénétré de sa responsabilité le moyen de l'exercer. Ce choix fait, il n'y a plus qu'à être sincère. Aider un peuple à se bien connaître, lui faire sentir une douleur à l'endroit de la plaie, cela suffit pour que, de lui-même, il évolue vers le salut. L'écrivain a rempli son devoir lorsqu'il a dit la vérité avec toute l'énergie dont il est capable. »

M. Marcel Prévost est, au sujet des pièces à thèse, du même avis que M. de Curel :

« Ce qui est franchement désagréable, écrit-il, c'est la pièce à thèse apparente, agressive, avec des personnages construits sur mesure, ne parlant, n'agissant que pour prouver quelque chose. De telles pièces, fussent-elles parfaites d'ailleurs, ont le défaut suprême : la vie leur manque. Quant à la moralité qu'elles prétendent illustrer, elles la rendent plutôt odieuse. Tels ces petits *tracts* protestants qui donneraient à un saint des envies de libertinages.

Certes, il est parfaitement légitime de ne rien vouloir démontrer du tout au théâtre; de faire une œuvre simplement lyrique, poétique ou pittoresque. Mais, si l'on prétend démontrer quelque chose, il faut le démontrer *par la seule image de la vérité*, — comme un physicien démontre les forces de la nature. »

Notons aussi, parmi les « consultations » typiques, cette appréciation de M. Eugène Morand sur les exigences croissantes de la mise en scène :

« Pour la mise en scène? Une partie, l'intellectuelle, étant la moelle même de la pièce, j'y veux tous les soins; pour l'autre, la tangible et décorative, comme elle n'est faite que de lamentables, et coûteux pourtant, oripeaux de toile, j'en voudrais le moins possible. D'ailleurs, parviendrait-elle à donner l'apparence de la vérité qu'elle n'en serait que plus fâcheuse, l'illusion parfaite, le « trompe-l'œil » étant de valeur artistique absolument nulle. Le décor doit être dans l'œuvre même. C'est à l'auteur, au poète surtout, à créer par les mots l'ambiance que sa pièce demande. Ceci dit, pour le peu de toile peinte dont on ne pourra pas se passer, j'exigerai que la qualité y supplée à la quantité et que le décor, au lieu d'une méprisable adresse d'exécution, présente, ce qui n'est jamais, un simple et personnel caractère de beauté. »

Et pour finir, cette opinion assez inattendue de M. Jean Aicard sur l'introduction du vers libre au théâtre :

« Quant au vers libre, il entrera dans le drame en vers triomphalement dès qu'un homme de génie l'aura voulu. Le vers libre permettra, j'imagine, des nouveautés de paroles rimées qui seront les bienvenues pour nos oreilles lasses d'hémistiches tout faits, de

tourneures prévues. Il permettra, j'espère, une souplesse de naturel qui humanisera et simplifiera la langue poétique dramatique. La difficulté (dès qu'il s'agit de drame historique, non de comédie légère) sera de conserver aux périodes, malgré les brièvetés et les rapidités du vers libre, cette force que leur donne ce qu'on appelle le « grand vers », cet alexandrin dont la puissance propre, dont l'unité même naissent peut-être de ce qu'il est entouré ou précédé de vers tout semblables.

Rien de mystérieux comme les nombres.

Un bel alexandrin marchant à la fin d'une période d'alexandrins et commandant la halte est accompagné d'un effet de majesté tout particulier. Il y a une force difficile à mesurer. C'est le dernier rang des bataillons carrés bien disciplinés : commandés par Agrippa d'Aubigné ou Corneille, ils sont superbes. Un tas de francs-tireurs de vers libres, une armée de volontaires, c'est beau aussi, commandé par Garibaldi.

Les théories se font et se défont d'après les œuvres de génie. »

CUEILLETTE DE LIVRES

Le Paysage et les Paysagistes, Théodore Verstraete, par LUCIEN SOLVAY. Dix-huit illustrations. — Bruxelles, Em. Bruylant.

En un beau livre de cent pages émues, Lucien Solvay glorifie le peintre anversois Théodore Verstraete, dont il encadre la figure sympathique dans une étude documentée et fort intéressante, sur le développement du Paysage depuis les primitifs jusqu'aux spécialistes de notre époque. Il rappelle que c'est dans les Flandres que le Paysage naquit et s'épanouit, d'abord dans les verrières et les tapisseries, puis, au XIV^e siècle, dans l'œuvre patient et exquis des miniaturistes. Il en décrit les phases successives, sa splendeur sous les maîtres gothiques animés du souci d'exprimer avec fidélité la nature, sa décadence à l'époque de la Renaissance, quand l'influence des artistes d'Italie amena les peintres flamands au maniérisme, à l'exagération, aux expansions conventionnelles. Il montre son efflorescence grâce aux efforts d'Hobbema et de Ruysdael, la chute nouvelle qui le précipita, aux XVII^e et XVIII^e siècles, vers les pires aventures jusqu'à ce qu'en Angleterre John Constable affranchit soudain le Paysage et, par un coup de génie, ramena l'art de peindre aux saines traditions des maîtres d'autrefois, préparant ainsi les voies à l'admirable phalange d'artistes français qui allaient bientôt porter à son apogée la gloire du paysage moderne.

Cet hommage rendu à l'illustre paysagiste anglais est légitime. Tous les visiteurs de l'exposition de peinture anglaise organisée dernièrement au *Cercle artistique* de Bruxelles ont été frappés des analogies que présentent telles études de John Constable avec l'art de Théodore Rousseau, de Daubigny, de Jules Dupré. En rappelant que les œuvres de Constable furent exposées à Paris en 1824 et qu'elles y provoquèrent d'ardentes polémiques, M. Solvay donne la clef de l'énigme à ceux des amateurs et critiques qui pourraient n'être pas exactement renseignés sur l'histoire des peintres, et brouiller quelque peu les époques.

La révolution du paysage en France ne tarda pas à avoir en Belgique son écho. L'auteur cite avec raison Fourmois comme étant celui qui en résuma le plus nettement et le plus sobrement les tendances, « Fourmois dont le talent sain, précis, correspond

en plus d'un point à celui de Théodore Rousseau, sans en avoir la puissance et la grandeur ».

Cette étude, poursuivie avec lucidité jusqu'aux peintres contemporains, amène M. Solvay, les principaux jalons de l'histoire du Paysage solidement plantés, à analyser en détail l'œuvre d'un de ses représentants actuels, Théodore Verstraete, qu'il étudie minutieusement dans ses transformations successives, dans ses origines, dans ses tendances, dans ses réalisations esthétiques. Encore que l'amitié paraisse avoir eu quelque influence en cette étude, tout au moins dans le choix qu'elle a déterminé parmi la pléiade des paysagistes actuels, elle décèle le critique de bonne foi, admirant avec sincérité, faisant ses réserves quant aux lacunes et aux imperfections.

Il est permis de ne pas suivre l'auteur en ses digressions sur — ou plutôt contre — les tendances novatrices. Ne trouver en Claude Monet, par exemple, qu'un « froid et lucide analyste » témoigne d'une incompréhension qui surprend chez un homme dont mainte page atteste un goût et une sensibilité remarquables. Et l'opinion d'un M. Paul Flat (?) sur lequel l'auteur s'appuie ne nous paraît pas de nature à entraîner la conviction des masses.

Tel est ce livre, documentaire et raisonné, qui est plus qu'une biographie, et dont quelques chapitres touchent aux problèmes ardu de l'art. Il vient à point pour commenter l'œuvre de Théodore Verstraete, précisément exposé en l'atelier du statuaire Guillaume Charlier avec quelques-unes des dernières créations de celui-ci, et constitue pour l'honnête artiste qu'une maladie cruelle a frappé un hommage auquel nul ne demeurera indifférent.

Nuits subversives, par GEORGES LEBACQ. — Bruxelles, J. Janssens, imprimeur.

Nuits subversives... Une série de poèmes en prose.

Le poète rêvait une Vie chimérique; le dégoût lui fait abandonner l'existence commune, malgré les « Paroles sages » de son Amant. Un chapitre intitulé « Le Festin » justifie cet acte.

Le but de son existence, les tendances de son esprit violent, l'utopie qu'il avait espéré réaliser avec la bonne volonté de l'Amant : tout est tombé devant l'impossible. En proie à une incompréhensible et poignante tristesse, ayant la morne intuition de l'impossibilité d'accomplir son rêve, — cette chimère, — il se réfugie avec l'Aimé loin de la vie carnavalesque, en une froide et obscure retraite. Oh! la dure « Épreuve » qu'il subit de par sa propre volonté! Lors, en ce coin délaissé, d'étranges idées hantent son cerveau : il se devine fou. A cette lugubre constatation, il s'entretient une dernière fois avec son amant, se confesse et lui adresse un vertigineux « Adieu »; désormais il vivra seul. Puis un irrémédiable « Vide », ainsi qu'un abîme frissonnant, s'ouvre en son cœur. Après cette longue « Exaspérance », après avoir été secoué par des pensées de plus en plus insondables dans la solitude de son « Carcere duro », son cerveau, atrocement surmené, invoque l'« Appelé, celui qui dans l'imagination du poète est la représentation virile du dieu de chair qu'il s'est créé, celui qui dans son rêve remplacera le dieu catholique. Dernier coup de sa folie, résultante logique, si l'on peut dire, de son hypochondrie! Avortement et banqueroute de tous ses projets grandioses, de ses utopies humanitaires, de son rêve généreusement subversif! Un vrai cataclysme! Le penseur est réduit à l'« Impuissance ». Rentrons donc dans la vie : la « Réalité ». Et voilà qu'une triste parole d'amère et de douloureuse constatation

jaillit du cœur pantelant du damné : « Le soir réclame la plénitude des prostitutions ».

Après s'être pénétré de ce livre, où l'auteur a dû plus d'une fois se sentir réellement à deux doigts de la folie, on comprend la tristesse crispante de ce refrain :

Vous, qui mourez,
Priez pour moi,
Car désormais la mort
Est enviable.

Toute l'exaltation qui a fait bondir le cœur du poète se retrouve dans l'expression de sa pensée. Ces pages de fou sont d'un lyrisme profondément impressionnant qui rappelle Maldoror. L'écriture se ploie sous la nerveuse volonté de l'auteur, aux nombreuses fantaisies de son esprit.

FÉLICIEN ROPS

Rops est mal connu de la foule. Mais dans cent ans il sera une des gloires les plus fermes de notre siècle, un de nos monuments, et célèbre aussi bien, cet homme, par la singularité de sa personne que par la majesté de son œuvre damnée.

Certes, il est loisible de réprover la démoniaque fantaisie de cet œuvre, que le moyen-âge eût assurément mis au feu. Mais nous ne brûlons plus les possédés, et volontiers nous brûlons de les connaître.

J'ai connu celui-ci voilà quelque dix ans.

Les robes de bal et les habits noirs faisaient cercle et les cous se tendaient vers le centre.

— Qui donc est là ?

— Félicien Rops.

Une émotion d'anxiété craintive me serra lentement la gorge, à la pensée que j'allais regarder en face cet être légendaire, mystérieux, toujours absent, qu'on raconte et qu'on ne voit pas ; celui dont l'œuvre sait inquiéter l'esprit et la chair, dont les actes étonnent tour à tour les capitales de l'Europe et les promontoires de l'Océan ; ce Casanova de génie qui traverse les villes et les cœurs, égoïste comme Don Juan, gai comme Leporello, lugubre comme Faust, ubiquitaire comme le vice ; cette âme de tous les péchés et de toutes les grandeurs, issue on ne sait d'où, mâtinée de toutes les races, lustrée de tous les frottements, âme bohémienne où grouillent tant d'âmes diverses, celles du corsaire et du savant, du poète et du voyageur, de l'anachorète et du mondain ; l'homme sans patrie et sans âge, dont la gaieté est flamande, dont la caresse est Régence, dont l'angoisse est moderne ; l'ami de Baudelaire, la fleur suprême du mal, le poète de la mort et du péché, qui pense comme saint Augustin, dessine comme Rembrandt et vit comme le Diable !

Le diable, peut-être ? Avec l'énigmatique et stridente syllabe de son nom, dont Balzac eût rêvé, et qu'Hoffmann eût écrit en tremblant, Rops, l'admirable et satanique Rops, notre Goya, subitement apparu dans un salon de fête, électrisa pour moi la lumière et la salle, et, timidement, je m'avançai dans la foule afin de contempler le vieillard.

Je vis un jeune homme.

Cambré, cabré, le jarret tendu, la crinière au vent, — car on eût dit qu'il faisait le vent autour de lui, — l'œil pétillant, la barbe

en pointe et la moustache en crocs, le nez brusque et la bouche hilare, trémoussé de gestes, il pérerait.

Sa voix brève et battante enfonçait dans les crânes des mots pointus comme des clous, et brillait ; cet homme semblait être en métal ; il en avait la résistance et la cruauté ; sa parole aigüe entraînait dans les cerveaux, grattait les nerfs, vrillait la raison, et les femmes troublées se rapprochaient avec envie.

J'écoutai longtemps : tout cela s'exhalait dans la joie ; si insolents que fussent les aphorismes, si déconcertants qu'il osât les paradoxes, la chaude humeur de son verbe et la bonne humeur de ses yeux permettaient de tout dire comme de tout entendre ; prompt aux ripostes, un doigt en l'air, il allumait ses phrases comme des pièces d'artifice, et l'on eût dit que du bout de ce doigt levé sortaient des choses pétillantes pour mettre le peuple en gaieté et la logique en folie.

Rops aussi contait des histoires. Quand la théorie avait besoin d'être prouvée par un fait, il l'inventait. Pour appuyer son dire d'une autorité compétente, il créait un docteur, dont il disait le nom, la ville, les habitudes, le caractère, et l'on voyait sous sa parole naître des gens illustres qui n'avaient jamais existé, mais si vivants qu'ils existaient maintenant à jamais. Les aventures de son passé s'enrichissaient de toutes les aventures de son imagination, et douze existences eussent été comblées de ce qu'en un soir il narrait de la sienne. Par rapides minutes, les mille et une nuits défilaient, revues conformément au scepticisme moderne, et, comme il sied, en fin de tout chapitre, le Sultan fêtait la Sultane.

Assurément, cet homme était d'acier, ou mentait fort. Rops est d'acier, et ment beaucoup.

Il est le menteur par excellence. Dans le temps de le dire, il croit en ce qu'il dit. Il y croit un peu, sans fureur ni passion, et n'exige pas qu'on y croie beaucoup plus, car il a trop peu de foi pour en réclamer de personne. N'est-ce point manquer de foi que d'en prêter à tout ? Il ne met pas plus en doute la sainteté de Mahomet que la divinité de Jupiter ; rien ne lui semble incompatible avec rien, et sa parfaite indulgence trouve indifféremment l'excuse des assassins et du bourreau. Il se moque de tout, à force d'admettre tout, et finalement n'aime plus rien, pour avoir aimé trop de choses. Son âme a les portes ouvertes : capharnaüm d'émotions, fatras d'antiquaire, musée de tendresses, avec rubans fanés dont les étiquettes sont perdues, casiers de désordre, souvenirs faits d'oubli, bazar, et l'entrée libre, mais on n'y reste qu'un moment ; chacun peut venir là pour regarder, prendre ou donner : Rops accueille avec la même joie ceux qui lui font du mal et ceux qui lui font du bien, les voleurs ou les donateurs, et j'imagine qu'entre tous, il garde une prédilection aux bandits, car ceux qui le dépouillent sont les bienvenus avant tous.

Les aventuriers ont toujours réjoui sa verve aventureuse ; peut-être le séduisaient-ils par leur inconscience, et charmaient sa perversité, eux qui osaient réaliser sous ses yeux les diableries de sa pensée ? Toujours est-il qu'il leur fait grâce, et sans être jamais dupé, il joue complaisamment la dupe, parce qu'il en faut une.

Retors s'il le voulait, il se fait le naïf volontaire, et n'a jamais opposé aux forbans la riposte qu'ils pouvaient craindre. Lorsqu'on veut tromper ce subtil et que l'on s'y prend mal, il vient en aide au maladroït : il lui tend les phrases habiles, comme un bretteur qui, n'ayant pour deux qu'une bonne épée, la prête à l'adversaire ; si l'on use trop niaisement des armes qu'il offre contre lui, c'est

du malaise qu'on lui cause : navré de ne pouvoir accorder le crédit qu'on souhaite, qu'il souhaite, il se désolé pour l'honneur du jeu, et gêné, ne sachant où tourner la tête, où poser les regards, il rougit ainsi qu'un enfant pris en faute, et parle d'autres choses pour que son ennemi retrouve une occasion meilleure.

Aussi Rops, qui entra riche dans la vie, est pauvre, avec une œuvre énorme ; il fut communiste à sa manière, et, comme le roi Robert, il a nourri les voleurs.

Qu'importe ? Ils l'ont amusé. De les voir opérer, il tire une telle joie, qu'afin d'être dépouillé davantage, il dépouillerait les siens ; et ceux qui le recherchent pour le profit qu'ils en acquièrent ont, devant lui, raison de ceux qui l'aiment.

A ceux-là, il est prêt à tout donner, et de ceux-ci prêt à tout recevoir : en vérité, il donne moins qu'il ne reçoit, et le lot précieux, il le prend. Il s'est réservé la bonne part. L'indulgence qu'il octroie aux vilains, il la réclame des meilleurs, qui la lui rendent.

Sans peine il se résigne à être coupable vis-à-vis de ceux qui sont sans reproche, à cause de la joie qu'il éprouve dans le pardon qu'on lui fait de ses torts. Il aime ce rôle enfantin d'être absous par des tendresses plus profondes que la sienne ; il se complait dans le malaise de la faute et dans l'humilité de l'aveu, parce qu'il sait, le séducteur, qu'on lui pardonnera tantôt, et que de calmer une colère ou de conquérir un pardon, c'est encore le triomphe de séduire et de vaincre.

Il est la douceur de l'enfer.

Autour de lui, il ne veut que douceur et sourires. En amitié, en amour, en affaires, il prétend que tout soit gracieux, bienveillant et plutôt que d'entendre les cris, il s'en va. Malgré son forcené besoin de vivre, il a proscrit le drame, et je dirais qu'il en a l'horreur, s'il était capable de connaître l'horreur. Elle est trop violente pour sa quiétude. Il l'ignore comme la colère. Les grands gestes et les grands discours, les grandes actions et les grands cœurs, tout ce qui se fait trop grand déplaît à son goût d'harmonie. Des choses qui se disloquent, il se détourne. Il lui faut que tout soit à l'aise, surtout lui-même. Quant à ce qui chancelle, c'est à la Providence d'y pourvoir ; lui qui consent à tous les dieux penserait leur faire injure s'il empiétait sur leurs devoirs et travaillait à leur besogne. Le monde marche comme il peut, chante comme il veut, et Rops répond toujours *amen*. Il est Félicien, et veut l'être : que l'univers s'arrange !

La vie est rarement mauvaise à ceux qui s'y assiéent ainsi.

Par son insouciance, Rops persuade aux choses et aux êtres qu'ils ont la fonction de le servir, et qu'on les autorise. Il se plaît au dévouement, pourvu que le dévouement se manifeste sans emphase, et que sa personne en soit l'objet. Il veut qu'on l'aime, on l'aime, et, lazzarone, il dort au soleil de l'amour. Son existence est un far-niente.

Car il est plein de paresse, ce puissant créateur qui fit tant de choses et jamais ne fait rien. Il ressemble aux plantes, qu'il aime par-dessus toutes choses, et comme elles il fleurit ; les idées sortent de lui comme les bourgeons de la tige et s'épanouissent en chefs-d'œuvre, parce que c'est la loi. Mais guère plus que ses arbres il n'a de volonté virile.

Ainsi, tout en lui est contraste : paresseux, il accomplit une tâche géante ; égoïste, il est charitable à l'excès ; tourmenté, il ne recherche que le calme ; et ce voyant, ce hanté, ce fou,

qui dressa le monument de la sensualité humaine, est pudique comme une vierge !

J'ai connu bien des gens. Dans aucune maison, en aucune présence, je n'ai traversé d'atmosphère plus chaste et plus recueillie, ni plus austère en sa simplicité, que celle où ce forcené perpète ses épouvantables merveilles. En cette grave demeure dont il est le patriarche béni, point vénéré mais adoré, en ce temple familial dont il est à la fois le prêtre et la divinité, tout est serein, pieux, décent. Les heures y sont candides et champêtres. Rops a deux mille rosiers, de toute essence, qu'il cultive ; il se lève au petit jour et se couche comme ses chiens, ses poules et ses hirondelles. Sa maison est loin de tout. Elle a tout oublié, et souhaite qu'on l'oublie. Elle est comme une île perdue, l'île de Robinson, mais d'un Robinson qui craindrait les navires au lieu de les attendre.

Là, tout n'est que tendresse ; les lois sont mortes, les âges effacés, les conventions perdues ; tous les devoirs se résument dans l'amour, et le respect ne se témoigne que par le dévouement ou par la fraîcheur du baiser. Ni père, ni mère, tous sont là comme les enfants égaux d'une famille, et d'entrer là, il semble que l'on retourne vers l'âge d'or.

L'unique stupeur est d'y voir les yeux de Rops, lorsqu'ils s'aiguisent, et son front, lorsqu'il pense. Ils donnent le malaise d'évoquer une chose qui n'est point en sa place. Car sa maison est si prude que le souvenir de lui y devient profane. Sous son toit, l'homme n'est plus reconnaissable pour son rêve, et comme un comédien qui a retiré ses oripeaux, son fard et ses postiches, il ne ressemble plus à ce qu'il apparaissait sous les regards de la foule.

Non pas qu'il ait manqué d'être sincère lorsqu'il se produisait en son œuvre, et qu'elle soit factice : son satanisme est bien de lui, comme sa sérénité ; ces deux faces appartiennent également à ce Janus, et ces deux aspects le complètent : mais l'un tient de sa maladie, tandis que l'autre est sa santé.

Ce contraste n'est point anormal : il est conforme aux lois de l'équilibre. En ceci l'individu se répare de cela ; et celui qui s'en est allé trop loin dans le mystère et l'hallucination est contraint par cela même à venir se reposer dans la nature. Elle ne lui permettra de vivre qu'à cette condition, et puisque son existence est liée à l'impérieuse nécessité de cette réfection, la prévoyante mère lui en imposera le besoin, comme un instinct.

Voilà pourquoi Rops est un matinal et naïf horticulteur : l'âme brûlée de cauchemars habite un jardinier, et la maison du grand luxurieux est un asile de pureté.

Le diable ne s'est pas fait ermite : il l'était, il l'est, et devait l'être.

EDMOND HARAUCOURT (1)

PETITE CHRONIQUE

Le prix Godecharle vient d'être accordé à M. Bastien, le jeune artiste dont *l'Art moderne* a fait récemment un vif éloge. M. Bastien est élève de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il est âgé de vingt-trois ans et s'est fait remarquer aux salonnets du *Sillon* par quelques portraits qui révélaient une nature d'artiste. Tous ceux

(1) Ce vivant et très littéraire portrait du grand artiste a été publié par le *Gaulois*. Il nous a paru indispensable qu'il fût reproduit dans la patrie du Maître.

qui ont assisté aux débuts du jeune peintre seront heureux de la récompense qui lui échoit. Le piquant de l'affaire, c'est que la toile couronnée faillit être refusée par le jury du Salon des Beaux-Arts sous le prétexte que « l'encadrement était trop pesant » (absolument authentique). Il fallut l'énergique intervention de M. Charles Van der Stappen pour que le jury consentit à recevoir et à placer l'œuvre grâce à laquelle M. Bastien touchera, durant trois années, une pension annuelle de 4,000 francs. Si la toile n'avait pas été accueillie, le prix échappait à l'artiste, le legs Godecharle imposant comme condition essentielle que l'œuvre distinguée eût figuré au Salon triennal de Bruxelles.

Pour la sculpture, le prix Godecharle a été décerné à M. Deckers, élève de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers.

Nous apprenons que M. P. Braecké a obtenu le premier prix au concours international de sculpture à Venise.

L'œuvre qui a valu à notre compatriote cette flatteuse distinction, *Le Pardon*, se trouve exposée au Parc du Cinquantenaire et a été acquise pour le Musée par le gouvernement belge.

La ville de Bruxelles ouvre un concours entre les élèves de l'Académie des Beaux-Arts et de l'École des arts décoratifs pour l'allocation du prix de paysage créé par le legs Donnay.

Seuls les élèves ayant suivi régulièrement les cours supérieurs de peinture dans les trois dernières années pourront prendre part à ce concours, qui commence demain le 6 courant à 9 heures du matin.

Pour rappel : C'est le 25 septembre que se clôture le concours ouvert par l'Association belge de Photographie pour la présentation des projets de médaille pour la prochaine exposition.

Renseignements : avenue Brugmann, 97, Uccle.

L'Archange terrassant le dragon, la belle statue que M. Frémiet exposa l'an dernier au Salon de Paris, vient d'être placée au haut de la flèche de l'église du mont Saint-Michel.

L'effet de ce saint Michel, étincelant d'or et dominant la baie, est saisissant. On l'aperçoit de très loin et il complète bien l'aspect de l'antique église. La statue de M. Frémiet est en bronze doré; sa hauteur est de plus de 4 mètres et son poids de 1,500 kilogrammes.

Voilà donc la vieille église qui, de nouveau, laisse planer au-dessus d'elle une image de l'archange vainqueur. Autrefois, en

effet, un saint Michel en cuivre martelé s'élevait au haut de sa flèche. On l'abattit lors de la Révolution et un télégraphe Chappe lui succéda.

Depuis longtemps le télégraphe « à bras » avait disparu et la flèche de la vieille église attendait toujours le nouveau saint Michel qu'elle possède à présent.

Une statue vient d'être érigée à Jean-François Millet dans son pays natal, sur la place de l'Église, à Gréville (Manche).

Œuvre du jeune statuaire Marcel Jacques, de Cherbourg, dont *l'Art moderne* a signalé le début, la statue est en bronze, de dimensions plus grandes que nature, et repose sur un socle de granit du pays. Elle fut exposée au dernier Salon du Champ-de-Mars. Assis sur un rocher de lierre et de fougère, le peintre de *l'Angelus* contemple le pays qui l'a vu naître et semble se pénétrer de cette nature dont il a fait connaître au monde entier la mélancolique poésie.

Bien que le département et la ville de Cherbourg aient contribué à l'érection de ce monument, les souscriptions n'ont pas atteint le chiffre des dépenses; aussi le comité va-t-il être obligé de faire appel de nouveau aux admirateurs de Millet.

À l'Opéra de Paris on a définitivement arrêté la distribution des *Maîtres Chanteurs*. Nous la donnons complète avec les noms des artistes qui sont chargés des rôles en double.

Eva	M ^{lles} Bréval	Berthet.
Madeleine	Grandjean	Beauvais.
Walter	MM. Alvarez	Courtois.
Hans Sachs	Delmas	Fournets.
Beckmesser	Renaud	Noté.
Pogner	Gresse	Chamban.
Kothner	Bartet	Sizes.
David	Vaguet	Gautier.

Sa Sainteté Léon XIII a promis une somme de 10,000 francs à l'artiste qui exécutera le meilleur tableau ayant comme sujet une *Sainte Famille*. L'œuvre devra figurer à l'Exposition d'Art sacré de Turin en février 1898.

Pour les conditions du concours, s'adresser à M. le baron Manno, président du comité de l'Exposition d'Art sacré, à Turin.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LÉON CLADEL. *A propos de Juive Errante, œuvre posthume.* — LE NATURISME DANS L'ART. *Les Forces de la Nature et le Démon de la Médiocrité.* — LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES ARCHITECTES. — QUELQUES PENSÉES DE GÛTHE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *L'Éducation d'un prince.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LÉON CLADEL

A propos de *Juive Errante*, œuvre posthume, in-8°, 330 pages. Paris, Paul Ollendorf.

JUIVE ERRANTE est datée : Sèvres, 28 novembre 1891. Léon Cladel est mort à Sèvres le 20 juillet 1892.

Cette œuvre est belle des habituelles beautés de cet écrivain farouche, hautement, plus encore que rustique, superbement. Elle a le coloris puissant et l'allure parfois désordonnée du Maître. On y retrouve toutes les raies caractéristiques de son génie comme en un minéral confus les raies révélatrices que décèle le spectre solaire. Elle est de forte saveur et entraînant. Des pages, nombreuses, sonnent à pleine volée les plus sonores qualités de cette plume qui tenait de la houe du laboureur, de l'épée du soldat, de la pique de l'émeutier, du fleuret adroit et subtil d'un maître d'armes consommé.

Mais elle n'est pas mise au point. Son métal solide apparaît grevé de scories. Le décapage final lui a manqué. On y sent, dirait-on, la hâte et la lassitude d'un cerveau qui devine proche la Mort et veut achever avant de recevoir le coup de grâce. C'est l'abondance, mêlée, de qui n'a plus le temps de faire un choix et entasse pour ne rien oublier. Il eût fallu à ce livre la revision sereine par des heures de calme et de sécurité.

Mais on aime à être ainsi mis en présence du dernier effort artistique d'un grand esprit. Quel qu'il soit, il a, pour la curiosité, la piété et le souvenir, le même charme qu'une première œuvre. Pour l'observateur avide de toutes les péripéties du phénomène qu'est la vie d'un noble artiste littéraire, cette fin vaut ce commencement. Et si un cœur, jaloux de ne manifester que le plus glorieux d'une existence, peut hésiter à livrer au jugement aventureux des hommes un livre non révisé, on doit être reconnaissant aux survivants qui, dédaigneux de ces prudences, apportent tout à la postérité, étant d'opinion que rien ne vaut l'aspect complet d'une exceptionnelle individualité, dressée dans l'ensemble de ses vertus et de ses défauts, de ses forces et de ses faiblesses, de ses achevements et de ses tentatives, de ses perfections et de ses défaillances.

JUIVE ERRANTE est donc un document pour l'iconographie esthétique de l'ermite de la villa d'Aigremont, cette étrange et hospitalière tanière, si largement

ouverte, si abondante en grands et purs courants d'air moraux, que la conscience collective des artistes et des amis qui y venaient respirer les effluves du plus intran-sigeant honneur littéraire qui fut jamais, avaient ornée de cette enseigne rare : *Villa Bon Accueil!*

Un Document! Vrai, il est venu à son heure, alors qu'après cinq ans écoulés depuis la corporelle disparition de cet esprit magnifique, dont jaillissaient incessamment les paroles, comme d'un geyser le bouillon des eaux brûlantes (fut-il quelque part un causeur, un conteur, d'une telle séduction, d'une originalité aussi émerveillante?), instinctivement on essaie de classer cette gloire surnageante au milieu des multiples naufrages de réputations littéraires qu'on croyait insubmersibles et qui déjà sont définitivement coulées à fond.

Car, en est-il, en est-il dont le compte est réglé! Que de banqueroutes à la gloire! Combien peu, dans le match aux mille, aux dix mille coureurs de la Littérature, ne restent pas en chemin, remisés en tas parmi les sujets négligeables. N'est-il pas stupéfiant qu'en cette époque qui fut l'époque romancière par excellence, de tous les morts de cette seconde moitié du siècle au juste milieu duquel tomba Balzac, colossale borne milliaire entre le passé et l'avenir, trois noms seulement dressent leurs cimes, comme expressions claires et indestructibles du genre en lequel une telle multitude de cerveaux ont peiné : Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel. Seuls ils s'affirment cathédres dans cette foule, marchaux dans cette armée. Et quand des disparus on reporte sa pensée sur les vivants qui bataillent encore, on se demande s'il en est quelqu'un qu'on pourra ajouter à ce trio qui s'impose, en la variété admirable et stupéfiante des trois grands hommes qui y rêvent côte à côte. Ah! la stérilité cruelle de cette fécondité déroutante!

Il semble que le Destin, habile agenceur des facettes de la pensée humaine, tailleur de diamants de l'Art, ait voulu, en trois expressions suprêmes, échantillonner les ressources les plus pénétrantes, les plus pathétiques, les plus ornementales du Roman de langue française. A Flaubert, la vie sociale bourgeoise, à Barbey la vie sociale aristocratique, à Cladel la vie sociale ouvrière. Et combien chacun d'eux, en ses habitudes et ses allures réalisait personnellement, par un type supérieur, super humain, souverainement fier, original et devinateur, l'être symbolique du royaume artistique au gouvernement duquel le Sort l'avait promu, pour en devenir l'annonciateur et le révélateur en la forme magnifique de l'Art, faisant loi désormais et clôturant les conflits!

Où, spécialement, découvrir un récit-peinture, plus constamment émouvant et harmonieusement bousculeur, de cette éternelle entité humaine qu'est le Paysan, que dans les livres épiques de Cladel. D'étroits esprits lui ont reproché « d'homériser » trop ces êtres si près de la terre qu'ils semblent en porter toute leur vie les

limons attachés à leurs âmes comme à leurs sabots. Mais s'il est vrai que la vue légendaire des événements et des hommes est bien plus l'Histoire que ne l'est la chronique minutieuse à exactitude d'inventaire, parce qu'elle exprime et matérialise les facteurs profonds cachés sous les écailles des détails menus, comment ne pas trouver une grandeur et non une maladresse dans l'action prodigieuse d'une plume qui, avec les hardiesses et les brutalités du forceps, va, à la matrice même des faits, arracher les germes pour les montrer dans l'entière ingéniosité de leur formation et de leur mystère.

Ces critiques puérides de myopes, ou d'impuissants accoutumés aux étroits sentiers de la conformité et de la juste mesure, meurent peu à peu. Le nom de Cladel n'apparaît plus que cité avec respect, ferveur et admiration. Ses livres, peu lus jadis par les lecteurs frivoles, aux intellects efféminés ou en appétit de bas érotisme, prennent leur rang d'honneur à côté des œuvres les plus authentiquement classées. Il a, de son vivant, partagé avec Flaubert et Barbey les attaques que les polissons de lettres réservent à ceux qu'ils sentent plus mâles et plus forts qu'eux. Avec Flaubert et Barbey il monte, désormais, dans les hautes régions où, tôt ou tard, le temps, vengeur ou justicier, introduit irrévocablement les authentiques artistes.

Quand la mémoire se rapporte aux jours où vivait encore cet apôtre, si simple et si tourmenté; où, poussé par un irrésistible instinct de pitié, de fierté et d'équité, il prêchait autour de lui l'honneur littéraire, l'horreur des courtisanes académiques, le mépris pour le journalisme vénal, la haine des palinodards, un autre regret que celui de sa mort prématurée vient vous hanter. De lui émanait un rayonnement qui influençait même ceux que d'intimes et secrètes propensions inclinaient vers la poursuite des succès et de l'argent par les banales et misérables pratiques des compromissions, des adulations et des courbettes. Inconsciemment, il faisait la police au monde de la Littérature. Son exemple était comme une défense, véhémentement clamée, que plusieurs n'osaient enfreindre. Hélas! depuis qu'il est tombé, ces avertissements salutaires ne marquent plus les chemins défendus! Combien parmi ceux qu'il contenait ainsi loin des marécages, y sont aujourd'hui en plein, pataugeant pour aborder aux puérels honneurs et aux comptoirs où se liquident les succès d'argent. Que ma plume compatissante s'arrête avant d'en avoir ici tracé les noms.

LE NATURISME DANS L'ART⁽¹⁾

Les Forces de la Nature et le Démon de la Médiocrité.

Nous vivons en proie à de perpétuelles embûches, et sans nous en apercevoir, nous sommes constamment exposés. C'est le *Livre de Job* qui dit que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle. Telle est aussi l'hygiène morale de l'*Imitation de Jésus-Christ* :

« Chacun de nous devrait être en garde contre les tentations auxquelles il est sujet, et veiller dans la prière, de peur de donner lieu aux surprises du Démon qui jamais ne s'endort, mais qui tourne sans cesse, cherchant qui il pourra dévorer. »

Ce grand démon ce sont les forces de la Nature. Elles se croisent, se nouent et s'écoulent en notre chétive existence comme la semence des moissons au travers du crible.

Les unes alimentent et fortifient nos êtres. C'est le terreau sur lequel nous poussons. Il fait notre fraternité. Nous en sommes des reflets étranges et bizarres, adultérés mais apparentés.

Les autres sont des nourritures vénéneuses. Nous n'y touchons que pour nous dissoudre et disparaître, tous, tant que nous sommes, individus, races et sociétés.

Voici cinquante années que les individus attachent aux petites combinaisons de l'existence une misérable cupidité, cinquante années qu'ils ont banni tout enthousiasme et toute folie généreuse. Voilà cinquante années que les individus s'empoisonnent. Voici cinquante années que dans les mêmes horizons d'Europe où elle vit depuis des milliers d'années, notre race, autrefois entière et sûre d'elle, s'accoutume à l'intrusion mercantile des vices étrangers, aux servitudes financières et aux excès de corruption des autres races. Voici cinquante années que notre race s'empoisonne. Voici cinquante législatures que nos sociétés, faites pour la justice, s'endorment sur un lit d'injustices, cinquante années qu'elles souffrent d'une richesse qui ose et peut tout, et que, malgré l'ombre encore planante et le souvenir de l'Apollon antique, les aboiements des aveugles vindictes résonnent à leur service; voici cinquante années que nos sociétés s'empoisonnent.

Ce qui semble résumer, vis-à-vis de nous-mêmes, cet assaut des forces traditionnelles qui nous constituent, qui nous rendent libres et que nous trouvons bonnes par des forces étrangères qui nous assaillent, qui nous asservissent et que nous trouvons mauvaises, c'est le DÉMON DE LA MÉDIOCRITÉ.

C'est lui qui donne aux individus une si misérable cupidité — *aurea mediocritas!* — pour les petites combinaisons dorées de l'existence. C'est lui qui donne à la race sémitique, médiocre par excellence, souche maligne et sans génie, tous les vertiges de la puissance. C'est la médiocratie, le gouvernement obèse des classes moyennes qui domine nos sociétés.

Nous naissons à la surface de la vie comme ces fleurs des marécages qui viennent des ténébreuses profondeurs. La tige des hérités lointains donnerait à chacun de nous sa pleine floraison. Mais l'atmosphère sociale, les éducations et les voisinages interviennent. Nous recevons des leçons des autres hommes, hélas! de toutes

(1) Voir l'*Art moderne* des 4 et 27 juillet derniers.

petites et très insidieuses leçons. Elles s'additionnent et se codifient. Leur commodité extérieure, dans les détails de la vie, les impose à notre lâcheté. C'est un manuel de recettes empiriques, de préjugés et de croyances grâce auxquelles, au lieu d'être simplement ce qu'on est, on se figure qu'on devient un personnage et on prend le masque qui plait aux imbéciles. Tout être qui les respecte et les emploie, fût-il d'une désolante nullité, est assuré, dans ce système, d'acquiescer un semblant d'importance sociale. Ainsi sont représentés les diplomates dans Balzac. Il suffit d'être *attentif à la conformité*. On n'existe plus par soi-même, on est l'employé, le fonctionnaire d'une formule. On était né homme, on est devenu doctrinaire. Sous cette livrée il n'y a plus d'âme vivante. Le doctrinaire est un mort.

Il n'est plus nécessaire de vivre par soi-même puisqu'il suffit de répéter certains mots. Il n'est pas nécessaire de savoir exactement leur signification. Ce sont des sortes de talismans qu'on prononce ou des gestes qu'on observe. Ces recettes sont nécessairement médiocres.

Mais, en raison de leur imaginaire utilité, on voit les hommes s'entre-tuer bizarrement pour elles. Les uns en soutiennent obstinément, d'autres les haïssent. Ils forment des « mondes », des « sociétés », des « partis », ils sont la légion redoutable des sectaires. Ils attachent une importance dévote à ces puérités.

Ce sont eux qui après un grand désastre se lamentent et s'écrient : « Ah! si nous avions employé de plus jolis mots! Si nous avions été plus conformes! tout cela ne serait pas arrivé. » Comme si on apprivoisait les désastres avec de jolis mots ou les lions avec du sucre!

Médiocratie, médiocratie véritable! Le bon Swift avait déjà décrit dans l'île de Lilliput le parti des gros boutiens et des petits boutiens, les premiers soutenant qu'il faut casser les œufs par le gros bout, les seconds par le petit, et dont les guerres ensanglantaient l'île.

Leur race n'a pas disparu.

Ils pensaient que leurs controverses résumaient la vie même du monde, et cependant tout étranger eût ri de leur pénible acharnement. D'autres aussi pensent avoir pris toutes leurs précautions, et cependant un petit événement humble et obscur suffit à déranger les prévisions et vient révéler la présence immense et souterraine de l'Imprévu.

Les préjugés des « mondes », les formules conventionnelles des « sociétés », les convictions sectaires des « partis », tout cela se juge immobile et tourbillonne en réalité comme des feuilles sèches sur l'eau d'un torrent. Les étourdis et les sots qui croient à leur stabilité sont semblables aux premiers hommes qui voyaient la terre immuablement fixée au centre du monde. Leurs principes éternels et absolus sont les mirages d'une perpétuelle instabilité.

La terre tourne vertigineusement autour du soleil et c'est lui, et ce sont toutes ces constellations mouvantes qui sont en réalité vis-à-vis d'elle d'une relative fixité. De même ce sont les grandes passions qui roulent à travers l'histoire dans un déluge de limon et de sang qui, bien qu'elles nous semblent perpétuellement mouvantes, sont vis-à-vis de nous dans une relative fixité. Elles seules forment notre âme et notre support. Elles seules, comme les dieux du panthéisme antique, pourraient espérer se croire éternelles.

Ces grandes passions sont les soubresauts mêmes de la nature. Ce sont les forces qui alimentent et fortifient nos êtres. C'est le terreau sur lequel nous poussons, nous et nos fleurs délicieuses de fraternité.

Sans leur bienheureuse et féconde lumière nous rentrons dans le domaine obscur des formules, des momies, des grimaces et dans l'immobilisme de la Mort.

C'est celle-ci qui nous guette et c'est contre ses embûches que nous luttons. L'Église chrétienne a déployé contre la mort la vie éternelle, bienheureuse et extatique, avec ses horizons pleins de joies chantantes et d'harmonies lumineuses. Lorsque ses martyrs appellent la mort, ce n'est pas la camarde et l'anéantissee qu'ils voient, c'est le Paradis plein de floraisons naturelles, d'exubérances et de splendeurs. Lorsque le *Livre de Job* et l'*Imitation de Jésus-Christ* font de la vie humaine une guerre continuelle, c'est que c'est une guerre pour la *conquête d'une vie*. Le Paradis lui-même, cette création qui semblait née des idées ascétiques les plus hostiles à la Nature, redevient une glorification de celle-ci. Toutes les forces naturelles qui conspirent à entretenir notre patrimoine humain d'énergie et de fraternité y sont représentées comme les déesses symboliques du monde païen.

L'Église catholique, dans ses variations, a, malgré ses mystiques admirables, subi l'étroit despotisme de ses doctrinaires. Elle a méconnu et renié son origine panthéiste et naturelle.

Mais nous entrons dans une Renaissance. La Nature, tant méprisée, reprend sa place. La Nature ! non pas notre vie animale en ses pénibles et nécessaires cheminements, non pas notre matérialité médiocre, mais l'ensemble des grandes forces naturelles qui nous poussent, nous Européens, dans des sociétés historiques, le long de nos presque îles découpées pour les aventures maritimes et dans de riches plaines blondes semées de forêts, nous ont donné cet intense et touchant désir d'une fraternité toujours plus généreuse dans un milieu de perpétuel combat.

Nos essais d'une Justice plus régulière et plus constante, notre curiosité d'une stabilité vivante et progressive dans les mœurs, et même notre soif malade de liberté, tous nos désirs enfin interrogent l'hérédité puissante de nos origines naturelles. Et au lieu d'adorer la conformité servile du Démon de la médiocrité ou de redire, comme les doctrinaires : « Nous sommes bons ou mauvais, parce que nous faisons de bons ou de mauvais syllogismes », nous affirmons que nous sommes tous bons ou mauvais selon que nous obéissons ou non aux impulsions instinctives que nous commandent ces forces naturelles auxquelles nous devons tout et auxquelles la plupart, par une ingratitude orgueilleuse, préfèrent les petites dévotions à leurs personnelles ingéniosités.

LÉON HENNEBICQ

Le Congrès international des Architectes.

Organisé par la Société centrale d'architecture de Belgique à l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation, le Congrès international des architectes (le quatrième venant après les trois premiers qui ont siégé à Paris en 1867, 1878 et 1889) a tenu ses assises à Bruxelles du 28 août au 2 septembre, et a multiplié pendant ces quelques jours ses assemblées aux discussions de la plus haute importance, ses excursions aux monuments glorieux de notre pays, ses raouts, son superbe et inoubliable banquet,

sans oublier une représentation de gala à la Monnaie. La cohésion confraternelle qui s'est établie entre les architectes de tous pays a été merveilleuse d'entrain et sera certainement féconde en résultats pratiques pour renforcer le cadre des études, mettre en lumière et sauver de l'oubli les monuments historiques, protéger efficacement la propriété artistique et pousser aux progrès de l'architecture, mais, comme l'a humoristiquement dit M. Stübben au banquet, en conservant à chaque pays ses traditions et son cachet particulier.

Ce qu'il faut surtout noter, c'est l'empressement mis par les gouvernements étrangers à se faire représenter officiellement par des délégués qui ont entraîné avec eux l'élite des grands architectes de l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la France, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède, la Suisse ainsi que les États-Unis ; la Société centrale d'architecture peut être fière d'être parvenue à réunir ainsi les illustrations architecturales du monde entier qui ont jeté un éclat incomparable sur les débats de haute envergure.

Siégeaient au bureau du Congrès, aux côtés du vaillant président M. Dumortier, de M. le ministre De Bruyn et du bourgmestre Buls : MM. Aitchison, président de l'Institut des architectes britanniques, Stübben, président de la Fédération des architectes allemands, Hinckeldeyn, président de la Société des architectes de Berlin, Otto Wagner, délégué de l'Architekten club de Vienne, Newham, vice-président de la Société centrale de France, Poupinel, délégué du ministre de l'Instruction publique, Chancel, délégué de la Société des architectes diplômés de France, Cadolini, député au parlement italien et président de la Société des architectes italiens, Pedro d'Avila, architecte du roi de Portugal, le comte de Suzor, architecte en chef de la ville de Saint-Petersbourg, Cuypers, architecte du gouvernement hollandais et des musées nationaux, Clason, président de la Société des architectes de Stockholm, Totten, délégué du gouvernement des États-Unis, Kelsey, délégué du Square-club de Philadelphie, Lagasse, président de la Commission des monuments de Belgique, Bilmeier, président de la Société des architectes anversois, Dubuisson, président de la Société des architectes de Lille, etc.

Inutile d'ajouter qu'à côté des illustrations étrangères, les architectes belges, à commencer par les membres de la commission des monuments, avaient adhéré nombreux au Congrès et représentaient l'architecture de notre pays dans ses tendances les plus diverses et ses affirmations les plus variées.

Citons aussi MM. Debecker, conseiller provincial ; Benoit, architecte en chef des bâtiments civils ; Cloquet, professeur à l'Université de Gand ; Vierendeel, professeur à l'Université de Louvain ; De Waele, professeur à l'Académie de Gand ; Bonnier, délégué de la Société des architectes diplômés de France ; Lucas, délégué de la Caisse de défense de Paris ; Licot, professeur à l'école de dessin de Schaerbeek ; Brunard et Janssen, avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, qui avaient assumé la très lourde tâche de préparer les rapports très documentés, bases fort sérieuses et points de départ des discussions et des résolutions importantes prises par le Congrès.

Ajoutons enfin que le Roi a daigné assister à la séance d'ouverture, et mentionnons l'absence de l'illustre Charles Garnier, empêché par une cruelle maladie et à qui l'assemblée a adressé un télégramme de regrets et de vive sympathie.

L'espace restreint dont nous disposons ne nous permet pas de donner un résumé, même très succinct, des débats et des ques-

tions traitées; ceux-ci ont, heureusement, été sténographiés et l'éditeur Lyon-Claesen publiera bientôt le compte rendu complet de ce Congrès dont le succès sans précédent jette un lustre nouveau sur la vaillante Société centrale d'architecture qui, après cette sanction internationale, se trouve plus que jamais à la tête du mouvement architectural de notre pays dont elle a réussi à grouper tous les artistes de réelle valeur.

Les témoignages de sympathie ne lui ont pas fait défaut: c'est ainsi qu'elle a reçu de la Fédération des architectes allemands une série d'ouvrages superbes sur Berlin, Francfort, Cologne, Hambourg, etc., de la Société centrale de Paris, les comptes rendus des précédents congrès, du gouvernement des États-Unis, une collection de photographies, et trois médailles commémoratives de la Société des architectes diplômés de France, de celle d'Anvers et de la Caisse de défense de Paris, tous hommages auxquels elle attache le plus grand prix et qui figureront, comme des bijoux rares, dans ses collections.

J. B.

QUELQUES PENSÉES DE GÖTTE

La *Petite Revue internationale* vient de publier des lettres inédites de Goethe où se trouvent résumées les sensations éprouvées par l'illustre poète au cours d'un voyage en Suisse. Que de pensées profondes sont égarées au cours de ces lettres hâtives:

« L'homme est doué d'un grand nombre de dispositions intellectuelles qu'il peut développer dans ses relations sociales et qui prouvent un avenir meilleur, un autre monde plus digne d'une créature de Dieu.

Nous sentons tous en nous des dispositions au développement desquelles il nous faut à jamais renoncer dans cette vie.

On me répète souvent que les hommes avec lesquels je suis en relation sont peu contents de moi. Je le crois certes bien, car je suis encore moins content d'eux.

Ce n'est pas ma faute si la société me pèse, si la politesse me paraît importune, si ce qu'on me dit ne m'intéresse point, si tout ce que l'on me montre me trouve indifférent ou m'émeut trop profondément.

La jouissance de l'œil et du sentiment intérieur est bien au-dessus de celle que les gourmands trouvent dans les objets de leur friandise. Messieurs les affamés s'imaginent bonnement que la nature s'est épuisée en merveilles de tout genre pour les leur faire passer dans le gosier. Erreur!

Qu'est-ce donc que cette aspiration générale de la nature humaine vers l'art, vers la nature? Ce sentiment m'indique-t-il que je suis artiste? S'il en est ainsi, pourquoi la nature m'a-t-elle refusé la persévérance et pourquoi m'invite-t-elle si fortement à la jouissance? Pourquoi enfin ne puis-je me rendre compte de ces problèmes?

Où! nous devons chercher le beau, le voir, l'admirer avec extase, nous élever enfin jusqu'à lui. Mais, pour arriver à un tel résultat, il nous faut rester dans la nature même, être désintéressés. Il ne faut pas vouloir nous l'approprier à nous seuls; bien au contraire, il faut le communiquer, le répandre dans le cœur de ceux qui nous sont chers.

A défaut du soleil, nous prenons la lune pour un astre resplendissant.

Tous nos défauts, toutes nos erreurs répréhensibles nous sont autant de besoins pour passer la vie.

J'ai lu l'histoire romaine pour y apprendre que, comparativement aux héros qui ont fait l'histoire de Rome, je ne suis qu'un chétif insecte.

Le français est une langue dans laquelle l'étranger sera toujours ridicule, parce qu'il n'en apprendra que le commun des expressions et qu'il la prononcera toujours mal.

Ce qui distingue surtout l'imbécile d'un homme d'esprit, c'est que celui-ci saisit vite le présent et en exprime les idées et les besoins avec autant d'originalité que de délicatesse et de facilité.

Un imbécile s'exprimera dans sa propre langue comme s'il parlait une langue étrangère, c'est-à-dire qu'il se servira d'expressions banales et vulgaires et se contentera de phrases toutes faites et rabâchées dans mille volumes et dans autant d'auteurs médiocres.

Je n'admire l'art qu'en tant qu'il aspire à l'imitation de la nature. Par cette seule raison une œuvre d'art, même inachevée et imparfaite, me jette en extase, pour peu que j'y découvre une aspiration vers la sainte nature.

On tourmente les enfants auxquels on reconnaît une étincelle de vanité pour qu'ils s'en défassent. Quelle déplorable créature serait pourtant l'homme qui aurait renoncé à tout amour-propre!

Chaque ouvrier que je vois me semble plus heureux que moi. Il sait ce qu'il a à faire et ce qu'il peut faire. Il ne réfléchit pas longuement sur ce qu'on doit exiger de lui; il s'en moque, au contraire. Il travaille sans penser, sans efforts ni surexcitation, mais avec application, avec amour, comme l'oiseau bâtit son nid, comme l'abeille arrange sa cellule. L'échelon sur lequel il est placé n'est que d'un degré au-dessus de l'animal et, cependant, c'est un homme accompli! O! que je porte envie au potier qui remue sa terre, à l'ébéniste penché sur son établi!

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« L'Éducation d'un prince. »

Le tribunal civil de la Seine a tranché dernièrement une question de principe dans une espèce assez rare. M. Louis-Auguste Ménard ayant retrouvé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale des documents curieux sur l'éducation de Louis XIV, avait cédé à M. Marcel Belin tous les avantages que pourrait produire leur publication, et ce moyennant une somme de 50,000 francs payable le 1^{er} juillet 1898, plus 15 p. c. sur la vente des éditions.

Ce traité fut attaqué en nullité par M. Belin, assisté de son conseil judiciaire. Les demandeurs invoquaient notamment le défaut de cause, les manuscrits étant la propriété de l'État, et l'erreur sur la chose qui avait fait l'objet de la convention, M. Ménard ayant fait supposer à M. Belin que les manuscrits étaient du duc de Saint-Simon alors qu'ils apparaissaient comme l'œuvre d'un des nombreux inconnus dont les manuscrits, datant du XVII^e siècle, sont catalogués dans plusieurs bibliothèques publiques.

Le jugement, rendu le 13 mai dernier, décide, sur le premier moyen, que les manuscrits de la Bibliothèque nationale sont une dépendance du domaine de l'État affectée à un service public; qu'à ce titre ils sont inaliénables et imprescriptibles; que leur usage ne saurait être l'objet d'une cession et que, par suite, leur communication à des tiers, comme leur publication, est toujours soumise à l'approbation de l'autorité administrative, dont les autorisations sont essentiellement précaires et révocables. En conséquence,

M. Ménard ne pouvait concéder à M. Belin les avantages qui résultaient de la publication des manuscrits.

Sur le second moyen, le Tribunal juge que M. Ménard a fait abusivement passer pour l'œuvre de Saint-Simon des manuscrits anonymes, trompant ainsi son cocontractant sur la valeur de l'ouvrage et sur les bénéfices que pouvait en rapporter la publication.

La nullité du traité est, en conséquence, prononcée, et M. Ménard est condamné à restituer les billets à ordre que lui avait remis M. Belin. Il est, de plus, condamné aux dépens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poèmes d'hier et d'aujourd'hui, par LÉON HENNEBICQ. Bruxelles, V^e F. Larcier et P. Lacomblez. — *Le Roman d'un pauvre jeune homme*, huit tableaux pour ombres et marionnettes, par LÉON SOUGUENET. Bruxelles, éd. de la *Lutte*. — *L'Exposition de Bruxelles de 1897*, par HECTOR VAN DOORSLAER. (Extrait de la *Revue générale*). Bruxelles, Société belge de librairie. — *Au delà de l'eau*, Geschichten vom « Boul' Mich », par FRANZ HELD. Berlin, Fresko-Verlag. — *Nany à la fenêtre*, par BLANCHE ROUSSEAU. Dessin de H. Meunier. Bruxelles, imp. C. Dumont.

PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur M. Eugène Demolder fera paraître le 1^{er} octobre un volume de souvenirs et d'impressions de sa vie de magistrat qui promet des révélations piquantes et des anecdotes savoureuses. Titre : *Sous la robe*, notes d'audience, du Palais et d'ailleurs. Le volume est édité par le *Mercure de France*.

Le théâtre de la Monnaie reprendra prochainement *Fervaal* avec la même distribution que l'an passé, à l'exception du rôle de Guilhen dans lequel M^{lle} Mastio remplacera M^{me} J. Raunay.

Annonçons, à ce propos, que la partition d'orchestre et les parties gravées vont paraître très prochainement chez Durand. L'auteur est occupé à en corriger les dernières épreuves, tout en achevant la composition d'un nouveau quatuor à cordes dont les trois premières parties sont entièrement terminées.

La traduction allemande de *Fervaal* sera gravée sans le texte français. On sait que l'œuvre a été demandée par plusieurs des premières scènes de l'Allemagne.

Fervaal devant la Presse, tel est le titre d'une intéressante plaquette qui vient de paraître chez les éditeurs A. Durand et fils ; c'est un résumé impartial des nombreux articles provoqués en France, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., par la première représentation à Bruxelles du bel ouvrage de M. Vincent d'Indy.

Le prix de Rome (sculpture) a été décerné à M. Bonquet, élève de l'Académie de Bruxelles, auteur d'un groupe de mythologie scandinave. M. Bonquet avait obtenu le second prix il y a trois ans, ainsi qu'une deuxième médaille, cette année, à la section des Beaux-arts pour son œuvre : *Les Tourments de l'amour*. Il est âgé de vingt-neuf ans et natif de Roulers.

Le second prix a été attribué à M. Van Biesbroeck, élève de l'Académie de Gand.

Une mention honorable a été accordée à M. Marin, élève de l'Académie de Bruxelles.

Ces décisions ont été rendues à l'unanimité des membres du jury, qui était composé de MM. Constantin Meunier, de Lalaing, Dillens, Joris, Desenfans, De Groot, Drion et Max Rooses.

M. A. Mortier, auteur de la *Fille d'Artaban* que joua l'an dernier le théâtre de l'Oeuvre, l'adaptateur du *Jean-Marie* d'André Theuriet qui fut applaudi l'hiver passé au théâtre de la Monnaie, vient de terminer une œuvre nouvelle, *Ellys*, conte dramatique en prose rythmée, pour laquelle M. P. Litta a composé une partition actuellement sous presse chez l'éditeur Muraille, de Liège. D'après les fragments que nous en ont fait entendre les auteurs — M. Mortier remplissant d'une jolie voix le rôle principal — il s'agit d'un spectacle de réel intérêt, d'une action psychologique concentrée en un seul acte et des plus attachantes.

La musique serre le texte de très près et paraît devoir plaire à la fois aux artistes par sa forme châtiée, au public par l'abondance et la clarté des idées mélodiques. Elle affirme chez le jeune compositeur de *Sémélé* d'incontestables progrès et des dons peu communs de musicien de théâtre.

Nunance, le drame lyrique de M. Van den Eeden, passera à Anvers dans la première quinzaine de décembre. Les rôles sont distribués et les dessins des costumes et des décors sont commandés. Le directeur, M. Giraud, a pris l'œuvre à cœur et il tient à la montrer grandement. Il en fera une vraie première.

CONCERTS POPULAIRES. — M. Joseph Dupont vient d'adresser à ses abonnés la circulaire annuelle pour l'abonnement aux Concerts populaires.

Comme les années précédentes, l'abonnement comprendra quatre séances, qui auront lieu au Théâtre de la Monnaie.

Mais il y aura un ou plusieurs concerts extraordinaires. Le premier de ces concerts aura lieu dans la Salle des fêtes de l'Exposition et se trouve fixé au dimanche 10 octobre. Il sera consacré aux œuvres de M. Camille Saint-Saëns, qui prêtera son concours à la séance et se fera entendre dans diverses pièces d'orgue de sa composition.

Le programme comprendra en outre l'exécution de l'oratorio *La Lyre et la Harpe* (première exécution), et de la Symphonie n^o 3 en *ut mineur*, qui sera dirigée par l'auteur.

Pour les demandes de places, s'adresser chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Nous avons annoncé le succès obtenu à l'Exposition internationale de Venise par notre compatriote P. Braecke, qui a décroché un premier prix d'une valeur de 3,000 francs. Voici la liste complète des récompenses décernées par le jury, composé de MM. Martin Rico, président, Giovanni Boldini, Charles Van der Stappen, Francesco Jerace et Marco Calderini, secrétaire-rapporteur.

Prix de la municipalité de Venise pour les artistes italiens (l. it. 10,000). — Ce prix a été partagé entre les œuvres de M. Ettore Tito (l. it. 5,000) et celles de M. Alessandro Milesi (l. it. 5,000). Le jury a désigné en particulier le tableau de M. Tito, *Sur la Lagune*, et le tableau de M. Milesi, *La Noce*.

2. *Prix de la ville de Venise pour les artistes étrangers* (l. it. 10,000). — Ce prix a été partagé entre les tableaux que voici : *Soir de fête*, de M. Ludwig Dettmann (l. it. 5,000), *Soir d'hiver*

aux îles Lofoden, de M. Otto Sinding (l. it. 2,500, et *Nuit sur la Manche*, de M. Fritz Thaulow (l. it. 2,500).

3. *Prix du Gouvernement italien* (l. it. 5,000). — Partagé entre le groupe en plâtre de M. Emilio Marsili, *Age heureux*, et les esquisses de M. Anders Zorn, parmi lesquelles on a choisi spécialement *Brasserie*.

Prix de la province de Venise (l. it. 5,000). — Partagé entre l'étude pour le tableau : *La Bourse de Copenhague*, de M. P.-S. Kroyer, et la *Bénédiction de la Barque*, de M. Joaquin Sorolla Bistida.

5. *Prix de la Caisse d'épargne de la ville de Venise* (l. it. 5,000). Partagé entre le groupe en plâtre *Le Pardon*, de M. Pierre Braecke (l. it. 3,000) et la statuette en bronze *Ex natura Ars*, de M. Giuseppe Romagnoli (l. it. 2,000).

6. *Prix de la municipalité de Murano* (l. it. 2,500). — Décerné à M. Alessandro Lezzos pour l'ensemble de ses tableaux et particulièrement pour sa *Jeune Vénitienne*.

7. *Prix du peintre Max Liebermann* (l. it. 2,500). — Décerné au tableau *Le Café*, de M. Vittorio Bressanin.

8. *Prix des communes de la province de Venise* (l. it. 1,600). — Décerné au tableau *Méditation*, de M. Antonio Mancini.

Artistes hors concours : MM. E.-A. Carolus-Durand, Constantin Meunier, Pierre Puvis de Chavannes, John Sargent.

Notre collaborateur et ami M. Léon Abry, le peintre anversois bien connu, vient de s'unir à M^{lle} Marthe de Wael.

D'autre part, M. Georges Morren, qui est également l'un des artistes les plus sympathiques du groupe anversois, a épousé le 24 août, à Mortsel-Vieux-Dieu, M^{lle} Juliette Melges.

Nos félicitations aux nouveaux époux.

L'inauguration du monument érigé à Vilvorde à la mémoire du peintre Jean Portaels, directeur de l'Académie royale de Bruxelles, aura lieu le 19 courant, à 3 heures. M. le Ministre des Beaux-Arts assistera à cette cérémonie.

L'Art flamand (1) publie, dans ses dernières livraisons, trois études sur les paysagistes et les animaliers de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e siècle, ainsi qu'une histoire de la gravure au XVIII^e siècle.

Le « Théâtre international », dont nous avons déjà parlé, va

(1) A. Boitte, éd., Bruxelles.

donner cet hiver à Paris une série de représentations de chefs-d'œuvre des littératures étrangères qui lui ont été indiqués par des comités composés des critiques les plus considérables des divers pays de l'Europe. M. A. Lichtenberger y fera jouer notamment les adaptations de deux pièces qui, à des titres divers, sont assez curieuses. L'une de ces pièces, adaptée avec la collaboration de son frère, M. Henri Lichtenberger, professeur à la faculté des lettres de Nancy, est de Holberg, le célèbre auteur dramatique danois du XVIII^e siècle. Holberg n'avait rien d'ibsenien et était grand imitateur de Molière. La pièce choisie a pour titre : *Ulysse d'Itaque*; c'est, à vrai dire, une espèce de *Belle Hélène*, qui date de la première moitié du XVIII^e siècle, parodie fort gaie et assez libre de l'antiquité et du théâtre allemand de l'époque.

La deuxième pièce a pour titre : *Les Conspirateurs*, et a été jouée en 1870. C'est une des œuvres capitales de la littérature dramatique hongroise qui est fort riche et complètement inconnue en France. Son auteur est Ch. de Kisfaludy. C'est une peinture piquante des mœurs et des ridicules des bons villageois hongrois qui ressemblent fort à ceux de quelques autres pays.

Pour cette deuxième pièce, M. A. Lichtenberger a comme collaborateur M. A. de Bertha, un Hongrois qui habite Paris depuis longtemps.

Le numéro de septembre des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche composée en 1894 par Chéret pour la *Redoute des étudiants au bal Bullier*; l'affiche humoristique de Misti pour les *Cycles Gladiator*; une affiche américaine pour les *Living Posters* (affiches vivantes); enfin l'originale composition de notre compatriote Privat-Livemont pour le *Casino de Cabourg*.

Dans sa livraison d'août, la revue parisienne *Art et Décoration* publie un article, illustré de nombreuses planches, de M. Lucien Magne sur la Tapisserie à la manufacture des Gobelins, une étude de M. Gustave Soulier sur l'Art domestique de M. Vallgren, une revue des nouveaux essais d'ameublement par M. Ed. Sarrafin, etc. La revue met au concours, pour le mois d'octobre, deux vignettes, en blanc et noir, une pour le papier à lettres de la revue, l'autre pour l'enveloppe. La limite extrême d'envoi est fixée au 25 octobre. Un prix de 50 francs, deux prix de 25 francs seront attribués aux lauréats.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE DON DEVINATOIRE DE L'ARTISTE. *A propos des Criminels* dans l'Art et la Littérature, par ENRICO FERRI. — CONGRÈS FÉMININS. *Ce que pensent les vaches.* — CE QUE VAUT UN GRAND ARTISTE. — LETTRES INÉDITES DE VICTOR HUGO. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Sa Majesté l'Amour.* « L'Emploi » au théâtre. *Exception d'incompétence.* — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE DON DEVINATOIRE DE L'ARTISTE

A propos des

Criminels dans l'Art et la Littérature,

par ENRICO FERRI, traduit de l'italien par EUGÈNE LAURENT.

In-8°, VIII-180 pages. Paris, Alcan.

Bibliothèque de Philosophie contemporaine.

On se souvient, à Bruxelles, des cours extraordinaires vivants, en un français italianisé d'une savoureuse âpreté, donnés à l'Institut des Hautes Études de l'Université Nouvelle, par ce professeur à l'Université de Rome, aux noms euphoniques, Enrico Ferri ! Et spécialement de la leçon dernière en laquelle ce brillant novateur et vulgarisateur de l'Anthropologie Criminelle établit de surprenants rapprochements entre la science juridique, à laquelle il a consacré sa vie remuante, et l'Art.

Il l'a publiée, cette leçon suprême, fort développée, dans le livre dont le titre s'enseigne en tête du présent article, et, certes, quiconque le lira se sentira la cérébralité agrandie, mieux armée et mieux ornée. L'artiste, notamment (et c'est pourquoi nous en parlons dans ce journal) comprendra mieux, à certains points de vue, son rôle et sa force.

Ingénieuse et saisissante est, en effet, l'analyse par laquelle ce juriste-sociologue démontre (et ceci est fait pour dérouter les idées séculièrement routinières des professionnels) que le dépouillement attentif des œuvres d'art révèle avec quelle sécurité, quelle pénétration et quelle justesse, en maintes conjonctures, leurs auteurs ont, instinctivement, par une divination merveilleuse, solutionné des problèmes absurdemment résolus par la science de leur temps laquelle agissait vraiment à rebours, et ont ainsi annoncé, devancé des découvertes que plus tard, presque toujours longtemps plus tard, les savants de Sorbonne ont dû, malgré eux, bien malgré eux (car quel crève-cœur d'être contraint d'avouer que l'homme de métier a été fait quinaut par le profane amateur !) reconnaître finalement incontestables.

Le Don devinatoire de l'artiste ! Que de fois a dû y penser le lecteur se repaisant des œuvres de Balzac, ce prodigieux descripteur de choses, de lieux, de personnages qu'il n'a pu qu'entrevoir, qu'il n'a peut-être pas même entrevus, et dont, pourtant, il détaille et la vie et l'allure

et l'aspect avec une minutie d'inventaire déconcertante, non pas de chic (ceci est le propre des médiocres), mais avec une vérité émouvante qui est plus que la vue même de l'objet à décrire, en ses réalités matérielles, car il y ajoute ses fluides secrets, réalités invisibles, qui sont la part la plus intense de la Vie et que les yeux superficiels ne voient jamais, réduits qu'ils sont à attendre qu'une intellectualité plus brillante les perce pour les leur révéler ! Si vaste n'est-elle pas, cette babélique COMÉDIE HUMAINE, que pour voyager à travers ses multiples provinces et connaître son armée de typiques personnes, la trop courte existence du colossal romancier n'eût pu suffire, de même qu'aucun hasard n'eût pu lui octroyer la fortune de rencontrer tous ces exceptionnels acteurs. Non ! c'est ailleurs que dans la vie vécue par lui qu'il les a vus, qu'il les a fréquentés, qu'il a pu les observer, les déshabiller, les étudier ; c'est au fond de son génie, dans les vastes paysages sociaux qui en faisaient un empire dont il était le maître souverain, s'y promenant en empereur, quand il plaisait à son caprice de despote de la pensée, séjournant où bon lui semblait et faisant comparoir devant lui, pour l'interroger, le scruter et le dépeindre, n'importe quelle unité de l'énorme et dramatique cohorte de ses sujets.

C'est le Don devinatoire ! Quelque chose comme cette virtuosité magique des phénomènes de l'arithmétique, des Mondeux, résolvant du coup, comme s'ils tiraient de leur cerveau une plaque gravée d'avance, les opérations numériques les plus formidablement outillées en chiffres. Ce n'est plus aux facultés courantes qu'on a affaire, aux pauvres rouages du raisonnement, aux syllogistiques lenteurs, à l'imagination laborieusement édifiatrice ! Une force instinctive d'instantanéité entre en action et met l'artiste, par une opération dont lui-même ne saurait rendre compte, en présence de la solution, comme s'il n'était qu'un cliché, un appareil enregistreur, chargé de recevoir une impression violente dirigée sur lui par une force inconnue, par une voix sortant des ténèbres.

Ce tant attaqué en ces derniers temps, Émile Zola, (et sans vouloir m'expliquer ici sur la valeur de la forme littéraire en ses œuvres), ne manifeste-t-il pas à un haut degré une aptitude analogue alors que, sans interruption, avec la même abondance que Balzac sinon avec la même mongolique vision philosophique et cosmique, il décrit des milieux en lesquels il a si peu séjourné qu'on peut affirmer qu'il n'en a pu parler que par ouï dire s'il fallait admettre que nos intellectualités ne s'assimilent jamais le Vrai qu'à la condition expresse d'être mises en sa présence palpable. Pour n'en relever qu'un exemple, n'est-il pas certain que le mineur ayant passé au fond des bures la moitié de ses nuits et de ses jours n'aurait pu décrire le sombre enfer des houillères avec plus d'exactitude technique, et surtout avec une

telle compréhension des forces transcendantes et des drames mystiques qui s'y déroulent, que l'écrivain de *Germinal* qui, paraît-il, n'y descendit qu'une fois ?

Dans l'Histoire aussi, cette grande et perpétuelle inconnue à jamais engloutie dans les abîmes du passé, dans l'Histoire surtout, ne voit-on pas cette même puissance devinatoire agir, cette fois non point pour éveiller par anticipation les découvertes futures de la Science, mais pour donner sur les événements pathétiques du pèlerinage humain des interprétations que jamais les contemporains, placés trop près de la scène pour que la reculée nécessaire aux jugements exacts fut suffisante, n'ont pu discerner et formuler ? Michelet fut un prodigieux exemplaire de ce prophétisme à reculons.

Quelle gloire pour l'artiste, quelle raison de se confier avec un vaillant abandon aux inspirations qu'il sent sourdre en lui ! Et quelle dignité nouvelle en recoit l'Art si longtemps considéré comme affaire de pur agrément, comme dépense voluptuaire d'activité dont à la rigueur pourraient se passer les agglomérations humaines ! Le voici, cet Art, affirmant à un point de vue imprévu l'inévitable solidarité, l'enchevêtrement nécessaire et fécond des grands facteurs qui dirigent les mondes sociaux, devenant un adjuvant, qui plus est, un précurseur pour la Science. Il faut voir avec quelle satisfaction reconnaissante Enrico Ferri en relève dans son nouveau livre les multiples exemples et combien ce savant, positiviste acharné pourtant, s'incline devant les hommes de génie qui, avant que le nom même de l'Anthropologie Criminelle fût agencé, avaient déjà (on les appelait alors des fantaisistes, des rêveurs, des imaginatifs maladifs) posé en se jouant des principes qui aujourd'hui sont inscrits au rang des vérités les plus claires. Il faut voir les phrases par lesquelles il consacre cette supériorité miraculeuse. Sous la seule direction de leur génie, dit-il, les artistes supérieurs ont toujours saisi les caractères principaux des types. C'est que l'art, en effet, ne s'est jamais beaucoup éloigné de la réalité. La science a pu préciser et compléter les lignes, mais ses observations les plus dérisoires, les vérités les plus cachées par l'apparence ont été souvent prévues par des artistes, par leur génie sûr et voyant. Ailleurs, citant Shakespeare, il dit : les intuitions psychologiques y foisonnent comme les plantes dans une forêt vierge. Il proclame : l'alliance des prévisions de l'Art avec les données de la science positive, la solidarité irrésistible de la Science et de l'Art.

Artistes, méditez ! Cet horizon nouveau doit augmenter votre Foi. Vous, spécialement, artistes belges, qui, enfin, malgré tous les sarcasmes et tous les airs de théorbe des découragés et des invalides dont l'infirmité ne sait pas obtenir de la vie tout ce qu'en espèrent leur médiocrité et leur fatigue, commencez à avoir conscience de votre âme à vous dans le concert des âmes de race européenne ; agrandissez le sentiment de votre mission

sociale et de votre devoir. Vous n'êtes plus des isolés, des animaux de luxe, des asservis chargés d'amuser l'opulence, des distracteurs du parasitisme. L'appellation de « musiciens efféminés ne jouant de la flûte que pour une élite » ne vous déshonore plus. Vous contribuez avec l'Humanité entière à la manifestation de la grande âme collective éprise de justice et d'idéal, et voici que vous êtes sacrés collaborateurs de la Science!

CONGRÈS FÉMININS

Ce que pensent les Vaches.

Si j'étais vache! je voudrais pour ma peine, et pour tout le lait que je donne, qu'on me laissât une ou deux fois en ma vie nourrir un petit veau jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, jusqu'à ce que mon lait tarisse.

Las! doit penser cette pauvre ruminante en ces longues méditations qui donnent à ses yeux une expression d'exilé impuissant à se sauver, ou de monacale philosophie résignée, las! on m'a privée de ma libre circulation dans la nature. Je suis mieux traitée peut-être et ma race semble prospérer, parce que les malins hommes ont besoin de moi. Pourtant, je sais que même pour eux je deviendrais plus belle, plus vivante, qui sait? plus intelligente et meilleure laitière à certains jours, comme mes pareilles le sont dans les pays où leur race est moins éloignée des temps de liberté, si j'étais un peu moins exploitée, un peu moins l'universel alambic qui transpose en nourriture liquide le foin de ces bipèdes, pour suppléer à l'insuffisance de leurs femmes, à eux.

Que ce serait joyeux pourtant si toutes les femmes étaient meilleures nourrices. Et comme je conçois un ordre religieux formé de toutes les femmes qu'un malheur aurait privées de leur nourrisson. Tout le lait de la race gardé pour ses propres faibles, à elle! Combien pratiquement cela introduirait dans le monde douceur et fraternité!

Quelles bonnes âmes elles auraient! Avez-vous remarqué les yeux des femmes qui nourrissent? C'est la plus parfaite expression du bonheur, qu'ils peignent. Une quiétude active, une douceur contente et profonde; et je crois que toutes les madones qui furent pourtraicturées, jamais, par la grâce de l'art, n'eurent d'aussi beaux yeux que leurs modèles. Peut-être arrivons-nous seulement aujourd'hui à comprendre cette beauté, que quelques toiles de Carrière commencent à faire pressentir.

Combien volontiers, pour voir ce regard presque mystérieux en sa douceur et en sa certitude confiante, on fournirait aux madones actuelles toutes les herbes nécessaires à leur contentement! On déposerait à leurs pieds tout ce qu'elles voudraient, fût-ce les plus raffinées jouissances de l'art ou des sagesse scientifiques, fût-ce, chose plus difficile et plus rare, toutes les protections de la force.

Les femmes, pour être elles-mêmes, ont besoin de plus de tranquillité. Il paraît qu'aux États-Unis des milliers de femmes, qui n'aiment pas les agitations d'une trop grande publicité, ont fondé une vaste contre-ligue, opposée aux ligues demandant le suffrage féminin, pour supplier le Parlement de ne pas leur infliger le droit et le devoir de voter. Elles ont, sans tapage, réuni des signatures sans nombre, entre autres celles des quelques femmes les plus intelligentes du pays; elles ont déclaré leur non-compétence en

une foule de matières. Elles ont réclamé une petite place dans la haute surveillance des écoles pour pouvoir veiller à ce qu'on ne surmène pas leurs petits, et une autre petite place dans le ménage des villes où elles avaient beaucoup à se plaindre de la maladresse et, disons le mot, du manque de raffinement de la gent masculine dans l'organisation de la propreté.

Mais trouvant qu'il y avait déjà bien assez de banquiers qui décidaient ce que les médecins ou les avocats devaient faire, et réciproquement, et d'agriculteurs obligés de se préoccuper des réclamations, pour eux incompréhensibles, des citoyens, ces femmes ont pensé que rien, en leur âme et conscience, ne les forçait à s'embarrasser de plus de choses encore qu'elles n'en avaient sur les bras — et que tout cela *les agitait*. A telle enseigne qu'en leur pays le nombre des nourrices diminuait de plus en plus.

Si cela continue, ce seront les vaches qui deviendront les seules pourvoyeuses de la douceur morale en cette race humaine.

Les femmes ont fini par devenir un peu jalouses des vaches, là-bas. Les complications, les heurts et les devoirs actifs, la dépense d'intelligence qu'exige la vie très libre de leur pays les fatigant déjà suffisamment, elles ont réclamé pour leur tranquillité, auprès de maints personnages influents; elles furent jusqu'à Washington, témoigner de leur désir, paisiblement, sans démonstration extérieure, mais très fermement, devant quelques « leader » étonnés de les découvrir si nombreuses et si convaincues. Pendant ce temps-là, les ligues pour le « Féminine suffrage » se lamentent de la lenteur de leur propagande et de la tiédeur avec laquelle on les accueille!

Il n'y a plus dans le monde entier qu'un très petit nombre de vaches sauvages. En certains pays elles ont encore conservé la robe fauve des temps lointains, un peu de vivacité et la faculté de se reproduire sans le secours de l'homme, — cette ignominie des races domestiquées, honte annonçant pour des temps peut-être lointains, peut-être proches, sait-on jamais? une plus complète dégénérescence. Dans une des petites îles qui longent la Virginie, une colonie de vaches est retournée, on ne sait trop par quel hasard, à l'état primitif; leurs allures sont devenues un peu plus semblables à celles des cerfs et des chevreuils et il est difficile de les approcher.

Elles perpétuent là le type de leur espèce, que, depuis les temps les plus reculés, les hommes asservissent. Car dans le monde entier, non par des évolutions naturelles mais par le désir humain, cette espèce fut transformée en une autre, très différente.

Il n'y a donc presque plus de vaches sauvages. Et les femmes, par un ironique équilibre, tendraient non seulement à reconquérir la dose de légitime sauvagerie et d'individualité que nous leur souhaitons tous, mais un excès de civilisation qui les égalerait à ces pauvres encornées, en l'incapacité d'une de leurs facultés naturelles, la faculté nourricière. Ce serait un chassé-croisé. Les vaches arrivant à la dégénérescence par trop d'esclavage et les femmes par trop de personnalité intellectuelle.

Toutes deux auraient dépassé sans pouvoir s'y arrêter ce pont d'or où tout être devient puissamment fécond, où il acquiert l'intelligence, la joie et les finesses de la bonté, par le seul fait de son développement spécifique complet.

Cette riche, cette milliardaire Nature dépose partout, pour qu'il en reste un peu, une telle quantité de forces vitales, que tous les êtres qui en font un usage harmonieux en possèdent une surabondance les induisant en générosités folles.

Les vaches donneraient un lait meilleur, plus parfumé, plus sain peut-être si elles vivaient un peu moins exclusivement pour l'homme et un peu plus pour elles-mêmes. Les femmes « donneraient » certainement plusieurs degrés d'intelligence et d'intuition de plus, elles changeraient leur faiblesse en force, si elles parvenaient à vivre moins pour elles-mêmes, à faire régner autour d'elles la paix, le calme qui leur rendraient leurs vertus nourricières.

C'est par l'intensité et la subtilité de toutes les bontés qu'elles arriveront à l'intelligence. Car le siège de leur intelligence — pardonnez-moi cette étrange et peu scientifique opinion — est bien plus dans ces seins « dont la signification, dit un de nos grands statisticiens, menace de devenir de plus en plus décorative », que dans ce cerveau, admirable instrument de réfraction, de comparaison, de jugement, mais incapable par lui-même d'inspiration naturelle et puissante.

Nous savons, les antiques psychologues l'ont assez prêché, que le geste extérieur influe sur l'âme. Que les femmes nourrissent un peu plus, pour devenir meilleures; qu'elles s'ingénient à trouver les conditions qui les en rendent capables, au lieu de perdre par tant d'agitations tout le lait, toute la finesse et la mansuétude qui leur reste.

Si d'aucuns trouvent que ces considérations vacho-philosophiques n'ont rien à voir avec l'art, je répondrai que toute harmonie vitale peut, un jour, trouver son poète et que celle-là, qui en a tant suscité, en trouvera encore, et que c'est à ce poète probable que je pense.

Ce qui m'a frappé quand j'ai vu à Milan le sourire du Christ de Léonard de Vinci, c'est que c'était un sourire *maternel*. Jamais homme n'eut ce sourire-là, et c'est ce qui fait son extraordinaire expression, surhumaine parce qu'elle condense en un seul être la beauté, partagée en deux sexes, de l'humanité.

Au nom de cette beauté qu'à tant d'heures de sa vie la femme peut atteindre, au nom de cette image du bonheur que nous avons faim et soif de rencontrer, que la femme éprouve avec grande intensité et que son regard est seul à exprimer, au nom de cette beauté primordiale, que ceux qui ne pensent qu'à l'art réalisé me pardonnent d'évoquer un art encore rudimentaire : celui d'harmoniser les conditions de la vie de tout être avec les possibilités de ses plus glorieuses destinées.

Ce que vaut un grand Artiste.

Puisque actuellement en Belgique, enfin, l'Art apparaît à des milliers d'âmes comme une des forces sociales les plus grandes, les plus efficaces, et certes comme la plus pure. Puisque le sentiment que vivre sans art ne vaut presque pas la peine de vivre, et que, du reste, sans art une nation végète et s'avilit, donnant la mesure de l'étroitesse et de la pauvreté de ses ressources profondes! Puisque même nos gouvernants désormais se font gloire de traiter l'Art avec le même respect et la même sollicitude que le Droit, le Commerce, l'Industrie, la Finance, la Guerre, la Religion, la Morale, la Science et que la théorie grotesque de l'Art « pure affaire d'agrément » n'a plus crédit, — reproduisons, en confirmation de ce noble élan qui mènera notre nation aux hautes cimes, ce passage de CARLYLE dans son merveilleux livre SUR LES HÉROS. Ah! que c'est anglais, mais que c'est vrai et que c'est beau!

Considérez ce que ce Shakespeare est devenu parmi nous. Quel Anglais que nous ayons jamais fait, sur cette terre à nous, quel million d'Anglais, ne voudrions-nous pas livrer plutôt que ce Paysan de Stratford? Il n'y a aucun régiment de très hauts dignitaires pour lequel nous voudrions le vendre. Il est la plus grande chose que nous ayons encore faite. Pour notre honneur parmi les nations étrangères, comme ornement pour notre Maison anglaise, quel article y a-t-il que nous ne voulussions pas livrer plutôt que lui? Considérez maintenant, si on nous demandait: Voulez-vous abandonner votre Empire Indien ou votre Shakespeare, vous Anglais; n'avoir jamais eu d'Empire Indien, ou n'avoir jamais eu de Shakespeare? Réellement ce serait une grave question. Des personnages officiels répondraient sans doute en langage officiel; mais nous, pour notre part aussi, ne serions-nous pas forcés de répondre: Empire Indien, ou pas d'Empire Indien; nous ne pouvons faire sans Shakespeare! L'Empire Indien s'en ira, en tous cas, quelque jour; mais ce Shakespeare ne s'en va pas, il dure à jamais pour nous, nous ne pouvons abandonner notre Shakespeare!

Oui, toutes spiritualités à part, et le considérant purement comme une possession réelle, marchande, et tangiblement utile. L'Angleterre, avant longtemps, cette île à nous, ne contiendra qu'une petite fraction des Anglais: en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande, à l'est et à l'ouest, jusqu'aux antipodes même, il y aura un Saxonnat couvrant de grands espaces du globe. Et maintenant, qu'y a-t-il qui puisse retenir tous ces hommes ensemble en nation virtuellement une, de telle sorte qu'ils n'aillent pas se quereller et se battre, mais vivent en paix, en commerce fraternel, s'aidant l'un l'autre? Ceci est justement regardé comme le plus grand problème pratique, comme la chose que toutes sortes de souverainetés et de gouvernements ont ici à accomplir. Qu'est-ce qui accomplira ceci? Actes de Parlement, administratifs premiers ministres ne peuvent. L'Amérique est séparée de nous autant qu'un Parlement pouvait la séparer. N'appellez pas cela fantastique, car il y a beaucoup de réalité en cela: Ici, dis-je, est un Roi anglais, que ni temps, ni hasard, Parlement ou combinaison de Parlements ne peuvent détrôner! Ce roi, Shakespeare, est-ce qu'il ne brille pas en souveraineté couronnée, sur nous tous, comme le plus noble, le plus doux et pourtant le plus fort des signes de ralliement; indestructible; réellement plus appréciable à ce point de vue que tous autres moyens ou ressources quelconques! Nous pouvons l'imaginer comme rayonnant en haut sur toutes les nations d'Anglais, dans mille ans d'ici. De Paramatta, de New-York, en quelque lieu et sous quelque sorte de constable de paroisse que soient des hommes anglais et des femmes anglaises, ils se diront les uns aux autres: « Oui, ce Shakespeare est à nous, nous l'avons produit, nous parlons et pensons par lui, nous sommes de même sang et de même race que lui. » Le politicien le plus doué de sens commun, aussi, peut, s'il lui plaît, penser à cela.

Oui vraiment, c'est une grande chose pour une nation que d'arriver à avoir une voix articulée; que de produire un homme qui exprimera mélodieusement ce que son cœur à elle pense! L'Italie, par exemple, la pauvre Italie démembrée, morcelée et éparse, n'apparaissait comme une unité dans aucun protocole ou traité; cependant la noble Italie est effectivement *une*: l'Italie a produit son Dante; l'Italie peut parler! Le czar de toutes les Russies, il est fort, avec tant de baïonnettes, de Cosaques et de

canons, et il fait un grand exploit en gardant une telle étendue de terre politiquement unie ; mais il ne peut encore parler. Quelque chose de grand est en lui, mais c'est une grandeur muette. Il n'a eu aucune voix de génie, pour être entendu de tous les hommes et de tous les temps. Il faut qu'il apprenne à parler. Il est un grand monstre muet jusqu'ici. Ses canons et ses Cosaques se seront tous rouillés et réduits en non-entité, que cette voix de Dante sera encore perceptible. La nation qui a un Dante est unifiée comme aucune muette Russie ne peut l'être.

Lettres inédites de Victor Hugo.

La *Nouvelle Revue internationale* a publié une série de lettres inédites de Victor Hugo où le poète a mis autant de grâce exquise que dans ses meilleures compositions. En voici quelques-unes prises au hasard :

« Ne me demandez pas de vers ni de prose : demandez-moi, Madame, d'être remué jusqu'au fond de l'âme par une lettre comme celle que je reçois ; demandez-moi de vous admirer, de vous applaudir, de vous contempler, — de trop loin, hélas ! — Demandez-moi de comprendre qu'une femme comme vous est un chef-d'œuvre de Dieu. Les poètes ne font que des Iliades, Dieu seul fait des femmes comme vous ; c'est ainsi qu'il se prouve. Tout ce que vous me dites m'émeut. Je ne puis songer sans un regret mélancolique, et presque amer, à cette place rayonnante que vous m'avez donnée dans votre imagination. C'est la gloire, Madame, qu'une telle place, cela eût pu être mieux que de la gloire !... Laissez-moi m'incliner devant votre souveraineté de grâce, de beauté et d'esprit et permettez qu'à distance, et sans chercher à franchir toute cette mer et toute cette terre qui nous séparent et en restant dans mon ombre et en m'y replongeant même plus profondément et plus résolument, je me mette, en pensée du moins, à vos pieds, Madame ! »

« Votre charmant envoi m'arrive, Madame, au milieu d'un nuage de lettres politiques (quelques-unes fort sombres), comme une étoile dans un tourbillon. Je ne saurais vous dire avec quelle émotion j'ai vu ce ravissant portrait, qui ressemble à votre esprit en même temps qu'à votre visage, et la gracieuse signature qui le souligne : cherchez un autre mot qui remercie ; je vous remercie n'est pas suffisant.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Malgré vous, vous êtes en France, maintenant ; votre chalet n'est plus exilé, la frontière de France est venue en quelque sorte vous prendre de force et vous embrasser ; ce qui n'est vraiment pas mal pour une frontière. Du contre-coup, voilà notre correspondance soumise à la poïce de Monsieur votre cousin ; ma lettre court grand risque.

Si vous la recevez, recevez-la cordialement, Madame, et trouvez bon qu'à travers la distance je vous baise respectueusement la main. »

« Le sombre Eschyle remercie l'éblouissante et divine Rhodope. Les ténèbres sont plus que jamais éprises de l'étoile.

Vos pensées et vos lettres sont des perles, de ces perles ardentes dont parle le Koran. Il faudrait avoir tout ce que vous avez, la dignité mêlée à la passion, la grâce exquise et l'éblouissant esprit, il faudrait être vous-même pour qu'un homme au monde pût se croire digne de vous. Il me semble que, si j'étais auprès de vous au lieu d'en être si loin, je vous prendrais de votre âme et que je vous volerais, comme Prométhée aux dieux,

cette flamme céleste qui est en vous. Mais vous êtes à Rome, hélas ! Laissez-moi dans ce rêve vous parler et vous évoquer...

O Madame ! qui dit grandeur dit franchise, et vous êtes franche parce que vous êtes grande. Depuis douze jours j'ai attendu le *coup d'État*, j'étais aux aguets et j'espérais... Il faut repartir, maintenant. Me voilà retombé pour un grand mois dans le tourbillon, dans le va-et-vient, dans le mouvement continu. Écrivez-moi, écrivez-moi. Eschyle envoie à Rhodope toute son âme, toutes ses pensées, tous ses rêves. »

VICTOR HUGO.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Sa Majesté l'Amour. »

Les exigences de MM. les directeurs de théâtre vis-à-vis de leurs pensionnaires sont parfois excessives. Heureusement que s'il y a des juges à Berlin, il s'en trouve aussi à Paris et ailleurs qui brisent les traités par trop léonins et s'opposent aux abus de pouvoir trop criants.

Une artiste récemment applaudie au théâtre Molière, M^{lle} Alice Bonheur, a résisté avec succès aux prétentions exagérées de son ancien directeur. Engagée l'été dernier à l'Eldorado dont M. Marchand tentait de faire un théâtre, l'artiste se vit distribuer, dans une pièce intitulée *Sa Majesté l'Amour*, un rôle qui consistait à peu près uniquement pour M^{lle} Bonheur à se déshabiller sur la scène. Cette « fantaisie » — c'est le terme dont se sert galamment le jugement qui vient de terminer le différend — était, on s'en souvient, fort à la mode l'an passé, et le Lever, le Coucher, le Bain, la Toilette d'une Parisienne donnèrent lieu à des exhibitions qui n'avaient avec l'art dramatique pas la moindre affinité. C'est ce qui souleva de la part de M^{lle} Bonheur, artiste lyrique, chanteuse d'opérettes, engagée comme telle aux appointements de douze cents francs par mois, un refus très net et très catégorique d'entrer dans les intentions du directeur en se prêtant à la « fantaisie » en question.

Procès, naturellement. Le contrat stipulait un dédit de 10,000 francs et imposait en outre à M^{lle} Bonheur une amende de cinquante francs par jour dans le cas où elle interromprait son service. Or, son indignation fut telle qu'elle refusa de paraître en scène à partir du jour où M. Marchand voulut la forcer à montrer au public l'intimité de ses « dessous ». Les deux parties adverses demandèrent en justice la résiliation du traité, avec condamnation du perdant à payer le dédit. Après diverses péripéties de procédure, le Tribunal de commerce de la Seine, par jugement du 8 juillet dernier, a décidé « qu'une artiste précédemment attachée à des théâtres d'opérettes et engagée en qualité de chanteuse d'opérettes, pouvant au besoin remplir un rôle dans les pantomimes et ballets, a le droit de refuser un rôle purement épisodique, nul au point de vue artistique et se composant presque exclusivement d'une scène de déshabillage ; que le directeur, qui prétend, dans ces conditions, imposer un tel rôle à sa pensionnaire, viole manifestement les conventions qui lient cette dernière à son théâtre. »

Le Tribunal prononce la résiliation du traité et fixe à 20 francs par jour l'amende que devra payer M^{lle} Bonheur pour avoir, antérieurement à toute action judiciaire, abandonné du 24 novembre au 9 décembre 1896 date de son assignation le service qu'elle devait à son directeur.

Ce procès, fort intéressant au point de vue du droit théâtral, offre une certaine analogie avec celui que M^{me} Madeleine Max, alors engagée au théâtre des Galeries, soutint et gagna contre son directeur M. Bahier (1).

« L'emploi » au théâtre.

Un directeur de théâtre a-t-il le droit d'imposer à un artiste un rôle qui n'est pas dans son emploi? Telle est la question que vient de résoudre la 6^e chambre du tribunal civil de la Seine, et c'est à propos de *Famille*, la pièce de M. Auguste Germain, qu'elle avait été posée.

Le directeur du Casino de Cannes avait promis à ses abonnés de leur donner *Famille*, prouvant ainsi qu'il est un homme de goût.

Parmi ses pensionnaires, il comptait M^{lle} Rita d'Arsac, à qui il confia le rôle de la servante Rose. Mais, pendant les répétitions, l'artiste qui devait incarner la coquette Francisquine dut se retirer. M. Tercia-Lignez, le directeur, pria alors M^{lle} d'Arzac de la remplacer; de soubrette, elle deviendrait coquette.

M^{lle} d'Arzac refusa, assurant que le personnage ne convenait pas à son talent; avec une modestie très rare sur les planches, elle se déclarait incapable de faire oublier M^{lle} Demarsy, créatrice du rôle.

Son directeur la congédia.

C'est alors qu'elle lui intenta un procès, réclamant le montant du dédit stipulé dans son engagement.

La 6^e chambre, estimant qu'un directeur ne peut imposer à une artiste un rôle pour lequel elle n'a pas été engagée, a condamné M. Tercia-Lignez à lui payer 1,800 francs, montant du dédit convenu, et 500 francs d'appointements.

Exception d'incompétence.

Autre décision intéressante en matière théâtrale. Le directeur du Casino de Luchon, M. Sarasin (dit Sernay) avait assigné l'une de ses pensionnaires, M^{lle} Abraham (dite Verlain), devant le tribunal de commerce de la Seine en résiliation de conventions et paiement de 4,000 francs de dommages-intérêts. L'engagement de l'artiste portait, en effet, qu'en cas de contestation sur l'exécution et l'interprétation du contrat, le différend serait porté devant le tribunal de commerce.

M^{lle} Abraham ayant, nonobstant cette clause, soulevé l'exception d'incompétence, le tribunal lui a donné raison, décidant qu'on ne peut déroger par des conventions particulières à l'ordre des juridictions et renoncer à exciper d'une incompétence à raison de la matière, laquelle peut être relevée même d'office.

Les artistes dramatiques ne peuvent être assimilés aux commis des marchands, justiciables du tribunal de commerce. Le traité par lequel ils s'engagent envers un directeur de théâtre à jouer un rôle dans les représentations qu'il organise ne peut constituer par lui-même un acte de commerce, ainsi que l'a décidé la Cour de cassation de France le 8 décembre 1895. La clause par laquelle les parties font attribution de juridiction au tribunal de commerce pour le cas de contestation est donc sans valeur.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1890, pp. 150 et 198.

Memento des Expositions

MUNICH. — *Société des Artistes de Munich*, de concert avec la *Sécession*. 1^{er} au 31 octobre 1898. Renseignements : M. Kunz-Meyer, premier secrétaire, Munich.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 17 octobre-28 novembre. Gratuité de transport en France pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 20 septembre; œuvres, 30 septembre. Dépôt à Paris du 10 au 23 septembre, chez M. Pottier, rue Gaillon, 14. Renseignements : M. Adam, président, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX. — XIV^e exposition des Beaux-Arts de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing, 18 septembre. Délai expiré. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. A. Prouvost-Bénat, secrétaire.

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1^{er} octobre-30 novembre. Délai expiré. Renseignements : M. Laurent, maire de Rouen.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Concerts Ysaye donnera cet hiver sept concerts internationaux, dont voici les programmes, qui ne manqueront pas d'intéresser vivement les amateurs de musique et les musiciens :

24 octobre. — Premier concert, sous la direction de M. Léon Jehin, et avec le concours de M. Eugène Ysaye. Celui-ci jouera deux concertos de Mozart et de J.-S. Bach pour violon et orchestre. M. Jehin dirigera la Symphonie en ré de César Franck.

12 décembre. — Deuxième concert, sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de M^{me} Félix Mottl et de M^{lle} Flament. Au programme : une scène d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, avec chœur (M^{me} Mottl); le duo de *Beatrice et Benedict*, de Berlioz (M^{me} Mottl et M^{lle} Flament); le Chant de triomphe de *Mirjam*, de Schubert, pour soprano solo (M^{me} Mottl) et chœur; ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz, etc.

6 janvier 1898. — Concert anglais, sous la direction de M. C. Villiers-Stanford, avec le concours de Miss Mary Brema, de M. Plunkett Green, baryton, et de M. Léonard Borwick. Symphonie irlandaise, de C. Villiers-Stanford; Chants irlandais (M^{me} Brema) et duo pour soprano et baryton de G.-A. Thomas (M^{me} Brema et M. Plunkett Green); Concerto et pièces de piano, par M. Borwick.

31 janvier. — Concert Wagner, sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de M^{mes} Henriette Mottl, Noe et Friedlein et de M^m. Bussard et Nebe, du théâtre de Carlsruhe. Fragments du *Crépuscule des Dieux*, du *Rheingold*, des *Maîtres-Chanteurs* et de *Tristan*.

Février (deuxième dimanche). — Concert scandinave, sous la direction de M. Johann Svendsen, avec le concours de M^{lle} Ellen Gulbranson, du théâtre de Bayreuth. Oeuvres symphoniques de

M. Svendsen; chants norvégiens et finale du *Crépuscule des Dieux* (M^{me} Gulbranson).

Mars (premier ou deuxième dimanche). — Concert de M. Giuseppe Martucci. Oeuvres de l'école italienne. (Le programme détaillé n'est pas encore arrêté.)

Avril (premier ou deuxième dimanche). — Concert français, sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M. Francis Planté. (Le programme définitif paraîtra ultérieurement.)

Les concerts Ysaye auront lieu, comme par le passé, au théâtre de l'Alhambra.

Les locaux du Musée du Nord vont être entièrement transformés en une superbe salle de théâtre, construite d'après des plans spéciaux et dans le goût tout à fait moderne, tant au point de vue matériel qu'artistique. Les plans ont été étudiés sur place en Allemagne par le directeur du Nouveau-Théâtre, M. Mouru de Lacotte, qui s'est inspiré principalement de l'admirable organisation du théâtre modèle de Bayreuth.

Une des réformes les plus heureuses consiste dans la disposition spéciale de la salle par rapport à l'optique de la scène; celle-ci est creusée et recouvre en partie l'emplacement de l'orchestre qu'un deuxième écran dissimule entièrement. Cet espace établit de la façon la plus heureuse la perspective de la scène.

Le programme du Nouveau-Théâtre, très varié, réunit les noms les plus connus et les plus appréciés de la littérature dramatique. L'interprétation sera en tous points très soignée. Les premiers artistes de Paris collaboreront à la parfaite exécution des œuvres.

Stockholm va enfin posséder son nouveau théâtre lyrique. L'inauguration aura lieu dans les premiers jours d'octobre, par une représentation de gala.

Au programme figurera un opéra inédit en un acte du compositeur Hallén, *Le Trésor de Waldemar*, et peut-être le poème symphonique que ce musicien achève présentement et qui a pour titre peu réjouissant *L'Ile des Morts*.

La livraison d'août du *Studio* nous apporte une étude, illustrée de nombreuses reproductions, sur un peintre italien peu connu à Bruxelles où il n'exposa, croyons-nous, qu'aux Salons des XX et à celui de la Société des Beaux-Arts, G. Segantini. La même revue publie un article sur les verres artistiques de Louis-C. Tif-

fany qui furent tant admirés à la *Libre Esthétique* et à la Maison d'Art. Des reproductions de J.-L. Forain, des vues de l'Exposition coloniale de Tervueren, etc., complètent la livraison.

Le *Magazine of Art* est, en grande partie, consacré au Salon du Champ-de-Mars, aux collections d'art décoratif de Windsor, aux expositions artistiques bruxelloises. Le frontispice reproduit le tableau de F. Walker, *The harbour of refuge*.

Des pointes sèches de M. Charles-P. Sainton, d'intéressantes reproductions des œuvres décoratives de M. G. Blount, des études de M. Giffard Lenfestey forment ce mois-ci le principal intérêt de la revue *The Artist*, dont chaque numéro marque un progrès sur le précédent.

Le gouvernement italien vient de prendre possession, à la suite d'aventures fort compliquées, des manuscrits de Leopardi. A la mort du grand poète, tous ses papiers avaient été recueillis par un de ses amis, Antonio Ranieri, qui les tint cachés sa vie durant.

Lorsqu'il mourut à son tour, il les laissa par testament à deux vieilles filles de Naples qu'il avait eues pour servantes, et celles-ci, poussées par des scrupules religieux et voulant éviter que la publication des notes et des œuvres posthumes de Leopardi, qu'elles regardaient comme blasphématoires et sacrilèges, devint une action de scandale, se refusèrent énergiquement à les rendre aux héritiers du poète.

Ceux-ci, dès qu'ils avaient connu l'existence de ces manuscrits, en avaient par avance fait don à la Bibliothèque nationale de Naples. C'est ainsi que le gouvernement se trouva amené à engager une action contre les recéleuses obstinées des manuscrits. Après diverses péripéties, un arrangement intervint entre les parties. La Bibliothèque de Naples a maintenant reçu les précieux papiers, et une commission spéciale vient d'être nommée à l'effet de les classer et de publier tout ce qui s'y trouve d'inédit.

La ville de Nantes va bientôt posséder un musée qui pourra rivaliser avec celui de Cluny. Elle devra ce luxe à un généreux collectionneur, M. Dobrée, qui, il y a deux ans, légua à sa ville natale un superbe palais en même temps que des collections d'art ancien et de curiosités variées, évaluées à plus de 3 millions de francs, plus une somme importante pour l'entretien de ces collections.

Le musée Dobrée sera inauguré bientôt. Il renfermera, outre les collections de M. Dobrée, celles de la Société départementale d'archéologie.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres. etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TÉLÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE MUSÉE ROSENBERG A KJÖBENHAVN. — ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN. *L'Amour*. — LE NATURISME DANS L'ART. *Notre Mère la Guerre*. — LA RÉOUVERTURE DU DIABLE-AU-CORPS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Musée Rosenberg à Kjöbenhavn.

Les guides Murray, Baedeker et autres qui, en leur langue spéciale et kelnérique, renseignent le voyageur patient, et souvent mystifié, sur ce qu'ils considèrent comme digne d'exciter la curiosité d'un passant, avertissent que pour visiter « la Collection chronologique des Rois de Danemark », au château de Rosenberg, sis en la ville de Copenhague (vous ignorez sans doute l'étymologie de ce nom pittoresque et bizarre, comme je l'ignorais? *Koopmans-haven*, port des marchands, s'il vous plaît), il faut être au moins douze ! et faire sa demande deux jours à l'avance ! C'est presque de l'Ibsen comme vous voyez. Mais n'anticipons pas.

Les susdits guides recommandent, spécialement aux Anglais, ces voyageurs si altruistes, de s'arranger de manière à avoir la majorité sur les douze ! parce que c'est cette majorité qui fixe la langue par laquelle, durant la ronde visitatrice dans le labyrinthe des cor-

ridors, des chambres, des tours et des étages, les explications seront données par le « gentleman » à ce administrativement préposé, « a graduate of the University », c'est-à-dire « a most respectable » personnage.

J'y fus, comme les autres, sur l'insistante indication d'un très aimable Hongrois, voisin de table d'hôtes ; car vraiment ces formalités que je tenais pour algonquines m'avaient d'abord considérablement refroidi ; et j'avais trop souvent, en ma vie archi-voyageuse, visité des collections « admirables » qui n'étaient qu'un ramassis de poudreuses horreurs, pour être fort tenté de subir tant de conditions et ne voir que des balivernes ! Nous étions onze Danois et un Belge. A l'inspection initiale du langage à adopter je fus donc en minorité aussi honteuse que, chez nous, un candidat doctrinaire depuis le Suffrage Universel. Mais les onze Danois déclarèrent (soit pour me faire plaisir, soit par national orgueil) qu'ils comprenaient tous, hommes et femmes, l'idiome gallique et ce fut en « cettuy langaige » que s'exprima le gradué universitaire ; très courtois, au surplus (il était jeune et non décoré), de bonne humeur, d'érudition non éruditionnante, et de gaieté savante. A bon entendre, salut, amis officiels et pédants de Belgique et autres lieux.

Sincèrement, je passai là six quarts d'heure de haute saveur, et ce châtelet de Rosenberg me laisse le souvenir d'une petite merveille comme musée compact, char-

meur, éveilleur de sensations, pittoresque, amuseur, donneur d'imprévu, esthétique, curieux, instructif, révélateur. Il est terne, en général, le Danemark. Plates sont ses villes et plates ses campagnes. On a fort à faire pour composer un suffisant menu de choses à visiter. Mais certes, au point de vue des œuvres humaines, Rosenborg est parmi les plus jolies, — comme le château de Frederiksborg, dont en l'Art moderne on vous parlera bientôt, — parmi les plus belles, parmi les plus appétantes ; et certes, encore, le nord-est doucement montueux, lourdement boisé, fraîchement maritime de l'île de Sjælland où se dressent ces deux antiques édifices, est parmi les plus séduisantes des œuvres de la Nature « corrigée par l'homme ».

C'est Christian le quatrième, une sorte de Louis XIV danois (en diminutif), qui bâtit, et même explana suivant ses goûts très raffinés et très sûrs, ce castel flamand où la brique rose, maintenant patinée de noirçisure, s'arabesque de linteaux, de cordons, de consoles, de soubassements en pierre grise, creusée çà et là en mascarons et en sculptures.

C'était au commencement du XVII^e siècle. Depuis, l'édifice a subi cette série de fortunes qui, à la réflexion, marquent si bien, en quelques exemples dès à présent visibles, le sort à venir de toutes ces entreprises individuelles, affirmations d'excessive opulence, concentrations anormales et égoïstes de richesses qui, passagèrement, sont soustraites à la collectivité humaine par des inconscients croyant n'agir que pour eux, et, au fond mystérieux des événements, n'étant, en réalité, que des préparateurs facilitant le retour à la masse de biens communs à tous ; de telle sorte que leurs accumulations, suivies à la piste, indiquent, dès l'heure actuelle, avec une absolue certitude, ce qui plus tard fera partie du domaine universel. Amen !

Donc, Christian IV avait édifié pour lui, avec amour, cette retraite, alors située au milieu des bois, hors des remparts citadins. Son fils Frédéric III, par piété filiale, y réunit les souvenirs de son père illustre, armes, meubles, vêtements, bijoux, présents. Ses successeurs, tout en y séjournant de moins en moins, ont continué cette collection commençante. Enfin, les derniers descendants de la maison d'Oldenbourg, gênés par la présence de tant de curiosités fragiles imposant de constants époussetages, ont cessé d'aller dans cette demeure royale devenue peu à peu, et presque malgré eux, un Musée, dressant à leur rencontre son aspect et ses allures de musée, leur criant, en muettes objurgations, que là n'était plus leur place, et désormais, gardant pour le public, jalousement et exclusivement, tous ces trésors vivant des émois de l'Histoire.

Parcourons cet hôtel de Cluny au petit pied, n'em brassant, il est vrai, que cinq siècles, car l'espace était limité et ceux qui présidèrent à l'organisation de cette

galerie enchanteresse ont compris que rien, dans le dédale des dépouilles subsistantes du passé, n'intensifie plus l'intérêt et l'émotion, que la concentration époque par époque, tandis que l'emmêlement dérouté et brise l'ordination des pensées et des sentiments. Comment ont vécu les rois danois de la dynastie Oldenbourgeoise de 1449 à 1863 ? Qu'étaient-ils dans leur existence ménagère et dans les apprêts de leur vie publique ? Leurs costumes, leurs lits, leurs sièges, leurs tables, leur vaisselle, leurs ornements, leurs équipements de guerre, leurs coffres, les instruments de musique de leur intérieur, les jouets de leurs enfants, les ajustements de leurs reines, les décorations de leurs appartements, les objets d'art qu'ils acquéraient, commandaient, recevaient, leurs couteaux et leurs cuillères, leurs hanaps et leurs chemises, leurs dentelles, leurs tabatières et les insignes de leurs ordres, spécialement du Grand-Éléphant ?

Du vestibule à la salle d'audience, de la salle d'audience à la chambre à coucher, de la chambre à coucher au cabinet de travail, du cabinet de travail à la salle de marbre, à la chambre de la Rose, à la salle des chevaliers, avec des écarts diverticulatoires à la chambre des miroirs, au cabinet des verreries de Venise, à celui des porcelaines, au cabinet chinois, à des appartements multiples, tous bas de plafond, tous à demi obscurs, tous encombrés de meubles et de bibelots, tous empreints de vie familière comme si les royaux habitants héréditaires n'en étaient absents que pour un jour, allons, allons, allons d'une marche paresseuse à multiples pauses. Durant la déambulation lente ronronne caressante l'explication sérielle du guide, processionnant ses dires de spirituel causeur, marquant d'un mot plaisant, ou profond, ou ingénieux, tout ce qu'il faut écrémer au cours d'une tournée trop courte. Des souvenirs s'éveillent et un instant clignotent. D'autres volettent comme des papillons fanés. Ici c'est devant une table historique, là devant un fauteuil magistral, devant des bagues, des sceaux, des montres anciennes ouvragées et lourdes, une épée de bataille, des tapisseries vastes aux teintes incertaines, des vaisseaux minuscules à la carène, aux agrès, aux voiles d'ivoire léger autant que de la batiste, devant des lions d'argent fastueusement paisibles, des « soldats de plomb » en vermeil dont les régiments furent rangés et bousculés par les principions et les princionnettes. Devant, aussi, le mâle portrait de Struensee, le premier ministre décapité, au nez busqué, aux grands yeux fiers, et les portraits, peints ou pastelisés, de sa maîtresse la reine Mathilde-Caroline, aux lèvres humides et sensuelles, voisinant avec l'effigie de son triste époux Christian VII, dressant hors de ses habits de couronnement sa pauvre tête d'innocent trouée d'yeux effarés et charentonesques.

De-ci, de-là, des objets d'art plus harmonieux, plus

rythmiquement beaux, dont le cicérone à blonde moustache, à jovial visage, à chapeau haut de forme, à redingote noire correcte, nous dit : « C'est d'un artiste flamand. » Des Breughel. Des tentures de haute lisse, venues de Flandre. Et ma puérile âme belge en est remuée, n'en déplaît aux coquecigrues qui ne souhaitent rien tant que de persuader au monde que vraiment, par nous-mêmes, nous ne sommes et ne fûmes jamais que « le clair de lune du derrière » de quelques Français. Ah ! comme ils sont heureux quand ils espèrent que nous gobons ça, pauvres renards qui rongent leur pied pris au piège !

Du beau style bourguignon on passe au Français 1^{er}, au Henri II, au Louis XIII, au Louis XIV, — au Louis XV surtout, rococo et baroco. Et chose étrange, malgré ses contournements allant, en fin d'évolution, jusqu'à la folie, malgré ses surcharges, ses gesticulations, son acrobatisme, sa haine de la ligne droite, sa fureur de serpentaisons, d'enguirlandements grotesques, d'enchevêtrements, aux corniches, aux plafonds, aux angles, aux cadres, aux chambranles, dorés, sculptés, peinturlurés, chromatisés, polyphonants, il suscite, dans ces intérieurs resserrés et chauds, une joie, un contentement savoureux et doux, une sonorité molle et voluptueuse. Le goût souffre en son élément de pureté ; il se réjouit en son besoin incoercible de pittoresque et d'imprévu, cet imprévu fût-il drôle.

Et cela finit par le style empire, inexplicable écho esthétique de l'époque héroïque par excellence ! Et cela s'achève par le style doctrinaire Louis-Philippin, parfaite équation du temps où, pompeux et répugnant, s'inaugura le mufisme ! Effroyable et écœurante décadence, maintenue là par les conservateurs scrupuleux avec une ironie cruelle. « Pour montrer où nous en sommes, — dit notre guide qui continue imperturbablement sa clinique, — « et ce que nous devons faire pour nous rattraper ».

Et en sortant, je repense à cette prescription de la visite par douzaine isolée, qui d'abord m'avait tant choqué et paru plaisante. Quelle excellente leçon de choses vient de m'être donnée ! Comme je sors de là bien alimenté et invigoré ! Qu'eus-je fait, que feraient de plus profanes, parcourant ce long et compliqué itinéraire, livrés à leurs seules connaissances personnelles ? Ne viens-je pas d'agir et de vivre ? Certes, ce serait une intelligente initiative, chez nous, que de se constituer quelques-uns en guides volontaires, pour montrer à certains jours, à certaines heures, nos musées en y faisant aussi la clinique à un petit cortège. C'est inscrit dans le programme de notre Maison d'Art. Petrucci l'a fait un jour pour nos Rubens. Il faudra penser à ce projet au retour et y intéresser quelques jeunes, quelques vaillants, quelques-uns de ceux qui pensent que la vie, la belle vie, ne peut se contenter en se bornant à écrire des versiculets prosodiques dans un petit coin qui pue le mois !

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN ¹⁾

L'Amour.

« Las ! il y a si longtemps que l'amour est en prison ! » chantaient les bardes d'autrefois. Mais à travers les plus petites ouvertures de l'étroite maison de fer où on l'enferma, ses rayons sortaient encore ; peu à peu, à travers gonds, serrures, boulons, loix, défenses et punitions, il s'en répandit tant que certains docteurs ès sciences purent crier qu'il était enfin libre.

Ce qui le plus m'étonne en ce temps singulier, ce n'est pas la joie d'écolier de ceux qui ont vu s'évader le redoutable prisonnier, et qui chantent sa délivrance de toute la belle ardeur de leur jeunesse, c'est l'émoi presque grotesque, le manque absolu de foi de tous ses geôliers et de tous ces prudents citoyens qui se croient désormais improtégés et qui ne savent comment se mettre à l'abri, eux et les leurs. Ils ont voulu renforcer les barrières de l'opinion et ont dressé de petites palissades que le vent peut renverser en une nuit, parce qu'ils n'ont jamais cru en la force des choses que quand ils pouvaient lui donner un nom ou une figure, connaître son appareil législatif et se faire une image colorée de ses procédés exécutifs.

Ils ne voient pas que, durement, le prisonnier évadé, lui-même, dicte au monde des lois qui sont celles de la Vie ! plus sévères, plus universelles, plus surchargées de sanctions que toutes les lois qu'on vit jamais, vivifiant tout ce qui lui obéissait, tuant ceux qui l'ignoraient, peuples et individus.

Plus précis, plus raffiné, plus exclusif que toutes les antiques défenses, l'instinct de sélection se développe, implacable ; grandissant avec le sentiment de la personnalité dont il est peut-être le plus intime révélateur, avec l'extension croissante de notre champ de comparaison, il nous rend de siècle en siècle, de génération en génération plus conscients des résultats lamentables ou monstrueux qu'amène l'ignorance de ses lois.

Plus implacable encore est cette nécessité d'adaptation qui attache d'eux êtres au soin d'une même descendance, au labeur d'une même tâche en laquelle nul ne les remplace complètement sans débilitier et appauvrir la race, sans détruire les germes d'Harmonie déposés en l'enfant par l'amour qui le créa, sans fausser la transmission de tout ce qui nous éternise.

Mais plus impérieuse en sa pénétrante douceur est la voix de cet amour, éducateur méconnu, qui peu à peu devient plus claire en chacun de nous, chantant de nouvelles et inoubliables beautés ; il les fait luire aux yeux des moindres humains, bien avant que les poètes les aient devinées.

Car tandis que des peuples entiers, des masses simples s'abandonnaient aux jouissances lentes, profondes, puissantes des longues évolutions, tout ce qui en nous conservait un peu de cette fièvre d'Art, de cette impatience qui nous rend prompts et « courts en nos vues », s'est attardé à l'admiration de beaucoup de joies et de beautés brèves et isolées, dressant et assortissant de séduisants bouquets de fleurs coupées, pendant que les nations et les classes vigoureuses se détournent de ces harmonies insuffisamment vivantes pour écouter ce que l'amour chantait en leur cœur et s'en aller vers la beauté des croissances, des choses qui se succèdent à elles-mêmes, des plantes complètes, et de l'harmonie mouvante des métamorphoses progressives.

(1) Voir l'Art moderne des 2 mai et 1^{er} août derniers.

Avec une grande partie de l'antiquité, avec tous ceux que la pauvreté de leurs aspirations faisaient plus éphémères encore que leur courte existence, nos poètes, obstinément et fébrilement accrochés aux sensations immédiates et fugitives, ont chanté des minutes, des moments de l'amour. Ils ont dit l'ivresse sacrée des possessions, la tendresse, la jalousie, le pardon, la maternité, l'union des cœurs et des âmes autant que celle des corps et des tempéraments. Ils n'ont jamais dit, jamais observé, en ses innombrables complexités, en sa subtilité, en toute sa grandeur aussi, ce que les plus forts et les plus ignorants d'entre nous ont connu cependant : la vie, la continuité et l'évolution de l'amour en des êtres sains et justes.

Cette chose si lente, si indéterminable, si merveilleuse de l'action d'un caractère masculin sur une nature féminine, — ou de la virilité subissant l'assouplissante influence de la femme, — se compliquant de toute la richesse et la diversité complémentaires de deux personnalités, — jeu de rapports se résumant en l'enfant qui à son tour agit sur ceux qui le formèrent, — se prolongeant le long de l'existence, accoisant par sa sûre continuité la fièvre trop égoïste de la passion amoureuse et rendant l'homme plus fort, plus grand, moins inquiet de lui-même, à toutes les luttes des passions et des labeurs plus universels, tout ce chatoyant développement de la plante humaine en ses nuances infinies, quand saurons-nous le voir et le chanter ?

Ces métempycoses imaginaires que créait le désir semblable au nôtre des antiques Hindoux, ne continuerons-nous pas à les voir dans la vie et la durée d'une union, comme nous avons fini par les découvrir dans l'embryon humain ?

Combien plus chère m'est la beauté perpétuellement changeante de cette terre toujours la même que je connais depuis mon enfance, combien plus intime, plus près de ma propre histoire qui peut-être fut mêlée à ses modifications, combien plus émouvante que la beauté courte des lieux où je ne passe qu'un jour ! Les souvenirs de l'hiver, du printemps, augmentent ma joie de voir l'exubérance de l'été, dans ces bois où j'ai vu les arbres morts et gris, puis les feuilles naissantes ; et l'éternelle transformation des choses connues, jamais assez approfondies, jamais assez parcourues, m'est plus douce, plus nouvelle et plus familière à la fois que ces merveilles dont je ne connais rien dans le passé et dont la vie m'échappe, images immobiles, muettes, étrangères, comme des accords isolés dont on ignore la filiation et ce que les musiciens appellent la « résolution ». Très symbolique de nos tendances actuelles, le grand charme de la musique moderne, qui n'a pas inventé un seul accord inconnu au vieux Bach, est précisément cette plus longue et plus sensible évolution, ce plaisir des successions et des développements continus, que nos sens aujourd'hui réclament. Nous ne sommes plus les petits enfants pour qui un nouvel objet, un nouveau mot est une joie complète : il nous faut écouter de plus longues histoires.

Ce qui excusait l'antique science de se croire absolue, définie, et de ne trouver de la variété et du mouvement que dans la multiplicité de ses constatations, — d'en agir avec les faits comme Don Juan avec les femmes, — c'est qu'elle ne croyait voir partout que des faits uniques, disparates, sans histoire et sans destinée jointaines, étrangers entre eux et à peine groupés par les nœuds factices des cosmogonies, — en ces temps où la terre était « une grande émeraude tranquille ». Aujourd'hui, dans l'Art, dans la Science, dans la Vie, tous nos sens, tous nos désirs, nos besoins de mouvement se sont peu à peu détournés de la recherche de la

variété et de la multiplicité, attirés qu'ils étaient de plus en plus par le mouvement ascensionnel qu'ils pouvaient désormais suivre dans les choses vivantes, par l'enchaînement tentateur des causes et des effets, et par cette passion de suite et d'unité qui despotiquement pèse sur nos accords, comme si, dans l'universel enchevêtrement, un élément premier tyrannisait toutes choses, pour se faire enfin reconnaître.

Nous avons le sentiment de plus en plus conscient, de plus en plus fort, que l'éclectisme est allé rejoindre le dilettantisme dans les cavernes de l'impuissance et de la laideur.

Cette unité, cette monogamie que l'instinct de conservation, que la maternité peut-être, imposèrent au monde, seraient-elles autre chose qu'une stabilisation intéressée, qu'un sacrifice forcé de la croissance et de l'expansion individuelles sur l'autel de la race, une nécessaire mais anémiant exploitation des forts par les faibles, si l'Amour, en son essence, était chose courte et passagère, s'il ne pouvait avoir, comme tout ce qui nous entoure, une longue et bienfaisante, une ennoblissante évolution ?

Ah ! le beau jeu de la vie ! Le beau travail de deux êtres forgeant eux-mêmes la réalité dont leur rêve n'était que l'ombre, confiants en l'instinct qui les a réunis, croyant à cet instinct comme à leur propre vie, et avec toute la générosité des forts et des joyeux, édifiant l'être unique, l'antique Androgyne mystérieusement victorieux ; — fiers, si la vie leur donne l'occasion de contribuer par quelque effort de douceur ou de courage à ce Destin qui nous vient de si loin, qu'un immense passé et qu'un avenir plus immense encore peut-être, influencent à notre insu.

Il faudrait dire, chanter ces choses avec des mots ensoleillés qui réchauffent les serpents boas les plus endormis. Mais l'amour de la vie est trop profondément ancré en moi pour que je puisse chanter seulement les rêves de mon imagination ou les désirs, les conjectures que me suggèrent des visions de Beauté. Avec tout une nouvelle génération de poètes, enfants volontaires et affirmateurs, c'est la tension de tout ce que je suis qu'il me faut dire surtout. Que la Vie fasse vibrer cette corde tendue et en tire les chansons qu'elle voudra. Je n'essaierai pas d'en inventer pour l'unique plaisir, peu musical d'ailleurs, d'écouter quelques accords « décoratifs », ainsi que les nommerait Raway. Il me faut d'abord sentir que je vis, que j'avance, que je participe en ma petitesse au mouvement de l'Univers, non en ses belles aventures momentanées, mais en ses plus vastes ondulations. Si je ne comprends pas mieux que les arbres, mieux que les animaux sagacement tâtonnants, les instincts les plus simples, les instincts qui le mieux m'apparentent aux courants les plus intenses et les plus généraux des choses, à quoi bon exister ? Je veux, au milieu de la Nature incessamment évoluant, sentir tous les jours en moi le déploiement d'un pli nouveau, l'ajoute d'une pensée, d'une sensation, d'une affectivité plus fortes, venant compléter celles que j'ai déjà, en faisant une colonne toujours plus haute. Dans ce monde en marche je veux me sentir marcher jusqu'à la fin ; je ne veux pas d'une vie faite de fragments, de recommencements, de petites totalités mal cousues les unes aux autres ; si elle ne peut pas être un enchaînement, un ensemble, en vérité je consens à ce qu'une meute de « chiens dévorants » la déchire ; et ils n'y manqueraient pas, travestis en soucis, en incompréhensions, en luttes stériles, en émois inutiles et débilitants, en morcellantes préoccupations.

Aussi loin que mes yeux peuvent distinguer en ce siècle qu'on accuse si volontiers de perversité ou de faiblesse, je vois la grande

majorité humaine s'acheminer vers cette conception de l'Amour.

Rien ne peut m'ôter l'impression que la somme d'amour grandit dans l'Humanité, et qui sait? en dehors de l'humanité aussi peut-être. Il prend en grandissant conscience de lui-même. Ses fatalités s'éclairent. Nous apportons, à une ère de passions plus hautes, des générations plus solidement bâties. Le dieu indomptable s'est laissé, comme une des divinités scandinaves, garrotter avec ses propres cheveux. A peine échappé, le prisonnier s'est reconstitué une geôle, plus étroite que les premières. Probablement parce que cela était selon la belle Loi que les choses portent en elles-mêmes et qu'elles finissent par exécuter, quoi que nous fassions.

LE NATURISME DANS L'ART⁽¹⁾

Notre Mère la Guerre.

Πολεμος πατηρ παντων, disaient Héraclite et les magnifiques sophistes qui trainèrent dans leur furieuse activité les splendeurs inégalées de l'Art et de la Philosophie helléniques, vivaient comme lui, selon leur morale âpre, énervante et féconde, sous le signe de la Guerre.

Rien de pareil encore dans notre déplorable société. Nos déprimantes institutions ont départementalisé la guerre de la façon la plus brutale. La guerre et les fonctions militaires se confondent odieusement. Les militaristes, dilettanti du massacre ou docteurs bolonais du sang versé, demandent qu'on renforce les règlements et qu'on ossifie davantage les disciplines. Les antimilitaristes demandent qu'on les élargisse.

Mais au-dessus de ce bavardage politique qui confond le militarisme et la guerre, il y a le grand fantôme de la guerre même.

Fantôme puissant! car à côté des luttes sanglantes que les esprits étroits rangent seules sous son geste, à côté des combats militaires qui ensanglantent un coin d'époque et de pays, il y a toutes les autres luttes dont l'emmêlement prodigieux forme le monde moderne et grouille avec une fiévreuse ardeur.

Les luttes industrielles ont depuis longtemps passé les frontières. Homme contre homme on se mesure partout. Les luttes morales s'unifient dans les populations de même race. Il y a dans tous les pays d'Europe des révolutionnaires et des conservateurs.

Et si l'on se plaint dans nos centres continentaux de l'abaissement des caractères, ce n'est pas que nous ayons dégénéré, c'est que les tâches se sont agrandies. Autrefois on luttait dans un étroit espace pour être le premier de son village, aujourd'hui on se défend et on combat pour des œuvres qui dépassent la taille des nations. Hier il ne fallait pour vivre qu'une énergie ordinaire, aujourd'hui il faut savoir et pouvoir lutter avec une intense ardeur. Hier on pouvait sourire, rêver, se perdre en légers amusements, aujourd'hui les caractères s'assombrissent, les sourcils se froncent, les volontés sont implacables. Hier on se réjouissait de voir s'endormir des forces, aujourd'hui c'est un appel de tous aux armes.

C'est notre mère la guerre qui nous a fait naître, nous avons dans le sang le microbe des acharnements, des tentatives, des mille formes du combat. C'est elle qui nous soutient et nous enivre. Nous naissons soldats.

Autrefois, dans le lointain de nos profondes origines, nos

ancêtres, agités comme nous par la même fièvre, descendaient par delà les horizons de leurs cantonnements, dans leurs lourds chariots tendus de cuir et aux roues pleines que tiraient des bœufs enjugués, en de processionnelles invasions. La même soif d'aventures nous grise. Mais les découvertes modernes nous permettent de sillonner la planète entière et c'est indifféremment par les plaines, les montagnes ou sur les landes chantantes de la mer qu'émigre notre soif de vivre.

En vain les vieux gouvernements essaieront d'arrêter les inter-pénétrations d'idées. En vain ce désir d'une lutte universelle, éveillant partout les intelligences, se heurtera aux dogmes des églises. En vain dira-t-on : « Nouveau paganisme, nouveau panthéisme, hérésie nouvelle! »

En vain, dira-t-on, aussi la guerre est une libre concurrence impie, elle est hostile à la fraternité. Rien n'est, moins que la propagande, c'est-à-dire que la guerre, hostile à la fraternité. Prenons garde à la peur des mots. Si la libre concurrence est impie, si nos guerres modernes sont impies, si l'antimilitarisme est devenu indispensable, c'est qu'un Idéal nouveau est né, un idéal qui dépasse les frontières désormais provinciales des États, c'est qu'à une idée qui depuis longtemps s'appelait : « Confédération des États unis d'Europe » ou « Union des peuples européens » est venue s'en joindre une, plus grande encore et qui embrasse l'Humanité.

Mais l'idée de la guerre s'est-elle affaiblie? Non, elle s'est généralisée. Cet idéal est-il sans vertu? Non, il est guerrier.

Si les sourcils se froncent, si les volontés sont implacables, s'il y a un appel de tous aux armes, si notre mère la guerre nous commande, ce n'est pas pour l'enivrante folie d'un pur hasard.

Dans l'avenir inconnu la jeunesse des nations a planté un drapeau. Elle lutte non pour lutter, mais pour des idées. Elle a une foi. Elle croit profondément aux forces bienfaisantes de la Nature. Elle veut en rapprocher ses doutes et ses harcèlements de douleur. Elle espère dans les énergies accumulées par les siècles aux réservoirs populaires de nos sociétés. Si elle croit, veut et espère dans la nature et la tradition c'est qu'elle y retrouve son idéal, celui qui se trouve au tréfonds ethnique de nos races européennes et que les cataclysmes économiques du machinisme ont, dans un bouleversement profond, mis à nu.

Toutes les constructions sociales qui contrecarrent ce mouvement où renaît la rude figure révolutionnaire de la Nature du siècle dernier, sont destinées à disparaître de gré ou de force. Mais si pareil bouleversement a lieu, si pareille renaissance révolutionnaire s'annonce, c'est aussi que tous ont la conviction profonde que seule la simplification de nos institutions selon le sens de leur tradition la plus ancienne peut donner à nos sociétés le redoublement d'énergie nécessaire à de nouvelles transformations. C'est donc pour préparer d'autres luttes, d'autres combats, et non pour une paix végétative, un Bonheur parfait, Paradis puéril, Eden mensonger qu'on promettrait de faire descendre sur terre que des luttes s'annoncent, que les propagandes se poursuivent, que les combats s'entremêlent, que l'Art résonne de querelles! Et au fond même de notre Idéal, comme une figure découpée dans le disque de l'astre qui symbolise nos espérances et guide nos efforts, c'est encore le profil irrité et farouche, la lèvres fière, l'expression indignée de la Déesse d'Héraclite, de l'agitation incessante des fécondités du monde, de NOTRE MÈRE LA GUERRE.

LÉON HENNEBICQ.

(1) Voir l'Art moderne des 4 et 25 juillet et 12 septembre derniers.

La Réouverture du Diable-au-Corps.

Des chansons, des poèmes, des ombres mouvantes encadrés de plaisanteries composaient, comme de coutume, le spectacle d'ouverture offert mercredi dernier par la compagnie du « Diable-au-Corps ». Ces diverses manifestations en général dénotent du talent, de l'esprit, et certains tableaux d'ombres, entre autres celui où Izoline la blonde, sous son voile, rêve dans la forêt, sont délicieux d'aspect ; ce conte « gothique », au texte de Fritz Lutens, se déroule parmi les accents d'une musique fort gentille quoique d'originalité relative. *Au Passage*, instantané par Louis Fallens, auteur de jolies poésies par lui récitées, la *Ceinture de Vishnou*, légende indienne, deux amusantes fantaisies créées et dites par Rhamsès II, et une séduisante romance de Baur, auteur de l'accompagnement musical des *Amours d'Izoline* et chantée avec goût par un jeune ténor, animèrent également la soirée. Je le répète, l'ensemble de ces expressions artistiques est bien, seulement une influence nuisible du parisianisme de la *Roulotte*, du *Traiteau*, du *Carillon*, de la *Boîte à musique*, s'accommodant mal avec le tempérament belge, produit une contrainte, une affectation gênantes ; ces artistes ne seraient-ils pas plus caractéristiques, repoussant toute imitation étrangère et ne puisant l'inspiration, autant joyeuse que charmeuse, exclusivement en eux-mêmes.

Ce reproche pourtant ne peut s'adresser à quelques-uns et surtout pas à Lynen qui lui, sans toujours réussir et en se confinant dans un genre trop restreint, reste carrément de son pays ; avec ses *Tableaux bruxellois de la Grand'Place*, ainsi que par chacune de ses apparitions l'autre soir, il souleva le clair, le franc, le bon rire.

Le rire aux origines indécises et qu'amènent les exagérations, les impossibilités, les anomalies exemptes de cruauté, ce qui inciterait à croire que primitivement il sortait de la déformation des motifs de crainte, déformation tendant à donner l'illusion de l'irréalité, de l'impossibilité des causes d'épouvante. L'imitation de la bêtise, appelée grosse plaisanterie, a une naissance analogue : la bêtise chez un être que l'on craignait, jadis surtout était une garantie de quiétude. L'autorité bafouée dans ses incarnations du « Gendarme », de « Bazile », du « Commissaire » et d'autres personnages plus modernes ne provoque-t-elle pas encore le rire en sa simplicité primitive ? Il a certes subi des transformations compliquées, descendues cependant toujours, quand on les observe, d'un semblable point de départ. Quant à la brillante orchestration des éclats de gaieté, elle obéissait sans doute jadis à une simple convention pareille à celle guidant les applaudissements et autres manifestations d'aujourd'hui, devenues réflexes.

Le rire, le doux rire glissant en bien-être le long des muscles, le rire réconfortant, délassant. Quelle est la chose supérieure à une plantureuse pâture de gaieté : immatériel aliment qui, tombant dans l'intellectualité où grouillent les joies et les misères recueillies depuis la naissance, peut-être même bien avant encore dans le passé et modificateurs indiscernables de nos états psychiques les plus fréquents, y apporte un nouveau renfort antagoniste de la douleur qui veut sans cesse nous dominer. Les sensations atteignent non seulement au moment de leur réception mais se fondent en notre intimité et continuent leur œuvre jusqu'à la mort ; de plus, le souvenir irrévocablement les perpétue. En s'excusant de la trivialité de cette comparaison on peut dire que le cœur a des analogies avec l'estomac : les successifs et nuisibles

repas l'anémient et le blessent. Aussi sommes-nous reconnaissants envers les organisateurs de petits festins tels que ceux offerts par le Diable-au-Corps, en apercevant pourtant la saveur beaucoup supérieure qu'ils atteindraient par l'abandon aisé de certaines fausses idées au profit d'une exubérance plus naturelle.

Quelle belle et utile initiative serait la propagation d'une saine gaieté dépensée follement au profit de tous et remplaçant auprès de ceux qui ne peuvent goûter les ivresses trop profondes de la pensée, les plaisirs lamentables que poussés par l'irréductible et général besoin de sensations, ils trouvent dans la fête, le jeu, le chic, le sport bêtement compris, l'aviissement enfin. Cette aspiration est réalisable ; c'est le plaisir que veulent ces personnages ; eh bien, ils l'auraient et cette joie régénératrice les entraînerait parmi ses fanfares vers les régions bénies. — Le rire, ce bon rire berceur auquel on s'abandonne et qui laisse après lui la calme félicité si élémentaire aux labeurs graves et purs. Ce cher rire doux à exprimer, doux à entendre lorsque secouant ses ailes vermeilles, il s'envole d'une poitrine d'aimée ; lorsque, balançant ses ailes d'acier, il sort d'une bouche d'homme ou lorsque, soulevant ses ailettes de givre ensoleillé, il s'échappe de lèvres enfantines : oh ! le divin rire d'enfant que notre tendresse aspire avidement comme s'il devenait moucherons et nous, oiseaux quand vibrant il s'élève parmi les pelouses, les bois et les cieux. — Le rire que tant implorent aux heures de spleen et d'abandon, que certains jamais ne connaissent ; consolateur des journées d'après labeur. Le rire qui dans ses volutes noie les rancunes, les mesquineries et tout comme ses grands frères : l'art, l'amour, l'héroïsme, fortifie et ennoblit.

La vie est indigente de gaieté : au sortir des glorieuses tyrannies intellectuelles ou des simples fatigues physiques des humbles, elle devrait enlacer telle qu'une musique tour à tour naïve et éclatante, emplir le logis d'intimité, offrir, au feu mourant du soir, à tous une jeunesse nouvelle qui les accompagnerait sur le lit de repos et les mènerait parmi les rêves enchantés jusqu'au réveil chantant le départ vers les devoirs recommençants dorénavant légers et printaniers.

Honneur donc aux donneurs de joie qui accomplissent une mission fort belle dans son apparente frivolité et réjouissons-nous déjà de voir le Diable-au-Corps, si riche d'éléments variés, abandonner bientôt, avec certaines réminiscences étrangères et usées, des tendances trop littéraires, trop raffinées qui trouvent un meilleur cadre ailleurs et s'ériger en explorateur téméraire de la folle joie : parc mystérieux où tant d'allées encore restent endormies sous les brumes de l'ignoré.

R. P.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le *Ménéstrel* raconte qu'une saisie fort comique vient d'avoir lieu à Bayreuth, à la demande d'une fabrique de ces pots à bière en grès, munis d'un couvercle en étain, voire en argent, dont les Allemands, surtout les Bavares, se servent avec prédilection pour déguster la boisson nationale.

Cette fabrique avait acquis le droit de faire graver sur les couvercles de ces pots les fameux vers envoyés jadis par Richard Wagner à son éditeur, M. Louis Heckel, à Mannheim, et dont voici une traduction littérale :

Quand chaque pot a son couvercle,
Et chaque Wagner son Heckel,
Alors on vit sans souci,
Et le monde est à l'abri.

Le succès des pintes ornées de ces vers peu prétentieux de l'auteur de *Parsifal* était tel qu'une autre fabrique s'avisait de les faire reproduire. Mais les héritiers du maître et M. Heckel, qui avaient cédé le droit de se servir des vers de Wagner, et la fabrique qui avait acquis, moyennant finances, ce droit exclusif, prétendent que l'usage de ces vers est une violation de droits d'auteur et ont fait saisir la contrefaçon.

Le Tribunal de Bayreuth aura à décider si le droit d'auteur existe en ce qui concerne les quatre vers en question et si on peut empêcher, en vertu de ce droit, leur citation, fût-ce même sur le couvercle d'un pot à bière. On prévoit que l'affaire viendra, en dernière instance, devant la Cour suprême d'Allemagne (*Reichsgericht*) qui siège à Leipzig, ville natale de Richard Wagner.

PETITE CHRONIQUE

CONCERTS POPULAIRES. — Dimanche 10 octobre, à 2 heures, dans la salle des fêtes de l'exposition, premier concert extraordinaire de la saison, consacré à l'audition d'œuvres de M. Camille Saint-Saëns.

PROGRAMME : 1. Marche du synode de l'opéra *Henri VIII*; 2. *La Lyre et la Harpe*, poème de Victor Hugo (soli, chœurs, orgue et orchestre). Solistes : M^{mes} Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez. Organiste : M. Saint-Saëns; 3. Trois rapsodies pour orgue, sur des cantiques bretons, exécutées par M. Saint-Saëns; 4. Symphonie en *ut mineur* pour orgue, piano et orchestre, dirigée par l'auteur. Organiste : M. Wotquenne.

Pour les demandes de places s'adresser chez MM. Schott, frères.

« Il existe, a-t-on dit, chez la plupart des hommes, un poète mort jeune à qui l'homme survit. » M. Gladstone n'a pas échappé à la règle commune. Une revue anglaise nous apprend que rien, dans sa jeunesse, ne semblait le destiner, le futur *great old man* à la direction des affaires de son pays. Ses goûts personnels ne le portaient que vers la littérature, surtout vers le théâtre, à telles enseignes qu'au sortir de l'Université il songea d'abord à se faire comédien.

Les professeurs de déclamation auxquels il fut demander des leçons l'écoutèrent attentivement, lui donnèrent des conseils et finirent par le congédier en lui déclarant qu'il manquait de toutes

les qualités nécessaires « à ceux qui doivent prendre la parole en public ». M. Gladstone, qui était fort jeune, avait la naïveté de croire à l'intelligence des cabotins; il se rendit à leur avis, renonça au « ronron » tragique et, ne pouvant être acteur, voulut devenir auteur dramatique. Il écrivit donc une grande tragédie dont le sujet était emprunté à la *Retraite des dix mille* de Xénophon. Le rôle principal était destiné à Kean ou à Young. Mais ce fut en vain que le jeune homme porta son manuscrit de théâtre en théâtre. Partout on l'évinça en lui donnant clairement à entendre qu'il n'avait et qu'il n'aurait jamais aucun talent. Découragé, M. Gladstone, comme tous les gens qui ne savent que faire, se rabattit sur la politique. Il faut lui rendre cette justice qu'il y réussit mieux et plus honnêtement que la plupart des simples ratés. Mais qui nous dira ce qu'est devenue la tragédie de M. Gladstone? Il serait intéressant de la retrouver et de la publier. Nous verrions au moins si le jugement des *impresarii* était, dans la circonstance, mieux fondé que celui des comédiens. C'est peu probable, et ce que l'on sait du « flair » habituel des directeurs n'interdit pas de croire que l'Angleterre, en s'enrichissant d'un grand homme d'État, a perdu peut-être un second Shakespeare.

Il y a quelque temps, la *National Zeitung*, de Berlin, ouvrait une enquête afin de déterminer quels étaient les auteurs les plus lus en Allemagne. De cette enquête, faite avec quelque hâte, il résulte que les écrivains modernes l'emportent sur les anciens dans la « bataille des livres »; mais un rapport récemment publié par la Bibliothèque universelle semble prouver que l'on s'est trop pressé d'adopter cette conclusion, et que les classiques maintiennent leur supériorité. La Bibliothèque universelle a vendu 619,000 exemplaires de *Guillaume Tell* de Schiller; c'est ce livre qui vient en tête de la liste. Il est suivi par *Hermann et Dorothee* de Goethe, 490,000 exemplaires. La troisième et la quatrième place appartiennent aux traductions allemandes de l'*Ivanhoé* de Walter Scott, avec 48,000 exemplaires, et de *Pickwick* de Dickens, avec 40,000. Puis vient Shakespeare, dont le succès ne décroît pas : la « demande » tend même à se relever quelque peu. Le prétendu triomphe des modernes sur les anciens n'est donc pas réel; et l'erreur tient à ce fait que l'enquête de la *National Zeitung* a eu pour théâtre uniquement les grandes villes : elle n'a donné aucun éclaircissement sur le véritable état d'esprit du pays entier.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCESSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELÉPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LÉON BLOY. *La Femme pauvre*. — LE NATURISME DANS L'ART. *Les Forces de la nature et la Joie de la générosité*. — WALT WHITMAN. — PIERRE LAFITTE. *Les Grands Types de l'Humanité*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le Vocabulaire des vocabulaires*. — PETITE CHRONIQUE.

LÉON BLOY

La Femme pauvre, épisode contemporain. Titre et 393 pages. Paris, Société du *Mercur* de France.

Cette œuvre (dont l'*Art moderne* eût dû parler plus tôt, mais quel perpétuel dérangement de programme que la vie!) en est actuellement à sa troisième édition, d'après le volume qui remplace celui que m'avait envoyé l'auteur et qu'un averse a dérobé. La curiosité du public, ainsi attestée, n'est pas en équation avec ce qu'en a dit « la Presse ». On sait que « cette grande et utile institution », quoique ayant pour mission de renseigner le public sur tout événement notable dans tous les ordres de l'humaine activité, n'obéit d'ordinaire, du moins en France et en Belgique, qu'aux intérêts de ceux qui la paient, et subsidiairement à ses passions qui, habituellement, ne sont pas de haute volée. Or, LÉON BLOY semble avoir été mis en ce monde, par les invisibles puissances, pour flageller messieurs les journalistes

comme jamais ils ne le furent dans le passé, et ne le seront probablement dans l'avenir; pour déchirer à coups de lanière les oripeaux dont ils s'affublent, mettre à nu, en plein forum, leurs pauvres âmes et leurs pauvres corps estropiés, infirmes ou cancéreux, et détruire à jamais dans l'intellect des profanes toutes les légendes qui tendaient à faire du personnage qui se livre à la trituration des « papiers publics » un être d'exception doué de qualités supérieures! Ceux qui ont lu (dans le domaine des généralités) la *Grande Vermine*, étiquette de poix que le redoutable pamphlétaire colla d'un geste brutal, cruel et justicier sur le Journalisme, et (dans le domaine des spécialités), parmi cent autres, l'article impitoyable et formidable par lequel il exécuta, il y a quelques années, cet Albert Wolff du *Figaro*, une sorte de Sarcey sémitique qui s'était arrogé la fonction de faire et de défaire, suivant son caprice imbécile, les renommées littéraires, savent que jamais l'Invective corrodante comme le fer rouge ou l'acide sulfurique n'avait atteint une telle puissance de destruction; que Juvénal, Veillot, Proudhon, Rochefort passaient dans la catégorie des lénifiants et que seul l'auteur du *Pal* et du *Désespéré* pouvait prétendre à la dignité de bourreau suprême des plumigères surfaits, vantards et charlatanesques. On vit, dans l'accomplissement par cet « avocat des tigres » de sa mission de curateur, surgir, effrayantes et venge-

resses, des imprécations surnaturelles, des exécutions et des vociférations inouïes, poursuivant les victimes comme un jet de feu rôtissant dirigé par un enfant cruel à travers une lentille sur des araignées malheureuses et inutilement fuyantes.

Plus d'une fois, en cet *Art moderne*, que nous nous essayons de rendre attentif à tous les phénomènes esthétiques, j'ai parlé, en une sorte d'effroi vénérant, de cet écrivain extraordinaire, s'épanouissant en fleur énorme, éclatant et salutairement vénéneuse. Mais comment espérer que « ce marteau des journalistes » obtint de la Presse, dont ceux-ci sont le clergé et la moïnaille, la justice pour son satanique talent. Une conspiration de silence s'inaugura, surtout après l'explosion d'articles qui parurent dans le *Gil Blas* pendant une courte trêve durant laquelle il sembla qu'on était disposé à admettre « Marchenoir » à la communion du travail salarié. Ne plus parler, se refuser même à citer le nom abhorré de ce sauvage féroce; le considérer comme « exécuté » à la bourse littéraire autant qu'un banqueroutier à la bourse financière; laisser passer ses œuvres comme si elles étaient invisibles; ou bien, si l'exaspération contre ce « scélérat » ne se pouvait contenir, lâcher sur elles et sur lui les bordées d'un trois-ponts d'injures.

Quand récemment parut la *Femme pauvre*, ce fut la tactique suivie. La critique ne sut pas se dégager du souvenir cuisant et irrité des coups dont elle avait été rouée. Elle se tut, malgré le mérite et la curiosité du livre (car vraiment tout ce qui est créé par cette plume vulturienne a une saveur âprement séductrice et un fumet étrange), sauf que dans l'*Écho de Paris*, E. Lepelletier, sous le titre *Un Crapaud*, rappela avec fureur quelques-uns des torts de l'« Entrepreneur de démolitions », comme un jour Léon Bloy s'était intitulé lui-même, et essaya de résumer les motifs pour lesquels « ce stercoraire est repoussé sur son tas d'immondices » et pourquoi « on le laisse cuver les ordures qu'il remâche »! Séverine, il est vrai, peu après, de son écriture maternelle et bienveillante, rappelait que Jules Vallès, attaqué lui aussi, par cet impitoyable et enragé mordeur, s'était irrésistiblement écrié, au spectacle superbe de son propre éreintement : « N'empêche que voilà un fier écrivain! »

Ah! que ne sait-on, dans l'Art, se dégager de toute souffrante considération et ne peser que la valeur esthétique! Rare, archi-rare est cette force et cette fleur d'âme. Il faut, au présent moment, en France, avoir une exceptionnelle magnanimité pour dire, comme Octave Mirbeau, de Léon Bloy, au milieu de la presque universelle taciturnité haineuse et voulue : « Pour peindre des êtres et des choses, il a souvent trouvé d'étonnantes et fulgurantes images qui les éclairent en profondeur, et pour jamais! »

Chez nous aussi, en Belgique, à un moindre degré, il est vrai, d'animosité jalouse et sectaire, règne ce mal d'injustice où la rage s'est nourrie de rivalités envieuses, d'insuffisants succès, du sentiment désespérant d'une médiocrité personnelle incurable qui ne peut pardonner à autrui de surnager et de grandir, malgré tous les efforts antagonistes et toutes les vilénies crues habiles. Chez nous aussi, en Belgique, on souhaiterait, aux jours d'impatience, prompts à passer, avoir un tel exécuteur des hautes œuvres pour fouailler en place de Grève littéraire toute « cette morpionnaille », comme eût dit notre ancêtre Rabelais, toute cette engeance rongeuse qui s'attache aux vrais mâles et dont on ne se débarrasse que par les ressources d'une pharmacie énergique. Aussi, est-ce d'une âme reconnaissante et admirative — quoique parfois ce gigantesque manieur de chambrière ait cinglé, en son universelle fureur de justice, des individualités qui n'appelaient pas le châtement, semblant crier comme saint Dominique au sac de Béziers : « Tuez tout! Dieu reconnaîtra les siens! » — que je rappelle ici ce qu'est, à mon sens, l'auteur invraisemblablement original d'*Un Brelan d'excommuniés*, de la *Chevalière de la Mort*, des *Histoires désobligeantes*, de *Ici on assassine les Grands Hommes*, de *Léon Bloy devant les Cochons!* Il m'apparaît tel que le chef suprême de ces ermites hirsutes, monomanes, indomptables, qui, à certains jours d'exaltation surmenée, délaissant leurs antres de la Thébàïde, se ruaient en haillons, les yeux hagards, possédés, brandissant des bâtons, frénétiques sur la superbe et corrompue Alexandrie, mettant à mort les rhéteurs, les farceurs, les exploiters, les blagueurs, en y comprenant malheureusement quelques justes et quelques innocents, comme la jeune et savante Hypathie, assommée dans la chaire où elle professait le visage voilé pour ne pas distraire ses élèves par la splendeur de sa beauté.

LA FEMME PAUVRE! En cette œuvre, sans s'abstenir d'escarboter en passant, avec son habituelle et irrésistible maîtrise opératoire, certaines individualités notoires, en des portraits d'une surprenante habileté démolitionnante, Léon Bloy monte plus haut et s'attaque à plus digne de sa massue : aux groupes, à la foule, à la société purulente; son art ravageur en prend une ampleur qui l'ennoblit. Mais c'est toujours la même fureur meurtrière et aboyante : on croirait la triple gueule de Cerbère déchainé. Seule une citation peut donner l'idée de ce faire unique où la pensée qui déchire se revêt de paroles qui déchiquettent en un commun sanglant travail de destruction monstrueuse. Voici presque la dernière page; elle échantillonne l'étoffe et la chair de l'œuvre d'un rouge et frémissant lambeau. C'est le lendemain de l'incendie où l'Opéra-Comique s'était écroulé « avec le fracas d'un oecuménique tremblement des cieus »!

« Les premières étincelles avaient voltigé, à neuf heures cinq, sur l'abjecte musique de M. Ambroise Thomas, et l'asphyxie ou la crémation des bourgeois immondes venus pour l'entendre avait commencé sous l'odorante pluie tiède. Cette douce nuit de mai fut l'entremetteuse ou la courtisane des supplices, des lâchetés, des héroïsmes indicibles. Comme toujours, en pareil cas, des âmes ignorées jaillirent. Dans la bousculade sans nom, dans la cohue de ce déménagement de l'enfer, on vit des désespérés s'ouvrir un passage à coups de couteau, et on vit aussi quelques hommes s'exposer à la plus affreuse de toutes les morts pour sauver des notaires de province, des avocates adultères, des nouveaux époux fraîchement bénis par un cocufiable adjoint, des vierges de négociant garanties sur la facture, ou de véridiques prostituées. Enfin quelques journaux racontèrent la panique histoire d'un *inconnu*, accouru avec cinquante mille curieux, qui s'était précipité, on ne sait combien de fois, dans le volcan, ramenant surtout des femmes et des enfants, arrachant à la Justice éternelle, semblable à un bon pirate ou à un démon, un nombre incroyable d'imbéciles pour qui c'eût été un rafraîchissement de se baigner au milieu des flammes, et qui avait fini par y rester, comme dans « la maison de son Dieu ».

LE NATURISME DANS L'ART ⁽¹⁾

Les Forces de la nature et la Joie de la générosité.

L'homme a fortement possédé, tisseurs d'invisibles réseaux intellectuels autour de sa force, d'innombrables centres de contradiction. Il est éclairé et constamment tenu en éveil. Ses ennemis l'aguerrissent par de perpétuels engagements. C'est grâce à leur obstination qu'il devient grand. Cette dernière qualité s'acquiert comme beaucoup d'autres choses. Elle est dans la puissance du Temps. Et ce grand vieillard agit par les mille bras des persécuteurs.

Il n'y a rien qui soit faux et injuste. Pour les véritables philosophes : le bien et le mal ne sont que des claudications du bon-homme Histoire. Dans la maison de Jupiter rien n'est méprisable ou vil. Donc il n'y a point d'hommes persécutés et la Pitié, ce délicieux et tendre fantôme, voile une fois de plus la rude vérité. Les persécutés ne sont point grands parce qu'ils sont malheureux, ils sont grands réellement. Toute grandeur et toute vie humaine — ces deux choses ont le même sens — est nécessairement faite de douleur. Mais vue de ces hauteurs, où l'esprit ne conçoit plus aucun événement que comme le chaînon d'une universelle nécessité, la douleur n'existe plus. Il reste en face de l'esprit un phénomène majestueux ou médiocre selon la quantité des forces cosmiques qui y opèrent, dans la course du temps, une brusque

(1) Voir l'Art moderne des 4 et 25 juillet, 12 et 26 septembre derniers.

concentration. L'âme alors s'absorbe à la plus élémentaire et la plus formidable des besognes. Elle s'efforce d'apprécier combien d'énergie naturelle s'est amassée dans cette soudaine création. Si c'est Napoléon ou Jésus-Christ elle remonte non seulement l'hérédité des familles, mais celle des races humaines, son interrogation se pose bientôt en face de tout l'univers, et presque toujours, prise de vertige, elle ferme ses regards et se tait.

Elle a entrevu la victime désignée et sur elle, mille éclairs de flèches, rayer le silence nocturne. Elle l'a vue, emportée dans un tourbillon furieux de forces. Mais désormais ce n'est plus cette pauvre chair tourmentée où s'en iront ses pensées. L'âme a vu autre chose qui l'inquiète et la tente. L'horizon du devoir s'éclaire d'une aube de générosité.

C'est Hercule fronçant le sourcil aux exploits du brigand Cacus ou du lion de Némée, c'est Thésée cinglant vers la Crète et le Minotaure, c'est OEdipe songeant au Sphinx. Une irrésistible curiosité la voue à la Vie Brave. Elle se penche sur cette formidable nature et veut comprendre. Elle sait qu'elle risque la mort, c'est-à-dire l'impuissance d'achever son œuvre, mais on dirait qu'un chef invisible a demandé quelqu'un pour se faire tuer. Voilà une âme désormais guerrière jusqu'au désespoir parce qu'elle recherche la Haine et la Douleur dans sa mêlée avec les forces de la nature.

Les unes doivent ici la préserver des autres. Car si cet esprit doit combattre elle n'a point contre lui toute la nature ni même d'irréductibles ennemis. C'est en lui-même que se trouve son mal.

Si la haine et la douleur grandissent les infortunés, c'est lorsqu'elles leur permettent de se libérer d'eux-mêmes. Il n'y a pas de lutte pour la vie ni contre la vie, ni même contre soi. Mais plus grande que toutes les autres, il existe une lutte pour la découverte d'un nouveau soi-même. En nous se sont concentrées, marque héréditaire et noire, de vieilles forces tyranniques branlantes et déchaussées qui, depuis longtemps, n'appartiennent plus à la vie naturelle. Elles se tendent sur notre chemin. Nous voyons en nous mêmes se dresser pour nous combattre de vieux fantômes, symboles d'autrefois, qui nous ressemblent parfaitement. Ce sont nos persécuteurs.

Ils nous donnent l'héroïque plaisir de combattre, comme les chevaliers des légendes de sonner du cor ou de montrer quelque talisman qui fasse accourir la bonne fée ou Merlin l'enchanteur, et d'être sauvé des vieilles embûches de nous-mêmes par les forces vivantes qui s'ébattaient avec joie dans la nature. Ils nous obligent à toutes les générosités. C'est l'aboutissant logique. Ces ennemies étant indispensables, rendent nécessaire notre amour pour eux. Un sage ne lutte contre ses adversaires que pour se vaincre lui-même. La tâche terminée, il les remercie de lui avoir permis de vivre, c'est-à-dire de se vaincre. « Aimez vos ennemis » n'est donc pas un symbole sentimental lointain de la vie, c'est la condition de la vie même et la seule raison d'être de nos combats.

Seule la Haine est féconde, seule, elle permet la divine générosité. C'est le levier de métal, lance ou glaive avec lequel chacun de nous peut se dire : « Si j'étais héros je pourrais, d'un coup, soulever le monde. »

LÉON HENNEBICQ

WALT WHITMAN

Encore un fils enthousiaste de la grande Amérique, un écrivain de la belle époque littéraire de ce siècle; un original résolu, semble-t-il, à ne jamais condenser sa pensée par aucun effort, et qui trouve Emerson « excellent comme du beurre ou du sucre » qu'on ne peut pas manger à la cuiller, mais qu'il faut mêler à autre chose — à du repos et à de la réflexion personnelle — si on veut en jouir souvent. Walt Whitman, lui, n'est ni beurre ni sucre et sa prose se lit avec la même facilité que la prose des conversations ordinaires, dont elle a parfois l'insignifiance. Mais il ne s'en préoccupe pas et se donne tel qu'il est. Au lecteur à choisir les pages curieuses ou intéressantes dont son œuvre, très naturellement, est semée.

J'en prends quelques-unes, au hasard :

LES PRAIRIES. — Bien que je sache que, dans l'opinion générale, la vallée du Yosemite, les chutes du Niagara, le Yellowstone Park et d'autres curiosités naturelles gigantesques sont « les paysages à voir » en ce pays, je crois que les Prairies et les plaines, quoique moins étonnantes à première vue, satisfont plus pleinement, plus longuement le sens esthétique, dominant tout le reste et constituent le paysage caractéristique de l'Amérique du Nord. Pendant tout ce voyage, avec ses vues curieuses et variées, ce sont ces prairies qui le plus m'ont impressionné. Jour après jour, nuit après nuit, à mes yeux, à tous mes sens — à mon sens esthétique surtout — elles ont silencieusement et largement déployé leur beauté.

Quoique la pensée fut déjà imposante, de savoir que l'enfant qui verrait cette immensité peuplée par la race la plus prospère et la plus avancée du monde, était peut-être déjà né, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il serait encore plus admirable de voir ces inimitables arènes américaines fondues en la matière d'un poème parfait, ou d'une autre œuvre d'art, tout à fait occidentale, jeune, neuve, sans limites, complètement à nous, sans la moindre trace ou saveur du sol européen, sans aucune réminiscence du vieux monde, fût-ce dans la technique de la forme ou de l'esprit. Quelle exaltation, les jours et les nuits, tandis que je voyage ici ! Ce n'est pas l'air seul qui m'enivre, et le sens de l'immense étendue, c'est encore chaque signe, chaque trait local. Partout, quelque détail caractéristique : les cactus, les œillets, l'herbe de buffalo (*buffalo grass*), la sauge sauvage, la perspective fuyante, la ligne lointaine du circulaire horizon, visible tout le jour, mais spécialement le matin, et cette étonnante nourriture des poumons, claire, pure, fraîche, raréfiée, absolument inconnue jusqu'ici ; les places noircies et les bandes de couleur foncée qu'ont laissés les incendies de surface ; les profondes tranchées des « fire-guards » qui arrêtent le feu, — les barrières destinées à arrêter la neige, l'hiver, là où la ligne de chemin de fer est entourée de hauts talus, — les chiens de prairie et les troupeaux d'antilopes, les étranges rivières desséchées ; de temps à autre un « dug-out » ou un corral, Fort-Riley et Fort-Wallace ; puis ces villes des plaines du nord, comme des vaisseaux en mer, Eagle-town, Coyote, Cheyenne, Agate, Monotony, Kit Carson ; et toujours les petites montagnes des hauts nids de fourmis, les places où se sont vautrés les buffalos, toujours les troupeaux et les cow-boys, gens qui m'intéressent au plus haut point, avec leurs brillants yeux d'épervier, leur teint hasané et leurs larges chapeaux ; ils sont perpétuellement

à cheval, les bras ballants, qu'ils agitent légèrement en chevauchant.

LES PICS ESPAGNOLS. SOIR. — Entre Pueblo et Bent's Fort, vers le sud, par un clair rayon de soleil d'après-midi, vue exceptionnelle des pics espagnols. Nous sommes au sud-ouest du Colorado. Notre locomotive a traversé d'énormes troupeaux de bétail, nous avons passé deux ou trois fois l'Arkansas, que nous suivons pendant plusieurs milles et dont je vois de loin les rives pierreuses, droites, dressées en palissades pas très hautes, se transformant plus loin en bords boueux. Le soleil descend vers l'ouest, le ciel n'est plus qu'une seule perle limpide tombant sur la grande plaine. Paysage calme, « pensif », sans borne ; les rochers perpendiculaires de l'Arkansas septentrional, colorés par le crépuscule ; une mince ligne violette à l'horizon, du côté du sud-ouest, la fraîcheur très sensible de l'air un peu aromatisé ; un cow-boy attardé courant après une bête indocile ; un chariot d'émigrants roulant encore un peu plus loin dans la nuit au pas lent de ses chevaux fatigués ; deux hommes, le père et le fils apparemment, avancent à pied, lourdement, derrière la voiture. Et au-dessus de tout cela l'indescriptible clair-obscur et le sentiment, plus profond que tout ce qu'on éprouve en mer, de l'intense sauvagerie de cette immensité.

Pour comprendre pleinement l'anachronisme, l'absurdité de la littérature européenne vue de ce côté de l'Océan, pour voir combien elle est en opposition absolue avec notre époque et notre pays, combien elle est petite, ratatinée et biscornue, combien peu elle s'adapte à notre vie, à notre âme américaine, en une multitude de ses pages, il faut voyager et demeurer quelque temps dans le Missouri, le Kansas et le Colorado et se mettre en rapport avec leurs habitants, prendre contact avec le pays.

Le jour viendra-t-il jamais, — qu'importe qu'il soit lointain — où ces moules et ces modèles britanniques, où les précieuses traditions classiques elles-mêmes ne seront plus que des souvenirs, d'intéressants fossiles ? L'haleine pure, le sens des choses primaires et primitives, l'amplitude et la prodigalité sans bornes, l'étrange mixture de délicatesse et de puissance, de continence, de réalité et d'idéal, de tous ces éléments originaux et de premier ordre, ces prairies, ces montagnes rocheuses, ces fleuves du Mississippi et du Missouri, tout cela n'apparaîtra-t-il pas un jour sous une forme d'art nouveau et jeune ?

A travers une variété infinie et paradoxale, une fusion curieuse et absolue rassemble, unifie et identifie tous ces éléments. Mais bien plus subtile, plus pénétrante et plus solide que nos lois, que notre parlement, que nos guerres nationales nous soudant les uns aux autres, que les liens d'acier de nos chemins de fer, que les progressions fusionnantes de notre histoire économique, serait une grande œuvre d'imagination, palpitante, vivante, ou une série d'œuvres, ou tout une littérature spéciale, vraiment américaine ! Les plaines, les prairies, le Mississippi, avec tout le domaine de ses vallées si vastes et variées, en formeraient le fond, le théâtre, animé par les passions, les luttes, les espoirs de l'humanité américaine. Et là, sur la scène du nouveau monde, l'Esprit des temps nouveaux éclairerait tout le drame des guerres passées, du roman, de l'évolution humaine, en refondrait l'histoire en une grande et lucide unité nouvelle, rallumant le feu endormi de l'Idéal.

(Spécialement traduit de l'anglais pour l'Art moderne.)

PIERRE LAFITTE

Les Grands Types de l'Humanité. Grand in-8° de 700 pages.
Société positiviste, Paris.

Pierre Lafitte, en trois forts volumes résumant les très savants cours que Paris entend depuis de nombreuses années, donne « une appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine ». Le troisième volume qui vient de paraître est consacré aux grands hommes du christianisme, saint Paul, saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet — principalement.

Pierre Lafitte ne sera jamais accusé par la gent industrielle et commerciale d'être « un artiste »; ses plus belles pensées, ses plus profondes études, les richesses énormes de son cerveau observateur, le trésor accumulé de ses recherches sont présentées au lecteur sous l'aspect d'un ensemble si bien ficelé de systèmes qu'il faut faire un effort pour comprendre, pour relier, pour enchaîner et unifier le « bloc » principal de sa pensée.

Il n'a pas vécu successivement toute l'histoire qu'il conte. Il n'en a vu qu'une somme très grande de circonstances, qu'il a coordonnées suivant les tentations de son cerveau, ami des déductions logiques.

De cette systématisation à outrance il ressort une impression de désordre, de malaise; et je comprends que les artistes abandonnent aux banquiers la lecture de ces conceptions si bien ordonnées, réglées comme un grand livre, et aussi chinoisement enfermées dans les irréprochables losanges de raisonnements destructeurs de vie — de raisonnements criminels, mortels, — que leur justesse et leur profondeur n'empêchent pas d'empoisonner tout ce qu'ils touchent.

La Nature et nos cerveaux ont un petit processus très simple pour enchaîner les uns aux autres les faits et les idées. Cela ressemble à ceci : la poule, l'œuf, le poulet, le coq, la poule — et encore l'œuf.

Chaque fois qu'on essaie de nous écarter de ce cycle favori, — qu'on peut, du reste, commencer à parcourir où l'on veut, qu'on peut même tenter de suivre à rebours si l'on se sent de légitimes préférences pour le mode de progression des écrevisses, — nous nous rebiffons.

M. Lafitte lui-même reconnaît cette vérité assez primitive. « En réalité, dit-il, il y a dans l'histoire infiniment plus de continuité qu'on ne le suppose; et ce sont toujours les morts qui gouvernent les vivants en leur donnant une impulsion et des précédés. »

Alors pourquoi ne fait-il pas paisiblement dérouler la suite des événements, pourquoi ne fait-il pas vivre toutes les causes les unes après les autres, en un théâtre vivant, en une succession ininterrompue, pourquoi nous fait-il suivre tous les zigzags de son propre système et pourquoi nous arrête-t-il à tous moments pour nous dire : « Attention! je vous ai parlé d'une certaine poule; avant d'en venir à l'histoire intéressante de l'œuf que vous vous apprêtez à apprécier, je dois vous dire un épisode de la vie des aïeux de cette poule; puis, je vous montrerai la généralisation de cet épisode. »

On finit par retomber sur l'œuf, si bien lesté de renseignements que la pauvre coquille n'y résiste pas. Les grands-parents des poulets, des faits et des idées, introduits dans le discours en guise de contingences productrices, deviennent, ainsi placés, terrible-

ment encombrants, et si lourds que leur descendance, leurs conséquences, leur œuf ont eu le temps de prendre le goût d'une omelette froide.

Ah! la vie, la Vie! Quand nous aura-t-elle appris la beauté, quand nous aura-t-elle fait oublier nos maudits petits trucs d'invalides? quand aura-t-elle fait de tous les artisans des artistes, faisant leur œuvre non plus avec conscience seulement, mais avec amour, avec un amour assez intense pour admirer tout ce qu'ils veulent mettre en lumière *et en respecter la naturelle évolution!*

Vœici un écrivain, un ouvrier probe, convaincu, apôtre par la volonté, épris du grand roman de l'Humanité, étudiant l'homme à l'aide des sagesses les plus complètes et des outils optiques les plus perfectionnés, voilà un homme penché sur le mystère de l'être individuel, de l'être collectif, un homme qui dépense sa vie à chercher, à dire une immense beauté universelle — car on sent tout cela en lui — et cet homme nous repousse, nous maltraite, nous indispose, avant même qu'on ait pu atteindre sa pensée!

Il voit l'avenir surgissant du passé; et c'est avec la belle sérénité du croyant qu'il admire, dans les religions des siècles écoulés, tous les germes d'une certitude, d'une confiance, d'un amour nouveaux, en harmonie avec l'âme actuelle. Le geste pieux de ce penseur, qui ne se retourne vers un passé qui l'étouffe et qui le meurtrit encore, que pour exalter tout ce que ce passé lui donna de bon et de beau, est émouvant en sa filiale attitude; il est d'un fort, en possession d'une vie plus saine et moins fiévreuse que la nôtre, ne sentant plus que comme piqûres d'épingles ce qui pour nous paraît morsure d'animal féroce.

Pourquoi faut-il que ce geste nous paraisse gauche et presque froid et qu'on n'en devine la beauté que lentement?

Parlant de ce phénomène resté longtemps mystérieux, de la vie monastique, il dit le caractère transitoire et la nécessité historique de cette forme de la Collectivité, puis sa nécessité psychologique. Tant d'âmes, même parmi les plus éminentes, n'ont pas la force de se réaliser elles-mêmes. Tant d'êtres sont un peu de la famille du lierre, ou du liseron, de l'églantier. Beaucoup de natures libérées de l'esclavage ou d'une foule d'antiques sujétions devenues inutiles, se trouvaient trop faibles pour se soutenir elles-mêmes. La vie monastique était l'organisme factice, — mais aussi bien-faisant qu'un bandage amidonné l'est au membre fracturé — qui soutenait ces natures.

Et aujourd'hui, que tant de libertés nouvelles ont créé plus d'êtres indépendants, nous n'avons pas encore conscience de ce qui lentement s'apprête à remplacer dans la société ce faisceau d'âmes isolées, appuyées les unes sur les autres et attendant, ainsi groupées, que la force leur vienne de pouvoir se maintenir par elles-mêmes en équilibre.

Le Moyen-Age avait ses couvents. Plus loin dans le passé nos ancêtres avaient les « brodeurde » ou fraternités sacrées d'un groupe d'hommes ligés pour leur défense mutuelle.

Le présent a ses associations d'intérêt, de bon vouloir humain.

Quand aurons-nous des « brodeurde » qui unissent dans l'amour du beau tous ceux qui veulent le faire rayonner?

Quand tous ceux qui voyent la beauté profonde des lois de la vie, qui poursuivent l'histoire humaine à travers tous ses élans, toutes ses hésitations, toutes les courbes de ses prudences et toutes les audaces de ses impulsions, quand ces savants se sentiront-ils les frères de ceux qui ne voient que la beauté extérieure, des choses? Quand verront-ils que l'amour qui les pousse est de même nature, et quand s'écoutant, se touchant de plus près, se

demandent-ils les uns aux autres ce qui leur manque à chacun, les uns une vue plus pénétrante des beautés intangibles, les autres, comme M. Lafitte, le sens nécessaire de la plasticité des conceptions les plus abstraites?

L'avenir est bien près de nous rendre le salutaire coude-à-coude des frocards! Peut-être suffit-il même de s'apercevoir que parfois il nous manque, pour qu'aussitôt, comme autrefois, les groupes se reforment, et que tous ceux qui aiment la beauté se retrouvent frères, autour d'un même foyer, où la petite provision de combustible de chacun peut augmenter la chaleur de tous les autres.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Le Vocabulaire des Vocabulaires. »

Lorsqu'un auteur vend à un éditeur son œuvre avec facilité d'en disposer à son gré, moyennant un prix déterminé, le traité, quelle que soit la généralité de ses termes, ne peut être interprété en ce sens que les droits cédés à l'éditeur lui permettent de publier ou de ne pas publier l'ouvrage qu'il a acquis.

La Cour d'appel de Paris, confirmant un jugement du tribunal de commerce de la Seine, en a récemment décidé de la sorte dans une contestation entre M. de Trieb et l'éditeur Roy, de Paris. M. de Trieb est l'auteur d'un dictionnaire de classification des termes de la langue française, œuvre de compilation qu'il se propose d'éditer sous le titre « Vocabulaire des Vocabulaires » et qu'il présentait dans ce but à M. Roy. Ce dernier, frappé de l'originalité du plan et de l'intérêt qu'offrait ce nouveau dictionnaire, acquit, moyennant 12,500 francs, le droit de l'éditer sous divers formats, en français et en langue étrangère, d'en modifier éventuellement le titre, en un mot d'en disposer comme il l'entendrait. Outre le prix stipulé, — et cette clause paraît avoir eu sur la décision judiciaire une influence décisive, — M. Roy s'engageait à remettre à M. de Trieb vingt exemplaires à titre gratuit.

Ceci se passait en 1891 et le *Vocabulaire des Vocabulaires* n'est pas encore sorti des cartons éditoriaux, bien qu'à la suite de pourparlers entre les parties, l'auteur eût consenti une réduction sur le prix de vente, lequel fut fixé définitivement à fr. 10,485-70. Ce paiement a été régulièrement effectué, mais l'ouvrage n'a point paru.

Lassé de ces temporisations, M. de Trieb a assigné son éditeur afin de faire ordonner que, dans un délai et sous une astreinte déterminés, M. Roy fût tenu de faire éditer le Dictionnaire. Et le tribunal, puis la Cour lui ont donné raison. « Roy n'a pu acheter le Dictionnaire de de Trieb que pour l'éditer, décide l'arrêt, et celui-ci ne l'a vendu que pour être édité; la clause par laquelle de Trieb s'est réservé vingt exemplaires ne peut laisser aucun doute à cet égard. »

En conséquence, la Cour ordonne que dans le délai d'un an à partir du prononcé de l'arrêt (5 mai 1897) et sous peine de 50 francs par jour de retard, Roy fera éditer le Dictionnaire de de Trieb et en remettra gratuitement à celui-ci vingt exemplaires.

PETITE CHRONIQUE

Quand fut fondée la MAISON D'ART à Bruxelles, un des articles de son programme était la fondation d'un théâtre d'amateurs, où des « gens du monde » se seraient employés à faire connaître les

pièces, vraiment esthétiques, que les directeurs habituels, les Bordenave, dédaignent comme insuffisamment fructueuses, et auraient libéré notre Belgique de l'obligation de recourir, pour atteindre ce but, aux troupes exotiques des théâtres libres et des théâtres d'Oeuvre. La dernière partie de ce programme a été accomplie, grâce aux efforts de M. Mouru de Lacotte qui, après avoir commencé à la Maison d'Art, essaiera cet hiver de développer cet essai dans une salle plus vaste du Musée du Nord.

Reste la première partie que nous souhaitons voir tentée par quelques amateurs résolus. De l'audace et le dédain des préjugés suffiraient, car il est passé le temps où l'on croyait que seuls les professionnels ont les aptitudes nécessaires. A propos de la pièce américaine, *Service secret*, que l'auteur des *Deux Gosses*, M. Decourcelle, a adaptée à la scène française et qui sera jouée prochainement, les journaux révèlent qu'aux États-Unis il n'est pas rare que des avocats, des médecins, des ingénieurs remplissent passagèrement des rôles au théâtre. N'assurait-on pas que dans les représentations de Shakespeare données dernièrement à Bruxelles par la troupe de Miss Madge Mac Intosh, plusieurs amateurs figuraient. Exemples bons à méditer et à imiter.

Le Nouveau-Théâtre (ancien musée Castan) sera inauguré avec la *Vie de Bohème*. L'œuvre de Mürrger, qui vient d'obtenir un si éclatant succès à la Comédie française, sera montée avec le plus grand soin. Elle sera jouée avec tous les costumes de l'époque, véritables dessins de Gavarni, tels qu'on les a reconstitués au Théâtre-Français. M. Mouru de Lacotte s'est assuré le concours d'une troupe de tout premier ordre, dont nous ferons connaître sous peu la composition.

M. Mévisto, dont le talent a été souvent apprécié ici et qui fut un des promoteurs du théâtre d'où surgit tout le mouvement dramatique moderne, est nommé régisseur de la scène.

CONCERTS POPULAIRES. — Le premier concert extraordinaire de la saison, qui aura lieu dimanche 10 octobre, à 2 heures, dans la Salle des fêtes de l'Exposition, sera une des grandes solennités musicales de cette année.

Outre que M. Camille Saint-Saëns y prêtera son concours en qualité d'organiste, — l'illustre auteur de *Samson et Dalila* passe à bon droit pour un des plus grands organistes de l'époque, — il dirigera lui-même l'exécution de la 3^e symphonie en *ut mineur* pour orchestre, orgue et piano, un chef-d'œuvre encore inconnu à Bruxelles.

Le programme comprendra également la première exécution à Bruxelles de l'oratorio *La Lyre et la Harpe*, dont les chœurs seront chantés par le « Choral mixte ». Solistes : M^{mes} Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez : Organiste : M. Saint-Saëns.

Pour toutes les demandes de places, s'adresser chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Dans un très intéressant, très documenté article de la *Réforme*, Georges ECKHOUD narre avec humour la vie, étonnamment productrice (soixante opéras) de GAETANO BONIZETTI dont on vient d'inaugurer le monument à Bergame, sa ville natale. Après avoir courageusement écrit : « La *Favorite* et *Lucie*, n'en déplaît à nos impeccables et redoutables techniciens du dernier cri, demeurent presque en leur intégralité des œuvres fortes et émouvantes » (c'est mon avis), il reproduit avec à-propos le passage où Flaubert, l'illustre, décrit l'effet, sur M^{me} Bovary, de cette musique harmonieusement

exaltante. Voici ce morceau extraordinaire où vraiment se révèle toute la puissance à la fois sarcastique, descriptive et émotionnante de l'une de ces trois unités : Flaubert, Barbey, Cladel qui sont les cimes du roman du XIX^e siècle (seconde moitié). Il vaut la peine d'être épinglé :

« ... Le grand chapeau à l'espagnole d'Edgar tomba dans un geste qu'il fit ; et aussitôt les instruments et les chanteurs entonnèrent le sextuor. Edgar, étincelant de furie, dominait tous les autres de sa voix plus claire. Ashton lui lançait en notes graves des provocations homicides, Lucie poussait sa plainte aiguë, Arthur modulait à l'écart des sons majeurs, et la basse-taille du ministre ronflait comme un orgue, tandis que les voix de femmes, répétant ses paroles, reprenaient en chœur, délicieusement. Ils étaient tous sur la même ligne à gesticuler ; et la colère, la vengeance, la jalousie, la terreur, la miséricorde et la stupéfaction s'exhalèrent à la fois de leurs bouches entr'ouvertes. L'amoureux outragé brandissait son épée nue ; sa collerette de guipure se levait par sauts, selon les mouvements de sa poitrine, et il allait de droite et de gauche, à grands pas, faisant sonner contre les planches les éperons vermeils de ses bottes molles, qui s'évasaient à la cheville. Il devait avoir, pensait Emma Bovary, un intarissable amour, pour en déverser sur la foule à si larges effluves. Toutes ses velléités de dénigrement s'évanouissaient sous la poésie du rôle qui l'envahissait, et, entraînée vers l'homme par l'illusion du personnage, elle tâcha de se figurer sa vie, cette vie retentissante, extraordinaire, splendide et qu'elle aurait pu mener cependant si le hasard l'avait voulu. Ils se seraient connus, ils se seraient aimés. »

Chez quelle fleuriste la *Réforme* trouve-t-elle tous les bouquets à Chloris, chez quel confiseur tous les concettis dont elle pare, avec un flegme inégalé, les actrices qui, cet hiver, réjouiront ou ne réjouiront pas les Bruxellois. C'est à croire que jamais, en aucun temps, en aucun lieu, ne s'abattirent d'oiseaux aussi rares ! C'est un galvaudage de gloire et de génie auquel jusqu'ici n'était point parvenu le journalisme en sa mission (très salutaire) d'anéantir la valeur de toute renommée en la distribuant plus libéralement à toutes les médiocrités qu'aux personnalités de véritable mérite. Quelque chose comme la décoration distribuée, sans distinction, même aux imbéciles. Lisez cet échantillon, il s'agit d'une dame LAURE FLEUR : « Doux nom évocateur de tendresse et de parfum, l'époque romantique revit en lui. Nom

d'amour et de fatalité, c'est dans les rôles tragiques qu'il s'exerça le plus volontiers. Belle, comme son nom, Laure Fleur débuta à l'Odéon dans *Camille*, des *Horaces*. Elle ne sortait d'aucun conservatoire, elle avait été à meilleure école. Marck, directeur de l'Odéon, s'intéressa à elle et lui donna les premiers conseils. Après ses succès à la Porte-Saint-Martin dans la *Jeunesse de Louis XIV* et dans *Jeanne d'Arc*, Mounet-Sully la remarqua et l'engagea pour une tournée avec lui. C'est alors que nous la vîmes pour la première fois. A côté de l'illustre tragédien, elle jouait *Dona Sol*, d'*Hernani*, la reine, de *Ruy-Blas*, *Ophélie*, d'*Hamlet*. Il y a deux ans, au théâtre de la Monnaie. On se rappelle l'immense succès qui, à côté de l'artiste incomparable qu'est Mounet-Sully, accueillit cette jeune et brillante artiste à la figure étrange avec ses grands yeux noirs tragiques, son teint mat, son profil élégant, ses cheveux de jais... » etc., etc., etc. Cela continue au moins au double ! Vrai ? vous souvenez-vous de *l'immense succès, il y a deux ans, à la Monnaie* ? Moi pas. Ah ! les hableries de la réclame et des journaux en appétit de vente ! Ce qu'on ne les croit plus !...

On sait l'importance et l'autorité exceptionnelles qu'avait conquise la revue belge LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, classée, après environ douze ans de publication, parmi les premières du monde. Sous la direction de notre compatriote FERNAND BROUEZ elle avait groupé une collaboration où figurait tout ce qui compte dans la science progressive, la véritable avant-garde de l'Humanité, un bataillon sacré de combattants pour la rénovation sociale. Une maladie cruelle ayant condamné Brouez à la retraite, sa parenté avait décidé de mettre fin à la Revue, s'imaginant avoir sur elle des droits de propriété alors que la plus élémentaire raison et la plus évidente équité attestent qu'une publication faite en commun appartient non pas à son directeur, à son « manager », mais à tous ceux qui, par leurs écrits, ont contribué à lui donner sa force et sa renommée. Néanmoins on n'a pas discuté avec ces masuirs qui pouvaient s'appuyer sur les absurdités du Droit positif, et une autre Revue fut fondée sous le titre plus ample L'HUMANITÉ NOUVELLE, qui reprend les traditions de celle que l'on a mise à mort sottement. Nous la recommandons au public éclairé, ami du progrès et de l'art : elle contient de nombreux articles littéraires complétant heureusement le bouquet des études scientifiques. Elle a déjà publié plusieurs numéros qui sont dignes de son but et du passé. Elle est sous la direction de MM. CHARLES ALBERT et A. HAMON, ce dernier professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles. On la trouve chez les principaux libraires.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES COSAQUES DE LA MEUSE. — DE LA RECHERCHE DU JUGEMENT
DANS LA PEINTURE. — LE CHATEAU ET LE MUSÉE DE FRÉDÉRIKSBOURG.
— PETITE CHRONIQUE.

LES COSAQUES DE LA MEUSE

M. le Ministre de l'agriculture et des travaux publics, qui se trouve être en même temps le Ministre des beaux-arts, vient d'adresser aux gouverneurs des provinces une lettre par laquelle il les prie « de l'aviser en temps opportun des projets de travaux intéressant l'aspect général des villes et des campagnes ». « Dans bien des cas, » assure le document ministériel, « soit qu'il s'agisse de mise en exploitation de forêts ou de carrières, de création de voies de communication, d'érection d'établissements incommodes ou insalubres, ou de démolition de constructions anciennes intéressantes, il aurait été possible, tout en atteignant le but visé par les intéressés, de respecter un site ou un point de vue dont on regrette d'avoir compromis sans nécessité l'aspect pittoresque. Pour atteindre ce résultat, il suffirait souvent d'un conseil donné en temps utile par une personne compétente. »

N'est-ce pas entrer dans les intentions de l'honorable Ministre que de lui signaler ici les déprédations que subit chaque jour le plus noble et le plus populaire de nos sites : *la vallée de la Meuse?*

Imperturbablement, avec cette sérénité que peut seule conférer l'absolue inconscience des choses artistiques, une bande de Cosaques, de Tartares, de Taïpings (à quelle race iconoclaste les apparenter?) s'acharne, sans trêve ni merci, à déshonorer, l'un après l'autre, ceux de nos paysages mosans d'où persistait à s'exhaler quelque poésie naturelle.

Cette besogne néfaste, qui tend à nous frustrer pour toujours d'une richesse légitime et sacrée entre toutes : la beauté du sol natal, ces Vandales l'accomplissent au moyen de nos deniers — à nous, bon public belge — et, ce qui mieux est, dans notre intérêt dont ils ont officiellement assumé le soin. Ils se déguisent sous des noms variés qui leur assurent, non seulement l'impunité, mais d'abondantes rémunérations : ingénieurs, directeurs de travaux, conducteurs des ponts et chaussées, etc., etc. Enfin, dernière ironie, c'est sous l'autorité et la responsabilité de M. le ministre des beaux-arts, dont on a lu plus haut les sages recommandations, que ces profanateurs patentés poursuivent audacieusement la série de leurs attentats!

**

Ce n'était pas assez d'avoir à jamais compromis la vallée entre Namur et Liège, en y tolérant et en y favorisant au besoin l'invasion des usines sales et fumeuses, les trouées des chemins de fer, les abatis de forêts et la « mise en valeur » des plus majestueux rochers, dont les alvéoles vides saignent encore aux flancs des montagnes comme des plaies béantes dans une mâchoire veuve de ses plus belles dents...

En amont de Namur, le fleuve avait gardé quelque chose de son charme ingénu et, le printemps venu, les transfuges de nos « villes tentaculaires » s'y abattaient nombreux, comme des oiseaux migrateurs avides d'air pur et de beauté.

Sans doute, ce n'était plus la Meuse vierge, bondissant follement sur son lit de cailloux et frangeant de ses joyeux tourbillons d'écume les myosotis et les nénuphars de ses rives inviolées. Cette Meuse vierge, on ne la retrouve plus guère, mais avec quel ravissement! que dans les Ardennes françaises, à la boucle de Chooz, où elle a dû son salut à des circuits plus hardis que les autres, et que le batelage évite par un canal de traverse.

Ce n'était plus la Meuse vierge, mais ce n'était pas encore la Meuse déshonorée. Assurément, la civilisation du XIX^e siècle avait cru devoir s'y affirmer par quelques-unes de ces horreurs qui la caractérisent : par quelques tranchées injustifiables, par quelques ponts grotesques. Elle avait mis bon ordre à la course désordonnée de cette eau cristalline où jouaient les écrevisses et les truites, en la réformant par une dizaine de solennels barrages, flanqués sur les deux rives de bâtiments officiels, aussi artistiques que des corps de garde. (J'excepte de cette critique le plus récent d'entre eux, celui d'Anseremme, qui est parfait.)

Mais enfin on pouvait croire que le haut fleuve, désormais canalisé, avait payé son tribut au Moloch de l'industrialisme en lui sacrifiant quelques sites. On commençait à respirer, en se disant que notre génération, qui fait volontiers profession d'esthétique, aurait à cœur de racheter par un tardif respect des massacres irréparables.

Oh! la naïve illusion!

Allez donc contempler les « travaux d'art » qu'on vient d'achever à Bouvignes. Cette passe de Bouvignes, encadrée de coteaux arides, n'était pas sans séduction. Les luttes épiques de Crèvecœur et de Montorgueil y survivaient pour l'imagination du voyageur dans un décor austère, presque tragique. Allez-y voir aujourd'hui! A coups de crédits on a perforé, dynamité, raclé, dragué, empierré, — *empiré*, comme dit le patois wallon. Encore un site perdu!

A Waulsort, la Meuse longeait, sur sa rive droite,

une ravissante prairie arborée de saules et sillonnée de ruisselets d'argent. On a amputé la prairie, arraché les rideaux de vieux saules qui faisaient son mystère, canalisé les ruisselets et garni la berge nouvelle d'un odieux talus de pavés!

C'est du haut des montagnes surtout qu'il convient d'admirer l'effet de ces « travaux d'art ». Rien de ridicule comme ces rives artificiellement droites dans la vasque des monts qui formaient leur ceinture naturelle, rien de baroque et de triste à la fois comme ce divorce du fleuve et de sa vallée!

D'ailleurs, tous les pouvoirs publics s'en mêlent. C'est à qui détiendra le record du vandalisme. Près d'Anseremme, le chemin de fer de la Lesse (encore une victime, cette pauvre Lesse!) traverse la Meuse. L'occasion était propice de jeter là quelque pont en pierres du pays, aux arches puissantes et nobles, comme celles du pont de Jambes. Point! On a préféré une ferrallerie dont le style s'inspire manifestement de celui de la tour Eiffel!

Tout près de là, le passant contemple avec ahurissement une nouvelle ligne de poteaux, aussi grands que bêtes, qui descendent la vallée depuis les ponts Saint-Jean en suivant la Meuse, à mi-côte du versant droit jusqu'au Rocher Bayard. Arrivés là, et pris d'ambition, les poteaux grimpent à la crête des rochers et couronnent tout le paysage dinantais jusqu'à la hauteur de la Prison. Ces poteaux servent, paraît-il, à conduire des fils d'éclairage électrique, que la décence la plus élémentaire eût dû déterminer à se cacher sous terre! Mais ils ont préféré culminer sur la montagne, sur la cité et sur le fleuve, réalisant ainsi, sans doute, — par une ironie dont Tribulat Bonhomet eût apprécié la saveur, — ce *Triomphe de la Lumière* que Wiertz avait rêvé de symboliser sur ces mêmes sommets, dans une apothéose de bronze et de granit!

**

Et ne vous figurez pas qu'on veuille s'arrêter en si beau chemin! Non pas! Tout ce qui a été perpétré jusqu'ici ne nous donne qu'un faible avant-goût des joies artistiques que nous réservent Messieurs des ponts et chaussées! Cette bande diplômée a sur les fleuves sinueux des conceptions bien nettes, qu'elle entend appliquer « scientifiquement ».

Il s'agit de corriger cette nature fantasque et de donner une leçon sévère au Grand Dessinateur qui s'est permis de méconnaître les règles de la géométrie rectiligne!

Songez donc! Un cours d'eau de première classe qui, au lieu de suivre son plus court chemin, — qui est la ligne droite, n'est-ce pas? — s'avise de muser en route, de coqueter à tous les tournants, de s'attarder aux rochers des montagnes et aux fleurs des prairies?...

A quoi bon, je vous le demande un peu, ces îles, — ridicules excroissances qui ne servent qu'à gêner la navigation?... Est-ce que nous faisons des îles dans nos canaux, nous? Non, n'est-ce pas? Qu'on rase les îles! Et ces courbes fastidieuses? Qu'on les entaille! Et ces rives irrégulières, envahies par les végétations parasitaires? Parlez-nous des grands égouts modernes, d'une profondeur toujours égale, aux berges de pierre strictement parallèles. Voilà des travaux qui font honneur au siècle! Et n'avons-nous pas tous les procédés qu'il faut pour réaliser un de ces exemplaires de la science hydraulique? Des dragues et des perforateurs, des explosifs et des scaphandriers?

J'exagère, dira-t-on! Que celui qui m'adresse ce reproche se fasse exhiber les plans imaginés par ces farouches orthopédistes de la Meuse!

Tous les beaux sites y passent... et y restent! Dès la frontière, au *Bac du Prince*, c'est un îlot sauvage qui jaillit du fleuve comme un vrai bouquet d'ajoncs, de graminées et de roseaux. Messieurs des ponts et chaussées, qui ne reconnaissent point à cet îlot une suffisante raison d'être, l'ont condamné à mort. A mort aussi, l'île d'Hastières qui conservait encore quelque charme à un bief déjà abîmé et ménageait aux baigneurs et aux canotiers un bras de rivière propice.

Au tournant de Freyr, c'est une majestueuse prairie en « demi-lune », demi-lune qui sera réduite à n'être plus qu'un « dernier quartier ».

Un peu en aval, c'est la charmante île de Moniat qui émerge de la Meuse comme un grand cœur de verdure. A la chaudière, l'île de Moniat!

Anhée, Rouillon se permettent aussi de mépriser la ligne droite. On les entamera dans le vif!

Le délicieux archipel de Godinne est « dans le chemin », n'est-ce pas? A la chaudière, l'archipel de Godinne!

Voilà pour la haute Meuse. En continuant le cours du fleuve, ce sont, à chaque coin, d'autres victimes marquées pour d'autres holocaustes.

Avant de se résigner à ces massacres froidement prémédités, quelques âmes curieuses voudront en connaître le pourquoi...

Ce motif, je m'en vais le leur révéler.

Hélas! il est tel que toutes nos indignations ne prévaudront point contre lui!

N'allez pas croire que ce motif soit, comme on le prétend quelquefois, la nécessité de prévenir de scandaleux débordements.

Assurément, la Meuse se permet parfois de déborder. Le Maelbeek aussi. C'est une habitude assez commune aux cours d'eau, même à ceux qui sont complètement dépourvus de charmes naturels. Mais l'amputation de

toutes les îles ne changera pas grand'chose aux fantaisies intermittentes qui poussent parfois la Meuse hors de son lit.

Ce motif est à peine un prétexte.

De même, on vous dira sans rire que, si on emprisonne les rives du fleuve dans un corset de pierre, c'est pour les préserver contre le remous des toueurs ou des *steamboats* de plaisance qui descendent le fleuve à une allure immodérée.

Il serait plus simple peut-être de veiller à ce que ces bateaux ne dépassent pas la vitesse réglementaire. Ou, si l'on veut absolument sauver les berges (qui perdent à peine quelques pouces de terre tous les cent ans) qu'on les protège par quelques fascines ou quelques briselames! Mais couper les rives et les emmurer pour les protéger, c'est arracher le nez à l'enfant morveux!

J'ajoute qu'il est plaisant de voir les autorités déverser chaque année, non sans grandes dépenses, des ale vins dans la Meuse et supprimer en même temps les rives naturelles si propices au frai, et à l'ombre desquelles seules le fretin peut échapper à la dent des brochets ou au filet carré des pêcheurs professionnels qui ont besoin chaque jour de centaines de petits poissons pour amorcer leurs lignes dormantes!

On vous dira — dernière plaisanterie — que ces travaux sont faits dans l'intérêt des bateliers. J'ai consulté plus de cinquante de ces braves gens. Ils pestent contre ces travaux. Ne naviguent-ils pas bien plus facilement sur la Meuse que sur la Moselle ou le Rhin? « Si c'est de nos intérêts qu'on a si grand souci, disent-ils, pourquoi n'agrandit-on pas plutôt les sas des écluses en aval de Marche-les-Dames, afin de permettre à nos trains de péniches d'y passer d'une seule éclusée comme dans les écluses d'amont? »

La vraie raison, la voici :

Elle est si simple que personne n'y songe. Elle est si péremptoire que toutes les bonnes volontés — fussent-elles ministérielles — s'y briseront sans doute!

La raison, c'est qu'il y a, chaque année, au budget ordinaire des travaux publics, environ un demi-million de francs à dépenser pour les travaux de rectification et d'entretien de la Meuse, sans compter les dépenses ordinaires pour les traitements du personnel.

Comprenez-vous maintenant?

Il y a de l'argent. Il y a une direction. Il y a un personnel. Il y a un matériel...

Il faut bien, n'est-ce pas, que le matériel soit utilisé, puisqu'il est acheté pour cela; il faut bien que ce personnel travaille et justifie son existence, puisqu'il est payé pour cela; il faut bien que cet argent soit dépensé, puisqu'il a été voté pour cela.

Ce crédit, ce personnel, ce matériel ne peuvent que se

développer. Cela, c'est une loi administrative fatale.

Qui donc aurait intérêt à diminuer le personnel, à réduire le matériel, à restreindre les dépenses ?

En revanche, qui n'a pas intérêt à augmenter le personnel et à accroître son importance et sa besogne ?

Cette année même, dans sa dernière séance, le Parlement votait un article 4 du budget extraordinaire comportant un nouveau crédit spécial de 550,000 francs « en vue de poursuivre les travaux d'amélioration (*sic*) de la Meuse ».

Il eût été bien venu, l'empêcheur de voter en rond, qui se fût avisé d'élever à ce sujet une timide objection inspirée par quelque scrupule artistique !

Et les gens compétents ? répondraient les bureaux. Et la direction technique ? Et les hommes de l'art ? Et le service hydrographique ? Et le batelage, Mossieu ! Oui ou non, vivons-nous de bonne soupe ou bien de beau langage ?

C'est la presse tout entière qui devrait crier au scandale !

Ce sont les sociétés pour la protection des sites qui devraient clamer leur indignation à tous les échos !

C'est nous tous, bon public, qui devrions nous ameu-ter contre ces profanations !

En pareille matière, les arguments de l'ordre sentimental sont de nulle autorité. Vous parlez esthétique. L'administration ne vous comprendra pas et répondra « rectification ».

Soyons donc « pratiques » et discutons gros sous.

Tâchons d'enfoncer dans les cervelles les plus réfractaires cette thèse évidente et méconnue : QUE LES BEAUX SITES CONSTITUENT UN CAPITAL. Un véritable capital, plus solide que tous les fonds d'État et plus rémunérateur que tous les *Goldfontein*. Capital dont cent mille de nos nationaux palpent l'intérêt sous forme de bénéfices d'hôteliers, de logeurs, de transporteurs, d'épiciers, de cultivateurs. N'est-ce pas aussi une belle canalisation à protéger, Mossieu, que celle de ce numéraire « régulier et abondant » ?

Que diraient les naturels de Bayreuth si l'autorité voulait interdire chez eux les exécutions de l'œuvre wagnérienne sous prétexte de tapage nocturne ?

Ailleurs, on a compris la moralité de la « Poule aux œufs d'or ».

Ailleurs, on classe les beaux sites comme on classe les monuments précieux.

Ailleurs, il existe un conservateur officiel des beaux sites, tout comme il y a chez nous un conservateur des hypothèques.

Ailleurs, les beaux sites sont intangibles et frappés d'une servitude pour cause de beauté. Cela, moyennant une juste et préalable indemnité à laquelle subvient au

besoin le produit des timbres de dimension imposés aux hideuses réclames qui ridiculisent certains paysages.

Mais avant que ces vérités ne soient comprises en Belgique, la vallée de la Meuse sera dégradée, pelée, rectifiée par les Cosaques qui sont investis à cette fin d'un pouvoir discrétionnaire.

Et, dans vingt-cinq ans, quand tout sera bien dégradé, pelé et rectifié, surgiront quelques ingénieurs ingénieurs pour nous reconstituer, à l'instar de Bruxelles-Kermesse ou du Panorama de la Zillerthal, une belle reproduction de l'ancienne vallée de la Meuse, en staff artistique ou en toile ignifuge !

H. C. W.

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

La recherche, l'étude des divers éléments aidant à la création d'une œuvre d'art picturale et l'analyse des multiples manières dont les artistes s'en servent ou peuvent les utiliser, semblent d'un intérêt général à notre époque, qui impose à tous les intellectuels, pour compagnes ennoblissantes, graves et lénifiantes de l'existence, les préoccupations artistiques. Chacun goûte en elles les indispensables sensations trop rarement révélées par les turpitudes quotidiennes que sème un régime social malsain, étouffeur des cœurs et dont péniblement on émerge pour respirer les pures brises venues du rêve ou de la beauté, comme le plongeur, des ombres sous-marines émerge dans le soleil. Non, sincèrement, bien sincèrement, notre psychologie n'est plus conforme aux pitoyables institutions humaines qui veulent dominer encore nos corps et nos pensées !

L'observation technique dévoile des séductions jusque-là inappréciées et seule permet, surtout en peinture, de recueillir dans son intégrité le charme d'une manifestation artistique ; elle prémunit contre les émois superficiels, bientôt énervants et variables, du reste, selon l'humeur du moment, selon l'influence souvent si funeste d'autrui ; répandus frauduleusement par de nombreux « artistes », ils s'érigent au détriment des jouissances profondes. Cette étude s'adressera plus particulièrement aux esthètes, aux collectionneurs qui désirent, parallèlement à l'émotion ressentie et sans doute parce que cette recherche la complète, connaître les causes d'affectivité, lesquelles se présentent habituellement vagues et désordonnées, même aux esprits éclairés. Des nuances parfois insaisissables séparent le chef-d'œuvre de la médiocrité ; les yeux expérimentés saisiront assurément au premier abord les splendeurs éventuelles d'une toile (point toujours cependant), quand pour la majorité des cerveaux elles resteront cachées et ne les captiveront pas supérieurement aux insignifiances étalées sur une toile voisine. Les explorations dans l'intimité des œuvres forment lentement, irréductiblement une critique d'ensemble approfondie à laquelle ne résiste que la vraie beauté.

Envisageant maintenant cette question de façon plus brutale on verra que, résolue, elle facilitera aux collectionneurs la satisfaction des tendances, non dépourvues de saveur, d'ailleurs, de franchir les coulisses, peut-on dire, d'une œuvre par eux découverte et leur évitera l'agacement du doute autant sur la valeur que sur l'authenticité ; quant aux attributions nominatives, avec une certaine attention prêtée à ces principes ici défendus et destinés à être

bientôt détaillés, ils les décerneront justement à n'importe quelle peinture, à moins de raison majeure. En définitive tous seront en mesure d'expertiser sentimentalement, méthodiquement avant qu'elle ne pénètre en leur collection, l'œuvre souhaitée. Avantage moral et pécuniaire prépondérant lorsqu'on songe que des amateurs, non dénués de connaissances sérieuses, sacrifient de très fortes sommes à l'acquisition de toiles dont la médiocrité est peu après avérée et par leur acheteur lui-même admise. Cela faute d'obéissance à l'émotion instinctive et personnelle si l'on est susceptible de l'éprouver sans être guidé et faute de catégorisation, d'observation rationnelle. Avantage précieux aussi quand on réfléchit que d'autres, au contraire, laissent échapper des raretés pour s'être influencés d'avis intéressés ou ignorants, émanés de « connaisseurs sincères et incontestés ». La sincérité en matière d'art, qu'elle chimère ! Naïfs ceux qui y croient. Elle est aussi hypocrite que l'admiration envers les artistes qui est faite de flatterie ou de pitié : même réelle, elle ne peut s'exprimer en sa vérité pure qu'envers les êtres aimés. Qu'importe, d'ailleurs ; la jouissance ne réside-t-elle pas uniquement dans la solitude, l'imprévu de la création et l'espoir de son efficacité ?

Un collectionneur doit, isolé de toute pression étrangère, avoir foi suffisante en son goût pour acquérir ou repousser un tableau sans hésitation ; alors se grouperont familièrement autour de lui les richesses inspiratrices de rêve et de générosité, filles de la rayonnante divinité, maîtresses du monde ; fleurs tombées des contrées extrahumaines et dont le parfum grise d'héroïsme et de bonté.

Quelle satisfaction, ne comptant que sur soi-même, de s'en aller à l'aventure vers les découvertes esthétiques et de voir s'allumer en des œuvres ignorées, villipendées, la flamme radieuse. Quelle joie et quelle force surgissent alors pour la défense toujours victorieuse si elle est basée sur la noblesse de pensée, sur les sourires et les plaintes du cœur et résistant avec opiniâtreté à toute opinion dissidente, aussi aveugle, prétentieux et cruelle soit-elle. Douce aussi la joie de reconnaître du talent chez des jeunes, des novateurs et non seulement de savourer des beautés par soi recueillies, mais d'aider à l'épanouissement de beautés nouvelles que l'on considérera justement, un peu comme enfants de son propre génie ; il est des malchanceux aux natures, aux imaginations exceptionnelles, qui végètent dans l'obscurité et la misère affreuse de ne pouvoir, privés de moyens matériels, privés de temps, exprimer les troubles de leur âme et passent les heures, les jours, les années que leurs songes, en de courtes acclamations, peuplent de charme et d'idéal, enchaînés à des tâches haïes, ordonnées par les lamentables nécessités.

Oh le triste, triste sort de se trainer de la naissance à la mort sans remplir la mission que sans cesse réclame et implore l'être entier ! Travailler, s'user, souffrir pour un labeur devenant l'ennemi détesté des plus âpres désirs. Marcher dans l'ombre, sous le joug et le fouet cinglant réservé pour les humbles surtout par les exigences quotidiennes, quand on s'affole de liberté, de soleil et d'enthousiasme : Oiseau de forêt et d'espace, dont la cage devient l'éternelle demeure Prince captif d'Orient et de chimères dont la meule barbare devient le royaume. — Déceptions, mortifications, grandes excitatrices de rancunes ineffaçables, de subversives méditations, de torturants avilissements. — Pauvres, pauvres amis ! il serait si aisé pourtant de panser les morales blessures de ceux dont l'esprit se brise aux obligations qu'on lui impose : un peu de réflexion, un peu de bonté et du goût suffiraient de la part des hommes qui pour l'art distribuent sans

compter, mais hélas ! uniquement pour l'art trop restreint et se présentant en certaines conditions aussi décoratives qu'inutilement onéreuses.

Bien faibles sont les souhaits matériels du véritable artiste et afin d'en faire le plus heureux et le plus superbement riche et puissant de la terre, un coin d'atelier et quelques heures de paix, pour y emporter ses rêves, souvent suffisent.

(A suivre.)

R. P.

LE CHATEAU ET LE MUSÉE DE FRÉDÉRIKSBOURG

La journée eut vraiment tout l'imprévu et le décor aussi d'une fantaisie shakespearienne, autorisant le voyageur heureux et naïf à croire que l'aveugle hasard condescendait à s'occuper de lui avec grâce et tendresse, et qu'il recevait la récompense d'avoir su, quelques rares fois, admirer et comprendre la beauté des choses, dans le silence et dans la méditation. Shakespeare ! oui, son grand souvenir pour nous plana sans cesse sur ces paysages et ces bois et ces castels de Sjælland, non, sans doute, parce qu'il encadra en l'un d'eux peut-être le plus dominateur de ses drames qui pourtant revêt le royaume de l'attrait infini du chimérique et doué d'une sonorité plus troublante les trois sourdes syllabes de son nom : Danemark ; mais parce qu'il faut s'attendre à voir surgir son ombre démesurée et consolatrice à chaque carrefour des sentiments humains, joies, douleurs, mélancolies souriantes et parfumées, et qu'à ces inévitables rencontres, l'âme, instinctivement, fera l'hommage de ses émotions à celui qui fut le plus puissant et le plus mélodieux de ses chantres.

Le vent était frais, la route sèche et le vent assez léger pour donner sans fatigue la bonne excitation de la course, en nous soufflant aux oreilles, constamment, ses objurgations mystérieuses. La légion des bicyclistes, vie roulante et bourdonnante des chemins, dormait encore dans on ne sait quelles ruches, et seules nos machines couraient au long de la mer à peine mouvementée que masquaient périodiquement des troupeaux de villas à fortes chevelures de vignes vierges, et devant elle, ne la quittant guère des yeux, nous primes la tasse de café habituelle flanquée des tranches noires de pain danois d'un côté, et de l'autre de tranches roses de saumon fumé aussi soyeux qu'un lambeau de satin arraché à la robe d'un mikado ; nous regardions la changeante physionomie marine, les courants qui tantôt la traversaient de larges fleuves sombres et tantôt la couvraient de prairies magnifiquement vertes où se précipitaient au pâturage les blanches et voraces brebis accourues à la crête des vagues moutonnantes. Et c'est à son formidable étiage que nous jugions les agitations du monde ; en ce voisinage les préoccupations mesquines, le grotesque des menues ambitions, la crasseuse routine devenaient non seulement dérisoires, mais risibles comme la plus bouffonne et incompréhensible farce de foire, tandis que, par équitable compensation, les hautes actions, les œuvres nobles s'amplifiaient encore jusqu'à sonner l'accord parfait avec la grandiose harmonie océanique.

Le temps s'abîme ; dans les cieus la cavalerie des tragiques nimbus s'amoncelle et de grosses gouttes de pluie battent le sol. Faut-il rentrer ou continuer bravement ? Allons.

Courbés, luttant contre le vent augmentant qui nous repoussait parfois de son poitrail brutal et parfois nous acceptait et nous portait bénévolement sur son dos, nous suivions la lisière des

champs, traversions les villages en en suçant au vol la vie tranquille et saine, puis nous nous enfoncions dans les bois à l'orée défrichée de broussailles et d'herbages où se dressait l'altière nudité des futaies de hêtres, tels que les tuyaux d'un orgue colossal qui nous eût aspirés de son souffle irrésistible.

Hillerød, bourgade gentille, nous accueillit, tendant vers nous ses ruelles; nous savions que près de là existait un château. Frédérikborg? Fredensborg? Lequel? Nous doutions. Ces noms, presque les mêmes, à nos oreilles d'étrangers ne nous annonçaient rien de précis. A la dernière bifurcation nous hésitâmes sur le choix à fixer; nous faillîmes partir pour Fredensborg quand, intuition ou vague souvenance d'une image décorant de sentimentales cartes postales du pays, nous tournâmes brusquement le guidon vers Frédérikborg. Ce fut donc sans hâte qu'après le repas pris à l'hôtel de Copenhague, qui nous attira par une apparence d'ancienne auberge, nous nous dirigeâmes vers cet inconnu.

Tout à coup, en face d'une terrasse bordant la place centrale de la ville, entre des arbres et au delà d'un lac étendant entre nous et lui le tapis de ses eaux, il apparut, vaste et rose, nous arrachant aussitôt des mots : c'est beau; il est beau, il est superbe ! Aucune barque n'y conduisait, nous dûmes contourner la ville; les maisons le dérobaient, nous en dépassâmes les rangées régulières en nous demandant si cette vision n'était point un mirage de nos imaginations, si le faisceau des tourelles se montrerait de nouveau, lorsque les cafés banals ou les boutiques d'épicier n'en voileraient plus le bouquet. Bientôt le profil accidenté se découpa au-dessus d'une triple enceinte étreignant trois îlots, piédestal de l'antique demeure; nous franchîmes la porte de la première pour longer un double rang de bâtiments, écuries et communs à l'extrémité desquels s'élevait un second et monumental portail surmonté d'une tour en forme de fiasque carrée, au goulot façonné, au corps évidé, encadrant en son arcade le fond du château. Nous pénétrons ainsi dans la cour extérieure ornée au milieu d'une fontaine sculptée dont la vasque de marbre noir contenait une eau étrangement verte et épaisse comme quelque philtre offert en libation aux arrivants.

Un pont-levis serpentait, trait d'union entre les îles jumelles, forçant par la courbe de ses orbes les passants à défilier devant les meurtrières où jadis s'ouvrait la gueule des canons et qui, maintenant, béent en inoffensif bâillement de bouche édentée. Sur ce ponticule une station prolongée s'impose : la muraille, forte assise de pierre grise de grand appareil, plonge son pied dans le fossé aux eaux d'absinthe non moins denses et opaques que celles de la fontaine et coulant de chaque côté du corps principal sous l'arcature de deux pavillons de granit qui arborent à quinze pieds de terre un bas-relief où de nombreux musiciens donnent un concert à quelque nonchalante beauté. Le mur se continue en briques creusées de niches à l'italienne où repose la troupe complète des dieux de l'Olympe que désignent clairement leurs attributs particuliers : le colosse à la massue, l'enchanteresse et son miroir, le jeune homme au caducée, la vierge chasseresse, l'arc en main, la femme au paon en des poses tranquilles et concertées de rois, de reines et de princesses adonisés pour un bal masqué; le fronton de la dernière porte, marqué du chiffre de Christian IV, laisse tomber en signe de bienvenue des guirlandes de fruits et de fleurs sur qui passe son seuil, et l'on parvient alors en la cour d'honneur d'où le bâtiment, robuste et charmant — style de la renaissance flamande compliqué des avenantes galeries et des mols ornements florentins encore une fois peuplés de tout un

monde de déités et de nymphes symbolisant la vie de pensée, d'amour et d'art qui peut se vivre en un tel abri — se montrait enfin tout entier comme une belle femme lentement et coquettement déshabillée. Elles nous parlaient vraiment un langage de poésie et de rêve, ces tours élancées qui dialoguaient avec les nuages accrochant à ces nobles hampes le pavillon de leurs aériens tissus. Amoureusement nous suivions leurs formes audacieuses et variées, le regard joyeux de sauter de la base octogonale au fût cylindrique, puis au clocher hardiment posé sur quatre boules d'or et qui lui-même s'ouvrait en calice pour laisser jaillir un belvédère que surmontaient encore des clochetons ouvragés terminés par une floraison de pimpantes girouettes, plumes piquées à ces bonnets d'ardoise. Et tout dans la construction se révélait asymétrique, inattendu, fantaisiste et capricieux; le seul souci de l'artiste qui l'agença fut le charme et la joie et il mit le sourire sur la façade de l'édifice aussi bien qu'un peintre sur le visage de son modèle; la vivante couleur de la chair humaine, elles l'avaient, ces briques si facilement changeantes sous les rayons perpendiculaires ou obliques du soleil qui accentuaient aussi le vert-de-gris des toits de cuivre dont la cuirasse se soulevait de place en place pour laisser poindre la frimousse drôlement curieuse de petites fenêtres coiffées uniformément de l'armet persan.

Nous entrâmes, redoutant fort, ignorants promeneurs, de rencontrer là le soi-disant luxe moderne, affreux assemblage de mobilier à peluches criardes, à bronzes dorés (illustrations des rêves de concierge), si souvent accumulé par les rois actuels qui tirent sans doute vengeance de leurs ancêtres pour leur passion du Beau, en déshonorant, par un assortiment de bazar, les séduisants palais où se complurent les défunts. Nous entrâmes. D'un geste discret, le gardien indiquait la première salle à parcourir, de vastes proportions, occupée seulement par les armures de guerriers fameux, impressionnantes en leur raideur à peine rompue aux lourdes articulations, conciliabule de fantômes de fer présidé par celui du roi de France, François I^{er}, dont le heaume à visière baissée représentait une énorme tête de chat. Seuls, nous suivîmes de longs corridors et leurs panneaux nus, garnis uniquement à la cimaise d'une vieille tapisserie mise sous verre, et racontant, détail à détail, naïve et harmonieuse, autant qu'une romance du passé, le terrible héroïsme de Guillaume le Conquérant et de ses Normands lancés à la chasse à l'Angleterre sur leurs barques effilées. Un fac-simile de ces bateaux s'allonge au milieu du vestibule, en sa taille de svelte insecte armé des antennes de trente paires de rames et de trente paires de ronds boucliers.

Au bas d'un étroit escalier, enroulant son pas-de-vis au cœur de la pierre, un autre gardien du même signe indicateur et courtois nous envoie à l'étage supérieur et nous débouchons en une spacieuse pièce, pénombreuse grâce à la croisée reculée par l'immense embrasure filtrant à travers ses menus carreaux plombés un jour précieux qui se brise doucement aux angles de bahuts de chêne, de tables massives et de coffres monumentaux, de coffres pour pièces romantiques où la femme dérobe l'amant — tout un régiment d'amants pourrait même s'y cacher — aux poursuites sanguinaires de l'époux. Ils sont nombreux, les uns très hauts, les autres sculptés ou fleuris de ferrures, servant de sièges, servant de tables, meublant les coins des cheminées moyenâgeuses de l'antichambre des pages, placés sous les portraits d'hommes et de femmes, engoncés dans leurs fraises et leurs justaucorps, tels que des marche-pieds préparés pour ces personnages quand ils

descendent de leurs cadres à l'heure des phantasmes nocturnes. Encore, encore, ils s'espacent dans toutes les chambres où nous errons, à pas lents, à voix basse, car nous sommes toujours seuls et l'impression peut s'épanouir en nous, autour de nous, comme des cercles sur l'étang, sans que des présences bruyantes ou maladroitement les forcent à se replier froissées et meurtries vers leur centre. Ceux qui veillent à la beauté du château ont eu la délicatesse de pensée de vous éviter le lassant et intéressé bavardage du guide : de minces cordelières qui n'ont pas la brutalité des barrières vous dessinent l'itinéraire et vous empêchent, en votre hâte de tout voir, de négliger quelque partie des appartements. Ainsi donc, sans nous en douter, nous marchons comme si les aîtres nous étaient familiers de longue date ; nous voici contemplant le délicieux paysage terraqué par les jalousies d'un cabinet pris en l'épaisseur d'une des tours et nous nous reposons de la vue de ces antiques foyers par celle de la juvénile verdure d'arbres courts et ronds, posés sur les gazons riverains ainsi que de gros nuages verts.

Mais les choses nous rappellent.

Nous nous retournons. La lumière, cette fois, vivace et libre, se joue en une petite galerie ; les parois, le plafond, entièrement doublés de stuc blanc massé en draperies, en volutes, en cartouches, en consoles qu'on croirait des torsades de linge frais lavé, s'en renvoient les jets de rayons indéfiniment. Hélas ! à l'extrémité, en un local réservé, une immense toile, oh ! moderne, bien moderne, reproduit, des plus jeunes bambins aux grands-pères, une trop copieuse famille royale. Passons. De retour par la galerie enveloppée de sa lingerie ainsi qu'une femme arabe de ses voiles de cotonnade immaculée.

Soudain nous stoppons.

Une lente voix, une frêle voix de métal chuchote, insinuante et tendre. Le carillon. Nous l'entendons mal, mais quand même, si paisible et si lent, surtout, égouttant ses notes une à une, en vibrants petits soupirs. Et le château nous devient plus cher puisqu'il possède aussi l'appas de la parole et qu'il raconte tant de souvenirs en ces périodiques accès de confiance.

Il faut gravir un second étage, par ces degrés en spirale qui animent notre course d'une allure fantastique et clandestine pimentant davantage notre surprise et notre plaisir. Parvenus au faite nous tombons dans une géante salle de fêtes où tout est couleur, éclat et richesse : les dallages de marbre, les corniches, les balustres, les voûtes caissonnées et ouvrées de moulures et de chamarrures d'où pendent, bizarres lustres, des miniatures de navires d'un autre temps, pareils à des palais flottants ; d'admirables tapisseries déploient des scènes champêtres ou sylvestres, des combats navals, des écroulements de fruits et de fleurs tandis que les cadres auréolent les falotes figures des monarques et des souveraines qui furent admis — on se demande pourquoi devant leur médiocrité physique et intellectuelle évidente, rarement rachetée par le masque significatif ou pensif d'un des leurs — à passer leurs jours en ce domaine enchanté.

Une autre aile à explorer. Incessamment les chambres s'ouvrent devant nous ; aucune ne se ressemble ; sans heurts, nous franchissons les époques d'art comme la vie franchit les siècles et nous abandonnons la Renaissance pour aborder au temps de Louis XIII, Louis XIV et de Louis XV, dont les fauteuils carrés, les sièges majestueux et les canapés contournés paraissent, en ce castel extraordinaire, avoir été choisis par les majordomes successifs et fidèles de la Belle-au-Bois-dormant, se relayant de père en

fils en cette œuvre esthétique et cette organisation somptuaire, pour montrer à la princesse, enfin réveillée, la marche du génie humain durant son sommeil séculaire. Et voilà, sans doute, le lit de la divine aventure ; coquet, joyeux, tout de brocatelle verte, liseré de soie rose, avec un dais découpé en couronne de fée, un haut chevet et, à ses côtés, un double lampadaire à trépied, il fait invinciblement songer à de jeunes et vaillantes amours sonnantes, paroles et sanglots sous ses courtines, autant que celui de la pièce voisine, sévère, sombre, évoque des veilles fiévreuses de prince aux périodes difficiles de son règne.

Ici ce sont les taffetas, les acajous, les cuivres du premier Empire composant d'exquis boudoirs, et, par un miracle de goût, le salon, le terrible salon bourgeois de Louis-Philippe ne dépare point le ravissant ensemble et détient, lui aussi, le caractère émouvant et suranné des bibelots qu'aimèrent nos aïeux.

L'acte était fini ; nous ralentissions le pas, spectateurs empoignés qui ne peuvent se décider à quitter le théâtre où la pièce vient de se jouer. Nous nous retrouvions dans la cour. Quelques personnes s'orientaient vers la chapelle. Nous l'oublions !

Oh, ce fut bien l'apothéose de cette procession ! l'incomparable nef gothique, aux dimensions parfaites, heureuse comme tout ce qui l'entourait, avec une nuance plus grave de piété et de mysticité, mais si peu ! dorures brunies et tièdes à l'œil, fines colonnades, orgue guilloché, chaire légère telle qu'une volante nacelle, tribunes gracieusement découpées et lambrissées et d'où l'on contemplait la nef entière en son habillement de sainte très parée, soin infini, intime splendeur ! elle n'est d'aucune époque, d'aucun style, d'aucune mode ; chaque siècle vint la décorer tour à tour et rehausser sans cesse son élégance sacrée par un nouvel atour si bien que les ans ne l'ayant point vieillie, elle reste en son silence et sa solitude, la plus attachante, la plus vivante des survivances de Frédérikborg.

En pensant à la volonté inconnue qui éleva au milieu des prairies et des étangs et près de la modeste localité d'Hilleröd le blond manoir, nous en faisons le tour par la route qui contourne à la fois le lac et le verger avant de s'enfoncer au profond du parc luxuriant ; nous l'admirions encore sous les puissantes rougeurs du couchant. Elles l'austérisaient, car, possédant le charme androgyne de toutes les belles choses, si son aspect féminin nous avait frappé de prime abord, il prenait, maintenant, au choc de ces clartés belliqueuses, une apparence de burg fortifié.

Le soir, après le diner, retraversant les rues, sonores sous les bottes des rares piétons, nous revînmes, attirés, rôder autour des fossés et dans les larges avenues de marronniers dont les branches feuillues trempaient dans l'eau et la teignaient, il se peut, de ces tons si glauques ; parfois, en nous inclinant, derrière leur frange, nous devinions la masse noire érigée sur les trois îlots ; les ténèbres étaient si fortes qu'elles noyaient toute ligne, tout contour en leurs flots ; pourtant nous ressentions l'immanence de l'art qui reposait là, à quelques brasses de notre rive, et nous savourions son invisible, mais magnétique domination. Au fond de l'allée, une lanterne, une seule, verte, qui ornait plutôt qu'elle n'éclairait, émanait une paisible lueur d'émeraude lumineuse. Au delà des frondaisons la Grande Ourse traînait en plein ciel sa toison argentée. Pas une âme perceptible ne se manifestait. Puis, la même frêle voix que nous ouïmes déjà se remit à chanter. Le carillon, avec une lenteur rêveuse d'improvisation, et des notes très doucement fausses, déroula le lacs de ses phrases chevrotantes, reprenant deux, trois fois le motif en la pudeur de

l'aveu, cessant par lassitude ou par émoi trop poignant, eût-on dit, pour recommencer à murmurer sa mélancolie adorable et cruelle de vieille belle qui radote ses succès d'autrefois et ne peut se résigner à clore le récit des jours triomphants ni le chapelet des regrets; il éveilla aussitôt en notre cœur troublé une chanson populaire que conserve la légende de Saintonge, et non moins tremblante, non moins humide de pleurs irrémédiables :

La vieillesse me tient,
C'est mon plus grand chagrin,
Je m'en vais mon petit train,

Je m'en vais- mon- pe- tit- train.

Et comme filé sur les cordes d'un passionné violon, le dernier mot mourut, après un point d'orgue prolongé, étouffé par la moiteur aromatique de la nuit, et l'air en resta longtemps trépidant et ému.

Et nous, voyageurs changeants, à la recherche de l'inépuisé, nous quittâmes le lendemain matin Hilleröd et Frédérikborg, mais notre reconnaissance persiste et notre joie aussi de savoir qu'en un verdoyant coin de Danemark se dresse, dans telle intimité, cet ostensor de beauté, cette coupe où celui qui pense et celui qui rêve peuvent s'abreuver si largement d'art et de vie.

JUDITH CLADEL

PETITE CHRONIQUE

M. A.-J. WAUTERS, qui récemment s'est acquis à Bruxelles tant de gloire reconnaissante pour les arrangements nouveaux à nos musées de peinture, qu'il mena à excellente fin avec la collaboration si ferme et si intelligente de M. CARDON, et ultérieurement avec celle de M. ROBIE, le floripeintre, vient de publier une plaquette : *La Grand'Place de Bruxelles*. Ah! que j'aime ce nom de patois local, si étrange pour les bons reporters français qui daignent nous visiter parfois : la Grand'Place! — Quarante-six pages et des photographies. Pas de prétentions au style, mais une rapide, bonne et concentrée érudition. Des recherches curieuses sur les origines de cet extraordinaire ensemble d'architecture ayant agrandi aux proportions colossales ce qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les dimensions restreintes des « cabinets » italiens et des gentils meubles hollandais ou flamands. Très intéressant à lire, notamment tout ce qui est dit sur notre école d'architectes aux temps, paresseusement prolongés, où furent bâties ces merveilleuses fantaisies de pierre dans lesquelles chantent si gaîment et si harmonieusement nos traditions esthétiques faites d'allégresse, d'imprévu et de bonhomie. Aux pages 9 et 10 seize artistes bâtisseurs brabançons sont nommés : noms inconnus des profanes. Vraiment, pour l'enseignement des populations on devrait les mettre en signature à chacun des édifices qu'ils firent surgir, comme on met le nom des peintres au pied des tableaux et ceux des écrivains sur les livres. On nomme bien les rues, au moyen de plaques bryantes, des noms d'un tas de médiocrités contemporaines dont beaucoup sont déjà incompréhensibles pour les passants, à moins qu'ils n'en transposent la signification, comme, par exemple, de croire que la rue Jourdan fut ainsi qualifiée à la gloire du vainqueur de Fleurus. Mais que penser notamment de la rue Tasson-Snel, de l'impasse Vanmuysenwinkel ou de la rue Foppens?

M. JOSEPH NÈVE qui, nommé chef de division au ministère de l'intérieur, peut (depuis la mort de Jean Rousseau), être considéré comme faisant fonctions de directeur des Beaux-Arts, égarant le ministre, emploie les loisirs de ses pourtant absorbantes occupations officielles par d'intéressantes études. Nous rendions compte dernièrement de sa curieuse brochure sur *L'Arbre de la Croix*.

En voici une autre : *Notes sur quelques portraits de la Galerie d'Arenberg*. Elle attire, avec un grand à-propos, l'attention sur cette collection, certes non ignorée, mais peu visitée, du moins par nos compatriotes, malgré son exceptionnel intérêt signalé jadis, en 1859, par Burger, et la grande valeur des œuvres qui y sont rassemblées. M. Nève décrit, avec érudition et charme, les trois portraits par Van Dyck, les quatre portraits par Rubens plus deux attributions, les deux portraits par Gérard Dou, les deux par Lucas Cranach, enfin ceux par Kocharski, Gilles Van Tilborch, Gwaldorp Gortzius, Maes, Jean Maltham, Rigaux, Van der Helst, Pepyn, Jean Speekaert et un inconnu. Bref une très suggestive récolte. — C'est à cette galerie d'Arenberg que l'on pourrait appliquer aisément, dans le calme d'une collection particulière, l'idée de la Maison d'Art : faire sur place la clinique des œuvres, à quelques amis d'abord, à des groupes d'amateurs ensuite, suivant ce programme très simple : Courte biographie de l'artiste, indication de sa place dans l'évolution générale de son art, ses caractéristiques individuelles; puis l'explication de l'œuvre « clinique », son sujet, ses qualités, ses apparents défauts, au point de vue de la composition, du dessin, du coloris, de la lumière. Est-ce que quelqu'un de nos esthètes ne pourrait résolument entreprendre cette mission utile, M. Joseph Nève, par exemple?

Dans un article paru dans le *Journal* au cours des vacances, Camille Lemonnier décrit Montjoie, la bizarre ville, l'archi-bizarre ville prussienne, voisinant notre frontière, où les maisons ont six étages de greniers! Et il signale les admirables sculptures en bois qui y foisonnent. « Des rampes d'escaliers ouvrees, de purs chefs-d'œuvre de bois taillés et comme filigranés, nous font penser à des vignes foliolées et ramiculées de vrilles. C'est la surprise d'un miracle d'images fleuries qui se renouvelle de pas en pas. Même les petites maisons, à côté des « grosses-hauses », sous les laques et les couches de vernis qu'appliquèrent d'imbéciles vitriers, laissent voir d'exquis motifs de portes, des ornements aimables d'un pur goût Louis XV. Et par-dessus ces portes, où le caprice charmant et introuvable ailleurs, des lanternes sculptées, éviées par le plus fin ciseau, des lanternes au dessin moelleux et lové, des lanternes aujourd'hui sans vitres et qui sans doute autrefois éclairaient les façades, évoquent le souvenir des carrosses des sacres. » — Camille Lemonnier pose, ensuite, la question suivante qui mériterait d'être résolue, si elle ne l'est déjà par quelque auteur que nous ignorons et que peut-être quelqu'un de nos lecteurs liégeois connaît : « Quel délicieux artiste, en ce Montjoie qu'ignore l'histoire et de qui seulement on sait la minute de prospérité que valut à ses lavages de laine la qualité cristalline de sa Roer, quel ouvrier mystérieux propagea son inventif métier et l'épanouit ici de porte en porte? Ou si ce fut L'ECOLE DES SCULPTEURS EN BOIS DE LIÈGE, cette incomparable école de l'autre siècle, presque inconnue, qui s'en vint donner à la curieuse cité des laveurs de laine et des marchands drapiers l'aspect d'une de ces adorables petites cours royales de la vieille Allemagne? » — Cette Ecole de Liège a produit des meubles charmants d'un Louis XV local caractéristique, très appréciés des amateurs. Il conviendrait, maintenant qu'en Belgique, où l'on se préoccupe tant d'établir les caractéristiques du génie national, de « l'Ame belge », de l'étudier de près et de lui donner tout le relief qu'elle mérite.

On connaît, et de reste, la lutte (combien usée, grands dieux!) entre les partisans de « l'Art pour l'Art » et les partisans de « l'Art social », *id est*, bien entendu, non pas un art socialiste, mais un art se manifestant dans toutes les expressions de la Vie et pour tous les vivants, en opposition avec celui qui prétend ne se destiner qu'à « l'Elite », soi-disant telle, et pour le Bel-Air. C'est vidé, cette affaire, archi-vidé, et on ne l'agite plus que dans quelques revuets départementales en mal de polémique. Le plus vulgaire savoir-vivre littéraire commande de s'en abstenir. Désormais le mot d'ordre, dans tous les domaines de l'art, est LA VIE ET L'ACTION, c'est-à-dire la participation à l'immense spectacle des événements et aux dramatiques agitations de l'époque. Tous les jeunes vont à cette conception émouvante et ont la haine

de ce qu'on peut nommer « LA LITTÉRATURE POUR LITTÉRATEURS ». Témoin ce paragraphe pris dans la *Revue naturaliste* : « Il est aisé de se rendre compte de la singulière aversion que nous inspira l'état présent des lettres vers les premières heures de nos débuts. Le bibelot d'écriture, la joliesse plastique, de même que les jeux de phrases et les notations de nuances sentimentales semblaient seuls préoccuper les auteurs. Comme le faisait remarquer naguère et fort à propos M. René Ghil, ce genre de littérature ne peut séduire que de rares adolescents dépourvus de sens vital et un nombre plus restreint encore de jeunes femmes oisives, mais il ne correspond en aucune façon à la totalité des aspirations actuelles. Aussi le seul remède à cet état de choses sera de refuser aux arts ce caractère aristocratique où l'on voudrait le limiter. »

CONCERTS POPULAIRES. — Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures (et non 2 h. 1/2), dans la Salle des fêtes de l'Exposition, concert populaire extraordinaire consacré aux œuvres de M. Camille Saint-Saëns, avec le concours de l'auteur, du Choral mixte (directeur M. L. Soubre), de M^{mes} Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez.

Prix des places (non compris l'entrée à l'Exposition) : Places numérotées (travée du milieu). 1^{re} série, 5 francs; 2^e série, 3 francs. Entrées (côtés), 1 franc.

Le deuxième concert, fixé au 24 novembre, aura lieu sous la direction de Richard Strauss.

Le programme se compose de ses poèmes symphoniques *Don Juan* et *Zarathustra*, et de la piquante fantaisie sur *Eulenspiegel*. M^{me} Richard Strauss, qui s'était fait une brillante réputation de cantatrice sous son nom de jeune fille, M^{lle} de Ahna, accompagnera son mari et chantera plusieurs *lieder* de lui, que le jeune maître accompagnera lui-même au piano.

M. Camille Saint-Saëns, le maître organiste et compositeur, s'est décidé à donner dans la Salle des fêtes de l'Exposition, le jeudi 14 octobre, à 2 h. 1/2, une séance d'orgue. Le programme et le prix des places seront publiés ultérieurement.

CONSERVATOIRE. — Les séances de musique classique pour instruments à vent et piano recommenceront au Conservatoire le 17 octobre. Les personnes désireuses de s'y abonner sont priées de s'adresser à M. Florent (aile droite), au Conservatoire.

La saison des grands concerts débutera par une audition de la *IX^e Symphonie* de Beethoven, qui sera exécutée au premier concert (avant la Noël) avec une cantate de Hændel.

Le deuxième concert (premier dimanche de février) sera consacré à la mémoire de Brahms. Au programme, la *II^e Symphonie* du maître allemand et ses *Chants graves* qui seront chantés par M. Stermans, l'excellent baryton de Francfort.

Au troisième concert, M. Gevaert reprendra le *Rheingold* de

Wagner, et le dimanche des Rameaux nous aurons une nouvelle audition de la *Passion selon saint Mathieu* de Bach.

UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES. — La séance solennelle de rentrée aura lieu à l'Hôtel Continental, lundi 11 octobre, à 8 h. 1/2 du soir.

Les discours seront prononcés par MM. Bonmariage et E. Ferri.

Les personnes qui désirent recevoir des cartes d'invitation sont priées de s'adresser au secrétariat général de l'Université Nouvelle, 21, rue des Minimes.

M. Ernest Chausson vient de terminer un Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle qui a été lu mercredi soir par MM. Eugène Ysaye, Lejeune et Gaillard, l'auteur tenant lui-même la partie de piano. L'œuvre est très remarquable et digne en tous points de l'auteur du *Concert*, de la *Symphonie*, du *Poème* pour violon qui ont classé M. Chausson parmi les premiers compositeurs de la Jeune France musicale. Nous l'apprécierons en détail lorsqu'elle sera présentée au public, c'est à dire dans le courant de l'hiver.

M. Chausson, qui passe l'été en Savoie, sur les rives pittoresques du lac d'Annecy, est reparti pour cette région aussitôt après l'audition de son quatuor.

La réouverture des cours publics et gratuits de musique, diction et déclamation, pour dames et jeunes filles, a eu lieu dimanche 3 octobre, à 9 heures du matin, à l'école communale d'Ixelles, 54, rue du Président. Le corps enseignant est composé de dames diplômées des conservatoires de Bruxelles, Liège, Leipzig, Roubaix, etc. Des cours de pianos (tous les degrés), d'ensemble et de lecture à vue (à 2, 4, 6 et 8 mains), soumis chacun à un droit d'inscription annuel de 6 francs, complètent le programme des études. Dans l'intérêt de la bonne marche de celle-ci et pour faciliter le classement des élèves, la direction les engage vivement à se faire inscrire sans retard. Des concours seront institués à la fin de l'année scolaire et des prix décernés aux élèves les plus méritantes. S'adresser pour les inscriptions et renseignements au local, le jeudi, de 4 à 6 heures, et le dimanche, de 9 à 11 h. 1/2.

Le Théâtre Molière, qui a inauguré sa saison par une reprise de *Révolte*, de Jules Lemaitre, donnera ensuite une série de nouveautés. Les premières seront *Rosine*, la pièce d'Alfred Capus qui vient d'obtenir à Paris un retentissant succès; la *Marchande de sourires*, de Judith Gauthier, avec prologue d'Armand Silvestre, montée avec une mise en scène japonaise extrêmement curieuse; le *Patrimoine*, de M. Gustave Van Zype; *Catherine*, la nouvelle pièce de M. Lavedan, que la Comédie française montera cet hiver.

Le *Sillon* vient d'ouvrir dans les Galeries du Musée sa cinquième exposition annuelle. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCESSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES
Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'INÉVITABLE ADULTÈRE. — DE LA RECHERCHE DU JUGEMENT DANS LA PEINTURE (suite). *Aux amateurs d'art.* — LE SILLON. — VEERE. — POUR LES ARBRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

L'INÉVITABLE ADULTÈRE!

Ne pensez-vous pas que, dans les temps futurs, quand des critiques, qu'on peut espérer moins doctrinaires et moins farceurs que ceux d'aujourd'hui, étudieront la littérature du XIX^e siècle, comme nous étudions celle des ans où florissaient soit Ronsard, ce chantre de la vie gracieuse, soit Rabelais, ce chantre de la vie exubérante, ils se demanderont avec stupéfaction par quel maladif et mystérieux phénomène il s'est fait que tout au long des dix dernières décades les écrivains français de vers, et surtout de prose, à l'exception de quelques génies trop supérieurs pour être jamais enlisés dans les amoindrissantes habitudes et modes, ont, avec une constance maniaque, invariablement fourré dans leurs œuvres (la plupart du temps comme épisode central) UN ADULTÈRE? On n'y échappe pas plus que, dans un repas de corps, on n'échappe au filet de bœuf à la Godart ou aux céleris au jus.

Ce qu'on en est obsédé, dans le roman, au théâtre,

dans la nouvelle, dans l'article de trois cents lignes à trois sous la ligne! Ce qu'il nous agace, nous horripile, nous rase, nous rape, nous herse, nous tangué, nous ventouse, nous scariifie, cet adultère français! Il suffit de réfléchir que dans toutes les autres littératures de langue européen-américaine — représentant actuellement l'efflorescence suprême de l'écriture dans l'Humanité par l'épanouissement de cette race aryenne qui en fut, dès les origines, l'éblouissant fleuron, le seul recélant ces dons magnifiques : « la progressivité inlassable, l'éducabilité illimitée », — il suffit de penser que dans toutes ces autres littératures l'affaire de l'adultère ne surgit pour ainsi dire jamais, n'apparaît qu'à titre d'exception, est un élément dédaigné et de deuxième ordre, pour comprendre l'étrangeté de ce « mal français » sévissant avec une persistance et une universalité presque administratives, comme si une circulaire ministérielle le prescrivait à d'irréprochables et soumis bureaucrates et fonctionnaires.

Si — sans compter cent autres manifestations d'une décadence qu'on souhaiterait passagère, tant de Beauté et de Force cérébrales étant longtemps sorties de cet admirable foyer esthétique et intellectuel — il est des causes par lesquelles on peut expliquer l'affaissement de la renommée française dans les appréciations humaines, spécialement de sa renommée littéraire, celle-là peut assurément être mise parmi les principales.

Nos voisins semblent ne pas se douter de la puérilité que revêt pour tous autres qu'eux cet accident, vieux comme le mariage, de la vie sociale, sévissant avec sa banalité plate, sa séduction perverse et son égoïsme sensuel et grossier, à tous les étages de l'édifice des classes, moins assurément dans les larges assises ouvrières que dans les superstructures, se rétrécissant en pyramides, de la bourgeoisie vulgaire et des gens du « beau monde » ainsi dénommé, sans doute, parce que tout ce qu'il y a de plus moralement laid s'y concentre avec prédilection en surextrait. Pour le Français, du moins pour celui qui tient la plume du romancier, du journaliste ou du théâtral, l'adultère est, croirait-on, la grande affaire de l'existence, l'événement par excellence, la suprême aventure! Toutes leurs idées coulent dans celle-là comme un fleuve à la mer.

Rarement cette petite histoire conserve pour eux les proportions raisonnables et amusantes que lui avaient maintenues la bonne tradition populaire, les dimensions et l'allure immortalisées par l'incomparable Alcofribas Nazier, créateur de Panurge et qualificateur breveté des cocus. Ce n'est plus matière à rire! Les Dumas jeunes y ont mis ordre, les Bourget aussi, et avec eux, autour d'eux, en multitude, innombrables, les écrivains de tous les calibres et de toutes les robes. L'adultère, l'inévitable adultère, est devenu matière à dramatiques amplifications. Ils l'ont fait sentimental au premier chef. Ils en ont fertilisé les émotions. Ils en ont « pathétiqué » les péripéties. C'est devenu invariablement une grosse affaire émouvante, excitatrice de larmes, productrice d'effrois, alors que pourtant, grâce à la millénaire coutume, combien simple et naturelle, en sa divertissante et réjouissante pratique, cette copulative conjoncture!

Il y a là, dans la littérature franque, bien titrée cette fois fin-de-siècle, une épidémie sur laquelle il n'est pas sans intérêt d'attirer l'attention, ne fût-ce que dans l'espoir d'amener peu à peu la cessation d'un eczéma dont, vraiment, tout le monde, ailleurs que dans les Gaules, pays tenu pourtant pour être celui du goût, de la variété et de l'amusement, commence à en avoir par-dessus les tempes. Non, vrai, il n'est pas d'air usé par la manivelle des orgues de barbarie, il n'est pas d'article premier-Paris éreinté par le rapetassage des gazettes, il n'est pas de discours parlementaire remâché sur la politique intérieure ou étrangère par les députés chéquards, qui apparaisse aussi fatigué, aussi nauséux, aussi ranci et fasse plus rapidement, par un invisible dé clic, chanter dans la mémoire ce refrain impérissable :

Si cette histoire vous embête,
Nous allons la recommencer.

Adultère inévitable! Inévitable adultère! D'où es-tu venu et pourquoi persistes-tu opiniâtement sur les bords peu fleuris et garnis de quais de la Seine aux

pullulents romanciers? On a la littérature qu'on mérite, a dit je ne sais plus quel grand moraliste. La littérature est le miroir des mœurs, a dit je ne sais plus quel autre grand moraliste, peut-être le même. Il n'y a, sans doute, ni plus ni moins d'adultères en France que partout ailleurs. La sublime entremetteuse qu'est la Nature, toujours occupée, la cynique, à multiplier les occasions de reproduction, alors même qu'elles doivent être des ratés, n'a pas adopté de patrie pour ses œuvres abondamment fornicatoires, et la fréquence de « l'encornifistibulation », selon le vocabulaire du chroniqueur de Grangousier, de Gargantua et de Pantagruel, ne peut être rangée parmi les spécialités des *Gesta Dei per Francos*. Mais ce qui reste particulier aux présentes générations parisiennes c'est de ne pas s'interrompre de parler et d'écouter parler de ce phénomène charnel, dans les livres, au long des feuilletons, sur les scènes spectaculaires, dans tous les endroits où littèrent des êtres humains!

D'où vient cet appétit de bavardage adultérique sentimentaleux? A quel secret mécanisme cérébral correspond-il? A quelle hyperesthésie, à quel détournement? Pourquoi les uns, inévitablement, le voient-ils couler de leur plume et s'étendre sur leur papier en linéaments indéfinis? Pourquoi les autres gobent-ils avec volupté, avec l'entêtement brumeux des alcooliques, ces rebâchages érotiques? Certes, ces extériorisations bizarres et quelque peu démentielles de l'âme française en cette présente époque, ce tic, cette manie tournant à la scie pour l'étranger, est un symptôme, un curieux et inquiétant symptôme de psychologie alors qu'on dit trop déjà que la jadis grande Nation se déprime et s'aveulit par un Sedan intellectuel pire que le Sedan militaire.

Heureusement que parmi les jeunes, les plus jeunes, ceux du dernier train, ceux qui, pour trancher sur les antécédents vraiment trop visiblement décatiés, ont mis sur leur bannière : NATURISME! (tant d'autres vocables étant occupés) on a des notions fraîches sur la Vie et l'Action. Il y a là des âmes renouvelées qui voient l'humaine existence dans l'admirable ensemble de ses complexités, de ses imprévus, de ses inépuisables et miraculeusement changeantes effervescences, et pour qui se confiner dans le récit toujours renaissant d'un phénomène passionnel unique et putassier, est l'attestation d'une infirmité et le billet de logement pour l'hôtel des invalides de la pensée. Ils vont, apparemment, eux, chanter tous les modes de l'activité des hommes, ils vont ne plus se ronger toujours le même ongle, ne plus se gratter perpétuellement au même creux ombilical. Leur Littérature comme leur Vie va s'amplifier, dans les vastes espaces, par-dessus les clôtures entre lesquelles claudiquent et toussaillent « les Maîtres » d'aujourd'hui. On peut compter sur eux pour nous débarrasser, enfin, de l'INÉVITABLE ADULTÈRE!

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

Aux amateurs d'Art (1).

Quelle jouissance de provoquer dans l'inconnu une envolée de beautés nouvelles et de la lancer à l'aventure vers le ciel infiniment étoilé des idées, où elles brilleront parmi tant d'autres conceptions humaines dont les rayonnements confondus retombent sur la terre ! Quelle jouissance ! — mais aussi quelle utilité ! car la clairvoyance découvreuse de talents, par sa simple extension dépourvue d'exigences généralisatrices, empêcherait et détruirait l'éclosion des tendances artistiques vaines, veules et nuisibles qui abattent, rongent les luxuriantes aspirations en nous s'éveillant sous la lourde buée des banalités.

Le manque de précision et les fantaisies prétentieuses président à l'exposé habituel des questions d'art ; aussi les amateurs de tableaux, qu'absorbent ordinairement d'autres préoccupations et qui, tout en ressentant intensément, ne peuvent toujours méditer la complication apparente de l'esthétique, éprouvent-ils, ainsi qu'il fut déjà dit, le besoin de s'aider de conseils maintes fois intéressés. Ces conseils, du reste, consistent en bavardages, ignorent les généralités, n'ouvrent aucun horizon sur l'Art, qu'ils effleurent et réduisent à des superficialités misérables quand on réfléchit à sa grandeur réelle. Il est, en effet, le plus puissant distributeur de ces sensations indispensables à tous, puisque la vie se résume en leur poursuite constante ; seulement, les satisfactions qu'il offre sont d'ordre majeur, nous inspirant un état sensible, délicieusement accueillant pour ce qui est généreux, c'est-à-dire pour ce que nous préférons : les natures même normalement viles, lorsqu'elles goûtent aux sentiments nobles, se transforment et méprisent les jouissances jadis pour elles seules enviables.

Chacun a dans son existence des heures passionnelles plus ou moins brèves, où se révèlent ces beautés ; certains y vivent éternellement, double explication de la persistance et du triomphe, sinon en pratique au moins dans les intellectualités, des pures expressions psychiques qui, malgré le lamentable sort que leur impose journallement l'intérêt égoïste des hommes, restent, dans l'intimité de ceux-ci, d'essence divine. Nulles autres impressions ne les égalent, cause de leur suprématie incontestée, mais avare de manifestations compréhensibles pour la généralité qui les néglige au bénéfice de plaisirs rachetant l'infériorité par leur accès facile et leur multiplicité. Or, l'Art enveloppe d'émotion, de l'adorable et grave émotion, où fleurissent les fleurs d'attendrissement desquelles les désirs s'élancent vers l'idéalité réelle ou chimérique. Il nous enlève sur de hautes montagnes d'où les détails ordinairement maîtres de la vie disparaissent et où nos regards et nos vœux se dirigent vers la splendeur des nuits qui les guident jusqu'à l'aube, les pleurant dans les soirs. En son royaume nos cœurs obéissent aux supérieurs, leurs préférés, parce que l'œuvre d'art leur infiltrant une affectivité transcendante les rend insensibles aux troubles secondaires.

A cette loi se plient inconsciemment les esthètes. Des tableaux dont ils s'environnent descend le charme qui les isole un instant des mille banalités de l'existence et fait appel à l'être spécial qui se dissimule en chacun de nous et pourtant bien aimé parce qu'à

lui seul parle la Beauté : l'être aimé, étouffant les misères de son frère dévoyé, donnant l'illusion fugitive et tant heureuse qu'il est l'unique et constant soi-même. De ces tableaux ne se glissent point des pensées éloignées de la vie, abstraites, irréelles, tel qu'on se figure le rêve, mais au contraire des pensées d'humanité absolue mettant le contemplateur dans une atmosphère où les émois éprouvés pour son entourage d'affection, de tendresse ou inspirés par des causes plus vastes, se manifesteront dans leur plénitude. Ce n'est ni parmi les étoiles, ni vers l'inconnu, mais près de nous, dans la réalité ordinaire si nous ne la flétrissons pas, que serpente le rêve.

L'Art emporte en des contrées analogues aux doux jardins d'amour pleins d'enchanteresses griseries nous préparant à l'héroïsme.

Enfin, l'étude du jugement artistique aidera surtout la compréhension esthétique lorsqu'elle indiquera le but qu'involontairement ou consciemment se prescrit l'Artiste, les idées que dans la solitude il conçut et inscrivit sur ses toiles, exhumant aussi les secrets de son âme qui, tout en formant le caractère dominant des œuvres glorieuses, restent, sauf à quelques élus, ignorés, muets : des milliers de regards reflétant d'innombrables célébrités glissent sur eux sans entendre leurs admirables chants et sans ressentir parfois d'autre trouble que celui d'être en présence d'une réalisation artistique célèbre. Les musées, qui recèlent des trésors de forces suffisants pour enthousiasmer la foule flâneuse le long de leurs allées, connaissent surtout des regards d'où l'admiration déprimée passe indifféremment du vrai chef-d'œuvre à la médiocrité. Il est donc nécessaire d'enlever ces précieuses sources de sensations au mystère qui les dérobe à l'observation inapprofondie (dominante parmi les hommes) et qui ne les dévoile qu'imparfaitement même aux esprits familiarisés avec les enchantements artistiques. En définitive, et ainsi qu'il fut dit au début, la tâche consiste à prendre un à un les quelques facteurs contribuant à l'épanouissement des manifestations picturales, à les mettre en lumière et à en démontrer le pouvoir indépendamment, ainsi que l'importance de leur collaboration dans l'ensemble d'une création.

Le premier élément est la pensée, la conception ou recherche parmi l'infinité de formes peuplant le monde (car il est impossible d'imaginer des choses inexistantes) et aboutissant au choix de celles qui, plaisant davantage à l'artiste, réalisent ses désirs. Celui-ci peut les accepter telles qu'il les découvre, ou bien les interpréter, opération consistant à cueillir des réalités ou fragments de réalités en nombre variable et à les combiner, les harmoniser entre elles.

Le peintre, guidé soit par l'instinct ou le raisonnement, en cette première phase établira déjà sa personnalité retrouvable au long de sa carrière, vu qu'en ceci comme en toute expression on obéit à sa nature qui jamais ne change catégoriquement, et qui l'entraînera vers des aspirations reliées constamment par de frappantes analogies. On le reconnaîtra donc en cette première marche, d'abord, en observant si ses attirances se portent vers les séductions offertes aux yeux et que l'on peut appeler matérialités, ou si, au contraire, il est captivé par l'extériorité sentimentale. On verra ensuite si sa volonté fut uniquement d'exprimer une émotion psychique quelconque, et alors les sentiments se présenteront mélangés, confus sur la foule, ou bien si, au moyen de cette émotion, il souhaitait atteindre un but utilitaire qui, en art, ne peut qu'être moral et que jadis l'on comprenait comme une simple glorification de sentiments religieux par

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

exemple), tandis qu'aujourd'hui on lui concède une acception plus large.

Enfin on constatera la façon abstraite, générale ou directement, visiblement utilitaire dont ce but a été atteint. Cette différenciation se trouvera pour le premier cas dans la manière nette, exclusive dont le peintre décrira les sentiments choisis; pour le second cas, dans leur compréhension clairement concrète, anecdotique.

Les quatre types, suivant l'ordre précité, sont représentés par Snyders, — Léonard de Vinci et Rembrandt, — Raphaël et la majorité des primitifs, — Gérard Dou, Charles De Groux et de nombreux modernes surtout.

D'autres signes secondaires et trop longs à énumérer ici se déclarent chez les peintres; on les découvrira aisément, du reste, l'attention venant d'être dirigée vers les plus caractéristiques.

Chez certains peintres se confondront certes ces diverses tendances, mais cette confusion, d'où s'élèvera toujours une dominante, possédera elle-même des signes distinctifs.

R. P.

(A suivre)

LE SILLON

Tous les ans, à l'époque des labours, le *Sillon* ouvre la marche des salonnets bruxellois. Au retour des voyages et des villégiatures, une affiche flamboyante soudainement apparue à la vitrine des marchands de couleurs et des éditeurs d'estampes rappelle le critique au devoir professionnel, le passant à l'obligation convenue de ne laisser passer aucune « manifestation » d'art sans lui consacrer un moment d'attention. Les yeux encore éblouis de la lumière radieuse des plages, de la fraîcheur des forêts, de la splendeur des glaciers, on se rend docilement à l'appel polychromé du jeune cercle. Et la surprise se renouvelle, chaque automne, à l'aspect fuligineux, uniformément sombre et triste, des peintures exposées.

Les artistes du *Sillon*, peut-être en raison du titre qu'ils ont adopté, voient la nature couleur de terre. Qu'il s'agisse d'une étude d'académie, d'un portrait, d'un paysage, la palette est sombre. C'est l'école du « fatal », du tragique, d'où tout sourire est banni. Quand ils se réunissent, ces bons jeunes gens doivent ressembler à des conspirateurs et on les pressent graves, soucieux, hantés de pensées sinistres. Ce qui est plus fâcheux, c'est l'uniformité de vision que décèle l'ensemble de leurs œuvres. La même main paraît avoir brossé ces quelques douzaines de toiles, qu'on pourrait, presque toutes, attribuer au hasard à l'un ou à l'autre des membres du cercle, et même à des artistes plus notoires, qui imprègnent avec trop d'évidence de leur personnalité les jeunes talents du *Sillon*.

N'insistons pas sur les influences de quelques maîtres dont le coloris, les sujets favoris et jusqu'aux procédés de facture transparaissent dans les toiles offertes au public. Bornons-nous à saluer dans leurs descendants ces ancêtres aimés. Mais souhaitons qu'après cinq ans d'essais, le *Sillon* nous donne enfin l'impression de quelque talent original qui trouve en lui-même et non dans les ateliers célèbres une raison de peindre et surtout d'exposer. Il y a certes, parmi ces habiles manieurs de brosses, assez d'aptitudes et de métier pour espérer autre chose que le perpétuel recommencement auquel ils se livrent obstinément. M. Blicck, en quelques-unes de

ses études, d'un coloris harmonieux dans la gamme sombre; M. Stevens, malgré ses jeux d'escarpolette entre les maîtres espagnols, d'une part, et les peintres préraphaélites, d'autre part, qui en font un Jacques Blanche bruxellois; M. Bastien, M. Verdussen et quelques autres décèlent, à défaut de profondeur et de personnalité, une main experte et des connaissances techniques. Mais leur art demeure sans intérêt et sans portée. A quoi bon rééditer ce qui a été fait par d'autres, avec plus d'autorité et de force, et de quel attrait ces délayages de tableaux connus peuvent-ils être pour nous?

Deux invités semblent quelque peu dépaysés en ce milieu d'art factice, soumis uniformément à une recette réglementaire: Stobbaerts et Lambeaux. Le premier affirme en trois toiles, dont l'une admirable, *La Cuisine*, sa maîtrise superbe; deux bustes et une esquisse en plâtre donneraient du second une idée assez malheureuse si l'on ne connaissait de lui des œuvres d'un art indiscipliné, robuste et sain.

Le *Sillon* s'est placé sous le patronage de ces deux artistes. Il a choisi d'autres membres d'honneur encore, dans la liste desquels, à côté de Sir Edward Burne-Jones, Baronet, on est agréablement surpris de rencontrer la gracieuse cantatrice Claire Friche.

VEERE (Ile de Walcheren).

Encore une ville morte! un monument humain détruit très simplement par la despotique Nature, presque une ruine, habitée, animée par une toute petite population qui n'a point bâti ni désiré cette énorme église, ces quais, ces fortifications. Les vrais habitants, jadis, édifièrent pour eux-mêmes toutes ces choses qui leur étaient nécessaires comme une coquille adhérent à leur peau, à leur activité, à leurs besoins; ceux-là sont morts, et leurs enfants n'ont pas pu remplir la coquille d'une égale exubérance. Les anciens murs des maisons, pourvus de contreforts, sont devenus des murs de jardins où poussent des soleils, des dahlias et des choux; on démolit des constructions ornées de travaux d'art pour en vendre les pierres et les briques. Les vaches et les hérons mènent grasse vie en ces prés marécageux où l'herbe est épaisse, où les grenouilles abondent. Il n'y a pas deux cents ans qu'une agitation intense créait encore en ce petit port, aujourd'hui presque ensablé, toute une civilisation dont les vestiges disparaissent rapidement, ensevelis sous la végétation puissante, détruits par le sable, les tempêtes et l'indifférence des passifs occupants de ces rues, trop grandes pour eux.

La mer les entoure encore et ses horizons brillants continuent les lignes calmes des digues; mais en cet extraordinaire pays où les hommes luttèrent contre elle pour lui arracher les terres qu'elle envahissait, on dirait qu'elle se venge en leur abandonnant la place, les appauvrissant là, en se retirant d'eux, comme elle les appauvrit autre part en recouvrant le sol qui pouvait les nourrir. Du port d'autrefois, marché des échanges de plusieurs peuples, placé sur la route que suivaient les grands navires alourdis de marchandises, elle a fait, en le reléguant sur les bancs de sable, un village quasi monastique en sa vie douce, simple et régulière.

Vous est-il arrivé en regardant longtemps, au musée ancien, une série de portraits des siècles passés, de vous sentir en face d'êtres très différents de vous, et si étrangers qu'au bout de quelque temps le froid nous prenait; si vous avez essayé de vivre

leur vie en laquelle l'artiste, sans le savoir, peignit toute une époque, vous avez senti à la fois entre eux et vous une communauté et une barrière. Certaines choses très bonnes, et d'essence forte, vous rapprochaient; d'autres, inexplicables au premier moment, vous séparaient. Des siècles, de lourds siècles de sagesse humaine, de nouvelles beautés découvertes, d'enfantines illusions remplacées, sont entre vous. Et vous vous en allez avec la sensation vivante, impressionnante, d'avoir entendu retentir au fond de votre être, mieux qu'à l'aide d'aucun livre, la véritable voix de l'Histoire. Les yeux fraternels que vous venez de regarder en leur adorable profondeur ont pour vous des obscurités. Ces hommes sont comme des amis d'enfance qu'une longue vie très différente a séparés de vous. Et vous sentez que dans un sens ou dans l'autre l'humanité a changé, a bougé depuis qu'ils vécurent.

C'est une impression assez semblable que donnent les habitants de Veere. De toute la lutte économique, intellectuelle, morale, où nous nous mouvons, ils ne savent rien, non plus que des transitoires facéties qui nous ont arrêtés ou divertis en se faisant prendre pour des réalités. Tout le désir inassouvi, toute l'attente, tout l'espoir projeté si loin et si haut, agrandissant les yeux qui s'ouvrent autour de nous, ou qui, à demi fermés, un peu élignants, interrogent anxieusement, passionnément l'avenir dans tout ce qu'ils regardent pour la première fois, tout cela ne se retrouve point sur leur visage. On dirait qu'il n'y a pas d'avenir pour eux, ou qu'ils ne regardent de ce côté que le dimanche, aux heures du prône. Pour le reste du temps leur vie et leurs émotions sont faites de choses simples. Un don de leur race ou de leur histoire, je ne sais lequel, en fait des êtres à la joie facile et très attachés aux choses premières de la vie. Manger, s'abriter, aimer leur semblent des choses très réelles et ils ne paraissent avoir envie de jouer ni avec le pain ni avec le sang, comme nous le faisons en laissant prendre à des choses secondaires une importance vitale qu'elles n'ont pas.

On est devant des âmes qui, sans appartenir au passé, sont parfaitement étrangères à notre temps et qu'une circonstance spéciale a façonnées. En cette petite ville, désertée par les entrepreneurs, les aventureux, les forts, sont restés les doux, les passifs, les contents de peu. Car ce n'est pas tout à fait la résignation que je lis dans ce regard tranquille, souriant, ce n'est pas l'allure humiliée et furtive des femmes de Bruges que je retrouve dans les gracieux mouvements, petitement affairés, de ces corps de femme-poupée-sonnette, au buste comprimé, aux hanches ballonnées comme les pelotes de nos grand'mères. C'est, sous ces coiffes aux tire-bouchons d'or, sous ces casquettes invraisemblables, la joie naturelle, menue, qu'auraient des princes revenus des grandeurs, s'abandonnant à un travail sans fièvre, dans une terre abondante, très éloignée des tentations et des intellectualités douteuses, et vivant, sans aucun souci, la vie la plus harmonieusement paisible qu'on puisse imaginer. Les primitifs se battaient pour la nourriture et pour les femmes. Les paysans s'attachent à la terre et ne pensent qu'à elle. Les habitants de Veere ne sont ni des primitifs ni des paysans. Une sorte de paresse active est en eux; et rien n'est émouvant comme cette âme de tout un village, maintenue en équilibre et oscillant imperceptiblement entre l'inertie et l'action, accordant une gravité exceptionnelle aux choses les plus simples de la vie, et avant, semble-t-il, résolu le problème du bonheur, comme on le résout quand les plus grandes luttes de l'existence sont apaisées.

Dans chacun des pays de cette Europe si remuante encore, tant

de villes portent déjà les stigmates des choses abandonnées, des centres d'activité délaissés par le courant qui, comme un gulf-stream, porte la fécondité où il veut, sans qu'on puisse l'arrêter. Mais les vieux Européens sacrifient héroïquement toutes les forces accumulées, les habitudes prises depuis des générations, comme en ces anciennes villes drapières — dont Veere fut un entrepôt — où des populations entières naissaient avec des virtuosités héréditaires pour manier la navette. Ils délaissent tous ces trésors de travail, d'application que le temps seul pouvait amasser, pour aller courageusement se remettre à l'œuvre là où la vie est plus intense, et patiemment, comme les fourmis rebâtissent la fourmilière détruite, ils édifient de nouvelles villes, de nouveaux ports, ils dressent à d'autres virtuosités de nouvelles générations.

Seuls les forts, qui se suffisent à eux-mêmes, ou ceux qui sont tristes et ne se sentent pas de force à réagir, se trouvent bien à Veere; toute la nature y a les lignes atténuées, horizontales et adoucies des choses qui dorment ou qui vont mourir, et les êtres qui y attendent la ruine définitive de leur ville ont la sérénité des belles vies finissantes.

Mais ceux qui vivent de toute leur âme la vie de notre temps, de notre temps de lutte, d'efforts désespérés, ceux qui aiment mieux dépenser leur énergie et braver les fatalités pour leur arracher, au moins, un secret, dussent-ils le payer de tout ce qu'ils sont, s'ils ne peuvent les vaincre, ceux-là se sentent dépayés, perdus, étrangers à Veere. Les gens du pays ne sentent comme eux ni la faim, ni l'amour, ni l'attirance de l'avenir; ils sont comme les tourterelles dont parle saint Augustin; le miel de leur cage leur ôte l'envie d'en briser les barreaux; ils sont heureux, mais leurs ailes ne peuvent plus les porter.

POUR LES ARBRES

On vient de former à Paris une *Société des Amis des Arbres*. Elle se propose de fonder un « Arbor Day », à l'exemple d'une coutume des États-Unis d'Amérique : à un anniversaire annuel, tout être humain plante un arbre, ou, s'il est incapable, on le plante pour lui; ce fait fut signalé au Sénat belge dans la dernière session, lors de la campagne contre les destructeurs d'arbres qui foisonnent en Belgique et qui ont de féroces représentants dans les administrations, notamment les scélérats qui ont fait abattre la magnifique quadruple avenue qui ornait royalement le canal de Bruges à Damme. — A cette occasion signalons aux autorités à ce mandatées qu'il est inutile de planter des arbres sur les places publiques et le long des routes si on ne les protège pas durant leurs premières années. Les passants et les riverains les mutilent à plaisir. Place Sainte-Croix à Ixelles et ailleurs) on a remplacé les arbres qui périssent ainsi, deux, trois, quatre fois et toujours c'est à recommencer : les gamins et les foires détruisent l'écorce et sans une écorce saine la pousse est impossible. Il faut voir en Allemagne, en Danemark, en Hollande, comme on défend les jeunes arbres par des grillages protecteurs ou des barrières solides; souvent on enveloppe entièrement le tronc d'un treillis en fil de fer. Les paysans le font bien chez nous dans leurs vergers contre les bestiaux; or, en cette matière, les hommes sont souvent pires que les bestiaux. J'ai vu, ces jours derniers, les plantations de jeunes cerisiers le long de la grand'route de Bruxelles à Charleroi, à la traversée du champ de Waterloo : on dirait qu'ils ont assisté à la bataille tant ils sont racornis, ébranchés,

misérables; des Anglais qui visitaient le site célèbre s'en moquaient à pleine gorge. Avis à M. De Bruyn qui semble avoir un peu trop de confiance dans la prétendue compétence et la prétendue attention des fonctionnaires de son département qui s'occupent de cela : c'est inimaginable ce qu'ils ont détruit en ces dernières années et le peu de venue de leurs essais de replantation. Des cerisiers ! En voilà dont l'avenir est assuré et qui feront belle figure pour l'ornementation ! — J'ai vu aussi les hêtres bordant à Boitsfort l'avenue du Comte qui mène à Groenendael : son entrée, à la chaussée de Vivier-d'Oie, sert de chantier de dépôt pour les graviers et les ciments destinés aux travaux du Bocq; des tombereaux passent et les moyeux raclent les troncs à vif; en voilà encore qui sont menacés de mort ou tout au moins de mutilations incurables ! Est-ce qu'il n'y a personne pour empêcher ce vandalisme stupide ? Est-ce que jamais, dans les écoles, les instituteurs n'enseigneront aux enfants les beautés naturelles et le respect qu'on leur doit ? Cela vaudrait un peu mieux que de leur enseigner la généalogie de Pepin le Bref et les mérites de Pepin de Herstal !

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Voyage de Nansen au pôle Nord.

Dans quelle mesure le critique, l'historien ont-ils le droit de faire dans leurs articles ou dans leurs ouvrages des emprunts à l'auteur qu'ils analysent ? Jusqu'où s'étend la citation licite ? Quand commence la reproduction illégale ? La question est subtile et a donné lieu à maintes décisions judiciaires. Dernièrement, l'éditeur Calmann-Lévy la soulevait à propos de certaines lettres de George Sand reproduites par M. Paul Mariéton dans *Une Histoire d'amour*. Plus récemment, c'est M. Marc, directeur de *l'Illustration*, qui la portait devant le Tribunal de la Seine.

Il avait, disait-il, acquis le droit exclusif de publier dans son journal le récit du voyage au pôle Nord du célèbre explorateur Nansen, et le *Correspondant* avait méconnu ce droit en publiant sur Nansen un article qui n'était que la contrefaçon de ceux qui avaient paru dans *l'Illustration*. Il réclamait, pour le préjudice qu'il prétendait avoir souffert, 5,000 francs de dommages-intérêts à M^{me} Marie Dronsart, signataire de l'article, et à M. Lavedan, directeur du *Correspondant*.

Par un jugement en date du 22 juillet dernier, le tribunal repoussa la demande. Il n'y a, selon lui, aucune contrefaçon dans la publication visée. Chargée par son directeur de mettre les lecteurs de la revue au courant de l'événement scientifique dont s'occupait toute la Presse, M^{me} Dronsart se procura deux ouvrages dont elle indiqua consciencieusement les titres au bas de la première page de son article : une biographie de Nansen par MM. C. Bragger et Nadbas Bolsen, traduit par W. Archer, et l'édition anglaise du récit de l'expédition au pôle. Elle les résuma, s'en assimila la substance et en tira une œuvre qui, par la variété et le nombre des aperçus originaux joints au récit des faits, lui est absolument personnelle. Elle a parfois emprunté aux livres dont elle s'est servie des citations textuelles mais n'a pas excédé le droit qui appartient à l'historien et au critique de donner à leur œuvre toute son autorité en rappelant les documents eux-mêmes sur lesquels ils fondent leur opinion. Les passages cités sont, au surplus, placés entre guillemets. Loin d'être assez étendus pour tenir lieu du récit de Nansen, ils ne peuvent que suggérer au lecteur le désir de lire l'original lui-même. L'étude de M^{me} Dronsart constitue une œuvre de critique sérieuse, loyale et permise, et la demande de Marc doit, par suite, être repoussée.

PETITE CHRONIQUE

Sous le titre assez poncifo-doctrinaire *De la Santé morale dans les Lettres et les Arts de notre temps*, M. ADOLPHE PRINS qui, à son honneur, n'a jamais su sacrifier ses goûts esthétiques aux « hautes fonctions » qu'il occupe dans les institutions de Droit pénal, a fait un tiré-à-part d'un discours-conférence lu par lui le 12 mai 1897 en séance de la classe des Lettres de l'Académie de Belgique, ce corps bizarre dans lequel les véritables artistes de la plume ont jusqu'ici, à de très rares exceptions, dédaigné d'entrer et qui, en général, abrite les gloires de deuxième ordre, et des ordres suivants, de la Littérature belge. Ce discours est d'un style rapide, mouvementé, imagé, vivant. Mais il est quelque peu de vie bourgeoise et salonnaire, malgré l'élan que son auteur, avec une bonne volonté constante, s'efforce de prendre vers les contrées intellectuelles plus indépendantes et plus originalement humaines. Beaucoup, nous ne dirons pas de concessions, mais d'involontaires restrictions sont faites pour ne pas trop ruer dans les rangs de la Conformité. Beaucoup de bonnes choses, ou plus exactement de bonnes phrases, sont dites d'autre part, telles qu'on sent un esprit qui, s'il était vraiment maître de soi-même, serait parmi les plus libres et les plus frondeurs. Quant à la thèse « La Santé morale », on la connaît et elle plait à une bourgeoisie qui, pourtant, associe sa santé morale à un bien mauvais tempérament de migraines et de gastralgies sans compter les maladies aiguës. Il s'agit de recommander, en termes courtois, aux écrivains et à leurs lecteurs, de fuir non seulement l'Art « pornographique », mais encore, et surtout, « l'Art bizarre » : cela s'entend des écrivains dits « décadents, déliquescents, putrescents, » etc., auteurs d'essais et de tâtonnements qui font horreur au bourgeois parce qu'il ne les comprend pas. M. Prins considère ces efforts comme des nécessités, ou plutôt des utilités passagères, indispensables aux grandes éclosions artistiques. C'est déjà très hardi pour un académicien !

La première séance de musique de chambre qui aura lieu au Conservatoire aujourd'hui, à 2 heures, comptera parmi les concerts les plus intéressants de la saison.

Elle sera consacrée aux œuvres de Camille Saint-Saëns, qui prendra part lui-même à l'exécution. Au programme : un Caprice sur des airs russes pour instruments à vent et piano, des pièces d'orgue, une romance pour cor, des compositions pour deux pianos et le célèbre « Septuor de la Trompette ».

Ainsi que nous l'avons annoncé, le premier concert de la Société symphonique des concerts Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Léon Jehin et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui va, on le sait, nous quitter cet hiver pour une longue tournée aux États-Unis. Ce premier de sept concerts internationaux organisés par l'active société sera consacré à la virtuosité belge sous ses deux aspects : instrumentale et directoriale, et à la musique belge. En dehors des deux concertos de Bach (*mi* majeur n° 2) et de Mozart (*mi* bémol n° 6) qu'exécutera M. Ysaye, le programme ne comprend que des œuvres de maîtres belges : l'ouverture du *Roi des Aulnes* de Benoit, une œuvre de la jeunesse du maître anversois qu'on entend trop rarement ; la belle Symphonie en *ré* de César Franck ; la *Ballade* pour quatuor d'orchestre d'Arthur de Greef ; la *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* de Guillaume Lekeu ; une *Nocturne et Humoresque* de G. Frémolle instrumentés par P. Gilson, et la *Marche jubilaire* de Léon Jehin, qui clôturera le concert.

La répétition générale aura lieu samedi, à 2 h. 1/2.

Le Quatuor Zimmer, Jamar, Lejeune, Brahy donnera cet hiver quatre séances de musique de chambre à la salle Ravenstein.

L'art décoratif prend une telle importance que chaque pays aura bientôt sa revue exclusivement consacrée à cette branche.

L'éditeur Bruckmann, de Munich, qui publie depuis douze ans la célèbre revue bi-mensuelle *Kunst für Alle*, vient de faire paraître une luxueuse publication nouvelle, *Decorative Kunst*,

dont s'occupe, concurrentement avec lui, M. J. Meier-Graefe, le fondateur de la revue *Pan*, qui habite Paris et est très documenté sur le mouvement contemporain des industries artistiques.

La première livraison, datée du mois d'octobre, contient d'intéressants articles (en langue allemande) de S. Bing, H. Muthesius, O.-J. Bierbaum, H. Van de Velde, etc., avec un grand nombre d'illustrations. Le prix d'abonnement annuel est de 15 marks. Bureaux : M. F. Bruckmann, Kaulbach Strasse, 22, (à Bruxelles, MM. Dietrich et Cie, Montagne de la Cour, 52).

Signalons aussi la publication *Der Moderne Stil*, recueil de reproductions diverses (céramique, papiers peints, étains, orfèvrerie, tissus, meubles, tapisseries, ferronnerie, etc.), empruntés aux revues modernes d'art décoratif et composé par M. J. Hoffmann, à Stuttgart. L'ouvrage comprendra quinze livraisons à 1 mark.

Le *Studio* d'octobre est consacré, en grande partie, au peintre Brangwijn, un artiste anglais que la Belgique serait en droit de revendiquer puisqu'il est né à Bruges. Il contient en outre une étude sur la *Guild of handicraft* fondée à Londres par M. Ashbée et dont la *Libre Esthétique* a fait connaître les produits; un article de M. Frampton sur la sculpture en bois, etc.

Art et Décoration, le *Studio* français, nous apporte, dans sa dernière livraison, un article de M. Thiébault-Sisson sur le biscuit de Sèvres, des notes d'Émile Molinier sur l'étain, une étude de MM. Octave Maus et G. Soulier sur deux artistes belges, P. Hankar et Ad. Crespin, etc. Par l'intérêt du texte, le choix des gravures et l'élégance typographique, *Art et Décoration* se classe au premier rang des revues similaires.

Le numéro du mois d'octobre de l'HUMANITÉ NOUVELLE contient le sommaire suivant : *La Politique coloniale de l'Espagne*, par Ramon Sempau; *Le Socialisme en Espagne*, par R. Mella; *Soir social* (vers), de Y. Rambosson; *La Littérature russe, expression de la vie russe*; *L'Institut des Hautes-Études de l'Université Nouvelle de Bruxelles*, par Edmond Picard; *José Rizal*, par S. Mario; *Ma Dernière Pensée* (vers), de José Rizal; *Ballades françaises*, par Paul Fort; *Les Déclassés* (suite), par Sibériak; *Le Congrès de l'Institut internationale de sociologie*; Chronique littéraire, Vie sociale et politique, Revue des revues et des livres.

L'*Humanité nouvelle* est en vente chez tous les libraires, à fr. 1-25 le numéro; abonnement : 12 francs par an.

M. Joseph Fischer, maître de chapelle à Sainte-Gudule, vient de mourir après avoir exercé ses fonctions à notre cathédrale pendant près de cinquante années. Il avait débuté comme violoncelliste et la basse resta toujours son instrument favori. Il dirigea maintes œuvres intéressantes. Signalons notamment la *Messe de Sainte-Cécile* de Gounod, le *Requiem* de Soubre, le *T^z Deum* de Benoit, etc. M. Fischer était âgé de soixante-huit ans.

Un cercle artistique nouveau, le *Knnstverboud der Vlaanderen*, vient d'ouvrir à Gand, dans la grande salle du *Skating-Ring*, sa première exposition.

M. Louis Titz a inauguré à l'École professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure (Palais du Midi), une série de conférences sur l'Histoire des Styles et des Bijoux. Les leçons ont lieu le vendredi, de quinze en quinze jours.

A l'occasion de l'inauguration du Kaiser Wilhelm-Museum de Crefeld, une exposition de peinture, de sculpture et de céramique sera ouverte en cette ville des premiers jours de novembre au commencement de janvier. Les envois doivent être expédiés avant le 25 octobre à M. le Dr Deneken, directeur du Musée. Les frais d'envoi sont à la charge de la Commission, qui percevra une commission de 10 % sur les ventes. Les artistes belges invités à y prendre part sont les statuaires G. Meunier, Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, J. Lambeaux, G. Minne, V. Rousseau, et les céramistes A.-W. Finch, O. Coppens et Diftloth.

BRUXELLES VILLE RONDE. — L'idée qu'il faut que Bruxelles continue à s'embellir gagne tous les esprits. Quelle transformation depuis les jours lamentables où tout bon bourgeois propriétaire d'une maison à pignon flamand n'avait d'autre ambition que de le remplacer par une gouttière horizontale, substituant l'affreuse ligne droite, chère aux géomètres, à la pittoresque dentelure des redans ou des volutes; où tout bon commissaire-voyer appliquait aux rues serpentantes, charmantes en leurs contournements, son équerre idiote et ses manies d'alignements dévastateurs. Aujourd'hui chacun s'efforce à la conservation des vieilles choses, à la création de pittoresque nouveau. Où est-il le notaire légendaire, propriétaire d'une des six maisons dont l'ensemble forme le palais des Ducs de Brabant, Grand-Place, qui refusait obstinément de la laisser réparer afin, disait-il, « de montrer que je suis maître chez moi ! » Où sont les imbéciles qui avaient détruit la maison de l'Étoile « afin de faciliter la circulation » et qui avaient transformé en horribles fers à gaufres les jolies façades maintenant rétablies? Morts, sans doute, et c'est heureux pour ces masuirs ignominieux, car ils n'oseraient plus se montrer. Partout surgissent des plans, des projets. Voici que M. H. LUPPENS, père, dans une brochure-album de fort bon aspect, propose un boulevard circulaire de 23 kilomètres, enserrant Bruxelles de sa voie de 60 mètres de large. Très curieux à voir sur le plan cette immense bague qui passe, aux points cardinaux, derrière le Parc de Koekelberg, au delà du Parc de Saint-Gilles, à l'entrée du Bois de la Cambre, devant les nouvelles casernes, derrière l'Exposition, devant le Tir national, devant l'église de Laeken. C'est à étudier et à méditer. Aucune pente, assure l'auteur, supérieure à quatre pour cent. Sur cette voie grandiose s'amorcent aisément tous les débouchés vers les environs champêtres, ravissants, et encore si peu connus, car, certes, en plus d'un point, difficilement abordables.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1740.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA PRÉDOMINANCE DE L'INTELLECTUALITÉ COMME FORCE DANS LA VIE MODERNE. — DE LA RECHERCHE DU JUGEMENT DANS LA PEINTURE. *Aug amateurs d'art (suite)*. — SNOB! — LE MONUMENT STAS. — LE PAYSAGE URBAIN. *Les Pignons latéraux des maisons*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS *Indemnité de congé aux journalistes*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

La Prédominance de l'Intellectualité

COMME FORCE DANS LA VIE MODERNE

L'action, la Vie, l'activité humaines deviennent de plus en plus INTELLECTUELLES. Elles se retirent insensiblement des matérialités, sans toutefois, en l'état actuel de ce saisissant phénomène, les délaisser complètement. Il y a là une curieuse endosmose, un transvasement sourd, lent, sûr, une attraction par capillarité, qui modifie l'allure, et, on pourrait le dire, la teinte et la sonorité des âmes, leur manière d'être et de faire, les procédés généraux de la pensée et surtout DE L'ACTE.

Un exemple, vulgaire si l'on veut, mais très topique, ajoutera à notre affirmation la clarté qui, à première audition, pourrait paraître insuffisante. Enrico Ferri, le vivant et remuant anthropologiste criminaliste italien, que nous entendons actuellement à Bruxelles dans ses

belles et amples leçons données comme professeur de l'Université nouvelle à l'Institut des Hautes Études, parlant, en haut généralisateur, des conditions constitutives du Crime aux diverses époques de l'évolution des civilisations, a fait remarquer avec ingéniosité que la violence, règle dominante autrefois de la Criminalité, recule, rentre peu à peu dans les ténèbres, pour faire place à l'habileté, aux combinaisons adroites, à une sorte de tactique délictuelle; que la catégorie des infractions brutales, *musculaires*, trouve moins d'application désormais que la catégorie des infractions *cérébrales*, sournoises et frauduleuses; qu'on s'attaque, moins que jadis, directement aux personnes et aux biens; que ces moyens grossiers et rustiques sont laissés aux plus abrutis des délinquants; mais que, par contre, les manœuvres doloises, les attaques indirectes et par circuits, l'organisme des détours savants, ont acquis une extension merveilleuse, prenant vraiment les lois actuelles au dépourvu de même que la police judiciaire dont elles dérangent toutes les habitudes. C'est notamment le cas pour les vastes escroqueries financières et « les coups » de bourse, où une race étrangère à la nôtre, au cours de ce siècle de la spéculation stérile, simple agent d'un déplacement d'argent sans effet utile, a, avec une puissance et une généralité égales à celle de la vapeur, donné une démonstration écrasante de l'abus que font inévitablement des gens à psychologie racique

spéciale quand ils manient et emploient une législation faite pour des âmes qui ne correspondent point à la leur.

Mais cet éclaircissement obtenu, laissons la Criminologie pour nous en tenir à l'Art, objet unique de ce journal, et recherchons l'influence que, sur l'Art, exerce ce phénomène singulier de transformation dans la lutte. Car tout cela est surtout question de lutte, l'activité humaine, dès les origines, ayant revêtu, malgré de foncières et enchanteresses inclinations vers la fraternité et l'Harmonie, un caractère, étrange et contradictoire, de combativité ardente et souvent féroce. Il n'est guère de déplacement du décor de la Vie qui n'ait provoqué des mêlées! En est-il beaucoup qui apparaissent autrement qu'en militantes conquêtes?

Dans l'Art, certes, moins qu'ailleurs, la force brutale a réglé l'évolution. Il fut, à cet égard, une contrée privilégiée, du moins en ce qui concerne la création des œuvres, car il en fut autrement pour leur conservation : ici la force brutale, s'exerçant atrocement sur les vestiges du passé, a opéré des destructions abominables presque chaque fois qu'une conception nouvelle du Beau a surgi avec son exclusivisme, sa haine ou son mépris pour ce qui l'avait précédé. Il y a eu là des ravages équivalents aux plus terribles dévastations des batailles et un mot, « Vandalisme », est resté pour exprimer ces massacres des entités esthétiques, renvoyant au néant, soit par la fureur guerrière, soit par la fureur plus persistante et plus meurtrière de l'imbécillité, ce que la divine énergie des artistes était parvenue à soustraire à l'inconnu, à l'invisible, en le corporifiant.

Mais ce qui importe à quiconque se meut, tel qu'un combattant, dans la seule région de l'Intellectualité; ce qui importe comme vue encourageante et invigorante, c'est d'attirer l'attention sur l'agrandissement constant et prodigieux que l'époque moderne révèle dans cette influence des guerres intellectuelles, menées par la seule action de la Pensée dépouillée de tout adjuvant, de tout auxiliaire profane, de tout aide du « bras séculier », agissant libre dans une nudité absolue. Cela importe, parce qu'un si lointain atavisme de violence triomphante nous grève du préjugé que la force, l'autorité, le pouvoir, l'autocratisme sous ses formes multiples et odieuses, sont seules vraiment efficaces, qu'en nos cervelles hantées par ces millénaires traditions surgit vite le découragement lorsque le Destin nous a postés en condition telle que vraiment nous n'avons à notre disposition qu'un seul instrument de lutte : la Cérébralité! sort infligé à l'immense majorité des artistes. Et que la puissance matérielle, l'argent, les relations, les fonctions manquant, notre fragilité incline à croire que vraiment nous stagnons, déplorables, dans l'impuissance. Quel réconfort, quelle dignité retrouvée, quelle confiance, quel élan renaissant, s'il est exact que

désormais la Pensée prend le rang suprême et domineur parmi les forces sociales agissantes, et que tel penseur, tel artiste, telle « individualité sans mandat », extériorisant le profond de lui-même, les poussées secrètes par lesquelles il communique avec le Sublime des choses dont le hasard du fonctionnement universel l'a fait interprète, agit plus énergiquement sur l'évolution et la direction des sociétés que les despotes maîtres de leurs armées, que les financiers maîtres de leurs milliards!

Or, en vérité, il en devient ainsi! Artistes, ouvriers de la Pensée, princes de ses mystérieux trésors, évocateurs de ses magies, modeleurs de ses divinations, metteurs en scènes de ses grandioses prestiges, soldats armurés de ses ingéniosités inépuisables, à chaque heure, de notre temps, augmente l'empire de cette impératrice invisible, qui vous a doués et qui vous protège, qui marche incessamment avec vous comme la Minerve antique planant au-dessus des bataillons d'Athènes. Il n'est pas, dit-on, de jour où la grande Russie n'ajoute quelques lieues carrées à ses immenses territoires; de même il n'est pas de jour où l'influence des œuvres de l'Esprit sur la mouvante turbulence humaine ne s'intensifie. L'Humanité se dégage des boues de la matérialité; elle en est déjà sortie à mi-corps, elle qui si longtemps y demeura plongée jusqu'aux narines. En vain la brutalité organise et remanie ses arsenaux, ses engins destructeurs et ses renforts : ils ne peuvent plus servir, comme jadis, à détruire les jaillissements psychiques; à peine suffisent-ils à les retarder; déjà l'équilibre des résistances s'impose, en attendant l'aube, prochaine sans doute, où il sera rompu contre la Force, au profit de l'Âme.

En quoi, dès lors, l'Artiste, spécialement l'écrivain (et j'entends moins par ces titres les virtuoses du style, les jongleurs de la forme, l'amuseur, le musicien verbal, que quiconque, dans toutes les satrapies de la pensée, émet une vérité puissante en un moule harmonieux, l'historien comme le versificateur, le juriste comme le romancier, l'orateur comme le dramaturge), en quoi l'Artiste qui n'est rien qu'artiste, qui n'occupe aucun mandat public, qui ne jouit d'aucune autorité politique, qui ne peut brandir le rameau d'or du financier, qui ne peut faire marcher au commandement ni infanterie, ni cavalerie, ni artillerie, qui n'a pas de flottes à faire appareiller, se considérerait-il comme une non-valeur, s'humilierait-il dans ce sentiment qu'il est une quantité négligeable, agissant, sans influence sur son temps, dans les marges de l'Histoire? Il devient, au contraire, la plus efficace des machines de guerre, d'une portée et d'un calibre autrement formidable que ceux des canons les plus monstrueux. Son Idée tonne avec une plus vibrante clameur, part dans tous les sens, merveilleux boulet multiple, et ne s'arrête nulle part, ne s'arrête

jamais ! Elle fera taire tôt ou tard ces batteries d'acier orgueilleuses et dérisoires, elle mettra en déroute ces armées aux proportions asiatiques, elle abattra les Xerxès et les Tamerlan modernes qui entassent les régiments comme autrefois les Titans, à l'escalade des cieux, entassaient les montagnes et tombèrent foudroyés.

C'est que la Vérité découverte est invincible, et que nul plus que l'artiste n'est un découvreur des vérités culminantes qui sont les forces directrices des sociétés. La destinée de l'Homme, fouillée au-dessous de ses superficiels désirs, semble être de découvrir sans relâche plus exactement et plus complètement les secrets du Monde. Tout lasse excepté comprendre ! Sans interruption l'Homme essaie d'amoinrir le domaine de l'Inconnu. Il y bande tous ses efforts non pas seulement pour augmenter puérilement le bien-être de son existence tourmentée, mais surtout, au-dessus de toute autre préoccupation, par un irrésistible besoin de savoir plus et mieux. Ceux qui arrêtent ses espérances et ses besoins au banal confort de la Vie et pensent que là est le Bonheur, manquent de pénétration et demeurent à la surface de l'universel machinisme. Nansen et sa mythologique expédition au Pôle nord, sans avantage matériel perceptible, au milieu de souffrances et de dangers aussi inaccessibles jusque-là que la latitude où miraculeusement il se haussa, ne symbolisent-ils pas cette manie héroïque qui est l'honneur de l'Humanité ? Or, c'est la Pensée qui découvre, c'est elle qui suscite, organise et guide les musculaires efforts. C'est elle donc qui est en la plus exacte équation avec la Destinée humaine. Qu'on ne s'étonne donc pas de la voir s'emparer peu à peu, à l'encontre des vieilles dominations, de la régie des vitalités dans le monde et que ceux qui la manient prennent conscience de leur Royauté !

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

Aux amateurs d'Art (1).

Le deuxième élément constitutif d'un tableau est la Composition (nous nous occuperons d'abord de celle du dessin) ou agencement par l'artiste des diverses réalités choisies et nécessaires au sujet. Cet agencement doit aboutir à des lignes expressives et harmonieuses dans chaque fragment de l'œuvre comme dans son ensemble, d'autant plus que le spectateur instinctivement relie par des traits idéaux les motifs éparpillés sur la toile ; le résultat harmonique ou inharmonique de cette opération a même une importance majeure pour l'attrait général du tableau. La ligne peut non seulement être cherchée en surface, mais aussi en profondeur, en raccourci, et c'est là surtout pourquoi la perspective, qui permet à ses lignes une variété égale à celle des lignes parcourant la superficie, est capitale.

(1) Suite. — Voir nos numéros des 10 et 17 octobre derniers.

La composition comporte deux caractères spéciaux : le premier, appelé « réduction », est la copie de ce qui dans la nature offre uniquement des satisfactions dites visuelles ; le second, intitulé « sentimentalité », est la reproduction des phénomènes naturels provoquant l'éveil de nos sentiments. Cette classification divise toute expression d'art.

L'artiste divulguera sa personnalité en cette deuxième phase comme dans le sujet, et puisque, comme celui-ci, la ligne est susceptible de soulever l'ensemble des émois, il se reconnaîtra par les mêmes symptômes : le désir de donner une jouissance superficielle des yeux, de créer un trouble profond, mais indéterminé ; d'atteindre un but utilitaire, qui jadis, ainsi qu'il a été dit, n'était que glorificateur de sentiments, surtout religieux, alors qu'à notre époque on le conçoit plus vaste. Ce but ici sera forcément atteint abstraitement, l'anecdote étant impossible.

Il est également quelques signes moins notoires, tels que la variété, la richesse, caractéristiques de chaque artiste et d'observation aisée, mais trop longs à énumérer en cette étude, dont l'intention initiale est d'attirer l'attention sur les points obscurs de l'Art qui pourront ensuite être détaillés sans peine.

En composition « linéaire » et suivant l'ordre établi précédemment, Rubens, Léonard de Vinci, Boticelli représentent les réalisateurs approximatifs de ces trois tendances. Approximatifs, parce qu'il est à remarquer que malgré la faculté d'infuser la généralité des vibrations artistiques par la composition, celles qui s'y prêtent le mieux, surtout si l'on exclut de cette branche, ainsi que nous le ferons, l'expression de physionomie, sont les satisfactions dites superficielles ou des yeux, et que les anciens ne s'occupèrent habituellement que d'elles. Leur instinct ne semble pas, à part certaines exceptions parmi les peintres primitifs notamment, leur avoir déferé l'idée d'en produire d'autres par la composition.

Le troisième élément contribuant à la formation d'un tableau est le Coloris : les plans, l'harmonisation, la répartition des tons sur une toile. La conformation de la rétine de l'artiste aura ici une influence dominante ; on reconnaîtra une personnalité non seulement dans les combinaisons de nuances affectionnées et qui auront sans cesse des liens analogiques, mais également dans l'intensité de la couleur. De plus, le peintre dévoilera son intellectuel au moyen des trois caractéristiques citées à l'occasion de la composition linéaire, c'est-à-dire par son désir de refléter la « séduction », l'« émotion indéterminée » ou l'« émoi utilitaire », car le coloris, comme la ligne, devient parfois sentimental et les altérations psychologiques provoquées par ces deux facteurs ont une origine semblable.

Si des choses nous donnent la sensation appelée laideur, c'est qu'elles possèdent des propriétés qui peuvent ou pouvaient (ces instincts se formèrent primitivement surtout) nous faire souffrir physiquement, et craindre par conséquent ; la répulsion est donc une appréhension que l'instinct force à ressentir actuellement sans motif. La beauté s'est formée de façon analogue, mais par des causes contraires. On constate, en effet, que la Laideur réclame, pour ne prendre que ses traits fondamentaux, de la raideur, de la lourdeur, et la Séduction, l'opposé. La Grandeur, qui est pourtant aussi une éventualité de souffrance, ne choque souvent point, parce qu'elle peut être mélangée d'éléments constituant la Séduction ; comme elle est relative et susceptible d'avoir des proportions similaires à celles des choses charmeuses, son influence fut nulle dans l'élaboration des sensations dont il s'agit. Les colorations agréables sortent de sources identiques : si les tons lumineux,

clairs, purs, pour citer en passant un exemple, plaisent, c'est qu'ils ont un aspect d'enseulement; aspect accompagné dans la nature de bien-être, de chaleur, de réconfort; jadis, plus que maintenant encore, ces impressions s'instituaient précieuses. Quant aux lignes et aux tons exprimant la tristesse, la joie, etc., ils sont, les premières, la reproduction des attitudes, des physionomies décelant chez les hommes leurs émotions; les seconds, la reproduction des couleurs compagnes de ces émotions ou vues habituellement lorsque les émois d'autrui nous affectaient.

Ces règles renferment des exceptions, des contradictions dues aux combinaisons de leurs effets chez un même être, déterminant des résultantes variées et causes de la diversité relative des goûts: ainsi, le feu est à la fois beau parce qu'il rappelle la gloire estivale et tragique, et parce qu'il évoque des dangers, des souffrances.

Bien entendu cet aperçu, ces exemples n'ont d'autre prétention que de diriger sur eux l'attention. Ces questions, intéressantes puisqu'elles expliquent le beau et le laid dont la naissance spontanée et sans motif reste inaccessible pour notre cérébralité, doivent faire l'objet d'une étude spéciale qui s'écarterait trop du présent sujet.

Le quatrième élément contribuant à la création d'une œuvre picturale est la Lumière et sa répartition; d'importance énorme et capables d'inspirer à la fois la « séduction » et les émotions sentimentales; l'artiste extériorisera donc sa personnalité dans cette phase comme dans la première.

La répartition de la lumière et des ombres permet également les oppositions, si heureuses en art: chaque peintre s'en servira, ainsi que de plusieurs autres moyens appartenant à la clarté et à son antithèse, de façon spéciale. Jordaens la chercha « séductrice », Rembrandt y trouva l'« émotion indéterminée », tandis que Salvator Rosa, Claude Lorrain, Delacroix, etc., lui firent révéler des sentiments précis. La lumière (dans cette acception est comprise sa négation ou obscurité) n'appelle d'ailleurs qu'une partie, dominante, il est vrai, de nos troubles moraux: la peur, la joie, la souffrance, la douceur, par exemple; vis-à-vis de certains autres elle restera vague, sans signification.

L'atmosphère dans une toile, ou imitation de l'enveloppement des choses par la lumière, qui se voit dans la réalité, de notre temps joue un rôle accentué en peinture, mais se rattache plutôt au paragraphe concernant le coloris.

Il est inutile de répéter encore que dans chacun de ces facteurs dont l'artiste dispose, celui-ci dénoncera ses particularités.

Nous arrivons maintenant à l'expression de Physionomie, séparée en deux catégories: la beauté (et la laideur) des traits; la psychologie décrite par ces traits. Afin de reconnaître un peintre en cette cinquième phase, on observera d'abord s'il sacrifia à l'une ou l'autre de ces divisions, ou à aucune d'elles; ensuite on examinera, comme pour le sujet et la composition, s'il énonça les sentiments en leur donnant un sens diffus ou bien précis et aussi quels furent ceux qu'il affectionna. De plus, les sentiments se manifestant de différentes manières, celles que sa nature lui aura indiquées de préférence seront, avec d'autres symptômes, autant de signes distinctifs de sa personnalité.

R. P.

(A suivre.)

SNOB!

J'ai entendu cette semaine, au théâtre du Parc, *Snob!* comédie en quatre actes de GUSTAVE GUICHES, pièce à vingt-six personnages! plus Monsieur Villé, affublé de ces qualifications mystérieuses « le chanteur mondain des Concerts classiques de Paris »! plus « les décors du théâtre de la Renaissance de Paris »! Monsieur Villé a chanté-déclamé-soupiré-trémolé quatre sentimental-romancinettes, d'un parfait idiotisme (sauf une polissonnerie rustique du temps passé, amusante), au troisième acte, en un intermède faisant concurrence à la fameuse leçon de chant du *Barbier de Séville*, où Rosine, jeune Espagnole du XVIII^e siècle, roucoule des airs composés au XIX^e. C'était exquise grotesque et figurait dans la comédie de M. Guiches comme des hannetons dans une salade aux truffes. J'ai aussi entendu et vu Madame LOUISE SUGER, que la *Réforme*, en ces articles ahurissants où elle ne s'interrompt pas d'être follement exaltée, représentait comme une divinité unissant la grâce des nymphes à l'intelligence des plus diplômées lycéennes: c'est une très convenable jeune première, naturelle de jeu, formant avec son partenaire, M. A. BRAS, familier aux Bruxellois, le couple Jacques Dangy qui évolue au milieu des vingt-quatre snobs qui lui font cortège, double snob lui-même, au surplus, ramé (comme deux boulets) par le mariage. Ces vingt-quatre figurants (quinze hommes, neuf femmes) ne réalisent que très approximativement, en tant qu'acteurs et qu'actrices, le monde élégant et « distingué » (académique, aristocratique, artistique, politique, scientifique) que l'auteur a souhaité faire mouvoir; d'ordinaire les snobs sont moins vulgaires que ça, en leurs allures, manières et costumages, tout ridiculo-snobiquement qu'ils se gèrent.

Un public, assez touffu quoique ce ne fût pas la première, assistait sans enthousiasme aux péripéties de cette œuvre déhanchée et épidermique. Même « les décors de la Renaissance », même Monsieur Villé, « chanteur mondain des Concerts classiques », n'ont point dégelé son calme glaciaire. Vraiment on lit trop la narration du voyage de Fridjof Nansen au pôle Nord!

Il paraît qu'à Paris, par contre, la pièce en question a eu un succès considérable. Son auteur est décoré et balance la renommée dramatique de M. Jules Lemaitre, vous savez, celui qui fit *Révolte*. M. Guiches passe pour avoir dit carrément leur fait à ces pauvres snobs, dont le seul tort est d'avouer leur propre insignifiance et leur personnelle impuissance, en imitant ingénument ce qu'ils croient être « le Bien, le Beau, le Vrai » dans le monde aquarien où ils végètent, innocents poissons. Ils se trompent, j'en conviens, et comiquement, j'en conviens encore. Mais on se sent, après les premières fureurs, devenir compatissant pour ces infirmes qui, incapables de marcher sur leurs flageollantes guibolles, prennent résolument les béquilles de la mode et n'ont d'autre ambition que de béquiller « à tour de bras », comme disait ce monsieur qui trouvait que l'excellent bourgogne qu'il buvait « ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd ».

Ils sont vraiment très peu égratignés et avariés dans cette soi-disant comédie, les Snobs! Les pantins mis en scène pour les ratisser ne leur ressemblent que de loin. La caricature est des plus sommaires, et vieille, vieille, oh! combien vieille! Je croyais d'abord que l'œuvre datait du temps de la *Vie de Bohème*. Pas du tout, elle ne remonte pas à plus d'un semestre. Je la croyais bonne aussi, ayant vu qu'elle était publiée dans la *Revue blanche* qui assurément est une des revues les plus intéressantes, les plus

allantes, les plus originales, les plus savoureuses qui soient. Ah ! ben oui ! c'est un fatras de niaiseries, voisinant avec le vaudeville et la farce. Pas même l'habituel truffage ou lardage des mots d'esprit par lesquels les cuisiniers littéraires parisiens relèvent habituellement la fadeur de leurs gigots. Le moins mauvais (je l'entendais déjà vers 1860) est de dire : C'est drôle que dès que les hommes de guerre deviennent maréchaux on les appelle capitaines !

Jacques Dangy et sa femme sont de parfaits et niais volatiles ; des fantoches réussis, mais, là, bien réussis ! Ils équivalent la Vie et le Bonheur à ces choses capitales : Académie, Décoration, Éloges dans les gazettes, Relations avec des ducs, achat d'un Château, Réception chez les ministres. Après ça, il n'y a rien ! Sans ça, c'est le malheur et le désespoir ! Plus la peur de vivre ! Chaque fois que la petite femme (notez que l'auteur les représente comme formant un couple d'élite au milieu de la tourbe snobistique qui les enlève) apprend que son mari gagne de l'argent, monte en grade, embellit ses relations, gonfle son patrimoine, attrape une croix, elle lui saute au cou et sent s'exalter son sublime amour ! Elle est d'un cœur si noble, de sentiments si élevés, cette jeune dinde, que lorsque son contubernal lui refuse un séjour à Meudon (le bout du monde !), pour fuir « le tourbillon » dans lequel M. Villé dégorge ses chants mondains et classiques, elle rêve de vengeance atroce et sent qu'elle n'aura plus la force de résister à la maturité séductionnante du duc de Malmont qui lui a proposé un tour, ou plutôt une culbute, dans sa garçonnière. Et le mari lui-même est d'une intellectualité si héroïque, que lorsqu'il croit qu'elle a vraiment pris un amant (il y a, paraît-il, toujours, suivant la formule parisienne, dans la vie d'une femme mariée un moment où il faut qu'elle prenne un amant, on l'affirme dans la pièce : l'inévitable adultère, quoi !) il lui reproche, en termes aussi sanglants que littéraires, de nuire à son avenir, de le ridiculiser dans le monde, de troubler ses succès ! bref, comme on le voit, une âme généreuse étrangère à l'égoïsme, à l'intérêt et aux humaines faiblesses. C'est, aussi, un monsieur qui ne peut se consoler d'avoir été pamphlétié par un scribe dans un roman, et considère un tel événement comme un désastre empoisonnant l'existence ! Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! Un acte entier, le quatrième, est destiné à placer le discours, le beau discours amer et digne, par lequel il flagelle le pauvre hère de plume dont, pour ce fait, il a à se plaindre et à qui a poussé l'idée saugrenue de venir le relancer, pour obtenir sa voix à l'Académie, dans le domaine plantureux et éminemment snobique où il s'est retiré.... pour fuir le snobisme !

Tel le morceau littéraire qui a réjoui le grrrand public parisien ! Il y allait comme le bétail à l'abreuvoir. Quant aux œuvres qui essaient de sortir ces malheureux des marécages psychiques où ils pataugent, quant aux pièces des Becque ou des de Currel, nada, nada, rien, rien, au diable ! On leur fait des nasardes !

Francisque Sarcey va, partout, disant que *Snob !* est un chef-d'œuvre.

LE MONUMENT STAS

Le rectangulaire jardin des Académies nous est une silencieuse promenade que chaque fin d'été glorifie plus bellément peut-être que le Parc, son voisin.

Sur la terrasse, l'image pâle et grave de M. Quetelet assiste à des couchers de soleil somptueux et délicats : nuages ardents et souples, parafes énormes de nuées de roses, ciel immense et la poussière d'or qui monte de la ville.

De l'autre côté du Palais, trois sombres statues de bronze font des gestes autour d'un bassin d'eau lisse. Les ténèbres y plongent. Un discobole s'apprête, depuis combien d'années ? à lancer son disque sur la pelouse unie. Un arbre monumental comme un dôme s'arrondit près d'un chemin. Un autre, les branches pendantes et lasses, semble abriter un vol de paons énormes dont les queues rousses traineraient sur l'herbe. L'automne dresse en tous les coins sa merveilleuse apothéose, tandis que des fleurs toutes vives, toutes fraîches, toutes crues de jeunesse tardive se massent, violentes encore, dans ce languide et vespéral décor fané.

Notre surprise fut grande d'y rencontrer, ces derniers soirs, un pauvre petit monument, nouvellement érigé en l'honneur d'un savant digne. On l'avait mis à l'écart près d'un massif, espérant peut-être que les branches le couvriraient d'ombre et de ténèbres. Cet espoir a été déçu, car on aperçoit aisément le buste de l'homme illustre, posé sur une plinthe, comme un oiseau sur un perchoir, et entouré de petits génies attentifs, dirait-on, à lui souper sa nourriture de graines et de feuilles. Ils la disposent, à droite et à gauche, en des baquets et des récipients. Le socle ressemble à un devant de cheminée. Des trompes d'éléphant l'ornementent. On y distingue, en outre, deux plantes de tabac. Lourde, vulgaire, triviale, grotesque apparaît l'œuvre. La conception en est d'une médiocrité coriace. On nous assure que la presse quotidienne, qui assistait à l'inauguration de cette ineptie, a loué le sculpteur et célébré son nom. C'est à se demander jusqu'à quel point de veulerie il faudra pousser l'art en notre pays pour amener une indignation et une révolte chez les dispensateurs journaliers des blâmes et des éloges. Bruxelles est une des villes du monde que ses statues enlaidissent le plus. Il n'y a que telles cités allemandes, britanniques ou bataves qui peuvent, sur ce point, entrer en lutte avec elle. Le monument *Anspach* aggrave cette situation honteuse. Le monument *Rogier* la consolide et la définit. Vraiment, c'est à craindre de voir les grands hommes se lever de parmi nous. Vivants, on les ignore, on les dédaigne. Morts, on les caricature. On leur prépare un carnaval en bronze ou en marbre, que l'on estampille et que l'on protège avec les sceaux et les armes de l'État ou de la ville, pour qu'après chaque mardi-gras, le mercredi des cendres, on ne conduise point, comme des masques retardataires, toute cette gloire falote à l'Amigo.

LE PAYSAGE URBAIN

Les Pignons latéraux des maisons.

Dans une intéressante lettre reproduite par *l'Art moderne* du 15 août dernier, M. BULS, toujours attentif aux questions d'art, signalait aux architectes la convenance qu'il y a à traiter les façades arrières des maisons avec moins de négligence et de vulgarité qu'on ne le fait d'ordinaire, spécialement lorsque, par la disposition des édifices, ces façades sont visibles de la rue. Antérieurement à lui, nous avons attiré à plus d'une reprise l'attention sur cette question des pignons, dont l'aspect dépare, si atrocement parfois, les perspectives urbaines ; témoin, actuellement, celui de l'Hôtel de Belle-View, qui donne sur les jardins du palais

du Roi. Il est, du reste, peu de sites bruxellois où l'œil ne soit choqué par des horreurs analogues, il suffit d'y avoir l'œil. Rue de la Régence, l'architecte du nouveau commissariat de police a tenu compte des observations faites ici-même; il a orné, dans une certaine mesure, l'affreux pignon plat qu'on voyait en venant de la place Royale.

Il est curieux de voir que les architectes d'autrefois, plus scrupuleux, plus attentifs aux voisinages, avaient compris le devoir esthétique qu'il y a à ne pas choquer les regards, et la contradiction qu'il y a à soigner une façade en négligeant ses latéralités. Durant ces vacances dernières j'ai vu à Copenhague des maisons où les ornements sont répétés avec un soin égal sur les murs de côté, pour la partie qui dépasse les constructions voisines et demeurent ainsi visibles. Nos bourgeois bâtisseurs sont, en général, assez stupides pour vouloir une façade prétentieuse, annonçant leur opulence, et ne pas s'apercevoir de la laideur abominable des pignons à misère indécente. C'est à la campagne surtout, là où les maisons demeurent isolées, que l'on voit cet étrange phénomène d'obnubilation partielle. Des malheureux se donnent un mal de chien pour être beaux de face et ne s'aperçoivent pas des hideurs qu'ils maintiennent de profil. Ah! l'éducation esthétique! Quand fera-t-on ces remarques élémentaires dans les écoles, car il suffit presque toujours de les signaler pour que lumière définitive soit faite dans les esprits.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Indemnité de congé aux journalistes.

Les tribunaux français viennent de rendre, coup sur coup, plusieurs décisions au sujet du droit qu'ont les journalistes brusquement congédiés par leur directeur de réclamer de ce chef des dommages-intérêts. La question fut soulevée par M. Francisque Sarcey, qui exigea et obtint une indemnité pour renvoi injustifié, faisant ainsi étendre aux journalistes le bénéfice de la jurisprudence en usage pour les employés congédiés sans motifs par leur patron. La notoriété du demandeur attira l'attention sur ce petit procès, gagné par le lundiste du *Temps*.

Deux décisions nouvelles viennent de consacrer la sentence prononcée en faveur de M. Sarcey.

M. Doré, rédacteur du *Journal* pour la chronique sportive et mondaine, venait de se rendre à Nice, sur l'ordre de son directeur, pour les besoins de son service, lorsqu'il a été avisé, par une lettre en date du 24 décembre 1896, que, pour raison d'économie, son emploi serait supprimé à partir du 1^{er} janvier suivant.

En raison de ce brusque congédiement, M. Doré réclama à la Société propriétaire du *Journal* une indemnité de 6,000 francs.

Par jugement en date du 10 juin dernier, le tribunal de commerce de la Seine lui a donné raison, quant au principe du moins, car il fixe la réparation à 800 francs seulement. Le point important, c'est que le tribunal déclare le délai de sept jours laissé au journaliste *tout à fait insuffisant* pour chercher utilement une nouvelle collaboration.

Dans une autre instance, la Cour d'appel de Paris a rendu le 27 juillet une décision analogue. Il s'agissait d'une action dirigée par MM. Vonoven, Berthier, Dubois et Houilleau, rédacteurs à l'*Intransigeant*, contre l'administration de ce journal à l'effet

d'obtenir une indemnité de congé. Le tribunal civil de la Seine, se fondant sur ce que le louage de services fait sans détermination de durée, peut toujours cesser sur la volonté de l'une des parties contractantes, déclara la demande non fondée! Mais la Cour réforma la sentence et donna raison aux journalistes.

« Considérant, dit l'arrêt, qu'aucune raison n'est invoquée par Levasseur pour expliquer ce brusque renvoi;

« Qu'il ne paraît avoir agi dans cette circonstance que par un pur caprice ou une fantaisie sinon personnelle, émanant au moins d'une personne étrangère à la volonté de laquelle il n'a pas cru devoir résister;

« Que, dans ces conditions, alors surtout qu'il est certain et avéré que la Société constituée pour l'exploitation du journal *L'Intransigeant*, malgré ses transformations successives rendues nécessaires par la situation personnelle du rédacteur en chef, n'a jamais eu d'autre but que l'exploitation du même journal, Levasseur, en congédiant brusquement de la rédaction les quatre appelants, dont la plupart lui appartenaient depuis de nombreuses années, a commis une faute qui leur a été préjudiciable et dont il leur doit réparation;

« Que pour apprécier ce préjudice, il y a lieu de prendre en considération la longue durée de la collaboration à titres divers des quatre appelants au journal *L'Intransigeant*, le dévouement d'eux tous au journal et à son rédacteur en chef, les avances mêmes faites à quelques-uns sur leurs appointements, avances qui ont dû faire considérer par les uns et les autres que leur carrière ne devait point être brusquement brisée et placée en présence de difficultés sérieuses, à raison même de leur collaboration au dit journal, pour se procurer un nouvel emploi. »

En conséquence, la Cour alloue à MM. Vonoven, Berthier et Dubois, à titre de dommages-intérêts et à chacun d'eux, une somme de 2,500 francs. M. Houilleau obtient 2,000 francs.

Memento des Expositions

ANGERS. — *Société des Amis des Arts*. VIII^e exposition. 21 novembre 1897-15 janvier 1898. Beaux-arts et arts industriels. Délai d'envoi : 25 octobre. Renseignements : *M. le Président de la Société des Amis des Arts, place de Lorraine, à Angers*.

BRUGES. — XX^e exposition du *Cercle artistique*. (Par invitation.) Délais d'envoi : 16-30 novembre. Renseignements : *M. Ch. Dhont, avocat, vice-président du Cercle artistique, Bruges*.

NANTES. — *Société des Amis des Arts*. IX^e exposition. 15 janvier-27 février 1898. Délais d'envoi : notices, 20 décembre; œuvres, 5 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. le Secrétaire général, rue Lekain, 10, Nantes*.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1^{er} juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, premier concert de la *Société Symphonique* au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Jehin et avec le concours de M. Eugène Ysaye.

L'une des séances musicales les plus attrayantes qui aient été données à l'Exposition de Bruxelles a réuni vendredi un auditoire exceptionnellement nombreux autour du stand de la Maison Pleyel. Indépendamment du mérite des exécutants, M. Alfred Cortot, un jeune pianiste merveilleusement doué, M. Wurmser et M^{me} Tassu-Spencer, qui ont joué du clavecin et de la harpe avec un art exquis, l'intérêt du concert consistait dans l'apparition de deux instruments nouveaux dus à l'esprit inventif de M. Gustave Lyon : un piano double, qui permet de jouer sur un instrument unique, de format relativement restreint, les œuvres composées pour deux pianos, et une nouvelle harpe sans pédales, d'un mécanisme très simple, dont les cordes sont chromatiquement disposées comme celles d'un piano et qui offre à l'exécutant les plus grandes facilités.

Le piano double que MM. Cortot et Wurmser ont fait valoir en interprétant, entre autres, avec un brio entraînant et un ensemble admirable, les *Valses romantiques* de Chabrier et le *Scherzo* de Saint-Saëns, a, de même que la harpe chromatique, vivement intéressé les musiciens et amateurs présents, au premier rang desquels M. Vincent d'Indy, de passage à Bruxelles, qui a chaleureusement félicité l'inventeur et ses interprètes.

Le clairon de la retraite, éclatant tout à coup à la porte même de la salle, est venu, à 5 heures, jeter le trouble dans ce joli concert, mêlant aux harmonies de Saint-Saëns des sonorités cuivrées auxquelles le compositeur n'avait certes pas songé. A dire vrai, la cacophonie a été, durant quelques minutes, épouvantable, et le public a été indigné de la brutalité avec laquelle l'observation trop stricte d'une consigne interrompt et détruit les plus hautes jouissances d'art.

Nous apprenons que M. Joseph Wieniawski a l'intention de reprendre ses « Matinées musicales » qui ont si vivement intéressé notre monde artistique, il y a quelques années.

Ces séances auront lieu le premier dimanche de chaque mois, de 10 heures à midi, à la Maison d'Art, par invitation.

Les amateurs de musique se souviennent du soin extrême

apporté naguère aux exécutions musicales de ces réunions, qui ne peuvent manquer d'attirer de nouveau les virtuoses et compositeurs désireux de se produire.

Le théâtre du Parc donnera successivement, après *Snob!* la *Douloureuse* de Maurice Donnay, *Petites Folles!* d'Alfred Capus, *Mauricette* de R. Coolus, la *Petite Paroisse* d'A. Daudet, la *Carrière* d'A. Hermant, *Jalouse!* d'A. Bisson et A. Leclercq, *Madame Jalouette* de L. Gandillot, le *Partage* de Guinon, *Médor!* de Matin, les *Trois Filles de M. Dupont* de Brioux, la *Couvée* de F. Lutens, la *Seconde M^{me} Tanqueray*, traduit de l'anglais, etc. Voilà certes un copieux et intéressant programme.

Un néologisme administratif! Le collège échevinal de Waterloo, dans un avis distribué à ses administrés, s'exprime en ces termes : « Nous avons l'honneur de vous informer que le Conseil communal a décidé d'établir une taxe de 2 p. c. sur le revenu cadastral de toutes les propriétés foncières atteignant un revenu *minimal* de deux cents francs. »

MINIMAL! MAXIMAL! Pourquoi pas? Ces mots sonnent bien. Mais qui eût cru l'Administration communale de Waterloo aussi néophile?

Les trois livraisons nouvelles de l'*Art Flamand*, par J. du Jardin et J. Middelée, ont trait à Dominique Nollet, aux Breydel, à Charles Van Falens et aux Van Bredael, les curieux peintres de batailles et de chasses, ainsi qu'à la pléiade des statuaires du XVIII^e siècle.

La livraison d'octobre des *Maîtres de l'Affiche* contient quatre reproductions des plus intéressantes : une très belle affiche de Jules Chéret pour la Fête de charité donnée au profit de la *Société de secours aux familles des marins naufragés*; une jolie composition de Lucien Lefèvre pour le *Cirage Jacquot*; l'affiche de notre compatriote Ad. Crespin pour *M. Paul Hankar, architecte*; enfin une affiche anglaise, très originale, de Dudley Hardy, pour une *Fabrique de chaussures*.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord. Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 36.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCESSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE MANNEQUIN D'OSIER, par Anatole France. — DE LA RECHERCHE DU JUGEMENT DANS LA PEINTURE. *Aux amateurs d'art* (suite et fin). — LA LETTRE D'HENRY DE GROUX. — RÉOUVERTURE DES CONCERTS YSAÏE. — AU THÉÂTRE MOLIERE. *Rosine*. — PETITE CHRONIQUE.

LE MANNEQUIN D'OSIER

par ANATOLE FRANCE. -- Petit in-8°, 350 pages et titre.
Paris, Calman-Lévy, 1897.

« Le mannequin d'osier » qui eut l'honneur d'être choisi pour symboliser, en titre, l'œuvre nouvelle de M. ANATOLE FRANCE, est le moindre personnage du livre de cet Académicien. Car il est de l'Académie française, cet humoriste frondeur, ce pince-sans-rire qui pince, jusqu'à les étrangler, ses chers compatriotes en particulier, ses illustres collègues de dessous la Coupole et les humains « lamentables » en général. Il mentionne son académique qualité sous son nom sur la couverture, sans qu'il soit facile de discerner si c'est en dérision ou pour en tirer gloire. Et vraiment on se demande par quel sortilège il fut admis parmi les Quarante, alors qu'il semble avoir pour spécialité de se moquer de tout ce que ces légendaires quarante aiment, admirent, respectent, adulent, protègent, consacrent, sanctifient,

divinisent. Jamais pareil loup ne fut introduit dans plus paisible et plus douce bergerie.

« Le mannequin d'osier » n'a d'autre office dans cette création littéraire—qu'il serait malaisé d'étiqueter d'une des rubriques courantes : roman, nouvelle, fantaisie, récit, poème en prose—que d'être jeté par la fenêtre, en un jour de mauvaise humeur, par un cocu. Car cocu il y a (toujours l'inévitable adultère!). S'en servir pour désigner l'ouvrage est aussi rationnel que de qualifier un individu par le bouton arrière de son faux col ou la boucle de son pantalon. Mais, voilà! M. Anatole France adore se moquer du monde, même dans les détails; de façon très séduisante, il est vrai, et avec des pénétrations d'un sérieux remarquable. Le mannequin d'osier — sur lequel M^{me} Bergeret, l'épouse cocufiante, essaye et drapé les robes qu'elle confectionne elle-même dans les loisirs de ses actes cocuficateurs — serait-il le symbole du livre, qui vraiment drapé sur la plus légère des charpentes l'étoffe solide de réflexions savoureuses et de remarques d'une très subtile et imprévue profondeur?

C'est le cocufié, M. Bergeret, maître d'études en une ville française inconnue, celle où se dresse l'*Orme du Mail* qui intitula l'œuvre précédente de M. Anatole France, qui occupe le centre du groupe de personnages-marionnettes évoluant ou, plutôt, dissertant, sur le théâtre Guignol où l'auteur se sert d'eux pour extérioriser ses propres pensées sur multitude de choses,

notamment sur l'état intellectuel présent de « la grande nation » dont il note la décadence en termes cuisants. M. Bergeret annota l'*Enéide*, au point de vue philologique. Il en épuce la versification lourdement chargée avec une minutie de Macaque s'appliquant au nettoyage de sa toison simiesque. Il a un élève préféré, M. Roux, sur qui il fonde les plus belles espérances. Or, c'est M. Roux qui l'encorne. Et pour ses étrennes encore ! en plein jour de l'an ! sur le sofa du salon !

M. Bergeret est autant philosophe que philologue. Il garde rancune de la chose à M^{me} Bergeret, et même, plus ou moins, à M. Roux. Mais il n'a garde de faire un éclat, car il n'est point un sot. Il profite de l'aventure pour s'adonner davantage à l'expression verbale, en des conversations avec divers personnages et en divers lieux de la ville inconnue, des opinions de M. Anatole France sur tous les sujets qui préoccupèrent l'opinion parisienne en ces derniers temps. Il le fait avec un esprit égal à celui de M. Anatole France et de manière à ne faire regretter aucun des livres antérieurs du fécond, ingénieux et sarcastique écrivain : ni *Balthazar*, ni le *Crime de Silvestre Bonnard*, ni l'*Étui de nacre*, ni le *Jardin d'Épicure*, ni *Jocaste et le Chat maigre*, ni le *Livre de mon Ami*, ni le *Lys rouge* (ah ! celui-ci me plut immodérément, par exemple !), ni les *Opinions de M. Jérôme Coignard*, ni le *Puits de Sainte Claire*, ni la *Rôtisserie de la reine Pédauque* (combien exquise !), ni *Thaïs*, ni les quatre volumes de dits et propos groupés sous ce titre : *La Vie littéraire*, dont le total, considérable et de bonne monnaie, lui ouvrit les portes du somnifère palais académique, à atmosphère sans courants d'air, hélas ! Ah ! la saine beauté des courants d'air !

L'œuvre ne se raconte pas, si ce n'est en la trame légère et plaisante qui n'est là que pour la forme, de l'encornifistibulation de M. Bergeret, et de ses conséquences conjugales. Il faut lire. C'est un catalogue de solutions sur les problèmes courants de la crise morale gauloise, une petite encyclopédie d'opinions faites de drôleries et de vérités surprenantes. Cela se savoure comme une suite de mets délicats, sans grands apprêts apparents, sans sauces difficultueuses ni épices rares. Car le style est d'une belle simplicité, d'une coulée claire, limpide, transparente, très bien filtré. A peine y surnage-t-il de-ci de-là une originale image, ainsi qu'une feuille colorée de chêne d'Amérique sur un ruisseau à fond de roche.

Un procédé aussi s'accuse, de grande plaisance. M. Anatole France accompagne volontiers l'action visible, la pensée exprimée, la mise au dehors, pour le public, des opérations intellectuelles, toute en décence et en convenance, de l'indication rapide de ce qui reste à l'intérieur, de ce qui fonctionne communément dans les âmes misérables, en secret, sans oser se montrer,

demeurant aux arcanes conscients comme les résidus au fond des bouteilles ou les incrustations aux parois des chaudières. Il semble s'amuser énormément à dégrader ainsi toutes les actions humaines, à les révéler dans leur intrinsèque laideur, dans la vileté des vrais mobiles qui les dictent. Il atteint par là un comique sarcastique souvent terrifiant quoique présenté avec bonhomie. Voici (exemplairement) comment il tresse un juge d'instruction, M. Roquecourt, à propos d'un pauvre diable de prévenu, un chemineau au sobriquet de Pied-d'Alouette : « Il l'avait gardé six mois en prison, dans l'espoir vague de découvrir des charges inattendues contre ce vagabond — ou dans la pensée que l'arrestation paraîtrait mieux motivée par cela seul qu'elle serait maintenue plus longtemps — ou seulement par rancune contre un innocent qui avait trompé la justice. »

M. Anatole France nous montre, sans détour, sans répugnance — et même avec plaisir, comme disait cette jeune mariée qu'on interrogeait sur l'accomplissement du devoir conjugal — une âme tout à fait fin de siècle, une âme pleine de scepticisme et d'indifférence plus encore que d'indulgence, concluant à considérer tous les préceptes de l'antique morale comme des préjugés et des superstitions, et il s'enorgueillit d'être, à cause de cela, nommé vrai Parisien et Français véritable, Français *genuine*, par tous les snobs du journalisme et du beau monde.

Je disais tantôt qu'il n'est pas tendre pour la nation dont il porte le nom, absolument comme Louis XV, (le Bien-Aimé par ses maîtresses), qualifié « la France » par la trop familière du Barry. Le morceau en lequel il condense le surextrait de son opinion sur ce sujet fort à l'ordre du jour, sur la débilité intellectuelle française, est curieux à citer, sans préjudice à mainte autre page où il dégorge, avec amertume et courage, ses désespérances patriotiques sans aller pourtant, comme notre introquable Henry De Groux, jusqu'à souhaiter de pouvoir laisser sa nationalité au vestiaire. Voici cette morose tirade en son originalité : « Nous voyons sans cesse des hontes tomber dans le silence. Il y avait une opinion publique sous la Monarchie et sous l'Empire. Il n'y en a plus aujourd'hui. Ce peuple, autrefois ardent et généreux, est devenu tout à fait incapable de haine et d'amour, d'admiration et de mépris... Il est souvent parlé, dans les contes chinois, d'un génie fort laid, d'allure pesante, mais dont l'esprit est subtil et qui aime à se divertir. Il s'introduit la nuit dans les maisons habitées, il ouvre comme une boîte le crâne d'un dormeur, en retire le cerveau, met un autre cerveau à sa place et referme doucement le crâne. Son grand plaisir est d'aller ainsi de maison en maison, changeant les cervelles. Et quand, à l'aube, ce génie jovial a regagné son temple, le mandarin s'éveille avec des idées de cour-

tisane et la jeune fille avec les rêves d'un vieux fumeur d'opium. Il faut qu'un génie de ce caractère ait troqué de la sorte les cerveaux français contre ceux de quelque peuple inglorieux et patient, trainant sans désirs une même existence, indifférent au juste et à l'injuste. Car enfin nous ne nous ressemblons plus du tout! »

Qu'en dites-vous? On ne le leur envoie pas dire, aux Français! Si eux-mêmes sont frappés du phénomène dont déjà partout en Europe — plus d'un fort tristement, spécialement chez nous les Belges — on constatait l'existence et l'intensification, comment croire que ce phénomène n'est que le rêve du parti pris? « A cette heure, — dit quelque part M. Bergeret, le cornard mélancolique et tenace à qui M. Anatole France a départi la mission glorieuse d'exprimer tout ce qu'il y a de mieux dans son livre, — le plus beau pays du monde agit médiocrement! »

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

Aux amateurs d'Art (1).

La vie s'annonce dans une physionomie par l'expression, le coloris et le métier appartenant à la peinture, surtout. Les primitifs ne la démontrèrent qu'au moyen de l'expression, car leur métier est dénué d'intention et leur coloration, quoique souvent belle, atteint rarement l'apparence des chairs réelles. Les peintres de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci obtinrent une intensité de vie par l'expression qui, malgré les sentiments superficiels qu'ordinairement elle servait, ne fut peut-être jamais dépassée; malheureusement leur coloration des chairs est dure, sèche et leur métier plat, uniforme, mort. Les beaux artistes de la Renaissance et du XVII^e siècle la reproduisirent, au contraire, dans sa plénitude en se servant à la fois des trois modes précités dont l'Art dispose.

Des indications analogues s'appliquent au nu, où l'expression des traits est remplacée par celle des attitudes qui subsistent seules naturellement, comme extériorisatrices de vie dans la reproduction des figures habillées. Cette question d'ailleurs obéit aux généralités énoncées au sujet de la composition.

Nous abordons maintenant le métier, séparé en deux catégories : celle comprenant le « noir et blanc », l'ombre et la lumière, le trait, et celle enfermant la peinture dite « à l'huile ».

Le métier est le moyen linéaire ou coloriste étranger à tous les facteurs énumérés depuis le début de cette étude, de rendre l'impression d'un être ou d'une chose; c'est l'exécution des réalités choisies et conçues, sous l'autorité d'une discipline, d'un enseignement artistiques; ou, tout au moins, l'exécution entièrement indépendante de cette autorité.

Les métiers linéaires (cette appellation indique également l'ombre et la lumière qui se transcrivent en somme par l'absence ou la succession des traits) recèlent peu de variétés initiales; il ne leur est possible de se différencier que par l'épaisseur, la force, la continuité, la netteté, la direction, leur genre de superposition, de

rapprochement destiné à établir les ombres. Ces diverses écritures sont fréquemment réunies partiellement ou en totalité chez une même individualité; toutefois, l'observation de cette série de moyens exécutifs qui, s'ils ne suffisent pas à exprimer la sentimentalité, sont de puissants adjuvants d'émotion, laissera discerner la personnalité d'un artiste.

Le métier du coloriste n'est guère plus complexe que celui du dessinateur; il se résume en quelques procédés d'application de la couleur sur la toile, procédés tendant au but unique : donner l'impression intense des réalités conçues, copiées ou interprétées et qui sont en langage technique, la largeur, l'autorité, la direction, la simplicité et la superposition relatives des touches; et enfin la manière dont celles-ci se raccordent. Rien de plus. Pour tant les différences, d'insignifiance apparente, s'insinuant entre ces exécutions variées, suffisent à déterminer la beauté ou la médiocrité d'une œuvre : l'union même complète des qualités nécessaires à la recherche du sujet, à la composition, à la richesse de ton, à la reproduction de la vie par la ligne et l'expression, etc.; si elle est servie par un métier défectueux, n'obtiendra que des résultats approximatifs que les gothiques seuls sauvèrent par l'extériorisation prodigieuse des sentiments au moyen du dessin. La grande majorité des artistes dénués de virtuosité produisit des œuvres négatives, ennuyeuses. C'est que le métier (du peintre, principalement) infuse la vie à la matière appartenant aux êtres et aux choses qui en possèdent une également; et l'absence de cette vitalité, la plus visible et frappante, laisse les imitations picturales de la nature ternes, inertes. D'ailleurs, l'adaptation mal comprise de la couleur détruit inévitablement la vibration du ton; pas de coloriste sans beau métier.

A part les procédés complètement nuisibles et parasites habituels de l'inexpérience qui se prolonge durant la carrière entière de beaucoup d'artistes, on doit les approfondir tous car chacun d'eux s'apparie harmonieusement avec la reproduction de certaines catégories de choses.

* * *

Cette description des divers éléments constitutifs d'un Tableau a eu pour but de démontrer les points généralement fondus parmi l'impression d'ensemble sortie d'une œuvre et signes distinctifs d'une personnalité d'artiste. Quant au jugement sur la qualité d'une toile, il s'influencera forcément du goût puisque l'art est noble ou méprisable selon qu'il satisfait ou blesse ce goût. Toutefois, l'étude des intentions d'un tableau doit précéder sa critique : de nombreuses beautés peuvent échapper au premier abord, car ces beautés, étant d'ordre supérieur surtout, nous enlèvent à l'existence normale et nous déroutent. Là réside le pouvoir des superficialités immédiatement captivantes pour la foule, et qui peuplent malheureusement le domaine artistique.

A côté du résultat pratique d'expertise que donne la connaissance analytique d'une œuvre picturale, apparaît le résultat émotionnant. Il est indiscutable qu'apprécier un tableau non exclusivement par les impressions d'ensemble qui s'en dégagent et où ses séductions fréquemment rayonnent en minorité, mais aussi par les qualités isolées d'abord, ensuite groupées et enveloppant les adjuvants qui contribuèrent à son élaboration, intensifiera puissamment l'émotion, car toutes les qualités éventuelles s'uniront dans l'intention d'émouvoir. Les supériorités totales d'une œuvre aideront incontestablement, et même sans que l'on se rende compte de chacune d'elles prise séparément, à sa fascination d'ensemble, en

(1) Suite et fin. — Voir nos numéros des 10, 17 et 24 octobre derniers.

ce sens qu'elles éviteront le heurt qu'amènerait chez un spectateur de goût leur antithèse; cependant l'œil expérimenté peut parfaitement glisser sur les perfections d'une peinture sans que le cerveau s'en aperçoive, à moins que des circonstances particulières ne les imposent à sa conscience.

Étudier l'Esthétique telle qu'elle a été sommairement exposée ici, est donc indispensable pour recueillir l'intégrité des impressions d'art, faveur accordée à un nombre restreint d'individus : les créations crues universellement admirées ne le sont effectivement que par quelques-uns au jugement desquels se conforme la majorité. L'Art, ainsi qu'on commence à le concevoir de nos jours surtout et pénétrant davantage la cérébralité de tous, modifierait l'existence dans ses formes et dans ses manifestations, parce qu'en nous montrant sans cesse la beauté morale et séductrice, il nous infiltra en même temps l'exaltation nécessaire à l'épanouissement, à la réalisation des pensées élevées. Il est la plus grande puissance sociale et de laquelle dépendent les autres forces qui nous gouvernent, puisque ses intarissables sources de sensations psychologiques sont indispensables à toute volonté, à toute action; sans elles nous serions des malheureux, des misérables. L'Art n'est pas confiné dans les musées ne contenant qu'une de ses fractions, mais la Nature l'élève toujours et partout autour de nous, dans la pensée, dans les rêves et, malgré nous, répand ses admirables influences.

R. P.

LA LETTRE D'HENRY DE GROUX

La lettre.... drolatique d'Henry De Groux à Jean Lorrain, parue dans le *Journal*, de Paris, a fait du bruit dans.... « le Landorium », comme dit notre sympathique compatriote, Pepernoot.

L'excentrique artiste y dit en substance : « J'ai des raisons de croire que je suis Français; mon état-civil affirme le contraire, tant pis ! La Belgique m'embête, c'est un pays de mufles; le Roi lui-même, que je croyais ne pas être un mufler car il me montrait de l'amitié, en est un, car il ne m'en montre plus. Je suis prêt à me faire naturaliser Français, mais ça coûte 500 francs et c'est trop pour l'avantage. De plus, je devrais faire mon service militaire et on ne se figure pas Henry De Groux, au galbe bien connu, en uniforme de dragon ou de voltigeur. Donc je me contenterai d'aller à Paris en résident, jusqu'aux jours, prochains peut-être, où je trouverai les Parisiens des mufles aussi et où je reviendrai parmi les manneken-pis de ma patrie voir s'ils se souviennent que je les ai traités de cochons ! »

**

On ne s'en souviendra pas, cher artiste, car vous êtes un grand peintre, un très grand peintre, et cela passe tout, même les sottises. Au surplus, il faudrait savoir sous l'impression de quels facteurs, moraux ou matériels, vous étiez quand vous avez griffonné ces zwanzobredaines. La Belgique et les Belges vous ont, croyons-nous, assez bien traités jusqu'ici au point de vue de la gloire et au point de vue de la marmite; ce n'est pas leur faute si leurs efforts n'ont pas amené un résultat persistant pour les nécessités spéciales de la haute, mais souvent étrange, personnalité que vous êtes. Les Belges, ces mufles, oublieront vos « amabilités » comme vous oubliez leurs bienfaits, et ils croiront aisément que vous n'avez point parlé plus sérieusement en les insultant que lorsque vous leur avez fait accroire que la cathé-

drale de Senlis avait acheté votre *Christ aux outrages* ou que le roi de Suède avait fait de vous son peintre ordinaire. Continuez votre art admirable, et tant admiré chez nous, et quant au reste, batifolez, gesticulez, vociférez, zwanzez à votre guise ! C'est même amusant, soyez-en certain, et si vous étiez homme à combiner d'efficaces et inédites réclames, ce serait parfait.

Vous êtes Belge, Monsieur Henry De Groux, comme votre père illustre, le peintre de nos pèlerinages, de nos conscrits, de nos paysans, de nos pauvres, de nos prêtres, de nos bois de hêtres, de nos horizons campinaires, de nos églises superstitieuses, était un Belge, peignant avec une âme belge, originale et profonde. C'était un Belge sentimental autant que notre Henri Conscience, rustique et puissant autant que notre Georges Eekhoud. Et vous-même, qu'en cette affaire on nommerait déserteur si le mot blagueur ne venait pas plus naturellement aux lèvres, n'avez-vous pas, vilain fuyard, peint Kees Doorik, et les Gansrijders, et les Poldériens, avec une intensité qui montre, malgré vos douces fanfaneries, que c'est notre pays et ses habitudes et ses traditions et ses langues et ses ambiances qui ont alimenté votre âme ?

Vraiment il y a quelque *vis comica* à vous voir, quand il s'agit d'essayer des dénigrement désormais aussi inoffensifs que la pissoterie d'un caniche contre un monument, imiter les gestes séniles et les bavardages gagaïques du gros Sarcey qui récemment vous a précédé en cette besogne, vous qui devriez toujours être le premier même quand il s'agit de sottiser et de s'appliquer à devenir ce que votre grandiose ami Léon Bloy appelle « le clair de lune du derrière. » de quelques Français.

**

Lucien Solvay, dans le *Soir*, a publié un bon article sur cette petite affaire. (Ne trouvez-vous pas que depuis quelque temps le *Soir* se désembourgeoise bellement et devient vraiment de bonne lecture ?) Le *Petit Bleu* a inséré une lettre pas mal tapée, sachez-vous. Voici, d'autre part, la communication, non sans intérêt, d'un de nos abonnés :

« La lettre de De Groux, les ripostes indignées ! Le patriotisme ! La querelle traditionnelle des Wallons et des Flamands, celle des ketjes des Marolles et des ketjes de Molenbeek ! Sottes querelles où l'on perd inutilement ses forces et son temps, et c'est beaucoup. *Quousque tandem?*... »

L'Art n'a pas de bornes, de limites : un principe, un axiome. On l'a répété mille fois. Inconsciemment, consciemment des rétrogrades, des tardigrades atteints de la cataracte, s'attardent à discuter.

Êtes-vous de pur sang ou de demi-sang ? Avez-vous vu le jour à Zoetenaye ou à Jandrain-Jandrenouille ? Serait-il indiscret de savoir même où vous avez été conçu ? Bref, êtes-vous Belge ou ne l'êtes-vous pas ?

Moi — permettez-moi de me présenter, incognito parce qu'obscur, en défenseur de l'Art — moi, dis-je, je le suis.

J'en suis fier et je n'en suis pas fier; si j'étais Français j'en serais fier également et pas fier également. Je ne regrette pas que Napoléon fut Français au lieu d'être Belge, et je suis heureux que Rubens fut Flamand (un savant me crie qu'il est né à Cologne; tais-toi, snob). Que ne suis-je Allemand, ô Goethe, ô Wagner. Et voilà que surgit le nom de Shakespeare ! O ma tête !

Voici une histoire universelle telle que l'enseignent les doctes pédagogues.

Des anthropophages, au moral, des spiritophages, si vous vou-

lez me passer le mot, bavardent sur une question de priorité. Elle me rend perplexe... Mon Dieu, inspirez-moi, dites-moi l'étiquette que je me dois placer sur le front ou plaquer sur le dos ?

Les journaux, les commères, barbotent et jacassent au lieu de soigner leur pot-au-feu.

Que m'importe l'endroit où je suis né, dans la vallée ou sur la montagne. J'admire la prairie où paissent les bestiaux. J'admire la forêt qui se dresse sur le coteau. J'admire la plaine infinie où s'engloutit le soleil couchant. J'admire le ruisseau où scintillent des rayons d'aube. L'un de vous nous apprend, lors d'un voyage récent et lointain, combien notre pays est beau, combien nos différentes saisons varient sa beauté. Mais je comprends que l'on soit attaché (c'est humain cela) au toit sous lequel on suçait le lait maternel. Michel-Ange, Raphaël ont vécu sous le soleil ardent. Ils sont grands partout, même aux pays de la neige.

J'adore, moi, la lande et ses larges horizons. J'adore la mer. En contemplation devant les grands spectacles de la nature, je ne me demande pas, avec le souvenir de la Révolution de 1830, si le paysage est situé en Hollande ou en Belgique. J'adore les beaux livres, ceux où l'écrivain, le poète parviennent à remuer mes sentiments, à me rappeler des sensations éprouvées, à bien décrire ce que mes yeux ont vu, sans m'enquérir de sa nationalité.

Je puis chérir un village sans partager les goûts des paysans, sans épouser leurs disputes de clocher.

Et je déplore les défauts de mes compatriotes... et les miens.

Mais je voudrais posséder l'huile miraculeuse pour guérir les atteints de cécité.

Je comprends que, pour répondre à des attaques, l'on cingle les ignares, les méchants ; c'est ce que vous faites, dans *l'Art moderne*, en maintes occasions, pour défendre les *petits Belges*.

Oui, ils sont simples, Seigneur, plutôt que méchants. Bénissez-les, car ils sont pauvres d'esprit et ils n'ont point vu clair.

Ils n'ont point vu la route large et belle, qui monte... difficile, parce qu'elle est destinée aux hommes, qui monte, monte toujours, celle suivie depuis le commencement du monde par la pensée humaine cherchant la pensée suprahumaine.

Cette route se construit au domaine de l'intellectualité, et les matériaux nécessaires à sa construction et les outils nécessaires à pousser plus avant se produisent en nos jours plus abondants. Vous l'avez constaté : on tend à abandonner la route matérielle, trompeuse qui se dirige vers la désillusion. S'il fallait le confirmer par un exemple ne pourrait-on invoquer ce phénomène du nombre considérable de congrès tenus maintenant chaque année ?

Cependant, au-dessus de tout, au-dessus de toutes sciences, apparaît toujours comme l'objectif le plus noble, l'ART, de son essence humaine et divine, suprêmement fort, souverainement réconfortant. N'est-ce pas à l'Art qu'est échu le secret privilège de perpétuer, de condenser la force spirituelle de tous les peuples, de tous les siècles ? Alors que bien des résultats que l'on croyait définitivement acquis s'effondrent par l'une ou l'autre découverte, (ce qui a permis à quelqu'un pour la défense d'une thèse d'avancer que la science a fait banqueroute) l'Art reste debout, indestructible.

Vous dont la mission est de clamer la bonne parole, de porter haut et ferme l'étendard du Beau, ne pensez-vous pas que c'est le moment de dire une fois de plus, à ceux qui piétinent dans le marais bourbeux des idées soi-disant dirigeantes, qu'elle est là-bas la route à suivre, en dehors des broussailles, en compagnie de celui qui dédaigne nos querelles de ménage, l'ART.

Que les étoiles évoluent et inscrivent ce mot magique à la voûte céleste ! »

Nous, le dire ? cher correspondant. Mais vous venez de le faire en termes éloquentes et excellents. Merci pour nous et pour tous !

Réouverture des Concerts Ysaye.

A la veille de s'embarquer pour le nouveau monde, Eugène Ysaye a tenu à prendre congé du public qui l'aime et qui s'associe à ses généreux efforts de divulgation artistique. Il l'a fait en grand artiste, soucieux, à la fois, de ne faire entendre que des œuvres de valeur et de leur donner l'impeccable interprétation qu'elles exigent. Un concerto ignoré de Mozart, l'admirable concerto en *mi* de J.-S. Bach, dont l'*andante* s'élève aux régions sublimes de la pensée, voilà certes, pour le soliste, un programme royal, copieux et raffiné, choisi avec discernement pour éveiller les curiosités sympathiques et exciter dans l'auditoire les vibrantes sensations artistiques.

Et puisque le paquebot qui emporte Ysaye et son violon sur l'Atlantique a quitté le Havre hier, qu'il me soit permis de dire, sans craindre de blesser la modestie de l'éminent virtuose, la profonde admiration que mérite l'exemple de dévouement et de désintéressement qu'il nous donne.

Ysaye pouvait se contenter d'être le premier violoniste de l'époque. J'en connais, et plus d'un, que les retentissants succès qu'il a accumulés en ces dix dernières années eussent rendus parfaitement insupportables d'infatuation et d'orgueil. Pour un homme de la trempe d'Eugène Ysaye, pareille fortune, s'élevant par bonds vers une opulence de gloire inégalée, n'est qu'un moyen d'action à mettre au service d'une idée supérieure.

Avec son nom de prophète, Ysaye a surtout le tempérament d'un apôtre. Pénétré de la beauté des œuvres musicales écloses en France, ces derniers temps, sous l'inspiration du maître César Franck, on l'a vu créer un quatuor idéal d'instrumentistes et se multiplier, avec une générosité et une activité inlassables, pour faire fleurir dans tous les milieux d'art les parterres mélodiques aux plantes rares.

Le triomphe venu, il a élargi son champ d'action, fondé, au milieu des plus épineuses complications, des hostilités sourdes ou déclarées, des difficultés administratives de tous genres, cette institution des *Concerts symphoniques* auxquels sa foi, son bel enthousiasme et son ardeur de prosélytisme infusent une vie merveilleuse. Le voici, aidé de la collaboration de quelques amis dévoués, G. Guidé, M. Kufferath, M. Schleisinger, inaugurant avec éclat sa troisième année, et si confiant dans le succès, si tranquille sur l'avenir de l'entreprise à laquelle il a attaché son nom et ses espérances de renouveau artistique, qu'il peut s'embarquer, l'esprit tranquille, pour aller porter aux États-Unis et en Australie la bonne parole musicale.

Là-bas, comme ici, c'est en apôtre qu'Ysaye promène son prestigieux archet. Et, nouvel Orphée, il subjugué, charme, entraîne irrésistiblement par la magie d'un art expressif et sincère, demeuré pur malgré le contact périlleux des enthousiasmes transatlantiques.

Il serait vraiment superflu de rappeler les qualités exceptionnelles du violoniste, consacrées désormais par une célébrité universelle. C'est de l'éducateur d'âmes, du missionnaire intellectuel

que j'entends parler, et peut-être n'a-t-on pas rendu encore entière justice au désintéressement avec lequel il accomplit la tâche qu'il s'est donnée. Ysaye est le pivot de la vie musicale bruxelloise. Ce que Louis Brassin a commencé il y a vingt-cinq ans pour dissiper la torpeur nationale, ces grands coups d'ailes vers les horizons inexplorés, cette propagande incessante au profit des chefs-d'œuvre ignorés ou méconnus, Ysaye le continue avec une autorité sans cesse grandissante, complétant et élargissant le programme de Joseph Dupont, exerçant même, par répercussion, son influence stimulante sur l'institution classique des concerts du Conservatoire.

Si Bruxelles est aujourd'hui l'une des premières villes musicales de l'Europe, si le public des concerts et de l'Opéra passe, à juste titre, pour avoir une compréhension et une sensibilité qu'on ne trouve guère au même degré à Paris et à Londres, n'est-ce pas, en grande partie, aux artistiques initiatives et à l'enseignement d'Ysaye qu'elle le doit? Je ne parle même pas de l'admirable école de violon dont il est le chef et qui a pour résultat de doter nos orchestres d'archets tels qu'il ne s'en trouve dans aucun pays.

Ces réflexions m'étaient suggérées dimanche, en assistant au superbe concert inaugural de la *Société symphonique*. En prenant congé, pour un an, de ses auditeurs bruxellois, Ysaye a voulu leur offrir, outre les deux concertos pour violon cités ci-dessus, un programme symphonique composé d'œuvres belges, dirigées par un musicien belge, et l'amour propre national s'est trouvé ainsi doublement satisfait. Le chef d'orchestre, c'était Léon Jehin, qui, d'étape en étape, s'est élevé au premier rang des *capellmeister* renommés et à qui l'on a été assez heureux de faire fête. Les œuvres? La radieuse symphonie de César Franck aux lignes pures, aux reliefs à la fois doux et puissants, que chaque audition nouvelle fait apparaître plus lumineuse et plus belle; la poétique et charmante fantaisie de Guillaume Lekeu sur deux airs populaires angevins; la ballade d'Arthur De Greef sur des thèmes de terroir; la marche jubilatoire de Léon Jehin et une fort agréable composition d'un nouveau venu, M. G. Frémolle, une *Humoresque* dans le style populaire, sobrement développée, sans complications inutiles ni redondances, et d'un joli coloris orchestral, dans lequel transparait la vision claire de Paul Gilson.

La *Société symphonique* a désormais conquis sa place. Elle a sa physionomie particulière, son utilité spéciale, un idéal à elle et un but nettement défini, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour avoir une existence durable et remplir une mission sociale.

AU THÉÂTRE MOLIERE

Rosine.

Après SNOB, ROSINE! Après le théâtre du Parc, le théâtre Molière! Après M^{lle} Suger, M^{me} Laure-Fleur! Il faut parcourir les curiosités spectaculaires signalées par les Baedeker journalistiques comme les principaux attraits des soirs, des beaux soirs de Bruxelles en cette saison hivernale qui commence, en la saison où l'on cherche, le diner fait, quelque digestive distraction, puisqu'à chercher quelque distraction noble on perdrait, pour l'instant, ses peines.

Faut-il qu'ils soient menteurs, archi-menteurs, démesurément menteurs, mongoliquement menteurs, ces journaux, « organes chargés de renseigner et d'éclairer l'opinion »! Oh! les abominables mystificateurs! Récemment l'*Art idéaliste*, une de ces publi-

cations d'amateurs qui seules actuellement représentent quelque sincérité dans l'œuvre de la presse, écrivait opportunément: « Espérons qu'un jour viendra où les journaux eux-mêmes s'apercevront qu'ils envoient quotidiennement par leurs mensonges et leurs sottises l'imposante masse des gogos qui les lisent avec trop de crédulité. » En effet, c'est un continuel scandale! On peut, avec quasi-certitude, prendre l'envers, l'à-rebours de tout ce que disent, spécialement à propos des théâtres, ces cabots de la plume pires que les cabots de la planche. Ils appellent cela accomplir leur grrrrrande mission d'information publique! Allons donc! Des compères! des attrape-niais! des charlatans! des embabouineurs! de fallaces enjôleurs! des pipeurs de dés!

ROSINE, la pièce qu'on joue présentement au théâtre Molière (dernier grand succès du Gymnase! dit l'affiche), a eu chez nous une presse magnifique. L'incorrigible *Réforme*, au-dessus de toutes autres gazettes, a, suivant son incurable et grotesque habitude, publié, en l'honneur de la principale interprète, M^{me} Laure-Fleur, des hymnes laudatoires dont nous avons reproduit naguère quelques strophes enflammées. S'il fallait en croire les contorsions, les acclamations, les brailleries, les abois et les égouilllements de messieurs les journalistes, on serait en présence d'une œuvre mirifiante et d'une interprète inégalable! Ce serait gigantesque, splendide et émerveillard!

En réalité, pièce et interprétation indiscutablement médiocres. Un spectacle de province se déroulant devant un public muet et résigné pendant que, dans les frises, éclatent, peu nourris et sans échos, comme des fusées mouillées, les applaudissements de quelques romains stipendiés, s'efforçant en vain, par leurs claquements de paumes, d'entraîner les spectateurs inémus et défiants.

ROSINE! pièce à laquelle on pourrait donner pour sous-titre celui de la Justine du marquis de Sade: « Rosine ou les malheurs de la vertu. » Les tribulations, en quatre actes, d'une jeune femme archi-béguéule, que son béguéulisme et sa lucrétienne pudeur n'ont pas empêché pourtant de devenir la maîtresse d'un rustaud, mais qui, par miracle, après le coup de hache donné ainsi dans les convenances, est prise inopinément et inexplicablement de la manie de résister à quiconque prétend la séduire, et nourrit l'énorme illusion de vivre, elle et sa bonne, de son travail de dentello-couturière. Il faut dire, à l'honneur de la bonne, que celle-ci ne croit pas un instant à ce tour de force, et, avec une vue très nette de l'admirable organisation sociale en laquelle nous baignons, conseille avec entêtement, à sa jeune et illusionnée maîtresse, la prostitution!

On voit d'ici comme ça lui réussit. L'honnêteté! Comme elle est parfaitement jolie, sinon en son incarnation dans les utilités de la troupe actuellement en exercice au théâtre Molière, au moins dans les intentions de l'auteur, cela ne va pas sans qu'un gros industriel s'efforce de la mettre à mal. Industriel marié, du reste, car l'INÉVITABLE ADULTÈRE ne saurait manquer! Elle accueille ces tentatives avec la dignité distinguée et pédante d'une jeune femme chargée de représenter la Vertu, et, après diverses escarmouches dans lesquelles elle n'est pas fort éloignée de succomber au diable, elle finit par se sauver à Paris avec un nouvel amant de son choix, un bon jeune homme qui tape son père des cinquante louis nécessaires au voyage. La seule scène attendrie de la pièce est celle où ce vieux, jadis fêtard et désormais joyeux, se décide à sacrifier cette somme « économisée pour des réparations urgentes à faire à sa ferme ». Il fait couler des larmes en développant ce qu'il faut d'héroïsme à un bourgeois pour se décider, afin de faire plaisir à son enfant, à lâcher un pareil magot. Le reste du temps, l'action roule en pleine boue infecte de préjugés sur la primauté de l'argent, la nécessité de faire un beau mariage, le bonheur que donne l'enrichissement, l'obligation de respecter les convenances, et surtout le devoir de se montrer « distingué » en toutes choses et en toutes circonstances. Pouah! Pouah!

L'interprétation est juste ce qu'il faut pour ne pas faire crier à la chienlit. C'est incolore et plat. N'en déplaise au désir fervent que nous ressentons de trouver de juste mesure les hyperboliques louanges de cette bonne *Réforme* en l'honneur de M^{me} Laure-Fleur, nous devons avouer que cette aimable personne est loin de valoir Sarah Bernhardt ou Réjane.

En résumé, ensemble piteux et vulgaire! Mauvais essai de continuer l'acclimatation en Belgique des niais fadeurs qui déshonorent actuellement la scène française et la départementalisent vraiment trop. A quand une vraie levée de boucliers qui dira une fois pour toutes leur fait aux directions de nos théâtres et délivrera le public bruxellois de ces mystifications? Car ce public est bon. N'a-t-il pas, l'an dernier, à l'Alhambra, assisté nombreux à quarante représentations d'*Hamlet*?

PETITE CHRONIQUE

Le *Cercle artistique et littéraire*, où se sont fait entendre, la semaine passée, avec un succès triomphal, EUGÈNE YSAÏE et RAOUL PUGNO, réunira dans le courant de l'hiver, sur le même programme, VINCENT D'INDY, FRANCIS PLANTÉ et les chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de CHARLES BORDES. On exécutera, entre autres, le concerto en *ré mineur* pour trois pianos de J.-S. Bach. Voilà, certes, une solennité peu ordinaire et qui tranche sur la banalité habituelle des concerts du Cercle.

Les études des *Maîtres-Chanteurs* sont poussées avec activité au théâtre de la Monnaie. L'ouvrage est en scène, les répétitions d'orchestre ont commencé la semaine dernière et l'on espère être prêt dans la première quinzaine de novembre, c'est-à-dire avant l'Opéra de Paris qui a dû reculer la première des *Maîtres-Chanteurs* au 16 novembre. C'est, à Bruxelles, M. Imbart de la Tour qui chantera Walter; M^{lle} Mastio, Eva. MM. Seguin et Soulaeroix rentreront respectivement en possession des rôles de Hans Sachs et de Beckmesser qu'ils ont créés.

Aussitôt après les *Maîtres*, la direction de la Monnaie reprendra *Fervaal*. M. Vincent d'Indy a profité de son séjour à Bruxelles pour donner audition à M^{lle} Mastio, qui remplacera M^{me} Raunay dans le rôle de Guilhen.

L'*Union de la Presse périodique belge* s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale à l'hôtel Ravenstein, sous la présidence de M. le ministre d'État Jules Guillery, son président d'honneur. Le président effectif de l'association, M. Octave Maus, a précisé les diverses étapes parcourues par l'*Union de la Presse* depuis l'an passé et constate sa vitalité et sa prospérité. Il a rappelé les difficultés surgies inopinément entre l'*Union* et le *Comité de la Presse* au sujet des entrées à l'Exposition internationale, difficultés que la courtoisie de la Banque auxiliaire, concessionnaire des dites entrées, a promptement aplanies. Le nombre des journaux affiliés à l'*Union* s'étant considérablement accru, l'assemblée a, par dérogation aux statuts, autorisé le bureau à créer une seconde vice-présidence en portant éventuellement de quinze à seize le chiffre des membres du Comité.

Celui-ci, partiellement soumis à réélection, a été réélu par acclamation. Un des membres du bureau, M. Adrien, ayant

décliné le renouvellement de son mandat, il a été remplacé par M. l'abbé Vaslet, bien connu par l'énergie et le dévouement avec lequel il poursuit depuis nombre d'années une campagne antialcoolique acharnée. M. Vaslet dirige, on le sait, le journal *Het Volk* dont le tirage est considérable et qui rend les plus grands services à la cause antialcoolique.

Le rapport du trésorier, M. Bossut, a constaté la situation florissante des finances de l'*Union*. Enfin l'assemblée, sur la proposition d'un des membres, a décidé de conférer le titre de membre d'honneur à M. A. Clairouin, président du Syndicat de la Presse périodique française, et à M. H. Berger, directeur de l'Annuaire de la Presse lombarde, qui tous deux se sont mis en relations suivies avec l'*Union* et ont créé entre leurs associations et la nôtre un lien fédératif de nature à accroître et à fortifier l'autorité de la presse périodique dans les trois pays.

A ce propos, annonçons qu'un congrès organisé par les soins du Syndicat français, qui a repris l'idée émise à l'une des séances de l'*Union* par M. Paul Otlet, réunira à Paris, en 1900, les représentants de la presse périodique de toutes les nations. D'importantes questions professionnelles y seront discutées.

Les amis et confrères en archéologie de M. Georges Cumont se sont réunis mardi dernier pour offrir à ce dernier, à l'hôtel Ravenstein, l'expression de leurs remerciements et de leurs félicitations pour les services nombreux qu'il a rendus aux sciences. L'assemblée était présidée par M. de Bavay, conseiller à la Cour de cassation, qui a fait, en une substantielle allocution, l'éloge du savant modeste et laborieux, héros de la fête. Il lui a offert, au nom de ses amis de Belgique auxquels avaient tenu à se joindre nombre de personnalités éminentes de l'étranger, un exemplaire du magnifique bronze de Frémiet : *Saint-Georges terrassant le Dragon*, « le glorieux patron de l'Angleterre et le vôtre, mon cher ami », a dit M. de Bavay.

M. Hankar, architecte, avait composé pour ce groupe un socle en chêne clair d'un joli effet décoratif.

Nombre d'artistes assistaient à cette réunion, tout intime et cordiale.

Pour la première fois, la Société des Femmes-peintres de Berlin (*Verein der Künstlerinnen und Kunstfreundinnen*), élargissant son programme, se propose de faire appel, en vue de sa prochaine exposition annuelle, aux femmes-peintres étrangères. Quelques invitations seront adressées aux artistes les plus renommées de Belgique, de France, de Hollande et d'Angleterre.

La livraison de novembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui termine la deuxième année de cette publication, contient quatre belles compositions : *Camille Stefani*, l'une des meilleures affiches de Chéret; la *XX^e Exposition du Salon des Cent*, de Mucha; l'affiche pour le *Lait pur stérilisé de la Vingeanne*, de Steinlen; enfin, une affiche anglaise des plus originales : *The Gay Parisienne*, par Hyland Ellis.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Oailon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS (suite). *L'Angelico*. — PAYSAGES ESTHÉTIQUES. *Le Port de Hambourg*. — NANY A LA FENÊTRE, par M^{lle} Blanche Rousseau. — LES FRESQUES DE MEYSSE. — TAILLADÉ A L'ALHAMBRA. — L'ÉPISTOLIER HENRY DE GROUX. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs Italiens ⁽¹⁾

L'ANGELICO

Un lys trempé de rosée serait-il calame assez pur pour retracer les mérites de frère Angélique et magnifier ses fresques, ses ancônes et ses prédelles qui semblent, égarées sur la terre, des pièces de la pinacothèque du ciel!

JOSÉPHIN PÉLADAN

Je voudrais dire seulement mon admiration, ses causes, ses limites et ses préférences; car il serait téméraire de prétendre formuler sur l'Angelico une appréciation entièrement nouvelle.

De tous les Primitifs, il est le plus connu et le plus universellement glorifié. Ses œuvres, dès qu'elles parurent, furent l'objet de l'admiration générale; et, pieusement conservées, elles ont presque toutes traversé

(1-2) Voir les notes à la fin de l'article.

les siècles à l'abri des dévastations du temps. Au delà de la mort, il semble que le destin de Fra Angelico ait été privilégié autant que sa belle vie avait été heureuse. Sa pure gloire a ignoré les intermittences et les injustices; déjà Vasari, si incomplet et si injuste parfois quand il s'agit des quattrocentisti, lui rend, en la biographie qu'il lui a consacrée, l'hommage qu'il fallait; et depuis, tous ceux qui ont écrit sur l'art en Italie ont accordé au doux moine de Fiesole une attention spéciale et n'ont pu que répéter les louanges définitives de son premier biographe. Des travaux érudits nous ont renseigné exactement sur sa vie, exempte d'ailleurs d'événements et d'amertumes, et son œuvre maintes fois reproduite par la gravure a été exaltée dans d'importantes et enthousiastes monographies (2). Il s'est dit ainsi d'excellentes et judicieuses paroles; les plus tièdes ont été laudatives encore. Ceux qui ont vu les côtés faibles du talent de Fra Giovanni les ont excusés. On a dit noblement que « sa maladresse à rendre les réalités brutales était un charme de plus chez ce délicieux rêveur; que le culte sensuel des formes physiques allait jouer un rôle assez prépondérant dans le développement de la Renaissance pour admirer avec émotion et respect celui qui s'enferma le dernier dans le culte exclusif des âmes ». Cette sympathie constante a entouré la mémoire de l'Angelico d'une auréole que nul — et moi moins que tout autre — ne songe à lui enlever.

Mais j'oserai dire pourtant que je considère cette gloire comme conventionnelle et résultant, chez beaucoup, d'éléments étrangers à l'esthétique. Il y a plus de snobisme que de sincérité dans maintes de ces admirations. Ceux qui peuvent goûter cet art si en dehors, si au-dessus de l'art habituel sont, en effet, extraordinairement clairsemés. Péladan remarque justement que nul artiste n'est plus accessible aux simples ni plus hermétique aux savants. Il faut être candide et pur, *pauper spiritu* dans le sens de l'Évangile; avoir la simplicité et la fraîcheur d'un être neuf, pour comprendre l'Angelico, dont les œuvres sont, selon une belle parole de Cartier, comme certaines pages de l'Évangile, qui mesurent à la pureté du cœur l'intensité de leur lumière. Il est indispensable de ne pas avoir l'âme déveloutée; et en vérité, avec les complexités de la vie moderne et tout ce que la lecture des journaux déverse quotidiennement en nous de flétrissant, de pareils états spirituels sont bien rares. On les rencontrerait encore dans le peuple, dans des monastères, chez des enfants. Je suis persuadé que la vue des chefs-d'œuvre de l'Angelico produirait, chez de telles natures, un ravissement, une allégresse inexprimables, en corrélation avec les sentiments du peintre. Je suis persuadé qu'ils n'admettraient à leur admiration aucune restriction, aucune critique, pas plus que Fra Giovanni ne se permettait des retouches.

On pourrait soutenir que le suffrage de ces humbles est artistiquement nul; qu'ils seraient émus de même par les odieuses images de sainteté que débitent les librairies cléricales: Christs langoureux au jus de groseille, Maries pleurardes au bleu de Prusse, cœurs enflammés, petits Jésus de cire... La remarque serait superficielle, car il est permis de croire que l'impression reçue ne serait point identique. Mais ces âmes vierges devant rester pour nous à jamais closes et étant, par le fait même qu'elles sentent plus vivement qu'elles ne pensent, particulièrement inhabiles à nous renseigner sur la qualité de leurs impressions, je vous convie à instituer une autre expérience qui vous renseignera plus décisivement sur le rang élevé qu'occupent, dans la hiérarchie mentale, les œuvres de l'Angelico.

Tous ceux pour qui l'idée existe, qui se sont servi de leur cerveau pour autre chose que les basses complications du quotidien manger, boire ou dormir, tous ceux qui vivent enfin, connaissent, sinon dans la réalité des choses, tout au moins en imagination, ce qu'en style ecclésiastique on nomme une retraite. Tous ont voulu, désiré s'abstraire, au moins pendant quelques instants, des préoccupations coutumières, s'isoler de l'ambiance, dépouiller comme un vêtement inutile ce lacs de souvenirs, de résolutions, de projets qui vous tiraillent de tous côtés dans l'existence contemporaine, ne vous laissant pas une minute seul avec vous-même. (Les voyages

de vacances sont, en somme, au degré banal, une réalisation atténuée de ces aspirations.) Mais la retraite implique non seulement l'isolement, la rupture avec les tâches habituelles, mais surtout la vie de la pensée, la seule qui vaille la peine de vivre, la méditation. Cet exercice psychique vous procure bientôt une sensation incroyable d'allègement. Ceux qui ont été rendus à la lumière après avoir été longtemps enfermés dans un cachot sombre, ceux qui, croyant périr dans les flots, ont su venir respirer à la surface, peuvent en narrer d'analogues. C'est un épanouissement, une dilatation de l'être dans l'ordre intellectuel, comme on en ressent dans l'ordre physique sur les hautes montagnes, après l'exercice robuste d'une ascension difficile. Combien alors, de ces hauteurs, paraissent mesquines et futiles toutes ces grosses questions d'affaires, d'argent, de vanité et de convenances sociales, qui semblaient absorber toute l'existence! Comment est-il possible que l'on s'en soit à ce point tourmenté? Et toute cette envie de bien-être que l'on avait, cette passion des bibelots, ce souci du confortable, tous ces riens gonflés par notre égoïsme et notre amour-propre, était-ce assez misérable?

Ainsi l'aéronaute qui s'élève n'aperçoit plus les différences entre les hommes; il ne distingue plus le puissant du faible, l'enfant du vieillard, la femme superbe de la mégère! bientôt, tous lui paraissent également minuscules, dérisoires, comme de petits points noirs s'agitant, presque imperceptibles, puis effacés. Les arbres et les maisons se rapetissent; les accidents de terrain, les détails du paysage s'atténuent et s'annihilent; on n'en voit plus que les grandes lignes, les tours de la ville, les clochers des églises, la rivière comme un ruban brillant. Puis, s'il s'élève encore, il arrive, à travers les nuages, à la région supérieure, où, loin des perturbations et des complexités, tout est calme, uniforme, indistinct. Là tout se pacifie et se solennise. Un silence auguste plane. S'évanouit la notion du temps. Et autant qu'elle peut nous être donnée dans une sérénité ineffable, nous avons la sensation de l'infini.

Dans cet effort vers l'essence même de notre vie, dans cette ascension vers l'absolu, à mesure que l'esprit se dégage ainsi des relativités et des contingences, notez, je vous prie, de quelle manière votre mémoire se débarrasse, ainsi que d'un lest inutile, des impressions et des souvenirs d'art. L'expérience est curieuse et elle vous instruira sur la réalité d'une hiérarchie esthétique. Elle vous montrera l'exagération d'un propos, fréquent aujourd'hui, quand, dans une intention très louable d'ailleurs, certains esthètes s'efforcent de relever les arts mineurs d'un discrédit dans lequel on les tint trop longtemps et proclament alors qu'il peut y avoir autant d'art dans la courbe d'un vase que dans le sourire de la Joconde. Vous verrez ainsi s'engloutir parmi le chaos

de choses indifférentes, tout d'abord les natures-mortes, dont l'éclat sensuel d'un chaudron ou la vigueur du ton d'une viande font toute la beauté; les tableaux de fleurs, besognes de jeunes filles; les compositions à visées spirituelles ou à prétentions historiques; tout ce qui flatte l'œil par la rutilance d'un cuivre ou le chatoiement soyeux d'une étoffe; et les scènes d'intérieur; et les paysages; et les grands morceaux décoratifs et ainsi de suite, suivant la valeur et la spiritualité de chaque œuvre. Les Primitifs vous feront cortège jusqu'au delà des nuages; et l'Angelico sera un des derniers, avec Giotto et le grand Léonard, à vous délaissier au seuil de la paix mystique.

JULES DESTREE

(A suivre.)

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; 49, MASOLINO DA PANICALE; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; en 1892, 31 et 32, PISANELLO; 38, ORIOLO; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT; en 1894, 36, 40 et 44, PIERO DELLA FRANCESCA. — Prochainement : BENEZZO GOZZOLI.

(2) VASARI. *Vita dei Più Eccellenti Pittori*; voir surtout l'édition récente, publiée à Florence en 1878-79, avec les commentaires de G. MILANESI. — CROWE, J.-A., et CALVALCASELLE, J.-B. *A new history of painting in Italy, from the second to the sixteenth century*. 3 vol. London, 1864-66. — MARCHESI VINCENZO. *Memoria dei più insigni Pittori, scultori e architetti domenicani*. 2 vol. Florence, 1845-46; *San Marco convento*. Firenze, 1853. — KUGLER. *Handbook of painting. The Italian schools*. Fourth edition revised and remodelled from the latest researches of Lady Eastlake. London, 1874. — OWEN, A.-C. *Art schools and mediaeval Christendom*. Edited by John Ruskin. London, 1879. — TAINE. *Voyage en Italie*. Florence et Venise. Paris, Hachette, 1874, pp. 151 et suiv. — DEL RIO. *De l'Art chrétien*. Paris, Bray et Retaux, 4 vol. 1874. T. II, pp. 283 et suiv. — LA FENESTRE. *La Peinture italienne*. Paris, 1885. Quantin, Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts. Vol. I, pp. 144 et suiv. — MÜNTZ. *Histoire de l'Art pendant la Renaissance*. Paris, 1889, Hachette. Vol. I, p. 651. — H. DE LA BORDE. *Études sur les Beaux-Arts en France et en Italie*. Paris, 1864. — P. MANTZ. *Chefs-d'œuvre de la peinture italienne*. Paris, 1870, in-fol.

CARTIER. *Vie de Fra Angelico de Fiesole*. V^e Poussielgue, Bibliothèque dominicaine. Paris, 1857. — FÖRSTER, ERNST *Leben und Werke des Fra Angelico*. Regensburg, gr. in-fol., 1859. — GOODWIN, I. *Life of Fra Angelico*. Londres, 1861, in-12. — DOBBERT, EDUARD. *Kunst und Künstler des Mittelalters : Fra Angelico*. Leipzig, 1875-78. — J. PÉLADAN. *L'Angelico*. Ces 32 pages, in-4^o, médiocrement illustrées, ont paru sous le titre : *Introduction à l'histoire des peintres de toutes les écoles depuis les origines jusqu'à la Renaissance*. Elles sont sans date (vers 1883) et sans nom d'éditeur. Vers la même époque parut une étude sur l'Orcagna et furent annoncées des études sur Giotto, les Gaddi, Memmi qui n'ont jamais vu le jour, hélas! La livraison consacrée à l'Angelico contient une pinacographie complète. — PHILLIMORE, C.-M. *Fra Angelico and the early painters of Florence*. London, 1895. — STEPHAN BEISSEL. *Fra Giovanni Angelico da Fiesole, sein Leben und seine Werke, mit 4 Tafeln und 40 Abbildungen in text*. Freiburg-in-Breisgau, 1895. — D. TUMIATI. *Frate Angelico*. Studio d'arte. Firenze. R. Faggi, 1897.

SCHLEGEL (von), A.-W. *Maria-Kronung nebst einen Nachricht vom Leben des Malers*. Paris, 1817, gr. in-fol. — *El Tabernacolo del Angelico. Santa Maria Novella in Firenze*. 1854, gr. in-fol.

Puis, naturellement, un grand nombre d'articles dans des revues. Citons ceux de langue française : PAUL DE SAINT-VICTOR. *L'Angelico*

da Fiesole. Revue de Paris, 1851, t. III, p. 113. — H. DE LA BORDE. *Fra Angelico da Fiesole*. Revue des Deux-Mondes, 1857, p. 1229. — EUG. MÜNTZ. *Notice sur Fra Angelico*. Magasin pittoresque, 1879, p. 281. — BRETON, E. *Fra Angelico et ses fresques*. Revue de l'art chrétien, 1879, p. 465. — ALEX. *Fra Angelico*. Essai sur la vie et les œuvres d'un artiste du xv^e siècle. Revue suisse catholique, 1884, p. 347.

PAYSAGES ESTHÉTIQUES

Le Port de Hambourg.

Je n'avais vu de la ville que son charme extérieur : promenades plantées sur les anciennes fortifications, vastes lacs tranquilles fleuris de cygnes, le jour, de lumières multicolores, le soir, sillement perpétuel de tramways électriques, — cages de verre filant dans tous les sens leurs courses de bolides, leurs fuites d'étranges animaux phosphorescents à tête étincelante de cristaux rouges, bleus, verts ou jaunes, — lorsqu'un matin, sous le ciel que des averses encore en suspens barbouillaient, un petit vapeur m'emporta à travers le port.

Au passage je regardai les immenses entrepôts construits en ce style de mélange inquiétant où les ingénieurs tentèrent d'adapter l'architecture du moyen-âge aux plus pratiques exigences modernes avec une ingénuité d'audace qui souvent vaine le ridicule, et déjà l'énormité des proportions me frappait, parallèlement à la somptuosité de ces magasins aux façades de palais. Le bateau se précipita de bassin en bassin, parcourant l'Elbe, ses bras nombreux comme ceux d'une divinité hindoue et la sensation du colossal m'envahit. Tant de havres, longs, larges, encombrés de voiliers, de vaisseaux au repos, d'autres qui entraînent en poussant des clameurs déchirantes, d'autres qui sortaient en vomissant à la face des cieus des torrents de fumées noires, grises, lourdes, dont l'atmosphère s'épaississait, des remorqueurs renâclants qui traînaient une bande de radeaux, et tous battant les eaux, travaillées, labourées, retournées, barattées par ces éperons, ces hélices, ces étraves, ces aubes, ces taille-mer, enfin agitées en une houle océanique que soulevait, non le vent, mais le mouvement frénétique d'un peuple d'êtres géants.

Hardi et souple, notre bâtelet tranche les lames limoneuses qui nous lancent au visage la gifle froide de leurs embruns et contourne les échancrures du « Hafen », les hauts quais de pierres de taille aux altitudes de falaise, les transatlantiques en déchargement, l'avant tourné vers l'horizon que paraissent contempler dans un âpre désir les deux gros yeux des écuibiers, les môles creusés au flanc d'estacades étroites et bordées d'un bataillon de grues qui allongent vers les cales des cous d'oiseaux de proie ou de reptiles pour les vider bouchée à bouchée; puis les bouées dansantes, les balises et les pieux d'amarre, énormes troncs d'arbres serrés en faisceaux par des cercles de fer et des chaînes, enfoncés en pleine eau et superbes de force. Car cet assemblage est puissamment beau, non d'une beauté sentimentale venue de nous, surtout, qui revêtons les choses du glacié de nos émotions, non parce que ces navires étrangers arrivaient de pays dont le nom seul, émis, active la marche de la pensée et fait battre le cœur d'envies voyageuses, non parce que la vie roulait et hurlait entre les berges à faire croire qu'elles éclateraient pour laisser déborder jusqu'aux campagnes voisines l'animation fluviale, mais parce que dans l'ensemble comme dans tous les détails on l'avait instinctivement

révérée et que rien n'existait en ces lieux que ce qu'elle commandait d'y mettre de simple, d'urgent, de grandiose!

Pour la première fois je contemplais une œuvre moderne ou triomphait l'alliance de l'Utile et du Beau, et m'évertuant à chercher quelque tare je ne trouvais qu'à m'émerveiller. Nous franchissions des goulets étroits pour retomber dans l'épanouissement de nouveaux docks comblés aussi de leurs magnifiques habitants : l'un d'eux, un steamer anglais, nous éblouit de ses dimensions colossales et parfaites de grand coursier admirablement découpé ; il dominait ses frères de tout l'orgueil du peuple marchand et prenait des allures d'apparition lorsque, notre esquif l'ayant dépassé, il se dressait parmi les brumes charbonneuses des cheminées qui étalaient un second ciel de nuages entre le vrai firmament et l'eau. Parfois un cuirassé promenait la laideur de son usine mouvante, et sa démarche louche de carnassier détonnait parmi les fières cambrures des bricks et des goélettes. Nous courions au long de pilotis pareils à des futaies entières immergées. Au delà des vergues se révélait, nef idéale, une cathédrale et sa flèche plus élancée qu'aucun autre mât ! Puis nous retournions au département des voiliers : norvégiens, danois, hollandais, vieux et demi-ruinés, fantastiques, trois-mâts effilés en forme de narval, gabares au large giron, tous fraternisant dans un emmèlement de bras et de cordages, et vous envoyant l'odeur souvent savoureuse de leurs cargaisons : bois de sapin, céréales, cotonnades, épices ou poissonnerie.

Entrons au Port libre ; voici les revenants du Transvaal, du Brésil, des Indes, de Chine, de lieux presque chimériques, les uns, le tillac encore bondé de ballots et de tonneaux, les autres, flottant de haut, la coque à l'air pour un badigeonnage et des réparations réconfortantes ; plus loin, d'une cage de fer complètement close s'échappe le vacarme cyclopéen d'un bâtiment en construction, derrière la gaine de sa cale sèche appuyée à des chantiers où des centaines de marteaux, de scies, de limes tapent, mordent et rongent ; les hommes, à peu près invisibles, sont réduits à la taille de parasites de ces monstres marins. Le bruit de tonnerre redouble, nous levons la tête. Un pont est jeté au-dessus du fleuve, enlaçant, dans le lacis, le nœud de « ∞ » horizontaux, ses branches, ses ressorts bouclés de place en place par des tours et leur gerbe de tourelles d'un bizarre aspect féodal gouvernant cette modernité forcenée. Un express dévore le pont, en éclair, au milieu des cris de sirènes et des jappements de la vapeur qui répondent aux grondements et aux clameurs des locomotives, tandis que l'air ébranlé accorde ses palpitations à l'agitation générale de la terre et de l'eau!

Nous sortons ; des portes d'écluses tournent sur leurs gonds aussi gros que des barriques ; le petit vapeur s'échappe en tanguant, bousculé par les courtes vagues et nous dépose au débarcadère, la tête tumultueuse et l'esprit ébahi.

Nous avons vécu là une heure extraordinaire dans une pléthore de tapage et de mouvement, en pleine action, en pleine beauté, et même en plein Art, puisque ces milliers d'engins, de machines possèdent les sobres et nobles formes d'organes merveilleusement adaptés à leurs fonctions, sans aucune surcharge de mauvais goût ou de fantaisie frivole ; il nous semble, étrange rapprochement de nos mentalités toujours raisonnables, que nous revivions en réelle atmosphère du moyen-âge où le plus humble objet revêtait sous la main prime-sautière du plus humble ouvrier un caractère de robustesse esthétique et de charme absolu en son essence même ; dans le port de Hambourg règne cette inconsciente beauté et devant elle il est dur de croire que l'espoir seul du lucre, le

désir d'être bêtement riche pour l'unique joie d'avoir, la vanité de la fortune et la jouissance d'en humilier autrui soient les véritables causes créatrices de la magistrale cité et de sa turbulente population de vaisseaux.

Ces pensées nous revenaient à la mémoire en la solide formule où récemment un artiste les concentra : « Est-ce vraiment pour un but mercantile, pour enrichir quelque digérant bourgeois que les voiliers promènent leur majestueuse et compliquée blancheur et que se manifeste la superbe harmonie de leur grâce élancée et balançante ? Ou bien est-ce pour le ravissement de nos âmes que le Destin inspira à des butors assoiffés d'opulence d'envoyer sur les mers ces miraculeux prodiges ? Leur commerce ne serait-il qu'un inconscient prétexte aux jouissances de l'artiste ? Ces piteux spéculateurs ne seraient-ils, ô Nature, que les instruments sarcastiques de l'embellissement que tu imposes aux choses ! »

Et nous songions aussi de quelle splendeur inimaginable rayonneraient la ville, les flottants monuments et les immobiles édifices, si au lieu de l'activité trafiquante d'une nation jeune et forte, mais prête, autant sinon plus que d'autres, à tous les vieux crimes : guerres, pillages, massacres, tyrannie, — un peuple libre et vraiment humain était maître de cette armée pacifique avec les seuls soucis de pourvoir au bien de tous, pour l'épanouissement d'existences généreuses consacrées à la Science, à la Beauté universelles, selon les indiscutables lois de Bonté et d'Harmonie.

JUDITH CLADEL

NANY A LA FENÊTRE

par M^{lle} BLANCHE ROUSSEAU. — Un volume de 200 pages, 3 francs. Dumont, imprimeur, Bruxelles.

Par un souci coquet de sa destinée littéraire, M^{lle} Blanche Rousseau s'est plu à réunir en volume les quelques récits qu'en plusieurs revues, à l'Art jeune notamment, elle avait publiés. C'est là une entreprise en quoi rarement réussissent les débutants à qui manque l'unité de conception ; et il faut louer M^{lle} Blanche Rousseau, avec chaleur, d'avoir, du premier coup, donné une œuvrette nette et compacte, où ses forces, son cœur et ses dons avec tant de précision s'avèrent. Des journalistes divers ont déjà, à propos de ce petit volume, pris la parole ; les uns ont vanté la grâce du style ; l'art du détail enleva le suffrage d'aucuns ; et il y en eut d'autres qui prisèrent hautement l'ordonnance heureuse de la composition : nul d'entre eux ne s'est avisé, ramassant en synthèse les éléments épars de critique, de faire ressortir ce que le livre a de vraiment profond : sa *féminine sensibilité*. Certes, il y a dans ces pages des manques de goût, des images maladroites ; des influences extérieures parfois en altèrent la qualité originale et un fâcheux mysticisme glace certains de ces contes ; mais que parmi nous une femme se lève, chante, que mille choses empruntent soudain au prestige de sa voix des vertus insoupçonnées, voilà bien une authentique merveille. Sans doute vîmes-nous des femmes écrire : la dérision publique les nomme et la séculaire épithète de bas-bleu nous est venue d'Angleterre, mais ce n'était ici que fatras sentimental, là prétentieuses déclamations, partout tristes effets d'une idiosyncrasie hybride et artificielle. Qui ne fut frappé à l'idée de tout ce que pouvait révéler d'inouï une sensibilité féminine véritable ! Le sens du monde rajeunissait sous un verbe nouveau ; en des sym-

boles plus efficaces se renfermaient les lois immuables ; l'harmonie générale se transposait en grâce et une intégrale palingénésie transformait les âmes. Plongée par les mille ramifications de sa nature sensible aux sources mêmes de la vie, par ses nerfs délicats et capillaires participant aux phénomènes les plus secrets de la vie, consciente enfin de son efficacité dans l'économie des sociétés, la femme eut assumé le sort de l'humanité ; toute morale, toute philosophie à l'instant subissait la bienfaisante morphose et par sa charité divinatrice et instinctive, la femme imposait à l'univers tout entier une récréation. Il ne faudrait pas croire que le cri de génie fut poussé, que les limbes se fussent évanouis et qu'une aube spirituelle éclairât les âmes — non, mais quelqu'un a parlé, une femme s'est éveillée ; elle sait de divins secrets et les balbutie : elle est le signe évident de l'avenir. Là réside toute l'importance du livre de Blanche Rousseau et, nonobstant ses erreurs et ses imperfections, persuadé que l'évolution de son talent fera disparaître le vain spiritualisme qui le dépare, nous le prônerons parce que c'est d'un effort semblable que dépend le véritable mouvement féministe, parce qu'elle a témoigné de l'idée et parce que son involontaire prosélytisme la met dès à présent à mille coudées au-dessus de ces jeunes gens sentimentaux et hypocrites, émotionnels-mixtes et roubleurs, mêlant les ruses du métier à leur feinte ingénuité et qui, incapables de lyrisme, finissent tôt ou tard par choir dans la presse.

Aussi, Mademoiselle, quand à votre demande de subsides le gouvernement répond par une fin de non-recevoir et, pour comble de mécénisme, vous renvoie vos exemplaires annotés, triturés et par la main ignorante d'un bureaucrate outrageusement corrigés ; quand, prise d'un beau zèle à son tour, l'administration de votre commune — Ixelles, car il est bon qu'on le sache et que cet exemple de la protection des arts passe à la postérité — consent à souscrire, ô générosité insigne, à un volume de *Nany*, ne perdez point la légitime confiance à laquelle votre charmant talent vous donne droit et croyez qu'il y a en art une autre justice que celle des cuistres et des censeurs officiels.

LES FRESQUES DE MEYSSE

En ces admirables journées d'arrière-saison aux coloris somptueux, quelle jolie excursion que celle du village de Meysse, dont les maisons blanches sourient de loin aux touristes dans la paix des claires campagnes coupées de rideaux d'arbres aux tons de pourpre, d'ambre et de corail ! Je m'y rendis le jour des âmes, alors qu'aux opulences de l'automne la tiédeur d'une température estivale ajoutait un charme exquis. La route — une route royale, s'il vous plaît, construite par Léopold II tout exprès pour vous éviter, mes frères et sœurs en sport cyclique, les ressauts des rudes pavés et la nuisance des ornieres perfides — traverse la mélancolie des seigneuriaux horizons de Laeken, laisse à gauche le château de Bever et ses eaux sommeillantes, franchit le Maelebeek, amène le voyageur, par une pente douce à peine sensible, au parc de Bouchout dont les frondaisons illuminées, les pelouses veloutées, les étangs qui réfléchissent l'azur du ciel baignent d'illusions la princesse dont la raison a sombré dans un effroyable drame. Quelques tours de roue encore sous la futaie dont les branches laissent choir un lit de feuilles craquantes, et voici Meysse et sa coquette église gothique, ses rues nettes emplies de lumière et de joie, la drève superbe qui relie le village à l'abbaye de Grimber-

ghen, et ses cultures, et ses vergers, et ses fermes aux basses-cours caquetantes, au bétail abondant.

La fâcheuse statue du bon baron d'Hooghvorst, en chasteleer 1830, « qui fut, dit l'inscription gravée dans le socle, pendant cinquante-neuf ans bourgmestre de Meysse » (ce qui fait honneur à la constance politique de cette localité rurale), jette une ombre sur ce coin béni, qui eût ravi Hippolyte Boulanger. Il a l'air, le baron, non pas d'avoir été fondu à la Compagnie des bronzes, mais de sortir de l'usine des chocolats Delacre. Son installation étant récente, il est permis de donner crédit, pour harmoniser sa patine, aux bienfaisantes pluies et aux douces neiges, que ne réclament pas exclusivement, on le voit, les végétaux.

Mais voici l'église, restaurée avec goût par l'architecte Jules Barbier, spécialiste en cette matière. Et dans l'église, des fresques du xvi^e siècle, oui Monsieur ! du seizième, remises au jour avec des peines infinies et complétées par M. Joseph Middeleer à qui l'État confia ce travail délicat.

L'église n'était jadis qu'une modeste chapelle desservie par les moines de l'abbaye de Grimberghen. Agrandie au xvii^e siècle, elle fut en partie détruite par un incendie en 1730. Le gouvernement se décida récemment, eu égard à l'intérêt archéologique de l'édifice, à lui faire faire une toilette complète sous la haute direction de M. Van Ysendijk.

Il fut récompensé de ce bon mouvement par la découverte, sous les plâtras accumulés depuis trois siècles, des précieuses fresques qui décorent les transepts.

A la vérité, ces peintures murales avaient beaucoup souffert, à l'exception de deux d'entre elles, situées l'une à l'extrême droite, l'autre à l'extrême gauche des panneaux qu'elles revêtent. Nous les vîmes une première fois jadis, fraîchement débarrassées de leur manteau de badigeon. *L'Adoration des bergers*, dans le transept gauche, la *Charité de saint Martin*, dans le transept droit, avaient seuls conservé, avec la séduction de leur coloris, l'intégralité de leurs contours. *L'Annonciation*, qui voisine avec *L'Adoration*, la *Conversion de saint Hubert*, qui forme le pendant du *Saint Martin*, et les deux vastes compositions allégoriques qui couronnent les deux groupes : *La Mort de la Vierge et son Assomption*, d'une part, *le Jugement dernier*, d'autre part, le tout peuplé d'un grand nombre de figures allégoriques, de portraits de donateurs, etc., étaient si écaillés, si meurtris, si dégradés qu'on avait peine à en saisir le détail.

Grâce au travail intelligent, patient et persévérant de M. Middeleer, voici les six compositions remises, on peut l'affirmer, dans l'état où elles se présentèrent, pour la première fois, aux yeux émerveillés des fidèles, vers l'an 1880. Le meilleur éloge qu'on puisse faire du travail de l'artiste, c'est que les parties restaurées se raccordent si habilement à l'harmonie des fresques auxquelles il n'a pas eu à toucher, qu'il serait à peu près impossible, sans les éclaircissements qu'il donne dans une courte notice explicative, de délimiter les unes et les autres.

En tant qu'œuvre d'art, les fresques de Meysse n'ont assurément pas un mérite transcendant, et je n'étonnerai personne en disant que je leur préfère la *Cène* que « Monseigneur Léonard », comme dit Péladan, peignit pour le couvent de Santa-Maria-delle-Grazie à Milan. Elles offrent néanmoins, en leur naïveté, un intérêt suffisant pour justifier la restauration dont elles viennent d'être l'objet. Et puis, dame ! les fresques du xvi^e siècle ne courent pas... les murs, et l'on a eu évidemment raison (MM. Barbier et Middeleer ne me contrediront pas) en sauvant des ravages du Monsieur

à la faux, dont la grimaçante image figure précisément au premier plan de la composition principale de Meysse, le joli et rare spécimen que nous possédions des édifices religieux de cette époque lointaine.

Et voilà, pour les chevauchées esthético-cyclistes, un but de promenade à pointer en rouge sur les cartes routières des environs de Bruxelles.

TAILLADE A L'ALHAMBRA

Il a soixante-treize ans. Il s'est prodigué sur la plupart des scènes parisiennes, allant de l'une à l'autre, des boulevards aux faubourgs. Le public populaire le suit n'importe où, ardent, enthousiaste, acclamatif. Tous les grands mélodrames du siècle lui fournirent un rôle, et ce rôle grandissait tellement entre ses mains qu'il paraissait se détacher d'une épopée. La fausseté, la sentimentalité, la puérilité se coloraient, grâce à son art ou à son instinct, d'on ne savait quelle illusion de vie et de grandeur. Il changeait le plomb en argent et le strass en bijoux superbes. Il se haussait à la taille des maîtres sans presque le savoir.

Avec des tirades aux ailes déplumées, il s'élevait aussi haut que ceux-là qui se sentent soutenus sur les planches par l'essor des Corneille et des Shakespeare.

Parfois il quittait ses tréteaux de la banlieue ou de la province pour gagner une des scènes artistes de Paris. On se souvient de son apparition dans le *Pie VII* d'Alfred de Vigny. Ce fut admirable. Les mots solennels qu'il y prononça, lui seul pouvait les dire aussi terriblement.

Il nous est revenu dans le *Louis XI* de Casimir Delavigne. Il en fait un chef-d'œuvre. Sa marche, ses gestes, sa voix éteinte, tout lui sert. Et qu'on ne parle pas de défaillances; elles ne font qu'accentuer le caractère du personnage. Le Louis XI fiévreux et hardi, fragile et monstrueux, volontaire et branlant, effrayant et effrayé, manière de lanterne vieillotte et détraquée dont l'aiguë et dure lumière seule serait brillante, Taillade nous le montre aussi authentique que possible. Tour à tour passent des figures d'usurier, de bedeau, de cogot, de diable, de tabellion, de vicil aigle et de roi. Le grandiose et le mesquin, la colère et l'imploration, l'audace et la peur, tous les contraires, tous les antagonismes sont exprimés et fondus et harmonisés. Les scènes de la confession et de la mort surgissent en leur appareil de terreur et leur angoisse. Et le vieux roi est expliqué par l'acteur mieux que par le poète.

L'ÉPISTOLIER HENRY DE GROUX

L'Aurore est un nouveau quotidien parisien, de très belle allure, alimenté de très vivants articles, qui semble vouloir être sincère dans les informations qu'il donne et trancher ainsi sur l'habituel galvaudage journalistique dans lequel on nous enlise. Amen! Amen!

Or, *L'Aurore* a qualifié ainsi qu'il suit l'incident suscitée par la lettre funambulesque de notre ami HENRY DE GROUX, le maître peintre en rupture de patrie. Cela donne l'étiage de l'opinion française sur l'incartade de cet excellent artiste! car si l'acte fut stupide, l'artiste reste très grand et ce serait misérable de confondre l'un et l'autre. JEAN LORRAIN lui-même, l'humoristique Jean Lorrain, qui a joué à notre excentrique compatriote le mauvais tour d'afficher sa boutade en plein *Journal*, l'avait déjà accompagnée de quelques réflexions disciplinaires du même genre.

« M. Henry de Groux, un peintre belge moins connu que Rubens, s'est donné récemment les gants un peu jaunes de railler son pays natal.

Il l'a fait avec la légèreté et la délicatesse d'un hippopotame en joie; il a réédité les plaisanteries connues sur le manneken-pis;

il a déclaré qu'il est « heureux de respirer loin d'une vasque »; il a été Flamand au mauvais sens du mot, non seulement avec intensité, mais encore avec furie. Et il a osé se réclamer de Beaudelaire.

S'il vous plait, mettons les choses au point. Il est vraiment des calembours trop faciles. Les Belges nous valent bien, après tout. Ils nous valent à tous les points de vue. Ils ont autant de grands hommes que nous, des grands artistes que Louis XIV seul a méconnus; ce n'est pas une affaire. Ils parlent, ils écrivent un français aussi pur que le nôtre...

Je pourrais rechercher s'ils n'ont point un cerveau plus complet que le nôtre, plus d'idées, plus de sensations, une philosophie plus précise. Je pourrais démontrer que la possession espagnole les a peut-être assez latinisés pour que nous puissions prendre chez eux des exemples de lucidité d'esprit, de courage social, de hardiesse de pensée...

Mais, les Belges, ce sont nos égaux! Leurs poètes, leurs dramaturges, leurs peintres, leurs industriels sont les favoris de Paris. VOUS LES PRENEZ POUR DES SUIVEURS. CE SONT EUX QUI NOUS MÈNENT.

Je comprends, à la vérité, que M. Henry De Groux ne puisse pas suivre. Il manque de souffle. »

PETITE CHRONIQUE

L'Éventail, que la sûreté et la variété de ses informations théâtrales ont classé au premier rang des journaux spéciaux, vient d'atteindre sa dixième année d'existence. Son aimable directeur-fondateur, M. Fritz Rotiers, a célébré cet anniversaire en offrant à ses collaborateurs, à ses amis et à quelques notabilités bruxelloises un banquet qui a réuni quatre-vingts convives au *Chien-Vert*. En des toasts spirituels et éloquents, des vœux ont été faits pour la prospérité de *L'Éventail*. Nous y joignons, en toute cordialité, les nôtres.

L'Académie de Belgique vient de décerner à M. François Rasse le premier prix (800 francs) institué pour son concours spécial de musique de chambre. C'est le trio pour piano, violon et violoncelle dont nous avons parlé naguère, lors d'une audition qu'en donna chez lui, pour quelques amis, Eugène Ysaye, qui a valu au jeune compositeur cette distinction.

M. Rasse avait été, récemment, proclamé premier second prix de Rome (qualification bizarre, mais officielle!). Deux pièces de sa composition ont été exécutées l'an passé aux concerts de la *Société symphonique*, où il occupe l'emploi de chef de pupitre des seconds violons. C'est un musicien laborieux, sincèrement épris de son art, possédant à merveille le mécanisme de plusieurs instruments, et qui ne peut manquer de se créer une situation en vue parmi les artistes de la jeune école.

La maison Erard qui, pendant le cours de l'Exposition universelle, a offert au public dilettante de si intéressantes auditions musicales, vient de nous faire entendre deux jeunes pianistes, M^{lles} Huyghens et Taboux, élèves du cours supérieur de lecture et d'interprétation que M^{lme} Fanny Maërtens donne avec tant de succès à la salle Erard.

Ces jeunes filles ont joué avec une sûreté, un sentiment et une distinction qui fait le plus grand honneur à leur professeur.

Elles ont été applaudies par un nombreux public dans les *Variations* de Saint-Saëns sur un thème de Beethoven, dans une étude de Wieniawski, la jolie *Valse-caprice* de De Greef, la *Chevauchée des Walkyries* et dans une sonate de M^{lme} Maërtens, qui par la richesse et la beauté des harmonies et par la franchise des rythmes dénote chez son auteur un vrai tempérament d'artiste.

Aux séances du *Cercle artistique* dont nous avons parlé, il faut ajouter deux concerts de haute attraction: le premier aura lieu le 19 de ce mois avec le concours de M. et M^{lme} Richard Strauss, de Munich, et de M. César Thomson; le second, fixé au 9 décembre, sera donné par M. et M^{lme} Félix Mottl, de Carlsruhe.

M. Pierre d'Alheim, l'auteur du curieux volume *Sur les pointes* dont nous avons annoncé la publication récente, l'auteur aussi d'une étude très intéressante sur Moussorgski que nous avons analysée, fera le 30 novembre une conférence sur le compositeur russe, le fondateur de la Jeune Russie musicale. M^{me} Marie Olénine interprétera diverses œuvres de Moussorgski.

Le premier concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 21 novembre, à 4 h. 1/2, sous la direction de M. Richard Strauss, maître de chapelle de S. M. le roi de Bavière, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich et du théâtre de Bayreuth, et avec le concours de M^{me} Strauss-de Ahna, première chanteuse de l'Opéra de Munich.

Programme : 1. *Don Juan*, poème symphonique de R. Strauss (première exécution). — 2. Quatre *lieder* de R. Strauss, chantés avec accompagnement d'orchestre par M^{me} Strauss-de Ahna : a) *Dans les roses*; b) *Hymne d'amour*; c) *Demain*; d) *Cécile* (première exécution). — 3. *Ainsi parla Zarathustra*, poème symphonique de R. Strauss (première exécution). Solistes : MM. Marchot, Van Hout et Jacob. — 4. Trois *lieder* de R. Strauss, chantés avec accompagnement de piano par M^{me} Strauss-de Ahna : a) *Le Jour des Trépassés*; b) *Rêve crépusculaire*; c) *Sérénade* (première exécution). — 5. *Les Équipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique de R. Strauss.

Répétition générale le samedi 20 courant, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Pour les demandes relatives au service des places, s'adresser chez MM. Schott frères, éditeurs, 56, Montagne de la Cour.

Le Conservatoire de musique de Mons donnera dimanche prochain, sous la direction de M. J. Van den Eeden, à l'occasion de la distribution des prix, son concert annuel. Les lauréats de l'année s'y feront entendre, encadrés par l'ouverture de *Roméo et Juliette* (Tchaïkowsky) et la *Marche triomphale* (Van den Eeden) exécutées par l'orchestre du Conservatoire.

M^{lle} Clotilde Kleeberg, dont on se rappelle le grand succès au premier concert de la *Société symphonique*, donnera le mardi 30 novembre, à 8 heures du soir, un concert à la Grande-Harmonie. Billets chez Breitkopf et Härtel, 43, Montagne de la Cour.

D'autre part, on annonce pour les samedis 27 novembre et 4 décembre, à 8 h. 1/2, en cette même salle, deux concerts de M. Emil Sauer. Billets chez Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Enfin le Quatuor Schörg, Daucher, P. Miry, J. Gaillard donnera à la salle Ravenstein, les 18 novembre et 2 décembre, à 8 heures du soir, deux séances de musique avec le concours de M. F. Rasse, dont on exécutera le Trio couronné par l'Académie, et de M^{lle} Painparé, pianiste. Billets chez Schott frères.

La Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple, qui a, depuis cinq ans, organisé des soirées de haut intérêt, reprendra mardi prochain, à 8 h. 1/2, la série de ses conférences. L'orateur sera M. Edmond Picard, qui parlera d'*Un Voyage au pôle Nord*. D'autres conférences sont annoncées. M. Henry Vande Velde étudiera *William Morris*, M. Octave Maus les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. La conférence de M. Maus sera suivie d'une audition musicale dans laquelle seront exécutés des fragments de la comédie lyrique de Wagner. Une autre conférence sera faite par M. Elisée Reclus.

Le pianiste Bosquet vient d'obtenir à l'unanimité et avec la plus grande distinction le diplôme de capacité au Conservatoire (classe de M. De Greef). Le jury, composé de MM. Gevaert, Huberti et Gurickx, avait imposé au candidat le concerto de Bach en ré mineur. Dans le répertoire de douze compositions présenté par M. Bosquet, le jury a fait choix du *Prélude, choral et fugue* de César Franck et de la *Sonate en si mineur* de Chopin.

Le jeune artiste s'est tiré en outre d'une manière brillante des diverses épreuves réglementaires : transposition, lecture à vue, etc. Il subira en décembre un examen public pour le diplôme de virtuosité et aura pour partenaire M. Moins, violoniste, élève de M. Colyns, qui a remporté également le diplôme de capacité avec la plus grande distinction.

Les deux artistes interpréteront simultanément diverses œuvres de musique de chambre.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Cours de M. ENRICO FERRI : La Sociologie criminelle. — Les lundis, mercredis et vendredis, à 8 1/2 h. du soir, à la Maison d'Art.

Cours de M. ÉLIE RECLUS : Le Magisme et le Sacerdote. — Les jeudis, à 8 1/2 h. du soir, 28, rue des Minimes.

Cours de M. le Docteur JOSEPH : Histoire de l'art de la Renaissance italienne. — Les dimanches, à 10 h. 1/2 du matin, 28, rue de Ruysbroeck (salle du laboratoire de Physique). Aujourd'hui dimanche, première conférence. — Droit d'inscription : 5 francs.

Mercredi, 24 novembre, conférence de M^{me} HUDRY-MENOS sur : La nouvelle éthique sociale dans l'éducation.

Vendredi, 26 novembre, première conférence de M. JACQUES DE NITTIS sur : Les Poisons de l'organisme.

Dans la moisson musicale de l'année, nous devons signaler un Poème symphonique de Julien Tiersot, l'érudite musicien et musicologue, qui a pris pour sujet *La Chanson du sire Halewijn*, une légende flamande bien connue dont Pol de Mont a publié récemment une édition de luxe chez Buschmann, à Anvers, avec de curieuses illustrations de Charles Doudelet. Chefs d'orchestre de Gand, d'Anvers et de Bruges, ouvrez l'œil!

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. *L'Angelico* (suite). L'OUVERTURE DU NOUVEAU-THÉÂTRE. *La Vie de Bohème*. — ERNEST PÉRIER, *Discours de rentrée à la Conférence du Jeune Barreau d'Anvers*. — L'ESTHÉTIQUE DES PAYSAGES. *Les Cosaques de la Meuse*. — C'EST FINI! — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs Italiens ⁽¹⁾.

L'ANGELICO

Son rêve a été l'un des plus charmants et des plus purs qu'ait rêvé l'Humanité. Et Fra Angelico l'a vécu dans une continuelle effusion d'amour; seul peut-être de tous les artistes, il n'a pas enfanté dans la douleur; il n'a pas connu les soucis égoïstes, les fièvres d'individualité, la rage du mieux, les blessures de vanité ou d'orgueil, les tracasseries inférieures du lucre; à aucun peintre, il ne ressemble; c'est qu'il fut non seulement un artiste, mais aussi un saint.

« Fra Giovanni, disent ses biographes, était d'une

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

simplicité de mœurs et d'une naïveté extraordinaires. Un jour, le pape Nicolas V l'ayant invité à manger de la viande, il eut quelque scrupule, parce qu'il n'avait pas la permission de son prieur, oubliant ainsi l'autorité du Saint Pontife. Il évitait avec soin les intrigues et sa vie fut si pure, et il aimait tellement les pauvres que son âme doit habiter le ciel. Il travailla toujours à la peinture et jamais ne voulut peindre que des saints. Il aurait pu facilement acquérir des richesses, mais il n'en faisait aucun cas, disant que la vraie richesse est de se contenter de peu. Il aurait pu commander, mais il s'y refusa constamment, prétendant qu'il est plus aisé d'obéir. Il aurait pu obtenir de hautes dignités, mais il s'y refusa, répondant qu'il ne cherchait d'autre honneur que le paradis. D'une sobriété et d'une chasteté extrêmes, il sut éviter les pièges du monde, répétant souvent que le repos et la tranquillité sont nécessaires à un artiste et que celui qui peint l'histoire du Christ doit toujours se tenir avec le Christ. On ne le vit jamais en colère, ce qui paraît presque incroyable. Il se bornait à reprendre ses amis avec douceur en souriant. Il répondait avec bonté à quiconque lui demandait une peinture d'avoir l'agrément du prieur et qu'il le satisfèrait. Il avait coutume de ne jamais retoucher ni recommencer ses ouvrages. Il les laissait tels qu'il les avait faits d'abord, croyant que Dieu les voulait ainsi. On assure qu'il ne toucha jamais un pinceau sans s'être mis en

oraison. Il ne représenta jamais le Seigneur sur la croix sans avoir les larmes aux yeux. »

Tel était l'état spirituel, voisin de l'extase, du peintre ; tel est celui dont il faut s'approcher pour comprendre son œuvre. Les humbles, en bas, les mystiques, en haut, y arrivent aisément. Ce sont de bons « sujets ». Et que l'on me permette d'expliquer le sens dans lequel j'emploie ce terme. On sait que les magnétiseurs prétendent pouvoir agir à distance, non seulement par suggestion directe, mais aussi par le moyen de certains objets en lesquels ils réussiraient à incorporer une partie de leur influence. Ils assurent en outre que tous ne sont pas aptes à percevoir l'ordre secret ainsi promulgué ; que certaines personnes y sont tout à fait rétives et portées, dès lors, à nier le phénomène, tandis que d'autres, plus impressionnables ou particulièrement prédisposées, en subissent l'ascendant.

Ceci rappelé, j'incline à considérer l'œuvre d'art qui absorbe le meilleur d'une énergie humaine, dans laquelle l'artiste met un peu du mystère qui est en lui, comme la matérialité nécessaire pour que la volonté de l'artiste, perpétuée au delà des siècles, agisse sur des organismes prédisposés. En une forme déterminée, en une combinaison particulière de lignes et de couleurs m'apparaissent incluses d'indéfinies puissances de suggestion. Toujours plus ou moins fortement, suivant la maîtrise de l'artiste et la réceptivité des admirateurs, elles s'en dégagent, irradiant, comme d'impondérables effluves. Inexistantes pour beaucoup, elles sont impératives et dominatrices pour d'autres. Ainsi, par l'intermédiaire d'un morceau de marbre ou de bronze, un commandement peut se trouver obéi à travers l'espace, après des milliers d'années.

J'ai dit dans quelles dispositions psychiques il fallait aborder l'œuvre de l'Angelico pour en percevoir le doux souhait de bonheur et de bonté ; j'ajouterai l'importance du milieu. Il est impossible de juger Fra Giovanni sur les petits tableaux — constituant souvent des parties séparées d'une œuvre d'ensemble — dispersés dans la plupart des collections d'Europe ; Paris, Londres et Madrid renferment dans leurs grands musées des œuvres admirables, mais c'est à Rome et à Florence qu'il faut aller le saluer ; dans la chapelle de Nicolas V, au Vatican, et dans le monastère de Saint-Marc où il vécut, cadre adéquat à ses fresques, si plein encore de son souvenir, qu'on s'imagine parfois qu'il va se montrer au détour d'un couloir...

Oh, ce couvent de Saint-Marc, le souvenir des heures passées là me reste, entre tous, cher. Ce fut, notamment, par un de ces terribles étés d'Italie où l'air semble enflammé. Ce climat de fournaise avait fait fuir les étrangers et il n'y avait personne dans les cloîtres sonores. En des coins perdus, accablés de chaleur et d'ennui, les préposés du gouvernement italien sommeil-

laient. Nul bruit moderne ne venait de la ville. Le repos était immense. Dans la fraîcheur du couvent, on pouvait oublier à l'aise le XIX^e siècle et rêver à d'autres temps en regardant, au travers des arcades, l'immuable gloire du soleil d'or flambant dans le ciel bleu. L'esprit léger partait à tire d'ailes vers les sphères éthérées, à l'aventure, ainsi qu'une alouette trillant éperdument dans la clarté, vers l'azur. Douceur de se laisser aller à subir la suggestion du délicieux visionnaire, de croire avec lui, de se pénétrer de l'onction de ses prières peintes, de le suivre docilement à travers la religieuse maison, dont chaque muraille semble, grâce à lui, le verset d'un long cantique, célébrant avec une intarissable variété d'expression, toujours et uniquement, la radieuse félicité d'un cœur vertueux et pur. Douceur... Et comme l'on comprenait mieux à contempler cette aveuglante lumière, blanche, nette, silhouettant vivement les contours des corps, partout diffuse, sans aucune des hésitations, des dégradations qui font sous nos climats septentrionaux les mille transitions entre le clair et l'obscur, à voir ce bleu splendide, les tons blancs de la pierre, l'éclat doré du soleil ; comme on comprenait mieux l'art de Fra Angelico et combien son œuvre en apparence exclusivement idéaliste avait pourtant de profondes racines dans l'observation et les impressions reçues de la nature !

Partout dans les cloîtres, au-dessus des portes, dans les grandes salles, et même dans les cellules, il a attesté l'ardeur et la sincérité de sa foi. Il passa là neuf années entières et il n'est point sans intérêt de signaler aux artistes d'à présent la modestie charmante de ce grand peintre qui consacra d'aussi longs jours à une décoration qui semblait devoir échapper aux yeux du monde et n'était que pour réjouir quelques frères peu connaisseurs.

Au-dessus de la porte des étrangers, il plaça une figuration sublime de l'*Hospitalité* : celui que deux dominicains accueillent fraternellement, le pèlerin fatigué, c'est le Christ lui-même. Des trouvailles de ce genre, touchantes par leur simplicité et l'intensité de leur émotion, abondent dans son œuvre.

Dans la salle capitulaire, une *Crucifixion* admirable a réuni, autour des trois croix du Calvaire, dans de saisissantes attitudes de ferveur et de tristesse, la plupart des grands saints de l'Église. Dans cette fresque, où les figures sont de grandeur naturelle, le groupe formé par la Vierge étendant les bras, écrasée d'angoisse, défaillante, et les saintes femmes qui la soutiennent, est d'une grandeur, d'une noblesse de lignes que les plus grands maîtres n'ont point atteinte. Parmi les fresques des cellules, d'une exécution assez inégale (certaines, d'ailleurs, ne sont pas de Fra Giovanni), il y a d'indescriptibles chefs-d'œuvre. Aucune parole, aucune reproduction ne saurait traduire l'exquisité du sentiment de

certaines d'entre elles : les *Saintes Femmes au tombeau*, l'*Annonciation* et le *Couronnement de la Vierge*, par exemple.

On conserve, au couvent de Saint-Marc, deux petits tableaux de forme ogivale — a-t-on remarqué que les mains jointes dans la prière forment ogive, aussi — qui m'enchantent particulièrement. L'un se divise en deux compartiments représentant, en haut, une *Annonciation*, en dessous, une *Adoration des Mages*. C'est une miniature ravissante avec des fonds d'or étincelants, ouvragés et guillochés comme pour une page de missel. L'autre, dénommé la *Madonna della Stella* est bien la plus céleste des vierges rêvées. Elle est de celles qui faisaient dire à Michel-Ange : Ou Jean est allé au ciel voir Marie, ou Marie est descendue sur terre lui montrer son divin visage, et qui arrachaient au docte professeur Taine cet aveu significatif : « On ne s'imagine pas avant de l'avoir vue une modestie si immaculée, une candeur si virginale; auprès d'elle, les vierges de Raphaël ne sont que de belles paysannes, fortes et simples. »

Il est assez difficile d'attribuer ces deux délicieux petits tableaux à la même époque que les fresques des murs, j'incline à les croire bien antérieurs. L'*Adoration des Mages* rappelle celle de Gentile da Fabriano; tandis que le même sujet, traité dans la chapelle de Cosme de Médicis, est d'un talent bien plus dégagé et plus souple. Mais ces deux tableaux mignons, outre leur rare qualité, sont intéressants encore par ce qu'ils nous apprennent sur les débuts du peintre. C'est assurément par la miniature que Fra Angelico a commencé. Il a compris d'abord la peinture comme de la miniature agrandie; la fameuse Vierge qui est au Musée des Offices, la grande *Vierge aux anges musiciens*, a conservé ce caractère. Aussi paraît-elle peut-être un peu souflée et d'un dessin mol, et n'a-t-elle point l'adorable sérénité de la petite Madone della Stella. Ainsi s'expliquent encore ces abus d'orfèvreries, ces bijoux, ces rayons, ces fonds d'or, procédés naïfs de miniaturiste que l'Angelico abandonna dès qu'il fut en pleine possession de sa maîtrise.

Mais pour être candides et attardées, ces profusions de doreries n'empêchaient point Fra Giovanni de hausser sa manière à des proportions qui dépassaient singulièrement les enluminures des missels. Si l'on peut trouver quelque faiblesse en la Vierge des Offices, en revanche les anges qui s'étagent autour d'elle font, depuis des siècles, les délices des âmes lyriques.

Depuis longtemps, popularisées par d'innombrables copies et par des gravures, ils conservent toujours, pour qui les contemple, le charme d'une révélation, tant est intraduisible et inimitable la suavité de leur eurythmie.

JULES DESTREE

(La fin au prochain numéro).

L'OUVERTURE DU NOUVEAU-THÉÂTRE

La Vie de Bohème.

Voici que M. Mouru de la Cotte fonde un théâtre d'exception à Bruxelles. On se surprendrait peut être à dire que cette œuvre est une intéressante innovation, si elle ne s'instituait après que des tentatives analogues s'abattirent en France, en Allemagne, en Italie, telles qu'une nuée d'oiseaux migrateurs venus des contrées spirituelles, — et en général très déplumés du reste.

Ceci n'est point pour critiquer, car parmi certains hôtes nomades des forêts, des cieus et de l'inconnu, ceux que les oiseleurs dénomment « les suiveurs » par raison de leur faiblesse, profitent de la trouée faite par leurs compagnons dans les mers aériennes et atteignent plus librement les côtes désirées de soleil et de splendeur; ou si même l'énergie les trahit en route, leur nid est bientôt tissé et, qui sait? fort bien tissé des fragments chippés, si amiablement pourtant, surtout quand ces voyageurs apportent la grâce de leurs chants, aux demeures des tribus accueillantes au milieu desquelles le hasard les jeta.

Les côtes désirées dont il vient d'être parlé, vers où l'automne déclinant voit descendre nos rêves escortant d'un étrange sillage les alouettes et les cigognes qui se perdent au languissant horizon, ces côtes orientales de soleil et de splendeur devenaient pour nous samedi soir, le Musée du Nord partiellement transformé en salle de spectacle judicieusement aménagée et élégamment, artistiquement ornée, si pour mériter ces qualificatifs, un certain goût mis au service de la banalité décorative contemporaine suffit. Le hall présumé d'exposition, le bar qui certes est en droit de rivaliser avec celui de l'ancien Alcazar, pour procéder par comparaison, sont de tenue et d'harmonie impeccables dans l'insignifiance, et ce résultat est d'autant plus méritoire que l'examen de la décoration entière venue de Londres sans doute, démontre qu'un nombre d'heures sagement restreint lui fut consacré.

Cette institution nouvelle s'annonce donc de façon parfaite.... si elle correspond à une nécessité intellectuelle. Si elle surgit en guerrière déployant orgueilleusement l'étendard annonciateur de croisières ignorées vers les royaumes inexplorés de l'Art, de conquêtes toujours plus belles dans le monde de la divine sensation, cette institution serait parfaite, si elle avait sa raison d'être. Or, pourquoi ne l'aurait-elle pas?

Le spectacle inaugural nous exluma la *Vie de Bohème*, « l'immense succès des Français », dit l'affiche. Proclamer cette pièce adolescente serait aussi exagéré qu'original; constater sa maturité avancée serait répéter ce que tant d'autres exprimèrent et ce que tous pensent, sans posséder pour cela un cerveau encyclopédique. L'exhibition de cette première œuvre n'oblige cependant pas à augurer irrévocablement mal des tentantes du Nouveau-Théâtre. Un début est difficile et provoque l'hésitation, le tâtonnement dont s'exemptent seuls les révoltés marchant droit leur chemin, méprisant toute préoccupation, toute influence étrangère à leur foi. Ceux-là brutalement atteignent le but sous l'injure et l'admiration; d'autres y arrivent aussi, mais par des chemins de traverse où souvent ils s'égarent et succombent.

Les aventures de Chaunard, de Musette, de Rodolphe, de Mimi n'ont rien de palpitant; elles éveillent au plus en nous cette sentimentalité crispante, escroquant nos larmes, cette sentimentalité qui, gagnant notre naïveté l'autre soir, nous fit croire un instant que

nous étions modiste ou cocotte vieillissante. Ce n'est pas là, je pense, ce que, malgré notre modestie, nous demandons à l'Art. Quant à la drôlerie, inspiratrice du délicieux rire, c'est un accessoire qui fut oublié sans doute dans les coulisses (inadvertance excusable un soir de première) ou qui n'arriva parfois jusqu'au spectateur qu'après avoir roulé sur la lime mordante de cinquante années enchainées.

Ces histoires ne peuvent nous captiver, parce qu'elles sont fausses et qu'elles le furent en 1840 comme à notre époque. Le sujet choisi par Mürger était déjà un arrangement dénué de réalité et capable de donner uniquement un émoi pareil à celui dont enveloppe l'œuvre artistique, où l'on sait les sentiments fictifs ; or, de cette irréalité Mürger créa l'illusion de son livre qui devenait donc doublement fictif, et satisfait notre cérébralité à peu près comme la démolition d'une caisse d'emballage satisfait une âme avide de musicalité. Ces personnages-là ne connaissent point l'âpre bohème, mais jouent à la bohème ainsi que les enfants jouent dinette. Il existe deux bohèmes : celle des fantaisies et des rêves, des courses infinies dans les intellectuels mystères, des exquises folies jetant par-dessus bord sans réfléchir, sans hésiter, pêle-mêle, les veuleries coutumières, allégeant ainsi le beau navire blanc des croyances sincères bondissant désormais libre et fier sur les houles de la vie vers les ombres de la mort. Il y a aussi la terrible bohème de misère et de douleur, de vaines luttes où l'âme se traîne comme dans un égout, où la nuit, pince le froid, où le jour, tord la faim, où le cœur s'engrassoit de cauchemars et de haine.

Les lamentables heures d'agonie effeuillant les espoirs, brisant les projets conçus dans le soleil et le printemps, enlevant à l'existence le réconfort d'un but qu'insensiblement on voit mourir, auquel désespérément on se cramponne et dont la disparition abandonnera à l'affreuse pensée de vivre sans autre utilité que celle de vivre. La ténébreuse bohème, flétrissante oppression qui exhibe, au lieu de sourires et d'affection sur les visages adorés, des pleurs, de la navrance, l'amertume. Elle bannit jusqu'aux douceurs de l'amour, car le courage d'aimer et de se voir mener par un macabre baiser d'une inquiétude à une angoisse, lui-même s'effondre pour livrer à jamais à la douleur sous ses formes innombrables, tant plus variées que celles des joies. Et cette bohème est effrayamment répandue : combien de physionomies péniblement souriantes et d'habits corrects chaque jour rencontrés nous la révéleraient en leur sincérité.

Non, pour peu qu'humeur sombre vous tienne, et s'il est vrai que la drôlerie est faite d'anomalies, d'exagérations, l'organisation du régime qui nous entoure, le silence des tourments et des sanglots intimes partout pressentis, sont vraiment à se tordre de rire.

Quant à la pièce inspirée du livre de Mürger et envisagée au point de vue technique, elle est timidement charpentée. Une composition théâtrale semble-t-il doit, sous peine de heurter notre goût et parce que plus apparemment humaine, s'émanciper moins encore de la réalité absolue que les autres témoignages artistiques. L'action s'y déroulera naturellement, logiquement, la logique n'ayant rien d'abstrait et se basant sur l'ordre habituel des lois naturelles, sur l'observation, sur l'expérience. Nulle raison ne se trouve en cela pour éviter au théâtre les sentiments transcendants, exceptionnels qui existent chez l'homme à l'égal des passions misérables, mais leur description, dominée par les visions de la vie sincère ou par leur divination sortie des influences analogiques dont s'inspire notre instinct, est obligatoire. Lorsque nous voyons

des acteurs simuler la douleur, la joie, la générosité, malgré le raisonnement nous éprouvons l'illusion de ces secousses morales et cette illusion comprend le pouvoir émotionnel, qui sera pourtant atténué par l'arrière-conviction de son mensonge. Il est nécessaire que ces principes pénètrent l'ensemble, le détail et l'interprétation d'une pièce ; sa structure, si on y ajoute la variété, la vivacité d'action, ne réclame même d'autres préoccupations, et les éléments de beauté étrangers à ceux-ci appartiennent à la pensée, à l'essence de l'œuvre et sont communs aux diverses ramifications esthétiques.

La *Vie de bohème* atteint très approximativement ces qualités techniques ; certaines parties en sont traîneuses, chancelantes, défauts pardonnables vu son grand âge, et si quelques scènes se montrent maladroites, naïves, « tirées par les cheveux », cela est plutôt flatteur pour « l'ancienne », qui dénie ainsi toute calvitie dont l'existence n'eût cependant pas été, vis-à-vis du public, un grief, par suite de la gracieuse façon dont, sans honte de ses vieillottes manies, elle lui fit *priser* son dénouement, à en juger, du moins, d'après les mouchoirs et les larmes qui s'épanchèrent. Ce dénouement, avec plusieurs autres fragments, est d'ailleurs joli si l'on se laisse guider par le *la* puéril de l'attendrissement.

En somme, le spectacle premier du Nouveau-Théâtre fut agréable et son interprétation bonne avec M. Mevisto dans le rôle de Charnard, MM. Varnay, Garoudet, Fremy, M^{mes} Goldstein, Maguera, Guyra. Les décors de M. Vanstrydonek sont charmants et caractéristiques.

Il ne semble pas pourtant que le devoir de ce théâtre d'exception ait été rempli ; en effet, cette fondation est superfétatoire si elle se borne à servir des représentations analogues à celles du Parc ou du Molière. Ce qu'il faut, ce que l'on attend, ce que l'on réclame, c'est l'impression d'art nous enlevant à l'habituel cours des choses ; non des fins de journée prolongeant confortablement les vibrations normales agréables ou désagréables ressenties durant les occupations quotidiennes, mais des sensations intenses, exaltantes. Elle s'élève indomptable et rôde et tourmente, l'aspiration aux brusques départs parmi la beauté où l'homme trouve l'apaisement de son cœur et qui purifie sa cérébralité des mesquineries avilissantes autant qu'inévitables ; ou du moins s'épanouit en lui le souhait de nobles tentatives d'envol, pressentiments des réalisations futures. Des essais, des vouloirs, des initiatives sans cesse, et, suprêmement, de la passion !

Les manifestations dramatiques (lyriques surtout) sont les plus puissantes expressions artistiques, parce qu'elles comportent l'ensemble des pouvoirs émotionnants de leurs sœurs et par surcroît elles présentent non des images décrites par le pinceau, le mot, mais des hommes qui s'adressent directement à l'âme d'autres hommes les écoutant. Que de beautés pourraient donc s'épancher de créations théâtrales. Il est supposable que les promoteurs du Nouveau-Théâtre comprissent ces évidences beaucoup mieux, même que nous, étant aidés d'expérience ; aussi s'impose la confiance en l'avenir prochain de cette organisation, laquelle, par les locaux qu'elle occupe, perfectibles encore, et surtout par les éléments humains la constituant, atteindra vraisemblablement des résultats de grand intérêt et d'ordre supérieur. M. Mouru de la Cotte à la Maison d'Art, où il aiguisa l'an dernier ses qualités directoriales, déjà fit preuve d'activité, de vive intelligence artistique et de courage ; souhaitons que, se rendant compte de l'utilité de l'œuvre entreprise, il la guide parmi les sphères espérées de l'Art.

R. P.

ERNEST PÉRIER

Discours de rentrée à la Conférence du Jeune Barreau d'Anvers.

Anvers, malgré son dominant mercantilisme et ses prédilections pour les odieuses spéculations, est un réservoir de forces dont sortent des jaillissements imprévus. Voyez, entre autres, cet ELSKAMP, étrange poète sans précédent, gloire savoureuse de notre activité littéraire belge. Au Barreau anversoïse aussi, à diverses reprises, se sont produites des personnalités et des œuvres qu'on ne peut rattacher à aucune imitation, se révélant avec la plus précieuse des qualités artistiques, l'originalité. CHARLES DUMERCY n'est-il pas un humoriste de singulière cruauté, un railleur à froid pittoresque et terrible?

Voici qu'en un discours un autre se manifeste avec cette même spécialité d'originalité, d'abandon presque brutal aux poussées salutaires de l'instinct, un vrai vivant se donnant tel quel, en la beauté fruste de ses pensées insoumises aux syntaxes, aux académiques dictionnaires, aux prosodies, aux niaiseries grammaticales, parlant, formulant, s'extériorisant à sa manière, avec une admirable inconscience des règles routinières plus qu'avec la volonté réfléchie de les dédaigner. Ainsi faisait l'illustre Carlyle.

On a beaucoup parlé de l'ÂME BELGE en ces derniers temps. Le mot a fait fortune depuis qu'il fut pour la première fois employé et expliqué dans ce fameux numéro de l'*Encyclopédie* qui a mis en fureur, en août dernier, tous les clampins de lettres, indignés de n'avoir pas un assez gros lot d'éloges à leur médiocrité ou de ne pas avoir été employés à parler d'une patrie qu'ils avaient pour accoutumance de dénigrer, eux qui justifient si bien l'expression qu'on ne saurait assez vulgariser, due au féroce et puissant Léon Bloy, d'être « des clairs de lune du derrière » de quelques Français.

Or, le discours sur LE PAYSAN, d'Ernest Périer, en sa belle indépendance, en sa confiance « indigène », par, non seulement les mots neufs, mais les tours neufs qu'il a témérairement utilisés, est bien de chez nous, est bien d'une âme belge persuadée que le seul moyen de se répandre en liberté est de déchirer les liens dont la pédantesque manie de ceux qui prétendent être des types de correction linguistique, voudraient nous ligotter. A ce titre, l'œuvre du jeune avocat est vraiment remarquable et mérite de dater dans nos efforts pour nous constituer, même au point de vue de la langue, une entité nationale ayant sa vie propre et intense.

L'ESTHÉTISME DES PAYSAGES

Les Cosaques de la Meuse.

Quelques nouveaux renseignements, empruntés au *Peuple*, pour compléter le dossier des *Cosaques de la Meuse* :

« Devant Bouvignes, le large bief que creusait la rive droite du fleuve a été comblé; un terre-plein s'y élève, un « terre-plein » qui a même ceci de particulier de ne renfermer une seule parcelle de terre; il est exclusivement composé des gros cailloux qu'ont apportés les Cosaques, sans doute afin qu'on ne puisse planter d'arbres.

Plus bas, à un endroit favori des baigneurs, des pêcheurs et des promeneurs, une prairie venait mourir à l'eau; on l'a enfouie sous des déblais et bordée d'un gros perret à la cosaque.

En face, des trois îles qui faisaient un groupe au milieu du fleuve, une seule subsiste; les deux autres ont été draguées.

Sur la rive gauche, on a creusé ici et comblé là, pour obtenir une ligne droite, — plus c'est droit et plus c'est beau, — puis on a fini par démolir à la dynamite un mur maçonné, d'une épaisseur énorme, qui formait port; en ce moment on est occupé à le remplacer par un perret à sec, beaucoup moins solide par conséquent, et incliné, ce qui le rend inabordable aux bateaux.

Voilà deux ans qu'on façonne le fleuve en manière de canal; l'endroit est devenu méconnaissable, et il ne peut en résulter d'utilité bien réelle pour la batellerie. Mais des imbéciles, sur les ronds de cuir des bureaux ministériels, auront fait semblant de gagner leur argent, et, en tout cas, tuer quelques heures de leur oisiveté professionnelle.

C'est la même chose en amont, de l'autre côté de Dinant; là le fleuve a sa plus grande largeur; eh bien, les Cosaques sont en train de verser du gravier et de supprimer le bief de la place d'Armes; on ne parvient pas à savoir pourquoi; ni à entrevoir la nécessité, l'utilité à laquelle cela répond. Puis ils construiront un perret, au bout duquel la perspective du rocher Bayard se dressera, avec combien de charme! Puis ils relieront ce « terre-plein » à la promenade de Meuse, en draguant l'île Laurent, le seul petit coin pittoresque qui nous demeure, et en construisant, le long des maisons et des jardins que baigne encore la Meuse, un chemin qui sera orné d'un perret, d'un beau perret conforme.

A Pont-à-Lesse, le nouveau pont constitue une véritable horreur.

A Frey, on nous en menace bien d'une autre: un chemin de halage sur la rive droite — donc sans utilité — au pied des rochers sauvages qui se reflètent dans la Meuse!

Et c'est partout, partout, la même chose, dans tous les pays, là où s'étend l'administration bourgeoise, de sorte que, dans nous ne savons combien d'années, quand l'époque décadente où nous vivons sera dépassée, l'on s'apercevra que les bourgeois bêtes ont partout, partout irréparablement abîmé et saccagé la Nature. »

C'EST FINI!

Elle est finie, la grrrande Foire! Elle est finie la « World's fair », car dans l'émulation de réclame à laquelle se sont livrés les banquistes et les taverniers, aidés d'un syndicat de journalistes qui ont donné comme la garde impériale à Wagram et à la Moskowa, on avait élevé cette exposition locale très convenable d'un petit pays, simplement à des proportions gasconnes mondiales! Elle est finie! Ah! quel soulagement!

Car vraiment cette institution, surtout culinaire et fêtarde, a pris trop de place dans l'activité nationale depuis six mois, et trop haut s'élève la pyramide symbolique de tonnes de bière et de charretées de victuailles qui résume ce qu'elle fut. La rafle des épargnes, liquidées en bamboches, au profit des malins, fera sentir ses lancinants effets cet hiver, et tel qui s'est amusé tout l'été dans « ce lieu de délices », pourra souffler énergiquement dans ses doigts et se serrer non moins énergiquement le ventre.

Quant à l'Art, le bénéfice, pour lui, de tout ce remuement aura été mince. Une exposition internationale de tableaux, sculptures, etc., fort médiocre; du remplissage en abondance, des

rossignols en multitude, Par les rues, des décorations festives éccourantes ou niaises, révélant à des points de vue ahurissants l'ingéniosité stupide des tenaces organisateurs d'une des plus ridicules associations pouvant surgir des cerveaux comprimés d'inconscients farceurs. Dans les halls marchands, à l'exception des beaux cristaux de Daum et des merveilleuses faïences de Massier, un accumulé d'horreurs bourgeoises, révélant l'actuelle putréfaction presque générale de l'art du mobilier et de la décoration. Durant les derniers jours, les jours de vente et de bazarage, un engouement pour les productions, la plupart ignobles, de l'orientalisme fabriqué à Paris et effrontément affirmé authentique par des juifs à turbans et à fez.

C'est fini! c'est fini! Bruxelles, le clair, riant et pittoresque Bruxelles va reprendre sa beauté native, débarrassé des oripeaux de carnaval dont on l'avait déshonoré!

PETITE CHRONIQUE

Les Aquarellistes ont ouvert hier matin leur Salon annuel, coquettement installé dans les salles, malheureusement trop exigües, que la Commission des Musées a consenti à ne pas s'annexer. Il serait urgent que le gouvernement prit des mesures pour restituer aux artistes les locaux d'exposition dont ils sont privés depuis que le Musée moderne a pris possession des galeries vouées aux Salons annuels.

Nous examinerons dans un prochain article les œuvres et œuvrettes exposées, que la cohue mondaine, jacassante, empanachée et remuante de l'ouverture ne nous a pas donné le loisir d'apprécier. Quelques envois paraissent offrir un réel intérêt : en particulier les cinquante croquis et études de Mellery, un *Port de pêche* de Meunier, des aquarelles néo-mystiques de J. Smits, trois curieux lavis rapportés de Vollandam par un nouveau venu, M. Jungmann. Le roi et la reine assistaient à l'ouverture, accompagnés par les membres de la Commission, d'année en année plus constellés, et radieux du succès de leur Salon.

Au Cercle artistique, Alexandre Marcette occupe à lui seul la salle d'exposition : trente-deux tableaux, quatre aquarelles. A ses œuvres récentes, parmi lesquelles il en est de fort belles, l'artiste a joint des toiles déjà exposées. La *Collision* et l'*Arrivée à Dordrecht*, qui font partie de la dernière moisson, ont toutes deux une remarquable fluidité d'atmosphère. Elles marquent, par l'harmonie nacrée des tons et la sûreté de l'exécution, parmi les meilleures œuvres de M. Marcette.

Un séjour récent fait à Katwijk-aan-Zee, un coin de Hollande exquis, a fourni au peintre des motifs nouveaux dont il a tiré un heureux parti : rues calmes et claires, barques de pêche regagnant le port, le tout exprimé avec sincérité.

Camille Lemonnier a défini Marcetta un « ciolliste. » L'artiste excelle, en effet, à donner, dans de grands pans déployés par-dessus ses marines et ses paysages, l'illusion des nuages poussés par le vent, irisés par l'éclat du soleil ou chevauchant tragiquement à la lueur falote de la lune.

On vient d'ériger sur le pylone central de l'entrée monumentale du cimetière de Saint-Gilles la belle figure de J. Dillens, *Le Silence de la Mort*, dont la silhouette imposante produit un effet décoratif considérable. Vue de face, elle est irréprochable de lignes et complète l'ensemble architectural, d'un sentiment funéraire bien compris, créé par M. Édouard Quélin. De profil, un vide apparaît sous le bras replié. Peut-être y aurait-il là une correction à faire.

Les deux lampes de bronze entre lesquelles s'élève la statue apparaissent, de loin, comme deux réverbères. La forme eût pu en être plus heureuse.

Dans tous les cas, l'ensemble est intéressant et mérite d'être

vu. Le cimetière est situé à Calevoet, à gauche de la chaussée d'Alsemberg.

L'Aube, une revue de jeunes créée à Bruxelles il y a un an, paraîtra deux fois par mois à partir du 1^{er} janvier prochain. En annonçant cette périodicité nouvelle, la rédaction fait appel au concours de tous ceux qui aiment les Lettres et ajoute, non sans modestie : « Que nos aînés, les arrivés d'aujourd'hui, se rappellent, en feuilletant notre Revue, qu'à toute splendeur des midis il y a une aube claire et timide. Qu'ils revoient dans nos jeunes efforts leurs propres débuts, alors que riches d'illusions, comme nous, ils allaient vers les chemins de l'art noblement audacieux et confiants. »

La première matinée musicale intime organisée par M. J. Wieniawski a eu lieu dimanche dernier à la Maison d'Art. Le programme se composait du concerto en *ut* de Beethoven, remarquablement joué par M. Wieniawski, et de quelques-unes des œuvres de ce dernier : quatre mélodies chantées avec goût par M^{me} Mège, une sonate pour piano et violon exécutée par l'auteur et M. Ed. Willame, professeur au Conservatoire de Mons, une fantaisie pour deux pianos exécutée par M. Wieniawski et M^{me} Hanneman. La jolie mélodie *L'Extase* et la sonate pour piano et violon ont été particulièrement appréciées et applaudies.

La première audition des *Chanteurs de Saint-Boniface* aura lieu dimanche prochain, veille de Sainte-Cécile, à la grand'messe. On y exécutera la messe *O quam gloriosum est regnum* de Vittoria.

Une intéressante initiative de prosélytisme musical dans les masses populaires : M. CATULLE MENDES se propose de donner au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, tous les mercredis, à 4 h. 1/2, une conférence sur la musique de chambre classique et moderne, — conférence qui sera suivie d'une audition musicale (quatuors à cordes, sonates, trios, etc.) dont la direction est confiée à M. Vincent d'Indy. Chacune de ces auditions comprendra une partie ancienne et une partie contemporaine et réunira, par exemple, sur un même programme, ainsi qu'il fut fait ces dernières années à la *Libre Esthétique*, les noms de J.-S. Bach, de Beethoven et de C.-A. Debussy. Le prix d'entrée sera uniformément fixé à 1 franc pour toutes les places. On sait que le théâtre de la Porte-Saint-Martin peut contenir deux mille spectateurs.

A propos des deux artistes cités, annonçons, en primeur, une autre nouvelle : Catulle Mendès a prié Vincent d'Indy d'écrire l'ouverture symphonique, les entr'actes et la musique de scène de *Médée* dont il vient d'achever une adaptation. Cette collaboration ne peut manquer de produire une œuvre des plus intéressantes.

Nous entendrons cet hiver UNE ŒUVRE NOUVELLE DE VINCENT D'INDY, un quatuor à cordes (en *mi majeur*) dans lequel l'auteur, tout en simplifiant beaucoup son écriture musicale, a poussé très avant l'étude des rythmes, dont il diversifie à l'infini les combinaisons. A en juger par une audition que M. d'Indy a bien voulu nous donner au piano l'œuvre prendra rang parmi les plus belles compositions du maître. Par l'intérêt des développements (ceux-ci dérivent, dans les quatre parties, d'un thème unique de quelques notes), par la richesse du tissu harmonique et l'architecture sévère de cette composition qui fait penser aux œuvres des primitifs, le deuxième quatuor à cordes de Vincent d'Indy nous paraît devoir dépasser son premier quatuor, qui produisit, on s'en souvient, une si grande impression. En aucune de ses compositions antérieures de musique de chambre, l'auteur ne nous semble avoir montré pareille maîtrise. Le manuscrit, tout récemment achevé, est en ce moment livré aux copistes.

Le BIASCOPE! Un nom nouveau appliqué au cinématographe. C'est au Palais d'Été, dans la jolie salle décorée par M. Dubosq avec un goût si délicat qu'a fonctionné le nouvel appareil, le plus parfait des cinématographes offert jusqu'ici à la curiosité publique.

Le Biascope reproduit avec une fidélité merveilleuse une série de scènes animées. La *Promenade sur la Jetée*, les *Boutés de*

neige, la Baignade, le Jubilé de la reine Victoria, l'Arrivée d'un train, la Ronde enfantine, les Mauvaises Herbes sont particulièrement attrayantes. L'inventeur de cet ingénieux appareil est arrivé à supprimer presque totalement la trépidation qui, dans la plupart des cinématographes, fatigue la vue et nuit à l'impression. C'est la vie même, saisie sur le vif et reproduite avec une vérité déconcertante.

Les « premières » théâtrales :

C'est jeudi que la Monnaie reprendra les *Maîtres Chanteurs*. Une première répétition générale, donnée jeudi dernier devant la Presse et quelques invités, permet d'espérer une fort bonne interprétation. Les rôles principaux sont confiés à MM. Imbart de la Tour, Seguin, Soulacroix, Bonnard, Dufranne, Journet, à M^{lles} Mastio et Gianoli.

Le théâtre Molière annonce pour mardi la première représentation du *Patrimoine*, pièce nouvelle de M. Gustave Van Zype, le lauréat du prix quinquennal.

Pour rappel, dimanche prochain, à 1 h. 1/2, premier concert populaire au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Richard Strauss. Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

MAISON D'ART. — Le quatuor A. Dubois, F. Claes, A. Gietzen et E. Doehaerd organise, avec le concours de M. Emile Bosquet, trois auditions de musique moderne. Ces séances auront lieu à la Maison d'Art, les 25 novembre, 13 janvier et 4 mars.

Cartes d'entrée et abonnements chez tous les marchands de musique et 46, rue du Nord, à Bruxelles.

M^{me} Kutschera-Denys donnera trois « Lieder-soirées » à la Maison d'Art : la première, le 15 décembre, lieder de Beethoven, Brahms, Schubert, Schumann et Wagner; la deuxième, au mois de janvier, maîtres modernes; la troisième sera consacrée aux maîtres français. Billets chez Breitkopf et Härtel.

M. Arthur Boitte, l'éditeur de l'*Art flamand*, vient d'achever la troisième partie de cette importante publication. Elle est intitulée : *Les Artistes de la décadence, les Classiques et leurs successeurs*, et complète l'histoire des beaux-arts en Belgique jusqu'à l'époque romantique.

Les trois dernières livraisons parues sont relatives à quelques artistes précurseurs de l'esthétique académique, à Van Brée, à Navez et à Louis Gallait.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Cours de M. ENRICO FERRI : La Sociologie criminelle. — Lundi, 15 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison d'Art.

Cours de M. ÉLIE RECLUS : Le Magisme et le Sacerdoce. — Jeudi, 18 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue des Minimes.

Cours de M. le Docteur JOSEPH : Histoire de l'art de la Renais-

sance italienne. — Les dimanches, à 10 h. 1/2 du matin, 28, rue de Ruysbroeck (salle du laboratoire de Physique).

Mercredi, 24 novembre, conférence de M^{me} HUDRY-MENOS sur : La nouvelle éthique sociale dans l'éducation.

Vendredi, 26 novembre, première conférence de M. JACQUES DE NITTI sur : Les Poisons de l'organisme.

L'aquafortiste Charles Courtry, qui grava entre autres le *Milton* de Munkacsy, le *Marceau* de J.-P. Laurens, le *Marché d'esclaves* de J.-L. Jérôme, etc., vient de mourir à Paris, âgé de cinquante-deux ans.

Un comité d'artistes et d'hommes de lettres, dans lequel figurent Alfred Stevens, Catulle Mendès, Emile Bergerat, Félix Barrias, etc. vient d'être constitué pour venir en aide à la veuve et aux enfants de Courtry, que la mort de l'artiste laisse dans la détresse.

La Société des Peintres-Lithographes a ouvert sa première exposition à la Galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, à Paris. On y voit notamment une exposition d'ensemble des œuvres de Fantin-Latour.

LES MUSÉES ROYAUX DE BERLIN ont confié à la *Graphische Gesellschaft* (Lindenstrasse, 16-17) la publication de toutes les œuvres qu'ils possèdent. Le tome I, actuellement sous presse et dont les reproductions phototypiques promettent d'être remarquables, contiendra soixante-quinze planches relatives aux sculptures antiques. Le prix du volume est de 135 marks, réduit à 120 marks (150 francs) pour les souscripteurs à l'ouvrage complet. Celui-ci se composera, en outre, des antiquités de l'Égypte et de l'Asie mineure (cent trente-huit planches), des chefs-d'œuvre de la sculpture italienne (cent trente-trois planches), des antiquités du Pérou (soixante-quatre planches), etc.

La *Plume* vient d'ouvrir un concours dont le sujet est une couverture de revue. Titre : Revue biblio-iconographique. Format : 33 x 20. Dessin à l'encre de Chine et au trait. Réserver espaces rectangulaires, l'un pour le sommaire, l'autre pour l'adresse. Premier prix : 100 francs.

Délai d'envoi : 30 novembre (31, rue Bonaparte, Paris).

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
LES STAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. *L'Angelico* (suite et fin). — LES MAÎTRES CHANTEURS DE NUREMBERG. — GEORGES ECKHOUD. *Mes Communions*. — HOMMAGE A CAMILLE LEMONNIER. — GUSTAVE VAN-ZYPE. *Le Patrimoine*. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs Italiens (1).

L'ANGELICO

Après le couvent de Saint-Marc et le Musée des Offices, il faut aller à l'académie des Beaux-Arts. Les œuvres de l'Angelico y sont multiples et capitales. C'est d'abord une *Vie de Jésus*, découpée en trente-cinq petits cadres, parmi lesquels plusieurs sont d'une infériorité manifeste qui les a fait attribuer à quelque élève de Fra Giovanni ou à son frère Benedetto. Attributions d'ailleurs hasardées, comme celle qui donne à Benedetto la paternité des damnés dans le *Jugement dernier*, et qui sont le fait d'admirateurs trop zélés; car pourquoi vouloir nier toute défaillance en un œuvre aussi nombreux et aussi varié?

Il est incontestable que l'Angelico n'a jamais su réussir l'expression des sentiments violents ou méchants.

(1) Suite et fin. — Voir nos deux derniers numéros.

Elles ne se rencontraient pas dans le cercle de son observation, confinée dans la vie placide du monastère, même dans son imagination de rêveur pur et calme. Aussi a-t-il dû faire effort pour se représenter ce qu'il concevait à peine et ses tentatives pour décrire le mal sont-elles toujours restées d'une gaucherie naïve.

Mais qu'importe que la partie droite du *Jugement dernier* soit médiocre, puisque, de l'avis unanime, la partie gauche est un incomparable chef-d'œuvre. Tous ceux qui en ont parlé l'ont célébrée en termes ravissants (1). C'est la vision de Dante (*Paradiso*, chant xxxi²) que l'Angelico a exprimée. J. Péladan remarque avec raison que ce *Jugement dernier* rappelle aussi celui de l'Orcagna : « Jésus montre ses stigmates, la main du côté des hommes est fermée, ce qui signifie qu'elle ne contient plus de grâce; belle idée, mais plastiquement difficile. Les élus forment une sorte de gloire du paradis, où les types, les expressions, les draperies mêmes l'emportent sur ceux de l'Orcagna; en revanche, les réprouvés et les démons manquent d'expression et d'énergie. J'ignore pourquoi les écrivains religieux s'obstinent à considérer avec jaculation cette partie inférieure et naïvement puérile de l'œuvre. N'est-ce point assez d'être le peintre du Paradis? Aucune description ne donnerait une idée de la scène où les anges

(1) Voyez, outre les auteurs cités dans la bibliographie, les notes des DE GONCOURT dans *l'Italie d'hier*, page 146.

embrassent les élus et les entraînent dans les bosquets du Paradis en une céleste saltation ! »

Ce n'est guère que par des musiques à la fois très simples et très subtiles qu'on évoquerait quelque chose de l'ineffable de ces effusions, qu'on pourrait indiquer l'allégresse de ces bienheureux aux corps impalpables, aux regards candides d'enfant, à la tête étoilée de rayons, qui glissent, dématérialisés, sur l'herbe émaillée de fleurettes, la main dans la main des chérubins dont la ronde les entraîne vers le Seigneur...

J'ai dit ailleurs comment certaines œuvres du dessin se transforment en mon souvenir, par des analogies inexplicables, en chansons et en harmonies ; la *Danse vers le Paradis* de l'Angelico est une de celles qui me donnent le plus fortement cette impression. Fra Giovanni est pour moi un poète et un musicien autant qu'un peintre.

Cet admirable *Jugement dernier* est, encore à certains égards, une œuvre de miniaturiste, tandis que la *Déposition de croix* est un parfait tableau. Tout y serait digne d'un éloge exubérant, tant la composition qui est d'une pondération magistrale, le dessin qui est impeccable et du plus haut style, la couleur, oui, ces bleus, ces rouges et ces blancs entiers et crus qui sont la couleur qu'il fallait et, malgré la franchise des tons, d'une harmonie ! les attitudes qui sont justes, variées et surtout expressives, tout, oui, jusqu'à ce paysage si longtemps négligé par les primitifs, ce paysage où s'érigent les ifs raides et sévères, tels qu'ils se voient aujourd'hui encore dans les jardins et les campagnes des environs de Florence, jusqu'à ces anges sveltes qui glissent sur les nuages, jusqu'à ces petites figures si noblement drapées dont la prodigalité de l'artiste a animé le cadre même.

Il était rare, en effet, en ce temps, qu'une œuvre se limitât à un tableau à sujet unique. Le morceau, si fréquent aujourd'hui, était inconnu. La plupart des œuvres étaient des compositions pareilles à des poèmes. Autour du sujet central venaient se grouper maintes figurations accessoires et complémentaires, sur la prédelle, sur les volets, sur les cadres. C'est ainsi que de nombreuses figures de saints, à présent isolées, sont éparses dans les musées d'Europe et dans les collections particulières ; l'une des plus belles en sa majesté triste est une *Sainte Catherine* qui se trouve au musée Vanucci, à Pérouse. Au même musée il y a aussi une *Madeleine*, aux cheveux blonds dénoués, superbe.

Après Florence, c'est Rome qui peut s'enorgueillir de posséder les plus insignes œuvres du maître. Je ne cite point Paris, car le célèbre *Couronnement de la Vierge* que Vasari déjà déclarait dépasser en beauté tout ce que Fra Giovanni avait fait, ne me semble mériter qu'une approbation plus modérée. C'est un poème enchanteur assurément, mais un peu théâtral et moins

simplement ému que les œuvres florentines dont je viens de parler.

Il sera permis de s'étonner, en passant, de voir le catalogue du Louvre classer l'Angelico sous le mot : Fiesole où l'on ne songerait pas plus à le chercher que Rubens au mot Anvers. Tous les traités enseignent le véritable nom de l'auteur du *Couronnement de la Vierge* : Guido ou Guidolino, fils de Pierre, né en 1387, à Vicchio, dans la province de Mugello, en religion Fra Giovanni et universellement surnommé l'Angelico.

Il est aussi assez singulier de voir le même catalogue attribuer pour maître à l'Angelico Masolino da Panicale. La seule comparaison des dates eût prouvé que ce dernier avait à peine trois ans de plus que son élève prétendu ; et, quant à la comparaison des œuvres, elle nous eût montré les deux artistes entraînés dans des voies bien dissemblables. La probabilité, c'est que tous les deux reçurent des leçons du même maître : Starina.

Pourquoi, au surplus, chercher la filiation de l'Angelico ? Il n'a que vingt ans lorsque, en 1407, avec son frère Benedetto, il entre au couvent de Fiesole dans l'ordre des dominicains. Il suit peut-être la communauté à Foligno, certainement à Cortone ; revient avec elle à Fiesole, puis à Florence. Pendant plus de trente ans, il vit ainsi reclus dans la paix du cloître, se formant lui-même, étranger aux agitations ardentes du dehors. C'est en 1445, à l'âge de cinquante-huit ans, qu'il est appelé à Rome, par le pape Eugène IV. Il y décore une chapelle qui, malheureusement, fut plus tard démolie et dans laquelle il avait peint des portraits de contemporains, ce qui atteste à nouveau que son génie ne dédaignait point l'observation directe de la nature.

Quelques années plus tard, nous le voyons engagé comme « le peintre le plus célèbre de l'époque », par les notables d'Orviété. Il travailla avec son élève Benozzo Gozzoli, mais ne termina pas l'œuvre, que Signorelli devait achever plus tard.

Enfin, Nicolas V le charge de décorer son oratoire au palais du Vatican. Rien n'atteste plus nettement l'abondance et la souplesse de l'art de l'Angelico que ce qu'il réalisa à cette occasion. Pour retracer la *Légende de saint Étienne et de saint Laurent* — il avait alors plus de soixante ans — nous le voyons élargir et transformer sa manière ; et dans la composition, les groupes, les attitudes, les draperies, dans l'observation pénétrante et fine de la réalité et de la vie, le soin des architectures et du paysage, il montre que s'il a su garder, comme une fleur rare grandie à l'abri d'un milieu spécialement protecteur, le sentiment mystique, son habileté de peintre et d'artiste n'est point restée stationnaire et ignorante des recherches et des acquisitions des contemporains. Les fresques de cette chapelle supportent sans faiblir le formidable voisinage de Michel-Ange qui

les dépasse en énergie, mais qui est par elles dépassé en suavité et en fraîcheur. Je ne sais rien de plus délicieux que la *Prédication de saint Étienne* aux femmes et la *Distribution des aumônes* par saint Laurent. Ce fut son chant du cygne. Le 18 mars 1455, il mourut à Rome et fut enterré dans l'église Santa Maria sopra Minerva, où se voit encore son tombeau orné d'une épithaphe latine.

Ces œuvres merveilleuses, il est tout une catégorie de gens qui les ont prônées à cause de leurs intentions et de leur but. Un irritant snobisme leur a fait exalter l'art chrétien de l'Angelico surtout parce que chrétien. Maints écrivains pieux, et après eux la gent moutonnaire des fideles, conviennent du génie de l'Angelico, non à cause de ce génie, mais parce que Fra Giovanni fut un moine et parce qu'il fut béatifié. C'est toujours la confusion entre la morale et l'esthétique. Faut-il rappeler que beaucoup de moines ont été très vertueux et absolument dénués de génie pictural? Saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, par exemple, furent de grands saints incapables de tenir un pinceau.

Inversement Angelico eût pu être un déplorable moine et cependant un estimable artiste : tel l'aventureux Filippo Lippi; et il n'était pas nécessaire d'être un saint, même pour peindre le ravissement et l'extase : exemple le Pérugin.

J'admire profondément l'Angelico, comme un des plus grands artistes de tous les temps; et si, par surcroît, la vertu de sa vie me permet d'estimer l'homme après l'œuvre, je ne puis m'associer aux dithyrambes extravagants des écrivains catholiques qui, inspirés par un zèle fanatique, veulent humilier tout le xv^e siècle devant la gloire de Fra Giovanni.

On s'est complu ainsi à opposer l'art sensuel, matérialiste et païen de la Renaissance à l'art mystique, idéaliste et chrétien de l'Angelico, et cela a été généralement accepté, les idées simplistes et superficielles ayant la croissance plus rapide que les autres.

On a répété volontiers que sous l'impulsion mécréante de Masaccio et des naturalistes, le développement autochtone et normal de l'art chrétien s'était tout à coup arrêté devant le souvenir des triomphes des souvenirs antiques et du paganisme. Et toute une école critique catholique pense qu'il y avait là une source féconde d'inspirations à laquelle il faudrait revenir.

Ces idées me paraissent pernicieuses et fausses. Je suis défiant à l'égard de ces classifications faciles et absolues. A première vue, sans doute, elles séduisent. Mais la réflexion en montre vite la pauvreté. Les catholiques, qui font des doléances sur la déviation de l'art tombant de l'idéalité chrétienne dans la sensualité matérialiste, comprennent aussi erronément le xv^e siècle que les professeurs qui, inversement, font dater de Raphaël un retour à la beauté antique.

Ne voit-on pas à quelles injustices, à quelles absurdités mènent ces systèmes? Que ce soit pour les en louer ou pour les en blâmer, pourrait-on dire que Piero della Francesca, Melozzo da Forlì, Ghirlandajo, Botticelli, doivent à l'antiquité? Pourrait-on dire, d'autre part, qu'ils en ont ignoré la beauté? La fleur mystique elle-même n'embaume-t-elle pas de ses parfums suaves les œuvres du doux Gentile et du superbe Pisano? Est-elle à jamais dans la tombe close de l'Angelico? Les madones de Crivelli, les douces vierges aux lèvres pincées de Pinturichio, *Marie apparaissant à saint Benoît* de Lippi sont-elles donc profanes? Et grossières et sensuelles? Les anges de Gozzoli ne sont-ils plus des anges? Et n'est-il pas énorme d'en arriver à devoir ranger parmi les matérialistes Botticelli, dont les tableaux sont tout frissonnants d'inexprimable et d'au-delà! Aux souffrants, aux nerveux et aux compliqués ne faut-il pas aussi leurs madones?

On a voulu voir des différences de foi, de temps, d'école là où il n'y a que des différences de tempérament. Tous ces extraordinaires artistes, en réalité, ont regardé la nature et l'ont rendue telle qu'ils la sentaient, telle qu'ils la rêvaient. Ils n'ont imité personne. Ils n'ont point tenté de ressusciter un art disparu. Quel besoin, je vous le demande, de s'inspirer d'un marbre antique, lorsque chaque jour on peut voir dans la lumière et dans la beauté de la vie, la forme humaine en son harmonie. Ils ont exprimé ce qu'ils ont vu de l'éternelle beauté des choses, en s'efforçant chacun de dire, avec une sincérité absolue, leur impression particulière. L'Angelico comme les autres. Son art n'est pas au fond aussi idéaliste qu'il le paraît. Il a, lui aussi, comme Gentile et Pisano, introduit dans ses compositions des portraits, et ses fresques de Rome prouvent combien il étudiait les êtres dans la réalité. Elles révèlent que l'Angelico était tout disposé à accepter les modes d'expression plus complexes que les travaux des artistes de ce temps mettaient à sa disposition. Benozzo, son élève, s'engage résolument dans les voies nouvelles et subit l'impulsion générale. Est-il sensuel et païen (1)? Il serait puéril de le soutenir. Ignore-t-il la beauté grecque? Pas davantage. Qu'est-il alors? Il est *lui*, ce que ne voudront jamais admettre les professeurs et les faiseurs de systèmes; il n'imité pas plus l'Angelico qu'il ne fait renaitre l'antiquité, deux exercices également stériles.

Et ce que je dis pour Benozzo, je pourrais le répéter pour vingt autres. Je ne sais pourquoi on veut méconnaître la continuité de l'évolution esthétique de ce xv^e siècle. C'est un grand fleuve. Le courant est plus

(1) C'est, d'ailleurs, un cliché absurde de certains écrivains cléricaux de qualifier l'art païen de matérialiste et de sensuel. Il y a dans la *Victoire de Samothrace*, par exemple, autant d'idéalité que dans un ange de Fra Giovanni.

fort au milieu. Les rochers du fond déterminent des remous. Il y a sur les bords des criques, où l'eau s'attarde à murmurer près des fleurs du rivage. Chaque onde, dans sa course entraînée, brille différemment, reflétant selon son destin le bleu du ciel, la splendeur du soleil, le galop des nuages, la verdure des arbres ou les détails des rives. Certaines semblent immobiles, d'autres précipitées et turbulentes. En réalité, il n'y a qu'un seul mouvement. Toute la masse avance d'une irrésistible poussée.

Les démarcations sont fausses. J'ajouterai qu'elles sont dangereuses. Il faut lire dans Del Rio, qui le rapporte sans un mot de blâme, le récit des vandalismes que Savonarole fit commettre aux Florentins pendant les carnivals des années 1497 et 1498, pour se rendre compte des excès irréparables auxquels conduit l'erreur de juger l'art selon des critères moraux, religieux ou philosophiques.

JULES DESTRÉE

LES MAÎTRES CHANTEURS DE NUREMBERG

A Monsieur X..., siffleur.

Mes yeux vous cherchaient, Monsieur, vendredi dernier, dans l'ombre de cette baignoire d'où partirent, il y a douze ans, lors des premières représentations des *Maîtres*, les coups de sifflet par lesquels le Doctrinarisme esthétique dont vous fûtes le porte-voix (passez-moi cette expression approximative) accueillit le chef-d'œuvre que viennent d'acclamer, avec un enthousiasme unanime, Paris et Bruxelles.

Votre intervention stridente précisa d'ailleurs avec à-propos le sens symbolique du délicieux poème. Et le Beckmesser de la salle fit comprendre et apprécier celui de la scène.

Vous ne beckmesserisâtes pas seul en cette occasion. Les modulations de votre clef forée charmèrent les oreilles d'un de nos chroniqueurs qui n'hésita pas, pour compléter la manifestation, à baptiser les *Maîtres Chanteurs* « un plat vaudeville ». Vous incarniez ainsi, vous et lui, les deux éléments qui, de tout temps, ont retardé l'essor des œuvres novatrices : la bourgeoisie et le journalisme. (Remarquez que si la Presse eût existé au XVI^e siècle, Sixtus Beckmesser n'eût pas manqué de signer la critique musicale de la *Gazette de Nuremberg*.)

Mais qui songe encore à ces coups de sifflet et à ces coups de plume ? Et que reste-t-il de ces dérisoires efforts ? La grande voix populaire a couvert vos airs de fifre et un bon vent d'émancipation a balayé les articles de votre frère d'armes. Ceci, c'est le troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, le triomphe de l'art neuf, personnel et libre sur l'insupportable pédantisme des masuirs que vous représentiez, l'un et l'autre, avec conviction.

Avez-vous assisté, Monsieur, à la reprise de l'œuvre ? Avez-vous entendu les tempêtes d'applaudissements qui, le rideau baissé, secouèrent la salle ? Avez-vous lu quelques-uns des innombrables journaux de Paris qui nous apportèrent l'écho de l'accueil magnifique que reçurent les *Maîtres* à l'Opéra ? Je serais curieux de connaître vos impressions en présence de cette banqueroute de

vos théories artistiques, de vos prévisions et de vos espérances.

Peut-être vous êtes-vous résolument rangé du côté de Hans Sachs. Avouer son erreur, c'est agir en galant homme. Et pourtant, le croiriez-vous ? Je regrette la musique aiguë par laquelle vous saluiez naguère la chute du rideau. Elle stimulait l'enthousiasme, elle allumait de saines colères, elle provoquait les représailles. En art, le combat est salutaire. Tous les mouvements d'émancipation ont été tumultueux. Et vos coups de sifflet ont eu, Monsieur, une sorte d'utilité historique dont il y a lieu de vous être reconnaissant.

Grâce à vous, les représentations de 1885 gardent dans mes souvenirs l'odeur de poudre qu'exhalèrent les tentatives audacieuses de rénovation accomplies vers la même époque : le Salon des XX, au Musée ; le début du Théâtre Libre, au Parc. Et de tout cela sortit un mouvement d'art dont la Belgique a le droit de s'enorgueillir. Car la Belgique, quoi qu'en pense Henry De Groux, est le terrain fertile où se lèvent les moissons nouvelles. Au point de vue musical, par exemple, elle a une avance considérable sur la France, où l'esprit traditionnel et moutonnier arrête les initiatives hardies. A tel point que je vous conseillerais, Monsieur, de transporter à Paris votre sifflet, désormais sans emploi chez nous. Il y trouverait peut-être encore de l'écho.

Les *Maîtres Chanteurs* viennent d'être triomphalement reçus à l'Opéra, c'est vrai. Mais l'œuvre date de 1867 ! *Lohengrin*, *Tannhäuser*, la *Valkyrie* ont été représentés en ces dernières années, j'en conviens. Mais à Bruxelles *Lohengrin* est entré au répertoire de la Monnaie en 1870, *Tannhäuser* en 1873, la *Valkyrie* en 1887 ! Et l'on a joué *Tristan et Isolde* et *Siegfried*, que vous n'avez pas osé siffler, Monsieur, craignant avec raison le ridicule qui tue, dit-on, plus sûrement que les balles.

Votre mission est remplie. Elle a été courte, mais non sans éclat. Permettez-moi de vous adresser ici un salut d'adieu, que la soirée de vendredi réclame de ma politesse. Il est d'usage de saluer les morts.

Ah ! cette soirée ! Quelle joie, quel ravissement ! La merveilleuse comédie lyrique (que la direction de la Monnaie s'obstine, on ne sait pourquoi, à qualifier *opéra*) est apparue si fraîche, si expressive, si spirituelle en son symbolisme transparent qu'elle a électrisé jusqu'aux spectateurs les moins initiés. La variété et la vérité des caractères mis en scène, l'humanité qu'ils dégagent avec intensité, l'art avec lequel l'action se développe en une succession d'épisodes logiquement déduits les uns des autres, l'esprit satirique dont l'ouvrage est imprégné, l'union intime du texte et de la musique, — celle-ci soulignant miraculeusement jusqu'aux moindres nuances du poème, — la puissance évocative des thèmes et l'exacte appropriation des ressources particulières de chaque instrument, l'aisance prodigieuse avec laquelle le génie de Wagner se meut dans les complications polyphoniques les plus enchevêtrées, tout concourt à faire des *Maîtres Chanteurs* une œuvre unique, prodigieuse, désormais classée au plus haut sommet de l'art lyrique.

La traduction nouvelle de M. Alfred Ernst, plus claire, plus française et plus littérale que la première, contribue d'ailleurs à en faciliter la compréhension. S'il reste quelques points indécis, la faute en est aux coupures faites avec quelque brutalité, semble-t-il, dans une œuvre dont pas une phrase, pas un mot ne sont indifférents ou superflus. Ah ! les exigences des trains qui doivent ramener dans leurs pénates, à heure fixe, les spectateurs de province !

Car ce ne sont pas, quoi qu'on dise, les interprètes qui réclament ces abominables coups de ciseaux. Ils montrent tous une vaillance, une ardeur, une conviction admirables. Il fallait les voir, aux répétitions, tous, chefs de service, chanteurs, musiciens et jusqu'au dernier choriste, emballés par les beautés de l'œuvre, tendant leurs efforts en vue d'une réalisation dramatique et musicale irréprochable. Ni la fatigue du travail, ni les difficultés épineuses de certaines pages extraordinairement touffues n'ont eu raison de leur bonne volonté.

Et le résultat a récompensé ces multiples efforts. L'interprétation d'avant-hier a dépassé, dans son ensemble, celles qui nous furent offertes jadis (1). Si l'on a revu avec bonheur le bon Hans Sachs de la création, l'admirable Seguin à la bonté paternelle, au geste éloquent comme sa voix, si la malice du Beckmesser sournois composé avec un art si détaillé par M. Soulacroix a charmé et amusé, bien qu'il force peut-être le caractère comique du personnage, les interprètes nouveaux ont mérité la reconnaissance des artistes pour leur exacte et fidèle incarnation. La voix séduisante de M. Imbart de la Tour, son articulation précise et son parfait talent de chanteur ont restitué au rôle de Walther sa poésie et son charme exquis. M^{lle} Mastio fut une Eva expressive, intelligente, suffisamment ingénue. M^{lle} Gianoli personnifia avec beaucoup de vérité et d'animation Madeleine. M. Dufranne composa un Kothner de belle allure, M. Journet un Pogner de prestance imposante et de voix superbe, M. Bonnard un David à l'espièglerie délicate.

Mais qu'est-ce qui a pu inspirer à M. Gilibert l'idée baroque d'apparaître, sous la houppelande du Veilleur, en invrogné titubant et battant les murs? Jamais Wagner ne songea à cet effet que l'artiste s'empressera, nous l'espérons, de supprimer.

La salle tout entière a fait à M. Flou, au début du troisième acte, une ovation qui s'adressait, en même temps qu'à sa direction ferme et précise, aux excellents instrumentistes sur lesquels règne son bâton de commandement. Vous-même, Monsieur, eussiez applaudi la belle sonorité, la clarté et le phrasé de l'orchestre; et la justesse des chœurs, l'animation de leur mimique, la variété de leurs jeux de scène vous eussent agréablement surpris. La bagarre du deuxième acte, qui déchaina jadis vos colères, n'a plus, comme en 1885, sa contre-partie dans la salle; le cortège déployé sous les murs de Nuremberg, fort bien réglé cette fois, offre aux regards un tableau aux harmonies chatoyantes, réellement imposant; aux ballerines en *tutu* ont succédé, ainsi qu'il sied, de jeunes citadines que font valser joyeusement les apprentis. Bref, c'est par un double rappel et par une acclamation triomphale que fut clôturé le spectacle.

Je n'en souhaite pas moins, Monsieur, que vos fils et petit-fils, retrouvant quelque jour votre instrument favori, embouchent à

(1) La première représentation des *Maitres Chanteurs* fut donnée à Bruxelles le 7 mars 1885 sous la direction Stoumon et Calabresi. L'ouvrage fut repris en octobre 1888 sous la direction Dupont et Lapissida.

Les artistes de la création furent MM. Jourdain (Walther), Seguin (Hans Sachs), Soulacroix (Beckmesser), Delaquerrière (David), Durat (Pogner), Renaud (Kothner); M^{mes} Caron (Eva) et Deschamps (Madeleine).

En 1888, M. Engel remplaça M. Jourdain. M. Renaud reprit le rôle de Beckmesser, dans lequel il vient d'obtenir à Paris un très grand succès. M^{lle} Cagniard fut substituée, dans celui d'Eva, à M^{me} Caron. M. Gandubert remplaça M. Delaquerrière. Les autres interprètes furent MM. Gardoni (Pogner), Rouyer (Kothner) et Isnardon (le Veilleur de nuit).

leur tour la clef forcée pour siffler les œuvres d'avant-garde qu'on donnera en pâture à leur Beckmesserisme. Le service que vous avez inconsciemment rendu à Wagner, ils le rendront, à leur tour, à ceux qui, ainsi que lui, innoveront. Respectons et aimons les ouvrages sifflés. Quand il n'y aura plus de siffleurs, c'est qu'il n'y aura plus d'œuvres de génie.

GEORGES EEKHOUD

Mes Communions. Nouvelle édition, in-12, 425 pages et table. Paris, 1897. Société du *Mercur* de France.

Quinze œuvres réunies dans ce livre superbe, les anciennes, quelques neuves, savoir : *L'Honneur de Luterath*, — *La Petite Servante*, — *Climatérie*, — *Le Coq rouge*, — *La Tentation de Minerve*, — *Des Angliers*, — *Tante Marie*, — *Burch Mitsui*, — *Une Partie sur l'eau*, — *Chardonnerette*, — *La Dernière Lettre du Matelot*, — *Appol et Broucard*, — *Une Mauvaise Rencontre*, — *Le Sublime Escarpe*, — *Le Stryge*.

Quelle joie de retrouver et de relire cette pure substance littéraire belge! oui, à quel point de notre pays et de nos âmes belges, sans analogie à l'étranger, sans antécédents et sans modèles, ORIGINALES dans la plus intense signification du mot, du terroir où elles furent écrites, de l'homme d'où elles sont sorties. Exceptionnel cet homme, cet écrivain majeur, se donnant tel qu'il se sent, d'instinct absolument, sans concession aucune aux misères des disciplines et des convenances, ayant horreur de la *Conformité*, s'exprimant en primitif farouche et en sauvage savoureux, jaillissant en trouvailles, démontrant une fois de plus la vérité absolue de ce PARADOXE (au dire des pauvres grammairiens, académiciens, syntaxistes, dictionnaristes, prosodistes et autres cuistres infirmes qui ne peuvent tenir debout qu'avec les béquilles du pédantisme): POINT DE RÈGLE QUI N'AIT ÉTÉ DÉMENTIE PAR UN CHEF-D'ŒUVRE!

HOMMAGE A CAMILLE LEMONNIER

Une publication française, *La Revue internationale*, appliquant la récente méthode de l'Enquête intellectuelle et de l'Interview écrite sur questionnaire, a recueilli environ quarante opinions d'écrivains français et belges sur CAMILLE LEMONNIER.

Elle vient de présenter à ses lecteurs, et à Lemonnier lui-même, ce miroir à facettes où se reflète la personnalité puissante du grand homme de plume belge. C'est d'un pittoresque extrême, car chacun a joué de son instrument personnel dans cette vaste orchestration et vraiment il en résulte une symphonie extraordinairement élogieuse, faite de grandes vues généralisatrices et de menus faits savoureux.

Peut-être ce procédé encyclopédique et circulaire, cette espèce de vote, de délibération, de photographies superposées, est-il le moyen le plus sûr d'arriver à la synthèse de cette chose en général si douteuse, si fluctuante, si difficilement saisissable : LE CARACTÈRE D'UN GRAND ARTISTE, sa biographie véritable, sa place dans l'immense casier de l'Art, ses rapports et ses différences avec l'environnement, le son spécial qu'il rend, les traits dominants de sa physionomie et de son œuvre. Il faudrait qu'un opérateur nouveau intervint pour amalgamer tous ces éléments précieux, pour faire sortir une unité de cette diversité, pour rendre homogène cette hétérogénéité, pour fondre en un seul bronze ces métaux multiples. Travail de patience, mais digne de tenter quelqu'un des nôtres. Cette alchimie achevée, nous connaîtrions mieux notre illustre compatriote, et il se connaîtrait mieux lui-même. Effet doublement utile, car nous savourerions mieux ses productions, et lui comprendrait mieux où le mène son Destin esthétique.

Naturellement tant de louanges, venues des écrivains les moins concertés, en l'honneur d'un seul homme, ont éveillé le mécontentement des masuirs et la colère des médiocres, dont la mis-

sion sur la terre artistique est de japper à tout ce qui surplombe sur leurs minuscultés. Le raseur *Journal des Débats* en France s'est ofusqué de voir ainsi grandir et resplendir une personnalité dont son Doctrinarisme incurable n'a jamais aperçu ni les proportions ni la force. Chez nous les habituels pierrots qui piaillent au milieu des crottins que Pégase laisse tomber sur la grande route littéraire, ont recommencé leurs petits cris inoffensivement tapageurs. C'est fort bien! c'est très bien! Il faut ce cigalement pour mieux attirer l'attention. Tout ce petit monde fait ainsi sa besogne utile, quoique obscure, comme les vers de terre qui ameublissent les sols trop compacts. Il faut leur en avoir reconnaissance, sauf pourtant à ne pas trop déranger le pied quand, dans le grand défilé que mènent les forts, on en rencontre sous la semelle. Pour un d'écrasé, dix renaissent; leurs tronçons mêmes ont une vertu résurrectionnelle. Pas la peine donc de les épargner! Il n'y aurait malheur que s'ils disparaissaient tout à fait. Qui donc alors remplirait sur l'opinion l'office vivifiant de cette salutaire vermine?

GUSTAVE VANZYPE

Le Patrimoine, comédie en quatre actes.

Cette nouvelle pièce d'un auteur belge a été bien accueillie par les spectateurs de la première représentation. C'est un progrès. Elle a eu une bonne presse. C'est encore un progrès. Il y aura vraisemblablement dans quelques revues de petits coins des plaisanteries sur l'œuvre, sur l'auteur, sur son style : les patentés épilucheurs de vermine, cuistralement ferrés sur les beautés syntaxiques cataloguées par Noël et Chapsal s'évertueront au petit jeu du : *Ne dites pas, — mais dites...* C'est dans l'ordre et on les laissera paisiblement grimacer leurs tics.

GUSTAVE VANZYPE est un des opiniâtres qui s'efforcent dans la voie, si souvent recommandée ici à nos jeunes écrivains, qui aboutira (on n'en saurait douter) à la création d'un théâtre national, extériorisant en pensées belges, en originalité belge, notre vie belge extérieure ou transcendante. Avec une rare patience, malgré la froideur qui accueillit ses premières tentatives, malgré les railleries des clampins littéraires, malgré LA ZWANZE de ces beaux esprits qui, acharnés à n'être que des reflets français, ne savent pourtant se moquer qu'en zwanzant à la belge, il poursuit son clair et sain projet, et peu à peu se dégage. Il a même, une fois, atteint le plein, dans cette œuvre singulière et si puissante : L'ECHELLE, que, cet hiver, Lugué-Poe fera jouer au théâtre de l'Œuvre, de même que LES AUBES de notre compatriote Émile Verhaeren, et les mystiques créations de notre Maeterlinck. Car parfois au dehors on voit et on sait mieux que nous ce que valent nos vrais écrivains, ceux qui ne sont pas exclusivement des joueurs de galoubet.

Le PATRIMOINE n'a pas, au théâtre Molière, l'interprétation qu'il faudrait pour mettre en relief l'âpreté des types qui y sont empoignés et le dramatique des situations. Ces dames et ces messieurs, élimés par les habituelles pièces, fort plates et fort snobiques en général, qu'ils interprètent, ont imprimé à l'œuvre une allure alanguie et vulgaire déplorable. Seule M^{me} Paule Patry, dans son rôle de grand'mère, et M. Joumard, lui donnant la réplique, spécialement au dernier acte, ont atteint la dignité et la haute émotion que l'auteur eût sans doute voulu voir apparaître tout au long du déroulement des quatre actes à côté, et comme contraste, de la tragique nullité des autres personnages et de la révolte bourgeoise d'un couple amoureux. D'une pièce vivante, même en sa superficialité fréquente, la mollesse du jeu des acteurs, la longueur des entr'actes, le ridicule d'intermèdes musicaux de pacotille, l'insuffisance des façons et des costumes (oh! M. le vicomte de Mandel!) et des détails d'ameublement (oh! le bureau-ministre en sapin noirci, digne d'un greffe de prison, où le millionnaire Dherquin serre ses billets de mille) ont fait une œuvre trainante et vernissée de vulgarité scénique.

L'idée dramatique? Vaste et émouvante : l'Argent. A l'époque bizarre et effrayante où nous sommes, à côté du puissant et domi-

nateur phénomène de la concentration des richesses sur quelques têtes de plus en plus rares (car même les nababs et les satrapes se dévorent entre eux), qui prépare le passage des richesses à la masse, indiquant, en quelque sorte, la piste à suivre pour réaliser ce retour; à côté, dis-je, de cette évolution fatale, il y a des phénomènes en sous ordre qui, à première vue, semblent contrarier ce mouvement principal, alors qu'ils n'en sont que les déchets et les anecdotes secondaires : tel le cas de l'émiettement d'une grande fortune particulière accumulée par un chef de famille âpre, laborieux ou chanceux, et dissipée par ses enfants détraqués par la richesse et le bien-être. C'est cette réaction, qu'on pourrait nommer la Vengeance de l'Argent, où cet argent, qu'on croyait le viatique et le salut, devient tout à coup le devastateur, que Gustave Vanzype a voulu dépendre. Une jeune femme déséquilibrée par la toilette et l'érotisme. Deux fils idéalement snobs qui font tourbillonner les écus à papa en une danse serpentine ébouriffante. Un père qui a gagné dix millions, on ne sait comme, ce qui fait réfléchir, car le travail probe n'enrichit plus personne. Un dénouement où un apparent équilibre se rétablit par la résolution du chef de famille de pratiquer désormais la VIE SIMPLE et d'envoyer tout cet argent au diable, c'est-à-dire de l'employer en ŒUVRES, — tels les éléments principaux de ce spectacle où l'on voudrait une pénétration plus grande, mais qui témoigne d'une bonne volonté extrême et d'habileté, marquant une étape non sans bonheur sur le chemin difficile où Gustave Vanzype gagne incessamment du terrain.

Un mot bien trouvé, jaillissant au premier acte. Le père instigue ses fils au travail en invoquant son exemple. L'un d'eux répond : « On a assez travaillé comme ça. La famille a besoin de repos ! »

A huitaine, faute d'espace, l'article de M^{lle} Judith Cladel sur la première soirée du THÉÂTRE DE L'ŒUVRE à Paris, une étude de M. Léon Hennebicq sur ARNOLD BÖCKLIN, notre chronique littéraire, etc.

PETITE CHRONIQUE

Aux toiles de M. Marcette ont succédé, dans la salle d'exposition du *Cercle artistique*, des marines de M. A. Le Mayeur de Merprès. Colorations délicates, d'une harmonie séduisante. Cieux profonds, tantôt limpides et lumineux, tantôt balafrés de nuées aux reflets de cuivre, amoncelés en tumulte sur un horizon de soufre. Comme *leit-motiv* la mer du Nord, tragique de solitude, grise et froide, étudiée par un harmoniste subtil, épris d'air et d'espace.

M. Le Mayeur n'a pas la vision dramatique d'Artan. Il se rapproche plutôt d'Arthur Bouvier et réfléchit en son faire calme et pondéré une nature sereine, recueillie, paisible. Les tactiques d'autrefois : truillages au couteau à palette, épaisseur de pâtes, alourdissent ces toiles qu'on souhaiterait plus pimpantes, plus lumineuses encore. Mais la sincérité de l'artiste les rend sympathiques.

Samedi prochain s'ouvrira, à 2 heures, à la MAISON D'ART, une exposition des œuvres de JOSEPH STEVENS.

Simple question à MM. les membres de la Commission du Musée. Le *Saint Martin* de Van Dyck, qui orne l'un des autels de l'église de Saventhem, est-il une reproduction d'un tableau de Rubens? Et dans l'affirmative, où se trouve ce dernier?

Ce point d'interrogation nous est suggéré par la mention : ESQUISSE D'APRÈS RUBENS qui figure, au Musée moderne de peinture, sous la toile de Géricault qui représente le *Saint Martin* de Saventhem. Car nous ne supposons pas qu'une pareille erreur d'attribution ait pu se glisser sur les cartels ordonnés par MM. les Conservateurs.

Le succès des fresques de Meysse, restaurées par M. Middeleer, a décidé l'État à faire exécuter par le même artiste, à l'église

d'Anderlecht, des peintures murales tirées de la légende de Saint-Guidon. Les naïves images qui rappelaient aux pèlerins les bienfaits du patron des chevaux (pourquoi ne serait-il pas aussi celui des cyclistes?) ont été enlevées aux parois de la chapelle de Saint-Guidon et transportées dans l'atelier de M. Middelcer. Celui-ci va s'en inspirer pour la composition d'une série de tableaux décoratifs sur toile, d'un style archaïque, destinés à commenter la vie du saint. C'est, dit-on, sur la proposition de M. Vandenpeereboom, ministre des chemins de fer et archéologue distingué, comme chacun sait, que cette commande a été faite.

La Revue norvégienne *Samtiden* publie, sous la signature de M. R. Nyst, une étude sur Constantin Meunier, accompagnée de plusieurs illustrations, du portrait et d'un autographe de l'artiste.

M. Schörg, l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, revenu en Belgique après six années de voyages artistiques en Allemagne et en Suisse, a inauguré jeudi, à la salle Ravenstein, la série des nombreuses auditions de musique de chambre annoncées pour cet hiver. Avec MM. Daucher, Miry et Gaillard pour partenaires, il a donné une fort intéressante séance de musique moderne dans laquelle le Trio qui a valu à M. F. Rasse le prix de l'Académie s'est trouvé encadré par le Quatuor à cordes de C. Franck et le Quatuor en *la* de Schumann. M. Schörg a un beau son, du moelleux et du sentiment. Il a mené au succès, avec une jeune maîtrise très appréciée, les excellents collaborateurs qu'il a choisis. Et le Trio de M. Rasse, que nous avons analysé lors de la première audition qui en a été donnée chez M. Ysaye, a reçu un accueil chaleureux, mérité par la valeur et l'intérêt de cette œuvre nouvelle, l'une des meilleures compositions de musique de chambre écloses en Belgique.

Pour rappel, aujourd'hui à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, premier concert populaire sous la direction de M. Richard Strauss et avec le concours de M^{me} R. Strauss-de Ahna.

Le pianiste Emil Sauer donnera les samedis 27 novembre et 4 décembre, à la Grande-Harmonie, deux piano-récitals. Billets chez Schott, 56, Montagne de la Cour.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Antoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef aura lieu dimanche prochain, à 2 heures. Elle sera entièrement consacrée à l'audition des œuvres de Bach et de Hændel.

Les trois grands concerts que donne chaque année la *Société des Nouveaux Concerts* de Verviers, sous la direction de L. Kefer, sont fixés aux lundis 13 décembre, 31 janvier et 21 mars. Parmi

les artistes engagés, citons M^{me} Kutscherra, M. et M^{me} Motti, MM. Loevensohn et Sauvage, M^{les} Goodson, Ettinger, etc.

M. ENRICO FERRI fera mardi prochain, 23 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence sur Vacher, le tueur de bergers.

Les premières théâtrales :

Le NOUVEAU-THÉÂTRE annonce pour mercredi prochain *Blanchette*, de M. Brioux, qui a servi d'ouverture au Théâtre Antoine, à Paris. *Blanchette* sera précédée de *Fifine*, du même auteur.

Le THÉÂTRE MOLIÈRE a mis à l'étude la *Marchande de Sourires*, de Judith Gautier, qui passera jeudi prochain.

AU THÉÂTRE DU PARC, *Petites Folles* d'A. Capus succédera à la *Carrière*.

Le THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS a repris *Mam'zelle Nitouche*. Sur le fond un peu lourd de l'interprétation (oh! ces choristes de la rue des Vers déguisés en officiers de dragons!) se détache l'étoile nouvelle de la troupe, M^{lle} Saulier, réellement charmante dans le rôle de M^{lle} de Flavigny. De la voix, de la grâce, des yeux, une mutinerie espiègle et de la sobriété.

A L'ALHAMBRA, le nouveau directeur, M. Lemonnier, a monté avec succès *Madame la Maréchale*, qui valut au Théâtre de la République un succès durable. La pièce, amusante et bien construite, a été applaudie à Bruxelles comme elle l'avait été à Paris. Cette version première de *Madame Sans-Gêne* a trouvé en M^{me} Riquet-Lemonnier une interprète qui incarne avec beaucoup de naturel et de vérité le rôle de la maréchale Lefebvre.

Vendredi prochain *l'Assommoir*.

Nous apprenons que le tableau décoratif d'ANTOINE BOURLARD, destiné à l'hôtel du conseil provincial de Mons, sera gravé par Lenain.

J. Schavye, relieur, 42, rue du Nord, Bruxelles. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois).

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS.

ADMINISTRATION : Place Mutin, SAINT-AMAND (Cher).

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART



TÉLÉPHO
NE 1384.

N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

RICHARD STRAUSS. — EUGÈNE DÉMOLDER. *Sous la Robe.* — L'ŒUVRE. *Jean-Gabriel Borkman.* — UN PALAIS DES BEAUX-ARTS, s. v. p. — ESTHÉTIQUE DES PAYSAGES. — *Les sales papiers. Conservation des sites. Architecture.* — PETITE CHRONIQUE.

RICHARD STRAUSS

Le successeur de Wagner? Certes non, quoi qu'en dise la Presse allemande qui, pour éviter que l'emploi de génie national reste inoccupé, crève en l'honneur de Richard Strauss les trompettes de cuivre de toutes les massives renommées germaniques.

Je vois plutôt en lui le continuateur de Berlioz dans l'héritage duquel il a recueilli, avec des visées littéraires et philosophiques, une méthode de composition et d'instrumentation qu'il a habilement adaptée à son tempérament. C'est, comme l'auteur des *Troyens*, un descriptif. Il extériorise en phrases prime-sautières ses impressions, plus soucieux de trouver pour celles-ci une traduction musicale fidèle que de construire des périodes d'une architecture irréprochable. De là certaines banalités, des cadences prévues, des redites, des passages qui semblent improvisés. En revanche, quelle facilité d'inspiration, quelle aisance d'écriture, quelle

netteté dans le trait mélodique, quelle variété et quelle richesse dans le coloris orchestral!

S'il s'apparente à Berlioz par l'orientation de ses concepts artistiques, Richard Strauss se rattache, par certains caractères de race, à Weber dont il a l'expansion joyeuse, l'allure romantique, la grâce et le charme. Il est foncièrement allemand, et ses *lieder*, qui évoquent la quiétude des vallées où une « burg » accostée d'une tonnelle de glycines et de clématites regarde couler l'eau, perpétuent la tradition des chansons populaires que fredonnent le soir, au bord des rivières ou sous les pommiers fleuris, les amoureux enlacés.

De cette dualité est issue une nature complexe, spéciale, difficile à pénétrer d'emblée, attirante, et qui, sans doute, marquera. La virtuosité avec laquelle M. Strauss « joue de l'orchestre » est ce qui frappe le plus au premier abord. Nul n'a poussé plus avant l'art des combinaisons instrumentales imprévues, des accouplements inusités de timbres, des artifices sonores, des trucs harmoniques. En divisant les violons, en coupant ses récits symphoniques de phrases jetées par un soliste à travers la conversation générale, en tirant de chaque instrument des effets que seule peut lui faire pressentir une connaissance approfondie des ressources spéciales à chacune des voix de l'orchestre, il renouvelle les procédés classiques, il trace, en pleine forêt vierge, des sentiers d'explorateur.

Mais c'est là le vêtement extérieur de sa personnalité. Il y a en lui plus qu'un musicien expert en l'art de jongler avec les sonorités. La façon dont il expose ses thèmes, la valeur musicale de ceux-ci, leur exacte corrélation au poème qu'il commente, les entrelacements polyphoniques qu'il imagine avec une dextérité et une sûreté de main extraordinaires, donnent à chacune de ses œuvres un réel intérêt.

M. Richard Strauss n'est pas, à proprement parler, un symphoniste. J'entends un symphoniste dans le sens de Beethoven et de Brahms, qui déduisaient d'une idée musicale tout le développement qu'ils la jugeaient apte à produire. Il procède en rhapsode, en glossateur et la forme de sa pensée, l'ordre de ses déductions sont déterminés par le texte poétique qu'il s'efforce de transposer. Je n'examinerai pas s'il a tort ou raison d'écrire « de la musique à programme ». Ceci ne relève que de ses préférences esthétiques, et j'entends l'apprécier tel qu'il se présente à nous, en partisan résolu d'un art littéraire, voire philosophique.

La meilleure, la plus personnelle des trois gloses lyriques que nous a fait entendre dimanche dernier, sous sa direction, l'orchestre des Concerts populaires, — celle des trois dans laquelle M. Strauss semble avoir mis le plus de sa nature ironique et vive, — est ce prestigieux *Till Eulenspiegel*, chef-d'œuvre de bonne humeur et d'esprit. Quelques mesures de prologue, une phrase qui a l'air du début d'un conte de fées : « Il était une fois... », et voici le populaire héros en scène, peint de pied en cap par un joyeux dessin tracé par les cors auquel répond, pour mieux caractériser le bonhomme, une cabriole symphonique d'une bouffonnerie adorable. Les frasques commencent. Eulenspiegel fracasse la vaisselle d'un marchand de porcelaines, s'habille en moine, conte fleurette aux jeunes filles, se moque des doctes pédants qui le sermonnent, leur fait un pied de nez, se lance dans les plus folles aventures jusqu'à ce qu'un bout de corde passé brusquement autour de son cou termine l'équipée. Et l'orchestre reprend, comme en une « moralité » de fable, le thème charmant du début. « Mon histoire est finie. Enfants, méditez sur la triste fin du méchant Till et n'imitiez jamais ce mauvais garnement. »

C'est, d'un bout à l'autre, d'un humour exquis. L'orchestre rit, gambade, raille délicieusement, et le poème apparaît si lucide, si pimpant, si espiègle, qu'il semble être l'expression la plus complète du talent de M. Strauss. Chabrier n'a rien écrit de plus gai, et comme couleur pittoresque le *Carnaval à Paris* de Svendsen peut seul être comparé aux *Équipées d'Eulenspiegel*.

Ceci me porte à exprimer le vœu que M. Strauss utilise son talent satirique à créer quelque comédie lyrique dont les *Oiseaux* d'Aristophane, par exemple, lui fournirait le sujet. Il s'y montrerait, à coup sûr,

supérieur. Mais vous verrez qu'au lieu de s'abandonner à sa nature, l'artiste s'attellera à quelque nébuleux drame mythologique dont le dieu Thor sera le héros auguste et raseur. Il faut un successeur à Richard Wagner, vous dis-je. Et M. Richard Strauss est le seul compositeur allemand à qui l'on puisse décerner le fauteuil vacant.

Dans *Zarathustra*, commentaire libre de l'amer exposé de Frédéric Nietzsche, la partie joyeuse, le divin Rire, le je-m'en-fichisme absolu qui, d'après le philosophe, amène les félicités suprêmes, est prestigieusement exprimé par M. Strauss et compense les lourdeurs, les longueurs et l'ennui du début. Ici encore, son tempérament s'affirme railleur et gai. Aux prises avec la Religion et avec la Science, il n'arrive, comme le héros de Nietzsche, qu'à la satiété, au doute, au dégoût. Le développement fugué du thème qui exprime la Science est désespérant. Heureusement les voiles se déchirent. Des trilles fusent, le rythme se transforme, des sonorités aiguës éclatent, et voici, après le plus extraordinaire concert de rires, de cris d'oiseaux, de sifflements éperdus, la Danse, entraînant et enlaçante, qui mène à une conclusion imprévue et réellement originale cette composition échevelée, plus étrange que belle, plus pittoresque que profonde. *Ainsi parla Zarathustra...* exige, plus qu'aucune autre composition de M. Strauss, une lecture préalable du texte. Abstraction faite de celui-ci, elle est incompréhensible et d'intérêt contestable. A cet égard, on peut rapprocher cette œuvre des poèmes symphoniques de Liszt, bien que M. Strauss ait dépassé de loin, comme technique et comme inspiration, l'auteur des *Préludes*.

C'est dans *Don Juan*, le premier des trois poèmes exécutés dimanche, et, croyons-nous, le premier en date dans l'œuvre du jeune maître, que cette inspiration est la plus facile et la plus abondante. Elle est toute wébérienne, cette évocation du symbolique héros, et la poésie d'*Euryanthe* la parfume. Un thème pompeux, brillant, tout extérieur, introduit l'éternel séducteur. Zerline, la comtesse, Dona Anna défilent tour à tour, silhouettées en quelques traits caractéristiques. L'amour retient un moment le héros. Mais le désir insatiable, la curiosité toujours inassouvie l'emportent bientôt vers des aventures nouvelles, vers l'orgie et la débauche, jusqu'à ce que d'un bref coup d'épée Don Pedro termine le roman.

Avec *Tod und Verklärung* (*Mort et Résurrection*) *Don Juan* a solidement assis la réputation du compositeur en Allemagne. L'œuvre est claire, mélodique, bien construite, mais la personnalité de l'auteur ne s'y révèle guère. Des influences diverses la traversent. Musicalement, le morceau est irréprochablement écrit et l'on comprend le retentissement qu'un pareil début a dû provoquer.

La conclusion ? Elle est facile à déduire. M. Richard Strauss est, de tous les musiciens de la jeune Allemagne, le mieux doué et le plus habile. On peut espérer beaucoup d'un artiste qui a déjà à son actif pareil bagage symphonique (je ne parle pas ici de ses œuvres de musique de chambre, intéressantes à plus d'un titre, mais de portée moindre). La voie dans laquelle il est engagé est critiquable. Il semble plutôt destiné à écrire pour le théâtre, et j'ai dit ma pensée sur le genre de théâtre auquel sa nature le pousse. Dans tous les cas, et quoi qu'il fasse, c'est, en même temps qu'un chef d'orchestre de premier ordre, un musicien de haute valeur qui occupe, dès à présent, l'une des premières places dans le mouvement contemporain et qui mérite toute l'attention, la sympathie et le respect de la critique.

EUGÈNE DEMOLDER

Sous la Robe. Couverture et seize ornements d'ÉTIENNE MORANNES. Paris, Société du *Mercur de France*, 1897, 235 pages.

Eugène Demolder, le somptueux écrivain belge qui nous donna les *Légendes d'Yperdamme* et les *Récits de Nazareth*, livres pleins de saveur et de charme où d'exquises transpositions nous font revoir les tableaux des Breughel, des Steen, des Bosch avec leur coloris si riche, leur naïveté délicate et la minutie savante de tous leurs détails, vient de publier au *Mercur de France* un livre heureux, très artiste, qui certes n'a en rien démerité de ses aînés.

« *Sous la Robe*, dit modestement l'auteur, sont les souvenirs de ma vie au Barreau de Bruxelles — souvenirs qui sont une succession de tableaux d'une fraîcheur ingénue et savante. » C'est, décrit d'une plume alerte et vive, tout le remous de la vie laborieuse et enfiévrée du Palais, sa confraternité charmante et l'espièglerie qui anime les réunions d'un moment qui se font quotidiennement au Barreau; et c'est, dans le cadre majestueux du monument qui abrite la Justice à Bruxelles, toute une série de petits portraits d'hôtes du Palais dont la fidélité et l'originalité montrent bien la perspicace observation. Le Barreau y est apprécié sainement avec ses qualités et ses défauts; la magistrature quelque peu égratignée laisse cependant à l'artiste le plaisir de citer et d'honorer la bienveillance, la générosité et la science de quelques-uns.

Parfois le livre s'égayé d'une anecdote joyeuse rappelant comment dans la grande famille judiciaire on se délasse d'une activité énorme. Il faudrait citer tout entier le récit des diners du Thémis-Club, tellement la description en est charmante et juste. Toute cette partie de *Sous la Robe* narre la vie du Barreau lui-même; plutôt joyeuse, un peu frondeuse, elle laisse à la lecture une impression de gaieté et de bonne humeur.

Avant de passer au récit où avec tant d'acuité il montre plutôt la vue des justices de paix bruxelloises avec l'horreur des préventions de police basées sur des règlements surannés et grotesques, l'auteur intitule un chapitre : *Un peu de littérature*.

S'il fut du Barreau, Demolder fut aussi toujours de cette littérature d'avant-garde, chercheuse et très artiste, formant en Belgique toute une pléiade d'écrivains qui, comme il dit, *cisele*

à la patrie une de ces couronnes de gloire qui restent dans les coffrets des annales alors que sont oubliés les ministres, les conseillers des cours et les bourgeois importants.

Le Barreau a fourni de nombreux noms au mouvement littéraire belge si intense depuis quinze ans et l'auteur, en les citant, fait le récit de la bataille littéraire, montrant toute l'inconscience ou l'ingratitude d'une bourgeoisie médiocratique qui vit ou veut vivre presque tout entière dans une ignorance artistique absolue.

La fin du livre, toute de charité, fait assister à la dolente théorie de malheureux traqués, pourchassés par les règlements, venant s'asseoir sur le banc des prévenus pour attendre, résignés, une condamnation qu'ils savent inévitable; qu'ils connaissent mais que la fatalité de leur vie leur impose, car tous ces douloureux refont sans cesse le même calvaire et rien ne peut empêcher ce qui est une nécessité de leur existence.

Ces derniers chapitres, dont il faudrait citer presque tout, narrent de façon poignante les séances de police aux justices de paix bruxelloises; écrits dans une langue merveilleuse de coloris et de richesse, ils sont tout vibrants d'humanité et de charité chrétienne.

Malgré son optimisme, malgré l'hommage rendu à l'initiative généreuse d'un ministre de la justice à qui le livre est dédié, on sent que la question sociale inquiète et étroit l'auteur; tout l'échafaudage des lois pénales actuelles si surannées s'écroule, et il semble qu'une sorte de désespérance en la justice humaine l'envahit, l'ayant trop vue fonctionner, machine horrible, ne fabriquant que des condamnations.

Il serait injuste de ne pas citer les ornements d'Étienne Morannes, un élève de notre grand F. Rops, qui a illustré le livre d'humoristique façon. Un médaillon de M. Jules Le Jeune, l'ex-ministre de la justice auquel le livre est dédié, se trouve en tête de ce volume artiste.

A. B.

L'ŒUVRE

Cinquième campagne. Premier spectacle.

Jean-Gabriel Borkman, pièce en 4 actes et 5 tableaux,
par HENRIK IBSEN.

Voici la cinquième année que le théâtre de l'Œuvre nous convie à des festins d'art où se précipitent artistes et snobs, les uns avec le désir de satisfaire leur faim et leur soif de beauté, les autres avec le parti pris de toucher du bout des doigts, du bout des dents aux menus cosmopolites qu'on leur y sert, et surtout de s'en moquer. Car, s'il devient de très bon ton, parmi ce monde bizarre uniquement préoccupé d'extérieur et d'apparences, de posséder sa loge ou son fauteuil et d'exhiber ses élégances en la Maison d'Ibsen, il est aussi fort bien porté d'y souligner de gros éclats de rire ou de petits cris de perruche en liesse quelques irrégularités de détails les plus secondaires. Si vous supposez que ces mannequins et ces poupées se préoccupent un seul instant des difficultés, des hasards innombrables de l'entreprise, admirent une minute le déploiement de tant de jeunes énergies, de bonnes volontés et comptent les fatigues, les obstacles, les frais, les déceptions, même les désespoirs qui sont la vraie base sur quoi repose tout l'édifice brillant et fugace de ces séances, ah ! quelle erreur ! Mais constater que c'est moins irréprochablement agencé

— sinon beaucoup mieux — qu'à la Comédie française où, des mois durant, on serine une pièce à ses interprètes pour n'obtenir parfois qu'une noble médiocrité, que tel acteur eut un manque de mémoire, telle actrice une toilette démodée, tel décor un défaut de style, voilà qui est, sans doute, autrement passionnant ! Quant à se livrer à l'atmosphère incontestablement artistique qui se dégage d'une manifestation où tous, comédiens, directeur, traducteur, peintre, metteur en scène, convergèrent leurs forces harmonisées par la grande idée sur le but général en faveur de qui chacun fait volontiers abnégation d'une partie ou de la totalité de sa personnalité, on n'y songe pas ! Cependant — et ces vaillants le savent et c'est pour ceux-là qu'ils jouent, après avoir joué pour eux-mêmes d'abord — un groupe de fervents admirateurs les suit qui, toute leur intellectualité, leur âme, leur cœur tendus en réceptacle au flux des émotions impérissables, en remportent les étincelants souvenirs qui déposent au fond de leurs cerveaux un limon généreux et fécondant. Chez ces privilégiés la gratitude est extrême et, certes, plus tard, leurs descendants pourront voir frémir en leurs yeux, quand ils nommeront les dispensateurs de ces joies si hautes, la même flamme sacrée que nous, jeunes gens, nous apercevons dans les yeux de nos pères chaque fois qu'ils nous racontent les exploits d'une légion dramatique, ou française, ou étrangère, chargeant au nom de l'Art sur les scènes de nos théâtres, ayant en tête, pour magnifiques lieutenants, les Frédéric Lemaître, les Rouvière, les Rossi, les Salvini !

C'est ainsi qu'il nous fut donné d'entendre la nouvelle œuvre du vieux poète Henrik Ibsen, à présent l'étoile polaire de notre firmament littéraire, même pour ceux qui nient sa lumière, et pourtant s'en éclairent.

Une conférence de M. Laurent Tailhade introduisit la pièce. Conférence ? Causerie ? Lecture ? Je ne sais comment la nommer ; article de revue, plutôt, article très soigné, poli, serti, étalant un choix abondant mais non équilibré d'épithètes, fleurs pétrifiées, pierreries lancées à profusion et, par cette prodigalité inutile, sans éclat. C'est dommage ! M. Tailhade, moins esthétique en pensée qu'en paroles, a dû, devant la froideur infrangible de l'auditoire, murmurer plus d'une fois, tout en déroulant ses jolies périodes, son vocable favori de « mufles ». Ce n'était guère la faute du public, pourtant ! Il lui faut non pas une chronique de rhétoricien qu'on lui débite à renforts d'effets de voix, mais une conversation entre l'orateur et lui, ou plutôt entre l'orateur et son âme muette, quoique bouillonnante, de foule sensible à l'impression, à l'inattendu, aux bousculades, aux coups brutaux, il se peut, mais exaltants, de la réelle éloquence. La chronique ? il préfère la lire chez lui dans son fauteuil, sinon il l'écoute dix minutes, perd le fil, bâille, s'endort... et c'est ce qui est arrivé, injustement quant à la belle ordonnance de ce discours, à sa forme littéraire, justement quant à sa froideur forcée de morceau trop précieux.

Et voici le drame : Jean-Gabriel Borkman, lyrique financier, ambitieux démesuré, forcené individualiste, a, dans sa soif de ramasser autour de lui l'or et le pouvoir, risqué en l'audace de nombreuses entreprises de commerce ou d'industrie les capitaux à lui remis par toute la ville. Comme d'autres les armées, il fait manœuvrer les millions, il est la Force financière comme d'autres la Force guerrière, la Force artistique. A la terre il veut arracher ses trésors pour les répandre sur le monde, les transmuier en activité, lancer les navires sur les mers, alimenter les usines, creuser les mines, donner cours à des torrents d'action et de mou-

vement dont, par une erreur fatale, cause de son désastre, il s'impose le seul promoteur, stérilisant ainsi entre ses mains d'ac-capareur une inspiration que les efforts réunis de la multitude eussent épanouie en bien-être et en joie universels. Les socialistes eussent peut-être découvert dans ce fait le vaste symbole de la concentration des fortunes accumulées inévitablement sur un nombre toujours diminuant d'individus afin d'en rendre, en de prochaines époques de justice et de clairvoyance, plus aisée la restitution à la masse. Cette faute capitale, un menu fait la met en lumière, une trahison, trahison d'ami qui provoque l'écroulement de l'édifice fiévreusement érigé avant l'achèvement certain et complet. Le banquier si populaire, si aimé par la foule reconnaissante et altérée de richesses, pendant son ascension, si près des honneurs politiques et de la célébrité, aussi bien pour soutenir son vol de grand oiseau ivre d'infini que pour retarder sa chute d'imprudent spéculateur, a tout sacrifié autour de lui : femme, amante, enfant, amis, entraînés avec lui dans la tourmente, telles des feuilles d'automne par le tourbillon, jusqu'à l'abîme définitif. Et c'est son tragique isolement qui nous est dépeint. Ibsen, romantique poète, fils de la génération aveuglée et étourdie encore de la gloire de Napoléon plus que terrifiée par la profondeur de sa défaite, fut, lui, semble-t-il, l'éblouissement passé, halluciné par cette terrible phase de la vie impériale. Solness, Stockman, Brand, Borkman n'ont déployé devant nous leur progression vers un idéal respectif que pour mieux nous accabler de l'effroi de la débâcle, mais jamais plus qu'en cette dernière pièce l'histoire du vaincu, son encagement de fauve enchaîné, ses illusions de revanche et de vengeance, sa fierté que n'abattirent même point les peines infamantes, ses espérances grondant sans cesse en torrent souterrain ne furent évoqués avec autant d'âpreté dans la puissance.

D'ailleurs, cette œuvre est l'épopée de tous les vaincus de la vie, elle fulgure au choc des idéaux de chaque personnage et si Borkman les domine de son rayonnement sauvage, il y a aussi sa femme, Gunhild, trompée dans ses désirs d'existence hautaine et envinée, blessée à mort dans sa maternité cruellement saignante, il y a aussi Ella — qu'il aime mais vendit pour le triomphe de ses conceptions — au cœur irrémédiablement vidé d'amour et de joie, au corps ravagé par les émotions ; il y a aussi Foldal, pauvre vieux raté qui se croit poète, rêve ses visions incarnées au feu de la rampe, et parvient tout au plus à faire bouillir le maigre pot-au-feu familial, dont le songe succombe lorsque Jean-Gabriel, implacable d'égoïsme, plante le fer rouge dans la plaie à la fois délicieuse et toujours vive de son unique ami : Tu n'es pas un poète ! Il en peut juger, lui, Borkman, car d'avoir été poète dans l'action, c'est peut-être ce qui l'a perdu ; les poètes seuls, qu'ils soient Prométhée, Jésus-Christ, Michel-Ange ou Bonaparte, connaissent de telles fluctuations, qu'elles balancent dans l'enchaînement de leurs aventures ou dans le mystère de leurs pensées. Sous les éclairs d'épée du dialogue, les généralités jaillissent d'elles-mêmes à la rencontre des faits et fixent en l'esprit de l'écouter les déductions indélébiles, que Balzac semait au cours de son œuvre géante, tout en enveloppant les êtres d'un halo qui prolonge encore leur personnalité. Oui, une atmosphère psychique, lourde de tempêtes, les environne et c'est là que se mordent et se battent leurs chimères ; c'est, intensifiée par le génie, la réalité même, l'antagonisme des âmes où presque tous nous vivons sans nous l'avouer, en le cachant à tous et à nous-mêmes, des âmes qui ignorent encore les commandements de l'Harmonie et ne savent,

par un dosage inspiré de sacrifices et d'orgueils, évoluer ensemble sans heurts et sans déchirements. Voilà pourquoi le conférencier a pu rapprocher l'art du Scandinave de l'art des Grecs, puisque l'un et les autres ont su amasser au-dessus de leurs scènes ces nuages chargés d'électricités différentes. — Fatalité divine, humaine Destinée — mais absolues, et sans lesquels le soleil n'illuminerait crûment que des individus aux allures indécises de fantômes.

Les décors, l'interprétation furent dignes du sujet. Nous savons que les critiques malveillants, ceux que tout succès incommodé et ceux qui, n'ayant pas de pièce à faire représenter à l'Œuvre, couvrent de fleurs certaines marionnettes de théâtres réguliers, bons à ménager, tout en éreintant les loyaux protagonistes des tentatives désintéressées, nous savons que ces gens refusent tout talent à Lugné-Poe; cependant il n'ignore pas, lui, et nous non plus, qu'il remplit des rôles que peut-être nul autre ne pourrait assumer, et mener avec autant d'art simple et concentré, autant de sûre intuition secondée par une diction nette et personnelle; d'autre part, tous s'exécutent dans une plénitude de moyens et une passion de jeu qui révèlent leur compréhension des beautés qu'on leur confie et leur assurance en eux-mêmes; ceci est pour M. Henry Burguet, si émouvant sous les traits du vieux Foldal qu'il a admirablement composé, pour M. Luxeuil et sa grâce virile d'adolescent en l'effervescence de sa vingtième année; pour M^{me} Brindeau, sobre et belle tragédienne; pour M^{lle} Maupas, tendre, touchante; enfin pour les collaborateurs anonymes, mais actifs de ce spectacle du Désespoir.

Spectacle du Désespoir, « théâtre du Désespoir », écris-je ici, selon le mot de reproche d'Élisée Reclus, le plus lumineux apôtre de l'Espérance et de la Foi en l'Humanité. Malgré tout, une lueur dore l'horizon du drame et s'y lève en aube pointante; Borkman, il est vrai, sans avoir conscience que c'est un suicide, une hypertrophie de l'égoïsme aux dépens d'un cœur qui se dessèche jusqu'à ne plus battre, Borkman meurt glacé dans sa réclusion de prêtre de l'Or, sur les ruines qu'il accumula, mais son fils part droit au bonheur, droit « à la vraie vie », en dépit de toutes les prières et de toutes les malédictions maternelles; la jeune femme qu'il aime l'accompagne et la fille du pauvre dramaturge s'évade aussi d'une morne existence en un pays tiède et vermeil. Nous nous sommes donc demandé, devant cette accalmie enfin inaugurée, si Henrik Ibsen, prophète obéissant aux souffles qui montent de l'avenir, n'orientait pas vers lui son génie pour nous montrer, un jour, dans l'éclat radieux d'un prochain poème, ce que peut cette jeunesse régénérée et vibrante à laquelle il semble entr'ouvrir aujourd'hui les portes de son âme!

JUDITH CLADEL

UN PALAIS DES BEAUX-ARTS, S. V. P.

La *Fédération artistique* fait un énergique appel aux associations d'artistes et à la Presse en vue d'un effort commun à tenter auprès du gouvernement pour la construction d'un Palais des Beaux-Arts.

« La dernière Exposition a trop supérieurement démontré la honte qu'il y a pour un pays comme le nôtre à traiter les arts en nomades loqueteux. Non seulement ces constructions provisoires et légères sont mal appropriées et laides, elles sont encore inconfortables et dangereuses. La température y est toujours aux extrêmes, l'éclairage abominable, la distribution ridicule. La décora-

tion sommaire dont on voile les fonds est aussi minable que peu résistante. Les planchers sont des gouffres béants où circulent des rôdeurs et des odeurs également peu recommandables. Si on admet des parapluies dans ces milieux où les toitures ont des bâillements compréhensibles, on y admet aussi les chiens. Enfin, on y a volé... »

Nous avons trop souvent exprimé les mêmes idées pour ne pas nous associer aux justes protestations de la *Fédération*.

On a escamoté le Palais des Beaux-Arts construit POUR LES ARTISTES et ceux-ci se sont bénévolement laissé bernier. Il est temps qu'ils se rebiffent.

Les expositions particulières sont aussi mal traitées que les Salons triennaux. Cette année encore, les remaniements du Musée ont enlevé aux Cercles vivants et batailleurs la plus grande partie des locaux dont ils disposaient. On leur abandonne d'étroits couloirs, mal éclairés, insuffisants et sans dégagements en attendant que la Commission du Musée, pour loger quelques nouveaux Dell'Acqua et Herbo, ferme définitivement les portes du bâtiment au nez des artistes qui ont l'outrecuidance de vouloir organiser, à leurs frais et sans aucun subside, les seules expositions qui provoquent un mouvement d'art en Belgique.

La *Fédération artistique* est dans le vrai quand elle dit : « Tous les journaux, tous les cercles, tous les artistes doivent proclamer hautement que si les soldats ont des casernes et les iguanodons des musées, L'ART A DROIT au palais pour lequel des fonds ont été votés et auquel on a donné une autre destination. Si les gothiques font vraiment si bien dans le grand salon carré, qu'on les y laisse, mais qu'on rende ce qu'on a pris. »

ESTHÉTIQUE DES PAYSAGES

« Les Sales Papiers ! »

Quelle horreur, à suppositions ambiguës, que les papiers traînant dans les solitudes des bois, résidus de pique-nique ou.... d'autre chose! Et dans les promenades! Et dans les rues. Les chats, quand ils font des saletés, les enterrent. Les hommes pas, étant plus civilisés que les chats. En Hollande, au Jardin zoologique d'Amsterdam, vaste parc, il y a des corbeilles à papier comme dans les bureaux et les cabinets d'études. Nul ne jette un de ces débris par terre. Nul n'admet cette souillure. Et dans les champs, quand on déballe les saucissons, on enfouit leurs enveloppes. Je me souviens de l'aspect des jardins de l'Exposition universelle de Paris, du haut de l'asperge Eiffel, un dimanche d'août, à midi. Les Parisiens s'accroupirent pour déjeuner, par milliers. Une heure après ils se relevèrent pour flâner. Ce fut une mer de morceaux de papiers qui apparut, aux vagues innombrables et malpropres. Ils n'ont pas inné le sentiment de la propreté, nos voisins, occupants du nombril du monde!

Conservation des sites.

Les Justes causes, défendues avec opiniâtreté, s'imposent. A cet axiome on peut ajouter cet autre : Les paroles sont des forces, aucun cri légitime ne se perd. — Que de fois, au cours de notre vie, nous avons retrouvé, germée et vivante, une idée jetée en semence le long de la route. Le devoir est de toujours proclamer ce qu'on croit juste, même si tout, dans l'ambiance, paraît contraire.

Combien ils étaient isolés et paraissaient Don Quichotte ceux

qui défendaient nos arbres contre les fureurs des abatteurs et des bûcherons, ceux qui défendaient nos paysages contre le vandalisme des industriels doctrinaires.

Aujourd'hui leurs vœux triomphent. Voici, entre autres, la dernière circulaire de M. le ministre De Bruyn qu'on ne saurait trop louer. Mais qu'il surveille ses fonctionnaires préposés aux plantations des routes et qu'il ne les croie pas sur parole quand ils affirment leurs soins et leurs mérites. Ils le trompent souvent et effrontément.

« A diverses reprises dans ces derniers temps les artistes et le public en général se sont émus à juste titre de certains actes et de certains travaux ayant ou pouvant avoir pour résultat de dénaturer l'aspect des plus beaux sites du pays.

Soit qu'il s'agisse de mise en exploitation de forêts ou de carrières, de création de voies de communications, d'érection d'établissements incommodes ou insalubres ou de démolition de constructions anciennes intéressantes, il ne peut être question, cela va de soi, de porter atteinte aux droits de la propriété, non plus qu'à la libre extension de nos industries; mais dans bien des cas il aurait été possible, tout en atteignant le but visé par les intéressés, de respecter l'aspect pittoresque. Pour atteindre ce résultat, il suffirait souvent d'un conseil, donné en temps utile, par une personne compétente.

C'est dans cet ordre d'idées que je vous prie, Monsieur le Gouverneur, de vouloir bien me donner autant que possible avis, en temps opportun, des projets de travaux du genre de ceux que je viens d'énumérer, ou de tous autres ouvrages intéressant l'aspect général des villes ou des campagnes que l'on se proposerait, à votre connaissance, d'effectuer dans votre province.

Je crois devoir appeler votre attention sur le caractère officieux du rôle que les administrations publiques peuvent être appelées à jouer dans les affaires de cette espèce.

Il importe que les intéressés se pénétrant bien de l'idée qu'il ne s'agit nullement de les soumettre à un contrôle ou à une contrainte quelconque, mais uniquement de sauvegarder, en même temps que leurs intérêts particuliers, les côtés pittoresques qui attirent et retiennent tant d'étrangers dans notre pays. »

Architecture.

Dans les pays scandinaves, les fenêtres s'ouvrent du dedans au dehors. C'est l'inverse de chez nous. Et ce que c'est commode! car les battants alors ne gênent pas l'intérieur et n'encombrent ni les rideaux ni les stores. A Copenhague, l'aspect des maisons, l'été, animées du haut en bas de ces ailettes, est d'un pittoresque charmant. Un système très pratique de crochets fort simples fixe les panneaux vitrés et empêche tout ballottage par le vent. Nos architectes, actuellement si inventifs et si néophiles, en train d'embellir si heureusement nos rues, tout en sauvegardant les goûts et le confortable des habitants admis enfin à faire respecter l'originalité de leurs habitudes, de se manifester chacun à sa manière en son habitation, ne pourraient-ils risquer cet usage? Vraiment, quand on pense à notre vieille habitude des fenêtres s'ouvrant, incommodes, vers celui qui devrait les pousser, on sent que c'est l'à-rebours de ce qui devrait être.

PETITE CHRONIQUE

Les artistes belges remportent à l'étranger des succès répétés qu'il importe de mentionner. Après l'accueil enthousiaste fait à Vienne à Charles Van der Stappen, voici que Berlin a reçu Constantin Meunier avec un empressement, une cordialité et une admiration dont tous les journaux de la capitale germanique nous apportent l'écho. Meunier avait exposé dans la galerie de MM. Keller et Reiner un assez grand nombre de ses œuvres : sculptures, tableaux, aquarelles, dessins. Cette exposition a eu un retentissement énorme, et l'artiste, qui a passé une quinzaine de jours à Berlin à cette occasion, a été l'objet des manifestations les plus chaleureuses. De toutes les villes d'Allemagne lui arrivent des demandes d'exposer, des offres d'achats. Dix de ses bronzes ont été immédiatement acquis. La *Sécession* de Munich a obtenu de M. Meunier l'autorisation d'organiser, à son tour, une exposition de ses œuvres.

M. Henri Van de Velde, qui se trouvait à Berlin en même temps que notre grand sculpteur, a été, comme lui, l'objet d'un accueil extrêmement flatteur. Il a exécuté pour diverses habitations berlinoises des ensembles décoratifs importants, dont le succès lui a valu, paraît-il, une série de commandes nouvelles. Il y a en Allemagne un mouvement de rénovation artistique qu'on soupçonne à peine en Belgique. Dans les arts décoratifs et industriels principalement, l'évolution est des plus intéressantes et passionnée, nous dit-on, les esprits les plus distingués de l'Empire.

Après le Quatuor Schörg, le Quatuor Dubois a inauguré la série de ses auditions. C'est à la Maison d'Art que ce dernier a élu domicile, et sa première séance, donnée jeudi soir, a fait une excellente impression sur l'auditoire d'artistes et d'amateurs qu'avaient réuni les promesses d'un programme bien composé, sérieux et intéressant. On a beaucoup applaudi le *Quintette pour piano et cordes* d'Alexis de Castillon, dont l'inspiration claire et les développements ingénieux ont été bien mis en lumière par les jeunes quartettistes. Cette belle composition, jouée jadis en premier par le Quatuor Ysaye à la *Libre Esprit*, prend décidément rang, par son architecture impeccable, parmi les chefs-d'œuvre classiques.

MM. Dubois, Claes, Gietzen et Doehaerd ont fait entendre, en outre, le premier Quatuor à cordes de Glazounow — le début du compositeur russe comme le Quintette précité fut le début du maître français. Ce quatuor est plutôt une suite de morceaux, une fantaisie aimable et pittoresque qu'un quatuor au sens strict du terme. *L'andante* en est la partie la plus saillante. Ici, comme dans le Quintette, on a apprécié la sonorité homogène, l'expression et l'ensemble correct des interprètes.

M. Bosquet, qui avait joué en excellent musicien la partie de piano du Quintette, a exécuté, entre les deux compositions, avec une virtuosité remarquable, la *Ballade* de Grieg dont l'intérêt musical n'est pas en rapport avec les difficultés d'exécution qu'elle offre au pianiste.

Le violoniste Jean ten Have, l'un des plus brillants disciples d'Ysaye, et sa sœur, M^{lle} M ten Have, une pianiste élevée, elle aussi, à forte école, ont fait apprécier, la semaine dernière, à la Grande Harmonie, les plus sérieuses qualités. Programme attrayant, consacré à des œuvres musicales de valeur, parmi lesquelles la *Sonate pour piano et violon* de Saint-Saëns et le *Concerto italien* de J.-S. Bach. Technique approfondie. Et mieux que cela : une sincérité d'art, une conviction qui donnent à l'interprétation des deux artistes une portée spéciale.

M. ten Have, qu'on applaudit naguère aux Concerts de la Société symphonique, a un très beau son, un sentiment exempt d'afféterie, de la chaleur et une justesse irréprochable.

M^{lle} ten Have joue en excellente musicienne. Elle a du rythme, de l'expression, un toucher tour à tour ferme et délicat. Son exécution du Concerto italien, de diverses compositions de Schumann, de Chopin, de Stéphen Heller, lui ont valu un succès mérité. Et c'est unanimement que les deux artistes ont été applaudis, rappelés et acclamés.

Les concerts de la semaine :

Aujourd'hui, à 2 heures, au Conservatoire, deuxième séance de musique de chambre (MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, De Greef) avec le concours de M^{me} MIRY-MERCK et du QUATUOR ZIMMER. Au programme : Bach et Haendel.

Mardi, à 8 heures, à la Grande Harmonie, piano-récital de M^{lle} CLOTILDE KLEEBERG.

Même jour, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, audition d'œuvres de Moussorgski (M^{me} MARIE OLÉNINE), conférence par M. PIERRE d'ALHEIM.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel Ravenstein, deuxième séance du QUATUOR SCHÖRG.

Samedi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, deuxième piano-récital de M. EMIL SAUER.

Dimanche, à 2 heures, concert de l'ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES (rue du Président, 54), sous la direction de M. H. THIÉBAUT. Audition de *Sainte Marie-Madeleine*, par Vincent d'Indy (soliste : M^{lle} Collet).

Les expositions :

Au MUSÉE, Salon des Aquarellistes.

A la MAISON D'ART, exposition Joseph Stevens.

Au CERCLE ARTISTIQUE, tableaux de M. Le Mayeur de Merprès.

Changements d'affiches :

Au NOUVEAU-THÉÂTRE, *Blanchette et Fifine*, de M. Brieux, ont succédé à la *Vie de Bohème*.

Au THÉÂTRE MOLIERE, M^{me} Judith Gauthier triomphe avec la *Marchande de sourires*, qui eut 150 représentations à l'Odéon.

Au THÉÂTRE DES GALERIES, première représentation, ce soir, d'une grande revue-féerie : *Vive Bruxelles!* par M. Garnir.

Le THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA joue avec succès depuis vendredi l'*Assommoir*, tiré du roman de Zola par MM. Busnach et Gastineau.

Au THÉÂTRE DU PARC, mardi prochain, première de *Petites folles!* d'Alfred Capus, pour les représentations de M^{lle} Fériel.

Aux NOUVEAUTÉS, prochainement, l'*Œil crevé*.

Le théâtre du Parc commencera, dit-on, une vie nouvelle en septembre prochain; la deuxième période triennale de la direction actuelle expire, en effet, le 31 août 1898. A cette occasion, un projet de révision du cahier des charges — un peu vieillot, au sens de chacun — sera présenté dans un sens plus artistique. Il n'est vraiment pas trop tôt... et nous ne pourrions que féliciter ces Messieurs de l'hôtel de ville de se préoccuper enfin des intérêts intellectuels de leurs administrés. Le programme nouveau ne serait pas encore complètement arrêté, mais il donnerait, paraît-il, satisfaction aux plus compétents : les chefs-d'œuvre classiques, les adaptations de littérature étrangère, les formules dramatiques modernes, les conférences littéraires, les matinales populaires de

récitation de poètes anciens et modernes, chaque chose y trouverait la place qui lui revient en bonne justice. Les lettres finiraient donc par être protégées en Belgique; l'initiative étoufferait la routine, la marche en avant culbuterait l'inertie. Quel rêve!

Voici la liste des œuvres d'art qui ont passé au Musée de Bruxelles à la suite de l'Exposition :

Un profil de femme, par M. E. Wauters; *La Traite*, par M. F. Courtens; *La Drève ensoleillée*, par M. E. Claus; *Juin en Campine*, par M. J. Rosseels; *Houffalize*, par M^{lle} Héger; *Pavots rouges*, par M^{lle} Berthe Art; *Ardenne*, par M. F. Binjé.

Quelques ouvrages ont également été acquis par le gouvernement, notamment : *Intérieur pauvre*, par M^{lle} Marcotte; *La Clairière*, par M. J. Verheyden, et *Position d'attente*, par M. L. Abry.

M. Constant Lenaerts fera exécuter aujourd'hui, à 4 h. 1/2, aux Concerts symphoniques d'Anvers, une œuvre symphonique de Beethoven dont nous ne connaissons guère que des fragments. Il s'agit du ballet *Gli uomini di Prometeo* dont le scénario fut composé par le maître de ballet Salvatore Vigano et qui, exécuté pour la première fois au Wiener Hoftheater le 28 mars 1801, eut seize représentations consécutives.

Les Créations de Prométhée, qui se divise en deux actes, sera exécuté intégralement à Anvers.

Le Concerto (op. 56) pour piano, violon et violoncelle (solistes MM. F. Lenaerts, K. Hennen et Ed. Jacobs) et l'ouverture de *Léonore* compléteront cet intéressant programme.

Après le remarquable succès de son enquête sur la participation des écrivains à la vie politique, l'idée est venue aux rédacteurs de la revue littéraire et artistique IL MARZOCCO, de Florence (3, place Victor-Emmanuel), d'en tenter une autre plus vaste. Ils se proposent de faire connaître, en Italie, l'opinion des littérateurs et des artistes étrangers sur les arts et la littérature italienne contemporaine. Voici les questions posées :

I. Si vous avez eu l'occasion d'examiner quelques-unes des manifestations littéraires ou artistiques de l'Italie contemporaine, quel est votre avis sur leur importance?

II. Croyez-vous à une renaissance de notre littérature et de notre art, et quelle tendance vous semble-t-il qu'ils suivent?

III. Quel rapport, suivant votre opinion, ont notre littérature et notre art avec l'art et la littérature d'Europe, et quelle place leur faites-vous dans la production contemporaine?

Décidément, le procédé des Enquêtes, qui fut inauguré à Bruxelles par le Jeune Barreau (combien l'ignorent!) il y a plusieurs années, dans son *Enquête sur la Plaidoirie*, qui amena de si curieux résultats, est devenu courant et rend vraiment de très signalés services dans tous les ordres de choses.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCESSALE :

MAISON PRINCIPALE

SUCCESSALE :

9, galerie du Roi, 9

10, rue de Ruysbroeck, 10

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE

Le **Mardi 7 décembre** et quatre jours suivants, d'une impor-
tante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODÈRNÈS

ESTAMPES DU XVIII^e SIÈCLE

en noir et couleurs

provenant des bibliothèques de feu le lieutenant-général VAUTIER
ancien commandant de l'École militaire,
de M. A. CHEVALLIER, ex-officier de bouche de diverses maisons
royales et princières, et de feu MM. DE KEYSER, architecte,
et JAEGER, artiste-peintre.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direc-
tion de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne, che-
lequel on peut se procurer le catalogue (1240 numéros).

Exposition chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MOUSSORGSKI. *Conférence de P. d'Alheim au Cercle artistique.* — BÖCKLIN AU MUSÉE DE BALE. — PAUL ET VICTOR MARGUERITTE. *Poum!* — STUPENDUM! — LA MARCHANDE DE SOUIRES. — AVIS DEDICACÉ AUX NAÏFS GENS DE LETTRES QUI VONT A PARIS DANS LE DOUX ESPOIR D'Y ÊTRE MIEUX ACCUEILLIS QU'EN BELGIQUE. — AU PARC DE BRUXELLES. — AU CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

MOUSSORGSKI

Conférence de P. d'Alheim au Cercle artistique.

Un homme nouveau, un grand musicien encore méconnu ou mal connu! Un sensitif, un simple, un pénétrant artiste, révélant mieux que ne l'ont fait Tolstoï ou Borodine l'âme populaire, l'âme vraie de son pays, l'esprit de cette Russie encore douée de toute sa force primitive mais non fruste, si séduisante pour nos natures plus sommaires, en sa souple et rapide faculté de métamorphose. C'est avec Dostoïewski et Gogol, avec les intelligences éclatantes d'originalité, non avec celles qui se laissèrent baigner d'intellectualité occidentale qu'il faut ranger Moussorgski. Lettré, instruit, bourgeois, que sais-je? Il est près de la terre, comme les humbles; comme eux il entend les révélations à peine murmurées et en retient les infinies nuances. Il est l'acteur qui le plus intimement nous initie à un côté inédit du drame humain vu à travers

les enfants, les pauvres, les mères, du drame de ce peuple aussi qu'il aimait tant et dont il met si admirablement en scène les finesses spontanées, la bonhomie proche de la nature, les émois intenses, puérils et réels.

Parlant de lui à ceux qui ne le connaissent pas, peut-être le nom de Schumann surgirait-il en l'esprit, comme point de départ de descriptions qui ne savent où trouver des comparaisons pour se mieux faire comprendre. — Moussorgski, son *Boris Godounov* l'atteste, est un dramaturge impressionnant, un mordant ironiste, un profond et impulsif observateur; son intimité est plus parente de l'intimité saxonne, de Dickens ou de Shakespeare, que de l'intimité allemande. — Il est à la fois angoissé et résigné, terriblement sombre et enfantinement joyeux.

Mais Schumann seul, à côté de preux comme Wagner ou Beethoven qui exprimèrent la partie ardente, héroïque de notre nature, Schumann seul impressionna ainsi le monde des musiciens en leur apportant la traduction musicale d'une partie encore inchantée de l'intérieure sensibilité humaine.

Interprète admirable, douée d'une voix pure, forte et souple, M^{me} Marie Olénine a dit les *Poèmes de l'enfance* ou de *la Chambre d'enfants* où sont fixés charmeusement quelques gestes qu'aucun art, semble-t-il, ne songea à isoler encore du total de l'ingénuité et de la grâce enfantines. Elle a chanté le *Dit de l'Orphelin*, le

Dit de l'Innocent, plaintes poignantes et simples; la *Divination par l'eau*, air tiré d'un drame populaire en prose, *Le Complot des Khovanski*; le chant sauvage de la *Femme du Kosak*, des *Chants hébraïques* puis les *Chants de la Mort*. Oh! ces chants mornes, presque fredonnés par le mourant qui essaie d'entrevoir une image de ce néant où il va entrer et qui ne trouve que le reflet de ses rêves, comme ils émeuvent et font oublier la belle interprète, le conférencier et la musique elle-même!

Je fais un effort pour tâcher d'analyser la musique seule, pour la détacher des saisissants morceaux de vie dont elle fait une partie inséparable. Conférencier, cantatrice et pianiste (M. Hénusse) se sont du reste subordonnés avec tant d'abnégation à la pensée de l'auteur qu'il faut une attention entêtée pour se rendre compte de la nouveauté géniale de ces harmonies étranges qui nous paraissent si naturelles quand nous nous abandonnons à l'impression générale du poème.

Et le conférencier nous dit la vie isolée de cet être tout vibrant des sentiments de fraternité et d'amour, qu'on pourrait rétrécir en les nommant *idées nouvelles*, socialisme, anarchie ou chrétienté. Moussorgski témoigna par toute sa vie, par toutes ses œuvres, d'une sensibilité plus grande que celle du monde où nous vivons actuellement. Intensément naturel et humain, il était un atôme d'avenir perdu dans le présent. Sa place est avec ceux qui viendront après nous. Il ne pouvait que souffrir ici; en Russie surtout, où ceux mêmes qui s'inspiraient de lui le méconnaissaient. Et il souffrit, et il douta, et il osa, il aima, malgré tout. Le siècle fut le plus fort et il fut écrasé.

Mais de quelle somme de vie et de sympathie puissante il nous dépasse et nous domine! Son art semble nous attendre au tournant de ce chemin de géniale et subtile bonté que nous n'atteignons pas encore et dont il est un des plus aimants, un des plus étincelants éclaireurs.

Böcklin au Musée de Bâle (1).

C'est ici, que par surprise, m'apparut, plus complet que ne me l'apportaient mes souvenirs d'Allemagne, l'Occidental Böcklin. Déjà profondément séduit, il y a cinq ans, j'avais dans le souvenir des défilés de peupliers noirs avec des déesses roses, et d'étranges couleurs. Et surtout, une si singulière et si philosophique folie, que j'avais, après l'avoir vue, longtemps hésité. Je m'étais dit

(1) ARNOLD BÖCKLIN est né à Bâle le 16 octobre 1827. C'était le fils d'un négociant aisé. Après avoir terminé ses études au gymnase il décida de se vouer à la peinture. Après deux années de séjour à Genève il se rendit à Dusseldorf où il fut l'élève du peintre paysagiste Schirmer. Il séjourna ensuite à Anvers et à Bruxelles, où il étudia deux ans les maîtres flamands. De là il se rendit en 1848 à Paris, puis revint à Bâle. A partir de ce moment il mena une vie vagabonde, séjournant successivement à Rome, Munich, Hanovre, Weimar, où il fut nommé professeur de paysage, Rome, Bâle, Munich, Florence, Zurich et de nouveau Florence. Depuis 1889 il est

alors : Celui-ci n'est pas un pur artiste, sans doute. A son inconscience de bête esthétique bien dressée à reproduire librement la vie extérieure, à la digérer en soi et à la rendre déformée sur la toile et pourtant vivante, se mêle une supérieure et trouble curiosité. C'est celle que j'ai déjà soupçonnée dans les fragments du Vinci. C'est celle qui éclate dans la Joconde.

Cette vague prescience, je l'ai confirmée aujourd'hui avec l'infini plaisir d'une découverte de soi-même.

Cet Allemand têtue qui porte en lui le sang de Hegel, ce grand fou visionnaire et très mélancolique, souffre dans ses œuvres de la torture constante des idées générales. Mais il l'expose avec quelque chose de très particulier à sa race et qui nous froisse et nous dérouté un peu au premier aspect.

C'est l'esprit de démonstration et de propagande. Le souci de composer et d'imposer quelque chose, fût-ce absurde, éclate dans toutes ses œuvres. Mais ce qui le différencie profondément de ses congénères germaniques, c'est qu'il prend comme objet de ses préoccupations des idées suffisamment générales pour qu'il n'y ait en elles, pour d'autres cerveaux européens, rien d'exclusif. Böcklin parle dans son symbolisme la langue de tous.

Il s'apparente à cet égard aux œuvres françaises et spécialement à Gustave Moreau.

Cette âme est pour l'un comme pour l'autre l'inquiétude d'une recherche, la poursuite d'un problème insoluble. L'un et l'autre font penser à Claes, le chasseur d'absolu de Balzac.

Voici la fleur la plus éclatante de ses œuvres : *La Vie un court songe : Vita somnium breve*.

Comme aux temps des luttes gibelines où, vers l'Italie séductrice, descendaient ses ancêtres, fortes épées et longues barbes, c'est vers le ciel florentin que j'ai reconnu, avec ses grands nuages en dérive sur le large bleu, au pays du feuillage noir des cyprès et de la brume argentée des oliviers, au pays des fontaines de marbre et des prairies, que la vie est pour lui un court songe.

L'eau, issue d'un masque antique et ricaner, s'égoutte à travers le pré vert enrichi de jaunes floraisons, couleur des soucis; dans le fond du paysage un cavalier rouge descend vers l'avenir le coteau de la vie. Au sommet un vieillard incertain attend d'un démon falot et grotesque le coup de matraque de la mort. Seule à droite une femme, éprise d'un singulier charme, respire l'odeur d'un bouquet reçu. Les yeux clos, elle s'abandonne au parfum et au souvenir d'ivresse sensuelle de la minute où elle aima, et, dernier symbole de l'énorme et inconsciente folie dont nous sommes tous, du plus illustre au plus simple, des jouets égaux, deux enfants, au bord d'un ruisseau limpide, symbole de la direction de nos destinées, froissent dans leurs mains malhabiles quelques fleurs arrachées, suivent sur l'eau brune le cours aventureux des pétales jetés et réalisent l'amer symbole d'Héraclite : L'univers est un petit enfant qui joue aux osselets.

C'est encore pour traduire cette merveilleuse folie de l'univers, ce panthéisme mythologique, cette exubérance sans cesse en tra-

docteur honoraire de la Faculté de philosophie de l'Académie de Zurich. Il est également professeur honoraire à Munich. Ses tableaux se trouvent principalement à Bâle, Berlin et aussi à Munich. dans la collection du comte Schack qui protégea son talent contre les attaques dont il fut accablé et se fit son défenseur. Ses œuvres principales, réunies en trois albums, ont paru à Munich chez Brückmann et chez Albert et Co. *Jugend* a fait paraître dernièrement, à l'occasion de son anniversaire de soixante-dix ans, un numéro des plus intéressants en son honneur.

vail des forces aveugles de la nature et leur profond mystère pour nous, qu'il a jeté dans la mer de Sicile son vol de sirènes. Elles nagent, jouantes et folles, dans les roches. Les reflets délicieusement verts de l'eau profonde caressent leurs corps épais de jeunes Allemandes, car l'artiste est un produit humain, et s'il apparie des paysages à ses émois, sa conception héréditaire de l'homme est plus durable. S'il est Flamand, celui qu'il peindra loin de ses pâturages bornés de clochers et de moulins, barré de canaux et de grands arbres, sera encore de cette race têtue et mélancolique, et l'ardeur plus grande d'un ciel d'Italie ne sera qu'un plus intense décor à d'aventureux souvenirs de soi-même et de son pays.

Cette chère préoccupation du pays natal ne vous quitte jamais. L'homme cosmopolite est un monstrueux mensonge ou ce n'est qu'un juif. A tout moment on se mesure avec des choses inconnues. Il serait infâme de n'être alors qu'un dilettante mollement curieux, mais au contraire on se croit chargé par devoir de comparer ce qu'on était soi-même avec ce nouveau qui l'entoure, d'en extraire les vertus et d'en dénoncer les vices. Le voyage est une lutte avec l'étranger. *Fas est ab hoste doceri*. C'est une éducation et un profit constant pour soi. C'est aussi par la chère magie du souvenir, au sein même de ces constantes comparaisons, l'apparition merveilleuse et nostalgique du coin de paysage dans lequel on a vécu. Le doux et pressant désir de le revoir ne nous quitte plus.

C'est un pareil et intime regret que j'emporte précieusement à travers tous mes voyages.

En moi vibre une lointaine musique comme un éternel ranz des vaches. Le ciel perpétuellement bleu des coteaux toscans et leur énergique ivresse l'éveille avec une puissante séduction, et même en face des rouges éteints et puissants des créneaux siennois, au milieu de l'horizon, boursoufflé, raviné, tordu dans une musculature rubénienne du sol, je revois avec une douce nécessité le fantôme cher.

Dans les profondeurs ajourées, infinies en leur processoriale succession vers le ciel, qu'ont peintes, au fond de leurs tableaux religieux, les artistes toscans, l'inévitable comparaison des Roger Van der Weyden et des Memling s'impose ou la joie nerveuse, aimante, intense et wallonne de Watteau.

Dans le déroulement qu'emporte avec lui la fuite du convoi dans la vision panoramique du haut des bastides, quand la diligence du vetturino plonge au tournant, c'est le même nostalgique retour vers nos paysages et le regret de leur dentelle de brumes.

Au premier instant, cette fuyante et mélancolique sensation semblait gênante. La vue des choses, plus que l'illusoire remède des réflexions, m'en a fait apercevoir toute la naturelle profondeur.

Nous sommes comme ces plantes folles qui, dans leur croissance, veulent un appui, attachés, charmés, vinculés par le sol où nous avons poussé, l'air que nous avons respiré, les figures qui se sont penchées sur nos berceaux, le monde de joie et de douleur qui croisait sur notre enfance la fatalité de ses réseaux. Les forces héréditaires sont irrésistibles. Quand elles se sont incarnées dans des passés d'histoire, quand des milliers d'années, des millions de jours ont incrusté des milliers et des millions d'événements, déroulement de travaux, terreurs d'invasions, paniques religieuses, nous naissons couronnés de formidables prédictions.

Homme, tu es prédestiné. Elles sont là, sur nos têtes, ironiquement supérieures à nos vacillantes volontés, libres même de la géante étreinte des contraintes politiques et réelles et invisibles, acharnées et terrifiantes; depuis notre première aspiration jusqu'au soupir et à la convulsion finale elles sont là et seront là, inévitables compagnonnes.

Elles remontent aux temps infiniment lointains, leurs volontés dépassent celles de nos amitiés d'hier, elles suivent un sillon millénaire. Elles sont ce que les chrétiens appellent encore la Providence, ce que les Grecs appelaient le Destin, ce qui nous semble être quelque monstre dévorant, aveugle, quelque chimère ou sphinx sarcastique, formidable, devant lequel nos petits cœurs s'efforcent d'être courageux comme Persée ou perspicaces comme OEdipe.

Et pourtant inévitables, fatales elles ne sont pas nos ennemies. Au lieu de s'acharner orgueilleusement à ce suicide assuré d'une lutte contre les forces naturelles, les grands génies s'appuient sur la tradition même de leur race, et les plus grands sont ceux qui, retournant plus profondément dans la nuit séculaire, ramènent au jour les sentiments cardinaux des âmes antiques. Böcklin et Gustave Moreau sont de cette tradition profonde. Malgré les milieux différents l'Allemagne amère, la France souriante, et malgré un autre métier et d'autres aspects, ils mettent tous deux à nu l'inquiétude de vivre, la recherche, l'infatigable curiosité qui tourmentent de la naissance au tombeau tout véritable Européen.

C'est cette agitation furieuse, cette folie de toutes les richesses du monde, cette soif d'épuiser toutes les possibilités, cette joie de vivre enfin qui sont le tissu de notre existence et si quelque mélancolie pointe dans ce tourbillon polythéiste d'expériences sans cesse renouvelées, c'est plutôt qu'elle relate l'impuissance d'égaliser nos désirs que la rude réalité d'un néant.

C'est ainsi que se montrent les véritables classiques, c'est ainsi que nous les retrouvons à Milan, Venise ou Florence et nous pourrions dire alors que l'art classique ce n'est ni la Grèce, ni Rome, ni Michel-Ange, ni Bramante, c'est la curiosité humaine.

LÉON HENNEBICQ

PAUL et VICTOR MARGUERITTE

Poum !

(*Aventures d'un petit Garçon*). In-12, 290 pages et titre.
Paris, Flon, Nourrit et Co.

Comme les deux frères Rosny, travaillent ensemble les deux frères Margueritte, au grand exemple des deux frères Goncourt. La duplette littéraire ! Ça distrait parfois quelque peu de l'œuvre, le lecteur inclinant à rechercher la part de chacun, invinciblement curieux et fureteur.

POUM, le petit garçon, n'est pas un parent mais un émule du fameux Bob, enfanté par Gyp. Il prend place noble à côté de lui dans la galerie de ces êtres infantiles auxquels s'applique une littérature qui vraiment trop longtemps négligea cette intéressante partie de l'Humanité. Chez nous aussi, en Belgique, que de jolis croquis déjà pris dans ce parterre, garçonnet et fillette. Poum restera comme Bob reste, car il dessine fortement, et avec une extrême amusance, un type.

Bob est mûr dans son enfance, inconsciemment. Il parle naïvement en profond philosophe. Toute l'expérience accumulée dans les vieillards dont il est sorti et dont l'un d'eux, sans doute, le procréa en ses vieux jours, passe ataviquement par sa petite cervelle ratatinée et en perflue, mêlée de naïveté, juste ce qu'il faut pour qu'on ne croie pas qu'il a quatre-vingts ans.

Poum est un enfant très drôle en son ingénuité pétrie de bêtises et d'esprit. Il croit tout et le transforme en des imprévus charmants et désopilants. On dirait un de ces miroirs concaves, convexes ou ondulés, en lesquels l'environnement se contourne, se rétrécit, s'allonge en des figures étranges, irrésistiblement comiques, sans que rien disparaisse, sauf les naturelles proportions.

En trente-trois esquisses d'un caricatural savoureux les auteurs jumeaux dessinent leur petit personnage, le livrant tantôt aux ahurissantes mystifications d'un cousin Stép, gamin impitoyable, le lénifiant ensuite par les caresses d'une adorable cousine Mad. Les domestiques aussi l'emberlificotent de leurs jeux canailles et ricaners. Puis d'autres encore, au hasard de la rencontre de ce petit être confiant et sympathique, émanant on ne sait quoi qui, irrésistiblement, provoque à lui faire ou à lui conter « des colles ». Et lui résiste, par une foncière malice dont il ne se doute pas, demeurant intéressant à l'extrême et n'apparaissant jamais sot, inexplicable mixture dont le secret est précisément le charme de cette œuvre faite pour plaire à tous, inévitablement.

STUPENDUM !

On pouvait lire dans le numéro du 26 novembre du journal parisien LES DÉBATS, pontife doctrinaire et opportuniste, 17, « rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois » (comme c'est bien ça !) l'étonnant entrefilet que voici :

S'il faut en croire la *Revue britannique*, la littérature belge, en tant que littérature nationale, aura bientôt vécu. C'est l'indifférence du public bruxellois qui sera cause de ce désastre. Depuis quelques années, fatigués de n'être point suffisamment prophètes en leur pays, les écrivains d'avant-garde commandés par M. Picard ont fait passer la frontière à leurs barbarismes et envahi, à l'étonnement général, le vieux *Mercure de France*. L'exode continue. MM. Ivan Gilkin et Valère Gille, qui jusqu'à présent publiaient leurs œuvres à Bruxelles, viennent de faire paraître leurs derniers ouvrages à la librairie Fischbacher et voici maintenant qu'on annonce que trois des principaux collaborateurs de la *Jeune Belgique*, MM. Cartuyvels, de Croisset et Cantel, quittent les Flandres pour venir résider à Paris. Les écrivains de la *Jeune Belgique* se distinguent, comme on sait, de la plupart de leurs congénères bruxellois : ils écrivent en français. Ce ne sont pas des Belges virulents. Souhaitons leur donc la bienvenue.

Savourez, lecteurs ! Et demandez-vous si les subtils auteurs de cette calembredaine ne sont pas précisément trois bonshommes qui s'exilent, hélas !

Tout, en ce morceau, est de « haute gueule », comme disait M^e François Rabelais, notre ancêtre en escarbotage des sots.

Analysons : — « S'il faut en croire la *Revue britannique* ! » Or, vit-on jamais revue autant vieille et ignarde commère que celle-là et à qui de sensé peut venir la pensée de l'ériger en autorité notable ? — « La littérature belge aura vécu. » « Ils disent ça, ces ingénus roublards, juste à l'époque où jamais notre littérature

nationale n'a été plus vivante, plus originale, plus féconde. — « L'indifférence du public bruxellois ! » Alors qu'aucune œuvre ne passe inaperçue et que seule la partie pourrie de la bourgeoisie demeure indifférente, ce qui est de son essence, à Paris et partout. — « Les écrivains d'avant-garde COMMANDÉS par M. Picard ! M. Picard ne commande et n'eut jamais la prétention de commander aucun écrivain. Il a parfois mis le nez de quelques pisse-vinaigre dans leurs..... misères, voilà tout. — « Ces écrivains et leurs barbarismes ! » Parce que, chez nous du moins, et en France tout ce qui vit, refuse de se contenter de la langue plate, appauvrie, faite d'un vocabulaire désormais insuffisant, de règles pédantesques et bêtes, dont se servent les magisters du journal *Les Débats* et les écoliers belges de leur petite classe. — « Le vieux *Mercure de France* ! » Une des revues les plus ingénieuses, les plus allantes, les plus libres, les plus pensantes qui soient au monde, et c'est le susdit journal *Les Débats* qui imprime cela, lui le prototype des Géronte et des roquantins. « MM. Cartuyvels, de Croisset et Cantel, trois DES PRINCIPAUX, etc. ! » Qu'est-ce que c'est que ça et où la principalité de ces jeunes messieurs à pseudonymes aussi aristocratiques que Liane de Pougy et Blanche de Castillon s'est-elle acquise ? En savez-vous quelque chose, ô mes compatriotes ? — « Ils écrivent en français, eux ! » Oui, le français administratif, syntaxique, grammatical des immortels Noël et Chapsal, aidés du *Petit Dictionnaire des Difficultés et Exceptions de la Langue française*, par Soulice et Sardou, qui ne les quitte jamais, non jamais, jamais ! — « Ce ne sont pas des Belges virulents ! » Ah ! voilà qui est vrai, par exemple !

Braves vieillards des *Débats*, braves vieilles filles de la *Revue britannique*, innocents Cantel, Croisset et Cartoffel, laissez-nous donc en paix, ici en notre Belgique. Si des clampins jugent utile à leur Arrivisme d'aller vivre à l'ombre des mancenilliers que vous cultivez, c'est leur affaire. Mais, de grâce, cessez d'affecter de croire que les francs-fileurs de notre pays font sérieusement partie de l'art libre et original que nous réalisons maintenant chez nous, loin de la tutelle en laquelle vous avez longtemps espéré nous maintenir et que nous, Belges, avons désormais envoyé à tous les diables ! Tenez-le vous pour dit et libérez-nous de vos barbotages.

Il est vrai qu'à côté et au-dessus de ces fariboles, les bons esprits de France savent, et montrent qu'ils savent, ce que vaut notre Belgique. La « REVUE ENCYCLOPÉDIQUE », qui représente si puissamment la moyenne de l'opinion chez nos voisins, avec bon sens et juste mesure, n'a-t-elle pas dernièrement publié ce fameux numéro belge, un peu bien hardi peut-être pour son habituelle prudence ; ce numéro qui a marqué l'étiage de nos efforts nationaux, qui a obtenu à l'étranger un succès sans précédent, qui y a fixé les appréciations sur nos activités nationales, qui un mois après son apparition était introuvable et qui n'a eu pour détracteurs que les invalides, les déclassés, les envieux et les infirmes qui ont pour spécialité d'amoinrir leur patrie en universalisant les injustices littéraires de sa partie doctrinaire, et de dénigrer leurs compatriotes, en les confondant tous avec eux-mêmes et les imbéciles.

LA MARCHANDE DE SOURIRES

Pièce japonaise en cinq actes, de JUDITH GAUTIER
Prologue d'ARMAND SILVESTRE

Charmants les décors du théâtre Molière, depuis le nouveau rideau en large éventail s'ouvrant par le milieu en ailes qui se referment pour s'éployer de nouveau quand il tombe, jusqu'au Palais final en lequel M^{lle} Brindeau, l'impure et cruelle Fleur de Rubis, s'entaille le sein gauche d'un bon grand coup de coutelas mortel. De véritables œuvres d'artistes, du plus haut goût, d'une saine sobriété, d'une harmonisation parfaite dans les tons, de proportions heureuses. Aussi, sans réserve clament-elles des louanges à leurs ingénieux auteurs, MM. DEVIS, LYNNEN, DUBOSQ, DUMONT, au directeur M. Frédéric MUNIÉ qui a laissé les broches de ces vaillants si bellement libres de faire à leur guise. Assurément nous n'avons, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, plus rien à envier à l'étranger et une maîtrise nationale est établie.

Les costumes, d'autre part, mais en un moindre irréprochable total, sont de nature à plaire : soies ramagées, brodées, paysagées, aux séduisantes couleurs, or, vert, violet, amarante, bleu céleste, drapées avec grâce et noblesse.

Mais la pièce ! N'en déplaise aux galants critiques qui se croient obligés à de copieux compliments en l'honneur de M^{me} Judith Gautier, elle est au moins ordinaire. Quelle petite histoire de mélodrame injectée d'un inévitable adultère comme si elle était éclos sur les bords jadis fleuris qu'arrose la Seine ! Et surtout quelle pauvreté d'invention et de style dans les détails. Franchement, si les décors et les costumes n'ornaient pas adroitement et brillamment cette affaire, si cette œuvre, fort bourgeoise en son allure et ses péripéties, était jouée en vêtements européens, elle ne serait guère supportable. Mais voilà ! l'imagination des spectateurs, la fée imagination, entre en danse, et immédiatement les proportions changent, se transposent, s'embellissent.

Et les acteurs ! Oh ! les pauvres, ô les drolatiques Japonais ! Quelle mascarade ! Quelle dérision que ces cabotins français à Yeddo, avec leur accent boulevardier, leurs gestes de vaudevilistes, leurs hoquets conservatoriens, leurs *e muets* auxquels ils font inévitablement la charité d'un sort, leurs œillades à la salle, leurs figures rasées vraiment dérisoires quant on les coiffe de la chevelure à larges roufflaquettes de cet extrême Orient versicolore. Vraiment le public du lundi (celui où je fus mêlé) n'eut pas tout à fait tort, quand, lors du dialogue amoureux du troisième acte, au milieu d'un adorable jardin de camélias, de roses, de clématites, de chrysanthèmes (cette orchidée du pauvre), il se gaussa de M. Burguet donnant une si comique apparence au jeune Ivashita, avec sa face de pierrot plus que majeur, ou de notaire en robe de chambre, ou de garçon du café Riche, ou de rédacteur du *Figaro*. La grâce ingénue de la fort jolie M^{lle} Kernoël, jouant Fleur de Roseau, n'a pu désarmer la jovialité trop lourde de nos ketjes et de nos lampeurs de faro qui avaient saisi la dissonance, mais avaient tort de manifester aussi indécemment.

En somme, la tentative de M. Munié est hardie et agréable. Elle sort des chemins trop piétinés. Elle dérange quelques routinières habitudes. Elle achemine vers leneuf. A ces points de vue elle est salutaire et mérite de sincères sympathies. Mais qu'une autre fois il trouve du plus substantiel.

AVIS

Dédicacé aux naïfs gens de lettres qui vont à Paris dans le doux espoir d'y être mieux accueillis qu'en Belgique.

A compléter par l'extrait analogue de la NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE publié dans l'ART MODERNE du 2 mai dernier.

Ceci parut dans l'HUMANITÉ NOUVELLE, dernière livraison, novembre-décembre 1897, sous le titre : *La Vie littéraire*, avec la signature EUGÈNE THIÉBAULT, daté de Paris, du grand Paris sauveur où l'on ne se heurte pas à un bourgeois capitaliste en putréfaction (comme en Belgique), où, quand on a du talent, on ne risque pas (comme en Belgique) d'être mal reçu des éditeurs, où il n'y a pas d'artistes pauvres (comme en Belgique), etc., etc., etc., comme en Belgique : lire les lamentations des éclopés, des invalides, des déclanchés, des malades de chez nous.

Ceux des écrivains de ce temps qui persistent à exprimer ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, savent combien il est difficile d'arriver à *placer* une œuvre sortant des sentiers battus. Chaque fois qu'on innove, il faut s'attendre aux refus, aux rebuffades, aux impertinences, aux longs désespoirs qui font douter de tout — de soi, d'abord et de la beauté de l'action. Cela fait que les plus forts se retournent vers les journaux et publient en feuilleton ce qui devrait arriver au public vierge de la souillure des tables de cafés, des comptoirs d'épiciers ou des chalets à dix centimes. Mais quoi ? être publié au rez-de-chaussée d'un grand journal, c'est une bonne fortune. On devient tout de suite l'égal de Jules Mary ou de Paul Saunière. On devient celui dont « la suite à demain » fait tressaillir les petites ouvrières. C'est enviable, n'est-ce pas ?

Mais il n'y a plus de vie littéraire. Le meilleur chroniqueur, le feuilletoniste en vogue, le fantaisiste outrancier passent après le monsieur en racing-coat qui fait de la « publicité ». Les affaires avant tout. Une réclame pour la meilleure bicyclette, pour le meilleur dentifrice, pour le meilleur restaurant, pour la meilleure masseuse, cela passe toujours, cela est reçu partout, et cela rapporte des sommes folles.

Le journalisme et la librairie sont envahis par les faiseurs d'affaires. Ce sont des messieurs très bien mis, intelligents plus que vous et moi, et à qui on peut donner du pied sans crainte ; ils se retournent et vous font la révérence.

Ils auraient grand tort de se fâcher. Ils sont les maîtres, nos maîtres, les maîtres du public qui croit naïvement une bonne partie de ce qu'ils disent ; et qui les respecte parce qu'ils sont cossus.

Il n'y a plus de vie littéraire. Le monde intellectuel est transformé en vaste bazar où tout est à vendre. Et cet article de début serait aussi mon dernier article, s'il n'y avait que quelques journaux intéressants dont il sied de parler, trois douzaines de littérateurs qui méritent d'être étudiés dans leur influence sur les foules — et tant de malfaisants jocrisses qu'il s'agit de démasquer. La suite prochainement. Je vous parlerai du *Figaro*.

Au Parc de Bruxelles.

Promenade superbe, en toute saison, que traversent le matin d'un pas hâtif et préoccupé, des centaines d'êtres à qui nul n'a appris à admirer l'ambiance, charmeuse et consolatrice. En toute saison ! L'ÉTÉ par ses frondaisons profondes, l'HIVER par ses cimes aux ramilles myriadaires faisant songer aux végétations marines des polypiers sous les eaux. Au PRINTEMPS par ses verdure légères et pâles, à l'AUTOMNE par ses feuillages d'or brunissant pareils aux dalmatiques des évêques et des rois barbares.

Des statues sont là, jamais regardées, ou presque jamais,

quelques-unes belles pourtant. Telle la longue et élégante Flore aux bras souples, aux jambes voluptueuses et polies, ornant à gauche et à l'entrée le terre-plein en arcs de cercle autour du bassin à jets d'eau en gerbe près du Palais de la Nation. Et, au même endroit, les deux figures de charmeuses, par Coysevox, aux gestes distingués, aux plis finement drapés. Il est vrai que, dans un bosquet voisin, Thomas Vinçotte... son monument Godecharle... Triste souvenir!

Il y a, autour du même bassin, entre les platanes, les bustes des douze Césars, reproductions d'antiques, et plus loin quatre termes, des philosophes engainés complétant les huit qui sont dressés en circonférence à l'autre bassin, celui au piteux rocaillon central.

M. Buls ne pourrait-il faire dénommer ces vingt-quatre figures par des inscriptions sur les socles? Je crois qu'elles l'étaient autrefois. Moins pour l'instruction de nos écoliers que pour l'éveil d'idées que ces grands noms suscitent. C'est si bon de penser Histoire, de se laisser emporter très loin dans la mémoire des évolutions magiques et de leurs acteurs. Aristote, Platon, Auguste, Néron, ont cette vertu, de même que leurs mémorables analogues. On aime à chercher sur les traits de leurs visages, qu'ils soient réels ou légendaires, les correspondances de leurs actes ou de leurs paroles.

Une remarque. Le premier terme à gauche dans le bout d'allée droite qui va du bassin à la sortie vers la Chambre n'est-il pas une figure de Napoléon qui a remplacé, sans doute vers 1811, quand le grand empereur semblait indestructible, quelque Périandre ou quelque Anaxagore?

AU CONSERVATOIRE DE LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Samedi, au Conservatoire, le premier concert annuel ramenait en ses stalles et loges ordinaires l'habituel public de ces fêtes. Le directeur reprenait le pupitre que depuis vingt-cinq ans il occupe sans que nul applaudissement lui portât l'expression spontanée de l'estime et de la reconnaissance qu'il a cependant méritées. Le public particulier, qui anime de ses toilettes les concerts du Conservatoire, ne se départit de son élégante et précieuse indifférence que dans le chuchotement des aimables conversations de loge à loge et dans ses bruyantes promenades au foyer durant l'entr'acte qu'il prolongerait indéfiniment. D'autres heureusement avaient précédemment assuré à M. Radoux notre gratitude dans la pompe d'une éloquente manifestation.

Au programme de ce premier concert figuraient la Symphonie en ut mineur (n° 5) de Beethoven, des fragments de *Tristan et Yseult*; exécutions pâles, une mollesse et un abandon regrettables de l'orchestre rompent les grandes lignes, étouffent les nuances, le dessin disparaît, les rythmes s'effacent et dans l'imprécision se noient les meilleures intentions.

Plus soignée l'interprétation d'un poème symphonique de Liszt et digne d'éloges. On nous permet enfin d'apprécier ce maître par ses grandes œuvres; l'an dernier, aux Nouveaux Concerts, la *Faust-Symphonie* et voici au Conservatoire *Orphée*; nous en avons grande joie; trop longtemps à Liège on les a laissées dans l'oubli.

Et vraiment Liszt, à le fréquenter davantage, grandit infiniment. La richesse de l'orchestration, l'étincellement des couleurs, la variété des timbres, l'élégance de la mélodie attestent sa maîtrise.

Son *Orphée* est une œuvre émouvante; claire et douce en est la première impression, c'est la surface; plus amère et non moins noble est le sentiment définitif.

M^{me} E. Kutscherra occupait au programme une place considérable. Sa voix est belle, elle possède du chant une connaissance approfondie, mais elle n'a ni le charme ni la puissance émotive. L'air de *Fidélío*, l'*Absence*, une romance de Berlioz, ont mis en relief ses indiscutables qualités. Celles-ci ne suffisent plus à voiler l'absence du sentiment juste et persuasif lorsqu'elle s'aventure à chanter les *Rêves* de Wagner, ou mieux encore la scène finale du troisième acte de *Tristan et Yseult*.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

A la suite de la note qu'en la « Petite Chronique » du numéro précédent nous insérions et où, à propos de la frappante ressemblance de l'esquisse de Géricault, d'après Rubens, que possède notre Musée moderne, avec le *Saint Martin* de Van Dyck de l'église de Saventhem, nous nous demandions si cette dernière toile était bien une œuvre originale ou si quelque erreur ne s'était glissée en les cartels des conservateurs, nous nous sommes livrés à une petite recherche de quoi il résulte que le *Saint-Martin* en question est bien la copie d'un tableau de Rubens, jadis rapporté d'Espagne et actuellement aux galeries royales de Windsor castle, et que c'est d'après cette toile que Géricault, en 1820, lors de son séjour en Angleterre, a exécuté son esquisse.

A l'heure où M. Sauer, dont des portraits bizarres et hirsutes annonçaient depuis quelque temps l'arrivée en notre ville, commençait à la Grande-Harmonie son récital, M. Bauer, à la salle Érard, attaquait la *Sonate appassionata*. Le don d'ubiquité nous étant refusé, ici comme là, d'une audition incomplète nous dûmes nous contenter. De M. Sauer que dire sinon ce que, lors de son dernier passage, nous écrivions? Voilà du doigté, du mécanisme, de l'acrobatie; mais, en vérité, quel rapport ces choses offrent-elles avec l'art? M. Bauer, s'il n'a pas les qualités extérieures de son rival d'un soir, en possède de supérieures et, entre autres, celle du sentiment. Il y a en lui je ne sais quelle fougue joyeuse, une assurance enthousiaste qui, faute de lyrisme authentique, prête à son jeu un charme ferme et puissant. M. Bauer est jeune; on peut dès à présent saluer en lui quelqu'un qui, un jour, sera artiste.

L'Association des professeurs d'instruments à vent a consacré son deuxième programme à quelques œuvres, peu connues, de Bach et de Hændel. Et si l'air du *Défi de Phébus et de Pan*, un fragment d'*Acis et Galathée* et deux compositions ignorées de Bach, fort bien chantées par M^{me} Miry-Merk, ont été applaudis par un auditoire nombreux, celui-ci n'a pas moins goûté la partie instrumentale du concert: le concerto pour violon, flûte et clavecin, la sonate en *mi* majeur pour flûte et clavecin, tous deux de Bach, et la musique composée par Hændel pour les fêtes nautiques données par Georges I^{er}.

Les solistes: MM. Zimmer, Anthoni et De Greef, ont donné des deux premières œuvres une interprétation soignée. L'accompagnement du concerto s'est senti quelque peu de la hâte des répétitions. Dans l'exécution de la *Watermusic* de Hændel, qui évoquait feu l'Olympia et ses opulents cortèges, la sonorité des instruments à vent (hautbois, bassons, contre-basson, trompettes et cors) a été excellente, et cette composition originale, d'extériorité pompeuse et de solennité décorative, a fait grand effet.

M. Poncelet, l'excellent professeur du Conservatoire, vient d'atteindre sa vingt-cinquième année de professorat. Cet événement sera célébré aujourd'hui dimanche, à 11 heures, par les élèves et anciens élèves du maître clarinetiste, qui lui offriront son portrait en commémoration de la cérémonie. Nous joignons nos félicitations à toutes celles qui seront adressées au jubilaire. Son enseignement méthodique, la droiture de son caractère, sa bonté et son amour sincère de l'art sont universellement appréciés.

Les concerts de la semaine:

Aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, séance de musique religieuse par l'ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES (rue du Président, 54). Directeur: H. Thiébaud.

Mardi, à 8 h. 1/2, à la MAISON DU PEUPLE, troisième séance de la Section d'art. Conférence sur les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, par M. Octave Maus. Audition de fragments de la partition (MM. Verboom, Delbastée, Henusse, A. Dubois, Claes, Gietzen et Doehaerd).

Mercredi, à 8 heures, à la MAISON D'ART, musique de chambre (MM. Bosquet et Laoureux, M^{me} Feltesse-Ocsombre).

Judi, à 8 h. 1/2, au CERCLE ARTISTIQUE, M. et M^{me} F. Mottl.
Même jour, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel Ravenstein, première séance du QUATUOR ZIMMER avec le concours de M. Péje Storck, pianiste.
Samedi, à 2 h. 1/2, à l'ALHAMBRA, répétition générale du deuxième concert de la Société symphonique (M. et M^{me} F. Mottl).
Dimanche, à 2 heures, à l'ALHAMBRA, deuxième concert de la Société symphonique.

Les expositions :

Au MUSÉE, les *Aquarellistes*.

A la MAISON D'ART, Joseph Stevens.

Au CERCLE ARTISTIQUE, MM. E. Vauthier et Jacoby.

Petites nouvelles du théâtre de la Monnaie :

La première représentation de *Haensel et Gretel*, la très jolie partition de Humperdinck adaptée par Catulle Mendès à la scène française, aura lieu du 15 au 20 courant. M^{me} Landouzy jouera Gretel, M^{lle} Maubourg Haensel, M^{lle} Ganne la Fée Grignotte.

Afin d'assurer la marche régulière des représentations des *Maîtres Chanteurs*, dont le succès s'affirme avec éclat, la direction a fait étudier les rôles principaux en double. MM. Cossira et De Cléry et M^{lle} Ganne remplaceront au besoin, dans les rôles de Walther, de Hans Sachs et d'Eva, M. Imbart de la Tour, M. Seguin et M^{lle} Mastio.

M^{me} F. Mottl, du théâtre de Carlsruhe, est engagée pour cinq représentations.

La reprise de *Fervaal* aura lieu en janvier. M^{lle} Mastio reprendra le rôle créé par M^{me} Raunay.

MAISON D'ART. — M^{me} Pauline Savari, soprano dramatique de la Société des grandes auditions françaises, donnera le vendredi 17 courant, à 8 h. 1/2, une audition consacrée à *Alceste*. Une causerie sur Gluck par M. de Royaumont précédera le concert.

Pour paraître incessamment, un album d'eaux-fortes d'Omer Coppens, à tirage exclusivement limité au nombre des souscripteurs. Chaque exemplaire numéroté et signé. Édition sur hollandaise, 25 francs ; sur japon, 50 francs.

Planches : Bêtes humaines. — Minuit. — L'Étang. — Le Remorqueur. — Sous l'Estacade. — Vieux quai à Bruges. — Cygne. — A Bruges, nocturne. — Marine.

On souscrit chez l'auteur, 10, rue des Coteaux, Bruxelles, et chez M. Van Campenhout, imprimeur, 163, chaussée de Wavre, Bruxelles.

La ville d'Ostende possède un musée communal embryonnaire où la plupart des peintres ostendais sont représentés : M^{lle} Euphrasine Beernaert, MM. Édouard Hamman, François et Auguste Musin, etc. Nous aimons à signaler qu'il n'y a pas encore à ce musée de toile de James Ensor, l'excellent et imaginaire coloriste, et nous espérons qu'à la prochaine occasion cette lacune sera comblée.

Deux revues nouvelles : l'une, publiée à Anvers, en langue néerlandaise, *Onze Vlagge, jong-vlaamsch strijdblad*, paraissant tous les quinze jours (bureaux : Beeldekensstraat, 144) ; l'autre, franco-italienne, éditée à Milan sous le titre *Anthologie-Revue, recueil mensuel de Littérature et d'Art*. Parmi les collaborateurs français de cette dernière, citons MM. Stéphane Mallarmé, André Gide, R. Scheffer, M. Schwob, L. Tailhade, M^{me} Rachilde, etc. (Bureaux à Milan, via Fontaccio, 19 ; à Paris, rue Guénégaud, 17).

A toutes deux, nos souhaits confraternels.

Le Salon annuel de la Société internationale de Peinture et de Sculpture s'est ouvert hier, dans les galeries Georges Petit, à Paris. Nos compatriotes Baertsoen, Claus et Ch. Samuel y sont représentés par quelques œuvres.

Les céramistes Dalpayrat et Lesbros ont ouvert le 3 courant leur exposition annuelle, chez Georges Petit également.

Une nouvelle association d'artistes, *La Liane*, a ouvert le 2 décembre, à la Bodinière, rue Saint-Lazare, à Paris, sa première exposition.

Vincent d'Indy a conduit à Francfort une exécution de sa trilogie de *Wallenstein* qui lui a valu un succès enthousiaste affirmé par quatre rappels successifs. L'orchestre, formé par M. Kogel, capellmeister de la *Museum's Gesellschaft* et musicien de haute valeur, a, nous écrit-on, une sensibilité, une émotion, une chaleur et une compréhension artistique réellement extraordinaires. Il a surtout interprété de façon admirable la « Mort de Wallenstein », qui clôture le magistral ouvrage de Vincent d'Indy.

L'éditeur Vollard fera paraître prochainement le poème de P. Verlaine, *Parallèlement*, avec des illustrations de Leheutre. Ces illustrations seront gravées par Paillard, et le texte sera composé en caractères du règne de François I^{er}. Le tirage est limité à 200 exemplaires.

Depuis deux ans l'artistique publication de la Maison Chaix, *Les Maîtres de l'affiche*, a réuni une série de reproductions dont le choix et l'exécution sont irréprochables.

Le premier fascicule de la troisième année vient de paraître. C'est, d'abord, une délicieuse prime du maître Chéret. Puis viennent : l'*Exposition de Willette*, de Chéret ; le *Salon des Cent*, de Grasset ; *Miss Träumerei*, délicate composition américaine de miss Ethel Reed, et, enfin, une affiche tchèque dessinée par Oliva pour le *Topic Salon*.

M^{me} FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies

AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE

Le **Mardi 7 décembre** et quatre jours suivants, d'une impor-
tante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

ESTAMPES DU XVIII^e SIÈCLE

en noir et couleurs

provenant des bibliothèques de feu le lieutenant-général VAUTIER,
ancien commandant de l'École militaire,
de M. A. CHEVALLIER, ex-officier de bouche de diverses maisons
royales et princières, et de feu MM. DE KEYSER, architecte,
et JAEGER, artiste-peintre.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direc-
tion de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne, chez
lequel on peut se procurer le catalogue (1240 numéros).

Exposition chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DÉCADENCE FRANÇAISE. — « L'AN », par Thomas Braun et Franz Melchers. — A PROPOS DU « SAINT-MARTIN ». — SOIRÉES PARISIENNES. *Dans la Nuit*, de MM. André de Lorde et Eugène Morl Médor, de M. Henri Malin. — NOTES DE MUSIQUE. — THÉÂTRES Nouveau Théâtre : *Blanchette*. Nouveautés : *Le Canard à trois becs*. Palais d'Été : Yvette Guilbert. — PETITE CHRONIQUE.

LA DÉCADENCE FRANÇAISE

Combien pénible écrire ces mots ! Quelle vision douloureuse après tant de souvenirs glorieux et d'éclatants triomphes !

Il y a quelques lustres déjà que le Sar Péladan, ce puissant esprit qui enveloppe son génie de cérémonieux oripeaux, comme son corps de théâtrale vestiture, a posé en indiscutable phénomène contemporain LA DÉCADENCE LATINE. Enrico Ferri, cet autre illustre qui, lui, s'enveloppe de vie vibrante comme d'un nimbe électrique et irisé, affirma le même axiome dans les turbulents discours dont il anima les cours de l'Université Nouvelle de Bruxelles, sincère, certes, et impartial vis-à-vis de la France, quoique Italien, puisqu'il n'hésitait pas à englober son propre pays dans la chute. Et partout et de partout, non plus uniquement là où s'émanent les rivalités et les préventions de nations étrangères jalouses, mais aussi et SURTOUT (oh ! l'affligeant adverbe !) en France et par des Français, froidement et sceptiquement résignés, le même affaissement, la même débilité, la même diminution de l'énergie nationale, en toutes choses, et spéciale-

ment dans les cérébrales contrées de l'Idée et de l'Art, s'avouent inéluctables ! Récemment ici, parmi cent autres témoins, ne mettions nous pas hors rang, avec le prestige de son exceptionnel instrument littéraire, ANATOLE FRANCE, extériorisant ses rancœurs, ses déceptions et ses patriales lassitudes dans son *Mannequin d'osier* ? MAURICE BARRÈS, cet esprit pénétrant et ingénieux entre tous, a-t-il raison quand, néologisant dans les *Déracinés*, il écrit que la France est « dissociée et décérébrée ! » ALFRED JARRY prophétisait-il quand, parmi les engins favoris de son inoubliable *Roi Ubu*, il plaçait la machine à décerveler ?

Cette décourageante situation s'avère donc en expressions multiples et concordantes, avec la démonstrative et impérieuse évidence des expériences scientifiques basées sur des faits ne s'interrompant plus dans leur confirmation. Et déjà, passant de la certitude ontologique du navrant phénomène à la recherche ætiologique de ses causes, des hypothèses se dessinent, variées, ingénieuses, empreintes chacune des allures personnelles et, le plus souvent, des exclusivismes du cerveau en lequel elles germinent ainsi que des orchidées sur les troncs pourrissants dans les forêts vierges.

L'événement mérite cette étude et ces projections explicatives. Rarement l'Histoire en vit de plus émouvant ! Cet écaillage imprévu et rapide de la nation intellectuelle par excellence ! On croirait vraiment assister au mélancolique spectacle de la tombée automnale des feuilles quand, dans les bois silencieux et humidifiés, sans qu'il soit besoin que le vent souffle, les cimes brusquement laissent choir leur dernière parure rouillée, comme si une force mystérieuse les faisait frissonner, détachait brusquement par milliers les pédoncules anémiés. Quel effort, quel sur-saut pourrait arrêter ce dépouillement cruel ?

Dans une œuvre antérieure, *La Synthèse de l'Antisémitisme*, j'ai émis et tenté de justifier cette idée que si toutes les extrémités méridionales de l'Europe : Espagne, Italie, Grèce, presque les Balkans, marchaient épuisées derrière les peuples septentrionaux à allure et à tenue si vigoureuses, c'est que, durant des siècles, le mélange avec le sang des Africains et des Asiatiques à civilisation stagnante et antagonique à la leur, avait vicié et affaibli chez eux la riche nature aryenne « essentiellement progressive, inépuisablement inventive, indéfiniment éduicable ». A ce point de vue ethnique, la Décadence latine, alors qu'actuellement en France le Sémite pullule et s'insinue avec l'audace, l'ubiquité et le fourmillement des insectes, peut trouver une explication, au moins fractionnelle, dans le même phénomène d'infiltration. Quelle race put jamais demeurer intacte sous la bâtardise d'éléments physiques et psychiques contradictoires avec sa propre et originale nature? Toujours ces emmêlements et ces entrelacements de facteurs ennemis menèrent aux effondrements et aux dégénérescences.

Mais pour la France qui, jadis, fut peu travestie par les injections sarrasines, qui garda longtemps puissant son génie, et, encore dans la première moitié de ce siècle, malgré d'inégaux revers, reverdoyait avec une énergie émouvante, il y a plus, il y a autre chose.

Quand, tourmenté par la recherche des causes, je m'absorbe en méditations explicatives de ce décourageant spectacle, les secrètes poussées de l'Instinct, plus savantes que toutes les dialectiques, concentrent mes efforts sur une série de circonstances tragiques qui m'apparaissent comme des prélibations épuisantes opérées sur le réservoir où s'alimente l'évolution normale d'un Peuple. Je veux parler « de ces guerres et de ces massacres » qui, avec une impitoyance empreinte de Fatalité, enlevèrent périodiquement à la France la fleur de ses générations, sélection terrible, sélection renversée, ne laissant dans la cuve où bouillonne l'Histoire que les produits résiduaires inférieurs.

Ah! ils ne s'en doutaient point les cerveaux féroces et doctrinaires qui, en provoquant ou ordonnant ces décimations furieuses, croyaient ne faire autre chose que servir la gloire patriale ou épurer la nation! En vérité ils l'appauvrirent horriblement, ils débilitèrent son sang par ces flots de saignées, dans des proportions peut-être irréparables.

Les Guerres d'abord! Celles de la République, celles, formidables et frénétiques, de l'Empire, quand l'inclément et impassible empereur disait à Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram : « J'ai cent mille hommes de rente et je les dépense! » Quand un colonel criait à Stendhal : « Depuis trois ans j'ai vu passer trente-six mille hommes dans mon régiment! » Quand, dans les notes destinées à ses *Mémoires sur Napoléon*, tout récemment trouvées à Grenoble et publiées par M. JEAN DE MITTY (1), le même Stendhal résume l'esprit de cette armée en renouvellement constant, démolie par la mort, réparée par la vie, en écrivant : « Il était impossible que tout soldat de ce peuple vaniteux ne se fit pas tuer mille fois pour être le premier de sa compagnie. » Quand, enfin, il observait : « Comme il en coûtait fort cher pour se faire remplacer à la conscription, on avait TOUS LES ENFANTS de la petite bour-

(1) STENDHAL (Œuvres posthumes), *Napoléon*, — *De l'Italie*, — *Voyage à Brunswick*, — *Les Pensées*, — *De l'Angleterre*, — *Commentaire sur Molière*, — NOTES ET INTRODUCTION, par Jean de Mitty. In-12, xxv-260 pages. Paris, édition de la *Revue blanche*. — Livre d'un extrême intérêt pour quiconque s'intéresse à l'Empereur et à Beyle.

geoisie. » On les avait tous, tous et tous mouraient! — Les guerres, ensuite, de l'Algérie dévorante, de Crimée, d'Italie, du Mexique; celles des colonies lointaines, Chine, Indo-Chine, Dahomey, Madagascar. Et, planant au dessus des plus noirs et orangeux nuages, l'immense et meurtrière catastrophe de 1870!

Blessures énormes écoulant le meilleur de la vie! Car, en de pareils hasards grimés d'héroïsme, les plus attirés, les plus exposés sont les meilleurs, ceux qu'entraînent au premier rang de tous les périls, la hauteur de leur âme, l'ardeur brûlante de leur courage; les dépositaires de puissance et d'avenir. « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer! » disait un soir de grande bataille le maréchal Davoust, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl, examinant le compte sanglant des morts. Combien ces aventures se répétant avec l'obstination des coups de pendule ont écréé la population des Gaules! L'Algérie seule, le sait-on suffisamment, a raflé quatre cent mille jeunes hommes, sournoisement, en son mystérieux lointain déviateur!

Les Carnages civils ensuite! Et les proscriptions! Tous frappèrent l'élite. Car dans ces luttes intestines aussi ce sont les meilleurs, les plus ardents, les plus vaillants, ceux dans lesquels la Nature dépose et concentre les germes intenses et les énergies fécondes qui s'exposent davantage, avec une sublime abnégation et qui sont fauchés avant tout. Les guillotines, les noyades, les fusillades des années révolutionnaires. Les exterminations en Vendée. Les événements de juillet 1830 et de février 1848. Les sanglantes journées de juin. Celles du deux décembre et les exils d'alors par fournées. L'abatage méthodique de quiconque levait une tête insurrectionnelle. Et pour couronnement de ces hécatombes, la semaine terminale où s'accomplit l'agonie de la Commune de Paris, les trente-cinq mille massacrés sur les ordres ineptes du monstrueux Thiers, cet historien à qui toutes ses études et toutes ses méditations sur les évolutions humaines n'avaient pas appris qu'on émascule un peuple et qu'on le prépare pour les consommations incurables quand on lui tire d'un seul coup tant de son sang le plus bouillonnant et le plus téméraire!

Tâchons de préciser par des dates ces surrections et ces razzias successives des générations inutilement résurrectionnantes, en lesquelles une Destinée tenace essaya de rétablir l'équilibre des forces nécessaires au progrès de la France, tout au moins au maintien de son rang, et fut périodiquement vaincue et paralysée par une Destinée contraire, exterminatrice. Prenons les moyennes des vies et des événements et partons de l'époque qui, au siècle dernier, fut le point germinal de l'histoire contemporaine.

L'élite née de 1760 à 1780, pendant un premier cycle de vingt années, agit, procrée et meurt en son âge viril, de 1780 à 1800 (la Terreur, la Vendée, les Guerres européennes et coloniales de la République).

L'élite née de 1780 à 1800, fille de la précédente, réduite à la première puissance (ou à la première dilution) agit, procrée et meurt de 1800 à 1820 (guerres du Consulat et de l'Empire, destructives entre toutes, marquant l'apogée des éliminations historiques).

L'élite née de 1800 à 1820, réduite à la deuxième puissance, fille exaltée, brillante, romantique, inquiète, des héroïques de l'épopée impériale, conçue entre deux batailles comme écrivit Alfred de Musset, agit, procrée et meurt de 1820 à 1840 (guerre d'Espagne, Révolution de Juillet, Conquête de l'Algérie).

L'élite née de 1820 à 1840, réduite à la troisième dilution, agit, procrée et meurt de 1840 à 1860 (continuation des guerres

d'Algérie, Révolution de 1848, massacres et proscriptions du 2 décembre 1851, guerre de Crimée, guerre d'Italie).

L'élite née de 1840 à 1860, réduite à la quatrième dilution, agit, procrée et meurt de 1860 à 1880 (expédition de Chine, guerre du Mexique, 1870 l'année terrible, la guerre et les massacres inégaux de la Commune). Ceux-ci agissant sur Paris même, sur le centre, sur le point le plus riche en âmes, et, d'un seul coup appauvrissant horriblement cette suprême réserve (comme les Prussiens la garde impériale à Waterloo), symbolisant le dernier jour de lutte par les quatorze cents fusillés du mur des Fédérés, au Père Lachaise, sanglant monument de souvenirs qui ne s'interrompt point d'être surchargé de rouges couronnes votives clamant la vengeance !

L'élite née de 1860 à 1880, réduite à la cinquième dilution, agit, procrée et meurt présentement ! depuis 1880 (Cochinchine, Dahomey, Madagascar) et aura disparu presque en totalité en 1900, pour le Jubilé du Siècle, destiné à voir, au milieu des fêtes byzantines de la plus fameuse des Foires mondiales en lesquelles aura bamboché l'humanité, ce qui restera, le peu qui restera, le déchet résiduaire de cette France, jadis reine des Nations, épuisée six fois par ces pompes impitoyables, mutilée, abimée, estropiée, dégénérée comme une famille bourgeoise trop enrichie qui croule dans les désordres et les débauches.

Et qu'on n'objecte pas que tous les illustres et tous les notoires ne meurent pas de la mort violente des armes ; qu'il en est, en grand nombre, qui finissent dans la paix du lit et de l'alcove. — Ce ne sont pas eux qui engendrent les remplaçants de l'Art et de la Science, dans toutes les œuvres hautes de l'humanité. Ceux-ci sortent du grand réservoir des anonymes, de l'immense machine qu'on nomme la Foule, de cette cuve aux larges flancs où s'alchimisent les renouvellements civilisateurs. C'est quand on appauvrit celle-ci, quand on n'y laisse plus par des écumages réitérés, que les bouillons clairs d'une universelle médiocrité, que l'on tarit les forces, que l'on épuise les virilités et qu'on stérilise les cerveaux.

Ah ! comme on s'explique que les pays qui ont échappé à la plupart de ces catastrophes fonctionnant comme les mâchoires des Molochs carthaginois aux jours des grandes tueries expiatoires ; les pays qui ne furent pas les champions constants luttant contre des adversaires qui, eux, se relayaient ; les pays comme l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, se dressent fiers, sains, robustes, avec le contingent des apports accumulés de leur population demeurée presque intacte. Comme on s'explique aussi que, chez nous, dans notre Belgique restée en paix, de toutes parts surgissent, en richesses morales, des forces, maintenant en train de prodigieusement s'épanouir, notamment dans les Arts, honneur de notre minuscule nation. Car nous sommes une forêt qui n'a point subi ces coupes, allant parfois jusqu'au blanc-étoc, réitérées et dévastatrices.

Sans interruption donc, depuis plus de cent ans, a fonctionné la mécanique d'épuisement. Aucun peuple, durant cette fatidique période, n'a subi une telle succion aux sources les plus fécondes de sa vie. Des politiques idiots, cruelles et misérables ont appliqué leur médecine détestable à une Nation, jadis sympathique entre toutes, si virile et si vaillante, si séculièrement belle et directrice de l'Humanité. Il semble qu'il ne reste plus chez elle que les énérvés, les débiles, les médiocres, les étriqués, les chance-lants, les déclanchés, les extravagants. Elle ne sait plus produire d'hommes, elle ne sait presque plus produire d'œuvres. Où sont les natures royales ? Tout y devient, avec une accélération crois-

sante, mince, pauvre, falot, étroit, essouffé, puéril, crédule, sans consistance. Sa population est stagnante, ses mœurs vont au déclanchement, son activité glisse à la débâdade, ses caractères à l'indifférence, à la veulerie, au vil « Arrivisme » ; son art à la sensualité et à la niaiserie. On la dirait atteinte jusqu'aux fibres ultimes.

Toute renaissance lui est-elle devenue impossible ? Va-t-elle rester la proie inerte des cosmopolites qui la dévorent et la déshonorent dans les maléfices honteux de l'argent : *Impudica divitiarum majestas* ! Ou bien cette âme nationale qui fut si haute et si généreuse retrouvera-t-elle, au fond mystérieux de son essence, assez d'énergie pour se redresser, se refaire, rejeter les parasites qui la rongent, et tout reconquérir ? Arrive, arrive, ô sauveur inconnu, ô événement purificateur, chargé par le Destin de ce miracle !

L'AN !

par Thomas Braun & Franz Melchers.

ALBUM de seize Poèmes et de seize Estampes. — Librairie spéciale des Eaux-Arts. Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen.

Voici qui va, une fois de plus, faire enrager les spéciaux gens de lettres indigènes qui ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils prononcent qu'en Belgique, pour la Littérature, tout va mal ! Vous savez, ces amis du plaisir solitaire... qui consiste à grincer, parce qu'on ne se décide pas à environner leurs petits airs de turlututu d'applaudissements aussi enthousiastes que la *Légende des Siècles* ou les *Maîtres Chanteurs*. Ils crient alors, en trépignant, ces moutards : Je ne joue plus ! Et ils filent pour Paris, sauf à en revenir avec, entre les jambes, ce qu'ils peuvent bien avoir de queuc.

Deux artistes belges, oui belges tout simplement, un poète nouveau, THOMAS BRAUN, un peintre jeune et admiré, FRANZ MELCHERS, sans s'attarder en gesticulations ridicules et en récriminations d'infirmités, vaillamment, simplement, virilement, chez nous, font paraître une œuvre d'originalité saisissante, comparable en sa perfection, à tout ce qu'on a fait de mieux dans ces pays soi-disant plus hospitaliers à l'Art que le nôtre, vers lequel émigrent, espérant y trouver plus de chaleur et de lumière, les pierrots souffreteux qui, depuis quelque temps, nous fatiguent de leurs paillements maladiés.

Des Vers frais, jeunes, émus, sonores, libres en leur allure de chansons émanant de l'âme ; des Estampes ingénues, prenantes, enfantines et raffinées, étroites et pourtant vastes comme le ciel, l'angoisse et le souvenir, s'accordent, pareilles à deux instruments de formes imprévues, pour célébrer cet éternel et grave phénomène, ce phénomène doux et triste, puissant en ses exaltations et en ses défaillances, L'AN !

Les douze mois formant une guirlande comme les douze légendaires signes du Zodiaque. Les douze mois divisés en quatre groupes de trois, en l'honneur des quatre saisons, ces quatre saisons précieuses si divinement diverses en leurs vestitures qui font de nos contrées les plus beaux pays du monde pour qui sait comprendre et savourer leurs décors toujours changeants au lieu d'en faire une stupide question de confortable, de froid aux pieds et de catarrhes. Ces groupes de trois poèmes, précédés chacun d'un poème d'ensemble les résumant en un total vibrant. Telles, dans la ceinture zodiacale, Régulus, Fomalhaut, Antarès, Aldé-

baran, étoiles flamboyant en tête des constellations qui marquent les divisions principales du céleste cortège.

Voici les dénominations héraldiques qui blasonnent ce défilé. LA NEIGE D'HIVER : Les glaces de Janvier; les Jardins de Février; les Tempêtes de Mars. — LES BARQUES DU PRINTEMPS : Les Chansons d'Avril; les Vergers de Mai; les Fontaines de Juin. — LES FENÊTRES DE L'ÉTÉ : Les Papillons de Juillet; les Roses d'Août; les Meules de Septembre. — LES FEUILLES DE L'AUTOMNE : Les Labours d'Octobre; les Brumes de Novembre; les Sapins de Décembre.

En chacun de ces morceaux, le poète s'abandonne aux sollicitations des cadences, des rythmes, des émotions, des images, insuffisamment hardi pour se livrer sans réserve à la seule musicalité des pensées et des mots, pris encore dans la discipline des prosodies qui meurent, mais dégagé pourtant des scolastiques rigoureuses et des symétries appauvrissantes. Un charme caressant constamment suinte du baume onctueux de ses dires, savoureux, parfumés et courts, à l'égal des folkloriques cantilènes populaires.

Et chaque fois (ici la séduction s'achève en une affirmation irrésistible) son accompagnateur pictural enveloppe ces mélodies des étranges sérénades de son dessin et de sa couleur, merveilleuses en leur sorcellerie faite de naïveté sublimisée. C'est la Hollande qui l'inspire, et dans la Hollande la Zélande, mais une Zélande fantastique où la vérité des sites, des habitations, des eaux, des barques, des verdure, des guérets, des paysages, se déforme insensiblement, avec une intensité saisissante, en un mysticisme douloureux presque hystérique qui fait palpiter le cœur et irrite délicieusement les nerfs. Des imageries, croirait-on, rien que des imageries, mais des œuvres parfaites dans le voulu bizarre de leur créateur.

LYON-CLAESSEN a complété ce concert par les dispositions bibliophiliques les plus heureuses. Là encore, en ces dernières années, notre Belgique a pris des initiatives qui la glorifient. Quel imprévu dans l'impression des livres, quelles inventions ingénieuses, quels sauts hors des chemins battus, quelle collection de types variés!

Prenez L'AN, lecteurs, prenez-le! Il contient en abondance de l'Art et de la Joie.

A propos du « Saint-Martin »

Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, le 8 décembre 1897.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'Art moderne,

La note consacrée, dans le dernier numéro de votre journal, au *Saint-Martin* de Windsor, contient une légère inexactitude que je me permets de relever.

Le tableau de Windsor n'est pas, comme on l'a cru longtemps, dû au pinceau de Rubens; il a été restitué à Van Dyck, auteur indiscuté de celui de Saventhem, auquel il est notablement antérieur en date. On peut consulter sur ce point le savant ouvrage de M. Max Rooses (t. II, p. 327). Les deux tableaux offrent de légères différences de composition. Dans celui de Windsor, on voit à droite une mendiante debout, portant un enfant sur les bras. Dans celui de Saventhem, ce groupe est remplacé par un pan de mur.

Le tableau de Saventhem, bien supérieur au premier comme coloris, n'est pas, comme le veut la légende, une œuvre de la jeunesse de Van Dyck; il a été peint après le voyage de l'artiste en

Italie, probablement vers 1630. Il y a de sérieuses raisons de croire que ce tableau a été commandé par le comte de Boisschot, bienfaiteur de l'église de Saventhem. Le portrait de la comtesse de Boisschot, par Van Dyck, qui se trouve au palais d'Arenberg, est de la même époque.

L'esquisse attribuée à Géricault, qui se trouve au musée de Bruxelles, est faite d'après le tableau de Windsor. Une esquisse du tableau de Saventhem, due à Van Dyck lui-même, se trouve au palais d'Arenberg.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. NÈVE

La note que nous avons publiée avait précisément pour but de provoquer une polémique sur l'attribution, contestée, du *Saint-Martin* de Windsor. Nous sommes heureux de connaître l'opinion de M. J. Nève, dont l'érudition et la compétence sont bien connues. Nous savions d'ailleurs que le nouveau catalogue du Musée, rectifiant le cartel apposé sur l'esquisse de Géricault, mentionne celle-ci comme ayant été faite d'après Van Dyck.

La parole est à ceux qui affirment, au contraire, que le *Saint-Martin* de Windsor est bel et bien de Rubens, et que le tableau de Van Dyck qui orne l'église de Saventhem n'est qu'une copie de cette œuvre.

SOIRÉES PARISIENNES

Dans la Nuit, pièce en cinq actes de MM. ANDRÉ DE LORDE et EUGÈNE MOREL, représentée par le « Cercle des Escholiers ».

Médor, pièce en trois actes de M. HENRI MALIN, jouée au théâtre du Gymnase.

M. André de Lorde est l'auteur de pièces intitulées : *Don Juanet*, *Monsieur*, *Madame... et les autres*, M. Eugène Morel est un jeune écrivain qui a composé en un style bizarre, aux phrases elliptiques, haletantes, précipitées comme des coups de hache, par un besoin de tout dire, tout dénoncer, tout saper, tout détruire de ce qui est le mensonge de la civilisation, la misère des pauvres, l'hypocrisie humaine, des romans comme *Petits Français*, violente peinture de la stupide instruction universitaire et de l'éducation amoindrisseuse que les enfants avalent de gré ou de force dans nos maussades lycées, peinture préfacée d'une page véritablement noble et audacieuse en sa grondante indignation, la *Rouille du Sabre*, lamentable histoire d'un petit intérieur de sous-off, *Terre promise* que publie actuellement la *Revue blanche* et les *Morfondus*, autre navrant tableau du train-train mesquin, nul en somme de deux époux mariés, « établis » selon les solides traditions bourgeoises pour traîner dans un douillet décor les plus ternes, les plus veules, les plus inutiles des jours. Il est très curieux que le romancier dont l'âme qu'on devine généreuse derrière son ironie qui doit le blesser lui-même plus encore que les autres se complaise invariablement à ces sujets de haine, d'amertume ou d'affreuse morosité sans une tentative d'évasion vers des sérénités apaisantes; car la plupart des écrivains ont le besoin invincible du repos de leurs inspirations loin de l'âpre réalité, et on connaît le cri de Flaubert, frénétiquement impatient de se jeter dans les splendeurs de *Salammbô* ou de la *Tentation* : Elle me dégoûte, la Bovary!

Nous sentons bien que la bonté même pousse M. Morel vers ce monde d'imparfaits et d'esclaves, qu'il voudrait voir les tristes sots débarbouillés de leur sottise, les misérables hors de la prison du malheur afin d'être aptes aussi à savourer enfin les joies du

monde ; nous savons qu'un créateur de franche conscience ne peut faire œuvre valeureuse en écartant de lui les poignantes préoccupations sociales qui maintenant tourmentent tout cœur épris de justice jusqu'à lui gâter le plus clair de ses bonheurs, mais nous sommes sûrs aussi, que, parfois, en des instants d'excessive rareté, il est vrai, la Nature accorde aux plus déshérités des répit et des plaisirs dont nous n'avons jamais vu briller la lueur entre les phrases désespérées du prosateur, trop artiste, cependant, pour méconnaître toujours ce précepte qu'un de ses aînés inscrivit en un livre consacré autant à l'Art qu'aux angoisses de la pensée : « Il convient qu'une œuvre destinée à l'humanité, tout en signalant à celle-ci ses misères, l'apaise en mettant en relief ce qu'il peut y avoir de noble en son activité. »

Nous ne fûmes donc pas surpris de lui voir transporter au théâtre de tels dons de pitié et de tendresse.

Dans la *Nuit*, c'est l'aventure d'un homme qui le soir même de ses fiançailles avec une belle jeune fille devient subitement aveugle. Le mariage se fait quand-même et Jean, l'infirmes, passe ses jours auprès de l'épouse adorée, de son père le pasteur et d'un ami à lui, compagnon d'enfance de sa femme. Mais l'inquiétude surgit bientôt en son âme sans cesse enflammée par l'incertitude que rien, rien ne pourrait vaincre. Marthe, prise entre ces soins de sœur de charité qu'elle donne à celui qu'elle eût continué à aimer, s'il fût resté l'être fort et vivant choisi par sa jeunesse et sa fragilité, et la passion silencieuse, d'abord, puis pressante d'André, l'ami, fatalement attisée par les doutes de Jean, Marthe affolée de langueur et de tristesse et enfin d'amour, flagellée constamment des soupçons du mari rugissant derrière les murailles de sa cécité, entraînée dans le tourbillon de la vie qui s'enfuit et la laissera vieillie, isolée, ignorante du bonheur pour lequel elle fut créée, Marthe vaincue, ou plutôt victorieuse puisqu'elle va vivre de sa vraie vie, écrit à André, fixe un rendez-vous. L'aveugle, toujours aux aguets, survient, saisit le papier et, possesseur de cette proie brûlante que nulle prière ne lui fait rendre, il adjure son père, le prêtre pieux, de lui dire la vérité, de lire la lettre, forçant ainsi, pour son repos, le vieillard au parjure.

Des mois d'anxiété s'écoulaient encore pour ce ménage tragique jusqu'au soir où André, cruellement dominé par le souvenir de la jeune femme, revient d'un exil volontaire, se glisse dans le jardin où elle rêvait à lui et la supplie de s'enfuir en un pays où ils seront libres de s'aimer ; mais Jean, guidé par l'instinct et le pressentiment, les rejoint, les devine et les accorde l'un à l'autre, inspiré par la Foi en Dieu qu'il a puisée peut-être dans les abîmes de sa peine.

Ces cinq actes comportent sans doute des longueurs, quelque monotonie, des obscurités aussi : cette foi subitement éclose chez une âme jusque-là incrédule ; ce caractère qui se révèle d'abord tout de dévouement et de bonté et qui, sous l'épreuve, se transforme en injustice, en tourment incarné sans qu'y subsiste rien de la douceur première ; mais à côté de combien de scènes touchantes et si amples en leur haute émotion, de détails exquis parfaitement enchaînés, de fermeté du dialogue, de pure poésie dans la passion, toutes choses qui eussent encore davantage « porté », si cette histoire n'eût pas été un cas trop particulier, si l'auditeur qui rapporte toujours tout à lui-même avait senti, devant un spectacle moins rare, que son cœur et sa chair peuvent un jour frémir de pareilles affres suivant le caprice des conjonctures.

La pièce fut bien montée et souvent bien jouée par M. de Max, M^{lle} Laparcerie et toute une bande d'enfants, petits personnages

épisodiques, vraies fleurs de lumière en ce sombre parterre, sur lequel les applaudissements tombèrent en pluie serrée soulignant les noms acclamés des deux auteurs.

A Bruxelles, vous aurez *Médor* au théâtre du Parc. C'est charmant dans le précis de l'observation, la bonhomie malicieuse du pris sur le vif et parfois émouvant dans la navrance d'un petit groupe de pauvres gens qui souffrent, se tracassent, se débattent pour la plus insipide, la plus pâlotte des vies : celle du bureaucrate. M. H. Malin a admirablement concentré en un couple de « ronds de cuir » les menus soucis, rongeurs comme d'autres, mais scies ou limes plutôt que haches, les étroites ambitions, les sottises petites illusions de cette série d'êtres toujours croissante : les employés. Dans notre pays le fonctionnarisme est une terrible maladie, plus rapidement envahissante que le phylloxera et, comme lui, destructrice de tout ce qui est la chaleur, le soleil, le vin de l'âme ; la paperasse pâlit les enthousiasmes, l'énergie de vivre ; le griffonnage perpétuel échevèle le faisceau des projets et des désirs ; les flots d'encre superflue éteignent la beauté retentissante de la parole, et bien fort est celui qui, passant par le laminoir du bureaucratisme, n'y laissera pas des lambeaux de son individualité.

Ce sont deux de ces bons fantoches que nous vîmes se démener en leur cercle étroit sur la scène du Gymnase. L'un, Valuche, ramène un soir à dîner Bondaine, ex-copain de collègue, beau garçon orgueilleux de sa taille et de ses poings dont il usait ferme pour la satisfaction de ses fantaisies d'écolier, surtout contre Valuche, le malingre Valuche qui s'était si bien plié à cette tyrannie que son despote le surnomma *Médor*. C'est là ce que le joyeux Bondaine raconte pendant le repas à la douce Alice, femme de son « camaro » et déjà rien moins que fière d'avoir un mari de si peu d'allures, incapable de dérocher les bonnes places et de raconter de telles fredaines. Alice s'amuse, Jeanne, la nièce du couple, aussi ; mais Valuche pas du tout, encore bien moins quand Bondaine, attiré par les deux femmes, s'insalle à l'étage au-dessous. encore beaucoup moins quand Bondaine prend pension chez lui sans qu'il ose refuser ce service à l'ancien compagnon, plus du tout quand il s'aperçoit que l'éternel Bondaine courtise sa femme. veut épouser sa nièce jusqu'au moment où, par la ruse, par la force, exaspéré, outré, il jette, lui, le nain, cet hercule de ministère à la porte par laquelle il rentre, d'ailleurs, un quart d'heure après, grâce aux supplications de la nièce qui l'adore et l'exige comme son mari.

Tout le profond du détail, le naturel des personnages, la vérité de leurs agissements — car nous connaissons dix mille Bondaines et autant de Valuches — nous ont rappelé les bonnes comédies du Théâtre-Libre, moins leurs brutalités quelquefois belles, quelquefois grossièrement inutiles ; l'intérêt est constant, à peine ralenti dans deux ou trois scènes que le jeu des acteurs prolonge encore, parfois, et dans quelques répétitions de situation (le premier acte finit par un dîner, le deuxième commence par un déjeuner), mais le sujet conserve une belle plénitude et vous laisse au moins une sensation de gaieté douce, de joie honnête que depuis longtemps ne nous donnèrent aucune des parisienneries très fanfreluchées, très prétentieuses et dix fois moins séduisantes, si amoureusement accueillies, d'ordinaire, par nos théâtres.

MM. Hugonet et Galipaux jouent parfaitement, avec infiniment

d'esprit sous leur apparente niaiserie et quant à M^{lle} Dallet, ce saxe dans lequel on aurait versé de la poudre à canon, elle a su compléter par son petit rôle d'ingénue un quatuor d'interprètes en qui l'auteur a presque des collaborateurs.

JUDITH CLADEL

NOTES DE MUSIQUE

Il est question de doter d'une Ecole de musique gratuite le populaire faubourg d'Ixelles. Que dis-je? L'Ecole existe, avec ses professeurs, ses élèves. En quelques mois elle a réuni trois à quatre cents inscriptions, et le personnel enseignant à la bonne volonté duquel a fait appel l'initiateur de cette institution naissante, M. Henri Thiébaud, comprend une vingtaine de personnes. En attendant que la commune la prenne officiellement sous son patronage, ce qui ne peut tarder, le petit Conservatoire en réduction se développe et s'impose à l'attention. Etant dû à l'initiative privée, à un esprit quelque peu téméraire d'innovation et de progrès, il a d'ailleurs toutes les chances de réussir.

Dimanche dernier, il inaugurerait son activité extérieure par un agréable concert donné dans le préau de l'Ecole que l'administration communale lui a concédée, rue du Président, pour y organiser, après les heures de classes, des cours de chant, de piano et de diction. Programme varié et intéressant dans lequel les noms de Gounod, de Massenet, de César Franck, de Vincent d'Indy voisinaient avec ceux de Brahms, de Grieg, de Rimsky-Korsakow et du directeur de l'Ecole, M. Henri Thiébaud. Comme solistes: M^{lle} Collet, un soprano à la voix sympathique et pure, M^{mes} Cousin et Contraine, pianistes, MM. Bouserez, Flameng, Janssens, tous artistes connus et appréciés. A entendre la bonne et artistique interprétation donnée principalement, par des chœurs bien disciplinés, de l'*Ave Maria* de Brahms et de la légende mystique de Vincent d'Indy, *Sainte Marie-Magdeleine*, l'auditoire a dû avoir une impression excellente des débuts de l'Ecole d'Ixelles et de l'avenir qui lui est réservé si on la met à même de remplir son programme d'études.

La deuxième des matinées dominicales organisées par M. Wieniawski dans l'intimité discrète des petits salons de la Maison d'Art a été, comme la première, très favorablement accueillie. On a applaudi le maître dans l'exécution du concerto de Schumann (M. Welcker au second piano), de la sonate de Beethoven en ut mineur pour piano et violon (M. Ed. Deru), et le compositeur a été aussi fêté que le pianiste en interprétant trois œuvres de sentiment artistique et de belle allure: *Nocturne*, *Sur l'Océan* et *Polonaise triomphale*.

La partie vocale a été remplie par M^{lle} Julie de Cré, qui a chanté avec beaucoup de talent quatre lieder de Schubert: *Le Voyageur*, *La Jeune Religieuse*, *La Truite* et *A toi mes seules amours*.

La troisième séance aura lieu le 2 janvier. Le 9 février, M. Wieniawski donnera à Berlin un concert exclusivement consacré à ses œuvres. Pour l'exécution de sa sonate pour piano et violon il aura pour partenaire l'illustre violoniste Joachim.

Le nombre des concerts de musique de chambre est en ce moment si grand qu'il devient matériellement impossible de les suivre tous. Mentionnons toutefois, parmi les soirées les plus intéressantes de cette saison musicale surchargée, l'audition des trois *B* (Bach, Beethoven, Brahms) donnée mercredi, avec un plein succès, à la Maison d'Art, par M^{me} Feltesse-Ocsombre, MM. E. Bosquet et N. Laoureux, et, le lendemain, la première séance du Quatuor Zimmer à l'hôtel Ravenstein.

A côté des Quatuors Schörg et Dubois, le Quatuor Zimmer a pris une place spéciale. Consacré surtout à l'interprétation des œuvres classiques, il a son public à lui, attentif et fidèle. L'exécution donnée par M. Zimmer, avec MM. Jamar, Lejeune et Brahy pour partenaires, du Quatuor de Mozart en *si bémol majeur* et du Qua-

tuor en *la majeur* de Beethoven, a été très homogène, expressive et colorée. Le quatuor inachevé de G. Lekeu, dans lequel M. Peje Stork a joué la partie de piano, clôturait magistralement l'audition.

Si nous n'analysons pas ici la conférence faite par M. Octave Maus à la Section d'Art de la Maison du Peuple sur les *Maîtres Chanteurs*, notre habitude étant, on le sait, de ne pas user pour nos collaborateurs de la publicité de l'*Art moderne*, du moins est-il juste de signaler la partie musicale de la soirée, à laquelle ont pris part MM. Verboom et Delbastée, MM. Ch. Henusse, R. Moolaert, A. Dubois et Doehaerd, et qui a été absolument remarquable. Les fragments des *Maîtres Chanteurs* qui composaient le programme (ouverture, airs de Walther, chanson de Hans Sachs, quintette, défilé des corporations) ont été exécutés avec une fidélité et une compréhension qui en ont exprimé les lumineuses beautés.

THÉÂTRES

NOUVEAU THÉÂTRE. — *Blanchette* fut joué d'une manière remarquable par la Compagnie de M. Mouru de la Cotte. Nous disons « fut » car à l'heure où paraîtront ces lignes le joli rideau aux iris mauves s'ouvrira sur un nouveau spectacle, *le Chemineau* de Jean Richepin. MM. Mévisto (le père Rousset) et Herbert (Bonnenfant), M^{mes} Dulac (Élise) et Herdies (la mère Rousset) ont, dans un décor pittoresque, d'un réalisme amusant, interprété avec un sens exact de la vie la comédie de Brieux qui a fait jadis les beaux soirs du Théâtre-Libre et plus récemment ceux du Théâtre Antoine. Mais qui expliquera le changement du dénouement consenti par l'auteur? La pièce finit désormais au deuxième acte, et le retour de la fille révoltée, son mariage avec le bon nigaud qui lui tend les bras sont d'un florissant excessif. La première version ne plut pas au public. L'excuse n'est pas suffisante pour en imaginer une autre, car à ce compte-là... Mais passons. La nouvelle *Blanchette* a réussi, à Paris comme à Bruxelles, par l'observation aiguë, l'ironie, la vérité. Il y a dans le dialogue de M. Brieux une brutalité bourrue qui plaît. M^{me} Herdies y ajoute même des bouts de phrase improvisés dans la chaleur de l'action. Peut-être pourrait-elle se borner à réciter le texte écrit par l'auteur. Il est suffisant pour faire valoir le sérieux talent de comédienne qu'elle possède.

NOUVEAUTÉS. — *Le Canard à trois becs*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Canard sauvage*, lequel n'en avait qu'un, a repris son vol la semaine dernière, après dix-huit ans d'émigration. Bien que marquée de rides profondes, cette facétie, qui tient du vaudeville, de l'opérette et de la féerie, n'en a pas moins amusé les spectateurs par son abracadabrance ahurissante. Ce *Canard* paraît avoir été accommodé par Hervé, maître-queue expert en cuisine au gros sel et aux piments rouges, comme chacun sait. Il a la bouffonnerie énorme du *Petit Faust* et de l'*Œil crevé*, dont la reprise actuelle, accueillie par des rires de bon augure, pourrait bien retarder l'avènement.

Comme dans *Mam'zelle Nitouche*, c'est M^{lle} J. Saulier qui incarne l'héroïne et se fait applaudir.

YVETTE GUILBERT, de sa voix de gavroche, de son geste coupant du charme pervers de sa fausse ingénuité, cingle les vices, les travers, les grandes et petites lâchetés de notre aimable société. Il faut l'entendre réciter les *Soliloques du pauvre*, chanter les *Vieux Messieurs* et *Une Grande Famille*, qui fait rimer sac avec Isaac, macadam avec Abraham, et compagnie Richer avec Mardochee. C'est au Palais-d'Été, vers les 10 heures, que la chanteuse populaire, une incontestable artiste, distribue ses coups de cravache. Abraham fait chorus avec les vieux Messieurs des fauteuils pour l'applaudir et la rappeler, ce qui est, au fond, la seule façon spirituelle de se tirer d'affaire. Mais quelles dégelées, Messieurs, et quelle arme terrible que la satire en pareille mains!

PETITE CHRONIQUE

Nous avons eu fréquemment l'occasion de signaler le soin que prend M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, de donner ou de conserver à nos rues, à nos places, aux perspectives urbaines, un caractère pittoresque. Un groupe d'artistes, voulant consacrer par un témoignage de gratitude cette constante préoccupation esthétique du bourgmestre, a, sur l'initiative du Cercle *Pour l'Art*, ouvert une souscription pour offrir à M. Buls une œuvre d'art dont le caractère et l'importance seront arrêtés par l'assemblée générale des souscripteurs.

Le Comité de patronage se compose de MM. E. Acker, G. Bordiau, Ch.-L. Cardon, F. Courtens, major Combaz, A. Danse, baron de Haulleville, comte J. de Lalaing, baron A. de Loë, J. Dillens, L. Dommartin, V. Dumortier, Joseph Dupont, L. Frédéric, P. Gilson, E. Hiel, E. Janlet, F. Khnopff, Jef Lambeaux, Camille Lemonnier, Valère Mabille, H.-J. Maquet, X. Mellery, G. Meunier, Octave Maus, Edmond Picard, E. Smits, Ernest Solvay, H. Stacquet, Jan Stobbaerts, E. Tardieu, E. Van den Broeck, Ch. Van der Stappen, J. Van Ysendyck, Emile Verhaeren et Th. Vinçotte; le Comité effectif, de MM. Omer Coppens, secrétaire, P. Hankar, trésorier, Omer Dierickx, P. Mathieu, H. Thys et L. Titz.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat, 40, rue des Coteaux, Bruxelles.

M. Vittorio Pica, le pénétrant critique italien, continue son enquête sur l'évolution de l'Art contemporain. A l'occasion de la dernière exposition de Venise, il vient de publier sous le titre : *L'Arte mondiale a Venezia*, une suite de monographies très renseignées sur l'Art des différents pays. La Belgique y tient une place en belle lumière. Dans les pages qui lui sont consacrées, nous retrouvons les noms de Constantin Meunier, Ch. Van der Stappen, Rops, De Groux, Frédéric, Baertsoen, Courtens, Khnopff, Gilsoul. Avec ce sens d'avant-garde qui signale sa critique, l'écrivain se plaît surtout à définir les nuances subtiles des formes d'Art en correspondance avec les tendances les plus avancées du modernisme.

Parmi les revues littéraires récemment écloses, signalons la *Voix Internationale*, organe de l'Association internationale d'écrivains catholiques, revue bimensuelle dont le n° 49 (déjà?) vient de nous parvenir. Au sommaire : Vingt ans de l'histoire de Bulgarie, des lettres inédites de Lamennais, un voyage en Allemagne, etc. C'est à Bruxelles que paraît la revue, rue Stévin, 55, sous la direction de M. L.-M. Omner.

Les concerts de la semaine :

Dimanche 12 (2 h.). THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. Concert de la Société symphonique (M. et M^{me} F. Mottl).

Mercredi 15 (8 h.). MAISON D'ART. M^{me} Kutscherra-Denys et M. Ed. Deru.

Jeu-di 16 7 h. 1/2). GRANDE-HARMONIE. Cercle choral de dames d'Ixelles (solistes : M^{lle} Collet, MM. Wauquier et Baroen).

Vendredi 17 (8 h. 1/2). MAISON D'ART. *Alceste*. M^{me} P. Savari. Conférence de A. de Rozaumont.

MAISON D'ART. — Samedi et dimanche, 18 et 19 décembre, séances de projections lumineuses : « A travers la Belgique, Versailles, Paris. »

Mercredi 22 décembre, à 8 h. 1/2, les *Enfants*, de Moussorgski. M^{me} Marie Olénine, cantatrice; M. Charles Henusse, pianiste; M. Pierre d'Alheim, conférencier.

MM. E. Bosquet, N. Laoureux et M^{me} Feltesse-Ocsombre donneront le 12 janvier, à 8 heures du soir, leur seconde séance de musique de chambre. Au programme figurent des trios de Mozart, de Beethoven et de Brahms. M. Godenne, violoncelliste, prêtera son concours à cette audition.

Le Cercle artistique brugeois ouvrira aujourd'hui dimanche, à midi, sa 20^e exposition internationale annuelle de Beaux-Arts.

M. Gustave Vanzype a traité avec M. Alfred Ruhmann, traducteur de Zola, pour la traduction en allemand du *Patrimoine*, récemment joué à Bruxelles, dont l'*Art moderne* a rendu compte dans son numéro du 21 novembre dernier. L'*Œuvre* montant cet hiver l'*Eschelle*, M. Vanzype sera donc représenté à Paris et à Berlin. Les efforts opiniâtres de notre compatriote pour l'épanouissement du Théâtre belge méritent ce succès.

VANDALISME. — La Ligue artistique affirme que la Fabrique de l'église de Sainte-Waudru à Mons, a fait enlever les sculptures de Jean de Breuck, le fameux sculpteur montois, maître de Jean de Bologne, qui garnissaient les murs de cette admirable et solennelle cathédrale. Ces œuvres superbes, parmi lesquelles certains « nus », certaines figures de femmes, gisent en ce moment par terre, dans un état pitoyable. La Commission royale des monuments est-elle au courant de cette profanation ?

Les trois dernières livraisons de l'*Art flamand* concernent l'époque moderne : dans la première est étudié un groupe de peintres d'histoire : Henri De Caisne, Edouard Hamman et Edouard De Bieffe; la seconde passe en revue un groupe de peintres religieux : Lambert Mathieu, J.-B. Van Eycken et Alex. Thomas; la troisième, enfin, fait revivre les animaliers Eugène Verboeckhoven et Louis Robbe.

Le Théâtre Antoine a reçu deux pièces nouvelles : l'une en cinq actes, d'Octave Mirbeau, *l'Épidémie*; l'autre, en un acte, de Lucien Descaves, *la Cage*. M. Antoine a réalisé son projet de faire alterner les œuvres jouées sur son théâtre. *Blanchette* et *le Repas du Lion* paraissent alternativement sur l'affiche.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès
BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA QUESTION DU THÉÂTRE DU PARC. — LES POÈTES SCANDINAVES. *Holger Drachmann*. — HENSEL ET GRETTEL. — LA X^{me} EXPOSITION DES AQUARELLISTES — JOSEPH STEVENS A LA MAISON D'ART. — PETITES FOLLSE. — UN ALMANACH ARTISTIQUE. — NOTES DE MUSIQUE. *Félix et Henriette Mottl*. *M^{me} Kutscherra*. *M. Ed. Deru*. — PETITE CHRONIQUE.

La Question du Théâtre du Parc.

La bouilloire commence à chanter dans la question du renouvellement de bail au théâtre du Parc de Bruxelles. Ce bail expire à la mi-année prochaine, au 1^{er} juin. C'est la Ville, partant le Conseil communal, qui décidera à qui il faudra le concéder pour l'avenir. C'est à sa prochaine séance, commencement janvier, que probablement il prononcera, car il faut laisser aux intéressés le temps de former leur troupe, et la saison de formation des troupes c'est mars-avril.

Or, dans le public, plus intéressé que personne à la manière dont sera administré cet instrument destiné à satisfaire une partie de ses besoins esthétiques, on se demande s'il n'y a aucune mesure à prendre pour mettre l'exploitation de cette scène mieux en accord avec les exigences nouvelles de nos goûts.

L'agitation est dès maintenant vive parmi les amateurs et parmi les directeurs. Les démarches fonction-

nent et les discussions chauffent. Cela s'intensifiera encore et l'on peut prévoir que d'ici à peu de jours ce sera une lutte aussi animée qu'une bataille électorale. Quotidiennement quelque idée neuve surgit et quelque candidat (ou candidate, car ces dames s'en mêlent et féminisent là-dessus comme sur le reste) se manifeste, avec ses partisans, et parcourt la lice en cortège, bannières déployées.

Nous nous garderons bien, pour le moment, de choisir dans cet intéressant défilé. La délicate question des personnes n'a pas atteint la maturité voulue. Bornons-nous à dire qu'il y a un bouquet tel qu'on en vit rarement en pareille affaire. Il paraît que la grande Sarah elle-même en est ! Cette petite scène du Parc, très aimée, très populaire, très bien classée, suscite des convoitises ardentes. Elle a la réputation de n'être grevée que de charges légères (8,000 francs de loyer, alors qu'elle en vaut 25,000), de posséder une clientèle choisie très fidèle, de donner des bénéfices sinon opulents, au moins satisfaisants et peu aléatoires. En outre, elle pose fort bien son directeur dans le monde dramatique. C'est une situation de tout repos et de bonne considération. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle suscite des flirts variés. Cette Pénélope bruxelloise ne manquera jamais de prétendants et il faudra bien que prochainement les préférences personnelles s'accusent.

Mais ce qu'il importe de considérer avant tout, ce en

quoi nous voulons essayer de mettre aujourd'hui quelque ordre et certaine clarté, ce sont les questions de principe. Oui, les fameuses et inévitables questions de principe!

Nous les voulons tirer non pas de raisons empruntées à la très bête logique formelle; vous savez, ce scolastique système de syllogismes et autres procédés mystificateurs avec lequel on est sûr de se tromper; mais des faits, de cette logique seule vraie qui considère les événements, s'efforce de faire sortir de leur évolution normale la solution, et qui, par cela même qu'elle s'engendre naturellement du passé, sera parfaitement en accord avec l'avenir.

Jusqu'ici les directions diverses qui furent les ménageresses (pourquoi ne dirions-nous pas ménageresses en français, au lieu de *managers* en anglais) du théâtre du Parc, ayant affaire (oh! que cela a longtemps duré!) à un public timide, sans goût personnel, habitué à se laisser guider par le « grand Paris », redoutant de se tromper, s'ensnobisant aisément sur ce modèle étranger, se contentèrent de lui servir, réchauffés, les plats qu'on avait là-bas cuisinés et servis, moins aux Parisiens eux-mêmes (remarquablement gobeurs, du reste, et poliment soumis aux ordres indirects d'un journalisme de rivalité haineuse et de camaraderie basse), qu'aux deux cent mille étrangers qui ne s'interrompent pas de gorgier ses hôtels et ses garnis. C'est de la belle littérature, qui a pour base l'« Inévitable Adultère », que nous fûmes nourris pendant plusieurs décades.

Or, il paraît que nous avons assez de ce régime! D'autant plus que cette imperturbable collection de pièces de pacotille nous ont été, non moins imperturbablement, débitées et jouées par un défilé de comédiens formés suivant les traditions du cabotinage français, dont les dominantes sont l'absence de naturel, les clichés les plus usés du débit et du geste, les routines de conservatoire, et la question de toilette de ces dames, élevée à la dignité d'élément principal de succès et de facteur capital du plaisir.

Que les fêtards brésiliens, anglais, allemands, russes, persans, japonais et turcs soient d'avis qu'un tel théâtre répond pleinement à leur esthétisme et qu'il serait malheureux de déranger un si bel ordre et une si mirifique organisation, cela n'a rien de tourneboulant. Mais dans notre Belgique, actuellement si vivante, si préoccupée d'Art véritable, si avide de s'épanouir, qu'on vienne encore nous traiter comme si nous avions les mêmes appétits psychiques que le rastaquouérisme international, cela commence à être difficilement supportable et à susciter des murmures qui peu à peu grandiront en clameurs.

Les succès d'Antoine et de Lugné-Poe, les tentatives de la Maison d'Art et de son succédané le Nouveau Théâtre, la faveur avec laquelle on a accueilli ces appor-

tages de neuf, démontrent la vérité de cette évolution littéraire. Présentement la sagesse et le devoir sont d'y avoir très particulièrement égard. Ce n'est pas dans une ville où *Hamlet* avec Henry Krauss a été joué une quarantaine de fois devant une salle comble, où les *Maîtres Chanteurs* font recette à coup sûr, où *Tristan et Ysolde* ont attiré la foule pendant tout un hiver, où les œuvres d'Ibsen font fortune, où le public donne ces preuves remarquables d'un goût élevé et du besoin de sortir des calembredaines, ou tout du moins d'avoir à côté des calembredaines des œuvres nobles et belles, qu'il est encore permis de tolérer, non pas sur une scène de farce et de vaudeville, mais sur une scène traditionnellement réservée à la vraie comédie littéraire, des machines comme *Snobs*, la *Carrière*, *Petites Folles* et autres turlupinades, pantalonnades et juponnades, alors même qu'avec vérité on pourrait illustrer l'affiche de ces par trop départementales réclames: Grand succès du Vaudeville de Paris! Immense succès du Gymnase! Incomparable succès des Variétés!

Or, malgré la transformation des goûts de notre public, malgré l'évidence de cette évolution, on a continué à nous traiter au théâtre du Parc comme si nous étions encore les bons et niais provinciaux d'il y a dix ans. Les directions, pleines de bon vouloir certes, mais très peu attentives à notre milieu, ne se sont aperçues de rien. Elles continuent l'importation des pièces et des cabotins du Boulevard. Elles croient avoir assez fait quand elles reviennent de Paris avec les dernières modes de là-bas et qu'elles nous les présentent dans le mois; ou encore quand elles mettent en vedette le nom de quelque jolie femme, actrice d'un jeu tout au plus estimable, que les journaux spéciaux juchent effrontément et mensongèrement au plus haut de l'échelle de leurs louanges.

C'est à ce régime qu'on veut une fin et qu'on demande à l'autorité communale de mettre une fin, en modifiant le cahier des charges, en y introduisant des conditions nouvelles qui placeront l'entreprise en équation avec la transformation heureuse qu'a subie le public belge. Nous voulons autre chose que les resucées parisiennes, autre chose que les non-valeurs des agences d'engagement parisiennes, autre chose que l'intolérable, vulgaire et monotone répertoire parisien, qui fait que toutes ces pièces semblent être la même pièce dans laquelle la même intrigue stupide du cocuage danse son insipide sarabande avec les belles-mères qu'on bafoue et les gommeux qui font la caricature. Assez! assez! A bas! à bas! Conspuez! conspuez!

A recueillir les propos qui courent et prennent rapidement solidité, il est aisé de constater qu'on souhaite qu'il y ait dans la Direction au moins un homme de chez nous, connaissant nos goûts et notre tempérament, se retrouvant dans nos psychologies, et non pas seulement un Bordenave français accommodant ses affaires selon

les rites, les travers, les préjugés en honneur aux environs de la rue de la Paix. Que ce dernier apparaisse en auxiliaire, soit ! Mais qu'il ait seul bouche à parler, non ! — On souhaite que le Répertoire soit formé non de pièces à tiroirs, de farces et d'amusettes, mais de comédies au sens vrai et lettré du mot, suivant la destination habituelle du théâtre du Parc, qui n'est ni un alcazar ni un refuge pour le funambulisme. Et que ces comédies soient prises non seulement au courant, très déprimé, de la scène française actuelle, mais au passé, parmi les œuvres classiques, et à l'étranger. — On souhaite que des efforts sérieux soient faits pour recruter le personnel parmi nos compatriotes, si portés vers l'art théâtral, si aptes à un jeu naturel qui devient de plus en plus rare à Paris, sous l'influence néfaste, pincée, convenue, affectée, et vraiment trop « distinguée » de la Comédie française. — On souhaite que les œuvres de nos auteurs nationaux soient accueillies avec bienveillance, montées et jouées avec soin et non « pour l'amour de Dieu », de façon à aider à l'épanouissement complet des efforts que tant d'écrivains vaillants tentent actuellement pour nous mettre, dans cet art comme dans les autres, au niveau des plus brillantes nationalités. Ce mouvement doit être favorisé énergiquement. Nous avons d'excellents romanciers, des nouvellistes charmants, d'admirables poètes, des critiques savants et subtils, des humoristes profonds, des descripteurs ingénieux et pittoresques. Il nous faut des dramaturges ! En attendant que le groupe suprême, celui des Historiens naisse enfin, et tout fait espérer que ce sera bientôt, tant partout ici l'activité bouillonne.

Et l'on souhaite encore d'autres réformes qui, aux superficiels, peuvent apparaître moins nécessaires : les représentations en matinée des œuvres vraiment éducatrices du sentiment artistique, les représentations à prix réduit, les représentations gratuites pour faire participer la Nation entière au bénéfice du grand et puissant enseignement par le théâtre, chez nous si populaire puisque aucune ville au monde, proportion gardée de la population, n'a chaque soir autant de spectacles où va une foule jamais rassasiée.

Tel est, très sommairement, le programme qui flotte dans les esprits. Des projets divers circulent, comme d'instituer un comité d'artistes ayant son mot à dire dans le choix des œuvres à représenter pour la réalisation des buts généraux que nous venons d'indiquer. Aux candidats à avoir égard à tous ces légitimes désirs et à tenir compte, à côté des nécessités financières, de ces conditions artistiques qui s'imposent, et sur lesquelles on ne transigera pas. A nos conseillers communaux, surtout, à se pénétrer de ces idées qui attestent l'intensité de notre vie artistique et à n'accorder leurs suffrages qu'à ceux qui, dans des limites raisonnables, s'engageront à les réaliser. Une étape est à franchir vers un état

meilleur. Le moment est particulièrement propice. Au pouvoir public à en profiter. Il accomplira ainsi son rôle d'éducateur et de protecteur de l'Art. Si les peuples n'aiment qu'on les dirige, ils veulent désormais clairement qu'on exécute leurs indications destinées à réaliser leur Idéal.

LES POÈTES. SCANDINAVES

Holger Drachmann.

Drachmann est indiscutablement le plus grand poète lyrique moderne non seulement du Danemark, mais encore de toute la Scandinavie.

Agé d'une cinquantaine d'années, il est dans toute la force de son talent et il jouit dans toute l'Europe du Nord d'une célébrité méritée.

Fils d'un grand médecin de Copenhague, Drachmann fut élevé dans un milieu déplorablement bourgeois. Mais les idées étroites et basses de ceux parmi lesquels il grandit lui firent bientôt horreur ; il s'évada de la prison familiale pour se donner tout entier à l'Art, et se consacra à la peinture, au grand scandale de ses ascendants.

Comme peintre de marine il s'acquittait assez rapidement une belle réputation, et son talent n'était déjà plus discuté lorsqu'il s'adonna soudain à la poésie.

Le mouvement littéraire de 1870-1871, créé par les conférences et les écrits du Dr Georges Brandès, avait réveillé le Danemark, endormi et étroitement fermé depuis des années à tout renouveau littéraire. Drachmann fut des premiers à suivre Brandès.

Il se révéla d'abord poète lyrique, en chantant avec une pénétrante émotion la mer et les gens de mer qu'il avait déjà si bien représentés sur ses toiles.

Puis il publia ces romans, vit jouer ces drames que nous avons fait connaître en France.

Enfin, esprit noble et généreux, par ses polémiques et ses poésies sociales où passe un grand souffle d'Humanité, il se montra le défenseur éloquent des déshérités de la vie.

Drachmann a chanté la mer mieux que Richepin ; il l'a célébrée aussi largement que Michelet, mais personne, à notre sens, ne saurait lui être comparé comme peintre des misères sociales.

Voici, traduites aussi littéralement que possible, deux de ses poésies, aujourd'hui populaires dans toute la Scandinavie.

MER, EXPLIQUE-MOI

LE POÈTE

O mer ! Sais-tu pourquoi
Je souffre et je lutte ?
Pourquoi, les lèvres frémissantes, je viens m'asseoir auprès de toi,
Pourquoi je te contemple, oublieux de mon repos,
Oublieux de mes membres glacés par ton haleine ?
Sais-tu bien que je veux comprendre toute ta majesté,
Emprisonner ta voix puissante,
Et en faire des sons mélodieux pour ma poésie ?

Hélas ! quand je parviendrais à faire ainsi vibrer ma lyre,
Ceux-là qui m'écouteraient
Jugeraient au fond de leur âme
Que je ne fus d'aucune utilité à mon pays
En me faisant ton chancre.

LA MER.

Tu m'interroges ? Que te répondrai-je ?
Je n'entends rien aux hymnes et aux poèmes,

Je dédaigne ces jeux de l'esprit.
Cependant si tu tiens à savoir pourquoi je suis en rivalité avec le vent.
Je puis te le dire :
C'est que tous deux, nous allons droit notre chemin
Toujours murmurant et bruissant.
Et nous tiendrions certes pour insensé
Qui nous oserait dire : Taisez-vous.

Et tout en hurlant je me raidis contre l'adversaire.
Rarement au port, le plus souvent au large.
Et dans notre lutte continuelle au loin,
Le vent et moi, nous nous rions de la terre
Sans jamais nous demander : A quoi bon ?
J'aurais pu être l'étang qui tourne le moulin ;
Et moudre ainsi le blé pour les hommes.
Sans doute j'aurais pu faire œuvre utile,
Si je n'étais née avec un naturel trop sauvage.
Injurie-moi, tant qu'il te plaira.
Je suis la mer et ne puis être que la mer !

AMBRE

Auprès de la mer joyeuse, ils se promenaient.
Les vagues se jouaient en une légère danse,
Sillonnant d'écume la plaine onduleuse de la mer.
Ils marchaient doucement. A chaque pas
Ils s'arrêtaient, se courbaient
Et ramassaient l'ambre.

L'ambre que Lui trouvait dans le flot il le lui donnait à elle,
Et il en cisela un cœur, un cœur d'or
Brillant comme la plus pure lumière.
Ce cœur ella, le mit sur sa poitrine, le reprenant et le baisant souvent,
Et en retour elle donna, elle aussi, son cœur,
Mais c'était un cœur qui battait.

Puis Lui partit un jour sur la mer onduleuse,
Et elle ne le revit plus jamais.
Mais elle pressa toujours et si fort sur son cœur,
Tour à tour confiant et désespéré, le cœur donné par l'absent,
Elle le serra si fort qu'elle ne put plus séparer les deux cœurs.
Et pourtant le cœur de l'ingrat n'était que l'ambre de la mer.

Nous n'ignorons pas combien il est vain de s'efforcer de faire comprendre dans une traduction en prose ce que Mendès appellerait la poétique d'une poésie. Cependant nous avons cru devoir tenter cet effort.

On sait, en effet, maintenant comment pensent et comment composent les grands esprits créateurs du Nord, mais on ignore comment *sentent* et comment *aiment* les admirables poètes de la Scandinavie. On ne doit rien ignorer de ce qui est beau ; il faut donc qu'on le sache et nous ferons pour les poètes scandinaves ce que le doux Gérard de Nerval fit pour les poètes allemands. Notre œuvre est difficile, mais elle sera sincèrement accomplie. N'est-ce pas un titre suffisant à votre indulgence ?

V^{ie} DE COLLEVILLE et F. DE ZEPÉLIN

Hänsel et Gretel

C'est d'un conte puéril et menu qu'il s'agit, de l'aventure légendaire de deux enfants égarés dans la Forêt, guettés par la méchante Sorcière friande de leur chair délicate et rose, miraculeusement sauvés, enfin, faut-il le dire ? tout comme le petit Poucet. L'Homme au sable, dispensateur du sommeil, la bonne Fée qui verse la rosée dans le calice des anémones, les belles créatures de lumière aux ailes blanches descendues des nuages, sur une échelle de cristal, pour bercer le sommeil des p'tiots, tout le petit monde chimérique des contes merveilleux, jusqu'aux feux-follets, au coucou, aux voix mystérieuses des feuillées et des oiseaux, peuple et anime la poétique idylle. Perrault a fait souche

en Allemagne, et les frères Grimm, d'où M^{me} A. Wette a tiré son récit, sont ses héritiers directs. Mais en passant le Rhin, le conte bleu s'est germanisé. Le petit Poucet était déluré, espiègle, malin comme un moineau franc. En semant ses miettes de pain et ses cailloux, il inventait le *paper-hunt* ! Hänsel, son frère cadet, est un petit nigaud qui s'embarque sans biscuit, se perd sottement dans les bois. Et sans sa fine mouche de petite sœur qui retient les formules d'incantation et précipite au moment opportun la sorcière dans le four à pain d'épices, il serait encore dans la cage où Grignotte le nourrissait de méringues pour l'engraisser comme un ortolan. Les diableries, le manche à balai transformé en coursier aérien remplacent l'allégorique Croquemitaine et le symbole de ses bottes de sept lieues. La naïveté excessive de cette œuvre n'en est pas moins parfumée de poésie, et tels tableaux : la chaudière du premier acte que remplit la joyeuse turbulence des deux enfants, le sommeil d'Hänsel et Gretel veillés par les anges, leur réveil à l'aurore dans le frémissement des halliers sont tout à fait charmants.

Lors des représentations données à Londres, au Daly's theatre, du conte lyrique dont Catulle Mendès nous offre une fidèle et littéraire adaptation française, nous avons signalé le défaut d'équilibre entre cette historiette et la très importante, très fouillée, très savante partition d'Humperdinck (1). Celui-ci a fait d'*Hänsel et Gretel* un vrai drame lyrique, écrit d'ailleurs avec beaucoup d'art, bourré de contrepoints ingénieux, semé d'embûches harmoniques, d'une polyphonie constante et d'une écriture musicale dont l'intérêt ne languit pas un instant. Il s'est révélé musicien de valeur, élevé à forte école, celle de Wagner dont il s'est assimilé, en disciple peut-être trop zélé, les procédés, la couleur instrumentale et jusqu'à certaines tournures de phrases familières au Maître. Le souvenir des *Maîtres Chanteurs*, de *Siegfried*, du *Vaisseau-Fantôme* plane fréquemment sur cette œuvre consciencieuse et forte.

La contribution personnelle du compositeur se manifeste, il est vrai, en maints passages écrits d'une main délicate dans le style populaire. Il y a de l'entrain, de la gaité, de la grâce « viennoise » dans les inspirations mélodiques dont l'auteur épingle adroitement le tissu musical de son œuvre. Il a, pour chanter l'ingéniosité de ses petits héros, des accents émus d'un charme pénétrant ; sa gaité est saine et sans trivialité, exprimée avec justesse et mesure. Ici le drame lyrique disparaît pour faire place à l'opéra comique, presque à l'opérette, et l'on s'étonne de voir un si grand orchestre employé à si mince commentaire musical.

Quoi qu'il en soit, avec ses mérites réels et son défaut de proportions, *Hänsel et Gretel* est une œuvre intéressante que le public a accueillie avec une vive sympathie. Un triple rappel a suivi la chute du rideau, saluant à la fois les auteurs et leurs interprètes.

Ce sont M^{mes} Maubourg et Landouzy qui incarnent les deux enfants, toutes deux espiègles et gamines, animées, pétulantes, jouant et mimant leur rôle avec une vivacité amusante et le chantant d'une jolie voix claire. Il y a peut-être dans le costume de la seconde quelque exagération. M^{lle} Jeanne Douste, qui créa le rôle à Londres avec une réserve et une ingénuité charmantes, s'était dispensée de chercher dans des bariolages de couleurs, dans des effilochements et des rapiécages d'un réalisme outré, des

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, p. 43.

effets comiques qui ne paraissent pas indispensables à la composition du personnage. M^{lle} Canne s'est, avec une abnégation remarquable, travestie en une abominable sorcière, dont les traits hideux contrastent avec la jolie voix. M. Gilbert et M^{lle} Goulancourt, qui complètent l'ensemble, prennent au tragique des rôles épisodiques qui ne demandent que de la bonhomie. L'orchestre a manqué de discrétion. Et si le décor du premier acte est agréable, la mise en scène de la *Veillée des Anges* est, en revanche, d'une réalisation brutale et matérielle destructive de toute illusion. De malencontreux accidents ont, de même, donné à l'écroulement du château de masse-pain et de confitures de la Fée Grignotte le plus piteux aspect. Il est incompréhensible qu'on ne puisse exécuter au Théâtre de la Monnaie ces trucs élémentaires de féerie. C'est d'un provincialisme désolant,

LA X^{me} EXPOSITION DES AQUARELLISTES

Elle se recommence imperturbablement, inlassablement, cette exposition des Aquarellistes dont nous parlons si tard. On croirait toujours la même, mais vieillissante, fatiguée. L'opinion ne s'en occupe guère, malgré le fugitif tapage de son ouverture, toujours honorée de la présence du Souverain, parce que la société est « royale ».

Il faudrait quelque renouvellement, quelque injection d'un élixir esthétique analogue à la drogue de Brown-Séguard. Le local est malheureux : trop solennel, trop vaste, à plafonds si élevés que, vraiment, les pauvres petites machines à l'eau y semblent des timbres-poste et toute l'exhibition une manifestation de philatélistes. Il faudrait s'occuper de mieux accommoder au milieu cet art délicat et charmant qui menace de s'anémier chez nous jusqu'à en mourir si on ne le soumet pas à un système curatif, ingénieux et énergique.

Cet art est d'appartement ; pourquoi nous le montrer dans les salles imposantes d'un musée. Il nous semble que cela ferait mieux au Cercle artistique et littéraire, malgré la monotonie parallélogrammatique du hall du Waux-Hall. De petites chambres, des cloisons proportionnant l'espace aux œuvres exposées et à leur genre intime. Nous avons chez nous de remarquables artistes qui aiment ce blaireutage reposant, vraies vacances dans leur vie trop lourde, comme s'ils fumaient d'odorantes cigarettes, après des pipes pesantes et des cigares violents.

Il est à désirer que ce joli domaine de nos aptitudes esthétiques ne soit pas déserté. Il importe, au contraire, de le ranimer. Souhaitons que l'an prochain de vaillants efforts soient faits par les organisateurs pour guérir ce marasme.

Joseph Stevens à la Maison d'Art.

Trente œuvres choisies de ce miraculeux artiste. Une surprenante beauté de coloris puissant et sain, harmonieux autant que les teintes des plus beaux minéraux. Du jaspé, de l'agate, des pierres précieuses en mosaïques chantantes et sonores. Un grandissement encore de ces œuvres, déjà vues et admirées, mais pour lesquelles l'admiration augmente à chaque revue, alors qu'on eût pu craindre pourtant l'apparition de la morne monotonie.

Presque tous ces tableaux, bijoux incontestables, sont classés dans des collections particulières. Grâce soient rendues aux ama-

teurs qui, obéissant à un sentiment de haute solidarité, ont accueilli les instances de la Maison d'Art les sollicitant de faire participer le public à la joie de se repaître les yeux et l'âme de ces tranquilles et fortes splendeurs. Leurs trésors semblent grandis dans le milieu spécial où ils sont placés, dans le voisinage d'autres trésors créant une ambiance heureuse, sous une lumière vraiment exceptionnelle, tant elle est caressante et sereine.

De tels ensembles sont destinés à avoir une influence salutaire et rare sur le goût public. Ce ne sont pas, il est vrai, des expositions destinées à mettre en évidence quelque nouveau soldat de notre mouvement artistique ; mais c'est un résumé, une exaltation, un hommage pieux, affirmant la gloire d'un des plus superbes peintres belges contemporains.

PETITES FOLLES !

Comédie nouvelle en trois actes de M. ALFRED CAPUS

Beaucoup d'éloges dans la presse pour les *Petites Folles*. Na-tu-rel-le-ment ! Et pourtant ! Quelle salade, toujours la même, même accommodée, pimentée, fatiguée. Des ménages bourgeois, où les femmes font la fête, avec des gommeux bêtes, ayant de vilaines têtes. Une belle-mère. Des maris rageurs ou philosophes. Le cocuage planant en oiseau de proie. Des anecdotes latérales, forniculatoires. Quelques mots heureux. Telle cette explication d'un divorce : « Nous avions un avoué dans la famille, il a bien fallu l'utiliser. » Des types connus ; aussi connus que Polichinelle, Arlequin, Pierrot, Colombine de la farce italienne. Bref un spectacle vu, revu, contrevu, cent fois vu. On rit... parfois. On sort de là avec l'impression qu'on a bu une médiocre limonade et qu'on a très insuffisamment employé son temps, le temps fuyant et irréparable de la vie, de la belle vie. Des acteurs eux aussi connus, reconnus, archivés, toujours les mêmes en leurs gestes clichés, leurs intonations clichées, leurs effets clichés. M^{lle} Fériel, jolie, bien attifée, à toilettes changeantes, élégantes, séduisantes, ne variant pas son programme d'attitudes, comme d'appuyer à moitié sur le coin d'une table sa croupe fringante en jouant nerveusement de sa longue blanche main se crispant, faisant valoir le luxe bourgeois des bagues. Une autre damoiselle à type hiéroslymain. Puis des messieurs consciencieusement bourgeois de Paris, à ce point embêtés dans leur ménage où rien ne volette qui ne soit mesquin, étroit, agaçant, égoïste ou prostitué, qu'on se demande pourquoi vraiment pareils dindons se sont accouplés à pareilles pintades. Un tableau de l'existence odieuse des décébrés parisiens. Et voilà la pièce dont on nous régale et qu'on proclame succès immense de l'art dramatique au beau pays contigu au nôtre !

Nous nous bornons, vu l'abondance des matières et l'espace restreint dont nous disposons, à mentionner le succès qui a accueilli le *Chemineau* de Jean Richepin, très bien joué au NOUVEAU THÉÂTRE, l'*Héritage de Jean Gommier*, pièce en cinq actes, tour à tour larmoyante et gaie, de MM. A. Lemonnier et L. Péricaud, à l'ALHAMBRA, et une reprise du *Petit Duc* au THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS.

Le THÉÂTRE MOLIERE annonce pour jeudi prochain la première de *Associés*, par L. Gandillot.

UN ALMANACH ARTISTIQUE

M. OCTAVE UZANNE vient de publier à Paris, à la Société française d'éditions d'Art, l'*Almanach de douze sports* de William Nicholson, merveilleux début dans la xylographie en couleurs d'un artiste peu connu de la foule mais qui s'est fait, parmi les artistes, une rapide renommée sous un nom d'emprunt. Car Nicholson, ainsi que nous l'apprend M. Uzanne dans l'étude dont il fait précéder sa très artistique publication, n'est autre qu'un des « frères Beggarstaff », les auteurs de ces affiches recherchées par les collectionneurs à l'égal des estampes les plus rares : *Hamlet*, *Don Quichotte*, *Thomas Becket*, *Girl reading*, et peut-être bien aussi, quoique M. Uzanne n'en parle pas, le *Gardien de la Tour de Londres*.

Ces « frères Beggarstaff » ont jeté le masque et rompu le lien... siamois qui les unissait. On sait désormais que cette collaboration anonyme se constituait de MM. William Nicholson et James Pryde, deux jeunes peintres anglais dont M. Philippe May nous a donné un amusant et caractéristique croquis. On sait aussi qu'après s'être fourvoyés dans les ateliers parisiens que déprime la funeste influence de MM. Bouguereau et Benjamin Constant ils se sont hâtés de conquérir, sur le sol natal, l'indépendance et la personnalité. Et voici W. Nicholson (en attendant que J. Pryde se manifeste à son tour) classé, du coup, parmi les peintres les plus originaux de ce temps. « Quoique très actuel en quintessence, nettement moderniste dans sa facture sobre et synthétique, absolument personnel dans sa manière, dit avec raison M. Uzanne, il se rattache, comme tout bon artiste anglais fidèle à la tradition, à la vieille école autochtone, celle qui compte Hogarth comme ancêtre et s'honore de dessinateurs tels que Rowlandson Cruickshank et aussi le grêle et plaisant John Leech. »

Chacun des mois de l'année est symbolisé par celui des sports auquel il est principalement consacré : la Chasse au renard, la Chasse à courre, les Courses, le Canot, la Pêche à la ligne, le Cricket, le Tir à l'arc, le Four-in hand, la Chasse en plaine, le Golf, la Boxe, le Patinage ; et chaque planche, composée avec humour, en quelques traits synthétiques, sobrement et harmonieusement colorée, taillée dans le bois avec une entente parfaite des oppositions et des valeurs, forme une précieuse estampe toute vibrante de la passion britannique pour les exercices du corps.

L'impression irréprochable de l'*Almanach des Sports*, tiré à 1,070 exemplaires dont 20 sur japon impérial et 20 sur hollandaise, ajoute à ce curieux recueil une haute valeur bibliophilique.

NOTES DE MUSIQUE

Félix et Henriette Mottl.

Ce couple Mottl est exquis. Lui, le « capellmeister » impeccable, qui gouverne avec une fermeté inégalée la turbulence de l'orchestre, réprime d'un geste imperceptible toute expansion intempestive, nuance à l'infini les sonorités instrumentales, anime d'un coup d'œil, échauffe, enflamme son armée docile, la pousse aux tonitruants éclats pour la ramener soudain aux plus délicieuses délicatesses, aux *pianissimi* à peine murmurés ; elle, gracieuse et réservée, colorant son chant expressif, préoccupée non de plaire ou de provoquer les applaudissements, mais d'interpréter avec fidélité, avec un ferveur presque religieuse la pensée des maîtres qu'elle aime et qu'elle veut faire aimer. La sympathie d'une salle enthousiaste est allée à ces deux artistes compréhensifs, sincères, d'une conviction si ferme et d'une nature si haute. Et tous deux ont dû sentir, dans les acclamations qui les ont salués, en même temps qu'une admiration réelle, la reconnaissance pour les émotions d'art qu'ils ont suscitées.

Les œuvres qui figuraient au programme de la deuxième séance des Concerts Ysaye étaient, pour la plupart, connues : ouverture d'*Euryanthe*, *Carnaval romain*, scène du Vendredi-Saint de *Parsifal*, du côté orchestre ; pour la voix : air d'*Iphigénie en Tau-*

ride, air des *Noces de Figaro*, duo de *Béatrice et Bénédict*. Sous la direction nerveuse, impérieuse, tour à tour caressante et véhémement de M. Mottl, les trois pages symphoniques ont acquis un coloris spécial très remarqué. Et M^{me} Mottl a donné à la partie vocale un attrait considérable. Elle avait pour partenaire, dans le duo de Berlioz, le beau contralto de M^{lle} J. Flament, la plus remarquable « Concert-Sängerin » que nous possédions. Et son succès s'est élevé au triomphe après l'interprétation de quelques lieder de Schubert, Beethoven et Weber qu'elle a dits avec une poésie pénétrante, accompagnée au piano par M. Mottl.

Pour clôturer l'audition, le *Chant de Triomphe de Myriam*, pour soprano et chœurs, dans lequel le vieux Schubert ne paraît pas avoir trouvé la veine mélodique qui caractérise la plupart de ses œuvres. L'accompagnement, écrit pour le piano, a été instrumenté par M. Mottl. Et c'est là sans doute le motif qui a décidé la Société Symphonique à la porter au programme. Mais ce motif n'a pas paru suffisant au public, qui eût préféré une page plus dramatique et plus émouvante.

M^{me} Kutscherra. — M. Ed. Deru.

Suite de lieder allemands par M^{me} Kutscherra : Weber, Beethoven, Schumann, Schubert, Haendel, Brahms, Wagner. Diction pleine d'intentions, — de très bonnes intentions, — un peu trop soulignées, nuisant parfois à la pureté et à l'unité des œuvres interprétées. Choix très heureux de morceaux expressifs. A M. Deru, les éloges peuvent s'appliquer dans le sens directement opposé. Le programme n'était pas fait pour mettre en lumière ses qualités dominantes, qui sont une belle intensité et homogénéité de son et de sentiment plutôt qu'une recherche de l'effet. Aussi *Parsifal*, arrangé par Wilhelmy, et le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns ne le montraient-ils pas sous son vrai jour. Ni son tempérament, ni l'école à laquelle il appartient manifestement, ne le destinent aux œuvres flatteusement douces ou amusantes. M. Deru est un artiste sérieux, « solide », dont la robustesse va se muant en force et en grandeur. Je l'applaudis de chercher à s'adoucir. Mais gare aux lénifications qui, en ces temps de goût encore incertain, attendent l'artiste au tournant du chemin ! Pour celui-ci, on peut prédire que sa belle nature ardennaise ne se laissera pas efféminer, et c'est bon à penser.

PETITE CHRONIQUE

La nouvelle de la mort d'Alphonse Daudet, apportée hier par les journaux de Paris, a douloureusement ému le monde littéraire. Nous consacrerons dans notre prochain numéro une étude à l'écrivain et à son œuvre.

Il y aura le 16 janvier prochain vingt-cinq ans que M. JOSEPH DUPONT dirige, avec l'autorité qu'on sait, les Concerts populaires. Pour célébrer cet anniversaire, un groupe d'amis et d'admirateurs de l'éminent chef d'orchestre s'est constitué en comité et a résolu d'offrir au maître un médaillon commémoratif composé par JEF LAMBEAUX, son portrait par EUGÈNE DEVAUX, un Album contenant les noms de tous les souscripteurs et un Livre rappelant les annales des Concerts populaires.

Ce comité est composé de MM. J. Barbier, E. Bauwens, J. Becquet, A. Béon, H. Colard, L. d'Aoust, A. De Greef, L. Dommartin, E. Evenepoel, G. Guidé, C. Gurickx, J. Hénet, G. Huberti, L. Jamar, J. Jacob, O. Junné, M. Kufferath, J. Lagasse, L. Lequime, A. Mabile, A. Marchot, Octave Maus, J. Nève, V. Reding, F. Rotiers, M. Schleisinger, L. Soubre, L. Steens, G. Systemans et E. Ysaye.

Les souscriptions peuvent être adressées à l'un des membres du comité ou à MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Pour la troisième fois M. G. GUFFENS, le consciencieux artiste belge, est allé faire en Italie un long séjour d'études pendant lequel il a travaillé d'arrache-pied. Son but, hautement louable, est de doter son pays de la reproduction fidèle de quelques-unes

des plus belles fresques exécutées par les maîtres de l'art monumental, dans l'espoir que la vue de ces chefs-d'œuvre, dont les reproductions photographiques ne peuvent donner qu'une idée imparfaite, provoquera en Belgique une renaissance de la grande décoration. En 1895, il rapportait de Rome, outre plusieurs reproductions fragmentaires, une excellente copie, de grandeur naturelle, de la vaste fresque de Melozzo da Forlì qui décore le Vatican: *Sixte IV recevant l'hommage de Platina*. En 1896, le *Martyr de Mantegna* concentré à Padoue son principal labeur. Cette année, la moisson est plus abondante encore. Outre trois portraits de Piero della Francesca, parmi lesquels le duc et la duchesse d'Urbin qui se trouvent à Florence et un portrait de femme qui est à Milan, outre une série d'études d'après Botticelli et Signorelli, M. Guffens a copié l'une des trois fresques de Pinturicchio qui ornent les salles Borgia nouvellement ouvertes au Vatican. La composition représente saint Antoine et saint Paul se partageant un morceau de pain tandis qu'un groupe de diabliques tentatrices et deux autres personnages, pèlerins, mendiants ou voyageurs, contemplant cette scène.

Ce travail considérable ne suffisait pas à l'activité de l'artiste, celui-ci a copié en outre deux figures, de dimensions naturelles, de l'*Assomption* du même Pinturicchio.

Pour l'exécution de ces œuvres, M. Guffens mêle à ses couleurs de la cire et de la térébenthine et peint sur une toile préparée à la craie, ce qui donne l'illusion de la fresque. Il est aisé d'apprécier, par la diversité des coloris et des procédés, la probité que le vénérable artiste, infatigable malgré ses soixante-quatorze ans, apporte à ses travaux. Les encadrements mêmes font l'objet d'une étude spéciale et sont scrupuleusement reproduits. Une visite à l'atelier du peintre, place Lehon, 4, hospitalièrement ouvert en ce moment aux artistes et aux critiques, est d'un puissant intérêt.

HENRY ROUSSEAU a fait paraître une brochure de *Notes illustrées* sur l'art monumental et les moulages typiques du Musée des Échanges. Guide très bien fait qui devenait nécessaire pour renseigner le visiteur perdu au milieu des richesses de notre Musée du Cinquantenaire. A ce propos, une observation. Pourquoi le prix des moulages a-t-il augmenté dans des proportions aussi considérables? Le goût commençait à s'en répandre. Au lieu d'acheter les informes magots sacrés ou profanes des petits marchands italiens, on s'habitua à se pourvoir, au Musée, de « postures » mieux choisies, faisant plus d'honneur au raffinement du bourgeois qui en ornait sa maison. Vanité aidant, le goût se formait. Les petites bourses des artistes aussi s'ouvraient à ces tentations. Est-ce pour protéger les Italiens et pseudo-Italiens colporteurs qu'on rehausse les prix des plâtres du Musée? Mais les dits Italiens se mettraient à mouler du beau, s'ils y étaient contraints par la mode et le Père État aurait fait son devoir.

C'est dans la seconde quinzaine de janvier qu'auront lieu, au

Théâtre de la Monnaie, les représentations de M^{me} Mottl que nous avons annoncées. L'éminente cantatrice se fera entendre dans *Lohengrin*, les *Maîtres Chanteurs* et *Faust*.

La reprise de *Fervaal*, dont les études sont commencées, passera dans le courant du mois prochain. *Messidor* sera prêt pour février.

Pour rappel, ce soir, à 8 h. 1/2, à la MAISON D'ART, séance de projections lumineuses (la Belgique, Versailles, Paris). Causerie par M. MARÉCHAL. Entrées : 2 francs et 1 franc.

M. Edmond Picard fera mardi 21 décembre, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, sa deuxième conférence sur *Une expédition au pôle Nord*. Cette conférence sera suivie de projections lumineuses.

Les concerts de la semaine :

Dimanche 19 (2 h.). CONSERVATOIRE. Premier concert.

Lundi 20 (8 h. 1/2). MAISON D'ART. *Alceste* (M^{me} SAVARI). Conférence par M. DE ROYAUMONT.

Mardi 21 (8 h. 1/2). GRANDE-HARMONIE. M. BRUNO STEINDEL.

Mercredi 22 (8 h. 1/2). MAISON D'ART. Audition Moussorgski (M^{me} MARIE OLÉNINE, M. CH. HENUSSE, M. PIERRE D'ALHEIM).

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera le samedi 25 décembre (Noël), au salut, à 3 h. 3/4, diverses compositions de Bach, Palestrina, Nanini, Clérambault, Casali, Dandrieu et Grazio Vecchi.

Quelques écrivains néerlandais se proposent de publier, sous le titre générique *L'Œuvre (Werk)*, avec la collaboration d'artistes, un recueil paraissant trois fois par an en livraisons d'environ 150 pages sur papier de Hollande teinté.

La première livraison, qui sera mise en vente en janvier prochain, contiendra deux planches inédites de Georges Minne; deux planches inédites de J. de Praetere; un drame en vers, *Guulang en Helda*, et des poésies de V. de Meyere; *Lente*, poème en prose de Stijn Streuvels; et *Kronos*, chant dramatique de K. Van de Woestijne.

L'ouvrage, orné par J. de Praetere et imprimé par J.-E. Buschmann, sera mis en vente (à 150 exemplaires) au prix de 15 francs l'an. S'adresser pour les souscriptions à l'administration du *Werk*, Albertstraat, 16, à Anvers.

La *Gilde de Saint-Thomas et Saint-Luc* met en souscription un album de quarante-six planches, exécutées d'après des épreuves photographiques, commémorant les principales curiosités architecturales et archéologiques visitées par la Gilde au cours d'un voyage accompli par elle, en 1895, en Normandie et au Mont-Saint-Michel. Cet album est mis en vente au prix de 15 francs. Les souscriptions sont reçues par M. JOSEPH CASIER, trésorier de la Gilde, 91, rue des Rémouleurs, à Gand.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER



PIANOS

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :

2 & 4, rue du Congrès

BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON,

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles

SOMMAIRE

ALPHONSE DAUDET. — CAUSERIE LITTÉRAIRE. *Georges Eekhoud. Sander Pierron. Henri de Régnier.* — NOTES DE MUSIQUE. *Au Conservatoire. Alceste, par M^{me} Savari. Mousorgski à la Maison d'Art. Le Quatuor Thomson. Les Nouveaux Concerts liégeois* — NCEL! *Bruxelles-Album.* — NOS ARBRES. — PETITE CHRONIQUE.

Alphonse Daudet.

La presse française, sinon le public français, à l'occasion de la mort prématurée d'Alphonse Daudet, a donné le spectacle d'une exceptionnelle explosion de regrets, de louanges, d'admiration, de dithyrambes, sans compter les larmes, car, cette fois, chacun des journalistes engagés dans ces éloges funèbres, a cru devoir affirmer, avec plus ou moins de vérité, qu'il avait les pleurs aux yeux.

Être jugé par ses compatriotes, être jugé par les étrangers sont deux procédures fort différentes. Être jugé de son vivant quand on tient une grande place dans les luttes vitales telles que les comprend le monde artiste contemporain, très féroce, être jugé après la mort quand on ne gênera plus aucune rivalité de gloire ou de profits, sont également deux procédures fort différentes.

Et l'on peut ajouter que toutes les plaidoiries faites pour, contre, ou sur, à des époques si rapprochées de ce sombre événement, quand les souvenirs palpitent encore, quand les camaraderies ne sont point refroidies, quand les pitiés pour la parenté survivante ne sont point calmées, quand les innombrables facteurs visibles, et surtout invisibles, qui imposent aux jugements humains des appréciations fatales sous le pseudonyme dérisoire de « Liberté de penser et d'agir », fonctionnent encore, en leur despotisme inconscient, pour les mortels dupés et misérables, que toutes ces plaidoiries, disons-nous, ne sont que de vaines paroles et de fragiles appréciations que seul le calme de la postérité, en son apaisement définitif et grandiose, remettra au juste point.

Il n'en est pas moins intéressant, après que les voix journalistiques de France ont terminé leur chœur douloureusement triomphal, de savoir ce que l'humanité européenne étrangère pense sur l'écrivain notable que la Mort, après la maladie cruellement longue et sournoise, vient de résorber définitivement dans l'inactivité et l'inconnu. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Amérique parleront. Cet esprit aboli tenait, dans la production romanesque, quel que fut l'étage où il fonctionnait, une trop large place, pour que le congé brutal qui en supprime le jeu dans la littérature aryenne ne suscite pas un universel émoi. Chez nous aussi, en Bel-

gique, ce pays qui prend si résolument belle place parmi les foyers esthétiques européens et dont les sentiments ne sauraient plus être traités en quantité négligeable quand il s'agit d'arrêter une décision sur un débat où l'Art est engagé, des opinions se forment sur le rôle littéraire et social d'Alphonse Daudet. Nous avons, dans *l'Art moderne*, à dégager la nôtre.

Or, nous n'hésitons pas à dire que, malgré la sympathie que les œuvres nombreuses et variées d'Alphonse Daudet suscitent chez le lecteur par leur écriture animée, élégante, alerte, pittoresque et souvent émue; malgré le plaisir de s'alimenter de créations intéressantes, adroitement conçues, vivement déduites, se déroulant en une allure légère, nerveuse et soutenue, il nous paraît fort exagéré de le mettre, ainsi que l'on fait ses compatriotes, au rang des romanciers illustres et définitivement classés, comme Balzac qui résume et absorbe désormais ce genre spécial pour la première moitié du siècle, comme Flaubert, Barbey d'Aurévilly et Cladel qui le synthétisent (moins définitivement peut-être, la reculée du temps n'étant pas encore assez profonde) pour son avant-dernier quart.

Les Français ont actuellement un besoin instant de se relever vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Leurs grands hommes deviennent rares. Un terrible vent de fragilité secoue et stérilise leur mentalité. Les affreuses préoccupations d'argent, de plaisir, de vanité, envahissent leurs âmes et transforment cet admirable groupe humain, du moins dans la partie qui l'inspire, le dirige, le gouverne et le résume, en une bande d'arrivistes et de jouisseurs, sans qu'on puisse voir clairement si la jeunesse en formation saura, espoir indestructible, exterminer cet ignoble bataillon et rendre à la patrie avilie son rang, sa force et l'intellectuelle beauté qui la fit tant aimer et qu'ont flétrie les détestables doctrines de l'Opportunisme, non seulement dans la politique où on eût pu le supporter, mais dans tous les domaines de la Vie et de l'Action. Ceux qui ont le regret et le désespoir de l'écroulement s'efforcent de trouver quelques saillies auxquelles se raccrocher dans cette descente glissante vers l'aveulissement moral et les abîmes où fermentent les avachissements de conscience. De là une tendance à exalter outre mesure les représentants de plus en plus clairsemés des supériorités d'autrefois; de là aussi, peut-être, le secret de l'extravagance d'enthousiasme pour l'œuvre d'Alphonse Daudet qui vient de se manifester avec bruyance.

Emile Zola, à qui fut confié le soin de dire le discours suprême sur la tombe au Père-Lachaise, ne s'est pas abandonné, lui, à cette marée d'équinoxe passant par dessus les digues. Il a dit les choses avec une tempérance remarquable, en un éloge funèbre peu vibrant malgré l'effort. Il a formulé son jugement en des mots trop cruellement justes peut-être, étant donnée la solennelle et

triste conjoncture : « Daudet a été l'esprit le plus honnête devant les faits, — Daudet a été le réaliste respectueux de la vérité moyenne. »

En effet, ses romans, dont plusieurs de son assentiment fâcheux subirent la dépréciante transformation en pièces de théâtre qu'évite l'artiste consciencieux et respectueux de son œuvre, courent à la surface des choses, racontant la vie contemporaine en anecdotes remuantes ou sentimentales, ne descendant guère au profond des phénomènes, décrivant « avec honnêteté la vérité moyenne »; faisant en un style aimable et ingénieux, tantôt rieur, tantôt larmoyant, toujours séducteur mais sans rien d'âpre ou de fort allant aux entrailles, sans rien des fougues et des sublimités en lesquelles furent les âmes héroïques, le récit attachant des faits divers en lesquels, pour le vulgaire et la multitude, la formidable existence des foules et des individualités contemporaines se déroule, non pas en drame, mais en feuilleton. Nulle part n'apparaissent les grands heurts, les angoisses des humanités souterraines, les paysages tragiques des événements pathétiques en lesquels sont engagés, inconscients et niais, même les frivoles, les indifférents et les fêtards. Ses livres sont des histoires pleines de l'intérêt des aventures courantes et de leur banalité, racontées de façon admirable pour les mentalités « honnêtes et moyennes »; trouvant leur chantre et leur narrateur en cet écrivain qui épand, très virtuose, « avec honnêteté les vérités moyennes ».

Quels souvenirs élevés laissent ces types qui furent tant aimés des bourgeoises et des adolescents, dont les aventures furent tant lues en wagons et sous les vérandas des stations balnéaires : Fromont jeune, Risler aîné, Delobel, la famille Joyeuse, Numa Roumestan, le Nabab, Sapho — et Tartarin, qu'un admirateur en délire a, ces jours derniers, équipollé au gigantesque et caricatural Don Quichotte? Pour se rendre compte du fléchissement de ces personnages et de leur marionnettisme, il suffit de rouvrir les livres, spécialement ceux des origines. Ah! qu'ils apparaissent vides et sans trajectoire à nos âmes tourmentées par le besoin de pénétrer dans le labyrinthe des psychologies, de parcourir entière la courbe d'énergie d'un être en lutte, de saisir les ténébreux rapports des petits événements de surface avec le fonctionnement général du monde, de ce monde jamais arrêté, toujours en train de se faire, en écrasants phénomènes! Il suffit aussi de comparer ces habiles histoires attachantes d'individualités superficielles se mouvant à ras du sol suivant leurs intellectuelles resserrées, à une œuvre comme les *Déracinés* de Maurice Barrès, pour comprendre l'énorme distance qui sépare la simple chronique de salonnier beau causeur, du drame vital décrit par un héroïque et âpre penseur.

Le corps d'Alphonse Daudet fut conduit au cimetière

par la cohue qui compose « le monde » parisien, les journalistes, les comédiens, les boulevardiers, les snobs des premières représentations et des champs de course. Tout cela vit de la vie qu'il a décrite et a le sentiment que sa manière est à la portée des courtes intelligences que satisfait aisément, en son décor usuel, une affabulation ingénieusement caressante. Sa littérature donne, à une cote élevée il est vrai, l'étiage de la littérature possible à ce groupe tumultueux dans sa stérilité, qu'il s'agisse de lire ou de faire. La masse, le vrai peuple de France est resté indifférent et le passage de ce mort ne lui a point paru laisser ouvert un sillon impossible à combler. Les vrais lettrés n'ont pas davantage ressenti la morsure qui tenaille un cœur quand brusquement cessent de fonctionner les grands agissants de l'Art, comme Villiers de l'Isle-Adam, pour ne citer qu'un de ces titans caractéristiques avec lesquels immédiatement d'autres, aussi dramatiques fantômes, forment dans la mémoire un cortège de demi-dieux. Alphonse Daudet a amusé ses contemporains, il a distrait des désœuvrés, il a intéressé des féminités, des juvénilités, des ingénuités, des fatigués, des superficialités. En cela il a rempli un rôle et servi. Il a accompli cette tâche avec un talent souple, heureux et chantant. De la sérénité, de la joie, de la sentimentalité baignent ses livres. Mais il y a dérision à le jucher sur le piédestal où se dressent, en leur inquiétude, leur génie et leur sombre puissance, les géants que furent Balzac ou Cervantès !

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Georges Eekhoud. Sander Pierron. Henri de Régner.

« Je me conforme aux préjugés qui règnent à Alexandrie. C'est pourquoi je passe pour un honnête homme », dit Nicias, dans le roman *Thais* d'Anatole France. Et je trouve ces paroles délicieuses.

Elles me sont revenues à la mémoire au moment où je recevais le livre de Georges Eekhoud, *Mes Communions*, que vient de rééditer le *Mercur de France*. Car cette société de littérateurs français, qui a déjà republié le *Cycle patibulaire*, a assumé l'honorable et artiste projet de réunir dans sa collection choisie l'œuvre d'Eekhoud, et de mettre en due lumière cet esprit si profondément humain, si étrangement dramatique, si acerbement passionnel. Elle a vu qu'il y avait, dans l'ingratitude belge à l'égard d'Eekhoud, une lâche injustice, et elle veut le venger.

En effet, dans le groupe des écrivains belges le martyr le plus torturé a été Eekhoud. Bien des lecteurs, ici, vont sourire. Car on tient trop aisément, en Brabant, la littérature pour une récréation. La plupart de nos concitoyens s'imaginent qu'écrire ne coûte aucun mal, que tous ceux qui ont fait des « humanités » peuvent s'adonner aux lettres, comme toutes les bourgeoises qui ont passé par le pensionnat sont aptes à tapisser des pantoufles à leurs maris ou à broder des bavettes à leurs enfants. Erreur provenant de ce que notre public a été trop habitué à voir notre lit-

térature composée par des conservateurs de musées qui rimaient à leurs moments perdus, ou par des receveurs de contributions qui consacraient leurs loisirs aux Muses. La médiocrité a été si puissante et elle est si tenace qu'il faudra des années avant qu'on ait fini de balayer ses traces. Et longtemps encore cela sentira le cuistre dans nos provinces.

On ne sait pas que le véritable artiste porte son art en soi comme un faix qui le tourmente et dont il faut qu'il accouche. Dieu a dit à la femme : *Paries liberos in dolore*. On pourrait traduire, appliquant le mot aux écrivains : « Tu enfanteras des livres dans la douleur ». La « vocation » est à la fois divine et diabolique : divine, en ce qu'elle force à créer, diabolique, en ce qu'elle tourmente comme les flammes de l'enfer. L'idée est toujours là, harcelante, exigeant sa formule, implacable maîtresse, ivre d'espace, assoiffée de bataille et de triomphe, et voulant le large des océans de la Poésie et de la Pensée.

Qui saisit bien cette vérité comprendra ce qu'ont souffert ceux qui, poussés par leur tempérament d'artistes, au milieu de l'indifférence ou des sifflets, ont fait entendre les voix de l'Art authentique dans le monde pleutrement littéraire que constituait la Belgique il y a quinze ans ! Qu'il est révoltant — et que toutes les injures au béotisme sont excusables ! — de voir de purs efforts en proie à la risée des philistins et à la lâcheté triomphante des détenteurs imbéciles et intéressés de l'esprit public ! Toute l'école littéraire belge a pâti — et Dieu sait comme ! que chacun compte ses blessures ! — de cette apathie de nos compatriotes pour les lettres. Mais c'est Georges Eekhoud qui a le plus souffert !

C'est qu'Eekhoud a été le plus personnel, le plus irréductible, le plus original, le plus violent. Il ne s'est pas conformé aux « préjugés qui règnent à Alexandrie ». Il a manqué de « civisme », absolument. Il n'a pas adopté les opinions courantes, il a méprisé les politesses banales, il a bravé les mœurs. Dans le milieu policé et plat où les nécessités d'une vie ombrageuse l'ont poussé, il est resté le rustique exalté, le rouge panthéiste, l'amant des vanupieds, l'apôtre des douloureuses fraternités. Journaliste, il a osé dire ce qu'il pensait de son métier et de ses confrères. Les journalistes ne lui ont pas pardonné et dernièrement encore une lâcheté était sournoisement commise à son égard par un de ces « envieux embusqués derrière les colonnes ou tapis dans les souterrains du journal », comme dit Balzac dans la dédicace des *Illusions perdues*, alors qu'il rappelle à Victor Hugo que celui-ci, « comme Châteaubriand, comme tous les vrais talents », a dû lutter contre la race mauvaise et haineuse des feuilletonistes. Comprenez-vous dès lors toutes les rancunes que Georges Eekhoud a dû soulever ? Car lui, dans un monde qui exige l'égalité et l'uniformité, au lieu de refréner ses instincts, de garrotter ses passions, d'entraver ses amours, de masquer ses répulsions, il les a tous lâchés, au hasard des routes où le conduisait son âme avide de toutes les tendresses, amoureuse de toute la nature et de l'entière humanité. Pour l'auteur du *Cycle patibulaire*, il n'y a ni vice ni vertu : c'est la Passion seule qui éclaire son œuvre. Et celle-ci a poussé comme poussent les chênes, profondément plongés par les racines dans la terre natale, mais haut dans la lumière par leurs cimes.

Georges Eekhoud est le chantre de l'instinct. Son art a fleuri de lui-même, sans principes et sans programmes. Les écoles en isme n'ont pas trouvé d'adepte en lui, alors que le moindre mouvement parisien accroche toujours en Brabant trois ou quatre gamins de lettres pour gambader et faire les singes devant les orchestres et les drapeaux nouveaux, et que tous les hommes de

talent de France ont toujours trouvé en nos terres des larbins pour tenir la queue de leur art. Ces tendances d'imitation, que ceux qui les emploient croient favorables à leur soif « d'arrivisme », sont de nature à confirmer les idées de contrefaçon et de platitude qu'on ne manque pas de faire circuler au sujet des Belges, en certains pays étrangers. Eekhoud, lui, ne s'est jamais inquiété de ce qui était à la mode ou de ce qu'il fallait faire pour réussir. Il a saisi la nature en mâle farouche, — sans le proclamer en des gazettes d'art, — comme les véritables amants qui cachent leurs amours, laissant à d'impuissants fanfarons le soin de conter de douteuses bonnes fortunes. Et son verbe artiste a giclé, comme du sang sous les caresses d'un faune, de partout où il a posé les griffes ardentes de sa pensée et les lèvres brûlantes de ses affections.

Mes Communions! Ce titre explique l'œuvre entier d'Eekhoud, dit sa raison, unique et hautaine. C'est la confession de son cœur qu'il nous livre, — et c'est une prière, à la fois païenne et mystique, tendre et révoltée, mélancolique et aiguë, morbide et loyale, qu'il chante ou murmure, jusqu'à un accent suprême et déchirant, superbe d'exaltation réprouvée, — ardente et corrosive foi, que Jean Lorrain a bien appelée de l'*érotisme anarchique!*

Au lecteurs de l'*Art moderne*, qui connaissent les *Communions*, il suffit de signaler cette réédition. Le livre reste dédié à Sander Pierron, un jeune écrivain, qu'on peut dire l'élève d'Eekhoud, et qui, en un livre de nouvelles et un roman, *Bertille d'Hageleer*, a conté des choses de son pays et de son enfance dans une forme trop naïve, souvent, mais avec un sentiment très touchant, une « candidité » d'art absolue, et que je préfère mille fois à la rouerie de jeunes lettrés qui attaquent une école qui a trop imité Baudelaire et Banville, mais qui, eux-mêmes, et avec moins de talent, pastichent André Gide et Laforgue. J'aime surtout à voir en un débutant, fût-il malhabile, l'accent de la sincérité, la manifestation d'un tempérament, la voix, fût-elle étouffée sous les scories de la gaucherie et des enfantillages, d'une véritable originalité. Ces qualités et ces défauts sont en Sander Pierron. J'aime à le dire; car ce jeune homme de lettres, naguère encore ouvrier en une imprimerie, a eu déjà beaucoup à souffrir de cet esprit étroit de dénigrement et d'hostilité rampante qui souffle en certains bons milieux brabançons.

D'Eekhoud, il me plaît de passer à Henri de Régner, dont le *Mercury de France* vient de publier un livre exquis : *La Canne de jaspe*. Après l'écrivain en proie à la nostalgie des grabats et des hors-la-loi, arrivons à celui que hantent les souvenirs fanés des boudoirs. Après un art pourpre et colère, découvrons un art cendre de rose et cuisse de nymphe; après une langue fruste et médullaire, chargée de sang et d'iode, abordons un langage précieux et affecté; après le bonnet d'une Marianne tragique, la fontange d'une duchesse; après la ribote, le menuet; après la terreur des chauffoirs, la grâce des vieux salons qu'on n'ouvre plus. C'est comme si, au Louvre, après avoir contemplé un âpre Delacroix, on s'en allait à l'*Embarquement pour Cythère*, car M. Henri de Régner me paraît procéder de Watteau, et il est un des écrivains les plus français qui soient aujourd'hui. En une préface caustique, il insinue à son lecteur que peut-être il trouvera à ses contes un « sens inattendu ». Mais M. de Régner lui-même n'a pas l'air de croire beaucoup à la *signification* de ses histoires. C'est qu'elles sont délicieusement invraisemblables, et néanmoins attachantes comme des proses d'Edgard Poe. Leur raison d'être, d'ailleurs, se justifierait par leur extrême élégance seule. Si elles

n'emportent pas la tête et le cœur, comme les contes pimentés et sulfureux d'Eekhoud, elles charment ineffablement l'esprit et il est des pages qu'on écoute ainsi qu'un délicieux air de flûte dans un jardin vieillot et symétrique. Elles récréent, elles enchantent; la plume du poète qui les a écrites, c'est la baguette d'une fée vêtue de soie vert pomme, avec une mouche sur la joue, près d'yeux fripons, et de la poudre sur sa coiffure, — une fée qui dirait des histoires parfois riantes, parfois ténébreuses, mais chimeriques toujours, — et cela avec un air de croire que cela s'est passé ainsi au temps où elles veillaient sur les berceaux des futurs marquis libertins ou des ingénues, alors encore au sein des nourrices qu'a peintes Chardin. J'adore les historiettes de M. d'Amercœur. C'est bien vrai qu'y passent, comme dans nombre des œuvres du noble poète qu'est M. de Régner, le murmure de la mer et le souffle des forêts. Mais aussi quels délicieux tableaux, d'une touche très Louis XV! Quel fantastique d'un Hoffmann, qui, peu soucieux de philosophie, aurait été attiré à la cour pomponnée de M^{me} de Pompadour et raconterait simplement pour distraire des lectrices en falbalas, durant les après-midi folâtres des quinconces, des labyrinthes et des kiosques. Les figures qui surgissent dans les historiettes de M. d'Amercœur sont toutes de belle race et aristocratiquement mouvementées. Mines futées de diplomates utilisant l'adresse des sbires, l'agilité des acrobates et le sourire des femmes; figures gaillardes d'amiraux héroïques et gourmands, dont les vaisseaux sculpturaux laissent à leur suite une odeur de poudre et de cuisine; physionomies de vieux gentilshommes militaires, qui tirent leur tabac du pot de grès des corps de garde au lieu de le prendre dans la boîte diamantée des cours; silhouettes de jeunes débauchés extravagants, qui se font traîner dans des barques étranges et refusent d'en sortir sous ces prétextes, dont la beauté musicale est profonde : « La rivière est douce au sommeil : elle berce à peine; on ne l'entend pas plus couler que la vie, et on se sent porté par elle sans qu'elle vous emporte dans sa fuite. J'aime ma solitude sédentaire; j'aime l'ombre aiguë et charmante que fait sur l'eau, vers le soir, votre château. A travers la grande arche du pont je vois les peupliers de l'île; on est assez près de la mer pour que quelques mouettes remontent jusqu'ici, j'aime leur vol; celui des hirondelles me distrait aussi; les chauves-souris se croisent, et mon petit singe les guette le soir. Elles sont aux oiseaux ce qu'il est à l'homme, suspect et apparenté; » — profil très Marie-Antoinette de fantasques châtélains donnant, en de mystérieux appartements, des diners singuliers, préparés comme pour des philosophes lunatiques; joueuse princesse, perdant, aux cartes, son ombre, que le gagnant conserve, bijou de cet écrin, en un féérique château. — Tout cela constitue un monde précieux, irréel, prestigieux, qui se meut en des jardins surannés et solennels, autour des fontaines, dans des ports empanachés, — dont l'un est lumineux comme un Claude Lorrain, — dans des salons qui évoquent Trianon, dans l'île sauvage de Cordic — ou dans une autre île, peuplée de nymphes nues et de masques gambadant et qu'on dirait vue par l'œil d'une baigneuse, aux voluptés roses, d'Antoine Watteau, encore — dont M. de Régner est vraiment l'arrière-petit-fils. Et si l'art a un parfum, le sien doit sentir la maréchale.

EUGÈNE DEMOLDER

NOTES DE MUSIQUE

Au Conservatoire.

Quelques personnes qui ne font pas un snobisme spécial de se pâmer à chacun des concerts du Conservatoire n'ayant pas, au sujet de l'audition de dimanche, témoigné d'un enthousiasme bien extraordinaire, des voix se sont élevées pour protester contre les gens qui n'admirent pas Haendel ou Bach, ne reconnaissent pas le talent de M. Gevaert ou les mérites de son orchestre. Quoique nous soyons loin de nourrir de semblables opinions, nous n'oserions cependant blâmer ceux que le premier concert n'a pas enchantés. Mais qu'il est difficile de justifier cette impression ! Il ne peut être permis de douter que les œuvres soient très belles ; devons-nous donc nous en prendre à notre insuffisante attention ou à notre esprit que n'intéressent plus ces archéologies musicales ? Voilà une alternative que nous préférons ne pas résoudre : d'autant plus qu'il serait assez hardi de supposer que, de cette incertitude, l'exécution même (certaines mauvaises langues mettaient en cause les chœurs) doit supporter la responsabilité.

Alceste, par M^{me} Savari.

M^{me} Pauline Savari s'est fait entendre, à la Maison d'Art, dans quelques-unes des scènes d'*Alceste* reliées l'une à l'autre par une causerie de M. de Royaumont. L'artiste a surtout joué le rôle, s'attachant, semble-t-il, plus à l'expression dramatique qu'à son interprétation musicale. Si celle-ci a laissé à désirer, des inégalités de son et des intonations douteuses altérant parfois l'émission d'une voix d'ailleurs généreuse et d'une grande étendue, le côté tragique de l'héroïne de Gluck a été mis en lumière avec talent. Par la plastique du geste et des attitudes, l'un et l'autre étudiés et composés avec un soin extrême, M^{me} Savari a réalisé une *Alceste* touchante, de réelle beauté.

Mais le piano de M. Rasse et l'habit noir de M. de Royaumont ne remplaçaient qu'imparfaitement l'orchestre, Admète, les personnages et les chœurs. Et l'effort d'imagination réclamé du public pour suppléer aux éléments absents a paru excessif.

Moussorgski à la Maison d'Art.

Seulement une des facettes de l'art de Moussorgski : « Les Enfants », les drames puérils et profonds de la chambre d'enfants, et déjà surgissent autour de l'artiste les discussions, les étonnements, les incompréhensions, les comparaisons. Schumann aussi, « Les Enfants ! », mais en philosophe, l'artiste allemand ; le Russe lui, dramatisant et réaliste, si vrai, si touchant dans ces berceuses, ces prières, ces contes bien nationaux, mettant en scène ce type absolument russe de la Niania, la nourrice, la femme du peuple qui en connaît tous les proverbes et les légendes et en empoigne l'imagination des générations qui lui sont confiées. Personne n'eût pu dire comme M^{me} M. Olénine, avec cette grâce souple, expressive et pourtant si simple, si dépourvue de tout soupçon de cabotinage ou de virtuosité dramatique, ces chants si naturels. Si naturels que d'aucuns les trouvent trop simples.

Une mention laudative est due, en toute justice, à M. Charles Heurisse, qui a accompagné au piano, avec une discrétion et un talent remarquables, les mélodies du compositeur russe.

M. d'Alheim, conférencier, et M^{me} Olénine feront entendre, en janvier, à la Maison du Peuple, une autre série des composi-

tions de Moussorgski. M. d'Alheim semblait craindre qu'on ne comprit pas ce désir de faire entendre au peuple un auteur populaire. En notre bonne ville, heureusement, tout le monde admire ce désir des grands artistes d'être compris du public le plus attentif, le plus réceptif, le plus sensible qui soit. Et c'est là que nous verrons si les musiciens de salon ont eu raison en dédaignant la simplicité de Moussorgski.

Le Quatuor Thomson.

Nous apprenons que M. César Thomson vient de constituer avec MM. Laoureux, Van Hout et E. Jacobs un quatuor qui donnera cet hiver plusieurs séances à Bruxelles. Vu les qualités individuelles de chacun de ces artistes, nous pouvons dès à présent prévoir que, sous l'efficace et soigneuse direction du maître violoniste, ce Quatuor arrivera à des résultats tout à fait remarquables. Nous publierons ultérieurement la date, le programme et les conditions d'abonnement de ces concerts.

Les Nouveaux Concerts liégeois.

La dixième année d'exercice des *Nouveaux Concerts* vient de s'ouvrir. Tous ceux qui en cette ville ont souci des choses d'art se devaient d'applaudir à ce glorieux anniversaire. L'heure est venue de fêter Sylvain Dupuis. Toutes les sympathies devraient monter vers ce laborieux, vers ce convaincu qui, aidé de quelques-uns, a poursuivi, avec une féconde obstination, au travers des obstacles accumulés par les indifférences et les volontés contraires, son noble but d'initiation et de propagande artistiques.

Au premier concert, Marie Bréma apportait le prestige de son talent justement réputé. A la louange de M^{me} Bréma s'est épuisée la liste des vocables flatteurs. Pour ne pas l'apprécier à sa réelle valeur, il faut ne point comprendre et ne point sentir. Eprise de son art, elle le cultive avec amour et sa conviction persuade, enflamme. Ses compositions très étudiées s'imposent ; toujours elle possède l'autorité, souvent elle atteint la grandeur.

Elle a chanté de nombreux lieder de Wagner, Beethoven, Schubert, Grieg et Robert Franz. Son interprétation du *Roi des Aulnes*, bien que trop ouverte au gré de certains, a propagé l'émotion.

Nous avons particulièrement goûté l'élan tragique avec lequel elle clama *Henrik Wergeland* de Grieg, sa façon simple et profonde de dire *Volupté de Tristesse* de Beethoven, la touchante poésie qu'elle répandit dans cette jolie mélodie de Robert Franz : *Il est venu*. M^{me} Bréma fut saluée de longues ovations.

L'orchestre nous a donné d'excellentes exécutions, claires et animées, de la Symphonie d'Ernest Chausson, du *Carnaval* de Dvorak, du Prélude du deuxième acte de *Ingewelde* de Max Schillinghs et de la *Rapsodie norvégienne* de Lalo.

X. N.

NOËL !

Bruxelles-Album, publié sous la direction de MM. V. MIGNOT et M. ROMBERG. — Bruxelles, librairie de l'Office central.

Les douze estampes en couleurs que viennent de réunir, en un élégant album, quelques artistes bruxellois, évoquent le souvenir des naïves légendes dont on fête, en décembre, dans les familles brabançonnaises et sur le sol de nos vieilles Flandres, l'anniversaire

souriant ou mélancolique. C'est la Saint-Nicolas, le premier de tous les saints du calendrier que les petits enfants apprennent à connaître — et à aimer ! C'est la veillée des Rois mages, et l'arbre de Noël aux féeriques lumières, et la journée des Innocents, et toutes les étapes qui arrêtent un moment devant la flamme du foyer le Passant qui se hâte vers un but inconnu. Des paysages d'hiver signés Omer Coppens, Paul Verdussen, des fantaisies aimables composées par Henri Meunier et René Janssens encadrent les scènes, archaïques ou relevées d'une pointe de modernisme, habilement croquées et enluminées par Charles Michel, Victor Mignot, Maurice Romberg, Gustave Sievens, Fernand Toussaint, Alfred Ronner, Alexandre Hannotiau, A. de Vleeschouwer.

Quelques-unes de ces estampes sont charmantes. Toutes ont leur intérêt. Et ce qui donne à *Bruxelles-Album* son mérite particulier, c'est la belle audace des artistes qui en ont pris l'initiative. Pareille entreprise eût été jugée, il y a peu d'années, téméraire et même irréalisable. On n'eût pas imaginé qu'il fût possible d'échapper, pour une édition de ce genre, au joug parisien, tant était défectueux l'outillage des imprimeries belges.

L'essai tenté par MM. Mignot et Romberg est concluant. Il démontre que l'impression bruxelloise des lithographies en couleurs ne le cède en rien à ce qui se fait à l'étranger. A ce seul point de vue, *Bruxelles-Album* marque une date dans l'évolution du Livre belge, et, souhaitons-le, un point de départ.

Quelques écrivains commentent les illustrations. Ce sont, outre M. Roland de Marès qui s'est chargé de la présentation au public, MM. Camille Lemonnier, Aug. Vierset et L. Dumont. Le texte devrait, semble-t-il, trouver en une prochaine publication un développement plus important. Il en est de même de la musique, qui n'est représentée ici que par une mélodie populaire notée par Paul Gilson. Les ressources qu'offre la Belgique au point de vue littéraire et musical permettent un choix moins restreint. C'est ce que comprendront sans doute les *managers* de cet annuaire, destiné à devenir le *Figaro-Noël* et le *Christmas-number national*.

NOS ARBRES

Beaucoup de soins sont donnés à la replantation des ormes morts de sécheresse et d'inanition aux environs de l'ancienne porte de Namur, sur nos boulevards. On défonce profondément, on remplace la terre, on enfouit du compost fertilisant. M. Buls a passé par là. Grâce lui en soient rendues.

Mais sait-il qu'au square charmant du Petit-Sablon, une des plus complètes réussites de l'architecture appliquée à la voirie, un affreux bûcheron armé d'un tranchet au bout d'un long bâton, tel qu'un oiseau de proie, taille, coupe, abat les jeunes rameaux sous prétexte de « soigner » les arbres ? Ce sont les abominables et sottes mutilations habituelles qui déforment les branchages, si beaux, si harmonieux quand ils poussent naturellement.

La science forestière la plus récente enseigne que même pour les arbres dits de rapport, destinés à l'industrie des planches, le mieux est de laisser faire la nature et qu'en réalité on nuit en élaguant. Aura-t-il fallu du temps, en aura-t-il fallu pour qu'une idée si simple entre dans la caboche de nos fonctionnaires ! Ils ont un crédit pour l'élagage, donc il faut élaguer. C'est d'autant plus dangereux à Bruxelles que les édilités de province se règlent sur la capitale et que les crimes de l'espèce y atteignent des proportions monstrueuses. A Mons seul, actuellement, on n'ébranche plus et ses boulevards deviennent splendides.

D'autre part, on plante beaucoup dans les agglomérations. Saint-Gilles se signale, Schaerbeck emboîte le pas. Dans de nombreux villages on imite. Mais combien d'autres, spécialement au pays wallon, demeurent avec l'affreuse grand-place morne, vide de verdure. Il faudrait voir comme en Allemagne on arbore ! On ne laisse pas un coin sans cette ornementation délicieuse, belle l'été avec les feuilles, plus belle peut-être l'hiver avec le délicat réseau des branches et des brindilles qui font songer aux ramifications végétales sous-marines, aux polypiers, aux buissons de corail.

PETITE CHRONIQUE

La liste de souscription ouverte chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour, en vue de fêter le vingt-cinquième anniversaire de M. Joseph Dupont à la direction des *Concerts populaires*, se couvre de signatures. Rappelons que c'est le 16 janvier prochain que sera célébré cet artistique jubilé, qui rencontre d'universelles sympathies tant parmi les artistes et amateurs belges qu'à l'étranger.

MM. P. DE BRÉVILLE et H. GAUTHIER-VILLARS viennent de publier en collaboration, chez Durand et chez Calmann Lévy, une étude thématique et analytique de *Fervaal*. C'est, certes, le commentaire le plus documenté et le plus complet qui ait été écrit du beau drame de M. Vincent d'Indy. Un examen du symbolisme de *Fervaal* et une judicieuse et claire analyse de la musique envisagée au point de vue des thèmes conducteurs, de l'harmonie, de l'emploi des voix, de l'instrumentation, etc., font suite à la table des thèmes et au résumé du poème et de la partition. Les auteurs y font, en passant, justice de certaines attaques trop visiblement intéressées. Et l'esprit de Willy se retrouve dans cette phrase, qui termine l'avant-propos :

« Des traditions locales ont fourni les éléments de cette œuvre que l'art du poète-compositeur a transformées, magnifiées, élevées jusqu'au symbole. *Fervaal*, c'est la lutte entre l'Eau et le Feu, la religion druidique à son déclin et l'avènement de la religion d'amour... Certains critiques musicaux ont paru regretter les livrets où se déroulaient les péripéties, follement passionnantes, à la suite desquelles Anatole finissait par épouser Armande. Il faut plaindre ces critiques musicaux. »

Expositions ouvertes :

Au MUSÉE : *Les Aquarellistes*.

A la MAISON D'ART : JOSEPH STEVENS.

Au CERCLE ARTISTIQUE : MM. ALLARD, HERREMANS, peintres ; M. DES ENFANS, sculpteur.

A la GALERIE CLAREMBAUX : M. JEF LEEMPOELS.

Dans l'atelier de M. WILLEM DELSAUX, rue des Coteaux, 202 : Tableaux et pastels.

Dans l'atelier de M. GUFFENS, place Lehon, 4 : Copies de fresques d'Italie (Rome, Milan, Florence, Orviété, Padoue). *La Parabole des Aveugles*, de Breughel (Musée de Naples).

M^{me} E. Kutscherra-Denys, qui vient de se faire applaudir à la Maison d'Art, nous annonce son prochain concert pour le 6 janvier à la Grande-Harmonie. M. César Thomson prêter son concours à cette soirée.

Billets chez MM. Schott frères et Breitkopf et Hærtel.

Au programme du Concert populaire d'Anvers d'aujourd'hui figure un ensemble intéressant d'œuvres belges : Symphonie de J. Reylandt, fragments de *Sainte-Godelieve* d'E. Tinel, *Memnon* (A. Van Hasselt) de Paul Gilson, *A une étoile* de M. Lunsens, *le Chasseur maudit* et *la Procession* de César Franck. Soliste : M^{me} Feltesse-Ocsombre.

Notre collaborateur Octave Maus étudie dans la livraison de la revue parisienne *Art et Décoration* qui vient de paraître les ivoires exposés au Palais colonial de Tervueren. Dans le même numéro, une étude de M. Verneuil sur la Broderie, un article de M. Mazerolle sur les dernières fabrications de la Monnaie de Paris, des notices de M. Thiébaud-Sisson, etc.

On nous écrit de Toulouse que M. P. Litta a obtenu, au Conservatoire, un grand succès dans l'interprétation du Concerto en *mi bémol* de Beethoven et de la *Fantaisie hongroise* de Liszt. Le brillant pianiste a, en outre, donné à la salle Roujet un récital de Bach, Beethoven, Schumann, Chopin et Liszt qui lui a valu un accueil enthousiaste.

M^{me} FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DIX-SEPTIÈME ANNÉE (1897) DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

Architecture et Restauration (L. A.)	2
Pour qui nous possédons des Oeuvres d'art	9
La Danse	19
Belgophobie	33
Le Mysticisme contemporain dans l'art et la littérature.	57
Les Arrivistes	161
La Gloire !	201
L'Inévitable Adultère	335
La Prédominance de l'Intellectualité comme force dans la vie moderne	343
La Décadence française	399
Les Héros d'Homère	249, 256
Compromissions	145
Trois souvenirs de Wagner	169
Bonheur et Douleur	219
Ce que vaut un grand artiste	304
Le Don devinatoire de l'artiste. (ENRICO FERRI. <i>Les Cri-</i> <i>minels dans l'art et la littérature.</i>)	301
Les Beaux-Arts au Sénat de Belgique. (Discours de M. EDM. PICARD.)	227
Notes sur les Primitifs Italiens. L'Angelico (JULES DESTREE)	359, 367, 375
De la Recherche du jugement dans la peinture (R. P.)	328, 337, 345, 353
Glose à <i>Paludes</i>	155
<i>Les Nourritures terrestres</i>	185
Congrès féminins. Ce que pensent les vaches	303
Les Distributions des prix (E. DEMOLDER)	253
La Vie littéraire à l'étranger (STANISLAS RZEWUSKI)	271
<i>Stupendum !</i>	394
Le Naturisme dans l'art Le Bonheur de vivre (LÉON HENNEBICQ)	210
La Vie brave (Id.)	238
Les Forces de la nature et le Démon de la médiocrité (Id.)	295
Notre Mère la guerre (Id.)	313
Les Forces de la nature et la Joie de la générosité (Id.)	319
La Musique et la Vie (ANDRÉ RUIJTERS)	105, 113, 121
La Question du théâtre du Parc	407
Les Cosaques de la Meuse (H. C. W.)	325, 371
IMPRESSIONS D'ARTISTE : Ansbach, Baden-Baden	179
Autour du kiosque (Ems)	245, 261
Walcheren. Excursion pascalle	129
Veere (île de Walcheren)	338
Promenades et Souvenirs (R. P.)	269
Les Promenades urbaines dans la Nord-Allemagne	277
Le Port de Hambourg (JUDITH CLADEL)	361
Helsingör	285
Le Château de Frederiksborg (JUDITH CLADEL)	329
Esthétique du contact humain. — En tram	138
Les Villes et la Femme	247
L'Amour	314

ANQUETIN	180
VICTOR ARNOULD	89
ALBERT BESNARD	65
LÉON BLOY	317
JOHANNES BRAHMS	114
F.-A. CAZALS (V ^{ie} DE COLLEVILLE)	68
ALPHONSE DAUDET	415
HENRY DE GROUX (CHARLES MORICE)	85, 91
VINCENT D'INDY	81
HOLGER DRACHMANN (V ^{ie} DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN)	409
EDOUARD DUYCK	117
MARY-MOODY EMERSON	194
ANATOLE FRANCE	351
LÉON FRÉDÉRIC	25
ANDRÉ GIDE	237
CAMILLE LEMONNIER	209
CONSTANTIN MEUNIER	36
MOUSSORGSKY	391
FÉLICIEN ROPS (EDMOND HARAUCOURT)	289
BLANCHE ROUSSEAU	225
EUGÈNE SMITS	153
RICHARD STRAUSS	383
WALT WHITMAN	320

PEINTURE

Au Musée moderne de Bruxelles	211
Les Fresques de Meysse	363
Les Fresques d'Anderlecht	380
Les Fresques d'Italie copiées par M. G. GUFFFENS	413
Le <i>Saint-Martin</i> de VAN DYCK	380, 396
A propos du <i>Saint-Martin</i> (J. NÈVE)	402
Böcklin au Musée de Bâle (LÉON HENNEBICQ)	392
Le Musée Rosenborg à Kjöbenhavn	309
Le Musée Dobrée à Naples	307
Le Musée Tate à Londres	275
La Reproduction des œuvres d'art (A.-J. HEYMANS)	301
Une lettre de Charlet	157
La Lettre d'Henry de Groux	354, 364
Une lettre d'Eugène Laermans	222
L'Art dans une démocratie (J.-F. RAFFAELLI)	5, 199
SALON DES BEAUX-ARTS. Les Oiseaux dans la cage	137
Le Catalogue du Salon	213
La Section anglaise (la Bourgeoisie dans l'Art)	165
Le Salon des refusés	150
La Question des refusés (LEMMEN)	165
Pour consoler les refusés	283
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. ALBERT BESNARD	65
Les Peintres	73
Les Arts décoratifs	97
Liste d'acquisitions	78, 86, 103, 110, 126

Exposition du PORTRAIT	156
Id. des AQUARELLISTES	411
Id. de POUR L'ART.	28
Id. du SILLON.	338
MAISON D'ART. Le Salon d'Art idéaliste.	83
Exposition de M. IBELS.	12
Id. de M. JAN VERHAS.	52
Id. de M. EUGÈNE SMITS	153
Id. de M. ALEXANDRE SOCHACZEWSKI	220
Id. de M. JOSEPH STEVENS.	411
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M. WYTSMAN	61
Id. de M. VERHEYDEN	94
Id. de M ^{lle} N.-A. MARCOTTE	102
Id. de M. ALEX. MARCETTE	372
Id. de M. LE MAYEUR DE MERPRÈS	380
Cinquantième anniversaire.	151,
LE SALON DU CHAMP-DE-MARS	177, 193
Exposition de Prague	159
Exposition de Venise	298
Le Plafond de l'hôtel de ville, par O. DIERICKX	134
La Décoration de la salle du Tribunal de commerce (J. L.)	235
Les Oeuvres récentes de Félicien Rops	52
<i>Félicien Rops</i> . Edition Deman	118
<i>Louis Legrand</i> . Catalogue de son œuvre (E. RAMIRO)	197
<i>L'Almanach des Douze Sports</i> de WILLIAM NICHOLSON	412
<i>Poster calendar</i> , de L. RHEAD	6
<i>Bruxelles-Album</i>	419
<i>Kunsthandbuch für Deutschland</i>	257
<i>Le Massacre des Arméniens</i> , de E. Van den Bussche	134
Constantin Meunier à Berlin	388
H. Van de Velde à Berlin.	388
<i>Nécrologie</i> : CHARLES COUNTRY	373
DEN DUYTS	63
ÉDOUARD DUYCK	117
HENRI GUÉRARD	135
Vente Sir John Pender (Londres)	183
Vente Tricaud (Paris)	135
Vente E. Willems (Bruxelles)	127
Concours de l'Académie	174
Memento des Expositions 6, 13, 46, 54, 86, 182, 258, 306, 348	

SCULPTURE

La Sculpture au CHAMP-DE-MARS.	193
L'illustre Thorwaldsen	279
La Gypsographie (PIERRE ROCHE)	60
L'Art de l'ivoire (ROLAND DE MARÈS)	233
Exposition de la Médaille.	155
Le Lot de 100.000 francs.	221
Le Monument Stas.	347
<i>La Mort d'Ompdrailles</i> , par Charles Vander Stappen	207
La Statue de Rogier	251
<i>Le Silence de la Mort</i> , par J. Dillens	372
Le Monument Pisan, par A. Charpentier	259
Le Monument Millais, à Gréville	291
<i>L'Archange</i> de Frémiet au Mont-Saint-Michel	291

INDUSTRIES D'ART

Les Industries d'art à l'EXPOSITION DE BRUXELLES. 79, 126, 214	263
Les Arts décoratifs au SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE	97
Les Objets d'art au CHAMP-DE-MARS	193
Les Grilles de Nancy et les Grilles du Palais de la Nation (Dr JOSEPH)	190
L'Art dans la vie publique, à Anvers	266

<i>Dekorative Kunst</i>	340
<i>L'Estampe et l'Affiche</i>	79
<i>Der Moderne Stil</i>	341
Vente de tabatières anciennes (Londres)	191

ARCHITECTURE

Architecture et Restauration (L. A.)	2
La Restauration des monuments historiques.— Une idée malheureuse.	68
Nos monuments historiques menacés (L. A.)	147
Un Palais des Beaux-Arts, s. v. p.	387
Le Château de Frederiksborg (JUDITH CLADEL).	329
Montjoie, par Camille Lemonnier	322
L'Esthétique des villes	265
L'Astiquage de Bruxelles. Les pignons.	36
Les Pignons latéraux des maisons	347
La Peinture des monuments publics et des maisons.	157
L'Arcade de la place Royale.	127
Les Portes du Musée	55
Ouverture des fenêtres	388
Hommage à M. Charles Buls.	405
« Bruxelles-Kermesse »	132
Le Congrès international des architectes	296
Concours de l'Hôtel communal de Saint-Gilles	273

LITTÉRATURE

Quelques traits de Carlyle (EMERSON)	255
Quelques pensées de Goethe	297
Renaissance.	263
Une lettre de George Sand	77
Lettres inédites de Victor Hugo	305
Les Correspondances posthumes	282
La Profession d'Homme de Lettres en France	139
La Vie littéraire (EUGÈNE THIÉBAULT)	395
La Vie littéraire à l'étranger (STANISLAS RZEWUSKI)	271
A propos d'André Gide	237
Eloquence féminine: La Maréchale Booth	59
Un tournoi poétique	93
La Noblesse de la Famille Verlaine	86
Paul Verlaine Belge	53, 79
Hommage à Camille Lemonnier	379
Le Cours de littérature française à l'École militaire	61
M. Sigogne et ses élèves	45
La Bibliothèque de W. Morris	71
Paradoxes d'un Bibliophile (CHARLES DUMERCY)	181
PAUL ARDEN. <i>Vieilles Amours</i>	44
VICTOR ARNOULD. <i>L'Art littéraire dans l'Histoire</i>	89
YVES BERTHOUD. <i>Ames simples</i>	70
LÉON BLOY. <i>La Femme pauvre</i>	317
G. BOISSIÈRE. <i>L'Illusoire Aventure</i>	148
THOMAS BRAUN et FRANZ MELCHERS. <i>L'An</i>	401
H. CARTON DE WIART. <i>Regards au dedans et au dehors</i>	44
VICTOR CHARBONNEL. <i>Les Mystiques dans la littérature présente</i>	19
LÉON CLADEL. <i>Juive errante</i>	293
W. CRANE. <i>L'Illustration du Livre</i>	63
PIERRE D'ALHEIM. <i>Sur les Pointes</i>	198
LÉOPOLD DAUPHIN. <i>Les Raisins bleus et gris</i>	148
P. DE BRÉVILLE et H. GAUTHIER-VILLARS. <i>Fervaal</i>	
Étude thématique et analytique	420
JEAN DELVILLE. <i>Le Frisson du Sphinx</i>	85
EUGÈNE DEMOLDER. <i>Le Royaume authentique du grand saint Nicolas</i>	17
Id. <i>Sous la Robe</i>	385
HENRI DE RÉGNIER. <i>Jeux rustiques et divins</i>	75
Id. <i>La Canne de jaspe</i>	417

MAURICE DES OMBIAUX. <i>Larmes en fleurs</i>	44
JOSEPH DESTREE. <i>Les Heures de Notre-Dame dite de Hennessy</i>	148
JEAN DE TINAN. <i>Penses-tu réussir?</i>	226
JEAN DOLENT. <i>Monstres</i> (CHARLES MORICE).	41
EDOUARD DUCOTÉ. <i>Aventures</i>	246
GEORGES EKHOU. <i>Mes Communions</i>	379, 417
PAUL FORT. <i>Ballades françaises</i>	132
ENRICO FERRI. <i>Les Criminels dans l'Art et la Littérature</i>	301
ANATOLE FRANCE. <i>Le Mannequin d'osier</i>	351
J.-F. FRÉSON: <i>La Vie et l'Art en Autriche-Hongrie</i>	281
ID. <i>L'Evolution du lyrisme et l'Œuvre de Richard Wagner</i>	281
HENRI GHÉON. <i>Chansons d'aube</i>	203
RENÉ GHIL. <i>Dire du mieux: Livre V. — L'ordre altruiste (vol. III)</i>	203
ANDRÉ GIDE. <i>Le Voyage d'Urien et Paludes</i>	44, 155
ID. <i>Les Nourritures terrestres</i>	185, 237
ALPHONSE GOOVAERTS. <i>Une Femme bourgmestre d'une ville belge au XVIII^e siècle</i>	131
GRÉARD. <i>Meissonier. Ses Souvenirs et ses Entretiens</i>	20
A.-F. HÉROLD. <i>Images tendres et merveilleuses</i>	75
CH.-H. HIRSCH. <i>Yvelaine</i>	148
FRANCIS JAMMES. <i>La Naissance d'un poète</i>	172
ID. <i>Un Jour</i>	172
ALFRED JARRY. <i>Les Jours et les Nuits</i>	227
GUSTAVE KAHN. <i>Limbes de lumière</i>	75
TRISTAN KLINGSOR. <i>Squelettes fleuris</i>	171
PIERRE LAFITTE. <i>Les Grands Types de l'humanité</i>	321
LUCIEN LAMBERT. <i>Fleurs sylvestres</i>	148
GEORGES LEBACQ. <i>Notes subversives</i>	288
MAURICE LEBLOND. <i>Essai sur le Naturisme</i>	3
CAMILLE LEMONNIER. <i>Les Yeux qui ont vu</i>	123
ID. <i>L'Homme en amour</i>	209
H. LUPPENS. <i>Bruxelles ville ronde</i>	341
PAUL et VICTOR MARGUERITTE. <i>Poum!</i>	393
HENRY MAUBEL et JAMES VANDRUNEN. <i>Octave Pirmex. Impressions et Souvenirs</i>	77
EUGÈNE MONTFORT. <i>Sylvie</i>	171
FRANZ NÈVE. <i>Louvain pittoresque</i>	257
JOSEPH NÈVE. <i>La Légende de l'Arbre de la Croix</i>	198
ID. <i>Quelques portraits de la galerie d'Arenberg</i>	332
J. PÉLADAN. <i>Le Prochain Conclave. Instructions aux cardinaux</i>	43
CH.-L. PHILIPPE. <i>Les Quatre Histoires du pauvre Amour</i>	227
VITTORIO PICA. <i>L'Arte mondiale a Venezia</i>	405
SANDER PIERRON. <i>Bertille d'Hagheer</i>	417
ADOLPHE PRINS. <i>De la santé morale dans les lettres et les arts de notre temps</i>	340
RACHILDE. <i>Les Hors-nature</i>	172
J.-F. RAFFAËLLI. <i>L'Art dans une démocratie</i>	5, 199
GEORGES RAMAEKERS. <i>L'Hymnaire du Printemps</i>	246
E. RAMIRO. <i>Louis Legrand. Catalogue de son œuvre gravé et lithographié</i>	197
REGGIE DAR-THULA. <i>Anouchka</i>	70
G. RENCY et H. VAN DE PUTTE. <i>Les Heures harmonieuses</i>	107
GEORGES RODENBACH. <i>Le Carillonneur</i>	124
BLANCHE ROUSSEAU. <i>Nany à la fenêtre</i>	362
HENRY ROUSSEAU. <i>Notes sur l'art monumental et les moulages du Musée des échanges</i>	413
ANDRÉ RUYTERS. <i>A eux deux</i>	107
SAINTE-GEORGES DE BOUHÉLIER. <i>L'Hiver en méditation</i>	67
ROBERT SCHEFFER. <i>La Chanson de Néos et le Prince Narcisse</i>	108
LUCIEN SOLVAY. <i>Le Paysage et les Paysagistes: Théodore Verstraete</i>	288
M. SPOELBERCH DE LOVENJOU. <i>La Véritable Histoire de « Elle et Lui »</i>	131
OCTAVE UZANNE. <i>Les Rassemblements</i>	70
ID. <i>Almanach de W. Nicholson</i>	412

A. VEYDAUD. <i>Véritablement</i>	147
VIELÉ-GRIFFIN. <i>Clarté de vie</i>	204
A.-J. WAUTERS. <i>La Grand'Place de Bruxelles</i>	332
WILLY. <i>Notes sans portées</i>	70
BRUXELLES-ALBUM	419
LIVRES ANGLAIS: <i>Holy Christmas; Wymps; The Parade</i>	13
La REVUE ENCYCLOPÉDIQUE. <i>La Belgique</i>	250
La REVUE FRANÇAISE D'ÉDIMBOURG	77
PÉRIODIQUES NOUVEAUX: <i>Anthologie-Revue</i>	397
<i>L'Aube</i> (transformation)	372
<i>Le Cri de Paris</i>	47
<i>Dekorative Kunst</i>	340
<i>L'Ermitage</i> (transformation).	7
<i>L'Estampe et l'Affiche</i>	79
<i>L'Estampe moderne</i>	167
<i>Les Heures</i>	159
<i>L'Humanité nouvelle</i>	167, 323
<i>Iride</i>	79
<i>Jadis</i>	39
<i>Der Moderne Stil</i>	341
<i>La Presse universelle</i>	7
<i>La Revue d'Art illustrée</i>	39
<i>Le Spectateur catholique</i>	63
<i>La Trêve-Dieu</i>	63
<i>Onze Vlagge</i>	397
<i>La Voix Internationale</i>	405
<i>Werk</i>	413
Conférences de la LIBRE ESTHÉTIQUE: <i>La Séance Verlaine</i>	101
Conférences de la MAISON D'ART. <i>Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam</i> (ROLAND DE MARÈS)	53
<i>Synthèse de la philosophie de l'amour</i> (ROBERT PICARD).	141
Conférences du CERCLE ARTISTIQUE: M. H. CHANTAVOINE et M. DE WIZÉWA	59
<i>Moussorgski</i> (PIERRE D'ALHEIM)	391
Conférences de la MAISON DU PEUPLE. <i>Multatuli</i> (ROLAND DE MARÈS)	29
<i>Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg</i> (OCTAVE MAUS).	404
Conférences des MATINÉES LITTÉRAIRES: <i>La Danse</i> (M. BOURGAULT-DUCOUDRAY)	19
Conférences de l'UNIVERSITÉ NOUVELLE: <i>La Reliure d'art</i> (COBDEEN SANDERSON)	117
<i>L'Evolution de l'Art</i> (D ^r JOSEPH).	109
Discours de M. E. PÉRIER à la Conférence du Jeune Barreau d'Anvers	371
Conférence de M. EUG. GRASSET: <i>L'Art nouveau</i>	240
Conférences péripatéticiennes de M. MAURICE GRIVEAU.	166
Referendum sur les écrivains les plus lus en Allemagne.	315
<i>Nécrologie</i> . ALPHONSE DAUDET	415
Accusés de réception. 22, 38, 70, 78, 134, 142, 150, 158, 182, 241, 266, 298	

MUSIQUE

La Musique et la Vie (ANDRÉ RUYTERS)	105, 113, 121
Trois Souvenirs de Wagner	169
Chants liturgiques.	173
<i>Istar</i> , par Vincent d'Indy	14, 21
Un nouveau quatuor à cordes de Vincent d'Indy.	372
<i>Ellys</i> , par A. Mortier et P. Litta.	298
GABRIEL FAURE.	133
FRANÇOIS RASSE	220
CONCERTS DU CONSERVATOIRE (Haydn, Rameau, Beethoven, Wagner)	53
<i>La Passion selon saint Mathieu</i>	125
Hændel et Bach	419
Association des professeurs d'instruments à vent. 5, 150, 396	
Concours	198, 205, 222
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1896-1897. Quatrième Concert. <i>La Princesse d'Auberge</i> (J. BLOCKX)	37

Saison 1897-1898. Premier concert (SAINT-SAËNS)	333
Deuxième concert (M. et M ^{me} RICHARD STRAUSS)	383
Hommage à M. J. DUPONT	412, 420
CONCERTS DE LA SOCIÉTÉ SYMPHONIQUE. Saison 1896-1897: Deuxième concert (<i>Istar</i> , de VINCENT D'INDY)	21
Troisième concert (<i>Hamlet</i> de G. LEKEU)	45
Quatrième concert (M. et M ^{me} MOTTL)	71
Cinquième concert (VINCENT D'INDY, E. YSAYE et C. THOMSON)	109
Concert spirituel	125
Saison 1897-1898. Premier concert (LÉON JEHIN)	355
Deuxième concert (M. et M ^{me} MOTTL)	412
Concerts de la LIBRE ESTHÉTIQUE. — Musique française du XVIII ^e siècle.	94
Musique allemande du XVIII ^e siècle	110
CONCERTS DE LA MAISON D'ART. — Le Quatuor A. DUBOIS.	29, 53, 388
Séances de musique de chambre.	12, 38
Recital VANTYN	38
EUGÈNE YSAYE au Salon d'Art idéaliste	102
Audition des trois B	404
Matinées Wieniawski	372, 404
M ^{me} KUTSCHERRA et M. ED. DERU	412
M ^{me} P. SAVARI	419
Audition MOUSSORGSKY.	419
La Musique à l'EXPOSITION DE BRUXELLES. Cantate inaugurale de PAUL GILSON.	156
Concert symphonique (E. YSAYE et C. THOMSON)	234
<i>Sainte-Godelieve</i> , d'E. TINEL	240
Séances musicales	150, 349
CONCERT DE LA MAISON DU PEUPLE. <i>Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg</i> .	404
CONCERT DE L'ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES	404
Le Quatuor SCHÖRG	381
Le Quatuor THOMSON	419
Le Quatuor ZIMMER.	102, 404
CONCERT BAUER	396
Id. F. MERTENS	364
Id. SAUER	62
Id. TEN HAVE	388
CONCERTS DU WAUX-HALL	166, 182, 190, 207, 214, 223
La Fête de l'hôtel de ville	212
Le 10 ^e anniversaire de la MAISON DES OUVRIERS	150
GAND. La messe d'Ad. Samuel	141
LIÈGE. Concerts du Conservatoire	102, 396
Les Nouveaux Concerts.	62, 126, 419
La Messe en ré	45
VEHVIERS. Concerts de l'École de musique	6
25 ^e anniversaire de la <i>Musical</i> de Dison	133
AIX-LA-CHAPELLE Le Festival rhénan	187
FRANCFORT. Concert de Vincent d'Indy	397
NANCY. Concerts du Conservatoire	39, 79
PARIS. Concerts Nikisch	175
Id. Concerts d'Eugène Ysaye.	118, 141
MM. Agniesz et Jacobs en Russie	214
MM. Angenot et Gillet à Barcelone	133
M. Litta à Toulouse	420
Le Musée Wagner à Eisenach	283
<i>Nécrologie</i> . JOSEPH FISCHER	341
HENRI GILLET	265
Accusés de réception	22, 142, 151, 241, 266

THÉÂTRE

Le Renouveau au théâtre. L'Interprétation des œuvres	164
Une Enquête sur le théâtre	287
Le Déclin de la Comédie française	188
La Question du Théâtre du Parc.	389, 407
THÉÂTRE DE BAYREUTH. <i>Parsifal</i> . L'Anneau du Nibelung (L. L.)	142, 281

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. <i>Le Domino noir</i> (reprise).	37
Représentations de M ^{me} Bréma. <i>Lohengrin</i> .	37
<i>Samson et Dalila</i>	46
<i>Orphée</i> .	49
Représentations de Sarah Bernhardt. <i>Lorenzaccio</i> , d'A. DE MUSSET	158
<i>La Samaritaine</i> , d'E. ROSTAND	163
Représentations de Coquelin	204
<i>La Vivandière</i> , de B. GODARD	46
<i>Fervaal</i> , de VINCENT D'INDY	81, 92
Autour de <i>Fervaal</i>	93
Notes sur la partition	250
Etude thématique et analytique (P. DE BRÉVILLE et H. GAUTHIER-VILLAS)	420
Reenseignements divers	6, 14, 78, 118, 158, 249, 298
<i>Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg</i> (reprise)	378
<i>Hänsel et Gretel</i> , de HUMPERDINGCK	410
THÉÂTRE DU PARC. <i>La Bonne Hélène</i> , de JULES LEMAITRE	12
<i>Disparu!</i> d'ALEXANDRE BISSON	21
<i>Tes père et mère...</i> , de GUSTAVE VAN ZYPE	41
<i>Snob</i> , de GUSTAVE GUICHES.	346
<i>Petites Folles!</i> d'ALFRED CAPUS	411
La Compagnie shakespearienne de Miss MARY MAC INTOSH.	204, 217
THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. <i>La Reine Margot</i> , d'ALEXANDRE DUMAS	29
M. Henry Krauss dans la <i>Reine Margot</i> (CHARLES GHEUDE).	67
<i>Ruy Blas</i> , de VICTOR HUGO	95
<i>Crime et Châtiment</i> , de P. GINISTY et H. LE ROUX d'après DOSTOÏEWSKI.	115
<i>Louis XI</i> , de CASIMIR DELAVIGNE	364
<i>Madame la Maréchale</i> , d'A. LEMONNIER	381
THÉÂTRE MOLIERE. <i>L'Évasion</i> , d'A. BRIEUX	28
<i>Monsieur Betsy</i> , de P. ALEXIS et O. MÉTÉNIER	78
<i>Niniche</i>	204
<i>Rosine</i> , de A. CAPUS	356
<i>Le Patrimoine</i> , de G. VAN ZYPE.	380
<i>La Marchande de Sourires</i> , de JUDITH GAUTIER	395
NOUVEAU-THÉÂTRE. <i>La Vie de Bohème</i> , de H. MURGER (R. P.).	369
<i>Blanchette</i> , de BRIEUX.	404
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Bruxelles féerique</i> , de G. GARNIR	22
THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. <i>Bruxelles-Kermesse</i> (scènes nouvelles)	5
<i>Fer-h-val</i> .	127
THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. <i>Le Canard à trois becs</i> , de JONAS	404
<i>Mam'zelle Nitouche</i>	381
PALAIS D'ÉTÉ. Yvette Guilbert	404
Le Biscopie	372
THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. <i>L'Occasion; le Coréen; l'Évasion</i> , de VILLIERS de L'ISLE-ADAM	45
<i>Les Yeux qui ont vu</i> , de CAMILLE LEMONNIER	116, 123
THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. <i>L'Horloger d'Yperdamme</i> , de F. LUTENS, AM. LYNEN et ALOÏS BERGHS	29
<i>Les Amours d'Isoline la Blonde</i> .	95
<i>Onze Karel en Egypte</i> .	95
<i>Centième représentation</i>	22
Réouverture	314
THÉÂTRE DE « BRUXELLES-KERMESSE ». <i>Le Royaume de la Chanson</i> , de A. NUMÈS	221
OLYMPIA. <i>L'Orient à Bruxelles</i> .	205
<i>Numance</i> , de JAN VAN DEN EEDEN	27
PARIS. THÉÂTRE DU GYMNASÉ. <i>Médor</i> , d'HENRI MALIN	402
THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE. <i>Lorenzaccio</i> par Sarah Bernhardt (JUDITH CLADEL).	50
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Jean-Gabriel Borkman</i> , d'H. IBSEN.	385
CERCLE DES ESCHOLIERS. <i>Dans la Nuit</i> , d'ANDRÉ DE LONDE et EUGÈNE MOREL.	402

RENAISSANCE DU THÉÂTRE ANTOINE	234
LE GRAND GUIGNOL	283
LE THÉÂTRE INTERNATIONAL	259
Un Théâtre pénitentiaire	274
Un Théâtre d'amateurs	322
M. Gladstone auteur dramatique	315

ARTICLES DIVERS

La Presse à l'Exposition de Bruxelles	124, 149
Nos Bons Journalistes	181
Bruxelles s'amuse	197
C'est fini !	371
Belle année	255
Conservation des sites	387
Au Parc de Bruxelles	395
Paysages	53
Nos arbres	158, 205, 213, 339, 420
Les Sales papiers	387
L'Union de la Presse périodique. Assemblée générale	357
Le Journal téléphonique	142
Hommage à M. G. Cumont	357

ILLUSTRATIONS

Frontispice (G. LEMMEN)	1
La Revue blanche (CH. DOUDELET)	15
Miroir en cuivre repoussé (F.-R. CARABIN)	97
Estampe décorative (LOUIS DAVIS)	98
Masque fantastique (H. NOCQ)	99
Estampes décoratives (E. GRASSET)	98, 99, 101
Estampe décorative (H. SUMNER)	99
Perspective d'une maison (CH. PLUMET)	100
Affiche (AD. CRESPIN)	100
Pot à vin nouveau (A. CHARPENTIER)	100
Affiche pour la MAISON D'ART. (G. COMBAZ)	60

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Face au Drapeau! (Turpin c. Jules Verne)	13, 142
Les Leçons de M ^{lle} Savari (Savari c. Delna)	22
La succession de Goncourt	22
Photographie des monuments (Van Blitz c. Servers et Karl)	30
Directeurs et Acteurs (Rochard c. Volny)	174, 181
De l'exposition des portraits aux vitrines (V ^e Guenon c. Daireaux, Della Rocca et Bourgeot)	198
La Traduction des œuvres de Richard Wagner (héritiers Wilder c. héritiers Wagner et C ^{ie})	206
Cours de chant (Lachenal c. C ^{ie} des immeubles de la plaine Monceau)	214
Victime de la Misère! (Taco Mesdag c. M ^{lle} Heyermans)	222
Félix Faure devant l'histoire	234
Une Nuit à Venise (V ^e Dudevand-Sand et Lardin de Musset c. Mougerolle)	242
Les cadres de portraits (Lacoste c. Weiss)	242
Le Portrait de M ^{lle} Laus (Boetzel c. M ^{lle} Laus)	242
La Tour de Nestle (héritiers d'A. Dumas et de Gaillardet c. Fayard frères)	242
Du droit de reproduction des œuvres d'art (Bacquet c. M ^{lle} Millot, Jabœuf et Bezout)	250
Le Courrier de Lyon (Jogand c. Bruller et Politzer)	258
L'Annuaire des propriétaires (Piffer c. Sabatier et C ^{ie})	266
Honoraires des architectes (Bérard c. l'abbé Sobaux)	274
Graveur et Editeur (Letarouilly c. Chenay)	282
L'Éducation d'un prince (Belin c. Louis-Auguste Ménard)	297
Sa Majesté l'Amour (M ^{lle} Bonheur c. Marchand)	305
L'Emploi au théâtre (Tercia-Lignez c. M ^{lle} D'Arzac)	306
Directeurs et Acteurs (Sarasin (dit Sernay) c. M ^{lle} Abraham (dite Verlain))	306
Une saisie originale à Bayreuth	314
Le Vocabulaire des vocabulaires (de Trieb c. Roy)	322
Le Voyage de Nansen au pôle Nord (Marc c. M ^{me} Marie Dronsart et Lavedan)	340
Indemnité de congé aux journalistes (Doré c. le Journal; Vonoven et C ^{ie} c. l'Intransigeant)	348

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
 9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
 BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
 AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

**PIANOS**

Rud. IBACH Sohn

Maison fondée en 1749.

Dépôt général :
 2 & 4, rue du Congrès
 BRUXELLES

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, près de 340 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Depositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DE

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.